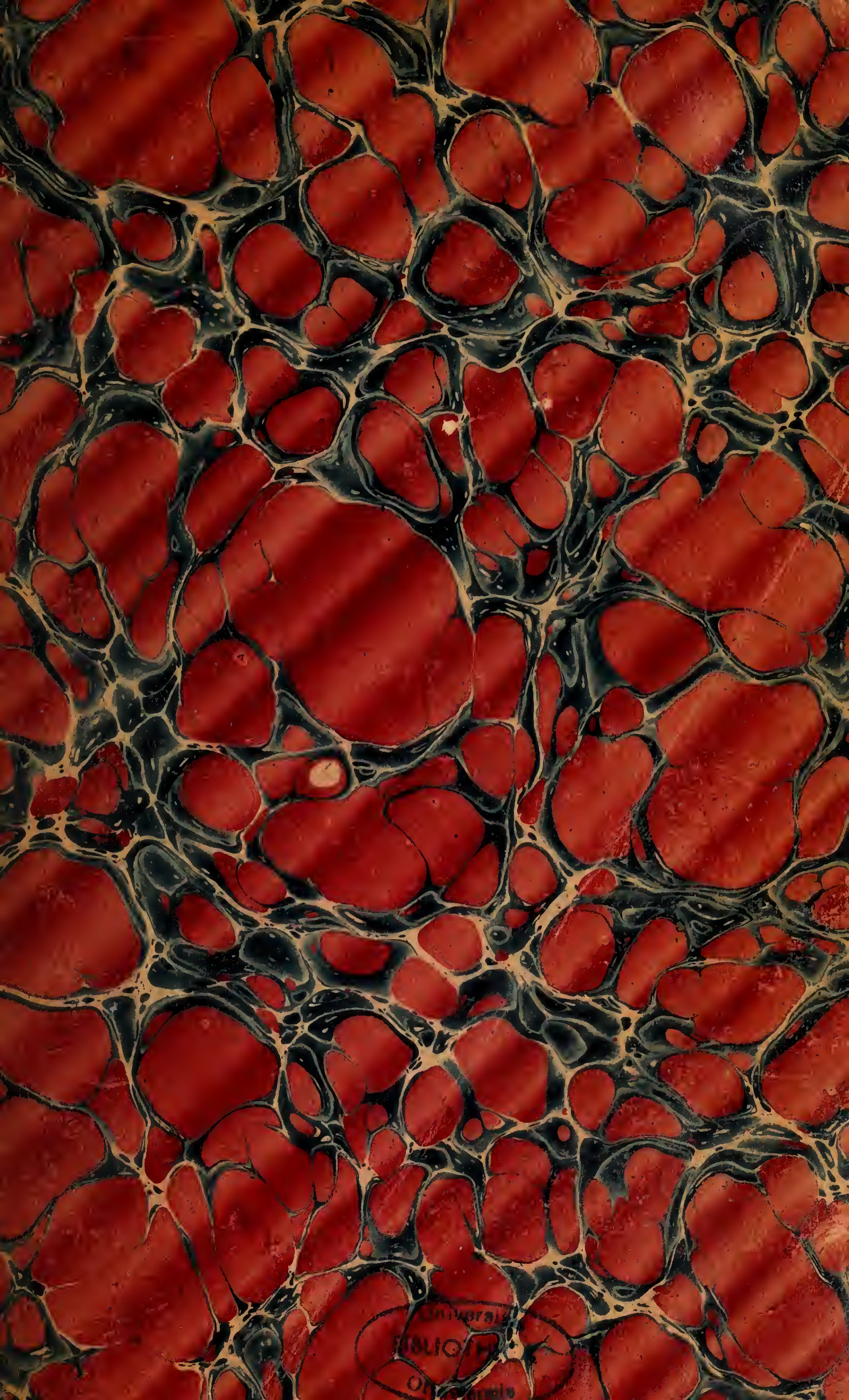

U d'/ of Ottawa
39003002127016



A. Derome, Ptre.



LES

SAINTS LIEUX

II

L'auteur, en protestant contre la mauvaise traduction allemande de cet ouvrage faite par le D[r] HARTWEIN, et publiée à Ratisbonne par le libraire G.-J. MANZ, se réserve le droit de toute traduction.

LYON. — IMP. PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4

LES SAINTS LIEUX

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

EN PASSANT

Par l'Autriche, la Hongrie, la Slavonie, les Provinces Danubiennes Constantinople, l'Archipel, le Liban, la Syrie, Alexandrie, Malte, la Sicile et Marseille.

PAR

MGR MISLIN

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ PIE IX ET PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE,
ABBÉ MITRÉ DE SAINTE-MARIE-DE-DÉG EN HONGRIE,
CHANOINE DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE GROSSWARDEIN ET ARCHIDIACRE DE CRASZNA,
DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET EN PHILOSOPHIE,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES ET DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE VIENNE
GRAND-CROIX DE L'ORDRE DU SAINT-SÉPULCRE DE JÉRUSALEM,
ETC., ETC.

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

TOME DEUXIÈME





LECOFFRE FILS ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
RUE BONAPARTE, 90

LYON
RUE BELLECOUR, 2

1876

LES

SAINTS LIEUX

CHAPITRE XVI

DE TYR AU MONT CARMEL

Le port de Tyr. — Fontaine. — Fête annuelle. — Aïn-Abrian. — Colline El-Ma'-schoûk. — Environs de Tyr. — Aqueduc. — Les puits de Salomon. — Palæ-Tyrus. — Fort de Thoron. — Arbres de la côte. — Le cap Blanc. — Scanderium. — Sida. — Le solitaire Zosime. — Ras-el-Nakûra, ou Échelle de Tyr. — Limites de la Galilée. — Belad-Besharah. — Harfûr. — Premier aspect du mont Carmel. — Aïn-Mesherfi. — Les pastèques. — Wadi-Kerkera. — Zîb. — Souvenirs du moyen âge sur les hauteurs de Saron. — Nahr-Masshur. — El-Esmerièh. — Aïn-ed-Dîm. — Es-Semêrieh. — Encore le choléra. — Siége de Jotapat par Vespasien. — Flavius Josèphe. — Saint-Jean-d'Acre. — Les Sœurs de Nazareth. — Anecdotes relatives au siége de Saint-Jean-d'Acre par les croisés. — Richard Cœur-de-Lion et Léopold, duc d'Autriche. — Ordre Teutonique. — Prise de Ptolémaïs par le sultan d'Égypte. — Feu grégeois. — Les premiers fusils. — Premier essai et première réussite du petrole. — Lettres de change. — Nouvelles machines de guerre. — Concile de Latran. — Poste de pigeons. — Population. — Guillaume de Clermont. — Mort du dernier patriarche de Jérusalem. — Liste des rois de Jérusalem. — Le château des Templiers. — Les religieuses de Sainte-Claire. — Action de la Providence sur les destinées politiques des peuples. — Les croisés du XIXe siècle. — Souffrances de l'armée de Bonaparte. — Bombardement de l'année 1840. — Première forêt de palmiers. — Le Belus. — Invention du verre. — Mort de Foulque d'Anjou. — Pêche au tir. — Baie de Caïpha. — Torrent du Cison. — Victoire de Débora. — Le prophète Élie et les prêtres de Baal. — La race d'Achab. — Palmes de Caïpha. — Caïpha et son vieux Carme.

26 Septembre. Ma chambre avait ses fenêtres sur le port; le matin, quand je voulus contempler cette belle mer de Syrie, en songeant aux flottes nombreuses qui l'animaient autrefois, je vis un enfant qui, s'avançant sur un fût de colonne, traînait par un fil une feuille de nopal épaisse et recourbée qu'il avait ornée d'un mât et

d'une petite voile : c'était le seul navire qui se trouvât dans le port de Tyr. Dans la rade, en dehors, il y avait quelques saïques abritées derrière des écueils.

« O Tyr, tu as dit en toi-même : Je suis une ville d'une beauté parfaite et je suis placée au bord de la mer. Les vaisseaux de la mer ont entretenu mon commerce ; j'ai été comblée de biens et élevée dans la plus haute gloire au milieu de la mer...

« La mer maintenant t'a brisée, tes richesses sont au fond des eaux ; tu es réduite dans le néant et tu ne seras jamais rebâtie [1]. »

Je pars seul de grand matin pour aller chasser dans la plaine, ou plutôt pour explorer l'emplacement de l'ancienne ville [2]. Quelques-uns de mes compagnons, qui s'étaient fait un autre itinéraire, étaient partis pendant la nuit. En Orient, même dans les meilleures maisons, il n'y a ni bois de lit, ni matelas, ni rideaux ; la nuit venue, on jette à terre des nattes et des tapis, quelquefois des coussins, et on se couche comme on le ferait sous la tente. L'évêque et moi, nous avions dormi au milieu de la salle de réception, les autres dans une pièce attenante. Ceux de mes compagnons qui n'avaient pas pris les devants vinrent me rejoindre aux *puits de Salomon*.

On sort de Tyr par une seule porte, devant laquelle on trouve une fontaine très-fréquentée. Les premiers jours d'octobre, il se célèbre là une fête dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. A cette époque de l'année, l'eau de la fontaine se trouble et prend la couleur de la terre : alors le peuple vient en foule de la ville en chantant et en dansant ; on verse cinq ou six seaux d'eau de la mer dans le puits, ce qu'on appelle le mariage de l'eau de la mer avec l'eau de terre, et on croit que c'est ce qui rend à celle-ci sa couleur naturelle. Nous avons parlé d'une fête analogue qui se célébrait à Byblos en l'honneur d'Adonis. Une autre se célébrait à Hiérapolis de Syrie en souvenir du déluge.

Au delà de cette fontaine, il faut gravir des montagnes de décombres. Dans la campagne, vers le sud, il y a des champs fertiles, traversés par les débris de l'aqueduc qui amenait l'eau des *puits de*

1 Ezech., XXVII.

2 On trouve dans l'ouvrage de MM. Jean Yanoski et Max. Veydt l'indication de toutes les sources relatives à l'histoire, au commerce, à la religion des anciens Syriens.

Salomon à Tyr, et qui a été détruit tant de fois par ceux qui ont assiégé cette ville, ce qui a obligé ses habitants à creuser des puits dans l'intérieur des murs : cet aqueduc remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il en est déjà fait mention à l'occasion du siége de Salmanasar [1].

Il y a aujourd'hui deux fontaines dans la presqu'île de Tyr ; elles sont alimentées par des conduits souterrains qui amènent l'eau probablement des sources de Ras-el-Ain. Ces conduits sont très-anciens, et peut-être faut-il en faire remonter l'origine à l'époque qui a suivi immédiatement le siége de Salmanasar ; car pendant les autres guerres on n'a plus parlé du manque d'eau dans l'intérieur de l'île.

Il est possible qu'une de ces fontaines soit entretenue par l'eau de la source appelée *Ain-Abrian*, située au nord de Palæ-Tyrus : le long de la mer on voit de ce côté des parties d'un ancien aqueduc.

Vers l'extrémité de la presqu'île il y a une tour carrée, qui renferme encore une fontaine, où l'eau arrive par un aqueduc souterrain ; dans la tour il y a deux compartiments : l'un destiné aux femmes pour y puiser de l'eau, et l'autre aux hommes qui viennent s'y laver.

Sur une colline en face de Tyr, il y a une mosquée très-vénérée à cause du tombeau d'un santon. Cette butte, appelée *El-Ma'schoûk*, est un rocher qui a deux cents mètres de circonférence et seize de hauteur ; les trois aqueducs de l'ancienne Tyr venaient s'y réunir, et on y remarque encore aujourd'hui de grands réservoirs ; de là, l'eau était dirigée dans les différents quartiers de la ville.

La position de ce rocher au centre de la ville continentale, son nom, qui signifie *colline de la bien-aimée* (Tell-el-Ma'schoûk), l'eau qui y arrivait de toutes parts et qui avait une connexion si intime avec le culte qu'on rendait à la principale déesse des Phéniciens, font croire que c'est là que se trouvait le sanctuaire d'Astarte, la bien-aimée d'Hercule, à laquelle il donna le premier habit de poupre, tandis que lui, le dieu insulaire et des marchands, avait son temple vis-à-vis dans la mer, au milieu des arsenaux, des comptoirs et des navires.

Dans le voisinage de ce rocher il y a plusieurs sarcophages, et

1 Jos., *Antiq. jud.*, lib. IX, c. XIV.

un peu au delà commence une vaste nécropole qui va s'unir à celle d'Adnoûn [1].

En suivant le pied des montagnes, je trouvai des ruines éparses sur plusieurs autres monticules. Tandis que mon muletier, à une lieue de distance, suivait le bord de la mer, j'errais seul à pied, avec un indicible plaisir au milieu de toutes ces ruines, dont quelques-unes remontent à plus de mille ans avant Jésus-Christ. L'histoire évoquait de leurs tombes tous ces monuments, ces dieux, ces héros, ces empires dont les restes forment la poussière que je foulais avec un respect religieux. Pour ce peu de poussière, me disais-je, que de nations se sont entre-tuées! Elles croyaient être grandes et puissantes, elles ont combattu pour de grands principes, elles ont voulu fonder de grandes choses... et tout est là enseveli sous ces débris! Aujourd'hui encore, les hommes, les nations, s'agitent et pensent édifier des œuvres éternelles : oh! que ne puis-je, en prenant un peu de ces cendres éloquentes qui sont à mes pieds, les répandre sur leurs têtes en leur disant avec l'Église : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris!*

Je suis arrivé ainsi aux puits de Salomon. Ces puits, appelés aujourd'hui *Ras-el-Ain*, sont à une lieue et demie de la ville, au milieu d'une fraîche verdure et de plusieurs moulins.

Ce sont quatre immenses réservoirs d'eau de différentes grandeurs, et s'élevant de dix-huit pieds au-dessus du sol : le plus grand, qui est octogone, a soixante pieds de diamètre. Un mur d'une extrême solidité renferme cette masse d'eau, qui sort de terre à une grande profondeur, et s'élève jusqu'au niveau du mur; là, elle se partage, et elle est conduite par des aqueducs dans les moulins qui sont alentour et qui forment un petit hameau. Autrefois l'aqueduc dont nous avons parlé conduisait ces eaux à l'ancienne Tyr, la ville du continent, et les arches qu'on observe encore aujourd'hui se rendent directement à la butte *El-Ma'schoûk*. Mais, lorsque les Tyriens se furent retirés dans leur île, ils prolongèrent cet aqueduc jusque dans la nouvelle ville ; c'est pourquoi il se dirige à angle droit vers l'isthme actuel : ce qui est une nouvelle preuve que la première

[1] Voyez W.-R. Wilde, *Narrative*. — De Bertou. *Essai sur la topographie de Tyr*. — Movers, *Phoenicier*.

ville de Tyr était sur le continent, et que cet aqueduc est antérieur à la ville prise par Alexandre ; car, s'il eût été construit pour la ville insulaire, il s'y rendrait en ligne directe.

L'eau sort de ces puits immenses en bouillonnant, comme d'une source très-forte ; les Arabes disent qu'on n'en connaît pas la profondeur. Je n'avais rien pour les sonder ; il est impossible d'ailleurs de faire un sondage exact au bord d'une surface si étendue, et par un courant ascendant si considérable, sans un appareil et des dispositions particulières.

D'après Laroque, c'est M. de Nointel qui le premier a fait usage de la sonde d'un vaisseau pour en déterminer la profondeur, et il l'aurait trouvée de trente-cinq pieds ; d'après Maundrell, elle ne serait que de trente. Le mur qui retient ces eaux a près de deux toises d'épaisseur ; il est fait en cailloutage, et revêtu intérieurement d'un ciment extrêmement dur. On se promène sur ces murs comme sur un rempart, et on ne se lasse pas d'admirer ce travail antique, qu'on attribue à Salomon.

Hiram, roi de Tyr, avait fourni à Salomon des bois de cèdre et des ouvriers pour la construction du temple ; plusieurs auteurs croient que, par reconnaissance, Salomon a fait construire ces puits qui portent son nom [1], et que c'est là ce qu'il a désigné dans le Cantique des cantiques par ces mots : « La fontaine des jardins ; *le puits des eaux vives, qui se précipitent du Liban.* » (IV,15.) Il est certain que cette expression s'applique à merveille à ces puits, et je ne sache pas qu'elle convienne aussi bien à aucun autre. Il n'y a pas dans toute la Palestine de *puits d'eaux vives qui se précipitent du Liban* aussi remarquables que ceux-ci. Nous avons un document historique qui prouve que ces puits existaient déjà sept cents ans avant Jésus-Christ, ce qui les rapproche considérablement de Salomon. Ménandre, cité par Flavius Josèphe, en parlant de Salmanasar, dit que le roi d'Assyrie, en s'en retournant, laissa une quantité de troupes le long du fleuve et des *aqueducs* pour empêcher les Tyriens d'en tirer de l'eau, de sorte qu'à la fin, au bout de cinq ans, ils furent obligés de creuser des puits [2]. Évidemment ces *aqueducs* sont ceux

[1] *D. Hortarl.*, l. III ; *Titelm.* ; *Adrichom.* ; *Quares.* ; *Niebuhr*. t. III, p. 78 ; *Robinson*, t. III, p. 659.

[2] Josèphe, *Antiq.*, XIV, 9.

qui conduisaient l'eau de ces fontaines dans la ville de Tyr. Plutarque a parlé de ces fontaines[1]; le poëte Nonnus les a chantées avec enthousiasme[2].

Jacques de Vitri suppose que notre Sauveur s'est arrêté à ces puits en se rendant à Tyr avec ses disciples. Ce fait est probable, puisque la plupart des voyageurs s'y arrêtent; mais nous n'en avons aucune preuve.

Ces eaux sont fraîches, salubres et abondantes. Depuis que l'aqueduc est en ruine, elles se rendent directement à la mer, dont elles ne sont éloignées que de quatre à cinq cents pas. Des masses épaisses et noircies de concrétions calcaires formées sous les arches de l'aqueduc prouvent sa haute antiquité.

Il est impossible de s'assurer aujourd'hui si ces puits sont des puits artésiens, dont il faudrait alors reporter l'invention, comme tant d'autres que nous nous attribuons, aux temps les plus anciens; ou des sources naturelles descendant des hauteurs voisines par des canaux souterrains, dont on aurait barré et emprisonné les eaux pour élever leur niveau.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les puits de Salomon sont des monuments extrêmement remarquables, et ce lieu de station est un des plus intéressants et des plus agréables de la côte.

Plusieurs auteurs ont cru devoir admettre que la ville continentale de Tyr (Palæ-Tyrus) s'étendait au nord jusqu'au Nahr-Kasmieh, et au sud jusqu'aux puits de Salomon : ce qui lui donnerait plus de deux lieues de longueur. Comme elle était à trois stades du rivage, et que les montagnes sont assez rapprochées de la mer, elle devait donc s'étendre du nord au sud. Or Pline lui donne dix-neuf mille pas de circonférence[3], ce qui la prolongerait même au delà des deux points extrêmes que je viens de désigner; ce qui est rendu plus probable encore par l'indication fournie par Scylax, qui dit que cette ville était traversée par un fleuve[4] : ce fleuve ne peut être que le Nahr-Kasmieh. D'un autre côté, Strabon nous dit encore qu'elle s'étendait à trente stades (environ une lieue et quart) au sud de

1 Plut., *Vie d'Alex.*, 24.

2 *Nonnus in Dionys.*, XL, 359.

3 Plin., *Hist. nat.*, V, 17.

4 Scylax de Caryandre, Παλαίτυρος πόλις. *Peripl.*, éd. Hudson, p. 42.

l'île de Tyr [1]. Tous ces rapprochements fournissent, ce me semble, la preuve évidente que l'ancienne ville de Tyr occupait l'immense espace compris entre Ras-el-Ain et le Nahr-Kasmieh, et que, par conséquent, les grottes sépulcrales qui commencent près de ce fleuve et vont jusqu'à Sarepta n'étaient qu'une nécropole proportionnée à l'étendue d'une telle ville.

Alexandre le Grand avait dressé sa tente près de ces fontaines pendant le siége de Tyr [2].

L'année 1125, le roi Baudouin III, par une charte datée de Tyr, donna ces puits, le casal attenant nommé *Dorma* et d'autres propriétés dans le voisinage de la ville à l'église du Saint-Sépulcre [3].

Hérode fit assassiner par des soldats romains Malichus, au moment où celui-ci s'approchait de Tyr avec le roi Hircan en suivant le rivage de la mer. Malichus avait fait empoisonner Antipater, père d'Hérode, et il s'était rendu odieux à Cassius, qui était venu prendre le commandement des troupes romaines en Syrie après avoir assassiné César [4].

A trois lieues dans les montagnes se trouvait, au moyen âge, le fort de Thoron, si connu par le malheureux siége et les dissensions des croisés [5]. Pendant ce siége, des Saxons, venus des mines de Goslar, employèrent pour la première fois les mines pour faire sauter les murs de la forteresse. Ce fut alors que les Sarrasins, effrayés de voir leur château s'écrouler sans qu'on eût employé des machines de guerre, firent la proposition de se rendre, proposition qui ne fut pas acceptée. Peu de temps après, les chefs des croisés ayant quitté clandestinement le camp pour se retirer à Tyr, tous les autres les suivirent et abandonnèrent le siége.

J'étais revenu au bord de la mer, et je m'approchais du cap Blanc, *Ras-el-Abiad;* je me trouvais à peu près au milieu des terres qui avaient été assignées à la tribu d'Aser, et, en voyant cette plaine inculte, ces collines sans arbres, je pensais aux bénédictions qui avaient été autrefois répandues sur ces campagnes : « Que la béné-

[1] Strab., XVI, 758.
[2] Arrian., *Exp.*, II, 20.
[3] *Assises de Jérusalem*, t. II, charte n° 9.
[4] Josèphe, *Guerre*, liv. I.
[5] *Chroniques des Slaves*, continuées par Arnold de Lubeck. — Michaud, *Hist. des Crois.*, t. III, liv. IX.

diction d'Aser soit une postérité nombreuse; qu'il soit cher à ses frères, et *qu'il baigne ses pieds dans l'huile.* » (Deut., xxxiii, 24.) Les Hébreux faisaient un grand commerce d'huile. Aujourd'hui, le long de cette côte, je n'ai plus guère trouvé d'oliviers que dans les environs de Sarepta. Un autre arbre qui était fort commun autrefois dans la terre de Chanaan, et qui est devenu extrêmement rare, c'est le *pistachier :* les pistaches qu'on mange aujourd'hui en Palestine viennent toutes d'Alep. C'est le *caroubier* qu'on trouve le plus fréquemment sur les collines environnantes; mais il est rare qu'il s'élève à la hauteur d'arbre : ce n'est qu'un buisson au feuillage foncé et touffu, incliné selon la pente des montagnes et comme taillé par les vents de la mer; il sert de remise au gibier.

Les caroubes de cette côte, notamment celles de Na'ama, connues sous le nom de caroubes de Damas, surpassaient toutes les autres en grosseur et en bonté; on les vendait dans toute la Syrie et en Égypte [1].

Le cap Blanc termine la plaine de Tyr. On le passe par un chemin étroit et escarpé, qui suit les sinuosités des rochers; ces rochers sont ébréchés du côté de la mer : la route longe souvent un précipice à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur; un petit parapet de deux pieds de haut avait été construit sur le bord extérieur, mais il est fortement endommagé, et il n'en existe plus de traces dans les endroits les plus périlleux [2]. « Je descendis de cheval à l'une de ces passes, dit M. Robinson, et je me hasardai à regarder en bas. Quel terrible spectacle! Et cependant la mer est dans ce moment parfaitement calme. En hiver, lorsque la Méditerranée, soulevée par de violents vents d'ouest, vient se briser avec fureur contre la côte, les vagues s'élèvent, me dit-on, jusqu'à la hauteur même où nous sommes. En me retournant, le vertige qui s'était emparé de moi, pendant que je regardais ainsi en bas de la falaise, s'accrut encore en voyant la montagne, qui, à partir de mes pieds, s'élevait perpendiculairement à une hauteur encore plus considérable [3]. » J'étais demeuré à cheval jusqu'au sommet; il eût été imprudent de conti-

1 Édrisi, *Géog.*

2 Album promontorium, ubi inter preminentes montes et æstuosum mare arctus et periculosus transitus est. (Adrich., *in Aser.*)

3 *Palestine*, c. xiii.

nuer sur une pente rapide et glissante : je descendis, et j'admirai ce passage, qui a servi à tant de peuples, et qui est si remarquable par les scènes les plus imposantes de la nature.

On prétend que ce chemin a été creusé par Alexandre : il est probable qu'il y a fait faire des travaux ; mais cette route a été frayée bien avant que le héros de Macédoine vînt dans ces contrées. Les brisures des rochers sont blanches comme de la craie ; les roches retentissent sous les pas des chevaux. Des blocs énormes se sont détachés des montagnes, et les lames de la mer viennent continuellement se rompre contre eux et les couvrir d'écume. On voit au bord de la mer une vieille tour en ruines, comme on en rencontre assez fréquemment sur ce rivage, et qui devait servir à des gardes-côtes.

Au delà du cap, j'ai trouvé les traces d'une ville totalement détruite ; on n'y voit que quelques fragments de mosaïques.

C'est entre les deux caps *Abiad* et *Nakûra* qu'il faut placer le fort de *Scanderium*, nom dérivé de celui d'Alexandre, son fondateur [1]. Il l'avait élevé pendant que son armée assiégeait la ville de Tyr, *dans un site agréable, arrosé par des fontaines et des ruisseaux, fertile en blé, en figues, en olives et en fruits de toutes espèces*. Cette description, faite par Guillaume de Tyr, ne saurait plus entièrement convenir au lieu indiqué ; mais il y a encore beaucoup de points à éclaircir sur les ruines qu'on trouve en cet endroit. Les cartes anciennes sont très-défectueuses, et les auteurs modernes, dont plusieurs ont confondu l'*Échelle de Tyr* avec le cap *Blanc*, ont augmenté la confusion. Van de Welde, avec toute vraisemblance, met *Iskanderûna* tout près du cap Blanc.

Berghaus place entre ces deux caps, près de l'Ain-el-Gaafat, les ruines de *Sida*, bourg maritime de Phénicie, éloigné de vingt stades de Tyr, selon Nicéphore, et qui fut la patrie du solitaire Zosime.

Entre autres histoires curieuses rapportées par Nicéphore sur ce pieux solitaire, se trouve celle-ci, qui rappelle celles de la Thébaïde.

Zosime cheminait le long de la mer, se rendant de Sidon à Césarée, accompagné d'un âne qui lui portait ce dont il avait besoin ; tout à coup un lion sortit des montagnes, se précipita sur l'âne et l'enleva. Le vieillard le suivit lentement dans la forêt, selon que le

[1] Édrisi appelle encore ce lieu Alexandrie. (*Géog.*)

lui permettaient ses forces. Quand il l'eut atteint, le lion, déjà rassasié de la chair du pauvre animal, était sur le point de s'éloigner; mais le saint homme, le regardant en souriant, lui dit : « Je n'ai plus la force, mon ami, de porter les bâts de mon âne : l'âge et la pauvreté m'ont affaibli. Ainsi il faut que, mettant de côté les prérogatives que t'a données la nature, tu te charges de mon fardeau, si tu veux être libre et continuer à être lion. » Le lion s'approche doucement de Zosime, le caressant de sa queue et se montrant disposé à lui obéir. Le vieillard le charge de ses effets et le conduit jusqu'à Césarée, « faisant assez voir, ajoute Nicéphore, que tout obéit à l'homme qui observe la loi de Dieu, ainsi qu'il arrivait dès le commencement à notre premier père Adam [1]. »

Les historiens les plus sérieux des croisades ont rapporté plusieurs histoires de ce genre, entre autres celle de Geoffroi de la Tour. Ce chevalier avait rencontré dans une forêt un lion qu'un serpent monstrueux était sur le point d'étouffer : il tua le serpent d'un coup de sabre. Le lion s'attacha au chevalier et le suivit dans toutes ses expéditions. Après la prise de Jérusalem, Geoffroi s'embarqua pour retourner en Europe ; mais, les bateliers ayant refusé d'admettre son fidèle compagnon, le lion suivit le vaisseau à la nage aussi longtemps que ses forces le lui permirent, puis disparut dans les flots [2].

Nous avions devant nous la montagne qu'au moyen âge on appelait *montagne de Saron* et qu'on nomme aujourd'hui *Belad Besharah ;* elle est terminée du côté de la mer par le *Ras-el-Nakûra* ou *Échelle de Tyr*, et court directement vers l'est. Arrivés au sommet, nous avons trouvé établis dans une vieille tour deux Arabes, qui sont là soit pour protéger les voyageurs, soit pour donner des signaux. Il y a plusieurs corps-de-garde de ce genre dans cette partie des montagnes ; on les nomme *caphars* [3].

C'est ici que M. de Lamartine place la limite de la Palestine : « Sublime porte, dit-il, pour entrer dans le sol des miracles ; » Moïse et Josué l'avaient placée à Sidon. (Genèse, x, 19 ; Josué, xix, 28.)

[1] Nicéphore, *Hist. ecclés.*, liv. XVII, ch. iv.

[2] Voyez, dans le Recueil des historiens d'Allemagne de Pistorius, le *Magnum Chronicon Belgicum*.

[3] Le mot hébreu *caphar*, qui se voit dans la composition de plusieurs noms de villes, signifie campagne, bourg ou village.

Il paraît du reste que les miracles auxquels il fait allusion sont ceux de Mahomet, puisqu'après avoir parcouru ce sol miraculeux, M. de Lamartine croyait plus au Coran qu'à l'Évangile, comme nous le verrons ci-après.

La côte où nous nous trouvons faisait la limite occidentale de la Galilée, qui s'étendait de Sidon à la pointe du mont Carmel : le haut Jourdain et les deux lacs de Séméchonte et de Tibériade étaient les confins de cette province du côté de l'Orient : elle n'avait que vingt lieues de longueur sur une largeur de dix ou douze. Son nom lui est venu du mot hébreu *galil*, qui veut dire province. Ce coin de terre est mille fois plus célèbre que les plus grands empires.

Sur une des hauteurs voisines on voit les ruines de Harfûr et près de là le village de Nakûra. Au nord et au sud du cap, près de torrents desséchés dans ce moment, gisent les restes de quelques ponts anciens.

A peine avais-je gagné le haut du rocher qui était devant nous, que je vis à l'extrémité de l'horizon le mont Carmel, ce phare de la Terre promise, si cher au pèlerin, auquel il annonce le voisinage de Nazareth, de Bethléhem, de Jérusalem, villes saintes qu'il est venu chercher à travers tant de fatigues ; mais ces peines, il les oublie bien vite quand il se voit si près d'un tel but. Moi aussi, je fis mon humble prière pour rendre grâces à Celui qui me soutient dans ma course ; je lui rendis gloire au fond de mon cœur, et je m'écriai avec le Psalmiste : « Mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore ; mon âme a soif de vous ; ma chair se consume pour vous dans cette terre inculte, déserte, aride, jusqu'à ce que je contemple dans le sanctuaire votre puissance et votre gloire. » (Ps. LXII, 1, 2.)

De ce point élevé on domine la plaine de Saint-Jean-d'Acre, et l'on voit cette ville s'avancer comme un cap de marbre au milieu des ondes bleues de la mer.

Vespasien, en marchant contre Jérusalem, suivit toute cette côte depuis Antioche jusqu'à Ptolémaïs, tandis que Titus était allé en Égypte pour y prendre la cinquième et la dixième légion et les amener en Judée.

En moins d'une demi-heure nous fûmes au bas de la montagne ; nous dressâmes nos tentes auprès d'une source, *Aïn-Mesherfi*, sur un peu de gazon, chose si rare en Palestine, et à côté d'un champ

de pastèques[1]. Le gardien sortit de sa cabane de roseaux et vint nous en offrir : elles étaient de la seconde récolte, et elles sont beaucoup moins bonnes que celles de la première. J'ai mangé des pastèques dans toute la Palestine : elles sont délicieuses ; ce fruit est un grand bienfait de la Providence dans une contrée chaude, aride, où l'eau est rare et malsaine. Quand on a vécu en Orient, on ne s'étonne pas que ce soit un des fruits que les Israélites ont tant regrettés dans le désert. Une chose digne de remarque, c'est que tous les fruits qu'ils regrettaient si amèrement : les concombres, les pastèques, les poireaux, les oignons et l'ail (Nomb., xi, 6), sont encore aujourd'hui la nourriture presque exclusive des Orientaux. Les melons d'eau chez les Égyptiens servaient de nourriture, de boisson et de médecine[2] : leur jus, mêlé avec du sucre et de l'eau de rose, était employé contre la fièvre chaude.

Le vent soufflait avec violence du fond de la vallée, *Wadi-Kerkera*, le long des flancs de la montagne contre la mer ; pendant la nuit, j'ai cru plusieurs fois qu'il enlèverait nos faibles demeures. Les gardiens des champs nous ayant dit que dans ce moment cette route était peu sûre, et que récemment plusieurs voyageurs avaient été détroussés par les Arabes, nous nous mîmes sur nos gardes ; les armes chargées furent placées au milieu des tentes, et les muletiers se relevèrent pour faire sentinelle pendant la nuit.

27 Septembre. De grand matin, j'allai explorer la campagne et chercher les ruines d'Achazib.— Les eaux du Wadi-Kerkera, arrêtées par les sables de la mer, forment une mare longue et assez profonde, qui sert à fertiliser des champs de maïs, de tabac et de cannes à sucre ; des arbres de différentes espèces ombragent ce lieu, qui a sans doute été habité autrefois. Je n'ai pas trouvé d'habitations dans le voisinage, ni de ruines le long de la mer, mais partout du sable et des bruyères. En m'approchant des collines, j'ai parcouru

1 Ce mot vient sans doute de leur nom arabe ou hébreu, qui est *badech* ; on les appelle aussi *angura*.

2 A Rome, le peuple a coutume de dire de ces melons : *Ce se manga, ce se bere, ce se fa la barba*. Leur chair est déjà si rouge en Italie, que ceux qui les vendent ont coutume de crier dans les rues : *E roscio, roscio, c'è el diavolo dentro*.

des champs qui pourraient être fertiles, et dont quelques-uns sont cultivés par les habitants d'un petit village situé à un ou deux milles de la mer; il s'appelle *El-Baubariyeh*. Sur l'autre rive d'un petit torrent sont les ruines Hamsîn.

Pendant le moyen âge, les chevaliers de l'ordre teutonique avaient trois forteresses sur les principales cimes du mont Saron; dans les anciennes cartes on les trouve indiquées comme suit : au bord de la mer, le *castrum Lamberti;* à l'extrémité orientale, *Indi* et, entre les deux, le *mons Fortis*.

Les auteurs arabes de la même époque appellent cette montagne *Karouba*, probablement à cause des caroubiers dont elle était couverte [1]. C'est là que se retirait Saladin, pendant que les croisés assiégeaient Saint-Jean-d'Acre, pour passer l'hiver, appeler des renforts et harceler les chrétiens de la plaine, tandis que les assiégés leur livraient journellement des combats sous les murs. Saladin était informé de ce qui se passait dans la place par des *pigeons* qui portaient des lettres sous leurs ailes, et par des nageurs qui traversaient la flotte chrétienne pendant la nuit.

A une lieue du pied de la montagne, au bord de la mer, on trouve un monticule surmonté d'un petit groupe de maisons avec une mosquée et un bouquet de palmiers; ce lieu s'appelle *Zîb* (Hisn-el-Zîb), castel de Zîb ; c'est à peu près là tout ce qui reste de l'antique ville phénicienne Achazib. Elle avait été donnée à la tribu d'Aser; mais les Israélites n'en exterminèrent point les habitants (Jug., I, 31); elle était nommée par les Grecs Ecdippa [2]. Josué la place entre Céila et Marésa. Le prophète Michée (I, 14), faisant allusion au nom de cette ville, qui signifie *tromperie*, dit que « les maisons d'Achazib tromperont les rois d'Israël; » prédisant par là qu'elles ne demeureront pas en leur pouvoir. Une rangée d'écueils, comme à Tyr, comme à Sidon, protégeait ce rivage, qui porte de nombreuses traces d'une opulente cité. Aujourd'hui elle regarde tristement la mer dans son humiliation; je ne crois pas qu'elle ait 600 habitants.

Phazaël, frère d'Hérode, et le grand prêtre Hircan furent arrêtés

[1] Le mot français *caroubier* vient de *kharroub*, nom que les Arabes donnent à cet arbre.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. XIII. Eusèbe la place à neuf milles au nord de Saint-Jean-d'Acre.

par les Parthes à Ecdippa. Hircan eut les oreilles coupées, et Phazaël se brisa la tête contre un mur [1].

Sur quelques collines, on aperçoit les cahutes isolées de quelques nègres, qui gardent des champs de pastèques. Ces tristes habitations ont servi de comparaisons aux prophètes. « La fille de Sidon est abandonnée comme une cabane dans un champ de melons, *Sicut tugurium in cucumerario.* » (Isa., I, 8.)

Ayant rejoint mes compagnons, après avoir franchi le *Nahr-Masshur*, nous continuâmes notre route jusqu'au lieu appelé *El-Esmerièh* (Mezraâh), délicieuse petite oasis arrosée par une fraîche rivière, *Ain-ed-Dim*, et plantée d'orangers, de figuiers, de grenadiers; des oiseaux au plumage jaune et azuré habitent seuls ce petit Éden, et en disputent les fruits aux voyageurs. Nous avions une petite provision de sucre ; l'eau et les limons étaient là en abondance : nous nous fîmes une limonade dont le premier limonadier aurait pu être jaloux. Mais nous fûmes moins heureux pour les grenades; il y en avait pourtant une grande quantité : les trompeuses! elles étalaient leurs joues du plus bel incarnat à côté des oranges dorées; quand nous les eûmes cueillies, véritables pommes de Sodome, elles étaient vides en dedans. Les oiseaux, premiers occupants, en avaient adroitement tiré les grains par une petite ouverture faite d'un côté; ils semblaient se rire de notre désappointement, et poussaient un cri moqueur en se sauvant dans l'épaisseur des bosquets. Cette propriété appartient au village *Es-Semîrieh*, situé plus au sud, et que M. Schultz croit être le lieu appelé *Sommellaria* par les croisés.

Un peu plus loin, nous atteignîmes un bel aqueduc, en partie découvert, qui conduit à Saint-Jean-d'Acre une eau échauffée par les rayons du soleil, et salie par tous les débris qu'y jettent constamment les hommes et les brises de la mer.

A mesure que nous approchions de la ville, nous rencontrions des caravanes de plus en plus nombreuses qui la fuyaient : c'étaient de longues files d'hommes, de femmes et de bagages, portés par des chameaux. Plusieurs de ces hommes nous crièrent en passant de ne pas aller à Acre, que chaque jour il y mourait un nombre infini de personnes, que tout le monde se sauvait. Il n'en fallait pas tant pour

1 Josèphe, *Antiquités*, liv. XIV, ch. XXV.

effrayer de nouveau nos muletiers : toutes les fois qu'il passait quelqu'un, ils se serraient le nez pour ne pas prendre le choléra ; quelqu'un de notre suite ayant tué une bécassine, ils refusèrent d'aller la chercher, dans la crainte qu'elle ne fût infectée de la maladie.

Arrivés à une demi-lieue de la ville, nous vîmes un grand nombre de tentes dressées sous des arbres au milieu des champs : c'étaient encore des fuyards qui les occupaient. Nos guides nous dirent alors qu'il fallait renoncer au projet de visiter la ville; que, dans les circonstances actuelles, nous ne trouverions pas à y loger, et qu'il nous restait suffisament de temps pour aller coucher au mont Carmel. Bien que tout cela nous parût exagéré, nous nous rendîmes à ces discours : il nous aurait fallu user de violence pour faire changer à nos gens de résolution, et peut-être même n'aurions-nous pas réussi.

Voilà donc encore une ville dont je n'ai pas pu approcher. Quel triste pays que la Syrie actuelle ! On trouve partout des débris dont le temps a effacé jusqu'au nom, et, quand après des marches pénibles on rencontre des murs encore debout, ou quelques ruines habitées, il faut les fuir comme des lieux d'infection ou comme des repaires de brigands.

Vers la mi-avril de l'année 67 de notre ère, l'armée de Vespasien, en sortant de Ptolémaïs, se déployait dans cette plaine, et allait pour la première fois éprouver, sous les murs de Jotapat, à quelle résistance désespérée elle devait s'attendre de la part des derniers défenseurs de la Judée : l'armée romaine comptait 60,000 combattants, non compris les troupes des princes alliés. Titus servait sous les ordres de son père ; Trajan commandait la dixième légion ; Ulpien, son fils, qui devint empereur, avait suivi son père en Syrie ; plusieurs autres chefs qui devinrent célèbres se trouvaient dans l'armée. Jotapat, que des explorations modernes ont fixée avec la plus grande probabilité à Schéfât[1], sur une des premières collines au delà de la pleine, à une distance égale de Saint-Jean-d'Acre et de Nazareth, protégeait la frontière occidentale de la Galilée ; elle fut défendue par Josèphe.

Josèphe, fils de Matthias, qui reçut de Vespasien le nom de Fla-

[1] Schultz, *Inneres Galilaa, in Zeitsch. der Deutsch. Morgenl. Ges., Bd.* III.

vius, du surnom de la famille de cet empereur, est le célèbre historien qui nous a laissé dans ses deux principaux ouvrages, les *Antiquités judaïques* et la *Guerre des Juifs*, les plus précieux documents sur l'histoire de son pays, particulièrement de l'époque du soulèvement contre les Romains. Dès le principe, il avait mesuré toutes les conséquences de cette guerre; mais, craignant d'attirer sur lui la fureur des factieux, il fit semblant d'entrer dans leurs sentiments, afin de contenir leur ardeur, et il fut nommé gouverneur de la Galilée par le conseil d'insurrection de Jérusalem. Il fortifia toutes les places qui pouvaient opposer de la résistance, entre autres le rocher de Jotapat. Il vint s'y enfermer aussitôt qu'il eut appris que les Romains en faisaient le siége. De Ptolémaïs, où il avait établi son quartier général, et où il avait admirablement organisé son armée, Vespasien, instruit par la défaite de Cestius, qui s'était jeté trop précipitamment sur Jérusalem, avait pris la résolution de réduire les provinces avant de marcher sur la capitale : ce qu'il exécuta en trois campagnes. Il se porta d'abord sur Gabara, qui se soumit sans résistance : tous les habitants néanmoins furent passés au fil de l'épée, la ville fut réduite en cendres, ainsi que les bourgs et les villages qui l'environnaient. Jotapat n'en était qu'à une distance de deux lieues, que les Romains mirent quatre jours à franchir, tant on avait multiplié les obstacles. Ce fut alors que commença ce siége, un des plus remarquables dont l'histoire fasse mention. Vespasien y fut blessé; Titus pénétra un des premiers dans la ville; le carnage fut horrible : on compta quarante mille morts, et on fit douze cents captifs. Josèphe parvint à se cacher dans une caverne avec quarante miliciens; au bout de quelques jours, il se rendit aux Romains avec un seul de ses compagnons, les autres avaient mieux aimé s'entretuer. Vespasien voulait envoyer son prisonnier à Néron; mais Josèphe, lui ayant demandé un entretien secret, lui prédit sa grande fortune[1], et demanda à être gardé dans les fers jusqu'à ce que sa prédiction fût accomplie[2]. Vespasien lui fit épouser aussitôt une

[1] *Tu Cæsar eris, Vespasiane, et imperator, tu et filius iste tuus.* (*Bell. Judaic.*, lib. III, c. VIII.)

[2] On ne peut guère révoquer en doute la prédiction de Josèphe, qui est aussi rapportée par Suétone (*Vie de Vespasien*, ch. V). Sa perspicacité naturelle, la connaissance parfaite qu'il avait de son époque et de la marche des événements dans

fille native de Césarée, qui se trouvait parmi les captives ; plus tard il lui donna une pension annuelle et des domaines considérables en Judée. Josèphe accompagna Titus dans son expédition contre Jérusalem. A la prise de cette ville, il reçut des mains de Titus les livres sacrés des Juifs, puis il alla à Rome, où il reçut le titre de citoyen romain ; il y écrivit son histoire, et mourut l'an 93 de J.-C. [1]. Titus lui avait donné pour habitation le palais qu'il avait occupé lui-même avant d'être empereur.

Comme on attendait l'arrivée d'un pacha à Saint-Jean-d'Acre pour faire l'inspection de la place, on avait badigeonné quelques murs, et remis un peu de plâtre dans les crevasses. La forteresse, telle qu'elle est aujourd'hui, a été bâtie par Ibrahim-pacha en 1838.

A cette distance, la ville paraît fort belle encore : elle brille au soleil derrière sa double enceinte de murailles, au milieu de ses bastions, de ses tours, de ses minarets, de ses temples et de ses palmiers ; l'intérieur est dégoûtant de misère, de despotisme et de saleté. L'évêque Pompallier et le baron Baum y avaient passé la nuit précédente chez les Pères franciscains ; ils s'étaient hâtés d'en sortir, et nous attendaient au mont Carmel. Ils nous donnèrent les renseignements suivants :

On trouve à Saint-Jean-d'Acre des ruines de toutes les époques : des églises, des mosquées, des palais, des cloîtres, des hôpitaux ; mais elles ont été tellement endommagées par la barbarie des hommes, qu'on a peine à les discerner les unes des autres. La célèbre mosquée de Djezzâr, pour la construction de laquelle il avait achevé de détruire tant de monuments, sera bientôt elle-même un monceau de décombres. Les rues sont étroites, les maisons lourdes, les bazars sales et peu fréquentés. Le port, si vaste et si profond autrefois, est à peu près comblé. Les consuls étrangers et les Pères de Terre-Sainte demeurent dans des khans pareils à celui de Sidon. On évalue la population actuelle à dix ou douze mille âmes.

l'empire romain, l'affection qu'il savait que l'armée portait à Vespasien, tout cela a dû lui faire pressentir, pour un temps plus ou moins rapproché, l'élévation de Vespasien.

1 Josèphe, *Vie* et *Guerre*, liv. III.

La population de Saint-Jean-d'Acre peut se répartir comme suit :

Musulmans	9,000
Grecs schismatiques	1,400
Grecs unis	1,400
Maronites	100
Catholiques latins	70
Total	11,970

Les Pères de Terre-Sainte, les Carmes, les Arméniens, les Maronites, les Grecs unis et les Grecs non unis y ont chacun une église.

Peu d'années après mon second voyage, en novembre 1860, les Sœurs de Nazareth, nouveaux missionnaires de la Galilée, à peine établies dans la ville du Sauveur, ont trouvé, malgré leur dénûment, assez de ressources dans leur inépuisable charité pour fonder des établissements à Caïpha, à Saint-Jean-d'Acre, à Shefa-Amar et à Beyrouth ; le jour même de l'ouverture de leur école à Saint-Jean-d'Acre, il se présenta une telle quantité d'enfants de toutes religions, des grecques schismatiques et même des musulmanes, que leur maison était de beaucoup trop petite pour les recevoir. Dans les cinq ou six établissements qu'elles ont déjà ouverts, elles élèvent gratuitement plus de sept cents jeunes filles : plusieurs sont des orphelines dont elles sont entièrement chargées. En outre, dans chaque maison, elles ont un dispensaire fréquenté chaque jour par plusieurs centaines de malades auxquels tous les remèdes et tous les soins sont donnés gratuitement. Si elles reçoivent dans leurs écoles des enfants de différentes religions, ces écoles ne sont pas pour cela des écoles mixtes d'où la religion est bannie : elles sont ce qu'elles doivent être, religieuses et catholiques. Les parents non catholiques le savent, et ne sont nullement contraints d'y envoyer leurs enfants. Ce n'est que dans nos pays libres qu'on fonde des écoles avec l'argent des catholiques, qu'on en exclut tout enseignement catholique et même tout emblème religieux, et qu'on oblige les catholiques à aller y puiser des doctrines empoisonnées qui leur coûtent si cher.

L'ancien nom de Saint-Jean-d'Acre est Accon, qui signifie *sable;* les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Acca ; dans la distribution de la Terre promise, elle était aussi tombée en partage à la tribu d'Aser. Soumise à l'Égypte par les rois de la dynastie grecque des

Ptolémées, environ cent six ans avant notre ère, elle prit le nom de Ptolémaïs ; elle devint successivement colonie romaine sous l'empereur Claude, possession des Arabes sous Omar; reprise par l'Égypte avant les croisades, elle tomba au pouvoir de Baudouin Ier, roi de Jérusalem, en 1104; elle conserva la plus grande importance pendant toutes les guerres de cette époque. Il s'y tint, l'année 1148, une assemblée brillante dans laquelle on vit l'empereur d'Allemagne, le roi de France, le roi de Jérusalem, la reine Mélisende, Henri, duc d'Autriche, Frédéric, duc de Souabe, le légat du Pape près du roi Conrad, et tous les chefs de la noblesse et du clergé ; ce fut dans cette assemblée qu'on décida l'expédition contre Damas, qui eut un si triste résultat. Saladin s'en empara en 1187 ; mais Richard Cœur-de-Lion et Philippe Auguste la rendirent aux chrétiens en 1191. Les chevaliers de Saint-Jean s'y établirent l'année suivante, et dès lors elle s'appela Saint-Jean-d'Acre. Elle fut presque entièrement détruite par le tremblement de terre qui désola toute la Syrie en 1202[1].

En 1204, une jeune princesse, Marguerite, femme de Baudouin, comte de Flandre, qui était venue en Palestine dans l'espérance d'y trouver son mari, épuisée de chagrin et de fatigue, tomba malade à Ptolémaïs et mourut en apprenant que Baudouin avait été élu empereur de Byzance. Saint Louis aborda dans cette ville en 1250, après sa captivité en Égypte, avec les débris de son armée, et y résolut de continuer la croisade. Le prince Édouard d'Angleterre y fut frappé traîtreusement d'un coup de poignard, en 1271, par un des disciples du Vieux de la Montagne, que lui avait envoyé l'émir de Joppé. La princesse Éléonore, femme d'Édouard, dans la crainte que l'arme de l'assassin n'eût été empoisonnée, suça la blessure. Bientôt après, Édourd revint en Europe : c'est le dernier prince d'Occident qui soit allé dans la Terre-Sainte pour la délivrer. La ville de Ptolémaïs se soutint encore quelque temps, et elle fut le dernier asile des chrétiens en Palestine ; le sultan d'Égypte Serapha l'assiégea avec 150,000 hommes, et la prit d'assaut en 1291. Les Turcs s'en emparèrent en 1517, et les pachas Daher et Djezzâr augmentèrent ses fortifications à la fin du dernier siècle : c'est le fameux

[1] Abdulatif. p. 414. — Saint Antonin, dans Baronius, *Annales eccles.*. an. 1202.

Djezzâr-pacha qui la défendait en 1799, quand elle fut attaquée par Napoléon. De nos jours elle a été bombardée deux fois : par Ibrahim-pacha et par les flottes combinées de l'Angleterre et de l'Autriche.

On ne conçoit pas comment, après tant de catastrophes, auxquelles s'est jointe encore la peste, il peut rester quelques vestiges d'une cité sur laquelle tous les fléaux se sont appesantis.

Il est fait souvent mention de Ptolémaïs dans les livres des Machabées. Jonathas, frère de Judas, y vint plusieurs fois; il y parut avec une magnificence royale aux noces de la fille de Balas et du roi d'Égypte; ce fut aussi dans cette ville qu'il fut attiré par Tryphon, qui se saisit de lui par trahison, massacra les mille Juifs qui l'accompagnaient, et le fit ensuite mourir avec ses deux enfants [1].

Alexandre Jannée, qui avait senti l'importance de posséder les villes de la côte, vint mettre le siége devant Ptolémaïs; mais les Syriens, avec l'aide de Ptolémée Lathurus, gouverneur de l'île de Chypre, le contraignirent à se retirer, et lui firent éprouver une déroute complète à Asoph, sur les bords du Jourdain [2].

Pendant les trois mois que Vespasien employa à Ptolémaïs à préparer son expédition contre la Judée, une foule de rois et de princes des contrées environnantes vinrent lui offrir leurs hommages et recevoir ses ordres. Ce fut probablement pendant ce temps que Titus apprit à connaître Bérénice, fille d'Agrippa Ier, qu'il paraît avoir épousée secrètement, et qu'il renvoya en parvenant à l'empire, par la crainte de mécontenter le peuple romain [3].

Comme Tyr, Ptolémaïs fut honorée de la visite de saint Paul, et nous voyons que, dès les commencements, l'Église y compta des fidèles : « De Tyr nous vînmes à Ptolémaïs, où finit notre navigation; et, ayant salué les frères, nous demeurâmes un jour avec eux. » (Act., XXI, 7.) Déjà vers la fin du second siècle il y avait un évêque à Ptolémaïs, et il eut plusieurs successeurs [4]. Pendant les croisades cette ville eut une série de dix-neuf archevêques latins.

Le siége de Ptolémaïs par les croisés, qui, commencé en 1189, ne finit que deux ans après par la chute de cette ville, est sans contre-

1 I *Machab.*, V, 10, 11, 12, 13; et II *Machab.*, XIII.

2 Josèphe, *Antiquités*, l. XIII, c. XIII.

3 *Berenicen statim ab urbe dimisit invitus invitam.* Suéton., *in Tit.*, § 7.

4 Reland, l. V, p. 541.

dit un des événements les plus mémorables, non-seulement dans l'histoire des guerres saintes, mais dans les annales du monde. Ce siége, comparé à celui de Troie, l'égale par l'enthousiasme des guerriers, leurs hauts faits et leurs malheurs; mais il lui est supérieur par la force des deux armées, par les immenses travaux d'attaque et de défense, et surtout par le but qui avait amené en présence tant de peuples de l'Europe et de l'Asie. Un historien arabe, en parlant des chrétiens, dit qu'ils étaient si nombreux, *que Dieu seul en eût pu décrire le nombre*[1] ; et un auteur chrétien assure que *l'armée de Saladin était plus nombreuse que celle de Darius*[2].

On peut lire dans une foule d'histoires et de chroniques le récit de ce siége[3]; je ne citerai ici que quelques traits moins connus, qui caractérisent cette époque et les chefs qui se sont rencontrés sous les murs de cette ville.

C'était après la malheureuse bataille de Tibériade[4], qui avait enlevé aux chrétiens Jérusalem et la vraie croix; Guy de Lusignan avait été fait prisonnier, l'Europe était consternée : on prêcha une nouvelle croisade; ce fut la troisième, et tout l'Occident se mit en mouvement vers la Palestine. Le roi de Jérusalem, sorti de captivité, errait dans son royaume, et cherchait à relever son trône par une action d'éclat : il vint assiéger Ptolémaïs. Les fortifications de cette ville venaient d'être relevées; deux tours surtout, devenues célèbres, la protégeaient du côté de la mer : l'une s'appelait la tour des *Mouches*, parce que c'était là, dit un auteur, que les anciens faisaient leurs sacrifices, et que les mouches y étaient attirées par la chair des victimes; et l'autre la tour *Maudite*, parce que ce fut dans ses murs qu'on fabriqua les pièces d'argent pour lesquelles Judas vendit Notre-Seigneur[5]. Ce fut par cette tour qu'en l'année 1291 les Sarrasins pénétrèrent dans la ville et s'en emparèrent.

Les Français, les Anglais, les Allemands, les Vénitiens, les Lombards, les Tyriens, les Danois, les Pisans, les Frisons, les Hospita-

1 Boha-eddin, *Bibl. des croisades.*

2 Gauthier Vinisauf.

3 Voy. entre autres Michaud, *Hist. des croisades*, t. II, liv. VIII, et plusieurs chroniques citées dans la *Bibl. des croisades.*

4 Voy. t. III, ch. XL, *Bataille d'Hittin.*

5 *Itinéraire du roi Richard*, par Gauthier Vinisauf.

liers et les Templiers prirent part à cette guerre. Les archevêques de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Bethléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ [1].

L'armée des chrétiens s'étendait devant la place, et s'appuyait à la colline de *Thoron;* celle des musulmans avait dressé ses tentes sur la colline de *Kisan*, derrière les croisés, et elle tenait tout l'espace renfermé entre le Bélus et la colline de la *Mosquée.*

Voici la description qu'Ibn-Alatir, médecin de Bagdad, qui se trouvait auprès de Saladin, nous a laissée du camp des musulmans, « Au milieu du camp, dit-il, était une vaste place contenant jusqu'à cent quarante loges de maréchaux ferrants; on peut juger du reste à proportion. Dans une seule cuisine étaient vingt-neuf marmites, pouvant contenir chacune une brebis entière. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur des marchés: j'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'étaient pas des boutiques comme nos boutiques de villes: une de celles du camp en eût fait cent des nôtres; toutes étaient bien approvisionnées. J'ai ouï dire que, quand Saladin changea de camp pour se retirer à Karouba, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul vendeur de beurre soixante-dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant au marché de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui passe l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains: la plupart étaient tenus par des hommes d'Afrique; ordinairement ils se mettaient deux ou trois ensemble. On trouvait l'eau à deux coudées de profondeur. La piscine était d'argile; on l'entourait d'une palissade et de nattes pour que les baigneurs ne fussent pas vus du public: le bois était tiré des jardins des environs. Il en coûtait une pièce d'argent, ou un peu plus, pour se baigner [2]. »

Le camp des chrétiens était fortifié comme une ville; les métiers et les arts mécaniques y étaient exercés comme en Europe; on y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient

1 Michaud. liv. VIII.
2 *Bibl. des crois.: Chroniques arabes* p. 262.

et de l'Occident. L'historien des patriarches d'Alexandrie fait remarquer qu'il y avait plusieurs églises surmontées d'un clocher de bois; les fidèles s'y rassemblaient en foule. Souvent les musulmans profitaient du moment où ils assistaient à la messe pour les attaquer. « Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Un pauvre prêtre d'Angleterre fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés; il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière, dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins [1]. Quarante seigneurs de Brême et de Lubeck, d'autres disent des marchands, à la tête desquels était Walpot de Blassenheim, firent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation et les soigner dans leurs maladies; ce fut là l'origine d'un ordre célèbre qui existe encore aujourd'hui sous le nom d'*ordre Teutonique*. Ce fut à la même époque que s'établit l'institution de la *Trinité* pour le rachat des captifs. »

Il faut remarquer cependant que l'ordre Teutonique a été fondée à Jérusalem sous le titre d'ordre de Saint-George, après la mort de Frédéric Barberousse, sur la proposition du patriarche de Jérusalem, afin de perpétuer les services que la noblesse allemande avait rendus dans la Palestine. Les statuts de l'ordre furent confirmés par le pape et par l'empereur, l'an 1191. Les chevaliers s'établirent d'abord dans l'hôpital de Sainte-Marie des Teutons, dont on voit encore les ruines dans l'ancienne rue aux Allemands, près du Bazar. Cet ordre ne fut transféré à Ptolémaïs que lorsqu'il eut reçu quelque accroissement [2].

Malgré la vie des camps, le clergé exhortait les chrétiens à l'observation des préceptes de l'Évangile, et on trouve fréquemment des récits naïfs et touchants relatifs à des actes de piété et de pénitence des croisés.

« Ce qu'il y a de singulier, écrit le Catholique d'Arménie dans sa trop célèbre lettre à Saladin, c'est que les Allemands s'interdisent tout plaisir. Malheur à celui qui se permettrait quelque volupté!

1 Michaud, l. VIII.
2 Michaud, *Hist. des croisades*, t. II, Éclaircissements.

ses compagnons le repousseraient aussitôt et l'accableraient d'outrages. Tout cela vient de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem. Plusieurs d'entre eux se sont fait longtemps scrupule de se vêtir comme de coutume ; ils se sont interdit les étoffes les plus grossières, et ils n'ont voulu être habillés que de fer [1]. » Un de leurs chefs les plus illustres, Frédéric, duc de Souabe, mourut dans sa tente, de misère et de maladie.

Des auteurs se sont plu à rechercher dans des ouvrages écrits par des musulmans de graves inculpations contre les chrétiens réunis sous Saint-Jean-d'Acre. Il est impossible que, parmi une telle multitude, il ne se soit pas trouvé un grand nombre d'aventuriers venus pour une autre fin que la délivrance des Saints Lieux ; ainsi ces inculpations, fussent-elles vraies, ne prouveraient rien contre le très-grand nombre de ceux qui ont pris part à cette expédition. Au reste, j'aime mieux citer quelques autres faits moins suspects et plus instructifs.

Les musulmans firent un grand usage du feu grégeois pour brûler les tours immenses construites par les croisés. De même que les Sarrasins perfectionnèrent leurs moyens d'attaque et de défense pendant ce siége, surtout en donnant une plus grande force au feu grégeois, les chrétiens, de leur côté, construisirent des machines de guerre qu'on n'avait pas connues jusque-là. L'historien Ibn-Alatir raconte qu'il y avait dans la ville un homme, originaire de Damas, *qui s'amusait à manipuler le naphte* et à étudier les matières propres à irriter le feu, entre autres celles qui pouvaient vaincre la résistance du vinaigre et de l'argile, substances employées jusque-là pour se garantir du feu grégeois [2]. Quand il eut fini ses expériences, il alla trouver l'émir Caracousch, gouverneur de la ville, et lui dit : « Ordonnez au chef des machines de faire ce que je lui dirai : en lançant contre les tours ce que je lui ordonnerai, elles prendront feu. » Caracousch alors très-irrité le reçut fort mal ; mais, un des assistants lui ayant fait observer qu'on ne courait aucun risque à

[1] *Bibl. des crois. : Chron. arabes*, p. 279.

[2] L'amusement de cet habitant de Damas a été pris très au sérieux de nos jours par les membres de la Commune de Paris, qui ont perfectionné une invention destinée peut-être à jouer un grand rôle dans l'histoire moderne. On le voit, dès son origine, le pétrole, employé par les barbares, a été funeste aux chrétiens.

faire un essai, il y consentit [1]. Les trois tours, dit un témoin oculaire[2], paraissaient de loin comme autant de hautes montagnes ; on les faisait marcher sur des roues ; chacune pouvait contenir plus de cinq cents guerriers ; le dessus était disposé en plate-forme et pouvait recevoir des pierriers. A l'aspect de ces tours, les cœurs musulmans éprouvèrent une tristesse impossible à décrire. Ce fut alors que l'homme de Damas jeta sa préparation sur ces tours ; elles prirent feu aussitôt, et ressemblaient à des montagnes de flammes. Les musulmans éprouvèrent une telle joie, qu'ils en pensèrent devenir fous. A cette époque on donnait le nom de *fusils* aux tubes avec lesquels on lançait le feu grégeois.

Le roi d'Angleterre, s'étant emparé d'un vaisseau des Sarrasins, on le trouva plein de serpents et de crocodiles qui étaient destinés à être lâchés dans le camp des croisés.

Les historiens de ce siége nous font connaître que les machines des chrétiens lançaient des pierres noires qui mettaient la terreur parmi les musulmans : c'était de la lave de l'Etna qu'ils avaient amenée de Sicile.

Le récit d'un autre historien nous fait voir que déjà alors les musulmans avaient une espèce de *lettres de change*.

Sur ces entrefaites, dit Emad-eddin, on vit arriver un ambassadeur du calife de Bagdad ; il était porteur de deux charges de naphte et de roseaux, et il amenait cinq personnes habiles à distiller le naphte et à le lancer [3]. De plus, il était chargé d'*une cédule* de vingt mille pièces d'or, payable sur les marchands de Bagdad, et à l'ordre du divan du calife.

Pendant cette guerre, on inventa aussi ou l'on perfectionna le *zenbourek*, cette arme terrible dont les papes défendirent de se servir entre chrétiens. C'était une flèche de l'épaisseur du pouce, de la longueur d'une coudée, qui avait quatre faces ; la pointe de la flèche

1 Caracousch, qui était bossu, est le Marlborough de l'Orient ; il est tout à la fois la terreur des enfants et un symbole de moquerie et d'amusement populaires. (Michaud. *Hist. des crois.*, annee 1191.)

2 Boha-eddin, *Bibl. des crois.*, p. 264.

3 Emad-eddin rapporte que le prince de Mossoul envoya de son côté tout le naphte blanc qu'il put se procurer. Cette substance, ajoute-t-il, était fort rare. Le naphte se tirait probablement des sources de Kerkouk, au delà du Tigre, dans l'ancienne Médie, où on le recueille encore de nos jours. (*Bibl. des crois.: Chron. arabes*, p. 261.)

était en fer, et des plumes en rendaient le vol rapide. Ce trait traversait quelquefois deux hommes du même coup, perçait à la fois la cuirasse et l'habillement du soldat, et allait ensuite se planter en terre; il pénétrait même dans la pierre des murailles.

Nous sommes loin du temps où un concile (celui de Latran, en 1139) pouvait défendre aux arbalétriers d'exercer leur art contre les chrétiens! Ce n'est qu'au moyen âge qu'on pouvait se permettre de ces choses-là. Aujourd'hui nous mettons notre gloire dans l'invention de machines de guerre capables de détruire des armées de chrétiens en peu d'heures.

Voici encore quelques anecdotes de ce siége, rapportées par Vinisauf.

Un croisé, près des fossés de la ville, examinait les murs, soit pour en connaître les endroits faibles, soit pour frapper quelque ennemi, car il portait une baliste à la main; ce croisé était de la tête aux pieds bardé de fer : un Sarrasin, qui l'aperçut, lui lança contre la poitrine un trait qui, traversant son armure, pénétra jusqu'à un scapulaire sur lequel était écrit le nom de Dieu; mais le trait, comme s'il eût frappé une lame de fer, retomba tout courbé, et ne fit aucun mal au guerrier[1].

La femme d'un croisé portait avec un zèle et une ardeur infatigables des matériaux propres à combler les fossés de la ville. Un Sarrasin placé en embuscade lui décocha un trait et la renversa. Au milieu des tourments que lui causait sa blessure, elle appela de toutes ses forces son mari à son secours. Il arriva avec beaucoup d'autres chrétiens, qui déplorèrent le sort de cette femme; mais elle, sur le point de mourir, conservant le même zèle, supplia ceux qui l'entouraient de jeter son cadavre dans le fossé, afin qu'après sa mort elle fût encore utile aux travaux du siége.

Quelques croisés avaient coutume de jeter des filets non loin du bord, et de pêcher des poissons, qu'ils vendaient à l'armée. Il arriva un jour qu'au coucher du soleil, pendant que les filets étaient tendus, un guerrier chrétien, assis sur le rivage, aperçut au loin dans la mer un homme qui nageait, sa tête seule paraissait au-dessus de l'eau. Le guerrier en avertit les pêcheurs, qui se mirent tout

[1] *Bibl. des crois.*, t. II. p. 678.

de suite à la poursuite du nageur; ils reconnurent que c'était un Sarrasin. Celui-ci, effrayé de les entendre, voulut retourner en arrière; mais les pêcheurs, faisant force de rames, l'enveloppèrent dans leurs filets et le saisirent. Comme il était très-habile à nager, il avait passé les premiers filets avec le fardeau qui était suspendu à son cou : c'était du feu grégeois renfermé dans un sac de cuir, qu'il portait aux assiégés. Les Sarrasins faisaient ainsi passer dans la ville, par le moyen des nageurs, du feu grégeois, des lettres et des colombes. Les messages envoyés par les pigeons furent grandement usités pendant ce siége : cette manière de correspondre était depuis longtemps connue en Orient; mais ce ne fut que sous le règne de Nour-eddin qu'on établit par ce moyen des postes régulières.

Boha-eddin raconte un combat qui eut lieu entre les enfants des chrétiens et des musulmans; il ajoute que, de part et d'autre, on se battit avec beaucoup de courage.

Un incident assez curieux est cité par Vinisauf. Il raconte que les mineurs français, qui avaient pénétré sous la tour *Maudite*, se rencontrèrent avec les mineurs sarrasins, qui avaient creusé la terre vers le même endroit. Tous ces mineurs firent ensemble un traité par lequel il fut convenu que les Sarrasins se retireraient sains et saufs, et qu'ils rendraient la liberté à quelques chrétiens tombés entre leurs mains.

Ces traits, avec une infinité d'autres, se trouvent dans les différents recueils de la *Bibliothèque des croisades;* on y voit aussi que quelquefois les deux armées, fatiguées de la guerre, se conviaient réciproquement à des réjouissances. Les croisés donnèrent plusieurs tournois dans la plaine de Ptolémaïs et y invitèrent les musulmans. Comme les héros d'Homère, les champions se haranguaient avant de se battre; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu était obligé de payer sa rançon : puis on dansait au son des instruments des musulmans et des chants des chrétiens. Richard étant tombé malade, Saladin lui envoya des médecins et des rafraîchissements.

Le siége avait duré plus de deux ans, et les croisés avaient perdu soixante mille combattants, lorsque la ville se rendit à eux : une des principales conditions fut la restitution de la vraie croix, qui avait été prise à la bataille de Tibériade; mais cette condition, ainsi que plusieurs autres, ne fut pas remplie.

C'est à la suite de ce siége que la plupart des historiens placent le différend qui s'éleva entre le roi d'Angleterre et Léopold, duc d'Autriche[1]. Richard, qui avait eu une si grande part au succès, traita avec hauteur les autres chefs des croisés. Le duc d'Autriche, qui, dans plusieurs occasions, avait fait aussi des prodiges de valeur, avait arboré son drapeau sur une des tours de la ville; Richard le fit enlever et jeter dans les fossés. Les Allemands allaient se venger de cet affront; mais Léopold les empêcha, ne voulant pas qu'on exigeât satisfaction du roi d'Angleterre aussi longtemps qu'il serait en Palestine. A son retour, Richard, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, non loin d'Aquilée, et craignant de s'en retourner par la France, prit le chemin de l'Allemagne. Reconnu dans un village des environs de Vienne, il fut arrêté par les soldats de Léopold et enfermé dans le château de Durenstein, au bord du Danube. On ne savait en Europe ce qu'était devenu le roi d'Angleterre : un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, parcourut l'Allemagne pour le découvrir. Blondel, étant venu au pied d'un vieux château, chanta un couplet d'une chanson qu'il avait faite avec Richard ; celui-ci, ayant reconnu le troubadour, lui répondit par le second couplet. Blondel revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi. Le duc d'Autriche livra alors son prisonnier à Henri VI, fils de *Barberousse*, qui ne le mit en liberté qu'après lui avoir fait subir une nouvelle détention d'une année dans le château de Trifels, sur le Rhin[2].

Lorsque déjà tout faisait présager la fin prochaine des dernières conquêtes des croisés, Aymar, seigneur de Césarée, et l'évêque de Ptolémaïs allèrent demander à Philippe Auguste un époux pour l'héritière du royaume de Jérusalem, Marie de Lusignan. Le choix du roi de France tomba sur Jean de Brienne, fils d'Érard II, comte de Brienne, et d'Agnès de Montbéliard, qui débarqua à Ptolémaïs avec trois cents compagnons d'armes, en 1209; il épousa Marie et

[1] Selon Bromton, ce différend serait survenu au siége d'Ascalon; mais il a évidemment tort.

[2] Cette légende est différemment racontée par les historiens : une des plus intéressantes relations est celle d'Ebendorffer, qui, en plusieurs points, ne s'accorde pas avec le récit qui est généralement admis, et qui n'est lui-même qu'une légende fabuleuse. Nous donnerons une autre version en parlant de Gaza.

fut sacré roi de Jérusalem. Il fut le dernier roi qui habita la Palestine ; vingt ans plus tard il reçut le titre d'empereur de Constantinople.

Jean de Brienne, qui avait porté dans sa jeunesse l'habit de Cîteaux, mourut sous le froc d'un frère mineur, après avoir été roi et empereur.

Depuis que Gui de Lusignan avait échangé son titre de roi de Jérusalem contre celui de seigneur de Chypre [1], la Palestine avait eu pour souverains titulaires : Conrad de Monferrat, qui fut assassiné à Tyr en 1192 ; Henri de Champagne, qui mourut à Saint-Jean-d'Acre, en 1197, des blessures qu'il s'était faites en tombant d'une fenêtre de son palais ; et Amauri II de Lusignan, père de Marie : il mourut aussi à Saint-Jean-d'Acre, le 1er avril 1205 [2].

Un siècle après la prise de Ptolémaïs par les chrétiens, cette ville était de nouveau assiégée par toutes les forces de l'Asie, commandées par le sultan d'Égypte. Elle était redevenue riche et puissante ; le commerce y avait amené le plus grand luxe ; à mesure que les autres villes de la Palestine tombaient au pouvoir des musulmans, elle recueillait les débris de leurs populations chrétiennes, dont elle devint le dernier asile. Enfin elle devait tomber elle-même, bien plus par la faute des chrétiens que par les armes des infidèles. Nous nous faisons difficilement aujourd'hui une idée exacte du treizième siècle, peu de temps avant sa chute. Toutes les maisons, bâties en pierres de taille, étaient de hauteur égale ; elles avaient des fenê-

[1] Il fut depuis cette époque désigné dans les chroniqueurs par ces mots : *Rex Guido, Dominus Cypri.*

[2] Voici la liste des rois de Jérusalem :

GODEFROI DE BOUILLON, du 23 juillet 1099 au 18 juillet 1100.
BAUDOUIN Ier, du 25 décembre 1100 au mois de mars 1118.
BAUDOUIN II, du Bourg, du jour de Pâques 1118 au 21 août 1131.
FOULQUES D'ANJOU, du 14 septembre 1131 au 13 novembre 1144.
BAUDOUIN III, du 25 décembre 1144 au 10 février 1162.
AMAURI Ier, du 18 février 1162 au 11 juillet 1173.
BAUDOUIN IV, du 15 juillet 1173 au 16 mars 1185.
BAUDOUIN V, du 16 mars 1185 au mois de septembre 1185.
GUI DE LUSIGNAN, du 15 septembre 1185 à 1192.

Rois titulaires :

CONRAD DE MONTFERRAT, 1192.
HENRI DE CHAMPAGNE, de 1192 à 1197.
AMAURI II, de 1197 à 1205.
MARIE, de 1205 à 1210.
JEAN DE BRIENNE, de 1210 à 1237.

tres vitrées, ce qui était un luxe extraordinaire alors, et l'extérieur des habitations était orné de peintures. Au-dessus des rues et des places publiques on tendait des étoffes de soie pour garantir les promeneurs des ardeurs du soleil. C'est là qu'on voyait des rois et une foule de princes, qui avaient leurs palais entre les deux enceintes de murailles, se promener pompeusement portant des couronnes d'or sur la tête et suivis des gens de leur cour dont les vêtements resplendissaient d'or et de pierreries. Tous les jours on donnait des fêtes et des tournois ; on ne pensait qu'à la licence et au plaisir et nullement aux malheurs de la Terre Sainte.

La ville alors était divisée en dix-neuf quartiers ou juridictions : le roi de Jérusalem et de Chypre, le roi de Sicile, le prince d'Autriche, le comte de Jaffa, le patriarche de Jérusalem et les chevaliers du Saint-Sépulcre, le légat du pape, le comte de Tripoli, le prince de Galilée, le grand maître des Templiers, le grand maître des Hospitaliers, le grand maître de l'ordre Teutonique, le grand maître de Saint-Lazare, la république de Venise, celle de Gênes, celle de Pise, celle de Florence, le roi d'Arménie, le prince de Tarente, le duc d'Athènes[1].

Il y avait encore en Syrie de nombreux croisés, mais l'esprit des croisades n'y était plus : la discorde, la mollesse, la corruption, l'indifférence, s'étaient élevées parmi eux ; l'Europe, aussi comme aujourd'hui, était froide pour les Lieux Saints ; tout faisait présager la fin prochaine d'un état de choses qui n'avait plus aucun appui.

Pendant le douzième et le treizième siècle, l'église de Ptolémaïs compte une série de dix-neuf archevêques latins.

Voici quelques-unes des scènes de désolation du dernier jour des chrétiens en Palestine : on est heureux de trouver, au milieu de tant de sujets de pleurs, des actes héroïques de courage et de vertu.

Une brèche était déjà faite dans les murs ; le roi de Chypre, chargé de défendre ce point menacé, s'était sauvé pendant la nuit avec trois mille combattants ; les musulmans pénétraient de toutes parts dans la ville, poursuivant le petit nombre des guerriers chrétiens qui, harassés de fatigue, cherchaient à leur résister en atten-

[1] Quaresmius, II, 897.

dant des secours; les habitants, divisés par quartiers selon leur nation, et qui jusque-là avaient été dans des dissensions continuelles pour obtenir la prépondérance dans les affaires, voulant réserver leurs forces pour ces luttes intestines, refusaient d'exposer leurs soldats pour le salut commun, et voyaient même avec un secret plaisir le massacre de leurs frères. Guillaume de Clermont, maréchal des Hospitaliers, combat seul au milieu des musulmans; il rallie les chrétiens, ranime leur courage et refoule hors des murs l'ennemi, qui se croyait déjà maître de la ville. Il retarda de quelques jours la chute de cette malheureuse cité; enfin, son cheval étant tombé de lassitude au milieu d'une foule de Sarrasins, Guillaume, accablé par le nombre, fut tué à coup de flèches.

Le patriarche de Jérusalem, Nicolas Anapiis, qui s'était aussi retiré à Ptolémaïs depuis la prise de la ville sainte, témoin des dissensions, de la lâcheté, du désespoir des chrétiens, leur expose les dangers qui les menacent, les rappelle à leur devoir, les exhorte à la pénitence et à mourir pour la défense de la foi. Il se montre partout, et jusqu'au dernier moment il s'expose à tous les périls. La ville étant prise, il est enlevé malgré lui et transporté sur un bateau, où il se plaint amèrement d'être séparé de son troupeau. Là, il reçoit sur son navire tous ceux qui se présentent; le nombre en est si grand, que le vaisseau est submergé, et le saint évêque meurt avec tous ceux qu'il voulait sauver. Ce fut le dernier patriarche de Jérusalem. Quand on meurt de la sorte, on est à peu près sûr d'avoir des successeurs; mais, dans ce cas-ci, il y a eu une interruption de cinq siècles et demi.

Le château des Templiers s'élevait comme une forteresse au milieu de la ville; les chevaliers s'y défendaient encore, et un grand nombre de chrétiens s'y étaient réfugiés. Le sultan leur offrit une capitulation, et leur envoya trois cents hommes pour l'exécution du traité. A peine ceux-ci y furent-ils entrés, qu'ils outragèrent les femmes des chrétiens : les chevaliers, indignés, les massacrèrent jusqu'au dernier. Le sultan ordonna alors qu'on fit le siége de la tour; elle s'écroula au moment où les musulmans montaient à l'assaut et les écrasa sous ses débris avec tous ceux qu'elle renfermait.

Il est un autre trait de vertu qui est cité par plusieurs auteurs;

mais il ne saurait être trop connu : il rachète à lui seul bien des actes honteux, commis pendant cette déplorable guerre.

Il y avait à Saint-Jean-d'Acre, dit saint Antonin, un célèbre monastère de religieuses de Sainte-Claire; l'abbesse, qui avait un grand cœur, apprenant que les Sarrasins avaient pénétré dans la ville, appelle toutes ses Sœurs au son de la cloche, et les exhorte à conserver intacte la promesse qu'elles ont faite à Jésus-Christ leur époux : « Mes très-chères filles et excellentes Sœurs, leur dit-elle, dans ce danger certain de la vie et de la pudeur, il faut nous mettre au-dessus de notre sexe. Ils sont près de nous, ces ennemis, non pas tant de notre corps que de notre âme, qui, après avoir assouvi leur passion brutale sur celles qu'ils rencontrent, les percent de leur épée. S'il ne nous est plus possible de leur échapper par la fuite, nous le pouvons par une résolution pénible, il est vrai, mais sûre. C'est la beauté des femmes qui séduit le plus souvent les hommes : dépouillons-nous de cet attrait, servons-nous de notre visage pour sauver notre pudeur : il faut détruire notre beauté pour conserver intacte notre virginité. Je vais vous donner l'exemple; que celles qui désirent aller sans tache au-devant de leur époux immaculé imitent leur maîtresse. » Ayant dit cela, elle se coupe le nez avec un rasoir; les autres font de même et se défigurent avec courage pour paraître plus belles devant Jésus-Christ. Par ce moyen, elles conservèrent leur pureté; car les musulmans, en voyant leurs visages ensanglantés, conçurent de l'horreur pour elles, et se contentèrent de leur ôter la vie[1].

Jamais on ne commit plus de crimes dans une ville prise d'assaut. Les renégats, qui étaient nombreux dans le camp des infidèles, s'avancèrent les premiers; tout fut passé au fil de l'épée ou réduit en esclavage. Les églises furent profanées, pillées et livrées aux flammes; les femmes, les filles des chrétiens outragées, mises en vente; les enfants égorgés. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des torrents de sang. Un grand nombre furent précipités dans la mer. Les édifices furent démolis. Une foule de fugitifs, courant de ruines en ruines, cherchent un refuge dans la tente du sultan : il partage ces malheureux aux émirs, qui les font massacrer. La rage des musulmans s'étendit sur tout ce qui avait appartenu aux

1 Saint Antonin, tit. XXIV, c. IX, 5. 11. Wadin, *Annales Minorum*, l. XI, p. 585. — Michaud, *Hist. des crois.*, t. V, l. XVIII.

chrétiens ; la ville fut rasée, et la domination des chrétiens en Palestine fut ensevelie sous ses décombres [1].

Des auteurs modernes font observer que la plupart des chroniques contemporaines attribuent de si grands désastres aux péchés des habitants de la Palestine, et ne voient dans les scènes de la destruction du royaume chrétien que l'effet de cette colère divine qui s'appesantit sur Ninive et sur Babylone ; ils qualifient d'explication facile cette manière d'interpréter ce déplorable événement. Assurément, cette explication est *facile* pour ceux qui ont foi en la parole de Dieu ; car il suffit d'ouvrir les livres saints pour trouver à chaque page les preuves de l'intervention divine dans les destinées des empires. Il me semble même que c'est pénétrer moins avant dans la philosophie de l'histoire de s'en prendre aux instruments dont Dieu se sert pour châtier la corruption ou la sagesse humaine plutôt que de remonter à l'intelligence suprême, qui, du plus haut des cieux, dirige les volontés et les passions des hommes. Si d'ailleurs cette explication est facile, pourquoi tant d'hommes ne la trouvent-ils pas? Volney, en parcourant les ruines de la Palestine, s'écrie : « Tout égare mon jugement et jette mon cœur dans le trouble et l'incertitude ; » et il prouve effectivement que son jugement est égaré en allant faire du scepticisme sur une terre où l'on ne saurait faire un pas sans rencontrer une preuve de la foi. *La malédiction dévorera leur terre* (Isa., XXIV, 6), a dit un prophète, et cette malédiction la dévore encore aujourd'hui ; sans cela, verrions-nous tant de nations chrétiennes qui se disent puissantes, et qui le seraient en effet si elles étaient unies pour la cause de Dieu, oublier la manière cruelle dont elles ont été chassées de la Palestine, et laisser entre les mains des musulmans, que nous disons faibles et méprisables, cette terre arrosée du sang de Jésus-Christ? Les chroniqueurs du moyen âge, en considérant la perte des Saints Lieux comme un effet de la colère divine, sont au moins aussi philosophes que ces historiens anciens ou modernes qui ne voient dans l'élévation et l'abaissement des États que l'effet des lois physiques du cœur humain [2].

Après la prise de Saint-Jean-d'Acre, le peu de villes qui apparte-

[1] *Chroniques* de Thomas Ebendorffer ; — Michaud, *Hist. des croisades*.
[2] Volney, *les Ruines*, ch. XI.

naient encore aux chrétiens sur les rivages de la Syrie ouvrirent successivement leurs portes aux musulmans, et les derniers débris des colonies chrétiennes en Orient vinrent échouer sur les côtes d'Italie; alors les peuples de l'Europe, n'ayant plus à combattre un ennemi infidèle et barbare au delà des mers, purent tout à leur aise s'entre-déchirer, et recommencer les guerres qui avaient été interrompues par les croisades. On sait les efforts que firent les papes pendant tout le temps des croisades pour étouffer les guerres en Europe, afin d'engager les princes chrétiens à réserver leurs armées pour la délivrance des Saints Lieux. « L'Occident se tut, dit Michaud, et l'Europe jouit pendant quelques mois d'une paix qu'elle ne connaissait plus. » En parlant de la première croisade, le chroniqueur Guibert ajoute : « Avant ce grand événement des nations, partout on entendait parler de vols, de brigandages, d'incendies. Au lieu de continuer leur détestable métier, les brigands demandaient pardon de leurs péchés, et portaient la croix. »

Depuis un demi-siècle des soldats chrétiens ont été ramenés deux fois sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, mais ce ne furent nullement les intérêts du christianisme qui les y appelèrent. Cette ville, attaquée en 1799 par les Français, fut défendue par le fameux Djezzâr, surnommé le *boucher* à cause de sa cruauté; il était aidé par sir Sidney Smith et par Phelippeaux, ancien officier d'artillerie qui avait été compagnon d'études de Napoléon; les canons français enlevés par la flotte anglaise, le manque de provisions, une triste rivalité entre les chefs, la crainte de la peste et d'une nouvelle armée turque, obligèrent Bonaparte, après un siége de deux mois et une perte de trois mille hommes, de reprendre le chemin de l'Égypte. Le sort de cette ville décida, comme toujours, de celui de la Syrie.

D'après les révélations faites à Sainte-Hélène, Napoléon, en entreprenant sa campagne de Syrie, ne songeait à rien moins qu'à fonder en Orient un empire qui provisoirement se serait étendu de Constantinople jusqu'aux Indes, *laissant la France à d'autres destinées*, et, comptant sur l'appui des Arméniens, des Druses du Liban, des Métoualis, des Mameluks, des Bédouins du désert de l'Égypte et de tous les mahométans parlant l'arabe, il aurait volé d'une extrémité à l'autre de l'Asie et fondé le plus grand empire musulman qui eût jamais existé.

En attendant, obligé de lever le siége de Saint-Jean-d'Acre, le 20 mai 1799, le général Bonaparte opéra sa retraite vers l'Égypte, dans des circonstances qui rappellent celles de Moscou; seulement ici ce furent les ardeurs du soleil et les incendies qui remplacèrent les glaces de la Bérézina, et, comme en Russie, il finit par abandonner son armée. Voici le tableau qu'en a fait Bourrienne, son secrétaire intime :

« Une soif dévorante, le manque total d'eau, une chaleur excessive, une marche fatigante dans des dunes brûlantes, démoralisèrent les hommes, et firent succéder à tous les sentiments généreux le plus cruel égoïsme, la plus affligeante indifférence. J'ai vu jeter de dessus les brancards des officiers amputés dont le transport était ordonné... J'ai vu abandonner dans les orges des amputés, des blessés, des pestiférés, ou soupçonnés seulement de l'être. La marche était éclairée par des torches allumées pour incendier les petites villes, les bourgades, les villages, les hameaux, les riches moissons dont la terre était couverte. Le pays était tout en feu. Ceux qui avaient l'ordre de présider à ces désastres semblaient, en répandant partout la désolation, vouloir venger leurs revers et trouver un soulagement à leurs souffrances. Nous n'étions entourés que de mourants, de pillards et d'incendiaires. Des mourants jetés sur les bords du chemin disaient d'une voix faible : *Je ne suis pas pestiféré, je ne suis que blessé.* Et, pour convaincre les passants, on en voyait rouvrir leur blessure ou s'en faire une nouvelle. Personne n'y croyait; on disait : *Son affaire est faite.* On passait, on se tâtait, et tout était oublié. Le soleil, dans tout son éclat, sous ce beau ciel, était obscurci par la fumée de nos continuels incendies. Nous avions la mer à notre droite; à notre gauche et derrière nous, le désert que nous faisions; devant nous les privations et les souffrances qui nous attendaient [1]. »

C'est ainsi que se terminait cette folle entreprise qui devait être suivie par tant d'autres aussi folles et plus calamiteuses encore.

En 1832, la ville de Saint-Jean-d'Acre servit de prétexte à la rébellion de Méhémet-Ali; assiégée deux fois par son fils Ibrahim, elle ne fut prise d'assaut qu'après qu'un ingénieur européen fût venu diriger les travaux du siége.

[1] Voir les *Mémoires* de Bourrienne et ceux de Miot (édition de 1814).

Le traité du 15 juillet 1840 ayant été signé à Londres entre la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre et la Porte, les flottes de l'Angleterre et de l'Autriche vinrent reprendre cette ville aux musulmans de l'Égypte, soutenus par M. Thiers, pour la rendre aux musulmans de Constantinople, incapables de s'en emparer eux-mêmes sans le secours des chrétiens : voilà quels sont les croisés du dix-neuvième siècle !

On voit combien nous sommes loin des croisades de saint Louis. De nos jours, quand les armées chrétiennes sont en Palestine, elles songent aussi peu au saint sépulcre que les matelots du Foreing-Office ou les capidjis du grand vizir : la politique a remplacé la religion. L'étendard de la croix, ou plutôt les drapeaux d'où la croix a disparu, flottent à côté des bannières de Mahomet, sur lesquelles le croissant se voit encore, et sont levés contre d'autres armées chrétiennes : tels sont les miracles de la politique et de l'incrédulité.

Cette même ville de Saint-Jean-d'Acre, qui avait soutenu des siéges si opiniâtres, tomba au pouvoir des alliés de la Porte après un bombardement de quelques heures. Le 3 novembre 1840, à deux heures et demie après midi, 928 bouches à feu commencèrent à vomir à la fois contre elle la mort et la destruction. Le colonel Schutz, qui commandait la forteresse, avait été atteint par un des premiers boulets. A quatre heures un quart, le magasin à poudre de la ville sautait en l'air en ensevelissant 1,600 soldats sous ses ruines. Peu à peu toutes les batteries des remparts démontées cessèrent leur feu, et à six heures du soir tout était fini. La brèche que l'explosion de la poudrière avait faite dans les murs, du côté de la terre, au lieu de servir aux assiégeants, servit aux assiégés : ce fut par là que les Égyptiens se sauvèrent pendant la nuit. A l'aide des ténèbres, l'archiduc Frédéric, suivi de peu de soldats, pénétra le premier dans la ville par une petite ouverture qui se trouvait au sud-est ; après avoir erré longtemps dans des rues obscures, encombrées de débris et de cadavres, et avoir mis en fuite quelques sentinelles perdues, qui ignoraient la retraite de leurs camarades, l'archiduc arriva dans la citadelle. A la pointe du jour, on vit flotter sur ces murs ce même étendard qui avait été autrefois jeté dans les fossés par Richard d'Angleterre, et qu'on n'avait

plus revu depuis. Cette fois il fut salué par les Anglais et par les Turcs.

La chute de cette ville porta le dernier coup au pouvoir de Méhémet-Ali en Syrie. Il n'avait fallu que deux mois à la flotte combinée pour arracher cette vaste province au vice-roi.

La pleine de Saint-Jean-d'Acre s'étend du sud au nord, entre le cap Carmel et celui de Nakura, sur une longueur de sept lieues, et entre la mer et les montagnes de la Galilée, sur une largeur qui varie d'une à deux lieues. Elle pourrait être d'une grande fertilité, coupée comme elle l'est par des sources qui descendent des montagnes. Quelques villages, placés de loin en loin à l'entrée des vallées, jouissent seuls de la fécondité de ces eaux ; le superflu, que l'apathie des habitants ne sait ni retenir ni diriger par des digues ou des canaux, se perd dans le sable, ou va droit à la mer. La plaine est déserte : quelques mares qui se dessèchent en été la rendent malsaine; on y cultive quelque peu de blé, de dourra, de maïs et de coton. Au pied des collines, on trouve des arbres fruitiers; du côté de la mer et derrière les dunes de sables, on voit les plus beaux palmiers de la Syrie; ils y forment une délicieuse petite forêt : c'est la seule que j'aie vue en Palestine. Dans quelques autres endroits, comme à Jaffa, à Naplouse, à Tibériade, à Caïpha surtout, on en trouve quelques-uns ; à Jérusalem il y en a très-peu de grands, et leurs fruits ne mûrissent pas. J'ai mangé d'excellentes dattes fraîches vers la mi-octobre à Jérusalem; elles venaient de Gaza. Celles de Saint-Jean-d'Acre n'étaient pas encore mûres, elles formaient de belles grappes rouges au sommet de cet arbre majestueux, qui les couvrait sous le dôme vert de son gracieux feuillage. Une quantité de jeunes palmiers, sans tiges apparentes, et semblables à ceux de nos serres dont on ne voit que les feuilles, sortent du sable, et embellissent encore ce lieu, qui est un des plus agréables qu'on rencontre en Palestine.

Autrefois le palmier était commun en Palestine: aujourd'hui il y est très-rare : la Bible, Tacite, Pline, Strabon, parlent de ce *roi du règne végétal*. On voit par d'anciennes médailles qu'il était l'emblème de la Judée : il en existe de Vespasien représentant une femme désolée assise sous un palmier, avec l'inscription *Judæa capta ;* de Titus, avec un bouclier suspendu à un palmier, et une Victoire qui

écrit dessous. Shaw cite une médaille de Domitien portant un palmier comme emblème de la ville de Naplouse, et une autre de Trajan, comme emblème de Sepphoris, capitale de la Galilée [1].

Shaw pense que les palmiers n'ont jamais été cultivés avec avantage dans ces contrées, attendu qu'ils ne peuvent y être féconds, parce que le climat et l'air de la mer leur sont contraires. Cette observation est démentie par Strabon, qui dit (liv. XVI, c. XLI) que les dattes de la Judée sont préférables à celles de Babylone et de la Thébaïde, et qu'il y avait près de Jéricho un bois de palmiers de cent stades de longueur. Quant à l'air de la mer, les beaux palmiers de Saint-Jean-d'Acre, de Gaza et d'Alexandrie, prouvent assez qu'il ne leur est pas nuisible.

On portait des branches de palmier dans les marches triomphales, comme on le voit dans les livres des Machabées. (Liv. I, c. XIII, 51, et liv. II, c. X, 7.) Le peuple de Jérusalem en porta aussi devant notre Sauveur quand il fit son entrée solennelle : « Une grande multitude qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, prit des branches de palmier, et alla au-devant de lui, criant : Hosanna ! » (Saint Jean, XII, 13.) M'étant trouvé à Hébron pour la fête des *Tabernacles*, j'ai vu que les Juifs se servent encore de branches de palmier avec des feuillages d'olivier, de saule et de myrte pour la construction des *cabanes* dans les cours et sur les terrasses. Il était dit au Lévitique, au sujet de la fête des récoltes : « Le premier jour, vous prendrez les fruits des plus beaux arbres, et des spathes de palmier, et des rameaux d'un feuillage épais, et des saules du torrent, et vous vous réjouirez en la présence de Jéhovah votre Dieu. » (XXIII, 40.) Autour de cette forêt de palmiers, il y a quelques vignes rampantes, qui garnissent le côté des dunes opposé à la mer.

A une petite distance de la ville, on remarque une vaste enceinte entourée de murs au-dessus desquels s'élèvent des touffes de verdure et des kiosques élégants : c'est la maison de plaisance du pacha, construite à beaucoup de frais par Abdallah.

1 On ne saurait parler des médailles de la Palestine sans citer la belle collection faite par M. Castellinard, consul de Sardaigne à Jérusalem, dont plusieurs pièces sont entièrement inconnues, et qu'il a trouvées lui-même sur le mont Moriah et dans les environs de Jérusalem.

Au delà, sur le penchant de la colline, il y a de grands approvisionnements de blé au milieu des champs.

Le *Bélus* [1] coule tout près de Saint-Jean-d'Acre. Son cours n'est que de deux lieues; il a peu d'eau en été; pendant la saison des pluies, il grossit avec les autres torrents qui descendent des montagnes de la Galilée, et ils inondent toute la plaine : ces eaux forment ensuite des marécages qui ne se dessèchent qu'en été et rendent cette plaine très-malsaine. Pline donne le nom de *Cendevia* à un de ces marais.

C'est là qu'on trouve l'humble origine d'une des plus admirables inventions des hommes, à l'aide de laquelle la science est parvenue à découvrir les secrets les plus intimes de la nature, et à porter ses regards audacieux dans les profondeurs impénétrables du ciel : c'est à l'aide du sable que charrie cette petite rivière que les Phéniciens découvrirent la manière de faire le verre [2]. On n'en faisait déjà plus usage au temps des croisades [3], et aujourd'hui on ne fabrique le verre qu'à Hébron; c'est de là que viennent les anneaux, les bracelets et les divers ornements de verre colorié que les femmes portent dans toute la Syrie et la Palestine.

La mythologie, considérant les fleuves comme les veines du corps divinisé de la nature, qui possèdent une force productive et qui représentent la vie de la nature dans son cours continuel, avait un culte spécial pour l'eau, les sources et les fontaines; de là les noms des principaux dieux de la nature donnés à des fleuves, comme le Bélus (Baal), l'Adonis, l'Adige, etc.

Les fables païennes racontent que Bacchus, mordu par un serpent, guérit, au bord du Bélus, par le moyen d'une plante nommée *Colocasia*.

Le Bélus, auquel Pline donne aussi le nom de Pagida, et qui porte aujourd'hui le nom de Nahr-Na'man, ou mieux Nu'mân, en-

[1] Les auteurs arabes du moyen âge l'appellent *Nahr-Alhalou*. Voyez la note A à la fin du volume.

[2] Rivus Pagida sive Belus, vitri fertiles arenas parvo littori miscens: ipse e palude Cendevia e radicibus Carmeli profluit. (Plin., *Hist. Nat.*, l. V, c. XIX.)

Tacite s'exprime ainsi. *Histoires*, liv. V : « Belus amnis Judaico mari illabitur, circa ejus os lectæ arenæ admixto nitro in vitrum excoquuntur; modicum id littus et egerentibus inexhaustum. »

[3] *Gesta Dei per Francos*. p. 1166.

core Nahr-Nahmin et Wadi-Abilin, était un fleuve saint par excellence. C'est près de ce fleuve que Josèphe place le tombeau de Memnon [1], peut-être la colline appelée Tell-Janin. La plaine abonde en gibier; j'y ai trouvé des gazelles, des lièvres et des perdrix.

Après la prise de Panéas, Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, traversant la plaine de Ptolémaïs, et poursuivant un lièvre, tomba de son cheval, et mourut des suites de sa chute le 13 novembre 1144. Son fils aîné, âgé de douze ans, lui succéda sous le nom de Baudouin III, et sa femme Mélisende devint régente du royaume.

En traversant la presqu'île d'Acre, on trouve des élévations de terrain considérables, évidemment faites de main d'homme, qui ont servi de forteresses à ceux qui ont assiégé cette malheureuse ville ; une de ces collines s'appelle *Turon* ou montagne du Priant ; et une autre *Mohameria* ou la colline du Prophète.

Pendant le siége que firent les croisés, en l'année 1191, ils élevèrent aussi une colline en terre d'une grande hauteur, et, jetant continuellement la terre devant eux, ils firent avancer cette montagne vers les remparts. Malgré tous leurs efforts les musulmans ne purent l'empêcher d'avancer qu'en creusant des fossés profonds sur son passage. Autour de ces monticules, j'ai retrouvé plusieurs boulets de canon épars dans les champs, derniers témoins des luttes de Méhémet-Ali contre la Porte, ou peut-être encore de celles des Français et de Djezzâr : on se rappelle qu'à cette époque les soldats français, manquant de munitions, couraient après les boulets que leur lançaient les Turcs et qui bondissaient à travers la plaine, pour les renvoyer dans la place. Quelques-uns de ces tertres, tout à fait semblables à ces *tumuli* qu'on voit dans la Troade, dans la Cœlé-Syrie et dans plusieurs endroits de la Palestine, paraissent être des monuments qui remontent aux premiers âges du monde.

Nous avions rejoint le bord de la mer en passant à travers de mauvais villages et les dunes élevées d'un sable très-fin et éclatant de blancheur, qui bordent la côte. Nous longions une vaste baie qui s'arrondit dans les terres, et qui porte à ses deux extrémités Saint-Jean-d'Acre et le couvent du mont Carmel ; il faut quatre heures pour aller de l'un à l'autre. Une mer d'émeraude, moirée d'or par

[1] *Guerre*. liv. II, ch. x.

les rayons du soleil qui se jouent dans les flots, verse constamment ses vagues argentées sur le rivage.

Jusqu'à Caïpha nous nous sommes livrés à un passe-temps qui était tout nouveau pour nous. Le sable est si fin, et le talus si mollement incliné, que chaque flot amenait une quantité de poissons, qui se laissaient à moitié échouer sur la grève, et glissaient en se chatouillant sur le sable jusqu'à ce qu'ils fussent emportés par le retour de la vague. Nous suivions le rivage avec nos fusils ; quand le flot nous amenait des poissons assez grands, il nous était facile de les tuer, parce qu'ils étaient en partie hors de l'eau ; mais il fallait se hâter de les prendre avant l'arrivée d'une nouvelle vague : c'était le divertissement de nos moucres. Souvent le poisson leur échappait, et, au moment où ils se baissaient pour le ressaisir, la mer arrivait, les couvrait tout entiers de ses ondes, et quelquefois, aux grands applaudissements de leurs camarades, les échouait comme des poissons.

Au reste, aucune voile, aucune barque de pêcheur ne se berce sur une mer si belle. Des débris de navire, enfoncés dans le sable, attestent que cette plage est quelquefois dangereuse ; et des voleurs enchaînés. conduits dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre, nous prouvent que la voie de terre n'offre pas non plus une bien grande sécurité aux voyageurs.

De temps en temps nous rencontrions quelques Arabes portant sur l'épaule un bâton court, terminé par une boule, et semblable au casse-tête des sauvages : c'est l'arme de ceux qui n'ont pas de fusil. Ces Arabes n'étaient vêtus que d'une tunique légère, retroussée jusqu'au-dessus du genou et retenue par une ceinture. On voyait leurs jambes et leurs bras noirs et nerveux ; la tête seule était bien garantie contre l'ardeur du soleil. Nous avons peine à comprendre comment, sous un ciel aussi chaud, on peut supporter des coiffures lourdes et incommodes : c'est pourtant la seule manière de se préserver des atteintes du soleil, toujours dangereuses et souvent mortelles ; pour bien se porter dans les climats méridionaux, il faut toujours avoir la tête en moiteur.

Nous approchions du mont Carmel. Il est bien différent des montagnes de la Galilée que nous avions à notre gauche : celles-ci sont nues et blanchâtres ; le mont Carmel est sombre et couvert de végé-

tation : ce ne sont pourtant pas des forêts continues, ce sont plutôt des arbres isolés, au milieu d'un sol rocailleux. Une nuée de grues, venant s'abattre devant nous, nous indiqua un petit lac allongé, caché derrière des monceaux de sable : c'est le Nahr-Mokâtta ou Mukâttua, l'ancien Cison. Je l'ai revu plus tard à sa source, tout près du mont Thabor, et j'ai traversé son lit desséché dans la plaine d'Esdrelon. En hiver, il se grossit d'une partie des eaux de la Samarie et de la Galilée ; c'est alors une rivière considérable, tandis qu'en été son lit n'est qu'un marais : c'est pourquoi les Septante l'appellent le *fleuve d'hiver*. Dans ce moment il est sans embouchure ; les sables du rivage, soulevés par le vent, ont entièrement comblé son lit.

Il est célèbre dans l'Écriture par la victoire de Débora sur l'armée de Jabin, roi des Chananéens : « Ce fut alors que *le torrent de Cison roula les cadavres des ennemis.* » (Juges, v.) Nous parlerons de cette victoire sur le champ de bataille de Débora, dans la plaine d'Esdrelon.

Cette rivière faisait la limite de la tribu de Zabulon. (Jos., XIX, 11.) Dans ce passage elle est appelée *torrent qui est vers Jeconam ;* ailleurs elle est désignée sous les noms de *torrent de Jephtaël*, *eau de Mageddo*, *rivière des Combats*. (Jug., v.) Souvent on lui donne aussi le nom de *Nahr-Haïfa*[1].

Il s'est passé sur le mont Carmel et au bord du Cison un autre événement biblique que ne comprennent point certaines gens qui approuvent des rébellions où des milliers d'hommes, dont un grand nombre sont innocents, perdent la vie, tandis qu'ils blâment de justes châtiments exercés sur des coupables par les ordres de Dieu.

Le prophète Élie, après avoir ressuscité le fils de la veuve de Sarepta, reçut l'ordre de Dieu de se présenter à Achab : c'était la troisième année de la sécheresse qui désolait la terre, et Dieu voulait la faire cesser. Achab vint à la rencontre d'Élie, et lui dit : « *Es-tu celui qui trouble Israël ?* Élie lui répondit : Ce n'est pas moi qui trouble Israël, mais toi, qui as abandonné les commandements de Jéhovah et as suivi Baal. »

Élie ordonna qu'on rassemblât le peuple sur le mont Carmel, et

1 *Vita Saladini* ; — Schultens. *Ind. geograph.*

tous les prêtres de Baal, qui étaient au nombre de quatre cent cinquante. Il dit ensuite au peuple : « Jusqu'à quand boiterez-vous de deux côtés? Si Jéhovah est Dieu, suivez-le; et si Baal est Dieu, ne suivez que lui. » Le peuple ne lui répondit pas.

Élie fit apporter deux bœufs, et préparer des autels pour les sacrifices. Les prêtres de Baal en choisirent un, ils invoquèrent leur dieu pour qu'il déclarât par le feu qu'il les avait exaucés; mais il demeura sourd à leurs cris.

Alors Élie s'approcha de son autel et dit : « Jéhovah, qu'on sache aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël et que je suis votre serviteur, et que c'est *par votre ordre* que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Jéhovah, afin que ce peuple apprenne que vous, Jéhovah, vous êtes Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur. » Et le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste.

A la vue de ce prodige, le peuple se prosterna le visage contre terre et dit : « C'est Jéhovah qui est Dieu. » Alors Élie lui dit : « Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. » Et, le peuple les ayant pris, Élie les mena au torrent de Cison, où ils furent mis à mort. (III liv. des Rois, XVIII.) Ils avaient fait massacrer les vrais prophètes et perverti le peuple; Achab et Jézabel étaient réservés à d'autres châtiments.

Ces prêtres de Baal, que nous trouvons ici en si grand nombre, étaient des devins ou des magiciens qui entouraient les rois de Juda et d'Israël lorsqu'ils tombaient dans l'idolâtrie; ils souillaient tous les lieux où ils établissaient le culte de Baal ou de Moloch. Ils exerçaient le même art que les magiciens qui étaient à la cour de Pharaon du temps de Moïse. Malgré la peine de mort prononcée contre eux par le législateur des Hébreux, ils avaient des écoles nombreuses, même dans la Palestine. Ils prédisaient l'avenir par les intestins des victimes ou le sang des hommes et des bêtes ; ils évoquaient les morts. C'est cet art qu'on appelle magie noire.

Il y a plus de deux mille sept cents ans que le roi Achab est mort et sa race n'est pas détruite : elle semble au contraire se multiplier de jour en jour. Il aimait les faux prophètes et il persécutait ceux du vrai Dieu. S'il était impie, ce n'était pas par conviction, mais par indifférence, par endurcissement, par faiblesse pour sa femme : Jézabel était pour lui ce que l'opinion publique, ou ce que l'on

nomme ainsi, est pour la lignée des Achabs d'aujourd'hui. Quand il est dans la détresse, il veut bien s'adresser à Élie, mais la première parole qu'il lui adresse est une insulte : *Es-tu celui qui trouble Israël?* Ce sont toujours les serviteurs de Dieu qu'on accuse d'être des perturbateurs de la paix publique. Notre Sauveur lui-même était un *séducteur du peuple!* Élie a confondu les prêtres de Baal, il a fait des miracles dont le roi a été le témoin et qu'il a été lui-même raconter à Jézabel. Quels en furent les résultats? Lorsque les calamités qui pesaient sur lui eurent cessé à la prière d'Élie, il chercha à le faire mourir ; et le prophète fut obligé de se sauver jusqu'au désert de Bersabée où il trouva une caverne pour s'abriter, un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau : il fut le seul prophète qui échappa à la fureur d'Achab et de Jézabel, tous les autres furent mis à mort.

En remontant la vallée où coule le Cison, on peut en sept heures se rendre à Nazareth, et de là en deux jours aller à Jérusalem par Naplouse; mais, comme je ne voulais parcourir la Galilée et la Samarie qu'à mon retour, je me dirigeai vers Caïpha. Cette triste bourgade est au pied du mont Carmel; tout y respire l'abandon et la misère : c'est une solitude plantée de cabanes et entourée de murs. Des chameaux occupent seuls la place publique; quelques pavillons flottent sur les maisons des consuls; cinq navires arabes se perdent dans cette vaste baie; des palmiers d'un côté, de vieux oliviers de l'autre : telle est cette ville, qui a été donnée à Tancrède par Godefroi de Bouillon, qui a été ravagée par Saladin, dont les habitants ont été emmenés en esclavage, qui était le siége d'un évêque pendant les croisades, et qui n'est plus aujourd'hui que celui d'un pauvre religieux de l'ordre des Carmes.

Pendant que les chrétiens occupaient la Palestine, ils avaient coutume de venir à Caïpha chercher des palmes pour la semaine sainte. Ce fut pendant un pareil pèlerinage qu'Amauri, roi de Jérusalem, tomba malade; peu de temps après il mourut à Ptolémaïs (1205)[1].

M. de Prokesch dit, dans son *Voyage en Terre Sainte :* « Deux hommes parmi ceux que j'ai vus à Caïpha se sont dessinés dans ma

[1] Sanuti, liv. X, ch. III. ann. 1205.

mémoire : le gouverneur de la ville et un moine. Le premier, Algérien, me reçut dans une tour, au milieu d'une troupe de soldats et d'un nuage de fumée ; il était pauvre comme un mendiant, fier comme un roi et comme un héros. L'autre me servait avec empressement et avec la plus intelligente humilité, dans les petites choses comme dans les grandes. Il était de Malte, vivait depuis vingt-cinq ans dans sa petite maison de Caïpha, qui, toute murée et fermée, y compris son jardin, n'est pas plus grande qu'une salle de nos palais. Prêtre, médecin et ouvrier tout à la fois, il avait autour de lui une Bible, un missel, des fioles et un traité des simples, une bêche et un crucifix, des branches de palmier et des sabres turcs ; le tout placé pêle-mêle dans le plus pacifique désordre, qui était, si je puis le dire, l'image de son âme. »

Ce bon religieux n'y est plus. Il a vécu plus de quarante années dans sa petite maison, cultivant son petit jardin et sa petite paroisse, priant, donnant l'hospitalité aux voyageurs, soignant les malades, portant des remèdes et des consolations aux Juifs et aux Arabes, cher aux chrétiens, respecté des musulmans. Il ne monte plus au Carmel, où il a été rencontré par M. de Lamartine ; il est monté plus haut, laissant ses fioles et son crucifix à son successeur, qui continue son œuvre ; car, en Asie comme en Europe, *les moines ne meurent pas*. C'est à bon droit qu'on peut leur appliquer ce que Pline disait des Thérapeuthes qui habitaient sur les bords de la mer Morte : *Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est, in qua nemo nascitur*[1].

M. de Lamartine a écrit à son sujet quelques lignes bien senties : « A moitié chemin, dit-il, nous rencontrâmes un des Pères du Carmel, qui depuis quarante ans habite une petite maisonnette qui sert d'hospice aux pauvres dans la ville de Caïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne pour aller prier avec ses frères. La douce expression de sérénité d'âme et de gaieté de cœur qui brillait dans tous ses traits me frappa. Ces expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions. L'échelle du bonheur est une échelle descendante : on en trouve bien plus

[1] Plin., V, c. XVII. *Bibl. Carm. in apolog.*, § 7, t. I.

dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu'il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J'en ai fait maintes fois l'épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom : c'est un inconnu, pauvre et négligé du monde. La Providence se révèle partout. »

M. de Lamartine oublie seulement que les inconnus pauvres et négligés du monde fréquentent peu les salons des grands, et que ce n'est pas précisément la pauvreté qui donne la sérénité de l'âme, mais la vertu : *L'homme dont le cœur est pur, qu'il soit riche ou pauvre, aura un visage serein en tout temps.* (Eccl., XXVI, 4.)

Les Sœurs de Nazareth avaient à peine commencé à s'établir à Caïpha qu'elles virent un jour leurs fenêtres se briser, leurs portes s'enfoncer, leurs murs crouler sous les coups de la tempête et des flots : comme de pauvres fourmis, dont la maison peu solide a été emportée par les ouragans, elles durent tout recommencer. Au moins cette fois-là la méchanceté des hommes n'y était pour rien : c'était bien la colère des flots de la mer, et non celle de la populace de quelques villes ou l'intolérance libérale et stupide de quelques conseils communaux.

La rade de Caïpha, étant plus sûre que toutes celles de la côte de Syrie, pourrait un jour donner plus d'importance à cette ville, qui est l'entrepôt naturel des denrées de la Galilée et de la Samarie.

La ville chananéenne de Jokneam, dont il est parlé au livre de Josué (XII, 22 ; XIX, 11 ; XXI, 34), était au pied du mont Carmel et au bord du Cison.

Des auteurs pensent que la ville phénicienne de Sycaminum, Porsina ou Porphyrion [1], occupait l'emplacement de Caïpha, ou quelque point peu éloigné. Il ne peut être ici question que de la ville de Porphyrion du moyen âge ; la ville chananéenne de ce nom était beaucoup plus au nord. L'empereur Justinien bâtit une église dans la ville de Porphyrion, au pied du mont Carmel, et il la dédia à la Mère de Dieu. Cette ville eut plusieurs évêques, qui siégèrent aux conciles de Chalcédoine, de Tyr et de Constantinople [2]. Quant à la

1 Guill. de Tyr. — Adrich., *in Issachar.* — Josèphe, *Antiquités,* 13. 12, 3.
2 *Oriens Christ.*, II, p. 830.

ville de Sycaminum, c'est-à-dire *ville des sycomores*, l'opinion la plus probable est celle qui la place entre la ville de Caïpha et le cap Carmel. Au reste, il y a des ruines anciennes des deux côtés du cap.

En sortant par la porte du couchant, on laisse à sa droite quelques jardins arides, arrosés par l'eau d'un puits dont un âne fait tourner la roue; ensuite on traverse une campagne nue, sablonneuse, puis une forêt d'oliviers séculaires; enfin on monte pendant un quart d'heure un chemin à pic, et on arrive au couvent du mont Carmel, « ce donjon du christianisme, comme l'appelle un voyageur[3], dont les sentinelles regardent continuellement vers la plaine, et au couchant dans la vaste étendue des mers, afin de découvrir s'il n'arrive pas quelques preux chevaliers pour délivrer enfin une terre si fortement opprimée par l'islamisme. »

Hélas, non! ces preux chevaliers n'arrivent pas : il y en a cependant, Dieu merci, un grand nombre dans notre vieille Europe, témoin les zouaves pontificaux ; mais il n'y a plus de princes pour se mettre à leur tête, ni de gouvernements chrétiens pour entreprendre de saintes expéditions : ces gouvernements aujourd'hui protégent l'islamisme; ils volent au secours du Grand-Turc lorsqu'il lui arrive quelque mésaventure, et ils laissent le chef de la chrétienté souffrir et mourir dans les fers des infidèles!

1 J. Russegger. t. III.

CHAPITRE XVII

DU MONT CARMEL A TANTOURA

Le mont Carmel. — Des hauts lieux. — La gloire du Carmel. — Ses habitants. — Souvenirs sacrés et profanes. — Les prophètes Élie et Élisée. — Anciens anachorètes. — Les Carmes. — La sainte Famille a-t-elle été sur le mont Carmel ? — Le kiosque d'Abdallah. — Le Frère Jean-Baptiste. — Le couvent actuel. — Le général Bonaparte. — L'école des prophètes. — La grotte d'Élie. — Croix taillées dans les rochers. — Hospitalité et reconnaissance. — « Ces moines, que font-ils là ? » — Khans ou caravansérails. — Hospices religieux. — Le sublime. — Naufrage de saint Louis. — Fontaine du prophète Élie. — La vallée des Martyrs. — Couvent de saint Brocard. — Le champ des melons. — Deux naufragés. — Dernière soirée. — Des traditions chrétiennes en Palestine. — Légendes des moines. — Marche des croisés vers Jérusalem. — Les Chemins-Étroits. — Athlit, ou Castel-Pelegrino. — Aspect de la plaine et des montagnes. — Des sauterelles, des mouches et des scorpions.

28 ET 29 SEPTEMBRE. La montagne du Carmel court du sud-est au nord-ouest sur une longueur d'environ cinq lieues, et se termine dans la mer par un promontoire fort remarquable, à l'extrémité duquel est situé le célèbre couvent des Carmes, à une hauteur de cinq cent quatre-vingt-deux pieds. A l'est, elle va aboutir à la plaine d'Esdrelon ; puis, se dirigeant vers le sud, elle s'abaisse et forme, après avoir perdu son nom, les collines et les vallées de la Samarie : son sommet le plus élevé n'atteint pas deux mille pieds.

La montagne n'a plus d'autres habitants que des Druses disséminés dans les vallées, quelques Bédouins, et un grand nombre de chacals.

Il y a un autre mont Carmel au sud de Jérusalem, dont il est parlé au Ier livre des Rois; mais le premier est le plus connu : il était appelé quelquefois le *Carmel de la mer*. (Jos., XIX, 29.)

Déjà, aux époques les plus reculées, on regardait cette montagne comme un temple sacré où l'on venait adorer Dieu. Jamblique nous apprend que Pythagore se rendait souvent dans le temple qui y était de son temps. Vespasien monta sur le Carmel pour y consulter un prêtre nommé Basilide; il n'y avait alors ni temple ni statue, mais seulement un autel et la vénération du lieu [1].

Plusieurs peuples païens bâtissaient leurs temples ou allaient exercer leur culte religieux sur des montagnes, parce qu'ils croyaient par là être plus près de leurs dieux et plus facilement entendus. C'est de là que nous voyons si souvent les prophètes s'élever contre le culte que les Israélites rendaient sur les hauts-lieux.

Ovide a chanté les dieux des montagnes dans le III[e] livre de ses *Fastes*, vers 315 et suivants :

Dì sumus agrestes, et qui dominemur in altis
Montibus : arbitrium est in sua tela Jovi.

Le christianisme, qui n'a pas renversé les temples du paganisme quand il n'y avait pas nécessité à le faire, mais qui les a purifiés en les dédiant au seul vrai Dieu, a sanctifié cette coutume à l'exemple de son divin fondateur, qui aimait à prier sur les montagnes ; il a symbolisé la direction que doivent prendre les pensées des hommes pour s'élever au-dessus de toutes les bassesses de la terre, il a bâti sur des lieux élevés un grand nombre de sanctuaires et y a consacré des lieux de recueillement et de pèlerinage.

Suétone parle également de l'oracle du Carmel. « Vespasien, dit-il, consulta l'oracle du dieu Carmel dans la Judée, qui lui promit un succès heureux pour tous ses projets, quelque grands qu'ils pussent être .[2] »

Pline parle du promontoire du Carmel et d'une ville du même nom qui était sur la montagne [3].

Mais c'est dans l'Écriture qu'il faut chercher la *gloire du Carmel*.

1 Tacite, *Hist.*, l. II. Est Judæam inter Syriamque Carmelus : ita vocant montem deumque ; nec simulacrum deo aut templum : sic tradidere majores ; ara tantum et reverentia.

2 Suétone, *Vie de Vespasien*, c. v.

3 Promontorium Carmelum, et in monte oppidum eodem nomine. (Plin., l. V. c. XVII.)

Il est toujours désigné dans les prophètes comme un lieu plein de beauté, de fertilité et de délices ; son nom même signifie *plantation, vigne de Dieu :* il était orné d'oliviers, de vignes, d'arbustes, d'herbes odoriférantes et d'arbres fruitiers [1]. C'est de là que, dans le Cantique des cantiques, la tête parée de l'épouse est comparée au Carmel : *Ta tête est comme le Carmel : Caput tuum ut Carmelus, et comæ capitis tui sicut purpura regis vincta canalibus.* (Cant., VII, 5.) Isaïe dit que la *gloire du Liban* et la *beauté du Carmel* seront données à l'Église. (XXXV, 2.)

Les vignobles les plus célèbres de l'antiquité étaient ceux des îles de l'Eubée, de Lesbos, de Chios et de Chypre, et, sur les côtes de l'Asie, ceux du Liban, de l'Hermon, de quelques montagnes de la Judée et du mont Carmel. Il y a encore quelques plants de vigne sur le Carmel, mais ils ne produisent que des lambrusques. La vigne sauvage (*uva taminia*) servait d'amulette aux Romains.

Les prophètes Élie et Élisée, non-seulement sont venus sur cette montage dans de certaines circonstances, mais ils y ont fait leur demeure, et le peuple y venait déjà pour adorer Dieu [2].

Nous avons vu que c'est sur le Carmel que Dieu a confondu les prêtres de Baal par le ministère du prophète Élie. Après ce miracle, « Élie monta au sommet du Carmel, et se prosterna contre terre, et il dit à son serviteur : Monte et regarde du côté de la mer. Le serviteur monta, regarda et dit : Il n'y a rien. Élie lui dit : Retourne par sept fois. Et la septième fois le serviteur dit : Voilà un petit nuage, comme le creux de la main, qui s'élève de la mer. Élie lui dit : Monte et dis à Achab : mets les chevaux à ton char, et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. Et, lorsqu'il allait d'un côté et d'un autre, le ciel se couvrit de nuages, le vent s'éleva, et il tomba une grande pluie. » (III Rois, XVIII.)

[1] Lingua punica sive arabica, quæ hebrææ vicina est, adhuc hodie in Bætica amœnissimæ ac pulcherrimæ villæ vocantur *Carmenes*. Delrius. *Adagio* 970. — Carmelus maris, qui hebraice dicitur *Carmel*, sive *Charmel*, mons excelsus valde et nemorosus, nobilissimis vineis, oleis, arbustis, fructiferis arboribus, herbisque odoriferis abundans, ut ob summam rerum omnium copiam fertilitati et abundantiæ in Scriptura comparetur. (Adrichom., *in Issachar.*, 19.)

[2] Ce que prouve évidemment le texte suivant du quatrième livre des Rois. La Sunamite, après la mort de son enfant, voulant aller sur le Carmel, près d'Élisée, son mari lui dit : « Pourquoi vas-tu vers lui ! Ce n'est point aujourd'hui le premier jour du mois, ni un jour de sabbat. » On y allait donc ces jours-là.

Ce nuage a été considéré par les saints Pères comme le symbole de la sainte Vierge : c'est de là qu'il est dit, dans l'office de l'Église, qu'on bâtit une chapelle à la sainte Vierge sur le mont Carmel, *ubi Elias olim ascendentem nebulam Virginis typo insignem conspexerat*[1].

Élie ayant été enlevé dans un char de feu, son disciple *Élisée alla sur la montagne du Carmel.* (IVe liv. des Rois, II.) Il était sur cette montagne quand la Sunamite vint se jeter à ses pieds et lui dit que son fils était mort. Élisée alla avec elle, pria le Seigneur, et rendit cet enfant plein de vie à sa mère. (IV Rois, IV.)

A l'exemple de ces prophètes qui venaient si souvent dans les solitudes du Carmel fortifier leur âme dans la pensée de Dieu, d'autres anachorètes[2] vinrent méditer les vérités éternelles sur cette montagne miraculeuse, et s'assurer « combien le repos et la solitude sont une belle chose, ainsi que l'enseigne le Carmel d'Élie[3]. »

Il y a plus de deux mille grottes dans les vallées du mont Carmel : c'étaient des habitations naturelles offertes à la prière et au recueillement. L'entrée de la plupart des cavernes du mont Carmel est si basse, les corridors qui sont dans l'intérieur, si étroits et si tortueux, qu'il serait fort difficile d'atteindre ceux qui y chercheraient un asile. De là ce passage d'Amos (IX, 3) où le Seigneur dit, en parlant de sa vengeance sur la maison d'Israël : « S'ils se cachent au sommet du Carmel, j'irai les y chercher et les en ferai sortir. » C'est à cause de ses grottes et de ses forêts que le mont Carmel a été longtemps un repaire de voleurs[4].

On lit dans l'office de l'ordre des Carmes que, dès le premier siècle, des hommes pieux, voulant imiter la vie des prophètes Élie et Élisée et celle de saint Jean-Baptiste, se retirèrent sur cette montagne; et que, animés d'une tendre dévotion pour la sainte Vierge, qu'ils avaient eu le bonheur de voir et d'entendre, ils construisirent une chapelle sous son invocation, dans laquelle ils se réunissaient plusieurs fois par jour pour prier Dieu. Des auteurs assurent égale-

1 *Breviar. rom., Officium B. M. V. de monte Carmelo*, XVI *jul.*

2 Alii (viri sancti) ad exemplum Eliæ prophetæ in monte Carmelo vitam solitariam agebant in alvearibus modicarum cellularum, tanquam apes Domini dulcedinem spiritualem mellificantes. (Vitria, *Hist. Jeros.*, p. 1075.)

3 Nazianz., *Orat.* 16.

4 Strab., XVI, 759.

ment que le mont Carmel fut un des lieux où sainte Hélène fit bâtir une église.

Il est difficile d'établir par des documents authentiques ces deux faits : le premier, qu'une église ait été dédiée à la sainte Vierge sur le Carmel en l'année 83 ; l'autre, que sainte Hélène y en ait fait bâtir une pendant le quatrième siècle. Il faut consulter à cet égard la dissertation d'un des plus célèbres continuateurs de Bollandus, le P. Papebroch, *Vie de saint Albert*, 8 *avril*. S'il est certain que les anachorètes ont vécu sur le Carmel dès les temps les plus anciens, on ne saurait prouver, dit-il, qu'il y eût une église avant le douzième siècle. Voici le plus ancien document qu'on puisse citer à cet égard. Le prêtre Jean Phocas, qui visita les Saints Lieux en l'année 1185, s'exprime ainsi en parlant du Carmel :

« A l'extrémité de la montagne, du côté qui regarde la mer, est la grotte du prophète Élie, dans laquelle cet homme admirable passa une vie angélique, et fut ensuite enlevé au ciel. Il y avait anciennement dans ce même lieu une grande habitation, comme il paraît par les restes de constructions qu'on y voit encore aujourd'hui; mais elle a été détruite par le temps, à l'action duquel rien n'échappe, et par les fréquentes incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un moine, revêtu de la dignité sacerdotale, couvert de cheveux blancs, arriva de la Calabre et s'établit en ce lieu, en conséquence d'une révélation du prophète. Il y fit parmi les restes de l'ancienne habitation un mur de clôture, y construisit une tour, y éleva une petite église, y réunit environ dix frères, et maintenant il habite ce saint lieu. » Qu'était-ce que cette grande habitation qui alors déjà était ancienne, et dont on ne voyait plus que les ruines? Nous n'avons à cet égard que des conjectures, sur lesquelles il faut consulter le savant travail du P. Papebroch.

Dans un ouvrage que j'ai trouvé au mont Carmel[1] à mon second voyage, j'ai puisé les renseignements suivants, que je m'empresse de reproduire :

Après la mort du prophète Élie, ses disciples, les fils des prophètes, reconnurent Élisée pour leur maître et lui dirent : « Voici

1 En voici le titre : *Compendio istorico dello stato antico e moderno del Carmelo, dei paesi adjacenti, e dell'ordine monastico orientale. Opera di Fra Giambattista di S. Alessio carm.* Torino, 1780.

que le lieu où nous demeurons avec vous est trop petit pour nous : allons jusqu'au Jourdain, et que chacun de nous prenne une poutre, et faisons-nous là un lieu pour y demeurer. » (IV Rois, VI, 1.) Plusieurs autres passages de l'Écriture prouvent encore que les disciples des prophètes menaient une vie commune, et que leur nombre était assez considérable. Saint Jérôme pense que les fils des prophètes étaient les mêmes que les Réchabites, dont Jérémie nous fait connaître le genre de vie. « Les enfants de la maison des Réchabites répondirent : Nous ne buvons point de vin ; car Jonadab, fils de Réchab, notre père, nous a fait ce commandement : Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos enfants jusqu'à jamais. Vous ne bâtirez point de maisons ; vous ne sèmerez point de grains ; vous ne planterez point de vignes, et vous n'en aurez point à vous ; mais vous habiterez toujours sous des tentes, afin que vous viviez longtemps sur la face de la terre où vous demeurez. Et nous avons obéi à la voix de Jonadab, fils de Réchab, notre père... C'est pourquoi ainsi dit Jéhovah des armées, le Dieu d'Israël : Il ne manquera pas à Jonadab, fils de Réchab, des descendants qui se tiendront toujours devant ma face. » (Jérém., XXXV.)

Ainsi les Réchabites, et plus spécialement encore les Esséniens et les Thérapeutes, comme nous le verrons dans la suite, faisant vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, vivaient en commun loin du monde, sous des tentes ou des rochers, et s'occupaient de prières et de contemplation, c'est-à-dire qu'ils étaient les moines de l'ancienne loi, et pour cela ils sont loués dans l'Écriture. C'était la vie d'Élie, d'Élisée, de saint Jean-Baptiste et d'une foule de saints personnages [1]. Ce genre de vie prépara les Thérapeutes à la réception de l'Évangile : aussi, selon un auteur juif, Philon, ils l'embrassèrent en foule aussitôt qu'il leur fut annoncé [2]. Plusieurs des disciples des prophètes qui avaient habité les solitudes du mont Carmel, étant devenus chrétiens, allèrent avec les apôtres prêcher l'Évangile sur toute la terre [3].

1 Sur la vie contemplative des Thérapeutes, consultez : *Philo judæus, lib. de Vita contemplativa.*

2 Voir aussi Euseb. Cæsarien., lib. II, *Hist. eccl.*, c. XVI et XVII. — *Officium B. M. V. de Carm.*

3 *Compendio istor.*, les. II, cap. V, p. 62.

Selon une tradition locale, saint Joachim et sainte Anne, qui habitaient ordinairement à Safouriéh, à six lieux du mont Carmel, auraient eu sur cette montagne une maison pour leurs pasteurs, et y seraient venus plusieurs fois avec la sainte Vierge, d'où les ermites qui s'y trouvaient auraient eu occasion de voir la sainte famille; connaissant les Écritures et doués qu'ils étaient du don de prophétie, ils ont pu facilement avoir le pressentiment de ce qui allait se passer, en apprenant de la bouche même de la sainte Vierge la présentation au temple et les autres événements qui la concernaient [1]. L'office de la Vierge du mont Carmel prouve que le sentiment de l'Église n'est pas opposé à cette tradition [2].

C'est aussi d'après de pareilles traditions qu'on dit que la sainte Vierge est venue sur le mont Carmel avec l'enfant Jésus, notamment en revenant de l'Égypte, ce qui est d'autant plus probable que le chemin de Nazareth passe au pied de cette montagne : dans la suite elle a sans doute aussi suivi la pieuse coutume des populations voisines, qui, aux jours de fête, quand elles ne devaient pas aller à Jérusalem, montaient sur la montagne sainte, disant avec Isaïe : *Ascendamus ad montem Domini*, pour y louer Dieu; comme nous l'apprenons par la Sunamite. (IV Rois, IV, 23.) Jésus, pendant sa vie publique, prêchait non-seulement dans les synagogues de toutes les villes et de tous les villages de la Galilée, mais il alla même jusqu'à Tyr et à Sidon : *Et circuibat castella in circuitu docens. Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum.* Il n'est donc pas probable qu'il ait négligé de se faire entendre aux habitants du mont Carmel, si rapprochés de Nazareth et si disposés à l'entendre. C'est dans la prévision de la présence du Sauveur sur cette montagne sainte qu'on pense que le prophète Isaïe s'est écrié : « Le Carmel et le Saron verront eux-mêmes la gloire de Jéhovah, la magnificence de notre Dieu. » (Isa., XXXV, 2.) Si notre Sauveur est venu prêcher dans les cités du mont Carmel, les apôtres et les disciples, qui le suivaient dans toutes ses courses, y sont venus aussi : *Et sequebantur eum discipuli sui.*

C'est ainsi qu'on déduit que notre Sauveur, la sainte Famille et

1 *Promp. Carm. dial.* 8. n. 140. — Joan. Hierosol., cap. XLII.
2 *Brev. roman.* — *Off. B. V. de Monte Carmelo*, lect. IV.

les apôtres ont sanctifié par leur présence un lieu qui avait été si bien préparé par les prophètes.

Ce ne sont là, il est vrai, que des inductions, qu'on n'est pas plus obligé d'admettre que le savant bollandiste que j'ai cité en commençant ; mais elles sont si conformes aux données historiques, et elles ont pour elles de si graves autorités, qu'on aurait tort de les rejeter légèrement.

On prétend qu'Élie, qui avait eu sur le Carmel la vision prophétique qui avait rapport à la sainte Vierge, consacra au même endroit un lieu de prière à celle qui devait être la mère de Dieu : *Sacra ædicula in monte Carmelo erecta ab ipso Elia Virgini pariture*[1]. Les disciples d'Élie, après avoir embrassé le christianisme, touchés de reconnaissance pour la mère de notre Sauveur, dont ils avaient pu admirer les vertus, eurent pour elle une dévotion particulière, et c'est pour cela qu'ils furent communément appelés les *Frères de la Vierge Marie du mont Carmel : Quam ob rem Fratres B. V. Mariæ de monte Carmelo passim ab omnibus appellari cœperunt*[2]. La chapelle qui existait depuis longtemps n'aurait été que renouvelée et agrandie par eux, en l'année 83 de notre ère. Josèphe d'Antioche écrivait déjà, l'an 130, que de pieux solitaires, imitateurs des prophètes Élie et Élisée, descendaient souvent du mont Carmel, où ils habitaient, et allaient répandre la foi de Jésus-Christ dans la Galilée, la Samarie et la Palestine[3].

Le Frère Carme, auteur du *Compendio istorico* dont je fais ces extraits, cite les noms de plusieurs saints personnages qui ont vécu sur le mont Carmel pendant les premiers siècles de l'Église.

Ce qui ne saurait être mis en doute, c'est qu'il y avait depuis longtemps sur le mont Carmel des ermites qui regardaient le prophète Élie comme leur modèle, lorsqu'un d'entre eux, nommé Bertold, les réunit en communauté. L'année 1209, Brocard, alors leur supérieur, s'adressa à saint Albert, patriarche de Jérusalem, qui leur donna une règle pleine de sagesse. Des prières très-fréquentes à l'église et dans leurs cellules, le jeûne de chaque jour excepté le

1 Joan. Hierosol., VIII, c. XIX.
2 *Brev. roman. — Offic. B. V. de monte Carm.*
3 Joseph. Antioch., *Lib. de perfecta militia primitivæ Ecclesiæ*, cap. XII.

dimanche, l'abstinence de la viande depuis l'Exaltation de la sainte croix jusqu'à Pâques, le travail des mains, le silence pendant une partie de la journée, telles sont les principales dispositions de la règle des *Frères de la Sainte Vierge du mont Carmel*, qui, avec les modifications apportées par le Saint-Siége, est encore en vigueur aujourd'hui.

Cet ordre se répandit promptement en Europe, et surtout en Angleterre, où il y a toujours eu tant de piété, et où la vie catholique avait de si profondes racines avant les crimes et les persécutions de Henri VIII.

Saint Simon, du pays de Kent, étant devenu général de l'ordre, institua la confrérie du Scapulaire, pour réunir en un seul corps, par des exercices de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la sainte Vierge : Édouard Ier, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de cette confrérie.

En France, en Italie, en Espagne, on vit s'élever au milieu des forêts, sur le penchant des collines, au bord des ravins, de beaux ermitages, qu'il aurait fallu conserver pour l'ornement de l'Europe, puisqu'on ne tenait plus à les garder comme des écoles de morale. Sainte Térèse, qui rappelle tout ce qu'il y a de pur, de saint, d'ardent, d'aimable dans la vie monastique, était de l'ordre des Carmélites. On aime mieux voir aujourd'hui des hauts fourneaux que des clochers, des forgerons que des Carmes, et on fait disparaître tous nos anciens monuments religieux.

Les Turcs en ont fait autant sur le mont Carmel. En 1821, Abdallah, le fameux pacha de Saint-Jean-d'Acre, sous le prétexte que ce point pourrait être occupé et fortifié par ses ennemis (les prétextes ne manquent jamais pour détruire les couvents), renversa de fond en comble l'église et le couvent du mont Carmel, et, avec les matériaux, il bâtit à côté un palais, où il venait chercher la fraîcheur en été.

Voilà où en étaient les choses il y a quelques années ; voyons ce qui s'est passé depuis.

On a dit : « Si vous voulez que le Louvre soit achevé, il faut le donner aux Capucins [1] : » les Carmes ont fait un bien autre prodige :

[1] *Corresp. d'Orient*, t. IV.

ils ont failli bâtir le Louvre sur le Carmel; pour cela il ne leur a manqué que les dessins de Claude Perrault.

Le frère Jean-Baptiste Cassini, de Frascati, avait été envoyé par ses supérieurs de Rome en Orient; il arriva sur le mont Carmel pour être témoin du vandalisme d'Abdallah-pacha, et pour pleurer sur la dernière pierre de son couvent à côté de la grotte du prophète Élie, seul asile qui restât aux religieux et aux pèlerins de Terre Sainte sur cette montagne révérée. Comme Élie, il se prosterna contre terre, fit sa prière et revint en Europe.

Il ne s'agissait de rien moins que de faire désavouer la conduite d'un pacha tout-puissant par le Grand Seigneur, d'obtenir un acte de justice de la Porte, de recueillir dans notre Europe, qui détruit ses propres couvents, des sommes immenses pour en rebâtir un en Asie, de trouver un architecte, des ouvriers de toute espèce, des pierres de construction, des matériaux, du bois, de l'eau, sur une montagne où il n'y a rien...

Eh bien! ce nouveau miracle s'est encore opéré sur le Carmel; tout cela s'est fait et existe au su de tout le monde.

Sur les réclamations de la France, le sultan a rétabli les Carmes dans leurs anciens droits; il a même ordonné à Abdallah de rebâtir leur couvent à ses frais : c'était trop exiger d'un pacha. D'ailleurs, le frère Jean-Baptiste avait d'autres ressources : il se mit à parcourir l'Europe. Il ne sait que l'italien : avec cela il alla à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, il fut accueilli dans les cours, chez les grands et chez les pauvres; chargé, comblé de politesses et de présents : sans s'en douter, le frère Jean-Baptiste était devenu le *lion* de l'époque.

Pour lui, les poëtes faisaient des vers; les premiers artistes, des tableaux; les compositeurs, des morceaux inédits; les romanciers, des réclames; les grandes dames brodaient, organisaient des loteries et des concerts; pour lui, on a même vu un ministre déchu aller solliciter un ministre au pouvoir. J'ai vu sa liste de souscription, sur laquelle on trouvait pêle-mêle l'empereur d'Autriche et Louis-Philippe, la reine d'Angleterre et le roi de Prusse, M. de Rothschild et le primat de Hongrie, un cardinal et un curé de village, l'archevêque de Paris et Réchid-pacha : tous les pays, tous les rangs, toutes les religions, y étaient représentés. Le roi de Prusse avait

même ordonné qu'il fût accordé au frère Jean-Baptiste une place gratuite dans les diligences et sur les chemins de fer, pour qu'il pût faire sa quête où il voudrait dans toute l'étendue de ses États; et, chose étrange, un Carme en froc put parcourir sans insulte des pays protestants et des pays catholiques.

Voyant que Dieu bénissait son œuvre en Occident, il appela un collaborateur, le frère Charles [1], pour la continuer, et lui, il retourna en Orient pour y aborder de plus grandes difficultés. Il est facile de bâtir en Europe quand on a des fonds; mais, au désert, il faut plus que de l'or, il faut de la patience, avec une incroyable force de volonté. Le frère Jean-Baptiste se fit architecte, maçon, tailleur de pierre; il façonna des ouvriers qui n'avaient jamais rien fait, jamais rien vu; il creusa des citernes dans le roc vif. Pendant six mois il ne pleut pas : il fait apporter de l'eau du pied de la montagne. *L'eau*, m'a-t-il dit, *nous coûtait plus que le vin*.

Qu'on se figure tout ce qu'il a fallu de peines, d'intelligence et de bonheur pour mener à bonne fin une œuvre aussi surprenante, aussi colossale que le couvent actuel du mont Carmel, qui est à la fois une église, un couvent, une hôtellerie, une forteresse, un lazaret; qui possède un orgue, une pharmacie, une bibliothèque. Les pèlerins y

[1] Le frère Charles a été accueilli en France avec un véritable enthousiasme. On se souviendra longtemps du concert qui a été improvisé à l'Odéon, le 1er juillet 1844, en faveur de l'*œuvre du mont Carmel*, et des applaudissements qui éclatèrent dans toutes les parties de la salle lorsque le président, M. le comte de Fernig, parut, accompagné du frère Charles. Qu'on me permette de citer ici une cantate, composée par M. Émile Deschamps, qui a été chantée dans cette occasion.

I

Nos paladins et notre armée,
Sous Bonaparte et Godefroy,
Ont des palmes de l'Idumée
Couronné la France et le roi.
Beaucoup, par le sabre ou la bombe,
Sont morts d'un trépas immortel...
Et qui les dota d'une tombe?
Notre-Dame du mont Carmel.

II

De nos jours, bravant mille obstacles,
Les brillants pèlerins des arts
De la gloire au sol des miracles
Vont tenter les nobles hasards.
Le tigre, la faim les assiége,
Ou l'Arabe encor plus cruel...
Et qui les soutient, les protége?
Notre-Dame du mont Carmel.

III

Un moine vient tendre à l'aumône
Ses deux mains pour le saint couvent;
La France encor s'émeut et donne,
Elle qui donna si souvent!
De votre or emportant l'offrande,
Le bon Frère va, près du ciel,
Prier, pour que Dieu vous le rende.
Notre-Dame du mont Carmel!

sont servis comme en Europe : on y trouve de la porcelaine et des cristaux, des sofas, des tableaux, des cartes géographiques, et mille autres choses que nous avons continuellement sous les yeux, et que nous ne savons apprécier que lorsque nous en sommes privés. Chaque clou de cet immense établissement vient d'Europe; quand on brise un verre ou qu'on égare un couteau, il faut écrire à huit cents lieues pour les remplacer.

Le couvent du mont Carmel est aujourd'hui, non pas le Louvre assurément, mais, sans contredit, le plus grand et le plus bel édifice de la Syrie et de la Palestine. « Il est vaste, dit M. le maréchal Marmont, très-bien construit et disposé pour la défense. On pourrait y soutenir un siége, et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canons de gros calibre. Les portes sont revêtues de fer, défendues par un flanquement et des feux de protection ; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent. »

Depuis la restauration du mont Carmel, on hisse sur le couvent le pavillon français les jours de fête et dans toutes les grandes occasions. Je crois qu'on eût mieux fait de conserver l'ancien pavillon du mont Carmel, c'est-à-dire la *bannière de la sainte Vierge :* c'est elle qu'on voyait flotter sur la montagne sainte, aux jours de fête, du temps de saint Louis, roi de France [1] ; et le saint roi, arraché au naufrage par la protection de Notre-Dame du mont Carmel, n'a pas prétendu lui enlever sa bannière. Les rois de France ont été honorés du titre de *protecteurs des religieux du mont Carmel* [2], et ce n'a pas

[1] Nei giorni festivi vedendo da noi esposto lo *stendardo di Nostra Signora*, si recano (i cristiani) alla nostra chiesa per assistere alla S. messa, o per sentire qualche spirituale esortazione dei religiosi. (*Compendio istorico del Carmelo*, etc., c. x, p. 373.)

[2] Lorsqu'en 1767 les religieux du mont Carmel, chassés de leur ancien couvent par le gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, furent obligés de le transporter au lieu où il se trouve aujourd'hui, ils firent graver sur la pierre fondamentale l'inscription suivante, dans laquelle ce titre est solennellement exprimé :

D. O. M.

Primum universi christiani orbis sacellum Deo optimo maximo, in honorem BB. Virginis Mariæ in terris adhuc agentis, ab Eliæ sectatoribus in vertice Carmeli dicatum, a Saracenis an. christianæ æræ circiter 1290 penitus eversum, summo pontifice Clemente XIII, Romanorum imperatore Josepho II, Galliarum rege Ludovico XV, hujus conventus nostrarumque missionum speciali protectore, congregationis præposito Michaele a sancto Philippo, sub ejusdem BB. Virginis Mariæ, S. P. N. Eliæ, totiusque sacræ familiæ auspiciis, vicarius loci lapidem primum ad restaurationem die XV novembris Beatæ Virginis sacra, anno 1767 posuit.

été un vain titre, car, dans mille occasions, leur protection a été la plus puissante; mais ils n'ont jamais exigé, que je sache, des démonstrations qui n'auraient pas rendu leur protection plus efficace, et qui auraient pu éveiller des susceptibilités nationales nuisibles à nos établissements religieux. Tous les couvents de Franciscains en Palestine sont sous la protection spéciale de la France, et pourtant ils n'ont pas d'autre pavillon que celui de Terre Sainte. C'est précisément sous le règne de Louis-Philippe, époque où l'on a le moins protégé nos missionnaires en Orient, que le faux zèle de quelques employés subalternes a soulevé le plus de prétentions. Quiconque aime la Terre Sainte doit désirer qu'il y ait le plus parfait accord entre toutes les puissances catholiques pour la protéger, et qu'on évite ce qui peut provoquer des rivalités et amener des conflits.

J'avais vu à Vienne le frère Jean-Baptiste, et j'avais été assez heureux pour lui rendre quelques légers services. Nous nous étions quittés, il y a quelques années, comme deux frères qui ne pensent plus se rencontrer ici bas. *Au revoir là-haut!* m'avait-il dit en m'embrassant; et j'avais ajouté : *Auparavant sur le mont Carmel!* sans me douter que je disais si vrai.

A peine arrivé, je demandai à voir le frère Jean-Baptiste; on me dit qu'il avait la fièvre : je montai dans sa petite cellule; il était sur son lit, tout habillé. *Je viens vous rendre ma visite*, lui dis-je. Il sauta de son lit pour s'assurer que ses yeux ne le trompaient pas, puis il ajouta : *Dieu est toujours bon pour le frère Jean-Baptiste! Venez et donnez-moi des nouvelles de tous mes bienfaiteurs.— Hélas! ils sont tous en fuite. — En fuite! mais si tous les braves gens sont en fuite, que reste-t-il?... Dieu est juste : cela ne durera pas*. Après que nous eûmes longuement causé de la situation de l'Europe, qu'il connaissait très-imparfaitement, il alla chercher une bouteille de vin de Malaga, et me la montrant : *Voyez ce cachet* (c'était celui de la cave impériale); *c'est la dernière*, me dit-il; *la famille impériale, que Dieu bénisse, nous a fait beaucoup de bien : à dîner nous boirons ce vin à sa santé. — Et la fièvre! — Va pour la fièvre de la reconnaissance! celle-là n'a jamais tué personne.* Je lui parlai de son couvent. — *C'est le bon Dieu qui a tout fait*, me répondit-il, *et les bonnes gens.*

Le frère Jean-Baptiste a fait plusieurs fois le voyage d'Europe pour venir solliciter des secours, et se procurer tout ce dont il avait besoin. Mais il ne s'est pas contenté de faire un appel à la charité, il a aussi eu recours à l'industrie. Quand il vint la première fois sur le Carmel, après y avoir répandu ses larmes et ses prières, il parcourut les environs, et il trouva quelque part sur le chemin de Nazareth une chute d'eau. Le terrain appartenait à un Turc : le Frère lui fait voir le parti qu'on peut en tirer; ils font un contrat, le Turc avance les fonds, le moine y met son talent, et de beaux moulins fournissent aujourd'hui de la farine à toute la contrée et d'honnêtes bénéfices aux sociétaires.

Qu'est devenu le fameux kiosque d'Abdallah, qui se dressait menaçant sur la pointe la plus avancée du Carmel, à cent pas du couvent? Eh, mon Dieu! ce que deviennent toujours les œuvres d'iniquité : le palais du pacha a été abandonné. Les Grecs, qui se montrent partout en Orient là où il y a quelque avanie à faire aux catholiques, voulurent s'emparer des dépouilles d'Abdallah, qui appartenaient à tant de titres aux Pères Carmes ; plusieurs fois ils essayèrent de s'y établir ; un jour, entre autres, ils virent au nombre de soixante ou quatre-vingts pour en prendre définitivement possession. Les religieux voulurent s'y opposer, leur prouvant que le terrain et les pierres qui avaient servi à la construction de l'édifice étaient à eux; mais les Grecs étaient en force, les raisons ne servirent qu'à les irriter : les religieux furent obligés de se retirer, et ils allèrent avertir le frère Jean-Baptiste, qui était malade. Il sortit, et de fort loin, il s'écria : *In nome di Dio, canaglia!...* Le prophète Élie aurait difficilement produit plus d'effet : les Grecs se sauvent par-dessus les rochers, a travers les ravins, les précipices; ils s'écoulent comme la pluie des torrents; il n'en reste pas un seul. Ce fait a passablement d'analogie avec un autre arrivé au mont Carmel le 1er du mois d'août 1653. A onze heures de la nuit, des voleurs forcèrent la porte du couvent, où se trouvait alors le P. Prosper, qui, lui aussi, avait retiré des mains des infidèles les sanctuaires du mont Carmel et les avait consacrés à la charité et à la prière. Le P. Prosper, hors d'état de résister à ces hommes armés, eut recours au prophète Élie, et il prononça d'une voix forte ces paroles de l'Écriture : « Le prophète Élie se leva comme le feu, et sa parole

brûlait comme un flambeau. » (Eccli., XLVIII, 1.) Les brigands, frappés de terreur, se sauvèrent comme s'ils eussent déjà senti le feu du prophète [1].

Pour enlever le dernier prétexte à de pareilles visites, le frère Jean-Baptiste a acheté le palais du pacha, qui sert aujourd'hui d'hospice aux Levantins.

L'église du mont Carmel, dédiée à la sainte Vierge, quoique simple, est fort belle. Au fond de la nef est la grotte du prophète Élie; le chœur est bâti au-dessus; un tableau représentant la mort de saint Louis le décore: il a été envoyé par M. de Pariset. On descend dans la grotte par quelques marches; elle est fort vénérée, aussi bien par les Turcs et les Druses que par les Grecs et les catholiques. Elle a huit pieds de longueur et six de profondeur; on a ajouté deux colonnes en marbre pour soutenir la voûte. Au milieu, il y a une excavation pareille à une petite citerne. C'est dans cette grotte que se trouve la statue du prophète Élie; elle est en bois et représente un veillard regardant le ciel. Le couvent enferme l'église de toutes parts, de sorte qu'on n'en voit rien à l'extérieur, excepté le dôme qui la surmonte.

C'est sur le maître-autel que se trouve la belle et célèbre statue de la sainte Vierge que tout le monde connaît. Les anciens tableaux ont été en partie transportés en Europe du temps des persécutions: il y en a un à Bologne.

Devant le couvent, il y a un jardin en terrasse; au milieu s'élève une chétive pyramide, en attendant un monument plus convenable: c'est là qu'on a enseveli une quantité de soldats français, morts sur le mont Carmel en 1799. A cette époque, le couvent avait été converti en hôpital pour les blessés et les pestiférés.

Bonaparte y monta un jour après la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre; il passa devant ces malheureux, mais sans les toucher, quoiqu'on ait tant de fois célébré ce fait, qui eût été d'ailleurs aussi inutile qu'imprudent. Après la retraite de l'armée française, les Turcs les massacrèrent tous et laissèrent leurs ossements épars sur la montagne. Lorsque les PP. Carmes furent rétablis dans leur couvent, ils les recueillirent pieusement, les portèrent avec respect dans le tom-

[1] Quaresmius, *Elucid.* T. S.

beau qu'ils leur avaient préparé, et célébrèrent pour ces victimes d'un double fléau un service funèbre solennel.

Dans le voisinage, on voit quelques ruines : elles sont probablement les restes d'un petit fort construit par les Templiers en 1217, et ceux de l'ancien couvent bâti en 1632, dont le réfectoire, taillé dans le roc, existe encore.

Le plus ancien sanctuaire du mont Carmel est celui qui est appelé la *Colline du sacrifice d'Élie*. On croit que le prophète Élisée se trouvait au même lieu quand la Sunamite vint se jeter à ses pieds [1].

La grotte appelée l'*École des Prophètes* se trouve au pied de la montagne ; elle est habitée par un *santon* musulman.

C'était la synagogue où les fils des prophètes étudiaient les Écritures et se livraient aux saintes contemplations ; une petite grotte attenante, où l'on croit qu'Élie allait souvent faire sa prière, a été tenue en grande vénération par ses disciples. Elle est appelée la *grotte de saint Élie de Keder*. Les Carmes l'ont nommée la *grotte de la Madone*, parce que l'on croit que la sainte Vierge l'a habitée en revenant de l'Égypte, et en se rendant à Nazareth avec quelques saintes femmes après la dispersion des apôtres [2]. Quelques-unes de ces femmes s'établirent dans une maison voisine, où elles fondèrent un monastère qui existait encore du temps de saint Jacques de Porphyrion ; c'est là que se retira, après sa conversion, une femme qui avait voulu le séduire [3]. Les Frères carmes eurent longtemps en leur possession ces différents sanctuaires, qui étaient visités par un grand nombre de pèlerins ; ils y furent souvent inquiétés par les infidèles, et à la fin ils y furent tous massacrés [4]. L'École des Prophètes est convertie en mosquée depuis l'année 1635. Sur les parois de la synagogue, on distingue encore quelques restes d'inscriptions grecques fort anciennes. D'après la forme des lettres, elles doivent être des premiers temps du christianisme. Elles ont été copiées en 1820 par M. Scholz ; il serait impossible de les copier aujourd'hui [5].

Plusieurs voyageurs ont signalé, sur les rochers du mont Sinaï et

1 Scripta Carmeli et Ludov. a S. Teresia.
2 Lezan., an. Christi 40, n. 6.
3 Bolland. in vita S. Jacobi Porphyrion.
4 *Compendio istorico*, etc., p. 382.
5 Scholz, *Reise*.

ailleurs, des croix qui y avaient été anciennement gravées; j'en ai trouvé de même dans toute la Palestine, notamment au pied du mont Carmel. Les chrétiens et surtout les croisés ont employé ces signes pour délimiter leurs propriétés et les territoires des principautés et des fiefs qu'ils avaient fondés en Syrie [1].

Outre cette école des prophètes, ou cette synagogue, il y avait dans l'intérieur de la montagne, notamment dans la *vallée des Martyrs*, dont je parlerai bientôt, des grottes appelées *cavernes des Fils des prophètes*, où ceux-ci se retiraient quand ils n'étaient pas occupés dans la synagogue, où ils venaient crier trois fois par jour [2].

D'après un passage du Talmud, cité par Reland, la pêche des coquillages qui donnaient la pourpre se faisait tout le long de la côte, depuis l'Échelle de Tyr jusqu'à Caïpha. Aujourd'hui encore, c'est aux points désignés par les auteurs les plus anciens, comme Tyr, Dora, le cap Carmel, qu'on trouve la plus grande quantité de coquillages. Le nom de la ville de Porphyrion, qui devait se trouver dans les environs du mont Carmel, indique aussi qu'on y préparait la pourpre. C'est sans doute à cela que Salomon faisait allusion en disant à l'épouse, dans le Cantique des cantiques : « Ta tête, sur toi, est comme le Carmel, et les cheveux de ta tête comme la pourpre. » (Cant., VII, 5.)

Dans la petite plaine qui est au pied du mont Carmel, et à une centaine de pas du bord de la mer, j'ai trouvé des rochers qui n'ont que dix ou douze pieds de hauteur : ils sont tout percés de grottes sépulcrales extrêmement anciennes. J'ai découvert plus tard que Benjamin de Tudèle en a déjà fait mention, et les a prises pour des tombeaux des Juifs.

Il en est aussi fait mention dans une charte de l'année 1165, par laquelle un seigneur de Caïpha, du nom de Vivien, fait donation de

[1] On lit dans la charte 29 des *Assises de Jérusalem*, tome II, page 511 : *Et sicut ego præsentia mea signavi et designavi, feci in quibusdam locis, per cruces in rupibus factas.*

[2] Elias et ejus discipuli de eorum tabernaculis et speluncis egredientes ad domum illam tribus vicibus quotidie conveniebant, non quidem ad refectionem corporalem, vel ad aliqua corporis ministeria peragenda, sed ad Creatorem omnium litaniis et orationibus suppliciter placandum, et ut unusquisque eorum cum Propheta diceret : Vespere, mane et meridie, narrabo et annuntiabo ; et exaudies vocem meam. (*Joan. Patriar. Hierosol.*)

cette plaine et de la colline (*relictis antiquis sepulcris infra eorum terminos*) à l'église et aux chanoines du Saint-Sépulcre[1]. Ces grottes sépulcrales faisaient peut-être partie de la nécropole de Sycaminos; mais quelques auteurs anciens placent cette ville à Athlit.

Plusieurs protestants qui ont visité le Carmel ne comprennent pas ce que des moines sont venus faire sur cette montagne, et ils ont trouvé bon d'exprimer leur blâme, non-seulement dans leurs ouvrages, mais jusque dans le livre où s'inscrivent les étrangers; ils ont pris le couvent pour une auberge, et ils ont payé leur hospitalité par des livres sterling et des calomnies, comme si le dévouement se payait avec de l'or, et si l'ingratitude était moins odieuse pour être écrite en anglais. Les bons Pères, qui ne comprennent pas cette langue, ne se doutent pas des souvenirs de reconnaissance qu'on leur laisse. On les accuse, entre autres, de maltraiter les pauvres et les Turcs. J'ai questionné des pèlerins que j'ai rencontrés en Palestine : ils avaient été bien traités et bien nourris, et cela gratuitement, pendant trois jours ; quelques-uns, qui avaient été malades, y étaient demeurés jusqu'à leur guérison, et y avaient reçu de bons soins et de bons remèdes. Quant aux Turcs et aux Arabes, on ne saurait exiger que des religieux qui n'ont rien par eux-mêmes hébergent, avec les deniers de l'Europe, donnés pour une autre fin, des milliers de personnes qui pourraient leur venir de tous les coins de l'Asie. Voici ce que j'ai vu de mes propres yeux. Un matin, j'étais à ma fenêtre; je vis arriver une longue et joyeuse procession d'hommes et de femmes, précédés par un homme à cheval qui dirigeait toute la bande, et par un joueur de cornemuse, selon l'usage antique : « Votre cœur sera dans la joie comme au jour où vous allez, au son des instruments, à la montagne du Seigneur. » (Isaïe, xxx, 29.) C'étaient des Druses qui venaient en pèlerinage à la grotte du prophète ; ils étaient plus de deux cents. Les Carmes leur ouvrirent leur église, les Druses firent leur prière, puis ils allèrent au kiosque d'Abdallah, où un Père alla leur offrir ses services; ils ne demandèrent que de l'eau, et firent un repas avec les provisions que chacun avait apportées. Après s'être reposés, ils s'en retournèrent dans l'ordre qu'ils étaient venus.

1 *Assises de Jérusalem*, t. II. p. 526, charte n° 41.

Je n'ai pas entendu dire que les grands seigneurs d'Angleterre, qui sont si splendides dans les fêtes qu'ils se donnent les uns aux autres, hébergent tous les pauvres qui passent par leurs terres. J'ignore s'ils le feraient pour les Druses demi-païens, auxquels ils témoignent de si vives sympathies ; je sais seulement qu'ils ne le font pas pour les Irlandais catholiques, qui sont obligés de s'expatrier par centaines de mille, afin de ne pas mourir de faim sur les terres de leurs ancêtres que les Anglais leur ont enlevées.

Demander ce que ces moines font au Carmel! Que font-ils dans toutes ces hôtelleries que la religion a placées sur des plages inhospitalières, sur des montagnes couvertes de frimats, où la spéculation n'ira jamais s'établir? A-t-on jamais demandé ce que les moines faisaient au Saint-Bernard? Une bande de sauvages, c'est-à-dire de radicaux suisses, a bien pu se couvrir de l'éternelle flétrissure de les expulser des lieux où ils arrachaient tant de voyageurs à la mort, et de voler le patrimoine des pauvres ; mais, du moins, ils n'ont pas mis en doute le sentiment d'humanité qui avait appelé au milieu des glaces ces victimes de leur dévouement religieux. Demander de sang-froid ce que ces moines font là, c'est peut-être plus odieux encore[1]. En Orient, tout le monde ne saurait voyager en prince : que deviendraient les pèlerins pauvres, s'ils n'avaient pas leurs étapes marquées, à travers les déserts de la Palestine, dans les couvents des Carmes et des Franciscains? Il arrive même tous les jours que les détracteurs de ces moines sont trop heureux d'aller réclamer leur hospitalité. Où en sommes-nous donc venus pour que la charité même ne soit plus comprise?

Au reste, je n'ai signalé que de déplorables exceptions : l'empressement avec lequel toute l'Europe catholique et protestante a contribué au rétablissement du couvent du mont Carmel fait assez voir

1 « Les Frères sont quinze : le Carmel, la gloire du Carmel, l'établissement du Carmel, voilà leur dada. Frère Charles reçoit les étrangers, les autres disent les offices, travaillent au jardin, surveillent quelques cultures. Les Frères ont l'air d'excellentes gens : que font-ils là ? à quoi bon ? est-ce là le service de Dieu ? Tout cela ne m'empêche pas d'aimer les moines... et c'est justement parce que j'aime les moines que je n'aime pas l'état monastique. » (M[me] de Gasparin. *Journal d'un voyage au Levant*, t. III.)

C'est justement parce que j'aime les chrétiens que je n'aime pas le christianisme qui les fait : voilà un argument qui mérite d'être conservé.

que l'œuvre évangélique de ces bons religieux a été partout comprise.

J'ai déjà parlé des quelques khans que nous avons rencontrés jusqu'ici ; j'ajouterai encore quelques mots.

Les Orientaux n'éprouvent pas comme nous le besoin fiévreux de déplacement : ils ne bougent guère du lieu où ils sont nés et ils y meurent; les commerçants, les pèlerins, les soldats, les agents du gouvernement, font seuls exception ; il n'y a pas de voyageurs ou de touristes proprement dits. Pour eux des hôtels montés à l'européenne seraient parfaitement inutiles; aussi n'y en a-t-il que dans les grandes villes en partie habitées par des Européens et à leur usage.

Le mot *khan*, emprunté à la langue persane, signifie proprement gîte pour la nuit; de même que celui de *caravansérail* (de *karvan*, marchand) signifie bâtiment pour recevoir les marchands : ils offrent une grande variété selon qu'ils sont situés dans des villes, sur les chemins, dans des lieux déserts. Souvent ce sont de grands bâtiments carrés qui n'ont que les quatre murs ; ils tiennent lieu de forteresse, d'auberge, de marché, de magasin, en un mot, de lieu de refuge pour les gens et les bêtes de somme. Les arrivants, exténués de faim, de soif et de lassitude, y trouvent un peu d'eau, un peu d'ombre et un peu de sécurité; ils doivent pourvoir à tout le reste. On le voit, cet état de choses n'a guère changé depuis le temps de Loth et d'Abraham. Il faut donc emporter avec soi lits, provisions, fourrage, batterie de cuisine, etc., et le personnel nécessaire, à moins de remplir soi-même les fonctions de cuisinier, de palefrenier et de maître-d'hôtel.

Malgré ce qu'ils ont de défectueux, les khans sont des bienfaits pour l'Orient, et les hommes qui en ont établi, comme les califes Haroun-al-Raschild et Saladin, restent dans la mémoire des peuples reconnaissants comme des bienfaiteurs de l'humanité. Il est vrai que ces khans répondent quelquefois à la haute position et à la munificence des fondateurs. Ce sont alors des édifices plus considérables ornés de colonnades et de galeries, d'un lieu de prières et de fontaines, munis d'une tour d'où l'on peut signaler l'approche des voleurs. En temps de guerre régulière, ils sont presque toujours respectés par tous les partis, comme des lieux d'asile pommuns à tous.

Il y a loin de là cependant aux établissements fondés par la charité chrétienne : il fallait aux Européens qui voyageaient en Orient, ou qui visitaient les lieux saints, une hospitalité tout autre ; c'est alors que des religieux se présentèrent, se faisant tout à la fois soldats, maîtres d'école, hôteliers, médecins, gardes malades, serviteurs en toutes choses de leurs frères venus dans ces contrées lointaines, souvent dénués de tout, et faisant tout cela pour l'amour de Dieu et du prochain.

« *Le sublime*, a dit un auteur incapable de le comprendre, *c'est l'inutile presque toujours.* » (Michelet.)

Le sublime ! c'est le dévouement de ces hommes qui vont passer leur vie sur le sommet des montagnes que les aigles mêmes redoutent et évitent, « parce qu'il y a, comme le dit le même auteur, une apparition permanente de mort ; » ces hommes y vont uniquement pour arracher des victimes au froid et aux avalanches ; le sublime ! c'est la charité de ces femmes qui s'enferment volontairement dans les hôpitaux, dans les prisons, qui bravent toutes les contagions pour soulager toutes les infirmités humaines ; le sublime ! c'est le zèle de ces missionnaires qui vont aux extrémités du monde au prix de toutes les privations gagner de pauvres âmes à Dieu ; le sublime ! c'est l'abnégation de ces hommes, de ces femmes qui se font mendiants pour avoir accès auprès des pauvres et qui les nourrissent de leur pain, de leurs consolations et de leur amour ; le sublime ! c'est ce qu'il y a de plus utile au monde, c'est la vertu.

Le mont Carmel, quoique dépouillé en grande partie des forêts, des vignes et de la culture qui l'ornaient autrefois, conserve de beaux restes de son antique splendeur : des arbres couronnent son sommet, et des plantes rares et odoriférantes embaument ses coteaux [1]. Les arbres sont isolés, il est vrai ; les rochers percent à travers le feuillage des arbustes ; mais en Palestine la moindre touffe de verdure a son prix. Les religieux cueillent ces plantes, dont ils font une liqueur fort belle, et très-estimée comme remède dans plusieurs maladies. Leur petite pharmacie est assez bien fournie, et les Arabes viennent de fort loin pour chercher des remèdes. Dans pres-

[1] Voyez le catalogue des plantes du mont Carmel dans l'excellent ouvrage intitulé : *Reise in das Morgenland, von Dr G.-H. von Schubert*. t. III, p. 212.

que tous ces couvents, il y a un Frère qui a quelques notions de médecine; s'il n'a pas toujours reçu le doctorat, il a étudié à l'école de la charité, il traite ses malades avec affection et dévouement, et il prie pour eux; le bon Dieu fait le reste : « Celui qui sème dans les bénédictions moissonne aussi dans les bénédictions. » Vivre dans la retraite comme Élie, prier Dieu sur la montagne comme Moïse, accueillir les étrangers comme Tobie, soigner les malades comme le bon Samaritain, tâcher d'éviter le mal et de faire le bien, puis, au sortir de cette vie, aller avec humilité et confiance solliciter les miséricordes du Seigneur... voilà ce que ces moines font sur le Carmel, et pas autre chose [1].

Dans ce moment, les religieux du mont Carmel sont au nombre de douze, six prêtres et six Frères laïques.

Un des plus illustres pèlerins qui aient été sur le mont Carmel, c'est le roi saint Louis. Ayant appris la mort de sa mère, il s'en retournait en Europe, lorsqu'il fut assailli par une violente tempête. Son vaisseau, jeté sur cette côte, y périt; mais le saint roi, qui avait invoqué la protection de Notre-Dame du mont Carmel, fut sauvé avec tous les siens. Pour rendre grâces à Dieu et à sa divine mère, il voulut monter la nuit même sur la montagne sainte. Il visita tous les sanctuaires, y fit ses dévotions, et en partant il emmena six religieux [2] pour établir le même ordre en France.

La pointe du mont Carmel est dangereuse : un bâtiment anglais y a péri il n'y a pas longtemps. Un autre naufragé est venu échouer sur cette côte : c'est un pauvre mécanicien d'Alsace, protestant, autant qu'il m'en souvient. Après avoir parcouru l'Europe et l'Asie

[1] Un des canons du concile de Reims, tenu en 1131, défendait aux chanoines et aux moines d'exercer la médecine ; c'était pour le motif qu'ils négligeaient le soin des âmes pour entreprendre la guérison des corps, qu'ils en faisaient une profession lucrative, et qu'ils étaient obligés d'arrêter leurs yeux sur des objets dont l'honnêteté ne permet pas même de parler.

[2] Un des Pères carmes fit en cette occasion les vers suivants :

Multaque perpessus fortis discrimina, tandem
Carmeli juga conscendit, nostrosque revisit
Per montis spelæa Patres, ubi vixerat olim
Maximus Helias, secumque ad gallica duxit
Littora plerosque illorum : sic nostra propago
Venit ad Occasum, terramque exivit in omnem.

An. mem. Carm., et *Parad. Carm. in vita S. Ludovic. regis* (41), *Parad. Carm.*, p. 444.

pour se créer quelques ressources ; après avoir perdu ses parents et ses amis dans sa patrie, et ses petites épargnes chez les Turcomans, il est venu frapper à la porte d'un couvent. Bien accueilli dans son dénûment, il a songé à payer sa dette de reconnaissance. Un jour, assis sur un rocher, rêvant au moyen de se rendre utile, il voit la carène du vaisseau anglais à moitié enfouie dans le sable : il fait transporter sur la montagne toutes les pièces du bâtiment, qui sont en beau bois de l'Inde. Notre mécanicien veut d'abord faire un moulin à vent. Déjà il a fait bâtir une tour sur la pointe la plus avancée des rochers ; il s'occupe des rouages : comme personne ne comprend ni son talent ni sa langue, personne ne peut lui aider; c'est donc une œuvre de durée qu'il a entreprise, mais aussi une œuvre d'affection. Je l'ai vu travailler dans une des salles basses du palais d'Abdallah; il m'a expliqué tous ses projets, heureux de trouver quelqu'un qui sût un peu d'allemand : avant de mourir il veut laisser un *monument* sur le mont Carmel, qu'il a choisi pour sa patrie. Je souhaite à cet humble monument la durée des pyramides : nous en voyons tant qui ont été élevés par l'orgueil, et il est si rare d'en trouver qui l'aient été par la reconnaissance!

Du haut du Carmel, de ce mont aimé des cieux, on jouit d'une vue admirable : rien n'est suave comme une soirée passée dans le recueillement sur cette montagne sainte. J'ai laissé écouler bien des heures en face de cette grande mer, en songeant à ceux qui, sur l'autre rive, pensent à un pauvre pèlerin, et qui ont comme lui une douce larme sous la paupière.

Pour ne rien omettre de ce qui se rattache au mont Carmel, je dirai que c'est sur cette montagne que, selon quelques auteurs, Lamech a tué Caïn [1].

A une lieue du couvent se trouve la *fontaine du prophète Élie*. Pour s'y rendre, on descend la montagne du côté du sud, puis on entre dans une petite vallée appelée la *vallée des Saints* ou *des Martyrs*. On ne tarde pas à rencontrer près du chemin, en remontant la

[1] Cain mons, fons et castrum in pede extremo montis Carmeli. Hic Lamech senectute cæcutiens fratricidam Cain ignoranter pro bestia sagitta occidit. (Adrich., *in Issachar ; Gen.*, IV ; Broca, *Itin.*, 6, et Breidenb. ; Paschal, *Itin.*, 178.) — Consultez sur le meurtre de Lamech l'interprétation de Fred. Mich., *Versuch über Genes.*, IV, 23-24.

vallée, une belle source qui sort des rochers, et qui remplit aussitô un assez grand bassin carré tout taillé dans le roc. On rapporte au prophète Élie l'origine de cette fontaine. Les ruines du couvent appelé le *couvent de saint Brocard* sont à deux cents pas plus haut. C'est là qu'habitait ce saint religieux, en qualité de prieur général, lorsqu'il demanda à saint Albert, patriarche de Jérusalem, une règle pour les religieux de son ordre. Ce couvent, souvent saccagé par les Sarrasins et les Arabes, est abandonné depuis longtemps. Il fut complétement détruit l'année 1238 par une troupe de Sarrasins, qui tuèrent tous les religieux qui s'y trouvaient, traînèrent leurs cadavres jusqu'auprès de la fontaine d Élie, et en remplirent le bassin dont j'ai parlé. Des auteurs portent à quarante mille le nombre des Carmes et des Carmélites martyrisés de la sorte en Orient à différentes époques. En 1291, cent religieux furent massacrés à la fois sur le mont Carmel pendant qu'ils chantaient le *Salve Regina*. Plusieurs saints vénérés par l Église, entre autres saint Albert, patriarche de Jérusalem, saint Bertold, saint Brocard, saint Cyrille, saint Ange, etc., ont habité le couvent de cette vallée. Tout près de ces ruines, il y a une petite source, qui cache son eau fraîche sous la voûte d'un rocher : souvent elle ne donne de l'eau que goutte par goutte, et en pleurant, comme disent les auteurs : on l'a confondue avec la fontaine d'Élie, qui est beaucoup plus abondante.

Si on se fraye un passage à travers les épaisses broussailles qui garnissent cette colline, et si on monte à quatre ou cinq cents pas au-dessus du couvent, on arrive au sommet du monticule dans un endroit assez aride aujourd'hui, qu'on appelle le *jardin d'Élie* ou le *champ des Melons*. Voici sa légende.

Le prophète Élie, passant en ce lieu, vit un homme qui gardait un champ de melons ; comme il avait faim, il le pria de lui en donner un. « — Un melon? lui dit cet homme, je n'en ai point : ce que vous voyez, ce sont des pierres. — Eh bien, que ce soient des pierres ! » répondit le prophète en continuant son chemin. Les melons furent changés en pierres, et depuis ce temps on en trouve toujours en ce lieu comme preuve de la dureté et du châtiment de cet homme [1]. Des auteurs prétendent qu'on y trouve aussi des pierres

[1] Doubdan, *apud Olaum Dapperum Syriæ*, p. 78. — Thevenot, *Itinerar.*, l. II.

qui ont la forme de différentes autres espèces de fruits, par exemple, des pêches et des olives : pour peu que l'imagination s'en mêle, je ne sais ce qu'on n'y trouvera pas.

Ces pierres, qui deviennent de plus en plus rares sur le mont Carmel, sont de la grandeur et de la forme d'un melon ; leur masse est composée d'une roche calcaire dans laquelle il y a des géodes de pierre de corne ; vides à l'intérieur, leur cavité est tapissée de cristaux de quartz. Elles ont été souvent décrites [1], et on en voit dans les principaux musées, qui proviennent, soit du mont Carmel, soit de différentes autres localités, notamment de la Saxe, de la Bavière et de la Transylvanie.

Un auteur instruit les appelle des prodiges, non du prophète Élie, mais de la nature, et il s'étonne des fables qui ont été faites à leur sujet *pour remplir la bourse des moines*. Ces pauvres moines ! s'ils n'avaient d'autres ressources que la vente des melons de pierre, ils seraient bien vite réduits à prier le prophète Élie, qui protége cette montagne, de rendre à ces melons leur premier état.

p. 303. — Troilo, *Orientalische Reise-Beschr.*, 68. — Géramb, *Pèlerinage*, t. II, lettre 40ᵉ. — Monconys, *Journal de voyage*, p. 329.

1 Hi melones, ait Cornelius de Bruyn, lapidei externe, eadem figura ac veri præditi sunt, quidam sphærica, alii oblonga, eadem quoque ac veri gaudent magnitudine, cortexque ejusdem fere crassitiei. Diffracti cavitates ostendunt, instar verorum fructuum, odorem etiam aliqualem non ingratum spirantes. Præterea refert se una cum melonibus etiam olivas accepisse lapideas, quas addita figura illustrat. (*Reysen door Klein Asia*, p. 306.)

Voici la description qu'en donne Breynius :

Sunt nimirum lapides conglobati, nunc sphæroidei, nunc ferme sphærici, variæ magnitudinis ; ab ovi gallinacei enim ad mediocris melonis, imo majoris, ut ex partibus eorum quas depictas mihi transmisisti concludi potest, adscendunt dimensionem. immersi saxo arenario satis duro, diluti cinerei coloris, a quo liberati superficie gaudent æquali non nihil scabra, coloris grisei, sæpius ferruginei dilutioris. Diffracti in meditullio cavitatem fovent irregularem plerumque, nunc majorem, nunc minorem, lapidis magnitudini ut plurimum proportionatam, minutis crystallinis concretionibus, diaphanis et splendentibus, cuspidibus sæpius hexangulis, versus globi centrum directis, undique vestitam ; sive ut melius explicem, ipsa lapidis substantia, quæ marmorea est polituram admittens, flavescentis coloris instar marmoris fere florentini, dimidium pollicem, subinde integrum, pro magnitudine speciminis, crassa, quamvis etiam in eodem specimine non ubique æqualis, cujus margo circumcirca ad dimidii straminis crassitiem, dilutiore colore se a reliqua substantia distinguit, et quasi corticem mentitur, in interna cavitate circumcirca in crystallos efflorescit. (Johannis Phil. Breynii *Epistola de Melonibus petrefactis montis Carmel vulgo creditis ad D. Joh. Anderson. Lipsiæ*, 1722.)

Videatur Agricola, *De Natura fossilium*, l. V, c. XVII ; — Wormii Museum, p. 222. — Ferrando Imperat., *Hist. nat.*, l. XXIV, c. XIX.

Nous n'avons appris à admirer que les poétiques et sublimes mensonges dont est entourée l'antiquité païenne, et nous n'avons que des dédains pour les naïfs récits de nos pères. Chacun devrait savoir discerner les chroniques populaires d'avec la croyance religieuse. S'il est permis de rapporter les récits fabuleux des temps héroïques sans blesser la vérité de l'histoire, pourquoi ne le serait-il pas de recueillir, sans offenser la science moderne, les chroniques des anciens pèlerins, qui ont toutes un caractère moral, et qui peignent si bien la naïveté de temps plus simples, si vous voulez, mais probablement plus heureux que les nôtres [1] ?

J'ai passé plus d'une heure sur cette montagne à chercher des melons. La récolte n'a pas été abondante ; car, bien que nous fussions quatre ou cinq personnes, c'est à peine si nous pûmes en découvrir quelques-uns qui fussent à notre convenance ; ils étaient tous ou trop grands, ou difformes, ou brisés, ou tellement incrustés dans le roc, qu'il était impossible de les avoir sans instruments, et sans y employer beaucoup de temps. J'en ai rapporté quelques-uns, qui sont grands, les uns comme un œuf de poule, d'autres comme un œuf d'autruche. J'aime trop mon prochain pour ne pas conseiller, même à ceux qui accusent les moines, pour le cas où ils voudraient s'enrichir en vendant de ces melons, de tâcher de se procurer un emploi plus lucratif. Les moines, du reste, sont assez malhabiles pour déprécier eux-mêmes leur marchandise ; car le Frère carme auteur du *Compendio* a consacré tout un chapitre de son livre à prouver que ces prétendus melons miraculeux ne sont que des *scherzi della natura* [2] : l'expression n'est peut-être pas savante, mais elle est franche, ce que n'est pas l'accusation qu'on adresse à ces pauvres religieux.

30 Septembre. Il fallut prendre congé du Frère Jean-Baptiste. « Cette fois, me dit-il, c'est sérieux : j'ai soixante et onze ans ; j'ai fini mes voyages.... il ne m'en reste plus qu'un.... ce sera quand le

1 Voyez tome III, ch. XXXII, *des Pois pétrifiés de Bethléem*, et ch. XLII *des Langues de vipères de l'île de Malte*. Voyez aussi sur les *monnaies pétrifiées de la Transylvanie*, Car. Clusius, *in Nomenclatore plantarum Panonicarum*. — Joh. Jac. Scheuchzerus, *in Specim. Litho. Helvet.*, p. 31, *et in Orygtogra. Helv.*, p. 326.

2 « Jeux de la nature. » *Compendio istor.*, cap. XV, p. 389.

bon Dieu voudra. Ici ou là, prions l'un pour l'autre [1]. » J'étais trop ému pour lui répondre. J'allai serrer la main au Père gardien, au Frère Charles, au Frère Clément, qui m'avaient servi avec tant de cordialité, et qui étaient occupés à remplir toutes nos poches de provisions pour la route. Après une dernière visite à la sainte Vierge, je montai à cheval, et nous descendîmes la montagne par le côté opposé à celui de Caïpha.

Avant d'aller plus avant sur cette *terre des souvenirs*, disons un mot des traditions. Ici, le présent n'est rien ; car l'homme, aveugle instrument de la colère divine, a tout détruit. Julien l'Apostat, au moment où il croit résister à Dieu, exécute ses éternels décrets en renversant les dernières pierres du temple, aussi bien que l'ange exterminateur qui frappe l'armée de Sennachérib ; aujourd'hui encore, le stupide fellah qui, pour avoir quelques ramées, met le feu aux montagnes de la Galilée [2], obéit aux prophéties comme ce soldat romain qui jette un tison enflammé dans le temple de Jérusalem malgré les ordres de Titus. Le présent n'est que le terrible accomplissement des divines vengeances : c'est ce que nous pourrons observer à chaque pas. Mais pour comparer les deux époques, il ne suffit pas de constater l'état actuel de la Palestine, il faut évoquer les anciens souvenirs, c'est-à-dire les traditions. Le pèlerin chrétien qui veut lire sur la page miraculeuse qui s'étend du mont Sinaï jusqu'à Damas, et du Jourdain jusqu'au Carmel, l'histoire de sa rédemption au lieu où elle s'est opérée, doit repeupler toutes ces contrées désertes, et relever pour un instant tous ces monuments détruits ; mais tant de nations, tant de siècles, tant de malédictions. ont passé sur cette terre désolée, que souvent on ne retrouve plus la moindre trace, non-seulement des monuments, mais des cités et des peuples tout entiers. Peu importe au chrétien plein de foi : son culte n'est pas un culte de pierres ; ce qu'il vient chercher à travers tant de fatigues, c'est Dieu ; il vient l'adorer là où il a fait éclater plus particulièrement sa puissance et sa bonté infinies. S'il retrouve le Calvaire, la grotte de Bethléem, le Jourdain, il les vénère comme des lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ. Il

1 Le Frère Jean-Baptiste est mort peu de temps après.

2 Voir au volume IIIe, chapitre XLI, l'article sur le déboisement de la Palestine.

cherche partout les traces de son Rédempteur et de ses miracles, heureux s'il découvre une fontaine où l'Homme-Dieu s'est désaltéré, une pierre où il s'est reposé, un sentier qu'il a suivi ; s'il considère tout cela avec respect, est-ce la pierre ou la fontaine qu'il adore ? Il faudrait avoir un cœur bien mal fait pour le supposer Ce pèlerin se trompe peut-être ; on a surpris sa piété, ou les preuves ne sont pas assez évidentes aux yeux de la raison... Et qu'importe, au fond? celui qui lit dans les cœurs sait bien à qui ces hommages s'adressent. Faut-il pour cela tout admettre sans discernement, sans preuves, sans examen ? A Dieu ne plaise ! La première qualité d'un pèlerin, c'est la foi sans doute : rien de plus déplacé qu'un touriste sceptique sur la terre sacrée ; mais, avec beaucoup de foi et de piété, un peu de science n'est pas inutile. Ainsi, les deux grands écueils sont de tout rejeter et de tout croire ; mais le premier est incomparablement plus dangereux que le second. Aller du prétoire au Calvaire et du jardin des Oliviers chez Caïphe en disant : « On ignore si Jésus a suivi tel chemin ou tel autre ; je viendrai faire ma prière quand on l'aura découvert, » c'est aussi insensé que peu chrétien. Nous avons vu dernièrement des pèlerins s'en aller à Bethléem, au saint sépulcre, à Nazareth, et secouer partout la tête en disant : *Je ne sais pas.* En accusant vingt siècles de superstition et d'erreur, il vaudrait bien la peine de faire au moins quelques recherches pour détruire les traditions qui existent et asseoir quelque chose à leur place ; mais établir, ce n'est pas ce qu'on veut : on veut tout nier pour être dispensé d'adorer, c'est-à-dire cacher son impiété derrière quelques lambeaux de science, ou plutôt d'orgueil. Combien j'aime mieux la simplicité de ces pieux fidèles qui, ne sachant pas par quel chemin Jésus allait de Béthanie à Jérusalem, font plusieurs fois cette course par des sentiers divers pour être assurés d'avoir parcouru celui qu'a suivi notre Sauveur ! Cette simplicité vient de l'amour, le dédain vient de la haine. Ici, au reste, il ne s'agit pas d'articles de foi : on peut aller au ciel en croyant que l'empreinte qui est au sommet du mont des Oliviers est celle du pied de Jésus-Christ comme en le révoquant en doute. Bien des protestants croient que, lorsqu'on parle *de traditions*, il s'agit toujours pour nous de cette tradition apostolique que nous égalons à l'Écriture, selon ce précepte de l'Apôtre : *Mes frères, de-*

meurez fermes, et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre (II Thess., II, 14) : pour nous faire sérieusement de pareils reproches, il faut plus que de la simplicité. C'est un musulman qui m'a expliqué les traditions chrétiennes qui se rattachent à plusieurs lieux de la Galilée : on comprend bien que je n'ai pas pris tous ses dires pour des articles de foi. Les guides en Orient sont comme les valets de place en Europe : ils cherchent à se rendre intéressants, quelquefois aux dépens de la vérité. La tradition apostolique est confiée à l'Église comme la lettre et l'interprétation de l'Écriture ; cette tradition-là, vous ne parviendrez jamais à la faire comprendre à un protestant, parce que le jour où il la comprendra il sera catholique. C'est pour cela qu'il se plaît à la confondre avec ce qu'on appelle traditions populaires, légendes, pieuses croyances, fables, et dans lesquelles on fait tout entrer, le vrai, le faux, l'absurde et l'impossible. Ici donc il ne s'agit pas d'articles de foi ; il n'est question que de monuments historiques, sur la valeur desquels on peut discuter, sous sa responsabilité personnelle, comme de ceux de Rome ou d'Athènes.

M. de Chateaubriand a fait un *Mémoire* dans lequel il examine l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem : c'est à ce travail que je vais emprunter quelques réflexions générales, en attendant que nous puissions peser la valeur des traditions relatives aux principaux sanctuaires de la Terre Sainte, à mesure que nous les visiterons.

La vie de Jésus-Christ est le fait historique le plus incontestablement prouvé : la plupart des monuments qui se rattachent à son histoire ont pour eux de plus nombreux témoignages que le Colisée ou le Parthénon.

Les disciples de Jésus-Christ, déjà au nombre de huit mille après les premières prédications de saint Pierre, étaient des hommes qui assurément connaissaient les lieux sanctifiés par leur divin Maître, ou qui se sont hâtés de se les faire montrer après leur conversion ; ce qui était d'autant plus facile, en tenant compte des temps de persécution, que tous les principaux sanctuaires se trouvaient hors de l'enceinte de la ville.

Une réflexion que je ferai ici, parce que je voudrais qu'on l'eût toujours présente dans le cours de ce raisonnement, c'est que j'ai

l'intime conviction qu'un chrétien qui a vu le Calvaire, Gethsémani, la grotte de Bethléem, s'oublierait lui-même plutôt que de perdre le souvenir de ces lieux sacrés : ils sont si reconnaissables, ils se détachent tellement de tout ce qui les environne, ils se gravent si profondément dans la mémoire et surtout dans le cœur, qu'un grand nombre d'années après les avoir vus on pourrait les retrouver facilement et les montrer à d'autres. Or qu'est-ce que deux mille ans ? C'est la vie de quarante personnes qui, de demi-siècle en demi-siècle, seraient dans les conditions voulues pour voir les Saints Lieux dans leur jeunesse, et, en mourant, les montrer comme un saint héritage à leurs après-venants. Je le demande, peut-on supposer que, parmi les millions de chrétiens qui ont habité la Palestine depuis Jésus-Christ, il ne s'en soit pas trouvé deux par siècle dans de pareilles conditions ?

Nous, nous avons mieux que des suppositions, nous avons des faits.

Premier siècle. Jacques, frère du Sauveur, fut élu premier évêque de Jérusalem l'an 35 de notre ère ; il eut pour successeur Siméon, cousin de Jésus-Christ ; puis vint une série non interrompue de treize évêques [1], jusqu'au règne d'Adrien, c'est-à-dire jusqu'à l'année 135 après Jésus-Christ. Pendant ce temps, Titus s'empara de Jérusalem, l'an 70. Les chrétiens, qui s'étaient retirés à Pella, revinrent quelques mois après s'établir sur ses ruines.

Deuxième et troisième siècle. Les païens maintenant vont aider les chrétiens à marquer l'emplacement des Saints Lieux. Adrien rebâtit Jérusalem et l'appelle Ælia ; il élève une statue à Vénus sur le mont du Calvaire, une statue à Jupiter sur le saint sépulcre, et la grotte de Bethléem est livrée au culte d'Adonis. Par cette horrible profanation, l'authenticité des Lieux Saints est mise, pour ainsi dire, sous la sauvegarde des dieux du paganisme.

Jusque-là tous les évêques de Jérusalem avaient été de nation juive ; une nouvelle série commence, celle des gentils. Eusèbe nous en a conservé le catalogue jusqu'à Dioclétien, et plusieurs circonstances de leur vie. Nous voyons par là que les chrétiens célébraient

1 Voici leurs noms : Juste Ier, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Matthias, Philippe, Sénèque, Juste II, Lévi, Éphrem, Joseph, Judas.

les saints mystères à Jérusalem, qu'ils y avaient des écoles et des bibliothèques; ils y étaient donc nombreux, et, s'ils ne possédaient pas les sanctuaires, ils savaient où ils étaient : des idoles leur en marquaient la place.

Quatrième siècle. La première persécution de Dioclétien eut lieu au commencement du quatrième siècle, l'année 303 de Jésus-Christ. Elle fut si violente, que les ennemis du christianisme crurent qu'il ne se relèverait plus; ils s'en vantèrent entre autres dans une inscription qui portait qu'ils avaient *aboli le nom et la superstition des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux.* Dix ans après, Dioclétien mourait à Salone, et, avant sa mort, il avait la douleur d'apprendre les succès de Constantin et le commencement du triomphe du christianisme.

Constantin devenu empereur écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, et lui ordonna de bâtir une superbe basilique sur le tombeau du Sauveur. Sainte Hélène, mère de Constantin, se rendit pour cela elle-même en Palestine; elle retrouva le saint sépulcre sous les fondations des édifices d'Adrien, et les trois croix dans une grotte profonde au pied du Calvaire : on sait comment fut reconnue celle de notre Sauveur. Cela se passait l'année 327.

Sainte Hélène fit construire des églises sur le saint sépulcre, sur la grotte de Bethléem et sur la montagne des Oliviers, en mémoire de l'ascension du Seigneur; insensiblement d'autres églises s'élevèrent sur tous les lieux consacrés par les actions de Jésus-Christ.

Depuis cette époque, le christianisme s'est répandu sur toute la terre, et les pèlerins sont arrivés en foule pour vénérer les Lieux Saints; les descriptions en sont faites dans toutes les langues; les traditions orales sont écrites, et dès lors rien de tout ce qui concerne la Terre Sainte ne saurait plus tomber dans l'oubli. Que l'on consulte les bibliothèques, et l'on verra s'il est un lieu sur la terre qui ait été parcouru, étudié, décrit, comme le théâtre de vie de Jésus-Christ.

Déjà, en l'année 385, saint Jérôme disait « qu'il serait trop long de parcourir tous les âges, depuis l'ascension du Seigneur jusqu'au temps où il vivait, pour raconter combien d'évêques, combien de martyrs, combien de docteurs sont venus à Jérusalem; car ils auraient cru avoir moins de piété et de science, s'ils n'eussent adoré

Jésus-Christ dans les lieux mêmes où l'Évangile commença à briller du haut de la croix [1]. »

Quand on lit la lettre de saint Jérôme à Eustochie, lettre écrite il y a 1444 ans, et qui parle des stations que fit sainte Paule en Palestine, on croirait qu'elle est de ces derniers temps, tant elle s'accorde avec les stations que les pèlerins font encore aujourd'hui.

Sans doute, bien des édifices ont été détruits, l'église du Saint-Sépulcre, entre autres, a été incendiée au moyen âge, comme elle l'a été de nos jours ; mais qui pourrait admettre qu'en présence de milliers de chrétiens elle ait été reconstruite sur un autre emplacement?

En suivant le Mémoire de M. de Chateaubriand, on trouve siècle par siècle les témoignages les plus éclatants en faveur des traditions de la Terre Sainte, et il n'est pas un homme de bonne foi qui ne dise avec lui : *S'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem* [2].

C'est au pèlerin judicieux à discerner les traditions qui reposent sur l'Écriture et sur les documents historiques, de tous ces autres récits auxquels certains voyageurs ne donnent de valeur qu'afin de pouvoir les reprocher aux catholiques.

Le protestantisme, obéissant instinctivement à l'impulsion première qui lui a été donnée dès son origine, à la logique de son existence, *proteste* partout, il n'établit rien ; il n'affirme pas, il nie ; il ne vient pas en Palestine pour rechercher les véritables monuments des premiers temps du christianisme ; il vient dire à ceux qui croient les avoir trouvés depuis longtemps, et qui les gardent respectueusement depuis deux mille ans : « Vos monuments sont apocryphes ! » Dans la crainte qu'on ne l'oblige à courber la tête devant quelque sanctuaire, tout protestant (je montrerai ailleurs qu'il y a d'honorables, mais rares exceptions) vient ici la sape à la main. Il y a cependant çà et là quelques monuments dont il est difficile de révoquer en doute l'authenticité : tel est, sans contredit, le mont Sinaï. Il est curieux de voir comment, dans ces occasions, les voyageurs peu crédules se tirent d'embarras. En voici un exemple. Au couvent du mont Sinaï, dans le livre d'inscription des étrangers,

1 *Epist. ad Marcel.*
2 *Itinéraire*, Introd. Second Mémoire.

on lit ces mots : *Le 9 septembre 1825, sont arrivés ici, non pour voir le mont Sinaï, mais dans un but d'utilité, Fréd. Burkardt. et Charles Falkenstein, du Holstein, avec Martin Bretzka, de la Moravie* [1]. Ces savants voyageurs ont si peur qu'on ne puisse attribuer leur présence en un lieu où Dieu est descendu visiblement dans toute sa majesté à un sentiment de respect ou de religion, qu'ils éprouvent le besoin de protester contre la possibilité d'une pareille imputation : *leur voyage a un but utile!* A quoi bon prouver à de tels hommes l'authenticité de nos sanctuaires ! Ils ne s'occuperaient du saint sépulcre, de la grotte de la Nativité, etc., que pour nous dire qu'ils sont de nature calcaire, ou, au besoin, ils nieraient l'authenticité du mont Carmel, du Jourdain, de la ville de Jérusalem et de toute la Palestine.

Encore un dernier mot sur ce sujet.

On est convenu d'appeler *littérature des couvents*, *légendes des moines*, *tromperies des moines*, toutes les absurdités qui ont été débitées dans tous les temps et par toutes sortes de pèlerins et de voyageurs venus d'Europe, d'Asie et d'Afrique, catholiques, grecs, cophtes, abyssins, protestants, juifs, mécréants et musulmans, sur les localités profanes et religieuses de la Palestine. Il est très-possible que dans leur désir de vénérer tous les lieux sanctifiés par notre Sauveur, et de les faire connaître à d'autres, des religieux aient trop facilement admis quelquefois des traditions qui ne soutiendraient pas l'examen d'une critique sévère ; mais quelle triste littérature, quelles longues légendes n'aurait-on pas si on recueillait les absurdités qui ont été dites par les savants sur les monuments de la Terre Sainte ! Ces tromperies, ou, pour me servir d'un terme plus convenable, ces erreurs pourraient au moins être attribuées à leurs véritables auteurs, tandis que ceux-ci imputent sans équité le plus souvent, et lorsque bien des motifs leur commandent de l'indulgence, une crasse ignorance à des hommes qui ont mieux à faire que de compulser les ouvrages originaux des anciens, dont l'étude est bien loin d'ailleurs de rendre infaillible, comme l'expérience nous le fait voir tous les jours dans les livres de ceux qui s'en prévalent le plus.

1 Géramb, *Pèlerinage*, lettre 52e.

Nous étions arrivés au pied des montagnes, et nous nous avancions lentement vers *Athlit;* nous étions sur le chemin qu'avaient suivi les croisés après la prise de Ptolémaïs. Les auteurs, tant arabes que chrétiens, nous donnent d'intéressants détails sur la marche des armées de la croix.

Cent mille hommes avaient passé le Bélus ; ils étaient divisés en trois corps : le premier était commandé par Gui de Lusignan et formait l'avant-garde, c'étaient les Templiers et les Hospitaliers ; le second était composé des Anglais et des Français ; le reste formait l'arrière-garde. « Au centre, dit Boha-eddin, dominait une espèce de tour roulante, semblable à un de nos grands minarets, et placée sur un char : c'était l'étendard des chrétiens. » Le *Standard*, ou char de ralliement, que les Italiens appellent *carroccio*, sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, était confié à la garde des Normands [1]. Les croisés s'avancèrent entre la mer et le mont Carmel ; les musulmans garnissaient les montagnes et harcelaient l'armée. La marche était lente ; car les chrétiens allaient de conserve avec la flotte, qui longeait la côte, et qui était chargée de vivres et de provisions; ils avaient constamment à se défendre contre les traits des ennemis, et, manquant de bêtes de somme, ils portaient les bagages et les tentes. « Remarquez la constance de ce peuple, dit l'auteur musulman, de s'exposer ainsi aux fatigues les plus pénibles, sans *être payé*, sans retirer aucun avantage réel [2]. » Pendant le jour, le soleil embrasait la terre ; pendant la nuit, des insectes tourmentaient les guerriers par des piqûres douloureuses. La chaleur et la fatigue firent mourir beaucoup de croisés, qu'on ensevelissait dans le lieu même où la mort les avait frappés ; les autres continuaient leur route en chantant les hymnes des morts. Les lieux qu'ils traversaient étaient souvent couverts d'herbes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme ; dans les endroits marécageux, une quantité d'animaux sauvages sautaient entre les jambes des soldats. « L'armée faisait à peine trois lieues par jour ; chaque soir, elle dressait ses tentes ; avant que les soldats se livrassent au sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Sei-*

[1] Voir la description de Vinisauf, l. IV, ch. x.
[2] *Bibl. des croisades*, tome IV.

gneur, secourez le saint sépulcre! Il prononçait trois fois ces paroles; toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël marchant à la conquête de la terre promise[1]. » Ce fut ainsi, dit Vinisauf, qu'on arriva à trois lieues de Caïpha, dans un endroit appelé les *Chemins étroits*, parce qu'en ce lieu la route se resserre entre deux bancs de rochers, où elle a été taillée de main d'homme dans un espace de près d'un demi-mille.

Quand j'arrivai aux *Chemins étroits*, il était près de midi; la chaleur était suffocante. Le sol s'élève, et le chemin se dirige tout à coup à droite vers la mer à travers cette passe resserrée, taillée dans des rochers de douze à quinze pieds de haut; la largeur de la route n'est souvent que d'une toise. On remarque encore sur les rochers l'empreinte des chars, qui, hélas! depuis longtemps ont disparu de ces lieux.

Au delà de ce défilé, à une petite distance, se dressent les ruines d'une forteresse qui date des croisades, et qui probablement avait été bâtie sur l'emplacement d'une antique cité que les uns supposent être la ville de *Sycaminos* de Strabon[2], et que Josué plaçait déjà parmi les villes très-fortes sous le nom de *Magdalel*[3] : dans l'*Itinéraire de Bordeaux*, de l'année 333, elle figure sous le nom de *Mutatio Certha*[4]; elle n'était plus qu'un petit village du temps de saint Jérôme[5]. Au reste, on n'a rien de bien certain sur cette ville jusqu'au moyen âge, époque où elle fut relevée et fortifiée par les Templiers qui l'appelèrent *Castellum Pellegrinorum* (Fort des Pèlerins). Ce n'est aujourd'hui qu'un monceau de décombres, surmonté des restes de l'ancienne citadelle et gardé par une tribu d'Arabes, qui le nomment *Athlit*. Outre les noms que nous avons

1 Michaud, *Hist. des crois.*, suite du livre VIII.
2 Strabon, l. XVI; Pline, *Hist. nat.*, l. V, c. XIX.
3 Civitates munitissimæ, Assedim... Magdalel., etc. (Jos., XIX, 38.)
4 *Itiner. Hierosol.*
5 Magdiel, parvus viculus in quinto milliario Doræ pergentibus Ptolemaidam. (Hieron., *in loc. hebr.*)

indiqués, elle a encore eu ceux de *Districtum* (Détroit) et *Casa angustarum viarum*, à cause du rétrécissement de la plaine entre les montagnes et la mer (*propter viam strictam*)[1]; de *Petra incisa* (Pierre coupée) pour le motif que j'indiquerai bientôt; de *Castrum Filii Dei* (Château du Fils de Dieu), à cause de la protection divine accordée pour la bâtisse des fondements, lorsqu'on trouva tant de monnaies anciennes, probablement des époques phéniciennes, grecques ou romaines, qui servirent au payement des ouvriers.

Ce petit coin de terre a subi tant de transformations, il s'y est accumulé tant de nations et tant de débris, que le terrain en est considérablement exhaussé. Du côté de la terre, les murailles, quoique fortement ébréchées, sont encore assez élevées; elles avaient été construites très-solidement : c'est à leur pied que nous allons faire une halte. Les fentes des remparts se garnissent aussitôt d'une vingtaine d'individus à sinistres figures : leur réputation est faite dans la contrée, ils passent tous pour des voleurs. Il serait impossible de choisir une retraite plus pittoresque et plus convenable à ce genre d'industrie, si la route était plus fréquentée. J'avais lu à mes compagnons la descriptine fantastique que M. de Lamartine fait de ce lieu, et les dispositions militaires qu'il crut devoir prendre pour le visiter; il n'y en eut que deux qui voulurent m'accompagner dans l'intérieur, et ils s'armèrent jusqu'aux dents. Je pris, comme à l'ordinaire, mon encrier et mon journal, et nous franchîmes une des portes de ce terrible manoir. Il y en a trois : une au sud et deux à l'est. La presqu'île n'est pas grande, et les cabanes qui la recouvrent aujourd'hui ne peuvent abriter qu'une cinquantaine de familles. Ce qui frappe le plus, c'est un pan de muraille colossale qui domine les autres ruines, et qui menace d'écraser tout ce qui l'environne : c'est le reste d'une église gothique considérable, qui n'existera bientôt plus[2]; car des hommes perchés comme des oiseaux de proie sur ces corniches croulantes démolissent ce vestige de civilisation. Inhabiles même à détruire, ils peuvent à peine jeter à terre ces blocs immenses que d'autres mains avaient su élever jusqu'au ciel. Des barques attendent dans le port ces pierres incrustées de moulures et

1 Olliverius Scholasticus, cap. IV.

2 Voir la description de cette église : G. J. Wigley, *Archæological Studies*, p. 15.

d'arabesques, pour les transporter à Beyrouth ou à Saint-Jean-d'Acre, où elles serviront d'empatement pour une digue ou de moellons pour les murs de quelque mosquée [1]. C'est ainsi que voyagent les monuments sous l'impulsion de la barbarie. Pour élever la mosquée de Djezzâr-pacha, il a fallu détruire tous les temples de la Syrie, comme à une autre époque on avait dépouillé Delphes, Éphèse, Chalcédoine et cent autres villes pour orner Constantinople. Au reste, en fait de vandalisme, les Turcs ne sont pas les seuls coupables. « C'est une chose triste à remarquer, s'écrie M. de Chateaubriand, que les peuples civilisés de l'Europe ont fait plus de mal aux monuments d'Athènes dans l'espace de cent cinquante ans que tous les barbares ensemble dans une longue suite de siècles. » Lord Elgin a démoli de la sorte le Parthénon, et a reçu pour son vandalisme 30,000 livres sterling du gouvernement anglais.

Dans tout l'Orient, les peuples actuels, comme de malheureux passants, ne savent plus que glaner sur un sol qu'ils n'ont ni le temps ni l'industrie de féconder. Enfants abâtardis ou stupides héritiers des nations les plus civilisées de l'ancien monde, ils se parent d'oripeaux trouvés dans la poussière, et leurs plus grands efforts se bornent à remuer des ruines : quatre capitales et un grand nombre d'autres villes ont été bâties seulement avec quelques débris de Babylone [2].

L'église d'Athlit formait un décagone régulier ; elle avait été bâtie sur le modèle du temple de Jérusalem, c'est-à-dire de la mosquée d'Omar, berceau de l'ordre des Templiers. Dans la construction de leurs édifices religieux, les Templiers ont souvent imité ce modèle, notamment à Paris et à Londres, où les églises du Temple avaient la même forme.

Une autre église à trois nefs s'élevait au centre de la ville.

Les plus misérables cahutes qu'on puisse imaginer sont entassées autour de ces belles ruines ; elles sont en terre, et ressemblent à des fours. Des enfants nus, des chèvres, des poules et des chiens sortent de ces bouges obscurs, crient, bêlent et aboient à notre passage ; les femmes, couvertes seulement de leur longue chemise bleue,

[1] Nouvelle preuve du respect que les Turcs portent *aux ouvrages de l'art.*
[2] Voyez Ker Porter, *Travels*, t. II, p. 338.

nous font assez voir, par l'expression de leur physionomie, que si l'hospitalité est la vertu de l'Orient, elle n'est pas celle des habitants d'Athlit; des groupes d'hommes étaient accroupis au coin des rues, les uns armés de fusils, les autres de leurs narghiléhs; des fûts de colonnes en granit gris, des rosaces, des chapiteaux, gisaient çà et là. En errant dans ce dédale d'immondices, je perdis mes compagnons qui avaient hâte de s'en retourner : je restai seul. Je n'avais pas tout vu ; à l'extrémité de la presqu'île sont les restes d'un bel édifice, dont il est assez difficile de deviner l'ancienne destination : c'était peut-être un palais ; la mer a englouti ses plus beaux ornements : on les voit au fond des eaux parmi les algues et le sable.

En m'en retournant, je fus assailli, non par des voleurs, mais par une demi-douzaine de chiens, qui en appelèrent un grand nombre d'autres. Les habitants ne m'inquiétèrent nullement, ils me laissèrent même rudoyer tout à mon aise mes agresseurs.

Hors de l'enceinte de cette agglomération de cabanes, qui échappe certainement à nos classements géographiques, se trouve une fontaine, un port et quelques traces d'un môle et d'un vieux mur ; ce qui ferait croire que la ville qui a été élevée sur ce rivage s'étendait au delà de la presqu'île actuelle, trop petite d'ailleurs pour enfermer une ville, même de médiocre grandeur. Dans l'origine, sans doute, ce rocher, comme aujourd'hui, était une presqu'île qu'on aura séparée du continent par un canal pour la rendre plus forte : de là son nom : *Petra incisa* [1] ; le sable et les décombres ont comblé le canal. Les *Chemins étroits*, et les tombeaux taillés également dans le roc qu'on voit encore aujourd'hui près de ce passage, prouvent l'importance qu'a dû avoir cette ville autrefois. Ce que nous en voyons maintenant date de la troisième croisade (l'an 1218) ; les Templiers, aidés des croisés et des chevaliers de l'ordre Teutonique, avaient élevé cette forteresse pour protéger les pèlerins contre les voleurs : c'est juste l'inverse de sa destination actuelle.

Un roi de Jérusalem, Baudouin Ier, a été attaqué et blessé par les voleurs entre Athlit et Césarée, en l'année 1103, ainsi que je le raconterai bientôt. Mais un autre souverain, l'empereur Frédéric II, ne

1 Castrum Peregrinorum, quondam insula in corde maris sita, dicta Petra incisa. (Adrich., *in Issachar*, 47.)

fut guère mieux traité par les Templiers. Il visita presque seul ce château en l'année 1228, et, reconnaissant sa position avantageuse, il témoigna le désir de l'occuper pendant la guerre. Les Templiers lui répondirent que, s'il le faisait, *ils le jetteraient dans un lieu d'où il ne sortirait plus*[1]. Jacques de Vitri nous apprend que, lorsqu'on en creusait les fondements, on découvrit dans la terre des sources d'eau vive, des colonnes et des trésors qui avaient appartenu à des temps ignorés. Le port est au sud : c'est une anse qui m'a paru peu profonde ; il pouvait contenir un grand nombre de vaisseaux[2] ; il y avait aussi un petit port vers le nord.

Cette place fut entièrement démolie par Bibars. « Le sultan, raconte Makrisi, s'étant transporté à Athlit, donna ordre de démanteler complétement cette ville et de couper les arbres. Ils furent tous abattus, et les bâtiments démolis dans l'espace d'un seul jour. Le sultan regagna sa tente, qui était placée à Kaïsarieh (Césarée), et fit compléter la démolition de cette ville, en sorte qu'il n'en resta pas le moindre vestige[3] : c'était en l'année 1264. Cependant les Templiers cherchèrent à relever encore une fois cette forteresse, comme ils l'avaient fait en 1218, parce qu'elle avait été leur principale résidence en Palestine, et qu'elle était plus que jamais nécessaire au but pour lequel elle avait été bâtie[4] : elle ne fut entièrement délaissée qu'après la perte de Saint-Jean-d'Acre. Athlit et Tortose (Dor) furent les deux derniers points occupés par les chrétiens en Palestine. Après le désastre de Ptolémaïs, les Templiers se maintinrent pendant six semaines dans cette forteresse ; puis ils s'embarquèrent avec un grand nombre de croisés pour retourner en Europe. Enfin, cette place, abandonnée pour toujours, fut réduite par les Égyptiens à l'état où nous la voyons[5].

Une chronique musulmane, en parlant des derniers malheurs des croisés et de leur expulsion de la Terre Sainte, ajoute : *Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement.* Depuis

1 Voir la relation de Matth. Pâris.

2 Jacent in terra multæ marmoreæ columnæ, et est ibi portus maris multis navibus idoneus. (Quaresm., t. II, p. 892.)

3 Traduction de Quatremère, *Hist. des sultans mamelouks*, par Makrisi, t. I.

4 Voyez aussi vol. III, ch. XL.

5 Consultez Ritter, *Erdkunde*, Palästina, III B, p. 612.

bien des siècles ce vœu continue à s'accomplir : la Palestine est toujours ensevelie sous ses ruines, et rien n'annonce encore que cet état de choses ne *dure pas jusqu'au dernier jugement.*

Nous avions fini de déjeuner avec les provisions du Frère Clément; un Arabe nous apporta dans une outre un peu d'eau chaude qu'il avait puisée probablement aux fontaines dont parle Jacques de Vitri; nous en remplîmes les petits sacs en cuir que nous portions à la selle de nos chevaux, et nous nous remîmes en route par une température de 30 degrés Réaumur.

A vingt minutes d'Athlit on trouve une quantité de puits antiques près d'un chemin taillé dans la colline, ainsi que des caves où les anciens enfermaient leur blé.

A la distance d'une lieue, nous avons toujours les montagnes à notre gauche ; mais elles s'éloignent et s'abaissent de plus en plus. Sans végétation, elles présentent leurs flancs nus, éblouissants, du côté de la plaine, à laquelle elles donnent encore un aspect plus désolé.

La plaine, à cette époque de l'année, est complétement dépouillée de verdure, elle paraît comme brûlée par un incendie ou dévorée par une armée de sauterelles : quelques plantes desséchées, qui bruissent sous l'haleine de la mer, apparaissent seules de loin en loin sur ce sol ardent et profondément crevassé. Au printemps, sans doute, ces champs ont quelque fraîcheur; mais, malgré leur grande fécondité, ils ne produisent que des chardons et des épines : il n'y a plus personne pour les cultiver. *Je verserai des larmes, je pousserai des gémissements sur le désastre des montagnes : je pleurerai sur ces beaux lieux du désert, parce que tout a été brûlé; personne n'y passe plus, on n'y entend plus les cris des troupeaux; depuis les oiseaux du ciel jusqu'aux animaux des champs, tout a fui, tout a disparu.* (Jérém., IX, 10.)

Les seuls êtres animés que nous rencontrions sur ces champs de la mort, c'étaient de grosses sauterelles jaunes, tachetées de brun, qui se levaient sous les pas de nos chevaux. Quoique fort nombreuses, ce n'étaient pas ces nuées dévorantes « dont le bruit est pareil à celui des chars, qui obscurcissent le soleil et la lune, et qui brûlent les campagnes comme un désert de désolation. » (Joël.) Ce phénomène terrible, qui se reproduit encore en Orient, est pourtant assez

rare; plusieurs voyageurs en ont parlé. « La quantité de ces insectes, dit Volney, est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même : la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les arbres, comme une armée qui fourrage à la dérobée. Il vaudrait mieux avoir affaire à des Tartares qu'à ces petits animaux destructeurs : on dirait que le feu suit leurs traces. Heureusement que ce fléau n'est pas trop répété ; car il n'en est point qui amène aussi sûrement la famine et les maladies qui la suivent [1]. »

Ces sauterelles prennent naissance dans le désert d'Arabie. Quand elles en sortent, elles vont à travers la Palestine, la Syrie, la Caramanie, l'Anatolie, quelquefois la Bithynie, jusqu'en Pologne et au delà, comme cela a eu lieu en 1749 et 1750, et continuent leur route en ligne directe ; rarement elles passent par l'Égypte. Lorsque les vents du sud ou du sud-est viennent à souffler, elles sont jetées dans la Méditerranée, où elles périssent le plus souvent : le rivage alors est infecté pendant plusieurs jours [2]. Pendant les croisades, elles corrompirent de la sorte toutes les citernes dans les environs de Tyr [3].

En parlant du roi de Bithynie (Phinée), qui a été abandonné aux Harpies par les dieux, nous avons dit que des auteurs expliquent cette fable par des sauterelles. En effet, il y a beaucoup d'analogie entre la description qu'on a faite de ces monstres fabuleux et les insectes qui nous occupent. Les Harpies étaient filles de la Terre et de l'Océan, parce qu'on attribuait la formation des insectes à l'eau corrompue de la terre. Elles portaient des noms qui conviennent fort bien à cette explication, comme *Céléno*, qui signifie obscurité ou nuage ; *Aëllo*, tempête ; *Ocypète*, qui vole, etc. Elles causaient la famine partout où elles passaient et répandaient une odeur infecte : elles salissaient tout ; on avait beau les chasser, on ne pouvait s'en défaire. On leur attribuait le don de prophétie : effectivement, elles annonçaient toujours la famine et les maladies. Les Harpies furent chassées par les fils de Borée dans les îles Strophades, c'est-à-dire

1 *État physique de la Syrie*, § 5.
2 Voir les *Voyages* d'Hasselquist et de Niebuhr.
3 *Gesta Dei per Francos.*

par un vent du nord. Elles jouissaient de l'immortalité : les sauterelles reviennent toujours.

Voici quelques traits de la description que font les prophètes de la Palestine désolée par les sauterelles :

Réveillez-vous, ivres, et pleurez,
et lamentez-vous, vous tous, buveurs de vin,
à cause du moût; car il est retranché de votre bouche.
Car une nation [1] est montée sur ma terre ;
elle est forte et sans nombre :
ses dents sont des dents de lion,
et elle a des molaires comme la lionne.
Elle a fait de ma vigne une dévastation,
et de mon figuier une brisure ;
elle l'a dépouillé tout à fait et l'a jeté ;
blancs sont devenus ses rameaux.
Lamente-toi [2], comme une vierge ceinte d'un sac
parce qu'elle a perdu l'époux de sa jeunesse.
L'oblation et la libation sont retranchées de la maison de Jéhovah ;
dans le deuil sont les prêtres, ministres de Jéhovah.
Ravagés sont les champs, dans le deuil est la terre,
parce que le froment est ravagé ;
honteux est le moût [3], languissante est l'huile.
Soyez confus, laboureurs ; lamentez-vous, vignerons,
à cause du blé, et à cause de l'orge :
car la moisson des champs a péri.
La vigne est confuse, et l'olivier languissant ;
le grenadier, le palmier aussi, et le pommier,
tous les arbres des champs ont séché ;
car la joie, confuse, a fui des enfants des hommes.
. . . .
Combien gémissent les animaux ! dans quelle angoisse sont les troupeaux [de bœufs !
car ils n'ont point de pâturage:
les troupeaux mêmes de brebis périssent.

(Joël, I, 5.)

On a aussi voulu profiter de ces sauterelles (de quoi l'impiété ne cherche-t-elle pas à profiter?) pour expliquer, sans l'intervention divine, les prodiges opérés par Moïse. Assurément des nuées de sauterelles peuvent affliger toute une contrée sans qu'il y ait miracle. De même, plusieurs des plaies d'Égypte auraient pu, jusqu'à un certain point, n'être que des événements naturels; mais quand

1 Celle des sauterelles.
2 Sous-ent. : *fille de Sion.*
3 Parce qu'il ne peut répondre à l'attente des hommes.

un homme commande à la fois aux animaux, à la peste, aux éléments, qu'il frappe l'Égypte et n'épargne que la terre de Gessen habitée par les Israélites, qu'à sa voix les fléaux se montrent et disparaissent, et que les enchanteurs de l'Égypte, tout le peuple et le roi lui-même sont obligés de reconnaître le doigt de Dieu, on a droit de s'étonner qu'il y ait des hommes dont le cœur soit plus endurci que celui de Pharaon.

Les Égyptiens n'ont été guère plus touchés de la mort de tous leurs premiers-nés que de la plaie des sauterelles, et c'est pour cela qu'ils ont péri dans la mer Rouge. J'ignore dans quelle mer nous périrons en punition de nos mépris ; mais nous sommes déjà frappés de la dernière plaie, la plus terrible de toutes, de la plaie de vertige : *Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis.* (Isa., XIX, 14.) Les livres saints nous enseignent que plus Dieu veut humilier un peuple, plus il se sert d'instruments méprisables : *Attende ne seductus in stultitiam humilieris.* (Eccli., XIII, 10.)

L'Écriture, en parlant de saint Jean-Baptiste, nous dit *que sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.* (Matth., III, 4.) Je ne saurais ajouter comme un autre voyageur : « J'ai mangé de bons plats de ces sauterelles à l'exemple des Arabes, qui les mangent cuites dans l'eau avec du sel. Elles sont aussi bonnes que les plus grosses chevrettes de mer, auxquelles elles ressemblent[1]. » Il faisait trop chaud pour se livrer au passe-temps de la chasse. Au reste, j'avoue que j'étais peu tenté de faire cet essai ; mais on m'a assuré plusieurs fois depuis que les Arabes et plusieurs peuples de l'Orient les mangent avec le même plaisir. Il était permis aux Juifs d'en manger. (Levit., XI, 22[2].) Il y en a de plusieurs espèces, plus délicates les unes que les autres. Quelquefois on les prépare en fricassée ; quelquefois on les sèche pour les moudre ou les piler ; on fait des gâteaux de cette farine. Nous nous étonnons que les Arabes mangent des sauterelles, comme les Arabes s'étonnent que nous mangions des huîtres, des crabes et des escargots.

[1] Joseph de Saint-Ange, *Gazophylacium persicum.* Voyez aussi la description qu'en donne Shaw, t. I, p. 331.

[2] Dans l'empire de Maroc les sauterelles étaient assujetties à la taxe des objets de première nécessité, appelée *kebala*, — dont on a fait le mot *gabelle.* (Voir la traduction d'Édrisi, par A. Jaubert, t. I, p. 216.)

Les sauterelles ont un ennemi acharné dans un oiseau très-commun en Palestine, qui est un peu plus grand que l'hirondelle, dont il a les allures : c'est le *samarmar* (*turdus seleucis*). Il passe l'hiver en Afrique ou dans l'Hindoustan ; mais pendant l'été, il vit dans la partie antérieure de l'Asie. Il poursuit les sauterelles, non-seulement pour s'en nourrir, mais pour les exterminer. C'est pourquoi il est respecté dans tout l'Orient.

Il est un autre genre d'insectes dont je puis parler d'après ma propre expérience, non pas que j'en aie mangé, mais parce que j'en ai été dévoré.

Il est dit dans Josué : « J'ai envoyé devant vous des insectes, et ils ont chassé de leurs terres deux rois amorrhéens, sans que vous vous soyez servis ni de l'épée ni de l'arc. » (Josué, XXIV, 12.) Ce ne serait pas l'Écriture qui nous montre ces deux rois fuyant devant *des mouches*, que je le croirais également. Un ennemi invisible, acharné, dont on ne peut se garantir, qui vous perce de mille traits, qui vous harcelle jour et nuit, et qui, comme les barbares, se sert de dards empoisonnés, est plus à craindre que l'arc et l'épée qu'on voit et contre lesquels on peut se défendre. Ce fléau ne se fait pas sentir partout ni en tout temps, sans quoi on ne pourrait vivre : c'est surtout dans la vallée du Jourdain, à Hébron, dans quelques plaines marécageuses, comme celles d'Esdrelon, de Saint-Jean-d'Acre, à l'embouchure de quelques fleuves, au Nahr-Kasmieh, et près de plusieurs eaux stagnantes sur cette côte, entre le Carmel et Jaffa, à l'approche du soir et pendant la nuit, que ces insectes se trouvent en plus grand nombre et sont plus acharnés. Ce sont de toutes petites mouches noires qui pénètrent partout, jusque dans le nez et les oreilles. J'ai été mis souvent dans un état tel, que je ressemblais à un véritable lépreux : j'emploie ce mot au lieu d'un autre, qui serait plus exact : j'avais souvent, aux mains surtout, une éruption qui durait pendant plusieurs jours et qui était très-douloureuse. En voyant avec quel stoïcisme les Orientaux supportent ces affreux ennemis, on croirait facilement que la vermine, comme les serpents de la Mésopotamie dont parle Aristote, ne tourmente que les étrangers, sans faire le moindre mal aux indigènes, ou que ceux-ci ont, comme certains bandits des Indes, une peau presque aussi dure que celle de l'hippopotame, qui est impénétrable aux

traits [1]. Cependant les auteurs anciens nous fournissent une assez longue liste de peuples qui ont fui, comme les Chananéens, devant des insectes. Les peuples qui habitaient près de la Péonie et de la Dardanie ont été chassés de leur pays par des grenouilles, de même que les Abdérites, les Chalcidiens et les Mégariens l'ont été par des souris; les Neures et les Amycléens, par des serpents; les Éthiopiens, par des scorpions; les Rhauciens, par une espèce d'abeilles, et les Phaséliens, par des guêpes; des mouches ont repoussé l'armée de Sapor, et des abeilles ont mis en fuite une armée de Babyloniens [2]. Les Philistins avaient un dieu spécial qu'ils invoquaient contre ces redoutables ennemis : c'était Baal-Zeboub, le dieu des mouches [3] : comme j'avais peu de confiance dans ce dieu-là, je supportai mes piqûres avec patience, et je guéris. Des voyageurs, dans la prévision de mille petites mésaventures, emportent avec eux toute une pharmacie, et laissent souvent en Europe le seul remède efficace, la patience; je conseille fortement ce dernier : d'abord il est plus facile à porter, il coûte beaucoup moins qu'on ne pense, et il opère merveilleusement sous tous les climats.

Les Grecs avaient aussi à Élis un dieu chasse-mouches (*Ζεὺς ἀπόμυιος*) auquel ils portaient des offrandes annuelles [4]. Les Juifs, qui avaient adopté tous les autres dieux du paganisme, avaient celui-ci en horreur : c'est pourquoi ils donnèrent son nom au chef des mauvais esprits, et qu'en parlant de notre Sauveur ils disaient : « Il ne chasse les démons que par Beel-Zebud, prince des démons. » (Matth., XII, 24.)

Les anciens, comme cela se pratique encore en Italie, en Égypte, etc., se préservaient des insectes en se couvrant d'un réseau pendant le sommeil. Si Horace eût passé une seule nuit dans ces contrées, il aurait reproché peut-être avec moins d'amertume

1 Ptolémée, liv. VII, ch. II.

2 Voyez Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. II, p. 86. — Appian., *Bell. Mithrid.*, § 78.

3 Cyreniaci Achorem deum (invocant) muscarum multitudine pestilentiam afferente, quæ protinus intereunt postquam litatum est illi Deo. (Plin., *Hist.*, X, cap. XXVIII.) Le principal temple de ce dieu était à Accaron. C'est là qu'Ochosias, après être tombé d'une fenêtre, voulait envoyer ses gens pour savoir s'il guérirait. (IV Rois, I, 2.) Jupiter, Mercure, etc., étaient adorés sous le même nom. (Voyez Selden, *De diis syris.*)

4 Pausanias, *Élide*, I, ch. XIV.

cette précaution aux soldats de Cléopâtre [1]. Il n'y a pas jusqu'à Holopherne qui ne se servît d'une cousinière. (Judith, XIII, 10.)

Vinisauf, racontant l'arrivée des croisés dans la ville d'Hébron, parle d'une espèce particulière que je n'ai jamais remarquée que dans la plaine de Jéricho. « L'armée, dit-il, eut beaucoup à souffrir dans ce lieu de la chaleur de la saison et de la piqûre de certaines petites mouches, semblables à des étincelles volantes, et qu'on appelait *cincenelles*. Tout le pays en était rempli : elles piquaient les mains, le cou, la gorge, le visage, et leur piqûre occasionnait sur-le-champ une tumeur brûlante, en sorte que les pèlerins ressemblaient à des lépreux [2]. »

La piqûre des scorpions est beaucoup plus dangereuse, mais il est plus facile de s'en garantir. Les historiens des croisades semblent quelquefois confondre cet insecte avec la *tarente*, qui est une araignée. Vinisauf, Shaw, indiquent la thériaque de Venise comme remède [3] ; Albert d'Aix dit qu'il suffit de presser fortement la place de la piqûre pour en exprimer le venin. Dans les environs de la mer Morte, nous avons trouvé des scorpions jusque sous nos tentes ; mais personne n'en a été inquiété. Le scorpion a une longue queue terminée par un aiguillon avec lequel il pique et insinue son venin ; c'est à cause de cela qu'il est regardé comme l'emblème du

1 Interque signa turpe militaria
Sol aspicit conopeum.
(*Epod.*, IX, XV.)

2 *Bibl. des Croisades*, t. II, p. 710.

3 A Venise, où ils sont très-nombreux, on se guérit de leur piqûre au moyen d'une huile préparée avec le corps même de cet insecte. Déjà dans l'antiquité on a eu l'idée de combattre l'action délétère d'un corps sur l'économie animale par son identique ou son semblable. Ce serait donc là qu'il faudrait chercher la première origine de l'*homœopathie*, de l'*isopathie*, etc. Quant aux scorpions, Oswaldus Crollius, qui écrivait vers la fin du seizième siècle, s'exprime ainsi en traitant des maladies véneneuses qui sont guéries par leur propre antidote : « Les escorpions portent leur guérison aussi bien que les autres animaux ; et, de fait, en Provence, l'on a coutume de casser l'escorpion entre deux pierres et de l'appliquer dessus la picqueure, et, par ce moyen, le mal s'en va d'où il est venu. » (*Des signatures, ou vraie et vive anatomie du grand et petit monde.*)

C'est sans doute la pensée qu'on a voulu exprimer dans l'antiquité par l'histoire de Télèphe, qu'on dit avoir été guéri par la rouille du même fer dont il avait été blessé :

. . . . . Qua cuspide vulnus
Senserat, hac ipsa cuspide sensit opem.
Propert., lib. II, El. I.

traître. *Le prince grec,* dit un vieil auteur, *est comme l'escorpion, qui par devant ne fait nul mal, et poingt (pique) de la queue* [1].

Shaw dit que les scorpions de Zaab et du Sahara sont plus gros et plus noirs que ceux qui sont en deçà de l'Atlas, et que leur venin est beaucoup plus violent et cause souvent la mort [2]. Le scorpion est appelé *hakrâb* dans l'Écriture, et saint Jean en fait mention dans l'Apocalypse. (Apoc., IX, 3, 5.)

Il était d'assez bonne heure quand nous arrivâmes à Tantoura ; nous eûmes le temps de nous établir fort agréablement au bord de la mer, à quelques centaines de pas de ce hameau, et de visiter les ruines du rivage pendant que nos gens allaient chercher des provisions et préparaient notre repas.

1 Bernard le Trésorier, *Hist. des Croisades.*
2 Shaw, t. I, p. 334.

CHAPITRE XVIII

DE TANTOURA A JAFFA

Tantoura. — Ruines de Dor. — Liberté religieuse proclamée par un proconsul romain. — Rivière de Koradjc. — La Zerka ou rivière des Crocodiles. — Crocodeilonpolis. — Victoire des croisés sur Saladin. — Le plongeon. — Césarée ; sa fondation ; son état actuel — Souvenirs bibliques et historiques. — Les Juifs et les Cuthéens. — Le Saint-Graal — Marais de Césarée. — Tortues. — La forêt d'Arsur. — Pays des Phérézéens et des Raphaïm. — Des géants. — Faune de cette contrée. — Galgal. — Aspect de la plaine de Saron. — Antipatris. — Les tentes des Bédouins. — Bataille d'Arsur. — Nahr-Falaik et Nahr-el-Hadhar. — Ruines d'Appolonia. — Siége et destruction d'Arsur. — Le village d'Ali-ebn-Harami, son école et sa mosquée. — Du flux et du reflux de la mer. — Des citernes et des puits. — Troupeaux de bœufs. — Des animaux domestiques. — Le Nahr-Ugeh, ou torrent de Gaas. — Vue de Jaffa. — Notre campement à la porte de la ville.

30 Septembre. Nous avions passé la nuit sur l'emplacement d'une ville puissante, dont il ne reste guère que le souvenir.

Le misérable amas de cabanes qu'on nomme aujourd'hui *Tantoura* était autrefois la ville de Dor, capitale d'une contrée de la terre de Chanaan. Josué en tua le roi (Jos., XII, 23), et donna la ville à la demi-tribu de Manassé, quoiqu'elle fût située dans la tribu d'Aser. (Jos., XVII, 11 ; I Paral., VII, 29.) Le mot Dor signifie *demeure*. Dans l'Écriture elle est appelée Nafath-Dor, c'est-à-dire promontoire de Dor, parce qu'elle était bâtie sur une petite élévation qui s'avance dans la mer : c'est là qu'on en retrouve encore quelques traces. Salomon établit à Dor un des douze intendants qui devaient fournir chacun pendant un mois tout ce qui était nécessaire à la maison du roi. Benabinadab, qui avait l'intendance de Dor, avait épousé Taphet, fille de Salomon. (III Rois, IV, 11.) Dor devint ensuite une forteresse considérable ; le roi de Syrie Antiochus Sidètes,

l'assiégea par terre et par mer avec cent vingt mille hommes d'infanterie et huit mille cavaliers, parce que l'usurpateur Tryphon s'y était réfugié ; mais celui-ci se sauva par mer à Orthosie. (I Mach., xv.)

Sous les Romains, les Juifs y avaient une synagogue ; des jeunes gens de la ville s'étant permis, de leur propre mouvement, d'y placer une statue de l'empereur, le roi Agrippa porta ses plaintes à Pétrone, gouverneur de la province. Celui-ci écrivit une lettre remarquable et très-énergique aux magistrats de cette ville, en leur ordonnant de lui envoyer les auteurs de cet acte audacieux, et de veiller à ce qu'à l'avenir on ne cherchât plus aux Juifs aucune occasion de querelle, et qu'on laissât à chacun la liberté d'adorer Dieu selon ses rites [1].

Ce qu'on est convenu d'appeler tolérance a toujours été plus grand dans ces villes maritimes que dans les villes de l'intérieur. Une foule d'étrangers, attirés par le commerce, étaient venus se mêler à la population juive fixée sur ces rivages. Le principe d'unité religieuse, de croyance en un seul vrai Dieu, s'affaiblit insensiblement parmi les Juifs, qui se trouvaient continuellement en contact avec des idolâtres de toutes les nuances. Aussi Pétrone, dans la lettre que nous venons de citer, parle du dieu César comme du Dieu des Juifs. A des peuples placés dans de telles conditions, il ne faut qu'une seule chose, la paix, pour acquérir de l'or ou pour jouir sans crainte de celui qu'on a gagné ; un seul culte est commun à tous, celui de Mammon ; tous les sentiments de la religion et de la patrie se perdent dans l'intérêt. On s'accommode de tous les dieux

1 Publius Petronius, legatus Tiberii Claudii Cæs. Aug. Germanici, magistratibus Doriensium. Quoniam tam audax est quorumdam vestrum insolentia ut etiam contra edictum Claudii Cæs. Aug. Germanici, quo Judæi permittuntur suis legibus vivere, synagogam eorum profanaverint, illata Cæsaris statua, quod religione ipsorum non est licitum, atque hoc facto non Judæorum tantum pietas læsa est, sed numen etiam Cæsaris, cui rectius in proprio templo statua poneretur quam in alieno, maxime in synagoga, cum justum sit et imperatoris judicio comprobatum ut sui quisque loci sit dominus : ne mea decreta commemorem post contemptam auctoritatem Cæsaris, qui Judæis non religionem tantum permisit, verum etiam æquum civitatis jus cum Græcis cohabitantibus : his ergo de causis eos qui contra edictum Augusti ausi sunt talia, indignantibus etiam propriis magistratibus, hæc furore populi, non suo consensu facta asseverantibus, jubeo per centurionem Vitellium Proculum ad me adduci rationem reddituros. (Josèphe, *Antiq.*, l. XIX, c. vi.)

Voilà un proconsul romain bien autrement avancé en fait de liberté religieuse que les libéraux de nos jours.

et de tous les dominateurs, aussitôt que leurs trônes et leurs autels sont dressés, de peur de troubler le bonheur public en témoignant quelques regrets aux maîtres de la veille. En Judée, ce furent les habitants des montagnes qui défendirent avec le plus d'énergie le culte et les lois nationales. Parcourez l'histoire du monde, partout les peuples des montagnes sont ceux qui ont gardé le plus longtemps, avec leur pauvreté, la santé du corps et de l'âme, leur vertu, leur nationalité et leur foi.

Josèphe cite la ville de Dor parmi celles qui furent relevées et fortifiées par Gabinius [1].

Dor eut depuis un évêque chrétien, qui dépendait de l'Église métropolitaine de Césarée. Un de ses évêques assista à un concile de Constantinople ; mais, au temps de saint Jérôme, cette ville était déjà entièrement détruite, et sainte Paule en admira les ruines [2]. A l'époque des croisades, les chrétiens rebâtirent une ville ou une forteresse sur son emplacement ; elle était appelée Mirla [3]. On l'a aussi désignée sous le nom de Tortosa. Aujourd'hui on la nomme Tortura (hauteur de Dora), et plus communément Tantoura. Il ne reste debout au sommet du promontoire qu'un seul pan de mur, dernier débris sans doute d'une tour de la forteresse des croisés ; il s'élève comme une colonne au milieu de cette ville ensevelie : il semble que la première tempête le confondra avec le sable qui entoure sa base ; un bouquet de verdure couronne son sommet, sur lequel des oiseaux de proie viennent continuellement se reposer. Au-dessous, et sur des rochers travaillés par la main des hommes, on voit encore quelques bouts de murs aussi solides que leurs fondements. La côte est coupée par plusieurs petites baies ; au bord de la mer, il y a des dunes dont la base rocheuse ressemble aux scories d'un volcan ; les pores nombreux de ces rochers sont remplis de coquillages, il y en a une grande quantité au bord de la mer. C'est à ces coquillages que cette ville dut son existence et sa richesse [4] ; car, de même que ceux de Tyr, ils donnaient de la

1 *Antiquités*, l. XVI, c. XIV.

2 Mirata ruinas Dor, urbis quondam potentissimæ... (Hieron., *Epitaph. Paulæ.*) Vide *Onomast.*, art. Nephe-Dor.

3 Voir la *Chronique de Vinisauf*.

4 Claudius Julius apud Steph. Byz.



pourpre, et plusieurs voyageurs modernes, comme Buckingham, Seetzen, Olivier, assurent avoir reconnu le *murex trunculus* et l'*helix janthina* parmi ceux qui garnissent ce rivage. Des rochers à lames horizontales, qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer, garnissent une anse arrondie qui baignait la ville ; ils sont creusés par le bas et percés de plusieurs trous : quand les vagues viennent les frapper et s'engouffrer par-dessous, les eaux jaillissent par ces ouvertures, comme les jets d'eau de nos jardins. Des pêcheurs, tenant leur amorce à un bâton, la font passer par ces ouvertures, et prennent les poissons qui viennent se cacher en grand nombre sous ces rochers. Le port est petit et sans profondeur ; il est abrité par des îlots, qui ne laissent qu'un étroit passage vers le sud.

C'est dans ce port que s'embarquèrent, après la prise de Saint-Jean-d'Acre (en mai 1291), les derniers croisés pour s'en retourner en Europe. Je n'ai vu dans ce port que de petites barques. Vis-à-vis est la mauvaise bourgade actuelle, qui n'a que trois cents habitants : ils sont mahométans, et ils font un commerce de blé et de lentilles dont nous voyons de grands tas dans une aire au milieu de la plaine. Les aires ici et dans toute la Palestine sont plus vastes que dans le Liban ; c'est aussi un terrain aplani, ouvert au milieu des champs, où le blé est battu ou foulé et mis en tas : les plus grandes que j'aie vues étaient près de Tantoura, de Saint-Jean-d'Acre, de Nazareth, et dans la plaine d'Esdrelon. Celles-ci sont des espèces de halles au blé en plein vent, où l'on vient de fort loin faire ses approvisionnements. C'est encore comme aux temps bibliques, où il est fait mention de l'aire d'Atad (Gen., L, 10), de l'aire de Nachon (II Rois, VI, 6), de l'aire d'Ornan. (II Rois, XXIV, 16.) Isaïe parle de quatre manières de battre les grains, selon leurs différentes espèces : avec le fléau, la planche garnie de pointes de fer, la roue de chariot, et la trituration sous les pieds des bœufs ou des chevaux. (XXVIII, 27, 28 [1].) La paille devient très-menue et sert de fourrage : on la sépare du grain en jetant l'un et l'autre en l'air avec une pelle ; la paille est portée au loin par le moindre vent. Le prophète Osée s'est

[1] Voyez aussi : Isaïe, XLI, 15 ; I Cor., IX, 9 ; I Tim., V, 18 ; Jacq., V, 4. — Homère compare les coursiers d'Achille, qui foulaient les cadavres et les armes des Troyens. « aux taureaux au large front foulant la moisson dans une aire unie où les grains légers des épis sautent sous les pieds de ces animaux mugissants. » (*Illiade*, XX.)

servi de cette figure en parlant de la dispersion des enfants d'Israël : « Ils seront dissipés, dit-il, comme la menue paille qu'un tourbillon emporte de l'aire. » (XIII, 3.) Il était défendu aux Israélites de lier la bouche du bœuf qui foulait le grain dans l'aire. (Deut., XXV, 4.) Cette défense est encore respectée dans quelques partie de l'Asie [1], surtout par les musulmans.

Une source, située à égale distance entre l'ancienne ville et le village actuel, abreuve toute la population, et les femmes y vont constamment puiser de l'eau. La source est si près de la mer, que chaque vague un peu forte vient y mêler ses eaux.

C'est près de Tantoura que finit la chaîne du Carmel : c'est pourquoi les Arabes appellent ce lieu *Ras-el-Hetschel*, extrémité de la plaine.

Nous levâmes notre petit camp vers huit heures, et, après une heure de marche, nous atteignîmes la rivière peu considérable appelée *Koradje* (Kerseos). Allant toujours directement au sud, à travers une plaine sablonneuse, nous fûmes bientôt au bord de la rivière *Zerka* (Nahr-el-Zerka) [2], que nous passâmes à gué à quelques pas de son embouchure, près des restes d'un pont : ce devrait être l'ancien Crocodilon, le fleuve des Crocodiles. *Il est ainsi appelé*, dit Vinisauf, *parce que des crocodiles avaient autrefois dévoré deux soldats qui se baignaient dans ses eaux.* Ce nom a une origine beaucoup plus ancienne, puisque Pline, Strabon et Ptolémée en font mention, ainsi que d'une ville qui était bâtie à son embouchure, Crocodeilonpolis [3], mais qui était déjà détruite du temps de Strabon [4].

Sur la rive gauche de la rivière se trouve un tertre peu élevé, sur lequel on remarque quelques débris de constructions et les restes d'une tour : c'est probablement là que devait se trouver la petite ville dont parlent les auteurs anciens.

Je n'ai pas remonté la rivière pour m'assurer si elle forme plus haut ces marais profonds qui nourrissaient des crocodiles ; mais il est certain qu'il n'y a jamais eu de crocodiles dans la partie de son

1 Shaw, *Voyages*, p. 221. — Russel, *Hist. nat. d'Alep*, Ire partie.

2 Zerka veut dire *bleu foncé*. Un autre fleuve du même nom se jette dans la mer Morte : c'est le Yabbok de la Bible.

3 Plin., *Hist. nat.*, l. V, c. XIX.

4 Strab., l. XVI, p. 758.

cours que j'ai pu observer : dans cette saison , il y a à peine deux pieds d'eau, et le rivage peu élevé ne permet guère qu'il y en ait le double dans la saison des pluies. Je crois donc que c'est à la partie supérieure du fleuve ou aux marais appelés *Marsh-ez-Zoar* qu'il faut appliquer ce qu'on lit sur le fleuve des Crocodiles. D'après des relations de voyage fort récentes, l'existence des crocodiles dans cette rivière, et même dans plusieurs autres de cette côte, est mise hors de doute [1]. Voici comment on explique la présence des crocodiles dans cette rivière : Deux frères régnaient anciennement à Césarée ; l'aîné, mécontent de ne pas régner seul, tendit des pièges à son frère, qui souffrait de la lèpre, pour le faire mourir. Comme le plus jeune aimait à se baigner pendant la saison chaude, l'aîné pensa que s'il faisait venir des crocodiles du Nil pour en peupler les rivières voisines, ils pourraient bien dévorer son frère : c'est ce qui arriva [2].

Une bataille sanglante a été livrée sur le bord de ce fleuve par les croisés à l'armée de Saladin. Voici comme elle est racontée dans la chronique de Jean Bromton :

« Richard, approchant de Césarée et du fleuve qui porte le même nom, rencontra Saladin et sa grande armée, qui, occupant les rives du fleuve, se disposaient à arrêter les chrétiens dans leur marche. Richard, qui vit que les croisés et les bêtes de somme périraient de soif pendant la nuit si l'eau leur manquait, ou seraient tués par les Sarrasins qui les environnaient, s'ils tentaient de reculer, partagea aussitôt son armée par bataillons, et donna l'ordre d'attaquer vigoureusement les ennemis. Il se fit jour à travers leurs rangs, et, traversant le fleuve avec les siens, il se rendit maître des deux rives [3]. »

Saladin fut blessé d'un coup de lance par le roi d'Angleterre et il ne parvint qu'avec peine à s'éloigner du combat.

C'est ici que j'ai remarqué pour la première fois l'oiseau désigné par le mot *schâlâch* dans l'Écriture, et que les Grecs appelaient *katarraktès :* c'est le *plongeon*. Je l'ai observé depuis sur plusieurs autres rivières. Il se nourrit de poisson : pour le prendre, il s'élève

1 Petermann, *Mittheilungen*, 1858, p. 8.

2 Fetellus, *De situ urbis Jerusalem et de locis sanctis*.

3 *Chronicon Johannis Bromton, abbatis Jornalensis*, t. I, c. DCCXXV ; *Biblioth. des croisades*, t. II, p. 748.

à une quinzaine de pieds au-dessus de la surface de l'eau, où il plane en cherchant sa proie ; quand il l'a aperçue, il se place verticalement, et fond sur elle comme un trait.

Un bel aqueduc, qu'on peut suivre encore dans toute sa longueur, quoiqu'il soit souvent enfoui sous le sable, portait les eaux de la Zerka à Césarée, dont on aperçoit bientôt les ruines imposantes.

Il était une heure lorsque nous y arrivâmes. Nous franchîmes d'abord les fossés et les murs d'enceinte, en partie parfaitement conservés ; on croit entrer dans une ville de guerre moderne. En pénétrant plus avant, on se trouve au milieu de ruines immenses, qui semblent faites de la veille, et plutôt par un tremblement de terre que par la main des hommes ; car l'homme détruit comme il édifie, pierre par pierre ; il démonte ses propres œuvres : Dieu seul les anéantit tout d'un coup. A Césarée, des murailles tout entières gisent sur le sol, ou ont été jetées dans la mer. D'immenses colonnes de granit, des blocs de marbre, des fragments de porphyre, des débris de temple et de palais, des tours renversées, un amphithéâtre comblé, des troupeaux de Bédouins, tout cela est entassé, confondu sur une vaste étendue.

Un fort, appelé *Tour de Straton*, peut-être du nom du général qui y commandait les troupes de Darius lorsque Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître, et qui paraît l'avoir agrandi et fortifié, occupait alors l'emplacement de Césarée.

Hérode l'Ascalonite, dit le Grand, et qui ne le fut que par ses crimes, le même qui régnait à Jérusalem quand Jésus naquit à Bethléem, qui fit massacrer les Innocents, mourir ses proches, ses amis, sa femme, étrangler ses enfants, et qui périt rongé de vers, fut celui qui bâtit cette ville en l'honneur d'Auguste et lui donna le nom de Césarée : vil jusqu'à l'impiété, il érigea dans sa nouvelle ville un temple à Auguste, comme à un dieu, parce qu'il lui avait conservé et agrandi son royaume.

Cependant Josèphe nous fait connaître qu'Hérode avait encore un autre motif, celui d'élever une forteresse capable d'imposer aux Juifs toujours prêts à se soulever [1].

Outre différents édifices dont nous aurons occasion de parler

[1] Josèphe, *Guerre*, l. II, c. XIV.

dans la suite, Hérode, pour flatter tous ceux qu'il voulait dominer, fit construire des gymnases à Tripoli, à Ptolémaïs, à Damas, des remparts à Byblos, des lieux d'assemblée, des greniers publics, des temples à Béryte et à Tyr, des théâtres à Sidon, des aqueducs à Laodicée, des bains et des portiques à Ascalon.

Josèphe [1] se plaît à décrire les immenses travaux que fit Hérode à Césarée pour orner, défendre sa nouvelle ville, et en faire un lieu de délices. Il construisit un port magnifique, égal en grandeur à celui du Pirée, en jetant dans la mer des masses énormes de rochers qu'il fallait aller chercher au loin. Un vaste quai, embelli par de nombreux édifices de marbre, entourait ce port, *locus ad inambulandum animi causa jucundissimus ;* de hautes tours, dont la plus belle était consacrée à la mémoire de Drusus, protégeaient les murs; sur un monticule s'élevait un temple que les navigateurs apercevaient de loin, et dans lequel étaient les statues de Rome et de César. Les cloaques mêmes, dit Josèphe, étaient admirables ; un théâtre, et, dans la partie méridionale du port, un amphithéâtre, se faisaient remarquer par leur solidité et leur étendue : tous ces travaux furent terminés dans l'espace de douze ans, avec des subsides enlevés aux Juifs. Alors Hérode donna des fêtes splendides en l'honneur d'Auguste ; elles devaient être renouvelées tous les cinq ans.

On voit par cette description quels étaient les sentiments religieux et patriotiques de Josèphe, de même que ceux d'Hérode. C'est une ville païenne, ornée de cirques et de temples dédiés aux faux dieux et plus encore aux véritables dieux d'Hérode, c'est-à-dire les empereurs romains, que ce roi des Juifs avait élevée au milieu de la Judée : aussi elle se peupla bientôt d'une foule de païens accourus de toutes les parties de la Syrie et de la Grèce.

Cette ville, qui devint une des plus grandes de la Palestine, fut bâtie vingt-deux ans avant Jésus-Christ, et appelée Césarée de Palestine, pour la distinguer de Césarée de Philippe. Dans la suite, on la nomma Colonia Flavia, lorsque Vespasien lui accorda les priviléges de colonie romaine, et elle devint la capitale de toute la Palestine après la ruine de Jérusalem.

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XV, c. XIII.

[2] Il existe plusieurs médailles de Césarée : voir Ekhel, 428.

Cette ville est fréquemment citée dans le Nouveau Testament. Hérode Agrippa y vint après la délivrance miraculeuse de saint Pierre, et après avoir ordonné qu'on menât au supplice les soldats qui l'avaient gardé. Étant monté sur son trône avec ses habits royaux, il harangua le peuple, et le peuple s'écria : « C'est la voix d'un dieu, et non pas d'un homme ! » En ce moment, un ange du Seigneur le frappa et il mourut dévoré par les vers. (Act., XII.)

Césarée est la première ville des Gentils qui fut éclairée des lumières de la foi dans la personne du centurion Cornélius : il était Romain de naissance, et se trouvait à la tête d'une cohorte italienne. Averti par un ange, il fit chercher saint Pierre, qui vint de Joppé et le baptisa avec ses parents et ses amis. (Act., X.) Cornélius succéda à Zachée, premier évêque de cette ville. Du temps de saint Jérôme on voyait encore sa maison, qui avait été convertie en église. D'après l'*Itinéraire d'Antonin*, les bains que Cornélius avait fait construire existaient encore l'année 333.

L'apôtre saint Philippe vint à Césarée, après avoir baptisé le gardien des trésors de la reine d'Éthiopie (Act., VIII, 40) ; il y avait sa demeure. Ses quatre filles y vivaient dans la prière et la virginité ; elles peuvent être regardées comme les premières religieuses du monde chrétien ; Dieu leur avait accordé le don de prophétie. Sainte Paule, dans son pèlerinage de la Terre Sainte, visita leurs chambres, qui étaient alors en grande vénération [1].

Saint Paul fut amené à Césarée par les fidèles lorsque, ayant disputé à Jérusalem avec les Grecs, ceux-ci cherchèrent à le tuer. (Act., IX, 30.) L'Apôtre s'arrêta dans cette ville en revenant d'Éphèse, et plus tard il demeura quelques jours dans la maison de saint Philippe : ce fut alors que le prophète Agabus lui annonça qu'il serait lié par ses ennemis à Jérusalem. Saint Paul lui répondit : *Je suis prêt non-seulement à être enchaîné, mais à mourir pour le nom du Seigneur Jésus* (Act., XXI.) Peu après son arrivée à Jérusalem, il fut saisi par les Juifs, qui ne lui pardonnaient point sa conversion, maltraité et livré au tribun romain, auquel il imposa par sa fermeté, comme il venait de le faire au peuple. Envoyé à Césarée sous une escorte de deux centurions, deux cents soldats, soixante et dix ca-

[1] Hieron., *in Epit. Paulæ;* Act., XXI.

valiers et deux cents lances, il fut mis en prison dans le palais même d'Hérode, et il y demeura deux ans, parce que le gouverneur Félix *voulait plaire aux Juifs.* Ce fut pendant ce temps qu'il parla avec tant de force à Agrippa, que ce roi lui dit : *Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien.* Saint Paul s'embarqua à Césarée pour aller à Rome. (Act., xxvi.)

Saint Paul n'avait que trois coudées, nous dit un auteur, *et pourtant il touchait le ciel.* Oui, il touchait le ciel, où il puisait constamment une science et une force divines. Il a confondu par son courage, par sa sainteté, par son éloquence, la synagogue, l'aréopage, la corruption de Rome et la philosophie de tous les temps. Bossuet disait que, si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les épîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. Aussi les ennemis du christianisme, qui s'en prennent à tout, sont toujours embarrassés quand il s'agit des écrits de ce grand homme ; ils n'ont à leur opposer que les sarcasmes et les injures, de même qu'autrefois, parmi les Athéniens qui l'entendirent parler de la résurrection des morts, que les impies redoutent plus que le néant, les uns se moquèrent de lui, tandis que les autres s'en allèrent en disant : « Nous vous écouterons sur cela une autre fois, *Audiemus te de hoc iterum.* » (Act., xvii, 32.) Saint Pierre, en louant la sagesse qui a été donnée à Paul, et qui est exprimée dans ses lettres, dit cependant qu'elles renferment des passages difficiles à entendre, et condamne ces hommes ignorants et légers qui les détournent, aussi bien que les autres écritures, à de mauvais sens pour leur propre ruine. (II Épît., iii, 16.)

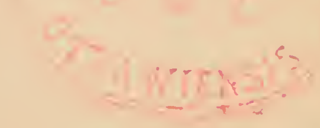
Vespasien apprit à Césarée la mort de Néron et l'avénement de Galba ; il fit partir immédiatement son fils Titus, accompagné du roi Agrippa, pour complimenter le nouvel empereur. L'année suivante (69), il reçut dans la même ville la nouvelle de l'avénement de Vitellius : cette nouvelle excita le mécontentement de l'armée qui était sous ses ordres, et qui le proclama empereur à Césarée, tandis que d'autres légions le proclamaient aussi à Alexandrie.

Les habitants de Césarée étaient en grande partie Grecs ou Syriens ; comme ils s'entendaient fort mal avec les Juifs, qui, riches et puissants, voulaient occuper seuls le sénat de la ville, une insurrection sanglante s'éleva. Les Juifs se prévalaient de ce que le fondateur de la nouvelle ville, Hérode, était Juif, tandis que les Syriens

alléguaient que, lorsqu'elle s'appelait Tour de Straton, il n'y avait pas un seul Juif dans la ville. Pendant quelque temps, les Juifs durent se retirer avec leurs livres sacrés à Narbata, qui était peu éloignée à l'est de Césarée ; mais, étant revenus, ils furent tous massacrés, sans que le gouverneur romain cherchât à l'empêcher. Il s'ensuivit bientôt, entre les Juifs et les Romains, une guerre générale, qui amena la ruine de la Judée[1].

Il y a un article du Talmud qui explique mieux encore que la relation de Josèphe le motif secret de la haine que les autres habitants de Césarée portaient aux Juifs, et cet article nous concerne tous tant que nous sommes ; le voici : *Il est permis de faire l'usure aux Cuthéens de Césarée*[2]. Nous sommes encore tous des Cuthéens pour les fils d'Israël. C'est là la principale cause de ces persécutions déplorables, qui se succèdent à travers les siècles et sont comme des jalons ensanglantés qui marquent les temps de calamité publique et les époques les plus funestes de l'histoire. Quand les peuples étaient dans la détresse et qu'ils voyaient, accumulées dans les mains des Juifs, des richesses souvent acquises par des usures monstrueuses et des gains honteux, ils se vengeaient sur eux de leurs malheurs : ils les expulsaient de partout et quelquefois ils les exterminaient sans pitié. Les Israélites ont été ainsi chassés de l'Allemagne, de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, etc. La législation la plus tolérante à leur égard a été celle des États de l'Église, et tandis qu'ils étaient persécutés dans tous les pays de l'Europe, ils pouvaient vivre paisiblement dans les États de l'Église, sous la protection du pape[3]. C'est pour cela qu'on a vu dernièrement, lorsqu'un roi impie a envoyé ses troupes à Rome consommer un attentat sacrilége qu'Attila lui-même n'avait osé commettre, on a vu ces mêmes Juifs s'empresser d'envoyer à ce forban couronné une adresse de félicitations pleine d'injures et de calomnies contre les papes. Ce que les Juifs ont été sur le Calvaire, ils l'ont été dans tous les temps et ils le sont encore aujourd'hui : LES ENNEMIS DU CHRIST. « *Sicut patres vestri, ita et vos*[4] ; tels qu'étaient vos pères, ainsi vous êtes. »

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XX, ch. VIII.
[2] Talmud de Jérusalem, traité Gnaboda-Zara, ch. V, fol. 24, col. 4.
[3] Voir le *Mémoire* que M. Capefigue a adressé à l'Institut sur cette matière.
[4] *De Actibus apost.*, VII, 51.



C'est à Césarée que Titus, venu d'Alexandrie par le désert avec les renforts qu'il était allé chercher en Égypte, organisa l'armée qui devait enfin assiéger Jérusalem; on l'évalue à quatre-vingt mille hommes [1].

Saint Procope de Jérusalem fut le premier chrétien qui souffrit le martyre à Césarée. Le juge Paulin lui ayant commandé de sacrifier aux quatre empereurs qui gouvernaient alors le monde (Dioclétien, Galère, Maximien Hercule et Constance Chlore), Procope lui cita en souriant ce vers d'Homère : *Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres; qu'il n'y ait qu'un seigneur et qu'un roi.* Cette réponse lui valut un arrêt de mort.

Comme nous l'avons vu, Césarée eut un évêque dès les premiers temps de l'Église; plus tard elle eut un siége métropolitain, auquel tous les évêques de la Palestine étaient soumis [2], elle le conserva encore lorsque fut érigé le siége patriarcal de Jérusalem : ce fut un des trois siéges métropolitains de la Palestine, relevant du patriarche. L'archevêché de Césarée fut rétabli lorsque les croisés se furent emparés de cette ville, et il subsista aussi longtemps que le royaume chrétien en Palestine [3]. Durant cette époque, elle eut une série de sept évêques dont un, Éracle, devint patriarche de Jérusalem, en 1180. Un concile tenu à Césarée l'an 195 décida que la Pâque devait être célébrée le dimanche, jour où le Sauveur avait triomphé de la mort. Plusieurs autres conciles y furent tenus jusqu'en 553.

Ce fut à Césarée qu'Origène, ce docteur *tombé comme un éclair du ciel en terre*, fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, et qu'il expliqua les divines Écritures.

Eusèbe, qui nous a laissé de si précieux écrits sur la Terre Sainte, était évêque de Césarée. Un grand nombre de martyrs expièrent en cette ville leur attachement à la foi de Jésus-Christ [4], entre autres saint Procope de Jérusalem; Zachée, diacre de Gadara; Alphée d'Éleutheropolis, le jeune Appien de Lycie, Pierre appelé Abselamus, la vierge tyrienne Théodosie, saint Athanase de Perse, saint Pamphyle de Béryte à qui on doit de si savants ouvrages sur l'Écri-

1 Jos., *Guerre*, liv. II, ch. XIV ; liv. III, ch. IX.

2 Hieron., *Epist.* XXXVIII *ad Pammach.* ; Reland, p. 676.

3 Guillaume de Tyr, liv. XIV, ch. XII. — S. Car. a S. Paulo, *Geogr. sacr.*, p. 299.

4 Euseb., *De Mart. Pal.*

ture, et tant d'autres, qui sont les véritables grands hommes de Césarée. Rien n'est sublime comme les réponses que donnèrent ces martyrs, pendant les plus cruels tourments, aux magistrats qui refusaient leurs hommages au seul vrai Dieu et sacrifiaient à de viles statues de bois et à des empereurs plus vils encore. C'est parce qu'ils disaient : *Je suis chrétien*, qu'on leur déchirait les côtes, qu'on leur arrachait les dents, les yeux et les entrailles, qu'on les brûlait à petit feu : c'était leur seul crime aux yeux des grands, des savants et des sages de ce temps-là, qui ressemblent si fort aux grands, aux savants et aux sages de notre temps.

Plus tard, les chrétiens de Césarée eurent encore à souffrir beaucoup d'outrages et de persécutions de la part des Samaritains et des Sarrasins. Enfin, ils furent délivrés, pour quelque temps du moins, par l'arrivée des croisés, qui prirent la ville d'assaut sous la conduite de Baudouin Ier, l'an 1101 [1]. Il est souverainement à déplorer que bien des crimes aussi aient été commis à cette occasion. On les a reprochés aux croisés en général, au lieu de les imputer à cette foule d'aventuriers et de malfaiteurs que la soif de l'or avait poussés à leur suite.

Après leur victoire, les chrétiens installèrent immédiatement un archevêque à Césarée.

Plusieurs faits fort curieux sur le siége de cette ville se trouvent dans les *Annales de Gênes*, par Caffaro [2]. Le célèbre vase de la sainte cène, appelé le Saint-Graal, a été trouvé à Césarée à cette époque. Voici la légende (un peu merveilleuse) qu'on lui a faite. La reine de Saba avait apporté ce vase d'Éthiopie, où il servait au culte du Soleil, et l'avait donné à Salomon. Il demeura dans le trésor royal jusqu'au temps d'Hérode ; puis il passa en la possession du sénateur Nicodème. C'est par lui qu'il fut mis à la disposition de notre Sauveur pour la sainte cène. Joseph d'Arimathie recueillit dans ce même vase le sang qui découla des plaies de Jésus sur la croix, et c'est de là que lui est venu le nom du sang royal (Sanguis regalis, Sangreal, Saint-Gréaal ou Saint-Graal (on croit que ce mot est celtique). L'apôtre saint Philippe l'apporta dans sa maison à

[1] Théoph., *Chron. ad ann.* 548 ; — Guill. de Tyr, XIV, XII.

[2] *Caffari ejusque continuatorum Annales Genuenses ab anno* 1100 *ad annum usque* 1293, t. VI, p. 248.

Césarée. Une nombreuse communauté chrétienne s'étant formée dans cette ville, le temple païen bâti par Hérode fut converti en église; on y déposa le Saint-Graal. Il y demeura après la prise de Césarée par Omar, et pendant tout le temps que cette église servit de mosquée durant l'occupation musulmane. A la fin de la première croisade, les Génois et les Pisans étant allés au secours du royaume naissant de Jérusalem, les chrétiens assiégèrent la ville de Césarée et la prirent le quinzième jour. Ils y firent un riche butin; mais les Génois ne voulurent avoir pour leur part que le Saint-Graal, qui fut trouvé dans la grande mosquée. Ils le rapportèrent à Gênes et le placèrent dans la cathédrale de Saint-Laurent, sous le nom de *Sacro Catino*. Après l'invasion française en Italie, il avait été enlevé et transporté à Paris; rendu aux Génois, on dit qu'il fut brisé en route. On le conserve à la sacristie de Saint-Laurent. Je l'ai vu à l'hôtel municipal de Gênes, où le syndic me le fit voir avec un livre et une lettre de Christophe Colomb. C'est un onyx de forme sexangulaire; le diamètre de la coupe est de treize pouces, sa hauteur de six et demi. Guillaume de Tyr, qui l'a décrite, donne les mêmes dimensions. Une des moitiés de la coupe a été brisée en cinq ou six morceaux; on les a rajustés, mais un manque. Le vase est richement enchâssé; des lames d'or en ornent l'étui. Ce vase a longtemps passé pour une émeraude; mais le syndic, qui en faisait les honneurs d'une façon assez irrévérencieuse, me dit que les *intelligents* savent que ce n'est que du verre. On prétend que le morceau qui manque a été analysé à Paris, et que ce n'est que depuis lors qu'on en connaît la nature. Puisque l'invention du verre est antérieure à Jésus-Christ, ce n'est pas cette analyse qui peut faire rejeter l'opinion de ceux qui croient que ce vase a servi pour la sainte cène. La légende qui concerne le Saint-Graal ne peut assurément s'appuyer sur des documents historiques, mais elle est au moins fort remarquable.

La ville de Césarée passa plusieurs fois encore des mains des chrétiens dans celles des musulmans. Saint Louis releva ses murailles détruites. *Le roi*, dit Joinville, *les fit refaire en grande diligence, et fit bien fortifier la ville, en sorte que tout le monde s'émerveilloit comme en si peu de temps il avoit pu si bien clore la cité de murs* [1].

1 Matthieu Pâris donne des détails peu connus sur le séjour des croisés à Césarée pendant cette époque: voir *Bibl. des croisades*, t. II, p. 843.

En 1265, Césarée tomba pour la dernière fois dans les mains des infidèles, qui la ruinèrent de fond en comble.

Bibars [1], sultan d'Égypte, voulant se venger des chrétiens, qui, dans leur faiblesse, en appelaient à toutes les nations voisines, et s'étaient alliés avec ses ennemis, vint tout à coup fondre sur Césarée, et l'emporta en peu de jours. Voici comment Makrisi raconte cet événement : « Bibars, en se mettant en marche, avait, à dessein, dissimulé son projet, afin de prendre la ville au dépourvu. Il feignit de n'être occupé que du plaisir de la chasse ; les émirs avaient ordre de faire comme lui : personne dans l'armée ne savait où l'on allait. En attendant, on travaillait nuit et jour aux machines du siége ; le sultan lui-même était au milieu des ouvriers, les animant par son exemple. Quand tout fut prêt, l'armée se rassembla tout d'un coup devant Césarée. On était alors au jeudi, 9 de gioumadi premier (26 février), et les habitants n'avaient fait aucun préparatif. L'attaque eut lieu le jour même. Les soldats, se faisant des espèces d'échelles avec les piquets de fer et les courroies de leurs chevaux, sautèrent dans les fossés et escaladèrent les remparts. En un moment la ville fut occupée, et les chrétiens se réfugièrent dans la citadelle : c'était un des châteaux les mieux bâtis et les plus forts de la Palestine ; le roi de France (saint Louis), pendant son séjour en Palestine, l'avait fortifié avec beaucoup de soin ; il était entouré de tout côté de fossés baignés par les eaux de la mer ; les pierres qui avaient servi à sa construction étaient extrêmement dures et s'enchâssaient les unes dans les autres en forme de croix, ce qui les mettait à l'épreuve de la brèche et de la mine ; après même qu'on était parvenu à creuser sous le mur, la partie supérieure restait suspendue et ne tombait pas. Pendant qu'on l'attaquait, Bibars envoya dévaster les pays situés du côté du Jourdain, ainsi que les campagnes d'Acre.

« Cependant les assauts ne discontinuaient pas. Le sultan s'était

[1] Bibars était un esclave syrien, qui s'éleva par ses talents, sa valeur et ses crimes, à la dignité de sultan des Mamelouks. Ses exploits contre les Tartares, qu'il chassa de la Syrie, et ses succès sur les chrétiens, qu'il réduisit à s'enfermer dans Saint-Jean d'Acre, l'ont fait surnommer par les musulmans *Abou-foutouh*, père de la Victoire. Il mourut empoisonné en 1277. Nous aurons souvent occasion de parler de ses cruautés.

établi en face de la citadelle, au haut d'une église, d'où il dirigeait les attaques. Quelquefois il s'avançait dans les machines roulantes, et venait visiter lui-même la brèche. Un jour, on le vit, le bouclier à la main, combattre avec intrépidité, et à son retour avoir son bouclier hérissé de traits. Il ne cessait de donner lui-même l'exemple de la bravoure : quiconque se distinguait était sur-le-champ récompensé; plusieurs fois il distribua des robes d'honneur aux émirs et aux soldats. A la fin, les chrétiens, lassés de tant d'efforts, se rendirent moyennant la vie sauve. Le siége n'avait duré que quelques jours. La ville fut détruite ; les émirs et les soldats se partagèrent les travaux ; le sultan y prit part en personne.

« On dévasta aussi les environs ; les arbres furent coupés, les maisons rasées. Quand tout fut détruit, le sultan se remit en marche et se porta contre Arsouf[1]. »

Il n'y a plus aujourd'hui un seul habitant à Césarée. L'espace occupé par ses ruines forme un parallélogramme de 540 pas de long sur 350 de large. La ville devait avoir quatre portes, dont deux sont encore visibles ; une d'elles, assez bien conservée, nous servit d'abri : elle est près d'un puits où de jeunes Arabes tiraient de l'eau pour abreuver leurs troupeaux. La forteresse s'avançait dans la mer sur une pointe de rocher ; de chaque côté il y avait un port : dans ce fort ou château il y a des voûtes du treizième siècle qui ont été élevées sur des soubassements romains. Dans la partie nord-ouest de la ville on remarque encore les fondements d'une église souterraine. En face de la citadelle, plusieurs murs de soutènement de l'église sur laquelle se tenait Bibars pour diriger l'attaque sont encore debout. Tout le pourtour de cet édifice se reconnaît à ces restes de murs qui n'ont plus que quelques pieds de hauteur. Les bases de plusieurs tours sont assez bien conservées ; il y en a dix du côté de l'orient seulement. Dans ces dernières années, on a achevé de démolir les plus beaux monuments de cette ville pour en transporter les débris à Saint-Jean-d'Acre et à Jaffa. Césarée est à 31 milles de Jaffa, à 25 de Naplouse, et à 20 de la pointe du Carmel ; les Arabes l'appellent encore Kaiçariyé[2].

[1] *Bibl. des crois.*, t. IV, p. 491.

[2] Jules David, *Syrie moderne;* Munk, *Palestine*, p. 59; Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, t. IV, p. 160 ; Scholz, 147 ; Prokesch, 29 ; Allioli, 424.

Un des plus touchants récits de la Vie des Pères du désert se rattache à l'histoire de Césarée. Saint Martinien vivait sur une montagne voisine dans une grande austérité ; le bruit de ses vertus se répandit au loin. Un jour qu'on s'en entretenait dans une place de Césarée, une femme nommée Zoé dit que Martinien n'était pas moins fragile que les autres hommes, qu'il ne passait pour vertueux que parce qu'il n'avait pas l'occasion d'offenser Dieu ; et, pour en donner la preuve, elle se rendit dans sa cellule afin de le porter au mal. Mais le Seigneur vint en aide à son serviteur. Martinien, qui avait été sur le point de faiblir, alluma du feu, et, en présence de cette femme, il se mit au milieu du brasier, les pieds nus, et se disant en lui-même : « Que t'en semble, Martinien ? ce feu est-il comparable à celui de l'enfer, que le démon te prépare si tu commets le péché ? » Cette femme fut touchée de repentir, et elle se retira à Bethléem dans le monastère de sainte Paule, où elle vécut dans la pénitence pendant dix ans, et mourut dans la paix du Seigneur[1].

Nous étions à peine installés depuis un quart d'heure dans les ruines de Césarée que trois Bédouins, armés de lances, y arrivèrent avec toute la vitesse de leurs chevaux : on leur avait fait sans doute des signaux ; car il était impossible qu'ils nous eussent aperçus, blottis comme nous l'étions sous la porte de la ville. Je ne sais s'ils étaient venus dans de mauvaises intentions, mais nous étions trop nombreux pour qu'ils pussent nous attaquer.

Après avoir fait une assez longue station, nous continuâmes notre route sur le rivage de la mer. Nous avions fait à peine une lieue de chemin que j'aperçus une foule de canards sauvages sur une nappe d'eau que je crus d'abord peu considérable ; m'en étant approché, je reconnus qu'elle était fort longue, sur une largeur de cent à cent cinquante pieds. Elle est encaissée comme un fleuve, et ses bords sont garnis d'arbres et de roseaux ; c'est évidemment l'*Étang de Césarée* et le *lacus Crocodilorum*, dont parlent les auteurs du moyen âge, qui porte aujourd'hui le nom de *Moiet el Tamzah* (eaux des crocodiles), et qui a dû nourrir un grand nombre de ces animaux[2],

[1] *Vies des Pères des déserts d'Orient.*

[2] Jacques de Vitri, ch. LXXXVI. Adrichomius dit que Césarée est entourée à l'occi-

Pococke suppose que, cette contrée ayant reçu une colonie d'Égyptiens, les habitants auront voulu avoir leurs dieux près d'eux, et les auront logés dans ce marais [1]. J'ai vu dans les ruines de Karnak les bassins sacrés où étaient entretenus les crocodiles ; ils sont beaucoup moins grands et moins profonds que l'étang de Césarée. Pococke assure qu'on a porté à Saint-Jean-d'Acre des crocodiles provenant de ce lac, et qu'ils avaient de 3 à 6 pieds de longueur. Ce lac est formé par une petite rivière appelée Hadar ; mais je crois qu'on la confond avec la rivière Haddar que nous rencontrerons plus loin.

Le docteur Roth explora pendant cinq jours les bords de la Zerka et du Difleh et trouva enfin dans le sable l'empreinte d'un crocodile : elle avait six pieds de longueur. Les gens du pays lui dirent qu'ils en tuaient souvent parce qu'ils dévorent leurs chèvres et leurs moutons. Le vice-consul de Prusse à Caïfa, M. Ziffo, a raconté au même voyageur qu'on lui apporte des crocodiles de temps en temps et que depuis peu il en avait lâché un dans la mer parce qu'il ne savait qu'en faire. Depuis les assertions de Pline jusqu'à celles du docteur Roth tant de témoignages sont venus confirmer ce fait, qu'il n'est plus guère permis de conserver des doutes. Ce serait ici la latitude la plus septentrionale de la terre où il y aurait des crocodiles [2].

C'est près de cet étang que vinrent camper les chrétiens de la première croisade ; ils s'arrêtèrent pendant deux jours près du lac de Césarée, dit Raymond d'Agiles, et c'est là que vint s'abattre un pigeon mortellement blessé par un vautour, et qui portait une lettre conçue en ces termes :

« *Le roi d'Accon au duc de Césarée.* Une race de chiens (les chrétiens) a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, si tu aimes ta loi, tu dois faire tout le mal que tu pourras, tant par toi que par les autres. Fais savoir ceci dans les autres villes et dans les châteaux [3]. »

dent par la grande mer, et au levant par un marais d'eau douce et profonde, dans lequel il y a une multitude de crocodiles, comme l'assure Breidenbach. (Adrich., *in Manass.*, I, XXII.) Vinisauf l'appelle la *Rivière d'eau salée*, peut-être parce que l'eau est un peu saumâtre et assez désagréable à boire.

1 Pococke, II.

2 Voir Pertermann, *Mittheilungen*, 1858, III, p. 112.

3 Cette lettre est citée dans le IVe volume de la *Corresp. d'Orient*, page 163.

C'est sur les bords de ce lac que l'armée de Richard vint camper quatre-vingt-dix ans après, et que le roi fut légèrement blessé d'une flèche[1]. Les croisés étaient tellement harcelés par les Sarrasins, que leurs armures étaient toutes hérissées de traits; ce qui a fait dire à un auteur arabe que les chevaliers ressemblaient à des porcs-épics.

C'est encore dans ces environs que Baudouin Ier faillit perdre la vie ainsi que le raconte Albert d'Aix.

Durant le court intervalle de paix qu'avait le royaume de Jérusalem, dit cet historien, Baudouin allait souvent à la chasse. Un jour qu'il chassait, accompagné de dix chevaliers, dans les environs de Césarée, on vint lui annoncer que soixante cavaliers musulmans s'étaient répandus dans la contrée pour piller les chrétiens. A cette nouvelle Baudouin excita ses chevaliers à poursuivre les Sarrasins. Quoique couverts d'armes légères, sans cuirasses, ni boucliers, ni lances, ils piquent leurs chevaux et se précipitent, le glaive en main, vers les musulmans, qu'ils atteignent bientôt. Baudouin marchait en tête, et, selon l'expression forte et pittoresque du chroniqueur, il multipliait la mort, *cædem multiplicans;* mais, au milieu du combat, il fut blessé par la flèche d'un Sarrasin, qui l'atteignit à l'endroit où la cuisse se joint aux reins. Le roi de Jérusalem pâlit, chancela, puis tomba de cheval, baigné dans son sang. A ce spectacle, ses chevaliers redoublent de courage, et contraignent les Sarrasins à prendre la fuite. Ils portèrent ensuite Baudouin à Jérusalem, dont la population entière versa des larmes ; mais, par les soins de médecins habiles, toutes les craintes furent calmées[2].

J'ai parcouru les deux rives de ce petit lac, mais je n'ai pu m'assurer s'il renferme encore des crocodiles : ceux qu'on voyait autrefois étaient moins grands que ceux d'Égypte. Notre cuisinier est allé chercher à la nage les poules d'eau et les canards sauvages que j'avais tués, et il ne lui est pas arrivé l'accident rapporté par Vinisauf.

J'ai trouvé quelquefois des tortues le long de ce rivage : c'étaient des émydes assez petites, qui vivent près du Nahr-Kasmieh, près de l'Haddar et du fleuve Ugeh.

1 *Bibl. des croisades*, t. II, p. 696.
2 *Ibid.*, t. I. p. 75.

Mes compagnons avaient continué leur route ; Soleyman m'engagea à ne pas demeurer seul en arrière, parce que nous avions des contrées dangereuses à traverser. En effet, à une lieue au delà, le terrain commence à s'élever, des rochers s'avancent jusque dans la mer, et le chemin, qui ne saurait plus côtoyer le rivage, pénètre dans une région montueuse, couverte de bruyère, de hautes herbes, de chênes nains, de caroubiers qui ont à peine 10 ou 12 pieds de hauteur,et qui déploient comme des tentes leurs tiges rameuses et touffues, abri des animaux sauvages et des voleurs. Ce lieu est connu dans les chroniques du moyen âge sous le nom de forêt d'Arsur.

Après avoir marché quelques heures sous un soleil ardent dans cette forêt sans ombre, nous entrâmes sous le dôme frais d'un caroubier dont les branches s'étendaient jusqu'à terre. Nos moucres, qui formaient l'arrière-garde, allaient passer sans nous apercevoir ; lorsque nous les appelâmes, ils nous firent observer que nous avions choisi une retraite de voleurs, ce qui nous ôta l'envie d'y séjourner longtemps. Plusieurs fois je pus remarquer que nous n'étions pas seuls dans ce lieu de sinistre aspect ; cependant il ne nous arriva aucun accident.

Les croisés, toujours harcelés par les Sarrasins, traversèrent aussi cette forêt. « En quittant les bords de la *Rivière salée*, dit Vinisauf, l'armée chrétienne devait traverser la forêt d'Arsur : on croyait que l'ennemi mettrait le feu à cette forêt ; mais les pèlerins la traversèrent sans péril et sans obstacle. Ils allèrent dresser leurs tentes dans une vaste plaine, près d'une rivière nommée *Rochetalie*. Ce fut là qu'ils apprirent que l'armée de Saladin, forte de 300,000 hommes, se préparait à livrer un combat à l'armée chrétienne, qui ne comptait alors que 100,000 guerriers [1]. » Nous parlerons du succès de cette bataille lorsque nous arriverons dans la plaine d'Arsur.

Cette grande forêt montagneuse n'est habitée que par des Bédouins nomades, dont nous avons aperçu quelques tentes, ainsi que les troupeaux. Aux époques les plus anciennes, cette contrée était fréquentée par les fils des géants, les Phérézéens et les formidables Raphaïm, peuples aborigènes de cette partie de la terre de Chanaan.

1 Seconde partie de la Chronique de Vinisauf; *Bibl. des croisades*, t. III, p. 696.

Les Chananéens n'ont pas été les premiers habitants de cette terre : ils n'en devinrent maîtres qu'après avoir exterminé les anciennes races, ou les avoir contraintes à se disperser dans les parties les plus éloignées et les plus inaccessibles du pays. Nous en dirons quelques mots à mesure que nous parviendrons dans les contrées qu'elles occupaient à l'époque de l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise.

Les descendants de Chanaan, qui formèrent autant de peuples, furent : Sidon, Heth, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Hévéens, les Aracéens, les Sinéens, les Aradiens, les Samaréens et les Amathéens. (Gen., x, 15-18.)

Sidon, les Aracéens, les Sinéens, les Aradiens et les Samaréens s'établirent dans la Syrie et la Phénicie ; les autres dans la terre de Chanaan.

Après que les Israélites eurent soumis les Chananéens, les enfants de Joseph, peu contents des montagnes d'Éphraïm, qui leur étaient échues en partage, se plaignirent à Josué, qui leur répondit : « Si vous êtes un peuple si nombreux, montez dans la forêt, et étendez-vous en abattant les bois dans la terre des Phérézéens et des Raphaïm. » (Jos., xvii, 15.) En effet, cette forêt se prolonge vers le sud-est jusqu'aux montagnes d'Éphraïm, qu'on aperçoit bientôt le long de la plaine de Saron.

Les Raphaïm, que les versions chaldaïque et syriaque, ainsi que la Vulgate, rendent par *géants*, habitaient encore d'autres contrées de la terre de Chanaan, dans les environs de Jérusalem, à Hébron, et même au delà du Jourdain ; mais ils étaient surtout répandus dans les montagnes de Juda et d'Israël : les géants Goliath et Saphaï étaient de la race de Raphaïm. Nous trouverons bientôt dans le pays des Philistins les demeures colossales des géants, fils d'Énac.

L'Écriture parle fréquemment de plusieurs autres races d'hommes gigantesques, qui ont habité la Palestine ; elle les désigne comme des hommes formidables, d'une grande force, violents, guerriers. Moïse parle du lit d'Og, roi de Basan, qui avait neuf coudées de long, c'est-à-dire *quinze pieds quatre pouces et demi* [1]. Goliath avait

[1] Deutér., iii, 11. C'est ce même Og qui, d'après l'opinion des rabbins, s'est sauvé du déluge en montant sur le toit de l'arche. Og signifie *long cou*.

six coudées et une paume de haut, c'est-à-dire dix pieds sept pouces [1].

Les traditions des peuples, comme les récits d'une foule d'auteurs, attestent qu'il y a eu des hommes d'une taille beaucoup plus élevée que celle des hommes ordinaires. Saint Augustin [2], Pline [3], Plutarque [4], etc., citent des faits aussi surprenants que ceux de la Bible; de sorte que, si l'on voulait nier l'existence des géants, il faudrait, comme le fait observer dom Calmet, « s'inscrire en faux contre l'Écriture sainte, contre les histoires les plus certaines, et contre la tradition de tous les peuples [5]. »

Nous avons d'autant moins de raisons de nier l'existence des géants, surtout pour l'époque antérieure au déluge, que nos musées d'histoire naturelle s'enrichissent journellement de débris de plantes et d'animaux du monde primordial auprès desquels, comme les Israélites auprès des fils d'Énac, nos plantes et nos animaux actuels, sans en excepter les baleines et les éléphants, ne paraîtraient *que comme des sauterelles* [6]. (Nomb., XIII, 33, 34.) « Si nous pénétrons dans l'intérieur de la terre, dit M. de Humboldt, si nous fouillons les tombeaux des plantes et des animaux, les pétrifications ne nous annoncent pas seulement une distribution de formes qui se trouvent en contradiction avec celles des climats actuels, elles nous montrent aussi des configurations gigantesques, qui ne contrastent pas moins avec les petites dimensions dont nous sommes entourés aujourd'hui que l'héroïsme simple des Grecs avec le caractère de grandeur des temps modernes. La température de notre planète a-t-elle subi des changements considérables, et qui reviendront périodiquement? La proportion entre la mer et la terre et la hauteur de l'océan aérien, aussi bien que sa pression, n'ont-elles pas toujours été les mêmes? Dans cette hypothèse, la physionomie de la

1 I Rois, XVII, 4. Ces mesures ne peuvent être données que par approximation, puisqu'on ne connaît pas le rapport exact de la coudée avec nos mesures.

2 Aug., *De Civitate Dei*, lib. XV, c. IX.

3 Plin., *Hist. natural.*, lib. VII, c. XVI.

4 Plutarch., *in Sertorio*. Voyez aussi Appollodor., *Biblioth.*, l. I, ch. VI; Diodor. de Sic., l. I, c. XXVI.

5 *Dict. de la Bible*, art. *Géants*. Consultez Glaire, les *Livres saints vengés*, t. II, ch. I, art. 5.

6 Sur la taille des hommes, voyez Stolberg, 1er Band, *Beilage*.

nature, la grandeur et la forme des organes, ont dû être soumises à de nombreuses modifications[1]. »

Quand on se trouve en présence de ces ruines antiques dont l'origine se perd dans la nuit des temps, on est frappé de stupeur en voyant les masses qu'ont su mouvoir des hommes qui n'avaient pas à leur disposition les forces motrices dues aux découvertes modernes. « En général, dit M. de Saulcy en parlant d'une ruine cyclopéenne qu'il propose de reconnaître comme celle de la ville d'Hasor, en général, vers cette limite de la ville antique, dès qu'un mamelon un peu large se présente, on est à peu près sûr à l'avance qu'il sera couvert de ces étranges décombres d'une cité de géants. J'avoue que sur place la pensée m'est venue qu'une ville construite avec des matériaux d'une dimension pareille ne pouvait avoir été que la demeure d'une race éteinte, du genre de celles des Anakim, des Émim et des Raphaïm, dont nous trouvons la mention expresse dans les saintes Écritures[2]. »

Sans même avoir besoin de recourir à des époques reculées, si réellement la température de notre planète a subi de notables modifications, comme tant d'indices peuvent porter à l'admettre, ne voyons-nous pas en passant d'une zone à une autre quels prodiges, dans les proportions des animaux et des plantes, ont dû en être la conséquence? « Le nekera dendroïdes, dit encore M. de Humbold, qui est sans doute le juge le plus compétent en pareilles matières, le nekera, espèce de mousse européenne, est réellement arborescent; et les fougères de la zone torride, souvent plus élevées que nos tilleuls et nos aunes, offrent encore aujourd'hui à l'Européen un aspect aussi surprenant que le paraîtrait celui d'une forêt de hautes mousses à quiconque la verrait pour la première fois. La grandeur et le développement des organes dépendent d'un climat qui les favorise. La forme étroite et élancée de nos lézards s'étend dans le sud jusqu'à celle de ces terribles crocodiles dont le corps est colossal et cuirassé. Dans le tigre, le lion, le jaguar et autres grandes espèces du même genre, on trouve répétée la forme du chat, l'un de nos animaux domestiques les plus petits[3]. »

1 A. de Humboldt, *Tableaux de la nature*, t. II, *Physionomie des Végétaux*.
2 De Saulcy, *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, t. II, p. 543.
3 A. de Humboldt, *Tableaux de la Nature*, t. II. *Physionomie des Végétaux*.

Dans les temps primitifs, il en était de l'âge des hommes comme de leur taille : la tradition universelle des peuples, venant toujours à l'appui des récits bibliques, nous parle d'un âge d'or pendant lequel les hommes, vivant dans un état d'innocence, atteignaient un âge qui est hors de toute proportion avec le nôtre ; les livres des Bramines et tous les écrits chaldaïques, égyptiens et phéniciens, donnent mille ans d'existence aux hommes qui vivaient avant le déluge. Ce fut pour ne pas contredire ce témoignage unanime des peuples que Varron imagina des années lunaires ou d'un mois, opinion qui soulève de bien plus grandes difficultés que l'interprétation commune.

Sept cents ans après le premier passage des croisés à travers cette forêt, une armée française la traversa de nouveau, le 14 mars 1799, en se rendant de Jaffa à Saint-Jean-d'Acre. Les Mamelouks et les Syriens, connaissant aussi peu que les émirs de Saladin la tactique militaire et les avantages qu'ils auraient pu tirer de ce passage difficile, au lieu d'arrêter l'armée de Bonaparte dans ces montagnes boisées, allèrent l'attendre à quatre lieues de là, dans la plaine de Kâkôn, où ils ne purent tenir un instant devant les habiles manœuvres de leurs ennemis.

M. Paultre a cru pouvoir admettre que ce fut dans cette forêt que les premiers croisés allèrent couper leur bois de charpente pour la construction des machines et des tours qu'ils employèrent à l'attaque de Jérusalem, et que c'est là que le Tasse a placé sa forêt enchantée. Mais les passages de Guillaume de Tyr et de Raoul de Caen qu'il cite à l'appui [1] conviennent beaucoup mieux à la forêt située sur le versant oriental des montagnes dans les environs de Naplouse et du mont Garizim. Puisque les croisés ont dû *nécessairement* passer par cette forêt en allant à Jérusalem, ils n'auraient pas eu besoin qu'un Syrien la leur indiquât, comme le rapporte Guillaume de Tyr [2].

[1] Casu affuit quidam fidelis indigena natione Syrus qui in valles quasdam secretiores, sex aut septem ab urbe distantes milliaribus quosdam de principibus direxit ubi arbores, etsi non ad conceptum opus aptas penitus, tamen ad aliquem modum bonas invenerunt plures. (Guil. Tyr.)

Lucus erat in montibus et montes ad Hierusalem remoti ei, qua modo Neapolis, olim Sebasta, ante Sychar dictus est, propriores, adhuc ignota nostratibus via, nunc celebris et ferme peregrinantium unica. (Rad. Gad., cap. CXXI.)

[2] Voyez Michaud, *Hist. des Croisades*, Éclaircissements, n° 111.

Les animaux sauvages qu'on trouve dans la forêt d'Arsur et dans la chaîne de montagnes qui l'avoisine jusqu'à la plaine d'Esdrelon et la pointe du Carmel sont : le sanglier, la panthère commune, l'once, l'hyène, le chacal, le renard, le hérisson, le lièvre et le porc-épic.

En sortant de la forêt, nous aperçûmes une vaste plaine qui s'étend jusqu'au centre de la Judée : c'est la plaine célèbre de Saron. Les montagnes la bordent du côté opposé à la mer ; sur plusieurs cimes on voit des villes dépeuplées qui les surmontent, comme on voit sur les bords du Rhin ou du Danube des ruines du moyen âge. Dans une plaine si belle et si fertile, aucun village n'arrête les regards : des troupeaux de chèvres, quelques oliviers épars, quelques tentes de Bédouins, ce sont là les seuls babitants d'une plaine qui pourrait nourrir trois cent mille hommes. Quoiqu'elle soit souvent mentionnée dans l'Ancien Testament [1], aucun texte ne nous fait connaître sa position précise : ce n'est que par un passage des Actes des Apôtres que nous savons qu'elle était peu éloignée de Lydda (Act., IX, 35) ; puis nous voyons dans Eusèbe et saint Jérôme qu'elle s'étendait de Césarée de Palestine jusqu'à Joppé.

Sur une petite élévation où se trouvaient quelques tentes de Bédouins et quelques cahutes en terre, ou faites seulement avec des branches d'arbres, il y a un immense sycomore, et, à une portée de fusil, une excellente source : c'est là que nous jetons nos tentes pour la nuit. Les Arabes s'empressent de nous apporter de très-bonnes pastèques, des œufs, du lait et des fruits. Des femmes tatouées, et portant une espèce de masque noir qui leur couvre le bas de la figure, viennent nous offrir de l'eau. Ce lieu s'appelle Galgal [2].

Galgal, au temps de Josué, avait un roi qui fut vaincu et tué par les Hébreux quand ils s'emparèrent de la Terre Promise [3]. Ce n'était plus qu'un village du temps de saint Jérôme, et je ne sais quel nom lui donner aujourd'hui. M. de Lamartine avait campé à une lieue d'ici, du côté de la mer, dans le village de El-Mukhalid ; ne pouvant dormir, il avait contemplé pendant la nuit cette terre ensevelie sous une nuit éternelle. « La nuit est brûlante, dit-il, je ne puis tenir

[1] Isaïe, XXXIII, 9 ; XXXV, 2 ; LXV, 10 ; Cant., II, 1 ; I Paral., V, 16 ; XXVII, 29.

[2] Une ville du même nom, dont nous parlerons dans la suite, se trouvait sur les bords du Jourdain, près de Jéricho.

[3] Josué, XII, 23 ; I Mach., IX, 2. *Onomast.*, art. *Gelgel.*

sous la tente; je me lève et vais m'asseoir près de la fontaine sous un olivier. La lune éclaire toute la chaîne des montagnes de la Galilée, qui ondule gracieusement à l'horizon, à deux lieues environ de l'endroit où je suis campé. C'est la plus belle ligne de l'horizon qui ait encore frappé mes regards. Les premières branches de lilas qui pendent en grappes au printemps n'ont pas une teinte plus fraîche et plus nuancée que ces montagnes à l'heure où je les contemple. A mesure que la lune monte et s'en approche, leur nuance s'assombrit et devient plus pourpre; les formes en paraissent mobiles comme celles des grandes vagues qu'on voit par un beau coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces montagnes ont de plus un nom et un récit dans la première histoire que nos yeux d'enfants ont lue sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée est là, avec ses prodiges et ses ruines; que Jérusalem est assise derrière un de ces mamelons; que je n'en suis plus séparé que par quelques heures de marche; que je touche ainsi à un des termes les plus désirés de mon voyage[1]. »

Moi aussi, je suis venu, pendant les heures du silence et du recueillement, contempler cette scène admirable, si pleine de souvenirs et de tendres émotions. J'étais à trois lieues de Sébaste, à cinq de Sichem, la ville de Jacob; j'avais à mes pieds la plaine de Saron; au delà, l'immense amphithéâtre des montagnes d'Éphraïm, et derrière... la Ville sainte, objet de tous mes vœux. A mesure que j'en approchais, je sentais augmenter mon impatience; depuis bien des nuits, j'éprouvais cet empressement des croisés si naïvement décrit dans les anciennes chroniques : *Ils ne purent oncques dormir cette nuit, tèle ardeur avoient de voir la cité qui devoit estre fin de leur travail et accomplissement de leur vœu; moult leur tardoit que le jour venist, et leur sembloit que cèle nuit estoit beaucoup plus longue que les autres*[2].

1er Octobre. Hérode, le fondateur de Césarée, avait la manie de bâtir; l'intérêt de sa gloire, *studium memoriæ propagandæ ad posteros*, ne lui faisait épargner aucune dépense pour fonder des villes

1 *Voyage en Orient*, 23 octobre 1832.
2 *Hist. des croisades*, par Bernard le Trésorier

et des châteaux : toutes ses œuvres sont détruites ; on en trouve à peine les traces, et, s'il n'en était fait mention dans quelques livres, on en aurait perdu le souvenir : telle est la ville d'*Antipatris*, qu'on ne saurait retrouver, malgré les indications précises des auteurs. « Après la célébration des fêtes quinquennales, dit Josèphe, Hérode bâtit une autre ville dans une plaine qu'on nomme Caphar-Saba, après avoir choisi un lieu convenable, arrosé et fertile ; un fleuve enferme la ville, et un bois des plus beaux arbres l'environne ; il l'appela Antipatris, du nom de son père Antipater [1]. » Nous savons, en outre, par un texte de la Bible que cette ville était sur le chemin de Jérusalem à Césarée : *Les soldats donc ayant pris Paul, selon l'ordre qu'ils en avaient, le conduisirent la nuit à Antipatris, et, le jour suivant, laissant des cavaliers pour aller avec lui* (à Césarée), *ils retournèrent à la forteresse.* (Act., XXIII, 31.) L'historien de la *Guerre des Juifs* nous donne la distance exacte : « sur la route de Jérusalem à Césarée, à cent cinquante stades de Joppé [2]. » Il semblerait, après cela, qu'on me pardonne cette expression, qu'il n'y a qu'à mettre la main dessus, et pourtant on ne peut la retrouver : tant les ruines mêmes en Judée sont détruites ! *etiam periere ruinæ.*

Un évêque d'Antipatris a siégé au concile de Chalcédoine.

Cette ville était déjà bien déchue au quatrième siècle [3] ; cependant elle existait encore au huitième [4]. Sa situation la plus probable est celle qui est indiquée par M. de Prokesch, à environ deux lieues de Galgal, et à quatre milles et demi d'Allemagne au nord de Lyda [5] ; on y trouve quelques ruines : ce lieu s'appelle encore Kefr-Saba ; un peu au delà j'en ai vu de plus considérables qui sont sans nom.

Au commencement de sa seconde campagne, Vespasien, étant parti de Césarée, s'arrêta deux jours à Antipatris ; le troisième jour, il se mit en marche, dépeuplant et incendiant tous les bourgs qui se trouvaient sur son passage [6].

Parmi ces tas de poussière, qui furent d'opulentes cités, on cher-

1 Jos., *Antiq.*, lib. XVII, c. IX.
2 Jos., *Bell. jud.*, I, 4, 7 ; IV, 8, 1 ; I, 21, 9.
3 Deinde (venit) Antipatrida, semirutum oppidulum. (*Epit. Paulæ.*)
4 Théoph., *Chron.*, p. 358.
5 Adrichomius confond Antipatris avec Dora, Jacques de Vitri avec Arsur, Guillaume de Tyr avec Apollonia, et Berghaus la place trop au nord.
6 Josèphe, *Guerre*, l. IV, c. VIII.

che vainement la tour d'Aphec, la riche ville de Saron (Act., IX, 35), Aphérima donnée par Démétrius à la Judée, Hélon la ville sacerdotale, Balsalisa, qui, pendant la famine, envoya du pain à Élisée (IV Rois, IV) : tout cela est détruit ; la fertilité des champs, l'ombre des forêts, les eaux mêmes du fleuve, tout a disparu ; les ennemis ont dévoré cette terre avec fureur : *Devorabunt Israel toto ore.* (Isa., X, 12.) Et, qu'on ne l'oublie pas, cette terre, c'est la plaine de Saron, si célèbre par sa fertilité et par sa beauté. Il y a plus de deux mille ans qu'Isaïe, dans toute la concision de son langage, a annoncé ce qu'elle est aujourd'hui : « Saron n'est plus qu'un désert, *Factus est Saron sicut desertum* [1]. » (Isa., XXXIII, 9.)

Et il y a encore des hommes qui disent : « Nous ne voyons plus de miracles, il n'y a plus de prophètes au milieu de nous. » (Ps., LXXXIII, 10.) Comme les dieux dont parle Baruch, la poussière de la terre leur couvre les yeux : *Oculi eorum pleni sunt pulvere.* (Bar., VI, 16.) On aurait beau ressusciter des morts en leur présence, ils ne le verraient pas. Ne sont-ce pas précisément les villes où notre Sauveur a fait le plus de miracles qui ont le plus persisté dans leur aveuglement ? Les villes de Corozaïn et de Capharnaüm sont célèbres par leur incrédulité, les habitants de Nazareth ont voulu précipiter Jésus d'un rocher, ceux de Jérusalem l'ont fait mourir. Les hommes qui ne croient pas à Moïse et aux prophètes ne croiraient pas non plus aux nouveaux prophètes qu'ils demandent à Dieu pour le tenter.

Après avoir parcouru la plaine à l'aube du jour, je vins rejoindre mes compagnons ; nous nous mîmes en route en nous rapprochant de la mer, où nous n'arrivâmes cependant que vers midi. Nous traversâmes des terrains sablonneux, souvent couverts de

1 A l'occasion de la plaine, de la forêt et de la ville de Saron, M. Paultre, dans son *Mémoire* adressé à M. Michaud, fait l'observation suivante : « Le rapport de ces différents noms m'a porté à penser qu'ils pouvaient tous se former du primitif *Sar*, qui, dans beaucoup de langues, signifiait chênes, bois, forêt, ainsi que nous l'indique Diodore, lib. V, en nous disant que les Gaulois donnent le nom de *Saronidas* à certains philosophes de leur pays, parce qu'ils habitaient les forêts de chênes, et professaient sous l'ombrage de ces arbres. Nous avons encore conservé ce *sar* dans le nom *sarment*, dans *serpe* (ou *sarpe* en bas breton), instrument pour couper le bois, *sarbacane*, bâton perforé pour lancer de petites flèches ou autres projectiles, *sarse*, tonneau ; *esserter* ou *essarter*, arracher des buissons dans un endroit que l'on veut cultiver. » Michaud, *Hist. des croisades*. vol. I. Éclaircissements, n° 3.

hautes herbes et de bruyères, parcourus par de nombreuses gazelles. Sur cette immense étendue, on n'aperçoit aucune habitation, sinon, de loin en loin, quelques tentes de Bédouins, quelquefois une tribu tout entière. Au printemps, ces tribus s'avancent vers le nord ; maintenant elles retournent vers le midi. Les tentes sont placées selon les saisons : en été, au sommet des collines, dans les lieux ouverts, où l'Arabe peut voir de loin ce qui se passe dans le désert ; en hiver, au bord des vallées, souvent dans le voisinage de la mer et dans quelque endroit abrité ; toujours rapprochées, autant que possible, des sources ou des puits.

Plusieurs tentes sont plus grandes que celles que j'ai vues sur le Liban : ce sont probablement celles de quelques chefs ; elles ont deux, quelquefois trois compartiments ; le dernier, appelé *alcobbah* [1], est toujours destiné aux femmes. Les tentes sont leur ouvrage : ce sont elles qui filent le poil de chèvre ou de chameau dont elles sont faites, qui le tissent ensuite, qui dressent les tentes, et qui, avec une incroyable promptitude, les chargent sur les chars quand le signal est donné de lever le camp. A défaut de ces tissus grossiers, on se sert encore d'une toile faite avec des filaments d'une racine appelée *lift adum*. Ces tentes sont impénétrables à la pluie ; elles sont noires ou d'un brun foncé, comme dans les temps anciens : « Je suis noire, dit l'épouse du Cantique des cantiques, je suis noire comme les tentes de Cédar [2]. » (I, 4.) D'ordinaire il y a dans chaque village (douar), ou plutôt dans chaque camp des Arabes, une tente destinée aux hôtes ; ils l'appellent *mensel*. Les Arabes, qui s'adonnent aussi à la culture, ensemencent l'emplacement qui était occupé par leur douar l'année précédente.

Telle était la demeure des patriarches et des Israélites dans le désert, il y a trois mille cinq cents ans, telle est encore aujourd'hui la demeure de l'Arabe nomade, et il la préfère à nos habitations, que nous croyons si commodes ; mais il y jouit de trois choses que nous avons rarement dans nos villes : de l'air, du ciel et de la liberté.

De temps en temps nous rencontrons de longues files de chameaux

[1] C'est là l'origine du mot français *alcôve*.

[2] Cédar est le nom d'une tribu d'Arabes nomades.

avec leurs guides bruns ou noirs assis et se balançant sur le dos de ces animaux aussi utiles que disgracieux.

Nous arrivons près de la rivière appelée *Rochetalie* par les croisés, ou plus probablement *Rochetaille*, de *roche taillée*, parce qu'il avait fallu couper des rochers pour faciliter son écoulement ; c'est le *Nahr Falaik* des Arabes, auquel se réunit la rivière *El-Hadhar*, par un petit lac dont nous parlerons bientôt. C'est ici que Saladin, avec une armée de 300,000 hommes [1], attendait les croisés, qui ne comptaient alors que 100,000 guerriers.

L'armée chrétienne s'avançait rangée en bataille ; à la troisième heure du jour, une troupe nombreuse de Turcs tomba sur elle, lançant des traits et des flèches, poussant des cris horribles, et faisant un vacarme épouvantable ; ils avaient parmi eux des hommes dont l'unique emploi était de pousser d'affreux hurlements. Les guerriers chrétiens, entourés de Sarrasins, n'apercevaient que le ciel et les ennemis : Vinisauf les compare à un troupeau de brebis près de tomber sous la dent des loups. Parmi leurs ennemis, on voyait toutes les nations barbares de l'Asie et de l'Afrique, des Arabes bédouins, des Scythes à la longue chevelure, des Éthiopiens au teint noir, le visage peint de blanc et de rouge ; ils fondirent avec impétuosité sur les chrétiens, et la terre tremblait sous leurs pas. L'attaque des musulmans était dirigée à la fois vers la mer et vers les montagnes ; ils se portèrent surtout à l'arrière-garde, où étaient les Hospitaliers.

Richard avait donné l'ordre de se tenir sur la défensive ; mais deux guerriers, appelant à leur secours saint George, le patron des braves, se précipitèrent contre les Turcs, et ils furent suivis d'un grand nombre d'autres. La mêlée devint si confuse, que des croisés tombèrent sous les coups de leurs compagnons ; bientôt toute l'armée se trouva engagée. Richard se portait partout, en répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le saint sépulcre!* Les ennemis, étonnés de la violence de ses attaques, lui livrent passage ; il était au milieu d'eux, dit l'historien, comme un moissonneur qui fait tomber les épis sous sa faux.

Les musulmans revinrent trois fois à la charge ; mais, toujours

1 D'autres chroniques disent deux cent mille.

repoussés, ils se dispersèrent de tous côtés, et leur armée eût été détruite si les bois n'eussent recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée. Saladin perdit plus de huit mille hommes et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille guerriers ; parmi eux était l'intrépide Jacques d'Avesne, dont toute l'armée pleura la perte. Son corps fut transporté à Arsur. Le roi Richard et le roi Gui assistèrent à ses funérailles, et on dit une messe pour le repos de son âme dans l'église de la sainte Vierge, dont on célébrait la nativité [1].

En voyant ces deux rois, l'un français, l'autre anglais, qui s'avancent victorieusement à la tête des guerriers de tant de nations, tous unis par la même foi, enflammés par le même but, allant ensemble aux combats et à la messe, marchant sous le même étendard, celui de la croix, on ne peut s'empêcher de songer à une époque moins éloignée de nous, où l'on vit une armée française se retirant, après une campagne désastreuse, devant la peste et les Turcs, et suivant ces mêmes rivages, décimée, découragée, jetant ses canons dans le port de Tantoura, mourant de faim et de fatigues dans les ruines de Césarée, obligée de craindre jusqu'au Bédouin caché dans la forêt d'Arsur, et dont le chef, rentrant au Caire par la porte *de la Victoire*, protestait de son affection pour la religion de Mahomet [2]. Ces fils des croisés, aujourd'hui divisés dans leur foi, ont fait alliance avec les infidèles ; ils viennent sur la terre où est mort Jésus-Christ, et détournent leurs regards du saint sépulcre.

Je passai le Nahr-Falaik à pieds secs, comme la plupart des fleuves de la Palestine. Dans une petite vallée est un lieu marécageux, appelé improprement *Moïet el Tamsah* (l'eau des crocodiles) : je n'y ai vu que des roseaux d'une prodigieuse élévation. Cette rivière séparait la demi-tribu de Manassé de la tribu d'Éphraïm.

Lorsque Josué se fut emparé de la Terre Promise, elle fut divisée en douze parts, selon le nombre des tribus. Aucune terre ne fut

[1] Voir la *Chronique* de Vinisauf, et le récit de M. Michaud dans l'*Histoire des Croisades*, t. II, p. 402.

[2] A la suite de tous ces revers, voici la proclamation que fit répandre Bonaparte : « Il est arrivé au Caire, le *Bien Gardé*, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet ; il est arrivé bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte de la Victoire. Ce jour est un grand jour. »

assignée à celle des Lévites, mais ils reçurent quarante-huit villes pour y habiter. (Nomb., XXXV, 2 ; Jos., XXI.) Par contre, les enfants de Joseph reçurent deux parts, parce que Manassé et Éphraïm, les deux fils de Joseph, furent adoptés par Jacob. Une partie de la tribu de Gad et de Manassé demeura au delà du Jourdain avec les descendants de Ruben, et l'autre vint s'établir au couchant le long de la mer ; au nord son territoire touchait à la tribu d'Aser, au sud à la *rivière de Canah*, ou, selon la traduction de saint Jérôme, *la vallée des Roseaux*. (Jos., XVI, 8 ; XVII, 9, 10[1].)

Non loin de là, sont les ruines de la ville d'Arsur bâtie par Salomon. Jusqu'au village voisin, le chemin suit le bas d'une colline assez élevée, qui le sépare de la mer. Des ruines percent le sol en plusieurs endroits, et elles sont assez étendues. C'est là probablement que s'élevait Apollonia, que les tables de Peutinger placent à vingt-deux milles romains au sud de Césarée, et dont il est fait souvent mention dans l'histoire des Juifs [2]. On admet assez généralement aujourd'hui qu'Arsur et Apollonia étaient la même ville.

Après la victoire d'Ascalon, la ville maritime d'Arsur ou Arsouf fut assiégée par Godefroy de Bouillon ; ce fut alors que les habitants attachèrent à un mât fort élevé Gérard d'Avesne, qui leur avait été donné en otage, et l'exposèrent aux coups des assiégeants. Le chevalier supplia le roi de le délivrer en renonçant à prendre la ville : « Lors même que mon frère Eustache serait à votre place, lui répondit le roi, je ne pourrais le délivrer de la mort. » Les chrétiens attaquèrent vigoureusement la ville ; mais ils furent repoussés. Les habitants d'Arsur, touchés de la constance de Gérard d'Avesne, qui s'était résigné à mourir, mais qui n'avait pas été atteint par les traits des croisés, le renvoyèrent au roi de Jérusalem.

Ce fut pendant ce siége que des émirs de Naplouse et de Samarie, qui avaient entendu parler des hauts faits de Godefroy, descendirent des montagnes pour venir le saluer et lui offrir des présents. Un d'eux, qui avait entendu dire que le roi pouvait abattre d'un seul coup la tête des plus grands chameaux, le pria de renouveler ce prodige sous ses yeux. Le roi se prêta de bonne grâce à ce qu'on

1 Voir *Vita Saladini*, p. 191, 193.
2 Josèphe. *Antiq.*. 13, 5, 4 ; *Guerre*, 1, 8, 4.

demandait de lui ; alors les Arabes se retirèrent en proclamant que jamais homme n'avait été plus digne de commander aux nations.

Je puis dire avec l'éloquent historien des croisades : J'ai vu, dans l'église du Saint-Sépulcre, cette terrible épée, qui tour à tour abattait les têtes des chameaux et pourfendait les géants sarrasins [1].

Plus tard, Arsur fut prise par Baudouin Ier, et les chrétiens la gardèrent jusqu'à l'année 1265, qu'elle fut détruite par les Mameluks.

Bibars, après avoir détruit Césarée, vint assiéger la ville d'Arsouf, qui était aussi une des places fortifiées par saint Louis. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement : « J'ai vu, dit le cadi Mohi-Eddin, auteur d'une vie de Bibars, j'ai vu ce prince marchant seul et sans suite, un bouclier à la main. Tantôt il était dans les galeries couvertes, tantôt aux ouvertures qui donnaient sur les fossés, tantôt sur les bords de la mer, d'où il lançait des traits aux navires chrétiens qui approchaient du rivage, tantôt dans des machines roulantes, tantôt derrière les parapets, d'où il combattait de pied ferme, ou observait les efforts des siens, pour les récompenser. Un jour, il lança trois cents traits de sa main ; une autre fois il se plaça à une ouverture du chemin couvert, du côté des fossés, un arc à la main. En vain les assiégés s'avancèrent contre lui, armés de dards et de crocs pour le mettre en pièces : rien ne put lui faire lâcher pied. Il avait à ses côtés un émir qui le fournissait de flèches et de pierres, avec lesquelles il tua deux cavaliers chrétiens. Pendant tout le siége, il ne cessa d'aller et de venir au milieu des combattants, seul et sans suite, ne voulant pas qu'on fît attention à lui [2]. »

Au bout de quarante jours, le sultan planta l'étendard du Prophète sur les tours de la ville, et les musulmans furent appelés à la prière dans les églises converties en mosquées. Les Mameluks massacrèrent une grande partie des habitants ; les autres, réduits à la servitude et chargés de chaînes, furent condamnés à détruire leur propre ville.

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, t. II, liv. V.

[2] Makrisi, *Bibl. des crois.*, t. IV, p. 492 ; Michaud, *Hist. des crois.*, t. V, liv. XVII

Le même auteur, en parlant de ce siége, nous fait connaître une circonstance assez singulière, c'est-à-dire la présence d'une espèce de *vivandières* dans le camp des musulmans. « Parmi les personnes qui assistèrent à cette expédition, dit-il, on comptait un grand nombre de religieux, d'anachorètes, de jurisconsultes, de fakirs, d'hommes de toutes les classes. On ne vit dans le camp ni vin, ni aucun genre d'actions honteuses. Des femmes vertueuses venaient au milieu du combat donner à boire aux soldats, et traînaient elles-mêmes les machines[1]. »

A midi, nous arrivâmes au village d'Ali-ebn-Harami, c'est-à-dire *Ali, fils de voleur* (el-Haram-Ibn Aly Aleim) : c'est une tribu d'Arabes groupés avec leurs tentes et leurs cahutes autour de la mosquée d'Ali; elle renferme son tombeau. Il est placé au milieu d'une assez vaste cour, dans une petite enceinte découverte, où les Arabes viennent continuellement faire leurs prières. Un minaret d'une architecture fort ancienne est isolé au milieu de la cour ; il ressemble à une tour, et il est plus orné que tous ceux que j'ai vus jusqu'ici en Palestine. Ne trouvant pas d'ombre ailleurs, nous entrâmes sans difficulté dans cette cour. J'allai examiner le tombeau du santon, pour lequel les musulmans ont une grande vénération ; mais un Arabe vint me dire en assez mauvais termes qu'il n'était pas permis à un infidèle de regarder ce tombeau : c'est exiger bien des égards pour un fils de voleur. J'allai dans une autre partie de l'édifice : c'était une école, où une sixaine d'enfants chantaient sur tous les tons les louanges du Prophète, comme exercice de lecture : c'étaient des textes du Coran. On le voit, les musulmans n'ont pas encore proscrit les livres religieux de leurs écoles. J'assistai à la leçon : c'était une espèce d'enseignement mutuel ; je ne m'attendais pas à le trouver là ; le maître était couché sur une natte et laissait chanter ses élèves.

Dans quelques pays, on fait apprendre par cœur le Coran tout entier aux enfants. Lorsqu'ils ont achevé leur tâche, ils sont promenés par la ville sur des chevaux richement caparaçonnés, tenant en main le Coran, accompagnés de leurs parents et de leurs condisciples, et précédés de joueurs d'instruments. C'est une promenade triomphale à la façon de celle de Mardochée.

1 Makrisi, *Hist. des sultans Mamelouks*, trad. par Quatremère, t. I, année 1264.

Hélas! dans bien des villes chrétiennes, si on rendait les mêmes honneurs à qui saurait par cœur l'Évangile, on serait traité de Turc à Maure.

Cependant le muezzin était monté au minaret et appelait le peuple à la prière. Il voulut sans doute se distinguer ce jour-là : il le prit sur un diapason si élevé, que je craignis pour le peu qui restait des ruines d'Apollonia, qui étaient vis-à-vis. L'usage de convoquer ainsi pour la prière était établi dans ces contrées bien avant l'existence de l'islamisme. Devant le temple d'Astarte, à Hiéropolis, il y avait deux colonnes pareilles à des minarets, et hautes de cent quatre-vingts pieds ; un stylite montait sur une de ces colonnes, et pendant sept jours il était obligé d'y faire entendre le chant de la prière.

Chez les Juifs, un des sacrificateurs, monté sur une tour, annonçait à son de trompe le commencement et la fin des jours de fête et des jours de sabbat[1]. Au reste, le muezzin eut plus de succès que beaucoup de nos cloches : les musulmans vinrent en foule ; il y en avait de toutes couleurs, même de noirs, armés de casse-tête. Comme d'habitude, il n'y avait pas de femmes : c'est l'inverse de chez nous. Mais là, c'est une loi et un usage absurdes qui excluent les femmes des assemblées religieuses, comme si elles en étaient indignes : parmi nous, ce sont les hommes eux-mêmes qui dédaignent les pratiques de la religion, et qui les abandonnent aux femmes ; pour eux, ils se font un culte plus digne, sans doute, de leur haute intelligence. Ces Arabes ne voulurent point prier en ma présence, et ils me renvoyèrent ; ils étaient dans leur droit : ce fut précisément un de ces nègres armés de casse-tête qui leur servit de suisse. Au reste, il y mit toutes les formes dont il était capable ; il nous tira de l'eau fraîche d'un puits voisin pour en remplir nos outres, et nous souhaita un bon voyage.

En descendant une petite vallée, nous eûmes bientôt rejoint le bord de la mer, de cette belle mer de Syrie que je côtoyais depuis si longtemps et que je devais bientôt quitter ; je l'aimais beaucoup mieux que la forêt que j'avais traversée la veille. Nous reprenons notre allure accoutumée sur le sable d'or blanchi à tout moment par

[1] *Ubi unus de sacerdotibus pro more astans clangore tubæ vespertino diem quemlibet septimum ineuntem præsignificabat...* (Jos., *Bell. judaic.*, l. IV, c. IX.)

les flots d'argent de la mer. Je regarde chaque vague qui s'approche en mugissant; d'autres, puis d'autres encore la suivent; une enfin, plus grande, les engloutit toutes et se précipite avec fureur pour nous engloutir nous-mêmes. Qu'est-ce qui nous en sépare? Rien, un peu de sable couché sur le rivage; et la vague menaçante s'arrête paisiblement à nos pieds, comme le timide animal qui vient chercher nos caresses, puis elle retourne dans ses abîmes profonds. Comment m'expliquera-t-on ce miracle? Par les lois de l'équilibre et de l'attraction, répond le physicien. Et cette force d'attraction, qui l'a mise dans les molécules des corps?... Plaisante science que la nôtre! Quand nous croyons avoir deviné une des lois que nous appelons lois de la nature, nous nous imaginons sérieusement l'avoir faite, et nous parlons du ciel et de la terre comme si les astres marchaient à notre commandement: on n'entend plus le nom de Dieu sur les lèvres de nos physiciens, et c'est dans leurs formules qu'ils ont trouvé la dernière raison des choses. *C'est moi*, dit le Seigneur, *qui ai donné le sable pour borne à la mer, loi éternelle qu'elle ne dépassera jamais : et ses flots se précipiteront, et ils n'iront pas au delà; et ses flots monteront, et ils ne le franchiront pas.* (Jérém., v, 22.)

Pendant tout le temps que j'ai parcouru les côtes de la mer de Syrie, je n'ai pas remarqué de différence entre le flux et le reflux, tant il est peu sensible; tandis que dans l'Adriatique, à Venise, la marée est d'environ trois pieds.

Nous longions la côte entre la mer et un mur de rochers qui en est éloigné d'une centaine de pas. Il y avait en cet endroit de nombreux troupeaux de gros bétail; nulle part en Palestine je n'en ai trouvé d'aussi considérables : ils descendaient de la plaine de Saron et venaient s'abreuver aux puits qui sont au pied de ces rochers.

Les puits et les citernes sont d'une extrême importance pour les peuples nomades, surtout dans un pays où les sources d'eaux vives sont très-rares, et nous voyons déjà dans la Bible qu'ils furent la cause de nombreuses querelles [1]. Salomon emploie l'image suivante pour peindre le bonheur domestique : « Bois de l'eau de ta citerne, dit-il, et des eaux vives du milieu de ton puits. Que tes fon-

[1] Gen., xxi, 25; xxvi, 18; Exod., ii, 16.

taines se répandent dehors, et tes courants d'eau dans les places. Qu'ils soient pour toi, pour toi seul, et qu'ils ne soient pas pour les étrangers avec toi. » (Prov., v, 15 et suiv.) Les chefs tenaient à honneur d'appeler les puits de leur nom. Ils appartiennent aux tribus qui les ont creusés, et qui viennent y abreuver leurs troupeaux : des auges en pierre, ou des trous creusés dans le roc, sont à côté, et les pasteurs y versent l'eau qu'ils ont puisée.

Les citernes sont des excavations quelquefois d'une très-grande étendue, ordinairement enduites à l'intérieur d'un ciment inaltérable ; elles reçoivent les eaux des pluies et les conservent pures et fraîches, même pendant les plus grandes chaleurs. Leur ouverture est fort petite ; on la ferme au moyen d'une pierre ; quelquefois on la recouvre de sable pour la cacher aux étrangers. J'en ai trouvé un grand nombre autour de Jérusalem, sur les chemins de Jéricho et d'Hébron, qui étaient à sec. Dans cet état elles servaient de prison, comme nous le voyons par l'histoire de Joseph et par d'autres passages de l'Ancien Testament [1] ; on y jetait aussi des cadavres [2], et elles devenaient quelquefois le repaire d'animaux sauvages : « Banaïas descendit dans une citerne, et y tua un lion au temps de la neige. » (I Paral., XI, 22.) Pendant des guerres malheureuses, le peuple s'y cachait en foule comme dans les antres des montagnes (I Rois, XIII, 6) ; à l'approche des ennemis on les comblait ou on en corrompait les eaux : ces moyens ont été souvent employés contre les croisés [3].

De jeunes garçons et de jeunes filles vinrent très-obligeamment tirer de l'eau pour nos montures.

Je fus étonné de trouver tant de bœufs et tant de vaches en ce lieu ; je n'en avais pas vu depuis longtemps : ils avaient assez mauvaise apparence, mais aussi la plaine était entièrement desséchée. C'est dans cette plaine que venaient paître les troupeaux du roi (I Paral., XXVII, 29) ; aujourd'hui elle ne pourrait pas fournir sa table pendant une semaine. « Les vivres pour la table de Salomon étaient chaque jour dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent

[1] Jérém., XXXVIII, 6 ; Ps. XXXIX, 2.

[2] Jérém., XLI, 7, 9. — Après la bataille de Bedr, Mahomet fit jeter les morts dans une citerne desséchée. (Abulfeda, *Annales*, 1re partie.)

[3] *Gesta Dei per Francos.*

moutons, outre les cerfs, les chevreuils, les daims et les oiseaux de l'air. » (III Rois, IV, 22. 23.) Où faudrait-il prendre maintenant les vingt-deux mille bœufs et les cent vingt mille brebis (III Rois, VIII, 63) que Salomon offrit en holocauste le jour de la consécration du temple ?

Rien ne peint mieux l'état dans lequel se trouvent les troupeaux de la Palestine pendant cette saison que la réponse que me fit le Père gardien de Bethléem. Comme il y avait fort longtemps que je n'avais pris de café au lait quand j'y arrivai, et que j'avais vu trois ou quatre vaches paître non loin du couvent, je priai les religieux de me procurer un peu de lait. « Du lait? me dit le gardien, il n'y en a pas durant tout l'été ; les vaches n'ont rien à manger. — De quoi vivent-elles donc ? lui dis-je. — *De l'espoir d'avoir de l'herbe au printemps.* » Pendant l'été on les nourrit de quelques plantes potagères ; aussi le peu de lait qu'elles donnent sent-il l'ail ou l'oignon ; c'est pourquoi on préfère le lait de chèvre, qui est considéré comme une des plus grandes ressources de la famille. Il est dit dans les Proverbes : « Le lait des chèvres suffira à ta nourriture, à la nourriture de ta maison et à l'entretien de tes servantes... » (Prov., XXVII, 37.)

Les *animaux domestiques* de la Palestine sont : le *bœuf*, qui est rare et petit dans les environs de Jérusalem ; on le trouve plus fréquemment dans la Galilée, au delà du Jourdain, et au nord de la mer de Tibériade ; il y a des *buffles* le long de la côte jusqu'en Égypte. Le *chameau* est employé partout pour porter des fardeaux. Mais l'*âne* est l'animal utile par excellence, comme monture et comme bête de somme ; il est plus grand, plus fort et plus leste qu'en Europe ; on le rencontre sur tous les chemins. L'âne était la monture ordinaire des juges et des rois d'Israël ; aujourd'hui encore de grands personnages, des femmes surtout, ne dédaignent pas de s'en servir, même dans les villes : les Orientaux le dédommagent de nos mépris. Aussi ses allures sont plus fières : il sent son prix ; sensible aux bons traitements, il paye largement sa dette de reconnaissance ; du reste, il est sobre, comme partout. Que de fois j'ai rencontré une mère montée sur un âne et portant son enfant sur les genoux, tandis que son mari menait le patient animal par la bride !

et je pensais à la *fuite en Égypte*. Sur le chemin de Bethphagé, à travers le mont des Oliviers, j'ai pensé aussi à cette ânesse sur laquelle notre Sauveur a voulu faire son entrée triomphale à Jérusalem. Ce sont là des titres assez beaux pour que l'âne puisse supporter nos injustes dédains. Le *mulet*, souvent mentionné dans l'Écriture, quoique sa reproduction fût défendue aux Hébreux (Lévit., XIX, 19), se voit encore très-fréquemment en Palestine, où il est plus cher que le cheval. Le *cheval* est petit, le plus souvent de sang arabe ; mais, mal nourri, mal soigné, il atteint rarement les belles proportions que nous lui connaissons en Occident. La Palestine est un pays de montagnes, où le cheval ne peut pas être d'une bien grande utilité; c'est plutôt un objet de luxe. Aussi Dieu avait-il défendu aux chefs de son peuple d'avoir beaucoup de chevaux. (Deut., XVII, 16.) Salomon est le premier des rois qui ait violé ce précepte. Viennent ensuite les *brebis* et les *chèvres;* elles ont toujours été très-nombreuses, et Josèphe nous apprend qu'on tuait deux cent cinquante-six mille cinq cents agneaux pour célébrer la Pâque [1]. Elles ont diminué, comme tout le reste, dans la proportion des habitants, de l'abondance et de la sécurité; pourtant le nombre en est encore fort considérable. Les béliers sont pour la plupart de l'espèce à large queue. Les chèvres ont le nez aquilin, les oreilles pendantes, les cornes très-courtes, le poil fin et très-long. Les *chiens* sont très-nombreux dans les villes, et ils n'appartiennent à personne; ils se nourrissent dans la rue de ce qu'on leur jette en passant et de ce qu'il y a de plus sale dans les égouts; ils étaient déclarés impurs par la loi de Moïse ; il paraît que déjà dans l'antiquité il y avait de ces chiens errants dans les rues. Élie dit à Achab : « Si Achab meurt dans la ville, les chiens le mangeront. » (III Rois, XXI, 24.) Quand Jézabel mourut, son sang fut léché par les chiens. Les Bédouins ont toujours des chiens pour garder leurs tentes et leurs troupeaux. Le *porc* est rare en Palestine ; il est en aversion à la plupart des Orientaux, comme aux Juifs, et il est probable que les Hébreux s'abstenaient de sa chair, même avant la défense de Moïse. Au temps d'Adrien, ils en avaient encore une telle horreur, que ce prince, pour les empêcher de rentrer à Jérusalem, n'eut qu'à faire mettre un porc en relief sur les portes de la ville. On demande comment il a

[1] *Bell. jud.*, lib. VI, c. IX.

donc pu se trouver un grand troupeau de ces animaux sur les bords du lac de Génézareth, quand Jésus guérit des possédés dans le pays des Géraséniens. (Matth., VIII.) Josèphe nous apprend que cette partie de la Décapole était habitée par des Grecs : « Gaza, Gadara, Hippos, dit-il, sont des villes grecques. Auguste les sépara du royaume de Judée, après la mort d'Hérode, et les réunit à la Syrie[1]. » Il y avait aussi des Juifs dans ces villes, mais ils étaient de beaucoup les moins nombreux [2]. D'un autre côté, nous savons qu'il y a eu bien des époques dans l'histoire des Juifs où ils ne se sont pas montrés scrupuleux observateurs de la loi : « J'ai étendu mes mains, a dit le Seigneur, vers un peuple qui, à ma face, m'irrite sans cesse, qui sacrifie dans les jardins... *qui mange de la chair de pourceau,* » etc. (Isaïe, LXV, 4.) Et plus loin : « *Ceux qui mangeront de la chair de pourceau,* et des abominations, et des souris, périront tous ensemble, dit Jéhovah... » (Isaïe, LXVI, 17.)

Les auteurs sacrés ne dédaignent pas, dans leurs frappantes images, d'employer le nom de ce vil animal. Par exemple, il est dit dans les Proverbes : « C'est un anneau d'or au groin d'un pourceau qu'une femme belle et dépourvue de sens, *Circulus aureus in naribus suis, mulier pulchra et fatua.* » (Prov., XI, 22.) Il serait difficile de dire d'une manière plus énergique qu'il n'y a pas de beauté sans vertu.

A une lieue de Jaffa, nous traversons avec beaucoup de peine le *Nahr-Ugeh*, aussi *Augeh;* après le Nahr-Kasmieh, c'est la rivière la plus considérable que j'aie rencontrée sur cette côte. Le courant est très-rapide ; plus haut, arrêtées qu'elles sont par les sables du rivage, ses eaux sont tranquilles comme celles d'un lac et très-profondes. Il n'y a pas de pont : quand il a plu, il faut remonter à plusieurs lieues pour trouver un gué; nous avons risqué perdre une partie de nos effets en la traversant. J'ai tiré plusieurs poules d'eau le long de cette rivière : en général, on est sûr de trouver de ces oiseaux, sur la côte de Syrie, partout où il y a quelque eau stagnante.

Le passage du Nahr-Ugeh offrant les plus grandes difficultés à l'artillerie de l'armée française, Bonaparte profita de ce temps pour faire reconnaître la forêt d'Arsur par son avant-garde.

[1] *Antiq.*, lib. XVII, c. XIII.
[2] Voyez aussi le Commentaire de D. Calmet sur saint Matthieu.

Cette rivière est le torrent de Gaas de l'Écriture [1]. Elle prend sa source au mont Gaas, près duquel était le tombeau de Josué : « Et on l'enterra dans son héritage à Thamnath-Saré, qui est situé sur la montagne d'Éphraïm, vers la partie septentrionale du mont Gaas. » (Jos., xxiv, 30.) Du temps de saint Jérôme, on montrait encore ce tombeau, sur lequel on avait gravé l'image du soleil, parce que Josué avait fait arrêter cet astre [2]. Le torrent de Gaas faisait la limite entre la Samarie et la Judée. Cependant la Judée proprement dite, c'est-à-dire les trois tribus de Juda, de Benjamin et de Siméon, avait gardé le long de la mer la lisière de la Samarie jusqu'à Ptolémaïs.

Nous avions devant nous la ville de Jaffa, c'est-à-dire *la belle ;* elle s'élève sur son rocher au bord de la mer, dans toute la splendeur d'une ville orientale. Rien ne prête à l'imagination comme ces antiques cités de l'Asie, entourées de murailles crénelées, de forêts d'orangers et de palmiers, au milieu des vagues de la mer, toutes noyées dans des flots de lumière, dans le parfum de leurs jardins, et vues à travers le prisme mystérieux des souvenirs. Mais, à mesure qu'on s'en approche, l'illusion et la poésie disparaissent, et il ne reste que la réalité la plus triste et la plus prosaïque.

Il était quatre heures quand nous arrivâmes à Jaffa. Il n'y avait, de ce côté de la ville, qu'un cimetière pour y dresser nos tentes ; voyant que cela nous déplaisait, nos gens pénétrèrent dans un jardin, et se mirent en devoir de mesurer notre camp. Un nègre, gardien du lieu, voulut s'y opposer ; il arrachait les piquets à mesure que nos moucres les enfonçaient en terre : une discussion violente s'ensuivit. Nos moucres avaient évidemment tort, mais le nègre était le plus faible ; il alla chercher du secours. Le propriétaire vint, nos muletiers crièrent beaucoup, et à la fin ils eurent recours à leur grand moyen, celui de nous faire passer pour des pachas d'Occident : le pauvre nègre fut condamné à nous faire des excuses. Je n'ai jamais tant regretté de ne pas savoir l'arabe que dans ce moment-là, pour m'inscrire en faux contre un pareil jugement. Mais notre interprète avait pris parti contre l'innocent, il aurait mal rendu

[1] II Rois, xxiii, 30 ; I Paral., xi, 32.
[2] Hieron., *in Loc. Hebr.*, lit. A. G. T., *et in Epit. Paulæ.*

ma protestation : je me tus, et la condamnation eut force de chose jugée. *Si la justice est le pain du peuple,* il y a bien des gens condamnés à mourir de faim.

J'avais des lettres pour les Pères de Terre Sainte et pour M. Damiani, le consul de France et d'Autriche, si connu par l'aimable accueil qu'il fait aux voyageurs ; mais j'avais peu de temps à donner à Jaffa ; je craignais les visites et les réceptions : je pris un guide et je parcourus la ville.

CHAPITRE XIX

DE JAFFA A RAMLEH

Joppé ; sa haute antiquité. — Indications historiques sur la ville de Jaffa. — Les croisés ; Bonaparte et les pestiférés. — Lamartine ; les hospices religieux ; les pèlerins et les touristes. — Du protectorat de la France. — Jardins de Jaffa. — La plaine de Saron. — Ramleh. — La famille Napoléon et les lieux saints. — Route des caravanes. — Lydda. — Séjour de saint Pierre. — Zéno. — Saint Georges. — L'Antechrist. — Grande persécution de l'Église. — Analogie avec les temps actuels. — La fin des temps.

Jaffa [1], c'est la ville des pèlerins : qu'on vienne en Palestine par l'Égypte, par la Grèce ou par Constantinople, par le nord ou par le sud, il faut toucher à Jaffa ; c'est le port des vaisseaux et des caravanes ; tous les voyageurs s'y arrêtent, tous les écrivains en ont parlé. Je ne ferai donc qu'indiquer rapidement les principaux traits de ses traditions et de son histoire.

Jaffa est une des plus anciennes villes du monde ; on prétend même qu'elle fut bâtie avant le déluge[2]. On dit que c'est là que l'arche fut construite par Noé. Josèphe, Bérose et Nicolas de Damas assurent que de leur temps on montrait encore des fragments de l'arche, et que la poussière du goudron dont elle avait été enduite était employée comme préservatif contre les maladies[3]. Selon la mythologie, c'est à Joppé qu'Andromède fut enchaînée au rocher pour être dévorée par un monstre marin, et qu'elle fut délivrée par

[1] Yafo, en hébreu, signifie *beauté ;* Jope, en phénicien, signifie *hauteur.*
[2] Est Joppe ante diluvium, ut ferunt, condita. (Pompon. Mela, l. I. c. II.)
[3] Josèphe. *Antiquités*, l. I. c. II.

Persée. Pline raconte qu'on montrait encore de son temps les trous des chaînes d'Andromède[1]; saint Jérôme lui-même confirme le fait[2]. Le squelette du monstre marin, long de quarante pieds, fut transporté à Rome par Scaurus, gendre de Sylla. Les habitants de Joppé le considéraient comme étant celui de leur divinité Dercéto, à laquelle sans doute on offrait des victimes humaines[3]. Pausanias raconte que l'eau de la fontaine dans laquelle Persée se lava après avoir tué le monstre conserva depuis lors une teinte de sang[4].

Il paraît que la ville de Joppé fut donnée par Josué à ceux de la tribu de Dan (Jos., XIX, 46); mais il n'est pas dit à quelle époque ils purent s'en rendre maîtres.

La divinité qui était particulièrement vénérée dans cette partie de la Syrie, c'était Derkéto ou Dercéto. Dercéto était le nom que l'on donnait à la mère inconnue de Sémiramis, adorée elle-même sous la forme d'une colombe. Nous en ferons mention en parlant d'Ascalon.

Ce fut dans le port de Joppé qu'arrivèrent les cèdres du Liban pour la construction du temple de Salomon et de celui de Zorobabel. Le prophète Jonas vint s'y embarquer pour Tharsis afin de fuir la face du Seigneur. (Jon., I, 3.) Judas Machabée, pour venger la mort de deux cents de ses frères que les habitants de Joppé avaient fait mourir par trahison, vint mettre le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive les meurtriers qui avaient échappé au feu[5]. Plus tard, les deux princes Jonathas et Simon Machabée enlevèrent cette ville aux Syriens et la fortifièrent[6].

La ville de Joppé compta de bonne heure un grand nombre de disciples de Jésus-Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabithe. « Il y avait à Joppé une femme nommée Tabithe, en grec Dorcas. Sa vie

1 Joppe Phœnicum antiquior terrarum inundatione, ut ferunt. Insidet collem præjacente saxo, in quo vinculorum Andromedæ vestigia ostendunt. Colitur fabulosa Ceto. (Plin., *Hist. nat.*, l. V, c. XIII.) Cicéron dit aussi : Piscem Syri venerantur. (Lib. III, *de Nat. deor.*) — Josèphe, *Guerre*, l. III, c. XXIX. — Strab., l. I et XVI.

2 Hic locus est in quo usque hodie saxa monstrantur in littore, in quibus Andromeda religata Persei quondam sit liberata præsidio. (*Comment. in Jonam.*, c. I.)

3 Plin., IX, IV.

4 Paus., IV, XXXV. Cette fontaine est à une demi-lieue au nord de la ville. Cette fable a la même origine que celle que nous avons citée en parlant du fleuve Adonis.

5 I Mac., X, 74, 76 ; XIV, 5, 34. II Mac., XII, 3.

6 Josèphe, *Antiq.*, 14, 4, 4 ; 15, 7, 3 ; 17, 11, 4.

était pleine de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Or il arriva qu'étant tombée malade elle mourut, et, après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre, se levant, vint avec eux. Quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute, et là toutes les veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant, et lui montrant les tuniques et les vêtements que Dorcas leur faisait. Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria ; et, se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre lui donna la main, l'aida à se lever, et, ayant appelé les saints (les fidèles) et les veuves, il la leur rendit vivante. Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, et plusieurs crurent au Seigneur ; et Pierre demeura plusieurs jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon [1]. »

Saint Pierre était encore chez Simon quand les serviteurs du centurion Corneille vinrent le prier de se rendre à Césarée : ce fut alors qu'il eut la vision des animaux purs et impurs qui lui fit comprendre qu'il devait aussi porter la lumière de l'Évangile aux Gentils [2].

Après que les Juifs se furent soulevés contre les Romains, Cestius assiégea Joppé, la prit d'assaut, la brûla, et fit périr huit mille habitants. Cependant elle fut bientôt rebâtie. Des pirates étant sortis de son port pour infester les côtes de Syrie, Vespasien la reprit, la rasa et fit élever une citadelle à sa place. Elle ne tarda pas à être entourée d'une nouvelle ville [3], qui fut le siége d'un évêché depuis le règne de Constantin jusqu'à l'invasion des Arabes en 636 ; les croisés rétablirent cet évêché, qui fut soumis au siége métropolitain de Césarée. Pendant que les premiers croisés assiégeaient Jérusalem (en 1099) et désespéraient de s'en emparer faute de machines de guerre, il arriva inopinément à Joppé une flotte génoise chargée de vivres et de munitions de toute espèce. A la vérité, cette flotte fut surprise et brûlée par celle des Sarrasins ; mais on avait eu le temps d'en retirer les provisions et une grande quantité d'instruments propres à

[1] Act., IX, 36.
[2] Act., X.
[3] Josèphe, *Guerre*, 2, 18. 10 ; 3, 9, 3.

construire des machines de guerre, que l'on conduisit sous bonne escorte dans le camp des croisés. Ce fut dans cette ville que Godefroid de Bouillon tomba malade en revenant de la Galilée, où il était allé au secours de Tancrède. On put à peine le transporter à Jérusalem peu de jours avant sa mort. Vers le même temps, la ville de Joppé fut embellie, fortifiée et érigée en comté par Baudouin Ier. Parmi les comtes de Jaffa figurent le fameux Hugues, seigneur de Puyset, qui, en France, avait levé l'étendard de la révolte contre Louis le Gros, et son fils, du même nom, qui fut accusé de félonie contre le roi de Jérusalem et condamné à l'exil. Tandis que celui-ci attendait le moment favorable pour son départ, il fut frappé de plusieurs coups d'épée par un soldat breton, tandis qu'il jouait aux dés devant la boutique d'un marchand à Jérusalem, et il alla mourir en Sicile.

L'année 1197 fut une des plus néfastes pour les chrétiens de cette ville : Malek-el-Adel, s'en étant emparé, fit raser toutes les fortifications et fit périr tous ses habitants au nombre de vingt mille. Ces cruautés n'empêchèrent pas les croisés allemands de s'établir dans la ville et d'en relever les fortifications ; mais l'année suivante, pendant qu'ils célébraient la fête de saint Martin, ils furent surpris par les musulmans et massacrés jusqu'au dernier homme.

Quand saint Louis vint à Jaffa, en 1252, la ville était occupée par Gauthier de Brienne, qui fit de son mieux pour lui donner un bon aspect, quoiqu'elle fût alors dans un misérable état. « Et, quand le comte de Japhe, dit Joinville, vit que le roi venoit, il assorta et mist son chastel de Japhe en tel point, qu'il ressembloit bien une bonne ville defensable. » Saint Louis en releva les murs, et fit des dépenses considérables pour l'embellissement de la ville et l'ornement des églises. « Les grands deniers que le roi mit à fermer Japhe, ajoute Joinville, ne convient-il pas parler que c'est sans nombre, car il ferma le bourg dès l'une des mers jusques à l'aultre? là il ot bien vingt-quatre tours, et furent les fossés curés de l'un dehors et dedans. Trois portes y avoient, dont le légat en fit l'une et un pan de mur. » Ce fut à Jaffa (en 1253) que Louis IX reçut la nouvelle de la mort de sa mère [1]. Quand le saint roi vit que l'archevèque de Tyr

1 D'après la chronique de Geoffroy de Beaulieu. confesseur du roi. M. Michaud,

et son confesseur entraient chez lui avec une grande tristesse sur le visage, il les fit passer dans sa chapelle, *qui était son arsenal contre toutes les traverses du monde*. Lorsqu'il eut appris la fatale nouvelle, il se jeta à genoux, et, les mains jointes, il s'écria en pleurant : « Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous m'avez prêté madame ma mère tant qu'il a plu à votre volonté, et de ce que maintenant, selon votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous. Il est vrai que je l'aimais au-dessus de toutes les créatures, et elle le méritait ; mais puisque vous me l'avez ôtée, que votre nom soit béni éternellement. »

Gauthier de Brienne, comte de Jaffa, donna devant cette ville une des plus belles preuves de courage qui aient illustré les armées chrétiennes en Palestine. Il avait été fait prisonnier par les Karismiens à la bataille de Gaza, en 1245 ; ces barbares, dans l'espérance qu'il pourrait leur servir à s'emparer d'une ville qui lui appartenait, l'attachèrent en croix devant les murailles, en menaçant de le mettre à mort si on ne leur livrait pas la place. Mais ce héros, au lieu de céder à leurs cruautés, exhorta ses fidèles vassaux à se défendre jusqu'à la dernière extrémité : « Votre devoir, leur cria-t-il, est de défendre une ville chrétienne ; le mien est de mourir pour vous et pour Jésus-Christ. » La ville fut sauvée, mais Gauthier, envoyé en Égypte, y fut mis à mort.

Jean d'Ibelin, le célèbre auteur de tant d'ouvrages de jurisprudence, était comte de Jaffa et d'Ascalon, seigneur de Baruth et de Ramla ; il mourut en 1266.

L'année 1268, Bibars, arrivant d'Égypte avec une puissante armée, détruisit les travaux de saint Louis ; la citadelle fut rasée ; le marbre et le bois qu'on put sauver furent envoyés par mer au Caire, où on les employa à la mosquée que Bibars y faisait bâtir [1]. En 1583, Christophe Radziwil n'y trouva que des ruines [2]. Quand Monconys visita la Palestine, il ne vit à Jaffa qu'un château et trois cavernes creusées dans le roc. Thévenot ajoute que les moines de Terre-Sainte avaient élevé devant les cavernes des baraques de bois, et

adoptant le récit de Joinville, dit que saint Louis était alors à Sidon. Entre de telles autorités, le choix est difficile.

1 Makrisi, *Bibl. des crois.*, t. IV, p. 503.

2 Hierosolymitan. Reise und Wegfart. S. 123.

que les Turcs contraignirent les Pères de les démolir[1]. Enfin, prise par les Français en 1799, occupée par Ibrahim en 1832, cette ville subit aujourd'hui, comme toutes celles de la Palestine, les tristes destinées que lui fait le gouvernement ottoman. Jaffa, avec son territoire, fait une partie de l'apanage de la sultane Validé. Sa population est de plus de 10,000 âmes : 8,800 musulmans ; 1,000 Grecs schismatiques ; 800 catholiques latins, grecs et maronites, et quelques familles juives et arméniennes.

La population de Jaffa s'est considérablement accrue ces dernières années : ce qu'il faut attribuer aux troubles qui ont eu lieu dans les environs de Naplouse, et qui ont obligé un grand nombre de familles à y venir chercher un asile ; au commerce, qui se concentre de plus en plus dans cette ville, et à l'état sanitaire, qui, je ne sais par quelle cause, semble s'améliorer d'année en année.

Le passage de Bonaparte à Jaffa est marqué par deux événements d'une égale cruauté, qu'on ne justifiera jamais en alléguant la dure loi de la nécessité : le massacre de plusieurs milliers de prisonniers albanais et arnautes, et l'empoisonnement des pestiférés.

« Pendant trois jours, dit M. A. Gabourd, Bonaparte résista aux cris de la troupe et aux conseils des officiers ; enfin, ne pouvant trouver aucun moyen de sauver la vie aux prisonniers, il donna à regret l'ordre, tant de fois réclamé, de les fusiller. Ce déplorable massacre fut exécuté ; mais le sang des victimes retomba sur l'armée, et la peste, fléau plus redoutable que la guerre et la faim, fut chargée de faire expier aux Français leur précaution criminelle[2]. »

Bonaparte venait d'Égypte ; il avait traversé heureusement le désert et emporté El-Arisch et Gaza. Il prit d'assaut les fortifications de Jaffa et reçut à merci les deux ou trois mille soldats qui les avaient défendues : deux jours après il les fit passer par les armes. Ce fut le général Bon, mort peu de temps après devant Saint-Jean-d'Acre, qui fut chargé de cette odieuse exécution. C'était dans l'après-midi du 20 mars 1799 ; le général conduisit les prisonniers dans les dunes de sable au sud-ouest de la ville près d'une mare d'eau jaunâtre. « Alors, raconte un témoin oculaire, l'officier qui comman-

1 Chateaub., *Itinér.*, t. II.
2 Amédée Gabourd, *Hist. de la Révolution et de l'Empire*, t. V.

dait les troupes fit diviser la masse par petites portions, et ces pelotons, conduits sur plusieurs points différents, y furent fusillés... Il se forma, puisqu'il faut le dire, une pyramide effroyable de morts et de mourants dégouttant le sang, et il fallut retirer les corps déjà expirés pour achever les malheureux qui, à l'abri de ce rempart affreux, épouvantable, n'avaient point encore été frappés. Ce tableau est exact et fidèle, et le souvenir fait trembler ma main, qui n'en rend point toute l'horreur [1]. »

Ce sont là les preuves de la supériorité de notre civilisation que nous allons donner aux musulmans! Les expéditions d'Égypte et de Syrie, entreprises contre le droit des gens, en pleine paix, sans la moindre provocation de la part de la Turquie, conduites à travers un pays allié à la lueur des incendies et exécutées à la façon des barbares par des dévastations et des massacres cruels et inutiles, seront sévèrement jugées par tous ceux auxquels les préjugés de nation ou de parti n'auront pas enlevé tout sentiment de justice.

Au reste, le châtiment ne se fit pas attendre. Bonaparte, obligé de repasser par Jaffa, après sa malheureuse expédition de Syrie, y trouva la peste que ces pyramides de cadavres avaient développée. Un grand nombre de ses soldats en furent atteints, il dut retourner en Égypte en toute hâte : ce fut alors qu'il donna l'ordre d'empoisonner les pestiférés. M. Thiers nie qu'il y ait eu empoisonnement : pour l'honneur de l'humanité, il serait à désirer que son avis pût prévaloir. Amédée Gabourd raconte le fait de cette manière : « Bientôt les Français atteignirent Jaffa. Là aussi un dépôt de pestiférés avait été établi. Pour soustraire ces misérables aux horreurs du sort qui les attendait, on crut pouvoir sans crime abréger leurs jours par le poison. Cet acte de pitié coupable a été révoqué en doute, mais il est maintenant bien avéré. Ajoutons qu'on n'agit ainsi qu'à l'égard des pestiférés réputés incurables [2]. » Bourrienne, secrétaire de Napoléon, confirme le même fait : « Je ne puis pas dire que j'aie vu donner la potion, dit-il, je mentirais ; mais je sais bien positivement que la décision a été prise après délibération, que l'ordre en a été donné, et que les pestiférés sont morts [3]. »

1 Miot, *Mémoires*, édit. de 1814.
2 A. Gabourd, *Hist. de la Révolution*.
3 Bourrienne, *Mémoires*.

La ville de Jaffa est bâtie sur sa colline en forme d'amphithéâtre; les murs sont crénelés dans quelques endroits, mais faibles partout. Chaque maison a sa petite coupole, c'est-à-dire que la terrasse est arrondie et renflée au milieu.

La porte de la ville et quelques rues adjacentes sont très-animées; le reste est désert. Sur les murs, on voit quelques canons; ils sont du plus petit calibre et de la plus chétive apparence. Les maisons sont plus solidement construites que dans les autres villes de la côte; mais les rues sont tout aussi sales et aussi étroites. Les femmes, avec leurs linceuls blancs, ressemblent toujours à des spectres; les femmes du peuple ne portent qu'une robe bleue, et, sur le visage, un masque noir accroché sur le nez; des rangées de piastres leur entourent la figure : tout cela est très-laid. Ajoutez que la seule partie découverte, les yeux, est souvent d'un aspect dégoûtant. L'habitude de coucher en plein air, d'être exposé à l'abondante rosée du matin occasionne des ophthalmies purulentes, hideuses à voir; une quantité de personnes en sont atteintes, des enfants surtout; on rencontre beaucoup d'aveugles. Les maux d'yeux et les fièvres intermittentes sont les maladies les plus fréquentes en Palestine. Quelquefois, vers la fin du printemps, il souffle un vent chaud et violent du sud-est qui souvent élève la température à 30 degrés Réaumur. Le soleil s'éclipse et le firmament prend une teinte cuivrée. Ce vent amène toujours des maladies graves, telles que des dyssenteries intenses, des fièvres typhoïdes très-pernicieuses et des ophthalmies aiguës.

D'après le Lévitique, les Juifs devaient coucher sous des tentes, non sur la terre humide, mais sur des peaux d'animaux. Des médecins présument que l'ophthalmie se propage aussi par les mouches qu'attire cette maladie, et qui la communiquent à d'autres en s'abattant sur leurs yeux.

Il est facile de supposer que le gouvernement, c'est-à-dire les pachas, s'occupe assez peu de la santé publique, surtout dans ces provinces éloignées. Dans quelques villes, on rencontre de loin en loin un médecin européen; mais il faut qu'il ait eu bien peu de succès chez lui pour être venu s'établir ici. Tout Européen passe pour médecin. Dans bien des lieux, on trouve encore la coutume d'exposer les malades devant les maisons ou sur la voie pu-

blique, afin de consulter les passants. Maxime de Tyr prétend que c'est d'après les observations recueillies de la sorte que s'est formée peu à peu la science de la médecine [1]. Anciennement, dans ces contrées, les médecins étaient extrêmement nombreux ; non-seulement chaque ville, mais chaque famille notable en avait plusieurs, parce qu'il y avait un médecin pour chaque maladie : ils n'étaient que des serviteurs attachés au maître de la maison. (Gen., L, 2.) Chez les Perses, à la mort des rois et des chefs de famille, on renvoyait tous les astrologues et les médecins, ceux-là parce qu'ils n'avaient pas prévu la mort, et ceux-ci parce qu'ils ne l'avaient pas empêchée.

Je passais dans une rue écartée, non loin de la mer ; je vis plusieurs personnes entrer et sortir par une porte basse : elles étaient assez mal vêtues, leur costume décelait des Européens. Mon guide me dit que c'étaient de pauvres pèlerins, et que cette maison était le couvent des Pères de Terre Sainte. Je venais de lire ce passage de M. de Lamartine. « Le couvent latin est magnifique. On l'embellissait encore à notre passage ; mais nous n'éprouvâmes pas l'hospitalité de ces religieux. Leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous ni pour aucun des étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa [2]. Ils restent déserts, pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable khan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de Juif ou d'Arménien habitant de Jaffa. » J'entrai ; j'allai d'abord à la chapelle, qui est petite, mais fort propre. Les matériaux de cette église ont été amenés de Césarée ; elle est dédiée à saint Pierre. On croit qu'elle occupe l'emplacement de la maison de Simon le corroyeur, l'hôte de saint Pierre. Ainsi, comme le remarque le Père de Géramb, les pierres qui avaient servi à Hérode pour élever des palais à son orgueil et des temples en l'honneur d'Auguste sont employées maintenant à la construction d'une église consacrée à l'enfant qu'il avait voulu faire périr, et qui n'avait pas de son vivant un lieu pour y reposer sa tête.

Le couvent est assez bizarrement construit ; il y a plusieurs étages. Dans la rue, il y avait une quantité de chevaux et de mulets ; les

[1] *Dissertation* XL.

[2] Leurs appartements s'ouvrent pour les pèlerins qui vont demander l'hospitalité au couvent ; il sied mal à ceux qui la dédaignent de calomnier ces religieux.

chambres et les galeries étaient remplies de pèlerins : je doute que, dans le cas même où je l'aurais voulu, j'eusse pu y trouver place. Les religieux (ils sont cinq, dont quelques-uns Espagnols) allaient, venaient de l'un à l'autre, cherchant à héberger et à contenter tout ce monde. C'est ainsi qu'ils répondent à leurs détracteurs, en offrant à tous l'hospitalité, tantôt dans les cavernes, tantôt, quand la Providence accorde des temps meilleurs, dans des cellules plus commodes. En sortant de Jaffa, M. de Lamartine était accompagné d'un médecin qui lui raconta le trait suivant : « Il y a quelques jours que je me trouvais à Acre ; un voyageur, revenant de Bethléem, frappa à la porte du couvent des Pères de Saint-François ; ils ouvrirent, ils étaient sept. Le surlendemain, les portes du couvent étaient murées par l'ordre du gouverneur : le pèlerin et les sept religieux étaient morts en vingt-quatre heures [1]. » Ici, M. de Lamartine ne fait aucune réflexion : sept religieux qui meurent de la peste en vingt-quatre heures pour avoir donné l'hospitalité à un pèlerin l'intéressent beaucoup moins que « les pistolets du médecin, incrustés de ciselures d'argent, » dont il fait une brillante description. C'est d'ailleurs une chose si simple de voir les religieux quitter leur patrie et s'exposer chaque jour à la mort et aux avanies des mécréants pour soulager leurs frères, qu'elle est à peine remarquée de certains voyageurs. Il y a deux autres couvents dans la ville, un pour les Grecs, l'autre pour les Arméniens : ce sont des religieux qui tiennent les deux lazarets construits il y a quelques années.

Au reste, les hospices religieux devront, à l'avenir, subir une réforme que les circonstances rendent nécessaire ; je veux dire qu'ils devront être réservés aux *véritables pèlerins*, venant en Palestine munis de recommandations des autorités ecclésiastiques : c'est pour ceux-là que les pieux donateurs envoient leurs aumônes aux Pères de Terre Sainte, et non pour des touristes désœuvrés qui souvent n'ont ni foi ni loi, pour de riches Anglais ou autres, pour des Druses, des garibaldiens qui vont à Jérusalem entre deux expéditions contre les États du pape, et des aventuriers de tous genres. Héberger et secourir des pauvres, sans distinction de religion et de nationalité, est une belle chose assurément, et nous sommes trop

1 *Voyage en Orient*, 23 octobre 1832.

près du lieu où l'Évangile place la parabole du bon Samaritain pour proposer à l'imitation de qui que ce soit la conduite du prêtre et du lévite qui passèrent outre en voyant le malheureux gisant sur le chemin. C'est précisément pour remplir l'office du bon Samaritain que nos religieux ont été envoyés en Terre Sainte, mais non pour y tenir auberge à tous venants. Des gens qui voyagent sans but religieux n'ont aucun droit de se substituer aux pèlerins. Ils comprennent si peu, d'ailleurs, la charité chrétienne, qu'ils prennent les religieux pour des domestiques, les traitent en conséquence et se conduisent souvent pis que des infidèles. Ce sont des auberges, et non des couvents, qu'il faut à ces gens-là ; à mesure que l'affluence des Européens augmente, on établit des hôtels dans les principales villes de la Syrie ; il y en a déjà plusieurs, même à Jérusalem.

Un des Pères franciscains remplit les fonctions de curé, d'autres tiennent l'école des garçons.

Depuis quelques années, des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition sont venues se charger de l'école des filles, et donnent également leurs soins aux malades, sans distinction de nationalité, même à des garibaldiens, si le cas se présente. L'Église catholique envoie des légions de bons Samaritains et de bonnes Samaritaines dans toutes les parties du monde.

Le port de Jaffa est petit, en partie ensablé, inabordable pour des bâtiments, même d'un faible tonnage, qui sont obligés de se tenir dans la rade. La rade est aussi fort dangereuse, car le fond n'est qu'un banc de rochers qui s'étend tout le long de la côte. On croit que les brisants qu'on voit percer à la surface de la mer sont les restes de l'île Paria, dont il est fait mention dans Pline [1]. A Jaffa, comme à Dor, à Tyr et autres ports, on remarque que le rivage a subi de grandes modifications et a dû se soulever, parce que des quais et des escaliers taillés dans le roc, qui devaient être au bord de la mer, sont maintenant tout à fait à sec. Si Jaffa avait un bon port, cette ville deviendrait sans doute une station des bateaux à vapeur allant d'Alexandrie à Beyrouth, et le trajet de Marseille ou de Trieste à Jaffa pourrait s'effectuer dans une huitaine de jours. Maintenant, si l'on ne veut pas se servir des mauvaises barques,

[1] *Hist. nat.*, l. V, c. XXXI.

souvent non pontées, des caboteurs arabes, il faut traverser le désert ou aller prendre un paquebot à Beyrouth.

Cependant, dans ces derniers temps, des communications régulières, par des bateaux à vapeur, se sont établies, d'une part avec l'Égypte, de l'autre avec les ports de Syrie.

Un naturaliste rapporte qu'il existe à Jaffa une espèce de poissons qui donnent, quand on en mange, des vertiges et de violents maux de tête. Il paraît que le siége du venin se trouve dans la tête du poisson, parce que, si on a soin de la couper pendant qu'il est vivant, on peut manger le reste impunément [1].

Je regrette qu'un auteur aussi judicieux que M. V. Guérin ait écrit les lignes suivantes pendant qu'il était à Jaffa :

« En Palestine, comme dans tout l'Orient, le protectorat des catholiques est l'apanage héréditaire de la France, et c'est à ses agents que sont réservés le soin et, en même temps, l'honneur de défendre les intérêts des Latins, quelle que soit la nation à laquelle ils appartiennent [2]. »

Cette erreur, qui flatte le sentiment national, se trouve, je le sais, dans une quantité d'ouvrages français, et elle est généralement répandue en France ; mais elle n'en est pas moins une erreur. Il est fort délicat de se laisser entraîner sur ce terrain ; mais il y a des droits qu'il faut défendre envers et contre tous : ce sont ceux de l'Église et de la vérité.

La France a rendu d'immenses services à la Terre Sainte, je ne puis le dire assez souvent : cela lui donne évidemment des droits à la reconnaissance des catholiques, mais politiquement cela ne lui en donne aucun. Le droit de protéger soit les chrétiens sujets du sultan, soit ceux qui appartiennent à d'autres pays que la France, devrait être basé sur des traités. Or, ces traités, où sont-ils? Qu'on les cite. La Porte reconnaît-elle un pareil droit à la France? Non. Les autres puissances ont-elles abandonné à la France l'obligation de protéger leurs nationaux respectifs ? Demandez-le à l'Angleterre, à l'Autriche et aux autres. Le gouvernement français lui-même a-t-il cette prétention ? Nullement. Lorsqu'il se commet quelques injustices en Tur-

1 J. Russegger, *Reise in Europa, Asien und Afrika*, t. III, p. 122.
2 V. Guérin, *Judée*, t. I, p. 5.

que au détriment des chrétiens, il arrive quelquefois, et beaucoup trop rarement sans doute, que les puissances européennes interviennent par voie d'influence pour obtenir des réparations : le gouvernement français, mû par un sentiment d'humanité et de justice, a souvent pris l'initiative de ces généreuses démarches, mais non en vertu d'un droit stipulé et reconnu.

L'erreur que propage M. Guérin peut avoir et a déjà eu de fâcheuses conséquences, notamment la reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre, faite par la France, la Russie et la Turquie, dont je parlerai plus tard, et une scène qui a dû se passer même au sein du Concile du Vatican. Le patriarche de Jérusalem ayant parlé dans le Concile contre le gallicanisme, un évêque français, entaché de cette funeste doctrine, et commettant la double erreur de confondre le catholicisme avec le gallicanisme et le protectorat pontifical avec le protectorat français, s'est permis de dire *qu'avant de tenir un pareil discours, Mgr Valerga aurait dû arracher le pavillon français qui protége son palais patriarcal.* On prétend même qu'il a été question de faire une enquête et que, pour le cas où les torts de Mgr Valerga seraient constatés, on retirerait au patriarcat de Jérusalem le protectorat de la France, protectorat qui n'a jamais existé : les seuls couvents des Franciscains de Terre Sainte sont sous la protection de la France, mais le patriarcat latin ne relève que du Saint-Siége. Inutile d'ajouter que ce pavillon flottant sur le palais patriarcal est de pure invention et n'est là que pour donner du coloris à la chose.

Afin qu'il ne reste aucun doute sur cette question, je cite à la fin du volume un extrait de la séance du Sénat du 7 mai 1861, par lequel on verra quelle est à cet égard la manière de voir du gouvernement français lui-même [1].

Puisque nous nous trouvons dans le principal port de la Palestine, ou plutôt le seul avec Caïpha, je vais donner ici un tableau du commerce et des produits de ce pays.

EXPORTATION

HUILES. — Très-estimées en général; elles sont expédiées sur Marseille, sous pavillon francais.

SÉSAME.—Cette graine oléagineuse, de qualité supérieure, a la même destination.

[1] Voyez la note B.

1° BLÉ 2° ORGE et 3° MAÏS.	Ces trois articles, de bonne qualité, sont expédiés :	1° Ordinairement vers l'Angleterre, quelquefois à Constantinople ; 2° Un peu pour l'Algérie, beaucoup sur Londres ; 3° Tout sur Londres et en Irlande.

COTONS ET LAINES. — Presque tout est employé dans le pays.

IMPORTATION

De MARSEILLE. — Café, sucre et manufactures, mais en très-petite quantité.
De LONDRES. — Fer, sucre, café, drogueries et manufactures.
De l'ARCHIPEL. — Diverses denrées et marchandises.
De DAMIETTE. — Riz, poissons salés, toile, dattes, sel et diverses denrées.

INDUSTRIE

A JAFFA, LYDDA. RAMLEH, A JÉRUSALEM ET NAPLOUSE, — Savon pour Tarsous, la côte de Caramanie et le Caire, par la voie du désert.
A HÉBRON. — Verroteries pour l'Égypte et la Caramanie.

TABLEAU DES PRODUITS DE PALESTINE PENDANT L'ANNÉE 1854.

NATURE des PRODUITS	LIEUX OU ILS SONT LE PLUS ABONDANTS ET LE MIEUX ESTIMÉS	QUANTITÉ APPROXIMATIVE. (Ocques 1)	PRIX DE L'OCQUE. (Piastres 2.)	TOTALITÉS (PIASTRES)
HUILES.	Naplouse, Lydda, les montagnes de la Judée.	12,000,000	6 Paras.	72,000,000
SÉSAME.	Naplouse, Gaza, etc	2,100,000	2,20	5,250,000
BLÉ.	Gaza, y compris les tribus de la lisière du désert.	38,000,000	2 »	76,000,000
ORGE.	Gaza, y compris les tribus de la lisière du désert.	3,500,000	1 »	3,500,000
MAÏS.	Gaza et Naplouse.	1,100,000	1,20	1,650,000
COTONS.	Naplouse.	140,000	6 »	840,000
LAINES.	Naplouse et Karak au delà du Jourdain.	35,000	6 »	210,000
FRUITS.	Jaffa (les jardins et les alentours).	»	»	550,000
		56 875,000		160,000,000

1. 80 ocques font 100 kilogrammes.
2. La piastre turque vaut 40 paras, et le franc 4 3/4 piastres.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Jaffa, ce sont les jardins, sans contredit les plus beaux de la Palestine avec ceux de Gaza. Qu'on

se figure une enceinte d'une étendue de deux milles toute plantée des plus beaux arbres : c'est une forêt, verte et odorante, d'orangers chargés de fleurs et de fruits, de grenadiers dont les pommes le disputent en éclat aux fleurs qui les ont produites, de bananiers au feuillage large et satiné, de figuiers de toute espèce, d'amandiers, de pêchers, d'abricotiers, de pruniers et de palmiers s'élevant au-dessus de cet Éden, enfermé dans des haies de nopals, et arrosé par de nombreuses fontaines. Depuis quelques années, le mûrier a été planté sur une grande échelle, et l'on espère pour l'avenir de belles récoltes de soie. Ces jardins sont en grande partie cultivés par des Maronites qui viennent du Liban. Au fond, ces jardins ne sont que des champs plantés d'arbres : quel parti on pourrait en tirer ! Mais les fruits, peu soignés, sont de médiocre qualité, excepté les pastèques, les oranges et les grenades. Pline comptait neuf espèces de grenades dont l'une est appelée *apyrina*, parce qu'elle est sans pepins.

Les habitants de Jaffa viennent quelquefois passer des journées entières sous ces délicieux ombrages. Nous voyons, par différentes relations, qu'à l'époque des croisades la reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac vinrent rejoindre dans ces mêmes jardins le roi d'Angleterre. « L'armée chrétienne, dit M. Michaud, était campée dans des vergers et des jardins où les arbres se courbaient sous le poids des figues, des pommes et des grenades[1]. »

2 Octobre. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par deux coups de fusil tirés assez près de nos tentes. Ayant demandé ce que c'était, on me répondit : « Des chacals. » Mais le matin j'appris que des voleurs avaient voulu s'introduire dans la maison située au milieu de notre jardin ; que les deux gardes avaient fait feu sur eux, mais que, les ayant manqués, ils en avaient été fort maltraités, et qu'on venait de les transporter à l'hôpital : un d'eux était le pauvre nègre dont j'ai parlé plus haut.

De grand matin, je retournai dans la ville. En traversant le cimetière, je trouvai un grand nombre de musulmans accroupis sur une

[1] *Hist. des crois.*, suite du liv. VIII.

tombe et priant en attendant le lever du soleil. Nous méprisons les Turcs, et depuis longtemps nous prédisons la mort de cette nation : des hommes qui prient pensent à Dieu et sentent le besoin qu'ils ont de lui ; ils sont moins méprisables que ceux qui, connaissant une loi plus parfaite, ne s'en prévalent que pour fouler aux pieds tous ses préceptes : c'est l'impiété qui fait la ruine des nations : *Regnantibus impiis ruina hominum*. (Prov., XXVIII, 12.)

Il y avait déjà beaucoup de bruit et de mouvement autour de la porte de la ville : on craint le soleil du midi, les affaires se font à l'aube du jour. On vendait surtout des grenades d'une incroyable grosseur, des cannes à sucre, et de ces vases en terre poreuse, à goulot, qui conservent l'eau fraîche, et dont on se sert dans tout le Levant.

Nous quittâmes Jaffa d'assez bonne heure, parce que nous avions un long trajet à faire. On met deux journées, coupées inégalement, pour se rendre de Jaffa à Jérusalem, dont la distance n'est guère que de douze lieues. Ordinairement on va coucher à Ramleh, qui n'est éloigné que de trois lieues et demie ; de là, en partant de très-grand matin, on peut arriver le second jour à Jérusalem. Cet arrangement est le plus sage. Nous fîmes autrement : nous partageâmes notre chemin en deux parties égales, au risque de trouver un mauvais gîte pour la nuit, ce qui ne manqua pas d'arriver. Cet arrangement avait été proposé par le chef de nos moucres, probablement dans l'unique but de nous faire la surprise dont je parlerai la nuit prochaine.

Le gouvernement turc a fait construire dans la suite un chemin carrossable entre Jaffa et Jérusalem et une ligne télégraphique ; on dit même qu'il a été question d'un chemin de fer. Si jamais une voie ferrée devait traverser des lieux que Jésus et les apôtres, et après eux des millions de pieux pèlerins, ont parcourues à pied ou sur les plus modestes montures, je le regretterais dans toute la sincérité de mon âme. Arriver dans la ville sainte avec des centaines d'inconnus, courir avec ses bagages après des fiacres et des omnibus pendant que les locomotives, avec leurs derniers coups de sifflet, exhalent le reste de leur fumée et de leur vapeur, me semble plus qu'une inconvenance et presque une profanation. Cela arrivera pourtant. Comme je ne serai plus là pour le déplorer hautement, je le déplore d'avance.

En sortant de Jaffa, nous suivions le chemin ombragé qui traverse les jardins de cette ville : nous avions passé auprès d'une belle fontaine, et dans chaque enclos je voyais des puits dont l'eau ne tarit jamais. Des ânes, par le moyen de chaînes à augets, étaient continuellement occupés à en élever l'eau jusqu'à la hauteur des conduits qui la distribuent dans toute l'étendue de ces jardins, dont je ne cessais d'admirer la fraîcheur et la fertilité ; ces puits, avec ces sortes de chapelets hydrauliques qu'on appelle norias, se rencontrent fréquemment en Orient[1]. Ces conduits, qui sont comme des chéneaux en bois, peuvent être placés dans toutes les directions ; c'est de là sans doute qu'est prise cette image des Proverbes : « Comme des courants d'eau est le cœur du roi dans la main de Jéhovah : de quel côté il veut, il l'incline. *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini : quocumque voluerit, inclinabit illud.* » (Prov., XXI, 1.)

Tout à coup cette belle végétation cessa, et nous nous trouvâmes dans le désert, qui ne discontinue plus jusqu'à Jérusalem, jusqu'au Jourdain. Pourquoi ce contraste ? N'est-ce pas la même terre, la même plaine, toujours la plaine de Saron, une des plus fertiles de la Terre Promise ? Il existe à peine quelques misérables villages dans ces vastes campagnes, qui n'attendent que des mains laborieuses pour rendre au centuple la semence qu'on leur refuse depuis tant de siècles. Les maisons qu'on voit blanchir au pied des montagnes sont pour la plupart abandonnées ; les ruines qui couronnent ces rochers à l'entrée de la vallée sont habitées par des voleurs. Pourquoi cette terre, qui pourrait être si riche, est-elle si misérable ? Le voyageur qui vient ici, la Bible à la main et un peu de droiture dans le cœur, voit la réponse écrite sur chacune des pierres de cette contrée, comme il la trouve dans chacune des pages de l'Écriture. Un autre y vient avec un bandeau sur les yeux : que peut-il voir ? il juge à travers les ténèbres : *Quasi per caliginem judicat.* (Job, XII, 13.)

Excepté le petit nombre des voyageurs qui sont venus en Palestine uniquement pour donner un démenti aux Livres saints, tous

[1] L'usage de ces machines hydrauliques, ainsi qu'une quantité d'autres usages qui y ont été introduits par les Arabes, est fort commun en Espagne. Les norias ont fourni à sainte Térèse le sujet d'une admirable comparaison. Voyez sa *Vie écrite par elle-même*, c. XIV.

ceux qui ont visité ce pays nous apprennent qu'il se trouve dans le plus déplorable état. Voici comment s'exprime Volney :

« Dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. A peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans les caveaux souterrains. On en retire le moins que l'on peut pour les semences, parce que l'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre; en un mot, l'on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins. Or, pour avoir un peu de pain, des oignons, une mauvaise chemise bleue et un pagne de laine, il ne faut pas la porter bien loin. Le paysan vit donc dans la détresse ; mais du moins, il n'enrichit pas ses tyrans, et l'avarice du despotisme se trouve punie par son propre crime[1]. »

Là où il n'y a pas de sécurité, il ne peut y avoir d'agriculture, et le paysan, exposé à des dangers continuels, réduit à la plus profonde misère, ne peut rien donner à ses oppresseurs : mais aussi la terre qui demeure en friche ne saurait nourrir ses habitants ; la population doit donc diminuer de jour en jour, et c'est ce qui arrive. Volney, comme la plupart des voyageurs, en jette la faute sur le gouvernement ottoman, ou sur les pachas, envoyés plutôt pour ruiner que pour administrer les provinces. J'ai pu me convaincre également jusqu'à quel point ces reproches sont fondés. Je n'ai pas la moindre envie de disculper les pachas de leurs méfaits, mais j'ai été bien aise d'avoir l'occasion d'apprendre comment ils expliquent le malheureux état de la Palestine.

Dans le cours de ce voyage, comme je le dirai ci-après, j'ai rencontré Méhémet-pacha, qui se rendait à Londres en qualité d'ambassadeur de la Porte. C'est un homme fort distingué, instruit, ayant des formes agréables, et s'exprimant parfaitement en français. Je tenais d'autant plus à avoir son avis sur plusieurs questions qui concernent la Palestine, qu'il a été pacha de Jérusalem, il y a peu d'années. Je lui ai donc demandé pourquoi la Palestine est dépeuplée et inculte. Voici sa réponse : « Il n'y a rien à faire avec les Arabes : ils sont vagabonds et paresseux, ils aiment mieux vivre de rapine que de cultiver la terre. J'ai fait différents essais dans la plaine du Jourdain et à Jaffa ; à Jéricho, j'ai fait planter l'indigotier, qui réus-

1 Volney, *Voyage en Syrie*, ch. XIII.

sissait à merveille; mais, avant qu'il fût mûr, les Bédouins venaient d'au delà du Jourdain, détruisaient tout, et mettaient le feu aux moissons des fellahs. J'ai fait réparer la tour de Jéricho, j'y ai mis cinquante soldats pour protéger les pèlerins et les récoltes ; mais il en faudrait autant pour chaque champ : les tribus se détestent, elles font des excursions pendant la nuit, elles coupent les arbres, ravagent les champs et enlèvent tout ce qu'elles peuvent. A Jaffa, où la sécurité pourrait être plus grande, j'ai engagé les habitants à étendre leurs jardins dans la plaine. Le terrain appartient au gouvernement ; j'ai voulu leur en céder autant qu'ils voudraient, moyennant une faible redevance de quelques piastres, uniquement pour constater le droit de propriété du gouvernement; l'eau se trouve en abondance, il suffit de creuser la terre à cinq ou six mètres pour en avoir. Eh bien, ils ont tous refusé. Alors, je leur ai signifié que, s'ils ne voulaient pas étendre leurs plantations, je ferais couper tous les arbres qui entourent la ville. Voilà où il a fallu en venir pour les forcer d'agrandir un peu leurs jardins. »

On pensera ce qu'on voudra de cette manière de protéger l'agriculture ; je veux constater une seule chose, *l'état dans lequel se trouve cette terre désolée*. Pendant la captivité, les enfants d'Israël s'en allaient en pleurant, et jetaient leur semence dans la terre ; mais ils avaient l'espoir de revenir avec des transports de joie en portant les gerbes de leur moisson : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua ; venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (Ps. CXXV, 6) ; tandis que la captivité actuelle n'aura pas de fin, et en Palestine on sèmera éternellement dans les pleurs.

Comme on le voit, le gouvernement jette la faute sur le peuple, et le peuple sur le gouvernement : ils sont tous, sans le savoir, les instruments de la Providence ; car le Seigneur a dit par la bouche de son prophète : « Votre terre est une solitude, vos villes sont la proie des flammes ; des étrangers, sous vos yeux, dévorent votre patrie : elle est comme une contrée dévastée par l'ennemi. » (Isa., I, 6.)

Quand on pense combien chaque année l'Europe envoie de milliers de colons dans le Nouveau-Monde pour défricher ces terres lointaines, tandis que les terres de Syrie sont si près de nous, et

que, vu le prodigieux accroissement de ces émigrations, il suffirait d'une série de peu d'années pour donner à la Palestine une population chrétienne aussi nombreuse que le fut celle de la Judée sous les règnes de David et de Salomon[1], et que pourtant personne ne songe à aller s'y établir, il faut bien convenir qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, même quand on refuse d'y voir le doigt de Dieu.

Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. (Luc, XXI, 24.) Ce jugement, prononcé contre la ville coupable, s'exécute depuis dix-huit siècles. Excepté le court intervalle pendant lequel Godefroid et son frère ont régné à Jérusalem, elle a été constamment foulée aux pieds par les gentils, et elle le sera jusqu'à la fin.

En parcourant la partie maritime de la Terre Sainte, nous avons rencontré de Sidon à Jaffa près de vingt villes, dont quelques-unes comptaient parmi les plus célèbres du monde, et aujourd'hui leur population totale n'est pas de trente mille âmes.

A quatre lieues au nord-est de Jaffa, on remarque, près du village de Tahun, et sur le Nahr-Odsche, les restes d'une ancienne écluse dont l'usage, sans aucun doute, était de retenir les eaux de cette rivière pour l'irrigation de la plaine, ce qui indique un degré de culture bien supérieur à celui qui existe aujourd'hui. Ibrahim-pacha avait conçu le projet de faire un canal pour amener les eaux d'une rivière qui n'est qu'à une lieue de Jaffa, dans les grandes plaines de Lydda, de Ramleh et d'Ascalon. Les pachas actuels ne font aucun projet dont l'exécution doive commencer pour eux par une mise de fonds.

Bien que d'autres lieux aient aussi porté le nom de Saron, il est donné surtout à la plaine qui s'étend de Césarée à Jaffa; plus au sud, jusqu'à Gaza, elle portait celui de Chephelah. *Saron omnis circa Joppen Lyddamque appellatur regio, in qua latissimi campi fertilesque redduntur*[2].

En parlant de la plaine de Saron, M. de Chateaubriand s'exprime ainsi : « Le sol est une arène fine, blanche et rouge, et qui paraît,

1 Il est constaté par le dernier concile de Baltimore que l'émigration européenne et catholique pour l'Amérique du Nord dépasse chaque année le chiffre de 250,000 âmes.

2 *Onomast. in Isaiam*, XXXIII, 9.

quoique sablonneuse, d'une extrême fertilité. Mais, grâce au despotisme musulman, ce sol n'offre de toutes parts que des chardons, des herbes sèches et flétries, entremêlées de chétives plantations de coton, de dourra, d'orge et de froment. Çà et là paraissent quelques villages toujours en ruines, quelques bouquets d'oliviers et de sycomores[1]. »

Dans une autre occasion, j'ai traversé cette plaine au printemps (le 28 mars) ; combien son aspect était différent ! Partout de la verdure, partout des fleurs. Les plus belles fleurs cultivées dans nos jardins, les tulipes, les lis, les roses blanches, les narcisses, les anémones, s'épanouissaient spontanément, et couvraient cette vaste plaine d'un tapis comme n'en a jamais eu Salomon, même dans toute sa gloire.

Je suis la rose de Saron, s'écrie l'époux dans le Cantique de Salomon, *je suis le lis des vallées.* (Cant., II, 1.) *La gloire du Liban lui a été donnée*, dit aussi Isaïe en parlant du Messie, *et la beauté du Carmel et du Saron.* (Isa., XXXV, 2.)

Cet état de choses a changé depuis, mais je doute que ce soit à l'avantage du pays.

Dans ces derniers temps, une colonie protestante, venue de l'Amérique, s'est établie dans les environs de Jaffa ; mais cette première tentative a eu peu de succès. Une colonie prussienne, également protestante, l'a remplacée ; elle a fait l'acquisition de terrains considérables. En outre, le comité de l'alliance israélite de Paris a acheté du gouvernement turc plus de deux cents hectares de terrain entre les jardins de Jaffa et le village de Yazour. Ces différents établissements, qui tendent à se fondre dans un seul, semblent devoir leur origine à une même pensée, celle d'introduire sous un prétexte d'utilité publique les loges maçonniques et leurs funestes conséquences, dans un pays où l'on ne voudrait respirer que le parfum des vertus évangéliques.

Du temps des croisades, il y avait encore une forêt au pied des montagnes qui terminent la plaine. C'est là qu'un jour, dans la *forêt de Saron*, le roi d'Angleterre, étant à la chasse, s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout à coup il fut réveillé par les cris de ses compa-

[1] *Itinéraire*, t. II.

gnons : une troupe de musulmans accourait pour le surprendre. Il monte à cheval et se met en défense ; mais, accablé par le nombre, il allait périr, lorsqu'un chevalier français, Guillaume de Pratelle, s'écrie : *Je suis le roi, sauvez ma vie!* Ce guerrier fut fait prisonnier, et *le roi Richard put regagner Joppé* [1]. *Il rendit aux musulmans plusieurs émirs en échange d'un chevalier si dévoué.*

Au tiers du chemin de Jaffa à Ramleh, on voit sur un monticule le petit village de Yasour que plusieurs auteurs identifient avec la ville cananéenne de Gazer. S'il n'y a eu qu'une ville de ce nom, il faut la chercher plus au sud, non loin d'Ascalon ; mais tout porte à croire qu'il y en avait plusieurs dont la position n'est pas encore déterminée avec une entière certitude.

Le nom de Gazer est souvent mentionné dans la Bible. Le roi de Gazer, nommé Horam, qui était allé au secours de celui de Lachis, fut tué par Josué. (Jos., x, 33.) Cette ville fut donnée aux Lévites. (Jos., xvi, 3.) Plus tard, ayant été prise par un roi d'Égypte, elle servit de dot à sa fille devenue la femme de Salomon. (III Rois, ix.) Plusieurs batailles ont été livrées sous ses murs par David et les Machabées.

Au delà de Yasour, on trouve bientôt sur la droite du chemin une fontaine et des tombeaux sous un frais ombrage.

A deux lieues environ de Jaffa s'élève au-dessus de la plaine un autre village dont le nom Beit Dedjan rappelle évidemment une des villes des Philistins qui s'appelaient Beth Dagon (la maison de Dagon) parce qu'elles avaient un temple de cette divinité.

On voit ensuite deux petits villages, Safirych à la gauche et Sarfend à la droite du chemin. Ces deux localités n'offrent rien de remarquable aujourd'hui. Elles avaient un évêque qui signa, l'an 636, au concile de Jérusalem sous ce nom : *Stephanus, episcopus Scarphiensis et Sariphaensis* [2], et elles furent totalement saccagées par les musulmans en 797 [3].

C'est près de Safirych que le chemin de Lydda, en allant à gauche, se sépare de celui de Ramleh. Au delà, la plaine commence à s'accidenter, et on se trouve bientôt dans cette dernière ville. Nous ne

1 Michaud, *Hist. des crois.*, suite du livre VIII.

2 *Oriens Christianus*. t. III.

3 *Acta Sanctorum*, Mensis mart., t. III.

fîmes à Ramleh qu'une halte de quelques heures, dans le couvent des Pères franciscains.

Avant d'arriver dans la ville, on voit d'assez loin une haute tour carrée, connue sous le nom de *Tour des Quarante Martyrs*. On se rappelle ces généreux chrétiens de la douzième légion exposés nus, par l'ordre de Lysias, sur l'étang glacé de Sébaste en Arménie, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Après leur mort, les fidèles se partagèrent une partie de leurs reliques, qu'ils purent soustraire aux flammes, et elles furent déposées dans différentes églises, entre autres à Constantinople, à Césarée. C'est à ces quarante héros que cette tour avait été dédiée, ainsi qu'une église dont on voit encore les ruines.

Ramleh est aujourd'hui une ville de 3,000 habitants, la plupart musulmans ; il y a des Grecs, des Arméniens, des Juifs et quelques catholiques. On croit que c'est l'ancienne Arimathie, où demeurait Joseph, cet homme riche qui alla chez Pilate pour lui demander le corps de Jésus, et qui eut le bonheur de l'ensevelir [1]. Le nom que les Arabes lui donnent aujourd'hui, Ramleh, signifie *sable*. D'après quelques auteurs, ce serait la ville de Rama ou Ramatha, citée fréquemment dans l'Écriture ; mais il y avait en Judée plusieurs villes de ce nom, comme nous le verrons ci-après. Le mot arabe *Ramleh* n'a aucun rapport avec le mot hébreu *Rama*, qui signifie *hauteur*. Celui-ci ne convient nullement à cette ville, qui est dans la plaine. On l'a aussi appelée Ramula et Ramel : sous sa forme actuelle, ce nom ne se trouve pas dans l'Écriture. Le moine Bernard, qui est venu en Palestine en 870, est le premier qui en fasse mention sous le nom de Ramula [2].

Les auteurs arabes disent que cette ville a été bâtie par Abd-el-Melek, au commencement du huitième siècle, lorsque Lydda commençait à tomber en ruines et qu'il y fixa sa résidence [3]. Cette assertion peut très-bien être prise pour l'agrandissement d'une bourgade déjà existante. Au moyen âge, Ramleh était la principale ville de la

[1] Matth., XXVII, 57. — On lit dans saint Jérôme : *Haud procul ab ea* (Lydda) Arimathiæ viculus est, ex quo Joseph oriundus, qui Dominum sepelivit. (*In Epitaph. Paulæ.*)

[2] *De locis sanctis*, X.

[3] Abulfeda, *Tab. Syr.*, p. 79.

Palestine avec Jérusalem ; elle avait un château, une enceinte fortifiée, douze portes et des bazars très-fréquentés [1]. Elle fut célèbre pendant les guerres saintes. Les croisés, s'étant d'abord emparés de Lydda et y ayant laissé un évêque, entrèrent à Ramleh en 1099 ; la ville avait été abandonnée de ses habitants. Plus tard, elle donna son nom à une bataille funeste aux chrétiens, dans laquelle périrent le comte de Blois et le comte de Bourgogne ; Harpin, comte de Bourges, et le connétable Conrad, y furent faits prisonniers. Baudouin Ier, roi de Jérusalem, se retira presque seul du combat, et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Les musulmans y mirent le feu, et il fut sur le point d'être étouffé ; il se réfugia à Ramleh, où il fut délivré pendant la nuit par un émir qui le conduisit à Arsur ; le lendemain, tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville furent tués ou faits prisonniers. Saladin et Richard occupèrent cette ville tour à tour, et ce fut dans les plaines de Ramleh que le roi d'Angleterre signala surtout sa valeur. Comme les pèlerins arrivaient en foule, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y fonda, en 1420, un hospice à leur usage. Au seizième siècle, elle avait à peine douze maisons habitées [2], et au dix-septième, elle ne ressemblait qu'à un grand village [3].

Aujourd'hui, indépendamment de l'hospice catholique, il y a encore un couvent grec, un couvent arménien et plusieurs mosquées. Les pèlerins de toutes les nations et de tous les cultes sont bien accueillis par les Pères franciscains, qui sont au nombre de trois. Pendant l'expédition française en Syrie, le couvent latin était le bivac de l'état-major de Bonaparte, et l'église de Ramleh se changea en hôpital pour les blessés ; quelques soldats de cette armée, morts à Ramla, y furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la Croix [4]. Ainsi les Français arrivent à une journée de Jérusalem, et ils ne daignent pas même la visiter. *Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération*, répondit Bonaparte à quelqu'un qui lui proposait d'aller jusqu'à la ville sainte. Saint-Jean-d'Acre fut compris dans sa ligne d'opération, et nous savons comment cette opération a réussi.

1 Édrisi.
2 Ed. Robinson, *Palestina*.
3 Chev. d'Arvieux, *Mémoir.*, t. II.
4 *Corresp. d'Orient*, suite de la lettre XCIII.

Il paraît que la ville de Jérusalem inspire de la frayeur à tous les membres de sa famille. En 1863, le prince Napoléon, ayant visité l'Orient avec sa femme, s'est embarqué à Alexandrie et s'est rendu à Beyrouth sans toucher à aucun point de la Terre Sainte : on loue cependant la piété de la princesse Clotilde, bien qu'elle soit la fille de Victor-Emmanuel. Chose plus extraordinaire encore ! l'impératrice Eugénie est allée directement de Constantinople à Port-Saïd, sans s'agenouiller au tombeau de Jésus-Christ dont elle était si près, quoiqu'elle ait eu assez de temps à sa disposition pour visiter tous les anciens monuments de l'Égypte avant les fêtes de l'inauguration de l'isthme de Suez. Combien les catholiques eussent été plus édifiés de voir une impératrice, dont les sentiments religieux sont si connus, solliciter pieusement la bénédiction du chef de l'Église en entreprenant son voyage en Orient, plutôt que de la voir honorer de sa visite le chef des infidèles avant d'aller en pèlerinage aux tombeaux des Pharaons ! Bien avant moi, on avait déjà fait l'observation que Napoléon Ier, qui se faisait gloire de s'être montré dans presque toutes les capitales de l'Europe, n'était jamais allé à Rome. On montre dans le couvent des Franciscains à Ramleh les deux chambres que le général Bonaparte y a occupées.

La tour dite des *Quarante Martyrs* et l'ancien couvent des Templiers ne sont qu'à quelques centaines de pas au couchant de Ramleh. Je suis monté au sommet de cette tour, d'où l'on a une vue magnifique sur toute la contrée. La tour, assez bien conservée, est d'un beau style ; on y monte par cent vingt marches. Une inscription placée dans le mur dit qu'elle a été bâtie en 1318 par le sultan Abul-Fetah-Mohammed : cette inscription paraît avoir été mise postérieurement, à l'occasion de quelque restauration, comme cela s'est pratiqué sur plusieurs monuments de l'Égypte. A côté de la tour sont les ruines fort étendues du couvent des Templiers : on y remarque les fondements d'une église, et, en descendant une trentaine de marches, on se trouve dans une église souterraine à deux nefs.

Ces bâtiments, que les musulmans appellent *Djama'-el-Abyadh* (la mosquée blanche), ont été occupés successivement par les musulmans et par les chrétiens. L'opinion la plus probable aujourd'hui est que cette tour, ainsi que le porte l'inscription dont j'ai parlé, a été

bâtie par Abul-Fetah-Mohammed, fils de Kelâoun Sâlchy. Les Templiers ont sans doute agrandi les édifices attenants et appropriés à leurs besoins, c'est-à-dire à la protection et à la défense des pèlerins qui se rendaient à Jérusalem. C'est vraisemblablement à cette époque que l'église fut dédiée aux Quarante Martyrs.

L'hospice des Pères Franciscains, comme la plupart des couvents de la Terre Sainte, ressemble à une véritable forteresse. L'église est dédiée à Joseph d'Arimathie, et on croit qu'elle est bâtie sur l'emplacement de la maison de ce décurion, qui ensevelit le Sauveur. La tradition qui identifie la ville actuelle de Ramleh avec l'ancienne Arimathie repose surtout sur l'autorité de saint Jérôme. (Voyez son épître LXXXVI à Eustochie.) Les auteurs arabes, qui n'avaient aucun intérêt à conserver cette tradition, attribuent la fondation de cette ville à Soliman, fils du khalife Abd-el-Mélek, sans faire mention de la ville qui l'a précédée et qui peut-être était détruite alors ; mais ce silence est loin de pouvoir atténuer une tradition qui s'appuie sur un assertion positive de saint Jérôme et que les auteurs les plus judicieux ont admise.

Les églises des couvents grecs et arméniens non unis sont dédiées à saint Georges. Ces couvents ont la même destination que celui des Franciscains, celle d'héberger les pèlerins, qui sont très-nombreux aux fêtes de Pâques.

La principale mosquée de Ramleh, *Djama'-el-Kébir*, était une ancienne église dédiée à saint Jean-Baptiste. L'inscription placée sur l'entrée du nord attribue la fondation de cette mosquée au sultan Ketbogha, tandis que le plan de l'édifice et la forme ogivale des fenêtres et des voûtes indiquent plutôt une origine chrétienne : on croit généralement qu'elle a été bâtie par les croisés pendant le douzième siècle.

L'ancien *seraï* du gouvernement est un vaste bâtiment dont il ne reste guère que des ruines, bien qu'il serve encore de palais de justice.

A dix minutes de là sont les réservoirs souterrains appelés *Vasques de Sainte-Hélène*, et, par les Arabes, *Anazieh ;* ils sont au milieu des champs et assez difficiles à trouver ; ils forment, avec Ramleh et la tour des Quarante-Martyrs, un triangle à peu près équilatéral. Les voûtes ressemblent à celles de l'église souterraine dont je

viens de parler ; mais, au lieu de deux compartiments, il y en a six, qui forment un seul réservoir ; j'y ai encore trouvé de l'eau : ils se remplissent par les pluies de l'hiver. Un peu plus loin, on trouve encore deux autres réservoirs pareils, mais ils sont tous fort mal entretenus.

La meilleure eau est fournie par un puits appelé *Bir-el-Moristan*, situé au sud de la ville.

La grande route des caravanes entre l'Égypte et Damas passe aujourd'hui à Ramleh et à Lydda, comme aux temps de la prospérité de ce pays ; elle y croise la route de Jaffa à Jérusalem. Cette circonstance vient encore confirmer l'importance que devait avoir cette localité à une époque où ces contrées absorbaient le commerce du monde.

A mon second voyage, au lieu d'aller directement de Jaffa à Ramleh, j'ai passé par Lydda. Voici l'itinéraire : de Jaffa à Yazour, une lieue. Puis, jusqu'à Safiryeh, une lieue. De là jusqu'à Lydda, une lieue trente-cinq minutes. De Lydda à Ramleh, quarante-cinq minutes. En tout quatre lieues vingt minutes ; tandis que par le chemin direct on peut se rendre de Jaffa à Ramleh en trois heures et demie.

La ville de Lydda, qui appartenait à la tribu de Benjamin, a été rebâtie par les Benjamites après la captivité. Son premier nom, Lud, qui vient de l'hébreu, s'est conservé dans sa dénomination actuelle : les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Loudd. Sous les Grecs et les Romains, elle s'appelait Lydda et Diospolis. Josèphe dit que de son temps Lydda n'était qu'un bourg, mais qu'il était aussi grand qu'une ville. Il en est parlé au livre IIe des Paralipomènes (viii, 12), au livre d'Esdras (ii, 33), dans Néhémie (xi, 35), dans le livre Ier des Machabées (x, 30, 38 ; xi, 33) et dans les Actes des Apôtres, à l'occasion de la guérison d'Énée le paralytique par saint Pierre. Témoins de ce miracle, tous ceux qui habitaient à Lydda et à Sarona se convertirent au Seigneur et y formèrent la première communauté chrétienne : on croit que Zéno, un des soixante-dix disciples de Notre Sauveur, et dont parle saint Paul (*ad Tit.*, iii, 13), a été le premier évêque de cette ville [1]. Lydda fut réduite en servitude par Cassius, quarante-cinq ans après Jésus-Christ ; elle recouvra sa liberté après la bataille de Philippes ; mais ce ne fut que pour peu de temps.

[1] *Oriens Christianus* t. III, p. 582.

Le proconsul Cestius marchant sur Jérusalem tomba sur la ville de Lydda, et la réduisit en cendres, pendant que les habitants étaient allés à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, n'y ayant laissé qu'une garnison de cinquante hommes. La ville fut rebâtie, Vespasien s'en empara deux ans plus tard, c'est-à-dire l'an 68 de notre ère.

Après la destruction de Jérusalem, Lydda fut pendant quelque temps, avec Jabné, le centre de la science talmudique, qui ensuite fut transporté à Sephoris et à Tibériade.

Jérusalem étant devenu une ville païenne sous le nom d'*Ælia Capitolina*, la ville de Lydda eut également son temple de Jupiter et s'appela alors *Diospolis*.

Cependant les noms des évêques de Lydda, apposés aux actes des conciles de Nicée, du premier de Constantinople, de Chalcédoine, prouvent que cette Église, fondée par saint Pierre, s'est maintenue pendant plusieurs siècles, probablement jusqu'à l'invasion des infidèles. Un des conciles qui condamnèrent les erreurs de Pélage fut tenu à Lydda, l'an 415. Le siége épiscopal de Lydda fut rétabli par les croisés en 1136 et dura autant que leur domination en Palestine. Dans les actes du royaume de Jérusalem on trouve une liste de cinq évêques portant le double titre de Lydda et de Rama, depuis l'année 1099 jusqu'à l'année 1171. Ce fut pendant la dernière moitié du douzième siècle que l'on bâtit la belle cathédrale de Saint-Georges dont on admire encore les ruines.

Saint Georges, né à Lydda, fut martyrisé sous Dioclétien, à Nicomédie, où il était en qualité de tribun militaire et de comte de l'empire. Il est en grande vénération en Orient, et les croisés le choisirent pour un de leurs patrons : un grand nombre d'églises, de couvents, de villages, de khans portent son nom. On croit que les reliques de saint Georges ont été déposées dans la crypte de la cathédrale de Lydda. Il paraît certain aujourd'hui que c'est à Saladin qu'il faut attribuer le dernier désastre de cet intéressant monument, et que ce fut lui qui en ordonna la destruction, en 1191, dans la crainte que Richard Cœur-de-Lion ne pût s'en emparer et s'y défendre. Il n'en est resté que la partie orientale dans laquelle les Sarrasins ont construit une mosquée et un minaret qui existent encore aujourd'hui. Les ruines de la cathédrale de Saint-Georges

ont été décrites avec beaucoup de soin par MM. de Vogüé [1], Victor Guérin [2], George Wigley [3] et plusieurs autres.

Longtemps avant la construction de cette cathédrale, il y avait déjà à Lydda une église et un monastère dédiés à saint Georges : Papebrock en fait remonter la fondation à Constantin, et Guillaume de Tyr à Justinien. Ces édifices furent détruits par les ordres du khalife Itakem, en 1010, et rebâtis par saint Étienne, roi de Hongrie.

La population actuelle de Lydda se compose de 4,000 musulmans, 800 Grecs schismatiques dépendants d'un évêque qui réside à Jérusalem et de 25 Grecs catholiques pour lesquels Mgr le patriarche Valerga a fondé une mission en 1858 ; mais ils sont encore obligés de célébrer leur culte dans une des chambres du presbytère.

En parlant de la vénération que les chrétiens de Lydda ont conservée pour la mémoire de saint Pierre, il est échappé à Volney une naïveté qui mérite d'être rapportée : « Tout ce pays, dit-il, est plein de pareilles traditions. L'on n'y fait pas un pas que l'on ne vous y montre des traces de quelque apôtre, de quelque martyr, de quelque vierge ; mais quelle foi ajouter à ces traditions, quand l'expérience constate que les événements d'Ali-bek et de Dâher sont déjà contestés et confondus ? » C'est que les pachas ont le sort des philosophes, leurs miracles sont bientôt oubliés. Le sentiment religieux de Volney ne va pas même jusqu'à souçonner qu'on puisse mettre une différence entre saint Pierre et Ali-bek.

Selon les auteurs arabes, c'est à Lydda que sera tué l'Antechrist [4] . mais, selon l'opinion la plus commune, ce sera sur la montagne des Oliviers.

Comme il se présentera une foule de questions à traiter lorsque nous aurons à nous occuper de cette montagne sainte, qu'il me soit permis de dire ici quelques mots de ce grand séducteur des peuples, d'autant plus que nous nous trouvons dans la tribu de Dan, d'où l'Antechrist doit sortir, ainsi que le pensent plusieurs Pères de

1 Comte M. de Vogüé, *les Églises de Terre Sainte.*
2 V. Guérin, *Judée*, t. 1.
3 G. Wigley, *Churches of Palestina.*
4 Abulfeda, *Tab. Syriæ.*

l'Église[1]. D'ailleurs, le temps où j'écris ces lignes a une ressemblance si frappante avec celui que les prophètes ont annoncé, que c'est presque de l'actualité d'en parler.

Le nom *Antechrist* signifie *contre le Christ*. Les ennemis du Christ ont toujours été fort nombreux ; il y en avait du temps du Sauveur, et il y en a beaucoup aujourd'hui : ce sont de véritables Antechrists, ils ont déjà été qualifiés ainsi par saint Jean : « Vous avez entendu dire que l'Antechrist doit venir, dit l'Apôtre, il y a déjà à présent plusieurs Antechrists. » (I Jean, II, 18.)

Mais il en viendra un, à la fin des temps, qui sera plus scélérat que tous les autres. Si après lui on devait encore écrire l'histoire, c'est celui qu'on appellerait l'Antechrist *le Grand*, comme on le fait pour Hérode, Frédéric, etc. Sa venue est annoncée plusieurs fois dans l'Écriture. C'est à lui que Notre Sauveur a fait allusion en disant aux Juifs : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu, un autre viendra en son propre nom ; et vous le recevrez. » (S. Jean, V, 43.) *Il sera Juif de nation*, et il surpassera en malignité tous les hommes. Son éducation sera confiée à des maîtres pervers, et il sera instruit dans toutes les sciences occultes : son esprit sera diabolique, et il finira par être possédé du démon. L'ange des ténèbres, enchaîné par Jésus-Christ, sera délié pour quelque temps à la fin du monde, et mettra tous ses artifices au pouvoir de l'Antechrist.

Il sera reçu avec enthousiasme « par tous ceux dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau[2] ; » par tous les Juifs d'abord dont il se dira le Messie, et qui trouveront en lui un chef digne d'eux ; il leur promettra de rétablir leur nation et de leur soumettre toute la terre ; ensuite par tous les hommes méchants et corrompus qui le verront plus qu'eux tous ennemi de l'Église, tout en affectant une grande douceur et une grande bonté pour se concilier l'estime des hommes[3] ; ils le verront comblé d'honneurs et de richesses dont il fera une large distribution pour se faire des partisans. Il sera en outre doué d'une grande éloquence, d'un génie

[1] Iren., lib. V, *Hæres.* — Hippol., *De Consum.* — Gregor., lib. XXXI, *De moralibus.*

[2] *Apoc.*, XIII, 8.

[3] Cyrill. Hierosolym., *Cath.*, 15.

merveilleux, et il fera toutes sortes de prodiges avec l'aide du démon. « Cet impie, dit saint Paul, doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et avec toutes les séductions pour ceux qui veulent périr, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra un opérateur de mensonges, et ils croiront en lui [1]. » Pour séduire les chrétiens, il s'annoncera comme étant le *Christ* dont le second avénement est promis dans l'Évangile. Pour attirer à lui les idolâtres, il s'élèvera une statue par laquelle il fera rendre des oracles. Il éliminera de sa religion tout ce qui coûte à la nature. Il ne dévoilera pas tout d'un coup sa doctrine, mais peu à peu, afin de gagner successivement ceux qui ont encore quelques croyances. Quant aux incrédules, ils lui sont gagnés d'avance : ils croiront en lui parce qu'il ne croira à rien.

Les succès de l'Antechrist seront prodigieux ; il ne se contentera pas de pervertir et de conquérir les âmes, il aspirera à la souveraineté du monde, et il renversera par la violence tous ceux qui s'opposeront à son empire. A la fin des temps, dix rois posséderont les pays qui composaient l'ancien monde romain. Il s'en élèvera un onzième qui sera plus puissant que les autres ; d'abord il abaissera trois rois, et les sept autres se soumettront au vainqueur.

Ces rois ne remplissaient plus leur mission, *ils s'étaient corrompus avec la grande prostituée. Ils avaient tous eu le même dessein, ils avaient donné à la bête leur force et leur puissance.* Alors l'Antechrist exercera le pouvoir sur des hommes de diverses tribus et de divers peuples, de langues et de nations différentes. Il sera le premier Juif qui régnera sur le monde, et il établira le siége de son empire dans la ville même où le Seigneur a été crucifié [2].

[1] II *Thessal.*, II, 9, 10. — *Apoc.*, XIII.

[2] *Apoc.*, XI, 8.

L'opinion commune est celle que saint Irénée exprime ainsi : « *L'Antechrist, au temps de son règne, aura le siége de son empire à Jérusalem, où il s'assiéra dans le temple de Dieu.* » (*Adv. hær.*, l. V, c. XXV.) Mais d'où viendra-t-il à Jérusalem ? Sera-ce de l'orient ou de l'occident ? Lactance répondait selon la pensée générale de son temps : « L'Empire retournera en Asie. *Imperium in Asiam revertetur.* » *Inst.*, l. VI et VII, c. XV.) Et plus tard, lorsque l'empire d'Orient fut envahi par les musulmans, on affirma avec plus d'assurance encore que le chef de l'empire antichrétien en transférerait le siége de la *seconde Rome* ou de Constantinople à Jérusalem. Il

Son orgueil alors n'aura plus de bornes. « Il s'élèvera au-dessus de tout ce qui est adoré comme Dieu. Il s'assiéra dans le temple de Dieu et se déclarera Dieu [1]. » Il établira une religion nouvelle et formera un empire antichrétien. Il sera secondé dans cette œuvre impie par une autre puissance qui unira le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Les armées nombreuses de cette puissance malfaisante seront composées des peuples qui habitent le septentrion.

Alors commencera la grande persécution contre le christianisme. Cette persécution sera la plus cruelle de toutes, et elle sera universelle. L'Antechrist obligera tous les hommes, sans exception, à recevoir et à porter son caractère sur la main droite ou au front. On ne pourra ni vendre ni acheter sans ce caractère [2]. Satan sera délié et il sortira de prison, et il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde. Les ennemis de Dieu se répandront sur la terre, *et ils environneront le camp des saints et la ville bien-aimée* [3]. L'esprit de Dieu dit ouvertement que, dans les derniers temps, plusieurs abandonneront la foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines diaboliques [4]. L'Antechrist ne sera opposé qu'au vrai Dieu et à Jésus-Christ son fils unique. Il favorisera toutes les erreurs, le culte de tous les faux dieux; il ne proscrira que le christianisme, il ne persécutera que l'Église seule. Les prêtres fidèles seront dispersés et mis à mort; les églises seront dévastées; il y aura de grands scandales et de grandes défections; le sacrifice perpétuel sera publiquement aboli, et il y aura une tribulation telle, que jamais on n'en aura vu une pareille. Aussi ces jours seront-ils abrégés à cause des élus.

D'après les prophéties, cette cruelle persécution doit durer 1260 jours, c'est-à-dire pendant trois ans et demi [5].

suffirait toutefois que son empire comprît Jérusalem pour expliquer les textes qui font allusion à la Ville-sainte, pendant la dernière période.

Au reste, vu la situation dans laquelle se trouve l'Europe aujourd'hui, vu l'état de pénurie du trésor, et en général la décadence de l'empire ottoman, il faut avouer encore que, de toutes les grandes puissances, celle qui a le plus de chance de conquérir Jérusalem, sans canons et sans armées, c'est la grande puissance d'Israël.

1 II *Thessal.*, II, 4.

2 *Apoc.*, XIII, 16, 17.

3 *Apoc.*, XX, 7, 8.

4 I Timoth., IV, 1.

5 Daniel, XII, 11 ; — *Apoc.*, XI, 2.

Pendant ce temps, deux prophètes, Élie et Énoch, grands adversaires de l'Antechrist, reviendront sur la terre pour soutenir les saints, consoler l'Église et prêcher la pénitence aux nations[1]. Lorsque leur mission aura été remplie, l'Antechrist les martyrisera, et leurs corps demeureront étendus dans les places de Jérusalem durant trois jours et demi, c'est-à-dire trois semaines et demie. Et les habitants, les voyant dans cet état, seront dans la joie; ils en feront des réjouissances et ils s'enverront des présents les uns aux autres. Mais Dieu répandra l'esprit de vie sur les deux prophètes; ils se relèveront et ils monteront au ciel sur une nuée, à la vue de leurs ennemis[2]. L'Antechrist alors, comme Simon le Magicien, voudra aussi s'élever dans les airs; il montera sur la montagne célèbre et sainte (c'est-à-dire la montagne des Oliviers, selon plusieurs Pères), il sera précipité et il ne se trouvera personne pour le secourir[3]. Alors Dieu fera descendre du ciel un feu qui dévorera ses ennemis, et le démon qui les séduisait sera jeté dans l'étang de feu de soufre où la bête et le faux prophète seront tourmentés dans les siècles des siècles. Là se trouveront *les timides*, *les incrédules*, *les exécrables*, *les homicides*, *les fornicateurs*, *les empoisonneurs*, *les idolâtres et* TOUS LES MENTEURS. « Alors, continue saint Jean, je vis un trône blanc et quelqu'un assis dessus, devant la face duquel le ciel et la terre s'enfuirent; et il n'en resta pas même la place. Je vis ensuite les morts, grands et petits, qui comparurent devant le trône ; et les livres furent ouverts ; et puis on ouvrit encore un autre livre qui est le livre de vie ; et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres. Car la mer avait rendu les morts qui étaient ensevelis dans les eaux ; et la mort et le sépulcre avaient aussi rendu leurs morts ; et chacun fut jugé selon ses œuvres. Et l'enfer et la mort furent jetés dans un étang de feu. Alors celui qui était assis sur le trône dit : Je vais faire toutes choses nouvelles[4]. »

Ces paroles de saint Jean annoncent clairement la fin du monde, le jugement dernier et le renouvellement de toutes choses par le feu.

1 *Eccli*, XLIV, 16 ; XLVIII, 1 ; — *Apoc.*, XI, 3 ; — *Malach.*, IV, 5.
2 *Apoc.*, XI, 7 et suiv.
3 Daniel, XI, 45.
4 *Apoc.*, XX, XXI.

D'après saint Jérôme, il y aura un intervalle de 45 jours entre la mort de l'Antechrist et le jugement dernier [1] ; ce qui laissera le temps à ceux qui auront été séduits par lui de revenir au Seigneur et de se convertir [2]. Mais, comme au temps du déluge, les hommes continueront le même genre de vie : il en sera de même à l'avénement du Fils de l'homme [3].

Quand ces choses arriveront-elles ? Personne n'en a connaissance, pas même les anges du ciel [4]. Ainsi, il est parfaitement inutile de supputer les temps : c'est là un secret que Dieu s'est réservé.

Je ne suis pas *un voyant*, mais je suis *un croyant*. Je crois donc que le ciel et la terre passeront, mais que les paroles du Christ ne passeront pas, et que tout ce qu'il a prédit arrivera pour la plus grande gloire de Dieu, pour la consolation des justes et la confusion des méchants. Une chose qui doit frapper tout le monde, c'est la ressemblance de notre temps avec celui de l'Antechrist. J'ignore si le grand scélérat des derniers temps a déjà vu le jour ; ce que je sais, c'est que ses précurseurs existent, et que leurs innombrables phalanges sont à l'œuvre ; la guerre est déclarée au christianisme dans toutes les contrées de la terre avec une audace, avec un succès qui pourra être difficilement surpassé par l'Antechrist lui-même. J'ignore si c'est le commencement de ce qui doit arriver, ou si seulement dans sa miséricorde Dieu veut nous donner un avertissement salutaire par un avant-goût de la grande tribulation. Mais il n'y a pas d'illusion à se faire ; les nations ne sont plus chrétiennes : officiellement, les peuples n'ont plus de Dieu. C'est là précisément le but suprême que tâchera d'atteindre l'Antechrist : *Extolletur contra omne quod dicitur Deus* [5].

Les dogmes du christianisme, honnis partout, sont remplacés par des doctrines nouvelles prêchées avec les applaudissements de la foule dans les théâtres, dans les livres, dans les journaux, dans les écoles, dans les parlements, dans les conseils des communes et dans les conseils des rois.

1 Hieron., in *Dan.*
2 Thom., in *Apoc.* Acosta, lib. III.
3 Matth., XXIV, 37 et suiv.
4 Matth., XXIV, 36.
5 II *Thessal.*, II, 4.

Les jours du Seigneur sont publiquement, audacieusement, officiellement profanés, et ce sont les Juifs, aidés de mauvais chrétiens, qui en sont la principale cause.

On oblige tout le monde à recevoir et à porter sur la main droite ou au front le caractère de l'Antechrist ou des loges maçonniques. Tous ceux qui veulent avoir du pain, parvenir aux emplois, aux dignités, se faire passer pour savants ou avoir une renommée quelconque, devenir députés, ministres, et même porter une couronne, doivent auparavant se munir du *signe de la Bête*, pour me servir de l'expression de l'Apocalypse. Il n'y a pas encore de Juif qui soit roi, proprement dit, mais il y a déjà une dynastie juive qui est plus que royale, et à laquelle tous les rois font humblement la cour. D'autres dynasties juives, qui l'égalent presque en pouvoir et en splendeur, sont une aristocratie toute faite d'où sortiront les grands du futur empire antichrétien, tandis que les anciens princes déchus, dont les palais et les domaines tombent déjà journellement dans des mains étrangères, iront mendier le pain et les faveurs aux portes de leurs prochains héritiers.

Dans les palais somptueux et bruyants où l'on traite les affaires financières des États et des particuliers, on ne voit déjà plus que des barons enrégimentés par un baron plus grand que tous les autres, qu'ils sont tout prêts à élever sur le pavois, aussitôt qu'un nouvel ébranlement social aura renversé le peu de trônes qui sont restés debout. C'est de là qu'un historien a pu tracer, il y a plusieurs années, ces lignes prophétiques : « L'électeur de Hesse-Cassel fut dépouillé de tout son pays (en 1807). Il avait amassé beaucoup d'argent en trafiquant de ses soldats : cet argent allait tomber aux mains des Français, lorsque le juif Amschel, son commis de finance, le déclara sa propriété particulière, et le fit si bien valoir, que non-seulement il le conserva à son maître, mais s'enrichit lui-même au point de devenir, sous le nom de Rothschild, une des grandes puissances européennes. *Et l'on pourra peut-être même dire un jour que l'Europe est une agglomération de gouvernements variés et variables, sous la monarchie financière d'une dynastie juive* [1]. »

[1] L'abbé Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Église*, 2e édition, t. XXVIII, p. 21 et 22.

Ce que cet écrivain n'a dit alors que sous une forme dubitative peut être aujourd'hui affirmé d'une manière absolue.

On ne peut déjà plus ni vendre, ni acheter, sans porter soi-même le signe de l'Antechrist, ou sans l'intervention d'un autre qui le porte. Combien je connais de pays où un frère ne peut rien vendre à son frère, sans qu'un faux frère ou un Juif ne se trouve entre les deux pour les tromper l'un et l'autre ! Quel est le pays qui puisse contracter un emprunt, signer un traité de commerce, faire la paix ou déclarer la guerre, sans l'autorisation des princes de la finance, autrement dit des maîtres en Israël, qui s'en sont assuré d'avance les bénéfices ? Les États, ruinés plus encore par leur impiété que par leur ineptie, étreints par des engagements usuraires, mettent une main sacrilége sur les biens de l'Église, qu'ils abandonnent aussitôt et à vil prix, sauf les bénéfices des ministres, à leurs créanciers israélites. On voit alors des fiefs ecclésiastiques, des couvents, des colléges, des églises, devenir des fabriques, des théâtres, des prisons, des magasins de fourrage, des écuries ; les ornements sacerdotaux, les dépouilles des autels, les vases sacrés, passer d'échoppes en échoppes et servir à la fois d'objets de lucre et de dérision à leurs sales ravisseurs.

Les ennemis de Dieu se répandent sur la terre entière et la ville bien-aimée, qui ne peut être que la Ville éternelle d'où le Vicaire du Christ gouverne son Église, véritable champ de bataille de tant de saints et de martyrs, qui était naguère encore la seule capitale où le Christ était vraiment roi, a été entourée, violée, profanée par des armées impies et sacriléges, et de *ce camp des saints* ils ont fait *la mère des fornications et des abominations de la terre*. Un grand nombre de chrétiens, en dehors et même en dedans du sanctuaire, abandonnent la foi et suivent des erreurs évidemment sataniques. Le culte de tous les faux dieux est universellement favorisé, le christianisme seul est proscrit, ses églises dévastées, ses prêtres conspués, exilés, étouffés sous la calomnie, la misère et l'opprobre, mis à mort dans les grandes cités et sur les chemins des zones glaciales. S'il était donné à Satan de commettre cet horrible forfait, on verrait tous les suppôts de l'enfer danser dans les rues de la Ville éternelle (où ils sont déjà réunis), autour du cadavre du saint pontife dont ils ont mille fois vociféré la mort avec une rage infernale, et, à la sinistre

lueur des incendies des plus magnifiques monuments qui aient jamais été élevés à la gloire du Créateur de l'univers, proclamer la déchéance de Dieu. Cette déchéance est déjà proclamée par tous ceux qui exigent la subordination de l'Église à l'État, qui ne permettent pas au chrétien d'avoir une autre conscience que celle de l'État, qui mettent l'État à la place de Dieu; c'est là le signe caractéristique de l'Antechrist ; il voudra lui-même se faire passer pour Dieu : *Ostendens se tanquam sit Deus.*

De tous les rois qui régnaient sur les pays composant l'ancien monde romain, combien sont déjà *abaissés*, sans que les autres soient devenus plus sages! Au-dessus d'eux tous, il s'en est élevé un onzième plus puissant, aux pieds duquel les rois se précipitent comme des esclaves, le suppliant de leur donner des chaînes. Les trônes se brisent comme des brins de paille, et ceux qui les occupaient couvrent tous les chemins de l'exil. L'unification finale des empires, annoncée par les prophètes, s'opère sous nos yeux d'une manière effrayante.

L'empire romain, qui s'était transformé en un empire spirituel aussi vaste que le monde, est gouverné par le Vicaire du Christ, en même temps souverain du plus minime des royaumes : ce coin de terre, nécessaire à son indépendance, lui a été enlevé avec l'assentiment des derniers demeurants des princes chrétiens, qui par là ont abdiqué le reste de leur pouvoir, de leur honneur et de leur foi. Il n'y a plus un seul État qui ait une législation chrétienne : les législateurs modernes ont découvert des principes *plus sûrs* que ceux du christianisme, des règles *plus sages* que les lois de Dieu. Ils n'ont pas de lois contre les blasphémateurs; ils en ont contre les prédicateurs de l'Évangile. Les gouvernements décident les questions théologiques, ils opposent leur propre infaillibilité à celle de l'Église et déclarent que les dogmes catholiques sont des dangers pour les États. Ils persécutent les prêtres soumis à leurs devoirs et ils protégent ouvertement ceux qui se révoltent contre l'Église. Afin d'avoir à l'avenir des prêtres façonnés à leurs vues, ils établissent des écoles civiles d'où la notion de Dieu est bannie, et par des lois militaires applicables à tous, ils rendent à peu près impossible la fréquentation des écoles ecclésiastiques : c'est travailler tout à la fois à obtenir des prêtres sans croyance, qui, eux aussi, devront porter le signe de la Bête, et à empêcher l'accès au sacerdoce.

Le schisme déjà dévore l'empire romain d'Orient, et le dernier souvenir de l'empire romain d'Occident vient de se perdre sous un sceptre hérétique ou incrédule.

En vérité, lorsqu'on réfléchit à toutes ces choses, le cœur est saisi d'une tristesse amère en voyant que la société chrétienne a cessé d'exister et qu'humainement le mal a déjà triomphé du bien.

L'Antechrist peut venir; toutes les voies lui sont aplanies.

Du milieu de cette effroyable tempête, nous avons cent fois plus de raisons que les apôtres de pousser ce cri de détresse : *Domine, salva nos, perimus.*

Heureusement il y a, loin des villes et de leur funeste influence, des populations saines et nombreuses qui croient, qui travaillent et qui prient. Malgré les ténèbres égyptiennes que des théories prétendues modernes ont faites autour de nous, il y a cependant lieu d'espérer encore que Dieu, touché des prières de tant de justes, fera rétrograder de quelques degrés l'ombre du soleil sur le cadran qui marquera la fin de nos destinées. Comme autrefois sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres, les volontés de Dieu ont été promulguées sur les hauteurs du Vatican par la voix d'un autre Moïse : ce n'est pas pour qu'elles n'aient aucun effet que Dieu prépare ces solennelles promulgations. Nous savons, d'ailleurs, que la victoire finale appartient à l'Église, et que, avant la fin de toutes choses, ceux qui seront demeurés victorieux de la Bête, aussi bien les Juifs qui rendront gloire à Dieu et à son fils Jésus-Christ que les chrétiens restés fidèles, chanteront ensemble le cantique de Moïse et le cantique de l'Agneau, disant : *Vos ouvrages sont grands et admirables, ô Seigneur tout-puissant! O roi des siècles! vos voies sont justes et véritables* [1].

Le chemin qui conduit de Lydda à Ramleh passe par des jardins plantés d'oliviers, d'orangers, etc., et entourés d'énormes cactus. Ces jardins, par leur fertilité, ressemblent à ceux de Jaffa, mais il n'y a pas assez de bras pour les cultiver.

[1] *Apoc.*, XV, 3.

CHAPITRE XX

COUP D'ŒIL SUR LE PAYS DES PHILISTINS. — TRAJET DE RAMLEH AU PUITS DE JOB.

Origine des Philistins. — Limites de leur pays. — Les cinq satrapies. — *Ekron* (Accaron). — Beelzebub. — Yabneh. — Le Nahr-Rûbîn. — *Asdoud* (Azot). — Dagon. — Des miracles. — *Dikrin* (Geth). — Goliath. — Beit-Djibrin. — Cavernes des géants. — Mâr Hanna. — Tombeaux des prophètes Michée et Habacuc. — Marésa. — *Gaza*. — Samson. — Maiumas. — Saint Hilarion. — *Ascalon*. — Dercèto et Sémiramis. — Hérode l'Ascalonite. — Les croisés. — Richard Cœur-de-Lion et Léopold d'Autriche. — El-Medjel. — Le henné et l'oignon d'Ascalon. — Émotions religieuses. — Latroun. — Le bon larron. — Les brigands de la Judée. — A'mouas (Emmaüs, Nicopolis). — Défilé du Wadi A'li. — Les pèlerins de Volney. — Croisade des Pastoureaux. — Nivellement barométrique. — Distances. — Le puits de Job. — Les chacals. — Une attaque de voleurs.

Avant de prendre le chemin qui nous conduira dans la ville sainte, à travers les montagnes de la Judée, jetons un dernier coup d'œil sur la plaine que nous allons quitter, et où se trouvent tant de lieux célèbres que nous ne pouvons visiter.

La plaine que nous avons suivie le long de la mer, à partir du mont Carmel jusqu'à Jaffa, et que nous venons de traverser du nord-ouest au sud-est, s'élargit de plus en plus en s'avançant vers le sud, et finit au delà de Gaza par se confondre avec le désert. La partie méridionale de cette plaine, qui commence au point où nous nous trouvons, et s'étend jusqu'au torrent d'Égypte, formait l'ancien pays des Philistins dont il est fait si souvent mention dans la Bible, à l'occasion des guerres continuelles que ce peuple turbulent faisait aux Israélites. Cette plaine s'appelait *le Daroma*, du mot chaldéen *Darom*, le sud.

Selon le Livre de Josué, ce pays s'étendait depuis le fleuve d'eau

trouble, qui arrose l'Égypte, jusqu'aux confins d'Accaron vers l'aquilon, et il était partagé entre les cinq princes des Philistins : celui de Gaza, celui d'Azot, celui d'Ascalon, celui de Geth et celui d'Accaron (XIII, 3). Les Philistins, de race éthiopienne, étaient venus de Péluse et s'étaient emparés de la partie de la terre de Chanaan alors occupée par les Hévéens ; c'est de là qu'ils furent appelés Philistins (*de Pelischtim, étrangers*).

A une lieue trois quarts de Ramleh, près de la route des caravanes vers l'Égypte, se trouve le village d'Aker, qu'on identifie avec l'ancienne ville d'Ékron ou Accaron, capitale de la plus septentrionale des cinq satrapies des Philistins. Un gros village, entassé sur une colline et défendu par des haies de cactus, occupe la place d'une ville chananéenne qui existait déjà à l'époque de l'entrée des Israélites dans la Terre promise, dont plusieurs prophètes ont prédit la ruine (Jérém., XXV, 20 ; Zach., XI, 5, 7 ; Amos, I, 8 ; Sophon., II, 4) et dont il reste à peine le nom. Sous le pontificat d'Héli, l'arche d'alliance étant tombée dans les mains des Philistins, ceux-ci la transportèrent à Azot, à Geth et à Accaron ; mais, comme un grand nombre d'habitants étaient frappés d'une plaie cruelle, ils la mirent sur un char et la renvoyèrent aux Israélites. Les génisses attelées à ce char s'arrêtèrent dans le champ de Josué le Bethsamite. Le village de Bethsamès, c'est-à-dire *maison du soleil*, s'appelle aujourd'hui Aïn-Chems, *source du soleil;* il est à quatre lieues d'A'ker, dans la direction du sud-est.

Le dieu des Accaronites était *Beelzebub* ou *Baal-Zeboub*, c'est-à-dire dieu des mouches. Il avait un temple dans leur ville et un oracle fameux que de grands personnages venaient consulter de loin. Le roi Ochozias, étant tombé à Samarie de l'étage supérieur de son palais, envoya consulter Beelzebub, afin de savoir s'il guérirait. C'est alors que le prophète Élie alla le trouver et lui dit de la part du Seigneur : « Parce que vous avez envoyé des gens pour consulter Beelzebub, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas un Dieu en Israël que vous puissiez consulter, vous ne relèverez point du lit sur lequel vous êtes couché, mais vous mourrez certainement. » (IV Rois, I, 16.) Comme son père Achab, Ochozias est le vrai type de l'impie. Roi d'Israël, il méconnaît le Dieu de ses pères qui s'est révélé à eux par tant de bienfaits et tant de prodiges ; pusillanime et superstitieux, il

n'a du courage que pour persécuter les prophètes du Seigneur, et il accorde sa confiance à la plus absurde divinité.

A une petite lieue d'Ékron, vers la mer, on remarque un monticule verdoyant surmonté d'un grand village, qui se nomme Yabneh, et qui a remplacé l'antique ville chananéenne de Yabnéel. Sous les Romains elle s'appelait Jamnia ; elle était si populeuse alors, qu'elle pouvait mettre, avec les villages qui l'environnaient, quarante mille hommes sous les armes. Après la destruction de Jérusalem par Titus, ce fut là que se retirèrent d'abord les docteurs de la loi et le synédrium ou premier tribunal de la Judée : Yabneh fut considéré alors comme la capitale du judaïsme. Plus tard, ce tribunal fut transféré à Séphoris, puis à Tibériade. Cette ville eut des évêques dès les premiers siècles du christianisme ; l'un d'eux, nommé Pierre, assista au concile de Nicée. Elle fut détruite sans doute lors de l'invasion des musulmans. Pendant les croisades, Foulques, quatrième roi de Jérusalem, éleva sur son emplacement une forteresse avec les débris accumulés sur la colline : on l'appela fort d'Ybelim. Une rivière assez considérable, le Nahr-Rûbîn, arrose le pied de cette colline du côté du nord. La ville de Jamnia, qui était au bord de la mer et qui fut brûlée par Judas Machabée, était le port de celle-ci.

Lorsqu'on suit, derrière les dunes du rivage, le chemin qui conduit à Gaza, on peut aller en trois heures de Yabneh à Asdoud, autrefois Azot, assigné par Josué à la tribu de Juda et l'une des cinq capitales du pays des Philistins ; ses anciens habitants furent les géants Enakim. Cette ville, dont le nom signifie *force*, était tellement puissante, qu'elle résista pendant vingt-neuf ans aux attaques de Psammétique, roi d'Égypte ; c'est là le plus long siége dont l'histoire fasse mention. Dagon était la principale divinité de la cité ; dans l'un de ses temples le dieu était représenté avec une tête et des bras d'homme et un corps de poisson. Lorsque les Philistins se furent emparés de l'arche d'alliance, ils la transportèrent de la *Pierre du Secours* à Azot et la placèrent auprès de Dagon. Le lendemain, les habitants d'Azot trouvèrent Dagon tombé, le visage contre terre, devant l'arche. Ils le relevèrent et le remirent en place. Le jour suivant, ils le trouvèrent de nouveau renversé ; la tête et les deux mains, ayant été coupées, étaient sur le seuil de la porte. En même temps ils furent tous frappés d'une plaie

honteuse ; c'est pourquoi ils s'empressèrent de renvoyer l'arche chez leurs voisins de la ville de Geth.

Les habitants d'Azot, témoins des miracles opérés chez eux par le Dieu d'Israël, ne demandent pas à le servir. Ils ne doutent nullement de ces miracles ; leurs prêtres mêmes leur disent que c'est le Dieu d'Israël qui a appesanti sa main sur eux à cause de leurs péchés. Leur dieu Dagon mutilé et renversé ne fait pas de miracles, assurément ; on devrait croire qu'ils vont le jeter au feu et reconnaître le vrai Dieu. Nullement. Ils remettent leur dieu de bois à sa place, et le vénèrent plus qu'auparavant ; parce que sa tête et ses mains avaient touché le seuil du temple, les prêtres et tous ceux qui entraient dans le temple ne marchaient plus sur le seuil de la porte par respect. Il faut une double vue pour voir les miracles, les yeux du corps ne suffisent pas ; les animaux peuvent les voir comme nous, et bien des hommes ne les comprennent pas plus qu'eux. *Sans la dignité des mœurs, les prodiges et les miracles n'ont aucune valeur.* Les Juifs ont été inondés de miracles, le plus souvent ils n'y ont rien compris. « Nos pères, s'écrie David, ne comprirent point vos merveilles dans l'Égypte. » (Ps. cv.) Que de chrétiens sont comme les Juifs et les habitants d'Azot ! La main de Dieu qui se montre en toutes choses, ils ne la voient nulle part. Combien de faux dieux dans ces derniers temps ont été renversés comme Dagon, en présence de l'arche du Seigneur, c'est-à-dire de l'Église, à la place de laquelle ils voulaient se substituer ! Quand les peuples voient leurs divinités renversées, et qu'ils se sentent incommodés des plaies qui ont fondu sur eux, ils crient comme les Philistins ; puis, quand le mal est passé, ils replacent sur les autels leurs dieux ineptes ou d'autres Dagons de la même valeur, avec tous leurs attributs : les immortels principes de 89, le *placetum regium*, si tyrannique et si sot, et tous les symboles de la révolution et de la franc-maçonnerie universelle.

Ce furent les trois frères, Judas, Jonathas et Simon Machabée, qui livrèrent aux flammes le temple de Dagon et détruisirent ses autels, ses idoles et tout ce qu'il renfermait (I Machab., v, 10) ; mesure peu libérale, mais approuvée de Dieu.

Devenue chrétienne, la ville d'Azot fut le siége d'un évêché, dès les premiers siècles de notre ère ; mais elle paraît avoir perdu toute importance depuis l'invasion des musulmans. Aujourd'hui elle n'a

que dix-huit cents habitants, qui vivent au milieu de ses débris, et quelques belles plantations de figuiers, d'oliviers et de citroniers.

Il faut une heure et demie pour aller d'Asdoud à El-Medjel, bourg de quinze cents habitants, bâti en partie avec des débris antiques et entouré de très-beaux jardins. De là, en se dirigeant vers la mer, on arrive en une heure à Ascalon, dont nous parlerons plus tard. En attendant, allons vers l'est à la recherche de la ville de *Geth*, en hébreu *Gath* (pressoir), où l'arche fut transportée en sortant d'Azot : c'était aussi une des cinq métropoles des Philistins. Demeuré longtemps inconnu, son emplacement paraît avoir été retrouvé par un des meilleurs explorateurs modernes près du village actuel de Dikrin, situé vers les montagnes, à quatre lieues au couchant d'Asdoud. Sur une colline opposée au village actuel sont des ruines très-étendues appelées *Khirbet Dikrin*. « Des citernes, écrit M. Guérin, des puits et des silos creusés dans le roc ; de vastes galeries souterraines, les unes dégradées et à moitié détruites, les autres presque intactes ; les vestiges de nombreuses maisons renversées, une assez grande quantité de blocs de différentes dimensions jonchant un sol hérissé de broussailles ou planté d'oliviers ; tout cela, ajouté aux quarante citernes de Dikrin et aux matériaux antiques qu'on observe dans ce village même, atteste évidemment qu'il y avait autrefois en cet endroit une ville considérable, assise sur deux collines, et qui me paraît, à cause de sa position, avoir été l'ancienne Gath[1]. »

Les anciens habitants de la ville de Geth étaient des géants, fils d'Énak, dont la race avait été détruite par Josué, excepté dans les villes de Gaza, de Geth et d'Azoth. Goliath, né à Geth, était un de leurs descendants. L'histoire de Goliath se retrouve dans le Coran, où il est appelé Dschalûd. Achmed-al-Fassi raconte qu'à la suite de leur défaite les Philistins se retirèrent sur les côtes septentrionales de l'Afrique, et que c'est d'eux que descendent les Berbers. Chose digne de remarque ! ces peuples reconnaissent les Philistins pour leurs ancêtres, et le combat de David leur est si bien connu, que, lorsqu'il survient un différend entre les enfants et qu'un grand

[1] V. Guérin, *Judée*, t. II, p. 109.

en provoque un petit, celui-ci a coutume de lui répondre : « Qui est-ce qui se battrait contre toi ? tu es de la famille de Goliath [1] ! »

David se réfugia à Geth pour éviter la persécution de Saül. Cette ville fut prise, démantelée et rebâtie successivement par les rois de Syrie et de Juda et par les Philistins. Elle était déjà déchue ou complétement détruite au temps où les prophètes faisaient encore entendre leurs terribles menaces contre les quatre autres métropoles.

A une lieue environ au sud-est des ruines de Geth, il y en a de plus considérables encore : ce sont celles de Beit-Djibrin. Après mon premier voyage en Palestine, me trouvant à Malte en même temps que Méhémet-pacha, ancien gouverneur de Jérusalem, il me dit, entre autres choses, qu'il avait visité Beit-Djibrin, qu'il y avait trouvé les plus belles ruines de la Palestine et que personne ne les connaissait; il ajouta que les voyageurs suivent trop souvent les mêmes chemins,et qu'il y aurait encore beaucoup de découvertes à faire. Ces découvertes ont été faites depuis, et elles offrent le plus grand intérêt [2].

Le nom de Beit-Djibrin, sous sa forme arabe actuelle, signifie *maison de Gabriel*, c'est-à-dire *maison du fort de Dieu ;* il a été identifié avec celui de *Betograba*, qui a la même signification : en hébreu, *Beth-Gabra* veut dire maison des forts ou des géants. Cette partie méridionale de la tribu de Juda a été habitée primitivement par les Troglodytes ou Horréens, en hébreu *Horim* : c'était un peuple de géants qui n'avaient que des cavernes pour toute habitation. Ils furent vaincus par les Édomites ou Iduméens qui s'établirent dans le pays et lui donnèrent le nom d'Idumée. La ville de Betograba fut appelée dans la suite *Éleuthéropolis* (ville libre), peut-être parce qu'elle était l'habitation d'hommes libres ou puissants. « Toute la région australe des Iduméens, dit saint Jérôme, à partir d'Éleuthéropolis jusqu'à Petra et Aila, c'est-à-dire la possession d'Ésaü, a ses habitations dans des cavernes, à cause des grandes chaleurs du soleil; parce que c'est une province méridionale, elle se sert de cabanes souterraines [3]. » Il est intéressant de retrouver aujourd'hui les habitations en partie intactes des peuples aborigènes de la Palestine, et une preuve ma-

[1] Voyez Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. III, Sam. XVII, 4.

[2] C'est à M. Robinson et à Élie Smith qu'on doit cette importante découverte. V. *Biblical Researches in Palestine*, t. II.

[3] Saint Jérôme, *Commentaire sur Abdias*, c. I.

térielle de plus de la véracité des Écritures. Voici la description qu'en donne M. Guérin :

« Les excavations qui entourent Beit-Djibrin sont les plus remarquables de toute la Palestine. A quinze minutes à peine au nord-est de ce village, se trouvent celles qui sont vulgairement connues sous le nom d'*A'rak-el-Mouïeh* (la Colline rocheuse de l'eau). Creusées dans des collines d'un calcaire crayeux, elles sont divisées en deux parties et précédées d'assez vastes emplacements, aujourd'hui plantés de tabac, mais occupés autrefois par une série de salles, qu'on a, depuis longtemps sans doute, détruites pour en extraire des matériaux de construction, et dont quelques-unes ont pu aussi s'écrouler d'elles-mêmes, par suite de la démolition des autres salles auxquelles elles étaient attenantes.

« Après avoir traversé l'une de ces cours, on pénètre, vers la gauche, par une porte colossale, dans de belles et magnifiques salles, qui se succèdent les unes aux autres et qui affectent l'apparence d'immenses entonnoirs renversés, ou, si l'on veut, de cloches gigantesques. Elles sont éclairées à leur sommet par un ou plusieurs soupiraux, soit ronds, soit carrés, qui laissent pénétrer dans l'intérieur une lumière douce et suffisante[1]. »

Il y a de pareilles excavations, non-seulement à Beit-Djibrin, mais dans plusieurs localités environnantes. Ce sont toujours des suites de grandes salles en forme de cloches, attenant les unes aux autres ou communiquant par de longues galeries. Une seule de ces séries se compose d'une trentaine de superbes rotondes qui attestent par leur exécution une rare habileté dans la manière d'excaver le roc. On trouve alentour, outre des grottes sépulcrales et des puits nombreux, également taillés dans le roc, un canal antique en pierres de taille qui amenait à Éleuthéropolis les eaux de la source appelée *Aïn Lehi es-Safer; Lehi* signifie mâchoire. D'après saint Jérôme, ce serait là la source qui, à la prière de Samson, sortit de la mâchoire dont il s'était servi pour tuer mille Philistins. « Et c'est pourquoi ce lieu a été appelé jusqu'aujourd'hui la fontaine sortie de la mâchoire par l'invocation de Dieu. » (Juges, xv, 19.)

[1] Guérin, *Judée*, p. 309 et 310.

Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de la *Roche d'Étam*, située près des Vasques de Salomon (Vol. III).

Comme nous l'avons dit, les Horréens furent exterminés ou dispersés par les Iduméens, qui s'emparèrent de leur pays. Ceux-ci, à leur tour, battus plusieurs fois par les Hébreux, furent entièrement soumis par Jean Hircan, qui les força d'embrasser le judaïsme. Avec Hérode d'Ascalon une dynastie iduméenne monta sur le trône de la Judée.

La ville d'Éleuthéropolis se trouve sur le chemin le plus direct de Jérusalem à Gaza. Selon Dorothée, évêque de Tyr, ce fut l'apôtre Simon qui prêcha l'Évangile dans cette ville en se rendant à Gaza et en Égypte. Le Quien donne la liste des évêques qui gouvernèrent cette Église jusqu'à l'année 636, où toute cette contrée tomba sous la domination des musulmans. Elle eut plusieurs illustres martyrs, entre autres Alphée et Pierre Abselamus, qui souffrirent à Césarée.

Outre les excavations de la ville primitive dont nous venons de parler, on trouve à Beit-Gibrin des ruines considérables des époques postérieures : les restes des remparts et de deux châteaux forts, de vastes magasins, un bassin et des puits, le tout construit avec des pierres bien taillées. Sur une plate-forme on reconnaît une des nefs d'une ancienne église dont les colonnes en marbre blanc avec leurs chapiteaux gisent sur le sol d'alentour.

A un quart de lieue de là, au sud-sud-est, il y a les ruines beaucoup mieux conservées d'une ancienne basilique qui porte le nom de Mâr-Hanna (Sainte-Anne). Entièrement construite en pierres de taille, elle avait trois nefs dont deux existent encore. Tout porte à croire que cette belle église avait été bâtie sur la crypte qui renfermait le tombeau de Michée ; les reliques de ce prophète avaient été retrouvées sous le règne de Théodose le Grand près d'Éleuthéropolis, de même que celles du prophète Habacuc à Ceila. Saint Jérôme nous apprend que sainte Paule visita à Morasthi le tombeau de Michée alors converti en église. Le village de Morasthi, où naquit le prophète, est comme un faubourg d'Éleuthéropolis et répond à la situation des belles ruines de Mâr-Hanna. C'est Michée qui, plus de sept cents ans avant la naissance de notre Sauveur, a fait sur lui cette admirable prophétie :

« Et toi, Bethléem, tu es petite entre les villes de Juda, et cepen-

dant c'est de toi que sortira celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité... » (Michée, v, 2.)

Sozomène raconte que c'est dans les environs d'Éleuthéropolis, au village de Caphar, qu'un paysan découvrit les corps du grand prêtre Zacharie et du roi Joas son meurtrier, qui furent transportés à Constantinople sous Théodose II. Mais il ne donne pas d'autre preuve de l'authenticité de ces reliques qu'une révélation faite à celui qui les a découvertes [1].

Quelques minutes plus loin, au sud de Beit-Djibrin, sont encore d'autres ruines qui offrent beaucoup d'intérêt : celles de Merach, c'est-à-dire de l'antique ville de Maresa, dont le nom est plusieurs fois mentionné dans la Bible. (Josué, xv, 44 ; — II Paral., xi, 8; xiv, 9 ; xx, 37.) Ces ruines s'étendent sur une colline qui borde la vallée de Sephata, où Asa, roi de Juda, rangea son armée en bataille pour combattre Zara, roi d'Éthiopie, qui était venu l'attaquer avec un million d'hommes. Les Éthiopiens furent défaits et poursuivis jusqu'à Gérare. (II Paral., xiv). Pendant que la ville de Maresa était dans les mains des Iduméens, elle fut prise et incendiée par Judas Machabée et ses frères. Soumise par Jean Hircan, elle fut de nouveau saccagée par les Parthes, 39 ans avant notre ère. Ele n'était plus qu'un village du temps de saint Jérôme ; et aujourd'hui c'est un tas de pierres couvert de broussailles. Le prophète Michée avait dit : « Vous qui habitez à Maresa, je vous amènerai des gens qui hériteront de tous vos biens. » (Michée, i, 15.) Et ces gens sont venus de tous les coins du monde.

Dans les collines aux environs de Mar-Hanna et de Khirbet-Merach, il y a encore de nombreuses excavations semblables à celles de Beit-Djibrin, et, dans les alentours, des colonnes brisées, des puits antiques, des amas de pierres taillées et le peu de traces que laissent les villes les plus puissantes livrées depuis longtemps à la destruction.

Beit-Djibrin se trouve à peu près à moitié chemin entre Jérusalem et Gaza. Transportons-nous dans cette dernière ville en traversant la plaine dans la direction du sud-ouest.

Gaza est une des plus anciennes villes de la terre de Chanaan ; il

[1] Sozomène, x, 17.

en est fait mention dans la Genèse (x, 19) comme étant sur les limites de ce pays vers le sud : son nom signifie *lieu fort*. Lorsque les Philistins s'en furent emparés, ils en firent une de leurs cinq métropoles. A l'entrée des Israélites dans la Terre promise, elle fut donnée à la tribu de Juda par Josué ; mais elle ne fut entièrement soumise que sous le règne de Salomon. Sous les Juges, cette contrée fut le théâtre des exploits de Samson, qui lutta constamment afin de délivrer son peuple du joug des Philistins : c'est à Gaza qu'il trouva la mort. Enfermé une première fois dans la ville, il en sortit en emportant sur une montagne voisine les portes de la ville avec leurs poteaux et la serrure. Mais, trahi par Dalila, il fut pris par les Philistins, qui lui crevèrent les yeux et le lièrent aux deux colonnes qui supportaient le temple de Dagon. Samson, invoquant le Seigneur pour la dernière fois, ébranla ces colonnes et la maison tomba sur lui et les trois mille Philistins qu'elle renfermait. (Juges, XVI.) Son corps, enlevé par ses frères, fut transporté dans sa patrie et inhumé dans le tombeau de son père, entre Saraa et Esthaol. Par d'heureuses circonstances, ce tombeau a été découvert tout récemment, comme nous le dirons au chapitre suivant.

Les guerres continuèrent sous les autres Juges, et pendant le règne de Saül et de David. Enfin Salomon s'en empara et elle fit la limite de son royaume du côté de l'Égypte.

Située sur la route de toutes les caravanes et de toutes les armées qui se rendaient en Égypte ou en Syrie, la ville de Gaza était nécessairement exposée à des attaques continuelles. Elle passa sous la domination de Néchao, de Cambyse, d'Alexandre, de Ptolémée ; puis des Machabées, d'Alexandre Jeannée, de Pompée, de Gabinius et d'Hérode, à qui elle fut donnée par Auguste. Elle a été souvent ravagée, entre autres par Alexandre le Grand, qui avait été blessé deux fois pendant le siége. Les hommes furent tous passés au fil de l'épée, les femmes et les enfants réduits en esclavage ; Bétis, l'héroïque défenseur de cette malheureuse ville, fut attaché vivant au char du vainqueur et traîné autour des remparts.

Environ un siècle après le passage d'Alexandre (l'an 217 avant Jésus-Christ), Antiochus III, roi de Syrie, arriva en fugitif à Gaza, après la célèbre bataille qu'il avait perdue à Raphia, vers la frontière de l'Égypte, contre Ptolémée, appelé par ironie *Philopator* (*l'ami*

de son père, qu'il avait empoisonné). C'est sans doute aussi par ironie qu'on a donné à Antiochus le titre de *Grand*. Cet Antiochus s'est fait remarquer par son impiété : vaincu par les Romains et ruiné par toutes sortes de folles entreprises, il se mit à dépouiller les temples des dieux, ce qui fut la cause de sa mort. Son fils, surnommé Épiphanes (l'Illustre), aussi impie et plus fou que son père, profana et pilla le temple de Jérusalem et se crut dieu. Hélas ! la race des Antiochus est loin d'être éteinte ; elle s'est même prodigieusement multipliée de nos jours, et on continue à lui prodiguer le titre de *Grand*, d'*Illustre* et de *Galant Homme*.

La ville de Gaza eut une communauté de fidèles dès les premiers temps du christianisme : Philémon, auquel saint Paul adressa une épître, paraît avoir été son premier évêque. Cette ville redevint florissante pendant les six cents ans que le christianisme put s'y maintenir, elle eut bien des confesseurs et des martyrs et envoya plusieurs Pères aux premiers conciles de l'Orient.

Ce fut en 634 qu'elle tomba sous le joug des musulmans et dans cet oubli funèbre qui est le sort de la plupart des villes sur lesquelles a passé ce torrent destructeur.

Guillaume de Tyr nous apprend en quel état les croisés trouvèrent cette antique cité, embellie autrefois par tant d'églises, de palais, d'édifices de tous genres construits en pierres de taille et ornés de marbres précieux ; tout cela était désert et le sol jonché de ruines [1]. Le roi de Jérusalem, Baudouin III, en releva une partie l'an 1149, et les chrétiens en reprirent de nouveau possession ; mais ce ne fut guère que pour y éprouver des revers désastreux jusqu'à leur entière destruction par les Karesmiens, en l'année 1244.

La victoire que remporta Bonaparte à Gaza, en 1799, lui ouvrit cette porte de la Syrie qu'il devait repasser bientôt, après avoir vu s'évanouir tous ses rêves de domination sur l'Orient.

Quoique la ville de Gaza soit bien déchue de son antique importance, sa population est peu inférieure à celle de Jérusalem et dépasse celle de toutes les autres villes de la Palestine : on l'estime aujourd'hui à environ quinze mille musulmans et huit cents grecs schismatiques. C'est une ville ouverte, entourée, comme Jaffa, de

[1] Guillaume de Tyr, XVII, 12.

vastes jardins plantés de tous les arbres qu'offre encore la Terre Sainte. Son climat, presque aussi chaud que celui de la Basse-Égypte, est surtout très-favorable aux palmiers, qui sont ici plus nombreux et plus élancés qu'en aucun autre lieu de la Palestine.

La ville se compose de quatre grands villages dont les maisons sont construites avec les débris de l'ancienne ville. Un de ces quartiers est la ville haute, bâtie sur la colline où s'élevaient autrefois la forteresse, le palais et le temple célèbre de Marnas. La citadelle, qui avait opposé une si forte résistance aux plus grands conquérants, a été détruite par le général Bonaparte, qui la fit sauter lorsqu'il arriva d'Égypte. Le palais, dont une petite partie seulement est encore debout et sert de salle officielle au *moutsellim* de l'endroit, avait été bâti par les croisés avec les riches matériaux des anciens édifices. La grande mosquée actuelle, *Djama' el-Kebir*, occupe l'emplacement d'un des temples les plus célèbres de l'antiquité, appelé *Marnion*, et dédié aux principales divinités païennes, particulièrement au dieu Marnas. L'évêque de Gaza, saint Porphyre, obtint de l'empereur Arcadius, l'an 401, l'autorisation de convertir ce temple en une église chrétienne ; elle fut dédiée à saint Jean-Baptiste. Cette basilique, reconstruite par les croisés, fut changée en mosquée par les musulmans. Plusieurs autres édifices religieux méritent d'attirer l'attention des voyageurs à cause des beaux restes d'architecture qu'ils renferment.

Les grecs ont une église que la tradition désigne comme ayant été bâtie sur un lieu où la Sainte Famille s'est reposée trois jours dans sa fuite en Égypte.

Le petit nombre de catholiques qui habitent Gaza n'ont encore ni prêtre ni chapelle pour l'exercice de leur culte.

On montre l'emplacement où s'élevait le temple de Dagon renversé par Samson : il n'est reconnaissable qu'à des monceaux de décombres. Non loin de là on montre aussi l'emplacement de la porte dont Samson enleva les deux battants ; il les emporta sur la montagne qui regarde Hébron. (Juges, XVI, 3.) Cette montagne s'appelle aujourd'hui *Djebel-el-Mountar*. C'est une colline isolée, haute d'une centaine de mètres, située dans la plaine au sud-est et à la distance d'une demi-lieue de Gaza. Bonaparte y passa la nuit après avoir battu les troupes que le pacha de Saint-Jean-d'Acre avait envoyées contre lui.

Le port de Gaza était éloigné de vingt stades, environ une lieue, de la ville ; il s'appelait *Maiumas Gazœ*. Le mot *maiumas*, qu'on fait dériver de la langue égyptienne, signifie *port*, *ville du rivage*. Trois siècles avant notre ère, il était assez considérable pour contenir toute la flotte de Démétrius. Sous l'empereur Constantin, les habitants de Maiumas, à cause de leur attachement au christianisme, obtinrent un évêque, et leur ville porta le nom de Constantia. Elle devint célèbre au quatrième siècle par la vie et les miracles d'un des plus grands hommes de ces contrées, saint Hilarion, qui naquit dans le village de Thabatha, situé à cinq milles au sud de Gaza. La ville et le port de Maiumas, occupés par des sables, ont disparu depuis longtemps.

Il nous reste à parler de la cinquième satrapie des Philistins, c'est-à-dire celle d'Ascalon.

L'antique ville d'Ascalon était située au bord de la mer, entre Azot et Gaza. Son emplacement, quoique envahi par les sables qu'y accumulent les vagues de la mer et les rafales de la côte, et plus encore caché par les jardins verdoyants des fellahs du voisinage, est très-reconnaissable aujourd'hui par les restes imposants de la double enceinte extérieure de la ville et par les nombreux débris de ses anciens édifices, dont les seuls habitants actuels sont de gros lézards et des chacals.

La ville chananéenne d'Ascalon était déjà une des capitales du pays des Philistins lorsque les Hébreux pénétrèrent dans la Terre promise. Elle fut assignée à la tribu de Juda après la mort de Josué ; mais elle ne fut entièrement soumise aux Juifs que sous les Machabées.

Selon Diodore de Sicile, c'est à Ascalon qu'est née Sémiramis, près de deux mille ans avant notre ère. Voici comment il raconte sa fabuleuse origine : « Il y a dans la Syrie une ville nommée Ascalon, auprès de laquelle se trouvent un grand et profond lac abondant en poissons, et un temple dédié à une déesse fameuse que les Syriens appellent Dercéto. Elle a la tête et le visage d'une femme, mais tout le reste du corps est un poisson. Les plus habiles de la nation disent que Vénus, ayant été offensée par Dercéto, lui inspira une passion violente pour un jeune sacrificateur. Dercéto, ayant eu de lui une fille, en conçut une si grande honte, qu'elle fit disparaître le jeune

homme, et, ayant exposé l'enfant dans un lieu désert et plein de rochers, elle se jeta elle-même dans le lac, où son corps fut métamorphosé en poisson. De là vient que les Syriens s'abstiennent encore aujourd'hui de cette nourriture et révèrent les poissons comme des dieux. Cependant la petite fille fut sauvée et nourrie par des colombes, qui venaient en grand nombre faire leur nid au lieu où elle avait été exposée. Un berger la recueillit, l'éleva avec autant d'affection que si elle eût été son enfant, et la nomma Sémiramis[1]. » Ce nom en syriaque fait allusion aux colombes, que ces peuples regardèrent aussi comme des divinités. Elle épousa dans la suite Ninus, le dieu-poisson des Assyriens.

Selon le même historien, ce serait à Sémiramis que les Orientaux devraient leur costume ample, imposant et si bien approprié à leur climat. Pour pénétrer dans l'intérieur de l'Asie, elle prit un habit ambigu, par lequel on ne pouvait pas juger si elle était homme ou femme ; d'un côté il était très-propre à garantir son corps et son visage des impressions du soleil dans le chemin ; de l'autre, il laissait une pleine liberté pour les exercices de guerre ; cet habit avait d'ailleurs tant de grâce, qu'il fut adopté d'abord par les Mèdes, ensuite par les Perses, et se voit encore dans presque toute l'Asie.

D'après plusieurs auteurs, Dercéto n'était autre que Rhéa, et Attès aurait été le premier fondateur de son temple. Higin affirme aussi que la déesse de Syrie qu'on adorait à Hiéropolis était Vénus. « Un œuf, dit-il, tomba du ciel dans l'Euphrate ; les poissons le conduisirent au rivage, où il fut couvé par des colombes. Vénus, en étant sortie, devint la déesse des Syriens, et Jupiter, à sa prière, plaça dans le ciel les poissons, qui devinrent des divinités, ainsi que les colombes. De là vint que les Syriens ne mangeaient pas de poissons. » Mnaséas donne une explication toute différente. Il dit que la reine de Syrie, Atergate, aimait tant les poissons, qu'elle défendit à ses sujets d'en manger sous les peines les plus graves, et leur ordonna de porter dans ses cuisines tous ceux qu'ils prendraient. Atergate (dont le nom est dérivé d'*Addir daga*, qui signifie poisson puissant) ou Dercéto, ayant été placée après sa mort au rang des divinités, ceux qui voulurent se la rendre favorable lui offrirent des poissons en or

[1] Diod., l. II, c. IV.

et en argent, et aussi de véritables poissons frits ; les prêtres, qui étaient au nombre de plusieurs centaines, en leur qualité de représentants de la déesse, mangeaient ceux-ci sans pour cela dédaigner ceux-là. Plusieurs auteurs anciens parlent de l'abstinence des poissons observée par les Syriens. Ovide dit qu'ils tenaient pour néfaste de les servir sur leur table, dans la crainte de souiller leur bouche [1]. Xénophon, en parlant du fleuve Chalus, dit qu'il était plein de poissons que les Syriens honorent comme des dieux, et auxquels, comme aux colombes, ils ne permettent pas qu'on fasse aucun mal. Cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours ; car aujourd'hui encore les habitants de Tripoli de Syrie professent une espèce de culte pour les poissons d'un petit lac qui est près de leur ville ; jamais ils n'en mangent, et, quand ces poissons meurent, ils les enterrent respectueusement sur le rivage. Cependant les Phéniciens n'ont pas toujours observé strictement cet usage, puisque nous voyons dans la Bible qu'ils en faisaient un objet de commerce. « Et les Tyriens, est-il dit au livre de Néhémie (XIII, 16), y demeuraient (à Jérusalem) et apportaient du poisson et toutes sortes de choses à vendre, et les vendaient dans Jérusalem aux enfants de Juda les jours de sabbat. »

Deux marais aujourd'hui pourraient revendiquer l'honneur d'avoir été le lac sacré des Ascalonites : l'un, presque desséché, est à trois quarts de lieue à l'est de la ville ; l'autre, plus grand, profond et poissonneux, est éloigné d'une lieue et demie vers le sud, à l'embouchure du Nahr-Tribiah ou A'skoulan.

Il est fait mention d'Ascalon au livre des Juges (XIV, 14), à l'occasion des exploits de Samson : il mit à mort trente jeunes gens de cette ville dont il donna les vêtements à ceux qui avaient deviné l'énigme du rayon de miel trouvé dans la gueule du jeune lion qu'il avait tué.

Ascalon, avec quelques intervalles, passa sous la domination de David et de Salomon, sous celle des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains.

[1] Genus hoc imponere mensis
Ne violent timidi piscibus ora Syri.
(*Fast.*, II.)

Hérode, dit le *Grand*, surnommé l'*Ascalonite* et aussi l'*Iduméen*, y naquit l'an 72 avant notre ère, et mourut à Jéricho un an après la naissance de Jésus-Christ, comme nous le verrons plus tard. Selon le récit d'Eusèbe, le père d'Hérode, Antipater, avait été enlevé dans son enfance par des bandits iduméens et fut élevé parmi eux ; il prit pour femme une Arabe, qui fut la mère d'Hérode. Telle fut l'origine d'un homme dont la vie entière n'a été qu'un tissu d'intrigues, de lâchetés, de cruautés et de perversités de tous les genres : il était digne de devenir le roi des Juifs de cette époque, qui du reste l'eurent toujours en horreur. Voici le portrait qu'en a fait un auteur qui n'a puisé ses renseignements qu'à des sources rabbiniques : « Issu d'une race détestée, fils d'un père haï, Hérode doit au sénat de Rome de pouvoir fouler aux pieds toutes les libertés, toutes les institutions du pays, et d'usurper le titre de roi de Judée, qu'avant lui aucun étranger n'avait porté. Les instincts de cet Iduméen sont cruels et barbares, sa conduite et ses mœurs païennes et voluptueuses, ses goûts antipathiques, ouvertement hostiles à tout ce qui est juif [1]. »

Embellie par Hérode, fortifiée par les Romains, dévastée par les conquérants, les incendies et les guerres civiles, la ville d'Ascalon eut des destinées diverses et fort agitées. Les Juifs, révoltés contre les Romains, l'attaquèrent avec des armées puissantes et furent repoussés après avoir éprouvé des pertes énormes.

Les Ascalonites, qui étaient restés païens sous la domination juive, n'acceptèrent le christianisme qu'après la plupart des villes voisines et ils se montrèrent cruels envers les chrétiens pendant les persécutions de Dioclétien et de Julien l'Apostat. Saint Timothée, sainte Thécla, saint Agapius, avant d'être condamnés aux bêtes de l'amphithéâtre par un scélérat du nom d'Urbain, qui était alors préfet de Gaza, avaient été livrés aux outrages et aux griffes des tigres de la ville, c'est-à-dire de la populace, qui les traita avec la même férocité que la populace des grandes villes modernes traite les chrétiens, les prêtres et les évêques. « A Gaza et à Ascalon, est-il dit dans la *Chronique pascale*, année 361, ils mirent à mort des vieillards et des vierges ; puis, ouvrant leurs cadavres, ils les remplirent d'orge

1 Derenbourg, *Histoire de la Palestine*, c. IX. — V. aussi l'*Histoire d'Hérode*, par M. de Saulcy.

et les jetèrent en pâture aux pourceaux. » Cependant on trouve une série de sept évêques dans l'histoire ecclésiastique d'Ascalon jusque vers le milieu du sixième siècle[1]. Depuis lors, cette contrée, soumise aux musulmans jusqu'à l'arrivée des croisés, ne paraît avoir conservé aucune trace de christianisme. Le 12 du mois d'août de l'année 1099, la petite armée chrétienne, commandée par Godefroy de Bouillon, Tancrède, le comte de Toulouse et ses autres chefs les plus renommés, livra, sous les murs d'Ascalon, une bataille célèbre aux phalanges innombrables que le khalife d'Égypte avait envoyées contre elle, les battit complétement et en fit un horrible carnage. Mais les dissensions entre les chefs, si souvent fatales aux croisés, rendirent cette brillante victoire tout à fait inutile. Godefroy, abandonné de ses compagnons, fut obligé de retourner à Jérusalem sans avoir pu s'emparer d'Ascalon. Ce ne fut qu'en 1153 que Baudouin III put enfin se rendre maître de cette place importante, après un siége de cinq mois et des efforts inouïs [2]. Mais peu d'années après, en 1187, les chrétiens durent la remettre à Saladin, à la suite de la funeste bataille de Hittin et à la prière du roi Lusignan lui-même. Saladin, ne pouvant s'y maintenir, en ordonna la démolition ; et lorsque les croisés, sous la conduite de Richard Cœur-de-Lion, y revinrent pour la dernière fois, en 1192, ils la trouvèrent tout à fait déserte. Le roi d'Angleterre essaya de la relever au lieu de marcher sur Jérusalem. Plusieurs chevaliers mécontents quittèrent l'armée, disant qu'ils étaient venus en Asie pour reconquérir Jérusalem et non pour rebâtir Ascalon. Léopold d'Autriche, accusé par Richard de demeurer oisif, répondit qu'il n'était ni charpentier ni maçon. Bromton rapporte que le roi d'Angleterre indigné frappa Léopold d'un coup de pied et défendit qu'à l'avenir l'étendard du duc fût arboré dans son camp. Léopold s'éloigna de l'armée en jurant de se venger [3]. Le découragement s'étant emparé de plus en plus des croisés, il ne fut plus possible à Richard de les retenir ; et cette ville, surnommée autrefois à cause de sa beauté *la fiancée et l'épouse de la Syrie*, fut abandonnée pour toujours.

[1] Le Quien, *Oriens christ.*, t. III.

[2] Guillaume de Tyr, XVII, 21 et suiv.

[3] Wilken, part. IV, p. 428, 466, 572. — *Biblioth. des Crois.*, t. I, p. 7. — Comparez ce que nous avons dit en parlant de Saint-Jean-d'Acre, t. II, c. XVI.

Les prophètes avaient dit de cette ville : « Ceux qui portaient le sceptre à Ascalon ont été exterminés. » (Amos, I, 8.) « Cette ville est dans le silence. » (Jérém., XLVII, 5.) « Elle est devenue un désert. » (Sophon., II, 4.)

Outre les débris considérables des tours et des murailles d'Ascalon, on reconnaît aujourd'hui l'emplacement de quelques églises et d'autres édifices, comme des palais, des théâtres et plusieurs puits et citernes qui fournissent encore une eau abondante pour l'arrosage des jardins [1]. Les ruines d'une de ces églises ont été fouillées, en 1815, par les ordres de lady Stanhope et sous ses yeux : elle croyait y retrouver des restes de l'antique temple de Vénus Astarté et le trésor qu'on supposait y être enfermé. On ne découvrit que des colonnes en granit, des restes de pavés, des chapiteaux, et une magnifique statue en marbre qui fut brisée pour y chercher le trésor espéré.

Les jardins d'Ascalon sont cultivés par les habitants du petit village de Djoura, bâti presque sous les murs de la ville et avec ses débris.

A trois quarts de lieue plus loin, vers le nord-est, on remarque l'emplacement des batteries qu'Ibrahim-pacha y fit mettre en 1832 : il avait eu l'intention de bâtir en ce lieu une nouvelle Ascalon avec les matériaux de l'ancienne.

De là, en une demi-heure, on rejoint la route des caravanes au grand village *El-Medjel* que nous avons déjà nommé après avoir parlé d'Asdoud : nous avons ainsi complété ce rapide coup d'œil jeté sur les principales localités du pays des Philistins. Ce village, qu'on identifie avec le bourg de *Migdal-Gad* (Tour de la Fortune), mentionné dans le livre de Josué (XV, 37), est surtout remarquable par la luxuriante végétation de ses jardins. Malgré l'apparente aridité du sol, il produit en abondance les fruits les plus variés, partout où on lui donne de l'eau et des soins, et atteste toujours l'ancienne fertilité de la terre promise.

C'est à Canope, sur les bords du Nil, et à Ascalon, que croissait le cypre le plus estimé. Cet arbrisseau, appelé *copher* par les Hébreux et *el-henna* par les Arabes, est mentionné dans le Cantique des Can-

1 Voy. V. Guérin, *Description de la Palestine*, t. II.

tiques (I, 13), où il est dit : « Mon bien-aimé est comme une branche de cypre dans les vignes d'Engaddi. » Les fleurs de cet arbuste servent à la préparation d'un parfum très-recherché, et c'est avec une décoction de ses feuilles que les femmes teignent leurs ongles et leurs cheveux. Le henné est originaire d'Arabie : son nom botanique est *Lawsonia inermis* (Linné). Il y en avait beaucoup anciennement dans les jardins de Jéricho [1].

L'espèce d'oignon, que par corruption du nom d'Ascalon nous appelons *échalote*, vient de cette ville [2].

Reportons-nous maintenant vers Ramleh pour continuer notre route vers Jérusalem. Nous sommes obligés de laisser autour de nous cent autres lieux célèbres depuis les premiers âges du monde. Mais comment les visiter tous ? La vie d'un homme ne suffirait pas pour remuer la poussière de tant de peuples, et évoquer tant de grands souvenirs. C'est ici qu'on peut dire avec bien plus de raison encore que M. Poujoulat en parlant de l'Italie : « A mesure qu'on y fait un pas, l'horizon de l'intelligence s'étend par des initiations nouvelles. Les monuments ou les débris expliquent, complètent les souvenirs qui vous assiégent : par la puissance de votre imagination, la poussière s'anime, les tombeaux rendent leurs illustres morts, et vous entrez en société avec les grandes figures dont le monde sait les noms. Ce qui jusque-là avait été un songe brillant de votre esprit devient une réalité plus magnifique que le rêve, une réalité vivante, que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains. »

Si cela est vrai lorsqu'il s'agit des ruines de Rome ou d'Athènes, que n'éprouve-t-on pas quand on peut se dire : C'est ici que l'arche sainte a passé ; c'est là que le soleil a obéi à Josué ; ces rochers ont entendu la voix des prophètes ; cette terre a été arrosée du sang de Jésus-Christ !

1 F. Josèphe, *Guerre des Juifs*, c. v.

2 Cepæ genera apud Græcos... Ascalonia, ab oppido Judææ denominata, ascaloniarum propria natura, etc. (Plinius, *Hist. nat.*, l. XIX, c. VI.

C'est le *Allium ascalonicum* et les *Cepæ ascaloniæ* des Romains, dont les Italiens ont fait *scalogno*, les Français *échalote* et les Allemands *Schalottenzwiebel*. Pline explique largement toutes les vertus que les anciens attribuaient à cette plante. La vertu qu'elle a le mieux conservée est de nous faire fuir ceux qui en mangent.

Oh ! que celui qui vient ici sans convictions religieuses est malheureux ! Ses émotions profondes et poétiques, il les a laissées dans la plaine de Troie et sur les rives de l'Eurotas : là tout était pour lui d'un immense intérêt, le moindre débris, les roseaux des fleuves, les arbustes des champs et jusqu'à la couleur des eaux et de la poussière ; il ne doutait de rien ; un paysan d'Argos ou un pâtre des Thermopyles était pour lui un guide infaillible. Ici, où les traditions sont si constantes, les preuves si nombreuses, il doute de tous les monuments chrétiens ; pour lui toutes les ruines sont d'anciennes mosquées ou des forteresses du moyen âge ; plus insensible que les rochers frappés par Moïse dans le désert, il demeure indifférent aux prodiges qui ont sillonné cette terre en y laissant des traces indestructibles des châtiments ou de l'infinie miséricorde de Dieu. Le chrétien, au contraire, s'abandonne aux plus douces comme aux plus saintes émotions : l'histoire d'Abel, de Ruth, de Joseph, les anges qui luttent avec Jacob, qui guident le jeune Tobie, qui apparaissent à Abraham, ces trois jeunes gens qui chantent les louanges du Seigneur au milieu des flammes, tous ces récits, qui sont si bien compris par l'innocence et qui ont fait le bonheur de son jeune âge, reviennent à sa mémoire, peuplent ces solitudes, et raniment son cœur en le remplissant de vérité, d'amour et d'espérance.

Au delà de Ramleh, le chemin continue pendant deux heures à s'élever sensiblement sur un terrain accidenté et pierreux jusqu'au premier défilé des montagnes de la Judée.

A une lieue de Ramleh, sur la droite du chemin, on voit d'abord le village de El-Bîrîyeh qui n'offre rien de remarquable, puis celui de El-Koubâb qui est plus considérable et qui plane au-dessus d'une forêt d'oliviers et de cactus.

Bientôt, à l'entrée des gorges qui forment la partie supérieure du Wadi-A'li, on passe entre deux localités qui offrent beaucoup d'intérêt : *Latroun* et *A'mouas*.

Les ruines de Latroun ou El-Atroun s'élèvent sur une colline qui commande l'entrée de la vallée du côté du sud. La place forte dont il reste des ruines assez considérables avait été sans aucun doute bâtie en ce lieu pour protéger la route de Jérusalem, et ne semble pas remonter à une époque antérieure aux croisades ; mais cette

forteresse a pu être bâtie avec des matériaux d'une ville antique, que plusieurs croient être une des deux *Ataroth*. Au milieu des débris on reconnaît les fondements d'une église, dédiée autrefois au bon larron, qui, selon la tradition, a séjourné en ce lieu ou même y est né; quelques pans de murailles, des chambres voûtées en très-grand nombre, des citernes, c'est là tout ce qui reste de Latroun. Ce fort, ainsi que ceux *des Plans* et de *Maé*, dont on trouve quelques traces sur les hauteurs voisines et qui avaient été bâtis comme le premier à l'époque des croisades pour être les gardiens du chemin de Jérusalem, ont été démolis par Saladin après la destruction de Joppé, de Ramleh et d'Ascalon. Ces ruines, dont l'aspect est aussi sinistre que la réputation, étaient en meilleur état il y a quelques années; mais, comme elles servaient de repaire à des bandits, qui n'avaient conservé du bon larron que les traditions de ses méfaits et non celles de son repentir, Ibrahim avait renversé ces forteresses du brigandage, et sous sa domination la sécurité avait reparu. Mais, lorsque les pachas de Constantinople furent rentrés dans leurs anciennes possessions, les voleurs de Latroun et autres lieux revinrent dans les leurs. Le gouvernement turc actuel y a fait construire une espèce de *blockhaus*.

Quelle confiance mérite la tradition qui fait de Latroun l'antique demeure du bon larron? Sans nous arrêter aux arguments tirés de la ressemblance fortuite du nom arabe Latroun avec le mot latin *latro*, d'où est venue la dénomination de *Castellum Boni Latronis*, disons en peu de mots quelle est cette tradition et sur quels témoignages elle repose.

Les larrons de cette époque (*latrones*[1]) étaient des voleurs de grands chemins, des bandits de profession, souvent des rebelles qui se retiraient dans les montagnes et les déserts, des mécontents politiques, des partisans, qui se donnaient réciproquement le nom de brigands, des mercenaires qui vendaient leurs services, volaient, incendiaient, assassinaient selon les circonstances. Les chefs étaient quelquefois de très-importants personnages qu'on haïssait, qu'on méprisait, mais que les grands et même les rois craignaient, em-

[1] *Latro enim insessor est viarum a latendo dictus; melius autem latro est quasi latero, quia a latero insidiantur* (Sancti Isidori *Etymol.*, l. X.)

ployaient et courtisaient. Ceux-là surgissent toujours aux plus mauvaises époques de l'histoire, comme Ézéchias qui fut mis à mort par Hérode, le Vieux de la Montagne, dont nous avons parlé ailleurs, et, de notre temps, des hommes que tout le monde connaît.

Très-souvent la Judée, tourmentée par des factieux, a été infestée par des aventuriers, des espèces de *condottieri* qui faisaient une guerre de guérillas à tous venants, quelquefois pendant de longues années. Une des principales occupations de Ponce Pilate, pendant les dix années de son gouvernement, a été de combattre ce brigandage. Notre Sauveur, dans ses discours, a fait allusion plusieurs fois à cet état de choses, notamment dans la parabole du bon Samaritain.

Les évangélistes n'avaient pas à faire la biographie du bon larron; mais on trouve des notices sur sa vie dans plusieurs ouvrages qui parurent dès les premiers temps du christianisme, ouvrages non inspirés et pour cela déclarés apocryphes par l'Église, mais qui renferment des faits intéressants et qui ont souvent un caractère évident de véracité. C'est en grande partie sur ces ouvrages que repose la tradition qui nous occupe [1].

Il y est dit que la Sainte Famille, pendant sa fuite en Égypte, tomba dans la main des voleurs; l'un d'eux, nommé Dimas, fils du chef de la bande, touché de l'aspect divin de l'Enfant Jésus, empêcha qu'on fît du mal à ses parents, leur fournit ce qui était nécessaire et leur donna une escorte à travers le désert. Dimas était païen et d'origine égyptienne. Selon saint Jean Chrysostome, il devait être sur le Calvaire l'image de la gentilité, tandis que Gestas, le larron impénitent, représentait les Juifs.

Comme nous l'avons dit, le père de Dimas était chef de brigands, *princeps latronum*, et son fils passa toute sa vie dans les déserts et dans le crime; ce qui lui attira le supplice ignominieux de la croix. Il est impossible de prouver historiquement qu'il ait fait sa demeure habituelle ou se soit réfugié quelquefois à Latroun, c'est-à-dire dans un repaire si favorable à ses exploits; nous passerons bientôt par

1 L'*Évangile de l'enfance*. V. Brunet, *ibid.*
V. aussi l'ouvrage si intéressant et si complet de Mgr Gaume, intitulé l'*Histoire du bon Larron*.

un castel, qui commande la même route et qui est habité encore aujourd'hui par un *prince* de la même espèce, le fameux Abou-Gosch, auquel les princes, les princesses et les rois font visite à leur passage (il n'y a pas un seul honnête gentilhomme en Europe qui puisse se vanter d'avoir reçu le même honneur). La tradition, qui fait de Latroun la demeure du bon larron, est fort ancienne, et, à mon avis, plus vraisemblable que les objections qu'on lui oppose.

Il n'y a pas jusqu'au savant Tischendorf qui, en passant par cet endroit, n'ait cru devoir jeter une pierre à la tradition des moines. Voici ses propres paroles :

« Il y avait trois heures que nous étions sortis de Ramleh, lorsque nous passâmes près de deux localités remarquables (Latroun et A'mouas), dont l'une était située tout près de notre chemin, l'autre à vingt minutes de distance. Les vastes ruines que nous apercevions sur une hauteur considérable portent depuis des siècles le nom de Latroun ou Castellum Latronis, les moines du moyen âge ayant voulu y retrouver la patrie du malfaiteur gracié sur la croix. Elles prétendent avec plus de raison à l'honneur de glorieux souvenirs des Machabées; et même les sept pyramides funéraires de Simon, « visibles de la mer, » peuvent bien avoir été là [1].

Nous verrons bientôt que ces sept pyramides « visibles de la mer » n'étaient pas là, et que ce n'est pas un savant, mais un simple moine qui, le premier, en a fait la découverte. (Voyez au chapitre suivant l'article *Khirbet-el-Medieh.*)

Le petit village d'A'mouas est situé sur la gauche du chemin, vis-à-vis de Latroun, dont il n'est éloigné que de quinze minutes, il est couché sur le pied d'une colline et n'a conservé que peu de souvenirs de son antique splendeur.

Le nom arabe actuel de ce village rappelle le nom biblique de la ville d'Amosa (Emmaüs), dont il est déjà fait mention dans Josué, puis dans le I[er] Livre des Machabées. On lit dans ce Livre, aux chapitres III et IV, que le roi Antiochus, en partant pour la Perse, laissa en Syrie Lysias avec la moitié de son armée pour exterminer les Juifs, et que, l'an 164 avant Jésus-Christ, les généraux de Lysias vinrent camper à Emmaüs dans la plaine avec quarante mille fantas-

[1] *Terre Sainte*, par C. Tischendorf, XVII, p. 137.

sins et sept mille cavaliers. Cette armée fut complétement défaite par Judas Machabée, et se dispersa dans la plaine des Philistins, vers Gazer, Jamnia et Azor. Trois ans plus tard, la ville d'Emmaüs fut fortifiée par les Syriens, qui y laissèrent garnison.

Lorsque les Romains s'emparèrent de la Palestine, cette ville, alors chef-lieu d'une toparchie, dut subir toutes les vicissitudes de la guerre. Elle fut réduite en servitude par Cassius, incendiée par Varus, occupée et munie d'un camp par Vespasien. Renversée par un tremblement de terre l'an 131 de notre ère, elle fut rebâtie par les Romains, l'année 223, et appelée Nicopolis.

D'après Eusèbe et saint Jérôme, c'est là la bourgade mentionnée dans l'Évangile de saint Luc, où Notre-Seigneur fut reconnu par les deux disciples à la fraction du pain. Voici le passage de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, d'après la traduction de saint Jérôme :

« Emmaüs, d'où fut Cléophas, mentionné dans Luc l'évangéliste, c'est aujourd'hui Nicopolis, ville insigne de la Palestine [1]. »

Ailleurs saint Jérôme s'exprime ainsi en parlant de sainte Paule, qui se rendait de Jaffa à Jérusalem :

« Elle arriva à Nicopolis, qui s'appelait auparavant Emmaüs, et où Notre Sauveur fut reconnu à la fraction du pain : voilà pourquoi la maison de Cléophas fut convertie en église. De là, elle se remit en route et monta vers Bethoron inférieure et supérieure [2]. »

Dans son *Commentaire sur Daniel* saint Jérôme indique clairement la position de cette ville :

« Nicopolis, qui auparavant s'appelait Emmaüs, où les montagnes de la Judée commencent à s'élever. »

Il ne peut donc y avoir de doute à cet égard, Eusèbe et saint Jérôme affirment que c'est bien là l'Emmaüs de l'Évangile.

Cependant il reste une grande difficulté, c'est celle de la distance de Jérusalem. D'après la Vulgate cette bourgade n'était qu'à soixante stades (deux lieues et demie) de Jérusalem ; tandis que la ville d'Emmaüs, qui nous occupe, en est éloignée de cent soixante stades (près de sept lieues). Bien que le but des écrivains sacrés ne soit pas de résoudre des questions de topographie, il y a tant de préci-

[1] *Onomast.*, ad vocem *Emmaus.*

[2] Saint Jérôme, *Épitaphe de sainte Paule.*

sion dans leurs récits qu'il ne faut pas facilement se décider à admettre qu'ils soient tombés dans quelque erreur de ce genre. Il est vrai que dans ce cas-ci on oppose saint Jérôme, auteur de la Vulgate, à saint Jérôme traducteur de l'*Onomasticon* d'Eusèbe, et le texte de très-anciens manuscrits des Évangiles qui portent à cent soixante stades le bourg d'Emmaüs, où s'arrêta le Sauveur avec les deux disciples, au lieu des soixante stades de la Vulgate. Cette difficulté me paraît d'autant plus grande que le récit de saint Luc fait évidemment supposer que cette localité se trouvait dans les environs immédiats de Jérusalem.

Je reviendrai sur ce sujet en visitant les autres lieux que l'on suppose également être l'Emmaüs de l'Évangile.

Aujourd'hui le village d'A'mouas renferme à peine deux cents habitants. Les seules traces d'antiquité qu'on remarque dans ses environs sont un puits et des tombeaux taillés dans le roc. De l'époque chrétienne il n'y a que les fondements d'une ancienne basilique.

Entrons maintenant dans ce sinistre défilé qui n'offre d'autre passage qu'un sentier étroit le long des flancs dénudés des montagnes ou dans le lit pierreux du torrent. C'est pourtant là un des principaux chemins de la Palestine qui, dans tous les temps, a été suivi par tant d'armées, par tant de pèlerins, par tant de peuples et tant de rois, et qui le sera jusqu'à la fin du monde.

Celui qui est plus au nord, qui passe par Lydda, Bethoron et au pied du mont Neby-Samouïl, est un peu plus long et plus difficile encore; il est célèbre par la défaite de plusieurs armées, entre autres par celle des cinq rois amorrhéens poursuivis par Josué et écrasés sous une pluie de pierres, par la fuite honteuse des puissantes armées syriennes, commandées par Séron et Nicanor, devant Judas Machabée, par celle de la première armée romaine, qui tenta de s'emparer de Jérusalem sous la conduite du proconsul Cestius, etc.; nous aurons occasion d'en parler dans la suite.

Ce chemin autrefois était très-fréquenté par les pèlerins. C'est probablement celui que prirent les croisés, sous la conduite du roi Richard, pendant l'hiver de l'année 1191, où ils furent contraints de renoncer à s'emparer de Jérusalem, alors occupée par Saladin. L'armée chrétienne, qui avait été campée entre Lydda et Ramleh, s'avança dans ces gorges gardées par des troupes musulmanes qui

harcelaient les croisés. On était au milieu de l'hiver, les pluies faisaient périr un grand nombre de bêtes de somme, les chevaux mouraient de froid, les armes se couvraient de rouille, un grand nombre de soldats tombaient malades et seraient restés sur la route si Richard ne les avait fait recueillir. Cependant l'ardeur était si grande, que ceux qui avaient été retenus par la maladie à Jaffa et à Ptolémaïs arrivaient portés sur des lits ou des brancards, dans l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ.

L'armée s'avança de la sorte jusqu'à une faible distance de Jérusalem. Un jour que l'ardeur du roi d'Angleterre l'avait entraîné jusque sur les hauteurs d'Emmaüs (le mont Saint-Samuel), il aperçut les tours de Jérusalem : il se mit à fondre en pleurs, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte que ses armes n'avaient pu délivrer. L'armée chrétienne fut obligée de retourner à Ramleh accablée de maux et de désespoir [1].

Le pays montagneux que traverse la route que nous allons prendre est peu habité et souvent peu sûr.

Il n'a pas dépendu de Volney de faire croire que ce sont les Arabes qui sont détroussés par les pèlerins, et il a découvert un proverbe qui dit : *Prenez garde au pèlerin de Jérusalem.* Les voyageurs peuvent se tenir pour avertis [2].

Il y a une époque cependant pour laquelle l'inculpation de Volney n'est que trop méritée ; mais il eût été de toute justice de la désigner et d'en faire connaître les circonstances. Avant même que la Palestine eût été possédée par les Francs, il existait en Europe la coutume de condamner les malfaiteurs, les voleurs, les assassins, les parricides, les parjures, les traîtres, les pirates, etc., à un pèlerinage dans la Terre Sainte ; plus tard, on les envoya dans l'île de Chypre : ils devaient pour un temps quitter leur patrie et mener une vie errante comme Caïn. On conçoit qu'il était peu agréable de rencontrer de tels *pèlerins*. Jacques de Vitry attribue avec raison l'affaiblissement des établissements chrétiens en Syrie à l'affluence de telles gens, et ce fut une des causes de la perte de la Palestine [3]. Un des plus

1 Michaud, *Histoire des croisades*, l. VIII. — Vinisauf, *Itinerarium regis Anglorum Richardi et aliorum.*

2 Volney, *État politique de la Syrie*, c. v.

3 Hi vero qui ab initio recuperationis et liberationis Terræ Sanctæ statum ejus

curieux pèlerinages de ce genre est celui de Fromont, puissant seigneur de Bretagne, et de ses frères, qui eut lieu sous le règne de Lothaire. Ils avaient massacré leur oncle et leur plus jeune frère. Ils furent condamnés à parcourir deux fois les lieux saints avant d'être absous de leur crime : ils devaient avoir le front marqué de cendre et le corps couvert d'un cilice [1].

Les meurtriers de Conrad, évêque de Wurtzbourg, ainsi qu'un chevalier Robert, qui avait tué sa femme et sa fille pour se nourrir de leur chair, furent condamnés à des peines analogues. Cette sorte de pèlerins offrait un spectacle si hideux, que déjà sous le règne de Charlemagne on fut obligé de défendre ces pénitences publiques ; mais plus tard elles recommencèrent avec une nouvelle force. L'année 1251, il s'était formé en France une armée de plus de cent mille *pèlerins*, toute composée de vagabonds et de prostituées, qui jetaient la terreur dans tous les lieux qu'ils parcouraient : c'est la *croisade des Pastoureaux*, qui avait été prêchée par un fameux imposteur de Hongrie, appelé Jacob et connu sous le nom de *Maître de Hongrie*. Mais le peuple et les magistrats mirent une prompte fin à leurs excès : ils périrent pour la plupart peu après leur sortie de Paris, lorsqu'ils allaient s'embarquer pour l'Orient ; leur chef fut tué d'un coup de hache, son armée conduite en partie au supplice et le reste dispersé [2]. Les nouvelles bandes qui se formèrent sous le règne de Philippe le Long furent aussi dispersées par la force des armes ; elles avaient d'abord été favorisées par le roi, ce qui détermina le pape à s'en plaindre par son légat à la cour de France : « *Ce ne sont pas des croisés*, disait-il dans sa lettre, *mais des loups ravissants et des homicides* [3]. »

Pour Volney, tous ces gens-là sont des pèlerins, tant il comprend le sentiment qui conduit un chrétien à Jérusalem ! De nos jours on

plenius agnoverunt, et varias alternasque illius mutationes, decrementa et promotiones diligentius inspexerunt, in veritate affirmant, quod nullum genus hominum nullaque alia pestis efficacior fuit ad nocendum quam flagitiosi et pestiferi homines, scelerati et impii, sacrilegi, fures et raptores, homicidæ, parricidæ, perjuri, adulteri et proditores, cursarii seu piratæ, etc. (L. I, c. LXXXII.)

[1] *Acta Sanctorum ordinis bened.*, sæcul. III, part. II.

[2] Guillaume de Nangis, *in Spicileg.*, t. III, p. 37.

[3] *Recueil des lettres de Jean XXII*, Ep. secret. XXII et LIV.

ne condamne plus les grands criminels à faire le pèlerinage de Terre Sainte; on les envoie à Cayenne et à l'île de Norfolk ; mais les facilités de voyage et parfois les désagréments de la police jettent sur les côtes de Syrie des individus qui le cèdent peu aux *convicts* de la Nouvelle-Galles du Sud : donner le nom de pèlerins à ces gens-là serait aussi exact que de donner celui de jésuite au comte de Volney.

Le chemin devient de plus en plus mauvais ; il paraît affreux à ceux qui ne connaissent pas ceux du Liban : il serpente autour des rochers et au fond d'un torrent; des pierres tantôt aiguës, tantôt arrondies et glissantes, le recouvrent partout. Les collines sont nues, éblouissantes; elles réfléchissent avec une égale intensité la lumière et la chaleur, si incommodes l'une et l'autre à ceux qui parcourent ces tristes contrées. C'est là à peu près l'état de tous les chemins de la Palestine; nulle part ils ne sont tracés ou entretenus : ils sont l'œuvre des torrents et des caravanes.

La vallée que nous suivons s'appelle Wadi-Aly. On monte considérablement jusqu'à Jérusalem; les nivellements barométriques de Wildenbruch ont fourni les résultats suivants : Ramleh, 256 1/2 pieds; Latroun, 619 1/2; Jérusalem, 2,349 1/2.

Voici les distances. De Ramleh au village d'El-Koubâb (Le Rôti), *deux lieues*. De là jusqu'à Latroun, *une lieue*. De Latroun à Saris, au sommet de la montagne, *deux lieues trente minutes*. Puis en descendant jusqu'à Kiriet-el-Enab, *trente minutes*. De là jusqu'à Kolounieh, *une lieue*. Ensuite jusqu'à Jérusalem, *deux lieues et demie*. En tout, de Ramleh à Jérusalem, *neuf lieues trente minutes*.

Mes compagnons étaient accablés de soif, de chaud et de fatigue ; un d'eux, M. C., qui était en avant, et qui d'ordinaire avait soin de notre campement, trouvant un peu de gazon auprès d'un puits et d'une petite source, arrêta nos bagages et fit dresser les tentes. Quand nous arrivâmes, nos mules avaient bu l'eau de la source ; celle du puits était à une quinzaine de pieds de profondeur, et nous n'avions pas de corde pour y descendre. Le besoin rend ingénieux : nous nous aidâmes des sangles et des brides de nos chevaux, et nous eûmes bientôt quelques vases pleins d'une eau impotable partout ailleurs, mais qui avait un prix infini dans ce désert. Ce lieu s'appelle *Beer Ayoub*, le Puits de Job.

Selon quelques-uns, ce serait la fontaine de Nephtoa (fontaine ouverte) dont il est fait mention dans l'Écriture ; mais, d'après le tracé, cette fontaine doit être à l'est de Cariathiarim, non loin de la vallée de Raphaïm.

L'abbé Mariti, qui avait vu en Palestine tant de choses qui n'y sont pas, aurait rendu un immense service aux voyageurs en indiquant plus exactement où se trouvent toutes les cascades et les fontaines qu'il a admirées là où des pèlerins moins philosophes que lui sont réduits à périr de soif.

La vallée est très-resserrée en cet endroit : nous n'avions devant nous qu'un terrain en pente de trente pas de largeur, qui allait finir dans le lit desséché du torrent, bordé de saules et d'arbustes assez élevés. Au delà, la montagne se relevait abrupte et sauvage, mais sans forêts, sans rochers élevés ; quelques arbres nains, des pierres brisées, une terre déchirée, tout décèle une nature usée et vieillie.

La nuit était venue ; Soleyman préparait notre dîner, nous étions assis devant nos tentes, causant de ce que nous avions vu, mais plus encore de ce que nous verrions le lendemain ; quelques voyageurs attardés, craignant de continuer leur route, s'étaient joints à nous et fumaient leur narghiléh près du feu, lorsque les chacals vinrent nous donner le plus désharmonieux concert que j'aie entendu de ma vie. Ces hurlements qui sortent de toutes les cavernes, de toutes les fentes de rochers, qui ne se font entendre que pendant la nuit et dans les plus affreuses solitudes, produisent une étrange sensation. C'est à ces chacals du désert que l'Écriture compare les faux prophètes : *Quasi vulpes in desertis prophetæ tui, Israel*[1]. (Ézéch., XIII, 4.)

Je ne sais s'il y en avait trois cents, mais j'ai acquis la certitude que, si un nouveau Samson voulait brûler tous les blés de l'ancien pays des Philistins, il trouverait encore aujourd'hui dans cette seule vallée plus de renards et plus de sarments qu'il ne lui en faudrait. Comme on l'a vu, en une même journée, j'ai trouvé la plaine d'où Samson a lâché ses trois cents renards dans les champs des Philistins, et, la nuit, les descendants de ces mêmes renards sont venus, par leurs cris lugubres, me prouver qu'ils ont survécu à

[1] « Comme des chacals dans les déserts, ainsi sont tes prophètes, ô Israël ! »

toutes les nations qui se sont succédé sur cette terre coupable, qui sont tombées sous le tranchant du glaive et sont devenues la proie des chacals : *Tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt.* (Ps. LXII, 11.)

Le mot *schouhal* ou *schoughal* de l'Écriture signifie à la fois *loup* et *renard*, ou plutôt cet animal qui tient de l'un et de l'autre, et que dans le Levant on appelle *dschaghâl* [1], d'où vient évidemment le mot français *chacal;* de tout temps les loups et les renards ordinaires ont été fort rares en Palestine, tandis que les chacals s'y sont toujours trouvés en grande quantité. Ainsi on ne peut douter que ce ne soient là les animaux qui ont été pris, attachés deux à deux pour qu'ils ne pussent pas rentrer dans leurs tanières, et lâchés avec des flambeaux allumés dans les moissons des Philistins [2].

Quant au moyen employé par Samson pour prendre un si grand nombre de renards, l'Écriture n'en dit rien ; mais je pense que cela ne lui fut pas plus difficile, à lui qui habitait le pays, et qui a dû, sans aucun doute, trouver parmi les ennemis des Philistins un grand nombre de personnes disposées à l'aider, qu'il ne le fut à Probus de lâcher à Rome, dans le théâtre, mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, et une infinité d'autres animaux [3].

Divers passages des auteurs de l'antiquité font allusion à l'usage de dévaster les champs des ennemis en y lâchant des renards avec des tisons enflammés. Cassandre, dans le poëme de *Lycophron*, appelle Ulysse *un renard portant à la queue un flambeau ardent*, parce que, partout où il allait, toutes sortes de maux suivaient ses pas [4]. On trouve dans les *Fastes* d'Ovide la description d'une fête curieuse qui se célébrait à Rome au mois d'avril. On lâchait dans le cirque des renards qui portaient sur le dos des flambeaux allumés, et le peuple prenait plaisir à voir courir ces animaux, jusqu'à ce que le feu qu'ils portaient sur eux les eût fait mourir. Quelques auteurs ont pensé que cela se faisait en souvenir de l'action de Samson, et que

[1] Pour désigner cet animal, les Arabes se servent du nom *waug* ou *wauy;* le mot *tsacal* est persan.

[2] La ville d'Ephra, patrie de Gédéon, qui se trouvait dans ces montagnes, est appelée par Josué la *Terre des renards*. (Jos., XV, 28.)

[3] Apud Vopisc., *In Probo*.

[4] Cassandra, v. 344.

cet usage, comme beaucoup d'autres, avait passé de l'Orient à Rome. Ovide, montrant le dommage que ces animaux causent aux moissons en y portant l'incendie, qui est encore augmenté par le vent [1], dit que c'est par une juste peine qu'on les fait périr de la même manière [2].

Le voisinage de tant de chacals ne nous avait pas empêchés de dormir ; nous avions fait un grand feu pour les éloigner, et, comme à l'ordinaire, un de nos moucres montait la garde. A une heure du matin, nous fûmes réveillés par un coup de fusil et par le cri de détresse : *Les voleurs ! les voleurs !* Nos fusils étaient chargés, j'en pris un au mât de notre tente, et je sortis. Tous nos gens étaient déjà sur pied ; je me trouvai au milieu d'un épouvantable vacarme : des coups de feu partaient dans tous les sens, on criait, on hurlait ; quelques-uns de nos muletiers, montés sur nos chevaux, couraient vers la montagne. Notre feu s'était éteint ; nous n'avions pour nous diriger que les éclairs de nos armes, qui rendaient ensuite l'obscurité plus profonde encore. Quand je pus distinguer un peu les objets, je m'aperçus qu'il n'y avait personne en face de nous ; cependant nos gens chargeaient et tiraient toujours. Alors je leur dis : « S'il y a des voleurs, pourquoi tirer votre plomb en l'air? attendez qu'ils se montrent ; s'il n'y en a pas, pourquoi faire tant de bruit ? » Ils n'en tirèrent pas moins et firent toujours leurs charges de cavalerie. Nous étions environ vingt personnes : si les voleurs avaient été six, bien armés, bien résolus, nous étions perdus, car nos gens tiraient comme des insensés ; si la confusion avait encore un peu duré, ils auraient tiré les uns sur les autres. On me dit que les voleurs étaient venus par le lit desséché de la rivière : je m'approchai ; il n'y avait plus personne. On m'assura alors qu'ils s'étaient sauvés par la montagne, et on me fit remarquer un feu qui brillait au sommet, en me disant que c'était leur camp : cela ne me parut guère plus probable. Enfin

1 Qua fugit, incendit vestitos messibus agros ;
Damnosas vires ignibus aura dabat.
(Fast., v. 707.)

2 Utque luat pœnas hæc, cerealibus ardet,
Quoque modo segetes perdidit, ipsa perit.
(V. 711.)

Consultez sur ce sujet Glaire, *les Livres saints vengés*, t. II, art. II.

il me resta la conviction, peu charitable peut-être, que cette alerte avait été organisée par nos gens pour se faire valoir et obtenir des *bakchis*. Tous mes compagnons furent d'un autre avis, et crurent que nos muletiers nous avaient sauvé la vie. La seule chose qui vienne à l'appui, c'est que, huit jours après, un percepteur d'impôts, quoique protégé par sept hommes, a été complétement dévalisé dans ce même endroit : ce que j'ai appris étant à Jérusalem. A la suite de ce vol, le pacha a fait faire une battue générale à Latroun et dans les lieux circonvoisins, et soixante individus ont été enfermés dans les prisons de Jérusalem et de Ramleh.

Nous nous recouchâmes vers deux heures, et nous ne fûmes plus inquiétés.

CHAPITRE XXI

DU PUITS DE JOB A JÉRUSALEM

Souvenirs bibliques. — Yalo (Ajalon). — Beit-Nouba (Nob). — El-Medieh (Modin). Les Machabées. — Leur tombeau. — Tibneh (Thamna). — Beth-Chemech (Bethsamès). — Saraa. — Achouá (Esthaol). — Kesla (Cheselon). — Sôba. — Aspect des montagnes des tribus de Dan, d'Éphraïm, de Benjamin et de Juda. — Prophéties. — Dénominations de la Palestine. — Étendue. — Population. — Divisions. — Du nombre *douze*. — Du nombre *quatre*. — Des quatre emblèmes des évangélistes. — Saris. — Kiriath-el-Enob (Cariathiarim). — La famille Abou-Gosch. — Des pachas. — Les prophètes. — Sôba. — Koustoul. — Kolounieh. — Vallée de Beit-Hanina. — El-Koubeibeh (Emmaüs). — Apparition du Sauveur aux deux disciples. — Lifta (Nephtoa). — Jérusalem ; premières impressions. — Godefroy de Bouillon. — L'empereur François-Joseph. — L'archiduc Ferdinand-Maximilien.

Je commence à me faire à la vie des Bédouins, vie pleine de variété, d'émotions, d'intérêt et de charme. Les privations sont moins pénibles qu'on ne pense : il importe peu de coucher sur la terre si on dort mieux que dans son lit, ou de n'avoir qu'une nourriture grossière si elle est assaisonnée par la santé, l'appétit et le contentement.

Au lever du soleil, j'escaladais les montagnes ; je voulais voir, au moins de loin, la situation des anciennes villes qui se trouvaient dans les environs.

A quelques minutes du Bir-Ayoub, vers le nord-est, on trouve d'abord un hameau fort misérable, qui porte le nom de *Deir-Ayoub*, couvent de Job ; il a remplacé un ancien couvent dont il ne reste que les fondements.

Plus au nord, sur une colline entourée de profonds vallons, s'élève le village de *Yalo ;* il est bâti sur un plateau autrefois for-

tifié par un château et des murailles : il occupe l'emplacement de l'ancienne ville d'*Ajalon* de la tribu de Dan. Il est fait mention de cette ville dans le livre de Josué, à l'occasion de la défaite des cinq rois amorrhéens par les enfants d'Israël. Lorsque Josué les poursuivait dans les défilés de Bethoron, le Seigneur fit tomber sur eux de grosses pierres jusqu'à Azéca. Alors Josué parla au Seigneur en ce jour et il dit : « Soleil, arrête-toi sur Gabaon ; lune, n'avance point sur la vallée d'Ajalon. » (Josué, x, 12.)

Ce fut dans cette même vallée que Saül éleva pour la première fois un autel au Seigneur, après avoir poursuivi les Philistins jusque-là. Les Israélites affamés s'étaient jetés sur le butin, avaient tué sur place les bœufs et les brebis et avaient mangé leur chair avec le sang, ce qui était défendu par la loi. Saül, afin d'expier ce péché, consulta le Seigneur, qui ne lui répondit point. Il jeta le sort pour connaître celui qui avait amené le péché dans le camp. Le sort étant tombé sur son fils Jonathas, Saül voulut le faire mourir, mais il en fut empêché par le peuple. (I Rois, xiv.)

Cette vallée, qui s'appelle aujourd'hui *Wadi Mansûr*, se réunit près de là au *Wadi Soleiman*, puis se dirige vers la ville de Lydda sous le nom de *Wadi Atâlah*.

Au point de jonction des deux vallées de Mansûr et de Soleiman apparaît sur une colline un petit village qui porte le nom de *Beit-Nouba*. Selon toute apparence, il a remplacé *Nob*, la ville sacerdotale, dont il est question au premier livre des Rois. David vint à Nob lorsqu'il fuyait la colère de Saül. Le grand prêtre Achimélech lui donna à manger les pains de proposition, et lui remit l'épée de Goliath ; c'est pourquoi Saül, en ayant été informé, fit tuer tous les habitants de Nob et saccagea la ville. La ville de Nob est encore mentionnée plusieurs fois dans l'Écriture; mais évidemment ce nom s'appliquait encore à plusieurs autres localités.

Dans la direction du nord, et à une distance de deux lieues à peine, se trouve le petit hameau d'*El-Medieh*, qui a acquis récemment une importance qu'il avait perdue depuis bien des siècles. C'est là la patrie de l'illustre famille des Machabées, le bourg de *Modin*, cherché par tant d'explorateurs, découvert en 1866 par le P. Emmanuel Forner, religieux franciscain, et soigneusement étudié en 1870 par M. Guérin, qui a levé tous les doutes

qui planaient sur cette question. Le hameau actuel, éloigné de deux lieues environ de Lydda vers l'est, s'élève sur une colline qui domine la plaine, en face de la mer : il n'a que cent cinquante habitants vivant misérablement près des ruines appelées *Khirbet-el-Medieh.*

C'est là qu'habitait, un siècle et demi avant notre ère, la famille héroïque des Machabées, et que fut donné le premier signal de l'insurrection juive contre Antiochus Épiphane, qui après avoir asservi la Judée et profané le Temple, contraignait le peuple, sous peine de mort, à sacrifier aux idoles et à sa propre divinité. Lorsque les agents d'Antiochus vinrent à Modin pour forcer ceux qui s'y étaient retirés de sacrifier aux dieux, ils s'adressèrent à Mathathias, lui promettant la faveur du roi. Il répondit : « Quand tous ceux d'Israël et le monde entier obéiraient à Antiochus, moi, mes fils et tous les miens, nous marcherons dans l'alliance de nos pères et nous n'obéirons qu'à Dieu. »

Puis il s'écria : « Quiconque veut rester dans l'alliance de Dieu, qu'il me suive ! » Accompagné de ses fils, il gagna la montagne, abandonnant tout ce qu'il possédait.

Dans les annales de l'histoire sainte, peu de noms brillent d'un éclat plus pur que celui des Machabées ; vaillants défenseurs de la cause de Dieu, ils combattirent à outrance les ennemis de leur patrie et de leur religion : avec une poignée d'hommes, ils délivrèrent la Judée de ses oppresseurs et relevèrent les autels du vrai Dieu.

Que de héros dans une seule famille ! Si, de nos jours, en Europe, il y avait un seul Machabée, il suffirait peut-être à la sauver, et à chasser de la ville éternelle tous les vils Antiochus qui la profanent et la travaillent aujourd'hui.

Simon, fils de Mathathias, avait élevé, en l'honneur de son père, de sa mère et de leurs cinq fils, un mausolée composé de sept pyramides d'une grande hauteur et d'une grande beauté. Ce monument existait encore du temps de saint Jérôme. Grâce aux renseignements publiés dans le journal *le Monde* par le P. Forner et aux indications données sur les lieux par un vieillard de l'endroit, M. Guérin entreprit des fouilles qui eurent pour résultat la découverte d'abord de la nécropole de l'ancienne cité, puis du *tombeau des*

Machabées : c'est là un succès dont doivent se féliciter tous ceux qui portent de l'intérêt à l'archéologie sacrée[1].

Du côté du sud, la vue s'étend sur les dernières collines situées entre la tribu de Dan et la plaine des Philistins. Derrière celles qui s'élèvent au premier plan, il y a une foule de localités citées dans la Bible ; leurs ruines s'étalent tantôt sur les plateaux, tantôt sur les flancs des monticules échelonnés dans différentes vallées qui aboutissent au Wadi Ismaïl : telles sont, en remontant dans la direction de Jérusalem, celles de Tibneh, de Bethsamès, de Saraa, d'Esthaol, de Cheselon, de Sôba.

Tibneh (Thamna ou Thamnata) était la ville habitée par la jeune fille des Philistins, qui devint la femme de Samson et le trahit comme Dalila. Ce fut dans les vignes de Thamna que Samson rencontra le jeune lion et le mit en pièces. Quelques jours après, il trouva un essaim d'abeilles dans la gueule du lion et un rayon de miel; ce qui lui fournit l'occasion de proposer une énigme aux trente jeunes gens de Thamna et fut cause de la trahison de sa femme. (Juges, XIV.)

Bethsamès, dont nous avons déjà parlé, est le lieu où s'arrêtèrent les génisses qui portaient l'arche du Seigneur en revenant d'Ekron. Salomon plaça dans cette ville un des douze officiers qui fournissaient la table du roi. Joas, roi d'Israël, vainquit Amasias, roi de Juda, le prit dans Bethsamès et l'emmena à Jérusalem.

Saraa est le lieu où naquit Samson ; c'est là qu'un ange apparut à sa mère pour lui annoncer la naissance d'un fils qui serait nazaréen. Samson étant mort à Gaza, son corps fut rapporté par ses proches et déposé dans le tombeau de son père Manué entre *Saraa* et *Esthaol*. L'emplacement de ce tombeau, sinon le tombeau lui-même, a été heureusement retrouvé dans ces derniers temps par M. Guérin, au lieu nommé *Khirbet A'selin* où les gens du pays vénèrent un tombeau sous le nom de *Kabr-Chamchoun* (tombeau de Samson) et qui est situé effectivement entre *Saraa* au sud et *Achoouá* (Esthaol) à l'est-nord-est[2]. Lorsque les hommes de la tribu de Dan

1 Voir la relation faite par M. Guérin et publiée dans le *Bulletin de l'Œuvre des pèlerinages en Terre-Sainte*, n° 56, p. 564 et suiv.

2 *Description de la Palestine, Judée*, t. III, c. LXXIX.

voulurent s'emparer de la ville de Laïs, ils choisirent cinq hommes très-vaillants de Saraa et d'Esthaol, et les envoyèrent à Laïs pour reconnaître le pays ; six cents hommes les suivirent, s'emparèrent de la ville par la ruse et lui donnèrent le nom de Dan. (Juges, XVIII.)

Cheselon, aujourd'hui Kesla, était une ville située sur une haute montagne; il en reste peu de débris : elle faisait la limite de la tribu de Juda.

Sôba a longtemps passé pour la patrie des Machabées : nous le retrouverons bientôt près du chemin de Jérusalem.

J'étais presque au centre de la Judée, entre la mer Morte et la Grande Mer ; mes regards s'étendaient sur une grande partie des tribus de Dan, d'Éphraïm, de Benjamin et de Juda, auxquelles il avait été promis tant de bénédictions et de prospérité. *Les enfants d'Israël*, avait dit Jacob en mourant, *lorsqu'ils voudront bénir quelqu'un, diront : Que Dieu vous rende comme Éphraïm !* Moïse avait dit de Benjamin : *Le bien-aimé de Jéhovah habitera auprès de lui avec sécurité ; Jéhovah le protégera tout le jour, et il établira sa demeure dans son héritage.* Juda, plus que tous les autres, devait habiter une terre heureuse et féconde. Et je ne voyais au loin que des pierres et des ronces, deux ou trois misérables villages perdus au milieu de ces immenses solitudes, et quelques pâles oliviers, qui se détachaient à peine de l'arène poudreuse du désert.

Et je me rappelai que les prophètes avaient dit : « Dans soixante-cinq ans Éphraïm sera brisé de manière à cesser d'être un peuple. (Isa., VII, 8.) Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, à cette fleur éclatante dont la gloire va se faner, qui s'élève au-dessus de la fertile vallée des hommes troublés par le vin ! Je vois quelque chose de fort, de terrible entre les mains du Seigneur, comme une grêle impétueuse, comme un tourbillon qui ravage, comme une forte pluie qui inonde, qui se précipite sur la terre avec violence. Les enfants de Juda chancellent dans le vin, ils vont çà et là dans l'ivresse ; le prêtre et le prophète chancellent, ils sont engloutis dans le vin ; ils s'égarent dans la vision, ils vacillent dans le jugement. Toutes les tables sont pleines des traces dégoûtantes de leur intempérance ; il n'y a pas de lieu qui n'en soit souillé... C'est pourquoi écoutez la parole de Dieu, railleurs qui dominez sur mon peuple de Jérusalem. Vous dites : Nous avons fait un pacte

avec la mort, nous avons fait un traité avec l'enfer : quand le fléau inondateur passera, il ne viendra pas jusqu'à nous ; nous avons fait du mensonge notre asile, nous nous sommes cachés sous la tromperie. A cause de cela le Seigneur Jéhovah a dit : L'équité sera ma règle et la justice ma loi ; la règle détruira l'asile du mensonge, et les eaux inonderont le lieu où il se cache. Et votre pacte avec la mort sera détruit, votre alliance avec l'enfer sera rompue ; quand le fléau inondateur passera, vous en serez écrasés. » (Isaïe, xxviii.)

Et je descendis des hauteurs d'Éphraïm en répétant ces paroles du même prophète : « Seigneur, vous êtes mon Dieu ; je vous glorifierai et je célébrerai votre nom, parce que vous avez fait des prodiges ; vos conseils éternels sont fidélité et vérité. »

Arrivé près de nos tentes, je pris le *Voyage* de Lamartine et je lus le passage suivant : « Quand nous fûmes au revers de cette colline (une colline de la Galilée), la Terre-Sainte, la terre de Chanaan, se montra tout entière devant nous (ce qui est tout aussi impossible que de voir l'Italie des bords du lac de Genève) ; l'impression fut grande, agréable et profonde. Ce n'était pas là cette terre nue, rocailleuse, stérile, cette roche de montagnes basses et décharnées qu'on nous représente pour la Terre Promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d'arriver et d'écrire, qui n'ont vu, des domaines *immenses* et variés des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem ; trompé par eux, je n'attendais que ce qu'ils décrivent, c'est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau ; terre potelée de quelques monticules gris ou blancs, où l'Arabe voleur se cache dans l'ombre de quelques ravines pour dépouiller le passant : telle est peut-être la route de Jérusalem à Jaffa ; MAIS VOICI LA JUDÉE[1]... » Jusqu'à ce que nous apprenions comment la Judée peut se trouver au milieu de la Galilée, ou plutôt, que nous ayons parcouru, non pas les *immenses domaines* des douze tribus, mais la terre désolée qui fut la Terre Promise, pour la décrire comme nous l'aurons trouvée nous-même, je recommande à l'attention du lecteur la peinture suivante de la Judée : « C'est bien là que Sion était assise, site bizarre et malheu-

[1] *Voyage en Orient*, t. I, p. 281, édition in-12, 1843.

reux pour la capitale d'un *grand* peuple : c'est plutôt la forteresse naturelle d'un petit peuple chassé de la terre, et se réfugiant avec son temple *sur un sol que nul n'a intérêt à lui disputer, sur des rochers qu'aucunes routes ne peuvent rendre accessibles, dans des vallées sans eau, dans un climat rude et stérile, n'ayant pour horizon que des montagnes calcinées par le feu intérieur des volcans, les montagnes d'Arabie et de Jéricho, et qu'une mer infecte, sans rivage et sans navigation, la mer Morte!* VOILA LA JUDÉE[1]. »

Cette Judée-ci est aussi celle de Lamartine. Il faut lire dans le même auteur toutes ces contradictions pour savoir jusqu'où peut aller une imagination qui s'est jetée en dehors de toute vérité.

Comme je n'ai rien dit encore des différentes dénominations de la Palestine, de son étendue, de sa population, j'en parlerai ici brièvement.

Le plus ancien nom de ce pays est celui de *Pays* ou *Terre de Chanaan*[2], qui lui est venu de Chanaan, fils de Cham, dont les descendants peuplèrent cette langue de terre comprise entre le Jourdain et la Méditerranée. Le nom de Pays des Hébreux n'est pas synonyme de celui de Terre de Chanaan; car les Israélites s'établirent aussi sur la rive orientale du Jourdain, qui n'était pas comprise dans le Pays de Chanaan[3]. La Phénicie au nord, et le pays des Philistins au sud, faisaient partie de la Terre de Chanaan[4]. Les pays occupés par les douze tribus, des deux côtés du Jourdain, s'appelèrent le *Pays d'Israël* après que les Israélites en eurent pris possession[5], et aussi le *Pays des Hébreux*[6]. Les prophètes le nomment quelquefois le *Pays de Jéhovah*[7], parce que Dieu en était le roi. C'est pour le même motif et parce que Dieu y avait son sanctuaire, que Zacharie l'appelle *Terre Sainte*[8]. Les chrétiens lui ont conservé plus spécialement ce nom, parce qu'il a été sanctifié par Jésus-Christ. Le nom de *Terre Promise*[9] lui a été donné parce que Dieu

1 *Voyage en Orient*, t. I, p. 429.
2 *Exode*, VI, 4. — *Levit.*, XXV, 38. — *Ps.* CI, 11.
3 *Exode*, XVI, 35. — Jos., V, 10 et suiv.
4 Isaie, XXIII, 11 et 12. — Sophon., XI, 5.
5 IV *Rois*, VI, 23. — Ezech., VII, 2. — Matth., II, 22.
6 *Gen.*, XL, 15.
7 *Levit.*, XXV, 23. — Os., IX, 3. — Jer., II, 7. — Ezech., XXVI, 20.
8 Zach., II, 12.
9 Épître aux Hébreux, XI, 9.

l'avait promise aux descendants d'Abraham. Le nom de *Terre de Juda*, ou de *Judée* [1], qui ne convenait proprement qu'à la tribu de Juda, s'étendit au pays entier après le retour de la captivité, et le nom de Juif (en hébreu *Yehoudî*, de *Yehoudah* ou *Juda*) à tous les enfants d'Israël, parce que cette tribu était la principale. *Palestine* est la transcription grecque de l'hébreu *Peléscheth*, *pays des étrangers*, d'où dérive *Pelischtim* ou Philistins [2] : ce nom, dans l'origine, n'était attribué qu'à la côte qui s'étend au nord de l'Égypte; plus tard il a été donné à tout le pays. On le fait aussi dériver du mot sanscrit *palli*, qui signifie pasteur; les établissements de ces pasteurs s'appellent *Pallist'han*, dont on aurait fait Palestine : ainsi ce nom signifierait *pays de pasteurs*. Cette étymologie toutefois est peu probable.

Les limites de la Terre Promise sont ainsi marquées dans l'Exode (xxiii, 31) : « Je te donnerai pour confins depuis la mer Rouge jusqu'à la mer des Philistins, et depuis le désert (de l'Arabie) jusqu'au fleuve (de l'Euphrate). » Dans plusieurs autres passages de la Bible, il est donné des points plus précis, sans que pourtant on puisse fixer avec exactitude les limites de la Palestine dans tous ses contours. Elles ont aussi varié à différentes époques, puisque nous voyons, par exemple, David s'emparer de Damas (II Rois, viii, 6), Salomon bâtir Tadmor si avant dans le désert (III Rois, ix, 18) et Jéroboam porter vers le nord les limites d'Israël jusqu'à l'entrée d'Émath (IV Rois, xiv, 25), c'est-à-dire jusqu'aux frontières de cette principauté. L'expression la plus exacte pour marquer l'étendue, du nord au sud, des pays réellement possédés par les Hébreux, est celle-ci : *de Dan à Bersabée*, qu'on trouve fréquemment dans l'Écriture. Les Israélites, peuple de pasteurs, ont bien pu parcourir avec leurs troupeaux les contrées qui s'étendent jusqu'à l'Égypte, à l'Arabie et à l'Euphrate, mais ils n'en ont jamais été entièrement les maîtres. On peut donc fixer ainsi approximativement les limites de la Palestine : au couchant, la mer Méditerranée; au nord, une ligne qui irait de Sidon au mont Hermon vers les sources du Jourdain; à l'est, le cours du Jourdain et la mer Morte; au sud, une autre ligne qui

[1] Agg., i, 1, 14 ; ii, 3. — II *Paral.*, ix, 11.
[2] Josèphe, *Antiquités*, l. I, c. vi ; l. IX, c. xiii.

joindrait la pointe méridionale de la mer Morte au fort de El-Arisch (Larissa de l'époque des croisades). Il faut ajouter à ces pays les deux tribus et demie qui étaient au delà du Jourdain. La Palestine était donc comprise entre le 31e et le 33e degré et demi de latitude N., et entre le 32e et le 35e degré de longitude E. Saint Jérôme, qui avait longtemps voyagé dans cette contrée, dit dans sa lettre à Dardanus (*Ep*. 29) que de la limite du nord jusqu'à celle du midi il n'y avait qu'une distance de cent soixante milles romains : ce qui fait environ cinquante-cinq lieues. Il rend cet hommage à la vérité, bien qu'il craigne, comme il le dit lui-même, de livrer par là la *Terre Promise* aux sarcasmes des païens [1]. La Palestine, à la vérité, est un des plus petits pays de la terre ; mais aucun, comme elle, ne remplit le monde de son nom.

Telle fut l'étendue des pays qui furent partagés entre les douze tribus d'Israël.

De même que l'année solaire est divisée en douze mois, le nombre douze a servi fréquemment de base aux peuples anciens pour la division de leurs États : c'est un nombre très-commode à cause de ses quatre facteurs. Diodore nous montre l'Égypte partagée entre douze princes. L'Égyptien Cécrops fonda douze bourgs dans l'Attique. Le peuple d'Athènes fut divisé en douze phratries. On connaît la confédération des douze villes de l'Achaïe. L'Ionie et la Carie furent aussi constituées sous la forme de douze États confédérés. Douze peuplades réunies formèrent la population primitive de Delphes. Selon Xénophon, les Perses, dans l'origine, étaient une famille de douze peuples ou tribus. Platon a divisé en douze parties égales sa république imaginaire et sa capitale.

Il en est de même du nombre quatre, correspondant au nombre des saisons et des points cardinaux.

Ces nombres ont reçu une espèce de consécration religieuse par le fréquent emploi qui en a été fait pour les choses saintes : le peuple de Dieu a eu quatre grands et douze petits prophètes ; il y a quatre Évangiles ; dès le commencement, l'Église avait institué quatre patriarches, outre le souverain pontife.

[1] Pudet dicere latitudinem terræ repromissionis, ne ethnicis occasionem blasphemandi dedisse videamur.

La Palestine également a été, sous les Romains, divisée en quatre parties : la Judée, la Samarie, la Galilée, et les pays au delà du Jourdain. Déjà dans les campements du désert les douze tribus étaient groupées trois à trois, et rangées selon les quatre points cardinaux ; chaque groupe avait son étendard. La tribu de Juda, qui devait dresser ses tentes vers l'orient avec celles d'Issachar et de Zabulon, portait le lion sur ses enseignes ; le camp de Ruben, de Gad et de Siméon était au midi : la figure d'un homme était représentée sur son étendard ; à l'occident devaient être les enfants d'Éphraïm avec ceux de Manassé et de Benjamin, qui avaient un bœuf sur leur drapeau ; les enfants de Dan, avec ceux d'Aser et de Nephthali, campaient à l'aquilon, et l'aigle (*aquila*) planait sur leur étendard. *Vexillum Judæ leo, Rubenis homo, Ephraimi bos, Danis aquila* [1]. Ces enseignes, dont il est parlé au livre des Nombres (I, 52 ; II, 2 ; X, 14), sont assurément les premières que l'on connaisse. Ces quatre figures d'animaux devinrent les emblèmes des quatre provinces de la Palestine : le lion, celui de la Judée, qui régnait sur les autres ; le bœuf, celui de la Samarie, riche en pâturages ; l'aigle, celui de la Galilée, pays de montagnes, d'où devait s'envoler, comme de son aire, le Désiré des nations ; et l'homme, celui des pays de géants situés au delà du Jourdain. On remarquera que ces figures mystérieuses sont aussi les emblèmes des quatre évangélistes et des quatre églises patriarcales : l'homme, de l'évangéliste saint Matthieu, attribué à l'Église patriarcale de Jérusalem ; le lion, de l'évangéliste saint Marc, attribué à celle de Rome ; l'aigle, de l'évangéliste saint Jean, attribué à celle d'Alexandrie, et le bœuf, de l'évangéliste saint Luc, attribué à celle d'Antioche, puis à celle de Constantinople. On remarquera de plus que ces figures mystérieuses sont, dans l'Apocalypse (Apoc., IV, 7) comme dans la vision d'Ézéchiel (Ézéch., I, 10), les quatre animaux représentés comme soutenant le trône de Dieu.

Si on voulait suivre cette idée dans les traditions des peuples, on remonterait, d'une part, aux quatre fleuves du paradis terrestre, qui sortaient de rochers représentant ces têtes d'animaux, et qui coulaient vers les quatre points cardinaux, et on descendrait, d'autre

1 *Rabbi* Ben-Esra, *Bereschith rabba.*

part, jusqu'à nos jours, en observant que ces figures symboliques se trouvent dans les armoiries de presque toutes les nations. Tandis que l'aigle, le bœuf et le lion figurent sur les enseignes guerrières, on voit le quatrième symbole, sous la forme d'un ange ou d'un saint, flotter sur les bannières pacifiques de l'Église [1].

Un article qui est aussi d'un grand intérêt, et qui à lui seul réfute bien des objections, est celui de la population. Ici, sans doute, il est difficile de donner des chiffres exacts; cependant on trouve dans les Livres saints et dans les auteurs profanes différents recensements qui permettent d'approcher beaucoup de la vérité.

La population dépend surtout de la fertilité d'un pays et de la manière de vivre de ses habitants; or nous savons que la Palestine était un pays d'une extrême fertilité. Nous lisons au Deutéronome (VIII) : « Jéhovah votre Dieu vous introduira dans une terre excellente, dans une terre pleine de torrents, de fontaines et de lacs dont les eaux jaillissent dans les vallées et sur les montagnes; dans une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues et de grenades; dans une terre d'huile d'olive et de miel; dans une terre où vous mangerez votre pain sans éprouver la disette, où vous ne manquerez de rien; dans une terre dont les pierres sont du fer [2], et des montagnes de laquelle vous tirerez l'airain : et vous mangerez, et vous serez rassasiés, et vous bénirez Jéhovah votre Dieu de vous avoir donné une si excellente terre. »

L'Écriture est pleine de passages qui attestent le même fait. Saint Jérôme dit que celui qui aura parcouru la Judée dans toute son étendue ne pourra douter qu'elle ne soit la plus fertile de toutes les terres [3]. Les auteurs profanes confirment les paroles des auteurs sacrés [4]. Aujourd'hui encore nous retrouvons les restes de la plus admirable végétation dans les jardins de Sidon, de Jaffa, de Gaza,

[1] Consultez Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. IV, p. 346. — Hullman, *Urgeschichte des Staats*, p. 45. — Sepp, *Das Heidenthum*, etc. I Th., p. 467.

[2] Probablement le *basalte*, qui contient une grande proportion de fer oxydé, et qui se trouve très-abondamment dans le pays de Basan, autour du lac de Tibériade et au delà du Jourdain. C'est la tribu d'Aser qui est particulièrement désignée dans le Deutéronome comme renfermant du fer et du cuivre, et c'est entre Sidon et le Carmel, où se trouvait cette tribu, que furent les hauts fourneaux des anciens.

[3] Hieron., *Comm. in Ezech.*

[4] Tacit., *Hist.*, l. V, c. VI; Justin., lib. XXXVI, c. III; Ammien, l. XIV, c. VIII.

d'Hébron, de Naplouse, et dans ceux de Salomon au delà de Bethléem, comme preuve toujours existante de l'antique fertilité de la Terre Promise. Dans les environs de Jérusalem, sur le chemin d'Hébron, sur les collines de la Samarie, on voit encore les traces des murs qui soutenaient, comme dans le Liban, des terrasses cultivées ; on voit même les *tours des gardes*, dont il est fait si souvent mention dans l'Écriture, ou plutôt on en voit les ruines, là où il n'y a plus aucun camp à garder : d'Arvieux et Volney ont fait la même observation. Si dans le Liban occidental, que nous avons vu si verdoyant, si bien cultivé, il survenait une guerre d'extermination qui anéantît la population laborieuse à laquelle est due la fertilité actuelle de ces montagnes, ou ne l'éloignât même que pour quelques années, bientôt les terrasses renversées abandonneraient toutes les terres végétales à l'impétuosité des torrents, et ces montagnes si belles, si productives et si peuplées, ne seraient plus que des roches arides, comme les montagnes de la Judée le sont aujourd'hui. Ainsi il est tout aussi impossible de douter de l'ancienne fertilité de la Palestine que de sa désolation actuelle. Volney fait remarquer que les territoires de Jamnia et de Joppé, qui, selon le géographe philosophe Strabon[1], furent jadis si peuplés qu'ils pouvaient armer quarante mille hommes, pourraient à peine en fournir trois mille aujourd'hui.

L'extrême sobriété des Orientaux est connue. Pendant tout le temps que j'ai voyagé avec des guides arabes, je ne les ai jamais vus manger, excepté dans quelques occasions de réjouissance où nous leur faisions partager notre dîner ; souvent c'est pendant les marches qu'ils font leur repas, qui consiste dans les galettes ou quelques fruits qu'ils portent avec eux. La grande chaleur ôte l'appétit, surtout pendant le jour. Il est facile de remarquer, même en Europe, la grande différence qui existe dans le manger entre les peuples du Midi et ceux du Nord, et dans le même pays entre l'hiver et l'été. La principale nourriture des Hébreux se tirait du règne végétal ; on y ajoutait le lait des animaux : le peuple, comme aujourd'hui, ne mangeait presque jamais de viande. On peut donc conclure que si

[1] *Locus hic adeo hominibus abundavit, ut ex Jamnia proximo vico et circumvicinis habitationibus quadraginta hominum millia armarentur.* (Strab., lib. XVI.)

les Orientaux consomment beaucoup moins pour leur subsistance que les peuples de l'Occident, et que si la Palestine était un pays d'une si grande abondance, la population a pu s'y agglomérer dans une proportion beaucoup plus forte que dans nos pays occidentaux.

Voici les principales données que nous trouvons dans l'Écriture à différentes époques :

Le nombre d'hommes en état de porter les armes s'élevait lors de la sortie d'Égypte à.	600,000 [1]
Un peu plus d'un an après, à.	603,550 [2]
Au moment d'entrer dans la terre de Chanaan, à.	601,730 [3]
Sous les Juges, après une cruelle guerre civile, à.	426,700 [4]
Saül ne put réunir que.	330,000 [5]
Tandis que David eut une armée de.	1,300,000 [6]
Et même de.	1,570,000 [7]
Après la séparation des royaumes de Juda et d'Israël, Abia, roi de Juda, comptait.	400,000
Et Jéroboam, roi d'Israël.	800,000 [8]
Ainsi, pour toute la Judée.	1,200,000
Quelques années après, Asa, roi de Juda, marche contre le roi d'Éthiopie avec.	580,000 [9]
Son fils Josaphat avait, sans compter les troupes qui gardaient les places fortes.	1,160,000 [10]

En admettant que le nombre d'hommes en état de porter les armes soit environ le cinquième de la population d'un pays, on peut porter à 6,500,000 le nombre total des habitants de la Palestine à l'époque de sa plus grande prospérité. Janssens la porte à 7 millions [11]. Lors de la destruction de Jérusalem par les Romains, cette population était déjà considérablement diminuée. « D'après le tableau assez bien constaté de la Judée au temps de Titus, dit Volney, cette

[1] *Exode*, XII, 37.
[2] *Nomb.*, I, 46.
[3] *Nomb.*, XXXVI, 51.
[4] *Juges*, XX, 2, 15, 17.
[5] I *Rois*, XI, 8.
[6] II *Rois*, XXIV, 9.
[7] I *Paral.*, XII.
[8] II *Paral.*, XIII, 3.
[9] II *Paral.*, XIV, 8.
[10] II *Paral.*, XVII.
[11] Jans., *Herm. sacr. Append.*, t. II. Voyez aussi Glaire, *Introd. hist.*, etc., p. 19. Munk, *Palestine*, p. 16, l'évalue à 5 millions ; Rosenmüller seulement à 2, 500,000. (*Bibl. Alth.*, B. II, Th. I.)

contrée devait contenir quatre millions d'âmes; et aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cent mille [1]. »

Voici, d'après M. A. David, le tableau de la décroissance de la population pour toute la Syrie :

Sous les Romains.	15,000,000
Sous les Ommiades.	10,000,000
Sous les Abassides.	8,000,000
Sous Hakem.	5,000,000 [2]
En 1785, d'après Volney.	2,305,000 [3]

Si le décroissement continuait dans la même proportion, dans trois siècles il n'y aurait plus personne.

Un phénomène bien frappant est celui-ci : tandis que nous voyons la population générale de la Syrie décroître d'une manière si effrayante, nous voyons en même temps une seule peuplade prospérer et sa population suivre une progression inverse : c'est le peuple chrétien du Liban. La nation dominante, oppressive, qui occupe les parties fertiles, les plaines et le rivage de la mer, dépérit; et la nation opprimée, refoulée sur des montagnes inaccessibles, sur des rochers stériles, grandit pour de meilleurs temps sous la protection du ciel.

L'évaluation de M. Perrier, faite en 1840, diffère peu de celle de Volney. En voici le tableau divisé par nations :

Arabes, mahométans indigènes.	1,350,000
Turcs.	360,000
Chrétiens.	870,000
Druses.	83,000
Métoualis.	38,000
Juifs.	27,000
Turcomans, Curdes, Ansariens, etc.	100,000
Population de la Syrie.	2,828,000

On évalue généralement la population de la Palestine proprement dite à 300,000 âmes.

Elle se divise aujourd'hui de la manière suivante :

1° *El-Kods* (la sainte), nom que les Arabes donnent à Jérusalem, on y joint Jéricho ;

1 Volney, *Voyage en Syrie*.
2 *Syrie moderne*, p. 215.
3 *Voyage en Syrie*, c. VIII.

2° *El-Khalil* (l'ami de Dieu), c'est-à-dire Hébron ;

3° *Gaza*, avec tout le littoral jusqu'à Jaffa ;

4° *Lydda*, avec tous les villages environnants ;

5° *Naplouse* et l'ancienne Samarie ;

6° *Aréta*, le mont Carmel avec la partie occidentale de la plaine d'Esdrelon ;

7° *Sapheth*, avec l'ancienne Galilée.

Comme complément des indications que nous avons déjà données sur la Palestine, on peut consulter le *tableau hypsométrique* qui se trouve à la fin du volume, note C.

Nos tentes avaient été pliées et chargées : chacun reprit son bourdon de pèlerin, cette fois pour ne le déposer qu'au terme du pèlerinage.

Nous quittâmes le puits de Job de bonne heure, et il nous fallut bientôt gravir les coteaux abrupts de ces tristes montagnes. Le vallon se resserre toujours davantage, et finit par n'être plus que le lit étroit et pierreux du torrent. Après une marche d'une heure et demie, nous atteignîmes un plateau élevé et nous vîmes à notre droite, sur une montagne, le village de *Saris* tout entouré de plantations d'oliviers. Ce misérable hameau, dont le nom signifie *escarpé*, a eu l'honneur de donner asile à David, lorsqu'il fuyait devant la persécution de Saül : David s'était sauvé successivement dans les villes de Nob, de Geth et dans la caverne d'Odollam ; il se trouvait dans le désert de Moab lorsque Samuel lui donna l'ordre de retourner dans sa tribu : il vint à Saris avec les quatre cents Bethléémites qui avaient voulu partager sa destinée [1].

Arrivé à l'extrémité du plateau, on descend dans une vallée assez ouverte, plantée d'arbres de différentes espèces. Le chemin tourne subitement vers le sud-est : sur le versant occidental est assis le village *Kiriath-el-Enab* (la ville des raisins) : c'est la résidence autrefois si redoutée de la famille Abou-Gosch, dont ce village porte aussi le nom.

Comme il y avait une bonne source et d'assez beaux arbres sur le bord du chemin, en face du village, nous nous y reposâmes quelques moments. Un de nos compagnons, ayant remarqué un grand

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. VI, c. XIV.

figuier, monta dessus pour cueillir quelques fruits ; mais les voleurs n'aiment pas à être volés : un homme armé arriva aussitôt, coucha en joue M. C., et menaçait de le tuer : c'était le propriétaire ; il était parent du fameux brigand Abou-Gosch. Nous allâmes au secours de notre ami, et nous parvînmes à calmer un peu son adversaire, qui voulait bien se contenter, nous disait-il, d'une somme d'argent pour le dommage qu'on lui avait fait. En attendant, nous avions eu le temps de nous apercevoir que les figues avaient déjà été cueillies, et nous avions appris quel était le personnage à qui nous avions affaire. Nous lui fîmes observer qu'il n'y avait pas une figue sur cet arbre, et que d'ailleurs il était au-dessous de la dignité d'un homme comme lui d'exiger de l'argent pour si peu de chose. Alors il se déclara satisfait, et nous dit que nous pouvions manger des figues *autant que cela nous ferait plaisir*. Cette affaire était à peine réglée qu'un jeune homme, accompagné de plusieurs domestiques, vint nous saluer et nous inviter à accepter l'hospitalité dans sa maison : c'était le neveu d'Abou-Gosch, le chef actuel de la famille ; sa physionomie était extrêmement sévère, quoiqu'il s'efforçât de lui donner un air obligeant.

Le P. Nau, en parlant de la tradition qui rapporte que le bon larron était seigneur de Latroun, fait cette réflexion *qu'il est rare qu'un seigneur de marque se fasse voleur de grand chemin :* c'est pourtant ce qui est arrivé ici. La famille d'Abou-Gosch est la première de la contrée ; le chef de cette famille est à la tête de la tribu ; les Arabes du voisinage lui obéissent, marchent sous ses ordres : il s'en sert pour ravager les tribus ennemies et rançonner les voyageurs, et partage le butin avec eux. Ces différentes peuplades se croient indépendantes des pachas, qui n'exercent aucune autorité sur elles, qui souvent les craignent ou cherchent à les gagner.

Pendant un grand nombre d'années, tous les voyageurs ont parlé d'Abou-Gosch et de l'impôt qu'il exigeait d'eux. C'est Méhémet-pacha qui a mis fin à ce brigandage.

On raconte qu'il s'y prit de cette manière : Abou-Gosch était en guerre avec un autre cheik ; sous prétexte de travailler à un rapprochement, Méhémet, alors pacha de Jérusalem, les fit mander chez lui : ils vinrent sans défiance ; mais il se saisit de tous les deux, les envoya dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre, où leurs parents

croient qu'ils sont encore. Méhémet-pacha m'a dit qu'il les a fait enfermer, l'un à Belgrade, l'autre à Widin. Il m'a confirmé que c'est lui qui les a fait arrêter, mais il ne m'a pas parlé de la manière dont il s'y est pris. Il a ajouté qu'il avait eu l'intention de faire construire une caserne dans ce village, qui a toujours été un repaire de voleurs, mais qu'il n'en a pas eu le temps.

Déjà Ibrahim-pacha, qui a si énergiquement comprimé le brigandage dans toute la Syrie, avait fait arrêter Abou-Gosch, et l'avait fait jeter dans les galères de Saint-Jean-d'Acre ; mais, en 1834, lorsque les habitants de la Galilée, de la Samarie et de la Judée, se furent soulevés contre lui, et qu'il était étroitement assiégé dans Jérusalem par Kasim-Akmet de Naplouse, Méhémet-Ali, voyant le péril de son fils, vint à son secours : il délivra Abou-Gosch, lui donna beaucoup d'argent et une pelisse d'honneur pour qu'il usât de son influence en faveur de la cause égyptienne.

Plusieurs membres de la famille d'Abou-Gosch, qui avaient voulu exercer la même industrie, ont été arrêtés depuis. Le neveu de ce cheik nous fit remarquer les deux palais qui lui appartiennent, et qui s'élèvent au-dessus du village ; il nous dit que c'était son oncle qui les avait fait bâtir, l'un pour les Européens, l'autre pour lui et sa famille ; qu'il en occupait un avec les femmes et les enfants des *princes exilés*, et que l'autre était à notre disposition. Nous le remerciâmes ; il parut contrarié de notre refus.

Quand je repassai dans ce village quelques années plus tard, le *grand* Abou-Gosch, comme on l'appelait alors, avait été mis en liberté, et je reçus chez lui les honneurs de la pipe et du café, tandis qu'il se tenait modestement accroupi dans un coin de son appartement. Il me parut avoir une soixantaine d'années ; il était gros et très-robuste ; son costume était fort riche.

Les habitants du village ont l'air farouche : leur physionomie annonce qu'ils reprendront contre les pachas et les pèlerins une éclatante revanche, si jamais il se présente une occasion favorable.

Au reste, si Méhémet-pacha avait eu le temps de construire une caserne dans ce village, je ne sais si les pèlerins y eussent beaucoup gagné ; c'est affaire de circonstance et d'individualité : ils auraient pu courir la chance d'être détroussés sous d'autres formes. Les pa-

chas sont à Jérusalem, comme ailleurs, pour faire de l'argent. Quand ils ne peuvent pas rançonner les voyageurs, ils s'en prennent aux indigènes ou aux religieux. Un sûr moyen, qu'ils connaissent à merveille, et dont ils ont abusé pendant des siècles, est de faire savoir sous main à celle des communions chrétiennes qui leur paraît la plus exploitable dans le moment, aux Franciscains, par exemple, qu'ils sont sur le point de perdre tel ou tel sanctuaire, parce que les Grecs, soutenus par un puissant personnage, ont fait des démarches pour l'obtenir et faire valoir d'anciennes prétentions. Les Franciscains, effrayés, font sonder le pacha, afin de savoir comment ils pourraient parer au danger dont ils se croient menacés. Celui-ci fait répondre qu'il est très-porté pour les Franciscains, mais que des personnages très-influents travaillent en faveur des Grecs ; que ceux-ci, d'ailleurs, ont offert des sommes considérables ; qu'il serait bien dur que le gouverneur, qui a tant de charges, perdît entièrement cet argent à cause de sa prédilection pour les Franciscains ; que lui et ses agents à Constantinople feront tout ce qui dépendra d'eux, mais qu'ils ne peuvent répondre de rien, si on ne les met pas à même de récompenser les personnes qu'ils sont obligés d'employer.

Qui pourrait compter les sommes extorquées de la sorte aux pauvres Franciscains et aux autres ?

Le village d'Abou-Gosch compte environ mille habitants.

Le moine Boniface dit qu'en venant du Puits de Job on rencontre sur le chemin une grande église sous l'invocation du prophète Jérémie ; que de son temps déjà elle était en ruines, ainsi que le couvent de Franciscains qui y existait autrefois. Quatre-vingts ans auparavant (vers la fin du quinzième siècle), des voleurs arabes avaient massacré pendant une nuit tous les religieux qui s'y trouvaient et avaient saccagé le couvent. Cette église existe encore aujourd'hui, ainsi que les ruines du couvent : tous les pèlerins en font mention. Les écrivains spéciaux qui en ont donné les meilleures descriptions sont M. G. Wigley[1], qu'une mort prématurée et très-chrétienne a enlevé à ses utiles travaux et à ses nombreux amis, et le comte Melchior de Vogüé, dont les ouvrages comptent parmi les

[1] G. Wigley, *Churches of Palestine*, n° 1.

monuments les plus importants élevés à la gloire des Lieux Saints [1].

Cette église, connue sous le nom de Saint-Jérémie, paraît avoir été bâtie par les croisés pendant le douzième siècle : elle a vingt-sept mètres de longueur et dix-huit de largeur. Elle est composée de trois nefs terminées par des absides, mais sans transsepts. Ses murs étaient couverts de peintures à fresques, dont on voit encore les restes. Elle a une crypte, en tout pareille à l'église supérieure, mais en partie comblée. Les habitants d'Abou-Gosch ont fait une étable de cette vénérable église, qui pourrait être facilement rendue au culte, si une colonie chrétienne parvenait à s'établir un jour dans cette fertile vallée.

On ne peut douter qu'une ville importante ait été bâtie anciennement en ce lieu, mais on n'a pu encore la désigner avec certitude. L'opinion qui réunit le plus de probabilités est en faveur de *Cariathiarim* (la ville des forêts). Le passage suivant d'Eusèbe laisse peu de doutes à cet égard : « Cariathiarim, nommée aussi Cariathbaal, et ville d'Iaïr, une des cités des Gabaonites, appartenant à la tribu de Juda, entre Ælia (Jérusalem) et Diospolis (Lydda), et située sur la route, à neuf milles (près de trois lieues) d'Ælia [2]. »

Ces indications conviennent en tous points au village actuel d'Abou-Gosch.

Le nom de Cariathbaal, ville de Baal, fait supposer qu'avant l'entrée des Israélites dans la Terre Promise, Baal, le dieu des Chananéens, avait ici un de ses temples.

Les six cents hommes de la tribu de Dan, dont nous avons parlé plus haut, avant de s'emparer de la ville de Laïs, s'arrêtèrent quelque temps à Cariathiarim.

L'arche sainte était demeurée à Bethsamès ; mais les Bethsamites firent dire aux habitants de Cariathiarim : « Les Philistins ont ramené l'arche du Seigneur : descendez et conduisez-la chez vous. » Ils vinrent donc, emmenèrent l'arche et la placèrent dans la maison d'Abinadab, où elle demeura pendant vingt ans. (I Rois, VI, VII.) Mais, après que David eut été établi roi sur tout Israël, il rassembla le

[1] Les *Églises de la Terre-Sainte*, par le comte de Vogüé.
[2] Euseb., *Onomasticon*.

peuple et monta sur la colline de Cariathiarim. On mit l'arche de Dieu sur un char neuf; David et tout Israël témoignèrent leur joie devant l'arche en chantant des cantiques, et en jouant de la harpe, de la lyre, du tambour, de la cymbale et des trompettes : elle fut amenée ainsi à Jérusalem et placée dans la maison d'Obédédom[1].

Le prophète Urie, fils de Séméi, était de Cariathiarim; il prophétisa contre cette ville et contre toute cette terre. Le roi Joachim le frappa du glaive, et jeta son cadavre dans les sépultures des derniers du peuple[2], ce qui n'a pas empêché l'accomplissement de la prophétie : depuis deux mille ans, cette terre est sous le poids des malédictions; aujourd'hui, parmi tant de ruines on cherche Cariathiarim, et, si on la trouve, elle est la proie des voleurs.

Le prophète Zacharie était de la même ville[3]. Voici en quels termes il avait annoncé la plus heureuse nouvelle à sa patrie; on dirait les paroles d'un évangéliste, tant elles sont précises, et pourtant elles ont été écrites cinq cents ans avant Jésus-Christ : *Tressaille d'allégresse, fille de Sion; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem : voilà que ton roi reviendra vers toi, juste et sauveur; il sera doux, monté sur un âne, sur le fils de l'ânesse* (Zach., IX, 9) : et les Juifs ont tué Zacharie entre l'autel et le temple.

Nous approchons de la ville à laquelle il a été dit : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi... le temps s'approche où votre maison demeurera déserte. » (Luc., XIII, 34.)

Dans les temps de corruption et de décadence, la mission d'annoncer la vérité aux hommes est une mission périlleuse : témoin, avant tout, la mort du Christ, celle des prophètes, des apôtres, de tant de martyrs, de papes, d'évêques et de missionnaires; témoin notre propre histoire. Dans ces temps-là, prêcher le mensonge, corrompre les âmes est un métier très-lucratif et très-honoré; c'est ce que nous voyons tous les jours.

Les prophètes de l'Ancien Testament étaient comme les députés de Jéhovah : ils justifiaient leur mission par leurs vertus, leurs miracles, le don de lire dans l'avenir. Leur but était de détourner le

1 I *Paralip.*, XIII.
2 Jérém., XXVI, 20.
3 Adrichomius, *Dan.*, 17.

peuple de l'idolâtrie et de le ramener dans les voies du Seigneur. Ils ne demandaient ni honneurs ni richesses ; ils vivaient souvent dans les déserts, d'où ils sortaient pour avertir les peuples et menacer les rois impies et corrompus ; ils apparaissaient surtout dans les temps de calamités publiques pour encourager les peuples et leur montrer les voies qu'ils devaient suivre ; leurs oracles étaient le *Syllabus* qui sauvait les Israélites toutes les fois qu'ils étaient dociles à leurs remontrances. Aucun crime ne restait impuni : ils allaient courageusement annoncer les châtiments de Dieu à Saül, à David, à Achab, à tous les rois et à toutes les villes coupables. Ils savaient qu'ils s'exposaient aux persécutions et à la mort ; néanmoins ils allaient toujours, chassés par l'esprit du Seigneur : « Plût à Dieu, s'écrie Michée, que je n'eusse pas l'esprit du Seigneur, et que je disse plutôt des mensonges ! » (Michée, II, 2.)

Si, de nos jours, celui qui a reçu avant tous les autres la mission de dire la vérité aux peuples et aux rois, au lieu de leur tracer les chemins sûrs de l'éternelle justice, avait pu leur donner un *Syllabus* de mensonges, ils l'élèveraient jusqu'aux nues par leurs clameurs, tandis qu'ils l'ont tous abandonné et le persécutent : tel est le motif de leur haine ; il n'est pas sûr qu'ils ne le traitent pas comme les Juifs ont traité Zacharie et les autres prophètes. Si jusqu'ici ils y ont mis moins de cruauté, ils ont agi avec autant d'impiété et plus de perfidie. Au reste, nos villes, les plus grandes et les plus civilisées, ont déjà mis à mort, et en grand nombre, des ministres du Seigneur : puissent-elles ne pas entendre prononcer sur elles cette sentence méritée : *Le temps s'approche où vos maisons demeureront désertes !*

La ville de Kariath-el' Enab est aussi une de celles qui ont été identifiées, bien à tort, pensons-nous, avec le bourg d'Emmaüs de saint Luc.

Les restes de vignes et de forêts qu'on remarque dans les environs justifient encore aujourd'hui ses autres dénominations.

Après nous être reposés quelque temps, nous reprîmes notre chemin. Nous avions à une assez faible distance vers le nord un des plus hauts sommets des montagnes d'Éphraïm et un des points les plus intéressants de la contrée : il a conservé le nom du prophète Samuel, qui y est né, *Neby-Samouïl*, et nous nous en occuperons

plus tard. Autour de cette montagne on trouve éparses les ruines ou plutôt l'emplacement de Gébéon, Ataroth, Ramah, Adasa, Maspha, etc.

Toutes ces villes sont égalées au sol, et l'étranger qui les cherche demande où sont leurs ruines. « Israël est-il un esclave ou un fils d'esclave? pourquoi est-il devenu une proie? Les lions ont rugi contre lui, et ils ont poussé de grands cris, ils ont réduit sa terre en solitude; ses villes ont été brûlées, et personne n'y habite. » (Jérém., II, 14, 15.)

Depuis que nous nous étions remis en route, nous avions fait à peine une demi-lieue lorsque le cavas du baron Baum, qui nous avait aperçus du haut de la montagne, vint nous annoncer que Mgr Pompallier et le chancelier nous suivaient de près. Effectivement, nous les vîmes bientôt arriver avec toute la vitesse de leurs chevaux : nous n'avions compté les revoir qu'à Jérusalem. Après leur voyage de Nazareth et de Tibériade, ils avaient voulu se rendre à Jérusalem par le chemin le plus direct : mais, ayant appris que le choléra sévissait fortement à Naplouse et que d'ailleurs les chemins étaient peu sûrs, ils avaient fait un détour assez considérable par la route de Djenin à Ramleh. Partis à deux heures du matin, ils avaient rencontré des voleurs qui emmenaient une vache; les Arabes, dans la crainte sans doute de perdre le butin qu'ils avaient déjà, les avaient laissés passer sans les inquiéter : j'étais heureux de les revoir et de faire avec eux mon entrée dans la ville sainte.

Vers le sud, nous avions en face de nous la montagne conique couronnée du village de Sôba. Ce village, depuis des siècles, était considéré comme occupant l'emplacement de Modin, la patrie des Machabées; nous avons vu plus haut que cette question est vidée aujourd'hui, en ce qui concerne Modin; mais elle n'est nullement éclaircie quant à Sôba. Ce village, situé dans une position si forte, sur une montagne très-escarpée et entièrement isolée, près du chemin le plus fréquenté de Jérusalem, et d'où l'on a une vue très-étendue sur toute la contrée et même jusqu'à la mer, doit occuper l'emplacement d'une ville ancienne : ce que prouvent les tombeaux antiques creusés dans le roc et les soubassements de tours et de murailles en grands blocs bien équarris, visibles encore aujourd'hui. Malgré cela, les données historiques qui pourraient faire connaître

la cité antique qui occupait cette position importante nous manquent complétement.

Avant la dernière invasion des Égyptiens, Sôba était encore une place forte en bon état de défense et résista courageusement à Ibrahim-pacha; prise d'assaut par lui en 1834, elle fut en partie démantelée.

Vingt minutes plus loin, le chemin longe le pied d'une haute colline qui supporte les ruines d'une tour antique appelée Koustoul, probablement du mot latin *Castellum*.

Au delà nous descendîmes dans une vallée profonde par un chemin escarpé, couvert de pierres arrondies, qui glissaient sous les pas de nos chevaux; nous avions à notre gauche les ruines d'un antique et vaste bâtiment; plus loin, le village de *Kolounieh*, bâti sur des rangées de rochers, superposées les unes aux autres; devant nous, la vallée de *Beit-Hanina*, qui serpente au pied des montagnes et qu'on traverse sur un pont à quatre arches. Nous nous trouvons à trente stades (six kilomètres et demi) de Jérusalem.

On lit dans Josèphe le passage suivant :

« En ce temps-là, l'empereur (Vespasien) commanda à Bassus et à Liberius Maximus, son intendant, de vendre toutes les terres de la Judée, parce qu'il voulait les réserver pour son domaine sans plus y bâtir de villes, et de laisser seulement huit cents hommes de garnison à Emmaüs, qui n'est éloigné de Jérusalem que de trente stades [1]. »

Il est plus que probable que le lieu où Vespasien a établi cette colonie est le village dont nous parlons, et qui depuis a pris le nom de *Colonia*, d'où est venu celui de *Kolounieh*.

Il faut faire remarquer néanmoins que, dans le livre où Josué fait le dénombrement des villes de la tribu de Juda, d'après la version des Septante (xv), il se trouve une localité, appelée *Koulon*, qui répond tout à fait par sa position à celle qui nous occupe, ce qui a amené plusieurs auteurs à admettre que c'est là le nom primitif de cette ville, antérieur à l'établissement de la colonie romaine.

Le moine Boniface dit qu'il y avait en ce lieu un grand monastère et une belle église ; Chateaubriand croit y avoir trouvé des tra-

[1] Flav. Josèphe, *Guerre des Juifs*, VII, 6.

ces d'une architecture romaine, sinon hébraïque : on ne peut douter qu'ils aient voulu parler du vaste édifice dont les ruines se font remarquer encore aujourd'hui, qui aura servi aux huit cents vétérans de Vespasien, et qui, au moyen âge, aura peut-être été converti en un couvent. Les gros blocs qui forment les restes d'un mur d'enceinte sont destinés à attester, pendant bien des siècles encore, l'existence d'un édifice dont l'origine est inconnue.

Une source abondante (*Aïn Kolounieh*), des citernes antiques, des grottes sépulcrales, les restes d'une voie romaine, les arches du pont, la fertilité des jardins, la beauté des arbres de la vallée, tout indique que ce lieu a dû avoir de l'importance dans tous les temps.

Les historiens des croisades en font souvent mention ; plusieurs combats y ont été livrés.

Le nom d'Emmaüs, qu'il a porté d'après Josèphe, a fait croire à plusieurs auteurs que c'est ici le bourg où notre Sauveur s'est manifesté à Cléophas et à son compagnon. Moi-même, induit en erreur par la diversité des distances indiquées dans le passage de Josèphe cité plus haut, j'ai cru que cette manière de voir est celle qui s'accorde le mieux avec le récit de l'Évangéliste [1] ; mais, la question des distances étant décisive sur ce point, je dois modifier cette opinion.

L'avis des auteurs se partage principalement sur les trois localités suivantes : Emmaüs (Nicopolis) éloignée de cent soixante stades de Jérusalem, dont nous avons déjà parlé ; Emmaüs (Kolounieh), où nous nous trouvons, éloignée de trente stades de Jérusalem, et Emmaüs (El-Koubeibeh), dont je vais parler et éloignée de soixante stades de Jérusalem.

El-Koubeibeh, dont le nom signifie *la petite coupole*, est un village situé à une lieue directement au nord de Kolounieh, à deux lieues et demie au nord-ouest de Jérusalem et au couchant de Neby-Samouïl ; il ne compte qu'une centaine d'habitants et il est bâti sur un plateau incliné tout couvert de ruines, parmi lesquelles on reconnaît celles d'une église et d'un couvent.

D'après une tradition qui remonte aux croisades, c'est là que le Sauveur se serait arrêté avec les deux disciples, le jour de sa résurrection. Voici le texte de la Vulgate :

[1] *Die heiligen Orte*, 2[ter] Band, s. 203.

« Ce jour-là même deux d'entre eux s'en allaient dans un bourg nommé Emmaüs, éloigné de soixante stades de Jérusalem. » (Saint Luc, XXIV, 13.)

Les deux disciples avaient quitté Jérusalem le jour même, après avoir reçu tous les renseignements sur le grand événement qui s'y était passé, et, sans aucun doute, après s'en être longuement entretenus avec les autres disciples. Aussi, lorsqu'ils arrivèrent à Emmaüs, la journée était déjà très-avancée, puisqu'ils dirent à Jésus :

« Demeurez avec nous, parce qu'il est tard et que le jour est déjà sur son déclin. » (29.)

Jésus entra avec eux, et ils se mirent à table. Lorsqu'ils l'eurent reconnu à la fraction du pain, et qu'il eut disparu de devant leurs yeux, ils se hâtèrent de retourner à Jérusalem, où ils trouvèrent encore les apôtres assemblés, et ils leur racontèrent ce qui leur était arrivé. Tout cela s'est passé le jour de Pâques.

Pour ceux qui admettent sans restrictions la version de la Vulgate (je suis de ce nombre), il ne saurait plus y avoir de doute : El-Kolounieh doit être écarté comme étant trop près de Jérusalem et Nicopolis comme étant trop éloigné.

Les objections sont nombreuses; on a pu le voir lorsqu'il a été question de Nicopolis. Je ne songe nullement à atténuer l'importance des autorités qui sont en faveur de l'ancienne tradition, c'est-à-dire pour Nicopolis, autorités que j'invoque si souvent moi-même avec tant de confiance, ni la valeur des manuscrits qui portent à cent soixante stades la distance d'Emmaüs à Jérusalem, ni les confusions relatives aux distances. Je sais qu'on a cherché à démontrer qu'il n'est pas tout à fait impossible que les deux disciples, partis de Jérusalem, après s'être bien assurés de la résurrection du Sauveur, aient pu faire six ou sept lieues de chemin pour arriver à Emmaüs à la chute du jour et retourner à Jérusalem, où ils trouvèrent encore des apôtres réunis. Malgré cela, je m'en tiens au texte de la Vulgate, non que je croie que l'Église ait voulu résoudre des questions de topographie, mais parce que j'ai trouvé que même dans ces questions-là ses décisions sont les meilleures.

Pendant les croisades il y avait à Emmaüs (Koubeibeh) un évêque dépendant de l'archevêque de Césarée et une belle église très-fréquentée comme lieu de pèlerinages. Ces pèlerinages continuèrent

longtemps encore après la perte de la Terre Sainte ; mais les pèlerins ne trouvaient plus alors que les ruines de cette église. Les Pères franciscains partaient de Jérusalem le lundi de Pâques, emportant avec eux ce qui est nécessaire pour dire la messe et accompagnés des chrétiens présents dans la ville sainte. Arrivés près des ruines de la maison de Cléophas, ils y célébraient la messe avec toute la solennité qu'ils pouvaient. Dans la suite, ne pouvant plus y célébrer les saints mystères, ils se contentèrent d'y chanter l'évangile du jour. Cela dura ainsi jusqu'au milieu du siècle dernier, où ces pèlerinages cessèrent tout à fait ; et peu à peu on perdit même les traces de ce sanctuaire. Il ne fut retrouvé qu'en 1852, par les Pères franciscains, qui rétablirent l'ancien pèlerinage. Ces ruines consistaient alors, outre les arasements d'une église, en une enceinte assez considérable que les Arabes de la localité appellent encore *Ed-Deir* (le Couvent) ; dans cette enceinte on remarque une ancienne salle voûtée, qui aurait été le lieu où Jésus se manifesta aux deux disciples.

Ce sanctuaire si longtemps profané sera de nouveau honoré comme autrefois, grâce à une sainte femme qui l'a retiré des mains des musulmans.

Voici les belles paroles que M. V. Guérin a consacrées à cet acte de piété :

« En 1861, une sainte et noble femme qui, par ses vertus et par ses aumônes, marche sur les pas des Paule et des Eustochie, et qui, à leur exemple, semble avoir adopté la Palestine pour sa seconde patrie, Mlle de Nicolaï, en un mot, conçut la généreuse pensée d'arracher ce sanctuaire délabré et tombant en ruines aux mains des musulmans, de le restaurer complétement et de fonder à côté, pour le desservir, un petit couvent qui sera habité par deux ou trois Pères franciscains, et où les pèlerins pourraient trouver également un asile. Le 24 mai de la même année, elle fit donc, après de longues négociations et au prix d'une somme assez importante, l'acquisition de la grande salle voûtée dont j'ai parlé et de toutes les autres ruines qui sont comprises dans l'enceinte que les indigènes d'El-Koubeibeh désignent sous le nom d'*Ed-Deir*. Les ouvriers furent ensuite mis à l'œuvre, et, au moment où j'écris ces lignes, tout est sans doute terminé[1]. »

[1] V. Guérin, *Description de la Palestine*, t. I, p. 360.

Tout a été terminé, en effet : aujourd'hui, à la place de ces ruines, il y a une belle et grande maison avec une chapelle dans laquelle on priera longtemps, je l'espère, pour l'âme de Pauline de Nicolaï, qui a eu le bonheur de mourir, comme sainte Paule et sainte Eustochie, près de la crèche et du tombeau de notre divin Rédempteur.

Je ne veux pas laisser ignorer que M. Guérin, qui parle de ce sanctuaire avec tant de convenance, a adopté l'opinion qui place Emmaüs à Nicopolis.

L'étroite vallée que l'on traverse à Kolounieh porte le nom de *Beit-Hanina* et passe pour être la vallé de Térébinthe, célèbre dans l'Écriture par la victoire de David sur Goliath. Les voyageurs ne manquent pas d'emporter des pierres du torrent en souvenir des cinq pierres qu'y ramassa David pour armer sa fronde. J'ai fait comme tout le monde.

Assurément ce ne saurait être ici le lieu du combat, puisque les Philistins étaient campés entre Socho et Azeca, et les enfants d'Israël au lieu appelé Magala, et que les Philistins, après leur défaite, purent courir jusqu'aux portes de Geth et d'Accaron. (I Rois, XVII.) Le lieu du combat, comme nous le dirons plus tard, doit être cherché non loin de la plaine, dans les environs de *Beit-Netif*. Socho, aujourd'hui *Chouweikeh*, est au bord d'une belle et large vallée, sur la route de Jérusalem à Éleuthéropolis et à neuf milles romains de cette dernière ville, selon Eusèbe.

La vallée de Beit-Hanina est resserrée entre des collines couvertes de mûriers et d'oliviers. Elle est variée dans ses contours; le lit du torrent serpente autour de ces montagnes, tantôt nues, calcinées, brûlantes, tantôt ombragées par des sycomores, des vignes, des térébinthes ; quelques villages, entourés de nopals et échelonnés sur les coteaux, animent cette nature tout à la fois grande, triste et sauvage, bizarre et solennelle, digne des combats des géants et des scènes sublimes de la Bible.

Nous passâmes le torrent à pied sec ; puis il fallut gravir et descendre plusieurs montagnes qui se touchent par la base, et qui se ressemblent toutes par les assises régulières et circulaires de leurs rochers, qu'on prend de loin pour les murs d'enceinte d'une forteresse. A part quelques rares oliviers au fond des vallées, on ne

trouve plus aucun arbre; partout où la vue peut s'étendre, on ne voit que des pierres : on dirait qu'un volcan a couvert de ses laves cette terre désolée.

Le P. de Damas, avec son esprit plein de charme et de vérité, décrit comme suit cette solitude affreuse et solennelle :

« L'aspect de ces lieux est vraiment étrange. Pour s'en faire une idée, il faut avoir vu ces gorges étroites remplies de pierres aiguës, ces sentiers en corniche ouverts dans le roc par l'impétuosité des eaux en fureur, toute cette nature calcinée par un soleil implacable. La main de l'homme ne s'y accuse nulle part; tout y est l'œuvre des vents qui dévastent et des torrents qui creusent. Devant l'inclémence du ciel et l'ingratitude du sol, l'homme fuit. A peine si on rencontre trois villages pauvres et chétifs, échelonnés à de grandes distances. On monte péniblement, pour ne rien apercevoir sur la hauteur, et l'on redescend vers des vallées semblables à des bassins fermés de toute part et comme sans issue. J'ai parcouru cette route de plusieurs manières, seul et accompagné. Je regretterais de ne l'avoir jamais faite dans la solitude et le silence; c'est le seul moyen de comprendre et de goûter ce chemin de Jérusalem, mystérieux, sombre, grandiose. En face de ces montagnes arides, de ces rochers qui s'éboulent, de ces lits de torrents desséchés, au sein de cette désolation universelle, au fond de ces routes tortueuses, barrées à chaque instant par des pierres aux cassures violentes, on éprouve toute l'impression de la majestueuse horreur du désert[1]. »

A mi-chemin, entre Kolounieh et Jérusalem, un peu hors de la route, vers la gauche, se trouve le hameau de Lifta, qui a attiré l'attention de plusieurs voyageurs modernes, notamment du docteur Barclay, qui, je crois, a été le premier à identifier cette localité avec l'ancienne Nephtoa, dont il est fait mention plusieurs fois dans l'Écriture, et sur laquelle on n'avait jusqu'ici aucune donnée certaine. Le village actuel n'a qu'une centaine de maisons appliquées contre le flanc de la montagne. Ce qui le rend remarquable, ce sont les gros blocs de pierre taillées, qui évidemment ont appartenu à des constructions fort anciennes, et un bassin également antique,

[1] *Voyage en Judée*, par le R. P. de Damas, IV.

qui reçoit l'eau d'une source abondante appelée *Aïn Lifta*, autrefois *les Eaux de Nephtoa*. La position de cette fontaine répond mieux que toute autre aux indications du livre de Josué (xv, 9, et xviii, 15, 16), comme faisant la limite des tribus de Juda et de Benjamin.

Mais il est temps de se recueillir, nous approchons de la cité sainte.

Mes compagnons se pressaient d'atteindre les hauteurs, dans l'espoir de découvrir quelque chose de Jérusalem ; mais toujours de nouveaux obstaclès, de nouveaux sommets, de nouveaux déserts, se présentaient à leurs regards. Je savais que ce n'est qu'au moment d'y entrer qu'on peut voir la cité de Dieu : je suivais de loin, occupé d'une seule pensée, plein d'émotion, et le cœur agité d'amour et de reconnaissance.

J'étais au milieu d'une plaine nue et pierreuse ; à l'extrémité, mes compagnons s'étaient découverts et se tenaient immobiles et silencieux ; je vis sur une montagne quelques édifices d'une éclatante blancheur : c'était le mont des Oliviers, et, bientôt après, des murs crénelés, des dômes, des tours : c'était Jérusalem... et je sentis couler mes larmes...

« Je te salue, cité sainte, tabernacle que le Très-Haut a sanctifié pour sauver en toi et par toi le genre humain. Je te salue, cité du grand roi, où, presque sans interruption depuis l'origine du monde, ont éclaté des miracles nouveaux. Je te salue, maîtresse des nations, reine des provinces, possession des patriarches, mère des prophètes, institutrice de la foi, gloire du peuple chrétien. Tu as toujours été attaquée, selon la permission de Dieu, pour donner à tes vaillants défenseurs l'occasion d'excercer leur courage et de mériter le salut. Je te salue, Terre Promise, qui ne faisais couler autrefois des ruisseaux de lait et de miel que pour tes habitants, et qui donnes maintenant à l'univers entier les remèdes du salut, la nourriture de la vie ; terre bonne, excellente, qui, recevant dans ton sein fécond la semence céleste qu'y a déposée le cœur de Dieu, as produit de si riches moissons de martyrs, et les as encore multipliées au centuple par toute la terre. Aussi ceux qui t'ont vue, délicieusement remplis et inondés de tes douceurs, proclament la magnificence de ta gloire devant ceux qui n'ont pas eu ce bonheur, et leur

racontent tes merveilles. Des choses glorieuses sont dites de toi, ô cité de Dieu [1] ! »

En arrivant à Jérusalem par Jaffa, on ne rencontre au dehors de la ville aucun jardin, aucune habitation [2] ; rien ne sépare la ville de Sion du désert qui l'environne. On la voit apparaître tout à coup, dix minutes avant d'y entrer, avec ses créneaux, ses coupoles, ses murailles, ses tours ; tout cela a une teinte grisâtre comme les vallées, les montagnes, comme le pays tout entier. Je remarquai que l'ensemble de la ville, de ses murs et de ses monuments a un air de dignité qui me fit un vif plaisir, et je me dis : Elle est belle encore dans sa désolation. Mon imagination était tellement frappée, qu'il me semblait distinguer comme une image de la ville sainte dans les vapeurs blanches qui voilaient légèrement une partie du ciel, et je voyais à la fois la cité de David sur la colline de Sion, et une Jérusalem nouvelle, *resplendissante de clarté, qui descendait du ciel, venant de Dieu.* (Apoc., XXI, 10.)

Je puis dire, avec l'auteur du *Génie du Christianisme :* « Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jéhova et les épouvantements de la mort. »

Les historiens des croisades décrivent avec un saint enthousiasme l'arrivée de l'armée chrétienne, commandée par Godefroy de Bouillon, devant les murs de la ville sainte.

« Pendant la nuit mémorable qui précéda leur arrivée (en 1099), personne dans l'armée chrétienne ne put se livrer au sommeil ; jamais on n'attendit le jour avec plus d'impatience ; à peine les ténèbres commençaient-elles à se dissiper, que plusieurs pèlerins, devançant leurs drapeaux et bravant tous les dangers, allèrent jusqu'aux portes de la ville sainte, et revinrent dire à leurs compagnons ce qu'ils avaient vu. L'enthousiasme des croisés était à son comble. Quand le soleil se leva sur l'horizon, toute l'armée s'avança, les enseignes déployées, et tout à coup la cité révérée s'offrit aux regards des soldats de la croix, rangés en bataille. Les premiers qui l'aperçoivent s'écrient d'une seule voix : *Jérusalem ! Jérusalem !* Le nom

[1] Ex D. Bernardo, t. I, *Serm. ad milites templi*, c. v, 11.
[2] Un couvent russe a été bâti depuis devant la porte de Jaffa.

de *Jérusalem* vole de bouche en bouche, de rang en rang ; les mots de *Jérusalem ! Dieu le veut!* sont répétés à la fois par soixante mille pèlerins et retentissent sur le mont Sion et sur la montagne des Oliviers. Tous les croisés précipitent leur marche, le pieux délire qui les anime leur fait oublier que l'ennemi est près d'eux et répand le désordre dans leurs bataillons. Les cavaliers descendent de cheval et s'avancent les pieds nus : les uns se jettent à genoux, les yeux tournés tantôt vers le ciel, tantôt vers la ville sainte ; les autres, prosternés dans la poussière, baisent avec dévotion une terre honorée par la présence du Sauveur du monde. Dans leur transport, ils passent de la joie à la tristesse et de la tristesse à la joie ; tantôt ils se félicitent de toucher au dernier terme de leurs travaux ; tantôt ils pleurent sur leurs péchés, sur la mort de Jésus-Christ, sur son tombeau profané ; tous renouvellent le serment qu'ils ont fait tant de fois de délivrer Jérusalem du joug sacrilége des musulmans [1]. »

Le 9 du mois de novembre 1869, à onze heures du matin, l'empereur d'Autriche, François-Joseph, arrivant au même lieu, descendit de cheval, s'agenouilla dans la poussière, et, après avoir fait sa prière, baisa la terre et se releva profondément ému.

Depuis plus de six cents ans aucun souverain catholique n'avait visité la ville sainte : cet honneur revenait de droit à un prince qui porte le titre de roi de Jérusalem, et qui a pour la Terre Sainte les sentiments chevaleresques d'un croisé et la piété d'un véritable chrétien.

L'empereur avait voulu, ainsi qu'il convenait, faire une entrée solennelle dans Jérusalem. Il s'était arrêté à Kolounieh, dans des tentes dressées pour lui et pour sa suite. Là, il se revêtit de ses habits de parade, de même que toutes les personnes qui l'accompagnaient, et escalada le mamelon qui sépare le dernier *oued* de la vallée de Gihon. Ces collines assurément n'avaient jamais offert un pareil spectacle. Le sultan avait convoqué à Jaffa tout ce que la contrée possédait de soldats, de fonctionnaires et de bêtes de somme : les pachas de Beyrouth, de Damas, de Naplouse et de Jérusalem ; plusieurs escadrons de cavalerie turque, des centaines

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, t. I, liv. IV. — Robert le Moine, *Histoire de Jérusalem.*

de Druses et de Bédouins, étaient accourus; on avait même fait venir de Beyrouth et de Constantinople des palanquins et des voitures. L'escorte se composait en outre de plusieurs ministres autrichiens et hongrois, de dignitaires de la cour impériale, d'officiers des armées de terre et de mer, de consuls, de députations de différentes nationalités et d'une légion de chevaux et de mulets, d'ânes et de chameaux lourdement chargés, harcelés par les moucres et les valets; tout cela défilait sous les ardeurs d'un soleil resplendissant dans les sentiers tortueux des montagnes de la Judée.

Arrivé sur le plateau dont j'ai parlé, l'empereur trouva toute la population de la ville en habits de fête : elle le salua de ses acclamations pendant que le son des cloches, les fanfares militaires et les canons de la citadelle annonçaient aux contrées d'alentour qu'un grand événement se passait à Jérusalem.

Cette foule, si étrangement composée d'hommes de toutes races et de toutes religions, se tint silencieuse pendant que l'empereur faisait humblement sa prière. Dieu lui tiendra compte de cet acte de foi, proclamé en présence du ciel et de la terre, près du tombeau de notre Rédempteur.

Quatorze ans auparavant, à la même place, son frère Maximilien inclinait aussi dans la poussière son front qui n'était pas encore ceint d'une fatale couronne, mais qui était orné des plus nobles vertus et des plus belles espérances. Si Dieu n'a pas permis que sa destinée fût aussi heureuse ici-bas que le faisaient présager ses brillantes qualités, il lui a réservé une couronne plus digne de ses excellents sentiments et placée bien au-dessus des atteintes sanguinaires des méchants. Au reste, la cité où le Fils de Dieu a porté une couronne d'épines est le lieu où les souverains de la terre peuvent le mieux réfléchir sur la valeur des couronnes resplendissantes d'or et de pierreries. La profonde émotion qu'a manifestée l'empereur François-Joseph est une preuve des sentiments qui se sont emparés de son âme en face du Calvaire.

Jérusalem ne ressemble à aucune autre ville. Ce n'est pas une place forte comme nous en voyons en Europe; ce n'est pas une ruine antique, noircie ou couverte de lierres; c'est moins encore une cité moderne, agitée et bruyante : c'est une enceinte vaste et lugubre, entourée de débris et de monuments funéraires; aucun bruit

ne sort de ses murs, aucun être vivant ne parcourt les sentiers pierreux de ses vallées ; les oiseaux du ciel se taisent, le torrent du Cédron est sans eau, les piscines sont desséchées, les rochers d'alentour sont brisés, les collines sont des monceaux de sable, la terre est comme brûlée et couverte de cendres, les animaux des champs n'y trouvent point de pâture, la mort et la douleur habitent seules cette profonde solitude. A quoi te comparerai-je, ô fille de Jérusalem ; que trouverai-je qui égale tes malheurs, et comment te consolerai-je, ô vierge, fille de Sion? Ta douleur est grande comme la mer : qui te guérira?... Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, la joie de toute la terre? Tous tes ennemis ont ouvert la bouche contre toi ; ils ont sifflé, ils ont grincé des dents, et ils ont dit : Nous la dévorons... Jéhova a fait ce qu'il a pensé, il a accompli la menace qu'il avait proférée dès les jours anciens : il a détruit et il n'a pas épargné ; il t'a faite un sujet de joie pour tes ennemis, il a exalté la force de tes oppresseurs. » (Jérém., Lam., II.)

Arrivés à la porte de Jaffa, quelques soldats turcs voulurent nous soumettre à je ne sais quelle formalité. Pendant que notre drogman disputait avec eux, nous pénétrâmes dans la ville, et nous prîmes la direction du couvent de Saint-Sauveur, où nous arrivâmes à quatre heures après midi.

Les Pères franciscains nous reçurent avec toute la bonté, toute la prévenance et tous les égards possibles. On nous donna, à Mgr Pompallier et à moi, des chambres au couvent, et nos compagnons furent installés à la *Caza-Nuova*, qui appartient aussi au couvent, et n'en est séparée que par une rue étroite. Deux Pères vinrent se mettre à notre disposition, le P. Laurent, Piémontais, et le P. Joseph, Espagnol.

A peine étions-nous dans nos chambres, que nous eûmes la visite de Mgr Valerga, le patriarche latin, qui daignait nous prévenir et nous souhaiter la bienvenue.

Dès que je fus installé dans ma petite cellule, je voulus aller d'abord au Saint-Sépulcre. Le Père Laurent me fit observer qu'il fallait en obtenir la permission des Turcs, et que cela ne pouvait avoir lieu que le lendemain. « Eh bien, commençons par la *Voie Douloureuse*, lui dis-je : c'est le chemin du Calvaire.» Une heure après mon arrivée à Jérusalem, je parcourais le *Chemin de la Croix*, ce

chemin qu'un Dieu a tracé en portant l'instrument de son supplice, et que des millions de chrétiens ont arrosé de leurs larmes. Il est impossible de rendre ce qu'on éprouve sur ce chemin de la Passion quand votre guide vous dit : *C'est ici que Jésus tomba pour la première fois ; c'est ici qu'il fut rencontré par sa Mère...* On ne peut faire aucune prière, l'âme tout entière s'épanche dans une effusion d'amour et de douleur. J'ai suivi plusieurs fois la Voie Douloureuse pendant mon séjour à Jérusalem : je ne l'ai jamais fait sans être ému jusqu'aux larmes. Le premier jour je voulus être seul ; le lendemain j'y vins avec mes compagnons de voyage, nos domestiques, nos muletiers. Nous nous mettions à genoux dans la rue, aux lieux des stations ; nous baisions la terre foulée par les pas de notre Sauveur : il y avait deux protestants parmi nous, j'ai été témoin de leur émotion [1].

4 Octobre. C'était le jour de Saint-François, la fête patronale des Pères de Terre Sainte : après avoir dit la messe dans leur église, j'assistai à la messe pontificale célébrée par Mgr Pompallier. Ensuite je fis ma visite aux dignitaires du couvent. Le révérendissime Père gardien était absent : il visitait les maisons de l'ordre ; je ne l'ai pas vu pendant tout le temps de mon séjour : il était remplacé par le Père vicaire.

Je reçus ensuite la visite du consul de France, M. Hélouis-Jorelle, et du consul de Sardaigne, M. Castellinard, dont j'ai eu tant à me louer pendant mon séjour à Jérusalem : ces messieurs sont assez obligeants pour prévenir les pèlerins, et doubler, par leur extrême politesse, le prix des services qu'ils sont à même de rendre chaque jour. L'Autriche, dans ce moment, n'a pas de consul à Jérusalem : c'est M. Weber, agent consulaire de Prusse, qui gère les affaires d'Autriche.

Je sortis vers midi pour faire mes visites : elles se font à pied. Les patriarches, les consuls, ont à leur service des employés du gouvernement qui les précèdent, et qui portent à la main des cannes avec un grand pommeau d'argent : on les appelle cavas ou janissaires, comme à Constantinople. Chez quelques peuples orientaux, la

[1] J'ai appris depuis que l'un d'eux s'est fait catholique.

pomme était le symbole du soleil : c'est pourquoi chez les rois de Perse, qui vénéraient le feu, des domestiques portaient des pommes d'or au haut d'une canne ; les Grecs les appelaient *porteurs de pommes* (μηλοφόροι). Si c'est là l'origine de nos cannes à pommeaux, il faut convenir que nos portiers et nos cavas ne se doutent guère des rapports qui existent entre eux et Zoroastre. On me donna le cavas du couvent, et j'allai d'abord chez le patriarche latin, Mgr Valerga, puis chez Mgr Mazloum, patriarche melchite ou grec-uni, ensuite chez les consuls de France et de Sardaigne, et enfin chez l'agent consulaire de Prusse, qui me conduisit chez le pacha.

Le gouverneur de Jérusalem occupe une maison sans apparence ; la cour était pleine de soldats et de janissaires. Le pacha me reçut dans une salle basse ; le chef de police se tenait debout à la porte. Il fut aussi obligeant qu'il pouvait l'être : il me demanda des nouvelles de Constantinople, du choléra, comment je trouvais la Syrie ; il m'offrit ses services pour mon voyage en Palestine. Après avoir accepté des rafraîchissements, je pris congé de lui. Il me dit alors que, sans doute, je serais bien aise de voir d'aussi près que possible *Kubbet-el-Sachrah* (la mosquée d'Omar); il me donna le chef de la police pour me conduire à la caserne, ou maison de Pilate. Du haut de la terrasse de cette maison, on domine l'immense enceinte de l'emplacement du temple de Salomon, occupé par la mosquée d'Omar et une quantité d'autres édifices. Le colonel qui commande les deux bataillons formant la garnison turque de la ville, après le cérémonial de la pipe et du café, me fit les honneurs de la vue admirable dont on jouit sur cette terrasse. Non-seulement on voit, dans ses moindres détails, tout ce qui se trouve aujourd'hui sur le mont Moriah, mais encore toute la ville, la vallée de Josaphat et la montagne des Oliviers [1]. Avec quelle avidité mes regards se portaient sur tant d'objets qui m'intéressaient si vivement, que j'avais vus en imagination toute ma vie, et que je voyais alors en réalité ! Je suis donc réellement à Jérusalem ! me disais-je : voilà l'église du Saint-Sépulcre, voilà le jardin des Oliviers, la grotte de Jérémie, le torrent du Cédron !... Mon cœur avait deviné tous ces lieux avant qu'on me

[1] A mon second voyage, je pus visiter la mosquée d'Omar tout à mon aise, comme je le dirai ci-après.

les montrât : si j'avais été seul, combien je serais demeuré à les contempler!

En rentrant au couvent, j'appris que je pouvais aller au Saint-Sépulcre. Je partis immédiatement avec le P. Laurent, et, cinq minutes après, j'étais agenouillé auprès du tombeau de mon Sauveur... Voilà donc le lieu où ils l'ont placé !... *Ecce locus ubi posuerunt eum.* (Marc, XVI, 9.)

Se retrouver, après une vie d'agitation, après s'être occupé si longtemps de tant de choses qui dissipent l'âme et la détournent de Dieu, se retrouver, dis-je, tout à coup si fortement sous la pensée de Dieu, avec les émotions vives et pures de l'enfance, c'est la plus douce jouissance qu'il soit donné d'éprouver. C'était le bonheur continuel des saints, qui se pénétraient de la présence de Dieu, et que Dieu récompensait en se révélant à eux ; c'est un avant-goût du ciel, et c'est pourquoi ils s'écriaient avec le prophète : *Un jour passé avec vous, ô mon Dieu ! vaut mieux que mille jours.* C'est là ce que nous ne comprenons plus au milieu du monde, c'est là ce que j'ai senti auprès du Saint-Sépulcre.

Il faut que notre langage soit bien imparfait, puisque, pour exprimer vivement la reconnaissance, l'admiration, l'amour, la joie, la douleur, il faut toujours y suppléer par nos larmes ! Les larmes, c'est le langage de l'enfant, de la femme, du vieillard ; disons mieux, c'est le langage de l'âme sensible : et pourquoi l'homme, qui se montre si sensible quand il s'agit de son honneur et de ses intérêts, rougirait-il de l'être quand il s'agit des plus nobles affections de l'âme? J'avoue que j'ai pleuré rarement en ma vie, que ce n'est qu'en Palestine que j'ai éprouvé combien il y a de douceur dans les larmes, et que j'ai compris que c'est quelquefois un châtiment de Dieu de ne pouvoir pleurer. Oh! que je m'estimerais malheureux si je n'avais pas trouvé de larmes dans mon cœur auprès du tombeau de Jésus-Christ!

Je montai ensuite sur le Calvaire, où s'est consommé le plus grand sacrifice, où le Fils de Dieu a racheté le monde.

M. de Chateaubriand, après avoir parcouru les stations de l'église du Saint-Sépulcre, s'exprime ainsi : « Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Évangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres

d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique; histoire qui non-seulement fait couler des larmes par sa beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venais de visiter les monuments de la Grèce, et j'étais encore tout rempli de leur grandeur; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des Lieux Saints[1] ! » C'est là le langage d'un chrétien que la vue des Saints Lieux console et fortifie dans la foi, tandis que ceux qui viennent ici avec le doute dans le cœur et le mépris sur la langue, s'en retournent sans avoir rien compris, et sont pires qu'auparavant : *Les méchants et les imposteurs avanceront de plus en plus dans le mal, séduisant les autres et étant eux-mêmes jouets de la séduction.* (II Timoth., III, 13.)

Je rentrai au couvent pour écrire à ceux qui, en Europe, faisaient avec moi, par la pensée, ce saint pèlerinage. J'avais atteint le but de mes vœux, je devais à mes amis de les rendre participants de mon bonheur. Je me préparai ensuite à visiter les jours suivants, méthodiquement et avec fruit, tout ce qui m'intéressait à Jérusalem[2].

[1] *Itinér.*, t. II.

[2] Les personnes qui aiment à connaître les indulgences qu'on peut gagner en Palestine doivent consulter la note D à la fin de ce volume. Cette note est en même temps la plus complète indication des sanctuaires de la Terre Sainte.

CHAPITRE XXII

LA PASSION RACONTÉE SUR LES LIEUX

Gethsémani. — La Sainte Cène. — Le discours après la Cène. — Jésus dans le jardin des Oliviers. — Les Juifs s'assemblent chez Caïphe. — Mont du Mauvais Conseil. — Agents provocateurs. — Trahison de Judas. — Les trente deniers. — Voie de la Captivité. — Jésus chez Anne, puis chez Caiphe. — Saint Pierre renie notre Sauveur. — Caverne où il pleura sa faute. — Interrogatoire et condamnation de Jésus par le Sanhédrin. — Désespoir de Judas. — Haceldama.—Le Prétoire. — Jésus devant Pilate. — *Scala Sancta.* — Jésus envoyé à Hérode. — Il est reconnu innocent, mais condamné à être flagellé. — Colonnes de la flagellation. — Le *Flagellum.* — Le couronnement d'épines. — La Sainte Couronne. — *Ecce Homo.* — Le Manteau de pourpre. — Le Roseau. — Jésus livré aux bourreaux. — La Voie douloureuse. — Les Véroniques.

La pensée qui domine toutes les autres à Jérusalem, c'est celle de la *Passion* du Sauveur; ce qu'on veut connaître avant tout, ce sont les lieux où se sont passées les grandes scènes de la rédemption, ces lieux où la plus innocente victime a été trahie, maltraitée, condamnée, mise à mort par un peuple qu'elle venait sauver, et qu'elle avait comblé de bienfaits : ce sont ceux-là que je vais décrire.

Prenant l'Évangile pour guide, je vais suivre la Passion en m'occupant tout à la fois de la *description des lieux et de l'examen du procès de Jésus-Christ :* ces deux choses ont tant de rapport, qu'on me permettra de les unir, et de m'étendre sur un sujet qui intéresse à un si haut point tant d'âmes chrétiennes, que les préoccupations du temps ne sauraient détourner des pensées et des affections religieuses. Cette discussion serait déplacée dans un voyage; j'espère qu'elle ne le sera pas dans un livre auquel j'ai voulu donner avant tout un caractère religieux.

D'ailleurs, à une époque qui a tant de ressemblance avec les temps marqués dans l'histoire du monde par de grands châtiments

de Dieu, rendus nécessaires pour refaire une société qui s'abîme, il peut être utile de rendre attentif sur cette analogie de pensées, de doctrines et d'actions qui se trouve dans tous les hommes livrés à la puissance du mal.

Nul ne sait comment serait traité le Fils de Dieu s'il revenait aujourd'hui sur la terre, et il serait trop pénible de le rechercher en montrant comment on traite sa doctrine et ses disciples. Il est bien assez honteux pour l'humanité de devoir avouer qu'une fois déjà le *Juste* a été traîné au supplice par des hommes. Aujourd'hui, comme aux époques de dissolution qui ont appelé les châtiments de Dieu, *toutes les pensées des hommes sont tournées au mal.* (Gen., vi, 5.) Jamais la foi n'a été plus ouvertement attaquée, et *jamais les hommes n'ont trouvé plus agréable le pain du mensonge.* Ils étouffent la vérité sous le poids des persécutions, *et ils établissent des devins* pour pervertir les peuples. Plus violents que les pharisiens, qui criaient à Jésus : *Maître, faites taire vos disciples* (Luc, xix, 39), on les entend tous les jours redire à leurs prophètes : « Cessez de montrer à nos yeux le Saint d'Israël. *Dites-nous des choses agréables, prophétisez-nous des mensonges.* » (Isa., xxx, 10.) La justice s'est transformée en esprit de parti, et la balance trompeuse est devenue publiquement la règle des peuples. Tout ce qui était bien est devenu mal, et les crimes sont devenus des actes de vertu. Une société ainsi faite est condamnée à périr. *In synagoga peccantium exardebit ignis, et in gente incredibili exardescet ira.* (Eccli., xvi, 7.)

Voyons maintenant comment a été consommée la plus grande de toutes les œuvres d'iniquité.

En sortant de Jérusalem par la porte Orientale, que les chrétiens appellent aujourd'hui porte de Saint-Étienne, on descend dans la vallée de Josaphat, et, après avoir passé le torrent de Cédron, on se trouve au pied de la montagne des Oliviers, et tout près du jardin de Gethsémani. Ce nom signifie *pressoir d'huile;* c'est là qu'on pressait les olives cueillies sur la montagne. C'est à Gethsémani, remarque saint Augustin, que Jésus-Christ a commencé à nous communiquer l'huile de sa miséricorde pour nous faire renaître dans la joie, l'huile de sa vertu pour nous donner la force de combattre, à son exemple, le démon avec succès. Les évangélistes donnent à ce lieu le nom de jardin, villa, domaine : c'était un lieu retiré, planté

d'oliviers, comme il l'est encore aujourd'hui. Jésus-Christ passait le jour à enseigner dans le temple, puis il venait prier dans le jardin des Oliviers, et se rendait souvent à Béthanie pour la nuit. Dans le temps des grandes solennités surtout, où tant de monde affluait à Jérusalem, on passait la nuit dans les environs, sous des arbres ou sous des tentes, ce que permet la douceur du climat, et ce qui a lieu encore aujourd'hui.

A une des extrémités du jardin, il y a une grotte naturelle, assez spacieuse, dans laquelle on descend par huit marches. Elle reçoit le jour d'en haut par une ouverture pratiquée dans le roc ; on croit que c'est par là qu'on jetait les olives dans la grotte où se trouvaient les pressoirs. Les chrétiens l'appellent : Grotte de l'agonie, *Antrum agoniæ*. On peut admettre avec toute vraisemblance que notre Sauveur y avait déjà quelquefois passé la nuit avec ses disciples. D'après la sœur Emmerich, Adam et Ève, chassés du paradis, étaient venus pleurer leur faute dans cette grotte. Du temps de saint Jérôme elle servait de crypte à une église bâtie par-dessus ; elle était sous le vocable de *Saint-Sauveur* [1].

Le jardin de Gethsémani appartient aux Pères de Terre-Sainte ; ils l'ont entouré d'un mur d'environ huit pieds de haut pour protéger les arbres qui occupent seuls cet espace, long de soixante pieds et large de cent cinquante. Ce jardin, le plus saint qui existe, et ses arbres, les plus vénérables après l'arbre de la Croix, puisque Jésus-Christ venait prier sous leurs ombrages, sont honorés par les pèlerins de toutes les religions. Aussi ceux-là mêmes qui leur refusent une si haute antiquité ne peuvent nier qu'ils ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de notre Sauveur. Aujourd'hui ils sont encore au nombre de huit.

Voici comme en parle un auteur protestant, botaniste distingué, qui les a visités en 1837 [2].

[1] *Gesemani, locus ubi Salvator ante passionem oravit. Est autem ad radices montis Oliveti nunc ecclesia desuper ædificata.* (De locis hebraicis.)

Nous lisons dans un manuscrit du treizième siècle : « Au pié du mont d'Olivet, avoit I. moustier en une roche que on appeloit *Gessemani :* là fu Jhesu Cris pris ; d'autre part la voie, si con l'en monte au mont d'Olivet, tant con on giteroit une pierre, avoit I. moustier que on appeloit S. Sauveur ; là Jhesu Cris a ourer la nuit qu'il fu pris : et là li sueurs de son cors aussi com sans. » (*Assises de Jérusalem*, t. II, p. 531, manuscrit de la Bibliothèque royale, publié par le comte Beugnot.)

[2] Le Dr G.-H. de Schubert, *Voyage en Orient*, t. II, p. 519.

« On trouve dans ce jardin quelques oliviers de la plus haute antiquité, que les Turcs mêmes entourent d'un pieux respect, et qu'ils ne permettent pas aux autres de violer. Leur aspect, joint à la considération de la grande vétusté que cet arbre peut atteindre, autorise le sentiment qui reporte leur origine à des siècles très-reculés. Ils sont creux à l'intérieur; afin qu'ils ne puissent être brisés par le vent on les a remplis de pierres, et on a également entassé autour de leurs troncs des tas de pierres pour les protéger et les consolider. »

M. le maréchal Marmont, qui a visité la Terre Sainte non-seulement comme savant et comme militaire, mais encore comme chrétien, s'exprime ainsi : « Huit oliviers sont debout, probablement les mêmes qui existaient du temps de Notre-Seigneur. Deux de ces arbres ont vingt-cinq pieds de tour. On sait comme l'olivier vit longtemps, et combien il est lent à croître et à prendre son développement. C'est donc sous l'ombrage de ces mêmes arbres que Jésus-Christ s'est reposé, qu'il a conversé avec ses disciples, qu'il fut arrêté, et que ses disciples effrayés l'abandonnèrent et prirent la fuite [1]. »

M. de Chateaubriand fait cette observation. « L'olivier est, pour ainsi dire, immortel, parce qu'il renaît de sa souche. On conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire. En voici la preuve : En Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans lorsqu'ils envahirent l'Asie ne paye qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête doit au Grand Seigneur la moitié de ses fruits; or les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins [2]. »

On lit dans la *Correspondance d'Orient :* « Les oliviers qu'on remarque dans cette enceinte ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem. Ils sont mentionnés dans les relations de nos vieux pèlerins; on en comptait neuf au dix-septième siècle, on n'en compte plus que huit; ils ne sont défendus que par une simple clôture de

1 *Voyage de M. le maréchal duc de Raguse*, t. III.
2 Chateaubriand. *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

pierre : personne ne songe à dérober leurs fruits, dont on fait de saintes reliques, et tout le monde les respecte comme les témoins de Dieu et les contemporains de Jésus. Quelques écrivains ont objecté que Titus avait fait couper tous les arbres aux environs de Jérusalem[1], mais on sait que l'olivier renaît de sa souche et de ses racines[2]. »

Pour qu'il ne manque aucun genre de témoignage à ces antiques témoins des prières et des angoisses de Jésus-Christ, citons encore celui de M. de Lamartine. « Il reste, non loin de la grotte de Gethsémani, un petit coin de terre ombragé encore par sept (huit) oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes, et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand nombre de tiges qui semblent s'être in-

[1] On a souvent parlé de l'ordre donné par Titus d'abattre *tous* les arbres autour de Jérusalem. Le texte de Josèphe prouve évidemment qu'il ne s'agissait pas des arbres de la vallée de Josaphat. Quand Titus donna cet ordre, les Romains étaient précisément du côté opposé, où il fit tout raser et aplanir pour faire avancer son armée. Il ne pouvait être question assurément de la vallée de Josaphat, qui est le point le plus inaccessible de la ville. Toutes les opérations du siége ont été dirigées par le nord et le couchant, et la dixième légion elle-même, qui était d'abord en observation sur la montagne des Oliviers, quitta ce poste pour attaquer avec le reste de l'armée, et peu après nous la voyons campée près de la piscine Amygdalon. (Josèphe, liv. VI.) Il est absurde de prétendre que les Romains soient venus couper des arbres à une portée de trait des murailles, sans aucun but, au fond d'une vallée où ils auraient couru les plus grands dangers. Au reste, voici le passage de Josèphe : « Titus, ayant résolu de quitter le mont Scopus pour rapprocher son camp de la ville, disposa ce qu'il crut suffisant de troupes, tant cavalerie qu'infanterie, dans le but de repousser les assiégés s'ils tentaient quelque sortie, et donna ordre au reste de son armée de niveler le terrain jusqu'aux remparts. On abattit donc tous les murs, toutes les haies que les habitants avaient construites autour de leurs jardins et de leurs vergers, toute la forêt *intermédiaire* d'arbres fruitiers ; on combla les creux et les ravins ; on attaqua avec le fer les éminences formées par des rochers, et on aplanit tout l'espace qui s'étend *du Scopus jusqu'aux tombeaux d'Hérode*, près de la piscine dite des *Serpents.* » (*Guerre des Juifs*, liv. VI, c. IV.) La seule inspection du plan et la lecture de ce passage de Josèphe prouvent avec la dernière évidence qu'il ne saurait être ici question des arbres de Gethsémani, ni de la vallée de Josaphat, qui ne se trouve pas entre le Scopus et les tombeaux d'Hérode, et qui n'a jamais été nivelée. Voici de plus un passage de Josèphe qui est tout à fait sans réplique : « Après que ce grand prince (Titus) eut fait aplanir en quatre jours tout l'espace qu'il y avait jusqu'au mur de la ville, il fit avancer ses meilleures troupes près des remparts *entre le septentrion et le couchant....* » (*Guerre*, liv. V, c. XII.) Il n'est nullement question de la vallée de Josaphat, qui est à l'orient.

[2] Tome IV, lettre XCIV.

corporées à l'arbre sous la même écorce, et forment comme un faisceau de colonnes accouplées. Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous recueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres ; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion, et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques de cette terre à nos amis. Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même pour la dernière fois sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement des rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier : cet arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride [1]. »

Tout près de ces arbres se trouve un rocher plat, sur lequel six ou huit personnes peuvent s'asseoir ou se coucher commodément; indépendamment de la tradition, tout porte à croire que c'est là que Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, *sedete hic*, tandis que j'irai là pour prier. » (Matth., XVI, 36.)

Tel est le jardin des Oliviers où se sont passées les premières scènes de la Passion. Dès maintenant nous sommes sur les traces de notre Rédempteur; les lieux que nous allons visiter, les chemins que nous allons suivre, ont été sanctifiés par sa présence : puissions-nous à chaque pas recueillir ses divins enseignements et en pénétrer notre âme!

Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, voulut faire la Cène avec ses disciples, en un lieu qu'il avait choisi, dans le Cénacle, sur le mont Sion. L'agneau pascal ayant été mangé selon les prescriptions de la loi, il institua la divine Eucharistie. Lorsqu'un des douze, Judas Iscariote, eut reçu du pain des mains du Sauveur, il s'éloigna pour aller consommer son crime : Satan s'était emparé de lui.

[1] *Voyage en Orient*, t. I, p. 470.
A cette occasion, on ne lira pas sans intérêt les remarques sur la longévité de certains arbres, citées à la fin du volume, note E.

Alors Jésus se disposa à accomplir la grande œuvre qui lui avait été ordonnée par son Père. La nuit était venue; il se dirigea vers le mont des Oliviers. Il faut une demi-heure pour aller du Cénacle à Gethsémani : on traverse le Cédron, puis on remonte la vallée de Josaphat, en suivant le pied de la montagne.

Dans le trajet, Jésus s'entretenait avec les onze apôtres; jamais il ne multiplia davantage ses divins enseignements, jamais il ne leur donna plus de preuves de son amour : c'était son testament qu'il leur faisait de vive voix. C'est là le discours *après la Cène* qu'il commença au Cénacle et qu'il continua jusqu'à Gethsémani.

C'est alors qu'il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient au Père que par moi. — Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. — Si vous m'aimez, gardez mes commandements. — Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre Consolateur, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit point. — Ce que je vous commande est de vous aimer les uns les autres. — Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Le temps vient où quiconque vous fera mourir croira faire une chose agréable à Dieu. » Il dit spécialement à Pierre : « J'ai prié pour vous, afin que votre foi ne défaille pas. Lors donc que vous serez converti, affermissez vos frères. » Jésus, continuant d'un ton de tristesse, dit à ses apôtres : « Vous vous scandaliserez tous à mon sujet cette nuit. » Pierre répondit : « Quand tous se scandaliseraient à votre égard, je ne me scandaliserai point. » Alors Jésus lui prédit qu'il le renierait trois fois avant le chant du coq.

Arrivé dans le jardin, Jésus laissa huit de ses disciples en leur disant : « Restez ici, pendant que j'irai prier à l'endroit que j'ai choisi. » Et prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qui avaient été les témoins de sa transfiguration, il commença à s'attrister et à s'affliger, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi. » Et il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il pria son Père.

Il vit alors tous les péchés du monde qu'il devait assumer sur lui. Il vit surtout le crime que les Juifs allaient commettre ; il vit leur impénitence et leur destruction. Son humanité fut saisie d'angoisses et

de souffrances, et il s'écria : « Mon Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice ; toutefois, que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre. »

Puis il vint près des trois disciples, qu'il trouva endormis, et il dit à Pierre : « Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Et il s'en alla prier de nouveau. Après quoi il revint près des apôtres, et, les ayant encore trouvés assoupis, sans rien leur dire, il les laissa prendre un peu de repos, et retourna à sa prière.

A la vue de l'immensité de la dette qu'il devait acquitter pour l'humanité tout entière, à la vue de l'énormité des châtiments qu'il devait offrir à la justice divine en expiation des fautes de tous les hommes, et qui devaient être endurés dans la seule humanité exempte de péché, il lui vint une sueur comme de gouttes de sang, qui coulait jusqu'à terre. Alors lui apparut un ange du ciel, qui vint le fortifier.

La grotte de l'agonie est dans l'état où plusieurs personnes voudraient que fussent les autres sanctuaires, c'est-à-dire comme elle était au temps de Notre-Seigneur. Seulement, dans la partie orientale, on a placé un autel, au-dessus duquel est un tableau représentant l'agonie du Sauveur et l'apparition de l'ange. On y lit cette inscription :

HIC FACTUS EST SUDOR EJUS SICUT GUTTÆ SANGUINIS
DECURRENTIS IN TERRAM

(Luc, XXII, 44.)

J'ai eu le bonheur d'offrir à Dieu sur cet autel la Victime innocente qui s'était offerte elle-même à son Père pour des hommes coupables, et qui a bu en ce lieu jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes rempli par chacun de nous.

Isaïe, en prophétisant cette agonie de notre Rédempteur à la vue de nos péchés, dit que le cœur de Jésus fut broyé par la douleur : *Attritus est propter scelera nostra.* (Isaïe, LIII, 5.) Écoutons ce divin Sauveur nous adressant à tous, par la bouche de Jérémie, ces paroles pleines d'une si profonde tristesse : « O vous tous qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur comme ma

douleur, *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus!* (Thren., I, 12.)

Mais que faisaient les Juifs pendant que ces choses se passaient à Gethsémani?

Quelques jours avant la Pâque, des Juifs *qui avaient assisté à la résurrection de Lazare*, et qui n'avaient point cru au Fils de Dieu, étaient allés chez les pharisiens, et leur avaient dit ce que Jésus avait fait.

« Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent, et ils disaient : Que faisons-nous? *car cet homme opère beaucoup de miracles*. Si nous le laissons ainsi, chacun croira en lui, et les Romains viendront et détruiront notre ville et notre nation. Or l'un d'eux, nommé Caïphe, le grand prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il vous est expédient qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. Depuis ce jour, ils cherchèrent ensemble les moyens de le mettre à mort. » (Jean, XI, 48.)

Une chose bien digne de remarque pour les personnes qui ne se contentent pas de Moïse et des prophètes, mais qui, encore aujourd'hui, disent comme les scribes et les pharisiens de l'Évangile : *Maître, nous voudrions voir un miracle de vous* (Matth., XII, 38), c'est l'exemple que nous donnent les princes des prêtres, qui voulurent tuer Lazare, après sa résurrection, afin d'empêcher les Juifs, qui allaient en foule pour le voir, de croire en Jésus-Christ. *Cogitaverunt autem principes sacerdotum ut et Lazarum interficerent, quia multi propter illum abibant ex Judæis, et credebant in Jesum.* (Joan., XII, 10, 11.) Ce qui confirme d'une manière si frappante ces paroles d'Abraham au mauvais riche : *S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* (Luc, XVI, 31.)

Du reste, les paroles de Caïphe sont pleines de la plus noire hypocrisie. Il commence par inspirer au peuple cette peur qui le rendra ensuite capable de tout. D'abord il intimide ceux qui devront ensuite intimider Pilate. Au lieu de dire : « Si l'on croit en Jésus, on ne croira plus en nous ; » ce qui serait la vérité ; il dit : « Si nous laissons Jésus faire des miracles, les Romains nous extermineront ; » ce qui est un mensonge.

On croit par tradition que le conseil où il fut résolu d'arrêter Jésus-Christ a été tenu dans la maison de campagne de Caïphe, située vis-à-vis du mont Sion, de l'autre côté de la vallée, par conséquent hors de la ville, au lieu appelé depuis montagne du Mauvais Conseil, *mons Mali Consilii*; on n'y voit plus que des ruines.

Les ennemis de Jésus-Christ, qui étaient les princes des prêtres, les pharisiens, les scribes et hommes de loi, tous *gens lettrés*, commencèrent par envoyer contre lui des *agents provocateurs*[1]. « Comme ils ne cherchaient que les occasions de le perdre, ils lui envoyèrent *des personnes apostées qui contrefaisaient les gens de bien*, pour le *surprendre* dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur (xx, 20) s'il lui échappait le moindre mot contre les puissances et le gouvernement. »

Il importe de remarquer que le Talmud et les livres historiques des Juifs confirment tous ces récits des évangélistes. Le Talmud, après avoir cité deux miracles faits par Jésus à Bethléem, ajoute :

« Les habitants de Bethléem, frappés de ces merveilles, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, en lui disant : *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu.* Le bruit de ces merveilles ayant été porté à Jérusalem, les *méchants* en eurent beaucoup de joie; mais les *gens de bien*, les sages, les sénateurs, en ressentirent la douleur la plus amère.

« Ils prirent la résolution de l'attirer à Jérusalem pour le condamner à mort. Pour cela, ils lui députèrent deux sénateurs du petit sanhédrin, qui, s'étant transportés auprès de lui, l'adorèrent. *Jeschu*, croyant qu'ils venaient augmenter le nombre de ses disciples, les reçut avec bonté. Ces sénateurs, s'étant ainsi *insinués* dans ses bonnes grâces, lui dirent : Les sages et les personnages les plus considérables nous ont envoyés près de vous pour vous prier de venir dans cette ville, *parce qu'ils ont appris que vous étiez le Fils de Dieu*[2]. »

On n'a jamais porté plus loin la bassesse et l'espionnage.

Jésus, dans son admirable réponse : « Rendez à Cesar ce qui ap-

[1] Voir l'excellent ouvrage publié en 1828 par M. Dupin aîné, intitulé : *Jésus devant Caïphe et Pilate.*

[2] Talmud de Babylone : voir Wagenseil, *Tela ignea Satanæ.* Altorf, 1681.

partient à César, » ainsi que dans tout le cours de sa vie, avait fait voir quel était son respect pour les autorités établies ; mais il passait pour aimer le peuple et son pays. Les pharisiens, qui étaient Juifs comme lui, et qui auraient dû aussi aimer leur pays, se font les espions des Romains, et cherchent à surprendre leur compatriote dans son amour pour sa patrie, afin de pouvoir le livrer aux magistrats étrangers.

On trouve dans le procès de Jésus-Christ, à ne le considérer que sous le rapport purement humain, les moyens employés tant de fois depuis pour perdre l'innocence.

Les Juifs, c'est-à-dire les prêtres et les hommes de loi, voyant bien que légalement ils ne pouvaient rien contre lui, prirent la résolution de s'en défaire d'une manière quelconque : *Ils tinrent conseil ensemble sur les moyens de s'emparer de Jésus par dol et de le tuer.* (XXVI, 5.)

Mais Jésus était entouré de ses disciples, et le peuple l'aimait... Ils eurent recours à la trahison. Comme nous l'avons vu, après avoir communié indignement, Judas quitta le cénacle et alla trouver les princes des prêtres et leur dit : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ?*

C'est une honte pour l'humanité ; mais tant qu'il y aura quelqu'un pour payer la trahison, il y aura des traîtres.

On lui promit trente deniers [1]. Cette somme assurément est trop minime pour qu'on puisse croire que l'avarice ait été la seule cause d'un si grand crime. Saint Jean nous donne le vrai motif de la trahison de Judas, c'est l'incrédulité, c'est la cause de tous les schismes et de toutes les hérésies : Judas n'a jamais eu de vocation à l'apostolat ; il a été incrédule dès le commencement et il l'est resté jusqu'à la fin. (Jean, VI, 65.)

[1] 15 francs d'après D. Calmet, qui estime le denier à 10 sous. Il est assez difficile de comparer exactement la valeur des monnaies romaines et hébraïques avec nos monnaies actuelles. Le denier romain pesait 69 grains 8/10 ; ainsi 30 deniers pesaient 2,094 grains d'argent : en admettant 94,1 gr. pour 1 fr., 2,094 grains vaudraient 22 francs 26 centimes. Mais plusieurs auteurs, notamment Baronius, donnent à ces 30 deniers une valeur beaucoup plus considérable, en se fondant sur cette circonstance qu'elle a suffi pour acheter un champ assez vaste pour en faire un cimetière public. Quelques-uns élèvent cette somme à près de 2,000 fr. ; d'où il suit qu'il est bien difficile aujourd'hui d'en connaître la valeur exacte. Voyez Cornelius a Lapide, *sur Saint Matthieu*, XXVI, 19. — Saigey, *Métrologie ancienne et moderne.*

Judas chercha donc l'occasion de livrer Jésus ; il connaissait le lieu où était son maître : « Jésus y était allé souvent passer la nuit en prière avec ses disciples. Judas, prenant donc une cohorte et des serviteurs des princes des prêtres et des pharisiens, vint en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes. » (XVIII, 2, 3.)

C'est toujours ainsi que cela se pratique : *de nuit*, et avec une cohue de valets et de gens apostés; si parmi eux il y avait des soldats romains, ils n'avaient pas été légalement requis, puisque Pilate ignorait encore ce qui se passait.

Cependant Jésus, ayant achevé sa prière, revint près de ses disciples, et leur dit : « Levez-vous, allons : celui qui doit me livrer est près d'ici. » Comme il parlait encore, Judas arrivait avec sa troupe, et, s'approchant de Jésus, il dit : « Je vous salue, Maître; » *et il le baisa*, ainsi qu'il avait été convenu. Le témoignage le plus expressif d'affection et de respect est choisi comme signe de la plus indigne trahison.

La trahison de Judas est ainsi rapportée dans le Talmud.

« Le lendemain, *Jeschu* étant venu au temple, Judas se jeta à ses pieds (pour l'adorer), comme il en était convenu. Alors tous les citoyens de Jérusalem, bien armés, se saisissent de Jeschu, tuent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, en arrêtent quelques-uns, tandis que le reste prend la fuite dans les montagnes[1]. »

Le lieu où Judas trahit notre Sauveur est à dix ou douze pas du rocher où se trouvaient les apôtres. Jésus s'était un peu avancé vers Judas, et il lui dit : « Ami, pourquoi êtes-vous venu? *Amice, ad quid venisti?* » Alors ceux qui étaient venus avec Judas se saisirent de Jésus. C'est dans ce même lieu que saint Pierre coupa l'oreille à Malchus, valet du grand prêtre; que Jésus fit un miracle pour le guérir, et qu'il dit à ceux qui se saisissaient de lui, et qui le garrottaient : « Vous êtes venus comme pour un voleur, avec des glaives et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est maintenant votre heure et la puissance des ténèbres. » (Luc, XXII.)

C'est donc ici que commence la *Voie de la Captivité;* elle a environ un mille de longueur jusqu'à la maison du grand prêtre sur le

[1] Loco citato.

mont Sion. Elle descend la vallée de Josaphat, en croisant le chemin que Notre-Seigneur avait suivi quelques jours auparavant lorsqu'il fit son entrée triomphante à Jérusalem, puis traverse le Cédron, vis-à-vis des monuments de Josaphat et d'Absalon, monte la colline du temple, pénètre dans la ville par la porte Sterquiline, et va aboutir à la maison de l'ancien grand-prêtre Anne. La maison d'Anne était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville actuelle ; elle a été convertie en église, et elle appartient aux Arméniens.

Quand les disciples virent qu'on emmenait Jésus, ils l'abandonnèrent tous et s'enfuirent. (Marc, XIV.) C'est là le plus grand exemple de la faiblesse humaine et la preuve la plus frappante que de nous-mêmes nous ne pouvons rien. Ces apôtres qui, après avoir reçu le Saint-Esprit, se sont exposés tant de fois à la mort pour confesser leur divin Maître à la face du monde, fuient lâchement devant quelques ministres du temple. Ils avaient été témoins de la vie et des miracles de Jésus-Christ, ils croyaient en lui, et ils l'abandonnent !

Combien en cela ils ont d'imitateurs de nos jours ! Il y a tant d'honnêtes gens qui vénèrent pieusement Jésus-Christ au fond de leur cœur, et qui seraient peinés si sa doctrine disparaissait tout à fait de la terre ! Mais, quand il s'agit de la défendre contre d'injustes agressions, ils fuient honteusement : ils laisseraient, comme le jeune homme de l'Évangile (Marc, XIV, 52), le dernier lambeau de christianisme pour mettre en sûreté leur personne, nue de tout bien ; ils abandonnent le Christ entre les mains des scélérats qui l'outragent.

Ici l'œuvre de la rédemption devait s'accomplir, et Jésus-Christ lui-même ne veut pas qu'on oppose de résistance ; du reste, il aurait pu aller dans un autre lieu, *puisqu'il savait ce qui devait arriver ;* mais, au point de vue légal, la résistance eût été légitime, et, pour les apôtres, elle était un devoir. On a cherché à prouver que résister eût été *un acte de rébellion à main armée contre un mandement de justice ;* mais il n'y avait ni ordre légitime, ni forme légale, ni autorité compétente ; c'était un guet-apens organisé par les prêtres et par les pharisiens : comme celui qui a été commis dix-huit siècles plus tard dans la Ville éternelle, transformée en un autre Gethsémani, où nous retrouvons, autour d'une auguste et innocente vic-

time, des disciples qui dorment ou qui fuient, des troupes de scélérats stipendiés et armés de torches et de piques, un Iscariote couronné, des scribes et des pharisiens qui excitent une populace avide de sang, et une foule de Pilates tremblants sur leurs trônes, qui regardent avec une indifférence sacrilége comment on dépouille, on outrage et on traîne au supplice celui qui tient la place de Jésus-Christ !

Saint Pierre, qui avait fait plus de promesses et montré un peu plus de courage, suit de loin son divin Maître : *Petrus, promissor egregius, cœpit ambulare longinquius* [1] ; encore le renie-t-il bientôt après.

Nous lisons dans l'Évangile de saint Jean (XVIII, 16) que dans la cour du grand prêtre il y avait un autre disciple : tout porte à croire que c'était saint Jean lui-même, que nous retrouvons plus tard sur le Calvaire.

Non loin de Gethsémani, du côté du sud, il y a des grottes sépulcrales profondes auxquelles on a donné plus tard le nom de *Tombeau de Saint-Jacques ;* on croit que c'est là que les apôtres se cachèrent pendant la passion de notre Sauveur, et qu'ils y demeurèrent sans nourriture jusqu'à ce que Jésus leur apparut après sa résurrection.

On croit de même que Marie et les saintes femmes, après la Cène, s'étaient retirées, avec quelques amis du Sauveur, dans la maison de Marie, mère de Marc, et qu'elles demeurèrent ensemble pendant cette nuit douloureuse en proie aux plus vives inquiétudes.

Jésus-Christ est arrêté, garrotté, maltraité, sur un ordre émané d'un conciliabule composé de prêtres et de docteurs de la loi ; et cela au milieu de la nuit, avec l'aide d'un traître et d'une troupe de valets : c'est-à-dire qu'on a violé toutes les lois, mis de côté toutes les formes juridiques, et que ces prêtres et ces jurisconsultes ont agi comme les malfaiteurs qui attendent leurs victimes dans les bois et dans les antres des rochers, ou comme tant d'autres magistrats qui, à différentes époques, ont voulu perdre quelques disciples de Jésus-Christ, coupables d'avoir enseigné la doctrine du rédempteur du genre humain.

1 Saint August., *Serm. III, De Temp.*

Une tradition porte que notre Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre qui conserva l'empreinte de ses genoux et de ses mains. Quaresmius, en citant entre autres le témoignage du cardinal Baronius et celui du prince de Radziwil, qui assure avoir vu ces empreintes encore parfaitement conservées, ajoute : « Je n'ignore pas que quelques-uns ont tourné en ridicule ce fait comme vain et apocryphe; mais c'est bien plutôt à eux que le ridicule appartient, puisque non-seulement l'impression de ces vestiges n'est pas opposée à la raison, mais elle a pour elle une certaine convenance, l'autorité, et d'autres faits semblables [1]. »

Les empreintes qu'on voit aujourd'hui sont peu distinctes.

La sœur Emmerich raconte qu'elle vit le Sauveur renversé deux fois par les violentes secousses que lui donnaient les archers avant qu'il arrivât au lit du Cédron. Mais lorsqu'ils furent arrivés sur le milieu du pont, ils ne mirent pas de bornes à leurs cruautés : ils poussèrent brutalement Jésus enchaîné, et le jetèrent de toute sa hauteur dans le torrent, lui disant de s'y désaltérer. Il tomba sur les genoux, puis sur son visage, qui eût été grièvement blessé contre des rochers à peine couverts d'un peu d'eau, s'il ne l'avait pas garanti avec ses mains liées ensemble. Ses genoux, ses pieds, ses coudes et ses doigts s'imprimèrent miraculeusement sur le rocher, où il tomba. « On ne croit plus à ces sortes de choses, ajoute-t-elle ; mais les rochers furent moins durs et plus croyants que le cœur des hommes et rendaient témoignage, dans ces terribles moments, de l'impression que la vérité suprême faisait sur eux. Je n'avais pas vu Jésus se désaltérer, malgré la terrible soif qui suivit son agonie au jardin des Oliviers; je le vis boire de l'eau du Cédron lorsqu'on l'y eut poussé, et j'appris que c'était l'accomplissement d'un passage prophétique des Psaumes, où il est dit qu'*il boira dans le chemin de l'eau du torrent.* (Ps. CIX [2].)

« Ils l'amenèrent premièrement chez Anne ; *car* il était beau-père de Caïphe : » singulier moyen pour avoir le droit d'interroger un accusé !

Anne, qui avait perdu le pontificat à l'avénement de Tibère, était

[1] Quaresm., t. II, p. 170.
La Douloureuse Passion de notre Sauveur.

resté néanmoins le personnage le plus important du parti sacerdotal. Depuis que la Judée était sous la domination romaine, le suprême pontificat n'était plus qu'une charge amovible qui passait presque d'année en année dans d'autres mains selon les volontés d'un procurateur païen. Anne sut maintenir cette dignité dans sa famille, en la faisant conférer à cinq de ses fils et à son gendre Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là. Celui-ci n'osait rien entreprendre d'important sans les ordres de son beau-père.

L'organisation judiciaire et administrative de la Judée a toujours été assez compliquée et très-variable. Au temple de Jérusalem siégeaient trois tribunaux ou sanhédrins, composés chacun de vingt-trois juges : l'un, celui des prêtres ou des anciens, siégeait dans la salle en pierres taillées ; le second, celui des lévites, siégeait à la porte du parvis, et le troisième, celui des notables, à l'entrée de la montagne du temple. Les trois tribunaux réunis faisaient le grand sanhédrin, qui était ainsi composé de soixante et onze membres. Dans l'origine, il avait le droit de connaître de toutes les causes ; mais sous les Romains son autorité fut considérablement diminuée, et il perdit le droit de vie et de mort, *jus gladii*, environ sept ans après la naissance de notre Sauveur. Quarante ans avant la destruction du temple (par conséquent trois ans avant l'époque qui nous occupe), le sanhédrin s'exila de la salle en pierres taillées et s'établit dans une échope[1].

Anne, grand prêtre destitué, n'avait nulle qualité pour interroger un accusé. « Il interrogea Jésus sur ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au monde ; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? interrogez ceux qui m'ont entendu : ceux-là savent ce que j'ai dit. Et comme il disait cela, un des ministres qui étaient présents donna un soufflet à Jésus, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Que pouvait-on répondre à ces raisons de Jésus ?

[1] *Aboda-zara*, 8 b ; cf. *Rosch-haschana*, 31 a. Voyez : *Essai sur l'histoire et la géographie de la Palestine, d'après le Talmud*, par Derenbourg, Ire partie.

Anne l'envoya enchaîné chez Caïphe. (Jean, XVIII.) Ainsi on cherchait des griefs contre Jésus ; on n'en avait pas, et pourtant on l'enchaînait, on le frappait ! On l'enferme ensuite dans une cour, et, en attendant, les valets qui l'ont arrêté, sachant qu'ils feront plaisir à leurs maîtres, couvrent d'outrages le Fils de Dieu. « Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui, le frappant, et ils lui voilèrent les yeux, et ils le frappaient au visage, et ils l'interrogeaient, disant : Devine qui t'a frappé. Et ils disaient encore beaucoup d'autres choses en blasphémant contre lui. » (Luc, XXII, 63, 64, 65.) Ce sont bien là ces âmes vénales qui n'ont pas d'autre dieu que le salaire qu'ils reçoivent, et qui outre-passent encore les volontés criminelles de leurs maîtres.

Isaïe avait ainsi prédit les outrages qu'on ferait au Messie : « J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe ; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. » (L, 6.) Jésus lui-même, en venant à Jérusalem pour la dernière fois, avait dit à ses apôtres : « Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va être accompli. Car il sera livré aux gentils, on se moquera de lui, on le fouettera, on lui crachera au visage. » (Luc, XVIII, 32.)

La maison de Caïphe était peu éloignée de celle de son beau-père ; elle est aujourd'hui en dehors de la porte de Sion, et est convertie en un couvent qui appartient aux Arméniens. Dans l'intérieur de l'église, près du maître-autel, on montre le lieu où notre Sauveur était attaché pendant la nuit cruelle qu'il passa dans la maison de Caïphe ; on l'appelle la *prison du Christ.* Sainte Hélène y avait fait bâtir une église dédiée à saint Pierre.

Un morceau de la corde avec laquelle on a lié les mains de Jésus-Christ pendant la Passion se trouve à Aix-la-Chapelle.

Jean avait pu pénétrer dans la cour avec Jésus, parce qu'il était connu du grand prêtre, tandis que Pierre se tenait en dehors de la porte. Alors Jean sortit et parla à la portière, qui fit entrer Pierre. Les serviteurs et les gens qui avaient pris Jésus étaient auprès du feu, où ils se chauffaient, parce qu'il faisait froid ; et Pierre était assis avec eux et se chauffait. (Jean, XVIII, 15-18.)

« Une servante, l'ayant vu assis devant le feu, et l'ayant considéré,

dit : Celui-ci était aussi avec lui. Mais Pierre le nia, disant : Femme, je ne le connais pas. Et un peu après, un autre, le voyant, dit : Tu es aussi de ces gens-là. Pierre répondit : Homme, je n'en suis pas. Et, environ une heure après, un autre assurait la même chose en disant : Certainement cet homme était aussi avec lui, car il est Galiléen. Et Pierre dit : Homme, je ne sais ce que vous dites. Et soudain, comme il parlait encore, le coq chanta. Et le Seigneur, se retournant, *regarda Pierre ;* et Pierre se rappela ce que le Seigneur lui avait dit : Avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois. Et étant sorti, il pleura amèrement. » (Luc, XXII, 56, etc.)

Les fidèles avaient construit une chapelle au lieu où saint Pierre alla pleurer son péché ; elle était à une petite distance de la maison de Caïphe, à l'extrémité orientale du mont Sion, où l'on remarque encore une caverne [1]. Nous lisons dans un document du treizième siècle : « Et de cele porte à mein destre sur cele voie, avoit I. moustier de saint Pierre en Galiceinte (Chant du coq). En tel moustier avoit une parfonde (caverne), là où on disoit que saint Pierre se musa quant il ot Jhesu Cris renoié, et il oï le coq chanter, et la ploura il [2]. »

« Or, le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus *pour le livrer à la mort.* » (Matth., XXVII, 1.) Ce n'était donc pas *pour le juger*, c'était pour le *condamner*. Cette observation est d'autant plus importante, que nous savons qu'avant toute procédure, avant l'audition des témoins, avant l'examen de la cause, *à l'occasion d'un miracle de notre Sauveur*, la résurrection de Lazare, Caïphe, dans une assemblée tenue dans son palais, s'était déjà prononcé pour la mort de Jésus en disant ce mot hypocrite et cruel : « Il est avantageux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. *Erat autem Caiphas qui consilium dederat Judœis, quia expedit unum hominem mori pro populo.* » (Jean, XVIII, 14.) Caïphe, l'interrogeant, lui dit : « Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. » Et Jésus reprit : « Si je vous le dis, vous ne le croirez pas. » (Luc, XXII, 66, 67.)

Jusque-là tout s'était passé de nuit, quoique, dans les causes ca-

[1] Est etiam ibi ecclesia dicta vulgariter *Gallicantus*, in qua cavea profunda est ubi Petrus flevit amare. (Sanutus, lib. III, c. IX.)

[2] Voyez *Assises de Jérusalem*, t. II, p. 531.

pitales, cela fût interdit par la loi[1] : le temps des audiences était la matinée, où la foule était plus nombreuse. Caïphe, qui a déjà commis tant d'illégalités, qui est à la fois juge et accusateur, procède maintenant à un interrogatoire captieux. Si Jésus dit qu'il est le Messie, Fils de Dieu, on le condamnera comme blasphémateur; s'il dit qu'il est roi des Juifs, on le livrera au gouverneur romain comme séditieux ; s'il pouvait dire qu'il n'est ni l'un ni l'autre, on le perdrait auprès de ses disciples. Au lieu de produire des témoins, comme cela était nécessaire dans les affaires criminelles[2], Caïphe veut surprendre Jésus par ses aveux. C'est pourquoi Jésus lui fit cette réponse aussi simple que sublime : « Si je vous dis que je suis le Christ, vous ne le croirez pas. »

En attendant, on avait trouvé deux faux témoins, apparemment de ceux *qui avaient feint d'être justes* pour pouvoir approcher le Sauveur; ils vinrent déposer et ils dirent : « Celui-ci a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. » (Matth., xxvi, 61.)

Par le langage et l'intelligence de ces témoins, on voit qu'ils étaient dignes de ceux qui les employaient. Aussi Jésus ne répondit rien. En parlant de sa résurrection, il avait dit : *Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai* (Jean, ii, 19); c'est-à-dire : Vous me ferez mourir, et je ressusciterai dans trois jours. Ce *crime* n'étant pas encore suffisant pour une condamnation à mort, le grand prêtre lui dit : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » C'était aux témoins qu'il fallait faire cette terrible adjuration pour les obliger de dire la vérité, et c'était ce que voulait la loi (Lévit., v, 1), tandis qu'un juge ne pouvait pas mettre un accusé dans l'alternative d'être parjure ou de s'incriminer lui-même. Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit : *je le suis.* » Alors le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : « *Il a blasphémé!* qu'avons-nous plus besoin de témoins ! Vous venez vous-mêmes d'entendre le blasphème : qu'en pensez-vous ? » Et ils répondirent : *Il mérite la mort.* (Matth., xxvi, 66.)

[1] Selden, *de Synedr.*, lib. II, c. ix, art. 2, p. 425.

[2] Il en fallait au moins deux. (*Nomb.*, xxxv, 30; *Deut.*, xix, 15.) Il faut même, disent les rabbins, que les témoins aient averti le coupable de la peine qu'il encourait. (Maïmonid., l. c., ch. xii, § 1.) On interrogeait chaque témoin à part, et en présence de l'accusé. — Voyez Munk, *Adm. de la justice*, p. 219.

Le roi-prophète avait aussi prédit cette circonstance de la Passion : « Des témoins d'iniquité se sont élevés contre moi, et l'iniquité a menti contre elle-même. » (Ps. xxvi, 12.)

Les saints Pères ont fait la remarque que c'est au moment où Jésus-Christ, en présence des chefs de la nation juive, déclare solennellement qu'il est le Fils de Dieu, que le grand prêtre déchire ses vêtements, emblèmes de la dignité sacerdotale, et que le sacerdoce d'Aaron cesse pour faire place au sacerdoce de Jésus-Christ [1]. Sur le Calvaire, la robe sacerdotale du Christ, sa sainte tunique, demeure intacte entre les mains des soldats gentils, dont nous sommes les héritiers ; tandis que les prêtres déchirent leurs vêtements et proclament eux-mêmes la cessation de la loi ancienne [2].

Pour mériter la mort par le blasphème, il fallait avoir prononcé *un des sept noms sacrés* [3], ce que Jésus n'a pas fait. Mais moins ce juge inique trouve de motifs de condamnation, plus il se met en colère ; il veut grossir le crime en grossissant ses emportements. Cela devait produire de l'effet sur ses collègues ; car il y a des juges qui ne sont accessibles qu'à de telles preuves.

Jésus est donc condamné à mort par le Sanhédrin *pour cause de blasphème*. Nous verrons bientôt ce tribunal abandonner ce chef d'accusation. Nous avons vu que les Juifs, soumis aux Romains, n'avaient plus le droit de vie et de mort, que les Romains n'abandonnaient jamais : *Apud Romanos jus valet gladii, cætera transmittuntur*. Ils avaient laissé aux Juifs l'exercice public de leur religion et l'usage de leurs lois civiles, mais il ne leur était plus permis de faire mourir personne. (Jean, xviii, 31.) Dans les émotions populaires, dont ils avaient déjà le secret, ils se permettaient bien de tuer quelqu'un, comme ils firent à l'égard de saint Étienne et comme ils furent sur le point de faire plusieurs fois à l'égard de Jésus, de saint Paul et des autres apôtres ; mais ils n'avaient que ce *jugement de zèle*, comme l'appellent les auteurs juifs, qui ressemble

[1] Christi majestate audita, vestem sibi discidit, ipsum videlicet, quo contegebatur, velamentum legis abrumpens. (S. Hilarii *Canon.* xxxiii in Matth.)

[2] Milites gentiles non scindunt tunicam Christi ; sacerdotes vero scindunt dignitatem sacerdotii sui. (Hieron.)

[3] Mischna, tit. Sanhedr., c. vii ; Jarchi ad Levit., xxiv, 15.

si fort à l'assassinat. Ainsi la condamnation de Jésus par le sanhédrin était une nouvelle infraction aux lois.

On lit dans la *Palestine* de M. Munk, p. 567, la note suivante : « Selon le Talmud, la condamnation de Jésus aurait eu lieu longtemps avant la Pâque, et le Synédrium l'aurait fait proclamer publiquement pendant quarante jours, en invitant tous ceux qui sauraient justifier Jésus à venir déposer en sa faveur. (Voyez le traité *Synhédrin*, fol. 43, *a*, édition de Venise.) Dans la plupart des éditions du Talmud, ce passage a été supprimé par la censure. »

Comme M. Munk ne cite pas les éditions du Talmud qui, selon lui, ont été mutilées par la censure, nous n'avons pu vérifier l'exactitude de cette assertion. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que ce passage, qu'il croit peut-être fort dangereux pour la foi chrétienne, se trouve reproduit en entier, non-seulement dans nos éditions du Talmud, mais dans une foule d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde[1]. Dans l'intérêt, non du christianisme, mais de la synagogue, la censure aurait bien fait de supprimer autre chose que de simples passages de l'immense et absurde rapsodie des rabbins, à laquelle il est assez étrange que M. Munk attache tant de valeur.

M. Munk dit en outre : « Selon le Talmud, la condamnation de Jésus aurait eu lieu longtemps avant la Pâque. » Nous lisons dans le Talmud, précisément au lieu cité par M. Munk : *La veille de la fête de Pâques, Jésus fut pendu.* Sa condamnation a dû être très-rapprochée, puisque nous voyons dans le même ouvrage de M. Munk, page 219, *Administration de la justice*, que, chez les Hébreux, *si l'accusé était déclaré coupable, l'exécution du jugement ne se faisait pas attendre.*

Quant à la proclamation du Synédrium, je répondrai : 1° qu'il n'est pas probable que les Juifs, qui traitaient toujours leurs procès d'une manière *sommaire* (Munk, p. 219), aient fait une exception en cette occasion ; du reste, M. Munk lui-même en convient quand il dit, en parlant de Jésus-Christ (p. 567) : « Il serait inu-

[1] Voyez entre autres : Wagensril, *Tela ignea Satanæ*, t. II. — Bullet, *Hist. de l'établissement du christianisme.* — Raymond des Martins, *Poignard de la foi.* — *Annales de Philos. chrétienne*, 2e année, t. III, p. 52, etc., etc.

tile de raconter son procès *sommaire* et sa mort ; » 2° que si le Synédrium a réellement fait publier cette proclamation, ce n'a été qu'un nouvel acte d'hypocrisie, puisque nous lisons dans le Talmud que les sénateurs, avant même de s'être emparés de Jésus, *avaient pris la résolution de l'attirer à Jérusalem*, non pour entendre des dépositions justificatives, mais *pour le condamner à mort.*

Après ce *jugement*, les Juifs conduisirent Jésus de la maison de Caïphe au prétoire, chez Ponce-Pilate, gouverneur et procurateur romain.

« Cependant Judas, voyant qu'il était condamné, touché de repentir, reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux sénateurs, et leur dit : J'ai péché en livrant le sang *innocent.* Ils lui répondirent : Que nous importe ? c'est votre affaire ! Alors jetant cet argent dans le temple, il se retira et alla se pendre. » (Matth., XXVII.)

Judas a été un instrument de la haine des Juifs ; après qu'ils s'en sont servis, ils l'abandonnent. Le traître se repent : *que leur importe ?* Il va se pendre : *c'est son affaire !* Il se rétracte et déclare que sa victime est *innocente*... : encore une fois, *que leur importe?* Naguère ils feignaient d'attacher de l'importance aux dépositions des témoins : il fallait donner quelque apparence légale au crime qu'on voulait commettre ; maintenant que Jésus est condamné, que leur importent la rétractation et la mort de Judas ? Cet exemple ne servira-t-il donc jamais à tous ceux que l'on flatte quand on a besoin d'eux, et que l'on abandonne au désespoir quand on s'en est servi ?

Le repentir de Judas ne l'a pas conduit aux pieds de Jésus, où il aurait pu trouver le pardon, mais, écoutant encore la voix du démon auquel il s'était livré par sa communion indigne, il se condamna lui-même à une mort désespérée et alla se pendre.

Le champ du potier que l'on acheta avec le *prix du sang*, et qui s'appela *Haceldama* (le champ du sang), est situé au sud de Jérusalem, à la jonction des trois vallées, sur la hauteur [1].

Ponce-Pilate, dont le nom est resté pour qualifier la lâche condescendance des juges, avait succédé à Valerius Gratus comme gouver-

1 Voyez ci-après, c. XXVII, et sur le plan, *Montagne du Mauvais Conseil.*

neur, *præses*, de la Judée. C'était une créature de l'indigne Séjan, qui alors était tout-puissant à Rome ; son administration, qui a duré onze ans, est appelée tyrannique par les auteurs juifs ; Josèphe nous le peint comme un homme emporté et avide. Deux ans après la mort de notre Sauveur, il fut destitué par Vitellius, alors gouverneur général de la Syrie, et envoyé à Rome pour se justifier devant l'empereur sur plusieurs actes de cruauté qu'il avait commis. Exilé par Caligula à Vienne dans les Gaules, d'où il était originaire, il se tua de désespoir[1]. On montre près de Vienne, au lieu où l'on dit que Pilate s'est jeté dans le Rhône, un monument de forme pyramidale appelé le *Tombeau de Pilate*.

Pilate habitait le palais situé au coin nord-ouest de la grande enceinte extérieure du temple, dont une partie sert aujourd'hui de caserne, comme nous l'avons dit plus haut ; le lieu où il rendait la justice, le prétoire, était vers la partie orientale du bâtiment : c'est la première station du *Chemin de la Croix*, ou de la *Voie Douloureuse*.

Les Juifs, qui devaient manger la pâque le soir, et qui ne craignaient pas de se souiller en répandant le sang innocent, ne voulurent pas entrer dans la maison d'un païen, et se tinrent dans la cour, où Pilate vint les trouver. *Alienigenæ judicis*, disait saint Augustin, *prætorio contaminari metuebant, et fratris innocentis sanguinem fundere non timebant*. Pilate leur dit : « De quel crime accusez-vous cet homme ? » Ils lui répondirent : *Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré*. Cette phrase n'a pas encore cessé de servir aux injustes accusateurs. Pilate leur dit ironiquement : « Eh bien, jugez-le selon votre loi. » Ce fut alors que les Juifs, reconnaissant qu'ils n'avaient pas le droit de faire mourir personne, lui firent cette réponse : *Nobis non licet interficere quemquam*. (Jean, XVIII, 30, 31.)

Pilate entra dans le prétoire, où il interrogea Jésus. L'escalier que monta notre Sauveur est connu sous le nom de *Scala sancta ;* il est maintenant à Rome, près de la basilique de Saint-Jean de Latran. Notre Sauveur l'a monté trois fois pendant sa passion : cette

[1] Selon une légende suisse, il se serait noyé près du mont Pilate, dans le canton de Lucerne.

première fois pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après sa flagellation. Cet escalier, arrosé du sang de Jésus-Christ, a vingt-huit marches. Il a été tellement usé par les fidèles qui le montent à genoux, qu'on a été obligé de le revêtir en tables épaisses de bois de noyer, et on les a déjà renouvelées plusieurs fois[1]. L'escalier est en marbre tyrien d'une grande blancheur. C'est sainte Hélène qui l'a fait transporter à Rome en 326.

Pie IX, âgé de 80 ans, l'a monté à genoux la veille de sa passion, lorsque l'armée impie de Victor-Emmanuel s'approchait des murs de Rome. Le lendemain le vénérable édifice qui renferme la *Scala sancta* a failli être détruit par l'artillerie des Piémontais : j'ai vu sur la façade de Saint-Jean de Latran les empreintes de leurs boulets sacriléges.

Après l'interrogatoire, Pilate vint dire aux Juifs : *Je ne trouve aucun crime en cet homme.* (Jean, XVIII.) Première sentence du juge compétent : elle est contraire à celle du Sanhédrin.

Alors les ennemis de Jésus-Christ, qui l'avaient condamné pour cause de *blasphème*, sans plus faire mention de ce chef d'accusation, en inventent un nouveau, et lui imputent un *crime politique : il soulève le peuple.* (Luc, XIII, 5.)

Quelle infamie ! Ces Juifs qui supportaient si impatiemment le joug des Romains, qui organisaient contre eux des conspirations et des émeutes dans toutes les villes de la Syrie, et qui ont fini, peu d'années après la mort de Jésus-Christ, par amener la destruction entière de leur nation en donnant le signal d'un soulèvement général contre Rome, ces mêmes Juifs poussent maintenant l'hypocrisie jusqu'à se constituer les délateurs d'un de leurs concitoyens, et lui imputent un crime qu'ils ont dans le cœur, tous, excepté Jésus qu'ils accusent.

Ils s'écrient : « Nous avons trouvé celui-ci pervertissant notre nation, et empêchant de payer le tribut à César, disant qu'il est le Christ *roi*... Il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. » (Luc, XXIII, 2.)

[1] Voyez une *Notice* très-intéressante dans les *Sept Basiliques de Rome*, par M. de Bussière, t. I, p. 203.

Autant de calomnies. Ils savaient fort bien que Jésus avait dit : « Rendez à César ce qui est à César, » et qu'il s'était sauvé quand ils avaient voulu le faire roi ; mais ils voulaient se montrer bons citoyens romain, ces Juifs *si avides de payer l'impôt*, qu'ils viennent dénoncer Jésus, qui, selon eux, cherchait à les en empêcher [1].

Quelques années plus tard, Agrippa II, voyant que les Juifs allaient se soulever contre les Romains, leur fit voir, dans un discours qui nous a été conservé par Josèphe, toute la folie de leur conduite, et lui-même, pour faire acte de soumission, paya le tribut à César. Les Juifs en furent tellement indignés, qu'ils lancèrent des pierres à leur roi et le chassèrent de la ville [2]. Bientôt les zélateurs s'engagèrent par serment à détruire l'impôt.

Les princes des prêtres continuent leurs accusations ; moins ils ont de preuves, plus ils multiplient leurs calomnies. Pilate, poursuivant son interrogatoire, dit à Jésus : « Voyez de combien de choses ils vous accusent. » Mais Jésus garda le silence, *Jesus autem nihil amplius respondit.* (Marc, XV, 5.) Pilate en fut vivement frappé : *Ita ut miraretur præses vehementer.* (Matth., XXVII, 14.) Il comprit en effet toute la portée de ce silence, et il fut plus convaincu que jamais de l'innocence de Jésus [3].

Ce silence mystérieux et sublime a été prédit par David : « Je suis comme un homme qui n'entend point, et dans la bouche duquel il n'y a point de réplique. » (Ps. XXXVI, 14.)

[1] Voici comment les peuples voisins de la Judée, c'est-à-dire les Syriens, les Phéniciens, les Ammonites, les Moabites et les Samaritains, dépeignirent le caractère des Juifs à Cambyse, quand ils lui écrivirent pour l'engager à les empêcher de rétablir le temple et la ville de Jérusalem :

« Il faut que vous sachiez, ô roi ! que les Juifs qui avaient été transférés à Babylone sont revenus en ce pays, qu'ils rebâtissent leur ville rebelle et méchante, qu'ils en relèvent les murs, qu'ils y établissent des marchés, et qu'ils rebâtissent aussi le temple. Que si on leur permet de continuer, ils n'auront pas plutôt achevé qu'ils refuseront de payer les tributs et d'exécuter vos ordres, parce qu'ils sont toujours prêts à s'opposer aux rois par cette humeur qui les porte à vouloir toujours commander et jamais obéir. Ainsi, voyant avec quelle ardeur ils travaillent à l'édification de ce temple, nous avons cru, ô roi ! qu'il était de notre devoir de vous en donner avis, et, s'il vous plaît de vous faire lire les registres de vos ancêtres, vous trouverez que les Juifs sont naturellement ennemis des souverains, et que ç'a été pour cette raison qu'on a ruiné leur ville. » (Josèphe, *Antiquités*, liv. XI, c. II.)

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. II, c. XVI et XVII.

[3] Magnum id certe et mirificum in Salvatore, qui tacendo, et non respondendo, tam efficax erat in persuadendo ut judex ultro factiones adversus eum initas agnosceret. (S. Athan., *de Pass. Domini.*)

Pilate, apprenant que Jésus était de la Galilée, le renvoya à Hérode, tétrarque de la Galilée, qui venait d'arriver à Jérusalem [1]. N'ayant pas le courage de résister en face aux Juifs, il était bien aise d'avoir un motif de se débarrasser de cette affaire. Hérode se réjouit de cette circonstance ; car depuis longtemps il souhaitait de voir Jésus, parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui, et il espérait lui voir faire *quelque miracle.* (Luc, XXIII.) Depuis la mort de saint Jean-Baptiste, l'esprit d'Hérode était inquiet; en entendant parler de tout ce que faisait Jésus, il avait craint que le saint Précurseur ne fût ressuscité, et il s'était dit : « J'ai fait couper la tête à Jean; mais qui est celui de qui j'entends dire de si grandes choses? » (Luc, IX, 9.) Il avait dès lors témoigné le désir de le voir; mais Jésus s'était retiré dans le désert, près de Bethsaïde. Maintenant Hérode, profitant de l'occasion qui lui est offerte, adresse plusieurs questions à Jésus ; il n'en reçoit aucune réponse : c'est pourquoi, se moquant de sa royauté, il le revêt d'une robe blanche et le renvoie à Pilate.

Le palais d'Hérode n'était qu'à une petite distance du prétoire, sur la colline d'Acra. Le lieu où fut traduit notre Sauveur avait été converti en une église; mais elle est en ruines aujourd'hui, ainsi que le reste du palais [2].

L'innocence de Jésus est reconnue partout; Pilate va la proclamer solennellement. Ayant convoqué les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, il leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple ; et néanmoins, l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez; ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui, et il ne l'a pas plus que moi jugé digne de mort. Je m'en vais donc le renvoyer, *après l'avoir fait châtier* [3]. » (Luc, XXIII, 13.)

Cette sentence est d'une souveraine injustice ; mais enfin, « elle

[1] C'est Hérode Antipas, fils de l'Ascalonite, qui fut dans la suite dépouillé de ses États par Caligula, exilé à Lyon, où Hérodiade le suivit, et où ils moururent tous les deux misérablement. Selon d'autres, après avoir quitté Lyon, ils seraient allés mourir en Espagne.

[2] Villalpandus, t. III, *Appar.*, p. I, lib. II, c. V ; Quaresmius, t. II, p. 204.

[3] Adrichomius rapporte la sentence de Pilate : « Jesum Nazarenum, virum seditiosum et mosaicæ legis contemptorem, per pontifices et principes suæ gentis accusatum, exspoliate, ligate et virgis cædite. I. lictor, expedi virgas. » (*Jerus.*, LVII.)

est utile pour élever une fin de non-recevoir contre toute nouvelle procédure en raison du même fait. *Non bis in idem :* cet adage nous est venu des Romains [1]. » Jésus a subi trois condamnations différentes dans un seul jour.

Mais Pilate est entré dans la voie des concessions : il fait flageller un innnocent; sa faiblesse cruelle est plus funeste à l'accusé que ne l'eût été un arrêt de mort : au lieu d'un supplice, Jésus en subira deux. « Pilate prit donc Jésus et le fit flageller. Et les soldats, entrelaçant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, et le revêtirent d'un manteau de pourpre. Et ils venaient à lui et disaient : Salut, roi des Juifs! et ils lui donnaient des soufflets. » (Jean, XIX, 1.)

Le Talmud confirme ce fait : « Les sénateurs firent atttacher *Jeschu* à une colonne de marbre qui était dans la ville, le firent fouetter, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. »

Nous voyons dans plusieurs auteurs profanes que ce genre de supplice était aussi en usage chez les Romains, et qu'ils attachaient le supplicié à une colonne [2].

L'instrument dont les Romains se servaient était composé de plusieurs courroies, au bout desquelles il y avait des morceaux de plomb ou de fer; c'est pourquoi un de leurs poëtes (Martial) appelle ces courroies *lora horrida*, et un autre (Horace) *horribile flagellum*. Pour subir cet horrible supplice, il fallait être dépouillé de tout vêtement jusqu'à la ceinture, se tenir profondément baissé, en ayant les mains attachées à un anneau en fer fixé à une colonne de pierre qui ne pouvait avoir qu'un pied et demi de hauteur [3].

Les Juifs infligeaient ce châtiment avec des courroies, avec des cordes ou avec des verges. C'était à cette peine qu'étaient condamnés *ceux qui ne méritaient pas la mort ;* le nombre des coups était proportionné au délit. Les juges assistaient à l'exécution; aussi longtemps qu'elle durait, le président annonçait à haute voix ces paroles du Deutéronome (XXVIII, 58) : « Si tu ne gardes et n'accomplis toutes les paroles de cette loi.... Jéhova augmentera de plus en plus tes plaies, » etc.; et il terminait par ces mots du Psalmiste :

[1] M. Dupin aîné, *Jésus devant Caïphe et Pilate*, p. 104.

[2] Adducite hunc
Intro, atque adstringite ad columnam fortiter. (Plaute.)

[3] Stollberg, *Gesch. der Relig.* Th. V.

« Mais le Seigneur, usant de miséricorde, leur pardonnait leurs péchés et ne les perdait pas entièrement. » (Ps. LXXVII, 38 [1].)

On avait coutume de flageller les malfaiteurs hors de l'enceinte du palais, et nous voyons d'ailleurs dans saint Marc (XV, 15, 16) que « les soldats conduisirent Jésus dans la cour du prétoire » après qu'il eut été battu de verges ; il a donc été flagellé ailleurs.

Quaresmius croit avec raison que la flagellation eut lieu sur la place publique devant le prétoire. Cet emplacement est aujourd'hui de l'autre côté de la rue ; quelques traces de chapelle en conservaient le souvenir, mais tout cela avait beaucoup souffert des injures du temps et des infidèles : un illustre pèlerin écrivait, il y a peu d'années : « La salle où eut lieu l'horrible flagellation n'est plus qu'un endroit immonde, en face des ruines du prétoire et sur la même rue ; à peine y trouve-t-on une place où le genou puisse se reposer [2]. » Mais le duc Maximilien de Bavière, ayant visité ces ruines en 1838, les fit réparer avec soin, et maintenant les pèlerins ont la consolation de trouver dans un état convenable ce sanctuaire vénéré, où le sang le plus pur a coulé si cruellement sous la main des bourreaux : j'y ai célébré la sainte messe.

Il existe deux colonnes de la flagellation, l'une à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre, et l'autre à Rome, dans la basilique de Sainte-Praxède. Celle de Sainte-Praxède fut apportée de Jérusalem à Rome par le cardinal Jean Colonna, légat du Saint-Siége en Terre Sainte, vers l'an 1213. Elle est en marbre noir veiné de blanc ; sa hauteur est de 70 centimètres. Elle est entière, sauf le socle, qui est resté à Jérusalem, tandis que celle de l'église du Saint-Sépulcre n'est qu'un fragment de colonne de matière différente. On croit communément que l'une vient du prétoire et l'autre de la maison de Caïphe. Le P. Boniface a envoyé des fragments de cette dernière à Paul IV, à Philippe II, roi d'Espagne, à la république de Venise et à la ville de Raguse ; un autre est à Florence, un autre à Lyon, etc. Nous parlerons plus tard d'un tronçon de colonne en marbre gris qu'on appelle la *colonne d'Impropère*. On dit qu'il vient aussi du prétoire.

1 Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, t. V, p. 55.
2 De Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem*, t. I, p. 311.

Cornelius a Lapide et Benoît XIV n'admettent pas qu'il y ait eu plus d'une flagellation [1]. Mais Jésus a pu être attaché à plusieurs colonnes pendant la journée douloureuse où il a été abreuvé d'outrages chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate et chez Hérode.

L'instrument avec lequel il a été frappé, le *flagellum*, est en Italie, dans l'abbaye de Saint-Benoît, près de Subiaco.

Jésus a de nouveau été outragé, conspué, frappé dans la cour du prétoire, où il fut couronné d'épines.

« Alors les soldats, l'ayant emmené dans la cour du prétoire, assemblèrent toute la cohorte. Et l'ayant revêtu d'un manteau de pourpre, ils lui mirent sur la tête une couronne d'épines entrelacées; puis ils commencèrent à le saluer, en lui disant : Salut au roi des Juifs. Ils lui frappaient la tête avec un roseau et lui crachaient au visage ; et, se mettant à genoux devant lui, ils l'adoraient. » (Marc, xv, 17-19.)

Les croisés avaient élevé une chapelle au lieu où se fit le couronnement d'épines ; elle est à quelques pas du prétoire, dans l'intérieur de la caserne.

Dans mes courses autour de la ville sainte, je me suis souvent demandé quel a pu être l'arbuste qui a servi à la cruauté des soldats du prétoire. Aujourd'hui il n'y a plus ni arbres ni arbustes dans les environs de Jérusalem, autres que des oliviers et quelques figuiers ; dans l'intérieur des murs il y a quelques palmiers, des grenadiers, des cyprès et des nopals ; le seul arbuste épineux que j'aie trouvé, c'est une espèce de nerprun, qu'on voit assez fréquemment dans les haies dans d'autres parties de la Palestine, notamment en allant à Jéricho, le long du lit des torrents (*paliurus spinæ Christi*). Ses branches sont si flexibles, si épineuses, qu'il m'est arrivé plus d'une fois de m'y déchirer les mains et les habits.

Les auteurs s'accordent assez généralement à admettre que ce sont des branches de cet arbrisseau qui ont été entrelacées autour d'un faisceau de jonc. C'est un *rhamnus*, nerprun, auquel les botanistes anciens donnaient le nom de *rhamnus spina Christi*, et les modernes celui de *zizyphus spina Christi*. La longueur des épines

[1] Cornelius a Lapide, *sur Saint Matthieu*, XXVII, 26. — Benoît XIV, *de Festis dominicis*, lib. I, cap. VII.

varie selon le climat et selon l'âge de la plante. Le nombre des épines a dû être fort grand, si on considère le diamètre du faisceau de joncs qui existe encore, la forme de la couronne, qui était plutôt un bonnet qu'une simple couronne, et la multiplicité des épines que porte chaque branche de ce nerprun.

La sainte couronne, à en juger par les parties considérables que l'on conserve en divers lieux, était composée d'un cercle de joncs, autour duquel on a entrelacé des branches épineuses de nerprun.

Le faisceau de joncs presque entier est aujourd'hui dans le trésor de l'église de Notre-Dame à Paris, avec les autres précieuses reliques que l'on doit à saint Louis. Le pieux roi les avait obtenues, l'an 1238, de l'empereur de Constantinople Baudouin II, en acquittant pour lui une somme considérable qu'il avait empruntée aux Vénitiens. Saint Louis envoya deux députés à Constantinople pour y chercher la couronne d'épines. Lorsqu'elle arriva en France, il alla à sa rencontre avec la reine sa mère, avec ses frères, plusieurs évêques et les grands du royaume. Plus tard, saint Louis ayant encore obtenu de Baudouin une partie considérable de la vraie croix et d'autres reliques de la Passion, fit construire à Paris, pour les recevoir, le plus magnifique reliquaire qui ait jamais existé, la *Sainte-Chapelle*, qui a échappé miraculeusement à toutes les dévastations. Transférée en divers lieux pendant la Révolution, la sainte couronne fut enfin déposée, en 1806, par le cardinal archevêque de Belloy, dans l'église de Notre-Dame, où chaque année elle est exposée à la vénération des fidèles. Cette partie de la couronne étant presque intacte, peu d'églises possèdent des reliques du faisceau de joncs. La plus considérable est à Chablis ; elles proviennent toutes de celle de Paris [1].

Quant aux épines de la sainte couronne, on en connaît plus de cent, dont un grand nombre ont un caractère d'authenticité qu'on ne peut révoquer en doute. Il y en a 19 à Rome, 8 à Paris, 7 à Perpignan, 6 à Florence, 5 à Munich et à Trèves, 4 à Milan et à Cologne, etc. On en trouve la table dans le *Mémoire* de M. Rohault de Fleury. Cette table assurément n'est pas complète ; entre autres, il

[1] Voyez ce sujet savamment traité dans le *Mémoire sur les instruments de la Passion*, par M. Ch. Rohault de Fleury, c. III.

n'y est fait nulle mention des saintes épines qui se trouvent à Vienne. Informé trop tard de la publication de ce *Mémoire*, j'étais occupé à recueillir les documents concernant ces reliques pour les envoyer à l'auteur du *Mémoire*, lorsque j'appris que son ouvrage avait déjà paru. Il y a à Vienne, dans la cathédrale de Saint-Étienne, 4 épines [1] ; 4 épines également dans le trésor de la chapelle impériale [2], et, dans le moment où j'écris, quelques autres dans le musée. La ville de Vienne possède des reliques de la Passion très-remarquables : j'en indiquerai quelques-unes plus loin. Plusieurs malheureusement ont été fort maltraitées par Joseph II, pour s'emparer de leurs précieux reliquaires.

« Pilate ne cherchait qu'un moyen de *délivrer* Jésus. Mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César. » (Jean, XIX, 12.)

Chaque mot de cette mémorable procédure est d'une immense portée. On voit toutes les passions mises en jeu. Ici on veut intimider le *fonctionnaire public* en suspectant sa fidélité à l'empereur, et en lui faisant voir que, s'il ne veut pas perdre cet homme, il pourrait bien *perdre sa place.*

A une centaine de pas du prétoire, en suivant la Voie douloureuse, on remarque une galerie couverte, ayant une double fenêtre, et passant au-dessus de la rue : c'est ce qu'on appelle l'arc de l'*Ecce Homo*. Il est probable que Pilate, voulant toucher le peuple de compassion en lui montrant dans quel état d'opprobre, d'humiliation et de souffrance se trouvait Jésus après la flagellation, et n'ayant pas dans le prétoire un lieu assez vaste pour contenir la foule qui se pressait à ce douloureux spectacle, choisit un lieu élevé pour être vu de tout le monde; il y vint donc avec Jésus conspué, couronné d'épines, ayant en main un sceptre de dérision et sur les épaules un manteau de pourpre, et il dit aux Juifs : *Voilà l'Homme !*

C'est cette galerie qui a été soustraite dans ces derniers temps, avec un espace assez considérable, aux profanations des musulmans par les Sœurs de Sion : nous en parlerons plus amplement au chapitre XXVIII.

[1] V. Ogesser, *Beschreibung der Metropolitankirche zu St. Stephan in Wien.* Wien bey den Edeln von Ghelenschen.

[2] *Die K. K. geistliche Schatzkammer von Ferd. Zenner*, Hofkaplan.

Ce manteau de pourpre était celui d'un des soldats qui gardaient et maltraitaient notre Sauveur : les soldats romains en portaient de cette couleur. Il y a des lambeaux du manteau de pourpre à Rome, à Agnani, à Venise et ailleurs.

La plus grande partie du roseau qu'on mit dans les mains du Sauveur a été à Constantinople jusqu'à l'année 1453, où cette ville fut prise par les Turcs. Aujourd'hui il y en a des parcelles à Rome, à Aix-la-Chapelle, à Vienne, dans la chapelle de la cour, une autre dans la cathédrale de Saint-Étienne. En outre, il y en a une dans le dôme de Florence, une en Bavière dans le couvent d'Andechs, une dans le couvent de Watoped, sur le mont Athos, une autre en Espagne, à Oviedo, etc.

On comprend sans peine avec quel sentiment de douleur les chrétiens se prosternent en ce lieu, et comme ils se représentent vivement cette scène déchirante de la Passion.

« Pilate mena Jésus hors du prétoire, et s'assit dans son tribunal, au lieu appelé en grec *Lithostrotos*, et en hébreu *Gabbatha* [1]. Il était environ la sixième heure ; et il dit aux Juifs : Voilà votre roi. Mais ils se mirent à crier : Otez-le (*Tolle*), ôtez-le du monde, crucifiez-le ! » (Jean, XIX, 13, 14, 15.)

Depuis que l'arc de l'*Ecce Homo* est en la possession des chrétiens, en faisant des déblaiements, on a trouvé sur une des pierres du pilier principal ce mot terrible : TOLLE, gravé très-profondément ; il l'a été sans doute par une main chrétienne, à une époque reculée, pour conserver la tradition du lieu.

Pilate essaye d'un autre moyen. Les jours des grandes solennités, il avait coutume de délivrer celui des prisonniers que le peuple demandait : c'était l'*amnistie* de ce temps-là ; comme de nos jours, elle se faisait en faveur des plus grands scélérats et des moins repentants. Pilate tenait en prison un voleur nommé Barabbas, qui s'était rendu coupable *de meurtre dans une sédition*. Il demanda aux Juifs : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre ? Ils crièrent : Barabbas. » Les sympathies de ces *amis de César* sont pour le voleur, pour le séditieux, pour le meurtrier. « Que ferai-je donc

[1] Lieu élevé et découvert, ordinairement pavé avec des dalles de diverses couleurs.

de Jésus ? leur dit Pilate : Qu'il soit crucifié ! Le gouverneur leur dit : Quel mal a-t-il fait? Mais eux criaient encore plus fort : Qu'il soit crucifié ! » (Matth., XXVII.)

Voilà ce que de nos jours on appelle un *plébiscite.*

Tel est le peuple quand on a excité ses passions : que lui importent la justice, l'innocence ? C'est l'assassin Barabbas qui doit être délivré et Jésus mis à mort. Pilate continue et prend des termes de raillerie pour les désarmer. « Crucifierai-je *votre roi ?* » Les princes des prêtres, se montrant toujours plus Romains que Pilate, répondent servilement : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » (Jean, XIX, 15.)

La haine que les Juifs portaient au nom de César était telle, qu'on vit bientôt des enfants mêmes supporter les plus cruels tourments plutôt que d'avouer César pour leur maître [1]. Mais maintenant qu'il s'agit de faire mourir Jésus comme séditieux, ils veulent passer pour de fidèles sujets de l'empereur.

Il s'élevait toujours de nouveaux cris : *Mort ! mort ! crucifiez-le !* (Jean, XIX, 15) et ils devenaient de plus en plus menaçants. (Luc, XXIII, 23.) Enfin Pilate, *voulant satisfaire le peuple*, fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains, il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste* [2]. Et tout le peuple répondit : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Alors Pilate le leur abandonna pour être crucifié. (Matth., XXVII.)

« Lave tes mains, Pilate : elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse : tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ! Les générations ont redit jusqu'à nous : Le juste a souffert sous Ponce-Pilate : *Passus est sub Pontio Pilato* [3] ! »

[1] *Omni genere tormentorum et corporis vexatione in eos excogitata ob hoc solummodo ut Cæsarem dominum agnoscerent, nemo cessit...* (Jos., *Bello Jud.*, lib. VII, c. X.)

[2] Pilate paraît avoir voulu se conformer à l'usage qui existait chez les Juifs de se laver les mains quand on rendait témoignage qu'on n'avait pas pris part à un meurtre. (*Deut.*, XXI, 6, 7.) Ce qui est aussi signifié par ces paroles du Psalmiste : « Je laverai mes mains avec les innocents... » (*Ps.* XXV, 6.)

[3] M. Dupin, *ibid.*, p. 108. — Voici, selon une antique tradition, quel aurait été l'arrêt de Pilate : « Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces. »

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple.

Voilà le parfait modèle des souverains constitutionnels : instruments dans la main des méchants, ils se prêtent sans scrupule à tout ce qui est mal, et ils sont de vrais paralytiques pour le bien. Comme Pilate, ils croient se laver les mains des iniquités qui se commettent en leur nom, et, comme lui, ils les gardent fort sales.

J'étais agenouillé au lieu même où fut rendu cet inique arrêt, j'étais entouré des ruines du prétoire et du palais d'Hérode ; je me rappelais le châtiment et le désespoir d'Hérode et de Pilate ; je voyais le temple de Salomon détruit, et une mosquée élevée à sa place : tout a disparu, le peuple juif, les princes des prêtres, les scribes, les sénateurs et les docteurs de la loi ; il n'y a plus ni autel, ni tribu, ni sacrificateur : *le sang du juste est retombé* d'une manière terrible sur ce peuple coupable, dispersé aujourd'hui au milieu des nations et livré à leur mépris, tandis que des temples sont élevés par toute la terre au *Fils de l'homme* qu'ils ont condamné à la mort au milieu de tant d'ignominies : et je me demandais comment il est encore possible de ne pas se dire comme le centurion de l'Évangile : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu.*

Quand le temps de l'expiation fut venu pour les Juifs, le nombre de ceux qui périrent sur la croix fut si grand, qu'on ne pouvait suffire à faire des croix, et qu'on ne trouvait pas assez de place pour les planter [1].

Résumons cette procédure. Jésus-Christ a été condamné à mort clandestinement comme *blasphémateur* par le Sanhédrin. Accusé immédiatement après de *sédition* par le même Sanhédrin au tribunal de Pilate, il est *jugé* innocent par le gouverneur romain et par le tétrarque de la Galilée ; mais il est *condamné au fouet* pour fléchir ses accusateurs. Les Juifs, de plus en plus irrités par cet acte de condescendance, demandent sa mort à grands cris et l'obtiennent par *intimidation*, sans que le premier, ou plutôt le seul jugement de

qui a méprisé l'autorité de César et s'est faussement donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des anciens de sa nation ; crucifiez-le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de roi. Va, licteur, prépare les croix. »

Il n'est pas probable que Pilate ait mis dans son arrêt les mots *falsum Messiam*. Il lui importait assez peu que Jésus fût un *vrai* ou un *faux* Messie pour en faire un des motifs de son jugement.

[1] *Itaque verberati et ante mortem modis omnibus excruciati, pro mœnibus suffigebantur crucibus.... et propter multitudinem spatium crucibus deerat et corporibus cruces.* (Joseph., *Bell. Judaic.*, lib. VI, c. XI.)

Pilate ait été rapporté; Pilate le confirme même encore au dernier moment, en se disant innocent du sang de ce JUSTE [1] : ce mot est arraché de la bouche du seul juge compétent, comme celui d'INNOCENT a été proféré par la bouche même de Judas : le juge, le traître et les bourreaux ont confessé l'innocence de Jésus, et pourtant il a été mis à mort : c'est-à-dire que la mort de Celui qui est venu racheter le genre humain a été de la part des hommes l'acte le plus inique, le plus illégal qui ait jamais été commis [2].

Ici encore nous trouvons l'accomplissement d'une magnifique prophétie de David : « Les ennemis du Christ, dit-il, se fatigueront pour chercher des crimes contre lui ; mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à faire éclater son innocence. *Scrutati sunt iniquitates, defecerunt scrutantes scrutinio.* » (Ps. LXIII, 6.)

Le palais de Pilate, où se sont passées tant de scènes douloureuses de la Passion de notre Sauveur, avait été converti en église par la piété des fidèles; aujourd'hui il appartient tout entier aux musulmans : on y trouve une caserne, des écuries et des ruines.

« Et Jésus, portant sa croix, alla au lieu appelé le Calvaire. »

Le chemin qu'il suivit en sortant du prétoire jusqu'au sommet du Calvaire est ce qu'on appelle la *Voie Douloureuse*, dont les quatorze stations sont indiquées sur un plan spécial qui se trouve à la fin de ce volume. Voyez *planche* 2.

Assurément il ne faut pas exiger une localisation rigoureuse, qui est devenue impossible après toutes les transformations que la ville sainte a éprouvées. La situation des deux points extrêmes, le prétoire et le Golgotha, est certaine : la tour Antonia et le monticule du Calvaire en ont toujours marqué la place. Mais les stations intermédiaires n'ont pu être retrouvées avec la même certitude, nous n'avons à leur égard que des probabilités : elles suffisent du reste à la dévotion du pèlerin qui vient adorer son Rédempteur sur le théâtre de ses souffrances; il importe peu qu'il se prosterne à quelques mètres de leurs vrais emplacements.

[1] Pilate a donné deux autres témoignages officiels de l'innocence de Jésus-Christ dans sa *Lettre* à Tibère et dans le *Protocole* de son administration.

[2] Il s'est pourtant trouvé des écrivains qui, tout en plaignant l'aveuglement des Hébreux de ce qu'ils n'ont pas reconnu *un Dieu* dans Jésus, ont cherché à établir que, en tant que *citoyen*, il a été jugé d'après la loi et les formes existantes !

Jésus, escorté de ses accusateurs, de ses bourreaux et d'une grande foule de monde, suivit une longue rue qui descend jusqu'à la rencontre de celle qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Éphraïm.

Au bas de cette rue, fléchissant sous le poids de la croix et des souffrances, notre Sauveur tomba pour la première fois. Une colonne en marbre rouge, brisée, à moitié enfoncée en terre, indique cette troisième station du chemin de la croix.

Après avoir doublé le coin de l'édifice appelé *Hammâm-el-Sultân*, on suit pendant quelque temps une longue rue qui se dirige au sud, et qui s'appelle *el Wâd*. On passe bientôt devant la maison du pauvre Lazare.

Ensuite on trouve à gauche une petite rue qui descend par le chemin le plus court de l'angle nord-ouest de l'esplanade du temple, où se trouvait la maison de Pilate. C'est là que la sainte Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire durant cette douloureuse matinée et qui voulait encore voir son Fils, se plaça sur son passage.

Je ne connais rien de plus saisissant que cette rencontre. Il n'en est pas fait mention dans l'Évangile ; mais tous les Pères en ont parlé, et il est du reste infiniment probable que la sainte Vierge, que nous retrouvons sur le Calvaire, a suivi partout son divin Fils.

Il y avait autrefois en ce lieu une église dédiée à Notre-Dame des Douleurs et confiée à la garde de religieuses [1]. Elle a été rebâtie par les Arméniens-unis, auxquels elle appartient aujourd'hui.

On croit que ce fut dans le carrefour voisin que les Juifs « forcèrent Simon de Cyrène, qui passait par là en revenant des champs, de porter la croix de Jésus. » (Matth., xv, 21.) Il était probablement entré par la porte d'Éphraïm, qui est à l'extrémité de cette rue. Selon la coutume romaine, ceux qui étaient condamnés à la croix devaient porter eux-mêmes l'instrument de leur supplice. Seulement, à cause de l'extrême affaiblissement de notre Sauveur, et peut-être aussi à cause de la compassion que témoigna Simon, on l'obligea à lui aider. La ville de Cyrène, appelée aujourd'hui Barca, est en Afrique ; elle était en partie habitée par des Juifs.

La Voie douloureuse monte ensuite vers l'ouest et passe devant une maison qui occupe, dit-on, l'emplacement de celle de sainte Vé-

1 Sanutus, lib. III, part. XIV, c. X. — D. Bernard, *Opus* . — D. Bonav., lib. *Medit. vitæ Christi*, c. LXXVII et LXXX. — Quaresm., t. II, p. 209.

ronique : ce lieu est marqué par une colonne renversée près du mur. Selon la tradition, une femme, touchée de compassion en voyant passer Jésus, lui présenta le voile blanc qu'elle portait sur la tête, afin qu'il pût essuyer son visage. Le Sauveur, pour récompenser cette bonne action, laissa l'empreinte de sa face sur ce voile qui, étant plié en trois, reçut trois fois cette divine image. Il existe plusieurs de ces images soit comme originales, soit comme copies, à Rome, à Gênes, à Vienne, à Jaën (Espagne), à Laon : naturellement elles sont différentes des saints suaires [1].

La septième station, ou celle de la seconde chute du Sauveur, est à une centaine de pas plus loin ; une colonne renversée en marque également la place.

Un peu plus loin, un ancien chapiteau enfoncé dans le mur désigne l'endroit où notre Sauveur, s'adressant aux femmes qui le suivaient en pleurant, leur dit : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. »

Au delà, en sortant de la ville, Jésus suivit un chemin qu'on ne peut plus reconnaître aujourd'hui parce qu'il est couvert de maisons. Sa troisième chute se fit non loin du Calvaire.

Le Golgotha, ou *lieu du crâne* (*Calvariæ locus*), et les lieux immédiatement adjacents où se sont passées les dernières scènes de la Passion, sont tous compris dans l'enceinte actuelle de l'église du Saint-Sépulcre. Entrons maintenant dans cette enceinte sacrée ; c'est là que nous achèverons le douloureux récit de la Passion de Jésus-Christ.

Il est infiniment pénible au pèlerin chrétien qui visite ces saints lieux de devoir être continuellement armé contre le doute, l'incrédulité et la discussion, au lieu de s'abandonner tout entier aux douces impressions de son âme ; comme le voyageur qui parcourt le désert, il doit porter cent fois la main à ses armes pour repousser les attaques incessantes des ennemis qui l'entourent. Les débris de vingt peuples, qui n'ont jamais quitté la ville sainte, se disputent depuis

[1] Il existe plusieurs copies de la *Véronique* de Rome. Voir au sujet de la vraie image Papebroch., Mai, t. VII, p. 356, n. 126, et les *Notes* de Chastelain sur le *Mart. rom.*, p. 201. — Voir aussi Rohault de Fleury, c. v.

Dante parle du *Volto santo* au moment où il voit saint Bernard implorer en sa faveur l'assistance de la sainte Vierge. (Dante, canto XXXI.)

deux mille ans la possession d'un tombeau ; et des nouveaux venus, des hommes sans passé comme sans avenir, viennent chaque jour de l'Occident pour dire sans examen, sans étude, sans raison : « Ce tombeau, ce Calvaire, sont apocryphes. » Il est si facile d'être savant de la sorte, qu'il faut peu s'étonner qu'il y en ait tant.

L'authenticité des Saints Lieux est depuis longtemps établie ; mais, puisqu'on nie si souvent, il ne faut pas se lasser d'affirmer ; il y a tant de gens qui oublient, ou qui croient que c'est parce que les hommes de foi n'ont pas de preuves qu'ils ne répondent point !

Que résulte-t-il du doute qu'on jette dans les esprits ? Ce que nous voyons : l'indifférence pour les Saints Lieux, leur abandon, et la perte successive de tous les sanctuaires.

Citons encore, à ce sujet, les belles paroles de M. de Chateaubriand :

« Les premiers voyageurs étaient bien heureux : ils n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques, premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lecteurs la religion, qui ne dispute jamais avec la vérité ; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et l'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre Sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile ? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre, qui veut nous faire passer pour habiles en nous rendant dédaigneux[1]. »

[1] *Itinéraire*, t. II.

CHAPITRE XXIII

SANCTUAIRES DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE
LEUR AUTHENTICITÉ
DERNIERS MOMENTS DE LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR

Série de quarante évêques depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à Constantin le Grand. — Eusèbe, témoin oculaire, raconte comment on a découvert et orné le Saint-Sépulcre et le Calvaire. — Lettre de Constantin à l'évêque Macaire. — Sainte Hélène à Jérusalem. — Invention de la vraie croix, du titre, des clous et de l'éponge. — Authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. — Coup d'œil historique sur l'église du Saint-Sépulcre. — Incendie de 1808. — Chapelle de l'Apparition. — Fragment de la colonne de la flagellation. — Les sept arceaux de la Vierge. — Prison de Notre-Seigneur. — Pratiques superstitieuses. — Chapelle de Saint-Longin ; la sainte Lance. — Chapelle de la Division des vêtements. — Tuniques de Trèves et d'Argenteuil. — Chapelles de Sainte-Hélène et de l'Invention de la Sainte-Croix. — L'archiduc Ferdinand-Maximilien et l'empereur François-Joseph. — Chapelle de la Colonne d'Impropère. — Le Calvaire. — Chapelles du Crucifiement et de la Plantation de la Croix. — Dernières stations du Chemin de la Croix. —*Perizonium.* — Blasphèmes des Juifs. — Les deux Larrons. — Chapelle de Notre-Dame des Douleurs. — Mort de Jésus. — Miracles. — La fente du rocher. — Pierre de l'Onction. — Le saint Sang. — La chapelle de l'Ange. — Le saint Sépulcre. — La Résurrection. — Apparition de Jésus à sa Mère et à Marie-Madeleine.

Nous avons vu qu'après la mort de Jésus-Christ, saint Jacques le Mineur fut établi évêque de Jérusalem. Quand vint *le temps de fuir* annoncé par Jésus-Christ (Matth., xxiv, 16), les chrétiens, sous la conduite de leur évêque Siméon, qui avait succédé à saint Jacques, se retirèrent au delà du Jourdain pour laisser passer la colère de Dieu, et revinrent, après le passage de Titus, prendre possession des ruines de Jérusalem et du tombeau du Sauveur [1]. Ils gardèrent les saints lieux pendant les temps de persécution ; et ce qui prouve que ce poste était dangereux, mais aussi qu'il ne fut pas abandonné, c'est

[1] Eus., *Hist. eccl.*, III, v.

que, pendant un espace de trente années, c'est-à-dire depuis la mort de saint Siméon jusqu'au règne d'Adrien, il y eut treize évêques sur le siége de Jérusalem : c'étaient tous des Juifs convertis au christianisme [1].

Marc, seizième évêque de Jérusalem, commença la série des gentils : un décret d'Adrien frappait les chrétiens qui avaient appartenu au judaïsme. Nous retrouvons dans la *Chronique* d'Eusèbe les noms de quatorze évêques qui se succédèrent alors pendant cinquante ans jusqu'à l'épiscopat de saint Narcisse, qui fut un des présidents du concile de Césarée, tenu en 195 [2].

Admettre que tous ces évêques qui, sans interruption, ont habité la sainte cité, ainsi que les fidèles confiés à leurs soins, avaient perdu le souvenir du Calvaire, c'est non-seulement faire voir que l'on ne comprend pas le sentiment religieux, mais c'est rejeter l'évidence. Saint Narcisse calomnié se retira au désert; pendant son exil volontaire, trois évêques gouvernèrent son Église. On le croyait mort, lorsqu'on le vit rentrer à Jérusalem aux acclamations de tous; mais, comme il était trop âgé pour gouverner seul son Église, Alexandre, évêque de Cappadoce, lui fut donné, avec le consentement de tous les évêques, pour coadjuteur [3]. Saint Alexandre, chargé de fers, mourut dans les prisons de Césarée, sous le règne de Décius, après avoir occupé pendant trente-neuf ans le siége de Jérusalem.

Nous voyons ensuite sur le mont Sion Mazabane, Hyménée, qui enseigne l'Évangile à la légion thébéenne commandée par saint Maurice, puis Zambda, Herman, et enfin Macaire, qui était évêque de Jérusalem lorsque Constantin monta sur le trône. Une des premières pensées de l'empereur fut de retrouver le tombeau de notre Sauveur, si indignement profané par les païens, et de l'honorer autant qu'il avait été méprisé auparavant; les travaux furent commencés en 326.

Mais ici laissons parler un témoin oculaire des travaux faits par Constantin : voici comment s'exprime Eusèbe, évêque de Césarée,

[1] Eus., lib. III, cap. xxxv ; et lib. IV, v. L'auteur de l'*Epitome des guerres sacrées* dit que déjà, en l'année 119, les chrétiens obtinrent la faculté de bâtir des églises sur les lieux saints. (Henr. Canis., t. VI.)

[2] Eus., lib. V, cap. xii.

[3] *Idem*, lib. VI, cap. x et xi.

qui a assisté à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, faite en l'année 335 :

« Il y avait longtemps que les impies, ou plutôt les démons, qui se servaient de leurs mains, avaient tâché d'abolir le monument d'où un ange, descendu du ciel et tout éclatant de lumière, avait roulé une pierre, et avait en même temps levé la pierre de l'incrédulité de dessus les cœurs durs et insensibles de ceux qui croyaient que le Sauveur était encore couché parmi les morts, quand il apprit aux femmes l'heureuse nouvelle de la résurrection. Ces impies et ces profanes s'étaient follement imaginé qu'ils enseveliraient la vérité de ce mystère sous le même amas de terres et de matières dont ils combleraient ce sacré tombeau. Y en ayant donc apporté une prodigieuse quantité, ils pavèrent la surface, et élevèrent au-dessus un tombeau propre à recevoir non les corps, mais les âmes. C'est ainsi que je parle d'une obscure caverne qu'ils bâtirent en l'honneur du démon de l'impureté sous le nom de Vénus. Ils y offrirent depuis d'exécrables sacrifices. Ces misérables n'avaient pas assez de sens pour juger qu'il n'est pas possible que le soleil tourne dans le ciel, et que l'on ne voie pas ses rayons de dessus la terre. La puissance du Sauveur avait déjà rempli la terre de son éclat, bien qu'elle éclairât les esprits, au lieu que le soleil n'éclaire que les corps. Cependant les desseins que les profanes et les impies ont faits contre la vérité ont réussi durant quelque temps, et il ne s'est trouvé ni gouverneur de province, ni général d'armée, ni empereur, enfin il ne s'est trouvé que le seul Constantin qui ait été capable de lever ce scandale et d'abolir cette abomination. Ce prince, si agréable à Dieu et si for rempli de son esprit, ne pouvant souffrir sans une extrême indignation qu'un lieu si saint eût été couvert d'ordures, et comme enseveli dans l'oubli par un effet de l'artifice des ennemis de la foi, commanda de le nettoyer, à dessein de le rendre le plus éclatant et le plus magnifique qu'il y eût sous le soleil. Il n'eut pas sitôt donné cet ordre, que les édifices que la tromperie avait élevés et que la superstition avait consacrée au culte des démons furent rasés, et que ce culte fut aboli.

« L'empereur ne se contenta pas d'avoir abattu le temple de l'idole de l'impureté. Il en fit jeter fort loin les démolitions, et commanda même de creuser la terre qui avait été souillée par l'impiété des sacrifices, et de la porter ailleurs.

« Ces ordres n'eurent pas été sitôt exécutés, et on n'eut pas sitôt creusé jusqu'à l'ancienne hauteur de la terre, que l'on vit, contre toute sorte d'attente, le très-saint et très-auguste tombeau d'où le Sauveur était autrefois ressuscité ; et l'on admira, dans la découverte de ce sanctuaire, la plus fidèle et la plus vive image que l'on eût jamais pu désirer du mystère de la glorieuse résurrection.

« Constantin donna à l'heure même les ordres nécessaires pour bâtir une magnifique église proche du lieu où était le saint sépulcre, et ordonna aux gouverneurs des provinces de fournir les sommes dont on aurait besoin pour cet effet. Il écrivit pour le même sujet à l'évêque de Jérusalem et appuya fortement par sa lettre la doctrine de la foi.

« LETTRE DE CONSTANTIN A MACAIRE, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM

« La grâce que le Seigneur nous a faite est si extraordinaire et si admirable, qu'il n'y a point de paroles qui la puissent dignement exprimer. En effet, qu'y a-t-il de si admirable que l'ordre de la Providence par lequel il a caché sous terre durant un si long espace de temps le monument de sa passion, jusqu'à ce que l'ennemi de la piété eût été vaincu et que ses serviteurs eussent été mis en liberté ? Il me semble que, quand on assemblerait tout ce qu'il y a de savants et d'orateurs dans le monde, ils ne pourraient jamais rien dire qui approchât de la grandeur de ce miracle, parce qu'il est autant au-dessus de toute créance que la sagesse éternelle est au-dessus de la raison. C'est pourquoi je me propose d'exciter tous les peuples à embrasser la religion avec une ardeur égale à l'éclat des événements merveilleux par lesquels la vérité et la foi sont confirmées de jour en jour. Je ne doute point que, comme ce dessein-là que j'ai est connu de tout le monde, vous ne soyez très-persuadé que je n'ai point de plus forte passion que d'embellir par de magnifiques bâtiments ce lieu, qui, étant déjà saint, a été encore sanctifié par les marques de la passion du Sauveur, et qui a été déchargé, par la volonté de Dieu et par mes soins, du poids d'une idole dont il avait été chargé.

« Je remets à votre prudence de prendre les soins nécessaires pour faire en sorte que les édifices surpassent en grandeur et en beauté tout ce qu'il y a de beau et de grand au reste du monde.

J'ai donné charge à notre très-cher Dracilien, vicaire des préfets du prétoire et gouverneur de la province, d'employer suivant vos ordres les plus excellents ouvriers à élever les murailles. Mandez-moi quels marbres et quelles colonnes vous désirez, afin que je les fasse conduire.

« Je serai bien aise de savoir si vous jugez à propos que l'église doive être lambrissée, ou non ; car, si elle doit être lambrissée, on y pourra mettre de l'or. Faites savoir au plus tôt aux officiers que je vous ai nommés le nombre des ouvriers, et les sommes d'argent qui seront nécessaires, et les marbres, et les colonnes, et les ornements qui seront les plus beaux et les plus riches, afin que j'en sois promptement informé. Je prie Dieu, mon très-cher père, qu'il vous conserve. »

« Le projet contenu dans cette lettre, ajoute Eusèbe, fut suivi d'une prompte exécution, et l'on éleva incontinent après, proche du sépulcre du Sauveur, une nouvelle Jérusalem, vis-à-vis du lieu où avait été autrefois l'ancienne, dont Dieu avait permis la ruine en haine de l'impiété de ses habitants. L'empereur éleva contre elle un trophée pour conserver la mémoire de la victoire remportée par le Sauveur sur la mort que cette ville sacrilége lui avait fait souffrir. Cette église bâtie par Constantin est peut-être la nouvelle Jérusalem prédite par les prophètes et honorée du témoignage des Livres saints. Le tombeau près duquel l'ange avait autrefois annoncé le mystère de la résurrection fut avant toutes choses enrichi de divers ornements.

« La magnificence de l'empereur parut d'abord dans la beauté des colonnes et des autres ornements dont il fit embellir le monument de la résurrection de notre Maître.

« On allait de ce tombeau à une place de vaste étendue, pavée de belles pierres et embellie de trois galeries élevées à trois des côtés.

« L'église fut bâtie au côté opposé au tombeau et exposé à l'orient. C'est un ouvrage admirable pour sa hauteur, sa longueur et sa largeur. Le dedans était revêtu de marbre de diverses couleurs, et le dessous paré de pierres si polies et si bien jointes, qu'elles ne cédaient guère au marbre en beauté. Le comble fut couvert de plomb, afin qu'il résistât plus aisément aux pluies de l'hiver. Le dedans fut

lambrissé de menuiserie, et le lambris couvert d'un or qui jetait un merveilleux éclat dans toute l'église.

« Il y avait aux deux côtés de l'église deux galeries, une basse et une haute, de même longueur que l'église même, dont le dedans de la couverture était lambrissé et doré comme le reste. A l'endroit du portail et au dehors étaient soutenues de hautes colonnes, et au dedans elles n'étaient appuyées que sur des bases carrées, embellies de quantité d'ornements. Il y avait trois portes du côté d'orient.

« Vis-à-vis de ces trois portes était comme un hémisphère, qui est la partie principale de tout l'édifice. Il était entouré d'autant de colonnes qu'il y a d'apôtres. Au haut de chaque colonne, il y avait de grandes corbeilles d'argent que l'empereur avait données en l'honneur de ces douze saints, et qu'il avait consacrées à Dieu.

« En sortant de l'église, on trouvait une grande place, aux deux côtés de laquelle il y avait deux galeries, et au bout la porte de la place, qui répondait sur une autre place beaucoup plus grande, où se tenait le marché et d'où l'on découvrait avec admiration la beauté de tous ces bâtiments.

« Cette église si magnifique ayant été élevée pour servir de monument à la résurrection glorieuse du Sauveur, elle fut embellie de présents d'or, d'argent et de pierres précieuses, dont je n'ai pas le loisir de décrire la multitude ni la beauté [1]. »

On peut voir dans le récit d'Eusèbe combien fut grande la joie des chrétiens lorsque le tombeau du Sauveur apparut à leurs yeux : il avait été si longtemps au pouvoir des païens, qu'ils ne savaient pas dans quel état ils le retrouveraient.

On demandera sans doute comment ils firent pour reconnaître que c'était le sépulcre de Jésus-Christ. Je répondrai à ceux qui n'admettent pas que, pour une aussi sainte entreprise, ils étaient dirigés par l'esprit de Dieu, qu'ils avaient premièrement la tradition des fidèles; secondement l'Évangile, qui dit que le monument dans lequel on mit Jésus-Christ était tout près du Calvaire (Jean, XIX, 41);

1 Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. III, traduction de M. Cousin, président de la cour des monnaies. Paris, 1675.

troisièmement, qu'il n'y a aucun autre sépulcre autour de Golgotha, excepté celui qu'on appelle le tombeau de Joseph d'Arimathie, dont je parlerai dans le chapitre suivant ; mais le tombeau de Joseph est plus éloigné du Calvaire, et il est à plusieurs niches, tandis que celui de notre Sauveur n'en avait qu'une. *C'était un sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait été mis.* (Jean, XIX, 41.) Il était neuf, non-seulement en ce sens que personne n'avait été mis dans la même cellule, ce qui n'avait jamais lieu chez les Juifs, mais parce qu'aucun autre sépulcre n'avait été creusé dans le même rocher. Ainsi il était impossible de se méprendre sur le tombeau de Jésus-Christ.

Indépendamment de ces preuves, qui sont de toute évidence, nous avons les temples et les statues d'Adrien, qui, pendant cent quatre-vingts ans, ont marqué d'une manière si providentielle la place du Calvaire et du saint sépulcre. Cette preuve est si forte, qu'on n'a pu chercher à l'atténuer qu'en disant que les auteurs contemporains n'ont pas parlé de ce fait. Mais ceux qui ont renversé ces temples et ces statues, et qui nous en parlent avec tant de détails et de précision, n'étaient-ils pas des auteurs contemporains [1] ?... On a dit aussi que ce fut sur la place où s'était trouvé l'ancien sanctuaire des Juifs qu'Adrien fit élever un temple à Jupiter *Capitolin* [2] ; ce qui est loin de prouver qu'il n'en ait pas élevé sur les sanctuaires des chrétiens.

La pieuse mère de Constantin s'était rendue elle-même à Jérusalem, malgré son grand âge (elle avait quatre-vingts ans), pour exécuter les ordres de son fils.

L'année 335, on célébra la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, appelée *Martyrium* (témoignage), comme nous le voyons par les paroles de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui, douze ans après, prêchant dans le même lieu, disait : « Ce temple ne porte pas le nom

1 Voici comment en parle saint Jérôme, qui est venu en Palestine cinquante ans après ces événements : « Ab Adriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur, existimantibus persecutionis auctoribus quod tollerent nobis fidem resurrectionis et crucis, si loca sancta per idola polluissent. » (Hieron., *ad Paulin.*, p. 102. Bâle, 1537. *Epist.* XIII.) — Voyez : Eusèb., *Vie de Const.*, liv. III, ch. XXV. — Sozom., liv. II, ch. XI. — Niceph., liv. VIII, ch. XXVIII. — Alexand. mon., *Homél. de l'invent. de la sainte Croix.* — S. Paulin, *Ep.* XXXI.

2 Munk, *Palestine*, p. 606.

d'église comme les autres, mais il est appelé Témoignage, comme le prophète l'avait prédit [1]. »

Il avait fallu neuf ans pour bâtir ce temple, et la dédicace en fut célébrée avec une pompe extraordinaire, au milieu d'un immense concours de fidèles et d'un grand nombre d'évêques alors réunis en concile à Jérusalem [2]. Eusèbe nous a donné, dans plusieurs de ses ouvrages, les détails les plus circonstanciés comme les plus authentiques sur tout ce qui se fit alors pour honorer les monuments de la passion de Notre-Seigneur [3].

D'autres auteurs non moins dignes de foi, qui ont vécu dans le même siècle, tels que Cyrille, évêque de Jérusalem, année 315 [4]; Théodoret, évêque de Cyr, 393 [5], saint Jérôme, 331 [6], et plusieurs autres [7], ont tous confirmé les mêmes faits. Quand on peut s'appuyer sur de pareils témoignages, on peut aussi ne pas s'inquiéter de ces hommes qui viennent après quinze siècles, apprendre aux habitants étonnés de Jérusalem qu'il n'y a plus ni Calvaire ni saint sépulcre; que le temps a tout emporté. Il faut pourtant que les traditions des chrétiens à Jérusalem soient bien établies pour que Gibbon ait été obligé d'en convenir. « Ils fixèrent, dit-il, par une tradition *non douteuse* la scène de chaque événement mémorable [8]. »

Si les chrétiens, avant Constantin, savaient où étaient ces saints lieux, ils s'en tenaient éloignés, ne voulant pas que l'on pût dire qu'ils y allaient adorer les statues de Vénus et de Jupiter.

Dans les fouilles qui furent faites autour du Calvaire, sainte Hélène retrouva la *vraie croix*, qui avait été jetée en bas du Golgotha et enfouie dans la terre avec tout ce qui avait servi au crucifiement, comme cela se pratiquait chez les Juifs. Sainte Hélène, après avoir consulté les souvenirs des habitants, ou plutôt inspirée du

1 Saint Cyr., *Cat. XVI, Illum.*

2 Arius a assisté à ce concile et à la dédicace de l'église. Athan., *Apol.*, II; Sozom., l. II, c. xxv.

3 Consulter ses ouvrages : *Vie de Constantin*, *Hist. de l'Église*, et *Description des villes et lieux de l'Écriture sainte.*

4 *Catéchèses*, 1-10-13.

5 *Histoire ecclésiastique.*

6 *Épître à Paulin et à Rufin.*

7 Voir Socrate, Nicéphore, Sévère, Sozomène, et l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.*

8 Gibbon, t. IV, p. 101.

ciel [1], fit faire les recherches dans la partie orientale du Calvaire. Pendant ce temps, la pieuse impératrice était en prière, et, s'agenouillant au même lieu, elle dit ces paroles : « Voici la place du combat ; mais où donc gît le signe de la victoire ? Je cherche l'étendard du salut et ne le trouve point. Quoi ! je suis sur le trône, et la croix du Seigneur est couchée dans la poussière ! Je demeure dans les palais, et l'instrument du triomphe du Christ est enseveli sous les ruines !... Comment me croirai-je rachetée, si le signe de la rédemption est celé à tous les yeux ? Démon, esprit malheureux, c'est toi qui caches la puissante épée qui t'a frappé ; mais Isaac a bien su débarrrasser des sources que des étrangers avaient obstruées, et n'a pas permis qu'elles demeurassent dans l'oubli : qu'on enlève donc ces ruines, afin que la source de vie apparaisse ; qu'on mette au grand jour le cimeterre qui a coupé la tête du véritable Goliath ; que le sein de la terre s'ouvre, afin que l'instrument du salut brille à tous les yeux ! Père du mensonge, tu nous caches le bois très-saint dans l'espoir de nous vaincre encore ; mais Marie t'a abattu, elle a donné le jour au triomphateur, et, sans cesser d'être vierge, elle est devenue mère de celui qui t'a subjugué du haut de la croix. Tu seras vaincu de même aujourd'hui, et une autre femme dévoilera tes embûches [2]. »

Les ouvriers, qui travaillaient avec une sainte ardeur, trouvèrent enfin, au fond d'une grotte profonde, ou plutôt d'une ancienne citerne, trois croix, le titre, l'éponge et les clous. Mais le titre était détaché, et on ne pouvait reconnaître la croix du Sauveur : sainte Hélène consulta l'évêque Macaire, qui ordonna des prières publiques pour obtenir de Dieu qu'il fît connaître la vraie croix.

« Dans ce temps-là, dit Rufin, il y avait à Jérusalem une femme connue de la ville entière, gravement malade et réduite à la dernière extrémité. Ce fut vers sa maison que s'acheminèrent l'évêque et l'impératrice avec les croix nouvellement trouvées. S'approchant du lit de la moribonde, Macaire s'agenouilla et s'écria : « Dieu tout-puissant, qui avez daigné sauver le genre humain par le supplice de la croix qu'a enduré votre Fils unique, et qui avez allumé dans le cœur de votre servante l'ardent désir de retrouver l'instrument

[1] Voir Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, liv. X, c. VII ; Nicéphore, liv. VIII, c. XXIX.
[2] Ambr., *Concion. in obitu Theodosii Sen.*, Aug., n. 43.

sacré auquel le salut du monde a été suspendu, faites-nous connaître d'une manière évidente laquelle de ces trois croix a servi au triomphe du Sauveur, et permettez que la femme expirante ici couchée revienne à la vie des portes de la mort aussitôt que le bois salutaire l'aura touchée [1]. »

Le saint évêque fit toucher alors successivement les trois croix à la malade. A l'attouchement de la dernière, la malade fut instantanément guérie, de telle sorte qu'elle se mit à parcourir sa maison à la vue des assistants, louant et glorifiant le Seigneur, aussi forte et robuste que si jamais elle n'eût été souffrante.

Le même jour, saint Macaire rencontra un mort qu'une grande foule de monde accompagnait au cimetière ; il fit arrêter ceux qui le portaient, et toucha inutilement le cadavre avec deux des croix. Aussitôt qu'on eut approché celle du Sauveur, le mort ressuscita [2].

Sainte Hélène envoya une partie de la vraie croix à son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, et la fit porter devant lui à la guerre ; une autre fut envoyée à Rome pour l'église qu'elle y fonda sous le nom de de *Sainte-Croix de Jérusalem*, où elle se trouve encore aujourd'hui, avec le titre qui avait été placé sur la croix du Sauveur [3].

La plus grande partie de la vraie croix demeura à Jérusalem dans l'église de la *Résurrection* ou du Saint-Sépulcre, qu'on appelle aussi basilique de la Sainte-Croix, et elle fut confiée à la garde de l'évêque Macaire.

Sous le règne d'Héraclius, Cosroès II s'empara de la ville sainte, pilla les églises et emporta la croix du Sauveur.

Après dix ans de revers, Héraclius battit le roi de Perse, délivra

1 Rufinus, *Additamenta ad Hist. Eusebii*, cap. III.

2 Parmi les preuves nombreuses que nous avons de la manière dont se fit l'invention de la sainte croix et des miracles qui l'ont accompagnée, j'indiquerai le témoignage de trois auteurs contemporains de cet événement : une lettre de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, à l'empereur Constance, fils de Constantin le Grand ; un passage de la *Chronique* d'Eusèbe, évêque de Césarée, et un autre où il rappelle les miracles qui ont eu lieu de son temps au tombeau du Sauveur et au Calvaire (Montfaucon, *Pr. ad Euseb. Comm. in Psal.*, c. III, n. 6) ; et une *Lettre* du pape Eusèbe rapportée par Gratien, *de Consecrat.*, dist. 3. Voyez également saint Paulin, *Epist.* XXXI ; Tillemont, t. VII, p. 5, etc. — Le *Bréviaire romain* ne parle que de la première guérison. (*In festo Inventionis S. Crucis, die 3a Maii.*)

3 Juste Lipse, l. *de Cruce;* Bozius, *de Cruce*, lib. I, cap. II.

les chrétiens emmenés en captivité, et obligea le successeur de Cosroès à rendre la vraie croix, que l'empereur ramena à Jérusalem comme le plus beau trophée de ses victoires. Il la porta lui-même sur ses épaules jusque sur le Calvaire, à travers les rues de Jérusalem, ayant les pieds nus, suivi de ses soldats et d'un peuple immense, qui répandaient des larmes de joie. Ce fut là l'origine de la fête de l'Exaltation de la sainte croix que l'Église célèbre le 14 septembre. Peu de temps après, la sainte croix fut envoyée à Constantinople à l'archevêque Sergius, et fut reportée à Jérusalem [1].

L'année 1099, lorsque les croisés entrèrent dans la ville sainte, un de leurs premiers soins fut de s'enquérir du bois sacré. Les chrétiens enfermés dans la ville l'avaient dérobé aux regards des musulmans [2]; mais il n'y en avait plus qu'une faible partie, puisque, selon l'expression d'Albert d'Aix, elle n'avait qu'une demi-aune de longueur. Son aspect excita les plus vifs transports parmi les pèlerins. *De cette chose*, dit une vieille chronique, *furent les chrétiens si joyeux comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ pendu dessus icelle* [3].

Peu après, nous voyons les guerriers chrétiens sortir de Jérusalem, ayant à leur tête le patriarche Arnould, qui portait la sainte croix : ce fut ainsi qu'ils marchèrent contre le calife du Caire, qui s'avançait vers Ascalon. Ils la portèrent depuis dans un grand nombre de batailles.

A la désastreuse journée d'Hittin, la sainte croix tomba au pouvoir de Saladin. Elle était portée par l'évêque de Ptolémaïde, qui, blessé mortellement, la laissa à l'évêque de Lydda ; celui-ci fut pris, ainsi que le roi et tous ceux qui la défendaient. Un auteur musulman raconte ainsi ce malheur : « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'*impies* (de chrétiens) se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les infidèles fléchissaient le genou et incli-

1 Quam diu autem crux manserit Constantinopoli, et quando et a quo revecta sit Hierosolymam non tradit Cedrenus. (Gretser, lib. I, 171.)

2 Tunc autem Domino placuit quod inventa est particula una de cruce dominica, quæ ab antiquo tempore in loco secreto occulta, nunc a quodam homine syro revelata fuit, qui cum patre suo eam olim absconderat et conservarat. Quam particulam in modum crucis reformatam, aurea et argentea fabrica velatam, ad dominicum sepulcrum, dehinc ad templum detulerunt. (Guil. Tyr., IX, 765. — Alb. d'Aix, VI, 38.)

3 Michaud, *Hist. des croisades*, t. I, liv. IV.

naient la tête. Ils disent que c'est le véritable bois où fut attaché le Dieu qu'ils adorent. Ils l'avaient enrichie d'or fin et de pierres brillantes ; ils la portaient les jours de grande solennité, et, lorsque leurs prêtres et leurs évêques la montraient au peuple, tous s'inclinaient avec respect. Ils regardaient comme leur premier devoir de la défendre ; la prise de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi ; rien ne put les consoler de cette perte[1]. »

Lorsque l'évêque de Salisbury visita la ville sainte au nom du roi Richard, Saladin lui montra le bois de la vraie croix[2].

Les historiens arabes racontent que les Francs et les Grecs voulurent racheter la sainte croix, et que Saladin leur répondit que le roi des Géorgiens en avait déjà offert inutilement deux cent mille pièces d'or[3].

Elle ne fut rendue aux chrétiens que trente-deux ans après, à la prise de Damiette.

Déjà plusieurs fragments en avaient été détachés, et depuis ce moment elle a été divisée à l'infini, de sorte qu'on en trouve aujourd'hui des parcelles dans tous les pays du monde[4].

La multiplicité des particules de la sainte croix a provoqué les railleries des hérétiques. Calvin a dit, entre autres, que trois cents hommes ne porteraient pas aujourd'hui les morceaux d'une croix qu'un seul homme a pu porter, et Luther assure qu'on bâtirait toute une maison avec les particules de la croix. Si on les avait pris au mot tous les deux, ils eussent été plus embarrassés que nous ne le sommes de prouver l'authenticité de nos reliques. Au reste, ils auraient eu sous les yeux la croix, telle qu'elle a été sur le Calvaire, rougie encore du sang du Fils de Dieu, que leur respect pour elle n'en eût pas été plus grand. C'est toujours l'argument d'Hérode aux mages : « Allez, informez-vous exactement de cet enfant, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer ; » c'est-à-dire : Montrez-nous les reliques de la vraie croix, afin que nous puissions les profaner et les détruire comme nous l'avons fait avec tant d'autres.

1 Emad-Eddin, *Bibl. des croisades*, t. IV, p. 195.

2 Gauthier Vinisauf, *Bibl. des crois.*, t. I, p. 724.

3 Boad., *de Vita Salad.*, c. CLXIV.

4 Voyez le *Mémoire sur les instruments de la Passion*, par M. Rohault de Fleury et la note F à la fin du volume.

Le catholique vénère le signe de sa rédemption sous quelque forme et sous quelque matière qu'il se présente à lui, et il a une dévotion particulière pour tout ce qui lui rappelle plus vivement la mort que son divin Rédempteur a voulu endurer pour les hommes. De là le désir que nous avons de visiter la Terre Sainte, ou de posséder des objets qui en viennent. L'Église n'a jamais eu à constater l'authenticité de tous les objets qui sont venus de Palestine : elle encourage par des indulgences la dévotion à ce qui a rapport à la mémoire du Sauveur, mais elle a aussi des règles sévères concernant l'authenticité des reliques. Si des voyageurs ont rapporté d'Orient des reliques douteuses, c'est sous leur propre responsabilité, et cela ne détruit nullement notre respect pour les véritables. L'intention évidente de ceux qui multiplient indéfiniment les particules de la sainte croix est de détruire tout sentiment de dévotion pour elles ; mais autant vaudrait-il dire : Il y a des évangiles apocryphes, donc il ne faut pas croire aux évangiles ; il y a des religions fausses, donc elles le sont toutes. Au reste, nous nous prosternons devant toutes les croix, quelle que soit la matière dont elles sont faites, parce que ce n'est pas la matière que nous vénérons, mais l'Homme-Dieu qui est mort sur la croix ; si nous avons une vénération plus grande pour la vraie croix, c'est parce qu'elle nous rappelle plus vivement la passion de Jésus-Christ et qu'elle a été teinte de son sang.

Nous disons ailleurs ce que sont devenus les clous de la Passion [1].

La sainte éponge est conservée à Rome. Avant son crucifiement, on avait voulu donner à notre Sauveur « du vin mêlé avec de la myrrhe ; mais il n'en prit point. » (Marc, xv, 23.) Cette boisson était aussi amère que du fiel, et c'est sans doute ce qu'a voulu expri-

[1] Voyez la note F à la fin du volume.

Il en est des clous comme des particules de la croix : Calvin, entre autres, compte quatorze ou quinze *vrais* clous. Au reste, les catholiques eux-mêmes les ont multipliés, mais voici de quelle manière. On limait les vrais clous, et on en faisait d'autres pareils aux premiers, en y mêlant un peu de cette limaille. Plusieurs villes s'estimaient heureuses d'en avoir, sachant fort bien comment ils avaient été faits. On peut voir que le vrai clou de Rome n'a plus de pointe : elle a été limée de la sorte. Saint Charles Borromée, qui, en fait de reliques, était d'une grande sévérité, ne s'est pas fait scrupule de distribuer des clous semblables à celui de Milan, après qu'ils avaient touché : ce fut un de ceux-là qu'il donna à Philippe II. (Consulter Grégoire de Tours, liv. I, *De glor. martyrum*. — Théodoret, liv. II, c. XVIII, *Hist. eccl.*)

mer saint Matthieu (xxvii, 34). Le Talmud dit qu'on donnait à ceux qu'on conduisait à la mort du vin mêlé d'encens pour les assoupir [1]; la myrrhe, au contraire, donne de la force [2] : il est probable qu'on a voulu en faire prendre à notre Sauveur dans la crainte que, par faiblesse, il ne succombât trop tôt.

Pendant qu'il était sur la croix, Jésus dit : *J'ai soif.* Un des tourments de ceux qui mouraient sur la croix était une soif ardente, occasionnée par la fièvre. « Comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en emplirent une éponge, et, l'environnant d'hysope, la lui présentèrent à la bouche. » (Jean, xix, 28, 29.) Les soldats romains avaient alternativement du vin et du vinaigre pour leur boisson ordinaire [3] : un des gardes, par pitié, lui tendit une éponge pleine de vinaigre.

Du temps d'Arculfe, la sainte éponge était conservée près de l'église du Saint-Sépulcre, avec le calice qu'on croyait être celui dont s'était servi notre Sauveur, et la sainte lance [4].

M. de Chateaubriand, tout en rapportant les preuves les plus irrécusables en faveur des Saints Lieux, puisées dans les ouvrages des anciens pèlerins, s'exprime ainsi :

« Parmi ces travaux, j'aurais choisi de préférence ceux des voyageurs protestant, à cause de l'esprit du siècle : nous sommes toujours prêts à rejeter aujourd'hui ce que nous croyons sortir d'une source trop religieuse. Malheureusement je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur le saint sépulcre dans Pococke, Shaw, Maundrell, Hasselquist et quelques autres [5]. »

Ce n'est pas notre faute si ces messieurs, ainsi que d'autres voyageurs beaucoup plus modernes, ont de la dévotion pour toute autre chose. On sait que *toutes* les communions chrétiennes avaient des

1 Sanhedrin, VI.

2 Apulée, *Metam.*, l. VIII.

3 Ulpien, xii, 38.

4 In platea quæ Martirium et Golgotha continuat, exedra est in qua calix Domini (Domini *non habet Ms. Lincoln.*) scriniolo reconditus, per operculi foramen tangi solet et osculari. Qui argenteus calix duas hinc et inde ansulas (habens) sextarii gallici mensuram capit, in quo est et illa spongia dominici potus ministra. Lancea militis inserta habetur in cruce lignea in porticu Martirii, cujus hastile in duas inter citum partes a tota veneratur civitate. (*De libro Arculfi*, dans le *Recueil de Voyages et de Mémoires*, t. IV, p. 797. — Comparez avec ce que j'ai dit du saint Gral, et ci-après.)

5 *Itinéraire*, t. II. part. IV.

représentants sur le théâtre de notre rédemption, excepté les protestants. Depuis peu d'années ils ont envoyé un évêque à Jérusalem : on pourrait croire qu'ils l'ont fait pour réparer un ancien oubli et s'unir à tous les autres pour vénérer les Saints Lieux ; nous verrons que *c'est au contraire pour séduire les catholiques qui les vénèrent.*

En attendant, c'est une véritable satisfaction pour nous de pouvoir dire que nous sommes plus heureux que M. de Chateaubriand : nous allons citer des témoignages que l'esprit du siècle récusera difficilement, à moins de récuser en même temps la science et la loyauté.

Voici d'abord un passage de M. le docteur de Schubert, qu'on ne trouvera pas trop long à raison de son intérêt.

« Tandis que nous nous tenions en face de l'église, la conversation s'engagea entre moi et un ami qui m'avait accompagné, sur les choses tant anciennes que nouvelles qui sont dignes de remarque dans l'église du Saint-Sépulcre et sur l'emplacement du sépulcre de Jésus-Christ.

« Dans cette partie-ci de la relation de mon voyage, il me paraît nécessaire de m'entendre avec mes lecteurs sur l'importance historique de cette église.

« Une circonstance sur laquelle se fondait principalement le doute qu'il fallût chercher l'emplacement du Golgotha et du saint sépulcre là où la dévotion des chrétiens les vénéra plus tard était que ces lieux se seraient trouvés dans l'intérieur des murs de la ville ; ce qui eût été en contradiction évidente avec l'Écriture, comme avec la disposition et les usages de la capitale des Juifs. Cette difficulté a été levée par les recherches sur la situation et la circonférence des murs de la ville au temps de Jésus-Christ ; car, par ces recherches, il a été démontré que le mur d'alors ne se dirigeait pas de la citadelle de David vers l'ouest, comme l'enceinte actuelle, mais de l'angle oriental de la citadelle contre le nord-est, puis du côté du nord, et enfin vers la porte actuelle de Damas [1]. D'après cette ancienne délimitation de la ville, tout cet angle occidental qui paraît à l'œil

[1] M. de Schubert renvoie au *plan* qui accompagne son ouvrage ; nous renvoyons au nôtre, qui est parfaitement conforme et qui est fait d'après un auteur protestant, M. le docteur Schultz. Un seul coup d'œil sur le plan fera comprendre toutes ces indications.

comme une adjonction si contraire à la symétrie, et dans lequel se trouvent le couvent latin, la plus grande partie du couvent grec et l'église du Saint-Sépulcre, est en dehors des anciens murs, dont on remarque des restes incontestables près de la porte Judiciaire. Cette partie de la ville actuelle, dans laquelle, déjà du temps de Jésus-Christ, il y avait des maisons isolées de la nouvelle ville (Bezetha), qui étaient entourées de jardins, fut sans aucun doute, dans la suite, sous le règne de Claude, et par les soins d'Agrippa Ier, entourée d'un mur (qui était la troisième enceinte); ce changement de l'ancien contour de la ville n'eut lieu cependant que près de dix ans après le crucifiement de Jésus-Christ [1].

« Indépendamment de ces preuves purement négatives, qui écartent le doute, il y en a encore d'autres positives qui constatent l'authenticité du saint sépulcre et du Calvaire.

« L'amour, qui a des yeux si attentifs et si clairvoyants pour découvrir les vestiges du bien-aimé, eut bientôt reconnu et retrouvé l'emplacement du Golgotha, même au milieu des ruines, après la destruction de Jérusalem par Titus. Le petit troupeau intimidé des disciples, comme avec les ailes de la colombe, « qui connaît le chemin de la patrie, » visita maintes fois ce lieu sanctifié, et y célébra le souvenir de la plus grande des victoires.

« L'empereur Adrien, qui avait une intelligence si cultivée (mais la haute culture ne protége point contre le mauvais vouloir envers la simplicité du christianisme), voulant mettre un terme aux pèlerinages que les Nazaréens faisaient au Golgotha, qui appartenait alors à *Ælia Capitolina*, fit bâtir, soixante ans après la destruction de Jérusalem, un temple de Vénus à l'endroit où Jésus avait été crucifié; au-dessus du rocher dans lequel avait été taillé le saint sépulcre s'élevait une statue de Jupiter [2]. Les impuretés du culte de Vénus avaient sans doute éloigné les colombes du désert, habituées à l'air pur du ciel; cependant, cette fois encore, comme cela arrive si souvent, ce fut la haine au lieu de l'amour qui prépara les voies. Deux siècles s'étaient à peine écoulés (c'était l'année 326 après Jésus-Christ) lorsque l'impératrice Hélène, faisant son pèlerinage et étant

[1] K. von Raumer, p. 356 et 357, et particulièrement la note 237 de la 2e édition.
[2] Hieron. (*ep. ad Paulin.* Ed. Vallars. I, 321.) Rufini *Hist. eccles.*, 1, 7; M. v. Raumer, p. 297.

à Jérusalem[1] avec des pleins pouvoirs pour exécuter la volonté de son fils, l'empereur Constantin, chercha ces saints lieux pour les consacrer par des temples chrétiens ; alors ce furent précisément les restes de ces temples païens qui donnèrent des indices certains pour la direction des fouilles. Lorsque, après avoir enlevé les décombres, on trouva, au pied du rocher de Golgotha, la grotte du saint sépulcre exactement comme l'avaient dépeinte les récits des anciens âges ; lorsqu'elle fut purifiée au milieu des chants de triomphe des chrétiens, et consacrée de nouveau comme lieu de dévotion, alors l'architecture chrétienne se montra, pour sa première œuvre, pleine d'une juvénile beauté[2]. »

Ainsi s'exprime M. de Schubert. Un autre protestant, M. le docteur Schultz, après avoir fait les études les plus approfondies sur la topographie et l'histoire de Jérusalem, est amené à cette conclusion : « Si vous vouliez connaître mon sentiment, je dois dire que la tradition sur l'emplacement du saint sépulcre, d'après les circonstances que je viens de développer, me paraît digne de foi, et, comme tout porte du moins à me le faire croire, que l'église du Saint-Sépulcre marque la place qui s'appelait le Golgotha[3]. » Je reviendrai sur les preuves apportées par M. Schultz en parlant de l'enceinte qu'avait Jérusalem du temps de Jésus-Christ. On verra de la manière la plus évidente que tout l'espace occupé aujourd'hui par le quartier chrétien se trouvait alors hors de la ville, dans un angle rentrant du mur qui formait son enceinte extérieure.

Il faut lire dans les auteurs contemporains la joie des fidèles en voyant, après tant d'années de souffrances et d'humiliations, un temple si beau dédié à leur Dieu sur la montagne même où Jésus avait expiré dans les ignominies de la croix. Leurs yeux n'étaient pas accoutumés à tant de splendeur : le marbre, les pierres éclatantes, l'or et les colonnades, rien ne fut épargné pour embellir des lieux si chers.

La dédicace de ce temple dura huit jours, et les cantiques qu'on fera entendre sous ses voûtes sacrées n'auront plus de fin.

[1] Théodoret, I, 18; Raumer, *in der Anm.*, 60 a.
[2] G. v. Schubert, *Reise in das Morgenland*, vol. II, p. 502 et suiv.
[3] *Jérusalem*, p. 100.

Quoique l'ancien usage fût de n'élever qu'un seul autel dans une église, on en érigea trois dans celle du Saint-Sépulcre, l'un au midi, l'autre au nord, et le troisième au couchant. Il y en avait un autre en dehors du monument qui renferme le tombeau de notre Sauveur.

Sainte Hélène fit construire, suivant quelques historiens [1], un grand nombre d'églises en Palestine ; Eusèbe n'en nomme que six [2].

Ce fut l'an 614 que l'armée de Cosroès, renforcée par 26,000 Juifs qui ne respiraient que la vengeance, s'empara de Jérusalem : on dit que 90,000 chrétiens perdirent la vie dans cette occasion. L'église du Saint-Sépulcre fut entièrement ravagée, et la vraie croix enlevée, comme nous l'avons dit ailleurs [3].

Cosroès périt de la main de Siroès, son fils, qui fut contraint de rendre la vraie croix et la paix aux chrétiens. L'église du Saint-Sépulcre fut rétablie dans son ancienne magnificence : c'est la même qui fut visitée par l'évêque Arculfe, et dont Adamnanus nous a laissé la description [4].

La réédification de cette église est due au zèle et à l'activité de Modeste, abbé du couvent de Théodose (Deir-Dôffi), en Palestine, qui administra l'Église de Jérusalem pendant la captivité de Zacharie, et qui lui succéda. Modeste alla implorer la charité des fidèles à Ramla, à Tibériade, à Damas et dans tous les lieux voisins. Lorsque Jean, patriarche d'Alexandrie, apprit qu'on allait rebâtir l'église du Saint-Sépulcre, il envoya mille ouvriers, des provisions et des sommes considérables à Jérusalem, écrivant à Modeste combien il était peiné de ne pouvoir aller travailler lui-même à la maison de la résurrection du Sauveur [5]. Ce fut dans le temple construit par Modeste

1 Voir à la fin du volume la liste que nous en a donnée Nicéphore, note G.

2 Eusebius *in Oratione de laudibus Constantini.*

3 Hoc anno (614) circa mensem junium, malum nobis accidit perpetuo luctu prosequendum. Cum aliis quippe compluribus Orientis civitatibus, Hierusalem a Persis capta est, multis clericorum, monachorum, sanctimonialium et virginum millibus trucidatis. Incensum etiam Dominicum sepulcrum, et celeberrima Dei templa ; et, ut verbo dicam, pretiosa omnia destructa. Veneranda crucis ligna, cum sacris vasis innumeris, capiuntur a Persis, et Zacharias patriarcha captivus abducitur. Atque hæc omnia, non multa anni parte, nec toto mense, sed intra paucos dies contigere. (*Chron. Pasch.*, p. 385. — *Theoph. Chron. ad an. V Heraclii.*)

4 Adamnanus. *De locis sanctis.*

5 Leontius, apud *Baron., ad annum Christi* 614, n. 15, col. 261. — Papebroch.; *Vita S. Joannis*, n. 33.

que l'empereur Héraclius replaça la vraie croix le 14 septembre 629.

Le *Martyrium* ou la basilique de Constantin avait compris dans son enceinte tous les sanctuaires ; mais, lorsque Modeste en entreprit la restauration, il n'avait pas à sa disposition les richesses d'un empereur, il fut obligé de diviser son œuvre et il construisit des édifices moins grandioses sur chacun des principaux sanctuaires. C'est ainsi que quatre églises remplacèrent la basilique primitive.

1° L'église de la Résurrection ou Anastasis, qui renfermait le saint sépulcre ;

2° L'église du Golgotha bâtie sur le Calvaire ;

3° L'église de l'Invention-de-la-Croix, bâtie au lieu où fut trouvée la croix ;

4° L'église dédiée à la Vierge, bâtie probablement au-dessus de la Pierre de l'Onction.

Ces églises, naturellement fort rapprochées, étaient unies par des murs et attenantes à une cour pavée de marbre [1]. Elles subsistèrent jusqu'à l'année 1010, où elles furent détruites par Hakem.

Le calife Omar devint maître de Jérusalem en 637 ; cependant il permit aux chrétiens l'exercice de leur culte. Ils jouirent de cette faculté pendant près de quatre siècles, et ils ne crurent pas la payer trop cher en souffrant les avanies auxquelles ils furent continuellement exposés.

Omar donna aux chrétiens une lettre de franchise par laquelle il leur était accordé toute sécurité pour leurs personnes et leurs propriétés, et notamment pour toutes leurs églises [2].

Sophronius était alors patriarche de la ville sainte. Le calife, étant entré dans la ville, alla s'asseoir au milieu du temple de la Résurrection, et dit au patriarche : « Je veux prier. » Le patriarche répondit : « Empereur des croyants, prie où tu es. » Mais il dit : « Non. » Et, étant sorti du temple, il fit sa prière à la porte. Puis,

[1] *Les Églises de la Terre Sainte*, par M. le comte de Vogüé.

[2] Quum Omar cepisset Hierosolyma, scripsit civibus ejus libellum securitatis, cujus est hoc exemplum : *In nomine Dei misericordis miseratoris. Ab Omaro, filio Achittabi, populo urbis Æliæ conceditur securitas, tum personarum, tum liberorum, tum uxorum, tum facultatum, tum omnium templorum, ne destruantur, aut otiosa sint.* (Elmacin, cité par le Quien, *Oriens Christ.*, III, p. 278.)

s'asseyant, il dit au patriarche : « Si j'eusse prié dans le temple, les musulmans après moi s'en seraient emparés en disant : « Omar a prié là[1]. »

Au commencement du neuvième siècle, nous voyons Haroun-al-Raschid envoyer solennellement à Charlemagne les clefs du saint sépulcre ; ce que l'on peut considérer comme une véritable donation qu'il lui faisait de cette église.

Peu d'années après, le patriarche Thomas, profitant de la circonstance où les musulmans avaient abandonné la ville sainte, à cause de la famine qui la désolait, refit à neuf la grande coupole, qui menaçait ruine.

Hakem, l'insensé calife qui se faisait passer pour un dieu, excité par les Juifs d'Occident, qui lui firent dire que, s'il ne se hâtait de détruire les sanctuaires de Jérusalem, les armées chrétiennes iraient les délivrer et renverseraient son trône ; Hakem envoya le gouverneur de Ramleh dévaster les églises de la Résurrection, du Calvaire, de Sainte-Marie et de Sainte-Hélène. Le tombeau du Sauveur échappa seul à la fureur des démolisseurs. Des restaurations partielles furent commencées la même année, mais tous les travaux ne furent achevés que trente-sept ans après, sous l'empereur grec Constantin IX, surnommé *Monomaque*. Les constructions furent les mêmes que celles qui les avaient précédées, c'est-à-dire la grande rotonde ou église de la Résurrection et les trois églises mentionnées plus haut qui furent réduites à de plus petites proportions faute de secours. Elles restèrent ainsi jusqu'à l'arrivée des armées chrétiennes.

Tous les malheurs de la ville sainte ne la rendaient que plus vénérable aux fidèles, et les pèlerins affluaient de toutes les parties de la terre : « Le peuple fidèle était semblable, dit Guillaume de Tyr, à un malade dont les douleurs s'apaisent ou s'augmentent selon que le ciel est serein ou chargé d'orage[2]. »

Enfin, les croisés entrèrent à Jérusalem le 15 juillet 1099, et aussitôt Godefroid, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus au tombeau de notre Sauveur. Les guerriers chrétiens

1 Elmacin l. cit.
2 Guil. de Tyr, liv. I, ch. III.

imitèrent bientôt son exemple. « Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie autour du saint tombeau, la nuit commençait à tomber. Le silence régnait sur les places publiques et sur les remparts ; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence, et ces paroles d'Isaïe : *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle*[1] ! »

Les premières années de leur domination, les croisés avaient à se défendre contre trop d'ennemis pour pouvoir s'occuper de bâtisses aussi importantes que l'exigeait la restauration de nos sanctuaires. Dès qu'ils se furent affermis, ils commencèrent les travaux. Ils conservèrent une grande partie des constructions précédentes, mais ils voulurent réunir dans un seul édifice tous les sanctuaires abrités sous des chapelles séparées ; ces chapelles furent conservées, excepté celle de la Pierre de l'Onction : ils donnèrent à cet édifice la forme et l'étendue que nous voyons encore aujourd'hui[2].

Un siècle ne s'était pas écoulé que la ville sainte était retombée dans les mains des infidèles. Saladin fit son entrée triomphante à Jérusalem au commencement d'octobre 1187, et les chrétiens, au nombre de 100,000, après avoir arrosé de leurs larmes le saint sépulcre, le Calvaire, les rues de Jérusalem, qu'ils ne devaient plus revoir, sortirent de la ville : un auteur arabe dit que les larmes coulaient de leurs yeux *comme les pluies descendent des nuages*. Les croix furent abattues, traînées dans les rues, les cloches brisées, toutes les églises converties en mosquées, excepté celle du Saint-Sépulcre ; quatre prêtres latins seulement eurent la faculté de demeurer pour desservir cette église rachetée par les Syriens. « Quelques zélés musulmans, dit Emad-eddin, avaient conseillé à Saladin de détruire cette église, prétendant qu'une fois que le tombeau du Messie serait comblé et que la charrue aurait passé sur le sol de l'église, il n'y aurait plus de motif pour les chrétiens d'y venir en pèlerinage ; mais d'autres jugèrent plus convenable d'épargner ce monument religieux, parce que ce n'était pas l'église, mais le Cal-

[1] Michaud, *Hist. des crois*, t. I, suite du liv. IV.

[2] Sur les changements apportés à l'église du Saint-Sépulcre par les croisés, consultez surtout : *Guill. de Tyr*, liv. VIII ; — *La Citez de Jérusalem* ; — *Joh. Wirzburg* ; — *Quaresmius* ; — William, *Holy city* ; — *Les Églises de la Terre Sainte*, par le comte de Vogüé.

vaire et le tombeau qui excitaient la dévotion des chrétiens, et que, *lors même que la terre eût été jointe au ciel*, les nations chrétiennes n'auraient pas cessé d'affluer à Jérusalem. Ils firent observer que lorsque le calife Omar, dans le premier siècle de l'islamisme, se rendit maître de la ville sainte, il permit aux chrétiens d'y demeurer, et respecta l'église du Saint-Sépulcre [1]. »

Voilà donc ce que les musulmans pensaient de nos sanctuaires il y a sept siècles; et aujourd'hui il se trouve des chrétiens, plus mécréants que ces infidèles, qui font passer la charrue de leur scepticisme sur les lieux saints respectés par les califes [2] !

Vers le milieu du treizième siècle, les chrétiens profitant des discordes des musulmans, étaient rentrés à Jérusalem ; ils en relevaient les murs, réparaient les églises, et bénissaient le ciel de cette faveur inattendue. Mais une horde de barbares, chassés de leur territoire par les Mogols, vinrent plonger la ville sainte dans le deuil et la désolation : les Karesmiens (1244) commirent plus de profanations dans l'église du Saint-Sépulcre qu'on n'en avait vu aux plus mauvais jours marqués par la colère de Dieu [3].

Après avoir dévasté la ville sainte et ses environs, les Karesmiens marchèrent à la rencontre de l'armée chrétienne, qui s'était réunie à Gaza, et la défirent dans une bataille qui coûta la vie ou la liberté à plus de trente mille croisés. Ces barbares ne furent vaincus et dispersés que trois ans plus tard, sous les murs de Damas, par les armées du sultan d'Égypte et de tous les princes de la Syrie.

Cependant l'église du Saint-Sépulcre elle-même, dans son ensemble, échappa à la destruction ; mais quelques parties furent grandement endommagées. Elle fut convenablement restaurée dans les siècles suivants, jusqu'à ce que le duc Philippe de Bourgogne obtînt du sultan la permission de la renouveler entièrement dans la der-

1 *Bibl. des croisades*, IV[e] partie, p. 214.

2 Consultez, pour les documents de ce siècle et du siècle précédent, Baronius, t. XII, an. 1187, num. 7 et 9 ; — Saint Antonin, *Hist.*, II[e] part., tit. XVI.

3 Guillaume de Nangis dit que la Terre Sainte fut envahie *par une manière de gens qu'on appelle Gressains*. « Alors, continue-t-il, fu la prophecie David accomplie qui dist : Une gens viendront en ton héritage, ton temple gasteront de sang et de vilaines ordures, tes gens occiront et abandonneront aulx oiseaulx et aulx bestes, le sang espandront autour Jerusalem en si grant abondance comme une rivière. » (Voir les *Gestes de saint Louis* et l'*Hist.* de Matthieu Pâris.)

nière moitié du quinzième siècle [1]. Au commencement du dix-septième, elle fut restaurée par les deux patriarches Sophronius et Théophane [2]. L'année 1664, le patriarche Nectaire orna l'abside du Saint-Sépulcre et rebâtit le couvent grec [3].

La restauration qui se fit l'année 1719 mérite une attention particulière, parce que c'est la dernière qui a été faite jusqu'à l'incendie de 1808. Il importe de constater quel était l'état des choses à Jérusalem avant cette malheureuse époque.

La grande coupole de l'église du Saint-Sépulcre menaçait ruine ; le comte de Toulouse, sachant que Louis XIV avait eu l'intention de la reconstruire, se chargea d'exécuter ses volontés. Le marquis de Bonnac, ambassadeur de France à Constantinople, reçut l'ordre de solliciter un firman de la Porte ; il l'obtint à la condition qu'on délivrerait cent cinquante prisonniers musulmans : le grand vizir en avait demandé cinq cents. F. Marcel Ladoire, vicaire de Terre Sainte, se rendit à Jérusalem pour surveiller les travaux : c'est à la relation qu'il en a publiée que j'emprunte ce que je vais rapporter.

Le hatti-scherif du sultan porte en substance ce qui suit :

« Le marquis de Bonnac ayant fait un mémoire qui représente que la grande voûte de l'église du Camame (du Saint-Sépulcre) et quelques autres endroits menacent ruine depuis longtemps, que des ordres impériaux pour les réparer ont déjà été accordés sans avoir reçu leur exécution, et nous ayant demandé mon impérial commandement pour rebâtir ladite grande voûte et les autres lieux appartenant aux religieux francs, suivant que la loi le permet ; ayant trouvé inséré dans les registres des archives de mon sublime et impérial conseil qu'il aurait été expédié un ordre suprême du temps du viziriat de Mustapha-pacha, fils de Cupruli, l'an 1102, pour qu'on n'empêchât pas qu'en conformité des inquisitions et informations faites, on pût réparer les endroits qui menaçaient ruine au Camame, sans rien faire de plus, ni sans rien innover, ni changer de plus qu'il n'y avait dans le commencement ; et ayant aussi trouvé inséré qu'en

[1] . . . Qui quidem consensu soldani renovavit ecclesiam Sancti Sepulcri, et annuatim magnam gazam isti patriarchæ (Jacobo) transmisit. (Le Quien, *Oriens Christ.*, III, 516.)

[2] Sancti Sepulcri templum instaurandum suscepit (Sophronius V) ; Theophanes vero, successor ipsius, absolvit anno 1608. (Le Quien, *Oriens Christ.*, III, 517.)

[3] Le Quien, III, 521.

1103, qu'en 1109, qu'en 1123, on aurait derechef expédié des ordres impériaux pour qu'on n'empêchât pas la réparation de la voûte et autres lieux *appartenants en propre aux religieux francs*...; et ayant demandé là-dessus la sentence de la loi : le chef de la vérité, le mufti Abdoullah, a donné sa sentence par laquelle il dit que, suivant la loi, on ne peut l'empêcher ; et le savant d'entre les savants, Ahmed Mollah, kadi de Romélie, ayant donné un heurjet valable du consentement de tous les savants, gens de loi..., *permission a été accordée pour réparer ladite voûte et autres lieux appartenants en propre aux religieux latins, francs* [1], » etc.

Par ce firman, les Latins ont été autorisés à réparer le monument du Saint-Sépulcre, la grande coupole et le monastère des Franciscains.

Les Grecs et les Arméniens purent aussi réparer l'église de Saint-Constantin, la cuisine qui est au-dessous, appartenant aux religieux grecs, le grand clocher qui est hors de l'église, qui a été cédé anciennement aux Grecs, et l'église de Saint-Jacques, qui est à côté.

Lorsque, vingt-trois ans auparavant, en 1696, à la suite du firman obtenu par Louis XIV, les Franciscains avaient voulu réparer la même coupole, et qu'ils faisaient venir par Jaffa à Jérusalem le bois et les pierres nécessaires, on excita tellement le fanatisme des habitants qu'ils tuèrent huit hommes, quatre-vingts paires de bœufs qui servaient à transporter ces matériaux ; et deux religieux furent tellement maltraités, qu'ils en souffrirent toute leur vie.

Cette fois-ci, il leur serait arrivé pire encore si le pacha de Damas n'était venu camper sur le mont Sion avec un corps de troupes ; car trois cents Maugrabins furieux assiégèrent le couvent dans l'intention de massacrer tous les religieux. Le gouverneur de Jérusalem vint au secours du couvent, tua quelques-uns des assiégeants, en blessa un grand nombre et fit plusieurs prisonniers. Le lendemain il fit encore couper la tête à plusieurs d'entre eux, le pacha de Damas en fit autant, et l'ordre fut rétabli. Le mufti et le cadi, qui avaient eu une grande part à cette émeute, furent exilés. Pendant tout le temps que durèrent les travaux, le pacha de Damas laissa trois cents hommes à Jérusalem aux frais du couvent.

[1] La traduction de ce firman se trouve à la fin de l'ouvrage de Ladoire.

Les religieux eurent à supporter des dépenses énormes. Ils furent obligés de donner soixante et dix bourses (35,000 écus) aux quatre inspecteurs envoyés de Constantinople par le grand vizir, parce que, selon la remarque de Ladoire, *l'argent est un grand humanisant dans ce païs du Levant, aussi bien que dans le nôtre ;* ils eurent à défrayer leur suite nombreuse. Ils firent venir trente-cinq maîtres ouvriers de Constantinople; d'autres vinrent de Damas. Le nombre des ouvriers fut de cinq cents, plus cinquante chameliers armés et accompagnés de soldats qui surveillaient le transport des pièces de bois qu'on faisait venir de Jaffa.

Les inspecteurs de Constantinople étaient arrivés à Jérusalem le 25 mai 1719 ; le hatti-scherif fut lu le 1er juin, la pose de la première pierre se fit le 25 juillet, le monument du Saint-Sépulcre fut achevé le 16 septembre, et la grande coupole le 13 décembre de la même année.

Les Grecs, autorisés à démolir deux étages et demi du grand clocher, parce qu'ils menaçaient de s'écrouler, ne voulurent pas faire cette dépense et cédèrent leurs droits aux Franciscains, qui se chargèrent de cette démolition à condition que les pierres leur appartiendraient. Lorsque les pierres furent descendues aux frais des Franciscains, les Grecs en volèrent la moitié, plus une bonne partie de celles qui étaient venues de Jaffa.

Ladoire donne une description minutieuse de l'église du Saint-Sépulcre, telle qu'elle était alors. On conçoit que dans de pareilles circonstances on n'avait pu lui rendre son ancienne splendeur : on l'avait empêchée momentanément de tomber en ruine ; mais elle était demeurée dans les mêmes conditions d'humiliation et de dépérissement. Cependant, il en est ressorti une fois de plus ce fait incontestable, que *le Saint-Sépulcre, le monument qui le recouvre et la grande coupole, appartiennent aux Latins.*

Que l'on compare maintenant ce que je viens de dire, en m'appuyant sur des documents incontestables, avec les firmans rendus en 1852 et 1853, aux sollicitations du prince Menschikoff[1], on pourra se convaincre de la fausseté de chacune de leurs allégations.

[1] Voyez note H.

Déjà, à la fin du dernier siècle, plusieurs parties de l'église du Saint-Sépulcre étaient tellement endommagées, qu'on craignait de la voir s'affaisser. Il en sera toujours ainsi, aussi longtemps qu'elle ne pourra être rebâtie que partiellement : chaque communion répare aussi bien que mal le coin dont elle dispose quand il se présente un moment favorable, et s'inquiète peu du reste de l'édifice qui appartient à ses voisins. De la sorte, on y emploie dix fois plus d'argent, et il y a continuellement des parties caduques qui nuisent à tout l'édifice.

Lors de l'expédition française en Égypte, les Turcs de Jérusalem eurent peur, et les fortes têtes crurent naturellement que cette expédition avait été concertée avec les Franciscains de Terre Sainte, et que leurs couvents, approvisionnés de canons et de munitions, allaient tout à coup démasquer leurs batteries. C'est comme chez nous le premier jour d'une révolution ; il n'y a pas de séminaire, d'église, d'évêché, et même de couvent de femmes, qui ne soit un arsenal ennemi qu'il faut saccager et détruire. Les Turcs se précipitèrent sur le couvent de Saint-Sauveur ; et les religieux, au lieu de se défendre, se sauvèrent dans l'église du Saint-Sépulcre. Ils y furent poursuivis, et, sur leur refus d'ouvrir les portes, on allait faire venir des canons, s'il ne se fût trouvé un derviche qui harangua ces furibonds d'un lieu élevé, et leur fit comprendre que les moines étaient innocents. Je doute que ce derviche eût obtenu le même succès dans une capitale d'Europe.

Je suis arrivé à un des plus funestes moments de l'histoire de l'église du Saint-Sépulcre, c'est-à-dire à l'incendie de l'année 1808.

J'ai retrouvé dans le couvent de Saint-Jean, aux environs de Jérusalem, le P. Trifone Lopez, qui est en Palestine depuis quarante-quatre ans ; il a été témoin de l'incendie, et il m'en a raconté plusieurs circonstances. Pendant son récit, de grosses larmes se voyaient sur le bord de ses paupières.

Le R. P. de Géramb ayant publié une relation complète de ce malheureux événement faite par un témoin oculaire, je n'en citerai que ce peu de mots :

« Le feu a commencé pendant la nuit du 11 au 12 octobre 1808, dans la chapelle des Arméniens, sur une des galeries de l'église. Le sacristain des PP. Franciscains, chargé du soin des lampes pendant

la nuit, s'en aperçut le premier et appela au secours. Mais le feu avait déjà fait de tels progrès, il trouvait tant d'aliments, et les moyens de le combattre étaient si imparfaits, qu'il fallut dès le commencement renoncer à l'espoir de sauver un édifice pour lequel nous aurions exposé cent fois notre vie. Au bout de deux heures, le dôme s'écroula au-dessus du saint sépulcre, entraînant les galeries, une partie des murs, et écrasant les colonnes et les chapelles qui l'entouraient. On ne devint maître de l'incendie que longtemps après; personne n'a péri [1]. Voici ce qui a été sauvé : presque toute la façade, telle qu'on la voit aujourd'hui; la Pierre de l'Onction, le saint sépulcre : on a retrouvé dans cette chapelle jusqu'à un tableau peint sur toile; la chapelle de l'Ange est demeurée presque intacte; celle de Sainte-Marie-Magdeleine, la sacristie et le couvent des Franciscains. L'incendie ne s'est étendu que sur la moitié du Calvaire ; le lieu du crucifiement et le petit oratoire de Notre-Dame des Douleurs ont été épargnés, ainsi que les deux chapelles souterraines de Sainte-Hélène, de l'Invention de la Sainte Croix, celles de l'Impropère et de la Division des Vêtements [2]. »

Ce déplorable événement a été attribué à la malveillance, et on a accusé les Grecs et les Arméniens. Ce qui est certain, c'est qu'avant l'incendie les Arméniens n'avaient aucun droit dans l'église du Saint-Sépulcre ; qu'ils ne possédaient qu'une chapelle qui menaçait ruine, et qu'ils sollicitaient depuis longtemps l'autorisation de la reconstruire, autorisation que la Porte leur avait constamment refusée ; qu'ils ont beaucoup gagné à cet incendie, et que le feu a commencé dans leur chapelle, d'où il s'est communiqué à tout l'édifice. Les Grecs eux-mêmes rejettent l'odieux de ce crime sur les Arméniens [3].

Quant aux Grecs, voici comment en parle un écrivain consciencieux et parfaitement informé. « Le 12 octobre 1808, *le feu est mis à dessein par les Grecs* à la grande coupole du Saint-Sépulcre. Ils savaient que les ressources de Terre Sainte étaient fort réduites en ce moment, qu'elle ne pourrait en entreprendre la reconstruction, et qu'eux, en s'en chargeant, pourraient faire valoir à la copropriété

[1] On m'a assuré qu'un religieux arménien est resté dans les flammes.
[2] *Pèlerinage*, t. I, lettre XVI.
[3] *Description de la Ville sainte*, Moscou, 1837.

des prétentions qui n'avaient jamais été admises. On sait comment l'incendie dévora toute la partie du temple occupée par ces audacieux profanateurs, et comment il respecta, à la grande admiration de tous, les autres parties appartenant à nos religieux surpris et consternés ; on eût dit d'un jugement du feu, ménagé par le Christ, sur les légitimes gardiens de son tombeau [1]. »

Les catholiques ont immensément perdu à cet incendie. Les Pères de Terre Sainte, oubliés de l'Europe, ne purent relever l'église du Saint-Sépulcre. La Porte, foulant aux pieds toutes les règles de l'équité, accorda aux Grecs la permission de restaurer l'antique basilique qui ne leur appartenait pas. L'ambassadeur de France, le général Sébastiani, contrairement aux traditions de tous ses prédécesseurs, abandonna cette noble cause et ne sut pas défendre des droits sacrés et imprescriptibles. Le firman que M. de Latour-Maubourg sollicita ensuite arriva trop tard. Les ruines fumantes de l'édifice le plus vénéré de la catholicité furent abandonnées à un maçon grec de Constantinople, nomme Koméano Kalfa, qui les profana par des restaurations de mauvais goût, et détruisit ce qui avait été respecté par les flammes, entre autres l'édicule du saint sépulcre, afin de pouvoir y mettre des inscriptions grecques comme sceau du prétendu droit de propriété de ses coreligionnaires. Ce fut alors aussi que les Grecs brisèrent les tombeaux de Godefroid de Bouillon et de ses successeurs, et se couvrirent d'une honte dont ils ne pourront jamais se laver.

Les arrogantes prétentions des Grecs allèrent si loin, que lorsque nos religieux, à la suite du firman obtenu par M. de Latour-Maubourg, voulurent replacer la croix de Terre Sainte aux lieux où elle était avant l'incendie, et dans des sanctuaires qui leur avaient toujours appartenu, ils s'y opposèrent formellement, en déclarant que maintenant ces sanctuaires sont devenus leur propriété [2].

Sans qu'on veuille insister sur cette odieuse accusation d'incendiaires, qui ne repose que sur des suppositions, il est facile de voir cependant que ce qui s'est passé alors est tellement empreint d'injustice et de vandalisme, qu'il mérite et qu'il obtiendra une juste répara-

[1] Eugène Boré, *Question des Lieux Saints.*
[2] Scholz, 213.

tion. L'église actuelle, rebâtie sur les fondements de l'ancienne, est loin de l'égaler en beauté ; mais peu importe le travail des hommes : ce que nous venons chercher, c'est le souvenir de celui qui remplit le monde de son nom, et qui, pour expier des fautes dont il était innocent, s'est livré lui-même entre les mains des bourreaux. C'est ici le lieu de son supplice : entrons avec un saint recueillement.

Tout ce qui a été épargné par l'incendie est proprement d'un style qu'on peut appeler premier gothique oriental, notamment les deux portes d'entrée; celle de droite est murée aujourd'hui.

Nous parlerons plus tard des négociations qui ont eu lieu en 1862 pour la reconstruction de la grande coupole et de tout ce qui a rapport à cette reconstruction.

Continuons maintenant notre visite aux sanctuaires où se sont passées les principales scènes de la Passion.

Nous nous rendrons d'abord dans la partie septentrionale de l'édifice, dans la chapelle catholique, où nous allons commencer notre pieux pèlerinage[1]. Tous les jours, après complies, les Pères de Terre Sainte font une procession solennelle aux différents sanctuaires dans l'ordre suivant.

La chapelle de la Sainte-Vierge, dite de l'*Apparition*, est la petite église des Franciscains où ils font leurs offices ; le maître autel est appelé de l'*Apparition*, parce qu'on croit que ce fut là que Notre-Seigneur apparut à la sainte Vierge après sa résurrection[2].

Le petit autel collatéral de droite s'appelle *de la Sainte-Croix*, parce qu'on y conservait une partie considérable de la croix de notre Sauveur : cette partie-là a été perdue pendant les temps de persécution. Plus tard, lorsque le Père Boniface, préfet du mont Sion, en eut trouvé une autre parcelle qui avait été déposée dans le saint sépulcre par sainte Hélène, elle fut aussi conservée en ce lieu. Mais, l'année 1537, les Pères de Terre Sainte ayant été incarcérés

1 Consultez le plan de l'église du Saint-Sépulcre.

2 Voici comme sainte Térèse parle d'une vision qu'elle avait eue : « Il lui plut aussi (à Notre-Seigneur) de me révéler : Que dès le premier instant de sa résurrection, il s'était montré à sa sainte Mère, qui, sans cette visite, n'aurait pas tardé à succomber à son martyre ; que la douleur avait tellement transpercé son âme, qu'elle avait eu besoin de temps pour revenir à elle avant de pouvoir goûter une telle joie ; enfin qu'il était resté longtemps auprès d'elle, parce que cela avait été nécessaire. » (*Vie de sainte Térèse écrite par elle-même*, chapitre additionnel.)

par Soliman, les Arméniens gérèrent leurs affaires, s'emparèrent de cette précieuse relique et l'envoyèrent en Arménie.

Le petit autel qui est à gauche de l'autel principal renferme la *colonne de la flagellation* dont nous avons parlé ailleurs. Ce n'est qu'un fragment de colonne assez petit ; il a longtemps été gardé dans la maison de Caïphe sur le mont Sion. Le Père Boniface en a envoyé des fragments à Paul IV, à Philippe II, roi d'Espagne, à la république de Venise et à la ville de Raguse. Celui de Venise est encore à Saint-Marc ; un autre est à Lyon [1].

De là la procession se dirige vers la *Prison de Notre-Seigneur*, en passant par la nef appelée les *Sept arceaux de la Vierge*. Ces sept arcades sont les restes d'une colonnade qui entourait une cour et qui reliait les divers édifices de Constantin. La Prison de Notre Sauveur est une petite chapelle obscure qui se trouve au lieu où l'on croit que Jésus a été retenu pendant qu'on faisait sur le Calvaire les apprêts de son supplice. Assurément on ne saurait prouver historiquement qu'il y ait eu là une prison, ce qui n'est même pas probable, ou que Jésus ait été gardé précisément là [2]. Les fidèles ont conservé le souvenir des principales scènes de la Passion, ils se le transmettent d'âge en âge : cela suffit aux pèlerins. On peut dire de la plupart de ceux qui viennent ici avec une équerre dans la main qu'ils ont peu d'amour dans le cœur. Tout est saint autour du Calvaire. Peu importe le lieu que nous couvrons de nos lèvres : nous sommes sûrs qu'il est empreint des souffrances de Jésus-Christ.

Cette prison est une ancienne citerne voûtée.

1 Voici la description qu'en donne Fabri : « Olim fuit hæc columna sacra integra translata a domo Pilati ad montem Syon. Unde Jeronymus dicit de Paula: Ostendebatur illi scl. S. Paulæ in monte Syon columna, ecclesiæ porticum sustinens, infecta cruore Domini, ad quam vinctus ducitur flagellandus Jesus. Post destructionem autem ecclesiæ antiquæ Syon alia fuit ad illum locum delata. Tertia est Romæ ad sanctam Praxedem. Quarta in Lugduno ad sanctum Hircanum Justum, et in aliis mundi partibus reperiuntur etiam in ecclesiis partes de ea. Porro pars illa, quæ hic in hoc loco est, habet unum palmum et tres transversos digitos in spisso, et est alta quatuor palmis, et est porphyrei coloris, maculis sanguineis respersa. Quod vel ex natura lapidis vel ex miraculo, quod sancti Hieronymus et Beda videntur sentire. » (*Evagatorium*, vol. I, édit. Hassler, p. 287.)

2 Voici comment en parle Quaresmius : « Fateor quæ in partibus istis communi traditione asseruntur de Christi carcere me non invenisse... apud probatum aliquem antiquum scriptorem ; non tamen neganda, quia non omnia scripta sunt ; et ex aliquibus probabilia redduntur. » (T. II. 393.)

Autrefois cette chapelle appartenait aux Géorgiens ; aujourd'hui elle est aux Grecs.

Entre la prison de notre Sauveur et la chapelle de Saint-Longin, il y a quelques places dont la superstition s'est emparée pour des pratiques dont ceux-là seuls sont responsables qui les conseillent ou qui ont la crédulité de s'y soumettre. Le Père Nau en parle de cette manière : « A l'entrée de cette chapelle de la prison de notre Sauveur, il y a un autel soutenu vers cette entrée par deux petites colonnes de pierre dure, fort proches l'une de l'autre, entre lesquelles mille gens idiots s'efforcent de passer. Ils ont cette sotte persuasion, que quand on le fait, c'est un signe infaillible qu'on est né de légitime mariage, et qu'il est impossible à ceux qui ne le sont pas d'en venir à bout. On voit de même dans une de ces pierres de marbre dont le dehors du saint sépulcre est revêtu près de la chapelle des Coptes, du côté du septentrion, on voit, dis-je, dans une de ces pierres, quatre ou cinq petits trous, où quelques-uns de ces pauvres trompés vont les yeux fermés, et, s'ils les fourrent d'abord en ces trous, ils prennent cela pour une marque certaine qu'ils sont du nombre des prédestinés [1]. »

Sur la montagne des Oliviers, il y avait aussi deux colonnes entre lesquelles on passait pour s'assurer si on était en état de grâce, etc. Pour peu qu'on soit initié dans l'histoire des aberrations humaines, on est tout aussi peu étonné de voir s'introduire de ces pratiques superstitieuses dans les lieux les plus saints, qu'on ne l'est de voir des auteurs, ennemis de l'Église, lui reprocher des actes qu'elle condamne, et relever avec complaisance de pareilles puérilités, en s'imaginant que par là ils détruisent l'authenticité de nos sanctuaires.

A une petite distance au sud de la prison de notre Sauveur, est la chapelle dite de *Saint-Longin*. On croit que Longin était le soldat qui a percé de sa lance le côté de notre Sauveur, mais qu'ayant vu les prodiges qui se sont opérés à la mort de Jésus, touché de la grâce, il est venu pleurer sa faute en ce lieu, et plus tard s'est retiré en Cappadoce, où il a souffert le martyre [2].

[1] Nau, 193.

[2] On lit dans le *Martyrol. rom.*, 15 mars : « Cæsareæ in Cappadocia, passio S. Longini militis, qui latus Domini lancea perforasse perhibetur. » (*Evang. Nicod.* — *Valmer*, t. X, *tract.* 48.)

On dit communément que la lance a été trouvée par sainte Hélène au pied du Calvaire avec la sainte croix ; cependant, ainsi que le fait remarquer André de Crète, il n'est pas probable qu'elle ait été jetée au pied du Calvaire avec les autres instruments du supplice ; comme elle appartenait au soldat qui a percé le côté du Sauveur, il l'a sans doute emportée en partant. Ce qui est certain, c'est que la sainte lance était vénérée à Jérusalem, où Arculfe la vit à la fin du septième siècle, qu'elle fut transportée à Constantinople et retrouvée à Antioche par les croisés vers la fin du onzième siècle. Baudouin II donna la pointe à saint Louis avec la sainte couronne, et l'empereur turc Bajazet envoya la lance au pape Innocent VIII : c'est celle qu'on vénère aujourd'hui dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome. La pointe, conservée dans la Sainte-Chapelle, à Paris, a disparu depuis l'année 1796 [1].

A douze pas au delà est la chapelle de la *Division des vêtements.* On lit dans l'Évangile de saint Jean : « Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique. Or, la tunique était sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui elle appartiendra ; afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. Et les soldats firent ainsi. » (Jean, XIX, 23, 24.)

Les suppliciés étaient entièrement dépouillés de leurs vêtements, que se partageaient les bourreaux et les soldats. Ces dépouilles, *spolia sontium*, ne furent défendues aux soldats que par l'empereur Adrien [2].

L'habillement chez les Hébreux était composé de plusieurs pièces : ils portaient un *manteau* (simla), une *tunique* (chetoneth), souvent par-dessous une espèce de *chemise* (sadîn) et un *caleçon* (michrasim). C'est encore le costume de la plupart des Orientaux. On vénère aujourd'hui à Trèves et à Argenteuil deux robes ou tuniques qui sont probablement le *sadîn* et la *chetoneth*, ou peut-être la tunique ordinaire et une *tunique supérieure* appelée *meîl* [3].

1 Gretzer. liv. I, ch. XCVI. — Rohault de Fleury, VII.
2 Ulpien, liv. VI.
3 Voyez Braun, *De vestitu sacerdotum Hebræorum :* et, pour les reliques de Trèves

La robe de Trèves est la plus longue, d'une étoffe plus fine et paraît avoir été un vêtement de dessus. C'est un don que sainte Hélène a fait à la ville de Trèves, sa patrie, et alors la résidence des empereurs. Il y a tout lieu de supposer que les saintes femmes présentes sur le Calvaire ont racheté des soldats romains les vêtements du Sauveur, et que ces vêtements, religieusement conservés à Jérusalem, ont été offerts à la pieuse princesse à son arrivée dans la ville sainte.

La robe d'Argenteuil, plus courte que la première, également sans couture, est tissée d'un fil de chameau. D'après saint Grégoire de Tours, elle a été rachetée par les fidèles, puis transportée dans une ville de Galatie dans l'Asie-Mineure et ensuite à Jaffa, où elle fut retrouvée l'année 590. Elle était dans un coffre de marbre et fut transportée à Jérusalem par Grégoire d'Antioche, Thomas de Jérusalem, Jean de Constantinople, et plusieurs autres évêques et une foule de fidèles qui allèrent la chercher processionnellement et la déposèrent près de la vraie croix [1].

Après bien des vicissitudes, cette tunique fut envoyée de Constantinople à Charlemagne par l'impératrice Irène. Charlemagne fit don de cette sainte relique au monastère d'Argenteuil, situé à trois lieues de Paris, dont sa fille était abbesse. Pendant la Révolution, le curé d'Argenteuil l'a divisée en plusieurs parts dans le but de la sauver ; celle de Trèves est intacte.

Après la chapelle de la *Division des vêtements*, on descend par un escalier de vingt-huit marches dans la *Chapelle de Sainte-Hélène.* C'est là, dit-on, que la sainte impératrice se tenait en prière pendant qu'on cherchait la croix de notre Sauveur. Cette chapelle, qui

et d'Argenteuil : Marx, *Histoire de la robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, et Guérin, *La Sainte Tunique, recherches sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil.*

[1] Tunica D. N. J. C., quæ eidem in Passione sublata est, et a militibus qui eum custodiebant est sortita, inventa est prodente Simone, filio Jacobi, qui per duas hebdomadas multis cruciatibus affectus, tandem profitetur ipsam tunicam in civitate Zafad (Joppe) procul a Hierosolyma in arca marmorea positam esse. Quam Gregorius Antiochenus, et Thomas Hierosolymorum, et Joannes Constantinopolitanus episcopi, cum aliis multis episcopis, triduanum facientes jejunium, exinde condigne cum arca marmorea, levi effecta quasi ex ligno fuisset, ordine pedestri Hierosolymam cum devotione sanctissima perduxerunt, eamque in loco ubi crux Domini adoratur cum triumpho posuerunt. (*Fredegar.*, *in Chron. sive Append. ad Gregor. Tur. Hist.*, n° 11, col. 600. — Apud *le Quien*, *Or. Christ.*, III, p. 243.)

appartient aujourd'hui aux Grecs et aux Arméniens, est un carré long de 20 mètres sur 13, dont le centre est occupé par quatre colonnes cylindriques surmontées de lourds chapiteaux et qui supportent une petite coupole. Trois absides la terminent du côté de l'orient.

En descendant encore treize marches, en partie taillées dans le roc vif, on parvient dans la grotte profonde où les instruments de la passion du Sauveur ont été enfouis pendant trois siècles [1], et où ils ont été trouvés au milieu des acclamations de joie ; elle porte le nom de *Chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix*. Elle appartient aux Latins : j'ai pu y célébrer la sainte messe.

Le fond de la chapelle est de vingt et un pieds plus bas que le pavé de l'église du Saint-Sépulcre : tout porte à croire que c'était une ancienne citerne.

Afin de ne pas nous arrêter trop longtemps à la recherche des reliques qui ont été trouvées en ce lieu, notamment des principales parcelles de la vraie croix, nous renvoyons le lecteur au précieux *Mémoire* de M. Rohault de Fleury, et à la note F de ce volume, qui complète ce *Mémoire* en quelques points, en particulier pour ce qui concerne les reliques de Vienne.

Un jeune prince, qui a édifié la ville sainte pendant son pèlerinage fait en 1855, l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche, n'ayant trouvé dans un lieu si vénérable qu'un autel et une croix en bois, a pris la résolution d'y faire placer un autel en marbre, sur lequel s'élèvera une statue de sainte Hélène tenant la croix dans ses bras. Le prince possède une parcelle de la vraie croix qui lui a été donnée par l'évêque de Raguse. Cette sainte relique, entourée de diamants, sera remise aux gardiens du saint sépulcre, pour être enchâssée dans la croix tenue par sainte Hélène et exposée à la vénération des fidèles les jours de grande solennité.

Le jeune archiduc a aussi prié les Pères franciscains de lui donner tout ce qui ornait les autels des principaux sanctuaires où il a entendu la sainte messe, et il a emporté, comme de précieux souve-

[1] Il était ordonné aux Juifs d'ensevelir avec le supplicié, ou près de lui, l'instrument de sa mort : *Lapis quo quis lapidatur, lignum in quo suspenditur, gladius quo decollatur et sudarium quo strangulatur, simul cum eo* (*vel prope eum*) *sepelitur.* (Sanhedr., fol. 45, 2.)

nirs de Terre Sainte, et pour sa chapelle particulière, les crucifix, les nappes, les cierges et les chandeliers, et il les a remplacés par d'autres, qu'il a fait bénir par le Saint-Père, et qui resteront dans ces sanctuaires comme des témoignages de sa piété et de sa munificence.

Tout cela a été ponctuellement exécuté.

Mais aussi quels tragiques événements se sont passés depuis cette époque ! Appelé au trône du Mexique par les notables du pays qui cherchaient à mettre un terme aux tourmentes révolutionnaires qui l'affligeaient depuis si longtemps ; mais connaissant trop peu ses nouveaux sujets et surtout les dispositions implacables de leurs ambitieux voisins, trop confiant dans ceux qui lui avaient offert un appui suspect et intéressé et surtout trop facile à suivre leurs funestes conseils, il accepta une couronne qui ne devait lui attirer que des déceptions et une mort prématurée et cruelle. Plein d'espérance néanmoins, ainsi que sa jeune épouse, il quitta l'Europe qu'il ne devait plus revoir, où l'impératrice Charlotte est revenue bientôt, mais dans un état si douloureux que chacun se demande si elle n'est pas plus malheureuse que son malheureux époux, et il alla périr à Queretaro par un crime que l'Europe trop débile n'a pas su empêcher et dont la honte retombe autant sur les États-Unis que sur le chef sauvage qui l'a commis.

Qu'on me pardonne de donner ici des larmes à la mémoire d'un prince que j'ai beaucoup aimé et que la Providence semblait avoir doué de si nobles et si aimables qualités pour une carrière plus longue et plus heureuse.

On lira sans doute avec intérêt une lettre qui exprime ses tendres sentiments de piété et qui, je crois, est la seule qu'il ait écrite à Jérusalem [1].

Déjà, l'année 1400, un prince d'Autriche, Albert IV, était venu comme un simple pèlerin vénérer le tombeau du Sauveur. Une pieuse princesse de la même famille, Itha, femme de Léopold le Beau, n'eut pas le bonheur d'achever son pèlerinage et mourut en chemin [2]. Les ducs d'Autriche qui ont pris part aux croisades sont

[1] Voyez note 1, à la fin de ce volume.

[2] *Scriptores rerum austriacarum veteres*, p. 698 et 706.

Léopold VI et son fils Léopold VII. Dans ces derniers temps, plusieurs archiducs ont fait le pèlerinage de Terre Sainte, et enfin nous avons vu l'empereur François-Joseph lui-même suivre les exemples de sa famille et les impulsions de son cœur et venir baiser la terre sur laquelle s'est opérée notre rédemption : après avoir reçu la sainte eucharistie dans la chapelle du Saint-Sépulcre, vénéré tous les sanctuaires de Jérusalem et de Bethléem, visité le Jourdain et la mer Morte, il reprit le chemin de Jaffa, suivi des bénédictions des pauvres et de toute la population de la ville qu'il avait édifiée et comblée des marques de sa munificence.

Quand on sort des chapelles souterraines, on voit immédiatement sur la gauche celle de la *Colonne d'Impropère* (*Columna Improperiorum*) [1]. Sur l'autel de cette petite chapelle, qui n'est qu'une excavation du rocher, il y a un tronçon de la colonne de marbre gris qui se trouvait au prétoire et sur laquelle on croit que notre Sauveur était assis quand il fut couronné d'épines et abreuvé d'injures par les soldats de Pilate : « Les soldats du gouverneur, prenant Jésus dans le prétoire, assemblèrent autour de lui toute la cohorte. Et, le dépouillant de ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre ; et, entrelaçant une couronne d'épines, ils la placèrent sur sa tête et mirent un roseau dans sa main droite ; et, fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, disant : Salut, roi des Juifs. » (Matth., XXVIII [2].)

Cette colonne appartient aux Grecs ; autrefois elle appartenait aux Abyssins.

[1] Hac insignitur appellatione, non quod ibi improperia passus sit Christus Dominus, sed quia ad hanc capellam delata fuit, et adhuc ibi asservatur columna quædam vel ex domo Pilati, vel ex altera illi proxima, supra quam... fuit ab impiis opprobriis saturatus, consputus, colaphis cæsus, illusus, spinis coronatus. (Quaresmius, II, 431.)

[2] Philon raconte une scène du même genre qui eut lieu à Alexandrie, en dérision d'un prince de la famille d'Hérode, neveu de cet Hérode Antipas qui a été témoin de celle-ci. Agrippa passait par Alexandrie en revenant de Rome, où il avait été fait roi de la Judée par Caligula, et il allait se montrer à son peuple. Aussitôt que l'on sut son arrivée et le but de son voyage, en haine de ce Juif qui prenait le titre de roi, les habitants de la ville se rassemblèrent tumultueusement, prirent un idiot nommé Carabas, jouet habituel de la populace, le firent asseoir sur un siége un peu élevé, lui attachèrent sur les épaules une natte grossière en guise de manteau de pourpre, lui placèrent sur la tête une couronne faite avec une feuille de papyrus, et, au lieu de sceptre, lui mirent un roseau dans les mains ; une foule d'enfants l'entourèrent, armés de longues baguettes, et représentant ses gardes. (Philon, *Contre Flaccus*, Ire part.)

Montons maintenant sur le Calvaire.

Le Calvaire, c'est le véritable centre de l'humanité, « c'est la plus haute cime de l'histoire de l'Église et de l'histoire du monde [1]. » Les grands événements de tous les temps se déroulent autour de lui : quatre mille ans de prophéties ont été dans l'attente du Rédempteur, et, depuis sa venue, près de vingt siècles attestent la régénération du genre humain opérée sur le Golgotha.

On y arrive aujourd'hui par plusieurs escaliers, qui ont de douze à dix-huit marches. C'est là ce qui reste de hauteur au Calvaire après toutes les transformations qu'a subies le sol qui l'environne : 16 pieds au-dessus du niveau du tombeau de notre Sauveur. On peut encore voir aujourd'hui que l'église du Saint-Sépulcre repose sur un roc qui a été taillé et nivelé en plusieurs endroits par les architectes de Constantin ; différents édifices empêchent de voir la configuration du terrain, dont on ne peut se rendre compte que par des études spéciales [2]. Du côté du sud, sa hauteur est masquée par les ruines de l'hôpital de Saint-Jean, qui sont comblées de débris jusqu'à la hauteur du premier étage, où se trouve un jardin d'où l'œil plonge dans la rue comme dans un fossé. Dans l'église même du Saint-Sépulcre, la plus grande différence de niveau entre le haut du Calvaire et la chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix n'est que d'environ trente-sept pieds. Au couchant, l'église s'appuie contre le rocher primitif, dont la partie orientale jusqu'au saint sépulcre a été enlevée pour l'aplanissement de la basilique.

Au reste, dans l'Écriture, il n'est fait mention nulle part de la *montagne* du Calvaire ; il est toujours dit le *lieu du Calvaire* (*Calvariæ locus*) : c'est une petite élévation, ou simplement un rocher, qui était dans un des angles rentrants des murs de la forteresse, du haut desquels on pouvait voir les exécutions.

Le Calvaire a aussi été appelé *Venerarium*, à cause de la statue de Vénus que les païens y avaient placée ; de là ce passage de saint Ambroise : *Dominus secundum cœli tractum in Venerario passus est, qui erat locus in parte aquilonis.* (In psalmum XLVII.)

1 P. Félix, *Conférences.*

2 Ces études ont été faites dans ces derniers temps et avec le plus grand succès ; c'est dans ces ouvrages spéciaux qu'il faut chercher aujourd'hui tout ce qui a rapport à l'architecture de cette importante basilique. Consultez entre autres

Le sommet est une plate-forme d'environ quarante-six pieds carrés ; elle est divisée en deux parties. La chapelle méridionale, construite sur le lieu où notre Sauveur a été cloué sur la croix, s'appelle *chapelle du Crucifiement;* l'autre est celle de la *Plantation de la Croix.*

Arrivés sur le Calvaire, les bourreaux de Jésus lui enlevèrent ses vêtements : c'est la neuvième station du chemin de la croix. Après les scènes dérisoires du prétoire, les Juifs lui avaient ôté le manteau de pourpre et rendu ses propres vêtements. Ici ils lui furent tous enlevés, afin qu'aucune humiliation ne manquât à cette chair virginale.

On ne lui laissa qu'une ceinture des reins (*perizonium*). On la conserve à Aix-la-Chapelle ; c'est un linge d'un tissu grossier, de forme triangulaire, ayant quatre pieds neuf pouces dans un sens et quatre pieds un pouce dans l'autre : il est couvert de taches de sang, excepté dans la partie qui a été nouée.

Puis on offrit à Jésus du vin mêlé de fiel. Alors ils le crucifièrent entre deux voleurs ; ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : *Il a été mis au nombre des scélérats.* Pilate fit une inscription sur laquelle il était écrit : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Le crucifiement est la onzième station [1].

La première parole que fait entendre le Rédempteur élevé sur la croix, dans le moment où ses douleurs et ses humiliations sont à leur comble, est une parole qui proclame sa divine mission : la réconciliation de l'humanité coupable avec son Créateur ; c'est une invocation de pardon qui s'étend même jusqu'à ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.*

Ces malheureux, néanmoins, ne discontinuaient pas leurs insultes. Pendant que l'on crucifiait Jésus, les soldats, les sénateurs et le peuple se moquaient de lui, et ils lui disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » (Luc, XXVIII, 39 [2].)

l'ouvrage de M. de Vogüé et celui de Wellis. (*The architectural History of the holy Sepulcre*).

1 Un savant médecin a écrit une dissertation sur les souffrances cruelles qu'on doit éprouver par le crucifiement, que Cicéron appelle *crudelissimum et teterrimum supplicium*, qui devrait toujours être éloigné, non-seulement du corps de tout citoyen romain, mais même de sa vue et de sa pensée. (Voyez G.-G. Richter, *Dissertat. med.*, p. 37.)

2 Les sénateurs, les prêtres, les scribes, les pharisiens et la masse de peuple qui assistaient au supplice de notre Sauveur en l'insultant étaient évidemment ces mêmes Juifs qui, au prétoire, avaient demandé sa mort en criant : *Crucifiez-le !* Mais les sol-

Ces paroles injurieuses, que les Juifs vont proférer jusque sous la croix, sont la plus éclatante justification de celui qu'ils ont faussement accusé devant Pilate.

Ils avouent maintenant qu'il n'a jamais été question d'une royauté temporelle ; car un roi cloué sur une croix est aussi incapable de se sauver que le dernier des hommes. « Il a sauvé les autres, disent-ils : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. » Il ne s'agit plus d'impôt, ni de César ; ils révèlent maintenant le fond de leur pensée, la haine qu'ils portent au Christ, à l'élu de Dieu, et contredisent sur le Calvaire l'écriteau placé par Pilate sur la tête de l'*innocente victime* pour indiquer à tous la cause de sa mort : « La cause de sa condamnation, dit saint Marc, était marquée par cette inscription : *Roi des Juifs.* » (xv, 26.) Les Juifs, lorsqu'ils ont atteint leur but, ne lui reprochent plus que d'être *Fils de Dieu :* « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » Voyez encore ce dernier trait d'hypocrisie : « Qu'il descende présentement de la croix, s'écrient-ils, et nous croirons en lui ! » (Matth., xxvii.) « Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, dit saint Jean, ils ne croyaient point en lui » (xii, 37) ; et maintenant ils ne lui demandent que de descendre de la croix, et ils le reconnaîtront pour le Messie ! C'est bien là le type de la race des incrédules : il faut que Dieu leur fasse les miracles qu'ils veulent bien lui demander ! Les morts vont sortir de leurs

dats, les licteurs, les bourreaux, étaient des Romains. Serry, contrairement à l'avis du cardinal Baronius, cherche à démontrer que les bourreaux de notre Sauveur étaient des *Calabrais*, par la raison que ce peuple, méprisé des Romains, parce qu'il avait été le premier à faire sa soumission à Annibal, avait été condamné à fournir tous les licteurs de Rome et des proconsuls. « Tertiam, ait, quæstionem aliquantulum odiosam ægrè admodum attingo, de lictoribus, tortoribus, et carnificibus, qui ex Pilati sententia Christo Domino supplicia inflixere. Vereor enim, ne ad alicujus regionis injuriam pronuntiare censeri possim. Quia tamen nil possum contra veritatem, dicam libere, Christi lictores, atque carnifices fuisse Bruttios, seu Bruttianos Italiæ populos, tractum illum Italiæ quondam incolentes, qui hodie Calabria dicitur. Constat siquidem ex Aulo Gello (Noctium Atticarum lib. X, cap. iii), ex Festo Pompeio in verbo *Bruttiani*, ex Strabone (lib. VI), ex Diodoro Siculo, Bruttios in pœnam, quod primi totius Italiæ a Romanis ad Hannibalem defecissent, ea infamia notatos fuisse, ut magistratibus ad regendas Provincias euntibus parerent, et ad infligenda supplicia delinquentibus suam operam exhiberent. Hinc illud Catonis lib. de falsis pugnis : *Jussit illius vestimenta detrahi, et flagro cædi, quem subinde Bruttiani verberaverunt.* Nempe ii lictorum officio defungebantur. Nihil itaque dubitandum, Pilatum Judææ procuratorem ac præsidem, ex more et usu Romanorum, Bruttiis ceu administris ad infligenda Christo supplicia usum esse. » (Serry, *Exercitationes historicæ de Christo*, exerc. lvi, vi.)

tombes et se montrer dans les rues de Jérusalem; les astres, les rochers, la création tout entière va proclamer la divinité de celui que les Juifs insultent jusque dans son agonie; et, plus insensibles que les morts et que les rochers, ils ne croiront point en lui!...

Un des scélérats crucifiés avec lui ajoute ses blasphèmes à ceux des Juifs : « Si tu es le Christ, dit-il, sauve-toi toi-même. » L'innocence de Jésus est tellement évidente, qu'elle est proclamée par un des larrons ; reprenant l'autre voleur, il lui dit : « Toi non plus tu n'as donc pas la crainte de Dieu ! Pour nous, c'est avec justice que nous souffrons ; mais celui-ci n'a fait aucun mal. » Au dernier moment, le bon larron se confesse, croit et espère ; aussi en reçoit-il immédiatement la récompense.

Jésus, après avoir parlé en Dieu en promettant le paradis à un malfaiteur, donne le dernier exemple de son amour filial et recommande sa Mère au disciple bien-aimé. Puis il dit : *J'ai soif.* Les soldats lui présentèrent une éponge imbibée dans du vinaigre et entourée d'hysope.

C'était la sixième heure du jour : tout étant consommé, Jésus rendit l'esprit. Alors le soleil s'obscurcit, pour ne pas éclairer le plus grand des crimes ; le voile du temple se fendit, n'ayant plus à garder les secrets de la loi ancienne ; la terre entière, comme indignée de tant de scélératesse, trembla jusque dans ses fondements ; les rochers se fendirent et les morts sortirent de leurs tombeaux, signifiant que les cœurs jusque-là endurcis allaient s'ouvrir à la foi et que les nations encore mortes allaient participer à la lumière et à la vie que le Rédempteur venait de leur acquérir au prix de son sang.

La mort de notre Sauveur est le sujet de la douzième station du chemin de la croix.

C'est donc ICI que s'est consommée l'œuvre de la rédemption ! Si, le jour plus particulièrement destiné à nous rappeler la mort de Jésus-Christ, nous ne pouvons lire sans une émotion profonde ces paroles de l'Évangéliste : « Et Jésus, poussant un grand cri, dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; et, disant ces paroles, IL EXPIRA » (Luc, XXIII, 46), qu'on se figure ce qu'on éprouve quand on se trouve au lieu même où ce cri a été entendu, où la terre a tremblé, où les morts sont sortis du tombeau, où la nature entière a pris le deuil pour l'Homme-Dieu expirant sur la croix !

La mort de Jésus-Christ, c'est le crime de l'humanité. Nous sommes trop habitués à en faire retomber exclusivement la honte sur le peuple déicide qui a mérité par ses mépris de servir d'instrument aux passions de tous les hommes. Nous qui nous disons chrétiens, combien de fois n'avons-nous pas, comme les Juifs, fait entendre ce cri : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous ! » Combien de fois n'avons-nous pas grossi la troupe de ces hommes en fureur qui outragent le Christ, qui le raillent, qui le flagellent et le couvrent de crachats, qui demandent sa mort, et qui le crucifient !...

Si les Juifs ont vu les œuvres de Jésus sans en être touchés, nous en voyons de non moins grandes auxquelles nous demeurons insensibles. Dans quel état se trouvait le monde à la mort de Jésus-Christ ? Il était plongé dans l'idolâtrie et l'esclavage. A peine le sang du Juste a-t-il coulé sur le Golgotha, que tout change dans l'univers. Le polythéisme s'est écroulé avec l'empire des Césars ; des peuples nouveaux, rachetés par le sang de Jésus-Christ, ont partout remplacé la société corrompue de l'ancien monde. Le christianisme a changé les institutions, les mœurs et les hommes ; nous voyons tout à coup un monde régénéré à la place d'un monde déchu ; rien ne les sépare que la croix plantée sur le Calvaire, et nous ne nous jetons pas au pied de cette croix pour adorer le Dieu que nous avons méconnu !

A côté du Calvaire, mais en dehors de l'église, est la chapelle de *Notre-Dame des Douleurs ;* on y monte par un petit escalier qui est à droite de la grande porte d'entrée. C'est là que se tenait la sainte Vierge avec saint Jean et les saintes femmes pendant que l'on crucifiait notre Sauveur, et c'est de là qu'elle alla sous la croix avec le disciple bien-aimé, quand les bourreaux se furent éloignés. Cette situation, la plus douloureuse qu'il soit donné à l'âme de concevoir, a inspiré les hymnes les plus sublimes des poëtes chrétiens. Qui peut redire en ce lieu, sans être ému jusqu'aux larmes, le *Stabat Mater dolorosa ?*

Cette chapelle, avec celle du Crucifiement, qui est à côté, appartient aux catholiques ; le lieu où fut élevée la croix appartient aujourd'hui aux Grecs. Lorsque les Latins eurent été chassés de Jérusalem par Saladin, les Syriens s'emparèrent du Calvaire. Ils ne

purent le garder longtemps, car nous voyons dans les siècles suivants les autres communions chrétiennes le posséder en totalité ou en partie. Les Grecs finirent par acheter aux Géorgiens la moitié qu'ils ont aujourd'hui. « Il y a quelques années, dit Boucher, que le sangiago de Jérusalem, exigeant grands deniers des chefs des nations chrestiennes, et les Géorgiens n'en ayant point, furent contraints d'engager aux Grecs leur partie du mont Calvaire pour la somme de sept mille sekins [1]. »

Tout près du trou où la croix fut plantée, commence une fente large et profonde, qui descend dans le rocher jusqu'au bas du Calvaire. La tradition nous dit que c'est là un des rochers qui se fendirent à la mort de Jésus-Christ.

Si des rochers se sont fendus, prodige qu'un chrétien ne peut révoquer en doute : *Petræ scissæ sunt* (Matth., XXVII, 51), tout porte à croire que ce furent principalement ceux du Golgotha.

Déjà au quatrième siècle, c'est-à-dire aussitôt que les chrétiens furent en possession du Calvaire, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, nous apprend qu'on montrait sur le Calvaire les rochers fendus par la force du tremblement de terre arrivé à la mort du Sauveur, et il dit ces paroles remarquables : « Si je voulais nier que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne du Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait [2]. »

Les auteurs profanes eux-mêmes nous ont parlé du grand tremblement de terre arrivé sous le règne de Tibère [3].

Citons maintenant les auteurs modernes.

Maundrell, protestant, homme d'une véracité reconnue, dit : « Que ce déchirement ait été occasionné par un tremblement de terre qui eut lieu lors de la passion de Notre-Seigneur, il n'y a que

1 Boucher, *Le Bouquet sacré, composé des Roses du Calvaire, des Lys de Bethléem, des Jacinthes d'Olivet*, 450. (Lyon, 1679.)

2 Cyrill. Hierosolym., *Catech. commun.*, XIII. Saint Cyrille dit ailleurs, en parlant du saint sépulcre : « Jésus, en tant qu'homme, fut placé dans un monument de pierre; mais les rochers effrayés se fendirent. » (*Cat.*, IV, cap. IX et XI.)

Saint Cyrille est né à Jérusalem vers l'an 315; le saint sépulcre et le Calvaire ont été purgés des profanations païennes l'année 326 : ainsi il a pu les voir avant l'arrivée de sainte Hélène.

3 Tacite dit entre autres, *Annal.*, liv. II, ch. XLVII : « Sedisse immensos montes, visa in arduo quæ plana fuerint, effulsisse inter ruinam ignes memorant. » (Voyez Sueton., *in Tiber.*, c. XLVIII.)

la tradition qui le prouve; mais que ce soit une rupture naturelle et dans laquelle l'art n'est pour rien, c'est ce dont le sens et la raison suffiront pour convaincre quiconque la verra. En effet, ses deux côtés s'adaptent parfaitement l'un à l'autre, et pourtant elle fait des circuits tellement compliqués, qu'il serait impossible à l'art de les contrefaire, ni d'y parvenir par le moyen d'aucun instrument. »

Plusieurs voyageurs anglais, Millar, Fleming, Schawet, en ont parlé dans le même sens. Je ne citerai que le passage suivant, que nous trouvons dans Addison :

« Un gentilhomme anglais, homme très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le mont Calvaire comme l'effet du tremblement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ, et que l'on voit aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empereur Constantin. Mais, lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures avec l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je commence à être chrétien.* J'ai fait, continua-t-il, une longue étude de la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptures du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de terre ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, séparé les divers lits dont la masse est composée; mais c'eût été en suivant les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison par les endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les rochers que les tremblements de terre ont soulevés; et la raison ne nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici, c'est toute autre chose : le roc est partagé transversalement, la rupture croise les veines d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et démonstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art ni la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je rends grâces à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monument de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si grand jour la divinité de Jésus-Christ [1]. »

[1] *De la Religion chrétienne*, t. II.

Je me contenterai d'ajouter qu'il est de toute évidence que cette fente n'a pas été faite de main d'homme, et qu'il est au moins fort surprenant qu'un phénomène de ce genre se trouve précisément là où nous savons que se sont opérés tant d'autres prodiges, et où la foi est autorisée à le chercher.

Je rappellerai ici en passant, à l'occasion d'un autre miracle qui s'est fait à la mort du Sauveur, que le prophète Joël avait dit : « Le soleil et la lune ont été couverts de ténèbres » (II, 10) ; qu'Amos avait également prédit « qu'en ce jour-là le soleil s'éclipserait en plein midi, et que la terre serait couverte d'obscurité en plein jour » (VIII, 9, 10) ; et que nous savons par les évangélistes qu'effectivement ce jour-là « toute la terre a été couverte de ténèbres. » (Matth., XXVIII, 45.)

Voici maintenant les auteurs profanes qui confirment ce fait. Phlégon, affranchi d'Adrien, dit que, la quatrième année de la deux centième olympiade (année de la mort de Jésus-Christ), il y eut la plus grande éclipse de soleil que l'on eût encore vue, puisqu'on voyait les étoiles au milieu du jour ; il dit aussi que ces ténèbres furent accompagnées d'un fort tremblement de terre [1]. Thallus rapporte le même fait [2]. Denys l'Aréopagite, étant en Égypte, a aussi vu cette éclipse au temps de la passion de notre Sauveur ; et comme, d'après les règles de l'astronomie, il ne devait pas y en avoir en ce temps-là, Apollophane, qui étudiait avec lui, s'écria : *Ce sont là, mon cher Denys, des changements surnaturels et divins* [3].

Aussi voyons-nous Tertullien renvoyer les païens de son temps aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la Passion [4].

Si on voulait donner le même soin aux choses divines qu'aux choses de la terre, et qu'on vînt méditer en ce lieu les événements qui s'y sont accomplis, je ne crois pas qu'on pût passer une heure sur le Calvaire sans s'écrier avec le centurion et les soldats qui gar-

[1] Hieronym., *in Chronic.*

[2] African. apud Syncel., p. 322.

[3] Dionys., *Ep.* VII *ad Polycarp.* — Voir D. Calmet, *Comm. sur saint Matth.*, cap. XXVII, 45.

[4] *Apologetic.*, cap. XXI ; « Et tamen eum mundi casum relatum in arcani vestris habetis. »

daient Jésus : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! *Vere Filius Dei erat iste !* » (Matth., XXVII, 54.)

Excepté le lieu où était la croix et deux endroits de la fente du rocher, le Calvaire est tout recouvert de marbre : il a fallu le soustraire à la dévotion par trop dévastatrice des pèlerins. Au reste, tous ces sanctuaires avaient été embellis par des siècles de foi; notre siècle de doute voudrait les retrouver comme ils étaient sous Ponce Pilate : le chrétien les vénère dans quelque état qu'il plaise à la bonté de Dieu de les lui conserver.

Cependant il faut dénoncer ici une nouvelle supercherie des Grecs. La cavité qui est au sommet du Calvaire n'est pas celle où fut plantée la croix du Sauveur. Après l'incendie de 1808, les Grecs bouleversèrent le Calvaire, enlevèrent la pierre dans laquelle avait été enfoncée la vraie croix, pour la transporter à Constantinople, et en mirent une autre à la place. La véritable fut perdue par le naufrage du bâtiment qui la portait [1].

En descendant du Calvaire, on trouve immédiatement la *pierre de l'Onction.*

Joseph d'Arimathie, ayant obtenu la permission de Pilate, vint enlever le corps de Jésus ; Nicodème y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. Et, ayant pris le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates, selon que les Juifs avaient coutume d'ensevelir [2]. (Jean, XIX.)

La descente de la croix est le sujet de la treizième station.

La pierre sur laquelle on oignit le corps de Jésus est aujourd'hui recouverte d'une table de marbre rougeâtre, qui n'a que quelques pouces d'épaisseur ; elle est longue de huit pieds, large de deux. Des pommeaux de cuivre doré sont placés aux quatre coins, où l'on voit aussi de grands candélabres, et tout autour dix lampes en argent.

Ce sanctuaire est commun aux Grecs, aux Arméniens et aux catholiques.

Avant les croisades, on avait construit sur la pierre de l'Onction une chapelle distincte des églises du Calvaire et du Saint-Sépulcre ;

1 Voyez Eug. Boré, *Question des Lieux Saints*, p. 42. — Richter, 21.

2 Aux funérailles d'Hérode, cinq cents esclaves suivaient le convoi, portant des aromates et des parfums. (Josèphe, *Antiquités*, liv. XVII.)

elle s'appelait l'église de Sainte-Marie[1]. Cette chapelle a été démolie quand on a réuni tous ces sanctuaires dans une même église, dont l'entrée a été pratiquée près de la pierre de l'Onction.

On a dû recouvrir la véritable pierre sur laquelle le corps de notre Sauveur a été placé, afin de la conserver. Si on ajoute foi au récit de Nicétas, il paraît qu'une partie considérable en aurait été détachée, transportée à Éphèse, puis à Constantinople, où l'empereur Manuel l'aurait reçue dans le port de Bucoléon et portée sur ses épaules jusque dans son palais[2].

Ce sont des détériorations de ce genre, souvent aussi racontées sans preuves suffisantes par les historiens et les voyageurs, qui ont multiplié les sanctuaires et les reliques, et ont servi de prétexte aux ironies des ennemis des Lieux saints. Je n'ai pas à prouver le plus ou le moins d'authenticité de la pierre dont parle Nicétas[3] ; je dirai seulement que je ne comprends pas comment un homme, dans son sceptique orgueil, peut délibérer, entre le Calvaire et le saint sépulcre, s'il a des motifs suffisants pour mettre son front dans la poussière.

Des documents authentiques attestent que, lors de l'invention du tombeau de saint Étienne, on y trouva une fiole de son sang ; nous avons mille preuves que les chrétiens des premiers siècles exposaient leur vie pour recueillir le sang des martyrs : or, saint Étienne a été lapidé l'année même de la mort de notre Sauveur : peut-on douter que la sainte Vierge, Joseph d'Arimathie et les saintes femmes n'aient pas recueilli avec le plus grand soin sur le Calvaire, et en embaumant le corps de Jésus, le sang précieux qui était sorti

1 Ante nostrum (Latinorum) introitum, locus dominicæ passionis, qui dicitur Calvariæ, sive Golgotha, et ubi etiam de cruce depositum Salvatoris corpus unguentis et aromatibus dicitur delibutum et syndone involutum, sicut mos erat Judæis sepelire, extra prædictæ (Resurrectionis) ambitum erant ecclesiæ oratoria valde modica. (*Guil. Tyr.*, VIII, 3.)

Juxta locum Calvariæ, ecclesia S. Mariæ in loco ubi corpus dominicum, avulsum a cruce, antequam sepeliretur, fuit aromatizatum, et linteo sive sudario involutum (*Sæwulfi Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam et Terram Sanctam*, 29.)

2 Non procul inde basi impositus adoratur lapis purpureus viri magnitudine, qui ante fuit Ephesi; et is esse dicitur in quo Christus, de cruce sublatus et fasciis involutus, conditus fuerit. Eum lapidem imperator inde advectum, humeris suis a portu Bucoleonis usque ad ædem, quæ in turri palatii est, pertulit. (Nicetas, *de Manuele*, lib. VII.)

3 Voyez Gretser, *De sancta cruce*, lib. I, cap. XXXVII. — Quaresmius, lib. II, 493.

de ses plaies ? A la vérité, les évangiles canoniques ne nous apprennent rien à cet égard ; mais tout ce qui a été fait ne s'y trouve pas contenu. Les évangiles apocryphes sont trop bien d'accord sur ce point avec les usages des premiers chrétiens et les traditions de l'Église pour qu'on ne leur reconnaisse pas une autorité historique d'une grande valeur. Ils disent que Joseph d'Arimathie, après avoir lavé le corps de Jésus, conserva l'eau dont il s'était servi, et qui était rougie par le sang ; qu'il garda plus religieusement encore le sang qui était sorti des plaies, et qu'il considéra l'une et l'autre relique comme un trésor inappréciable pour lui et pour ses successeurs.

L'Église d'Orient a inscrit parmi ses saints le pieux ermite Barypsaba, qui, d'après le Ménologe grec, a eu en sa possession le sang qui a découlé du côté de notre Sauveur, et avec lequel il opérait beaucoup de guérisons. Il fut tué par des infidèles, mais son précieux trésor fut conservé par un de ses disciples et transporté à Constantinople.

L'an 804, Léon III a fait examiner les preuves de l'authenticité du saint sang conservé à Mantoue, et il les a confirmées par une bulle. Depuis il a été transféré à Vienne.

Azan, préfet de la ville de Jérusalem, entreprit le voyage d'Europe pour apporter à Charlemagne une fiole contenant du sang du Sauveur. Charles envoya des députés à sa rencontre, et il se rendit lui-même en Sicile pour recevoir la sainte relique [1].

L'empereur Baudouin II envoya aussi à saint Louis une partie du saint sang avec la couronne d'épines et du bois de la vraie croix.

Le roi d'Angleterre Henri III demanda avec instance une partie du saint sang qui se trouvait encore à Jérusalem. Un Templier fut chargé de le porter en Angleterre.

Thierry d'Alsace, comte de Flandres, qui a rendu des services si signalés à la Terre sainte, obtint, en récompense de ses exploits, du roi et du patriarche de Jérusalem, cette fiole du précieux sang qui se trouve aujourd'hui à Bruges : elle fut remise à Thierry dans l'église du Saint-Sépulcre. Une moitié du précieux sang fut conservée dans cette église.

[1] Consultez la note F, à la fin du volume.

A Venise, dans l'église de Saint-Marc, on m'a montré un vase qui renferme du précieux sang, et un autre plein du sang qui est sorti du crucifix de Beyrouth.

Continuons notre visite aux saints monuments.

Au lieu où Jésus a été crucifié il y avait un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf dans lequel personne n'avait encore été déposé. C'est là que Joseph mit le corps de Jésus. Il avait fait tailler ce monument dans le roc, et après avoir roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il se retira. (Matth., XXVII, 60.)

C'est là la quatorzième et dernière station du chemin de la croix.

La procession se rend enfin au saint sépulcre. La chapelle qui se trouve au centre de la grande coupole est un monument séparé du reste de l'église ; elle est en marbre blanc et jaune. Une petite porte conduit d'abord dans la *chapelle de l'Ange ;* une pierre qui est au centre indique le lieu où se tenait l'ange qnand les saintes femmes, portant des parfums, vinrent voir le sépulcre.

« Un ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'approchant, il renversa la pierre et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement comme la neige... Et l'ange, s'adressant aux femmes, dit : Ne craignez point ; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici : il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur était placé. » (Matth., XXVIII.) Un ange seul était digne de faire les honneurs d'un tel lieu.

La pierre même sur laquelle l'ange a été assis se trouvait encore devant le saint sépulcre du temps de saint Antonin. Il paraît qu'elle a été brisée par les Karesmiens ou enlevée à cette époque.

La chapelle de l'Ange est carrée, ayant environ dix pieds en tous sens. Le monument qui renferme le saint sépulcre a vingt-neuf pieds de long à l'extérieur, et dix-huit et demi de large : le saint sépulcre est à soixante-trois pieds de la pierre de l'Onction.

Jusqu'à l'époque de Constantin, la chapelle de l'Ange était une grotte naturelle, qui fut rasée pour faire place au monument qu'on y éleva [1].

[1] *Ante sepulcri exornationem a Constantino factam, speluncam fuisse sancto sepulcro pro vestibulo, quæ Constantini jussu erasa fuit.* (Cyrillus, episc. Hieros., *Catech.*, XV, 9.)

En avançant un peu, on se trouve dans une petite chapelle de deux mètres de largeur. La partie qui est à droite est occupée par le saint sépulcre, qui est couvert d'une table de marbre brisée par le milieu; quatre personnes peuvent se tenir agenouillées à côté. La voûte et les parois sont revêtues de marbre, ainsi que le tombeau [1]. Une quantité de lampes en or et en argent brûlent constamment dans ce sanctuaire [2] ; des fleurs toujours renouvelées y répandent leur parfum. Deux tableaux représentent les mystères opérés dans ce lieu; mais ces mystères se révèlent à l'âme d'une manière si puissante, qu'on oublie tout ce qui frappe les sens, pour jouir d'un bonheur intérieur qui n'est qu'une manifestation plus intime de la présence de Dieu.

On demande ce qu'il reste du tombeau de notre Sauveur après tant de siècles, après tant de guerres destructives, et l'invasion de tant de peuples barbares, notamment celle des Karesmiens, après tant d'incendies et de restaurations, et le séjour de tant de pèlerins avides d'en emporter quelques parcelles. Sans aucun doute, le saint sépulcre doit être fortement endommagé, et il est heureux qu'on l'ait recouvert : sans cela, il aurait autant à souffrir de la dévotion des chrétiens que de l'impiété des infidèles. Aujourd'hui on ne saurait le voir sous son enveloppe de marbre. La dernière description authentique que nous en ayons est celle que j'ai citée plus haut du Père Boniface. Les Grecs, qui ont refait ce monument en 1810, auraient pu nous en donner une plus récente : je ne sache pas qu'ils l'aient fait. Quoi qu'il en soit, je dirai avec Fabri qu'il importe peu au pieux pèlerin que ce tombeau soit encore entier ou qu'il n'y en ait plus qu'une partie : l'essentiel est que c'est ici le lieu de la sépulture

1 Voici, d'après la relation de Fabri, l'état dans lequel se trouvait ce monument au quinzième siècle. « Accepi candelam accensam in ecclesia sancti sepulcri, dum in ea vigilarem, et ad dominicum monumentum accessi, curiosissime perscrutans an aliquod non marmore tectum possem videre, et ab extra per circuitum totum inveni marmore tectum. Ingressus per primum ostium anterioris capellæ parietes utriusque lateris marmore vestitos inveni ; sed parietem ante faciem meam, qui dividit speluncam anteriorem ab interiore, in quo est ostiolum ad dominicum sepulcrum, nudum inveni, et adhibito lumine petræum parietem vidi, non quadris compositum, sed integrum, in quo instrumentorum ferreorum signa manifeste apparent. In superiore tamen parte videtur ruptura fuisse, quæ lapide et cæmento est resarcita. » (*Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem*, I, 335.)

2 Plusieurs de ces lampes sont des dons de la famille impériale d'Autriche ; plusieurs aussi portent des fleurs de lis.

et de la résurrection de Jésus-Christ; et ce lieu, on ne peut ni l'enlever ni le démolir [1].

Les premiers chrétiens, notamment dans les catacombes, célébraient les saints mystères sur les tombeaux des martyrs : c'est pour cela que nos autels ont la forme d'un tombeau, et qu'on y met des reliques des saints; ici se trouve l'autel par excellence, l'autel de la chrétienté, sur lequel a été mis le corps d'un Dieu, et qui a été arrosé du sang de la plus sainte des victimes.

Du temps de saint Cyrille, il y avait encore des vestiges du jardin qui existait à l'époque de la mort du Sauveur [2].

Aujourd'hui encore, en parcourant la Palestine, on rencontre à chaque pas de ces tombeaux dont l'entrée était fermée par une pierre; ils sont disséminés autour des villes, dans les jardins et dans les campagnes.

Le rocher dans lequel a été taillé le saint sépulcre était abrupt du côté de l'est; des trois autres côtés il tenait à la masse de rochers qui se prolongeait vers le couchant et dont on trouve la continuation au fond de l'abside occidentale. L'empereur Constantin a détaché le rocher qui renfermait le saint sépulcre en coupant le roc de tous les côtés, excepté du côté de l'orient où était l'entrée : ce rocher a été isolé de la même manière que les tombeaux d'Absalon et de Zacharie dans la vallée de Josaphat; seulement on a déblayé autour du saint sépulcre un plus grand espace, selon que l'exigeait le plan de l'architecte pour la construction de la basilique. Par-dessus ce monolithe, on a construit le petit édifice qui se trouve sous la grande coupole : cet édifice a été renouvelé plusieurs fois depuis Constantin.

Si Joseph d'Arimathie n'eût pas obtenu de Pilate le corps de Jésus, il eût été mis dans un des deux sépulcres communs, destinés par le sanhédrin à ceux qui mouraient d'une mort infâme.

1 Ex omnibus jam dictis de sancto sepulcro hoc teneat devotus peregrinus et pacificus, quod, sive illa spelunca quæ hodie stat sit verum Christi monumentum et totum, sive sit pars ejus, sive nihil sit ibi de eo, parum refert, sive hoc, sive illud sit, quia principale ibi mansit, quod asportari et demoliri nullatenus potest, scilicet locus sanctissimæ sepulturæ et resurrectionis Christi. (*Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem*. 1, 336.) Voyez la note F.

2 In loco in quo crucifixus est prius hortum fuisse, cujus adhuc vestigia et reliquiæ manent. (Cyrillus, *Catech.*, xv, 5.)

La haine des Juifs n'était pas satisfaite par la mort de Jésus : ils savaient qu'il avait dit qu'il ressusciterait ; ils allèrent donc trouver Pilate.

« Et ils lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts; et ainsi la dernière séduction serait pire que la première. Pilate leur répondit : Vous avez une garde; allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent, et, pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes. » (Matth., XXVII, 63-66.)

Ainsi les Juifs prennent des mesures que les disciples mêmes de Jésus n'auraient pu prendre, pour que sa résurrection, c'est-à-dire la preuve la plus éclatante de sa mission divine, puisse être établie de la manière la plus évidente, la plus incontestable.

Voilà le corps de Jésus sous le sceau du grand prêtre, et des gardes sont auprès. Les apôtres intimidés sont cachés dans des cavernes autour de Jérusalem. Que les choses restent ainsi pendant quatre jours, et Jésus est un imposteur; les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens ont gagné leur cause pour toujours; et non-seulement eux, mais tous ceux qu'ils représentent, tous ces ennemis du Christ qui, depuis Adam, lui ont déclaré une guerre si acharnée; l'enfer est triomphant; le bien, la vertu, la vérité, le ciel, sont à jamais vaincus : le démon, si clairvoyant, si actif, ne pourra-t-il veiller pendant ce peu de jours pour gagner le grand procès qu'il fait à Dieu? Et pourtant, le troisième jour, le tombeau se trouve vide : si Jésus n'est pas ressuscité, qu'est-il devenu? Vous qui aviez tant d'intérêt à le garder, répondez. — *Les disciples sont venus et l'ont enlevé pendant notre sommeil.* — Saint Augustin vous a confondus depuis longtemps : si vous dormiez, comment pouvez-vous dire ce qui s'est passé? si vous ne dormiez pas, vous avez sans doute livré un combat : où sont vos morts et vos blessés? Donnez des détails sur cette lutte sanglante. Personne d'entre vous n'a appelé du secours ! personne n'a poursuivi ces disciples qui enlèvent un mort que votre devoir, votre intérêt vous obligent à garder! Vous avez

pour vous tout le peuple juif et les soldats romains, et vous vous laissez vaincre par des femmes et quelques fugitifs! Ces disciples qui l'ont renié quand il était vivant, dont le plus courageux n'a pu supporter un mot d'une servante, se seraient exposés à la mort pour sauver le cadavre d'un imposteur, qui s'est joué de leur bonne foi jusqu'au delà de la tombe par la promesse de sa résurrection, promesse à laquelle ils ne croyaient même pas !

Jésus est sorti glorieux et immortel du tombeau, il a vaincu la mort et l'enfer, il a rempli les prophéties; le judaïsme expirant frémit, le paganisme frémira à son tour, et une religion nouvelle va régénérer le monde.

Chose bien digne de remarque : à la mort du Sauveur, les Juifs semblent croire bien plus à sa résurrection que les apôtres eux-mêmes. « Les disciples ne savaient pas encore, nous dit saint Jean, ce que l'Écriture enseigne, *qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts* » (Jean, xx, 3) ; tandis que les Juifs, instruits par leurs anciennes traditions, s'attendaient à la résurrection du Messie. Le rabbin Moïse Hadarsan, en expliquant ces paroles du Psalmiste : *Le soir ce sont des pleurs et le matin des chants d'allégresse*, avait dit : « Lorsque le Messie mourra, tous ses disciples seront affligés de sa mort; et, lorsqu'il retournera à la vie ou lorsqu'il ressuscitera, ils se réjouiront et chanteront [1]. » C'est parce qu'ils connaissaient l'immense portée de cet événement qu'ils prennent tant de précautions, non pour s'assurer si Jésus-Christ ressuscitera, mais pour pouvoir nier sa résurrection.

Lorsque le corps de notre Sauveur eut disparu du lieu où ils croyaient le tenir enfermé, ils furent étrangement embarrassés.

On lit dans le Talmud que « ce fut Judas qui enleva secrètement le corps de Jésus et qu'il l'enterra dans son jardin. Les disciples, ayant ouvert le sépulcre, et n'y ayant point trouvé le corps de leur Maître, se mirent à crier : Il n'est pas dans le tombeau! il est monté au ciel comme il nous l'a dit lorsqu'il était vivant! Mais Judas le fit voir au peuple, lorsque les apôtres prêchèrent sa résurrection [2]. » Et

1 Galatin, *De arcanis catholicæ veritatis*, lib. VIII, c. XXII.

2 Sepher Toldoth Jeschu. Voir aussi la réfutation de ce livre : Wagenseil, *Tela ignea Satanæ*, t. II.

ce peuple, témoin d'une imposture si évidente, se convertit en foule à la religion de Jésus-Christ ; le nombre des disciples de Jésus s'accrut au point que dans peu de temps, selon le Talmud lui-même, ils furent assez nombreux pour empêcher les Juifs de venir à Jérusalem aux grandes solennités ! Tandis que les Juifs étaient dans la plus grande consternation à la vue de ces *malheurs*, la religion des *Nazaréens* prenait chaque jour des accroissements et se répandait au loin ! La contradiction était par trop évidente : il fallut abandonner l'histoire de l'enlèvement du corps de Jésus par Judas, et recourir à un autre moyen. *Les Juifs dirent qu'il avait été ressuscité par la force de la nécromancie*[1]. Singulier magicien que celui qui, non content d'avoir ressuscité des morts pendant sa vie, se ressuscite lui-même après avoir été trois jours dans le tombeau !

Aussi tous ceux d'entre les Juifs qui avaient encore des yeux pour voir et un peu d'intelligence pour comprendre se convertirent à Jésus-Christ[2].

On rapporte que Tibère lui-même, informé par Ponce Pilate de la vie, de la passion, de la mort et des miracles de Jésus-Christ, proposa au sénat de le mettre au rang des dieux. Mais le vrai Dieu, comme autrefois l'arche sainte dans le temple de Dagon, devait renverser les idoles qui souillaient les temples de Rome, et régner seul sur la terre comme il règne seul dans les cieux.

Le sénat rejeta la proposition de Tibère[3]. « S'il restait une niche vide sous la voûte du monument d'Agrippa, l'image de quelque stupide empereur déifié pouvait bien la remplir[4]. » Aujourd'hui le Panthéon est consacré à Jésus-Christ, et toutes les nations, comme

[1] Dicunt (Judæi) præterea Christum necromantiam exercuisse, ejusque vi post crucem fuisse suscitatum. (Bolland. 1 feb.)

[2] Tacite, Suétone, Josèphe, Celse et plusieurs autres auteurs profanes confirment ce fait, qu'après la mort de Jésus-Christ un grand nombre de Juifs embrassèrent sa doctrine.

[3] Si les *Actes de Pilate*, ou la *Lettre de Pilate à Tibère*, tels que nous les avons aujourd'hui, après les nombreuses altérations qu'ils ont subies, n'ont pas une grande valeur historique pour les détails, ils ne doivent pas être entièrement rejetés, surtout pour les circonstances qui sont confirmées par l'autorité de Tertullien, d'Eusèbe, de saint Jérôme, auteurs si rapprochés du temps où ces *Actes* ont été écrits. Voyez D. Calmet, *Dissert. sur les Actes de Pilate*. — Bolland. — Tillem. Voyez également, note K, le passage de Josèphe sur la vie et la résurrection de Jésus-Christ.

[4] Poujoulat, *Hist. de Jérus.*, t. II.

les prophètes l'avaient prédit, adorent le Fils de Jessé, et son sépulcre à Jérusalem est glorieux : *Ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Is., XI, 10.)

C'est là le plus grand, le plus incontestable des miracles de la loi nouvelle, et le fait le plus authentique de l'histoire. C'est pourquoi il sera l'éternelle réponse que Dieu fera à ceux qui ne cessent de le tenter et qui lui prescrivent le lieu, le temps et la manière de faire des miracles. « Cette race méchante et adultère demande un prodige; et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas. » (Luc, IX, 29.) Le Seigneur désignait par là sa mort et sa résurrection.

Vers le milieu du seizième siècle, le monument qui recouvrait le saint sépulcre tombait en ruines. Jules III ordonna au Père Boniface, alors gardien des Saints Lieux, de le reconstruire. On ne lira pas sans intérêt les détails que le Père Boniface nous a transmis sur l'état dans lequel il trouva le saint tombeau. (Voyez la note J à la fin du volume.)

Quand on est sorti du saint sépulcre, on trouve bientôt le lieu où se tenait Marie-Magdeleine lorsque le Seigneur lui apparut après sa résurrection.

« Marie était debout près du sépulcre, pleurant..... Les anges lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit : Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. En disant cela, elle se retourna et vit Jésus debout; et elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ! Et, se retournant, elle lui dit : Rabboni ! c'est-à-dire mon maître ! Jésus lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » (Jean, XX, 11 et suiv.)

Ce lieu est marqué par du marbre incrusté dans le pavé de l'église; vis-à-vis est un autel dédié à sainte Marie-Magdeleine.

Plusieurs Pères ont cru que la sainte Vierge n'a pas quitté les environs du tombeau de son Fils jusqu'au moment de la résurrection, dont elle a été témoin [1]. Ne pouvant approcher du saint sépulcre, à

[1] Vidit Maria resurrectionem Domini, et prima vidit et credidit. (D. Ambrosius, lib. III *de Virg.* — D. Bonav., *in Vita Christi.*)

cause des gardes qui l'environnaient, elle se tenait à une petite distance, où nous avons dit que se trouve aujourd'hui la chapelle de l'*Apparition*, et où quelques-uns pensent que devait être la maison de Joseph d'Arimathie. C'est là que se rendait autrefois le patriarche de Jérusalem, dans les cérémonies saintes, pour entonner ce cantique à la Reine du ciel : *Regina cœli, lætare, alleluia.*

Avec quels transports d'une ineffable allégresse on adresse à Marie cet hymne de triomphe dans un lieu où son cœur de mère a souffert de si incommensurables douleurs : « Reine du ciel, réjouissez-vous. Celui que vous avez mérité de porter dans votre chaste sein est ressuscité comme il l'avait prédit, alleluia. »

Tels sont les sanctuaires que renferme l'église du Saint-Sépulcre.

CHAPITRE XXIV

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

Le couvent des Franciscains dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'épée de Godefroid de Bouillon. — Les chevaliers du Saint-Sépulcre. — Réorganisation de l'ordre du Saint-Sépulcre par Pie IX. — Nuit passée dans l'église du Saint-Sépulcre. — Pierre l'Ermite. — Le chœur des Grecs. — Le centre de la terre. — Dissensions entre les Grecs et les Latins. — Les diplomates ne sont pas plus habiles que les moines, mais ils les calomnient. — La grande coupole détériorée par les Grecs ; dans quel but. — Négociations à ce sujet. — Les droits du pape et des catholiques sacrifiés à la Russie par le gouvernement français. — Convention du 5 septembre 1862. — La coupole rebâtie par l'empereur Napoléon, par l'empereur de Russie et le sultan. — Les tombeaux de Godefroid de Bouillon et de ses successeurs détruits par les Grecs. — Princes qui ont visité les Lieux Saints. — Couronnement des rois. — Frédéric II. — Assises de Jérusalem. — Le feu sacré ; son origine ; comment cette cérémonie se faisait au douzième siècle ; protestation des Franciscains ; les Turcs sont de connivence avec les Grecs et les Arméniens ; comment la cérémonie s'est faite en 1855. — Tombeau de Joseph d'Arimathie. — Tombeau d'Adam ; traditions à ce sujet. — Tombeau de Melchisédech — Les gardiens musulmans à la porte de l'église du Saint-Sépulcre et M. de Lamartine. — Des pèlerinages. — Lueur d'espérance pour l'avenir.

L'église du Saint-Sépulcre est desservie par des religieux catholiques, grecs et arméniens, qui y célèbrent journellement l'office divin. Les Cophtes ont aussi une petite chapelle adossée à la partie occidentale du saint sépulcre, où ils font le service de leur rite.

Les Franciscains ont continuellement dix de leurs Pères enfermés dans cette église pour garder les sanctuaires des catholiques, pour le service du chœur, et pour entendre les confessions des pèlerins : ils ont remplacé les vingt chanoines qui avaient été institués par Godefroid de Bouillon. Ils y demeurent pendant trois mois sans pouvoir sortir : on leur passe la nourriture par un guichet. L'étroit local qu'ils habitent est situé derrière leur chapelle ; ils ont là quelques cellules obscures, humides et malsaines ; des écuries de quelques musulmans occupent la partie supérieure du couvent et de

l'église : pendant les offices, on peut entendre le piétinement des chevaux.

J'ai vu les plombs de Venise et les cachots du Spielberg, qui ont servi d'épouvantail à tant de romanciers, y compris surtout Silvio Pellico ; ils sont préférables à la prison de ces religieux. C'est à cela que les ont réduits les envahissements des Arméniens et des Grecs, l'insatiable avidité des Turcs et notre indifférence.

Il n'a fallu rien moins que le pèlerinage de l'empereur François-Joseph pour changer cet état de choses qui a duré des siècles.

C'est dans une pièce voisine de la chapelle que les Pères de Terre Sainte gardent la vaillante épée de Godefroid de Bouillon et ses éperons dorés. Ces souvenirs d'un guerrier aussi pieux que brave, qui, à travers tant de dangers, mais aussi avec tant de gloire, a su pour un temps délivrer le tombeau du Sauveur du joug de l'islamisme, leur fait espérer qu'un jour peut-être ses glorieux exemples ne seront pas perdus, et que le temps viendra où les chrétiens se ressouviendront des Saints Lieux.

Cette épée, autrefois si redoutable, ne sert plus que pour la réception des chevaliers pacifiques du Saint-Sépulcre, milice dont la noble mission est de contribuer de tout son pouvoir à la défense et à la récupération de nos sanctuaires [1].

L'ordre du Saint-Sépulcre, ayant été fondé par Godefroid de Bouillon ou par Baudouin Ier, est un des plus anciens qui existent ; nous voyons déjà ses chevaliers se distinguer à la prise de Ptolémaïs en 1104. « A l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, dit M. Michaud, des chanoines, institués par Godefroid pour prier auprès du saint tombeau, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ [2]. »

Cependant il faut admettre une différence entre ces chanoines qui, chargés de prier auprès du saint sépulcre, prenaient au besoin les armes pour sa défense, et ces pèlerins, tant ecclésiastiques que laïques, qui, en souvenir de leur long pèlerinage ou comme récom-

[1] V. le n° 44 du plan de l'église. Du côté du nord se trouve le Puits de sainte Hélène. V. le n° 45.

[2] *Hist. des croisades*, t. II, l. v.

pense des services rendus à la Terre Sainte, recevaient à Jérusalem l'ordre de la chevalerie. Les uns ont formé une corporation ecclésiastique qui n'a guère survécu au royaume latin de Jérusalem, tandis que les autres, disséminés dans toute l'Europe, n'ont jamais formé un corps, comme les chevaliers de Saint-Jean, par exemple, et ont duré, avec des interruptions sans doute, depuis leur institution jusqu'aujourd'hui. Les *chanoines* du Saint-Sépulcre quittèrent la ville sainte lorsqu'elle fut prise par Saladin, en l'année 1187 ; ils se retirèrent avec le patriarche à Ptolémaïs, et, à la chute de cette ville, en 1291, ils s'embarquèrent pour l'Italie. Lors de leur suppression par le pape Innocent VIII, leurs biens furent donnés aux chevaliers de Rhodes. L'*ordre du Saint-Sépulcre* fut rétabli par Alexandre VI, en 1496, afin d'augmenter la piété des fidèles envers le tombeau de Jésus-Christ et d'exciter leur zèle pour la récupération des Lieux Saints. Ce pape donna au gardien du mont Sion et du saint sépulcre, comme son vicaire général en ces contrées, le droit de créer et d'armer, selon l'ancien usage, les chevaliers du Saint-Sépulcre ; ce privilége fut confirmé par ses successeurs, notamment par Benoît XIV.

Nous voyons déjà, à une époque reculée, un grand nombre de personnages de distinction ambitionner la faveur d'être agrégés à cette pieuse et honorable milice. On cite, entre autres, Adolphe III, comte de Schauenburg, dit le Hiérosolymitain parce qu'il avait été deux fois en Palestine, et qui fut créé chevalier par des ecclésiastiques constitués en dignité, en l'année 1197, par conséquent dix ans après l'occupation de Jérusalem par Saladin [1]. On cite encore Albert IV, duc d'Autriche, qui fit pieusement le pèlerinage de Terre Sainte, l'année 1400, et fut armé chevalier dans l'église du Saint-Sépulcre. Ebendorffer raconte, dans sa *Chronique*, que le duc, en s'embarquant pour retourner dans sa patrie, déploya sur son navire un très-grand drapeau autrichien, aux sons d'une musique guerrière, et que, Dieu aidant, il termina heureusement son voyage [2]. Dans le même siècle, nous voyons qu'une foule de nobles seigneurs d'Allemagne, de France, d'Espagne et de Flandre furent

[1] *Rerum Germanic.* t. III. Helmaestadii, 16.8.

[2] *Thom. Ebendorfferi Chronicon Austriacum.* Viennæ, 1743.

armés chevaliers sur le saint sépulcre même, comme Balthasar, duc de Meckelburg et les gentilshommes de sa suite, le comte de Solms et la plupart de ses nombreux compagnons, parmi lesquels se trouvaient un baron de Woldpurg, un chevalier de Rechberg, le célèbre écrivain Bernard de Breydenbach, un prince palatin du Rhin, un comte de Nassau, et plusieurs autres [1]. Cette cérémonie se faisait en secret, de grand matin, avant l'ouverture de l'église, à cause des infidèles. « Pendant la nuit que les pèlerins demeurent enfermés avec les religieux, dit le P. Roger, s'il y a quelques gentilshommes ou autres personnes de mérite qui ayent rendu des services signalés aux Lieux Saints, et qui ayent dévotion d'estre chevaliers du Saint-Sépulcre, après s'estre confessés et communiés, ils prient le Père gardien de leur donner l'ordre de chevalerie [2]. »

Depuis la restauration de l'ordre par Alexandre VI et les prescriptions ajoutées par Benoît XIV, jusqu'à l'année 1847, époque du rétablissement du patriarcat latin, les choses restèrent dans le même état. Pie IX alors conféra au nouveau patriarche, Mgr Valerga, tous les droits et priviléges adhérents à sa charge, entre autres celui de créer des chevaliers du Saint-Sépulcre. Dès les commencements, Mgr Valerga songea à modifier les statuts de l'ordre, dont plusieurs articles étaient devenus d'une application impossible. Il voulait créer une milice nombreuse, intelligente, active et dévouée, dont le devoir serait de ranimer partout le zèle pour les Lieux Saints, en éclairant l'opinion publique sur les droits des catholiques, les pertes qu'ils ont éprouvées, les dangers qui les menacent ; en un mot, il voulait faire un appel aux hommes de foi, de talent et de dévouement. Le Saint-Père soumit la question à un scrupuleux examen ; mais les circonstances n'étaient pas telles alors (en 1848), qu'on pût lui donner une solution immédiate. Ce ne fut que vingt ans après que furent publiées les *Lettres apostoliques* qui modifièrent les statuts de l'ordre et lui donnèrent une nouvelle vie et un nouveau lustre. (Voyez la note M à la fin de ce volume.)

[1] Consultez un chapitre fort curieux sur les chevaliers du Saint-Sépulcre dans l'*Étude historique sur les rois latins de Jérusalem*, par le baron de Hody. 2e édit., Tournay, 1857.

[2] *La Terre-Sainte*. Paris, 1654.

Les trois classes de chevaliers ayant été adoptées, la secrétairerie des brefs donna au patriarche des instructions concernant la condition, les devoirs, la décoration, le costume des chevaliers, les taxes ou plutôt l'aumône qu'ils ont à verser dans la caisse patriarcale pour l'entretien des missions de Terre Sainte.

La première classe ou grand'croix ne peut être conférée qu'à des personnes de premier rang, à des princes soit ecclésiastiques, soit séculiers, à des ministres, des ambassadeurs, des évêques, des généraux, et à ceux qui sont déjà grands-croix d'un autre ordre.

Les conditions requises par les statuts pontificaux pour l'obtention de l'ordre sont :

1° Profession et pratique de la religion catholique, jointes à une conduite honorable et irréprochable.

2° Noblesse de naissance, ou au moins position sociale permettant de vivre *more nobilium*.

3° Mérites personnels et services importants rendus à l'Église catholique et spécialement aux lieux saints.

4° Largesse d'une offrande exclusivement destinée à l'entretien du patriarcat, de ses missionnaires et de toutes les œuvres pieuses confiées à l'administration du patriarche. Cette offrande a été fixée par le Saint-Siége à 1,000 fr. pour les chevaliers, à 2,000 fr. pour les commandeurs et à 3,000 fr. pour les grands-croix, y compris les frais de chancellerie.

Les devoirs du chevalier du Saint-Sépulcre sont :

1° Vivre en bon chrétien et s'éloigner de tout ce qui peut ternir le nom d'un chevalier de Jésus-Christ; en outre, s'appliquer à la pratique des bonnes œuvres et à l'acquisition des vertus, afin de se montrer de plus en plus digne de l'honneur obtenu et de faire resplendir en soi la dignité de la milice religieuse dont on porte les nobles insignes :

2° Travailler avec tout le zèle possible à la cause et à l'accroissement du catholicisme dans la Terre Sainte, particulièrement dans le but de défendre et de conserver les droits des catholiques sur les Lieux Saints.

Il n'y a pas de souverains catholiques qui ne reconnaissent les ordres de chevalerie fondés par des princes protestants et même par

le grand Turc, le schah de Perse, etc., bien que plusieurs l'aient été dans un but hostile à la religion catholique ; ils permettent sans difficulté à leurs sujets d'orner leur poitrine avec le croissant de Mahomet, avec des ours, des éléphants et des hippogriffes de toutes les espèces, tandis qu'ils leur défendent de porter les cinq croix de Jérusalem, insignes d'un ordre fondé pour la défense du tombeau de Jésus-Christ. Constatons cependant que cette absurde anomalie tend chaque jour à disparaître.

J'ai assisté une fois à la réception d'un chevalier ; mais, comme la description que M. de Chateaubriand a faite de sa propre réception, celles de MM. Artaud de Montor et de Hermant, sont dans les mains de tout le monde, et que les choses se passent à peu près de même aujourd'hui, je ne puis que renvoyer à ces auteurs [1].

Quand on veut faire ses dévotions dans la chapelle du Saint-Sépulcre, ou assister aux messes qui s'y disent tous les jours, il faut passer la nuit dans l'église, parce que les offices commencent à minuit et se suivent d'après les différents rites; la porte extérieure ne s'ouvre qu'à cinq ou six heures du matin. Les pèlerines s'établissent sur les galeries, où elles trouvent des femmes pour les servir [2].

Je me rendis un soir à l'église de bonne heure, et je partageai le modeste repas des religieux. Ils me donnèrent une de leurs meilleures chambres, et je m'y retirai pour me recueillir. Comme elle recevait le jour d'une autre qui n'en avait presque pas, la nuit vint vite.

Tout était tranquille autour de moi ; les Pères, qui devaient se

[1] Voir le *Précis historique de l'ordre royal, hospitalier et militaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, par le comte Allemand ; et surtout Quaresmius, *Elucidatio T. S. I.*, lib. II, cap. XXXII et seq. Cet auteur donne très en détail l'histoire de l'ordre, des statuts, priviléges, cérémonies de réception, etc. Voyez aussi l'ouvrage du baron Hody cité plus haut, celui de J. Hermans, *Der Orden vom heil Grabe*, Köln, 1870, dans lesquels sont indiqués les principaux ouvrages qui traitent de l'ordre du Saint-Sépulcre, et Pietro Giacchieri, *Commentario degli ordini Equestri di Santa Chiesa*, Roma, 1852.

[2] On a coutume d'appeler *luogo santo* l'intérieur des couvents d'hommes, où il n'est pas permis aux femmes de pénétrer, et réciproquement. On pourrait croire que chacun est à même d'apprécier les motifs de convenance qui font établir de pareils lieux. Voici pourtant comment en parle une *femme* qui avait envie de pénétrer partout : « Le couvent est *luogo santo;* les femmes, par conséquent, n'y entrent pas : cette conséquence m'a toujours paru d'une souveraine outrecuidance. » (Mme de Gasparin, *Journal*, t. III.) Quant à l'expression de *luogo santo*, elle me paraît tout aussi convenable que celles-ci : *lieu interdit aux hommes*, *entrée défendue aux femmes*.

lever au milieu de la nuit, étaient allés prendre un peu de repos : je descendis le petit escalier en bois qui conduit à la chapelle, et je fus bientôt sous les voûtes obscures et silencieuses de la vaste basilique. Je me dirigeai d'abord vers le saint sépulcre. Des lampes éternelles jetaient le plus vif éclat dans l'intérieur du monument ; il me semblait que l'ange en gardait encore l'entrée. Avec quel saisissement j'y fis ma prière !... Je parcourus ensuite les nefs de l'église : j'étais seul, je fis les stations du Chemin de la croix dans la plus profonde obscurité, n'ayant pour me diriger qu'une petite bougie que j'avais allumée au saint sépulcre. Quelques lampes brûlaient sur le Calvaire, et leur lueur se perdait sous les immenses coupoles, en jetant une faible clarté sur les galeries, les colonnes, qu'elle dessinait faiblement dans l'épaisseur des ténèbres. Comme à cette heure on jouit de la sainteté du lieu ! On n'est plus distrait, comme pendant le jour, par la foule des curieux et des pèlerins ; rien ne rattache à la terre, la pensée s'élève directement vers Dieu, dont chaque pierre de cet immense édifice rappelle la bonté infinie. Quels moments de trouble, d'émotion et de bonheur !

Il y a sept siècles et demi qu'un autre pèlerin était venu prier au même lieu et à la même heure ; sa prière, plus fervente que la mienne, eut un tout autre succès : ce pèlerin était un pauvre ermite, et il s'appelait Pierre. Voici comment un vieux chroniqueur raconte cette circonstance : « Un soir que le cénobite fesoit son oraison dans l'église du Sépulcre, il s'endormit sur le pavement, et lui fut avis que nostre Seigneur Jesus-Christ venoit devant luy, et luy enchargeoit ce message mesme, et luy disoit : « Pierre, lève-toy sus has-
« tivement, et va seurement là où tu as entreprises, car je serai
« avecque toy. Il est temps doresnavant que ma saincte cité en soist
« nestoyée, et que mes gens soient secourus. » Pierre s'éveille alors en sursaut, joyeux et content comme si la besogne « eust esté déjà faite [1]. » Bientôt il s'embarqua pour Rome, alla trouver le pape Urbain, et la croisade fut résolue.

Je n'ai pas eu de vision, comme Pierre l'Ermite ; mais j'ai prié ardemment pour la concorde entre les princes chrétiens, pour leur retour à la foi de leurs ancêtres, car leur mésintelligence et leur

[1] *Histoire des croisades*, par Bernard le Trésorier.

attiédissement sont aujourd'hui les seuls obstacles à la délivrance du saint sépulcre.

Je descendis ensuite dans la grotte où fut trouvée la sainte croix; puis je me dirigeai vers le Calvaire. En montant les degrés, j'entendis des gémissements, et, parvenu au sommet, je vis un homme absorbé dans sa douleur, qui pleurait au lieu où mourut notre Sauveur. C'était un Levantin. Ici la raison de pleurer est si naturelle que personne ne demande : Pourquoi pleurez-vous? Voyant que j'étais prêtre, et que je voulais m'agenouiller près de lui, il jeta son manteau sur les dalles pour que je pusse le faire plus commodément. Mais ce n'était pas le lieu de prendre ses aises : je le remerciai par signe, et nous fîmes ensemble notre prière. J'ignore quelle est sa patrie, comme lui ne sait pas quelle est la mienne; nous ne nous reverrons plus ici-bas. Puisse Celui que nous avons invoqué ensemble nous donner la patrie commune, qui nous a été ouverte à tous par les mérites du Calvaire!

En descendant de la sainte montagne, je me suis souvenu de cette inscription placée pieusement par un ancien auteur au bas d'un tableau représentant le Calvaire : puisse-t-elle être constamment ma devise et celle de tous les chrétiens :

Christus se tibi : Tu te Christo.
Le Christ s'est sacrifié pour toi : Sacrifie-toi pour le Christ[1].

Je rentrai ensuite dans ma cellule.

A onze heures moins un quart, je fus réveillé en sursaut par un grand bruit de tymbales et de clochettes. Les Arméniens célébraient une de leurs fêtes principales; ils carillonnèrent ainsi jusqu'à deux heures après minuit. Il va sans dire qu'il me fut impossible de me rendormir. Peu après, on vint me dire qu'il était temps de me lever.

On se figurera sans peine ce qu'on éprouve en célébrant les saints mystères sur le sépulcre même de Jésus-Christ. Alors ce tombeau n'est plus séparé de sa victime : on croit assister avec Joseph d'Ari-

1 Adrichomius, *Jerusalem*.

mathie et les saintes femmes à cette cérémonie funèbre où Jésus fut déposé dans le sépulcre ; mais la tombe et sa victime sont remplies de gloire ; ce n'est plus Jésus sous les enveloppes de la mort, mais Jésus ressuscité et sous la forme mystique de l'Eucharistie, ayant triomphé de la mort : *Absorpta est mors in victoria.* (Osée, XIII, 14.)

Je n'ai pas voulu être seul à jouir de ce bonheur, le plus grand qui puisse nous être donné sur la terre : autant qu'il était en moi, j'ai partagé les faveurs qu'on reçoit en ce lieu avec tous ceux qui me sont chers, et qui m'ont si souvent associé à leurs prières ; leurs noms, leurs peines, leurs espérances, j'ai tout déposé dans le sépulcre de Notre-Seigneur, pour qu'il les sanctifie par la mort qu'il a soufferte pour nous.

Pendant une des nuits que j'ai ainsi passées dans cette église, j'ai eu la consolation d'assister en qualité de parrain à une cérémonie, célébrée dans le Saint-Sépulcre, qui m'a profondément touché : Mgr Pompallier administrait le sacrement de confirmation à deux de mes compagnons de voyage, nouvellement convertis au catholicisme.

En face du saint sépulcre, vers l'orient, se trouve l'église ou le chœur des Grecs : ils l'appellent *Katholikon ;* c'est l'ancien chœur des chanoines du Saint-Sépulcre ; il est vaste et très-riche. L'autel appelé le *Saint des Saints* est dans la partie orientale. Au-dessus du chœur s'élève encore une coupole comme anciennement. Autrefois cette église était ornée de marbres, de colonnes, d'inscriptions et de mosaïques.

C'est vers la partie occidentale de ce chœur, et à peu près au centre de toute l'église du Saint-Sépulcre, que les Grecs montrent le *centre de la terre ;* il est marqué par un hémisphère placé dans un vase en marbre.

Les anciens, qui croyaient que la terre avait la forme circulaire, se sont beaucoup occupés de la recherche du milieu de la terre, et presque chaque peuple avait la prétention de s'y placer. C'est pour cela que nous trouvons des *Empires du Milieu* dans la Chine et dans l'Inde. Le nom de Médie veut dire aussi *milieu* de la terre. Plusieurs villes ont porté le nom de *ville du Milieu*, comme Milan (Mediolanum) : c'était toujours la capitale ou le principal sanctuaire du pays. Pindare raconte que Jupiter, voulant savoir où était le milieu de la

terre, envoya deux aigles, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident ; ils se rencontrèrent à Delphes, et cette ville fut considérée comme le centre de la terre. (*Hym. Pyth.*, IV.) Les Romains, comme les Grecs, adoptèrent cette fable. On lit dans Cicéron :

> O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obsides !
> (*De Divinat.*, lib. II, cap. LVI.)

Les auteurs sacrés se sont plusieurs fois servis de la même expression pour dire que Dieu a placé Jérusalem au milieu des nations (*in umbilico terræ*, d'après les LXX) ; mais elle paraît souvent désigner plutôt un lieu élevé. (Voir Ézéch., V, 5 ; XXXVIII, 12 ; Jug., IX, 37.) Cependant, parmi les chrétiens d'Orient, il s'est longtemps maintenu l'opinion que Jérusalem, plus spécialement le Calvaire, est au milieu de la terre. Un ancien poëte chrétien s'exprime ainsi :

> Golgotha locus est, capitis calvaria quondam :
> Lingua paterna prior sic illum nomine dixit.
> Hic *medium terræ* est, hic est victoriæ signum.
> (*Advers. Marcion.*, lib. II, inter opera Tertull.)

Effectivement, c'est le champ de la victoire, c'est le point vers lequel se tournent toutes les nations, le centre d'où sont sortis la vie, la vérité et le salut.

Sur beaucoup d'anciennes cartes, on voit Jérusalem au centre de l'ancien monde, comme les villes de Rome, de Paris ou de Londres sont placées quelquefois au centre de leur hémisphère.

Les popes grecs de Jérusalem, interprétant matériellement les expressions des prophètes, et possédant à peine les notions géographiques qu'on avait du temps de Pindare, ont placé un petit globe au milieu du chœur de l'église du Saint-Sépulcre ; ils le font voir aux pèlerins en le désignant comme le *nombril de la terre*. J'ai pu, comme tous les autres, donner ma petite offrande pour me procurer la satisfaction de le voir.

C'est là ce qu'au moyen âge on appelait le *Compas*. Il se trouvait alors au milieu de la cour entourée des quatre églises distinctes bâties par le moine Modeste sur l'emplacement de la basilique de Constantin.

Les voyageurs parlent beaucoup des dissensions qui existent entre les religieux grecs et latins, et ils trouvent que les abords du saint sépulcre sont un lieu mal choisi pour se faire la guerre ; ce qui est incontestable. Il serait à désirer que ces voyageurs trouvassent également le moyen de faire rendre justice à qui elle est due, et toutes ces déplorables dissensions auraient un terme.

Les journaux ont rapporté la rixe sanglante qui a eu lieu sur le Calvaire ; je vais la raconter d'après le récit que m'en a fait un témoin oculaire qui n'était ni grec, ni latin, mais musulman.

Les catholiques ont le droit, entre autres, de faire quelques fonctions religieuses dans le lieu où a été dressée la croix de Jésus-Christ, lieu qui est aux Grecs, comme nous l'avons vu ; mais ils ne peuvent faire usage d'aucun des ornements qui parent l'autel. Ils y vinrent donc un jour en procession, comme ils avaient l'habitude de le faire ; mais ils trouvèrent sur le marchepied de l'autel un grand tapis rouge, qui recouvrait même le lieu qu'ils venaient vénérer. Les Pères Franciscains prièrent le pope grec, qui était présent, d'enlever ce tapis. Le pope répondit qu'il ne le pouvait pas. Deux Franciscains alors prirent le tapis, et se mirent en devoir de le plier, pour ne pas retarder la cérémonie ; mais en même temps des hommes apostés tombèrent sur eux à coups de poignards. J'en ai encore vu les marques dans les vêtements du Père gardien de Larnaca, qui a été un des principaux acteurs. La chose était assez sérieuse pour que les Franciscains cherchassent à se défendre : une mêlée s'ensuivit ; plusieurs personnes furent mortellement blessées, et la procession se retira. On alla porter plainte au pacha ; il vint lui-même avec des troupes, ordonna aux religieux catholiques de recommencer leur procession, se plaça près de l'autel, et, avec son sabre, il enleva le tapis qui avait été replacé par les Grecs. Cette fois la procession ne fut pas troublée. Ce pacha qui a ainsi rendu justice à qui elle était due est Méhémet-pacha, dont j'ai déjà parlé, et qui m'a raconté lui-même ce fait comme je viens de le dire.

On ne comprend peut-être pas la conduite des Grecs et l'importance qu'ils attachaient à ce tapis. Les Grecs empiètent journellement sur les droits des catholiques ; ils voient avec peine que les Franciscains aient encore l'usage de plusieurs sanctuaires, et peu à peu ils voudraient les leur enlever : l'expérience d'un siècle prouve

qu'ils n'y réussissent que trop. Or, ce tapis était non-seulement un signe de propriété pour les Grecs, mais d'exclusion pour les catholiques ; si ceux-ci avaient cédé en cette occasion, ils n'auraient plus eu la faculté de remplir des fonctions religieuses au lieu où s'est opérée notre rédemption que par le bon plaisir des Grecs, tandis qu'ils y ont droit [1]. Tous les moyens employés pour nous déposséder sont odieux, et cependant les Grecs atteignent leur but. Le pacha a été juste cette fois, mais les Grecs ne se déconcerteront point; ils feront d'autres tentatives, et je ne serais point étonné d'apprendre au premier jour que les catholiques ont été tout à fait expulsés, non-seulement du Calvaire, mais de l'église du Saint-Sépulcre. Personne ne soutient nos religieux ; ils sont abandonnés à eux-mêmes. Faut-il s'étonner qu'ils exposent leurs plaintes à tous les voyageurs qui leur arrivent d'Europe? A qui peut-on épancher son cœur, sinon à des frères? Et puis, ils espèrent que les pèlerins, de retour dans leur patrie, feront connaître la désolation dans laquelle se trouve la Terre Sainte; qu'ils ranimeront quelque étincelle de zèle et d'amour dans les peuples; que les gouvernements se réveilleront enfin, et feront entendre quelques paroles généreuses en faveur des Saints Lieux. Mais ils ne savent pas avec quels pèlerins ils ont affaire, ces bons religieux uniquement occupés de la conservation de sanctuaires révérés autrefois, mais si profondément oubliés aujourd'hui. Ils parlent des mystères de Bethléem et de Nazareth à des hommes qui vont en Palestine pour admirer la religion de Mahomet, et pour sonder les *mystères* des chapiteaux de Balbek [2]; et ces pèlerins, revenus en Occident, nous parlent des éternelles doléances de ces moines, auxquelles ils n'ont rien compris ; ils nous vantent leur bonheur, leur richesse, et jusqu'à leur puissance. Les faits disent plus que les phrases, plus que les calomnies surtout. Tous les sanctuaires de la Palestine appartenaient aux catholiques : ils les ont payés cent fois

1 Cette partie du Calvaire a aussi appartenu exclusivement aux catholiques ; ils en ont été dépouillés par les Géorgiens soutenus par les Mamelouks : les Grecs ont recueilli l'héritage des Géorgiens.

2 Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant,
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères,
Un homme est venu d'Occident.

(M. de Lamartine, *Voyage en Orient.*)

de leur or et de leur sang ; aujourd'hui ils n'en ont plus la moitié, et chaque année ils en perdent encore [1]. De deux choses l'une : ou ces sanctuaires, comme la grotte de Bethléem, qu'on nous a enlevée il y a quelques mois, valent la peine qu'on fasse des réclamations, ou il faut les abandonner tous au premier occupant, et laisser construire des mosquées sur la grotte de la Nativité et sur le Golgotha, pour remplacer les temples de Vénus et d'Adonis qu'on y voyait autrefois.

Eh bien, les nations catholiques ont abandonné ces sanctuaires ; on peut impunément les transformer en temples païens, ou faire passer la charrue sur leurs débris... Je me trompe : non, ils ont encore trouvé des protecteurs qui défendent pied à pied le terrain sacré sur lequel ils combattent depuis six cents ans ; et nous, pour prix de tant de dévouement, nous n'avons à leur offrir que nos reproches et nos dédains. Comment veut-on que ces religieux se défendent autrement que par des réclamations, des protestations, des plaintes et des prières, c'est-à-dire par les armes des faibles, puisque les forts les délaissent ! Ces dissensions sont déplorables, j'en conviens ; mais est-ce bien à nous à jeter la pierre à ces moines qui se disputent pour un coin du Calvaire? et nous, pourquoi nous disputons-nous? Quand nos organes quotidiens n'auront plus entre eux que des paroles de paix, quand nos mandataires se donneront fraternellement la main, quand nous serons d'accord avec les autres ou avec nous-mêmes sur une foule de choses infiniment moins importantes, alors peut-être pourrons-nous nous étonner que ces religieux n'aient pas encore pu s'entendre sur la possession de ces monuments auxquels ils attachent tant de prix.

Ces lignes étaient à peine écrites, que le sujet des débats fut tout à coup transporté de Jérusalem à Constantinople, puis en Crimée.

1 En parlant du mont Sinaï, sur lequel les catholiques n'ont plus un seul sanctuaire, un pieux pèlerin s'écriait douloureusement il y a peu d'années : « On y voit encore l'édifice qui servit d'église aux catholiques, et d'où ils furent expulsés il y a cent quarante ans par les Grecs schismatiques qui en sont maîtres aujourd'hui. Je ne pus arrêter mes regards sur ce monument sans éprouver un vif sentiment de douleur. Hélas ! si le ciel ne vient au secours des catholiques, l'or et l'intrigue des Grecs leur enlèveront insensiblement tous les sanctuaires, et ne laisseront pas en leur possession un seul des établissements qu'ils ont en Orient. »

(Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, t. III, let. LII.)

La question, au lieu d'être agitée entre des moines, le fut entre les diplomates d'abord, et enfin entre des armées. On mit sur pied plus d'un million d'hommes, plus de la moitié périt... et l'avenir apprendra jusqu'à quel point la question a été résolue. Peut-être dans la suite serons-nous plus indulgents pour les moines.

Le docteur Chenu a été chargé par le gouvernement français de faire un rapport sur les ambulances et les hôpitaux militaires pendant la guerre de Crimée, dans les années 1854-1855 et 1856. D'après ce rapport, la guerre de Crimée n'a pas coûté moins de 800,000 hommes aux différentes armées ! Un fait curieux de ce rapport, c'est que les Piémontais, qui n'avaient rien à voir dans cette question, et qui n'y ont été introduits qu'afin d'acquérir des mérites pour leur agrandissement projeté et de faire siéger M. de Cavour au congrès de Paris, ont perdu 2,194 hommes, *dont* 12 *seulement devant l'ennemi.* On le voit, ils sont partout les mêmes, en Crimée, comme à Novare, à Custozza, à Lissa : le royaume d'Italie, qui s'est formé par de honteuses défaites, périra par ses honteux succès.

Depuis quelque temps, il y a une nouvelle cause de dissension, qui probablement se terminera à notre désavantage. Il paraît que les Grecs ont envie de faire quelque changement, soit au petit monument du Saint-Sépulcre, soit à la coupole qui est au-dessus. Instruits par une longue expérience, les Franciscains savent que pour eux toute innovation est désastreuse ; ils cherchent donc à s'y opposer. Les Grecs, pour les y contraindre, endommagent la toiture, et je les ai vus moi-même enlever des feuilles de plomb qui couvrent la coupole. Méhémet-pacha m'a dit que, pour les mettre d'accord, il avait voulu se charger des réparations au compte du gouvernement. On prétend que c'est le sultan lui-même qui veut faire reconstruire cette coupole *comme un hommage rendu à la chrétienté.* Ce serait un spectacle nouveau dans le monde, si l'on voyait un sultan honorer par sa munificence les lieux saints oubliés par les souverains catholiques. Ces offres n'ont pas été acceptées, parce qu'il est à craindre dans la suite qu'un sultan moins équitable ne se prévale de ces dons pour prétendre à la propriété de l'édifice, comme le font les Grecs aujourd'hui. Jusqu'à l'incendie de 1808, ce furent toujours les catholiques qui construisirent cette coupole et y firent les réparations, parce que seuls ils en sont les légitimes propriétaires.

Ce qui précède a été écrit en 1848; la question a prodigieusement grandi depuis, et les événements qui ont suivi prouvent jusqu'à quel point ces appréhensions étaient fondées.

Dans le courant du mois de janvier 1862, un morceau de stuc tomba, *par hasard*, de la grande coupole et blessa à la main un pèlerin qui, *par hasard*, était Russe, et le général russe Noroff se trouvait, *par hasard*, à Jérusalem [1]. Voilà l'étincelle qui mit le feu à la mine préparée de longue main à Saint-Pétersbourg par la Russie et la France, à l'insu de toutes les autres puissances, y compris la Turquie. Le général Noroff pressa les Grecs auxquels, comme il le disait hautement, *appartient la coupole*, de la faire réparer. On fit à Saint-Pétersbourg des instances, auxquelles on s'empressa d'obéir.

En même temps, c'est-à-dire le 31 janvier, M. Thouvenel, ministre des affaires étrangères à Paris, écrivait à M. de Moustier, ambassadeur à Constantinople, la dépêche suivante : « Monsieur le marquis, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer par ma dernière expédition, différentes communications ont été échangées entre le gouvernement de Sa Majesté et le cabinet de Saint-Pétersbourg au sujet de la reconstruction de la coupole du Saint-Sépulcre. *L'accident récemment survenu à la coupole*, et qui démontre combien il serait urgent de la reconstruire, va nous fournir l'occasion de reprendre cette affaire avec le cabinet de Saint-Pétersbourg; j'attendrai le résultat de vos nouvelles communications pour vous transmettre mes instructions. »

Jusque-là tout s'était passé en pourparlers secrets entre les agents de la Russie et de la France ; mais, le 7 avril 1862, le marquis de Moustier et le prince Lobanoff présentèrent à Aali-pacha, ministre des affaires étrangères à Constantinople, une note identique par laquelle la France et la Russie proposaient de réparer à leurs frais la coupole de l'église du Saint-Sépulcre.

Aali-pacha répondit que, tout en prenant en considération le désir des deux ambassadeurs, il devait consulter les autres puissances, parce qu'il appréciait la remarque qui avait été faite que, si cette coupole était exclusivement laissée aux soins de la Russie et de la France, il se répandrait parmi les chrétiens de l'Orient *la fausse*

[1] Rapport du consul d'Autriche à Jérusalem, du 11 avril 1862.

opinion que le patronat leur appartient exclusivement, ou au moins qu'il leur appartient exclusivement de faire usage de ce sanctuaire, *qui appartient à toute la chrétienté*[1].

C'est là une dure leçon donnée en faveur des chrétiens, par un ministre musulman, aux représentants de deux puissances chrétiennes. Elle fut inutile ; car la Porte céda, à la condition qu'elle serait associée à cette inique entreprise ; et ce fut l'objet du protocole signé à Constantinople, le 5 novembre de la même année, par lequel l'empereur de Russie, l'empereur des Français et le sultan s'engagèrent à faire réparer la coupole à frais communs.

Deux mois AVANT la signature de ce protocole, le 12 juillet, le cardinal Antonelli, informé de ce qui se passait, adressa des réclamations au gouvernement ottoman, pour sauvegarder les droits des catholiques et du Saint-Siége. « Le droit des catholiques, écrivait-il à Aali-pacha, sur le sanctuaire qui est l'un des monuments religieux les plus intéressants, est fondé si sûrement sur l'inviolabilité des traités et les termes des documents officiels, que Votre Excellence, avec sa haute perspicacité, comprendra aisément que ces garanties solennelles accordées aux catholiques, pour eux et le Saint-Siége auquel leur conservation est dévolue, donnent lieu de protester contre des faits qui établissent, qu'au mépris de ces droits, leurs concurrents auraient usurpé l'obligation de faire à la coupole du Saint-Sépulcre les réparations nécessaires. »

L'esprit d'équité d'Aali-pacha lui fit complétement défaut dans la réponse qu'il adressa au cardinal, sous la date du 6 août suivant. Après avoir fait connaître l'état des choses, il ajoutait : « En présence d'une convention d'une si grande portée, conclue *longtemps avant la réception* de la dépêche de Votre Éminence, il ne reste aujourd'hui au gouvernement impérial qu'à vous renouveler l'assurance formelle que la position de tous les ayants droit sera toujours maintenue, et que le *statu quo* actuel ne peut recevoir aucune altération. »

On peut voir par cet échantillon que les Turcs ont fait des progrès dans la langue diplomatique moderne.

Au moment où la position des ayants droit est changée du tout

1 Dépêche de l'internonce d'Autriche, du 11 avril 1862.

au tout et le *statu quo* altéré par trois usurpateurs, le ministre du sultan n'a d'autre motif à alléguer que le retard de la protestation du Saint-Siége. Mais la dépêche du cardinal est du 12 juillet 1862, tandis que le protocole des trois puissances usurpatrices n'a été signé à Constantinople que le 5 septembre suivant! D'ailleurs, la protestation du Saint-Siége serait postérieure au protocole que cela ne changerait rien à la question. La note identique de la France et de la Russie est du 7 avril; néanmoins Aali-pacha a su la modifier notablement par le protocole du 5 septembre, en introduisant dans cette affaire un troisième copartageant, c'est-à-dire le sultan. De plus, depuis quand des traités solennels, comme ceux qui sont invoqués par le cardinal, peuvent-ils être annulés par des arrangements conclus, dans des conventicules clandestins, par des parties qui n'ont aucun droit dans la matière?

Tout est violence, hypocrisie et mensonge dans cette affaire. On a commencé par dire que c'est à cause des luttes incessantes des religieux de Jérusalem que les deux hautes puissances, la France et la Russie, dans des vues *pieuses* et *pacifiques*, se sont chargées de la régler. Les luttes des religieux n'ont jamais coûté tant de sang que les luttes des deux hautes puissances, témoin la guerre de Crimée. Puis à peine le projet de cette inique convention était-il connu, que M. de Moustier se faisait écrire par M. de Barrère, consul à Jérusalem, que les dispositions des clergés de tous les rites devenaient assez satisfaisantes à l'égard de l'arrangement des trois gouvernements [1]. On attache de la valeur au rapport d'un consul, et on ne tient aucun compte de la protestation du Saint-Siége! Et le Saint-Siége n'a pas été le seul à protester. Le véritable chef de l'Église grecque schismatique, le patriarche de Constantinople, a protesté, comme le pape, contre cette injuste innovation, par une lettre adressée à Aali-pacha dès le mois d'avril. « Cet écrit du patriarche, est-il dit dans une dépêche de l'internonce d'Autriche, du 11 avril, ne peut étonner que ceux qui ne considèrent le chef de l'église orthodoxe que comme un dépendant volontaire de la Russie. C'est le contraire qui est vrai. La dépendance de la Russie est en décroissance ici. Les soins du patriarche sont dirigés contre l'Église

[1] Dépêche de M. de Moustier, datée de Thérapia le 27 août 1862.

absorbante russe, qu'il considère comme sa plus jeune brebis, qui lui est échappée. »

Cette brebis, toute jeune qu'elle est, a trouvé le moyen de tempérer cet excès de zèle de son pasteur *in partibus*. Dans les premiers jours de décembre suivant, l'empereur de Russie écrivit au patriarche une lettre autographe fort courtoise, et lui fit remettre *trente deniers*, sous la forme des insignes de commandeur de l'ordre impérial de Saint-Alexandre (patron de Sa Majesté l'empereur). Le patriarche, calmé et tout ému, donna un grand dîner religioso-diplomatique, et ses anciens scrupules, selon toute apparence, furent noyés dans de pieuses libations ; car depuis ce moment on n'en entendit plus parler.

L'Autriche fut la première des grandes puissances à adresser des observations à la Sublime-Porte : elle insista faiblement et n'obtint aucun succès. Le baron de Prokesch écrivait le 10 avril à son gouvernement : « J'ai fait rappeler ce matin à Aali-pacha qu'il existe en dehors de la France et de la Russie d'autres puissances chrétiennes, nommément les puissances catholiques, comme l'Autriche et l'Espagne, appelées aussi bien que la France à sauvegarder les intérêts catholiques dans les Lieux Saints. » Aali-pacha, assurément, n'était pas en mesure de le contester. M. de Moustier lui-même ne put le faire, lorsque M. de Prokesch lui adressa les mêmes observations. Le chargé d'affaires d'Espagne à Saint-Pétersbourg, le marquis Selva Alegri, reçut ordre de son gouvernement de s'enquérir, auprès du cabinet russe, de l'arrangement qui se négociait; mais le prince Gortschakoff, pour toute réponse, lui dit *que cette affaire était conclue*. Elle ne l'était pas cependant ; mais ce sont là des formules diplomatiques qu'on emploie quand on veut mettre hors de cause ceux qui ne demandent pas mieux que d'être éconduits.

Toutes ces réclamations n'eurent pour résultat que de faire ajouter au protocole du 5 septembre un paragraphe additionnel ainsi conçu :

5° *Il est entendu que le présent arrangement ne confère aucun droit nouveau aux différentes communions chrétiennes ni à aucune des parties signataires de ce protocole, et ne porte atteinte à aucun des droits qui leur étaient précédemment acquis.*

Les termes de ce paragraphe seraient assez précis pour rassurer les catholiques, si les signataires de cet arrangement, en le concluant, n'avaient violé des traités plus précis encore que ce paragraphe, et

conclus plusieurs siècles auparavant. Cette garantie-là est une *garantie italienne.* Quand Victor-Emmanuel a volé un royaume au Pape, il lui garantit la possession d'un jardin! Dans le Décalogue, il y a un paragraphe qui dit : *Tu ne déroberas point.* Les garanties de ceux qui ne respectent pas ce paragraphe-là sont des dérisions.

Parmi les protestations, je mentionnerai encore celle du congrès catholique de Malines, où se trouvaient les célébrités catholiques de tous les pays de l'Europe. (*Voyez note N, à la fin de ce volume.*)

Cette coupole est achevée aujourd'hui ; la croix dorée qui la surmonte a été découverte le 15 août 1868, fête de l'empereur Napoléon, et par hasard aussi celle de la sainte Vierge. Dans son ensemble, elle présente l'aspect de la coupole qui existait avant l'incendie de 1808 : elle est l'œuvre de deux architectes, l'un français, et l'autre russe, aidés pour l'ornementation par un autre Français nommé Salzmann ; les pièces en métal ont été forgées en France. Les anciens Grecs, qui avaient le sentiment de l'art assez prononcé, et, après eux, tous les hommes de goût, adaptaient l'ornementation des édifices à leur destination; les trois empereurs qui ont restauré le premier édifice religieux du monde ont imposé aux architectes la condition expresse qu'ils excluraient tout emblème et toute inscription ayant un sens religieux : on m'écrit de Jérusalem que l'ornementation de la grande coupole est celle d'un salon de bateau à vapeur. Les instructions des trois architectes et leur modestie ne les ont pas empêchés d'inscrire leurs noms dans le pourtour de la coupole, où il eût été interdit de placer le nom de la très-sainte Trinité. Toujours par hasard, ces trois noms, de consonnance germanique, désignent trois protestants. Afin d'enlever tout soupçon que cette œuvre pourrait être une œuvre chrétienne, l'architecte français, M. Mœuss, obligeait les ouvriers de travailler les dimanches et fêtes : des ouvriers catholiques ont été menacés d'être renvoyés parce qu'ils avaient hésité de se soumettre à cette prescription. Tout symbole religieux, tout acte religieux était proscrit; la violation des premières lois religieuses a été despotiquement exigée.

Lorsqu'il s'était agi de mettre à exécution la convention de Constantinople, des conférences avaient été convoquées à Jérusalem : les plus simples convenances auraient exigé qu'on invitât à y prendre part les représentants des légitimes propriétaires ; ce furent les

consuls, les trois architectes protestants et le gouverneur turc (lesquels probablement, en majeure partie, ne croient pas à l'authenticité du saint sépulcre), qui se chargèrent de régler tout ce qui a rapport à la reconstruction du monument que la *piété* des trois souverains allait élever à l'honneur du tombeau de Jésus-Christ! Le patriarche catholique, représentant du Vicaire de Jésus-Christ, le Père Custode deTerre-Sainte, représentant d'un ordre qui compte plusieurs centaines de martyrs ayant donné leur vie pour la conservation du saint tombeau, furent exclus de ces conférences.

Telle est cette œuvre qui caractérise d'une manière si frappante ceux qui l'ont entreprise. Il semblerait que, sous le prétexte d'honorer le tombeau du Christ, on ait tenu à violer toutes les lois chrétiennes.

A cette occasion, l'excellente Revue qui se publie à Cologne sous ce titre : *Das heilige Land*, a fait observer que, suivant une opinion très-répandue, le gouvernement impérial français avait introduit la Russie dans l'église du Saint-Sépulcre, à la condition que la Russie protégerait la création favorite de Napoléon, c'est-à-dire le royaume d'Italie [1] : l'histoire le dira un jour. Ce serait là une intéressante révélation : l'empereur des Français sacrifie l'église du Saint-Sépulcre et les droits du Pape pour constituer l'unité italienne ; l'unité italienne, à peine formée, aide puissamment à la formation de l'unité allemande, et aussitôt l'unité allemande détruit l'empire français, après avoir exterminé ses puissantes armées d'une manière non moins terrible que ne l'a été celle de Sennachérib aux portes de Jérusalem.

Celui qui a le plus assumé sur sa conscience le poids de ces déplorables événements a comparu depuis devant le tribunal de Dieu. Mais, avant de mourir, de la terre étrangère où lui avait permis de vivre la magnanimité de son superbe vainqueur, il a presque pu voir les flammes de sa capitale embrasée s'élever vers le ciel comme une expiation de tant d'iniquités. Si jamais tous ces palais détruits doivent être rebâtis, que diront ces Français, qui ont si facilement consenti à ce que la coupole de Jérusalem fût refaite sans l'intervention du pape, si les ambassadeurs des souverains du Japon, de la Perse et de la Cochinchine signent, à Constantinople ou ailleurs,

1 *Das heilige Land*, XII Jahrgang, 1 Heft, p. 3.

une convention par laquelle ils s'engagent à relever tous ces édifices à leur manière, sans le consentement du gouvernement français?

Entre la pierre de l'Onction et le Calvaire, on remarque le lieu où se trouvaient les tombeaux de Godefroid de Bouillon et de son frère Baudouin Ier. Les Grecs ont profané et fait disparaître ce que l'incendie et les musulmans avaient respecté. Il était facile de prévoir que la nation qui a mis tout en œuvre pour empêcher les croisés d'approcher de Jérusalem profiterait de la première occasion pour effacer de l'église du Saint-Sépulcre les noms les plus illustres des croisades.

Du temps du pèlerinage de l'évêque Arculfe (l'an 700), on célébrait l'office des morts dans une chapelle creusée dans le roc, qui se trouvait sous le Calvaire (ce ne peut être que la chapelle d'Adam), tandis que les corps des défunts étaient placés devant la porte de l'église [1]. Il est probable que Godefroid de Bouillon est le premier qui fut enterré dans l'intérieur de l'église [2] : cet honneur lui revenait à juste titre. Les deux rois qui succédèrent aux précédents, c'est-à-dire Baudouin II et Foulques d'Anjou, furent ensevelis près de là, dans la chapelle d'Adam. Ceux des quatre derniers rois qui ont résidé dans la ville sainte : Baudouin III, Amaury, Baudouin IV et Baudouin V, furent ensevelis devant le Calvaire, sur une même ligne; leurs tombeaux étaient adossés au chœur des chanoines.

Le tombeau de Godefroid, en marbre blanc, était surmonté d'une pierre triangulaire portée par quatre petites colonnes ; sur un des côtés de la pierre on lisait cette épitaphe si simple, si digne de celui qui avait préféré au titre de roi celui d'*avoué du Saint-Sépulcre :*

Hic jacet inclytus dux Godfridus de Bouillon,
Qui totam istam terram acquisivit ;
Cujus anima regnet cum Christo.

« Ici repose le célèbre duc Godefroid de Bouillon, qui acquit toute cette terre. Que son âme règne avec Jésus-Christ [3]. »

[1] In eadem vero ecclesia quædam in petra habetur excisa spelunca infra locum dominicæ crucis, ubi super altare pro quorumdam honoratorum animabus offertur, quorum corpora, interim in platea jacentia, ponuntur ante januam ejusdem Golgothanæ ecclesiæ, usquequo finiantur illa pro ipsis defunctis sacrosancta mysteria. (Adamnanus, *De locis sanctis*, I, II.)

[2] Sepultus est vero in ecclesia dominici sepulchri, sub loco Calvariæ, ubi passus est Dominus. (Guill. Tyr., X, XXIII.)

[3] Voir son épitaphe dans Quaresmius, ainsi que sa représentation, et des données

Des auteurs anciens accusent déjà les Grecs de démolir peu à peu ces tombeaux et leurs épitaphes, afin de pouvoir les détruire tout à fait. « Les autres (tombes), dit Surius, ont esté peu à peu brisées et gastées des Grecs, pour ainsi effacer la memoire des chrestiens romains, lesquels (Grecs) nagueres y furent attrapez. Le Bacha, en estant adverty, les condamna à une amende de mille piastres. Je dis cecy afin qu'il soit notoire à un chacun que les catholiques n'ont de plus grands ennemys au Levant que les Grecs, nation schismatique, qui cherchent par tous moyens d'opprimer les catholiques latins et se faire maistres de tous les saincts lieux. »

Il y a plus de deux cents ans que Surius nous montre les Grecs grattant ainsi les monuments des rois latins, jusqu'à ce qu'ils eussent une occasion de les démolir, comme on les a vus récemment gratter la grande coupole pour avoir un prétexte de la jeter à bas, gratter l'étoile de la grotte de Bethléem, puis la porter dans leur couvent de Saint-Sabas, pour détruire un monument qui prouve les droits des Latins, etc., etc. Cette méthode ne leur réussit que trop ; c'est pour cela qu'on les voit gratter partout.

Ces tombeaux ont subsisté jusqu'à l'incendie de 1808, non pas intacts, il est vrai, puisque les Grecs les détérioraient depuis des siècles ; Chateaubriand et Seetzen les ont vus peu de temps avant l'incendie. Ce dernier écrivait encore, le 16 juin 1806, que l'église du Saint-Sépulcre est remarquable par deux tombeaux avec des inscriptions concernant les deux premiers rois chrétiens de Jérusalem, Godefroid de Bouillon et son frère Baudouin [1].

D'après les rapports les plus authentiques, les flammes elles-mêmes ont respecté ces tombes royales, comme les avait respectées l'islamisme pendant sept siècles d'oppression : la jalousie des Grecs a été plus destructrice que les flammes, plus intolérante que la barbarie. Il est vrai qu'ils protestent aujourd'hui contre cette imputation : eh bien, qu'on prenne acte de cette disposition nouvelle pour rétablir ce qui a été détruit. Si ces tombeaux ont été profanés par

historiques sur tous ces tombeaux. Voyez encore Bernardino Amico, *Trattato delle Piante ed Immagini di Terra Santa;* Joh. Zuallart, *Il devotissimo Viaggio di Gierusalemme*, et *Description des tombeaux de Godefroid de Bouillon*, etc., par le baron Hody.

[1] *Annales de voyages*, par Malte Brun, t. VII. Paris, 1809.

les Grecs, l'Europe civilisée doit venger cet acte de vandalisme et replacer ces monuments; s'ils ont été détruits *malgré les Grecs*, que ceux-ci ne s'opposent pas à ce qu'ils soient rétablis, et ils le seront bientôt. Leurs places sont vides au pied du Calvaire; les dessins fidèles des anciens sépulcres existent [1]; les frais seront peu considérables et bientôt couverts par des souscriptions : la Belgique seule s'est offerte déjà à fournir les fonds nécessaires à la restauration du tombeau de Godefroid de Bouillon [2].

La Belgique, si catholique, si fière à bon droit de pouvoir revendiquer une des gloires les plus pures du moyen âge, et qui a déjà élevé un monument national à Godefroid de Bouillon sur le sol où il est né, contribuera tout entière pour que son tombeau soit replacé sur le sol qu'il a conquis, et où il est mort, auprès du tombeau de Jésus-Christ.

La dernière restauration de la grande coupole aurait offert aux trois empereurs une belle occasion de rétablir ces tombes célèbres telles qu'elles étaient anciennement au pied du Calvaire; outre la question de droit et de convenance, ils auraient donné une preuve de la valeur qu'ils attachent à l'expression *ab antiquo*, sur laquelle ils se fondent si souvent.

Depuis l'époque si éloignée où les princes et les rois allaient en foule vénérer les Lieux Saints, on n'avait plus vu à Jérusalem un prince, placé le premier sur les marches du trône, accomplir avec sa pieuse épouse ce lointain pèlerinage, et aller se prosterner avec elle auprès du tombeau du Sauveur : c'est la Belgique qui, la première, a donné ce bel exemple aux princes de notre temps. La mémoire de cet événement doit être conservée dans l'église du Saint-Sépulcre; elle ne saurait l'être d'une manière plus digne que par un monument qui rappellerait à la fois la valeur d'un héros issu du duché de Brabant, et la piété de ceux qui, à sept siècles de distance, sont appelés à régner sur la Belgique [3].

1 *Le très dévot voyage de Jérusalem, avec les figures des Lieux saints et plusieurs autres, tirées au naturel, faict et descript par Jean Zuallart, mayeur de la ville d'Alh en Haynaut.* Anvers, 1608. Le voyage a eu lieu en 1586.

2 V. les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, t. VI, p. 337.

3 Les princes de familles souveraines qui ont fait le voyage de la Palestine depuis trente ans sont : le prince de Joinville, le prince Albert de Prusse, le duc Maximilien

Un des spectacles les plus consolants sans doute qui se soient produits dans l'église du Saint-Sépulcre est celui où un roi de France et un empereur d'Allemagne, Louis VII et Conrad III, conduits par le roi de Jérusalem, firent leur prière en commun auprès du tombeau du Sauveur. Un siècle et demi auparavant, un autre personnage, qui était venu aussi vénérer le saint sépulcre, devint un des plus éloquents défenseurs de la chrétienté de Jérusalem : c'était Gerbert, archevêque de Ravenne, qui fut élu pape sous le nom de Sylvestre II[1].

Les rois de Jérusalem recevaient la couronne au saint sépulcre ; mais ils allaient immédiatement l'offrir à Dieu. « Costume est en Jerusalem, dit un historien, quant le roi prent corone au sepulcre, il la porte en son chief de ci au temple où Jesus-Christ fu offert : là si offre sa corone. Quant le roi avoit offert sa corone au temple, si avaloit les degrés qui sont dehors le temple, et entroit en son pales, au temple de Salomon, où li Templiers manoient[2]. »

Le roi devait être couronné à Jérusalem, si la ville sainte se trouvait entre les mains des chrétiens ; sinon, à Tyr. C'est le patriarche qui avait le droit de le couronner ; s'il n'y avait pas de patriarche, ce droit revenait à l'archevêque de Tyr, primat des archevêques du royaume ; à son défaut, à l'archevêque de Césarée, et enfin à l'archevêque de Nazareth[3].

Voici comment les *Assises de Jérusalem* parlent du couronnement du roi : « *Ly met l'anneau au doigt, qui sinefie foy, et asprès l'y ceint l'espée, qui sinefie justice à deffendre foy et saincte esglise, et asprès la couronne, qui sinefie la dignité, et asprès le sceptre, qui sinefie chastier et deffendre, et après la pome, qui sinefie la terre du royaume.* »

de Bavière, la princesse Marianne des Pays-Bas, le duc et la duchesse de Brabant, l'archiduc Ferdinand-Maximilien, le prince Alfred d'Angleterre, le prince de Galles, le grand-duc Constantin avec sa femme et son fils aîné, le prince royal de Prusse, le prince Amédée de Savoie, plusieurs archiducs d'Autriche, des infants d'Espagne, le duc de Modène, le comte de Chambord, l'empereur François-Joseph, etc., etc. L'empereur du Brésil, qui a fait en 1871 le long voyage de Rio de Janeiro à Suez, qui a visité sur son chemin tant de musées, tant de tombeaux célèbres, comme celui de Manin à Venise et ceux des califes au Caire, n'a pas cru devoir se détourner de son chemin pour visiter le tombeau de Jésus-Christ.

1 Voir la lettre de Gerbert de l'année 986, insérée dans le tome X des *Historiens de France*, par Dom Bouquet.

2 Le continuateur de Guillaume de Tyr.

3 *Assises de Jérusalem*, livre de Jean d'Ibelin, ch. VI.

Un des premiers soins des princes et des chevaliers après la prise de possession de la ville sainte avait été l'organisation si difficile de ce nouveau royaume : ils rédigèrent le code remarquable connu sous le nom d'*Assises de Jérusalem*. Malgré leur imperfection inévitable, ce furent évidemment les meilleures lois de cette époque. Elles furent déposées solennellement dans l'église de la Résurrection, « *en une grande huche, et prirent le nom de* LETTRES DOU SÉPULCRE [1]. »

L'année 1184, Baudouin V, âgé de cinq ans, fut couronné roi de Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre; les fêtes célébrées à cette occasion furent les dernières joies des chrétiens en Palestine.

Le plus triste couronnement qui se fit dans cette église fut celui de Frédéric II, empereur d'Allemagne. Frédéric, prince audacieux et dissimulé, était alors le plus grand ennemi du pape Grégoire IX, qu'il avait obligé à quitter Rome en le faisant insulter jusqu'au pied des autels. Il avait désiré se faire couronner à Jérusalem, comme il le disait, « *afin de pouvoir lever la tête parmi les rois de la chrétienté* » et confondre le Saint-Siége. Débarqué à Ptolémaïs, il avait d'abord été reçu très-solennellement par le patriarche et le clergé; mais, lorsqu'on apprit qu'il était excommunié, la défiance et le mépris prirent la place du respect. Il ne tarda pas à se mettre dans de bons termes avec le sultan du Caire, qui était venu à sa rencontre avec une armée. Les deux souverains, sans s'inquiéter des questions religieuses, s'envoyaient réciproquement des aphorismes ou des problèmes de géométrie à résoudre. Frédéric reçut en présent un éléphant, des chameaux, les plus rares productions de l'Arabie et une troupe de jeunes femmes pour danser dans la salle des festins. Sa manière de vivre était telle, que les auteurs arabes eux-mêmes paraissaient croire qu'il avait un secret penchant pour la religion musulmane. Aussi le continuateur de Guillaume de Tyr soupçonne-t il l'empereur d'être « chaud en la *mécréandise* [2]. »

Frédéric s'empressa de conclure une trêve avec le sultan, puis il se rendit à Jérusalem pour se faire couronner. Mais la ville était dans la consternation. L'archevêque de Césarée, envoyé par le patriarche, mit l'interdit sur l'église de la Résurrection. Lorsque l'empereur y fit

[1] Préface des *Assises*.
[2] *Bibliothèque des Croisades*, t. I.

son entrée, un morne silence régnait sur son passage; l'église, tendue de deuil, semblait gardée par l'ange de la mort. Tous les gardiens du saint tombeau avaient déserté le sanctuaire. Frédéric prit lui-même la couronne, et, la plaçant sur sa tête, fut proclamé roi de Jérusalem. Il n'y avait au pied des autels que des épées et des lances, et les voûtes sacrées ne retentirent que des bruyantes acclamations des soldats.

Après son couronnement, Frédéric écrivit au pape et aux souverains de l'Occident qu'il avait conquis Jérusalem sans effusion de sang et comme par un miracle de la puissance divine [1].

Le lendemain, au point du jour, il quitta secrètement la ville sainte, retourna à Saint-Jean d'Acre, où on lui fit une réception plus lugubre encore qu'à Jérusalem. Il s'en vengea en faisant fermer les portes de la ville et en défendant qu'on apportât des vivres, afin d'affamer les habitants et les pèlerins; des Frères-Prêcheurs furent même enlevés du pied des autels et battus de verges sur la place publique. Bientôt après il s'embarqua pour l'Europe; mais, pour que les chrétiens ne pussent pas se maintenir dans la ville, il leur enleva toutes les machines de guerre et en donna une partie au sultan ; de même, il fit briser les galères destinées à protéger les côtes. Cela se passait en l'année 1229 [2].

Après un règne troublé par des révoltes continuelles, après des impiétés et des cruautés de tous genres, Frédéric II mourut dans la Pouille : Mainfroi, un de ses fils naturels, fut soupçonné de l'avoir empoisonné.

L'histoire contemporaine offre plus d'un exemple des châtiments réservés, même ici-bas, aux princes excommuniés.

Nous trouvons dans les récits contemporains une naïve description des cérémonies usitées pendant les croisades dans l'église du Saint-Sépulcre : « En milieu du cuer aux chanoines, avoit I. letrin de marbre, que on apeloit *le compas ;* lassus list en l'epistre. A main destre du mestre autel de ce cuer estoit mons de Calvarie. Si que, quand on chantoit messe de la Resurrexion, li diacre, quand il chantoit l'Evangile, si se tournoit vers le mons de Calvarie quand il

1 Matth. Pàris, an. 1229. — Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. XII.
2 Matthæi Paris., monachi Albanensis, Angli, *Historia major*. Londini, 1684.

disoit *crucifixum ;* après si se tournoit vers le monument quand il disoit *resurrexit, non est hic ;* si monstroit au doigt : *Ecce locus ubi posuerunt eum ;* et puis si se retournoit au livre, si pardisoit son Evangile [1]. »

J'ai maintenant à parler du *Feu sacré*, et je commence par avouer que c'est une tâche qui m'est bien pénible ; mais aucune considération ne peut m'empêcher de dire ce que je crois être la vérité.

En souvenir de la nuée céleste qui descendit sur le temple de Salomon, et du Sauveur, vraie lumière du monde, qui sortit resplendissante de la caverne du saint sépulcre, événements figurés dans la liturgie de l'Église catholique par l'office des ténèbres et la cérémonie du feu nouveau, on a cru longtemps à Jérusalem que, pendant l'anniversaire des jours de deuil que Jésus-Christ a passés dans la nuit du tombeau, un feu mystérieux descendait dans la chapelle du Saint-Sépulcre, et que ce miracle se renouvelait chaque année aux solennités de Pâques, afin que la foi des pèlerins fût ranimée et transportée par eux dans le monde entier comme une bénédiction de joie dans les demeures des fidèles.

De même que, dans nos églises, le Samedi saint, tous les cierges sont allumés *au feu nouveau*, de même à Jérusalem, ce jour-là, le feu était éteint dans toutes les maisons, et on le rallumait à celui qui avait été bénit dans le Saint-Sépulcre. Au lieu de croire simplement que ce feu était produit de la manière la plus naturelle, comme il est marqué dans tous les missels : *Excutitur ignis de lapide* [2], vers le neuvième ou le dixième siècle on aima mieux croire que ce feu descendait du ciel. C'est surtout à Bernard le Sage, qui visita la Palestine l'année 870, qu'on attribue, sinon l'invention, au moins la divulgation de ce miracle. Effectivement, il dit en toutes lettres que ce jour-là c'était un ange qui allumait les lampes suspendues sur le saint sépulcre. *Hoc tamen dicendum quod sabbato sancto, quod est vigilia Paschæ, mane officium incipitur in hac ecclesia : et post peractum officium, Kyrie eleison canitur, donec veniente angelo, lumen in lampadibus accendatur quæ pendent super prædictum sepulcrum* [3].

1 *Assises de Jérusalem*, t. II.

2 Voir la rubrique de l'office du Samedi saint dans le *Missel romain*.

3 En 1672, doms Luc d'Achery et Jean Mabillon publièrent les premiers l'*Itinéraire de Bernard le Sage*, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Reims. En

Je ne sais quel moyen on employait pour faire ce miracle ; mais un grand nombre de pèlerins y croyaient de la meilleure foi du monde.

Vers le milieu du onzième siècle, saint Gervain assista à cette cérémonie et il ne chercha nullement à s'en rendre compte. « Nos pèlerins, est-il dit dans la relation de son voyage, attendaient ce miracle en priant dans le sanctuaire, tranquilles au milieu des infidèles, qui, le sabre nu, semblaient toujours prêts à frapper les pèlerins. Enfin, le feu sacré apparut, et les pèlerins furent comblés de joie [1]. »

On raconta au calife Hakem que les lampes suspendues dans l'église du Saint-Sépulcre étaient allumées du haut du toit par les fils de fer qui supportaient ces lampes, et qui avaient été enduits préalablement d'huile de baume, tandis que des voyageurs d'Europe pensaient qu'on n'employait que la pierre à feu.

Voici le récit qu'a donné de cette cérémonie Foucher de Chartres, qui y a assisté.

« Selon la coutume, dit-il, on se réunit, la veille de Pâques, dans l'église du Saint-Sépulcre. A la troisième heure, les chanoines, par l'ordre du patriarche, commencèrent l'office ; on lut successivement les leçons latines et les leçons grecques. Lorsque l'office fut achevé, un Grec, suivant l'ancien usage, se mit à chanter *Kyrie eleison ;* tous ceux qui étaient présents en firent autant. Moi, Foucher et beaucoup d'autres, qui n'avions jamais entendu une pareille symphonie, le cœur contrit, nous nous levions sur nos pieds, et, les regards levés, nous attendions qu'une nouvelle lumière parût. Mais vainement nous portâmes nos regards de tous côtés, nous ne la vîmes pas, parce qu'elle n'était pas encore venue. Alors on chanta trois fois le *Kyrie eleison*, et, après que tout le monde eut répondu, il se fit un grand silence. Les chanoines continuèrent l'office qu'ils avaient déjà commencé. Cependant nous attendions dans le recueillement le feu sacré, qui devait paraître vers la neuvième heure ; il ne vint point, et, lors-

Angleterre, notamment à Oxford, dans la bibliothèque du Lincoln college, il existe des manuscrits plus complets de cet Itinéraire. (Voyez *Recueil de Voyages et de Mémoires*, publié par la Société de Géographie de Paris, t. IV, p. 781-815.)

[1] Saint Gervain était un des sept cents pèlerins qui avaient accompagné Richard, abbé de Saint-Viton, de l'année 1040 à l'année 1046. (V. les *Bollandistes*, deuxième volume de juillet, p. 545.)

que cette heure fut passée, le patriarche ferma les portes de l'église et rentra ensuite, dans l'espoir de trouver le feu. Ses espérances furent encore trompées ; et, quoiqu'il eût longtemps prié et versé des larmes, il sortit dans la plus profonde tristesse, en nous déclarant qu'il n'avait pas trouvé le feu si désiré. » Ici Foucher peint la douleur des fidèles. « Que de plaintes ! que de soupirs ! s'écrie-t-il ; tous, en pleurant, nous chantions *Kyrie eleison.* » L'auteur parle des conjectures que l'on fit sur cet événement, et des consolations que les clercs cherchaient à répandre au milieu de la multitude désolée. Les sages et les clercs disaient que, tant que ce miracle avait été nécessaire pour la sûreté du petit nombre de chrétiens qui habitaient la Palestine, il s'était constamment opéré ; mais que maintenant il n'était plus utile, puisqu'une armée nombreuse et pleine de courage défendait les Saints Lieux. Après avoir rapporté ces conjectures et quelques autres, Foucher décrit les transports de joie que les chrétiens firent éclater à Jérusalem lorsque le patriarche, à qui l'on avait annoncé que le feu sacré brillait dans une lampe devant le saint tombeau, entra dans l'église, et en sortit ensuite avec un cierge qu'il avait allumé au feu céleste, et qu'il montra à tout le peuple. On n'entendait partout que cris, que chants de fête, que symphonies. « Chacun de nous, dit Foucher, portait un flambeau pour l'allumer au feu miraculeux. Vous eussiez vu dans l'église plusieurs mille flambeaux allumés à ce feu, que l'on s'empressait de se faire passer les uns aux autres [1]. »

Tout ce récit respire la plus grande bonne foi et fait voir combien cette opinion était répandue alors.

Un troubadour du douzième siècle, aussi célèbre par son rang que par sa vaillance et ses talents, Bertrand de Born, y fait allusion en ces termes :

El sepulcres a de secors fraitura,
Don tuit crezem, ab leia fe segura,
Que lo sains fuec y deissen, c'om o ve ;
Per que no i fai nuilh effortz qui so cre.

« Le sépulcre a besoin de secours,
Le sépulcre dont nous croyons tous, avec une foi ferme,

[1] Fulcherii Carnotensis Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium. (*Bibliothèque des Croisades*, Ire part., p. 93.)

Que le saint feu y descend puisqu'on le voit :
Aussi n'y a-t-il nul effort à le croire [1]. »

Le Quien rapporte différents traits fort curieux qui ont rapport à ce sujet, entre autres d'un roi qui, n'ayant pas voulu ajouter foi à ce miracle, prépara lui-même les lampes, la veille de Pâques, et les vit s'allumer d'elles-mêmes comme de coutume [2].

Saladin voulut assister à ce prodige l'année 1192. Voici comment un chroniqueur anglais contemporain rend compte de cet événement. « La veille de Pâques, Saladin, accompagné des siens, se rendit au Saint-Sépulcre pour y être témoin de la descente du feu du ciel, qui, ce jour-là, a coutume tous les ans d'allumer la lampe du sanctuaire. A son arrivée, le feu céleste descendit tout à coup ; tous les assistants furent vivement émus : les chrétiens témoignèrent leur joie en chantant la grandeur de Dieu ; les Sarrasins, au contraire, dirent que le feu qu'ils avaient vu descendre était produit par des moyens trompeurs. Saladin, voulant constater l'imposture, fit éteindre la lampe que le feu du ciel avait allumée ; mais la lampe se ralluma aussitôt : il fit éteindre une seconde et une troisième fois, et chaque fois elle se ralluma comme d'elle-même. Alors le sultan, confondu, s'écria dans un transport prophétique : *Oui, bientôt je mourrai, ou je perdrai Jérusalem !* Cette prédiction, ajoute le chroniqueur, fut accomplie, car Saladin mourut au carême suivant [3]. »

Voici maintenant comment parle de ce prodige un des hommes les plus compétents de notre temps :

« L'importance du mystère du feu nouveau est telle, que Dieu a daigné, durant plusieurs siècles, opérer chaque année, en ce jour, un prodige dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, pour produire la présence de ce feu sous les yeux du peuple fidèle rassemblé. Le clergé et le peuple se tenaient en silence devant le saint tombeau, attendant la manifestation de la faveur céleste. Tout à coup l'une des lampes éteintes, qui étaient suspendues au-dessus de ce

1 *Journal des Savants*, avril 1817, p. 216.
2 Le Quien, *Oriens Christ.*, t. III, p. 374.
3 *Itinéraire du roi Richard*, par Gauthier Vinisauf. — V. *Biblioth. des crois.*, IIe part., p. 704.

monument sacré de la victoire du Christ, s'allumait d'elle-même. Sa lumière, après avoir servi à allumer les autres lampes et les flambeaux de l'église, était communiquée aux fidèles, qui s'en servaient avec foi pour renouveler le feu dans leurs habitations. Ce prodige annuel paraît avoir commencé à se manifester à Jérusalem, après la conquête de cette ville par les Sarrasins, afin qu'il servît aux yeux de ces infidèles comme d'un signe de la divinité de la religion chrétienne. Il est attesté unanimement par les historiens contemporains qui nous ont laissé le récit des événements du royaume latin de Jérusalem; et lorsque le pape Urbain II vint en France pour y prêcher la première croisade, entre autres motifs qui devaient rendre cher aux chrétiens de l'Occident l'honneur du sépulcre du Christ, il ne manqua pas d'insister sur ce prodige de chaque année comme attesté par tous les pèlerins de la ville sainte. Lorsque le Seigneur, dans les desseins de son impénétrable justice, eut abandonné de nouveau au pouvoir des infidèles la ville où se sont accomplis les mystères de notre salut, le prodige cessa, et ne s'est plus renouvelé depuis. On connaît les scènes grossières et sacriléges qui souillent tous les ans l'église du Saint-Sépulcre, lorsque, sous les yeux d'un peuple ignorant et enthousiaste, le clergé grec cherche en ce jour à reproduire, par une supercherie odieuse, le miracle qui a cessé depuis tant de siècles [1]. »

Lorsque les catholiques s'aperçurent de la supercherie qui excitait toujours l'admiration ou l'avarice des Grecs, des Arméniens et des Syriens, ils la dénoncèrent ouvertement. Les moines parlèrent le plus haut. Félix Fabri déclara que ce feu n'était pas le produit d'un miracle, mais de l'art [2]. Les Franciscains, et à leur tête Quaresmius, firent tout leur possible pour faire cesser ce scandale ; et c'est avec raison que M. d'Estourmel a pu dire : « Quant aux prêtres qui font descendre le feu du ciel, Volney serait à même de reconnaître que pas un catholique ne trempe dans cette fourberie; que les prêtres grecs en sont seuls responsables devant Dieu [3]. » Tous

[1] Dom Guéranger, *l'Année liturgique*. le Samedi saint.

[2] Non autem miraculose accenditur, sed arte, quamvis simplex vulgus clamet in cœlum, Deum laudans, quasi miraculum sit factum; et ita divulgant apud plebem et etiam apud Sarracenos. (Fabri, *Evagatorium in T. S.*, I, 341.)

[3] D'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, II, 77.

les écrits, toutes les protestations devenant inutiles, les Franciscains, en 1698, adressèrent une supplique à l'empereur Léopold I[er] d'Autriche pour obtenir que par sa médiation il fût interdit à toutes les nations qui ont le droit d'être dans l'église du Saint-Sépulcre, d'y faire du feu, pour éviter le scandale et le danger d'un incendie [1].

L'année 1722, Euthymius, archevêque de Tyr et de Sidon, dénonça cette supercherie à la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui lui répondit « qu'il fallait instruire les fidèles à cet égard et que la religion catholique n'avait pas besoin de faux miracles pour preuves de sa vérité [2]. »

Mais, depuis lors, l'influence des Grecs à Jérusalem n'ayant fait qu'augmenter, le miracle du feu sacré, non-seulement fut maintenu, mais devint de plus en plus célèbre et de plus en plus lucratif : ce fut au point que, l'année 1748, un Arménien paya trente mille sequins pour pouvoir allumer son cierge le premier [3].

C'est là que se trouve l'explication de la durée de ce miracle. Ces milliers de pèlerins qui se rendent à Jérusalem de toutes les parties de l'Asie, de l'Archipel et de la Grèce, et même du fond de la Russie, y vont surtout pour prendre le feu sacré et le rapporter dans leurs familles. Il arrive souvent que des milliers de pèlerins grecs quittent Jérusalem après cette cérémonie sacrilége *sans avoir rempli leur devoir pascal.* Ils emportent le feu de la superstition, il est naturel qu'ils dédaignent l'illumination de l'Esprit du Seigneur.

Les prêtres grecs ne croient pas plus au miracle que les catholiques : ils le disent à qui veut l'entendre : ils seraient non-seulement ruinés si le miracle n'avait pas lieu, mais ils courraient grand risque

1 Cette supplique est rapportée dans Hammer, VI, 760 ; en voici un passage : Ut nulli nationi (quæcumque esse possit) in ecclesia sanctissimi Sepulcri immanenti seu habitanti liceat in eodem loco ignem construere, excepto in suis culinis, ad periculum incendii evitandum, et ad indecentiam tollendam.

2 Euthymius, archiepiscopus Tyri et Sidonis, inter ejus dubia S. Congregationi de propaganda fide proposita, legitur anno 1722 sub n° 1 : Quod sabbatho sancto apud Græcos lampas locatur subtus altare et deinceps post aliquas preces Patriarcha seu Episcopus ingrediens sancta sanctorum, candelam ex ea lampade accendit. populo dicens id esse lumen divinum procedens e Christi sepulcro.

Resp. a l I : « Instruantur fideles assertum miraculum luminis esse figmentum schismaticorum, nullamque mereri credulitatem, neque S. catholicam fidem indigere falsis miraculis et mendaciis, ut probetur vera. » (Decr. 31 martii 1729.)

3 Hasselquist, *Reisen nach Palæstina*, 160.

de perdre la vie, comme cela faillit arriver à un pauvre prêtre d'Abyssinie auquel le tour était venu de faire le miracle. Après avoir prié quelque temps, voyant que rien ne tombait du ciel, il alla dire au peuple qu'il n'y avait pas de feu. Les Turcs se précipitèrent sur lui les premiers, puis les chrétiens ; le malheureux prêtre fut roué de coups, et il n'échappa qu'avec peine à ces assassins, qui l'accusaient de n'avoir pu faire le miracle à cause de ses crimes. Un jeune Grec, plus habile, et qui avait dans ses poches de quoi faire le miracle, essaya de le remplacer, et réussit à la satisfaction générale[1].

Les Turcs sont aussi intéressés que les Grecs *à ce que tout aille bien.* Ils veillent pour que le feu arrive à point, et, dans plus d'une occasion déjà, ils ont vendu le monopole de faire le miracle ; ils l'accordent tantôt aux uns, tantôt aux autres, selon les circonstances : il est évident que, si l'on y avait songé en 1852, lorsque la Porte signait le firman du 10 février, le prince Menschikoff aurait pu obtenir ce privilége à perpétuité.

Au douzième siècle, il appartenait aux Abyssins ; puis les Grecs acquirent le droit de le partager avec eux, en faisant des présents aux Turcs. Les premiers, fort mécontents, dévoilèrent le secret. Les Grecs portèrent plainte aux autorités et leur firent comprendre, à l'aide de grosses sommes surtout, les conséquences fâcheuses d'une si maladroite indiscrétion : leur zèle fut récompensé par le privilége exclusif de faire le feu. Survinrent les Arméniens, jaloux des merveilleux succès et des brillantes recettes de leurs rivaux : puissants à Constantinople, ils atteignirent leur but et furent admis aux honneurs du miracle. Mais à Jérusalem les choses se passèrent moins pacifiquement, et il arriva rarement que le feu descendît du ciel sans que le sang coulât sur la terre[2]. Cependant il n'est pas sans exemple que la plus grande intelligence ait régné entre les dignitaires des différentes communions, qui ne peuvent s'entendre pour éclairer leurs troupeaux, mais qui l'ont pu pour les tromper. L'année que Surius assista à la cérémonie (1644), il vit les six patriarches grec, copte, abyssinien, géorgien, nestorien et arménien entrer ensemble dans la chapelle du Saint-Sépulcre et distribuer en commun le feu sacré à la foule[3].

[1] Della Valle, *Viaggi.*
[2] Troilo, *Oriental. Reisebeschreibung*, 314.
[3] Surius, p. 497.

Voilà une entente entre les chefs du clergé de différents rites qui a dû édifier les diplomates de ce temps-là. Qu'aurait dit d'un pareil spectacle ce païen qui prétendait que, de son temps, deux aruspices ne pouvaient se regarder sans rire? Il me semble, à moi, que ces patriarches auraient dû fondre en larmes en voyant à quel état d'abaissement ils sont réduits. Au reste, les annales sanglantes de la semaine sainte de Jérusalem nous prouvent que cette harmonie n'a pas duré longtemps. Maintenant, le plus souvent, ce sont les Grecs seuls qui s'acquittent de cette mission, et ils ont pour cela un évêque *ad hoc*, j'allais dire un jongleur, qui porte le nom d'*évêque du feu*. Les Turcs ont pourvu à ce que la chose se fasse avec le moins d'encombre possible, et ils ont ordonné, une fois pour toutes, qu'à tel jour et à telle heure le feu descende du ciel [1].

Voici comment les choses se sont passées sous mes yeux, le samedi saint de l'année 1855.

J'étais sur la galerie qui communique avec le couvent des Franciscains, sous la première arcade, vis-à-vis du saint sépulcre, et à côté de Kiamil-pacha, gouverneur de Jérusalem. Autrefois c'était le pacha qui commandait directement au Saint-Esprit de faire le miracle; de cette même galerie il lui donnait le signal de commencer l'opération en agitant un mouchoir blanc; on a trouvé sans doute que c'était par trop irrévérencieux, et ce commandement ostensible a été supprimé. Dans l'église, sous la grande coupole et autour du saint sépulcre, il y avait une foule compacte et tumultueuse de toutes les nations qui sont sous le soleil, des vieillards, des femmes, des enfants au sein de leurs mères. Des soldats turcs, armés de sabres et de fusils, gardaient toutes les avenues, surtout les abords du saint sépulcre. Il n'y avait nulle dévotion, nul recueillement; cette foule n'avait pas le sentiment qu'elle se trouvait dans le lieu saint: c'était une foire où l'on sautait, dansait, criait, mangeait, se disputait. Les plus intrépides fendaient la foule pour se placer plus près du saint sépulcre, et frappaient ou renversaient ceux qui leur barraient le chemin; tous tenaient en main des faisceaux de petites bougies pour les allumer au feu sacré. Des sacristains, et des gens qui

[1] Ce fait, qui m'avait été nié par Méhémet-pacha (voir ma première édition, t. II, p. 67), est affirmé par Troilo, p. 314.

avaient sans doute payé chèrement cette faveur, furent placés de chaque côté du saint sépulcre, près des ouvertures pratiquées par les Grecs pour le passage du feu, afin de pouvoir les premiers allumer leurs bougies. L'impatience augmentant dans la foule, les hurlements, la confusion, le scandale, augmentèrent. Les soldats frappaient des pieds et des mains, donnant des coups de crosse et de baïonnette... et ce sont eux qui se conduisaient avec le plus de décence. Tout à coup un évêque, à barbe blanche comme la neige, précédé de clercs, escorté de soldats qui repoussent la foule, s'avance vers le saint sépulcre, où il entre seul et s'enferme. La scène que l'on a alors sous les yeux est une véritable scène de damnés : tous se précipitent vers le saint sépulcre ; on monte les uns sur les autres, on s'étouffe, on s'écrase, on pousse des cris de rage et de douleur. L'évêque, au bout d'un court instant, tend le bras hors du monument avec un faisceau de bougies allumées, auxquelles chacun veut allumer les siennes le premier ; les sacristains et les privilégiés qui y sont parvenus se sauvent comme des furieux, les cheveux épars, pour se réfugier dans le chœur ou la sacristie. L'évêque, de même, traverse la foule en courant, moitié porté, frappé et lacéré. En attendant, le feu se communique partout ; des milliers de bougies allumées éclairent toutes ces figures de possédés, qui expriment une joie infernale. Dans la mêlée, on met le feu à la barbe, aux cheveux ou aux habits de ses voisins, tandis que les plus fanatiques, pour prouver que ce feu ne fait aucun mal, ou pour se purifier par lui, exposent leurs bras à la flamme ; les femmes découvrent leur poitrine et se brûlent le sein ; on en voit sur les galeries, qu'à leur costume on peut prendre pour des religieuses russes (*Czernice*), qui descendent leurs bougies avec des cordes dans le bas de l'église, et, lorsqu'elles sont allumées, les montent précipitamment, et font ostensiblement la même opération que les autres. Cela se pratique depuis longtemps ; car Surius disait déjà : « Les autres se bruslent, aucuns les mains, aucuns la gorge, asseurans qu'ils ne sentent point la chaleur, encore qu'ils se grillent bien et beau leurs barbes et portent les mains pleines d'ampoules [1]. »

[1] Surius, *le Pieux Pèlerin, ou Voyage à Jérusalem.... ès années* 1644-1647. Bruxelles, 1666, in-4°.

L'année 1864, il est arrivé un accident fâcheux à l'archevêque de Pétra, qui a fait le miracle cette année-là. Quand il sortit du saint sépulcre, courant selon l'usage et emportant les bougies allumées par le feu du ciel, il eut le malheur de tomber ; dans cette chute, les bougies mirent le feu à sa barbe vénérable et en consumèrent une grande partie, à son grand désagrément et à la stupéfaction générale.

Je n'ai entendu ni chants ni prières, mais j'ai été témoin d'une horrible saturnale, dont à peine des païens ou des sauvages auraient pu se rendre coupables [1]. Jamais, assurément, je n'ai eu honte d'être chrétien ; mais, ce jour-là, je me suis senti profondément humilié devant un musulman, en voyant dans cette occasion la supériorité des Turcs sur des chrétiens. Et pourtant ce qui se passe les trois nuits qui précèdent le saint jour de Pâques dans cette même église, où tous ces forcenés campent pêle-mêle, est plus odieux encore. Ma plume s'est refusée à décrire ce qui se passait dans les temples voluptueux de la Phénicie : comment pourrait-elle révéler les abominations que des chrétiens commettent autour du tombeau de Jésus-Christ !

Est-ce donc que personne ne lui viendra en aide? N'est-il pas temps de faire cesser une monstrueuse imposture qui n'a que trop duré? Qu'on n'attende rien des personnes intéressées. Le patriarche grec de Constantinople élèverait vainement la voix contre un tel abus, dont il a été d'ailleurs jusqu'ici le complice. C'est aux puissances chrétiennes à veiller à l'honneur de la chrétienté.

Je sais que la profanation du saint sépulcre est une chose de peu d'importance pour la plupart des cabinets, qui ne voudraient pas soulever une nouvelle question orientale pour calmer les scrupules des personnes qui s'intéressent trop chaudement à ce sanctuaire. Mais, si on ne veut pas en faire une question religieuse, qu'on en

1 Quæ occurrunt, disait, il y a deux siècles, Quaresmius, in sero illo sabbati, quot tumultus, quot ululatus, quæ irrisiones et strepitus, non modo explicari, sed ne quidem excogitari posse arbitror; solum qui videt, infidelium illorum vecordiam et insaniam dijudicare potest. (*Elucidatio*, t. II, p. 559.)

Doubdan raconte qu'il entra dans l'église avec quatre ou cinq mille personnes, et qu'il alla se placer dans les galeries supérieures de la rotonde pour voir à son aise la cérémonie, *si l'on peut appeler ainsi le sabbat et la ronde infernale dont il fut témoin.*

fasse au moins une question d'humanité, et ici évidemment tout le monde sera d'accord, la Russie comme la France, la Turquie comme l'Angleterre et l'Autriche. Presque chaque année, on étouffe ou on assomme de malheureux pèlerins dans l'église du Saint-Sépulcre ; en 1834, près de *trois cents personnes y ont perdu la vie* [1] : n'est-ce pas un motif suffisant pour intervenir et mettre fin à une imposture qui est presque toujours suivie de scènes sanglantes ? Cette année-là (1834), la vue de tant de victimes produisit à Jérusalem une impression si vive, que l'évêque arménien, qui avait présidé lui-même à la cérémonie du feu sacré ce jour-là, prêcha publiquement contre cette supercherie et dissuada le peuple d'y ajouter foi. On dit que les Anglais, dans l'Inde, sont parvenus à détruire la cruelle superstition qui obligeait les femmes à se brûler sur le bûcher de leurs maris : et on ne parviendrait pas à faire cesser une superstition odieuse aux portes de l'Europe, sous les yeux des consuls des nations les plus civilisées du monde ! Nous voulons civiliser les Turcs : que doivent-ils penser de leurs civilisateurs ? Nous voulons civiliser le monde, et nous ne pouvons abolir parmi les chrétiens des actes de barbarie qui autorisent les musulmans à les regarder avec des yeux de pitié ! Quand nous, chrétiens, nous allons voir les derviches tourneurs, les derviches hurleurs de Péra et de Scutari, nous disons tous en sortant : « Comment est-il possible qu'au dix-neuvième siècle les musulmans en soient encore à croire qu'ils remplissent un devoir religieux en dansant et en se déchirant la poitrine et le visage ? » et nous souffrons que, dans le temple le plus saint du christianisme, les musulmans aillent regarder les chrétiens danser, hurler, se brûler la poitrine, et qu'ils puissent se dire : « Vraiment, nous ne connaissons dans toute la Turquie aucun peuple capable de se conduire aussi follement que les chrétiens ! » Nous sommes tous coupables de notre honte, si, pouvant l'empêcher, nous ne le faisons pas. Je connais des personnes qui ont fait des démarches à cette fin auprès d'un ministre d'une grande puissance. Je n'ose pas rapporter la plaisanterie de mauvais lieu qu'il leur a donnée pour réponse. De pareils hommes pourraient figurer avantageusement parmi les derviches ;

[1] Voir le récit de Curzon, qui a été témoin oculaire : *The monasteries of the East* *Rob. Curzon*.

mais ils ne sont pas dignes d'avoir en mains les intérêts d'une nation chrétienne.

J'ai parlé trop longuement sur un si triste sujet : Dieu veuille que je ne l'aie pas fait inutilement! Les pèlerins franco-belges qui ont assisté à la scène que j'ai décrite en ont été si vivement émus, qu'ils ont pris la résolution d'offrir à Dieu une communion en expiation de tant de scandales. Je les ai vus le jour de Pâques, à la messe solennelle, s'approcher tous de la sainte table, devant ce même tombeau de notre Sauveur si indignement outragé la veille par des chrétiens : que tous ceux qui aiment le saint sépulcre fassent aussi des prières pour que Dieu inspire aux souverains le même amour, et la volonté de le soustraire à de nouvelles profanations.

J'ai appris plus tard qu'à la fin le gouvernement turc a fait de sévères représentations à ces profanateurs. Sous la date du 17 juillet 1859, la Sublime Porte a adressé au gouverneur de Jérusalem une *Note*, qui a été communiquée aux chefs spirituels des diverses communions, et dans laquelle elle leur représente « les désordres scandaleux qui se commettent chaque année dans l'église de la Résurrection, désordres encouragés par certains supérieurs qui protégent les perturbateurs lorsque l'autorité locale veut les punir, ce qui a eu lieu cette année-là encore, où il a fallu l'intervention d'un grand nombre d'hommes armés pour faire cesser les rixes et les scandales ; elle engage ces chefs religieux à prendre, de concert avec les autorités locales, les mesures les plus propres pour faire disparaître les causes de troubles, de litiges et de rixes. »

Eh bien, je dois constater que cet avertissement a été parfaitement inutile.

Je dois constater également que, la même année 1859, le représentant officiel de la Russie à Jérusalem s'est donné la peine de lire les pages qui précèdent ; après quoi il a profité de la première occasion pour autoriser par son exemple cette dégradante superstition. On l'a vu, le samedi saint, mêlé à la foule de ces fanatiques, armé d'un petit faisceau de cierges jaunes, recevoir et communiquer la flamme miraculeuse et prendre une part très-active à cette infernale farandole : s'il en avait besoin, il a pu faire ses purifications comme tous les frénétiques qui l'entouraient en promenant sa torche enflammée sur toutes les parties du corps.

Peu de jours après, le grand-duc Constantin, que les Grecs appellent le *Restaurateur présomptif de l'empire de Byzance*, faisait son entrée à Jérusalem : *l'évêque du feu* était allé à sa rencontre jusqu'à Jaffa, et il avait été reçu avec toute la déférence due à un *thaumaturge*. J'ignore si le grand-duc sera le Restaurateur de l'empire de Byzance, mais je sais qu'il ne sera pas le Restaurateur de la vérité à Jérusalem. Pendant le séjour qu'il fit dans la ville sainte, toutes ses prévenances furent non-seulement pour les Grecs de sa communion, mais pour les Coptes, les Syriens, les Abyssins, les Arméniens, en un mot pour tous les schismatiques, dont nous avons vu une fois les patriarches faire ensemble la jonglerie du feu sacré, et cette jonglerie continua après comme avant le pèlerinage du grand-duc. M. Tischendorf m'a appris que S. A. I. a daigné jeter les yeux *même* sur mon ouvrage : hélas ! je n'ai pas eu le talent de la convaincre, et le savant Tischendorf lui-même n'a pas trouvé un mot de blâme, que je sache, pour s'élever contre une imposture qui fait la honte de ses nouveaux coreligionnaires. En parlant des ouvrages que le grand-duc a honorés de son attention, M. Tischendorf ajoute : *Il n'a pas négligé Mislin lui-même, en dépit des invectives que le prélat catholique prodigue aux autres confessions* [1]. Tout le monde conviendra qu'on ne saurait employer d'expressions assez fortes pour flétrir des scènes pareilles à celles que je viens de décrire. Si Jésus-Christ s'est armé de fouets et d'indignation pour chasser les vendeurs du temple, de quelle arme faut-il se servir pour chasser loin du saint sépulcre ceux qui souillent par des horreurs et des abominations indicibles le temple le plus saint de l'univers ? Les dignitaires ecclésiastiques ou autres qui autorisent de pareilles profanations sont bien coupables, on ne saurait le dire assez haut. Dans tout le cours de cet ouvrage, je fais la guerre aux vices, et le plus souvent je ne fais que répondre à d'injustes attaques contre la religion catholique, dont M. Tischendorf lui-même (ainsi que nous le verrons ailleurs) n'a pas su s'abstenir, pas plus que de provocations personnelles toutes gratuites, comme celle-ci.

A l'extrémité occidentale de l'église se trouve un sépulcre qu'on

[1] *Terre Sainte*. par C. Tischendorf, XVIII : Séjour de la famille grand-ducale à Jérusalem.

appelle le tombeau de Joseph d'Arimathie : il est composé de plusieurs niches. On ne connaît pas bien le lieu où mourut Joseph d'Arimathie. Quelques-uns croient qu'il demeura à Jérusalem et qu'il creusa ce tombeau pour lui et sa famille, afin d'être enseveli tout près du tombeau de notre Sauveur; d'autres pensent qu'il vint à Marseille avec Lazare, Marthe et Marie et d'autres disciples, que de là il passa en Angleterre, où il mourut, et où il était très-honoré autrefois, surtout à Glastonbury.

Ces tombeaux, qui remontent évidemment à l'époque hébraïque, me paraissent fournir une preuve sans réplique contre ceux qui prétendent que l'emplacement de l'église du Saint-Sépulcre, du temps de notre Sauveur, devait se trouver dans l'intérieur de la ville.

Les études les plus récentes et les plus sérieuses ne laissent plus le moindre doute à cet égard. Voici entre autres comment s'exprime M. de Vogüé : « Ce tombeau, dit tombeau de Joseph d'Arimathie, est la preuve matérielle la plus forte qui existe en faveur de l'authenticité du saint sépulcre. En effet, d'une part, la mutilation dont il a été l'objet démontre le travail de nivellement que nous venons d'exposer ; de l'autre, sa présence prouve que le terrain environnant était situé hors de la ville de Jérusalem, puisque les Juifs, d'après leur loi, ne pouvaient enterrer les morts dans l'intérieur des villes habitées : devant ce fait matériel tombe la principale objection des adversaires des Saints Lieux, laquelle consiste à vouloir démontrer par des preuves purement spéculatives, que l'emplacement actuellement désigné comme étant le Calvaire est situé en dedans de la seconde enceinte antique de Jérusalem [1]. »

Nous aurons occasion de revenir sur l'objection, tant de fois répétée par nos adversaires, « que du temps de la Passion de notre Sauveur, le lieu où la tradition place aujourd'hui le Calvaire et le saint sépulcre était dans l'intérieur de la ville ; » cette objection, rafraîchie surtout par deux auteurs protestants, d'ailleurs hommes d'étude et de savoir, Ed. Robinson et T. Tobler, n'a plus aucune espèce de valeur depuis que le tracé des anciennes enceintes de Jérusalem est parfaitement connu, et que la topographie de la ville sainte a été élucidée par les excellents ouvrages de Krafft,

1 *Les Églises de la Terre-Sainte*, par M. le comte de Vogüé, p. 133.

de Raumer, de Rosen, de Williams, de Schultz, de Vogüé, de Saulcy, etc.

La tradition rapporte qu'il y a dans l'église du Saint-Sépulcre un tombeau beaucoup plus ancien encore que celui de Joseph d'Arimathie.

Voici comment en parle M. le maréchal Marmont : « Je venais de voir tous ces objets avec une pieuse émotion ; je vivais dans les siècles passés, et une profonde rêverie s'était emparée de moi, lorsque le P. Camille m'en tira en disant : « *Adesso vi faro vedere la tomba* « *d'Adamo* [1]. — Qu'est-ce? m'écriai-je, qui? Adam? — *Si, Adamo,* « *il primo uomo* [2] ? — Ah! mon Père, que me dites vous? » Il se hâta de me répondre pour me calmer : « *Non è di fede, è solamente di* « *tradizione e di storia* [3]. » L'effet était produit et la sensation durable. Quel tort ont fait et font chaque jour ces moines en se livrant à une sotte superstition, qu'alimente l'ignorance, et dont la moindre réflexion démontre l'absurdité [4] ! » Je crois que c'est le seul mouvement d'impatience que se soit permis l'illustre voyageur contre les religieux de Terre Sainte, impatience d'autant plus excusable qu'il avait témoigné un respect plus profond pour toutes les autres traditions. J'ajouterai encore qu'il est parfaitement d'accord avec saint Jérôme, une des plus grandes autorités qu'on puisse invoquer en Palestine [5].

Je ne sais si les religieux de Jérusalem ont été effrayés de l'apostrophe un peu vive de M. le maréchal Marmont : aucun d'eux ne m'a plus parlé du tombeau d'Adam. Mais, comme j'aime à étudier les traditions, je veux aussi remonter à la source de celle du P. Camille, qui est loin d'être un article de foi, comme il le dit lui-même. Au reste, d'autres ne se font pas scrupule de parler des traditions d'Andromède à Jaffa, de celles de la fille d'Agénor à Tyr, de la mort

1 « Maintenant je vous ferai voir le tombeau d'Adam. »

2 « Oui, Adam, le premier homme. »

3 « Ce n'est pas de foi; c'est seulement de tradition et d'histoire. »

4 *Voyage*, t. III.

5 Audivi quemdam exposuisse Calvariæ locum, in quo sepultus est Adam ; et ideo sic appellatum esse quia ibi antiqui hominis sit conditum caput ; et hoc esse quod Apostolus dicit (Ephes., v, 14) : *Surge, qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* Favorabilis interpretatio et mulcens aures populi, nec tamen vera. (Hieronym., *in cap.* XXVII *Matth.*) Cependant, dans un autre passage de ses ouvrages, que nous citerons bientôt, saint Jérôme lui-même paraît se montrer moins hostile à cette tradition.

d'Adonis au Nahr-Ibrahim, traditions qui ne sont pas non plus des articles de foi ; combien n'en ai-je pas rapporté moi-même ! pourquoi ne serait-il pas permis de parler de la plus respectable de toutes, au moins par son antiquité, de celle qui concerne notre premier père Adam ?

Écartons d'abord ce qu'elle paraît avoir de trop incroyable. Il n'est pas question d'un monument qui se serait conservé après cinquante siècles, à travers le déluge et mille autres révolutions presque aussi destructives, mais d'une tradition qui dit que la tête d'Adam a été enterrée sur le Calvaire. Quand nous arriverons dans la vallée de Mambré, je donnerai des raisons assez plausibles de croire que le corps d'Adam a été enseveli à Hébron ; or cette ville n'est qu'à huit lieues de Jérusalem ; il n'est donc pas si absurde d'admettre que sa tête a pu être transportée sur le Calvaire.

Nous voyons dans l'Écriture que le patriarche Jacob, en mourant en Égypte, recommande à ses enfants de porter ses dépouilles dans la Terre Promise pour les y ensevelir [1]. Les Israélites, en fuyant de l'Égypte, emportèrent les ossements de Joseph et les déposèrent à Sichem dans le champ acheté par Jacob [2]. Plusieurs saints Pères ont cru que, par respect pour le père du genre humain, Noé avait voulu sauver du déluge les ossements d'Adam, ou au moins sa tête, qu'il emporta dans l'Arche ; qu'ensuite il l'ensevelit à Jérusalem sur le Calvaire, qui prit de là le nom de Golgotha, c'est-à-dire, en hébreu, *crâne* ou *le lieu du crâne*.

D'autres pensent que ce fut par ordre de notre premier père que ses ossements ont été portés d'abord en Judée, puis dans l'Arche [3].

Les autorités sont ici nombreuses ; je ne citerai que les suivantes [4].

Voici comment s'exprime saint Basile :

« On conserve dans l'Église une tradition qui nous apprend que l'ancienne Judée fut habitée par Adam, qui s'y réfugia aussitôt qu'il fut chassé du Paradis de délices, afin d'adoucir un peu la perte des biens dont il venait d'être privé ; que ce fut aussi la Judée qui reçut les dépouilles mortelles du premier homme, après qu'il eut satisfait

[1] *Gen.*, XLIX, 29 ; L, 24.
[2] Jos., XXIV, 32.
[3] Masius, *Comment. in Josue.*
[4] Quaresm., t. II, l. V, c. IV ; Adrich., *in Jud.*, num. 7.

pleinement à la sentence de condamnation portée contre lui. Sa tête fut enterrée en un lieu qu'ils appelèrent tout naturellement *Cranion*, Calvaire (ou le lieu du Crâne), parce qu'un tel objet devait nécessairement frapper les hommes de cette époque. Il est bien probable que Noé n'ignorait pas où était le tombeau du chef et du père du genre humain, puisque, aussitôt après le déluge, et de la bouche même de Noé, cette tradition se répandit partout, et que ce fut là, sur le lieu du Calvaire, que Notre-Seigneur souffrit pour frapper la mort dans son origine même [1]. »

Origène confirme la même tradition en ces termes :

« Le Calvaire était le lieu où devait mourir celui qui mourait pour tous les hommes ; car une tradition m'apprend que le corps du premier homme a été enseveli dans le lieu même où Jésus fut crucifié, afin que tous les hommes qui avaient reçu la mort par Adam reçussent la vie par Jésus-Christ, et que, dans ce lieu qu'on appelle le Calvaire, c'est-à-dire le lieu de la tête, Adam, la tête du genre humain, retrouvât la vie avec toute sa race par la résurrection du Sauveur qui y a souffert et y est ressuscité [2]. »

Saint Épiphane s'exprime ainsi :

« Il est remarquable que le Christ a été crucifié précisément au lieu même où Adam a été enseveli, et que le sang du Christ coula sur le tombeau du premier homme pour lui procurer, à lui et à toute sa race, l'espérance de la vie éternelle [3]. »

Saint Ambroise énonce la même opinion [4].

Écoutons maintenant saint Augustin :

« La tradition des anciens nous rapporte qu'Adam, le premier homme, fut enseveli dans l'endroit même où fut plantée la croix, et qu'on a donné à ce lieu le nom de Calvaire, parce que, comme on le dit, il renferme *la tête* du genre humain. Et réellement, mes frères, il n'est pas inconvenable de croire que le médecin est allé là où était couché le malade. Et il était raisonnable que là où était tombé l'orgueil humain, là aussi descendît la miséricorde divine, et que ce sang précieux qui a daigné couler pour effacer le péché

[1] Basil., *in Isai.*, cap. XV.
[2] Origen., *Tract.* XXXV, *in Matth.*
[3] Epiphanius, *Panar.*, XLVI.
[4] Ambrosius, *ad Luc.*, XXIII.

vînt racheter, en se répandant sur elle, la poussière du premier pécheur [1]. »

Ajoutons que c'est à cause de cette tradition qu'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix [2].

Sæwulf, qui est venu en Palestine en 1102, et qui a pu recueillir les anciennes traditions du pays avant qu'elles eussent été falsifiées « par des moines ignorants, » décrit ainsi le Calvaire : « Ensuite on monte au mont Calvaire, où le patriarche Abraham, ayant construit un autel, sacrifia son fils unique, par obéissance aux ordres divins, et où plus tard le Fils de Dieu, dont il était la figure, fut offert en sacrifice à son Père pour la rédemption du monde. Le roc lui-même porte témoignage de la Passion, étant fendu auprès du trou où la croix fut plantée, car il ne put supporter, sans se rompre, la mort de son Créateur, ainsi qu'il est écrit dans la Passion de notre Sauveur. « Et les pierres se fendirent. » Au-dessous est l'endroit appelé *Golgotha*, où l'on dit qu'Adam fut ressuscité des morts par le torrent de sang qui coula sur lui des plaies du Sauveur, ainsi qu'il est dit dans la Passion : « Des corps des saints qui dormaient se réveillè- « rent [3]. »

Il y a à Valence un tableau d'un ancien maître espagnol qui représente le Calvaire : au pied de la croix se trouve la sainte Vierge assise, tenant sur ses genoux une tête de mort qu'elle regarde avec une indicible expression de douleur. Sur un des vitraux de la cathédrale de Beauvais on voit Adam, qui avait été enseveli sur le Calvaire, ranimé par le sang qui a découlé sur lui, contempler avec adoration le Sauveur expirant. Il se trouve dans la bibliothèque de Paris un manuscrit qui renferme un dialogue entre le Christ et le crâne d'Adam [4].

Bossuet, pénétrant dans la profondeur de nos mystères, retrouve sur le Calvaire, pour notre rédemption, tout ce qui avait servi autrefois pour la perte du genre humain. « Jésus-Christ est le nouvel

1 Augustinus, *Serm.* LXXI, *de Tempore.*

2 Molanus, *des Peintures sacrées.* liv. IV, c. LXXVIII.

3 Voyez *les Églises de la Terre Sainte*, par le comte de Vogüé, p. 167.

4 Herbelot, *Biblioth. orient.*, au mot *Cranion.* — Voir aussi W. Menzell, *Symbolik*, — et sur les différents lieux où l'on croit qu'Adam a été enterré, Paullini, *Erbaul. Lust.* S. 1008.

Adam ; Marie est la nouvelle Ève. Ève, comme le remarquent les saints Pères, aurait dû être appelée la mère des morts ; et elle est appelée « mère des vivants » (Gen., III, 26), comme étant la figure de la sainte Vierge. Un ange des ténèbres intervient dans notre chute ; Dieu prédestine un ange de lumière, qui doit intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Ève encore vierge ; l'ange de lumière parle à Marie, qui le demeurera toujours. Ève écoute le tentateur et lui obéit : Marie écoute aussi l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui devait commencer en Adam, commença par Ève ; en Marie commence aussi notre délivrance, elle y a la même part qu'Ève a eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdus se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Ève, un nouvel ange : il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que l'ancien fruit avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé par celui de notre chute : tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous, et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur [1]. »

Si des hommes tels qu'Origène, saint Basile, saint Ambroise, saint Augustin, Bossuet, n'ont pas dédaigné de s'occuper de cette antique tradition, il me semble que c'est s'exprimer avec un peu de légèreté que de dire, comme le fait M. le baron Hody : « L'histoire fourmille de traditions analogues, qu'il appartient à la critique de mettre à l'écart [2]. » Le maréchal Marmont, j'en ai la persuasion, aurait supprimé sa boutade, s'il avait su que Bossuet pensait là-dessus comme les moines ignorants.

Après avoir lu une foule de documents relatifs à cette tradition, je crois qu'on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance qu'Adam a été enterré à Hébron, et que sa tête, longtemps conservée dans la famille des patriarches, a été ensevelie sur le Calvaire.

La *Chapelle d'Adam* appartient aux Grecs, qui en font tous les usages possibles ; elle sert tantôt de sacristie, tantôt de magasin et de réfectoire.

[1] Bossuet, *Élévations sur les Mystères*.
[2] *Godefroid de Bouillon*, 2e édit., p. 247.

Elle se trouve au-dessous de la *Chapelle de la Plantation de la Croix ;* elle a une petite abside creusée dans la face ouest du rocher du Calvaire. La fente du rocher, faite au moment de la mort du Sauveur, et qui commence au-dessus, au lieu où a été plantée la croix, continue à travers la chapelle d'Adam, de sorte que, si la tête de notre premier père a été ensevelie dans cette chapelle, elle a été réellement inondée du sang qui découlait des plaies de notre Sauveur. De là ce passage de saint Jérôme : « On dit que c'est ici que notre premier père est mort. C'est pourquoi le lieu où a été crucifié Notre-Seigneur est appelé Calvaire ; le crâne d'Adam y a été enterré, afin que le second Adam, c'est-à-dire le sang du Christ découlant de la croix, lavât les péchés du premier Adam dont la tête est placée à ses pieds [1]. »

C'est dans la chapelle d'Adam, comme nous l'avons dit, que se trouvaient les tombeaux de Baudouin II et de Foulques Ier ; les Grecs les ont détruits comme ceux des autres rois, après avoir vénéré pendant des siècles le tombeau de ce dernier sous le nom de *tombeau de Melchisédech.*

Une autre tradition non moins intéressante se rattache encore au Calvaire : c'est celle du sacrifice d'Abraham. Saint Augustin, invoquant l'autorité de saint Jérôme, croit qu'Abraham a dû immoler Isaac là où dans la suite le Christ a été crucifié [2]. Cependant l'opinion qui fixe sur l'emplacement du Temple le lieu du sacrifice d'Abraham me paraît la plus suivie [3]. Autrefois on montrait, derrière le Calvaire, en dehors de l'église, la pierre sur laquelle avait été placé le bûcher d'Abraham, l'arbre dans lequel s'était embarrassé le bélier et l'autel de Melchisédech [4].

Des études spéciales ont été faites dans ces derniers temps sur l'église du Saint-Sépulcre : il faut en savoir gré aux hommes de talent qui se sont chargés d'une tâche si utile, mais si ardue, quelles qu'aient pu être parfois leurs conclusions : ils ont provoqué des discussions qui ont mis la vérité dans tout son jour. Jamais l'histoire de cette église n'a été exposée d'une manière plus complète ; jamais le

1 *Epist. XVI*, Marcellæ.
2 D. Aug., *Serm. VII de Tempore.* — Quaresmius, t. II, lib. V, cap. III.
3 Voyez ci-après *Mont Moriah.*
4 Breidenbach, cap. *De egressu ex templo dominici sepulcri.*

caractère et les différentes périodes de son architecture n'ont été étudiées avec plus d'érudition.

Jusqu'aux réparations qui ont été faites durant notre siècle, après 1808 et en 1868, l'histoire architecturale de cette église se partageait en quatre périodes, dans chacune desquelles furent élevées successivement :

1° La basilique de Constantin,

2° Les quatre églises de Modeste,

3° Les quatre églises de Constantin Monomaque,

4° Les constructions des Croisés.

Ce qui reste de ces différentes époques a été retrouvé et décrit par des hommes de premier mérite, auxquels ne peuvent être assez reconnaissants ceux qui portent de l'intérêt au plus important édifice religieux du monde [1].

Je n'ai rien dit encore de ces trois ou quatre gardiens musulmans de l'église du Saint-Sépulcre, qu'on trouve, en y entrant, à gauche de la grande porte.

Ils sont à moitié couchés sur leur divan, causant, fumant et prenant le café. Ce sont eux qui ont la clef de cette sainte basilique, et ils l'ouvrent chaque fois que cela est réclamé par une des trois nations, grecque, arménienne et latine, qui jouissent seules de ce privilége, sauf à payer une entrée qui revient à 100 paras (2 francs cinquante centimes), plus un peu de café. Les pèlerins pauvres attendent que de plus riches aient fait ouvrir l'église pour entrer avec eux. Toutes les fois qu'on a obtenu, comme on dit, *una apertura*, on en donne le signal avec une cloche.

Ce sont là ces « cinq ou six figures vénérables de Turcs, à longues

1 Consultez surtout les ouvrages suivants : *les Églises de la Terre Sainte*, par le comte de Vogüé ;—*the Holy City*, de George William ;—*the archi. History of the churche of the Holy Sepulcre*, by Robert Willis ; — *New architek. Studien une liste topographische Forschungen in Palästina*, von Sepp. — *Die topographie Jerusalem*, von W. Krafft ; — *Voyage en Terre Sainte*, par M. de Saulcy et *les Derniers Jours de Jérusalem*, par le même ; — *Palästina*, von Raumer ; — *le Calvaire et Jérusalem*, par l'abbé Coulomb. — Parmi les ouvrages des auteurs hostiles aux traditions catholiques, hommes d'ailleurs instruits et laborieux, mais passionnés et intraitables, on peut consulter tous les ouvrages de T. Tabler et d'Édouard Robinson. — Quant à celui de Fergusson, *An essay on the ancient topography of Jerusalem*, qui transporte le tombeau du Sauveur dans la mosquée d'Omar, il est tellement excentrique et dénué de saine critique, qu'il n'est plus consulté sérieusement par personne.

barbes blanches, accroupis sur un divan de riches tapis d'*Alep*, » dont parle M. de Lamartine, et qui ont été si respectueux pour l'illustre voyageur, que, par reconnaissance, il n'a pas craint de dire « que le peuple turc est le *seul* peuple tolérant, *celui qui comprend le mieux le culte et la prière*, et que ce peuple est *nécessaire* pour maintenir la paix entre les innombrables et *haineuses* ramifications *de l'idée chrétienne.* » — Chacun sait comment et pourquoi les Turcs gardent les Lieux Saints. Ils pourraient, il est vrai, dévaster l'église du Saint-Sépulcre, comme ils ont dévasté mille autres églises de la Palestine : celle-ci leur rapporte immensément, ils la laissent intacte ; ils n'insultent pas le pèlerin qui vient y faire sa prière, mais ils le rançonnent, et ils le mettraient à mort, si, par curiosité ou par mégarde, il franchissait, à quelques pas de là, le seuil de la mosquée d'Omar [1]. Par qui tant d'églises élevées à *l'idée chrétienne* ont-elles été pillées, renversées de fond en comble? par qui tant de couvents ont-ils été incendiés, tant de moines égorgés, si ce n'est par *le plus tolérant de tous les peuples?* Si quelques temples sont encore debout, c'est que sa cupidité est plus grande encore que son fanatisme.

Après cela, il serait difficile de dire quelles sont les idées historiques, topographiques et religieuses d'un homme qui, à propos de l'église du Saint-Sépulcre, a tracé les lignes suivantes :

« C'est un monument élevé à la plus grande *pensée humaine*, où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les détails comme dans l'ensemble de l'édifice. Partout où le musulman voit l'idée de Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il respecte. » — Il a tellement respecté, qu'à l'époque de l'invasion, depuis Sainte-Sophie jusqu'à Hébron, toutes les églises chrétiennes, trois seules exceptées, ont été détruites ou changées en mosquées.

« Que les chrétiens s'interrogent, continue M. de Lamartine, et se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si les destinées de la guerre leur avaient livré la Mecque et la Kaaba. Les Turcs viendraient-ils, de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie, y vénérer en paix les monuments conservés de l'islamisme ? » Quand M. de Lamartine écrivait ces lignes, il pouvait voir, sur le mont des Oli-

[1] On sait que depuis quelques années leur fanatisme s'est un peu relâché sur ce point.

viers, l'église de l'Ascension détruite ; sur le mont Sion, le Cénacle converti en mosquée ; l'église de Saint-Pierre, qui avait servi de prison à cet apôtre, changée en voirie ; l'église de Sainte-Anne, où demeura la sainte Vierge, devenue une mosquée, puis d'ignobles décombres, etc., etc.;... et tout cela n'a pu retenir sa plume ! Saladin à lui seul a détruit, en l'année 1187, tous les édifices religieux qui existaient dans la Palestine, à l'exception des églises du Saint-Sépulcre, de Josaphat et de Bethléem.

S'il était permis aux chrétiens, à de véritables chrétiens, d'aller à la Mecque, ils s'y comporteraient en chrétiens ; et, comme l'ont fait les apôtres, ils tâcheraient de convertir à la vérité, au christianisme, les peuples infidèles de l'Arabie ; ils ne les massacreraient nullement, comme les musulmans ont massacré mille fois les chrétiens, tout récemment encore à Alep, à Damas et dans tout le Liban. Aujourd'hui comme toujours nos missionnaires offrent leur vie pour gagner des âmes à Dieu ; c'est là ce qu'ils feraient à la Mecque et à la Kaaba, comme ils le font dans toutes les parties du monde. Il a été un temps où l'on voyait des mosquées en Espagne et en Hongrie, et des temples païens à Rome et dans les Gaules : si M. de Lamartine regrette que ces mosquées et ces temples soient devenus des églises chrétiennes, je ne comprends pas pourquoi il ne se coiffe pas d'un turban et ne va pas chanter sur les toits :

La ilahé illallah vé Muhammed recoul Allah.
Il n'y a point de Dieu si ce n'est Dieu, et Mahomet est l'envoyé de Dieu.

Comparer la Kaaba avec le Saint-Sépulcre, c'est un sacrilége. On a beau voir les choses au point de vue musulman, il y a une Providence qui les voit telles qu'elles sont : elle nous a conservé miraculeusement le sépulcre de Jésus-Christ, et elle nous le conserve encore aujourd'hui par un miracle, puisqu'il est entre les mains de nos ennemis et qu'ils n'osent le détruire. Depuis deux mille ans, qui est-ce qui a retenu les Juifs, les païens, les soudans d'Égypte, les rois de Perse et les sultans de Constantiuople ? C'est qu'apparemment il y a quelqu'un qui veille auprès du tombeau de Jésus-Christ, tombeau plus nécessaire au monde que le monument de la Kaaba.

Enfin le pèlerin entre dans le saint sépulcre avec ses compa-

gnons ; chacun y reste environ un quart d'heure, et chacun peut y apporter des sentiments divers, « soit, dit-il, qu'il ait gardé la lettre du christianisme et les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit ; soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes, divinisé par la vertu, inspiré par la vertu suprême, et mourant pour rendre témoignage à son Père... Il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher le rivage, où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut pour moi un de ces moments : Celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour : ce fut un mystère dans ma vie qui se révélera plus tard. » — Hélas ! il ne s'est révélé que trop tôt, ce mystère d'une intelligence si chrétienne autrefois, qui, se brisant contre je ne sais quel rivage, est revenue sur elle-même avec un courant contraire à celui qui l'avait poussée jusque-là, a démenti toutes les nobles inspirations qu'elle devait au christianisme, et s'est égarée dans les abîmes du doute, comme un astre qui a perdu la voie que Dieu lui avait tracée : et c'est au tombeau de Jésus-Christ, où tant d'autres ont puisé les lumières et la vie, qu'il est allé éteindre la dernière étincelle de sa foi ! Terrible exemple des dispositions qu'il faut avoir pour approcher des choses saintes ! Il m'est pénible de citer ici ces paroles de saint Grégoire de Nysse : « Si vous avez le cœur rempli de pensées perverses, fussiez-vous sur le Golgotha, sur le mont des Olives ou en face du saint tombeau, vous serez encore aussi loin du Christ que ceux qui n'ont jamais professé la foi évangélique. »

Lamartine a été un homme privilégié sous bien des rapports : Dieu lui a accordé des grâces sans nombre et il les a couronnées par la plus grande de toutes. Le jeune de Lamartine apprit les premières notions de la religion sur les genoux de sa mère, qui était en même temps une femme forte. Plus tard il fut instruit par les Jésuites, qui développèrent admirablement ses heureuses dispositions : l'auteur des *Méditations* sortit tout façonné de leurs mains. Les entraînements des mauvais exemples, la contagion des fausses doctrines et une vie de dissipation jetèrent le désordre et le doute dans cette

brillante intelligence, qui semblait planer dans des régions trop élevées pour être atteinte par des traits si vulgaires. Le malheur acheva de mettre une telle perturbation dans son esprit, qu'il vint perdre la croyance en la divinité du Rédempteur au lieu même où le Fils de Dieu est sorti divinement du tombeau : en quittant l'Orient, Lamartine était plus musulman que chrétien. Mais la grâce de ses premières années l'attendait de nouveau à la fin de sa vie ; une sainte femme devait ranimer dans son cœur les sentiments dont une pieuse mère avait déposé les germes. Il a fait une mort chrétienne ; nous en rendons grâces à Dieu.

Lorsque mon ouvrage parut pour la première fois, celui de Lamartine était lu par tout le monde, quoiqu'il eût été condamné à Rome, et qu'il fût plein de mille erreurs de tous genres. Je crus qu'il était de mon devoir d'en relever un bon nombre : ces réfutations sont beaucoup moins nécessaires aujourd'hui, et j'en ai supprimé plusieurs ; je n'ai conservé que celles qui me semblent avoir encore un intérêt d'actualité et d'utilité pour la cause que je défends.

L'année de mon premier voyage (année 1848), il y avait peu de pèlerins à Jérusalem ; cette année-là n'était pas favorable pour faire des courses lointaines. Quand le monde croule, on ne quitte pas volontiers sa famille et sa patrie, incertain de l'état dans lequel on retrouvera l'une et l'autre. Du reste, c'est pour les fêtes de Pâques que les pèlerins arrivent en foule en Palestine de toutes les contrées de l'Orient : ce sont surtout des Grecs de la Russie, de la Grèce, de l'Archipel et des côtes de Syrie ; des Arméniens, des Syriens, des Coptes, des Nestoriens, des Maronites et des Abyssins. Ils se mettent en route, selon leur éloignement de la ville sainte, en janvier ou en février, et ils arrivent les uns par terre, les autres sur de mauvais bâtiments où ils sont entassés presque comme des nègres qu'on transporte dans les colonies. Ce ne sont pas seulement des hommes, mais des familles entières qui font ces longs pèlerinages, des femmes, des filles, des enfants, des vieillards ; ils s'exposent au mauvais temps, aux privations sans nombre et aux exactions des Turcs et des Arabes. Ils se réunissent par troupes nombreuses, emportant avec eux leurs provisions, leurs nattes, leurs lits, leurs ustensiles de cuisine, qu'ils chargent sur des chameaux, des ânes

et des mulets ; tandis qu'ils cheminent à pied, faisant de petites journées, couchant en plein air, et contents de supporter tant de fatigues pour vénérer les lieux que Jésus-Christ a consacrés par ses souffrances.

Il y a longtemps qu'on a cru pouvoir blâmer les pèlerinages au nom de la moralité, de l'intérêt et de la raison : ils subsisteront aussi longtemps que nos cœurs auront besoin de soulagement et qu'il y aura de la foi dans nos âmes. Les pèlerinages sont les voyages du pauvre, du malheureux et du chrétien. Le pauvre, le malheureux ne peut-il donc pas avoir ses joies, ses récréations, ses voyages? Heureusement, ce ne sont pas nos grandes villes qui ont de l'attrait pour lui : ce sont des chapelles dans les bois, des grottes sur des montagnes, un sépulcre au delà des mers. Pendant de longues années, le pèlerin se prive de la moitié de sa chétive nourriture ; mais cette privation même est un soulagement à sa misère actuelle par le plaisir qu'il se promet de son pèlerinage. Au temps fixé, il supporte avec joie le chaud, le froid, la pluie et les orages ; et quand il a fait sa prière là où son cœur et sa foi l'ont guidé, il retourne content reprendre sa misère et ses travaux : il a puisé des consolations pour le reste de sa vie. Que l'on compare les hommes qui vont en pèlerinage avec ceux qui s'en moquent, et que l'on dise si ces derniers sont plus riches, plus vertueux, plus heureux. Nos peuples, qu'ont-ils gagné en bonheur depuis qu'ils vont demander leurs consolations à leurs semblables, ou à des dieux qui rappellent ceux du paganisme? Demandez à l'enfant qui a été déposer sur l'autel la première fleur du printemps, à la veuve qui a porté ses douleurs au pied d'une croix vénérée, à celui qui, échappé à la mer, va suspendre ses vêtements au mur de la chapelle du rivage, demandez-leur s'ils n'ont pas reçu le prix de leur piété ? « La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, a dit M. de Chateaubriand ; mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple [1]. »

Mais, si les pèlerinages en eux-mêmes sont une chose sainte et louable, ils peuvent être accompagnés de circonstances qui les rendent dangereux : c'est pour cela que plusieurs saints personnages,

[1] *Génie du Christianisme :* Dévotions populaires.

qui avaient fait eux-mêmes le pèlerinage à la ville sainte, ont cru en devoir blâmer les abus, notamment saint Grégoire de Nysse et saint Jérôme. Alors l'idée s'était accréditée chez plusieurs qu'un voyage en Terre Sainte était presque indispensable au salut. Saint Jérôme, s'élevant contre cette erreur dans une lettre à saint Paulin, depuis évêque de Nole, dit « que le temps est venu où les vrais adorateurs ne doivent plus adorer le Père ni à Jérusalem ni sur le mont Garizim ; que Dieu est esprit et vérité, et que la terre entière appartient au Seigneur ; que la voix des apôtres s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et que partout où l'on fait de bonnes œuvres on reçoit une égale récompense. » Il ajoute encore : « Ne croyez pas qu'il manque quelque chose à votre foi parce que vous n'avez pas vu Jérusalem, et ne nous estimez pas meilleurs parce que nous habitons à Bethléem. Jérusalem est une grande ville, qui a un conseil public, une cour, des officiers, des comédiens, des bouffons, des courtisanes, tout ce qui est dans les autres villes : une grande foule de peuple et un concours continuel de tous les pays du monde. Ainsi vous y trouveriez tout ce que vous fuyez ailleurs [1]. »

Dans son *Commentaire* sur saint Matthieu, il ajoute : « Il ne nous a pas été dit : Allez vers l'Orient, vous y trouverez la charité ; naviguez vers l'Occident, vous y trouverez l'amour... Ce n'est pas dans les régions lointaines que l'on trouve ce qui est exigé de nous [2]. »

Lorsque nous serons à Bethléem, nous verrons tout le bonheur qu'éprouvaient saint Jérôme et ses saintes compagnes de se trouver près de la grotte où vagissait le petit enfant Jésus, et toutes les instances qu'ils faisaient à leurs amis de Rome pour qu'ils vinssent les rejoindre. Saint Jérôme, comme il le fait observer, n'est pas en contradiction avec lui-même ; mais les mêmes conseils ne peuvent pas convenir à tous.

Un autre saint, qui connaissait aussi bien les hommes, saint Augustin, disait encore : « C'est en aimant qu'on vient à celui qui est partout, et non pas en naviguant : *Ad eum qui ubique est amando venitur, non navigando.* » Il fallait rappeler ces éternels principes de vérité à une époque d'entraînement et d'enthousiasme ; aujourd'hui

1 Hieron., *Epist. ad Paulinum.*
2 Hieron., lib. I, *Comment. in cap.* v *Matthæi.*

il est beaucoup moins nécessaire d'insister sur ce point : nous sommes tous de l'avis de saint Jérôme et de saint Augustin, comme nous sommes en général de l'avis des saints qui prêchent sur les défauts des autres ; si au moins nous *aimions*, on nous dispenserait volontiers de *naviguer*.

Saint Grégoire de Nysse avait été chargé de réformer l'église d'Arabie, et il profita de cette occasion pour visiter les Lieux Saints. L'empereur avait mis à sa disposition les voitures de l'État, ce qui lui permit de s'arranger de manière qu'elles devinrent des espèces d'églises et de monastères, où lui et les personnes qui l'accompagnaient chantaient les psaumes et observaient les jeûnes pendant le voyage. Il ne condamne pas les pèlerinages en général ; mais, comme il avait été peu édifié des mœurs des habitants de la Palestine et de quantité de choses qu'il avait vues, il signala à un solitaire de Cappadoce, qui l'avait consulté, les dangers qu'offraient de tels voyages, surtout aux femmes et aux personnes qui ont renoncé au monde.

Nous lisons dans la vie de saint Guillaume, abbé, qu'il désirait vivement aller vénérer le tombeau du Sauveur, qu'il se mit pour cela deux fois en route allégrement, mais que Dieu lui suscita plusieurs obstacles pour l'en empêcher, et qu'enfin il lui apparut lui-même, l'avertissant qu'il était appelé à des choses plus utiles et plus fructueuses[1].

Tout n'est pas édifiant dans un voyage en Terre Sainte, il s'en faut : aux vices signalés par saint Jérôme, dont plusieurs existent encore, bien que Jérusalem ne soit plus une grande ville, on pourrait en ajouter d'autres qui nuisent grandement au recueillement et à l'édification des pieux visiteurs des Lieux Saints, notamment *l'esprit de dénigrement* qui règne dans la colonie européenne de Jérusalem, cet esprit mal entendu de nationalité, esprit peu charitable et très-peu catholique que les pèlerins entretiennent et propagent et dont les consuls s'emparent par désœuvrement ou pour se donner de l'importance, espérant en faire sortir de grosses questions diplomatiques et se mettre en évidence pour obtenir de l'avancement. Un ancien diplomate a dit, non sans quelque vraisemblance, *qu'une des*

[1] *Proprium sanctorum Metrop. Eccl. Viennensis, in festo S. Guilielmi abb. die 25 Junii.*

causes des guerres perpétuelles est la diplomatie permanente. On peut sans scrupule appliquer cette sentence aux agents diplomatiques du Levant : les guerres qu'ils provoquent ne sont pas de grandes guerres comme celles que M. Benedetti et le prince Menschikoff ont provoquées à Ems et à Constantinople ; mais ce sont précisément ces tracasseries perpétuelles que les grands diplomates dans leurs dépêches appellent *les luttes des moines*, les consuls se cachent derrière les religieux et les excitent pour les faire servir à leurs fins [1] ; et, quand le moment est venu, on écrit avec emphase que, les religieux des différents rites ne pouvant s'entendre entre eux, il est urgent que les gouvernements s'emparent de leurs causes.

Le choix des consuls est loin d'avoir toujours été heureux : les gouvernements s'inquiètent peu d'envoyer à Jérusalem des hommes de foi et de piété : *ces hommes-là pourraient tout gâter ;* des incrédules, des protestants, des juifs, sont préférables. On comprend combien de pareils hommes doivent édifier les pèlerins.

Il y a peu d'années, un prince, je dirais volontiers *un roi*, faisait pieusement les stations du chemin de la croix en suivant la Voie douloureuse, et se mettant à genoux au milieu de la rue pour réciter ses prières. Il était accompagné du consul d'une grande puissance catholique et catholique lui-même ; à la seconde station, le consul faussa compagnie et partit en disant : « *Tout ça, c'est des bêtises.* »

Un pèlerin qui veut retirer du fruit de sa visite aux Lieux Saints doit, avant son départ, purifier ses intentions, et, pendant le voyage, écarter tout ce qui peut le distraire de son but : s'il veut en rapporter des consolations, il doit y porter la foi et la grâce. Il ne doit pas y aller chercher des miracles : *il faut aller à Béthanie, non pas comme les Juifs pour y voir Lazare ressuscité, mais pour y adorer Jésus qui est au ciel.*

Nous ne tenons pas compte de ceux qui entreprennent le voyage de Terre Sainte par ambition, par légèreté, par amour pour les aventures et pour une vie plus libre ; le nom de pèlerins ne leur

[1] Ils se cachent derrière les religieux mêmes pour publier des brochures historiques, archéologiques et quelque peu diffamatoires, comme l'a fait le consul de France. M. de Barrère, en faisant imprimer sur l'église de Sainte-Anne une brochure sous le nom du P. Bassi ; elle est intitulée : *L'Ancienne Église de Sainte-Anne, à Jérusalem, devenue propriété de la France sous l'empereur Napoléon III, étude historique*, par le P. Alexandre Bassi, M. O., historiographe de Terre Sainte.

convient nullement. Autrefois, les pèlerinages étaient une entreprise longue, sérieuse, pénible et édifiante. Pour s'y engager, il fallait obtenir le consentement de ses parents, la permission de son évêque qui ne l'accordait qu'après s'être informé de la vie et des mœurs du postulant. Le pèlerin recevait solennellement à l'église, des mains de l'évêque, le bourdon, la panetière et la bénédiction ; on l'accompagnait à son départ et on faisait des prières pour la réussite de son voyage. Durant la route, qu'il faisait souvent à pied et en récitant des prières, il était hébergé dans les couvents, dans les châteaux ou dans les presbytères; s'il tombait malade, il avait droit à être admis dans les infirmeries des monastères. Il était exempt de payer le péage et souvent aussi le prix d'embarquement sur les navires. Arrivés aux portes de Jérusalem, les pèlerins entraient dans la ville sainte en chantant : *Ingrediente Domino in sanctam civitatem ;* les chevaliers de Saint-Jean, pendant les croisades, plus tard les Pères gardiens de Terre Sainte leur lavaient les pieds et les introduisaient à l'église et dans leurs cellules. Quand les circonstances l'exigeaient, le patriarche lui-même venait recevoir les pèlerins, et les fidèles de la cité sainte les accompagnaient dans tous les sanctuaires. A leur retour, les pèlerins passaient ordinairement par Rome ; quand ils approchaient de leur ville natale, on allait à leur rencontre en procession, et ils déposaient sur l'autel de leur paroisse la palme de Jéricho qu'ils avaient reçue dans l'église du Saint-Sépulcre.

Saint Jérôme nous apprend que déjà de son temps on arrivait en foule en Palestine, et qu'auprès du saint tombeau on entendait dans toutes les langues célébrer les louanges du Fils de Dieu. C'était un temps de révolutions et de malheurs ; le vieil empire romain croulait sous les coups des Barbares; l'ancien monde tombait, comme tombe toute chose dont le destin est achevé ; un grand malaise avait saisi les âmes au milieu de ces calamités et de ces ruines : on se dirigeait vers le lieu où s'était levée une foi nouvelle. Nous avons les révolutions et toutes leurs calamités, un malaise universel nous oppresse ; mais nous n'avons pas encore tourné les regards vers le lieu où se lève une foi toujours nouvelle.

Cependant les choses se sont sensiblement améliorées depuis l'année 1848, comme nous le verrons plus tard. Des hommes de foi et de cœur se sont mis à la tête de plusieurs sociétés en France, en

Autriche, en Allemagne, en Italie, en Belgique, en Espagne, et ils se sont chargés de la cause des Lieux Saints, si lâchement abandonnée par les gouvernements : des œuvres ont été fondées, des pèlerinages organisés, des quêtes régularisées, et nos missions de Terre Sainte ont pu être efficacement secourues.

Depuis quelque temps, des secours ont été envoyés du nouveau monde. L'Amérique, cette fille cadette de l'Église, commence à grandir au milieu de ses sœurs. Déjà nous connaissions ses conciles, le zèle de ses apôtres, la liberté de ses institutions; et maintenant nous avons des preuves de sa charité, une des vertus qui portent le plus de bonheur : cette jeune Église est pleine de beauté et d'espérance. A la vue d'une société qui s'éteint, je salue ces Églises du nouveau monde, destinées peut-être à hériter de nos dépouilles. L'avenir dira si la foi, ce soleil des âmes, doit éclairer le monde comme l'astre de la lumière; nous avons coutume de dire : *Ex Oriente lux*, sans penser que la nuit et la barbarie viennent après. Puissent ne pas s'appliquer aux nations actuelles ces terribles paroles de saint Paul : « Il est impossible que ceux qui une fois ont été éclairés, et qui sont tombés ensuite, se renouvellent par la pénitence : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati... rursus renovari ad pœnitentiam.* » (Hebr., vi, 4.)

Il est consolant de voir poindre quelque part de faibles rayons d'espérance, et de constater qu'il est encore des âmes charitables qui disent avec le même apôtre : « Maintenant, je m'en vais à Jérusalem porter des secours aux fidèles ; car les Églises de Macédoine et d'Achaïe ont résolu de faire part de leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem qui sont pauvres. » (Rom., xv, 26.)

CHAPITRE XXV

LE PATRIARCAT DE JÉRUSALEM ET LES PÈRES DE TERRE SAINTE

Constitution de l'Église sur le mont Sion. — Dispersion des apôtres. — Saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem. — Saint Siméon, son successeur, transporte l'église de Jérusalem au delà du Jourdain pendant le siége de la ville. — Les quinze premiers évêques sont des Juifs convertis. — La série des évêques d'origine païenne commence l'année 135. — Césarée métropole de la Palestine. — Priviléges de l'évêque de Jérusalem. — Création du Patriarcat. — Circonscription et évêchés des Trois Palestines. — Juridiction du patriarche. — Commencement de la domination des musulmans. — Interruption dans la série des patriarches. — Intrusion de Sergius, évêque de Joppé. — Administrateurs nommés par le Saint-Siége. — Jean V commence la série des patriarches grecs. — Origine du grand schisme d'Orient. — Siméon II, dernier patriarche grec orthodoxe. — Pierre l'Ermite à Jérusalem. — Arrivée des croisés. — Daimbert commence la série des patriarches latins. — Nicolas, de Hanapis, dernier patriarche latin qui ait résidé en Palestine. — Les Grecs après le schisme continuent à nommer un patriarche de Jérusalem. — Athanase II, patriarche grec, entre à Jérusalem peu après le départ du patriarche latin. — Saint François d'Assise va en Palestine. — Les premiers Franciscains sont tous mis à mort par les musulmans. — La Terre Sainte érigée en province de l'ordre des Franciscains. — Robert de Sicile et la reine Sanche achètent le mont Sion. — Les persécutions continuent. — Les Franciscains, chassés du mont Sion, s'établissent dans le couvent de Saint-Sauveur. — Développement de leurs missions. — Capitulations de la Porte avec les puissances chrétiennes. — Projet de leur abolition. — Protection de la France. — Création des vicariats apostoliques d'Alep et de l'Égypte. — Organisation et statistique de l'ordre des Franciscains en Orient. — Hommes célèbres de la custodie de Terre Sainte. — De l'ouvrage du P. Boniface. — Population catholique de la Palestine. — Rétablissement du patriarcat latin par Pie IX. — Opposition intéressée, déraisonnable et incompétente. — Indifférence des catholiques pour les Lieux Saints. — Perte des sanctuaires. — Pénurie et pieuse industrie. — Inexactitudes et contradictions de Lamartine. — Œuvres de Mgr Valerga pendant les vingt-cinq premières années de son patriarcat.

Après la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, le premier concile fut tenu sur le mont Sion, sous la présidence de saint Pierre, et l'Église de Jésus-Christ, qui devait régénérer le monde, était constituée : « La loi sortira de Sion, avait dit le prophète, et la pa-

role du Seigneur, de Jérusalem. » (Isaïe, II, 3.) Ce fut aussi sur la montagne sainte que se fit la dispersion des apôtres ; mais saint Pierre, en partant pour Antioche, avait laissé à la tête de l'Église de Jérusalem, qui fut ainsi établie la première du monde entier, l'apôtre saint Jacques, qu'on appelait le frère du Seigneur.

Saint Jacques ayant été mis à mort par les Juifs, saint Siméon fut élu à sa place. Ce fut lui qui, à l'approche des armées romaines, commandées par Vespasien et Titus, conduisit son troupeau à Pella, au delà du Jourdain, pour laisser passer la justice de Dieu sur la ville coupable : l'Église de Jérusalem fut ainsi transportée dans la Pérée. Peu après, c'est-à-dire en l'année 70, la ville de Jérusalem fut prise et rasée jusqu'au sol.

L'Église de Jérusalem n'étant composée que de Juifs convertis à la foi chrétienne, ses quinze premiers évêques furent tous d'origine juive. Mais, les Juifs s'étant soulevés de nouveau et s'étant défendus dans les murs de Jérusalem, qu'ils avaient relevés, l'empereur Adrien assiégea la ville, la prit et la détruisit de nouveau. Il défendit aux Juifs, sous les peines les plus graves, d'entrer dans la nouvelle ville d'Ælia, qu'il bâtit sur les ruines de Jérusalem.

Depuis ce moment, ses évêques furent d'origine païenne. Marc, qui descendait des Gentils, ouvrit cette nouvelle série et fut sacré évêque d'Ælia, l'an 135.

Cependant la ville de Césarée, qui était la plus considérable du pays et la résidence du gouverneur romain depuis la chute de Jérusalem, était devenue aussi la métropole religieuse de toute la Palestine. Il s'y était formé une communauté de fidèles depuis le baptême du centurion Cornélius par saint Pierre ; elle était composée de Juifs et de Gentils convertis à la foi. L'évêque de Jérusalem, trop éloigné du centre des affaires, se soumit volontairement à celui de Césarée ; mais à cause de la révérence due aux Lieux Saints qui se trouvaient à Jérusalem, l'évêque de cette ville jouissait de plusieurs prérogatives qui furent confirmées par le concile de Nicée [1], et il était considéré à bon droit comme occupant un des principaux siéges de la terre, bien qu'il n'eût alors de juridiction

[1] « Quia consuetudo obtinuit, et antiqua traditio, ut qui in Ælia est episcopus honoretur, habeat consequentiam hujus honoris, salva metropoli (id est Cæsareæ) propria dignitate. » (Can. 7, 10, 1. Concil. Labbei, col. 47.)

sur aucun autre. C'était l'évêque de Jérusalem qui consacrait le métropolitain de Césarée.

Les choses demeurèrent ainsi durant quatre siècles et demi, et pendant ce temps le chef de l'Église de Jérusalem ne tenait que le second rang entre les évêques de la Palestine. Cependant Juvénal, qui occupait ce siége vers le milieu du ve siècle, ayant fait des ordinations dans les provinces voisines, et l'empereur Théodose II l'ayant reconnu comme chef des églises des trois Palestines, des deux Phénicies et de l'Arabie, la question fut déférée au concile de Chalcédoine qui, l'an 451, décida que l'évêque de Jérusalem exercerait la juridiction sur les trois Palestines seulement, et que les deux provinces de Phénicie ainsi que celle d'Arabie continueraient à dépendre du siége d'Antioche [1]. C'est donc à cette époque qu'on doit faire remonter l'érection du patriarcat de Jérusalem, dont les limites s'étendirent de la Phénicie jusqu'à l'Égypte, entre les deux patriarcats d'Antioche et d'Alexandrie.

La Palestine ne fut pas divisée en trois provinces portant comme autrefois les noms de Judée, de Samarie et de Galilée ; les trois nouvelles circonscriptions furent réparties comme suit :

La première Palestine comprenait les diocèses de l'ancienne Judée, ceux de la Samarie et du littoral de la Méditerranée : elle avait Césarée pour métropole ; vingt-quatre autres évêchés en dépendaient [2].

La seconde Palestine comprenait les diocèses de la Galilée : sa métropole, qui était Scythopolis ou Bethsan, était à la tête de neuf autres évêchés [3].

La troisième Palestine était formée des diocèses situés au midi de la mer Morte, dont la métropole était Petra (des Nabathéens) ou Kaba : dix autres siéges épiscopaux lui étaient soumis [4].

[1] Act. VII, concil. Labb., t. IV, p. 613.

[2] Diocèses de la première Palestine : *Césarée* métropole, Dora, Antipatris, Diospolis, Jamnia, Nicopolis, Sozusa (dans la partie de la Phénicie voisine de la Palestine), Majuma, Joppé, Ascalon, Gaza, Raphia, Anthedon, Eleutheropolis, Sichem, Ælia, Sebaste, Petra, Jericho, Libias, Azot, Zabulon, Héraclée (en Phénicie), Baschat et Archelaïs.

[3] *Scythopolis*, Pella, Caparcotia, Gadara, Capitolias, Maximianopolis, Tiberias. Mennith, Hippus et Amathus.

[4] *Petra*, Augustopolis, Arindela, Arad, Ariopolis, Elusa, Zoara, Sodoma, Phenon, Pharan et Aila. (Carolus a S. Paulo, *Geogr. sacra*, p. 310 et seq.)

On a des raisons de croire qu'un siècle plus tard la province du Hauran, dont la métropole était Bostra, a été ajoutée aux trois autres par le concile général de Constantinople de l'année 553.

Ainsi, le patriarcat de Jérusalem se trouva formé de quatre métropoles dont deux, celles de Césarée et de Scythopolis, avaient appartenu au patriarcat d'Antioche, et les deux autres, celles de Petra et de Bostra, avaient fait partie du patriarcat d'Alexandrie.

Le patriarche de Jérusalem exerçait aussi une juridiction immédiate sur tous les religieux et les anachorètes, qui alors étaient très-nombreux en Palestine ; mais il ne paraît pas qu'à cette époque il ait eu aucun évêque suffragant [1]. Plus tard on détacha, de ces diverses métropoles, quelques évêchés, et on en créa de nouveaux, de sorte que les siéges épiscopaux immédiatement soumis au patriarche de Jérusalem furent portés à vingt-cinq [2].

L'année 636 marque le funeste commencement de la domination musulmane en Palestine : cette domination ne se fit pas sentir d'abord avec toutes les calamités qu'elle devait produire dans la suite ; le calife Omar épargna quelques églises et laissa un peu de sécurité aux chrétiens : leur patriarche était alors le courageux Sophronius, soixante-deuxième évêque de Jérusalem selon la supputation ordinaire.

Après la mort de son chef, qui suivit de près la perte de la ville sainte, l'église de Jérusalem resta veuve pendant un grand nombre d'années, et fut administrée par des évêques des diocèses voisins, désignés par le Saint-Siége [3]. Le premier de ces administrateurs fut Étienne, évêque de Dor, qui avait été envoyé à Rome par le patriarche Sophronius pour y exposer les dangers que courait l'Église d'Orient, par l'hérésie naissante des Monothélites. Sergius, évêque de Joppé, entaché de cette hérésie, et autorisé seulement par l'empereur Héraclius, s'était arrogé la juridiction sur l'Église de Jérusalem, du vivant même de Sophronius. Les successeurs d'Étienne, comme vicaires du pape, furent Jean, évêque de Philadelphie, et le prêtre Théodore de Jérusalem. L'église métropolitaine de Césarée

1 Carolus a Sancto Paulo, *Geogr. sacra*, p. 312.

2 Voyez la liste de ces évêchés dans Guillaume de Tyr, édition de Bâle (1549) et dans Bongars, *Recueil des historiens des croisades*.

3 Le Quien, *Oriens Christianus*, t. III.

et même l'église patriarcale d'Antioche étaient également alors privées de pasteurs légitimes.

Après une interruption d'environ soixante-sept ans, depuis la mort du patriarche Sophronius, c'est-à-dire en l'année 705, un nouveau chef fut donné à l'église de Jérusalem, dans la personne de Jean V, qui la gouverna pendant trente ans, malgré l'oppression des Sarrasins : la succession des patriarches ne fut plus interrompue jusqu'à la prise de Jérusalem par les croisés. Cette période est celle des patriarches grecs; mais ils furent tous en communion avec Rome, et plusieurs d'entre eux furent des hommes du plus grand mérite.

La question de la *procession du Saint-Esprit* fut soulevée, en l'année 808, entre les moines de la montagne des Oliviers et ceux du couvent de Saint-Saba, et occasionna le grand schisme d'Orient, ce funeste événement qui, indépendamment de la perte des âmes, devait aussi amener la perte de l'empire grec. Le patriarche de Jérusalem, qui alors s'appelait Thomas, transmit au pape Léon III la lettre des moines francs de la montagne des Oliviers, qui se plaignaient d'être appelés hérétiques par un ancien moine de Saint-Saba, nommé Jean, et d'autres prêtres, parce qu'ils récitaient le symbole comme la sainte Église romaine, en disant : *Qui ex Patre Filioque procedit.*

Jusque-là et longtemps encore, à de très-petites exceptions près, les patriarches de Jérusalem furent très-attachés au Saint-Siége.

Le dernier de la série des patriarches grecs avant les croisades fut Simon ou Siméon II : il occupait déjà le siége de Jérusalem en 1094 lorsque Pierre l'Ermite fit son pèlerinage au Saint-Sépulcre. Le pieux pèlerin, voyant que les musulmans après s'être emparés de toutes les provinces de l'Asie, menaçaient de pénétrer en Europe, qu'ils détruisaient les églises, qu'ils poursuivaient partout les chrétiens avec la plus grande fureur, et que ni les Grecs ni les Latins ne pouvaient plus visiter les Lieux Saints sans s'exposer cent fois à la mort, demanda au patriarche Siméon quel remède il y avait à tant de maux. Le patriarche répondit qu'il ne fallait attendre aucun secours de la part des Grecs, qui dans l'espace de peu d'années avaient perdu la moitié de leur empire; qu'à l'avenir il n'y avait plus d'espoir que du côté des Latins. Pierre promit qu'à

son retour en Europe il ferait connaître une situation si déplorable au pontife de Rome et aux princes d'Occident.

C'est de cet entretien que sortirent les croisades.

Dès que le patriarche Siméon apprit que les croisés étaient arrivés en Syrie, et que déjà ils assiégeaient Antioche, il se réfugia dans l'île de Chypre pour échapper aux menaces des Turcs. Plus tard il envoya toutes sortes de provisions à Godefroid de Bouillon et aux princes qui assiégeaient Jérusalem : malgré son grand âge il espérait pouvoir reprendre possession de son église délivrée enfin du joug des infidèles; mais il mourut dans l'île de Chypre, vers le mois de juillet 1099, dans le temps même où les croisés s'emparaient de la ville sainte.

Lorsqu'on eut à Jérusalem la nouvelle de sa mort, les princes délibérèrent sur le choix de son successeur : ils désignèrent d'abord Arnulphe de Rohes comme chancelier de la sainte Église de Jérusalem, et peu de temps après ils élurent Daimbert, auparavant archevêque de Pise, patriarche de Jérusalem. C'est ce prélat qui commence la série des patriarches latins, série qui ne comprend que vingt-sept patriarches, si on la termine à la mort de Nicolas de Hanapis, lequel se noya à Saint-Jean-d'Acre, après la prise de cette ville, ou qui en comprend trente-sept si on y renferme les titulaires, qui conservèrent encore quelque temps l'espérance de rentrer dans la possession de leur église, c'est-à-dire jusqu'à la mort du patriarche Guillaume IV, qui eut lieu en l'année 1374. Aucun de ces dix derniers patriarches ne put retourner dans son diocèse, malgré les diverses tentatives qui furent encore faites pour reconquérir la Terre Sainte. Néanmoins, depuis cette époque jusqu'à l'année 1847, les souverains pontifes ne cessèrent jamais de nommer des patriarches latins de Jérusalem; bien que ceux-ci fussent dispensés de la résidence, ils devaient d'une autre manière, aussi longtemps que ces contrées seraient dans les mains des musulmans, procurer par tous leurs efforts le bien spirituel des fidèles. Mais désormais le soin des catholiques dispersés dans tout l'Orient devait être confié aux enfants si dévoués de Saint-François.

Nonobstant les élections faites par les croisés depuis qu'ils s'étaient rendus maîtres de Jérusalem, les Grecs avaient continué de leur côté à donner des successeurs au patriarche Siméon. Ces prélats

attendaient loin de la Palestine l'expulsion, non des Turcs, mais des Latins, et effectivement le sixième d'entre eux, Athanase II, rentra à Jérusalem aussitôt que le patriarche latin Héraclius, ayant quitté définitivement la ville sainte, qui venait de nouveau de tomber sous le joug des musulmans, alla chercher avec les débris de son troupeau un asile temporaire dans les murs de Ptolémaïs.

Cette alliance étrange entre les Grecs et les musulmans, qui, contractée en haine des chrétiens d'Occident autour du tombeau de Jésus-Christ, s'est transmise de siècle en siècle jusqu'à nos jours, devait avoir un équivalent bien humiliant pour les Grecs deux cent soixante-six ans plus tard au centre de leur empire, lorsque le patriarche de Constantinople se vit obligé de reconnaître pour maître le successeur des califes. Si pendant les croisades les Grecs avaient fait cause commune avec les Latins, les chrétiens seraient demeurés maîtres de la Palestine, et les Turcs n'auraient jamais renversé l'empire de Byzance.

Depuis la fatale époque de la retraite des croisés jusqu'à l'arrivée des Franciscains et leur installation définitive, qui eut lieu en 1342, quelques prêtres indigènes et deux prêtres latins obtinrent de Saladin, à la prière de l'évêque de Salisbury, la liberté de desservir les églises de Jérusalem, de Bethléem et de Nazareth. Mais ils ne jouirent de cette faveur que bien peu de temps, puisqu'en 1211 il n'y avait plus que quelques prêtres syriens auprès de ces sanctuaires, et très-peu d'années après, Thetmar ne trouva plus personne dans ces lieux désolés. Ce fut alors que les évêques et les abbés réfugiés à Acre implorèrent le secours de Philippe Auguste par une lettre collective dans laquelle ils lui exposaient l'état lamentable de la Terre Sainte [1].

La ville de Jérusalem fut encore une fois occupée momentanément par les chrétiens, en 1229 ; mais le triste séjour qu'y fit Frédéric II ne pouvait qu'aggraver ses malheurs : excommunié, soupçonné même d'être plutôt musulman que chrétien, et couvert d'imprécations, l'empereur allemand quitta bientôt la ville sainte, comme nous l'avons vu, et alla s'embarquer à Ptolémaïs.

[1] Cette lettre, qui se trouve dans les Archives générales de France, est citée par M. de Vogüé, p. 42.

Quelques années auparavant, c'est-à-dire à l époque où les armées chrétiennes allaient être contraintes d'abandonner les lieux qu'elles avaient conquis au prix de tant de sacrifices, Dieu suscita d'autres croisés : saint François d'Assise partit pour la Terre Sainte à la tête d'une armée de douze pauvres moines, et débarqua à Ptolémaïs l'année 1219 : il venait fonder un royaume beaucoup plus durable que celui de Godefroid de Bouillon. *Il avait eu un pressentiment miraculeux de la défaite des chrétiens* [1]. Après avoir parcouru et évangélisé toute la Palestine, il eut en mourant la consolation de voir de nombreux disciples établis à Ptolémaïs et à Jérusalem.

Ceux de Jérusalem furent tous massacrés dans l'église même du Saint-Sépulcre et au pied des autels avec une troupe de religieuses, d'enfants et de vieillards, qui y avaient cherché un refuge contre la cruauté d'une horde de Karesmiens [2].

Ceux de Ptolémaïs eurent le même sort l'année 1291 [3]. Ce fut ainsi qu'ils commencèrent leur mission.

Cette même année, on avait vu tomber le royaume chrétien en Palestine, et avec lui le patriarcat de Jérusalem et bientôt tous les évêchés qui en dépendaient et une quantité d'abbayes et de couvents d'hommes et de femmes.

Le sang des martyrs a toujours été fécond : d'autres disciples de saint François quittèrent l'Europe et allèrent remplacer leurs frères ; et peu d'années après on les retrouve déjà veillant et priant auprès du saint sépulcre. Les Turcs, qui les prenaient pour une espèce de *derviches*, et qui étaient témoins de leur piété, de leur douceur et de leur pauvreté, se sentirent un moment touchés de respect : ils leur cédèrent une demeure sur le mont Sion et une place auprès du saint sépulcre.

Dans le chapitre général de l'ordre des Franciscains, tenu à Narbonne, en 1260, il est déjà fait mention d'une province de cet ordre portant le nom de *Province de Terre Sainte :* elle était divisée dans les deux custodies de Chypre et de Syrie.

Indépendamment du couvent qu'ils avaient sur le mont Sion, on

1 Michaud, *Hist. des Croisades.*

2 Voir les relations des massacres des Karesmiens dans la lettre du grand maître des Hospitaliers, rapportée par Matthieu Pâris, sur l'année 1244.

3 Witrowski, *Hist. de bello sacro*, l. X.

voit par un ordre du cadi de Bethléem, daté de l'année 1306, qu'il fut permis aux Franciscains de rétablir la crèche et l'église de Bethléem : cette permission fut confirmée par le sultan [1].

De plus, Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, pour mettre les sanctuaires du mont Sion à l'abri des exactions continuelles des musulmans, les achetèrent du sultan d'Égypte pour des sommes très-considérables ; ils les cédèrent au Saint-Siége, qui en confia la garde aux Franciscains par une bulle de Clément VI (*Nuper charissima*), datée d'Avignon, 21 novembre 1342. La reine Sanche fit bâtir sur le mont Sion un beau couvent, qui renfermait le cénacle, si cher aux chrétiens. La pieuse reine fit aussi une dotation pour l'entretien de douze religieux et trois frères laïques.

C'est donc un acte authentique fait par deux souverains qui garantit la propriété de ces sanctuaires aux religieux catholiques : ce titre est au-dessus des caprices des pachas, des vicissitudes des gouvernements et des envahissements des conquérants [2].

Que ceux qui font un si étrange abus de l'expression *ab antiquo*, les Russes entre autres, qui alors à peine chrétiens étaient encore sous le joug des Mongols, citent des traités plus anciens. Eh bien, depuis cette année 1342, les enfants de Saint-François, malgré les empiétements, les violences et les persécutions, n'ont jamais cessé de veiller sur les sanctuaires qui leur ont été confiés.

Les fidèles, qui avaient été dispersés durant les persécutions, se réunirent peu à peu autour de ces nouveaux défenseurs, qui le plus souvent ne pouvaient les protéger qu'en mourant pour eux. Les pèlerins reprirent aussi le chemin de la Terre Sainte. Une dame de Florence, nommée Sophie, voulant pourvoir au besoin des pauvres et des malades, acheta le terrain qui entourait le couvent et y fit construire un hôpital.

Les Pères furent loin de jouir en paix de ces bienfaits que la Providence leur envoyait comme des consolations, ou plutôt comme des

[1] Voyez Calaorra, *Ist. cronol. della provincia di Syria*. Venetia, 1694.

[2] Les Pères de Terre-Sainte possèdent des pièces authentiques du sultan Omar, de l'année 1213; du sultan Akmed-Barcout (1310); du sultan Akmed-Acheref (1277), qui leur garantissent la propriété du saint sépulcre, des habitations, de la moitié du Calvaire, du couvent du mont Sion, de l'église de Bethléem avec la grotte de la Nativité. (Voyez Eug. Boré, *Question des Saints Lieux*, p. 6.)

moyens de multiplier leurs bonnes œuvres : ils furent encore tous massacrés par les Turcs l'année 1368. Une nouvelle colonie étant venue remplacer ces douze martyrs, les Turcs en tuèrent quatre en 1391. L'année 1482, ils firent périr Jean de Calabre, qui était aussi religieux du mont Sion ; et en 1537 ils s'emparèrent de tous les religieux, qu'ils se contentèrent cette fois d'enfermer pendant quatre ans, partie à Damas, partie dans la tour des Pisans à Jérusalem ; mais en 1547 les musulmans revinrent à leurs anciennes habitudes, et ils massacrèrent les deux religieux Junipère de Sicile et Jean de Mantoue [1].

Malgré cela, les dignes enfants de Saint-François tâchaient toujours de récupérer l'un ou l'autre de nos anciens sanctuaires. A la fin du quatorzième siècle, ils avaient deux établissements de plus, l'un auprès du saint sépulcre et l'autre à Beyrouth. Au commencement du seizième, ils avaient recouvré en outre le tombeau de la sainte Vierge, dans la vallée de Josaphat.

Mais l'année 1561 ils firent une des pertes les plus douloureuses, celle du mont Sion, qui est demeuré depuis dans les mains des musulmans. Les Turcs les en chassèrent sous le double prétexte que le mont Sion était une forte position qui pourrait servir aux chrétiens s'ils tentaient un jour de reprendre Jérusalem, et qu'il ne convenait pas que *des chiens* possédassent le tombeau de David, qui se trouve situé en ce lieu, et pour lequel les Turcs ont une grande vénération. Le cénacle fut converti en mosquée, et des santons s'emparèrent du couvent. *Ecclesia sancta in mesquitam versa, et conventu religiosorum mutato in lupanar et speluncam effeminatorum* [2].

Les religieux ne furent pas cependant expulsés de la ville sainte; ils achetèrent des Turcs à grands frais l'église et le couvent de Saint-Sauveur, qui avaient appartenu aux Géorgiens et qui étaient depuis longtemps abandonnés.

Qui réclama alors contre l'acte d'iniquité commis à leur égard? Hélas! personne ne songeait plus aux Saints Lieux, et on commettait les mêmes profanations dans tous les pays de l'Europe. Charles IX

1 *Missions-Notizen aus dem heiligen Lande*, I heft, Wien, 1846. Ces Notices, dans lesquelles j'ai trouvé des renseignements fort exacts, sont publiées par le commissariat général de Vienne.

2 Quaresmius, t. I, p. 52.

régnait en France, Élisabeth en Angleterre, Ferdinand Ier en Allemagne, et Soliman II à Constantinople. Les princes catholiques luttaient contre la nouvelle hérésie qui menaçait de tout envahir, et les souverains protestants jetaient aux vents les saintes reliques comme objets de superstition. Les Pères de Terre Sainte, abandonnés de tous, non-seulement demeurèrent auprès du tombeau qui leur était confié, mais ils recueillirent les débris des communautés de fidèles disséminées dans la Palestine; ils les maintinrent dans leur religion, ils leur bâtirent des églises, et leurs couvents furent tout à la fois des hôtelleries, des écoles et des hôpitaux.

Vers l'année 1587, ils établirent des hospices à Ramla et à Gaza ; mais c'était une faible compensation pour les pertes qu'ils avaient éprouvées dans l'île de Chypre, d'où ils avaient été complétement expulsés par les Turcs en 1571 : ils n'y rentrèrent que le siècle suivant, et ils y prirent une plus grande extension [1].

Au commencement du dix-septième siècle, un décret de la Propagande, daté du 22 février 1627, plaça sous la juridiction du Père Custode de Terre Sainte les villes de Jérusalem, de Bethléem, de Nazareth, et tous les lieux de la Syrie, de l'Égypte et de la Palestine où les Franciscains avaient des couvents avec le nombre suffisant de religieux. Vers la fin du même siècle, le Père Custode fut nommé préfet apostolique de toutes ces contrées, y compris l'île de Chypre ; de sorte qu'il était à la tête de toutes les missions du rite latin.

Ces missions, au commencement du dix-huitième siècle, comprenaient, en Judée, le couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem, ceux de Bethléem, de Saint-Jean-du-Désert, de Ramla, de Jaffa, auxquels étaient jointes des paroisses, et les sanctuaires du Saint-Sépulcre et du Tombeau de la Vierge. En Galilée, les Franciscains avaient des couvents et des paroisses à Nazareth, à Saint-Jean d'Acre et à Sidon ; en Syrie, ils en avaient à Alep, à Alexandrette, à Harissa dans le Liban, à Damas, et ils avaient un hospice à Tripoli. Dans l'île de Chypre, ils avaient les deux couvents, qui étaient en même temps des paroisses, de Larnaca et de Nicosie. En Égypte, ils avaient les couvents d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, du nouveau et du vieux Caire, ainsi que du Fayum, qui étaient aussi des paroisses.

1 *Tabula geogr. totius seraphici ordinis FF. Minorum*, Monachii, 1680.

La période ascendante des envahissements des Turcs ayant été arrêtée aux portes de Vienne, à Lépante, en Espagne et en France, les puissances chrétiennes commencèrent à traiter avec le gouvernement ottoman, et firent des conventions connues sous le nom de *Capitulations* tendant à régler les affaires commerciales, à soustraire les Francs résidant dans l'empire ottoman à la juridiction des pachas et à protéger les religieux et les pèlerins. Ces *Capitulations*, mille fois éludées ou violées, existent encore. Lorsque les religieux étaient dans la détresse, ils s'adressaient au Père commun des fidèles, qui, trop faible pour imposer par lui-même à un ennemi aussi redoutable, faisait un appel à l'équité et à la commisération des puissances chrétiennes. C'est la France qui a répondu le plus souvent et le plus efficacement à ce pieux appel ; c'est pourquoi les papes, déjà vers le milieu du quinzième siècle, lui ont accordé des priviléges dont elle jouit encore aujourd'hui, au moins en tant qu'il n'y a pas été dérogé par des dispositions spéciales et par la différence des temps (on ne serait pas peu étonné, par exemple, de voir le président de la République prétendre au droit d'accorder aux Pères de Terre Sainte la faculté d'absoudre les cas réservés au pape). Voyez l'énoncé de ces priviléges dans un diplôme de Louis XV, à la fin du volume, note O.

Le plus important de ces priviléges est celui qui met sous la protection spéciale de la France les religieux de Saint-François et tous les établissements qu'ils possèdent en Terre Sainte.

Depuis quelque temps on travaille dans les régions diplomatiques à l'abolition de ces Capitulations, qui parfois gênent les Turcs ; si elles gênaient le pape, on les renforcerait. C'est une idée moderne qui fera son chemin comme tant d'autres : on a dit aux Turcs qu'ils sont entrés dans le concert des peuples civilisés. A l'avenir, les Francs seront jugés par les tribunaux des Turcs, dont la législation repose sur le Coran. A tout prendre, on n'y perdra pas grand'chose ; l'Évangile étant exclu de la législation des peuples qu'on appelle encore chrétiens, autant vaut une loi musulmane qu'une loi athée ou maçonnique : des otages ne seront pas plus mal jugés à Constantinople ou au Caire qu'à Paris ; nos religieux ont plus d'équité à attendre aujourd'hui en Turquie qu'à Berlin. Le plus savant des peuples (comme on dit) vient de faire des lois de proscription dont il est allé chercher le modèle au

Tonquin, et cela mil huit cent soixante treize ans après Jésus-Christ!

La province de Syrie fut séparée de la Custodie par le pape Clément XIII, en 1760, et placée sous la juridiction du nouveau vicariat apostolique d'Alep.

Un autre vicariat apostolique pour la haute et la basse Égypte et l'Arabie fut créé en 1839 par Grégoire XVI, qui restreignit encore la juridiction du Custode de Terre Sainte, en la bornant à la Palestine proprement dite et à l'île de Chypre. Tous les Franciscains qui se trouvaient en Égypte continuèrent à faire partie de la Famille de Terre Sainte, et, en tant que religieux, à dépendre du Père Custode de Jérusalem ; mais, en tant que missionnaires, ils devaient être sous la juridiction du vicaire apostolique de l'Égypte : le premier fut un Franciscain, l'évêque Guasco.

Depuis le chapitre général célébré à Valence, l'année 1768, jusqu'au dernier tenu à Rome en 1856, c'est-à-dire dans l'espace de quatre-vingt-huit années, l'ordre des Minorites a envoyé 1,799 religieux pour le service de la Terre Sainte. De ce nombre, 1,082 sont retournés dans leur patrie après avoir achevé leur temps de mission ; 499 y ont laissé leur vie et 218 y sont encore prêts à la donner pour la gloire de Dieu. Parmi les premiers, 117 sont morts de la peste, 4 ont été tués par les musulmans, 6 par les grecs ; 5 sont morts naufragés, 3 sur mer pendant la navigation ; 3 sont morts de la lèpre et 24 d'apoplexie [1].

Les principaux dignitaires de la Custodie de Terre Sainte à Jérusalem sont les suivants :

Le Père Custode occupe le premier rang ; il a le titre de Paternité Révérendissime, il ne dépend que du général qui est à Rome et de la Propagande. Cette dignité est toujours dévolue à un Italien. C'est le Père Bernardino de Montefranco qui en était revêtu lorsque j'étais à Jérusalem.

Il a été nommé général de l'ordre dans la congrégation générale de 1855. Homme modeste, pieux, affable et instruit, il est le véri-

[1] *Prospetto generale dello stato attuale della custodia di Terra Santa, formato dal R° P. Bernardino da Montefranco.* Napoli, 1856.

table type d'un enfant de saint François; il était digne de devenir son successeur.

Depuis, il est devenu évêque de Terracine, et il a été remplacé par le Frère Séraphin Milani. Dans le monde, ce dernier portait le nom de François-André-Archimède Milani. Né à Carrare, le 27 avril 1819, il fit ses études à Lucques et à Bologne, puis il enseigna la théologie, le droit canon et l'histoire de l'Église à Vescia, à Sienne et à Volterra. A peine installé dans cette dernière ville, il fut nommé Custode de Terre Sainte, malgré ses protestations, et partit pour Jérusalem, où il arriva le 27 mai 1864. On loue généralement son aménité, son savoir et sa prudence.

L'importance de la mission confiée à la direction du Père Custode avait fait à ce dignitaire une position toute spéciale, aussi bien envers les catholiques latins qui se trouvent en Palestine, que dans la famille même des Franciscains. Il avait une juridiction et des priviléges quasi épiscopaux, il officiait pontificalement, il donnait les ordres mineurs et accordait des dispenses qui ne sont dévolues qu'à l'ordinaire des diocèses.

Il est évident que cette position exceptionnelle devait être modifiée par le rétablissement du patriarcat; quant aux prérogatives qui pouvaient être maintenues au Révérendissime Père Custode, on pouvait s'en remettre à la sagacité du Saint-Siége.

La seconde dignité est celle du vicaire du Révérendissime. D'après les statuts, elle devait être donnée à un Français; mais, depuis qu'en France il n'y a plus de religieux de cet ordre, cette charge est remplie par un Italien.

Depuis que ces lignes sont écrites, les Franciscains ont reparu en France avec la protection si active, si intelligente des évêques. En 1852, le P. Joseph Aréso, provincial des Franciscains et commissaire de Terre Sainte en France, autorisé par le Saint-Siége, a été envoyé par ses supérieurs et a fondé dans la ville d'Amiens, qui fut le berceau de Pierre l'Ermite, un noviciat destiné à fournir au saint sépulcre des gardiens français, et à tout l'Orient de pieux et zélés missionnaires. Aujourd'hui la France possède déjà plusieurs maisons de l'Observance, à Amiens, à Limoges, à Saint-Palais, à Paris, etc.

La troisième dignité est celle de procureur général. Il est caissier

et s'occupe de l'administration temporelle ; il doit toujours être Espagnol.

Le gouvernement espagnol, qui a si malmené les ordres religieux, en a conservé quelques-uns : je voudrais que ce fût pour un autre motif que celui que je vais faire connaître. Dans les colonies espagnoles, notamment dans les Philippines, jamais les employés du gouvernement ne sont parvenus à lever les impôts ; les indigènes ne consentent à les payer qu'entre les mains des moines. Force est donc à l'Espagne de garder des ordres religieux en vue de ses colonies. Qu'elle prenne garde de perdre les uns et les autres ! Ce n'est pas avec l'épée, mais avec la croix, que l'Espagne a gagné les Philippines : ce sont les Augustins qui ont conquis cet archipel et ce sont eux qui l'ont défendu plus tard, en 1762, contre les Anglais. Il n'y aura de gouverneur général espagnol dans les Philippines qu'aussi longtemps qu'il y aura des Augustins, des Dominicains et des Franciscains ; le gouvernement le sait à merveille : voilà pourquoi il protége dans ces contrées lointaines les mêmes religieux qu'il persécute si souvent dans la mère-patrie. Ajoutons qu'en 1858, après un longue interruption, l'Espagne a envoyé en Palestine une nombreuse famille de Franciscains.

Une des grandes illustrations de la famille de Terre Sainte a été le P. Boniface Darkoliza (de Stephanis) ; il était né dans l'île de Mezzo, près de Raguse. Il a été vicaire de Terre Sainte, puis fut élu évêque de Stagno en 1564. Saint Pie V l'envoya à Philippe II, afin d'engager ce prince à faire la guerre aux Turcs pour la défense des Lieux Saints. A cette occasion, il présenta au roi d'Espagne son ouvrage intitulé : *De cultu Terræ Sanctæ, ejusque peregrinatione*, qui fut imprimé à Venise en 1573. Cet ouvrage est devenu tellement rare aujourd'hui, que je l'ai fait chercher inutilement dans les grandes bibliothèques de Vienne, de Berlin, de Munich, de Paris, de Londres, de Venise, de même qu'à Raguse et dans toute la Dalmatie. Je l'ai trouvé d'abord dans la bibliothèque, si riche en ouvrages sur la Palestine, du comte Charles de l'Escalopier à Paris, qui à sa mort l'a légué, je crois, à la ville d'Amiens : j'ai eu le temps d'en faire de nombreux extraits.

Longtemps après, le 20 juillet 1872, en visitant la bibliothèque des PP. Prémontrés de Tepl, en Bohême, j'ai trouvé l'ouvrage du P. Bo-

niface porté dans le Catalogue; malheureusement, j'ai lu en marge la note suivante :

« S. Exc. S. de Noroff, auteur de l'ouvrage *Atlantis*, a emprunté deux fois à la bibliothèque de l'abbaye de Tepl l'ouvrage qui a pour titre : *Bonifacii Stephani Ragusini Liber de perenni cultu Terræ Sanctæ*, etc., et ne l'a pas rendu. »

Or, cet Abraham de Noroff, qui a été ministre des cultes et de l'instruction publique à Pétersbourg, est le même que ce général Noroff que nous avons vu jouer un rôle si étrange à Jérusalem dans la question de la grande coupole. Comme il est mort depuis, on doit supposer qu'il n'a pas eu le temps de rendre cet ouvrage : c'est à ses héritiers de faire cette restitution. Il est assez étrange néanmoins que, du vivant de M. Noroff, il ait pu être fait mention de cet exemplaire dans la *Bibliographie de la Palestine* de T. Tobler comme suit : « M. de Noroff, à Saint-Pétersbourg, *est aussi en possession* d'un exemplaire [1]. »

Les dernières années de sa vie, le P. Boniface se retira en Hongrie, où il fut légat de Grégoire XIII : il mourut à Temeswar, en 1581.

Quaresmius, dont j'invoque si souvent l'autorité, remplissait la charge importante dont nous parlons en 1630. Après un séjour de plusieurs années en Palestine, il publia le meilleur ouvrage que nous ayons sur les Saints Lieux. Il est écrit en latin et porte le titre : *Élucidation historique, théologique et morale de la Terre Sainte, composée par F. François Quaresmius de Lodi, théologien de l'ordre des Mineurs, autrefois Custode de Terre Sainte et Commissaire apostolique*, 2 vol. in-fol., Anvers, 1639, avec plans et gravures.

L'auteur, comme il le dit lui-même, a conçu, mis en ordre et achevé son ouvrage sur les lieux. C'est un homme plein d'érudition, de sagacité et de bonne foi. Il a fait des recherches immenses, et a élevé en l'honneur des Saints Lieux le plus beau, le plus utile et le plus durable de tous les monuments. Il l'a dédié à Jésus-Christ.

Le chef des religieux enfermés dans l'église du Saint-Sépulcre a le titre de président. Il doit y avoir, pour entendre les confessions, de dix à douze pénitenciers, à l'instar de ce qui a lieu dans les basiliques de Rome, et l'on peut se confesser en latin, en italien, en

[1] Voyez *Bibliographia geographica Palæstinæ*, von T. Tobler, p. 74.

français, en espagnol, en allemand, en hongrois, en polonais, en grec, en arabe et en turc.

Je ferai remarquer encore que, d'après les statuts de l'ordre, les Pères pouvaient retourner dans leur patrie au bout de trois ans; depuis 1841, on a fixé le terme de six ans. Depuis la même époque, les dignitaires sont également nommés pour six ans. On a le catalogue authentique et presque complet des révérendissimes Custodes de Terre Sainte qui ont gardé le saint sépulcre depuis l'extinction du royaume chrétien; il est reproduit par M. Artaud de Montor : on compte cent soixante-dix Custodes depuis l'année 1226. C'est une digne suite du catalogue des patriarches et évêques de Jérusalem, et une preuve en faveur de l'identité des Saints Lieux qu'on ne réfutera jamais; car, par eux, en remontant jusqu'aux premiers siècles, nous sommes certains d'avoir toujours eu des sentinelles intrépides et vigilantes auprès du tombeau de Jésus-Christ : des témoins qui se font massacrer auprès du dépôt qui leur est confié sont dignes de foi.

Voici maintenant la statistique de la Mission des Pères de Terre Sainte, telle que je l'ai trouvée à mon premier voyage :

Jérusalem. *Couvent de Saint-Sauveur :* Une église, un hospice, 28 prêtres, 32 frères laïques, 940 catholiques, une école de garçons divisée en deux sections : 68 élèves.

Église du Saint-Sépulcre : 10 à 12 prêtres pour garder le saint sépulcre et pour le service religieux. Le nombre des prêtres est doublé aux jours de grande solennité.

Bethléem. Un couvent, une église, un hospice, 10 prêtres, 6 frères, 1,500 catholiques, une école de 90 enfants.

Saint-Jean. Un couvent, un hospice, une église dans laquelle est le sanctuaire de la Nativité de saint Jean-Baptiste, 3 prêtres, 2 frères, peu de catholiques.

Nazareth. Un couvent avec un hospice séparé pour les pèlerins, plusieurs sanctuaires, 10 prêtres, 7 frères, 600 catholiques latins, 400 Maronites, une école : 80 garçons.

Tibériade. Une église, un petit couvent où l'on recueille les étrangers, organisé cette année, 1 prêtre, quelques catholiques.

Damas. Un couvent, une église, 2 prêtres, 1 frère, 5,000 catholiques de différents rites, une école de 100 enfants, indépendamment de celle des Lazaristes.

Harissa, dans le Liban. Couvent isolé, où les missionnaires qui arrivent d'Europe étudient l'arabe ; celui de Damas a la même destination. 3 prêtres.

Alep. Un couvent, une église, 5 prêtres, 3 laïques et 600 catholiques.

Ramla. Une église, un grand couvent pour la réception des pèlerins, 5 prêtres, 2 laïques, peu de catholiques.

Jaffa. Une église, un couvent, un hospice, une école, 3 prêtres, 2 frères, 500 catholiques.

Saint-Jean-d'Acre. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 1 frère, 1,200 catholiques presque tous Maronites.

Saïda. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 1 frère, 500 catholiques.

Beyrouth. Un couvent, une église, un hospice, 3 prêtres, 1 frère, 3,000 catholiques.

Tripoli. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 500 catholiques.

Latakié (Laodicée). Un couvent, une église, 1 prêtre, quelques familles catholiques, 260 Maronites, une école : 20 enfants.

Nicosie (île de Chypre). Un couvent, une église, 2 prêtres pour 500 catholiques, une école : 25 enfants.

Larnaca (île de Chypre). Un couvent, deux églises, 4 prêtres, 2 frères, 400 catholiques, une école : 20 enfants.

Limasol (île de Chypre). Un couvent, une église, 2 prêtres, peu de catholiques.

Au Caire. Un couvent, une église, 6 prêtres, 3 frères, 1,200 catholiques, une école de garçons : deux divisions, 110 enfants.

Alexandrie. Un couvent, une belle église, une école, 5 prêtres, 3 frères, 4,000 catholiques.

Fayum. Un hospice, un prêtre, peu de catholiques.

Rosette. Un hospice, un prêtre, quelques catholiques.

Dans ces 23 établissements, il y a :

Prêtres.	102	169
Frères laïques.	67	
Paroisses		16
Écoles		10
Élèves		694
Catholiques		12,122

Ainsi, indépendamment de la conservation des Saints Lieux, le but de cette mission est de pourvoir aux besoins spirituels des catholiques disséminés dans ces contrées.

On peut remarquer qu'en retranchant le nombre de catholiques qui appartiennent à l'Égypte, à la Syrie et à l'île de Chypre, il n'y a aujourd'hui, dans toute la Palestine, que quatre mille catholiques latins.

Quelques années plus tard, le relevé officiel des catholiques latins appartenant au diocèse de Jérusalem ayant été publié par Mgr le patriarche, il a offert le résultat suivant :

Jérusalem.	800 cathol. latins.
Bethléem	1,967
Saint-Jean-de-la-Montagne.	100
Ramla	25
Jaffa.	340
Nazareth	620
Saint-Jean-d'Acre	120
Caïpha.	100
Larnaca (île de Chypre). . .	380
Nicosie, id.	32
En tout. . . .	4,484 âmes.

Depuis, la ville de Tibériade a encore été érigée en paroisse.

Ces catholiques, pauvres pour la plupart, sont hors d'état d'entretenir leurs curés, leurs églises, leurs écoles; les Pères de Terre Sainte sont souvent obligés de nourrir les enfants qui fréquentent les écoles et de les fournir de livres et de vêtements.

Comment font les Orientaux qui professent d'autres religions et qui ne veulent pas fréquenter les écoles des catholiques? Ils se passent d'écoles. De là le degré d'instruction qu'on trouve en Asie. Les couvents grecs et arméniens, qui sont fort riches, ont des établissements bien dotés. Les Turcs, qui jouissent des emplois et du droit d'exaction, dont personne ne sait user comme eux, sont également fort riches. Les Juifs reçoivent de nombreux secours d'Europe.

Le seul couvent de Saint-Sauveur entretient environ quatre-vingts pauvres, vieillards, veuves ou orphelins, qui sont logés en ville, dans des maisons qui appartiennent au couvent. Les malades sont soignés par un Frère; il va sans dire que les consultations et les remèdes se donnent gratuitement.

Les pèlerins sont une charge, et non un bénéfice pour le couvent: il y a peu de pèlerins latins, et la plupart sont pauvres; les riches, à une si grande distance de leur patrie, craignant d'épuiser leurs ressources, se contentent le plus souvent de payer leurs dépenses. Les Pères acceptent ce qu'on leur donne, et ne réclament jamais rien [1].

M. de Chateaubriand cite des chiffres qui font connaître combien était petite l'affluence des pèlerins latins. Thévenot, en 1656, se trouva le vingt-deuxième au saint sépulcre; souvent, pendant la semaine sainte, il est arrivé que le nombre des pèlerins n'était pas suffisant pour la cérémonie du lavement des pieds. En 1589, on ne vit que sept pèlerins en Palestine. Le R. P. de Géramb a fait, en 1831, la triste observation suivante: « Quand je jette un coup d'œil, dit-il, sur cette multitude, et que je viens à compter les pèlerins catholiques, je suis frappé d'un étonnement qui va jusqu'à la stupeur : sur quatre mille, nous sommes... devinez combien ? — Six cents, quatre cents, deux cents au moins, me direz-vous. — Vous vous trompez. Nous sommes... quatre : un cordonnier polonais

1 Voir note P : *Générosité de M. de Lamartine à Nazareth.*

d'Odessa avec sa femme, encore un autre Polonais, et votre serviteur [1]. » Dans ce moment (en 1848), nous sommes sept : quatre Anglais, Mgr Pompallier, le baron Baum et moi ; et pendant mon séjour il est encore arrivé trois ouvriers allemands. On nous a fait observer que probablement depuis la destruction du royaume chrétien de Jérusalem on n'avait pas vu trois prélats assister à la fois à la procession du saint sépulcre.

Comme nous l'avons vu, l'état des choses s'est considérablement amélioré depuis cette époque, c'est-à-dire depuis le rétablissement du patriarcat. Le nombre des pèlerins varie aussi selon que la pâque des Grecs coïncide avec celle des Latins. L'année 1858, il s'est trouvé à Jérusalem 16,168 pèlerins, qui ont été répartis comme suit : 7,350 dans le couvent grec ; 5,850 chez les Arméniens ; 950 chez les Russes ; 440 chez les Pères Franciscains ; 250 chez les Syriens ; 80 chez les Coptes ; les autres dans différentes maisons de la ville.

Si, pour les fêtes de Pâques de l'année 1872, il n'y a eu que 300 pèlerins catholiques, il faut l'attribuer aux guerres désastreuses des deux années précédentes.

Malgré cette augmentation, ce n'est pas l'affluence des pèlerins qui peut mettre les Pères de Terre Sainte en état de subvenir aux frais d'entretien des églises, des écoles et des hospices. Aussi l'ambassadeur Deshayes écrivait-il déjà en 1621 : « Les pauvres religieux sont aussi réduits aucunes fois à de si grandes extrémités, faute d'être assistés de chrétienté, que leur condition est déplorable. Ils n'ont pour tout revenu que les aumônes qu'on leur envoie, qui ne suffisent pas pour faire la moitié de la dépense à laquelle ils sont obligés ; car, outre leur nourriture et le grand nombre de luminaires qu'ils entretiennent, il faut qu'ils donnent continuellement aux Turcs, s'ils veulent vivre en paix ; et, quand ils n'ont pas le moyen de satisfaire à leur avarice, il faut qu'ils entrent en prison [2]. »

L'intolérance des Turcs s'est un peu calmée, et les religieux ne seraient plus exposés aujourd'hui à être massacrés si un chat venait à tomber dans une citerne [3]. Un acte de brutalité, tel que leur ex-

[1] *Pèlerinage*, t. I, lettre XVII.
[2] *Description de la Terre Sainte*, p. 436.
[3] Roger, p. 330 ; fait cité par M. de Chateaubriand.

pulsion violente du mont Sion pourrait difficilement se renouveler : ces choses-là, aujourd'hui, ne se font plus qu'en Europe.

Les derniers pachas ont diminué ces taxes exorbitantes qu'on imposait précédemment à ces pauvres religieux ; par exemple, le couvent de Jérusalem payait un impôt de 23,000 piastres, et cela en sus des taxes extraordinaires, qui s'élevaient à 100,000 piastres, c'est-à-dire, pour un seul couvent, une imposition annuelle de 30,750 francs[1]. Mais, si les pachas sont moins menaçants, les Grecs le deviennent de jour en jour davantage ; et, comme la justice se vend, l'impôt a pris une autre forme : il faut payer pour rentrer dans ses droits, et payer une somme d'autant plus forte que la partie adverse est plus riche. Un autre ennemi s'est glissé à Jérusalem depuis quelques années : c'est le protestantisme. Pour séduire le peu de catholiques qui sont encore en Palestine, il a pris le manteau de la charité ; il est arrivé avec un hôpital, une école, un beau temple, un évêque et beaucoup d'argent. Je traiterai cette question d'une manière spéciale.

Pour lutter contre tant d'ennemis, il n'y avait jusqu'ici que quelques moines abandonnés de tout le monde. Le Saint-Siége a cru devoir prendre une mesure importante qui a complétement changé l'organisation de la province ecclésiastique de la Palestine.

Dès le commencement de son règne, Pie IX avait tourné ses regards vers l'église si désolée de Jérusalem, veuve depuis tant de siècles, et il avait songé, sinon à lui donner son ancien éclat, ce qui est impossible dans les circonstances actuelles, du moins à la replacer dans un état plus régulier et à lui rendre son premier pasteur. Cette grave affaire ayant été débattue, mûrie et approuvée unanimement par la Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté décréta le rétablissement du patriarcat de Jérusalem[2], et, lorsque le vénérable D. Auguste

[1] Ce qui est une bagatelle à côté des taxes imposées aux couvents dans certaines localités de la Sûisse l'an de grâce 1848 et du gaspillage de toutes leurs propriétés comme cela se pratique chez les peuples les plus *libéraux* et les plus *civilisés* du monde.

[2] Pii IX P. M. *Acta*, pars I^{a}, Litteræ apost. *Nulla celebrior* 23 jul. *Exercitium jurisdictionis Latini Patriarchæ Hierosolymis restituit cum residendi obligatione.* — Allocutio habita in Consistorio secreto 4 oct. — *Quisque vestrum nuntiat Cardinalibus restitutum a se fuisse exercitium jurisdictionis Latini Patriarchæ Hierosolymis, novumque ibi constitui Patriarcham.*

Foscolo, qui était alors patriarche sans obligation de la résidence, eut donné sa démission, Elle nomma patriarche de cette église Mgr Joseph Valerga, prêtre du diocèse de Gênes et ancien missionnaire dans plusieurs contrées du Levant : deux fois il était tombé entre les mains des Turcomans, qui l'avaient attaqué dans le désert, et dévalisé, après l'avoir percé d'un coup de lance. Pie IX ne pouvait donner un plus digne successeur à tous les confesseurs de la foi qui ont illustré le siége de Jérusalem par leur courage, leur science, leur vertu et leur martyre [1].

Mgr Valerga a fait son entrée à Jérusalem le 18 janvier 1848. Il est venu dans son diocèse avec toute la pauvreté apostolique : tandis que les patriarches schismatiques sont richement dotés, le patriarche de la vraie religion se trouve dans le dénûment : il n'a pour toute ressource que les aumônes des fidèles et une légère subvention de la Propagande.

Le nouveau patriarcat comprend les pays soumis jusqu'ici à la juridiction du Père Custode de Terre Sainte, c'est-à-dire la Palestine et l'île de Chypre. Ainsi tous les catholiques du rite latin qui se trouvent dans ces pays forment le troupeau du patriarche de Jérusalem, qui en est le pasteur ordinaire et jouit de toute l'autorité et de tous les priviléges attachés à cette haute dignité. Mais aucun évêché n'a encore été soumis à sa juridiction métropolitaine.

Les pouvoirs qui avaient été dans les mains du Père Custode ont passé naturellement dans celles de l'Ordinaire.

Jusqu'à ce que le patriarche ait un chapitre institué canoniquement, son clergé et les religieux du couvent de Saint-Sauveur doivent l'assister dans ses fonctions solennelles, comme cela se pratique par les chanoines d'une cathédrale.

Les curés et les missionnaires, qu'ils soient prêtres séculiers ou qu'ils appartiennent à un ordre religieux, comme les Franciscains et les Carmes du Mont-Carmel, relèvent tous de l'Ordinaire, qui les nomme et peut les éloigner. Le patriarche fait son choix sur une

[1] Au reste, voici à son égard les termes de l'*allocution* du Saint-Père : ... *Qui singulari integritate, pietate, doctrina, prudentia, ac rerum gerendarum dexteritate spectatus et huic Petri Cathedræ ex animo addictus, ac Missionarii munere in Syria, Mesopotamia et Perside egregie perfunctus, gravia rei catholicæ negotia sibi commissa sedulo scienterque conficienda curavit.*

liste de trois candidats présentée par le supérieur de ces ordres. Les religieux qui exercent les fonctions du saint ministère ne peuvent être privés de leur emploi par leurs supérieurs respectifs qu'avec le consentement du patriarche. En général, la discipline est exercée par le patriarche non-seulement sur les religieux ou les prêtres séculiers qui exercent le ministère, mais sur tous les ecclésiastiques qui habitent la Palestine. Les rapports qui doivent exister entre le clergé de cette province et le patriarche ont été réglés par une instruction spéciale [1].

La protection des sanctuaires est confiée au patriarche et aux religieux, et ils doivent concourir mutuellement à leur défense. Les difficultés qui pourraient s'élever entre les religieux et les fidèles sont soumises à la décision du patriarche.

Toutes les écoles sont placées sous sa surveillance.

Autant que faire se peut, des écoles spéciales doivent être établies pour les filles : les institutrices reçoivent leurs appointements de la caisse de Terre Sainte.

La caisse de Terre Sainte, formée par les aumônes des fidèles et destinée à l'entretien des missions de la Palestine comme à la conservation de nos sanctuaires, est placée sous la surveillance du Saint-Siége ; le patriarche a la présidence du conseil d'administration.

Le patriarche a seul le droit de créer des chevaliers du Saint-Sépulcre ; les aumônes offertes par les nouveaux chevaliers sont versées dans cette caisse.

C'est avec les fonds de la caisse de Terre Sainte qu'il est pourvu à l'entretien du patriarche, des prêtres qui l'aident dans son administration, des professeurs et élèves de son séminaire, et des nouvelles missions qui sont fondées. Cette caisse doit pourvoir à l'entretien de tous les couvents, de tous les missionnaires, de toutes les églises, de toutes les écoles et d'une foule de pauvres qui n'ont d'autre soutien que les couvents [2].

1 Accuratam præterea ab eadem Congregatione (Propagandæ Fidei) instructionem dirigendam, atque auctoritate nostra confirmandam mandamus, quæ normam afferat, quam guardianus Terræ Sanctæ, ac reliqui ex Seraphico Ordine religiosi viri illic commorantes, et cæteri omnes ecclèsiastici Patriarchæ Latino Hierosolymitano subditi erga Patriarcham ipsum sequi. ac servare debebunt. (*Litteræ apostolicæ*, die 23 jul. 1847.)

2 Consultez une série de trois excellents articles intitulés : *Jerusalem als Patriar-*

Tandis qu'en 1847, dans toute l'étendue de la custodie de Terre Sainte, il n'y avait que huit Franciscains, aidés de treize instituteurs laïques, pour donner l'instruction à 729 garçons, et quatre religieuses aidées de six institutrices laïques pour la donner à 468 petites filles, en 1856, il y avait déjà seize Franciscains et dix-neuf instituteurs laïques pour 1,493 élèves, et en même temps dix-huit institutrices pour 694 petites filles.

En cette dernière année, les dépenses pour l'entretien de toutes ces écoles se sont élevées à 180,088 piastres, environ 45,000 francs, ce qui ne fait pas 22 francs par personne, les maîtres y compris, de même que la nourriture des élèves, et tout ce qui est requis pour lire et écrire. Cette même année, il a fallu ajouter 11,875 piastres pour faire apprendre, sous la surveillance des Franciscains, différents métiers à des jeunes gens catholiques [1].

Les importants changements opérés par Pie IX dans les missions de la Terre Sainte n'ont pu se faire sans des difficultés assez grandes : c'est le sort de toutes les choses humaines dans lesquelles se trouvent impliqués des intérêts opposés ou seulement des manières de voir différentes. Mais ces difficultés eussent été bien plus tôt aplanies si une foule de gens, qui n'y étaient pas appelés, n'avaient voulu y mêler leurs propres intérêts et n'avaient provoqué et entretenu une opposition obstinée profondément regrettable. Grâce à Dieu, les esprits se calment, et les résultats d'une mesure de haute sagesse deviendront de jour en jour plus consolants. Des catholiques auraient dû laisser à leurs ennemis la tâche peu honorable de blâmer les mesures prises par le Saint-Siége. Qui a plus d'intérêt que lui à la prospérité de nos missions, et qui connaît mieux le moment le plus opportun pour y apporter les modifications que les circonstances rendent utiles ou nécessaires ? On cache mal son mauvais vouloir contre le Saint-Siége derrière des louanges plus ou moins feintes d'un ordre religieux quelconque. Les ordres religieux, quelque bien

cat, Custodie und Erzbisthum. dans les *Historisch-politische Blätter*, 1858, *Heft.* III-IV-V.

[1] Voyez *Missions-Notizen aus dem heiligen Lande. Heft* III. Wien 1849, 1851, et *Prospetto generale dello stato attuale della Custodia di Terra Santa formato dal Reverendissimo Padre Bernardino da Montefranco.* Napoli, 1856.

[2] *Historisch-politische Blätter*, 1858, p. 376.

méritants qu'ils soient, ne sont que des corporations de soldats dévoués mis à la disposition du chef de l'Église : la garde des sanctuaires, le soin des missions, peuvent leur être confiés ; mais les missions et les sanctuaires sont la propriété de l'Église, comme une place forte prise ou défendue par de vaillants soldats demeure la possession du souverain qu'ils servent.

La convenance du rétablissement du patriarcat de Jérusalem était reconnue depuis longtemps, puisqu'un des gardiens du saint sépulcre les plus compétents, Quaresmius, émettait déjà ce vœu il y a deux siècles. Du reste, quiconque veut le bien d'une mission, quelle qu'elle soit, à plus forte raison quand il s'agit de celle de Jérusalem, doit désirer que son état précaire, exceptionnel et extra-canonique, puisse être transformé en un état stable et régulier. Les autres communions l'ont compris depuis longtemps, puisqu'elles sont toutes représentées, sans en excepter les Juifs, par des dignitaires ecclésiastiques de premier ordre. Sans aucun doute, la conservation de la hiérarchie a été pour les Grecs et les Arméniens schismatiques la principale cause de leur force et de leur influence à Jérusalem. Les protestants eux-mêmes n'ont pas cru pouvoir commencer leur établissement sans donner le titre d'évêque au chef de leur mission. Les derniers venus, les Russes, ont pris pied dans la ville sainte par l'envoi d'un évêque, et l'Église apostolique seule aurait dû rester dans un état de viduité et d'humiliation !

Cependant Quaresmius ne désirait pas seulement le rétablissement du patriarcat, mais encore l'union de la dignité patriarcale à la charge de custode de Terre Sainte [1]. Si ce vœu, qui a été émis de diverses parts dans ces derniers temps, n'a pas été satisfait par la première nomination du Saint-Père, on aurait dû admettre que de bonnes raisons s'y opposaient. On a dit que l'intention de Pie IX avait été, en effet, d'unir ces deux dignités, mais que les chefs de l'ordre des Franciscains eux-mêmes avaient fait des

[1] Hoc tamen unum, quod multum cederet in decorem et commodum Jerosolimitanæ ecclesiæ, proponere non omittam, præsertim quod a piis prudentibusque viris plurimum probatum sit, scilicet optimum, rationique ac decori locorum sanctorum consentaneum fore, si summus Pontifex, Christi Vicarius, præsulem qui actu regimen tenet Jerosolymitanæ ecclesiæ. patriarchali condecoraret dignitate, ut simul Fratrum Minorum, ac aliorum fidelium curam gereret..... (*Elucidatio Terræ Sanctæ*, t. I, p. 464.)

remontrances respectueuses contre cette disposition [1]. D'un autre côté, les faits le prouvent surabondamment, il entre dans les vues du Saint-Siége qu'en Palestine, comme dans tous les pays qui tendent à sortir de l'état provisoire de missions, un clergé séculier se forme; des ouvriers de différents ordres religieux peuvent être appelés, selon les besoins, à travailler de concert avec le clergé séculier dans cette partie de la vigne du Seigneur, et dans ce cas il n'y a pas de doute qu'un patriarche n'appartenant à aucun ordre jouit d'une liberté d'action plus grande dans la distribution de la tâche de chacun. Bien des gens ont émis la crainte qu'une mesure de ce genre est de nature à porter préjudice aux droits des Franciscains, acquis par tant de sacrifices pendant tant de siècles. Il faut toujours se défier des motifs de ceux qui affichent pour les ordres religieux une plus grande affection que le Saint-Siége. Ce qui se fera à Jérusalem ne pourra émaner que du chef de l'Église : cette considération doit suffire pour rassurer la conscience de tout catholique. Parler *des droits* des Franciscains pour les opposer aux décrets du Souverain Pontife, c'est faire preuve d'une ignorance ou d'une mauvaise fois manifeste.

A mon premier voyage, lorsque le nouveau patriarche était à peine installé dans la ville sainte, j'ai dû faire les pénibles observations suivantes :

Les Grecs et les Arméniens ont des églises magnifiques ; les musulmans, la mosquée d'Omar et un grand nombre d'autres ; les Juifs, plusieurs synagogues ; le patriarche melchite bâtit une église en ce moment ; les protestants, installés à Jérusalem depuis si peu d'années, ont déjà un temple fort élégant en face du château de David : et nous, qui sommes établis à Jérusalem depuis deux mille ans, nous n'avons en propre que la chapelle de la Flagellation, quelques sanctuaires dans l'église du Saint-Sépulcre, et la petite église du couvent de Saint-Sauveur. Elle est au premier étage, et n'a que dix-neuf pas de longueur, sur autant de largeur ; elle est tout enfermée dans le couvent : c'est là la seule église qui nous appartienne entièrement.

Je ne puis rendre tout ce que cette réflexion met d'amertume dans

[1] *Historich politische Blötter*, 1858, p. 376.

mon âme, surtout quand je songe à tous les palais que j'ai vus en Europe élevés aux princes et aux rois, à l'industrie, au commerce et aux arts. Nous nous cotisons pour élever des monuments aux grands hommes ; nous employons des sommes énormes pour construire de beaux théâtres et de superbes prisons, pour orner nos cités, nos promenades et nos places publiques ; nous éprouvons un légitime sentiment d'orgueil quand nous voyons s'embellir notre patrie : et nous n'avons plus une obole, non pas seulement pour embellir les Saints Lieux, mais même pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains des hérétiques et des infidèles !

Faut-il faire une réflexion plus pénible encore ? On ne rougit pas de donner dans une seule soirée des sommes folles à un musicien de renom, à un chanteur ou à une danseuse ; les princes leur prodiguent des diamants, la foule leur jette des couronnes, des hommes qu'on croirait doués de raison s'attellent à leurs chars comme des bêtes de somme : faut-il s'étonner alors qu'ils n'aient plus rien à donner pour le tombeau de Jésus-Christ, et que leur admiration, prodiguée avec tant de discernement, soit tarie devant le dévouement d'un missionnaire qui s'expose à la mort en allant porter l'Évangile au delà des mers ? Non ; mais je ne m'étonne pas non plus que, lorsque les riches et les grands font un pareil usage de leur bon sens et de leurs richesses, il arrive des temps où les peuples, se sentant pris de doute sur la légitime possession des biens dont on fait un aussi indigne abus, brisent violemment une société qui n'a que trop mérité la rigueur des châtiments de Dieu.

Les Pères de Terre Sainte et les pauvres chrétiens que la Providence leur a confiés, se voyant oubliés de leurs frères, ont eu recours à une petite industrie. Ici je laisserai parler M. Michaud, premièrement parce que je ne pourrais pas dire aussi bien, et ensuite parce que sa parole aura plus de poids.

« J'ai voulu savoir, dit-il, comment les Pères latins, abandonnés ainsi par les rois et par une grande partie de la chrétienté, avaient pu se soutenir ; voici les renseignements qui m'ont été donnés et qui sont d'une grande exactitude. La charité des fidèles suffit encore aux besoins des gardiens du saint sépulcre, mais cette charité a besoin d'être réveillée par une sorte d'industrie : la Providence, en donnant la pâture aux petits oiseaux, n'a point entendu par là que

les oiseaux ne chercheraient pas eux-mêmes leur nourriture ; les Pères de Saint-Sauveur ont compris la Providence de cette manière, et n'ont rien négligé pour se mettre en état de donner le *pain quotidien* aux familles chrétiennes dont le sort leur est confié. Une grande quantité de chapelets se fabriquent sous leurs auspices, soit à Jérusalem, soit à Bethléem ; on bénit tous les chapelets et beaucoup d'autres reliques sur le saint sépulcre, puis on les envoie dans de grosses caisses aux ports de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa et d'Alexandrie ; de là on les expédie par des occasions sûres, et presque toujours sans frais, pour l'île de Malte, pour les Deux-Siciles, pour l'Espagne et le Portugal ; deux ou trois Frères du couvent de Saint-Sauveur accompagnent ces pieuses cargaisons et débitent les chapelets qu'on leur a confiés. Les produits de cette vente sont envoyés à Jérusalem sans qu'il y ait jamais la moindre infidélité : telle est la précieuse manne qui tombe chaque jour sur les Lieux Saints et nourrit leurs pauvres habitants. Si cette ressource venait à leur manquer, si d'un autre côté les rois d'Espagne et de Portugal ne leur envoyaient plus aucun secours, tout me porte à croire qu'ils retomberaient dans la misère où la première révolution de France les avait plongés, et qu'ils n'auraient pas de quoi fournir l'huile aux lampes du saint tombeau. Je vous ai donné ces détails parce qu'on ne les connaît pas en Europe ; il importe d'ailleurs aux gardiens du saint sépulcre de ne pas passer pour être plus riches qu'ils ne le sont, et cela par deux raisons qui me paraissent sans réplique : d'abord, si les Turcs pouvaient croire qu'ils ont des trésors, ce serait tous les jours de nouvelles *avanies*, de nouveaux bakchis ; en second lieu, les sources de la charité se trouveraient taries, car on ne fait pas l'aumône à ceux qu'on croit riches [1]. »

M. Michaud a parfaitement compris combien il importe de détruire les préventions qui peuvent exister au sujet des gardiens des Lieux Saints. D'où vient que la France aujourd'hui reste en arrière de ce qui se fait en Allemagne ? Sa séve catholique et féconde coule abondamment dans toutes les missions étrangères : et pourtant il en revient une si petite part à une terre qui lui est chère à tant de titres ! On répand, il est vrai, tous les jours de nouveaux mensonges ; mais

[1] Michaud, *Corresp. d'Orient*, lettre XCIX.

ils sont tellement absurdes, qu'ils se réfutent d'eux-mêmes. Le plus mauvais livre que l'on ait écrit depuis longtemps sur la Palestine est, sans contredit, celui de M. de Lamartine (depuis on en a publié de bien plus mauvais encore) ; le Voyage de Volney avait bien au plus haut degré ce parfum philosophique qui lui a procuré son grand succès, mais au moins c'était un ouvrage sérieux ; si sa tendance était antichrétienne, c'était, sous d'autres rapports, le fruit de la réflexion et de l'étude [1]. On jugera si M. de Lamartine a réfléchi en écrivant les lignes suivantes :

« Les greniers du couvent sont bien remplis. »

M. de Lamartine ne s'est pas donné la peine de les visiter. Au reste, s'ils étaient vides, avec quoi les religieux nourriraient-ils les pèlerins ?

« Les caves renferment les meilleurs vins que cette terre produise. Eux seuls savent le faire. »

Il est de toute évidence que, si personne ne fait de vin qu'eux, ils doivent avoir le meilleur.

« Tous les deux ans un vaisseau arrive d'Espagne, et apporte le revenu que les puissances catholiques leur envoient. »

Un vaisseau de revenus !

« Cette somme, grossie des aumônes pieuses des chrétiens d'Égypte, de la Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur fournit, *dit-on*, un revenu de trois ou quatre cent mille francs. »

Les aumônes qu'on recueille en Europe sont précisément pour entretenir les missions d'Égypte, de la Grèce, de Constantinople et de Syrie avec celle de la Palestine : comment se fait-il que ces chrétiens qui vivent d'aumônes enrichissent les Pères de Terre Sainte ?

[1] Au reste, quand il s'agit de calomnier les religieux, Volney et M. de Lamartine sont parfaitement d'accord. « On loge les pèlerins, dit Volney, dans les cellules des couvents. Les religieux ont bien soin de dire que ce logement est gratuit ; mais il ne serait ni honnête ni *sûr* de s'en aller sans faire une offrande qui excède de beaucoup le prix marchand d'une location. » — Il importerait de savoir le peu de sûreté qu'a trouvé M. de Lamartine pour n'avoir payé qu'une location de 1 fr. 60 cent. par jour. — « En outre, l'on ne peut se dispenser de payer des messes, des services, des exorcismes, etc.. autre tribut assez considérable. L'on doit acheter encore des crucifix, des chapelets, des agnus-Dei. » (*État polit. de la Syrie.*) Dans ce passage, et contre son habitude, Volney a voulu être plaisant ; il est à regretter qu'il ne nous ait pas dit combien on lui a fait payer les exorcismes : par la cherté du remède nous aurions pu connaître l'intensité de la maladie.

« Les édifices, continue M. de Lamartine, sont bien entretenus, et tout indique l'*aisance* et même la *richesse* [1]. »

Il est vrai qu'ailleurs cette aisance et cette richesse se changent en *pauvreté!* Aussi madame de Lamartine, en parlant d'un religieux de Jérusalem, dit-elle : « Cet humble apôtre de la *pauvreté* et de l'abnégation [2]. »

L'illustre voyageur dit, à l'occasion d'une semonce qu'il a donnée aux Arabes de Bethléem, qui réclamaient sa protection :

« Je leur réponds avec gravité, en leur faisant de sévères reproches sur leurs rapines, que j'aurai égard à leur requête et que je la présenterai au pacha, mais à condition qu'ils respecteront les Européens, les pèlerins, et surtout les couvents de Bethléem et du désert de Saint-Jean ; et que, s'ils se permettent la moindre violation de domicile à l'égard de ces *pauvres religieux*, la résolution d'Ibrahim est de les exterminer jusqu'au dernier [3]. »

On pourrait croire, d'après cela, que les Arabes se permettent quelquefois *des violations de domicile*. Il n'en est rien, d'après M. de Lamartine.

« Les moines, dit-il, que j'ai vus dans la Terre Sainte, bien loin de me présenter l'image du long martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru *les plus heureux*, *les plus respectés*, *les plus REDOUTÉS* des habitants de ces contrées [4]. »

Madame de Lamartine, en parlant de Bethléem, dit qu'on a muré la grande porte de l'église « pour soustraire ces restes vénérés à la profanation des hordes d'Arabes brigands qui entraient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux [5]. » On conviendra que ces Arabes ont une manière à eux de témoigner leurs respects à ces bons Pères. Voilà pour Bethléem. M. de Lamartine, étant venu au couvent de Saint-Jean du désert, accompagné par le neveu d'Abou-Gosch, dit « que les Arabes qui sont groupés sur les rochers à l'ombre du monastère sont les plus féroces et les plus perfides de tous les hommes ; que le nom d'Abou-Gosch fait *pâlir les*

1 *Voyage en Orient*, t. I. p. 324.
2 T. II, p. 150.
3 T. I, p. 470.
4 Tome I, p. 323
5 T. II, p. 153.

moines, et que ces religieux ne cessaient de demander sa protection auprès du tyran de leurs tyrans [1]. » Ce n'est donc pas Abou-Gosch avec ses féroces Arabes qui pâlit devant les moines *redoutés*.

« Maintenant, qui sont ces moines ? »

M. de Lamartine fait d'autant mieux de se poser cette question, que jusqu'ici il nous était assez difficile de le deviner !

« En général, des paysans d'Espagne et d'Italie. »

Dans le catalogue de ces Pères, j'en ai trouvé de toutes les villes d'Italie : de Venise, de Milan, de Rome, de Gênes, de Vérone, de Turin, de Florence, de Palerme ; mais ce seraient tous des paysans, que cela ne prouverait qu'une chose, c'est que leur *bonheur* n'est pas du goût des grands, des riches et des savants.

« Nous n'en trouvâmes pas un seul qui pût soutenir *la moindre conversation raisonnable* [2]. »

Madame de Lamartine, en parlant d'un de ces religieux, dit, au contraire :

« Le procureur général était un Espagnol d'un esprit supérieur, doué d'une haute intelligence des hommes et des choses [3]. »

Et M. de Lamartine lui-même nous dit au couvent de Saint-Jean :

« Nous passâmes la soirée dans le corridor du couvent, dans de *douces conversations*, avec l'excellent supérieur et les bons Pères espagnols [4]. »

On peut supposer que ces *douces* conversations devaient être un peu *raisonnables*. Ce qui n'empêche pas M. de Lamartine de dire encore :

« Point de livres, nulles études, *aucune fonction utile*. L'ennui les dévore : *les cabales* se forment dans l'intérieur du couvent, les Espagnols médisent des Italiens, les Italiens des Espagnols [5]. »

La même plume a aussi tracé ces lignes :

« Les couvents de Terre Sainte ne sont pas, au reste, dans ce cas : *ils sont utiles au monde* par l'asile qu'ils offrent aux pèlerins d'Oc-

[1] *Voyage en Orient*, t. I, p. 393.
[2] T. I, p. 324.
[3] T. II, p. 150.
[4] T. I, p. 393.
[5] T. I, p. 321.

cident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus [1]. »

Quant aux cabales, il me semble qu'elles sont éloquemment réfutées par ces belles paroles, cette fois-ci, de M. de Lamartine lui-même :

« Le Père supérieur surtout est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, zèle toujours opportun, soins infatigables des Frères et des étrangers, sans acception de rang ou de richesse ; foi naturelle, agissante et contemplative à la fois ; sérénité d'humeur, et de parole, et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme : l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; l'âme est transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de *déifié*, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux ; son âme semblait s'être répandue *sur tous les Pères et les Frères du couvent ;* car, à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et *cette maison de charité et de paix* nous a laissé un ineffaçable souvenir [2]. »

Quel sentiment peut inspirer un pareil langage? Ces paroles, dans la bouche d'un homme sincère, seraient le plus bel éloge qu'on pût faire d'une maison religieuse ; dans celle de M. de Lamartine, ce sont des phrases à effet, des antithèses. S'il lui faut de l'ombre pour ses tableaux, il la prend dans le premier couvent venu, à Nazareth, par exemple ; s'il a besoin de coloris, de lumière, de blanc vif, il trempe ses pinceaux au couvent de Saint-Jean, sauf à brouiller ses couleurs ou à faire l'inverse à la première occasion. Il prend là les cabales, l'oisiveté, l'ignorance ; ici la paix, la charité, les soins infatigables : là il voit des hommes passionnés, fanatiquement crédules ; ici des êtres *surhumains*, *angéliques*, *déifiés*. Assurément, tous les religieux de Terre Sainte ne sont pas des hommes égale-

[1] *Voyage en Orient*, t. I, p. 391.
[2] T. I, p. 390.

ment parfaits ; mais le même esprit, la même discipline, la même règle, le même but, se retrouvent dans toutes les maisons. Aussi M. de Lamartine, plus équitable que les Juifs, qui doutaient qu'il pût y avoir quelque chose de bon à Nazareth, finit-il par dire de ces religieux : « Quelques-uns, même à Nazareth, m'ont semblé de véritables saints, animés de la foi la plus ardente et de la charité la plus active; humbles, doux, patients, serviteurs volontaires de leurs frères et des étrangers. J'emporte leur physionomie de paix et de candeur dans ma mémoire, *et leur hospitalité dans mon cœur* [1]. »

Nous savons maintenant comment il a payé cette hospitalité.

Toutes ces phrases incohérentes et contradictoires sont lues et admirées, et laissent dans l'âme la plus déplorable de toutes les impressions, un doute universel sur la Palestine, sur son état, sur ses monuments, sur les hommes qui l'habitent ; on ne sait pas si on a parcouru la Terre Promise ou un désert, et on se demande si l'on est chrétien ou musulman. Quand on est dans une pareille disposition d'esprit, comment pourrait-on s'intéresser aux Saints Lieux et songer à les secourir ?

On a pu remarquer que l'illustre voyageur se contredit surtout quand il écrit sous la dictée de madame de Lamartine. Comme il n'avait pu, à son premier voyage, visiter plusieurs localités intéressantes autour de Jérusalem, entre autres Bethléem, il revint une seconde fois à Jaffa, et demeura cinq jours à errer dans les jardins de cette ville, pendant que madame de Lamartine complétait son pèlerinage. Ce fut à son retour qu'elle donna à son mari les détails sur les lieux qu'elle avait visités, détails insérés dans le corps de l'ouvrage. Puisque nous sommes en Palestine, on me permettra sans doute une comparaison qui date de loin, mais qui n'en est pas moins juste. M. de Lamartine, écrivant donc sous l'inspiration de madame de Lamartine, m'a rappelé Balaam prophétisant précisément le contraire de ce qu'il avait dans le cœur, et qui, appelé pour maudire le peuple de Dieu, ouvre la bouche en disant : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob ! que tes tentes sont belles, ô Israël ! » (Nomb., XXIV, 5.) En voici une nouvelle preuve :

[1] *Voyage en Orient*, t. I, p. 325.

M. de Lamartine avait dit, toujours en parlant des religieux de Terre Sainte :

« Il n'y a point de persécution, il n'y a plus de martyre [1]. »

Et ailleurs, écrivant sous l'inspiration de madame de Lamartine, il dit du procureur général :

« Pendant notre séjour à Jérusalem, j'eus occasion d'apprécier particulièrement sa bonté indulgente, son mérite et l'utilité de son influence dans le couvent de Terre Sainte ; mais, à peine âgé de cinquante ans, sa carrière d'épreuves devait bientôt finir ici-bas par le *martyre*, au moment où peut-être il se flattait de jouir de quelque repos dans son pays natal. S'étant embarqué, peu de temps après notre départ, pour retourner en Espagne, *il fut massacré avec quinze autres religieux* par des matelots grecs, non loin des côtes de Cypre. Un enfant musulman, seul échappé au carnage, poursuivit et dénonça les assassins, qui furent arrêtés en Caramanie [2]. »

Voilà donc en une seule année, en 1832, et selon le calcul de M. de Lamartine lui-même, quinze de ces religieux massacrés, et sept autres qui meurent de la peste à Saint-Jean-d'Acre pour avoir donné l'hospitalité à un pèlerin.

Combien d'autres massacres ont eu lieu depuis cette époque ! et la liste de toutes ces victimes de leur dévouement à une sainte cause est loin d'être épuisée.

Des hommes qui s'exposent ainsi à la mort pour garder les Lieux Saints et secourir leurs frères auraient bien dû obtenir, sinon de l'admiration, dont un homme sans principes est incapable, au moins un peu d'indulgence.

Ils sont rares aujourd'hui, les écrivains assez dégagés de préjugés pour rendre justice au dévouement chrétien. « Si un philosophe, dit M. de Chateaubriand, faisait aujourd'hui un bon ouvrage ; s'il faisait quelque chose de mieux, une bonne action ; s'il montrait des sentiments nobles et élevés, moi chrétien, je lui applaudirais avec franchise. Et pourquoi un philosophe n'en agirait-il pas ainsi avec un chrétien ? Faut-il, parce qu'un homme porte un froc, une longue

[1] *Voyage en Orient*, t. I, p. 322.

[2] *Voyage en Orient*, t. II, p. 150. G. Robinson raconte le même fait. (*Palestine*, note 18.)

barbe, une ceinture de corde, ne lui tenir compte d'aucun sacrifice? Quant à moi, j'irais chercher une vertu aux entrailles de la terre, chez un adorateur de Wishnou ou du grand Lama, afin d'avoir le bonheur de l'admirer : les actions généreuses sont trop rares aujourd'hui pour ne pas les honorer sous quelque habit qu'on les découvre, et pour regarder de si près à la robe du prêtre ou au manteau du philosophe [1]. »

C'est pourtant là que nous en sommes venus, et c'est à nos écrivains de renom que nous devons ce résultat. Si cet état de choses continue, nous perdrons infailliblement les Saints Lieux, et nous laisserons leurs derniers défenseurs mourir de faim et de douleur auprès du sépulcre de Jésus-Christ.

Grâces à Dieu, depuis que ces lignes sont écrites et après vingt-cinq années d'existence du patriarcat, de grandes améliorations ont eu lieu dans nos missions de Terre Sainte. Assurément, elles sont encore bien loin de ce que la justice réclame et de ce que la piété des fidèles pourrait désirer; mais des œuvres importantes ont été fondées et attestent la salutaire impulsion donnée par les mesures prises par le Saint-Siége.

Nous ne ferons que mentionner ici les œuvres principales, afin d'en parler plus longuement lorsque nous les rencontrerons sur nos sentiers de pèlerin.

Fondation du séminaire de Beït-Djalla

Encouragements donnés à l'organisation des caravanes de Terre Sainte; augmentation du nombre des pèlerins.

Ralentissement dans les exactions et les avanies des Turcs.

Appel de plusieurs ordres de femmes pour le soin des écoles et des malades, notamment :

Des religieuses de Saint-Joseph de l'Apparition ;

Des religieuses de l'ordre de Nazareth ;

Des religieuses de Sion ;

Des Sœurs de charité.

Érection d'une maison des orphelins à Bethléem.

Fondation de plusieurs nouvelles missions dans plusieurs localités importantes avec des chapelles et des écoles.

[1] *Itinéraire*, t. II.

Fondation de plusieurs hospices.

Construction du patriarcat.

Bâtisse d'une cathédrale qui a été consacrée le 11 février 1872, digne monument élevé à la gloire du saint nom de Jésus.

On applaudit avec une joie d'autant plus grande à la réussite de tant d'œuvres si utiles et si saintes, que les établissements des Pères de Terre Sainte, non-seulement se sont maintenus, mais ils ont prospéré plus qu'auparavant.

Celui qui sème dans les bénédictions moissonnera dans les bénédictions. (II Corinth., IX, 6.)

CHAPITRE XXVI

ENCEINTES DE JÉRUSALEM. — MONT SION

Situation de Jérusalem. — Ses différents noms. — Première muraille de David et de Salomon. — Seconde muraille des rois Joathan, Ézéchias et Manassès. — Troisième muraille d'Agrippa. — Authenticité du saint sépulcre et du Calvaire. — Enceinte actuelle d'Adrien et de Soliman. — Portes nouvelles. — Portes anciennes. — Trou de l'aiguille. — Quartiers de la ville. — Population actuelle. — Population ancienne. — Mont Sion. — Les Jébuséens. — La citadelle. — Souvenirs bibliques : David et Salomon. — *Turris Davidica.* — Les trois tours d'Hérode. — Souvenirs des croisés et des Sarrasins. — Le temple protestant et le palais d'Hérode.—Lieux de prédilection. — Autres établissements de la mission anglicane. — Le couvent des Syriens. — Hérode et les trois Mages. — Quartier des Arméniens; leurs établissements religieux. — Lieu du martyre de saint Jacques le Majeur. — Les Hérodes populaires. — Maison du grand prêtre Anne. — Maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc. — Maison de saint Thomas. — Maison du grand prêtre Caïphe. — Prison du Sauveur. — Pierre de l'ange. — Église de Saint-Pierre en *Gallicante*. — Cimetière des différentes communions chrétiennes. — Le Cénacle. — Invention des reliques de saint Étienne. — Les Franciscains, mis en possession du Cénacle l'année 1342, en sont expulsés l'année 1558. — *Neby-Daoud.* — Lieu de la mort de la sainte Vierge. — Le tombeau de David. — Escalier jébuséen.—*Bethso.* — Huttes des lépreux ; de la lèpre. — Quartier des Juifs. — État des Juifs et leur aveuglement. — D'un nouveau royaume d'Israël. — Des lieux appelés *Xystus* et *Mello.*

« Je me suis réjoui de ce qu'on me disait : Nous allons à la maison de Jéhova ! Déjà nos pieds sont à tes portes, ô Jérusalem ! » (Ps. CXXI, 1, 2.)

Chaque jour ma première pensée est un acte de reconnaissance, quand je me dis en me réveillant : *Je suis à Jérusalem !* Ce bonheur, que tant d'autres m'envient, que je n'aurais jamais pu espérer, je le possède, j'en jouis, et il me rendra heureux toute ma vie.

Maintenant que la première impatience est satisfaite, disons mieux, que le premier devoir est rempli par ces fréquentes visites aux lieux sanctifiés par la Passion de notre Sauveur, tâchons d'étudier une

ville où il y a tant d'autres monuments sacrés et profanes qui excitent à un si haut point la curiosité et l'intérêt [1].

Le plus ancien nom de la ville sainte est celui de Salem, qui signifie *Paix*, *Sécurité*. Il en est fait mention dans la Genèse (XIV, 18, 19) à l'occasion de la bénédiction que Melchisédec, roi de Salem, répandit sur Abraham, après la défaite des rois de la Pentapole. Lorsque cette ville tomba au pouvoir des Jébuséens ou Jébusites, un des principaux peuples de la terre de Chanaan, elle devint leur capitale et s'appela Jébus. Il est difficile d'assigner l'époque où elle prit le nom de Jérusalem, *héritage de la paix*, mentionné dans le livre de Josué (X, 1). Lorsque les Israélites s'emparèrent définitivement de la haute ville, David y établit sa résidence et l'appela ville de David. Après qu'elle eut été détruite et en partie reconstruite par les Romains, l'empereur Adrien, afin d'en faire perdre jusqu'au souvenir, lui donna son propre nom d'Ælius, en y joignant celui de Jupiter Capitolin, à cause du temple qu'il y avait fait bâtir, et la nomma *Ælia Capitolina*. Les Arabes la désignent sous le nom de El-Kods, *la Sainte*, et encore sous celui de Beit-el-Mougaddas, c'est-à-dire *Maison sanctifiée*. Il paraît qu'elle a déjà porté ce nom très-anciennement, puisque Hérodote [2] parle d'une grande ville de Syrie appelée Cadytis, qui ne peut être que Jérusalem, Cadytis vient sans aucun doute de Cadischa, *la Sainte*.

L'origine de Jérusalem remonte aux temps les plus reculés ; elle est due probablement aux Raphaïms ou Géants, un des peuples aborigènes de la terre de Chanaan, dont le nom a été conservé à une plaine située aux portes de la ville, vers Bethléem. Lorsque les Hébreux entrèrent en Palestine, le roi chananéen Adonibések régnait à Jérusalem ; s'étant ligué avec quatre autres rois contre Josué, il fut défait à Gabaon, et pendu près de la caverne de Macéda, où il s'était caché. (Jos., X.) La ville de Jérusalem fut donnée à la tribu de Benjamin par Josué ; mais les Israélites ne purent s'en emparer qu'après sa mort. (Jug., I, 8.) La ville haute demeura même en la possession des anciens habitants jusqu'à la huitième année du règne de David. (II Rois, V.)

1 Consultez le plan de Jérusalem, planche I.

2 Liv. II, c. CLIX.

La ville de Jérusalem est assise sur un terrain fort inégal, dont la principale inclinaison va du nord-ouest au sud-est ; elle est entourée de trois côtés par de profondes ravines, et forme comme une presqu'île qui ne tient à la terre que par le nord-ouest. Elle est bâtie sur trois collines : *Sion*, la plus élevée (c'était la haute ville) ; *Acra* (la basse ville), et *Moriah*, ou la colline du Temple [1].

Quoique bâtie sur un sol élevé, la ville de Jérusalem est dominée par plusieurs sommets qui l'enceignent comme dans une vallée. De là cette apostrophe de Jérémie : « Voici que je viens à toi, qui es située dans une vallée, sur un rocher, dans la plaine. » (XXI, 13.)

Antiochus Épiphane fit construire une citadelle sur la seconde colline, appelée depuis mont Acra ; mais Simon Machabée rasa cette citadelle, et avec ses débris il combla le vallon qui séparait Acra et Moriah. Salomon avait aplani le mont Moriah pour la construction du temple : de sorte que les inégalités primitives du terrain sont de beaucoup diminuées ; elles l'ont été aussi par les différentes destructions qu'a éprouvées cette malheureuse ville.

Agrippa Ier ajouta à la ville une quatrième colline, celle de *Bezetha*, qui s'étendait au nord : c'était la ville neuve ; elle était la demeure des marchands de laine, de vêtements et d'objets en fer et en airain.

Jérusalem a eu, selon Josèphe, trois enceintes de murailles [2], excepté dans les endroits défendus par la pente des vallées. De son temps, la première enceinte était garnie de soixante tours, la seconde de quarante et la troisième de dix-neuf.

La *première muraille*, et la plus ancienne, commençait à la tour Hippicus, et allait jusqu'au portique occidental du temple ; on remarque encore aujourd'hui la direction des fossés : elle séparait la haute ville de la basse. De la tour Hippicus, les murs se dirigeaient au sud autour du mont Sion, en descendant vers la porte des Esséniens. De là ils allaient passer au-dessus de la fontaine de Siloé, près de l'étang de Salomon, puis ils remontaient vers le portique oriental du temple. On trouve sur cette ligne plusieurs restes de vieux murs

1 Sion signifie *lieu élevé ;* Acra, *sommet* ou *château ;* et Moriah, *lieu choisi* ou *montré par Jéhova.*

2 *Guerre*, l. V, c. IV.

et des citernes ; et au lieu où devait être la porte des Esséniens il y a un sentier qui conduit du mont Sion dans la vallée de Hinnom. Cette enceinte a été fortifiée et agrandie par David et Salomon, et, comme on le voit, elle entourait tout le mont Sion.

La *seconde muraille* commençait, selon Josèphe, à l'endroit de la première muraille où se trouvait la *Porte Gennath* (la porte des Jardins), et allait vers le septentrion, puis tournait à l'est, jusqu'à la tour Antonia.

La *troisième muraille* commençait à la tour Hippicus, allait directement vers le nord jusqu'à la tour Psephina, puis, tournant à l'est, revenait à la vallée du Cédron rejoindre l'ancien mur, en passant par les *grottes royales* [1], etc. Cette enceinte a été bâtie dix ans après la mort de Jésus-Christ par Agrippa Ier, et par ordre de l'empereur Claude, ou plutôt par son avarice, comme le fait remarquer Tacite [2]. Le gouverneur de la Syrie Marsus, apprenant l'ardeur avec laquelle les Juifs élevaient cette enceinte et prévoyant quel en serait l'usage, provoqua l'ordre de suspendre les travaux. Cependant ils furent repris dans la suite ; mais on ne donna plus à cette muraille la même solidité : elle ne put résister que pendant quinze jours aux attaques des Romains.

Voilà en substance, d'après Josèphe, le tracé des anciennes murailles de Jérusalem. Ce tracé a une grande importance pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la ville sainte ; mais il a un intérêt plus grand encore pour ceux qui ont à cœur l'authenticité du Calvaire et du saint sépulcre. Pour les catholiques, l'authenticité de ces monuments sacrés a une évidence historique à laquelle aucun autre monument profane ne peut prétendre. Cette évidence est telle, qu'aucun homme, à quelque religion qu'il appartienne, ne pourrait s'y soustraire, s'il n'était aveuglé par d'invincibles préjugés : les témoignages de tant de protestants instruits et de bonne foi en sont la preuve. Mais d'autres, aidés par des catholiques incroyants, mettent une telle insistance à la nier, que chaque nouvelle découverte leur sert *à priori* d'argument contre cette authenticité. Arrivé une

1 *Guerre*, l. V, c. IV.

2 *Atque per avaritiam Claudianorum temporum empto jure muniendi struxere (Judæi) muros in pace tanquam ad bellum.* (*Hist.*, l. V, c. XII.)

première fois en Palestine à une époque où elle était encore peu visitée par les Européens, j'ai tâché de constater la situation de mon mieux ; je n'ai fait par moi-même aucune fouille, mais j'ai rendu compte de celles qui avaient été faites par des hommes compétents qui ont habité longtemps Jérusalem, invoquant de préférence, quand j'en avais l'occasion, le témoignage des auteurs protestants. Depuis, une foule d'hommes instruits de différents pays se sont rendus dans la Terre Sainte pour y faire de longs séjours et des études approfondies : c'est tout ce que les amis des Lieux Saints pouvaient le plus ardemment désirer. Dès lors la situation a changé : sur plusieurs points des fouilles ont été entreprises, la construction d'édifices nouveaux considérables a exigé de nouveaux déblayements, d'antiques substructions ont été mises à nu, de vastes excavations ont été découvertes, etc., etc.; tout cela a servi d'éléments à de nouvelles appréciations et à de vifs débats. Parmi tous ces palestinologues, il s'en est trouvé de fort hostiles aux traditions catholiques : on doit le regretter pour eux; mais la cause y a gagné. De tous les auteurs qui ont écrit sur la Palestine, il n'en est aucun, sans en excepter Flavius Josèphe, Eusèbe et saint Jérôme, auquel on n'ait pas reproché quelques erreurs : ceux qui sont de bonne foi les reconnaissent, quand il y a lieu; les autres en font des questions de parti et y persistent.

Ainsi, loin de prétendre que les dernières découvertes aient levé toutes les difficultés touchant la topographie de l'ancienne Jérusalem, je vais exposer la question telle qu'elle se présente aujourd'hui : je le ferai brièvement, parce qu'elle a considérablement grandi, et que, pour la connaître à fond, il faut l'étudier dans les ouvrages spéciaux qui ont été publiés, surtout dans ces derniers temps.

Bien que la localisation du Calvaire ne soit pas pour nous une question dogmatique, cependant elle tient par tant de liens à nos plus chères traditions, qu'il nous en coûterait énormément de devoir avouer que, pendant dix-neuf siècles, des millions de catholiques sont accourus de toutes les parties de la terre à Jérusalem pour y vénérer un tombeau qui n'est pas celui de Jésus-Christ : nous le ferions cependant, parce que la vérité est préférable à tout et triomphe de tout. Mais cela n'est nullement à craindre. Le Prophète a annoncé *que les nations viendront offrir leurs prières au rejeton de Jessé, et que son sépulcre sera glorieux.* (Isaïe, XI, 10.) Et les nations

auraient ignoré jusqu'aujourd'hui le lieu où se trouve ce sépulcre, et seraient allées au hasard glorifier le tombeau d'un personnage inconnu ! Nous connaissons les tombeaux des patriarches, ceux des grands hommes de la Grèce et de Rome ; les musulmans connaissent celui de Mahomet, les Égyptiens ceux des Pharaons, et les chrétiens auraient laissé tomber dans le domaine de l'oubli, de l'erreur et du mensonge, le tombeau du Dieu de toute vérité ! Une pareille accusation est un crime contre l'histoire, l'honnêteté et le bon sens.

Les premiers chrétiens, qui, témoins de la Passion du Sauveur, ont presque tous donné leur vie pour confirmer cet événement, savaient apparemment où se trouvait le Calvaire. Malgré la présence des Romains, beaucoup moins hostiles que les Juifs, les chrétiens restèrent à Jérusalem par milliers ; ils avaient un évêque, et cet évêque était un apôtre. Lorsque le moment de la justice de Dieu fut venu pour cette ville coupable, ils se retirèrent, pendant huit ou neuf mois, au delà du Jourdain, sous la conduite de leur second évêque, Siméon, qui était un cousin du Sauveur ; assurément, à leur retour, ils savaient encore où étaient le Calvaire et le saint sépulcre. Ils allaient les vénérer en si grand nombre, que les païens, afin d'anéantir jusqu'au souvenir des lieux consacrés par la Passion du Christ, les ensevelirent sous des monceaux de ruine et y construisirent un temple consacré à Jupiter et à Vénus. C'était là une sacrilége profanation ; mais au moins elle devait servir à tout jamais à confondre ceux qui renient le Christ, non dans les tourments, mais dans les fumées d'une science aussi vaine que superbe. Ce temple, construit par Adrien vers l'an 123, devait évidemment exister encore deux siècles après, lorsque la mère de Constantin vint élever à sa place une basilique qui en partie subsiste encore aujourd'hui. Mais il n'y aurait eu sur le Golgotha, à l'arrivée de sainte Hélène, que *les restes* du temple élevé par Adrien, comme le prétend M. Renan, que ces restes, même à défaut de toute autre preuve, suffisent grandement pour constater l'identité de ces saints monuments, comme ils constatent le visible embarras du savant membre de l'Institut : dans le cas actuel, des ruines prouvent tout autant que l'édifice le plus splendide, et l'embarras de M. Renan autant qu'un aveu formel qu'il ne donnera jamais. Mais pourquoi *des restes* seulement ? pourquoi un temple construit par les Romains dans un pays dont ils sont les

maîtres absolus, n'aurait-il eu qu'une si courte durée? L'arc de Titus, élevé plus de cinquante ans auparavant, subsiste presque intact à Rome, et lui aussi atteste par ses bas-reliefs la vérité des récits bibliques.

Un mot maintenant sur chacune de ces murailles.

La *première enceinte* de la ville, sous les Jébuséens, n'entourait que le mont Sion, *le noyau de Jérusalem :* il était naturellement défendu de trois côtés par de profondes vallées et par une enceinte de murailles, garnie de tours très-fortes, qui partait, au nord-ouest, de la tour Hippicus et enfermait tout le plateau de la montagne, y compris l'emplacement sur lequel est bâtie aujourd'hui la mosquée Neby-Daoud. David, s'étant emparé de la cité des Jébuséens et en ayant fait sa résidence, ajouta à ses fortifications, la rendit inexpugnable et la nomma Cité de David. Salomon et ses successeurs consacrèrent au même but des sommes énormes, et ils entourèrent de murailles, d'une hauteur et d'une épaisseur prodigieuse, toute l'esplanade sur laquelle le temple fut construit, c'est-à-dire le mont Moriah. La muraille septentrionale s'étendait donc de la porte actuelle de Jaffa au portique occidental du temple. Ce sont là les directions principales; cependant il reste encore plusieurs points à éclaircir: nous aurons occasion d'y revenir plus tard.

Par rapport au Calvaire, c'est le tracé de la *seconde enceinte* qui est le plus important, et c'est celui qui est le plus vaguement indiqué dans Josèphe; c'est par conséquent celui qui a soulevé les plus nombreuses et les plus vives controverses.

Cette seconde muraille a été bâtie par les rois Joathan, Ézéchias et Manassès. L'historien juif nous apprend seulement qu'elle partait de la porte Gennath (ou des Jardins), qui appartenait à l'ancienne muraille, et, n'entourant que le terrain placé au nord, elle allait rejoindre la tour Antonia. Le seul point de cette courte description admis par tout le monde, c'est la tour Antonia. La porte Gennath se trouvait dans l'ancienne muraille entre la tour Hippicus et le portique occidental du temple; mais le point précis a été fort contesté. Ce qui augmentait la difficulté est l'expression κυκλούμενον, qui fait voir que cette muraille n'allait pas directement de la porte Gennath à la tour Antonia, mais formait une ligne courbe. On conçoit que la malveillance avait là un vaste champ à exploiter; mais toutes ses hypo-

thèses hasardées, souvent absurdes, ont été renversées par les savantes élucidations de MM. de Vogüé, de Saulcy, appuyées par leurs propres découvertes, et surtout par les travaux de M. Pierotti. Cet architecte, autrefois commandant du génie en Sardaigne, a habité huit ans Jérusalem ; pendant ce temps il a été chargé de différents travaux par le pacha, et il a eu le bonheur dans ses fouilles de découvrir près de l'église du Saint-Sépulcre, à l'est de l'ancien couvent des chevaliers de Saint-Jean, des fondements de murailles hébraïques qui lui servirent à fixer l'emplacement de la porte Gennath et la direction, du sud au nord, de la seconde enceinte. D'autres vestiges de murs judaïques, découverts près de l'ancienne piscine d'Ézéchias, lui firent admettre que ce roi étendit une branche de cette seconde enceinte vers le côté occidental de la piscine pour la protéger contre les ennemis. Un texte de saint Jérôme, cité par M. de Saulcy [1], corrobore singulièrement cette opinion. Cela admis, tout s'explique facilement et s'accorde à merveille avec les récits évangéliques.

Au temps de la Passion du Sauveur, le Calvaire devait être nécessairement hors de la ville : c'est ce qu'exige la destination du Calvaire. Du reste, les textes de l'Écriture sont formels : *Beaucoup de Juifs lurent cette inscription* (Jésus de Nazareth, roi des Juifs), *parce que le lieu où Jésus a été crucifié était proche de la ville*, est-il dit dans saint Jean. (XIX, 20.) Et, dans son épître aux Hébreux, saint Paul dit également : *Jésus a souffert hors de la porte*. (XIII, 12.)

Ainsi le Calvaire était *hors de la porte*, mais *proche de la ville*. Le tracé de la seconde muraille dont j'ai parlé plus haut répond parfaitement à cette double exigence.

Nous avons vu ailleurs que la Providence a fourni un argument sans réplique aux défenseurs du tombeau du Sauveur en préservant de la destruction un autre tombeau hébraïque, celui de Joseph d'Arimathie, qui se trouve sous la coupole même du Saint-Sépulcre, et qui devait être nécessairement aussi hors de la porte de la ville.

La force de ces preuves est telle, qu'un des hommes les plus autorisés en cette matière, le comte de Vogüé, ne peut s'empêcher de

[1] *Voyage en Terre Sainte*, par M. de Saulcy, t. II, p. 49.

faire cette solennelle déclaration à laquelle toute conscience honnête s'associera de grand cœur :

« Pour moi, dit-il, je le déclare après une étude consciencieuse et réfléchie, il y a peu de monuments antiques dont l'authenticité me paraisse aussi bien établie. Je ne suis pas porté à y croire : j'y crois. En appliquant au saint sépulcre les méthodes archéologiques ordinaires, on arrive au maximum de certitude que l'on puisse atteindre en pareille matière, et certes personne ne songerait à la contester s'il s'agissait d'un temple de Jupiter ou de Saturne, ou du tombeau d'un des grands hommes de l'antiquité profane. Il n'est pas un des monuments anonymes de la Rome impériale qui n'ait changé dix fois de nom depuis le moyen âge ; pour le saint sépulcre, au contraire, depuis Constantin jusqu'à nous, il y a eu une immuable fixité dans l'attribution. Avant Constantin, il y a la tradition locale attestée par des témoignages écrits et par une série d'arguments que je n'ai pas à reproduire ici. En présence de cet enchaînement historique difficile à contester, on a imaginé l'argument tiré du tracé des murailles de Jérusalem. Cette objection s'écroule devant l'évidence des faits matériels [1]. »

J'arrive à la *troisième enceinte*. Josèphe nous apprend qu'elle commençait à la tour Hippicus, allait vers le nord à la tour Psephina, passait devant les monuments d'Hélène, reine d'Adiabène, s'étendait à travers les cavernes royales, se courbait à la tour de l'angle, près du monument du Foulon, et se terminait contre la vallée du Cédron [2].

Jusque dans ces derniers temps, les principaux points de repère de ce tracé étaient à peu près inconnus. Entre autres, on ne connaissait d'autres cavernes au nord de la ville que les excavations du monument appelé Tombeau des Rois (Abour-el-Molouk), et on les avait identifiées avec celles que Josèphe désigne sous le nom de cavernes royales, de sorte qu'on dirigeait cette troisième enceinte jusque-là. Le docteur Schultz, consul de Prusse, publia en 1844 sur la topographie de Jérusalem, des études qui furent accueillies avec empressement parce qu'elles provenaient d'un homme instruit et

[1] *Haram-ech-chérif*, par le comte M. de Vogüé, p. 117, note 1.
[2] *Guerre*, l. V, c. IV, 2.

consciencieux. Je les avais adoptées moi-même, comme presque tous les pèlerins, d'autant plus qu'elles se conciliaient admirablement avec les autres preuves touchant l'authenticité du saint sépulcre. Mais, depuis, des circonstances fortuites ont fait découvrir les véritables cavernes royales, et des fouilles bien dirigées ont mis à nu en plusieurs endroits les fondements de la muraille d'Agrippa. Les mesures exagérées, quelquefois contradictoires, de Josèphe et d'autres écrivains ont été minutieusement contrôlées ; dès lors le système du docteur Schultz dut être abandonné : on reconnut que la troisième enceinte d'Hérode Agrippa est identique avec l'enceinte septentrionale actuelle. On ne saurait mettre plus de franchise à reconnaître son erreur que ne le fait M. de Saulcy par les lignes suivantes : « Lorsque je rédigeai mon premier voyage en Terre Sainte, dit-il, j'étais complétement imbu des idées de Schultz, de Robinson et consorts, et je croyais à l'enceinte impossible d'Hérode, que ces derniers savants avaient imaginée. Je ne tardai pas à revenir de cette erreur profonde; et en étudiant, à l'aide de mes souvenirs personnels, tous les plans de Jérusalem que j'avais à ma disposition, j'en vins assez promptement à être convaincu que l'enceinte actuelle avait pris exactement la place de l'enceinte d'Hérode [1]. »

C'est là ce qu'on admet généralement aujourd'hui.

Ces dernières découvertes sont plus favorables encore à l'authenticité du saint sépulcre que ne l'était le système du docteur Schultz. Car si la troisième enceinte d'Agrippa doit être confondue avec l'enceinte actuelle, il faut nécessairement reporter en arrière la seconde enceinte au lieu où l'ont tracée M. Pierotti [2] ainsi que les auteurs que j'ai cités plus haut, et dès lors il n'est plus possible d'y enfermer le Golgotha.

On sait qu'après la destruction de Jérusalem par les Romains les murs furent d'abord relevés par Adrien, l'an 136 de notre ère, et ensuite en 1534, par le sultan Soliman : c'est à cette époque que remonte l'enceinte actuelle.

Le résultat dont j'ai parlé est dû aux travaux de W. Krafft [3], de

1 *Voyage en Terre Sainte*, t. II, p. 53.
2 *La Topographie ancienne et moderne de Jérusalem*, par le Dr Pierotti. Lausanne, 1870.
3 *Die Topographie von Jerusalem*. Bonn, 1846.

Rosen, consul de Prusse à Jérusalem [1], et des savants auteurs que je viens de mentionner.

Nos adversaires les plus importants sont Ed. Robinson, professeur de théologie protestante à New-York, qui a fait deux fois le voyage de Terre Sainte et publié plusieurs ouvrages qui lui auraient acquis l'estime de tout le monde s'il y avait mis autant de droiture et d'impartialité que de talent et de persévérance. Son esprit antichrétien lui a fait commettre des fautes nombreuses, qu'il eût évitées s'il avait été animé de quelque sentiment religieux.

Le docteur Titus Tobler, médecin de Saint-Gall, a consacré une grande partie de son existence à l'étude de la Palestine. Il est à regretter que le but de ses nombreux ouvrages paraisse être de faire la guerre aux catholiques plutôt que de connaître et de défendre la vérité.

Quant à Renan, c'est un esprit malade et perverti qui a osé porter la main sur la vie d'un Dieu et qui a été frappé d'une plaie honteuse comme ces Philistins qui avaient osé porter la main sur l'arche du Seigneur. Le Fils du Dieu vivant est devenu sous sa main impie l'insipide héros d'un roman plein d'invraisemblances, de faussetés et de contradictions. L'*abbé* Renan a rougi de l'Évangile, que ses bienfaiteurs lui avaient fait connaître. C'est pourquoi il a été traité comme ces sages dont parle saint Paul, « qui sont inexcusables parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu : ils se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur insensé s'est obscurci ; se disant sages, ils sont devenus fous. » (Rom., I, 21, 22.) C'est le juste châtiment d'un homme qui a tenté de faire de Jésus-Christ un halluciné ridicule.

La muraille actuelle de Jérusalem, garnie de tours et de créneaux, a une hauteur moyenne de trente-six à quarante pieds ; elle a été construite, comme nous l'avons dit plus haut, par le sultan Soliman.

Cette muraille est percée de quatre portes principales :

1. Au couchant, la porte de Jaffa ;
2. Au nord, la porte de Damas ;
3. Au levant, la porte de Saint-Étienne ;
4. Au midi, la porte de Sion.

[1] *Zeitung der Morgenlændischen Gesellschaft*, XIV-605.

La petite porte, Bâb-el-Maghâribeh, située au sud, près du quartier des Barbaresques, ne s'ouvre qu'en automne et en hiver, afin qu'on puisse aller puiser de l'eau à la fontaine qui est au fond de la vallée.

Chacune de ces portes a plusieurs noms qu'on emploie indifféremment aujourd'hui, comme cela se faisait dans l'antiquité. La porte de Jaffa se nomme aussi Bab-el-Khalil, ce qui signifie *porte de l'Ami* (*de Dieu*) ou *d'Abraham*, parce qu'elle mène à Hébron, la ville d'Abraham. Elle s'appelle aussi porte de Bethléem et, selon Guillaume de Tyr, porte de David. C'est par là que presque tous les pèlerins entrent dans la ville sainte.

La porte de Damas conduit à Naplouse, à Nazareth, à Damas : elle s'appelle Bab-el-Aamoud, *porte de la Colonne.* Longtemps on l'a appelée porte des Pèlerins, parce qu'ils ne pouvaient entrer que par cette porte, et aussi porte de Saint-Étienne, à cause de l'église dédiée à ce saint, qui était située près de là.

La porte actuelle de Saint-Étienne, ou Bab-Sitti-Mariam, c'est-à-dire porte de Notre-Dame-Marie, parce qu'elle conduit au tombeau de la sainte Vierge dans la vallée de Josaphat, est la seule qui soit ouverte vers l'orient : elle conduit à la montagne des Oliviers, à Béthanie, à Jéricho, au Jourdain.

La porte de Sion, Bab-Sahioun, était autrefois appelée porte de Thécua et porte Australe.

Pendant la durée du royaume des Francs, il n'y avait également que ces quatre principales portes. La porte Dorée, située au sud de la porte de Saint-Étienne, n'était ouverte pour le peuple que le dimanche des Rameaux et la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, en souvenir de l'entrée triomphale de Jésus-Christ et de celle de l'empereur Héraclius.

On n'a pas assez de données pour fixer avec précision la situation de toutes les anciennes portes aujourd'hui murées ou détruites ; voici leurs noms :

Porte Gennath ou des Jardins ;
Porte de l'Angle ;
Porte d'Hérode ;
Porte des Poissons ;
Porte Dorée ;

Porte de la Vallée;
Porte des Chevaux;
Porte de la Fontaine;
Porte du Fumier;
Porte des Esséniens;
Porte de Benjamin;
Porte d'Éphraïm;
Porte des Fleurs;
Porte Judiciaire;
Porte des Ouvriers en argile;
Porte des Brebis;
Porte des Eaux.

Vraisemblablement, plusieurs de ces noms étaient identiques, et plusieurs de ces portes n'étaient que des poternes servant à des usages particuliers pour le service des eaux, des troupeaux, du fumier, etc.

D'après Drexélius, une de ces petites portes, destinée à la douane, aurait eu le nom de *Trou de l'Aiguille*, et servirait d'éclaircissement à cette parole du Sauveur : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou de l'aiguille. » (Matth., XIX, 24.) Cette porte était si étroite et si basse, qu'un chameau chargé de marchandises ne pouvait y passer qu'en déposant une partie de son fardeau et en fléchissant les genoux. S'il en est ainsi, la comparaison du Sauveur, tout en montrant aux riches ce qu'ils doivent faire avant d'arriver à la porte du ciel, ne leur enlèverait pas tout espoir de la franchir.

Pour l'interprétation du texte évangélique que je viens de citer, on donne aussi au mot latin *camelus* la signification de câble ou de grosse corde faite de poil de chameau, signification qu'a le mot grec κάμηλος et semble mieux convenir à la comparaison du Sauveur que le mot *chameau*. Cependant, s'il était prouvé qu'il y avait à Jérusalem une porte appelée Trou de l'Aiguille [1], il ne serait pas invraisemblable de croire que c'est à elle que pensait le Sauveur quand il exposait à ses disciples les difficultés pour les riches

[1] Voici le passage de Drexélius cité par le D[r] Gros dans *l'Univers* du 27 avril 1868. « *Aiunt Hierosolymis portam fuisse parvulam et angustam, quæ* Foramen Acus *diceretur. Hanc transire nequit camelus nisi posita sarcina, et submisso po-*

d'entrer dans le royaume des cieux. Au reste, le récit évangélique fait voir que les disciples ont compris les paroles du Sauveur dans le sens le plus strict, puisqu'ils en furent étonnés, et qu'ils lui dirent : « Qui pourra être sauvé ? » et que Jésus leur répondit : « Cela est IMPOSSIBLE aux hommes ; mais tout est possible à Dieu. »

La ville est divisée aujourd'hui en quatre quartiers :

1° Le *quartier chrétien*, autour de l'église du Saint-Sépulcre ; 2° le *quartier arménien*, sur le mont Sion ; 3° le *quartier juif*, sur le penchant oriental du mont Sion, vers le mont Moriah ; 4° le *quartier mahométan*, plus grand que les trois autres, qui occupe toute la partie nord-est de la ville.

La population se divise comme suit :

Mahométans			5,000 habitants.
Chrétiens	Grecs non unis	2,000	
	Catholiques latins	900	
	Arméniens non-unis	350	
	Kophtes	100	
	Syriens	20	
	Abyssins	20	
		3,390	3,390
Juifs			7,120
			15,510 habitants.

En ajoutant à ce nombre les protestants, les Grecs unis (Melchites), dont le patriarche s'est fixé nouvellement à Jérusalem, et la garnison turque, qui est de deux bataillons (800 à 1,000 hommes), on n'obtient pas le chiffre de 17,000 âmes pour la population totale.

Depuis mon premier voyage, la population s'est élevée jusqu'à 23,000 âmes.

plite. Gibber Camelus, homo dives et opulentus, variis fortunarum sarcinis onustus; Cœli janua depressa prorsus et angusta est. O cameli, o divites, transire vultis? Genua submittite, sarcinas deponite. Et en paratos bajulos, qui eas a vobis in se recipiant, en pauperum turbam. Huic saltem aliquid sarcinarum committite, et per portam illam angustissimam, per foramen acus concedetur transitus. (*Gazophylacium Christi Eleemosyna, quam in aula serenissimi utriusque Bavariæ Ducis Maximiliani et explicavit et latine scripsit Hieremias Drexelius, e societate Jesu.* — Monachii, 1637. Typis vid, Joannis Cobbar, Typographi, Antuerp. 1641.)

Le nombre des pèlerins de toutes les religions qui arrivent annuellement à Jérusalem varie entre 3,000 et 10,000.

Il est fort difficile de savoir quelle a été la population de l'ancienne Jérusalem. Nous voyons par une citation de Josèphe [1] que déjà du temps d'Alexandre le Grand elle était de 150,000 habitants. Lorsque la ville fut prise par Antiochus, 175 ans avant Jésus-Christ, 80,000 hommes périrent dans trois jours, on fit 40,000 prisonniers, et 80,000 hommes furent vendus comme esclaves : ce qui fait un chiffre total de 200,000.

Ce chiffre a dû être plus considérable dans la suite; cependant la ville a été détruite tant de fois, sa population, emmenée en captivité, décimée par tant de fléaux, qu'on ne s'étonne pas de trouver son enceinte étroite, si on la compare à celle de nos grandes villes : Jérusalem n'a jamais été la capitale d'un grand peuple. Chaque année, pour la célébration des fêtes, il s'y trouvait de grandes agglomérations d'hommes. Sous Cestius, pour les fêtes de Pâques, il y avait à Jérusalem 2,700,000 hommes, sans compter les lépreux, les personnes impures et les étrangers. A l'époque de sa destruction par Titus, il s'y trouvait de même une multitude immense. Il semble que Dieu ait voulu alors convoquer cette nation coupable pour exercer contre elle ses terribles vengeances, comme elle avait été réunie pour commettre le plus grand de tous les crimes : ce fut pendant les fêtes de Pâques qu'elle fit mourir Jésus-Christ ; ce fut aussi à cette même époque qu'elle subit son châtiment.

Tacite évalue à 600,000 le nombre de ceux qui furent assiégés par Titus ; mais Josèphe assure que 1,100,000 individus ont perdu la vie pendant le siége.

Une circonstance tout à fait exceptionnelle, et qui laisse admettre les chiffres mêmes qui paraissent le plus exagérés touchant la population qu'avait Jérusalem à l'époque de sa chute, c'est qu'alors toute la Judée était pour ainsi dire enfermée dans ses murs. Vespasien, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, avait adopté pour système de ravager toute la Palestine, d'en raser toutes les places, avant d'attaquer la capitale. Pendant trois campagnes consécutives, des colonnes romaines avaient parcouru toutes les provinces, chas-

[1] Jos., *Contra Appion.*, l. I, c. XXII.

sant devant elles les populations éperdues qui avaient échappé au glaive et à l'esclavage. Un seul asile restait ouvert aux débris de la Judée expirante : c'était ce coin de terre qui était en même temps le centre de l'unité religieuse et nationale : ils s'y précipitèrent tous, pour y périr avec leur temple et leur nationalité. Indépendamment du nombre de 1,100,000 hommes qui perdirent la vie, 97,000 furent faits prisonniers pendant le siége : ce qui donne à peu près le chiffre de 1,200,000 hommes.

Malgré toutes ces calamités, au commencement du septième siècle, en 614, il y avait déjà tant d'habitants à Jérusalem, que Chosroès en tua 36,000, et les autres furent emmenés en captivité.

Lorsque les chrétiens s'emparèrent de la ville sainte, en 1099, elle n'avait que peu d'habitants; lorsqu'ils la perdirent, quatre-vingt-sept ans après, les hommes seuls s'élevaient au nombre de 60,000.

Sous la domination des Turcs, elle ne s'est plus jamais relevée ; quelquefois réduit à 2,000, jamais le chiffre de la population n'a dépassé 30,000 âmes.

Revenons maintenant près de la porte de Jaffa pour nous occuper du mont Sion. Nous trouvons d'abord la citadelle, flanquée de tours et entourée de fossés. C'est là le noyau de Jérusalem et la plus ancienne forteresse du monde ; c'est l'antique cité des Jébuséens, qui devint plus tard la cité de David.

Les Jébuséens ou Jébusites descendaient du troisième fils de Chanaan : ils s'étaient établis à Jérusalem et sur les montagnes voisines. C'est pourquoi Jérusalem a porté le nom de Jébus. (Nomb., XIII, 30. — Josué, XI, 3; XV, 8, 63 ; XVIII, 28.) Les enfants de Benjamin, à qui cette contrée était échue, ne tuèrent point les anciens habitants, mais ils habitèrent Jérusalem avec eux. (Jug., I, 21.) Ce ne fut que sous le règne de David que les Juifs se rendirent entièrement maîtres de la citadelle.

David, devenu roi de tout Israël, voulut s'emparer de la haute ville, qui était encore au pouvoir des anciens habitants. Ils étaient si sûrs de s'y maintenir, qu'ils dirent à David : « Vous n'y entrerez point que vous n'en ayez chassé les aveugles et les boiteux qui disent : David n'entrera point ici » (II Rois, V, 6) ; faisant entendre qu'à eux seuls ils suffisaient pour le chasser. David promit à celui

qui entrerait le premier dans le fort qu'il serait le chef de toute son armée : ce fut Joab.

David y fixa sa résidence et y fit bâtir un palais en bois de cèdre, avec l'aide des Tyriens : ce fut là que le Roi-Prophète joua de la cithare et dansa devant l'arche sainte, tandis que sa femme Michol, fille de Saül, se moquait de lui ; ce fut là qu'il fit déposer l'arche dans le tabernacle qu'il avait préparé, et où elle demeura quarante-quatre ans, jusqu'au jour où Salomon la fit porter dans le temple ; ce fut là aussi qu'il commit sa double faute, qu'il la pleura et qu'il écrivit ces admirables psaumes qui sont demeurés comme les accents les plus sublimes de la foi et de la confiance en Dieu, ainsi que l'expression la plus vraie de l'humilité et du repentir. Salomon bâtit encore sur le mont Sion cette maison de bois du Liban toute resplendissante de richesse et de beauté ; il y rendit ses célèbres jugements et y reçut la reine de Saba. C'est de là que le mont Sion est si souvent appelé dans l'Écriture *Cité de Dieu*, *Citadelle du Roi*, *Maison de David*, *Trône de David*, *Palais* ou *Maison du Roi*. La tour de David servait aussi d'arsenal. L'époux du Cantique, parlant à sa bien-aimée, lui dit : « Votre cou est comme la tour de David, qui est bâtie avec des boulevards ; mille boucliers y sont suspendus, et toutes les armes des plus vaillants. » (Cant., IV, 4.)

Par allusion à cette tour inexpugnable, la sainte Vierge est appelée dans les litanies *Turris Davidica*. De là aussi cette invocation : *Esto mihi turris fortitudinis*.

La porte voisine, porte de Jaffa, se nomme encore aujourd'hui porte de David, et la rue qui part de là en allant vers l'est s'appelle rue de David.

Près de la porte de Jaffa, et à une centaine de pas de la tour de David, est l'emplacement présumé de la maison d'Uri, dont la femme Bethsabée causa la chute de David. (II Rois, XI, 24.)

Environ onze cents ans après sa fondation, Jérusalem devait périr au sommet de cette même cité de Sion et sur le tombeau de son fondateur : ce fut la haute ville qui tomba la dernière entre les mains de Titus, vingt-deux jours après l'incendie du temple.

Antiochus Épiphane fit du mont Sion le théâtre de ses cruautés. Il fut donné à cet impie d'inventer un nouveau genre de supplice : par son ordre, les femmes juives qui, pour obéir à la loi de Dieu,

avaient circoncis leurs enfants, étaient précipitées du haut des murailles avec leurs enfants suspendus au cou. Simon Machabée purifia la citadelle, et rentra dans Sion à la tête du peuple et au milieu des palmes, des harpes et des cymbales. Jérémie a été enfermé dans la prison du mont Sion pour avoir prédit que la ville serait prise par Nabuchodonosor : ce qui n'empêcha pas les Chaldéens d'arriver, de piller Jérusalem et d'emmener en captivité le roi et tous les principaux habitants.

Hérode l'Ascalonite fit d'importants changements à l'antique citadelle et construisit les trois célèbres tours qu'il nomma Hippicus, Phasaël et Mariamme, d'après les noms de son ami, de son frère et de sa femme [1]. Ces trois tours, d'après Josèphe, dépassaient en grandeur, en beauté et en solidité, toutes les tours de l'univers. Titus, après la prise de Jérusalem, avait ordonné de les épargner comme des monuments qui devaient attester la puissance du peuple juif. La tour Hippicus est à l'angle nord-ouest de la citadelle, près de la porte de Jaffa ; la tour Phasaël occupe l'angle nord-est : les auteurs les plus compétents la considèrent aujourd'hui comme étant l'ancienne tour de David [2] ; la tour Mariamme est au sud de la précédente. Josèphe nous a laissé une description magnifique et très-détaillée de ces trois tours [3]. Pendant le siége de Titus, elles furent occupées par Simon Gioras, chef des Zélateurs, qui défendait la haute ville. Sous les Romains, la citadelle a porté le nom de Capitole.

Lorsque les croisés s'emparèrent de la ville sainte, au douzième siècle, et s'en partagèrent les dépouilles, les Pisans devinrent possesseurs du sol et s'établirent dans la citadelle de David, qui s'appela dès lors château des Pisans ; les Vénitiens s'approprièrent l'or et l'argent, tandis que les Génois s'estimèrent heureux d'avoir pour leur part le vase de la sainte Cène, qui avait été trouvé à Césarée, qui est encore à Gênes aujourd'hui et dont le premier magistrat de cette ville s'est moqué en ma présence.

A la prise de Jérusalem par les croisés, tous les Sarrasins qui

1 Hippicus, ami d'Hérode, périt dans la guerre contre les Parthes.—Phasaël, frère d'Hérode, fut fait prisonnier par les Parthes et il se brisa la tête contre les murs de sa prison. — Mariamme, de l'illustre famille des Machabées, femme d'Hérode, seule innocente dans cette maison criminelle, fut envoyée au supplice par son mari.

2 Voyez de Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, t. II : le Qalâah.

3 *Guerre*, l. V, c. IV.

s'étaient réfugiés dans la forteresse de David échappèrent au carnage. Malheureusement, dans le reste de la ville, il se commit bien des actes de cruauté que les chefs les plus respectés de l'armée ne purent empêcher. On reproche amèrement aux historiens de l'époque l'indifférence avec laquelle ils racontent tous ces massacres : nous voudrions qu'ils eussent moins oublié les préceptes de l'Évangile; mais il ne faut par oublier que la plupart de ces historiens avaient été témoins des horreurs exercées par les musulmans contre les chrétiens et qu'ils ne considéraient le massacre des musulmans que comme de justes représailles.

Lorsque les chrétiens furent obligés d'abandonner la ville sainte, en 1219, le sultan Melek-el-Moadham ordonna de Damas la destruction des murailles de Jérusalem, à l'exception de celles de la citadelle et de l'enceinte du temple. Elles sont là encore aujourd'hui, bravant depuis plus de trois mille ans le temps et le bouleversement des nations. Les Arabes nomment le château de David El-Kal'ah, la Citadelle ; elle renferme, ainsi que la grande caserne voisine, une partie de la garnison turque ; l'autre partie, comme nous l'avons vu, se trouve dans l'ancien prétoire. Les bases de ces murailles, notamment le massif de la tour de David, portent le cachet de l'architecture judaïque : ce sont les mêmes pierres décrites par Josèphe, dont les dimensions colossales ne sont surpassées que par celles des blocs du temple de Balbek. Josèphe raconte que près de la tour Hippicus il y avait un puits profond de vingt coudées, destiné à recueillir l'eau des pluies ; ce puits, autre témoin indestructible, est encore là, servant aux besoins des sauvages Arnautes qui composent la garnison actuelle, comme il a servi à ceux des gardes du roi Hérode. Les édifices qui ont vu les splendeurs de la cour des premiers rois d'Israël sont remplacés aujourd'hui par de misérables cabanes dans lesquelles s'étalent toute l'indolence et la malpropreté d'une garnison turque.

La partie supérieure des tours actuelles et des murailles est l'œuvre du sultan Soliman.

C'est de la plate-forme de la tour de David qu'on jouit d'une des plus belles vues de Jérusalem.

En sortant de la citadelle, on a en face un enclos fort étendu qui appartient au consulat d'Angleterre, et qui renferme la demeure du

consul, l'église anglaise, la maison des pasteurs protestants et leurs dépendances.

Quand la Prusse et l'Angleterre eurent conçu l'idée d'établir à Jérusalem un évêque mixte, et sans nom dans les annales du christianisme, il fallut aussi songer à construire un panthéon pour les fidèles des religions si diverses qui viendraient s'y abriter. On obtint de la Porte l'autorisation de bâtir une chapelle *pour le service du consulat anglais;* cette chapelle a fini par être un très-beau temple, assez vaste pour contenir dix fois le diocèse anglo-prussien tel qu'il est aujourd'hui : toutes les pièces, les bancs, les escaliers la chaire, la charpente, la toiture, tout a été apporté d'Angleterre.

Aujourd'hui, un des premiers objets qui frappent la vue quand on entre dans la ville sainte, c'est ce temple nouveau qui étale son isolement sur une des hauteurs du mont Sion, où il ne sait comment rattacher son culte à celui des apôtres, et dont les ministres ont oublié pendant dix-huit cents ans que Jésus-Christ est mort à Jérusalem... Je me trompe, ces ministres sont d'hier ; et ils viennent dire aux anciens peuples de l'Orient : Il se peut que le Christ soit né depuis longtemps, mais la religion qu'il était venu fonder n'a jamais été connue; c'est nous qui sommes les vrais porteurs de l'Évangile. Et afin de prouver combien ils diffèrent de toutes les anciennes communions chrétiennes, qui vénèrent à l'envi les lieux plus spécialement sanctifiés par le Christ, ils évitent soigneusement le saint sépulcre, la grotte de Bethléem, le sanctuaire de Nazareth, et ils ont planté leur tente et leur vénération sur les ruines du palais d'Hérode. Ce temple allemand-anglican se nomme *Église du Christ.*

Les protestants qui prennent leur religion au sérieux ont fortement désapprouvé cette création composite [1].

L'évêque d'Exeter, Dr Philppotts, dans une lettre adressée, le 25 mai 1846, à l'archevêque de Cantorbéry, a protesté contre la nomination de M. Gobat, *comme impliquant de très-graves violations des lois de l'Église catholique.*

[1] Das anglo preussische Bisthum zu St. Jacob in Jerusalem, und was daran hængt. Freib. u. Bern. 1842. — Neuer Sophronizon : Die anglicanische Bischœflichkeit, etc. — Berliner allgemeine Kirchenzeit. 1842. N° 14. Historisch-politische Blætter a. a. o. 506 ff. — Gersdorfs Repertorium N° X, zweites Maiheft. 1842. S. 300. — Allioli, Aib. Erd-und Lænderkunde, S. 286.

Josèphe raconte que, la quinzième année de son règne, Hérode se fit bâtir dans le lieu le plus élevé de la ville un magnifique palais qu'il orna de deux salles de festin de dimensions immenses : elles étaient si riches et si admirables, qu'il n'y a pas de temples qui leur puissent être comparés [1].

C'est là que s'élève aujourd'hui la maison de prière anglicane.

Il me semble que l'emplacement de ce nouveau temple n'a pas été heureusement choisi. Assurément on peut prier partout : *Volo viros orare in omni loco* (I Tim., II, 8) ; mais il est des lieux saints *que le Seigneur s'est choisis* (Deut., XVIII, 6), comme il est des convenances qui sont observées par tous les peuples. Tandis que les autres communions chrétiennes se groupent autour des sanctuaires marqués par la vie et la passion de Jésus-Christ, le protestantisme érige son temple sur un lieu souillé de sang et de honte.

Tout le monde conviendra que le sentiment religieux est infiniment mieux rendu par les lignes suivantes, sorties de la plume d'un écrivain protestant peu d'années avant l'érection du nouveau temple, que par cette maison de prière qui s'élève sur la demeure du plus vil et du plus cruel de tous les hommes.

« Le palais d'Hérode, écrivait naguère le Dr de Schubert, avec tous les édifices d'Agrippa, avec les citernes et les jardins qui l'entouraient, a entièrement disparu ; un seul témoin oculaire en fait encore mention, c'est Josèphe, l'historien juif. Aucun pèlerin ne demande en passant où étaient ces salles magnifiques où des centaines de convives étaient assis à la table d'Hérode ; mais l'amour du dernier venu des générations présentes demande avec un tendre empressement le lieu où Jésus a mangé l'agneau pascal avec ses disciples, et célébré avec eux la sainte cène [2]. »

L'Église catholique admet des *lieux saints*, des lieux de prédilection et de grâce. La Judée tout entière a été, plus que tous les autres, un pays privilégié, une terre choisie, promise, inondée de grâces et de faveurs. Dans cette Judée cent fois sanctifiée par la présence visible du Très-Haut au temps des patriarches et des prophètes, par la vie et les miracles de l'Homme-Dieu, il y avait des villes plus

1 *Guerre des Juifs*, l. I, c. XVI.
2 Doctor von Schubert, *Reise in das Morgenland*, t. II, p. 546.

saintes que les autres ou des localités préférées à toutes les autres par Jésus-Christ, des lieux où il aimait à se retirer, à prier, à enseigner, à prodiguer ses bienfaits. Ce sont de tels lieux que l'Église honore spécialement et qu'elle se plaît à consacrer à Dieu. « Ces caractères topographiques, a dit un éloquent évêque, se retrouvent, au moins en partie, dans la plupart des sanctuaires, des ermitages pieux, qui sont, en chaque pays, de merveilleux foyers de grâce et de piété. L'Église catholique, répandue partout, est devenue un Israël immense, une Judée universelle, où la salle de Cana, la maison de Zachée, le puits de la Samaritaine, sont suppléés, en quelque sorte, pour chaque contrée, sous d'autres noms et sous d'autres formes, par de saintes demeures où Jésus-Christ fait aussi sentir plus vivement que dans d'autres lieux sa présence par ses bienfaits. Voilà sous quel point de vue nous pouvons concevoir cet ordre de prérogatives locales dans l'empire de la grâce. Il serait inexplicable pour nous si la foi du chrétien portait uniquement sur le dogme d'un Dieu immatériel, d'un esprit infini, également présent, par son essence incorporelle, à tous les lieux comme à tous les temps. Mais le christianisme repose sur le dogme de Dieu fait homme, du Verbe fait chair. L'Homme-Dieu a été en contact avec les lieux. Dans sa marche à travers la Judée, il a voulu en favoriser quelques-uns durant le cours de quelques années ; il continue le même ordre dans son Église jusqu'à la consommation des siècles, et les lieux où se montrent plus particulièrement les signes de sa miséricordieuse assistance sont comme les vestiges de sa marche à travers le monde [1]. »

Les ministres anglicans sont arrivés à Jérusalem sous le prétexte de convertir les Juifs. Ils avaient à leur tête un juif converti, Alexandre Wolf, du grand-duché de Posen, dont on fit un évêque. Il était père d'une honnête famille, et il semblait avoir été choisi à dessein, afin qu'il eût tout d'abord un nombreux troupeau sous sa houlette paternelle, sans devoir attendre les brebis encore insoumises qu'il fallut acheter dans la suite au prix de six mille piastres par tête. Nous reviendrons sur ce sujet dans le chapitre xxxi.

A une petite distance, on trouve, rangés autour de cet enclos,

[1] Mandement de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, pour le jubilé de l'année 1858.

l'évêché protestant, les diaconesses prussiennes, l'hôpital prussien, l'hôpital anglais. L'école protestante est au nord de la ville, non loin de la porte de Damas.

Une petite mosquée en ruines, qui autrefois était une église dédiée à saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, est à l'est du temple protestant, et plus bas se trouve le couvent syrien. Le terrain sur lequel les anglicans ont construit leurs établissements leur a été vendu, en 1838, par les Arméniens; anciennement il avait appartenu aux Syriens.

C'est de son palais du mont Sion que le roi Hérode sortait pendant la nuit pour aller espionner ses sujets dans les rues de la ville, afin de trouver des prétextes d'assouvir sa soif de sang. C'est dans ce palais qu'il rendit tant d'arrêts de mort contre les citoyens les plus honorables et contre les membres de sa famille. C'est là aussi que, la trentième année de son règne, ce tyran soupçonneux interrogea en tremblant les trois Mages sur le lieu où devait naître ce roi des Juifs qu'ils venaient honorer, et c'est là qu'il donna l'ordre de le faire mourir avec tous les enfants de Bethléem. Hérode l'Ascalonite, ce souverain étranger, entouré de faste et de puissance, tremble sur son trône usurpé; et, non loin de là, un enfant de la race royale de David par sa Mère et d'une origine divine par son Père, est couché sur un peu de paille, n'ayant pas de lieu où il puisse reposer la tête, et sourit aux Mages prosternés devant lui. Ces trois rois, se trouvant à Jérusalem, ne sont pas allés présenter leurs hommages à Hérode; ils ont demandé où était le véritable roi des Juifs, bien qu'il y eût peine de mort contre quiconque donnait le titre de roi à un autre qu'à l'usurpateur, et ils sont venus l'adorer. Combien ces rois-là diffèrent de ceux de nos jours! Ils ne vont pas le matin offrir leurs hommages au tyran repu d'iniquités qui trône sur le mont Sion et le soir se présenter humblement dans l'étable de Bethléem : ils ne vont pas sacrifier simultanément sur le mont Moriah et sur le Gharizim, ou, comme on dirait aujourd'hui, au Vatican et au Quirinal : c'est au Christ-Roi seul que s'adressent leurs hommages, et ils ont le courage de le proclamer en face d'Hérode.

Tous les somptueux édifices construits sur le mont Sion, le palais que la reine Bérénice et Agrippa son frère avaient élevés au même endroit, la maison où l'on conservait les contrats civils, tout, depuis

les galeries du temple jusqu'aux toitures des célèbres tours d'Hérode, fut dévoré par les flammes dès le commencement du siége de la ville par les Romains, et ce furent les Juifs eux-mêmes qui y mirent le feu. Une horrible guerre civile avait éclaté dans les murs de Jérusalem : entourés d'une armée étrangère, les Juifs s'égorgeaient entre eux et ils brûlaient leurs plus beaux édifices sous les yeux des ennemis. Qui aurait cru que le même spectacle serait donné une seconde fois au monde dans la ville la plus civilisée des temps modernes !

Tout le reste de ce grand emplacement, jusqu'à la porte de Sion, est occupé par les Arméniens non unis, ce quartier porte leur nom : *Hâreth-el-Arman* (quartier des Arméniens). Ils ont là réunis leur patriarcat, leur hospice, leur séminaire, leur cathédrale, leurs couvents d'hommes et de femmes. A peu d'exceptions près, ce sont les Arméniens qui possèdent les plus beaux édifices de la ville sainte. Leur patriarche a une grande position sociale ; il est à peu près indépendant et il est assisté de quatre ou cinq évêques.

La cathédrale est bâtie sur le lieu où Hérode Agrippa Ier fit trancher la tête à saint Jacques le Majeur. Ce tyran le fit mourir pour satisfaire les Juifs, que le zèle du saint apôtre pour la prédication de l'Évangile avait rendus furieux.

Les plus grands crimes commis à cette époque portent tous le cachet de la faiblesse des princes qui voulaient se rendre populaires : c'est une des marques distinctives de la famille d'Hérode. Plût à Dieu que cette marque eût disparu avec cette famille ! Combien est juste cette exclamation de Bossuet :

« Rois, gouvernez hardiment. Le peuple doit craindre le prince ; le prince ne doit craindre que de faire le mal. Si le prince craint le peuple, tout est perdu. »

Eh bien, c'est là que nous en sommes !

Les rois non-seulement craignent les peuples, mais ils ont peur de la Révolution. Pour sauver leur dynastie, ils cherchent à assouvir ce monstre en lui abandonnant tout le reste ; ils lui livrent même l'Église, que la Révolution veut engloutir avant tout : triste exemple que celui d'une famille qui ne s'est soutenue que par le crime et a péri dans l'ignominie !

Saint Jacques avait quitté la Palestine vers l'an 37 ; il y revint entre les années 43 et 44 après avoir porté la foi en Espagne et dans

une partie de l'Asie. La tradition rapporte que ce fut par l'ordre exprès de la sainte Vierge que l'apôtre si zélé pour la gloire de Dieu alla annoncer *la bonne nouvelle* dans l'Andalousie, le royaume d'Aragon et la Galice, où, par reconnaissance, le culte de Marie s'est maintenu aussi ardent qu'en aucun lieu du monde, à travers les invasions des Maures et de toutes les révolutions modernes. Saisi par les Juifs, saint Jacques fut conduit au tribunal d'Hérode. Ce roi impie, qui ne craignait pas Dieu, mais qui craignait énormément le peuple dont il était le plus vil adulateur, digne en tout d'avoir eu Caligula pour élève, condamna l'apôtre à la décollation sans la moindre forme juridique : « En ce temps-là, le roi Hérode employa sa puissance pour maltraiter quelques-uns de l'Église ; et il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean. Et voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit encore prendre Pierre. » (Actes, XII.)

C'est encore là de l'histoire tout à fait moderne : quiconque aujourd'hui a tant soit peu de puissance l'emploie à maltraiter quelques-uns de l'Église ; et une foule de petits Hérodes qui siégent sur des trônes de rois, des fauteuils de ministres ou des bancs de conseils communaux, envoient en exil ou à la mort les successeurs des apôtres, et, voyant combien cela plaît aux Juifs, ils ont encore fait prendre Pierre. Pierre est dans ce moment en prison sous l'admirable figure de Pie IX.

Tous les apôtres ont été martyrisés : c'est Jacques avec le lévite Étienne qui a ouvert cette longue liste de héros, qui embrasse toute l'histoire de l'Église.

Le corps de saint Jacques, enlevé par sept de ses disciples espagnols qui l'avaient suivi en Judée, fut transporté à Compostelle, où il est encore.

L'origine du couvent actuel, qui paraît remonter au onzième siècle, n'est pas bien connue : Adrichomius et Quaresmius l'attribuent aux Espagnols, qui ont toujours eu une profonde vénération pour leur grand apôtre, tandis que d'autres le font remonter à Georges Ier, roi de Géorgie. Pendant le douzième et le treizième siècle, l'église et le couvent passèrent successivement en la possession des Jacobites et des Arméniens. Vers le milieu du seizième, ceux-ci durent les céder aux Abyssiniens, et un siècle plus tard aux Grecs, qui les leur arrachèrent de vive force ; mais depuis deux cents ans ils n'ont

plus été inquiétés. Le couvent est très-vaste; on dit que plusieurs milliers de pèlerins peuvent y recevoir l'hospitalité.

La cathédrale a trois nefs : elles sont richement ornées de peintures, de marbres, de mosaïques, de tapis, de candélabres et d'objets de tous genres qui en font une des plus belles églises de l'Orient. On montre dans une petite chapelle le lieu du martyre de saint Jacques; les Franciscains ont le privilége d'y célébrer les saints offices le jour de la fête patronale, le 25 juillet, ce qu'ils font toujours avec une grande pompe. Les Arméniens croient posséder la tête et une main de saint Jacques ; les Actes de son martyre constatent que les Juifs livrèrent son corps à la voracité des chiens, et qu'il fut horriblement mutilé ; il se peut que toutes ses parties n'aient pas été transportées en Espagne. Dans le chœur, on a élevé un trône au grand apôtre à côté de celui du patriarche ; ce chœur est surmonté d'une coupole. Au commencement du seizième siècle, cette cathédrale avait encore deux clochers ; pour remplacer les clochers, on a ajusté devant l'église une longue planche que l'on frappe en cadence pour appeler les fidèles : c'est une *simantra*, comme nous en avons rencontré fréquemment dans le Liban. Cet instrument, qui est en bois, en fer ou même en pierre, a été inventé par les Byzantins pour donner le signal de la prière ; il ne rend que les sons durs et crépitants de la crécelle, au lieu de la pieuse et solennelle harmonie que nos cloches répandent dans les airs. La clochette, *tintinnabulum*, est une invention orientale ; elle est fort ancienne, puisque le bas de la tunique d'Aaron était garni de clochettes d'or ; mais le plus majestueux instrument de musique, la cloche (*campana*), a pris son origine en Occident, dans la Campanie, dont elle a gardé le nom ; ses saintes vibrations sont spécialement consacrées aux cérémonies de l'Église catholique, qui la première en a découvert la puissance et en a béni l'usage ; c'est pourquoi elles remplissent d'allégresse le cœur des pieux fidèles, tandis que tous les mécréants les abhorrent.

Le couvent des religieuses arméniennes occupe l'emplacement de la *maison du grand prêtre Anne*, chez lequel fut conduit notre Sauveur après avoir été arrêté au jardin des Oliviers.

« Puis ils emmenèrent Jésus d'abord chez Anne, parce qu'il était le beau-père de Caïphe, qui était le pontife de cette année-là. » (Saint Jean, XVIII, 13.) Dans une chapelle de cette église, on montre

le lieu où notre Sauveur fut interrogé et reçut un soufflet. A l'extérieur était l'olivier auquel il avait été attaché pendant son interrogatoire ; il en restait si peu, qu'on trouva bon de le couper en 1673 ; la souche a donné quelques rejetons, ils ont aussi disparu : une lampe allumée en marque la place.

La petite église des Syriens jacobites est bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, dans laquelle saint Pierre se réfugia après qu'il eut été délivré de sa prison par un ange. (Actes, XII, 12.) On y montre le baptistère des premiers chrétiens.

Le lieu où était la maison de saint Thomas se trouve dans la rue qui sépare les deux couvents des Arméniens. Au moyen âge, on y avait construit une petite église consistant en une nef et une abside en ogive : elle existe encore, et elle est devenue la propriété d'un musulman qui en a fait un magasin de charbon.

Une longue rue, qui va du nord au sud, sépare les établissements dont je viens de parler de la grande caserne bâtie, en 1838, par Ibrahim-pacha, et les jardins des Arméniens. Pour asseoir les fondements de cette caserne sur un terrain solide, il a fallu déblayer des décombres qui avaient plus de six toises de profondeur : c'est ce qui est arrivé pour la construction du temple anglican, de l'hospice autrichien et de chaque bâtisse importante : on ne trouve quelquefois le niveau primitif des rues de la ville que sous une couche de débris qui a cinquante pieds d'épaisseur. Les vastes jardins des Arméniens s'étendent tout le long des murs qui enferment le mont Sion du côté du couchant ; ils sont plantés d'oliviers, de pins et de magnifiques cyprès.

Le mont Sion se prolonge au dehors de l'enceinte actuelle, vers le sud, jusqu'aux berges de la vallée de Gihon. Ce prolongement, qui comprend d'assez vastes terrains, était autrefois entouré de murs ; il renferme un autre couvent des Arméniens bâti sur la maison de Caïphe, l'ancien Cénacle, servant aujourd'hui de mosquée, et les cimetières des différentes communions chrétiennes : on s'y rend en passant par la porte de Sion, Bab-Sahioun.

La maison du grand prêtre Caïphe, dont nous avons déjà parlé, a été convertie en église : elle porte le nom d'église de Saint-Sauveur ; c'est là que Jésus fut interrogé par Caïphe, qu'il fut renié par

saint Pierre et qu'il passa la nuit du jeudi au vendredi saints, au milieu des blasphèmes et des outrages de ceux qui le gardaient, et c'est là que le grand prêtre, inspiré par l'enfer, prononça cette inique sentence : *Il est digne de mort*. Le lieu proprement dit la *Prison du Sauveur* est une petite chapelle située près de l'autel couvert par la pierre qui fermait le sépulcre de Jésus et qui fut renversée par l'ange. (Saint Matth., XXVIII.) Cette pierre, qu'on nomme Hadschar el Malik (Pierre de l'Ange), a une toise de longueur ; elle est demi-circulaire. Du temps de saint Arculphe, elle était encore dans l'église du Saint-Sépulcre avec une autre partie plus petite. Chaque année, le lundi de la Pentecôte, les Franciscains viennent célébrer l'office du jour dans cette église, au milieu d'un grand concours de fidèles.

La nuit douloureuse que Jésus a passée dans la maison de Caïphe se continue à travers les siècles pour ses disciples et surtout pour celui qu'il a constitué chef de son Église : la papauté est un martyre souvent sanglant et souvent plus cruel encore. Sans invoquer l'histoire de dix-huit siècles, nous avons l'histoire contemporaine qui nous en fournit la preuve la plus éclatante. Il n'y a pas un homme vivant qui rappelle à un si haut degré les vertus du divin Maître que Pie IX, et dans le monde entier il n'y en a aucun qui soit honni, conspué, calomnié comme lui par les juifs, par les scribes, par les pharisiens et par les traîtres. Pourquoi ces cris et toutes ces fureurs de l'enfer contre l'innocente victime qui embrasse tous les hommes dans son amour ? C'est parce qu'il est le gardien infaillible de la vérité.

La prison du Vicaire de Jésus-Christ est aujourd'hui un palais, et c'est un roi qui est son geôlier, au nom de tous les autres rois ses complices : la ressemblance, c'est-à-dire l'ironie, n'en est que plus parfaite ; c'est le manteau de pourpre et le roseau pour sceptre : *Ecce homo !*

La petite cour en plein air comprise dans l'enceinte du couvent est considérée comme étant le lieu où Pierre se chauffait parmi les serviteurs du grand prêtre. Celui qui devait être le plus ferme soutien de l'Église, celui qui avait résisté dans le jardin des Oliviers à la troupe armée conduite par Judas, celui qui plus tard a offert mille fois sa vie pour son divin Maître, n'a pu résister ici à la voix d'une

servante! Étrange faiblesse et contradiction! Mais il convenait, nous dit saint Bernard, de donner au genre humain des pasteurs également compatissants et puissants, et que le pontife fût environné d'infirmités pour savoir compatir aux faiblesses des hommes. Après que le coq eut chanté trois fois, Pierre sortit dehors et pleura amèrement.

C'est non loin de là, sur le penchant du mont Sion, vers l'est, que se retira saint Pierre. On y avait bâti, comme nous l'avons dit ailleurs, la petite église de *Saint-Pierre en Gallicante* [1]. Des moines grecs l'occupaient pendant le neuvième siècle ; aujourd'hui elle est complétement en ruines.

Dans la cour du Reniement de saint Pierre, on montre un des plus gros et des plus vieux exemplaires de cep de vigne connu ; il mesure dix-huit pouces de diamètre.

Tout autour du couvent arménien se trouvent les cimetières des catholiques latins, des Grecs et des Arméniens non unis, des Américains, etc. Chaque communion a son cimetière séparé et peut enterrer ses morts selon ses usages et sa dévotion. Les Turcs, assurément, ont fait bien des avanies aux chrétiens, ici et ailleurs ; mais ils n'ont pas encore introduit par la violence la promiscuité des sépultures ; cette avanie, une des plus odieuses de toutes, devait être faite aux chrétiens, d'un bout de l'Europe à l'autre, par des magistrats qui ont moins le sentiment religieux que les musulmans.

Dirigeons-nous maintenant vers le Cénacle, situé au sud de la maison de Caïphe : c'est un des monuments les plus saints et les plus authentiques. Que de souvenirs planent sur ce sanctuaire enlevé depuis trois siècles à la dévotion des chrétiens! C'est là que Jésus institua l'Eucharistie, qu'il lava les pieds à ses disciples, qu'il prédit à saint Pierre qu'il serait renié par lui, qu'il fit à ses apôtres, après la sainte Cène, cet admirable discours qui est comme l'abrégé de sa doctrine, et qu'il leur promit un Consolateur (Jean, XIV, 15) ; c'est là qu'il apparut à ses disciples le jour même de sa résurrection, et, huit jours après, quand il fit toucher ses plaies à saint Thomas ;

[1] Voyez ci-dessus, p. 264.

c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres [1]; que saint Pierre fit entendre pour la première fois sa voix aux Juifs et en convertit un grand nombre. On croit généralement encore que c'est au même lieu que fut institué le sacrement de confirmation [2]; que saint Jacques le Mineur fut consacré évêque de Jérusalem [3]; que saint Matthias fut désigné par le sort [4]; que saint Étienne et les six autres diacres furent choisis ; que fut tenu le premier concile; que les apôtres se séparèrent pour aller prêcher l'Évangile par toute la terre et que mourut la sainte Vierge entourée des apôtres, etc. En un mot, c'était le lieu de réunion des apôtres et des premiers fidèles : la situation des lieux est parfaitement d'accord avec la tradition et l'histoire. C'était évidemment la demeure d'un des disciples, qui l'avait mise à la disposition de l'Église naissante, afin qu'elle pût y tenir ses assemblées et y célébrer les saints mystères ; c'est pour cela qu'on a cru qu'elle était la propriété de Joseph d'Arimathie, homme riche, considéré et courageux, qui a eu l'insigne honneur d'offrir aussi l'hospitalité au corps de Jésus pendant les trois jours qu'il a passés dans la tombe. D'autres pensent que c'était la maison de saint Jean l'Évangéliste. Le Cénacle est donc la première et la mère de toutes les églises : *Primitiva et ecclesiarum mater sancta Sion.* Déjà saint Épiphane rapporte que les apôtres se rendirent sur le mont Sion après avoir assisté à l'ascension du Sauveur sur la montagne des Oliviers. La maison où ils se retirèrent avait deux étages, comme on le voit dans les Actes : « Les apôtres partirent de la montagne des Oliviers et ils s'en retournèrent à Jérusalem, et, étant entrés dans une maison, ils montèrent à une chambre haute où demeuraient Pierre, Jean, Jacques, André, Philippe, Thomas, Barthélemy, Matthieu, Jacques, fils d'Alphée, Simon, appelé le Zélé, et Jude, frère de Jacques, qui persévéraient tous dans un même esprit, en prières avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et ses frères. » (Actes, I, 12, 13, 14.)

Saint Épiphane ne craint pas d'affirmer que la petite église du

[1] Adrichomius, *Loci montis Sion*; Quaresmius, *Peregrinatio IV*; Hesy, *in Lev.*, p. 376. Joan. Damascenus, l. IV, *de Fide*, c. XIV; Landulphus, *de Vita Christi*.

[2] S. Cyprianus in Serm. *De Unctione chrismatis*; Fabianus papa, epist. II, c. I.

[3] Quaresmius, t. II, p. 121.

[4] Brocardus; Bonifacius, *De perenni cultu Terræ Sanctæ*, l. I, c. II.

mont Sion, qui avec peu d'autres maisons avait seule échappé à la destruction de la ville par les Romains, existait encore lorsque l'empereur Adrien entra à Jérusalem, quarante-six ans après le siége de Titus [1].

Du second siècle, la tradition se continue au quatrième par les témoignages les plus dignes de foi : sainte Hélène bâtit une belle église sur le Cénacle [2] ; saint Cyrille, évêque de Jérusalem, en fait mention deux fois en l'appelant l'*église haute*, en comparaison de l'église du Saint-Sépulcre [3] ; et saint Jérôme dit qu'on montra à sainte Paule, dans l'église du mont Sion, la colonne de la flagellation teinte encore du sang du Sauveur [4].

Au sixième siècle, on montra de même à saint Antonin de Plaisance la coupe qui avait servi au sacre de David, la sainte couronne d'épines et plusieurs pierres avec lesquelles on avait lapidé saint Étienne. Déjà alors il y avait un couvent de religieuses sur le mont Sion [5].

Les témoignages se succèdent pendant les siècles suivants : on montrait aux pèlerins, dans la sainte basilique, les emplacements où avaient eu lieu la sainte Cène, le lavement des pieds, l'apparition de Jésus à ses disciples après la résurrection, la descente du Saint-Esprit, la mort de la sainte Vierge, etc. Mais, plus tard, les invasions des barbares vinrent semer les ruines sur le mont Sion comme sur nos autres sanctuaires. Lorsque les croisés s'emparèrent de la ville sainte, ils trouvèrent l'antique église du mont Sion entièrement détruite ; ils la rebâtirent avec soin et en couvrirent les murs de peintures dont les sujets étaient empruntés aux traditions locales. Outre l'Église principale, il y avait alors, c'est-à-dire à la fin du douzième siècle, une petite église attenante dédiée à saint Étienne, depuis que le corps du premier martyr y avait été transporté. Sous le règne d'Honorius, le 26 décembre 415, les corps de saint Étienne, de Gamaliel, de Nicodème et d'Abibas furent retrouvés à Caphar-Gamala. Le curé de ce village, qui s'appelait Lucien, découvrit une pierre

[1] Epiphanius, *De pondere et mensura*.
[2] Quaresmius, t. II, p. 122, d'après Nicéphore et Métaphracte.
[3] Cyrill., *Catech.*, XVI, 4.
[4] Hieron., *Epist.*, CVIII, 9.
[5] *De Locis Sanctis quæ perambulavit Antonius Martyr.*

qui recouvrait un tombeau et sur laquelle était gravé le mot *Cheliel*, c'est-à-dire Étienne. Lorsqu'il fut constaté que c'était le tombeau du premier martyr, ses reliques furent relevées par les évêques de Jérusalem, de Jéricho et de Sébaste, et transportées solennellement sur le mont Sion, puis quelques années plus tard, en 444, dans l'église que l'impératrice Eudoxie fit bâtir à cet effet au nord de la ville. L'Église célèbre l'invention de ces saintes reliques le 3 du mois d'août.

Du temps de Théodose le Jeune, la majeure partie de ces reliques fut transportée à Constantinople, puis à Rome, sous le pontificat de Pélage Ier. Le crâne du saint martyr se trouve aujourd'hui dans l'église métropolitaine de Saint-Étienne, à Vienne.

Pendant le treizième siècle, les sanctuaires du mont Sion étaient desservis par des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin, sous la conduite d'un abbé ; cependant, vers le milieu du même siècle, les Franciscains y avaient déjà un hospice qui leur avait été cédé par le sultan Salahad, l'ami de saint François d'Assise. Tous ces établissements furent de nouveau détruits peu de temps après par le sultan d'Égypte, qui s'empara de la ville et en chassa tous les chrétiens. Cette persécution ne dura que peu de temps ; cependant les Augustins ne retournèrent plus sur le mont Sion, et ils cédèrent leurs sanctuaires aux Franciscains : cette cession fut confirmée par le sultan [1].

Mais ce ne fut qu'en l'année 1342 que les Franciscains furent mis en possession des édifices ruinés du Cénacle, et que le pape Clément VI leur confia la garde du saint sépulcre par la bulle *Nuper carissimi*. Robert d'Anjou, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, avaient acheté du sultan tous ces édifices et les avaient cédés au Saint-Siége. Douze ans plus tard, une dame de Florence, nommée Sophie, femme de Philippe de Archangelis, acheta des maisons et des terrains environnants pour y établir un hospice consacré au service des pèlerins et des malades. Ce fut alors que les Pères de Terre Sainte bâtirent l'église, le couvent et toutes leurs dépendances, qu'on voit encore aujourd'hui. Le nombre des pèlerins augmentant chaque année, le pape Urbain VI, en 1365, permit que dix religieuses, sous

[1] *Chronique franciscaine.*

le nom de Sœurs de Sainte-Marthe et aussi de Sainte-Claire, s'établissent dans l'hospice du mont Sion. Les Franciscains gardèrent le Cénacle pendant deux siècles, sous la direction du Père Custode portant le titre de gardien du mont Sion. Malgré la légitimité de leurs titres de possession et les bienfaits qu'ils répandaient autour d'eux, ils furent souvent persécutés et massacrés : on élève à plus de deux cents le nombre des religieux qui donnèrent leur vie pour la défense de ces sanctuaires. Déjà, pendant le douzième siècle, le bruit s'était répandu, parmi les juifs d'abord, puis parmi les musulmans, qu'une des salles basses du Cénacle renfermait le tombeau de David : les Turcs, sous le prétexte de vouloir l'honorer, inquiétèrent les religieux de toutes manières pour les chasser du mont Sion ; ils y parvinrent l'année 1558 en tuant presque tous les religieux, après avoir persuadé au sultan que leur couvent était une place forte menaçante pour la sécurité de la ville. Les juifs influents de Constantinople travaillaient depuis plusieurs années à faire expulser les religieux de ce sanctuaire comme ils l'avaient fait pour tant d'autres [1] : la main des juifs est partout quand il s'agit de nuire aux chrétiens. Sept ans après leur expulsion du mont Sion, les Franciscains achetèrent dans l'intérieur de la ville l'ancien couvent dit *De la Colonne*, qui avait appartenu aux Géorgiens et ils l'appelèrent couvent de Saint-Sauveur, du nom de l'ancienne église du mont Sion : ils l'habitent encore aujourd'hui. Le Cénacle fut changé en mosquée, tous les édifices de Sion furent livrés à des santons et à leurs femmes, et on interdit aux chrétiens d'en approcher. C'est encore l'état de choses actuel : l'établissement porte le nom de *Neby-Daoud* (Prophète-David).

Dans ces derniers temps, les gardiens de *Neby-Daoud* se sont un peu relâchés de leur sévérité et laissent visiter la salle haute ; elle est divisée en deux compartiments : l'un situé à l'est, au-dessus du tombeau de David, est surmonté d'une coupole : c'est le sanctuaire de la descente du Saint-Esprit ; l'autre est le Cénacle proprement dit : il a deux nefs séparées par des colonnes. Un escalier conduit dans l'étage inférieur, qui comprend la salle du Lavement des pieds et le

[1] Voyez Sepp, *Jerusalem und das heilige Land*, 1er *Band*, *Die Geistes Kirche auf Sion*.

sanctuaire du prétendu tombeau de David, si vénéré des musulmans. Nous en parlerons bientôt.

Le Cénacle sera un des premiers sanctuaires que devront restituer les Turcs quand il y aura en Europe des gouvernements capables de faire respecter les droits des catholiques.

La tradition qui rapporte que la sainte Vierge est morte sur le mont Sion est la plus probable et la plus acceptée. L'Écriture, qui nous a laissé ignorer une grande partie de sa vie, et qui ne nous montre la Mère du Sauveur que dans le recueillement de Nazareth, dans ses sollicitudes maternelles, fuyant en Égypte, recueillant dans son cœur les paroles de son Fils, ou pleurant sous la croix, pour apprendre aux femmes chrétiennes que leur vie est une vie d'humilité, de retraite et de douleur, ne nous donne aucun renseignement sur sa mort : « Il semble, dit un auteur, que Dieu ait voulu favoriser son humilité dans sa mort aussi bien que dans sa vie [1]. »

Deux opinions ont été émises sur le lieu de la mort de la sainte Vierge : les uns pensent qu'elle est morte à Éphèse, les autres à Jérusalem.

Les premiers s'appuient sur un passage d'une lettre écrite en 431 par les Pères du concile d'Éphèse au clergé et au peuple de Constantinople ; ce passage est ainsi conçu : *C'est pourquoi Nestorius....... étant venu dans la ville d'Éphèse, dans laquelle saint Jean et la Vierge Marie, Mère de Dieu.....* Cette phrase est inachevée ; on la complète le plus communément en ajoutant : *ont habité* [2].

On ne peut faire que des conjectures sur la lettre des Pères d'Éphèse; mais, en admettant même le sens le plus favorable, c'est-à-dire que la sainte Vierge a habité cette ville, cela ne prouve pas qu'elle y soit morte. Elle a vécu au moins quatorze ans après la mort de Jésus ; elle a donc pu facilement aller à Éphèse, puis retourner à

[1] Tillemont.

[2] Voici le texte original avec la version latine : Ὅθεν καὶ Νεστόριος... φθάσας ἐν Ἐφεσίων, ἔνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ θεοτόκος παρθένος ἡ ἁγία Μαρία, τοῦ συλλόγου τῶν ἁγίων πατέρων καὶ ἐπισκόπων ξενώσας ἑαυτόν... Quare et Nestorius... cum in Ephesiorum civitatem pervenisset, in qua Joannes theologus et Deipara Virgo sancta Maria (*aliqui subintelligunt :* aliquando habitaverunt; *alii :* ædes habent), a sanctorum Patrum et episcoporum cœtu seipsum abalienans... (*Conciliorum coll. reg.*, Par., 1644, fol. (t. V, p. 551).

Jérusalem, où tant de motifs devaient la retenir. Si cette ville était devenue chère aux chrétiens, à plus forte raison elle devait l'être à celle qui ne vivait plus que du souvenir de son Fils.

Il est certain d'ailleurs que saint Jean ne s'est établi à Éphèse qu'après l'année 66 de notre ère, et très-probablement la sainte Vierge ne vivait plus. Elle avait quinze ans à la naissance de notre Sauveur ; elle en aurait eu alors plus de quatre-vingts : et si elle est demeurée à Jérusalem jusqu'à cet âge, on peut croire qu'elle n'a plus quitté cette ville. L'opinion la plus suivie est qu'elle est morte à l'âge de soixante-douze ans.

On s'appuie encore sur les Actes du même concile, dans lesquels on voit que la cathédrale, où le concile était réuni, était dédiée à la sainte Vierge. Comme l'usage des premiers siècles était de bâtir des églises sous le nom d'un saint lorsqu'on avait ses reliques, ou sur le lieu où il avait souffert le martyre, on en a conclu que la sainte Vierge était morte à Éphèse.

Ce second motif n'est pas non plus concluant. Bien que l'usage de l'Église fût d'honorer spécialement les saints sur le lieu de leur triomphe, cet usage n'était pas aussi restreint qu'on semble le croire. Alors, comme aujourd'hui, on tâchait de se procurer les reliques des saints pour lesquels on avait une dévotion particulière; mais ils n'en étaient pas moins vénérés par tous les fidèles qui ne possédaient pas leurs reliques, et on leur dédiait des autels et des églises dans plusieurs villes à la fois.

C'est ce qui a eu lieu surtout pour la sainte Vierge; car nous voyons, aussitôt que les chrétiens eurent le libre exercice de leur culte, qu'ils érigèrent plusieurs églises sous l'invocation de la Mère de Dieu [1]. De plus, prétendre que les reliques de la sainte Vierge étaient à Éphèse (ce dont personne n'a jamais parlé), ce serait nier son assomption admise par toute l'Église.

Nous voyons au cinquième siècle Juvénal, évêque de Jérusalem,

[1] Outre celle d'Éphèse, qui portait le nom de la *Mère de Dieu*, et dans laquelle s'est réuni le concile de 431, nous savons que, vers le même temps, l'impératrice Pulchérie en fit bâtir deux à Constantinople, également sous la protection de la Mère de Dieu; que saint Sabas en fit bâtir une à Jérusalem et le pape Libère celle de Sainte-Marie-Majeure à Rome.

qui n'ignorait pas ce qui s'était passé au concile d'Éphèse, puisqu'il y assistait, répondre à l'impératrice Pulchérie et à l'empereur Marcien, qui lui demandaient des reliques de la sainte Vierge, que l'on montrait son tombeau à Gethsémani, mais qu'il était vide.

Polycrate, dans sa lettre au pape Victor, faisant l'énumération des priviléges de l'Église d'Éphèse, ne dit pas que la sainte Vierge y soit morte ; ce qu'il n'eût pas manqué de faire si on l'avait cru à cette époque.

Nous avons en outre les relations d'un grand nombre de voyageurs qui, à commencer au septième siècle, ont visité le lieu où mourut la sainte Vierge sur le mont Sion, et son tombeau dans la vallée de Josaphat, où on le montre encore aujourd'hui. C'est là la tradition la plus accréditée [1].

Les auteurs grecs admettent la même tradition. Celui qui est le plus explicite, c'est André, archevêque de Crète, qui vivait au septième et au huitième siècle. Il dit que la sainte Vierge demeurait sur le mont Sion, qu'on y montrait sa maison convertie en une église, qu'elle y mourut en présence des apôtres et des disciples, que son corps fut porté par les apôtres dans la vallée de Gethsémani, qu'il n'y éprouva point la corruption, qu'il ressuscita et monta au ciel, et que le tombeau de Marie est honoré par le concours des peuples [2].

Parmi tous les auteurs qui adoptent ce sentiment, si on en excepte Denys l'Aréopagite [3], dont les écrits ne sont pas d'une authenticité incontestable, il n'y en a aucun qui soit plus ancien ; de sorte que cette question laisse encore beaucoup à désirer. Cependant le sentiment de ceux qui placent le lieu de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem est le plus généralement suivi [4]. Ce qui lui donne le plus grand poids, c'est qu'il est aussi adopté par les liturgies des Églises orientales [5].

Ce serait donc sur le mont Sion, où s'était manifesté tant de fois

1 Villibald Odœpor., *apud Canis.*, c. II ; Adamna, *Itiner. de Locis sanctis*, p. 502. Consultez encore : Nicéphore, *Hist. ecclés.*, c. XLII. — Métaphraste, *De la Dormition de la sainte Vierge*. — Bede, *Des lieux saints*, c. III. — Saint Jean Damascène, *De la Dormition, etc.*

2 And. Cretens, *Orat. in dormit. B. M.*

3 Dionys. Areopagita, *De divinis nominibus*, l. I, c. III.

4 Voyez ci-après le passage relatif au *tombeau de la sainte Vierge*.

5 Voyez la *Dissertation de la Bible de Vence*, t. XV : *Act. des Apôt.*

l'amour de Jésus, que s'éteignit la vie temporelle de la sainte Vierge et qu'elle l'échangea contre une autre vie d'une éternelle félicité dans le sein de son Fils. Cette vie temporelle n'aurait pu résister aux douleurs incommensurables de la Passion, si elle n'eût été soutenue par des consolations plus incommensurables encore, par des consolations divines: c'est pour cela que Marie est si justement appelée *la Reine des martyrs*.

Mais la mort de la Mère de toute pureté ne pouvait pas ressembler à la mort du commun des hommes, qui est la suite du péché : Dieu devait dénouer les liens qui unissaient l'âme au corps de Marie; depuis la mort de son Fils, elle s'écriait sans cesse, comme l'Apôtre : « Je brûle du désir de voir se briser les liens de mon corps et d'être avec Jésus. » (Philipp., I, 23.) « Un jour que Marie, dit saint Cosmas Vestitor, soupirait plus ardemment que jamais après le bonheur de revoir son divin Fils, un ange éblouissant de clarté apparut soudain à ses regards. S'étant approché d'elle avec les marques d'un profond respect: « Je vous salue, dit-il, ô Vierge bénie ! le Seigneur « m'a député vers vous pour vous prévenir que le ciel vous sera bientôt ouvert; Jésus, votre Fils, vous attend [1]. » Saint Alphonse de Liguori remet alors dans la bouche de la Mère de Dieu ces paroles de l'humble Vierge de Nazareth : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole [2]. »

Ensuite Marie annonça sa mort aux personnes qui l'entouraient et les consola dans les termes les plus ineffables. Elle recommanda à saint Jean de donner tout ce qu'elle possédait, c'est-à-dire ses deux tuniques, aux deux vierges pauvres qui l'avaient affectueusement servie, et fit elle-même les préparatifs de ses funérailles ; puis elle remit son âme dans les mains du Seigneur.

Tous les apôtres, miraculeusement convoqués, et tous les fidèles qui habitaient Jérusalem étaient présents. Ils portèrent solennellement par les rues de la ville ses dépouilles sacrées vers le tombeau qui leur avait été préparé à Gethsémani. Cependant les Juifs, toujours possédés de haine, essayèrent d'enlever aux apôtres, qui la por-

[1] Apud Pelbart, *Stellar.*, l. X, part. 5, art. 1.
[2] Alph. de Lig., *Serm. I. de Assumpt.*, part. I.

taient cette arche sainte qui les faisait trembler encore. Mais les anges veillaient sur elle : ce trésor, déposé quelques moments dans la tombe, devait bientôt être mis en un lieu *où ni la rouille ni les vers ne pourraient l'atteindre et où il n'y a point de voleurs pour le déterrer et le dérober* [1].

L'endroit où l'on croit que les Juifs voulurent s'emparer du corps de la sainte Vierge, quand les apôtres le portaient dans la vallée de Josaphat, se trouve vers le penchant oriental du mont Sion, tout près de la caverne où saint Pierre pleura son péché : on y avait construit une chapelle, qui n'existe plus. Sur le mont Sion, plus que partout ailleurs, il n'y a que des ruines ; mais elles sont chères aux chrétiens : « O Dieu ! vos serviteurs chérissent encore les pierres de Sion, ils pleurent sur sa poussière. » (Ps. CI, 15.) Ceux qui habitent aujourd'hui la sainte montagne sont des étrangers qui ignorent votre nom. « C'est vous, ô Dieu, qu'il convient de louer dans Sion ; et c'est à vous que l'on doit rendre des vœux. » (Ps. LXIV, 2.)

L'église du mont Sion a porté encore le nom d'église des *Saints-Apôtres* et aussi de *Galilée du mont Sion.*

On y a montré, à des époques différentes, la Colonne de la flagellation, la Couronne d'épines, la sainte Lance, la Table qui avait servi à la sainte Cène, le Bassin du lavement des pieds, le Calice dont les apôtres se sont servis pour la sainte messe après la résurrection, une pierre du mont Sinaï, les pierres avec lesquelles on avait lapidé saint Étienne, la Corne avec laquelle David et les autres rois ont été sacrés, etc.

Nous avons vu que l'ensemble des édifices groupés autour du Cénacle porte aujourd'hui le nom de Neby-Daoud, à cause de la croyance que ces édifices abritent le tombeau du Roi-Prophète.

Il est dit au troisième livre des Rois (II, 10) que David s'endormit avec ses pères et qu'il fut enseveli dans la ville de David ; de même que Salomon fut enseveli avec lui. (III Rois, XI, 43.) Salomon avait fait faire à son père un tombeau d'une grande magnificence. L'historien Josèphe, en parlant des richesses que Salomon y avait fait déposer, dit que, treize cents ans après, Antiochus ayant assiégé Jéru-

1 Voyez *Histoire de la très-sainte Vierge*, par C.-H.-T. Jamar, XX, p. 375 et suiv.

salem, et Hircan, le grand sacrificateur, voulant l'obliger par de l'argent à lever le siége, fit ouvrir ce tombeau et en tira trois mille talents [1], dont il donna une partie à ce prince. Et longtemps après, le roi Hérode tira des ornements d'une grande valeur d'un autre endroit de ce sépulcre où ces trésors étaient cachés, sans que néanmoins on ait touché aux cercueils dans lesquels les cendres des rois sont enfermées, *parce qu'ils ont été cachés sous terre avec tant d'art qu'on ne les a pu trouver.*

Hérode, dit Josèphe, ayant appris que le grand prêtre Hircan avait trouvé de grandes sommes d'argent dans ce tombeau, y descendit de nuit avec quelques amis pour que le peuple ne le sût pas. Il n'y trouva pas les trésors qu'il cherchait, mais une quantité de riches ornements. Ayant pénétré plus avant et jusqu'aux chambres qui renfermaient les corps de David et de Salomon, il perdit deux de ses satellites par des feux qui éclatèrent tout à coup contre ces téméraires. Hérode, effrayé, se retira, et, pour expier son crime, il fit construire un monument en marbre blanc à l'entrée du sépulcre [2].

Ces feux qui éclatèrent à l'approche des porteurs de flambeaux d'Hérode étaient sans doute l'effet d'une explosion de gaz hydrogène carboné qui s'était produit dans ces souterrains si longtemps fermés.

Selon les traditions rabbiniques du Talmud, Alexandre le Grand, après avoir offert des sacrifices à Dieu dans le Temple, est venu aussi vénérer le tombeau de David.

L'emplacement de ce tombeau était connu au commencement de notre ère, puisque saint Pierre, parlant aux Juifs le jour de la Pentecôte sur cette même montagne de Sion, put leur dire : « David a été enseveli et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour. » (Actes, II, 29.) Dion Cassius raconte qu'une partie du sépulcre de Salomon est tombée d'elle-même du temps d'Adrien [3]. Saint Jérôme nous fait voir que ce tombeau était fréquenté par les chrétiens de son temps, puisqu'il fait dire à sainte Paule et à sa fille : « Quand est-ce qu'il nous sera donné d'entrer dans le tombeau du Sauveur et de prier dans le mausolée de David [4] ? »

1 Josèphe, *Antiq.*, l. VII, dernier chapitre, et l. XVI, c. XI.
2 Josèphe, *Antiquités*, l. XVI, c. XI.
3 Dio Cassius, *In Adriani vit.*
4 Hieron., *Epist. ad Marcellam.*

Cependant la tradition a varié : on croyait alors que ce tombeau se trouvait à Bethléem, aussi appelée la *ville de David*, ou dans les environs. A la fin du onzième siècle, Raimond d'Agiles l'à replacé sur le mont Sion [1]. Mais alors, et même encore au commencement du douzième siècle, comme nous le verrons bientôt par le récit de l'hégoumène Daniel, on ne montrait aucun monument comme étant le mausolée de David.

Benjamin de Tudèle, qui écrivait en 1173, rapporte qu'environ quinze ans avant son arrivée en Palestine, un mur du mont Sion étant tombé, les prêtres envoyèrent des ouvriers pour le réparer. Un jour, deux d'entre eux étant demeurés après les autres, levèrent une pierre qui leur donna entrée dans un souterrain. Ils y trouvèrent un palais soutenu de colonnes de marbre et incrusté d'or et d'argent. A l'entrée il y avait une table, et sur cette table une couronne et un sceptre d'or ; il y avait aussi des urnes, mais ils ne purent voir ce qu'elles contenaient. Ayant voulu pénétrer plus avant, ils furent renversés par un tourbillon, et demeurèrent sans sentiment jusqu'au soir ; alors ils ouïrent une voix qui leur dit de se lever et de s'en aller. Ces ouvriers racontèrent toute cette histoire au patriarche ; on voulut les faire retourner dans le même lieu, mais ils s'y refusèrent, disant que cela déplairait à Dieu. Sur quoi le patriarche ordonna que l'entrée fût fermée et cachée à tous les regards [2].

Ce récit fabuleux paraît être calqué sur l'histoire d'Hérode, car il n'est guère probable qu'au douzième siècle il y ait encore eu un sceptre et une couronne d'or dans ce tombeau.

Les choses restèrent ainsi pendant toute la durée du royaume des Francs. Plus tard les historiens font souvent mention des tombeaux des rois de Juda situés sur le mont Sion ; mais nul ne pouvait en approcher à cause des ruines des édifices [3]. D'ailleurs, dès les temps les plus anciens, une église avait été construite sur cet emplacement ; plusieurs fois démolie, elle fut toujours rebâtie selon que les

[1] Raimond d'Agiles, *Hist. de Jérusalem*, 174.

[2] *Itinerarium Benjaminis Tud.*

[3] *Item tetigi ibi locum sepulchri David et ibi est cripta ubi fuerunt sepulchra Juda ad quæ propter ruinas ædificiorum accessus haberi non potest.* Francisci Pepini *tractatus de locis Terræ Sanctæ*, ann. 1320.

circonstances le permettaient ; mais les architectes chrétiens n'avaient en vue que la conservation et la glorification des souvenirs évangéliques.

Lorsque je visitai le mont Sion pour la première fois, je demandai aux Turcs qui m'accompagnaient s'il n'était pas permis de descendre dans le sépulcre de David. Ils me répondirent que cela n'était permis à personne, pas même aux mahométans ; qu'il est toujours fermé ; qu'on n'enlève la pierre qui en bouche l'entrée qu'une fois par an, pour jeter dans le sépulcre les présents que le sultan envoie de Constantinople, et qui consistent ordinairement en tapis richement brodés ; qu'ordinairement il n'en envoie qu'un ou deux, mais que cette année il en avait envoyé six magnifiques ; qu'il arrive toujours de grands malheurs à ceux qui en approchent ; qu'un ouvrier trop curieux, qui travaillait à des réparations extérieures, il y a peu d'années, ayant enlevé la pierre pour regarder ce qu'il y avait dessous, était devenu aveugle.

Ce sont là les renseignements que j'ai pu obtenir, ou plutôt les contes qui m'ont été faits lors de mon premier voyage. Il est facile de voir que c'est l'ancienne tradition des satellites d'Hérode qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui. C'est sans doute pour imiter Salomon que le sultan envoie de riches présents au tombeau de David.

A mon second voyage, j'ai obtenu la rare faveur de visiter à mon aise le monument vénéré par les musulmans et l'étage inférieur du Cénacle ; je puis maintenant ajouter ce qui suit.

J'ai visité le tombeau de David le 1er avril 1855. Il était trois heures après midi ; Kiamil-pacha et les principaux cheiks nous attendaient dans une petite cour dont l'entrée est à gauche de la grande porte. Nous descendîmes immédiatement par un escalier qui n'a que six ou huit marches, dans des chambres basses et voûtées, qui constituent l'étage inférieur de l'ancienne église de Saint-Sauveur, sous lequel cependant doit encore se trouver la crypte proprement dite dont parle Fabri, vers la fin du quinzième siècle[1]. Après avoir passé le vestibule, on arrive dans cette église inférieure (*ecclesiam super*

[1] *Habuit tria interstitia consecrata, scil. cryptam sub terra, ecclesiam super terram, et supra ecclesiam aliud ornatum tabernaculum.* Fratris Felicis Fabri *Evagatorium in Terræ Sanctæ, Arabiæ et Ægypti Peregrinationem* (1480-1483).

terram), qui est divisée d'abord en deux parties dans le sens de la longueur par deux piliers assez massifs. Une grille en fer coupe transversalement tout cet espace : la partie méridionale est encore subdivisée en deux par une autre grille qui s'appuie à angle droit sur la première. On entre dans la chambre qui est à droite en franchissant la première grille et on se trouve dans la salle du Lavement des pieds : c'est dans cette pièce qu'on a placé le *mîhrab* ou la niche de prières des musulmans. La chambre à gauche est remplie presque tout entière par le tombeau de David. Lorsque nous fûmes arrivés à la porte, il s'éleva deux difficultés : la première fut celle des indispensables pantoufles ; le cheik la trancha fort judicieusement en disant que, puisque nous avions pénétré jusque dans ce sanctuaire avec notre chaussure, nous pouvions aussi y rester ; la seconde était plus grave encore : il s'agissait de savoir si on nous laisserait pénétrer dans la chambre du tombeau. Le lieu où nous nous trouvions était assez obscur, la chambre voisine l'était plus encore : on ne voyait, à travers le grossier grillage qui nous en séparait, qu'un bout de tapis, qui ne pouvait satisfaire notre curiosité. Kiamil-pacha fit observer au cheik que c'était pour *voir* le tombeau que nous étions venus. Le cheik alors fit chercher les clefs, et il nous ouvrit la porte de fort bonne grâce. Kiamil-pacha se prosterna un moment, avec plus de respect que beaucoup de nos pachas n'ont l'habitude de le faire devant le Saint des saints, puis il porta à la bouche et au front les franges du tapis qui recouvrait le tombeau, et nous laissa tout examiner à loisir.

Nous avions devant nous un sarcophage d'environ sept pieds de hauteur et du double de longueur. Il est couvert de sept tapis fort riches. Le tapis supérieur est en soie bleue, avec des raies larges plus foncées ; il est tout parsemé de textes du Coran. Au milieu du sarcophage, il y a une pièce d'étoffe carrée richement brodée et à franges d'or : elle porte aussi des textes du Coran, dont les lettres sont brodées en or. Tout cela a été donné par le sultan Abdul-Medjid. Le second tapis est bleu clair, avec des fleurs brodées en argent. Les autres sont usés et moins riches. Au plafond est suspendu un baldaquin en soie, rayé en blanc et en bleu. Le cheik qui m'accompagnait relevait les coins des tapis pour que je pusse toucher le sarcophage ; mais je ne sentais que la toile qui l'enveloppe à plu-

sieurs doubles, et je ne pouvais que difficilement juger de la forme et de la matière du tombeau. Le cheik, remarquant que je n'étais pas encore satisfait, y mit du bon vouloir et souleva toutes les couvertures. Je vis donc à nu toute la partie de devant du sarcophage, qui me parut être en marbre grisâtre non poli. Au milieu, il y a un médaillon en marbre de couleur plus foncée : je demandai ce que cela signifiait ; le cheik répondit qu'il marquait la place du nombril du prophète.

Je fis l'inspection des murs. Ils sont couverts de carreaux en faïence de couleur blanche avec des dessins bleus. Des lampes en cuivre sont placées çà et là autour du tombeau. Près de la porte, à gauche en sortant, on voit suspendue au mur une chaîne dont les anneaux sont oblongs ; mon cheik me dit que c'est un modèle de chaîne fait par David lui-même.

C'est là tout ce que j'ai pu remarquer dans ce local étroit et obscur en m'aidant souvent d'une bougie ; mais certainement rien n'y rappelle l'antiquité : aucun feu ne sortit de terre pour punir ma témérité, je conservai ma vue intacte, et il ne m'arriva aucun autre malheur, que je sache. Aussi n'est-ce là nullement *le caveau caché sous terre avec tant d'art que ni Hircan ni Hérode* ne purent trouver. Quant au monument, il atteste lui-même qu'il n'est qu'une grossière mystification : probablement il a été fabriqué et mis en place après l'expulsion des Franciscains. Au commencement du douzième siècle, il n'y avait pas de sarcophage en ce lieu. Voici la description qu'en a donnée l'hégoumène russe Daniel, qui l'a visité en l'année 1113. Après avoir décrit l'église supérieure, où a eu lieu l'institution de l'Eucharistie et la descente du Saint-Esprit, il ajoute : « Dans la même église, à l'étage inférieur tout à fait de plain-pied, du côté du sud, se trouve une chambre où le Christ, après sa résurrection, apparut au milieu de ses disciples, les portes étant fermées, et leur dit : *La paix soit avec vous !* et où, au huitième jour, il rendit Thomas fidèle. On y montre une pierre sacrée apportée, comme on dit, du mont Sinaï par un ange. De l'autre côté de l'église, à l'occident, est une autre chambre située pareillement de plain-pied ; c'est là que se termina la vie de la sainte Vierge. Tous ces événements ont eu lieu dans la maison de saint Jean l'Évangéliste [1]. » La ville sainte était

[1] *Pèlerinage en Terre Sainte de l'hégoumène russe Daniel, au commencement du* XII[e] *siècle*, traduit par Abraham de Noroff, p. 65.

alors au pouvoir des croisés, l'hégoumène Daniel avait toute liberté d'explorer le Cénacle dans toutes ses parties, et il ne dit rien du tombeau de David.

Trente-huit ans après le départ des Franciscains, il y avait un sarcophage dont Bernardino Amico a donné les dimensions : elles sont bien différentes de celles du sarcophage actuel [1]. Le récit de Benjamin de Tudèle, malgré ses invraisemblances, fait voir que de son temps aussi on croyait à l'existence d'un souterrain autre que l'église inférieure dans laquelle nous nous trouvons. On assure que les Turcs qui sont de bonne foi conviennent eux-mêmes que ce n'est pas là le véritable tombeau de David, qu'il est dans un caveau au-dessous de ce mausolée, où, par respect, jamais homme ne peut pénétrer [2].

Une Américaine, Mlle Barclay, qui est aussi entrée dans cette enceinte, raconte qu'elle a vu au fond de la salle une petite porte fermée que son guide lui dit s'ouvrir sur un escalier descendant dans une cave [3]. J'avais oublié le passage de F. Fabri cité plus haut, et je n'ai pas vérifié le fait. En 1807, le juif espagnol Domingo Badia, qui a pénétré dans cette enceinte sous le nom d'Ali Bey, parle d'une porte conduisant dans un caveau inférieur; elle était alors masquée par un tapis en velours noir brodé en argent : deux grands chandeliers en argent étaient placés de chaque côté. Je n'ai rien vu de pareil, ce qui me fait croire qu'on les avait enlevés pour ce jour-là; car ils y étaient exactement comme le décrit Badia, le jour (15 mai 1859) où le grand-duc Constantin de Russie visita ce monument.

Un Franciscain, Electus Zwinner, qui a été commissaire de Terre Sainte et gardien de Bethléem, a publié en 1661 un ouvrage fort curieux dans lequel se trouve un plan de cette église. Il place le tombeau de Salomon, avec celui de David, dans l'enceinte mention-

1 Bernardino Amico de Gallipoli a été président du Saint-Sépulcre en 1596. Dans son ouvrage intitulé : *Trattato delle Piante ad Immagini dei Sacri Edifizi di Terra Santa*, il dit que le sépulcre de David, qu'on voyait dans cette chapelle, était fait à la ressemblance de celui de Godefroi de Bouillon sous le Calvaire, qu'il était long de neuf palmes et large de cinq (cap. XIV). Il donne le plan de cette église.

2 Voyez le *Guide-Indicateur des sanctuaires*, par le frère Lievin de Hamme. p. 131.

3 Barclay, *City of the Great king*, p. 212, cité par le comte M. de Vogüé, *Les Églises de Terre Sainte*, p. 328.

née plus haut, au-dessous de la chapelle de la descente du Saint-Esprit; la salle du Lavement des pieds est reléguée à l'extrémité opposée, et la grande pièce à deux colonnes est désignée comme étant le lieu de la sainte Cène : c'est au fond de cette pièce qu'il met l'escalier conduisant dans le souterrain [1].

Ces variantes, assurément, ne peuvent étonner personne : cette église, tant de fois démolie de fond en comble et rebâtie à de grands intervalles, sous des dénominations différentes, et souvent peu favorables, ne pouvait guère conserver sa forme et ses dimensions primitives.

La chambre du mihrab à côté est médiocrement éclairée, mesquinement ornée de quelques lampes et d'œufs d'autruche suspendus au plafond ; dans la niche de prières, il y avait deux vases en fer-blanc ; tout le pavé est couvert de nattes. Le reste de la salle est vide et dénué de tout ornement.

Pour conserver quelque crédit à ce tombeau, les musulmans font bien de le soustraire à tous les regards.

On ne saurait contester raisonnablement que David, Salomon et leurs successeurs n'aient été ensevelis dans la ville de David, *sur le mont Sion*. Achaz seulement fut enseveli dans la ville de Jérusalem, mais non dans le tombeau de ses pères, à cause de son impiété. (II Paral., xxviii, 27.) Les rois qui moururent de maladies impures, comme Joram, Joas et Osias, furent enterrés dans la ville de David, mais non dans le sépulcre des rois. Plusieurs passages de l'Écriture établissent ce fait d'une manière péremptoire, comme ceux-ci : *Néanmoins David prit la forteresse de Sion, qui est la ville de David.* (II Rois, v, 7.) *Et Salomon s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli en la ville de David, son père.* (III Rois, xi, 43.)

Une des preuves les plus évidentes que le lieu de sépulture de David est là où l'opinion générale l'a toujours placé se trouve dans le livre de Néhémie (iii, 15 et 16), où il est dit que Néhémie, fils d'Azboc, continuant les murailles de la ville après Sellum, qui avait refait les murs de la piscine de Siloé et la porte de la Fontaine, bâtit *jusque vis-à-vis des tombeaux de David, jusqu'à la piscine qui avait été bâtie avec grand travail, et jusqu'à la maison des forts.* Or, tout cela se trouve de ce côté de la ville.

[1] *Blumen-Buch, Des Heiligen Landes Palestinæ.* München, 1661.

Il me semble que ces textes ne laissent de place à aucun doute.

On a découvert récemment sur le penchant sud-ouest de Sion, dans le cimetière américain, un escalier bien conservé, entièrement taillé dans le roc et appliqué à l'escarpe de l'enceinte primitive du mont Sion : c'est un reste incontestable de l'époque jébuséenne, de même qu'un fossé également taillé dans le roc. Des travaux ayant été entrepris à travers les jardins du patriarcat arménien, sous des décombres de cinquante pieds d'épaisseur, on découvrit encore un escalier taillé dans le roc, qu'on ne put suivre jusqu'au bout. Dans la partie orientale de Sion, dans le quartier des Juifs, sous la synagogue des Juifs portugais et sous l'école anglicane, on trouva aussi les traces de substructions antiques. Quelques-uns de ces escaliers conduisaient vraisemblablement à la piscine de Siloé et se rapportent à ce que dit Néhémie (III, 15) : « Sellum refit les murailles de la piscine de Siloé le long du Jardin du roi, jusqu'aux degrés par où l'on descend de la ville de David. » (Voir aussi Néhémie, XII, 37.)

Il est probable que l'ancien quartier de la ville, appelé *Bethso* par Josèphe, se trouvait à l'angle sud-ouest du mont Sion, en face de la citadelle de Bethour, qui est située de l'autre côté de la vallée, sur le mont du Mauvais Conseil.

La partie du mont Sion que nous venons de parcourir a déjà été retranchée de la ville par Adrien, comme nous l'apprennent les témoins oculaires Eusèbe et saint Cyrille [1]; par conséquent ce que l'on raconte de l'architecte génois chargé de la reconstruction des murs de Jérusalem par Soliman Ier, qui aurait laissé hors de l'enceinte ce point important dans l'espérance qu'un jour les chrétiens pourraient par là s'emparer de la ville, est dénué de fondement.

Rentrons maintenant dans la ville par la porte de Sion. Nous trouverons vis-à-vis du quartier des Juifs et au pied des murailles une quantité de misérables cabanes informes en pierres, recouvertes avec de la terre et des branches d'arbres : ce sont les *huttes des lépreux*, appelées par les Arabes *Biût-el-Masakin*, demeures des malheureux. Elles sont aujourd'hui habitées par vingt à trente de ces infortunés, hommes, femmes et enfants. Ils sont tous musulmans; quelquefois il y a aussi des chrétiens. Ils vivent d'aumônes.

[1] Eusebius, *Præparat. evangel.*, lib. VIII, cap. v. — Cyrillus, *Catech.*, 16, § 9.

Sous la domination chrétienne, les habitations des lépreux étaient hors de la ville, entre la porte de Jaffa et celle de Damas. L'impératrice Eudoxie leur fit construire une maison dans laquelle furent admis quatre cents lépreux.

La lèpre, que plusieurs peuples de l'Asie appellent *Paparoga* (maladie du péché), s'est toujours conservée en Orient, et on trouve des *léproseries* jusque dans les environs de Constantinople, dans le cimetière de Scutari.

Chez les Indous, chez les Perses et chez les Égyptiens, comme chez les Hébreux, il existait des lois sévères qui interdisaient aux lépreux l'approche des personnes saines ; ils demeuraient hors des villes et dans des lieux inhabités. Les rois comme les autres étaient sequestrés de la sorte.

Les personnes attaquées de cette maladie se réunissaient et formaient de petites sociétés ; nous en trouvons plusieurs exemples dans l'Écriture [1]. Autrefois cette maladie était fréquente aussi en Europe ; les uns l'attribuaient aux Juifs, et d'autres aux voyages qu'on faisait en Palestine pendant les croisades : elle se communique avec facilité. Les lépreux s'appelaient *ladres ;* Matthieu Pàris dit que de son temps il y avait en Europe dix-neuf mille ladreries. Nous apprenons par le testament de Louis VIII qu'il y avait alors, en 1226, deux mille léproseries dans le seul royaume de France. Saint Lazare est le patron des lépreux : de là vient qu'on a donné aussi le nom de lazaret aux asiles réservés aux lépreux qui venaient de l'Orient. Plus tard, on a étendu cette dénomination à tous les établissements sanitaires, surtout à ceux où l'on fait quarantaine quand on revient d'Orient ou de pays infectés de maladies contagieuses.

La lèpre affecte surtout la peau, qui devient calleuse, ou se couvre d'ulcères rongeants, quelquefois blancs comme la neige : Marie, sœur de Moïse, ayant été frappée par le Seigneur, *parut aussitôt toute blanche de lèpre comme de la neige.* (Nomb., XII, 10.) Les yeux des lépreux sont enflammés, leur voix est rauque, leur visage chargé de boutons, leurs pieds sont considérablement enflés. Cette hideuse maladie ronge l'homme à l'extérieur en lui laissant toutes

[1] IV Rois, VII, 3, 8 ; Luc, XVII, 12.

ses facultés, de sorte qu'il est témoin de sa propre décomposition [1].

Ici encore nous voyons combien la législation mosaïque était salutaire au peuple juif : la lèpre, qui est endémique en Palestine, a sans doute été un des motifs qui ont fait proscrire la viande de porc. La médecine, aujourd'hui encore, interdit aux personnes affectées de quelque maladie de peau l'usage de cette viande, qui donne une prédisposition à ces maladies et les envenime. C'est en Chine, dans la Tartarie et au Japon, les seuls pays de l'Asie où l'on mange de la viande de porc, que cette maladie fait le plus de ravages.

Nous voyons dans le Lévitique que la lèpre s'attachait aux maisons : « Si le prêtre voit dans les murs de la maison des enfoncements jaunâtres ou rougeâtres dont l'aspect soit plus bas que le reste de la muraille, il sortira hors de la porte de la maison, et la fermera. » (Lévit., XIV, 37, 38.) Lorsque la lèpre ne disparaissait pas, la maison devait être détruite avec tous les objets qu'elle renfermait.

Lorsqu'un prêtre purifiait quelqu'un de la lèpre, il employait le sang d'un passereau, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope.

Dieu avait déjà ordonné aux Israélites de faire les aspersions du sang de l'agneau pascal avec un bouquet d'hysope pour les préserver de l'ange exterminateur. (Exod., XII, 22.) C'est parce que cette plante était employée pour les purifications qu'aux jours de pénitence nous disons à Dieu avec le Psalmiste : « Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié [2]. » (Psal. LI, 7.) Les médecins païens, pour guérir la lèpre, ordonnaient des bains dans du sang d'enfant [3]. Les livres des rabbins racontent aussi que Pharaon s'est baigné dans le sang des enfants innocents pour guérir sa lèpre. Les enchanteurs de Pharaon, pour une autre maladie, prescrivirent le même remède : ils ordonnèrent que chaque jour on immolerait cent cinquante enfants des Israélites, et que le matin et le soir le roi se baignerait dans leur sang [4]. Ne serait-ce pas là l'origine du crime

[1] Voir sur ce sujet Michaëlis, *Mosaishes Recht*, t. IV, § 208 et suiv. ; Jahn, *Archéologie*, t. I, IIe part., p. 355 et suiv.

[2] Cette plante s'appelle en hébreu *ésobh*, en latin *origanum creticum*, en français *origan ;* elle est de la famille des labiées. Des voyageurs l'ont trouvée sur la montagne des Oliviers et entre Ramla et Jaffa.

[3] *Brev. Rom.*, in festo S. Silvestri, lect. IV.

[4] *Midrasch rabba I.*

que plus tard on a si souvent reproché aux Juifs, celui de se servir en certaines occasions du sang des enfants chrétiens?

On croit avoir découvert récemment un spécifique pour guérir la lèpre ; cette découverte est due au docteur Boileau, de l'île Maurice. La plante à laquelle il attribue la propriété de guérir cette maladie, considérée jusqu'ici comme incurable, est connue en Amérique sous le nom de *cinchinchully :* c'est l'*hydrocotyle asiatica* des botanistes.

Nous voilà dans le populeux quartier des Juifs, *Hareth-el-Jahûd.*

Dans toute la Palestine, il n'y a plus aujourd'hui que huit à dix mille Juifs, qui vivent presque tous à Jérusalem [1]. Ils sont entassés dans la partie orientale du mont Sion, sur un espace beaucoup trop resserré pour leur nombre : on a calculé que si, dans les autres quartiers de la ville, la population était agglomérée comme dans celui des Juifs, il y aurait à Jérusalem plus de cent mille habitants. Ils ne descendent pas de familles depuis longtemps établies dans le pays : les familles s'éteignent bien vite et deviennent souvent la proie de la saleté et des maladies contagieuses. Les Juifs de Jérusalem sont tous étrangers ; plusieurs n'y viennent que dans un âge avancé, pour mourir dans la terre de leurs pères et être ensevelis dans la vallée de Josaphat. La plupart sont pauvres et ne vivent que du produit des quêtes qu'on fait pour eux en Europe chez leurs coreligionnaires.

On m'a dit cependant qu'il ne faut pas s'en rapporter à cet extérieur de misère qu'on remarque dans le quartier des Juifs : car plusieurs familles doivent être fort à leur aise ; mais elles sont obligées de cacher leurs richesses pour ne pas exciter l'avidité de leurs oppresseurs. Ce motif peut avoir quelque valeur ici ; mais, dans les

[1] D'après le docteur Schutz, ils sont partagés comme suit :

Jérusalem.	7,120
Hébron.	400
Saphed.	400
Tibériade.	300
Naplouse.	150
Schavram.	75
Total. . . .	8,435

Dans la seule ville de Vienne il y a dix fois plus de Juifs que dans toute la Palestine.

autres pays où ils n'ont rien à craindre, leur saleté est tout aussi proverbiale. Lorsqu'en 1836 on rebâtit la grande synagogue de Sion, on trouva de l'or qui avait été caché dans plusieurs petites maisons enfouies sous les décombres. Un palestinologue compétent raconte ce qui est arrivé au Juif Montefiore au milieu de ses pauvres coreligionnaires. Après leur avoir distribué de riches aumônes, il se trouva lui-même dans l'embarras; alors ces mendiants vinrent lui offrir tout l'argent dont il pourrait avoir besoin, pourvu qu'il en payât les intérêts. Ce même écrivain a perdu toutes ses illusions touchant la pauvreté des Juifs de Jérusalem en ne les entendant parler dans les rues de la ville sainte que d'agiotage et des fonds publics de tous les États de l'Europe, bien que quelques-uns d'entre eux ne sussent pas au juste si cette Europe ne se trouve pas dans la lune [1].

Ici chacun vit de sa croyance. Il n'y a ni trafic, ni industrie, ni commerce à Jérusalem : les hommes y sont morts comme les monuments; il n'y a que des ruines et des sépulcres; et les rares habitants qui se promènent silencieux dans ces débris ne sont eux-mêmes que les restes de tous les peuples qui ont passé sur cette terre marquée du sceau de la réprobation.

On ne comprend pas l'aveuglement des Juifs en face de la Bible, dont tous les mots sacrés sont pour eux une éclatante condamnation; mais, en face de Jérusalem, en face de cette nation éteinte, de cette terre frappée de stérilité, après cette captivité de dix-huit siècles, attendre encore la venue d'un Messie sorti de la tribu de Juda, de la race royale de David, c'est un aveuglement si incompréhensible, que, parmi tous les prodiges qu'on voit sur cette terre de miracles, c'est un des plus frappants, et qui durera, comme celui de la dispersion et de la conservation de ce peuple, jusqu'à la fin des siècles. « Ils attendent toujours, dit saint Paul, le Messie, qui ne paraîtra qu'au jour du jugement pour les juger, et pour lever le voile qui est sur leur cœur. » (II Cor., III, 14, 15.)

Les païens eux-mêmes, qui ont été les ministres des célestes vengeances, ont recherché avec soin les descendants de David pour les faire périr, et ôter aux Juifs le dernier espoir de voir s'élever, dans

[1] Dr Sepp. *Jerusalem und das heilige Land.* 1er B.

cette famille royale, le Messie qui devait apporter la consolation et rendre l'indépendance à la malheureuse race de Jacob [1].

Tout en déplorant l'aveuglement de la plus coupable des nations, qui doit expier son crime jusqu'à la fin des temps, j'avoue qu'on éprouve un vif sentiment de compassion et de douleur à la vue de ces débris d'Israël, échappés au glaive et au mépris de tous les peuples, qui viennent pleurer sur les ruines de leur patrie et chercher un lieu de sépulture parmi les tombeaux de leurs ancêtres. En voyant quelques Juifs faire leur prière tournés vers ce lieu où s'élevait le sanctuaire du Très-Haut, et dont ils n'osent plus approcher, je me suis senti profondément ému, et c'est avec les larmes aux yeux que j'ai demandé au Seigneur d'avoir pitié de ces enfants égarés, qui l'invoquent du fond de l'abîme de leur endurcissement.

De combien d'amour le Seigneur avait environné ce peuple ! Que de prodiges, que d'avertissements et de bienfaits ont précédé son châtiment et sa ruine ! « Parcourez les rues de Jérusalem, avait dit le prophète, et voyez, et considérez ; et cherchez dans ses places publiques si vous trouverez *un* homme, un seul, qui accomplisse la justice et recherche la vérité, *et je pardonnerai à toute la ville*..... Seigneur, vous les avez frappés, et ils n'ont point eu de douleur ; vous les avez brisés, et ils ont refusé de recevoir la correction ; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont pas voulu revenir à vous. » (Jérém., v, 1, 3.)

Dieu est juste, et ses menaces ne sont pas vaines.

Quand on compare les gémissements que les Israélites répandaient près des fleuves de Babylone, et ceux qu'ils font entendre depuis qu'ils ont fait mourir le Fils de Dieu, on trouve dans les uns le repentir sincère et la confiance dans la miséricorde du Seigneur, et dans les autres les sombres accents du désespoir. « O Sion ! s'écrie un de leurs plus célèbres poëtes [2], quand je pleure ta chute, c'est le

[1] Voyez Munk, *Palestine*, p. 604 ; Suétone, *Domitianus*, c. XII ; Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VIII, c. XII et XIX.

[2] Rabbi Jehouda Hallévi, Juif espagnol, qui fit le voyage de la Palestine vers 1140, et qui composa plusieurs poésies empreintes, comme le remarque M. Munk lui-même, qui donne la traduction de son élégie sur Sion, de la sombre mélancolie des prières hébraïques de cette époque. L'original hébreu se trouve dans le Recueil d'élégies à l'usage des synagogues des rites allemand et polonais, pour l'anniversaire de la destruction de Jérusalem. (Voir Munk, *Palestine*, p. 627.)

cri lugubre du chacal; mais, quand je rêve le retour de la captivité, ce sont les accents de la harpe qui jadis accompagnaient tes chants divins... Pourquoi mon âme ne peut-elle planer sur les lieux où la divinité se révélait à tes prophètes ? Donne-moi des ailes, et je porterai sur tes ruines les débris de mon cœur; j'embrasserai tes pierres muettes, et mon front touchera ta sainte poussière... Qu'il me serait doux de marcher nu-pieds sur les ruines de ton sanctuaire, à l'endroit où la terre s'ouvrit pour recevoir dans son sein l'arche d'alliance et ses chérubins ! J'arracherais de ma tête cette vaine parure, et je maudirais le destin qui a jeté tes pieux adorateurs sur une terre profane. Comment pourrais-je m'abandonner aux jouissances de cette vie, quand je vois des chiens entraîner tes lionceaux ? Mes yeux fuient la lumière du jour, qui me fait voir des corbeaux enlevant dans les airs les cadavres de tes aigles. — Arrête-toi, coupe de souffrances ! laisse-moi un seul moment de repos ; car déjà toutes mes veines sont remplies de tes amertumes. Un seul moment, que je pense à Ohola (Samarie) [1], et puis j'achèverai ton amer breuvage; encore un court souvenir d'Oholiba (Jérusalem), et puis je te viderai jusqu'à la lie. »

On a parlé souvent de la restauration du royaume de David par les fils d'Israël ; on voudrait renvoyer en Palestine tous les Juifs disséminés par le monde. Il y a deux choses dans cette pensée : une impiété et une folie. Qu'on veuille se débarrasser des Juifs, que l'on considère comme la lèpre de l'Occident, c'est un désir qui s'est déjà souvent manifesté, et ce moyen serait plus humain que celui qui a été presque toujours employé ; mais prétendre faire mentir les oracles divins, ce serait continuer l'œuvre de Julien, et la montagne du temple est là pour nous dire quel en serait le succès. Au surplus, on ne rétablira pas le royaume des Juifs malgré eux : aujourd'hui, en Palestine, il n'y a pas de fortune à faire, ils n'y retourneront pas. Il est à remarquer que déjà après la captivité de Babylone, malgré l'autorisation de rentrer dans leur patrie, accordée par Cyrus aux exilés, *ce ne fut*, pour me servir d'une expression des docteurs juifs eux-mêmes, *que le son qui retourna à Jérusalem, tandis que la farine*

[1] Ezech., XXIII, 4.

du peuple resta à Babylone [1]. Toutes les familles les plus considérables, la plupart des hommes de distinction, les gens riches, éclairés, qui avaient retrouvé sur les bords de l'Euphrate *les marmites pleines de viande* de l'Égypte, laissèrent à d'autres le soin de rétablir le royaume d'Israël et de relever le temple du vrai Dieu. Les Juifs savent retrouver partout les marmites de l'Égypte. Ils se sont emparés des journaux, de la plus sale littérature, des théâtres, des capitaux, de toutes les grandes et petites entreprises industrielles et commerciales; ils spéculent sur le vice comme sur les fonds publics et sur la détresse des familles; ils sont intelligents, d'une incroyable activité, et sans conscience envers les étrangers ; leur influence s'accroît chaque jour, elle augmentera encore : pourquoi iraient-ils sur le sol aride et infructueux de la Palestine, puisque l'Europe leur appartient ? C'est l'Europe aujourd'hui qui est le royaume d'Israël, et *ce sont les chrétiens que les Juifs chassent de l'Europe*, témoin les ordres religieux supprimés partout où prédomine l'esprit rabbinique et maçonnique. Ils ont commencé par les Jésuites et les ordres qui leur sont affiliés ; autant veut dire tout le clergé et tous les fidèles soumis au pape : c'est là qu'on veut en venir. Voyez les Suisses, si fiers autrefois, aujourd'hui serviles instruments des révolutionnaires de tous rangs qui les mettent en avant toutes les fois qu'ils veulent essayer quelques nouvelles persécutions contre l'Église : les Suisses en ce moment destituent en bloc tous les prêtres fidèles à leurs évêques comme ils destituent les évêques soumis aux conciles et au pape ; et l'Europe moderne voit revenir avec indifférence les temps de Caligula, de Domitien et de Julien l'Apostat !

A un autre point de vue, nous commettons à l'égard des Juifs une grave erreur lorsque, dans nos idées, nous les associons aux Israélites que nous avons appris à connaître dans nos livres saints. Assurément le peuple juif était un étrange peuple ; mais de temps à autre il se frappait la poitrine et demandait pardon de ses innombrables prévarications ; il avait une religion, il adorait le vrai Dieu. Les Juifs actuels peuvent se diviser en trois catégories : je ne parle pas des nuances de sectes, dont je n'ai pas à m'occuper dans ce moment. La première catégorie est celle des Juifs qui ont conservé l'Ancien Tes-

[1] Voyez Salvador, *Hist. de la Domination romaine en Judée*, t. I, c. IX.

tament : ces Juifs-là, persécutés par tous les autres, ne se trouvent plus qu'en très-petit nombre dans quelques contrées lointaines, en Crimée, en Pologne, dans le Caucase, dans le désert de Hit. La seconde catégorie comprend tous ces Juifs qui, après avoir perdu leur loi et leurs prêtres, leur temple et leur Dieu, leur pays et leur nationalité, et n'avoir conservé, comme Caïn, que le signe de la malédiction qui pèsera sur eux jusqu'à la fin des siècles, tiennent à ce code absurde et haineux qu'on appelle le Talmud : cette catégorie comprendrait la masse de la population juive si la troisième n'existait pas. La troisième catégorie comprend tous les Juifs dits *éclairés*, et ceux qui se règlent d'après eux : c'est la *synagogue panthéiste ;* à mon avis, c'est la plus nombreuse en Europe. Nous faisons trop d'honneur en donnant le nom de Juifs aux individus qui lui appartiennent : ils ne croient à rien, ils n'ont conservé des traditions de leurs ancêtres que le culte du *veau d'or*. Ce sont précisément ceux-là qui gouvernent le monde : et c'est à eux qu'on voudrait rendre le mont Sion, le temple de Salomon et les terres désolées des anciennes tribus d'Israël ! Mais ils n'en veulent point ; qu'en feraient-ils ? Confiez-leur vos capitaux, afin que dans l'espace de quelques mois ils puissent doubler les leurs ; mettez-les à la tête de toutes les entreprises industrielles, pour qu'ils puissent procurer des emplois aux Juifs au détriment des chrétiens, attirer les premiers des quatre coins du monde, leur procurer ainsi l'occasion de s'enrichir, et laisser les autres sans travail et sans pain : ils vous en seront reconnaissants, peut-être ; mais, au nom du ciel, ne leur parlez pas de la Palestine : ils s'en occupent bien moins que de la Chine ou de la Californie.

Les Juifs ont à Jérusalem trois synagogues, dont une pour les Caraïtes [1]. Les autres sectes se divisent en deux branches principales ; leurs adhérents viennent : les uns, des côtes africaines, du Portugal, de la Grèce, de la Turquie et de la Perse ; les autres, de la Russie, de la Pologne, de la Hongrie, de la Galicie, de l'Allemagne ; de tous les lieux, en un mot, où se trouvent les restes

[1] Les *Caraïtes* ou *Purs* sont des Juifs qui rejettent les commentaires de la tradition et du Talmud pour s'en tenir au texte littéral de la Bible, qu'ils interprètent exclusivement d'après les règles de la grammaire.

dispersés des sadducéens, des scribes, des pharisiens et de toutes les sectes dont l'histoire de ce peuple fait mention.

Dans ces derniers temps on leur a bâti, avec des fonds recueillis en Europe (la famille Rothschild seule a donné cent mille francs), un hôpital, un hospice, une école ; est-ce pour les soustraire au prosélytisme protestant? Dès que les anglicans eurent manifesté leur intention d'ouvrir un hôpital pour faire des prosélytes, rien de plus naturel que chacun se mît sur ses gardes. Autrefois les Franciscains suffisaient à peu près à tous; depuis peu d'années, trois ou quatre hôpitaux ont été bâtis : il y en aura bientôt plus que de malades. Il vaudrait mieux qu'ils fussent répartis dans les autres villes de la Palestine, où il n'y en a pas.

Soustraire les Juifs au prosélytisme protestant! Mais le nombre de *conversions* grandira toujours dans la proportion des bénéfices. C'est à *Jérusalem* que cet objet de commerce est coté le plus haut; c'est là que les spéculateurs iront le chercher de préférence. Ils peuvent faire avec tout le comfort possible un voyage en Orient, puis ils retournent en Europe reprendre leurs affaires et leur *croyance*. Le *Times* a fait le calcul que chaque âme juive convertie au protestantisme coûte dix mille livres sterling; personne ne dira que la Société biblique ne connaît pas le prix des âmes. De plus, le *Times* ajoute à ses calculs des questions indiscrètes : il somme le trésorier de l'œuvre des missions de publier les noms et les adresses des Juifs convertis. Le trésorier n'a pas cru devoir répondre à une sommation si peu respectueuse.

Les Juifs et la Judée n'ont plus d'histoire depuis la mort de Jésus-Christ. Frappé au cœur par Titus et Jules Sévère, ce peuple n'a plus d'existence politique ; il n'en est resté que des lambeaux, attachés comme les branches des cèdres aux rochers des vallées : *Je jure que je ferai de toi une solitude, et que tes villes seront désertes.* (Jérém., XXII, 6.)

La Palestine, descendue au rang de province, n'a plus rien à elle ; les faits isolés qui se passent sur cette terre conquise autrefois par les enfants de Jacob se rattachent tous à des intérêts et à des peuples étrangers. Les croisades elles-mêmes, qui ont redonné des rois à Jérusalem, ne sont que des épisodes dans l'histoire des nations de l'Europe; elles ont passé sur les ruines de la ville sainte comme les

peuples nomades de l'Asie, en s'arrêtant un moment pour y dresser leurs tentes et adorer l'accomplissement des décrets éternels. « Et une multitude de nations passera sur cette ville, et chacun dira à son voisin : Pourquoi Jéhova a-t-il fait ainsi à cette grande ville ? » (Jérém., XXII, 8.)

Ce sont les Turcs aujourd'hui qui sont campés sur les hauteurs de Sion, comme dans les champs de l'Idumée et dans les vallées de la Samarie. J'ignore qui y sera demain; mais, malgré la philanthropie qui ne protége que les coupables, le peuple juif est et demeurera anéanti, et sa dispersion sera éternelle : « Toi donc, a dit le Seigneur, ne prie pas pour ce peuple ; car je ne t'écouterai point. » (Jérém., VII, 16.) Ses débris ont une autre mission à remplir que celle de relever le trône de David, et celle-là a été annoncée par les prophètes. « Je laisserai quelques-uns d'entre eux échapper à l'épée, à la famine et à la peste, afin qu'ils racontent tous leurs crimes chez les peuples où ils iront ; et ils sauront que moi je suis Jéhova. » (Ézéch., XII, 16.)

A l'angle nord-est du mont Sion, en face du Temple, se trouvait la place appelée *Xystus* ; c'était le lieu où se tenaient les assemblées du peuple. Un pont dont on voit encore les restes, et qui avait été jeté sur la vallée par Hérode, joignait le mont Sion et le mont Moriah. On peut conclure de quelques passages de Josèphe qu'il y avait une terrasse à chaque extrémité du pont. C'est là qu'eut lieu le célèbre entretien entre Titus et les chefs des Juifs, qui, même après la destruction du Temple, résistaient encore dans la haute ville. Le pont était rompu au milieu. Titus, à l'une des extrémités, engageait les Juifs à se rendre à discrétion. Jean de Giscala et Simon Gioras répondirent qu'ils avaient fait serment de se défendre aussi longtemps qu'il resterait une seule pierre pour leur servir d'abri. Ce fut alors que Titus rendit cet arrêt, qui fut si ponctuellement exécuté : « Qu'ils pourvoient à leur salut autant qu'ils le pourront : désormais ils seront traités avec toute la rigueur du droit de la guerre ; *Quantum possent saluti suæ consulerent ; jam enim se omnia jure belli gesturum* [1]. »

1 Josèphe, *Guerre*, l. II, c. XVI ; l. VI, c. VI

Entre le mont Sion et le mont Moriah se trouvait la vallée de Tyropocon ou des fromagers; cette vallée fut comblée par David et Salomon. Du temps des Jébuséens, il y avait sur le revers du mont Sion un fort appelé Mello [1] ou Beth-Mello, qui fut enfermé dans l'enceinte de la ville construite par David. Salomon l'augmenta encore et y mit une garnison considérable; plus tard il y bâtit un palais pour sa femme, la fille de Pharaon [2].

Les travaux que Salomon avait fait faire à Mello furent la cause de la révolte de Jéroboam [3]. Cette forteresse, détruite par les Chaldéens, fut rebâtie par Ézéchias [4]. Le roi Joas fut tué par ses officiers lorsqu'il descendait l'escalier qui, de son palais de Mello, conduisait dans la vallée [5].

Arrivés au pied du mont Sion, nous nous trouvons, près du mont Moriah, autre colline célèbre entre tous les lieux qui ont été consacrés par la présence de l'Éternel.

1 Mello, *plénitude* ou *répétition*.
2 II Liv. des Rois, v, 9; III Liv. des Rois, IX, 15, 24; I Paral., XI, 8.
3 III Liv. des Rois, XI, 27, 28.
4 II Paral., XXXII, 5.
5 IV Rois, XII, 20.

CHAPITRE XXVII

MONT MORIAH

Lieu présumé du sacrifice d'Abraham. — L'aire d'Ornan. — Temple de Salomon. — Prophéties de Jérémie. — Destruction du Temple par les Chaldéens. — Édit de Cyrus. — Retour de la captivité. — Temple de Zorobabel. — Temple d'Hérode.— Il est sanctifié par la présence de Jésus. — Présentation de la sainte Vierge au Temple. — Titus devant Jérusalem. — Prodiges rapportés par les Juifs et les païens. — Incendie du Temple. — Dépouilles conservées. — Jean de Giscala et Simon Gioras. — Statues d'Adrien et de Jupiter. — Julien essaye de rebâtir le Temple. — Prodiges qui l'en empêchent. — Proposition aux ennemis des miracles. —Église de la Présentation. — Mosquée d'Omar. — La Roche sacrée (*Es Sakhrah.*) — Reconstruction de la mosquée d'Omar. — Elle est convertie en église pendant les croisades. — Saladin la rend au culte de Mahomet. — Son état actuel. — *Haram-ech-Chérif.* — *Qoubb et es Sakhrah.* — Traditions relatives à la Roche. — La noble caverne. — Le puits des Ames. — Béthyles. — Pierre mystérieuse de Jacob. — La *Pierre noire.* — La grande coupole ; son ornementation. — Église de la Présentation, aujourd'hui mosquée *El-Aksa.* — *Oualys* de la grande esplanade. — Grand réservoir d'eau près de la mosquée El-Aksa. — Place des Pleurs. — *Il ne restera pas là pierre sur pierre.* — Traditions des rabbins. — Le Juif-Errant. — Lieu où le Sauveur fut tenté par le démon. — Portique de Salomon. — Tour de Baris (Antonia). — Piscine Bethesda, probatique, Birket Israël. — Marquis Tarifa. — Guérison du paralytique. — Porte Dorée. — Comment M. Tischendorf entend le dogme de l'Immaculée Conception. — Premier paratonnerre. — Les templiers. — Symboles des gnostiques et des templiers. — Encore du Saint-Gral. — Martyre de saint Jacques le Mineur.

Le mont Moriah s'élève dans la partie sud-est de la ville, en face de la montagne des Oliviers, dont il est séparé par la profonde vallée de Josaphat. C'est sur le plateau du mont Moriah qu'a été bâti le sanctuaire le plus célèbre de l'antiquité, le temple du vrai Dieu. Mais déjà longtemps auparavant les traditions populaires en avaient fait un lieu mystérieux et vénéré. La roche saillante qui forme le sommet du Moriah paraît avoir été dans la plus haute antiquité un objet de culte chez les Chananéens, comme il le fut plus

tard pour les Juifs, et comme il l'est encore pour les mahométans. De là les légendes sans nombre sur la *Pierre fondamentale*, qui est le centre du monde.

Mais une tradition qui se rapproche de l'histoire est celle qui concerne le sacrifice d'Abraham ; Flavius Josèphe applique à cette montagne ce récit de la Genèse [1] :

« Pendant qu'Abraham était à Bersabée, Dieu lui dit : Prends ton fils unique, que tu chéris, Isaac ; va dans la terre de Moriah, et offre-le en holocauste sur une des montagnes que je te dirai. Abraham, se levant de grand matin, sella son âne, prit avec lui deux serviteurs et Isaac son fils, fendit le bois pour l'holocauste, se leva et s'achemina vers le lieu que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham leva les yeux et vit la montagne de loin. » (Gen., XXII, 2, 3, 4.)

Bersabée est à trois petites journées de Jérusalem, et le nom *Moriah*, bien qu'il soit donné à plusieurs montagnes, a toujours été appliqué plus spécialement à la hauteur où fut bâti plus tard le temple de Salomon.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autres preuves en faveur de cette tradition ; cependant on s'accorde généralement à croire que le sacrifice d'Abraham a eu lieu sur le mont Moriah ou sur le Calvaire, qui en est très-rapproché [2]. Isaac, qui a été le représentant du Messie, a eu comme lui un ange pour annoncer sa naissance, et comme lui il a porté sur la montagne sainte le bois sur lequel il devait être immolé.

Les Juifs croient en outre que c'est sur le mont Moriah qu'Adam a offert le premier sacrifice après sa création, et que c'est là aussi qu'était l'autel de Caïn et d'Abel.

Pendant que l'ange exterminateur frappait le peuple d'Israël, le prophète Gad ordonna à David de dresser un autel dans l'aire d'Ornan le Jébusite. David donna donc à Ornan, pour l'aire, six cents

1 Dans l'histoire de la guerre de Troie, qu'on attribue à Dictys de Crète, le récit du sacrifice d'Iphigénie est évidemment copié sur celui du sacrifice d'Isaac.

2 D. Augustinus, *Serm.* 71 *de tempore;* Beda, *De Locis sanctis*, c. II.

Au lieu de Moriah, les Samaritains lisent *Moré*, qui est près de Sichem, et prétendent que le sacrifice d'Abraham eut lieu sur le mont Garizim ; d'autres pensent que ce fut sur le mont Thabor.

sicles d'or. « Et il bâtit là un autel à Jéhova, offrit des holocaustes et des hosties pacifiques, et cria vers Jéhova ; et Jéhova lui répondit par le feu du ciel qu'il fit descendre sur l'autel de l'holocauste ; et, par l'ordre de Jéhova, l'ange remit son glaive dans le fourreau. » (I Par., XXI, 18 et suiv.) Or cette aire, où les quatre fils d'Ornan battaient le blé, était sur le mont Moriah.

David avait rassemblé les matériaux pour bâtir un temple au Seigneur ; mais Dieu lui avait dit : « Tu ne bâtiras point une maison à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as répandu le sang. » Il avait réservé cette œuvre à Salomon[1]. « Salomon commença à bâtir le temple de Jéhova à Jérusalem, sur la montagne de Moriah, qui avait été montrée à David son père, au lieu même que David avait préparé, dans l'aire d'Ornan le Jébusite. » (II Par., III.) Cette montagne, qui était irrégulière, fut aplanie ; du côté de la vallée, Salomon fit élever un mur d'une grande hauteur pour soutenir les terres et agrandir la surface du terrain.

Salomon avait écrit à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des cèdres et des pins du Liban, des architectes phéniciens et un artiste pour diriger les travaux.

Dix mille hommes, se relevant tous les mois, étaient occupés à couper des bois sur les hauteurs du Liban. Salomon avait soixante-dix mille hommes qui portaient des fardeaux, et quatre-vingt mille qui taillaient des pierres sur la montagne. Le roi leur commanda de prendre de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, pour les fondements du temple : elles avaient soixante et dix pieds de longueur. Les ouvriers de Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de les polir, et ceux de Giblos travaillèrent les bois et les pierres. Les matériaux arrivaient tout préparés sur l'emplacement du temple, où l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun autre outil de fer. Ceux qui présidaient aux travaux étaient au nombre de trois mille trois cents. (III Rois, V, 13 et suiv.)

Les ouvrages en fonte et en airain furent exécutés par un artiste nommé Hirôm. Il était de Tyr ; il établit ses ateliers dans la plaine du Jourdain, près de Succôth. Ce fut cet artiste que Salomon et

1 Salomon a la même étymologie que Salem et signifie *le pacifique*.

Hiram aimaient comme un père, qui fondit les deux colonnes Yachin et Boaz, c'est-à-dire *Élévation* et *Force*, qui furent placées dans le vestibule du temple. Elles avaient dix-huit coudées de hauteur et rappellent les obélisques placés devant les temples de l'Égypte.

Les fondements du temple furent jetés 1,008 ans avant Jésus-Christ, et il fut achevé au bout de sept ans.

La plate-forme sur laquelle le temple était bâti avait 600 coudées sur chaque côté [1]. Tout cet espace était environné d'une muraille haute de six coudées et large d'autant. De chaque côté, un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte, qui était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades.

Le troisième était le parvis des prêtres : c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le temple venait ensuite. Il était en pierre, et avait soixante et dix coudées de long de l'est à l'ouest, vingt coudées de large et trente de hauteur. Il était divisé en trois parties, le vestibule, le saint et le sanctuaire. Deux fois par jour un prêtre entrait dans le saint pour y offrir l'encens ; le sanctuaire n'était accessible qu'au grand prêtre une fois par an : c'est là que se trouvait l'Arche sous les ailes des chérubins.

Les objets sacrés se trouvaient dans les autres parties du temple.

Dans ces immenses édifices, on voyait avec profusion des lambris et des sculptures en bois de cèdre, des pavés en marbre ; il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière [2].

La dédicace en fut célébrée pendant sept jours, et tout le peuple

[1] Environ 1,025 pieds. Aujourd'hui cette plate-forme a 1,500 pieds de long sur 900 de large.

[2] On trouve la description du temple dans Ézéchiel, dans les livres des Rois et les Paralipomènes. Les meilleurs ouvrages à consulter ensuite sont : Villalpand, *sur la Description du temple de Jérusalem*, 3 vol. in-fol.; B. Lami, *De Tabernaculo fœderis, de sancta Civitate Jerusalem et de templo ejus*, Paris, 1720, in-fol.; Jacob Jehuda Leon, *De Templo Hierosolymitano*. Amsterd., 1650, in-4°, en hébr., traduit en latin par Saubert.

fut convié à cette fête solennelle : cent vingt mille brebis et vingt-deux mille bœufs furent offerts en sacrifice.

Saint Jean Chrysostome a fait voir que le temple de Salomon était la représentation de l'univers avec celle de toutes les choses visibles et invisibles [1]. On y voyait en figure le ciel, la terre et la mer, le soleil et la lune, les sept planètes, les douze signes du zodiaque, les deux hémisphères et les équinoxes, les quatre éléments, les mois et les jours de l'année. Le grand prêtre, avec tous ses vêtements symboliques, apparaissait au milieu de cet univers comme le digne représentant du Créateur.

420 ans après que Salomon eut jeté les fondements de ce temple, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, 528 ans avant Jésus-Christ.

Les Juifs l'avaient profané, et ils avaient élevé des idoles jusque dans le sanctuaire ; dans la maison de Dieu, des femmes, logées dans les appartements du temple, tissaient des voiles pour couvrir les mystères de débauche qui souillaient le lieu saint dans la célébration des fêtes d'Adonis ; auprès de la principale entrée, il y avait des chevaux et un char, emblème du soleil, et qui lui étaient consacrés ; jusque dans les souterrains du temple on trouvait les anciens d'Israël eux-mêmes qui allaient y adorer le soleil levant ; les prophètes étaient mis à mort, l'idolâtrie et la corruption s'étendaient sur toute la terre.

Alors Jérémie fit entendre sa voix à ce peuple prévaricateur. « Écoutez, dit-il, écoutez la parole de Jéhova, rois de Juda et habitants de Jérusalem : voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je vais amener sur ce lieu des maux tels que les oreilles tinteront à quiconque les entendra ; parce qu'ils m'ont abandonné, qu'ils ont profané ce lieu, qu'ils ont brûlé de l'encens à des dieux étrangers qu'ils ne connaissaient pas, ni eux, ni leurs pères, ni les rois de Juda ; qu'ils ont rempli cette terre du sang des innocents ; qu'ils ont élevé sur les hauts lieux des autels à Baal pour brûler leurs enfants en holocauste... Je ferai de cette ville un sujet de stupeur et de sifflement ; tous ceux qui passeront à travers seront stupéfaits et siffleront à la vue de toutes ses plaies. Et je

[1] Chrysost., *In Laud. concept. Joh. Bapt.*

leur ferai manger la chair de leurs fils et la chair de leurs filles; et ils se dévoreront les uns les autres durant le siége et la détresse où les réduiront leurs ennemis (xix). Et les Chaldéens viendront combattre contre cette ville, et ils la brûleront, et ils la réduiront en cendres. » (xxxii.)

Jérémie fut frappé, mis en prison, menacé de mort; mais, au temps marqué, les Chaldéens prirent la ville; on mit le feu au temple, au palais du roi, à tous les principaux édifices; les murailles furent rasées, et toute la ville changée en un monceau de ruines. Un grand nombre d'habitants furent mis à mort, et les autres menés en captivité avec le roi Sédécias, qui vit égorger ses deux fils et qui eut ensuite les yeux crevés par ordre de Nabuchodonosor.

Les deux colonnes Yachin et Boaz et la mer d'airain furent brisées et transportées à Babylone avec tout ce qui restait des vases sacrés. L'Arche sainte, le tabernacle et l'autel des encensements furent cachés par Jérémie dans une caverne du mont Nébo, en un lieu qui demeura inconnu (II Machab., ii, 4, 5) [1]. Avec l'arche disparurent aussi pour toujours les Tables de la loi, la Manne du désert et la Verge fleurie d'Aaron, qui étaient les seuls objets enfermés dans l'Arche sainte.

Mais le roi de Babylone délivra Jérémie de sa prison et ordonna qu'on eût pour lui les plus grands égards.

Jérémie avait annoncé la captivité de Babylone dès la première année du règne de Nabuchodonosor [2], 606 ans avant Jésus-Christ, 18 ans avant la destruction de Jérusalem : il avait dit : « Ces nations serviront le roi de Babylone durant soixante-dix ans. » (Jérém., xxv, 2.) La première année que Cyrus réunit les puissantes monarchies des Perses, des Mèdes et des Babyloniens, l'an 536 avant

[1] On lit dans le Talmud que Salomon, ayant su par révélation que les Assyriens brûleraient le temple, avait fait faire un souterrain où l'on pouvait cacher les objets les plus précieux, et que Josias y avait en effet déposé, avant l'arrivée de Nabuchodonosor, l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, le vase de la manne, le pectoral du grand prêtre et l'huile sainte; mais que, les prêtres, après la captivité, n'ayant plus la connaissance de ce lieu, ces objets demeurèrent à jamais perdus. (Galatin, l. IV, *De arcanis*, c. ix.) C'est la grande citerne située sous la roche sacrée dont nous parlerons bientôt.

[2] Nabopolassar, père de Nabuchodonosor, vivait encore; mais il l'avait associé au royaume en le chargeant de l'expédition contre Néchao.

Jésus-Christ, et 70 ans après la première prophétie de Jérémie, il rendit le décret suivant : « Jéhova le Dieu du ciel m'a donné tous les royaumes de la terre, et il m'a commandé de lui bâtir une maison à Jérusalem dans la Judée. Qui parmi vous est de son peuple? Que son Dieu soit avec lui ; qu'il monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il bâtisse la maison de Jéhova, Dieu d'Israël : c'est le Dieu qui est à Jérusalem. Et à tous ceux qui restent dans les lieux où ils habitent comme étrangers, qu'il soit fourni par les hommes de chaque endroit des secours en argent, en or, en meubles, en bêtes de somme, et des offrandes pour la maison de Dieu qui est à Jérusalem. « (I Esdras, I, 2, 3, 4.)

Les fils de la captivité se mirent donc en route, sous la conduite de Zorobabel, pour retourner à Jérusalem et dans Juda ; ils étaient au nombre de 42,360 avec 7,337 serviteurs et servantes, et parmi eux, 200 chanteurs et chanteuses destinés au temple. Ils mirent quatre mois à faire un voyage de trois cents lieues.

Quand ils furent dans la ville sainte, les chefs de famille firent des dons volontaires pour édifier la maison de Dieu ; ils donnèrent 61,000 drachmes d'or, 5,000 mines d'argent [1], et cent robes sacerdotales. (I Esd., II, 69.)

En attendant qu'ils pussent construire le nouveau temple, ils bâtirent un autel pour y offrir des holocaustes. Puis, selon les ordres de Cyrus, ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux maçons, et du froment, du vin et de l'huile aux habitants de Sidon et de Tyr pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé.

Quand le temple fut bâti, les prêtres et le peuple s'y rendirent avec des instruments et chantèrent des hymnes ; mais les anciens, qui avaient vu le temple de Salomon, pleuraient avec de grands cris ; et l'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient.

Au lieu des victimes sans nombre qu'avait offertes Salomon, on immola cent veaux, deux cents béliers, quatre cents agneaux, et douze boucs pour les péchés d'Israël.

Les objets sacrés, l'autel des parfums, le chandelier et la table

[1] 2,028,000 francs; voyez Munk, *Palestine*, p. 400, 403 et 464.

d'or, qui avaient été enlevés par Nabuchodonosor, furent rendus par Cyrus et replacés dans le temple. Mais le saint des saints demeura vide, et nous voyons par les auteurs profanes qu'à la prise de ce temple par Titus il n'y avait rien dans le sanctuaire [1].

Ce ne fut que dans la sixième année du règne de Darius, vers l'année 516 avant Jésus-Christ, que se fit la dédicace de ce nouveau temple. Alexandre le Grand le visita et y offrit des sacrifices au vrai Dieu.

Les Juifs, se rendant de plus en plus indignes de la protection du ciel, furent encore abandonnés à leurs ennemis : leurs emportements allaient si loin, que le grand prêtre Jonathan tua son propre frère dans le temple. Antiochus Épiphane fut chargé du ministère des vengeances : il vint à Jérusalem, il y fit périr une multitude d'hommes, souilla le sanctuaire, enleva tous les trésors qui y étaient cachés, prit l'autel, le chandelier et tous les vases d'or, la table de proposition et les bassins, et plaça la statue de Jupiter Olympien dans le temple de Jéhova. (I Machab., I.)

Ce temple fut purifié par Judas Machabée, qui rétablit le culte du vrai Dieu.

Pompée, après avoir pris Jérusalem, 63 ans avant notre ère, entra dans ce même temple, et pénétra avec sa suite jusque dans le saint des saints. « Il entra dans le temple par le droit de la victoire, dit Tacite. On apprit alors que l'enceinte ne renfermait l'image d'aucun Dieu, et qu'elle était vide [2].»

Pompée ne toucha ni au trésor ni aux vases sacrés, et le lendemain il ordonna de purifier le sanctuaire et d'y offrir des sacrifices.

On a souvent cité les passages de Strabon [3] et de Dion Cassius [4] qui font dépendre la prise du temple par Pompée de la suspension des travaux et des combats des Juifs à cause des jours de jeûne et de sabbat. Il est facile de deviner la portée qu'on veut donner à ces citations. Ce n'est pas à cause de leurs vertus, mais à cause de leurs crimes, que les Juifs ont péri. « C'est à cause de la multitude de vos iniquités, et de votre endurcissement dans le péché, que je vous ai

1 Josèphe, *Guerre*, l. V, ch. XIV.
2 Tacite, *Hist.*, l. V, ch. IX.
3 Strab., l. XVI.
4 Dion. Cass., l. XXVII.

traités de la sorte. » (Jérém., xxx, 15.) Il est vrai que les prêtres continuèrent tranquillement leurs fonctions sacrées pendant que les Romains montaient à l'assaut, et qu'ils reçurent le coup de mort sans se détourner de leur devoir. On a coutume d'admirer les sénateurs de Rome qui se laissèrent égorger sur leurs siéges d'ivoire par les soldats de Brennus, et on n'a pas même de la pitié pour des hommes qui sacrifient leur vie pour l'accomplissement d'un devoir religieux. Les Juifs étaient souvent superstitieux dans les pratiques de la loi, dont ils méconnaissaient le véritable esprit ; ce qui a fait dire au souverain interprète des lois : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat. » (Marc, ii, 27.) Ce qui prouve que les Juifs auraient pu se défendre à pareil jour, ce sont les paroles que prononcèrent Mathathias et ses compagnons lorsqu'on leur annonça que mille Juifs s'étaient laissé tuer, dans leur simplicité, plutôt que de faire usage de leurs armes un jour de sabbat : « Gardons-nous, s'écrièrent-ils, d'imiter nos frères ; car, si nous ne combattions pas en ce jour comme dans tout autre, nous serions bientôt exterminés de dessus la terre. » (I Machab., ii, 40.)

Crassus, qui était entré à Jérusalem en pleine paix, pilla le temple respecté par Pompée. On évalue à cinquante millions les richesses qu'il y enleva, et qui étaient des dépôts que les familles juives avaient coutume d'y mettre sous le sceau de la foi publique. (II Machab., iii, 6, 12, 15.)

Ce temple subsista jusqu'à la dix-huitième année du règne d'Hérode, 19 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant 497 ans.

Ce même prince, qui avait élevé tant de temples à César, aidé les Rhodiens à bâtir le temple d'Apollon, et favorisé dans la ville originaire de sa famille, à Ascalon, le culte de Dercéto, voulant faire une chose agréable aux Juifs, fit reconstruire avec une grande magnificence le temple de Zorobabel. Les traditions juives prêtent un autre motif à Hérode. Suivant le Talmud, il se serait adressé à un docteur de la loi, et lui aurait demandé de quelle manière il pourrait expier tous les crimes qu'il avait commis, notamment le meurtre des membres du sénat et du sanhédrin. Le docteur lui aurait répondu : « Que celui qui a éteint la lumière du monde travaille à la rétablir et reconstruise le temple. » Le repentir d'Hérode

eût été de courte durée ; car ses actes de cruauté furent loin de discontinuer après qu'il eut rebâti le temple. Suivant ces mêmes traditions, Auguste aurait appris avec un grand mécontentement la reconstruction du temple et tous les travaux qu'avait entrepris Hérode pour le fortifier, et il lui aurait écrit : « Si tu n'as pas encore abattu l'ancien temple, ne le démolis point ; si tu l'as démoli, ne le relève point ; si tu l'as abattu et déjà rétabli, tu n'es qu'un méchant serviteur [1]. »

Hérode employa dix mille ouvriers à ces travaux ; mille prêtres, ayant été instruits dans l'art de tailler les pierres et de travailler le bois, bâtirent le sanctuaire, où les ouvriers ne pouvaient pas pénétrer ; mille chariots amenaient les matériaux.

L'esplanade du temple fut encore agrandie ; selon Josèphe, elle fut doublée du côté du sud. Le temple de Salomon avait occupé le milieu de l'enceinte sacrée, telle qu'elle était alors ; tandis que celui d'Hérode, bien que bâti à la même place, se trouvait beaucoup plus rapproché de la limite du nord que de celle du sud. Comme la partie de l'esplanade ajoutée avait une forte déclivité vers le sud, il fallut construire d'immenses galeries souterraines pour maintenir le niveau du terrain. Les piliers qui soutiennent ces voûtes colossales attestent encore aujourd'hui la haute antiquité de leur origine.

Huit portes donnaient accès dans l'enceinte sacrée.

Une seule s'ouvrait au nord, où un fossé profond terminait de ce côté la grande enceinte.

Il y avait quatre portes au couchant : une porte conduisait par un pont dans le palais royal ; deux autres conduisaient dans la ville basse, et la quatrième par un escalier souterrain dans la vallée Tyropéon, puis sur le mont Sion par un escalier opposé.

Les deux portes du sud conduisaient vers la vallée de Siloam par des escaliers souterrains, en partie taillés dans le roc.

La porte orientale, en face du temple, s'ouvrait vers la vallée de Josaphat ; elle existe encore aujourd'hui, mais elle est murée : c'est la porte Dorée.

On entrait dans le temple par neuf portes, dont une seule était à l'est, la Belle Porte (*Porta Speciosa*) ; il en est fait mention dans les

1 Talmud, *Bava bathra*.

Actes des Apôtres à l'occasion de la guérison du boiteux par saint Pierre et saint Jean. (Actes, III, 2.)

Les pierres du temple étaient de la plus grande dimension : elles avaient jusqu'à quarante coudées de long. Ce sont là les pierres dont il est question dans l'Évangile et qui ne devaient pas rester l'une sur l'autre. Ces pierres étaient liées ensemble avec du fer et du plomb [1]. Les colonnes qui ornaient les portiques étaient si grandes, qu'à peine trois hommes pouvaient les embrasser ; il y en avait cent soixante-deux [2] : il avait fallu quarante-six ans pour achever tous ces travaux. (Jean, II, 20.)

Ce fut dans ce temple qu'une jeune fille, âgée de trois ans, fut admise parmi les vierges attachées au service du Seigneur. Quelques années après, elle y présentait son premier-né, qu'elle rachetait par deux tourterelles, et le saint vieillard Siméon, le prenant dans ses bras, bénissait Dieu de lui avoir montré le Sauveur du monde. C'est dans ce temple que Jésus vint chaque année célébrer la pâque avec ses parents, et qu'il enseigna les docteurs à l'âge de douze ans ; ce fut sur le haut de ce temple qu'il fut tenté par le démon ; ce fut là qu'il remit les péchés à la femme adultère, qu'il chassa les vendeurs qui profanaient la maison de son Père, qu'il confondit les pharisiens qui lui demandaient s'il fallait payer le tribut à César et qu'il fit l'éloge du denier de la veuve ; ce fut là qu'il enseigna plusieurs paraboles, qu'il adressa des reproches sévères aux scribes et aux pharisiens, et qu'il entra triomphant, quelques jours avant sa mort, au milieu des acclamations du peuple.

Il existe sans doute bien des incertitudes et des difficultés sur l'admission de Marie parmi les vierges du temple et pour les détails de sa vie jusqu'à l'époque de son mariage avec saint Joseph : l'Écriture ne nous ayant pas révélé tous ces faits, nous cherchons à les connaître par les écrits des auteurs ecclésiastiques les plus autorisés qui se sont spécialement occupés de ces questions : c'est sur leur autorité que se fondent les données suivantes.

Marie était à peine entrée dans sa troisième année lorsqu'elle fut

[1] Sous l'empereur Adrien, ces pierres servirent à la construction d'un théâtre.
[2] Consultez Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. V, ch. V ; — *Antiquités*, XV, 11.

présentée au temple par ses parents [1], afin de passer son enfance dans la solitude, le travail et la prière, parmi les jeunes vierges qui se vouaient au service de Dieu jusqu'à l'époque de leur établissement dans le monde. Quand Marie fut en âge de travailler de ses propres mains, elle fut occupée à la confection des ornements destinés aux prêtres et au service du temple. Sans doute aussi qu'elle travailla au voile qui fermait l'entrée du Saint des saints et qui, renouvelé chaque année, devait être brodé par les vierges consacrées dans le temple [2]. Elle y demeura onze années, édifiant par ses admirables vertus ses compagnes et ceux qui étaient admis à en être les témoins [3]. Tous les ans, à l'époque des grandes solennités, ses parents faisaient le voyage de Nazareth à Jérusalem et venaient la visiter. On croit que, la dernière année de leur vie, ils vinrent se fixer à Jérusalem, afin d'avoir plus souvent le bonheur de la voir. Marie avait douze ans lorsqu'elle perdit son père, que sainte Anne suivit de près dans la tombe : ils furent enterrés tous les deux dans la vallée de Josaphat, au même lieu où la sainte Vierge dans la suite fut ensevelie par les apôtres [4]. Alors Marie se consacra entièrement à Dieu, et fit, ou plutôt renouvela le vœu de virginité perpétuelle [5].

Les saints Pères ont démontré la nécessité du mariage de la vierge destinée à devenir la mère du Christ [6] ; lorsque le temps fut venu où Marie devait quitter le saint asile qui avait abrité son enfance, le grand prêtre fit venir ses plus proches parents, afin de se consulter avec eux sur la conduite à tenir envers la jeune vierge qui avait déclaré que jamais on ne pourrait la porter à violer le vœu qu'elle avait fait à Dieu. Après avoir invoqué le Seigneur, il fut résolu de la fiancer à un homme juste qui s'engagerait à respecter ce vœu, et on célébra dans le temple les chastes fiançailles qui donnèrent à saint Joseph l'incomparable honneur d'être le protecteur du Sau-

[1] Christoph. de Castro, *Hist. B. Virg.*, c. III, num. 4.
[2] S. Epiphan., *Vita B. Virginis.* — Othon, *Lexic. Robb. phil.*
[3] S. Epiphan., *loc. cit.*
[4] S. Epiphan., *loc. cit.* — Cedrenus, *Compend. hist. eccl.*
[5] S. Greg. de Nyss., *Serm. in Natal. Dom.* — S. August., *De B. Virg.*, c. IV. — *Révélations de sainte Brigitte*, l. I, c. X.
[6] S. Ambr., *lib. I, Comment. in Luc.* — S. Joan. Chrysost., *Homel. 4 in Matth.* — S. Hieron., *Contra Helvid.* — S. Thom., *Summ. theod.*, part. III, quæst. 29, etc.

veur du monde et de sa divine Mère : Joseph et Marie partirent ensuite pour Nazareth [1].

Ce temple fut détruit de fond en comble soixante-dix-sept ans après sa reconstruction.

Les Juifs devaient enfin subir la peine de toutes leurs prévarications.

Cestius Florus était alors procurateur romain, et il occupait la tour Antonia avec une forte garnison. Les Juifs, craignant qu'il ne s'emparât du trésor public déposé dans le temple et exaspérés de la conduite des soldats romains, se soulevèrent et furent les premiers à porter la main sur les édifices sacrés à peine achevés par le roi Agrippa. Ils prirent la tour Antonia et en massacrèrent la garnison. Les Romains enfermés dans la haute ville s'éloignèrent alors de Jérusalem pour se préparer à cette guerre vengeresse qui devait abolir la nationalité juive et son temple et son culte. Mais, avant l'approche des armées romaines, la malédiction qui pesait sur eux porta les Juifs à s'entre-détruire, et ils le firent avec une fureur que rien n'égale.

Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Lorsque vous verrez Jérusalem environnée par une armée, alors sachez que sa désolation est proche. Alors que ceux qui seront dans la Judée fuient sur les montagnes, et que ceux qui se trouveront au milieu de cette ville en sortent, et que ceux qui seront dans les champs n'y entrent point ; car ce seront là des jours de vengeance, afin que soit accompli tout ce qui est écrit. » (Luc, xxi, 20-22.)

Les chrétiens, sous la conduite de leur évêque Siméon, cousin de notre Sauveur, se réfugièrent dans les montagnes au delà du Jourdain, à Pella ; ils ne revinrent que lorsque l'accomplissement des prophéties eut passé sur la ville déicide.

Titus était venu avec ses légions. Il plaça la dixième, qui était arrivée par Jéricho, sur le mont des Oliviers, au lieu où Jésus avait pleuré sur Jérusalem en pensant aux malheurs qui allaient fondre sur elle ; le corps de l'armée romaine campa au nord-ouest de Be-

[1] S. Hieron., *De Ortu B. Virg.* — S. German. C. P., *De Præsent. B. Virg.* — S. Bernardin. Sen., *Sermo de S. Josepho.* — S. August., *Sermo 53 de Nativ. Dom.* — S. Thomas, *Summ.*, part. IV, dist. 3, quæst. 2. Consultez aussi sur toutes ces questions l'*Histoire de la très-sainte Vierge*, par C.-H.-T. Jamar. Bruxelles, 1872.

zetha, le seul côté abordable, et par où avaient pénétré tous les conquérants de Jérusalem. Au bout de quinze jours de siége, le quartier de Bezetha fut emporté par les Romains ; neuf jours après, ils s'emparèrent de la basse ville. Les Juifs n'occupaient plus que la haute ville, la forteresse Antonia et le temple. C'est alors qu'ont commencé pour cette nation aveugle les plus horribles malheurs dont l'histoire du genre humain fasse mention.

Josèphe s'approcha de la muraille et leur dit que *c'était Dieu qui livrait la ville aux Romains*, et que les crimes qu'ils avaient commis ne leur permettaient pas de compter sur la miséricorde divine. On lui lança des flèches, et il fut couvert de malédictions.

Tout le monde connaît ces accents lugubres qui ont retenti pendant sept ans dans les rues de la ville coupable : *Malheur ! malheur à la ville ! malheur au peuple ! malheur au temple !* et qui n'ont cessé que par la mort du prophète.

Les païens eux-mêmes ont reconnu qu'il s'était opéré des prodiges pour avertir cette malheureuse ville.

« Il s'était manifesté des prodiges, dit Tacite ; mais ce peuple superstitieux, ennemi des pratiques religieuses, eût regardé comme un crime de les conjurer par des sacrifices ou des vœux. On vit, dans le ciel, des soldats qui s'entre-choquaient, des armes étincelantes. Des feux, allumés tout à coup dans les nuages, illuminèrent le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes [1]. Une voix plus forte que la voix humaine cria que *les dieux s'en allaient*, et en même temps il y eut un grand mouvement, comme au moment d'un départ [2]. »

Josèphe rapporte encore que, « le jour de la Pentecôte, les sacrificateurs étant la nuit dans le temple intérieur pour célébrer le service divin, ils entendirent du bruit, et, aussitôt après, une voix qui répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici* [3] ! »

Les rabbins confirment la plupart de ces faits [4].

[1] C'était la grande porte du temple, qui regardait l'orient. Elle était d'airain, il fallait vingt hommes pour l'ouvrir ; elle était fermée avec de grosses serrures et des barres de fer. Les gardes du temple donnèrent aussitôt avis de ce prodige aux magistrats.

[2] Tacite, *Histoires*, l. V, ch. XIII.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VII, ch. IX, XII.

[4] Talmud de Babylone, traité *Avoda sacra*, ch. I.

Lorsque Titus se fut emparé de la ville et qu'il eut admiré ses fortifications, il s'écria : « Il paraît bien que Dieu a combattu pour nous, et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y avait point de forces humaines ni de machines qui fussent capables de les y forcer [1]. »

Les villes voisines de la Judée étant venues lui offrir des couronnes à cause de ses victoires, il leur répondit qu'il ne méritait pas cet honneur ; que ce n'était pas lui qui avait vaincu les Juifs, *mais Dieu*, à la colère duquel il n'avait fait que servir d'instrument [2].

Tous les sentiments de la nature furent étouffés pendant ces horribles combats, et les Juifs, sous les coups de cette épée vengeresse qui exterminait leur nation, ne cessaient de provoquer la colère du ciel par des crimes inouïs. « Si les Romains, dit Josèphe, avaient tardé de venir contre les coupables, la terre se serait entr'ouverte pour engloutir la ville, ou elle eût péri par un nouveau déluge, ou elle eût été frappée par les feux de la foudre et de Sodome [3]. »

Ce n'était pas assez de tous les fléaux appesantis à la fois sur eux : ils s'entre-déchiraient. Titus, voyant les cadavres décharnés qu'on jetait du haut des murs, et apprenant la cruauté sans exemple de cette femme de Pérée qui avait tué son enfant pour s'en nourrir, attestait ses dieux qu'il n'était pas l'auteur de tant de maux, et que c'étaient les Juifs qui avaient refusé la paix qu'il leur avait offerte.

Le nombre des morts fut si grand, que le capitaine d'une des portes de la ville déclara, après qu'il se fut rendu aux Romains, que pendant l'espace de deux mois et demi, et par la seule porte confiée à sa garde, il en sortit 115,880 cadavres enregistrés [4]. Le nombre total des Juifs qui périrent à Jérusalem a été évalué à 1,100,100, et dans toute la Judée, à 1,337,660. Le prophète avait fait pousser ce cri de douleur à Jérusalem : « O vous, qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il y a une douleur semblable à la mienne : car le Seigneur m'a traitée selon sa parole au jour de sa fureur comme une vigne qu'on a vendangée. » (Jérém., *Lam.*, I, 12.)

Titus voulait conserver le temple à tout prix, pour qu'il restât

[1] Jos., *Guerre des Juifs*, l. VII, ch. XVI.
[2] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. VI, ch. XXIX.
[3] Josèphe, *Guerre*, l. VI, ch. XVI.
[4] Jos., *Guerre*, l. VII, ch. II.

comme un des plus beaux monuments de l'empire romain : il tint un conseil à ce sujet, et il fut décidé que ce magnifique édifice devait être préservé. Mais Jésus avait dit qu'*il serait détruit*[1].

Les Romains avaient d'abord incendié les portiques, et le feu s'avançait vers le temple ; Titus donna des ordres pour qu'on l'éteignît. Les Juifs, au lieu de sauver le sanctuaire de leur religion et de leur nationalité, se précipitèrent sur les soldats qui, obéissant aux ordres de Titus, cherchaient à empêcher les progrès de l'incendie. Ce fut alors qu'un soldat romain se fit soulever jusqu'à la hauteur d'une fenêtre, et, poussé *par une force divine*[2], jeta un tison ardent dans une chambre adossée au temple. Le feu se communique avec rapidité. Titus, prévenu aussitôt, accourt sur son char [3] ; tous les chefs le suivent, et après eux toute l'armée ; il commande de la voix et du geste qu'on éteigne l'incendie. On feint de ne pas comprendre ses ordres, et les soldats s'animent les uns les autres pour hâter les progrès du feu ; chacun suit l'impulsion de sa rage. Comme les flammes n'avaient pas encore pénétré dans le temple, Titus, pensant toujours qu'il pouvait être sauvé, s'y précipite lui-même, et ordonne aux centurions de frapper les soldats qui ne voulaient point obéir. Mais les flammes se montrent tout à coup dans l'intérieur, et obligent Titus et les chefs de se retirer. Les Juifs alors poussèrent des cris affreux ; ils auraient donné leur vie pour sauver le temple : il était trop tard. Une foule immense et désarmée, qui s'y était réfugiée, fut égorgée par les soldats en fureur, et le sanctuaire du Dieu vivant s'écroula sur les autels profanés, sur les prêtres indignes, sur le peuple qui avait appelé ces châtiments, et qui fut à jamais enseveli sous ses ruines.

Il y avait 1083 ans que Salomon avait jeté les premiers fondements de son temple.

1 Il me semble que M. Munk donne encore une bien grande preuve de l'aveuglement des Juifs quand il dit, en parlant de la destruction du temple : « Il était écrit dans le *livre du destin* que le temple serait détruit en ce jour fatal. » (*Palestine*, p. 598.) Il n'a lu cela nulle part dans le livre du destin ; mais, comme nous, il a pu le lire *dans l'Évangile*, dont lui et ses coreligionnaires détournent les yeux aujourd'hui comme les Juifs fermaient les oreilles aux accents des prophètes du temps de Titus.

2 Jos., l. VII, ch. x.

3 Fatigué du combat, Titus venait de se retirer dans sa tente quand il fut averti de l'incendie du temple.

Il ne paraît pas cependant que Titus ait entièrement détruit la ville, puisqu'il y laissa la dixième légion, quelques escadrons de cavalerie et des cohortes d'infanterie [1]. Puis, avant d'aller célébrer son triomphe à Rome, il se rendit à Césarée de Philippe, à Béryte, à Antioche, où il donna des fêtes en l'honneur de son père; chacune de ces fêtes était une tuerie de prisonniers juifs : ils étaient brûlés par milliers, dévorés par les bêtes ou contraints de s'entr'égorger dans les amphithéâtres.

Les deux chefs qui avaient pris du côté des Juifs une si grande part à tous les événements de cette guerre, Jean de Giscala et Simon Gioras, gardaient des tours dans la haute ville après l'incendie du temple. Voyant que tous leurs efforts devenaient inutiles, et chassés par la faim, ils essayèrent de se sauver par la vallée du Cédron; repoussés par les Romains, ils se réfugièrent dans les souterrains et les aqueducs qui étaient sous la montagne du temple. Jean, avec quelques-uns de ses compagnons, pressé par la faim et étouffé par l'infection des cadavres qui encombraient ces souterrains, fut bientôt contraint d'en sortir, et fut pris le premier par les gardes romaines. Simon, après avoir vainement tenté de se frayer un passage dans la campagne au moyen des instruments dont il s'était muni, voyant tous ses camarades tomber d'inanition et ne voulant pas mourir dans un égout, se revêtit d'une tunique blanche, jeta un manteau de pourpre sur sa tête et ses épaules, et se dirigea vers le temple. Les gardes étonnés le conduisirent à leur chef. Simon alors se fit connaître : il fut chargé de chaînes.

Jean et Simon figurèrent parmi les princes captifs qui suivirent dans les rues de Rome le char des deux triomphateurs de la Judée. Simon eut la tête tranchée; Jean finit ses jours dans une prison.

Les trésors qu'on trouva dans le temple et dans les maisons de Jérusalem furent si considérables, que la valeur de l'or diminua de moitié.

Il nous reste une représentation bien authentique des principaux objets enlevés du temple : ils sont taillés en pierre sur l'arc de triomphe de Titus à Rome. On voit sur une des faces intérieures de

[1] Josèphe, *Guerre*, l. VII, ch. I.

cet arc, érigé par Vespasien et Titus pour immortaliser la victoire remportée sur les Juifs, le chandelier aux sept branches, la table des pains de proposition, les encensoirs et les timbales, qui avaient été portés avec les autres dépouilles devant les vainqueurs. Les vases et les meubles du temple de Jérusalem furent déposés dans le temple de la Paix, qui fut élevé par Vespasien dans le voisinage du Forum et incendié sous le règne de Commode. Les vases sacrés furent conservés dans le palais des Césars jusqu'à l'époque où Genséric, à la tête de ses hordes barbares, saccagea la ville de Rome, enleva ces précieuses dépouilles, les jeta sur un vaisseau pêle-mêle avec les ornements du temple de Jupiter Capitolin et les transporta à Carthage. Lorsque l'Afrique fut conquise par Bélisaire, on retrouva les dépouilles qui avaient orné le temple de Jérusalem et elles furent transportées à Constantinople. L'empereur Justinien, pour se rendre favorable aux vœux de Juvénal, évêque de Jérusalem, le premier qui porta le titre de patriarche, lui fit remettre ces ornements sacrés et ils contribuèrent à la splendeur de l'église du Saint-Sépulcre jusqu'à l'année, si tristement célèbre, 615, où les troupes de Chosroès II, commandées par Sazarbazza, son gendre, vinrent tout enlever à Jérusalem, tout profaner ou tout détruire [1].

Il n'y avait pas quarante ans que Jésus-Christ avait dit : *Je vous le dis en vérité, tous ces maux viendront sur cette génération ;* et : *Cette génération ne passera point que tout cela n'arrive.* (Matth., XXIII, 36 ; XXIV, 34.)

Plusieurs de ceux qui avaient vu Jésus vivaient encore, entre autres saint Siméon, alors évêque de Jérusalem.

Depuis la destruction du temple jusqu'à Adrien, il n'y a eu que des ruines sur le mont Moriah. Adrien y fit élever un temple où l'on voyait sa propre statue et celle de Jupiter [2]. Tout cela fut renversé sous le règne de Constantin [3].

1 Reland., *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis.* — Sueton., *In Vesp.*, 9. — Plin., *Hist. nat.*, l. XXXIV, c. VIII ; l. XXXVI, c. V ; l. XLV, c. X. — Joseph., *De Bello*, l. VII, c. LIX.

2 Le temple bâti par Adrien se trouvait vers la partie septentrionale de la grande esplanade, dans le voisinage de la forteresse Antonia, qu'il fit également reconstruire.

3 Helena « cum Hierosolymam agnoscere concupisceret, reperta ibi idola ac templa protrivit. » (Sulpit. Sever., *Hist.*, l. II, c. XXXIII.

Il est digne de remarque que Vespasien et Titus, pour immortaliser le souvenir de l'anéantissement de la Judée, firent frapper des médailles portant pour emblème une femme désolée assise par terre : ce qui est exactement la figure employée par Isaïe : *Et desolata in terra sedebit* [1]. (Is., III, 26.)

Des oracles qui ont reçu un si frappant accomplissement ont toujours singulièrement embarrassé la philosophie. Trois siècles après la destruction du temple, un philosophe, devenu empereur, voulut convaincre de fausseté la prédiction de Jésus-Christ et rebâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs furent rappelés dans leur patrie ; Alypius, ancien gouverneur de la Grande-Bretagne, puissamment secondé par le gouverneur de la Syrie, fut chargé des travaux. Que reste-t-il à désirer pour le succès d'une entreprise qui est soutenue par toute la puissance d'un empereur et par l'ardeur d'un peuple presque anéanti qui a l'espoir de reconquérir son culte et sa nationalité ; qui réunit ainsi en sa faveur la richesse, la science, la force et le fanatisme ; qui n'a contre elle qu'une chose... une ancienne prophétie du *Galiléen ?*

Tout le monde se met à l'œuvre avec ardeur : les femmes, non contentes de donner leurs parures, portent elles-mêmes la terre et déblayent les décombres ; plusieurs ont fait faire pour ces travaux des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent.

Maintenant laissons parler un auteur païen, homme de guerre qui a servi sous Julien et qui nous a laissé une des plus judicieuses histoires de cet empereur : « Tandis qu'Alypius pressait vivement les travaux, aidé par le gouverneur de la province, il sortit des fondements de terribles tourbillons de flammes qui dévorèrent à plusieurs reprises les ouvriers et rendirent ce lieu inaccessible. Ce fut de cette sorte que, obstinément combattue par cet élément, l'entreprise fut abandonnée [2]. »

Nous avons sur cet événement plusieurs autres témoignages : aussi on ne peut le révoquer en doute ; mais on l'explique. M. Tourlet,

[1] Voir Addison, *IIe Entr. sur les monnaies.*

[2] Cum itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum ; hocque modo, elemento obstinatius repellente, cessavit incœptum. (*Ammianus Marcellinus*, l. XXIII, c. I.)

par un calcul chronologique, a voulu établir que les globes de feu qui ont dévoré les ouvriers de Julien ne furent que le *tremblement de terre* qui a dévasté plusieurs villes de l'Orient pendant le troisième consulat de Julien, en 362. Mais un tremblement de terre dure quelques secondes, et les ouvriers auraient pu d'autant plus facilement reprendre leurs travaux qu'ils n'en étaient encore qu'aux fondements, et que, par conséquent, un pareil accident n'aurait pu leur causer un grand dommage.

Le miracle raconté par un païen a aussi fort embarrassé M. Munk, comme il avait déjà embarrassé Voltaire, Gibbon et tant d'autres ; c'est pourquoi, après avoir raconté le fait d'après Ammien Marcellin, et blâmé les Pères qui, selon lui, y ont ajouté plusieurs circonstances surnaturelles, il ajoute : « Cependant le fait en lui-même doit être considéré comme *historique;* il y eut probablement une forte explosion, causée par l'air inflammable longtemps comprimé dans les souterrains. Le même phénomène arriva aussi sous Hérode, lors de l'ouverture des sépulcres de David et de Salomon [1]. Il n'est pas étonnant que le phénomène le plus naturel ait été considéré comme un miracle par des hommes qui en ignoraient la cause. Au reste, la cessation définitive des travaux s'explique aussi par la mort de Julien, qui tomba bientôt après dans un combat contre les Perses [2]. »

M. Munk est trop bon physicien pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre un phénomène qui se produit dans un souterrain où l'on entre avec des torches enflammées, et celui qui a lieu plusieurs fois en plein air, qui dévore les ouvriers, au point qu'une œuvre commencée par tant de monde et avec tant de zèle doit être abandonnée ; il est obligé d'avoir recours à un motif qui ne se trouve pas dans Ammien Marcellin, c'est-à-dire à la mort de Julien. Il est vrai que cet empereur mourut bientôt après ; mais, si sa mort avait été la cause de la cessation des travaux, les auteurs païens, et surtout les rabbins, se seraient abstenus d'en donner une autre qui leur était si peu favorable. Au reste, Julien s'est chargé lui-même de nous édifier à cet égard. Vous trouverez dans une de ses lettres ces

1 Josèphe, *Antiquités*, XVI, 7. 1.
2 Munk, *Palestine*, p. 609.

mots, qui ne sauraient laisser le moindre doute : « Il est vrai que les prophètes parmi les Juifs nous ont reproché tous ces désastres ; mais que diront-ils eux-mêmes de leur propre temple détruit trois fois, et qu'on n'a pu rebâtir jusqu'à présent ? Ce n'est pas que je veuille insulter à leur fortune, *puisque j'ai moi-même voulu rebâtir ce temple en l'honneur de la divinité qu'on y invoquait*[1]. »

Julien lui-même avoue que la cessation de son entreprise est due à une autre cause. L'apparition des globes de feu est donc un fait *historique*, reconnu comme tels par les historiens païens, par Julien, par les Juifs contemporains de l'événement[2] et par les Juifs du dix-neuvième siècle.

Gibbon, cité par M. Munk, sans nier le fait, se prévaut du silence de saint Jérôme pour dire que « sur les lieux le prétendu miracle avait fait beaucoup moins de sensation que dans les contrées éloignées. » — D'abord saint Jérôme n'était pas sur les lieux alors : il n'est venu à Jérusalem que vingt-trois ans après la mort de Julien ; puis il ne pouvait pas prévoir toutes les questions qu'on lui ferait dans la suite des siècles. Son autorité est du plus grand poids, sans doute, mais c'est quand il parle ; et il serait à désirer que tout le monde ajoutât autant de foi à ses paroles qu'on semble attacher d'importance à son silence. Puisque Gibbon a tant de confiance dans les auteurs ecclésiastiques de cette époque, pourquoi n'admet-il pas le témoignage de Rufin, de Théodoret, de Socrate, de Sozomène, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome ?

Plusieurs Pères parlaient publiquement de cet événement tandis que, dans leur auditoire, il se trouvait un grand nombre de personnes qui en avaient été témoins, ou qui l'avaient appris de ceux qui l'avaient vu. C'est par eux que nous connaissons plusieurs cir-

[1] Jul., *Fragm.*, p. 540, 541.

[2] Voyez l'histoire intitulée *Schalscheleth Hakkabbala*, par le rabbin Gedaliah Ben Joseph Jechaia. L'auteur, à la vérité, vivait un siècle après cet événement; mais i le rapporte d'après les annales conservées par les Juifs. Voici ce passage :

« In diebus R. Chanaan et sociorum ejus, anno circiter orbis conditi 4349, memorant libri annalium magnum in orbe universo fuisse terræmotum, collapsumque esse templum quod struxerant Judæi Hierosolymis præcepto Cæsaris Juliani Apostatæ, impensis maximis. Postridie ejus diei (quo mota fuerat terra), *de cœlo ignis multus cecidit, ita ut omnia ferramenta illius ædificii liquescerent, et amburerentur Judœi multi, atque adeo innumerabiles.* » (Apud Wagenseil, *Tela ignea Satanæ.*

constances omises par Marcellin : les pierres qui étaient dans les fondements furent jetées au loin, et les édifices d'alentour renversés ; des galeries sur lesquelles se tenaient ceux qui surveillaient les travaux tombèrent avec fracas et ensevelirent ceux qui s'y trouvaient ; des tourbillons de vent enlevèrent tous les matériaux, et le feu consuma jusqu'aux outils des ouvriers ; le lendemain, les Juifs, étant revenus, furent poursuivis par des feux qui en dévorèrent un grand nombre, et, à plusieurs reprises, des croix lumineuses s'attachaient à leurs vêtements : continuellement repoussés par un prodige si effrayant, ils cessèrent les travaux et plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême [1].

Puisse M. Munk en faire autant !

Saint Cyrille, qui était alors évêque de Jérusalem, s'était moqué de l'entreprise des Juifs, en leur citant les prophéties de Daniel et de Jésus-Christ, et en leur répétant sans cesse *qu'il ne resterait pas pierre sur pierre* [2] ; et ils achevèrent l'accomplissement de ces divins oracles par la démolition des derniers vestiges du temple.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur un fait si important, qui ne peut être contesté par personne, pour peu qu'on ait de bonne foi. Cependant, comme plusieurs auteurs ont cherché à expliquer par les lois de la physique le phénomène rapporté par Ammien Marcellin, il est bon d'examiner leurs raisonnements. Les personnes que cette question intéresse peuvent consulter la note Q, à la fin du volume.

D'ailleurs, nous qui vivons tant de siècles après cet événement, nous avons une preuve plus évidente, s'il se peut, que le témoignage des historiens : c'est qu'aujourd'hui encore ce temple n'est pas rebâti, et cependant ce ne sont pas les Juliens qui auraient manqué à cette entreprise. Nous savons tous aussi entre quelles mains se trouvent les trésors du monde ; et pourtant nous pouvons, à l'exemple de saint Cyrille, donner un défi à tous les Juifs et à tous les apostats de la terre. On nous a montré en Grèce que c'est une chose facile que de rétablir un royaume aux dépens de la Turquie ; on aurait une belle occasion à Jérusalem d'affaiblir tout à la fois le

1 Ambr., Epist. XL; Chrys., *In Jud. Or.* II; Greg. Naz., *Or.* IV.
2 Rufin, p. 176.

despotisme ottoman, de purger l'Europe, de rétablir une nationalité de plus et surtout de faire mentir les prophéties.

Philostrate raconte que, lorsqu'on eut enlevé la première rangée des fondements, on découvrit l'ouverture d'une caverne taillée dans le roc. On y descendit un ouvrier attaché à une corde ; quand il fut dans cette caverne, il sentit de l'eau jusqu'à mi-jambes : il porta les mains de tous côtés et trouva sur une colonne, qui dépassait le niveau de l'eau, un livre enveloppé dans un linge très-fin, puis il fit signe qu'on le retirât. Ce livre était l'Évangile de saint Jean [1].

Pendant les cinquième et sixième siècles, la plus grande partie de l'emplacement du temple fut abandonnée par les chrétiens ; seulement ils édifièrent une magnifique église dans la partie méridionale de la grande esplanade, en l'honneur de la présentation de la sainte Vierge. Procope nous a laissé une description détaillée de l'église de la Vierge construite par Justinien [2] ; cette église, au moins en partie, existe encore aujourd'hui et s'appelle *Djami-el-Aksa :* nous en parlerons bientôt.

Vers l'année 636, Omar, le deuxième khalife, s'étant emparé de Jérusalem, demanda où était la pierre qui avait servi d'oreiller à Jacob lorsqu'il eut sa vision miraculeuse, et sur laquelle David avait fait sa prière : on lui montra l'emplacement du temple. Le khalife fut indigné de trouver ce lieu plein d'immondices ; il se hâta de le balayer lui-même : il prit de la terre et des immondices autant que pouvait en contenir le pan de sa robe et les porta au loin ; tous les musulmans en firent autant. Lorsque ce lieu fut ainsi déblayé, Omar y fit sa prière et le désigna à la vénération des vrais croyants. L'année suivante, il y fit construire une mosquée sur le modèle de la Kaaba ; elle devint le premier sanctuaire de l'islamisme après ceux de la Mecque et de Médine : depuis lors, les Arabes donnèrent à Jérusalem le nom de *Bêt-el-Makdes*, la maison du sanctuaire.

La pierre dont il est question est la roche sacrée, *Es-Sakhrah*, à laquelle se rattachent plusieurs traditions bibliques étrangement défigurées par les rabbins et les mahométans.

1 Philost., l. VII, c. XIV.

2 Procop., *De ædificiis Justiniani*, l. V, c VI.

Pour rendre cette pierre plus sainte, on prétendit que Mahomet y avait mis le pied en venant par les airs de la Mecque à Jérusalem, monté sur le cheval que lui avait donné l'ange Gabriel : la pierre s'étant penchée d'un côté sous le pied du prophète, l'ange la saisit pour la fixer, elle conserva l'empreinte du pied de Mahomet et des doigts de l'ange. Un jour que le prophète y avait fait sa prière et s'en retournait au ciel, la pierre le suivit ; en approchant du paradis, elle se mit à pousser le cri de joie si connu : *Lou, lou, lou, lou, lou, lou ;* mais le prophète lui ordonna de se taire, et de retourner là d'où elle était venue. La pierre n'obéit pas entièrement, car elle demeura suspendue à quatre pieds au-dessus de terre ; mais les femmes grosses en avaient une si grande peur, que le sultan Sélim, par compassion, lui fit faire des supports.

Ce lieu est si saint pour les musulmans, qu'ils disent que toute prière qui y est faite compte comme si elle était faite dans le ciel ; que celui qui y prie devient innocent comme il l'était le jour de sa naissance, et que, si l'on meurt dans cette mosquée, c'est comme si on mourait dans le paradis. Dieu y envoie chaque nuit soixante-dix mille anges pour y chanter *Alleluia.* Si une pierre tombait de la Jérusalem céleste, elle viendrait frapper le rocher Sakhrah. Les habitants de Jérusalem sont les voisins de Dieu ; Dieu, qui est la vérité, ne châtiera pas ses voisins. Lorsqu'un de vous, dit le prophète, aura allumé une lampe à Jérusalem, les anges ne cesseront point d'implorer pour lui la miséricorde de Dieu tant qu'elle jettera quelque lueur. La roche Sakhrah est une des roches du paradis ; elle repose sur un palmier au-dessous duquel sort l'eau que boivent les hommes : les quatre fleuves du paradis y ont leur source. Le premier des lieux, c'est Jérusalem, et la première des roches, c'est la roche Sakhrah. Au jour du jugement, la Kaaba s'unira à la roche Sakhrah, et tous les pèlerins s'y attacheront : alors cette roche sera changée en un corail éclatant [1].

La mosquée d'Omar, qui était quadrangulaire, pouvait contenir trois mille personnes ; la roche n'était pas au milieu, comme aujourd'hui, mais dans la partie postérieure de la mosquée. On trouva les ruines d'anciens édifices en creusant les fondements.

[1] *Fundgruben des Orients*, Ier Band.

La mosquée bâtie par Omar ne subsista pas longtemps dans son état primitif. L'an 686, le khalife Abdel-Melek, afin d'empêcher le peuple de faire le pèlerinage de la Mecque, dans la crainte qu'il n'embrassât le parti d'Ibn-Zobeir, qui y régnait alors et qui blâma le khalife, rebâtit cette mosquée d'après un plan qu'il fit lui-même, et il y consacra le revenu du tribut de l'Égypte pendant sept années. Quand elle eut été achevée dans la plus grande perfection, on employa en outre une somme de cent mille ducats pour couvrir le dôme de plaques dorées. Le fils d'Abdel-Melek fit placer la roche sous la coupole, au centre du nouvel édifice. D'autres khalifes l'ornèrent de marbres, de mosaïques, de portes et de grillages couverts d'or et d'argent. Dans le huitième et le neuvième siècle, des tremblements de terre renversèrent la mosquée, qui ne fut plus rebâtie avec autant de magnificence. Trente-neuf ans avant la prise de Jérusalem par les croisés, l'an 1060, une partie de la toiture s'affaissa avec cinq cents lustres ; ce qui fit dire aux musulmans qu'un grand malheur menaçait l'islamisme.

Les croisés, s'étant emparés de la ville sainte, en 1099, trouvèrent dans la mosquée d'Omar de grandes richesses en lampes et en candélabres d'or et d'argent, et en ornements de tous genres. On remarqua surtout un vase en or, pesant deux cents marcs, qui était suspendu au milieu du dôme, et dans lequel on disait qu'il y avait ou de la manne ou du sang de Jésus-Christ. On employa deux jours pour enlever toutes ces richesses. Elles échurent à Tancrède, qui les partagea avec le duc de Bouillon : sept cents marcs d'argent furent destinés à l'église du Saint-Sépulcre.

Un des premiers soins de Godefroi de Bouillon fut de faire purifier cette mosquée et de la consacrer à Dieu. Des chanoines, ayant les mêmes priviléges que le chapitre d'une cathédrale, furent chargés du service religieux de cette église, qui prit le nom de *Temple du Seigneur* (*Templum Domini*).

Les chanoines, qui étaient de l'ordre de Saint-Augustin, avaient un abbé à leur tête : leur couvent était au nord du temple. Au sud, la mosquée El-Aksa devint la résidence royale. Une partie fut cédée aux chevaliers du Temple, et la grande coupole de la Sakhrah devint le symbole de l'ordre des Templiers.

Rien ne fut changé dans la disposition de l'édifice que ce qui était

nécessaire pour la célébration du culte. La roche même fut laissée à nu pendant plusieurs années ; deux morceaux en furent détachés et transportés l'un à Constantinople, l'autre en Russie, et vendus au poids de l'or. La quinzième année seulement de l'occupation, la roche fut recouverte de marbre blanc, et on plaça un autel par-dessus.

La description du temple a été faite par les auteurs contemporains. Il était octogone, avec quatre portes placées en croix ; une coupole couverte en plomb s'élevait au-dessus : elle était surmontée du signe de la rédemption. Sur toutes les faces il y avait des ornements en marbres et en mosaïques, tant extérieurement qu'intérieurement. Indépendamment de la coupole, qui reposait au milieu sur la partie cylindrique de l'édifice, il y avait un toit moins élevé sur la partie octogonale. Un grand nombre d'inscriptions et de peintures ornaient tous les murs. Jean de Würtzbourg nous en a laissé la description ; elles rappelaient les traditions du lieu : l'Échelle de Jacob, la Vision de Zacharie, la Présentation de la sainte Vierge, la Présentation de Jésus dans les bras de Siméon, la Femme adultère, etc.

Une chapelle avait été érigée à saint Jacques sur la place où il avait été précipité du pinacle du Temple.

L'année 1136, un légat du pape Innocent II fit la dédicace de cette église en présence du patriarche de Jérusalem, de plusieurs évêques et d'une foule de spectateurs de l'Orient et de l'Occident.

Mais la ville sainte retomba sous la domination des infidèles l'année 1187.

Les auteurs musulmans nous fournissent beaucoup de détails sur tout ce qui se fit alors dans la mosquée d'Omar.

« Les premiers soins de Saladin, disent-ils, furent de restaurer la célèbre mosquée ; il fournit des marbres et de l'*argent doré de Constantinople*, et d'autres objets de prix. Les musulmans, par suite de leur horreur pour les images, ne laissèrent pas le moindre vestige des figures que les chrétiens y avaient représentées. Le neveu de Saladin se rendit avec une grande suite à la chapelle de la Sakhrah, et, prenant lui-même un balai, il nettoya le sol de toute immondice ; ensuite il lava avec de l'eau les murs et les lambris à plusieurs reprises, puis il y passa de l'eau de rose ; et, après avoir ainsi lavé ce lieu, il distribua d'abondantes aumônes aux pauvres.

Les fils de Saladin suivirent le même exemple. Ensuite le sultan vint y faire sa prière. Le vendredi suivant, on manquait de siéges pour la multitude des assistants. Le sultan ordonna au cadi Mohi-Eddin de faire les fonctions de *kalib* ou prédicateur; le discours qu'il prononça excita notre admiration : il exposa les prérogatives de la sainteté de Jérusalem; il parla de la purification de la mosquée; il dit un mot sur la fuite des prêtres et le silence des cloches. Le sultan fit tout rebâtir dans son ancien état, et la roche fut revêtue d'une grille en fer. On rappela au sultan que vingt ans auparavant Noureddin avait fait faire à Alep une chaire très-bonne et très-solide, dans la vue de l'envoyer à Jérusalem si jamais il en était maître; que cette chaire avait coûté plusieurs années de travail et qu'il n'existait rien de si beau dans l'islamisme. Saladin la fit donc venir d'Alep et la plaça dans un lieu convenable. Il y avait sur la coupole de la Sakhrah une grande croix d'or. Le jour que la ville se rendit, plusieurs musulmans montèrent au haut pour l'abattre. A ce spectacle, les yeux des chrétiens aussi bien que des musulmans se tournèrent de ce côté. Quand la croix tomba, il s'éleva un cri général dans la ville et les environs : c'étaient des cris de joie de la part des musulmans, des cris de douleur et de rage de la part des chrétiens : le bruit fut tel, qu'on eût cru que le monde allait s'abîmer [1]. »

Depuis cette époque, il est défendu aux chrétiens d'entrer dans la mosquée sous peine de mort. Les musulmans ne laissent pas même franchir les portes ou l'extrémité des rues qui conduisent à la grande esplanade. Cette année même, un médecin ayant été appelé, pour un cas pressant, dans une maison turque voisine de la mosquée, crut pouvoir déroger à cette défense. Quand il sortit, il fut assailli à coups de pierres par des enfants; il porta plainte, mais il ne put obtenir aucune satisfaction.

L'entrée dans le temple d'Hérode était aussi interdite aux étrangers sous peine de mort : *Nemini licere alienigenæ in locum sanctum intrare sub pœna capitis* [2].

[1] Voyez *Biblioth. des croisades; Chroniques arabes*, traduites par M. Reinaud, p. 214 et suiv.
[2] Josèphe, *Antiq.*, l. XIV, c. II.

J'ai pu voir la mosquée d'Omar, comme je l'ai dit ailleurs, du haut de la tour bâtie sur l'emplacement de la maison de Pilate. Tout en remerciant le pacha Moustafa-Zurif de la faveur qu'il m'accordait, je lui ai témoigné le regret de ne pouvoir pénétrer dans l'intérieur, en lui faisant observer qu'en Europe les musulmans avaient la faculté d'entrer partout. « Cette défense tient au fanatisme du peuple, me répondit-il ; il ne dépend pas de moi de la lever. Au reste, vous n'y perdez rien : la mosquée est bien moins belle en dedans qu'à l'extérieur. »

Cependant j'ai pu visiter la mosquée quelques années plus tard ; j'y suis entré le 7 avril 1855, et à ce que j'ai dit plus haut je puis ajouter ce qui suit :

La grande enceinte sur laquelle se sont élevés pendant tant de siècles des autels de cultes si différents, et qui a été le théâtre de tant d'événements qui comptent parmi les plus grands de l'histoire du monde, s'appelle aujourd'hui *Haram-ech-Chérif*, c'est-à-dire noble sanctuaire ; c'est, comme nous l'avons vu, le sommet du mont Moriah aplani et entouré de trois côtés par des murs de soutènement gigantesques et défendu du quatrième côté par un fossé large et profond. Le sol est un calcaire crayeux et blanchâtre, la surface sensiblement horizontale, la forme celle d'un quadrilatère un peu irrégulier ayant un contour de 1,680 mètres.

Les deux principaux édifices qui s'élèvent aujourd'hui dans cette vaste enceinte sont la mosquée d'Omar et la mosquée d'El-Aksa.

La mosquée d'Omar ou plutôt Aoubbet-es-Sakhrah (Coupole de la Roche) occupe une partie de l'emplacement de l'ancien temple des Juifs. La forme de cet imposant édifice est celle d'un octogone régulier surmonté d'une coupole ; deux rangées de colonnes et de piliers supportent la coupole et la toiture des bas côtés. On y arrive après avoir traversé le haut parvis, grande plate-forme élevée de cinq mètres et couverte de dalles blanches : on ne peut la franchir qu'après avoir ôté sa chaussure ou avoir mis par-dessus une chaussure nouvelle, des arcades faites avec des colonnes antiques sont placées devant chaque escalier.

Tout porte à croire que c'est là qu'était l'aire d'Ornan achetée par David. Il est dit au II[e] livre des Rois que l'ange exterminateur, qui

étendait déjà la main vers Jérusalem pour la ravager, se tenait près de l'aire d'Ornan le Jébuséen, lorsque Dieu, ayant compassion du peuple, retint sa main. David alors, par ordre de Gad, vint trouver Ornan qui en son aire égrainait son blé avec ses bœufs. David acheta l'aire six cents sicles d'or et les bœufs cinquante sicles d'argent ; et il dressa là un autel sur lequel il offrit des holocaustes et des hosties pacifiques. (II Rois, xxiv, 16-25.) Ce fut au même lieu que Salomon éleva le temple du Seigneur, la quatrième année de son règne. Les citernes creusées dans le roc, qui se trouvaient toujours près des aires antiques au service des hommes et des animaux, et celles que Salomon fit creuser, existent encore aujourd'hui : ce sont les seuls restes de cette époque.

On entre dans la mosquée par quatre portes ornées de colonnes et situées aux quatre points cardinaux. Les portes sont en bois et recouvertes de lames en bronze.

Ce qui frappe le plus d'abord, c'est la roche, qui occupe le milieu de l'édifice et est entourée d'une belle grille en fer. Cette roche est un grand bloc de pierre calcaire, non taillé, ayant assez la forme d'un bouclier : il est fort irrégulièrement convexe par en haut ; il s'élève au-dessus du sol à hauteur d'homme dans la partie la plus basse et a presque le double dans la partie la plus élevée ; sa longueur est de soixante pieds et sa largeur de cinquante. Du côté du nord, il repose sur le roc dont il fait partie, tandis que vers le sud ses bords s'appuient sur des ouvrages en maçonnerie, en laissant au-dessous une grotte assez spacieuse, dans laquelle on descend par un escalier de quinze marches taillées dans le roc même : elle est appelée communément la Noble Caverne. Cette crypte, qui remonte à l'époque de Salomon, a été l'origine de toutes les autres, comme la pierre qui est au-dessus est le plus ancien de tous les autels qui existent ; les croisés eux-mêmes nommaient cette pierre la Roche Sacrée (*Rupes Sacra*). L'escalier qui conduit dans la grotte est au sud-est. « Cet escalier, dit un auteur arabe, est interrompu au milieu par un petit sofa pratiqué dans le rocher du côté oriental, où les pèlerins reposent. » Il y a ici une colonne de marbre dont le piédestal est posé sur ce sofa, adossé du côté du midi au côté de la grotte, et dont le chapiteau appuie le côté de la roche Sakhrah,

comme pour l'empêcher de pencher du côté du midi ou d'une autre manière [1].

C'est là la grotte que Fergusson n'a pas craint de présenter au monde comme étant le saint sépulcre : on pourrait croire que cet écrivain, d'ailleurs sérieux, a tenu à faire voir jusqu'où peut aller l'excentricité des ennemis des traditions catholiques.

Le scheik qui m'accompagnait eut soin de me faire remarquer que les murs qui sont sous les bords de la roche ne sont pas nécessaires et qu'ils n'y ont pas toujours été. Il me montra ensuite les niches et les autels où Abraham, David, Salomon, Jésus, l'ange Gabriel, saint Georges, se tenaient et faisaient leur prière. Il frappa du pied au milieu de la grotte, et le rocher rendit un son creux : c'est là ce qui fait croire aux musulmans que la roche est encore suspendue dans les airs. Nous nous trouvions au-dessus de la citerne dont j'ai parlé, sur le *Puits des âmes*.

On dit que la roche est ordinairement couverte de tapis ; on les avait enlevés ce jour-là, soit pour les soustraire à la profanation, soit pour que nous pussions mieux voir le sanctuaire. Kiamil-pacha, qui nous accompagnait, non-seulement y mettait la meilleure volonté possible, mais il avait encore pris les plus sûres précautions : il avait fait enfermer, pour le temps de notre visite, les Africains les plus fanatiques, qui auraient pu se porter à des voies de fait contre nous. Malgré cela, j'entendis proférer des cris d'un lugubre et sauvage désespoir, et on emmena un individu qu'on me dit être un insensé. Notre visite ne fut plus nullement troublée.

La roche célèbre qui est l'assiette même du temple de Salomon passait déjà pour avoir servi d'autel à Melchisédech et à Abraham. Les rabbins, allant plus loin encore, disaient qu'elle n'a pas été touchée par les eaux du déluge, parce que le nom de Dieu y était inscrit et que les eaux, voyant ce nom sacré, reculèrent en arrière. Comme la mosquée actuelle occupe l'emplacement du Saint des saints du temple de Salomon, on doit admettre que c'est sur cette roche que furent déposées l'arche d'alliance, la manne et la verge d'Aaron. Nous savons d'ailleurs que Salomon, dans la prévision que le temple pourrait être détruit, fit creuser sous la roche une citerne profonde, afin qu'on y pût cacher les objets sacrés ; or une citerne

1 Voyez *Fundgruben des Orients*, t. II, p. 87.

se trouve encore sous la roche : elle est double, et recevait pour les usages du temple une eau abondante d'Étham et des Vasques de Salomon, près de Bethléem. Elle communiquait avec les autres citernes également creusées dans le roc vif de Moriah ; elles débouchaient toutes par un canal souterrain (Amah) dans la vallée du Cédron, où elles envoyaient le sang des libations et celui des victimees égorgées près de l'autel.

C'est là évidemment la caverne dont parle Philostrate, qui fut découverte lors de la tentative faite par l'empereur Julien pour reconstruire le temple des Juifs, et que les musulmans appellent le *Puits des âmes*. D'après une antique tradition juive, c'est là que l'arche aurait été cachée et serait devenue invisible depuis. Une autre tradition, rapportée par le moine Phocas (en 1185), dit que le grand prêtre Zacharie fut enfermé dans cette grotte avant d'être lapidé par les Juifs entre le temple et l'autel. On a encore montré de son sang au pèlerin de Bordeaux. On disait encore que c'était là que les Juifs avaient amené la femme adultère à Jésus[1].

Voici la description qu'en fait M. de Vogüé :

« C'est une excavation irrégulière de sept mètres sur six mètres quatre-vingt-dix-centimètres, avec une profondeur maximum de trois mètres. On y pénètre aujourd'hui par un escalier latéral de quinze marches : l'ancienne margelle se voit encore. Au centre est un puits recouvert d'une dalle que les musulmans nomment *Bir-ar-Rouah* (Puits des âmes), qui communique avec un égout souterrain dont l'extrémité débouche dans la vallée de Josaphat.

« L'âge de ces diverses excavations est difficile à déterminer ; mais il est certain que plusieurs d'entre elles remontent à la plus haute antiquité. La citerne de la Sakhrah, par exemple, qui jouait un rôle dans l'économie intérieure du premier temple, est au moins contemporaine de Salomon. Peut-être même est-elle plus ancienne, et appartient-elle au temps où le Moriah était une colline inhabitée, parcourue par les troupeaux du Jébusite. C'est donc le travail humain le plus ancien que renferme le Haram ; c'est le point de départ d'une période architecturale de vingt siècles, le seul témoin authen-

[1] Sub choro, in parte meridionali, est crypta quasi in petram excavata, quæ dicitur locus confessionis, eo quod Christo ibi sit oblata mulier, etc. (Fetellus, *De Situ Jherusal.*, 22.)

tique des premiers âges historiques, et à ce titre, malgré les contes ridicules dont les Arabes en ont fait le centre, il mérite notre vénération et notre respect[1]. »

Néanmoins le comte de Vogüé ne croit pas pouvoir identifier la Sakhrah avec l'*Eben Schatiyah* ou *Pierre fondamentale* des Juifs pour des considérations topographiques difficiles à réfuter : il attribue cette identification aux rabbins du troisième et du quatrième siècle[2].

Le culte superstitieux des Juifs pour cette pierre date de l'époque où l'arche d'alliance disparut du temple[3]. Le Talmud nous apprend que, lorsque l'arche manquait dans le sanctuaire, il y avait à sa place une *pierre* qui s'y trouvait déposée depuis les jours des premiers prophètes, et que le nom qu'on lui donnait était *Schatiyah*, c'est-à-dire *pierre fondamentale*[4]. Comme la plupart des peuples païens honoraient dans leurs temples des pierres qui figuraient leurs divinités, Diodore de Sicile, en racontant la visite d'Antiochus Épiphane dans le temple de Jérusalem, parle d'une pierre qui se trouvait dans le Saint des saints, et qu'il croyait être l'effigie du Dieu des Juifs[5]. Nous savons que, le jour de la destruction du temple, les Juifs, qui avaient fait mourir *le vrai Dieu*, avaient une telle vénération pour *une pierre*, qu'ils se pressaient autour d'elle, qu'ils renouvelaient sur elle les onctions de l'huile sainte, qu'ils déchiraient leurs vêtements, qu'ils s'exhalaient à ses pieds en gémissements et en sanglots, comme si elle eût eu des yeux pour les voir et des oreilles pour les entendre. N'est-ce pas là le crime qui a été si souvent reproché aux Juifs : « Et la Judée... s'est souillée avec la *pierre?* » (Jérém., III, 8, 9.)

Le principal sanctuaire de la Mecque est aussi une *pierre*, qui est placée dans le coin sud-est de la Kaaba ; les Arabes l'appellent *Kabar*. On voit combien tout cela a de rapport avec les dieux Cabires

1 *Le Temple de Jérusalem*, par M. le comte de Vogüé, p. 15.

2 *Ibid.*, préface, III.

3 « Arcam fœderis in templo secundo non fuisse certum est. Ejus loco saxum erat illic collocatum, quod lapis *positionis* dicebatur, altum supra terram tres digitos. » (*Joma*, V, II.) Ceci me paraît mieux convenir à la *Pierre noire*, dont je parlera bientôt.

4 Talmud, *Traité Zona*, fol. 53-54.

5 Gottlob, *De Lapidibus*, p. 8, 9. — Des Mousseaux, *Dieu et les Dieux*, p. 62 et 134.

et le culte des Beth-el que nous retrouvons chez presque tous les peuples.

Pendant toute la période qui s'écoula depuis la destruction du temple par les Romains jusqu'à la conquête musulmane, la roche fut entièrement négligée par les chrétiens, qui ne voulaient pas continuer les superstitions des Juifs, et par les païens, qui avaient un autre sanctuaire à vénérer sur le mont Moriah, c'est-à-dire le temple de Jupiter Capitolin élevé par l'empereur Adrien : il fut défendu aux Juifs, sous peine de mort, d'approcher des murailles de Jérusalem. Le pèlerin de Bordeaux trouva encore, en l'année 333, le temple de Jupiter et la statue de l'empereur Adrien près de la roche percée, *Lapis pertusus*. Ce nom lui a été donné, parce qu'elle est réellement percée dans toute son épaisseur au-dessus de la crypte.

Ce temple fut renversé après l'avénement de Constantin ; alors il fut permis aux Juifs de venir une fois par an, le jour de la destruction de leur temple, pleurer sur son emplacement. Ils se groupaient autour de l'ouverture du canal qui traverse la roche ; ils oignaient d'huile la pierre sacrée et la baignaient de leurs larmes. Cependant cet usage a cessé dans la suite, puisqu'à l'arrivée d'Omar la roche était couverte d'immondices.

Nous avons vu ce que les musulmans en ont fait et les nouveaux honneurs qu'ils lui ont rendus.

Les choses restèrent ainsi jusqu'à la prise de Jérusalem par les armées chrétiennes. Les croisés ayant converti cette mosquée en église et placé le maître autel sur la roche même, ils la taillèrent pour l'adapter aux besoins du culte, puis la couvrirent d'un dallage en marbre. La roche ayant de nouveau été mise à nu par les musulmans, après le départ des croisés, on se rend parfaitement compte aujourd'hui des travaux que ceux-ci y avaient faits : la roche est brisée dans quelques endroits, elle porte l'empreinte de coups de marteau.

Plusieurs fois aussi on avait surpris des pèlerins qui détachaient des morceaux de cette pierre ; elle passait pour porter bonheur. A leur retour en Europe, les chrétiens bâtissaient des églises et plaçaient ces fragments sur l'autel principal. Tel fut le motif qui porta un de leurs rois à faire revêtir la roche de marbre, de peur qu'il n'en restât bientôt plus de trace ; mais le sultan Saladin la fit découvrir et or-

donna d'y tenir des exemplaires du Coran pour l'usage de ceux qui viendraient faire la prière en ce lieu [1].

Lorsque Richard Cœur-de-Lion se fut emparé, près d'Hébron, de la riche caravane d'Égypte, Saladin réunit ses émirs dans cette mosquée, et, afin de ranimer leur courage, il leur fit jurer sur la « pierre mystérieuse de Jacob » de combattre les chrétiens jusqu'à la mort.

Selon quelques auteurs arabes, des fragments considérables de cette pierre auraient été transportés à Constantinople, en Sicile, dans les pays slaves (en Russie) et aussi en Angleterre, où un morceau figurait au couronnement des rois.

La *Pierre noire* est du côté de la porte dite *du Paradis*, elle rappelle la pierre noire de la Kaaba, et, comme elle, elle est l'objet d'une foule de superstitions. Le bétyle de la Mecque est un aérolithe qui était déjà en vénération longtemps avant Mahomet : le plus grand bonheur des pèlerins est de pouvoir toucher et baiser cette pierre. Comme elle a déjà été brisée plusieurs fois, ses morceaux sont aujourd'hui enchâssés dans un cercle d'argent [2].

A Émèse en Syrie, le soleil était adoré sous le nom d'Élagabal et sous la forme d'une pierre noire qu'on disait aussi tombée du ciel. Lorsqu'un de ses prêtres, Varius Avitus Bavianus, fut devenu empereur, il prit le nom de son dieu et fit transporter cette pierre à Rome : enchâssée dans des pierreries de la plus grande valeur, placée sur un char triomphal attelé de six chevaux d'une éclatante blancheur et richement caparaçonnés, dont l'empereur lui-même tenait les rênes, elle fut conduite processionnellement par les rues de Rome, parsemées de poussière d'or, dans le temple magnifique qu'on lui avait érigé sur le mont Palatin. Pendant le trajet, l'empereur, soutenu par ses ministres, se renversait en arrière pour avoir le bonheur de jouir de plus près de la présence de la divinité [3].

Au-dessus de la roche Sakhrah s'élève la grande coupole, soute-

1 Voyez *Bibliothèque des croisades* IV[e] partie, chroniques arabes, traduites par M. Reinaud, p. 217.

2 Hammer, *Extraits historiques* dans les *Mines de l'Orient*, vol. III, p. 70. — On trouve des renseignements fort curieux relatifs à la roche Sakhrah dans l'ouvrage intitulé : *Commentatio philologica*, etc., par Limming, *Hauniæ*, 1817. Il contient de nombreux extraits du livre de Kemal Muham Ben Abu Scherif.

3 Hérodien, liv. V.

nue par quatre piliers et douze colonnes, qui forment une enceinte circulaire au centre de la mosquée. Les colonnes sont en marbre et diffèrent toutes les unes des autres : elles ont été enlevées à des monuments antiques, ou trouvées sous les décombres du temple d'Hérode et des portiques qui l'entouraient de tous les côtés. Salomon avait surtout employé des colonnes en bois de cèdre. La seconde enceinte est formée par huit piliers et seize colonnes des arcades portées par ces colonnes entourent ces enceintes.

Les murs, ainsi que le tambour de la coupole, sont tout couverts de mosaïques et de peintures représentant des fleurs, des feuillages et des fruits fantastiques sur des fonds dorés. Des textes nombreux du Coran à lettres d'or, de riches encadrements, des rosaces aux couleurs variées, des figures géométriques, des vases bizarres, forment un ensemble qui frappe par son étrangeté comme aussi par son harmonie. Bien que tous ces travaux aient été exécutés par des ouvriers chrétiens, il n'y a aucune figure d'hommes ou d'animaux, sévèrement proscrites par les musulmans. Les mosaïques sont faites avec des cubes en verre colorié, les autres figures avec des plaques de faïence. Des lampes nombreuses sont le seul ornement de l'intérieur. Les fenêtres sont en plein cintre et les vitraux coloriés. Le tout est dans le style byzantin. A l'extérieur, les murs sont aussi couverts de placage en faïence peinte ; la coupole est couverte en plomb.

Aujourd'hui, il est superflu de donner une description détaillée de la mosquée d'Omar et de tous les édifices qui l'environnent. Ce travail a été fait par l'homme le plus compétent, par le comte Melchior de Vogüé, dans son magnifique ouvrage intitulé : *Le Temple de Jérusalem*. Depuis que l'accès de la mosquée d'Omar a été accordé à tout le monde, moyennant la séduction du *baschich*, le comte de Vogüé est retourné à Jérusalem, muni de tout ce qu'il fallait pour explorer et décrire ce célèbre monument, fermé pendant tant de siècles à toutes les investigations ; et, comme il le dit lui-même, « il n'a quitté le terrain qu'après que la montagne sainte lui eut à peu près livré tous ses secrets [1]. »

[1] Voyez *le Temple de Jérusalem*, monographie du Haram-ech-Chérif, par le comte Melchior de Vogüé. Paris, chez Noblet et Baudry, 1 vol. in-fol., 1864. Voyez aussi : Rosen, *Das Haram von Jerusalem und der Templatz des Moria*. Gotha, 1866.

En sortant de la mosquée d'Omar par la porte du sud, je me rendis directement dans la mosquée El-Aksa, qui occupe l'angle sud-ouest de la grande esplanade.

Nous avons parlé des grands travaux de soubassement qui ont été faits par Hérode, notamment dans cette partie du mont Moriah, pour agrandir l'esplanade du temple. Au sixième siècle, l'empereur Justinien, voulant consacrer un monument au souvenir de la Vierge, qui avait passé son enfance sur cette sainte montagne [1], choisit cette extrémité méridionale pour y bâtir une église en l'honneur de la Présentation de la Vierge : on croit que c'est dans cette partie de l'enceinte que se trouvait l'habitation des jeunes vierges élevées dans le temple. Les travaux furent commencés en l'année 530 : comme l'espace n'était pas encore assez grand pour exécuter l'édifice d'après les plans de l'empereur, les architectes utilisèrent les antiques substructions ; ils jetèrent des voûtes sur ces murs et ils obtinrent artificiellement une surface de niveau avec le reste de l'enceinte sacrée. Procope nous a laissé la description la plus authentique de ce monument [2]. C'était une basilique à trois nefs, couverte en charpente, soutenue par deux ordres de colonnes superposées ; elle était dirigée du nord au sud, comme elle est encore aujourd'hui, ayant trois portes du côté du nord : ces portes existent encore. La partie septentrionale de la basilique reposait sur le roc, tandis que toute la partie méridionale reposait sur d'immenses galeries. Devant la porte, il y avait deux magnifiques colonnes [3].

A l'ouest de l'église, l'empereur fit construire des hospices assez vastes pour contenir des milliers de lits à l'usage des pèlerins.

Ces édifices furent probablement en grande partie détruits par les Perses, sous Chosroès, en 614, puis restaurés.

Ce fut dans l'église de Sainte-Marie que le khalife Omar vint faire sa prière, lorsqu'il se fut emparé de la ville sainte, et il voulut qu'à l'avenir elle fût consacrée au culte de l'islam.

Comme nous l'avons dit souvent, les croisés entrèrent à Jérusalem

[1] Consulter à ce sujet : Jacques de Vitry, *Hist. Jerosol.*, c. LXII. — S. Amb., l. I, *de Virgin.* — Canisius, l. I, *De Maria Deipara,* c. XII. — Quaresm., t. II, p. 77.

[2] Procopius, *De Ædificiis Justiniani*, V, 6. — Voyez dans le même livre, c. VII et IX, les noms des églises et des couvents bâtis par Justinien en Palestine.

[3] Le baptistère de Florence, l'église Saint-Charles à Vienne, le dôme de Wurzbourg, etc., ont des colonnes pareilles.

le 14 juillet 1099; alors la mosquée d'Omar, changée en église, porta le nom de *Temple du Seigneur*, et l'église de Sainte-Marie, qui, pendant l'occupation musulmane, avait été convertie en mosquée, devint la résidence royale et reçut le nom de *Palais de Salomon*. L'ordre des Templiers prit naissance dans les dépendances de ce palais, où les chevaliers s'installèrent et se firent une église. Ils utilisèrent les immenses galeries souterraines en y mettant leurs chevaux et donnèrent à ces galeries le nom d'*Écuries de Salomon*. Jean de Wurzburg dit qu'il y avait de la place pour plus de deux mille chevaux et quinze cents chameaux.

Tout fut changé de nouveau lorsque les Arabes rentrèrent à Jérusalem (1187). L'église Sainte-Marie redevint une mosquée et fut appelée *Djami-el-Aksa*, la mosquée éloignée, parce qu'elle est la plus septentrionale des trois principales mosquées de l'islam. La mosquée d'Omar n'est pas une mosquée proprement dite, c'est le sanctuaire de la Roche, *Qoubbet-es-Sakhrah*, où tout musulman peut aller faire sa prière; mais les cérémonies du culte et les prières publiques se font dans la mosquée El-Aksa; c'est là que se trouvent la niche de la prière, le *mihrab*, et la chaire, le *minbar*. L'ancienne église de Justinien fut modifiée et considérablement agrandie; on ajouta deux portes et deux nefs de chaque côté des anciennes, de sorte qu'elle a aujourd'hui sept portes et sept nefs; mais ses proportions, quatre-vingt-dix mètres de longueur sur soixante, sont disgracieuses. Une coupole, située au sud, domine ce massif étrange de constructions; elle est couverte en plomb et à l'intérieur ornée, ainsi que toute la mosquée, de mosaïques, de placages en marbre et en faïence et d'inscriptions du Coran : du reste, la mosquée est nue et délabrée. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le minbar : c'est celui qui a été fait à Alep par Noureddin; il est en bois, avec un escalier : toute la chaire est recouverte d'incrustations en nacre et en ivoire.

Les musulmans vénèrent un lieu appelé le *Pied de Jésus* à cause d'une légende qui dit que Justinien, voulant rendre sa basilique plus vénérable, y fit transporter de la montagne des Oliviers la partie du rocher qui avait conservé l'empreinte du pied droit de notre Sauveur.

Kiamil-pacha ne nous conduisit pas dans les autres mosquées voisines.

La mosquée *El-Mughâribeh*, c'est-à-dire des Maugrabins ou Barbaresques, dont le quartier touche à l'angle sud-ouest de l'esplanade, est une de celles qui avoisinent la mosquée El-Aksa. Ce quartier occupe une partie de la vallée de Tyropéon : c'est un des plus misérables quartiers de Jérusalem. Comme l'indique son nom, il est habité par des Africains.

Dans la grande enceinte de l'esplanade, il y a encore plusieurs autres places visitées par les pèlerins musulmans; ce sont des *oualys*, ou petites chapelles bâties sur les lieux que les légendes musulmanes désignent à la vénération des croyants comme marqués par quelques événements ou plutôt par des fables absurdes relatives au Coran. Les plus remarquables par leur élégance se trouvent sur la plate-forme supérieure qui entoure la Sakhrah : ce sont *le Dôme de la Chaîne* ou *Tribunal de David*, *la coupole El-Miradj*, *la chaire d'Omar*, les petits monuments consacrés à saint Georges, à l'ange Gabriel et aux Tables de la loi. Parmi les petits édifices disséminés dans la grande enceinte, on remarque la belle fontaine située à l'ouest de la mosquée d'Omar et appelée *Sebil de Quaït-bai*, du nom du sultan qui la fit construire. A environ un tiers de la distance qui sépare les deux grandes mosquées, on a découvert récemment l'entrée de grottes souterraines fort considérables, soutenues par des piliers naturels, au fond desquelles se trouve un étang formé par les eaux de pluie qui tombent sur la mosquée El-Aksa et une partie de la grande esplanade : on leur a donné le nom de *citernes royales*. Comme les vastes citernes et les canaux débouchant dans les vallées qui ceignent une grande partie du mont Moriah, ces grottes ont été creusées à une époque fort ancienne ; c'est d'elles sans doute aussi que Josèphe, Tacite, le Pèlerin de Bordeaux, ont fait mention [1]; seulement l'expression *fons perennis*, employée par Tacite, ne saurait leur convenir. C'est le plus grand réservoir d'eau du mont Moriah ; l'escalier qui y conduit est taillé dans le roc.

[1] Josephus, *Bell.*, V, 3, 1; VII, 2 : « Templum in modum arcis fons perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. » — Tacitus, *Hist.*, l. V, c. XII : « Sunt ibi exceptoria magna aquæ subterraneæ et piscinæ magno opere ædificatæ et in æde ipsa, ubi templum fuit « Voyez Sepp., *Jerusalem*, 1ter. *Band*, *S.* 263.

Près de l'angle sud-ouest de la grande enceinte, dans la partie tournée vers la ville, se trouvent les restes d'une muraille que les Juifs regardent comme ayant appartenu au temple de Salomon, et *comme ayant toujours conservé la présence de la majesté divine* [1]. Ils vont pleurer devant ce mur tous les vendredis et les jours des grandes solennités : c'est pourquoi on l'appelle la *Place des pleurs ;* les Juifs le nomment *Khotel hama'arabi*, mur occidental.

Ce pan de mur, long d'environ trente mètres avec une hauteur de douze mètres, est fait sans aucun doute avec des matériaux anciens, sans qu'on puisse les attribuer avec certitude soit à Salomon, soit à Hérode, soit aux Romains. « C'est évidemment là, dit M. de Saulcy, un échantillon de l'architecture hébraïque [2]. » Ce qui paraît le plus probable, c'est que ces pierres ont appartenu aux édifices d'Hérode ; elles ont peut-être été utilisées par Adrien pour les fortifications d'Ælia Capitolina : les couches supérieures sont beaucoup moins anciennes.

Déjà saint Jérôme fait mention d'un lieu où les Juifs allaient pleurer sur la destruction de leur sanctuaire [3]. Nous avons vu que, sous l'empereur Constantin, il leur était permis d'aller pleurer une fois l'an sur la Pierre sacrée qu'ils oignaient d'huile et inondaient de larmes ; c'est ce qu'ils font encore sur le pan de mur dont nous parlons. Tous les vendredis, six ou huit Juifs, hommes et femmes, viennent ici faire entendre leurs voix plaintives, embrassent ces pierres, impassibles témoins de leur ancienne grandeur, de leurs prévarications, de leur châtiment, et prient pour la restauration de leur temple, de leurs palais, de leur royaume à jamais détruits. Si ce pan de mur peut inspirer aux Juifs la pensée de comparer l'ancien état de leur pays à son état actuel, et surtout de méditer sur la cause des malédictions qui pèsent sur eux, ils ne sauraient y aller trop souvent.

Ils visitent ce lieu non-seulement les jours de fête, mais presque journellement. Ils se prosternent sur le pavé, s'accroupissent et

1 « Ad latus occidentale est paries occidentalis structura antiqua, a qua Majestatis divinæ præsentia nunquam recessit. » (*Cippi Hebraici.*)

2 *Voyage dans les terres bibliques*, vol. II.

3 « Usque ad præsentem diem perfidi coloni (Judæi) excepto planctu prohibentur ingredi Jerusalem. » (*Comm. in Sophon.*, I, 15.

lisent des litanies, des psaumes ou les Lamentations de Jérémie, et gémissent en répétant ce cri de douleur : *Combien de temps encore, ô Dieu?*

Un chrétien peut facilement répondre à cette question, en disant avec les oracles sacrés : *Jamais !*

Il n'est pas sans intérêt de constater que les auteurs protestants, et précisément ceux qui sont le plus hostiles aux traditions catholiques, qui prétendent qu'après deux mille ans il est impossible de reconnaître les sanctuaires des chrétiens, qui crient le plus haut à la superstition et à l'idolâtrie quand ils nous voient toucher de nos lèvres des lieux que nous croyons sanctifiés par Jésus-Christ, ces mêmes auteurs déposent tous leurs doutes et leurs sarcasmes devant des traditions hébraïques de mille ans plus anciennes que les nôtres; ils sont profondément touchés du respect que les enfants d'Israël portent à des pierres qui leur rappellent le Dieu de leurs pères, et ils pleurent d'attendrissement en entendant les gémissements de ces filles de Sion venues d'Espagne ou de Pologne pour remplir à Jérusalem le rôle de pleureuses. *Pleurez sur vous et sur vos enfants*, leur a dit, non loin de là, une voix divine, il y a dix-huit siècles; mais ce sont des pleurs de honte et de repentir sur le crime de leurs ancêtres et l'aveuglement de leurs fils qu'elles devraient aller répandre au pied du Calvaire.

Au reste aujourd'hui les Juifs pourraient aller, comme autrefois, répandre leurs pleurs stériles beaucoup plus près de l'objet de leur culte, près de la Roche sacrée elle-même : avec cette différence néanmoins que, pour aller près de la Roche sacrée, il leur faudrait donner des bakchichs, tandis qu'en pleurant ici ils en reçoivent.

Ces quelques *pierres restées l'une sur l'autre* sont loin de prouver, comme on l'a dit, que la prophétie de notre Sauveur n'est pas encore accomplie, puisque, fussent-elles de cette époque, elles n'ont appartenu qu'à des ouvrages extérieurs et non au temple lui-même dont il ne reste évidemment plus rien.

Voici le texte de saint Matthieu : « Et Jésus, étant sorti du temple, s'en alla. Alors ses disciples s'approchèrent pour lui faire remarquer les constructions du temple. Mais lui-même, prenant la parole, leur dit : Voyez toutes ces choses? En vérité, je vous

le dis, il ne restera pas là pierre sur pierre qui ne soit détruite[1]. » (XXIV, 1, 2.)

Ce temple fut d'abord brûlé et détruit de fond en comble par Titus, l'an 70 après Jésus-Christ.

La dernière insurrection contre les Romains ayant eu lieu soixante-trois ans après (133-135), les Juifs, redevenus momentanément maîtres de Jérusalem, essayèrent de rebâtir leur temple ; mais ils furent de nouveau, et pour toujours, dépossédés de leur antique sanctuaire. Ce fut alors que l'empereur Adrien fit élever à sa place le temple de Jupiter Capitolin. Ce temple fut détruit par Constantin. Son emplacement, déblayé par les Juifs, devint une fois par an l'objet de leur pèlerinage.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au jour où l'empereur Julien voulut faire mentir les prophéties et reconstruire le temple de Salomon. Avec l'aide des Juifs, accourus de toutes parts, il acheva d'arracher de terre ce qui pouvait rester encore des fondements de l'ancien temple : au lieu de faire mentir les prophéties, il les accomplit plus scrupuleusement que personne. Cela se passait 363 ans après Jésus-Christ.

Il est inutile d'ajouter que ce sol fut encore complétement bouleversé par les Arabes, lorsqu'ils élevèrent sur le même emplacement les constructions qu'on y voit encore ; de sorte qu'il n'existe pas au monde un seul édifice de l'antiquité dont on puisse dire avec autant de certitude qu'il n'en reste pas *pierre sur pierre*.

Assurément, un des points les plus intéressants de l'antique enceinte du temple est l'extrémité méridionale de la face tournée vers la ville, où se trouve le reste du pont qui faisait communiquer l'aire du temple avec la haute ville, par-dessus la vallée de Tiropœon. Un pilier de ce pont et un bout de l'arche tiennent au mur du Haram ; le reste s'est écroulé dans la vallée, remplie aujourd'hui de débris à une hauteur de soixante-huit pieds.

L'année 1865, il s'est fondé en Angleterre, sous le patronage de

[1] L'auteur de l'*Epitome des guerres saintes* donne une explication plus large des paroles du Sauveur. « Ego tamen confidenter dico quia Dominus has futuras angustias civitatis Jerusalem synecdochice præfigurabat, sicut et in aliis multis suis sermonibus loquitur de singulis generum tanquam de generibus singulorum. Ergo minus juste dicunt hanc civitatem penitus esse destructam et in alium locum translatam, quia plura fortalitia a tempore Christi ab omni ruptura hucusque permanserunt. » (*Epit. bellor. sacror.*, 293.)

la reine, une société sous le nom de *Palestine Exploration Fund*, dans le but de faire des fouilles régulières à Jérusalem et dans toute la Palestine pour l'étude des questions topographiques et archéologiques. Jusqu'ici ses travaux ont été dirigés vers la Samarie, la Galilée et les rives du Jourdain ; à Jérusalem, elle a fait des excavations profondes autour des murs du Haram, et notamment à la base du pilier de ce pont, où elle a retrouvé le niveau primitif du terrain, un dallage, un canal antique taillé dans le roc et des blocs des dernières assises des murailles.

On peut s'attendre à de très-importantes découvertes. Le capitaine Warren, attaché à cette entreprise, a retrouvé sous terre, au sud du Haram, un passage creusé dans le roc, qui permettait aux habitants, en temps de guerre, d'aller puiser de l'eau hors des murs, aux fontaines qui sont dans la vallée.

D'après les rabbins, le temple n'est pas réellement détruit, pas une seule pierre ne s'est perdue ; des djinns ont jeté par-dessus de la poussière et des ruines pour les soustraire aux regards des impies. L'arche, les tables de la loi, tous les vases sacrés, s'y trouvent ; et c'est Élie qui offre dans ce temple, car la terre ne saurait exister sans sacrifices. Quand Dieu ramènera de la captivité les fils de Sion, toutes les pierres du temple se retrouveront à leur ancienne place, et le Saint des saints sera rétabli dans toute sa splendeur. Dieu réunira le mont Thabor, le Sinaï et le Carmel, et il y placera son troisième temple, qui ne sera jamais détruit. Le Messie y apportera la couronne de la maison de David et rétablira le royaume d'Israël. Tout l'or et l'argent, toutes les perles et les pierres précieuses qui sont au fond des eaux et qui se sont perdues depuis la création, tout cela sera jeté par la mer sur le rivage de Joppé. Le temple sera d'or, d'argent et de pierres précieuses ; les Juifs reviendront de leur exil pour célébrer le jubilé avec le Messie et rentrer dans leurs anciens droits [1].

Puisque j'en suis à raconter des fables, je veux placer ici celle du juif errant, d'autant plus que nous nous retrouvons près de la maison de Pilate, dont le Juif errant est censé avoir été le portier.

La plus ancienne légende que nous ayons à cet égard date du

[1] *Talmud, Sanhed. — Emmek hammelech. — Peschta rabbetha.*

treizième siècle. Matthieu Pâris, qui appelle le Juif errant *Cartophilus*, raconte que, tandis que notre Sauveur allait au Calvaire en portant sa croix, ce Juif, par dérision, lui dit en lui frappant sur l'épaule : *Marche plus vite.* Sur quoi Jésus lui aurait répondu : *J'irai; mais toi, tu attendras jusqu'à ce que je revienne.* Depuis lors, Cartophilus, ne pouvant mourir, erre par tout le monde, et attend le dernier jour, où le Christ reviendra pour juger tous les hommes [1].

Les récits fabuleux sur un être mortel qui pourtant ne peut mourir sont beaucoup plus anciens que notre ère : les Indiens et les Perses avaient déjà les leurs. Les Juifs ont aussi leur Juif errant : celui-là, c'est le fabricateur du veau d'or qui fut maudit par Moïse; il s'appelle *Sameri* [2]. Il est devenu la personnification de Samarie, la ville infidèle, qui a mêlé le culte des faux dieux au judaïsme.

Le Juif errant, auquel on donne plus communément le nom d'*Ahasverus*, est la personnification du judaïsme lui-même en opposition avec Jésus-Christ ou le christianisme. Il est le représentant du peuple juif dispersé sur tout le globe depuis la destruction de Jérusalem, peuple qui ne saurait périr, et qui attend la fin des temps pour revoir et connaître enfin le Messie [3]. Cette dispersion, prédite par les prophètes, est la peine de ses crimes. Des auteurs modernes, qui portent dans le cœur une haine profonde au christianisme, ont essayé de réhabiliter le Juif errant : dans leurs écrits, Ahasverus est une noble victime injustement persécutée ; c'est le messie de la liberté opprimé par le fanatisme des nations chrétiennes, etc. L'origine hébraïque et panthéiste de toutes ces œuvres, leur tendance profondément subversive, se révèlent dans chaque ligne, et pourtant on les voit dans les mains de tout le monde ; c'est-à-dire qu'un grand nombre de chrétiens se trouvent fort à l'aise dans la société de ceux qui, chaque jour, crachent encore à la face du Christ !

1 Matth. Pâris, *Hist. Anglica ad annos* 1228-1252.

2 Grässe, *Ewiger Jude*, 23. *Weil. bibl. Leg.* 172.

3 Voici comment un poëte du quatrième siècle rend cette pensée :

Exiliis vagus huc illuc fluitantibus errat
Judæus, postquam patriæ de sede revulsus,
Supplicium pro cæde luit, Christique negati
Sanguine respersus commissa piacula solvit.

(Prudentius, *Apoth.* 4, *adv. Jud.*)

Le pan de mur de la place des Pleurs est loin d'être le seul reste des constructions d'Hérode et même de Salomon sur le mont Moriah : nous avons déjà parlé des galeries souterraines élevées par Hérode du côté du sud pour agrandir l'enceinte sacrée et qui existent encore; le même Hérode conserva vers la vallée du Cédron le mur primitif sur une longueur de près d'un stade; dans l'angle sud-est de l'enceinte primitive, il y avait une tour dont les soubassements attestent encore aujourd'hui la haute antiquité : cette tour n'appartenait pas au temple proprement dit, mais aux portiques qui l'entouraient de toutes parts. C'est là que quelques auteurs ont placé deux événements importants du Nouveau Testament : la tentation du Sauveur par le démon, et le martyre de saint Jacques le Mineur.

Il est dit dans l'Évangile que *le diable transporta Jésus dans la cité sainte et le plaça sur le haut du temple.* (Matth., IV, 5.)

Mais le mot grec ἱερόν signifie l'enceinte sacrée et non le temple proprement dit, ναόν. Par *pinnaculum templi* il faut donc entendre *un lieu élevé*, expression qui convient mieux au faîte de cette tour[1], qui dominait des vallées profondes, qu'à tout autre lieu, surtout mieux qu'à la toiture du temple, qui était hérissée de pointes en bronze très-effilées [2].

Nous parlerons bientôt du martyre de saint Jacques.

Nous avons vu qu'autour de la grande enceinte du temple de Salomon régnait un portique à deux rangs de colonnes. Ce portique, qui était de la plus grande magnificence, ou, pour parler avec Josèphe, *qui était un ouvrage tel que jamais le soleil n'en éclaira de plus admirable*, a échappé en partie aux dévastations et a été augmenté et embelli notamment par Hérode. Le nom de son fondateur a été conservé à un de ces portiques qui s'appelait *Portique de Salomon*, et aussi *Portique royal*. C'était un lieu de promenade et de réunion ; il a été honoré par la présence du Sauveur. « C'était l'hiver, et Jésus

1 On l'a déjà désigné au Pèlerin de Bordeaux en 334.

2 Voir une intéressante dissertation sur ce sujet : *Das heilige land. Ein topographischer Beitrag über die « Zinne des Tempels » von Albert V. Hörmann.* Köln, 1872. 3 Heft. — Sur les portions de la muraille d'enceinte qui datent de Salomon, d'Hérode, etc., consultez : *Voyage autour de la mer Morte*, par M. de Saulcy et ses autres ouvrages.

se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. » (Saint Jean, x, 24.) Les apôtres continuèrent à s'y réunir après la mort du Sauveur. « Cependant par les mains des apôtres s'opéraient beaucoup de miracles et de prodiges au milieu du peuple. Et tous unis ensemble se tenaient dans le portique de Salomon. » (Actes, v, 12.)

Dans quelques parties occidentales et méridionales de l'enceinte actuelle on a cru retrouver des restes de ce portique.

Au sud de la place des Pleurs, on a aussi découvert un chemin souterrain qui conduisait à l'ancien temple des Juifs. Aujourd'hui huit portes donnent entrée sur la grande esplanade du côté du couchant ; la plus remarquable est appelée *Bab-el-Kattanin*, ou des marchands de coton. On voit encore du même côté plusieurs minarets, le lieu où les musulmans rendent la justice (?), des bains, un bazar, un couvent de derviches aveugles, une prison, etc.

Arrivés à l'angle nord-ouest du Haram, nous trouvons la caserne turque dont nous avons déjà parlé. Tous ces vastes bâtiments, à moitié démolis, occupent l'emplacement du prétoire des Romains et de la forteresse Antonia, qui a été défendue avec tant d'acharnement contre Titus.

Cette citadelle avait été bâtie par Hircan Machabée sur un rocher haut de cinquante coudées, et on l'appelait *tour de Baris*. Jusqu'à Hérode, elle fut la demeure des grands prêtres. Hérode, trouvant ce lieu favorable pour observer et comprimer les Juifs, y fit faire de grands travaux pour le fortifier et lui donna le nom de Marc-Antoine, son ami. Il y fit pratiquer des passages souterrains pour qu'il pût s'y réfugier en cas de sédition ; un portique élevé joignait cette forteresse au prétoire. Du haut de ses tours, les soldats romains pouvaient observer les mouvements séditieux des Juifs jusque dans les parvis du temple : et c'est ainsi que la forteresse Antonia était la citadelle du temple, comme le temple était la citadelle de la ville [1]. Elle était carrée, et chaque côté avait un demi-stade de long. Dans l'intérieur il y avait un palais avec un mur d'enceinte, aux quatre coins duquel se trouvait une tour. Trois de ces tours étaient hautes de cinquante coudées ; la quatrième, celle du sud-est, qui était par conséquent en face de l'enceinte septentrionale du temple, était de

[1] Josèphe, *Antiquités*, l. XIV, ch. XIV. — *Guerre*, l. I, ch. III et XVI ; l. V, ch. VI.

vingt coudées plus haute que les autres. Pendant leur domination, les Romains tinrent continuellement dans cette forteresse une garnison, qui était augmentée aux jours des grandes solennités juives.

Depuis Hircan, premier de ce nom, l'éphod et les autres vêtements du grand sacrificateur furent conservés dans la forteresse Antonia : le gouverneur de la tour faisait continuellement brûler une lampe devant l'armoire qui les renfermait, et, sept jours avant chacune des trois grandes fêtes de l'année, il les remettait au grand prêtre, qui devait s'en revêtir pour faire le service divin et les encensements sur la Roche sacrée [1].

Ce fut dans cette forteresse que le tribun Claude Lysias fit enfermer saint Paul pour le soustraire à la fureur des Juifs qui voulaient le tuer ; il le fit partir pendant la nuit et l'envoya à Césarée [2]. (Act., (XXI, 34, 37 ; XXII, 24 ; XXXIII, 10.)

Le côté septentrional du Haram, dans toute la partie la plus rapprochée de la vallée au tiers de sa longueur, est séparé de la colline Bezetha par la vaste piscine appelée aujourd'hui *Birket Israël*. Nous avons vu que, pour fortifier de ce côté la grande enceinte, on a creusé des fossés profonds dans le roc et l'on en a employé les pierres à la construction de cette partie des remparts. Les autres blocs immenses, qui forment encore aujourd'hui les assises inférieures de plusieurs fragments des murailles, ont été taillés dans les vastes carrières situées au nord de la ville et qu'on nomme *cavernes royales*. Strabon déjà fait mention de la grande excavation, nommée en hébreu Bethesda : elle est généralement connue sous le nom de Piscine probatique ; elle avait cinq portiques (saint Jean, v, 2) et deux bassins accolés, *lacus gemellares*, ainsi que les nomme saint Jérôme, auxquels on donnait aussi ces noms séparément. Les deux

1 Jos., *Antiq.*, l. XVIII, ch. VI.

2 On montre à Séville une imitation de la maison de Pilate avec la prison du Sauveur, un balcon de l'*Ecce Homo*, la place où se tenait saint Pierre quand il renia son maître, celle qu'occupait la servante, etc. On y montre aussi un tronçon de colonne de la flagellation qu'on dit avoir été envoyé par saint Pie V. Tout cela provient d'un pieux pèlerin, don Fadrigue Enriquez de Ribera, premier marquis de Tarifa, qui a fait le voyage de Terre Sainte, l'année 1518, et qui à son retour, pour mieux garder le souvenir de ce qu'il avait vu, a donné à son habitation la disposition dont je viens de parler, en réunissant sur un seul point des localités en réalité assez éloignées les unes des autres.

voûtes qui réunissaient les deux bassins existent encore. Le nom de *Porte probatique* de la Vulgate peut convenir à l'entrée qui se trouvait entre les deux bassins.

On lit dans l'Évangile : « Or, il y avait dans Jérusalem, près de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïda, ayant cinq portiques, où gisaient une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait en certain temps dans la piscine et remuait l'eau, et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. » (Jean, v, 2 et suiv.)

Ce fut là que Jésus guérit le paralytique qui était malade depuis trente-huit ans et que les Juifs cherchèrent à le faire mourir, parce qu'il avait fait un miracle le jour du sabbat.

Du temps de saint Jérôme, les cinq portiques avaient disparu ; il ne restait que deux lacs, dont l'un se remplissait par les eaux de l'hiver; l'autre paraît avoir été rempli par un aqueduc particulier [1]. Scholtz dit qu'il y a vu une source d'eau saline, qui ne coule que le matin de trois heures à six heures, et que cette eau a une vertu curative [2]. Je n'ai pas eu occasion de rechercher les conduits souterrains qui ont dû amener les eaux dans ce réservoir : si la pluie seule l'eût alimenté, il eût été à sec la plus grande partie de l'année, comme les autres grandes piscines; mais il me semble qu'il a dû l'être aussi par les deux aqueducs qui amenaient l'eau d'Etham et des étangs de Salomon dans les fontaines et les réservoirs du temple, d'où elle devait s'écouler dans la Piscine probatique, qui en était si rapprochée [3].

Récemment on a retrouvé, sur le penchant de la colline Bezetha, une source, peut-être celle dont parle Scholtz, qui évidemment se déversait dans la piscine, et qui a été dirigée dans le couvent des Dames de Sion.

1 Hieron., *In Locis hebraicis*, Bethesda. Chrysost., *Hom.*, xxxv. Cyrill., l. II, c. cxxii. Adrich., *Jérusalem*, n° 62. Brocard, *Itinéraire*, vi. Jos., l. VI, *De Bello*, c. vi.

2 Voir sa *Traduction et Explication du N. T.* : Jean, v, 2.

3 D. Calmet dit que « cette piscine était pleine des eaux de Siloé, qui a sa source près de là. » Le niveau de la source de Siloé est à environ 200 pieds plus bas. Si D. Calmet eût connu la disposition des lieux, il n'aurait pas commis cette erreur.

Quand je visitai la piscine, je pris avec moi, comme j'avais coutume de le faire pour toutes les fontaines les plus remarquables, un flacon en fer-blanc pour puiser de son eau et la rapporter en Europe. J'avais oublié cette description de M. de Chateaubriand : « Cette piscine, qu'on nomme *Birket Isra'îl*, est maintenant desséchée et à demi comblée ; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarins sauvages dont la verdure est bleuâtre ; l'angle de l'ouest est tout rempli de nopals. » Il y a encore quelques arbres et quelques pieds de nopals à l'extrémité occidentale ; l'autre partie se comble tous les jours de plus en plus : c'est le lieu dans lequel on jette toutes les immondices du quartier. Il n'y a plus une goutte d'eau. Tajar-pacha, qui était gouverneur de la Palestine il y a peu d'années, ayant fait déblayer les ruines de l'église de Sainte-Anne, qui est en face, fit jeter tous les décombres dans cette piscine.

Au reste, il est probable que le fond est rempli de décombres beaucoup plus anciens ; c'est de ce côté que se sont livrés les combats les plus longs et les plus acharnés entre les Juifs et les Romains ; les tours et les murailles qui l'entouraient ont été renversées et détruites de fond en comble.

Cette piscine, voisine de la *Porte des Brebis*, servait aux Nathinéens ou serviteurs du temple ; ils y lavaient les victimes qu'ils présentaient aux prêtres pour être offertes en sacrifice. Quelques-uns l'attribuent au roi Ézéchias, mais généralement on croit qu'elle est plus ancienne et qu'elle a été construite par Salomon. On y retrouve la même maçonnerie que dans les étangs de Salomon au delà de Bethléem, et une couche en cailloutage, comme aux puits de Salomon près de Tyr, et le même enduit à l'extérieur.

La Piscine probatique, qui rendait la santé à ceux qui y descendaient, les premiers après qu'elle avait été agitée par l'ange, était, sous l'ancienne loi, l'image de la piscine du baptême, dans laquelle trouvent la vie et la santé spirituelle les malades qui s'y plongent.

La porte des Brebis était considérée comme une des portes du temple et consacrée solennellement. (Nehem., III, 1.) La rue qui y conduisait s'appelait rue des Orfévres et des Marchands. (Néhém., III, 31.)

Lorsqu'on se dirige vers le sud, en quittant l'angle nord-est du Haram et en suivant la muraille orientale, on arrive bientôt à la plus

belle des portes de Jérusalem, à la *Porte Dorée*. Elle servait de communication entre l'aire du temple et la vallée du Cédron ; elle est murée aujourd'hui. C'est une porte à double entrée avec un grand vestibule surmonté de six coupoles et orné de belles colonnes ; il est ouvert du côté de la grande esplanade, vers laquelle on monte par un escalier de plusieurs marches. La partie ancienne est fort remarquable, tant par la grosseur des pierres de taille que par l'élégance des ornements ; tandis que la partie moderne n'est qu'une simple maçonnerie.

La tradition chrétienne veut que ce soit par cette porte que notre Sauveur a fait son entrée solennelle le jour des Rameaux ; elle est en effet sur le chemin de Bethphagé vers le temple. C'est par elle aussi que l'empereur Héraclius fit son entrée triomphale dans la ville sainte, en portant la vraie croix qu'il avait reprise aux Perses. On dit qu'elle est murée parce que, d'après une tradition musulmane, ce serait par cette porte que les chrétiens devraient rentrer en vainqueurs à Jérusalem. Elle était fermée au douzième siècle ; on n'y passait que deux fois par an, et en procession solennelle, le dimanche des Rameaux et le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix : elle s'appelait alors *Porte Oires* (portes *aurées*, *orees* pour *dorées*). Une poterne suffisait aux communications. On l'a quelquefois confondue avec la *Belle Porte* (*Porta Speciosa*), auprès de laquelle se tenait le boiteux guéri par saint Pierre et saint Jean. La Belle Porte était à peu près en face, mais c'était une porte du temple.

Je dois relever ici une assertion échappée à un savant de premier ordre ; cette assertion fait voir une fois de plus jusqu'où peuvent aller les écarts d'un homme mal éclairé par les lueurs d'une science par trop prétentieuse. Nous avons déjà fait connaissance avec M. Tischendorf, que ses études paléographiques ont conduit de Luther à Photius, d'une hérésie en décomposition à un schisme dit orthodoxe, déjà tout décomposé. Ici il ne s'agit de rien moins que du dogme de l'Immaculée Conception qu'il dit avoir découvert dans un vieux livre, bien avant qu'il eût été reconnu par Rome. Il est fâcheux qu'il l'ait compris tout à fait à rebours.

Voici, avec la note qu'il y a jointe, le curieux passage par lequel il expose ses connaissances théologiques à propos de l'église Sainte-Anne et de la porte Dorée :

« Par la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception de « la Mère du Sauveur, dit-il, le nom de sainte Anne, — objet de « ce miracle reconnu si tard officiellement par Rome, — avait passé « au premier rang des saints de l'Église catholique. »

« Note. — Que ce dogme, continue M. Tischendorf, apparaisse « pour la première fois dans un vieux livre d'évangiles apocryphes « écrit en latin, c'est ce qui, à ma connaissance, n'a pas encore été « remarqué. Voir là-dessus mes *Evangelia apocrypha*. Il est raconté, « p. 59, que Joachim, rentrant des montagnes après une longue « absence, avec les troupeaux, Anne le reçoit à la porte d'Or avec « ces paroles : *Vidua eram, et ecce jam non sum ; sterilis eram, et* « *ecce jam concepi.* (De quatre manuscrits, un seul a échangé le « dernier mot contre *concipiam.*) » (*Terre Sainte*, par Constantin Tischendorf, *avec les Souvenirs du pèlerinage de S. A. I. le grand-duc Constantin*, p. 159.)

Ainsi, d'après Tischendorf, c'est sainte Anne qui est l'objet de ce miracle ; tandis que l'Église catholique enseigne que c'est la sainte Vierge qui a eu le privilége d'être conçue sans tache.

Avant de commenter ses *Évangiles apocryphes*, M. Tischendorf aurait dû consulter les enfants de nos écoles afin de savoir comment l'Église entend le dogme de l'Immaculée Conception. Selon lui, c'est donc sainte Anne qui est l'objet de ce miracle, et il l'explique dans sa note par ce mot *concepi ;* ce qui est, ou un nouveau dogme inventé par un interpolateur, ou une odieuse accusation contre sainte Anne, trop légèrement acceptée par des paléologues distraits ou maladroits.

Quant à la rencontre d'Anne et de Joachim à la porte Dorée, elle a été très en faveur à certaines époques, et chez des écrivains fort respectables. Mais pour découvrir ce qu'elle a d'invraisemblable, il suffit de considérer qu'en admettant même que les deux époux fussent alors à Jérusalem, Joachim, en revenant des champs avec ses troupeaux, se serait rendu directement dans son habitation, l'église Sainte-Anne d'aujourd'hui, en passant par la porte nommée alors porte des Brebis et maintenant porte de Saint-Étienne, sans faire un détour par la porte Dorée, fort mal commode, qui conduisait dans l'enceinte sacrée, où son troupeau n'aurait pas pu pénétrer. Les marchands qui furent chassés par notre Sauveur n'avaient in-

troduit des bœufs, des agneaux et des colombes dans l'espace réservé aux gentils que pour vendre ces animaux aux sacrificateurs, et nous savons comment ils ont été traités ; à plus forte raison, cette enceinte n'aurait pas pu servir de passage aux troupeaux de la ville. J'admets, comme de raison, avec le plus grand respect, l'intervention d'un ange, lorsque c'est l'Écriture ou l'Église qui en est le garant ; mais le récit concernant la rencontre des parents de la sainte Vierge est loin de reposer sur une telle autorité [1].

Pour les éclaircissements dont il a besoin, je renvoie M. Tischendorf à la *Bulle dogmatique de Pie IX ;* il y verra que, pour motiver ses définitions, Rome possède des documents plus anciens encore que les siens et non apocryphes.

Tout ce qui dépend du *Haram-esch-Chérif* forme comme une cité à part. Il a son administration séparée, son cheik et ses chérifs, qui sont tous des personnages considérables. La mosquée d'Omar a de grands revenus.

C'est ainsi qu'elle existe depuis plus de douze siècles, c'est-à-dire qu'elle a déjà duré trois fois plus que le temple de Salomon.

Dans la partie orientale de cette vaste esplanade, on voit s'élever les noires pyramides des cyprès placés comme de funèbres monuments dans un lieu où tout respire le deuil et la désolation. On remarque au milieu de leur solitude le pâle feuillage de l'olivier, du grenadier et du lotus. On voit encore au-dessus de la mosquée d'Omar, comme autrefois au-dessus du temple des Juifs, ces corneilles qui avaient obligé Hérode à garnir de pointes le haut du temple. « Le toit de cet édifice, dit Josèphe, était tout couvert de broches d'or très-pointues, afin que les oiseaux ne pussent s'y poser et le salir [2]. »

Par un concours de circonstances fort remarquables, le temple de Jérusalem a été le premier édifice surmonté de paratonnerres. Le sommet était garni de pointes métalliques dorées; elles étaient

[1] Voici le passage de Sæwulf qui mentionne cette circonstance : « Porta, quæ vocatur Aurea, ubi Joachim pater B. Mariæ (jubente angelo Domini) occurrit uxori suæ Annæ. » Le marchand anglais Sæwulf a fait son pèlerinage en Terre Sainte, au commencement du XIIe siècle.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. V, ch. v; l. VI, ch. XIV.

en communication avec le toit et les faces du temple ornés de lambris en bois de cèdre tout couverts d'or ; de nombreux tuyaux en métal conduisaient l'eau des toits dans des citernes creusées sous les parvis : ainsi toutes les conditions exigées dans la construction des paratonnerres étaient remplies. C'est donc avec raison que Lichtenberg assure que la dixième partie des appareils de nos jours sont loin d'offrir dans leur construction une réunion de circonstances aussi satisfaisantes. Aussi, malgré son élévation et son isolement, il n'a jamais été fait mention que le temple de Jérusalem ait été anciennement frappé de la foudre [1]. La mosquée d'Omar l'a été en 1815 ; mais la foudre n'a pas fait plus de dommage que si elle fût tombée sur un paratonnerre. Je doute fort cependant que sa disposition actuelle offre les mêmes avantages que le temple de Salomon.

Au moyen âge, des chevaliers chrétiens sommeillaient dans leurs tombes à quelques pas de la vallée du Jugement ; leurs barbares vainqueurs ne leur ont pas même laissé cette funèbre conquête, et leurs tombeaux ont été effacés de cette terre qu'ils avaient achetée au prix de leur sang.

Nous avons vu que c'est dans l'enceinte du temple qu'a pris naissance l'ordre des Templiers ou de la milice de Salomon [2]. Il fut fondé en 1118 par Hugues des Payens, Geoffroy de Saint-Omer et quelques autres gentilshommes français, et il se mit sous la protection spéciale du patriarche.

« La dévotion des pèlerinages, dit M. Michaud, amenait chaque jour en Orient une foule d'hommes impatients d'échanger le bourdon et la panetière contre le glaive des combats. La piété inspirait la valeur, et près du tombeau du Christ tout devenait belliqueux, jusqu'à la charité évangélique. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs on vit sortir des héros armés contre les infidèles [3]. »

Le chevalier avait pour principale mission de défendre les Saints

1 Voyez. *Annuaire du bur. des longitud.*, année 1838, notice sur le tonnerre, par M. Arago, p. 602.

2 Leur statut est ainsi intitulé : *Regula pauperum commilitonum templi Salomonis.*

3 *Hist. des Croisades*, t. II, l. V.

Lieux contre les musulmans : « Je jure, disait-il, de passer les mers pour la défense de mes frères ; je donnerai mon bras à l'Église et aux rois contre les princes infidèles; tant que mes ennemis ne seront pas trois contre moi, je les combattrai, et jamais ne prendrai la fuite ; seul, je les combattrai, si ce sont des mécréants. »

Quand on sonnait la charge, jamais ils ne demandaient combien il y avait d'ennemis, mais où ils étaient.

On sait avec quelle noble ardeur les Templiers ont tenu leurs promesses aussi longtemps qu'ils ont été en Palestine. Le souvenir de tant d'héroïsme rend plus douloureuses encore les causes déplorables qui ont amené leur fin.

Je rendrai seulement attentif à une chose : à l'identité des symboles des Templiers avec les signes architectoniques des *Gnostiques*, des *Jomaélites*, des *Assassins*, des *Mathématiciens*, et, en général, avec les emblèmes mystérieux de la maçonnerie de tous les pays et de toutes les époques. Plusieurs de ces symboles ont repris sur la montagne sainte de Moriah comme une nouvelle transformation ; ils lui ont emprunté un nouveau caractère religieux qui allait mieux aux idées modernes que les mystères du paganisme. Tous les peuples qui regardent Jérusalem comme une ville sainte y trouvent des symboles qui se rattachent à leur culte, par exemple : la *maison salomonienne* (le temple), la *pierre angulaire ou fondamentale* (la Sakhrah), le *chandelier à sept branches*, le *livre* (les évangiles), la *croix*, le *calice mystique*, l'*étoile flamboyante*, le *serpent*, les *colonnes Yachin et Boas* [1], etc. Tous ces objets, auxquels on a donné d'indignes significations, ne pouvaient que trop servir à frapper l'imagination des dupes et des adeptes en attendant qu'on leur révélât le grand principe final : *Nihil credendum et omnia licere :* Qu'il ne faut rien croire et que tout est permis.

Pour ce qui a plus spécialement rapport aux Templiers de Jérusalem, je dirai seulement que, devant l'église qui a été rasée par Saladin, il y avait les deux colonnes symboliques ; que leurs habitations se trouvaient derrière la partie australe du temple, comme

1 Præcipua Gnosticorum, Ophitarum et Templariorum duodecim sunt : *Crux truncata*, *crater*, *serpens*, *velum*, *catena*, *perizonium*, *ferula*, *liber*, *septuplex candelabrum*, *sol*, *luna*, *stella*.

cela a été prescrit pour le temple de Titurel; qu'ils employaient partout les instruments et les signes architectoniques, comme on le voit encore sur le baptistère rouge et octogonal de Thécoa.

Est-ce par hasard, ou par tradition, que les mahométans conservent dans leur principale mosquée, outre la *pierre fondamentale*, le *croissant fermé* au sommet de la coupole, le *glaive* d'Ali, le *double triangle enlacé*, la *coupole de la chaîne*, et qu'ils disent qu'ils ont encore la *toison* du bélier d'Abraham; toutes choses qui rentrent dans la même série d'emblèmes, et qui appartiennent aux caractères *baphométiques ?* Les Turcs ont pris goût aux sociétés maçonniques et ils en sont tout à fait dignes.

J'ai parlé ailleurs du *Saint-Gral :* ici il apparaît sous un tout autre aspect que dans les pieuses légendes du moyen âge. Il devient le calice mystique, le symbole de la sagesse gnostique et de la communauté entre les Templiers; il aurait été substitué par les initiés au vase sacré qui a servi à notre Sauveur pour l'institution de l'Eucharistie : ce serait là, d'après cette hypothèse, le véritable motif pour lequel les chevaliers auraient parcouru le monde et répandu leur sang pour reconquérir ce vase et le défendre [1].

Ce n'est pas le lieu de traiter de pareilles questions, qui d'ailleurs n'apprennent qu'une chose, à connaître l'effroyable abîme dans lequel peut conduire la corruption de l'intelligence.

L'ordre des Templiers fut aboli solennellement, l'année 1312, par une bulle de Clément V, publiée avec l'assentiment du concile général de Vienne, *sacro approbante concilio*, et ses propriétés furent adjugées aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les crimes dont les Templiers ont été accusés et convaincus sont l'hérésie et l'immoralité [2]. Le jugement rendu contre eux par la seule autorité compétente et après un procès instruit dans toutes les formes juridiques est un acte authentique, qui commande le respect et l'adhésion non-seulement aux catholiques, mais à tout homme honnête et consciencieux.

1 Une des interprétations qu'on donne du mot G. R. A. L. est celle-ci : *Gnosis Regit Animas Liberas.*

2 Voyez Labbe, t. XV, *Concil.*, p. 22, et les actes du procès des Templiers à la bibliothèque nationale de Paris. (Fonds de Harlay, n° 49, aujourd'hui Manuscrits latins, n° 11796.) — *Civiltà cattolica*, 18 août 1866.

Je ne veux pas quitter l'emplacement du temple sans dire quelques mots du martyre de saint Jacques.

« Jésus-Christ, en retournant à son Père, recommanda à saint Jacques, dit saint Jérôme [1], les enfants de sa mère, c'est-à-dire l'Église de Jérusalem tirée de la Synagogue, comme à son véritable frère. »

Dès le jour de l'Ascension, cet apôtre devint évêque de Jérusalem et gouverna son église pendant vingt-huit ans. Il fut également révéré des Juifs et des chrétiens [2], à cause de sa justice et de la sainteté de sa vie.

Festus, gouverneur de la Judée, étant mort, Ananus ou Anne, grand-prêtre et fils de celui devant lequel avait comparu Jésus-Christ, profita de cet interrègne pour faire mourir saint Jacques. Il assembla le sanhédrin, toujours animé du même esprit qu'au temps de notre Sauveur, et le saint apôtre fut condamné à être lapidé.

Eusèbe rapporte que les pharisiens, s'imaginant pouvoir amener saint Jacques à renoncer à sa foi, le firent venir près du temple en présence de tout le monde; ils se plaignirent à lui, disant que le peuple était dans l'erreur touchant Jésus, et le prenait pour le Christ. Ils ajoutèrent que c'était à lui de les délivrer de cet égarement, puisque tout le monde était prêt à croire ce qu'il dirait, à cause de l'estime générale qu'on avait pour sa vertu et pour sa sincérité. On le fit monter sur un endroit du dehors du temple assez élevé pour qu'il fût entendu de tout le monde, et on lui cria d'en bas : « Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jésus qui a été crucifié ; car il faut que nous, tant que nous sommes, nous suivions ce que vous direz. » Il répondit aussitôt à haute voix, et dit à tout le peuple : *Jésus, le Fils de l'homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine comme Fils de Dieu, et doit venir un jour, porté sur les nuées du ciel.*

Un grand nombre de ceux qui étaient présents crièrent : *Hosanna!* et rendirent gloire à Jésus. Mais les pharisiens crièrent : *Quoi! le juste s'égare aussi!* et, pour intimider ceux qui voudraient croire

[1] Hieron., *In Gad.*, p. 164.
[2] Josèphe, *Antiquités*, l. XX, ch. VIII. — Euseb., l. II, ch. XXIII.

en Jésus-Christ, et aussi pour obéir au grand prêtre, ils jetèrent le saint apôtre du haut du temple. Il ne fut pas tué de cette chute, mais se releva, et, mettant le genou en terre, il demanda pardon à Dieu pour ses ennemis; et ceux-ci, voyant qu'il vivait encore, s'animèrent les uns les autres à le tuer et le lapidèrent [1].

Il est dit qu'ils l'enterrèrent dans le même lieu, près du temple [2].

Nous avons vu plus haut ce qu'il faut entendre par cette expression : *Pinnaculum templi ;* le récit du martyre de saint Jacques vient encore à l'appui de cette opinion, car il n'est pas probable que les Juifs aient enterré le saint apôtre tout près du temple proprement dit.

Au second siècle, il y avait à l'angle sud-est du Haram une colonne érigée en l'honneur de saint Jacques : *Manetque etiamnum ejus columna prope templum.* (Saint Hégésippe, *Comm.*)

Nous trouverons dans la vallée de Josaphat un tombeau qui porte son nom, soit parce que saint Jacques a pu se traîner jusque-là, soit parce que son corps y a été transféré plus tard, soit pour tout autre motif.

La tête de saint Jacques se trouve aujourd'hui dans l'église cathédrale d'Ancône. Son corps, ainsi que celui de l'apôtre saint Philippe, a été retrouvé, l'année 1873, à Rome, sous le maître autel de la basilique des Douze-Apôtres [3].

La mort de saint Jacques est un événement si odieux, que les Romains et plusieurs d'entre les Juifs en furent indignés. A l'arrivée d'Albinus, nouveau gouverneur romain, le grand prêtre fut réprimandé et dépossédé du souverain pontificat, dont il n'avait été revêtu que trois mois.

Mais il méritait un châtiment plus sévère. Tandis que Vespasien, après avoir conquis la Galilée, se disposait à marcher sur la Judée, les Juifs s'entre-tuaient déjà à Jérusalem. Les zélateurs, assaillis dans le temple par Ananus et ses partisans, appellent à leur secours les sauvages Iduméens. Ceux-ci, venant des bords de la mer Morte,

1 Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, t. , p. 377.

2 « Statuerunt ergo nominati Scribæ et Pharisæi Jacobum super pinnaculum templi, indeque præcipitaverunt, quem et eodem loco sepeliverunt. » (Bolland., *Act. SS.*, ad 1 maii.)

3 Voir le décret du cardinal Patrizzi du 19 avril 1873.

pénètrent dans la ville par la vallée de Tyropœon, mettent tout à feu et à sang, massacrent Ananus et jettent son corps nu sur le pavé, où il est dévoré par les chiens.

Il est un acte de la vie de saint Jacques qui prouve jusqu'à quel point d'endurcissement les Juifs étaient parvenus ; *ce fait nous est rapporté par le Talmud* [1]. Un Juif nommé Éligazer ayant été mordu par une couleuvre, saint Jacques vint pour le guérir au nom de Jésus ; mais un rabbin l'en empêcha. Bientôt Éligazer tomba mort ; et le rabbin s'écria : « Fils de Duma, tu es heureux d'être sorti de ce monde en paix sans avoir violé les règles des sages ! »

Ainsi ils préféraient mourir plutôt que d'être guéris par les miracles des apôtres [2].

[1] Talmud de Jérusalem, *Schiabath*, ch. XIV.

[2] Relativement aux divergences qui se sont élevées sur l'époque de la mort de saint Jacques, voyez : Kœssing, *Dissertatio de anno quo mortem obierit frater Domini*. Heidelberg, 1857.

CHAPITRE XXVIII

QUARTIER DES MUSULMANS. — QUARTIER DES CHRÉTIENS

Église de Sainte-Anne ; son histoire et ses traditions. — Controverse au sujet du lieu de naissance de la sainte Vierge. — Donation d'Abdul-Medjid à Napoléon III. — Zèle outré des impérialistes. — Maison de Simon le Pharisien ; ruines de l'église de Sainte-Marie-Madeleine. — Église de Saint-Pierre changée en mosquée. — Voie Douloureuse. — Le Prétoire. — Chapelle du Couronnement d'épines — Chapelle de la Flagellation. — L'arc de l'*Ecce-Homo*. — Les filles de Sion. — L'hospice autrichien. — Prison de saint Pierre. — Hérode Agrippa. — L'hôpital de Saint-Jean. — Charlemagne et Haroun-al-Raschild. — Sainte-Marie Latine. — Sainte-Marie la Petite. — L'Ordre des Hospitaliers. — Piscine d'Ézéchias. — Le grand couvent grec. — L'ancienne résidence des patriarches latins. — Les gardiens du saint sépulcre et l'empereur François-Joseph. — Rues de Jérusalem. — Origine de l'ordre Teutonique. — Fondation de saint Étienne, roi de Hongrie. — Dignitaires ecclésiastiques. — Cathédrale du patriarche latin. — Tombeau de Mgr Valerga. — Première procession de la Fête-Dieu à Jérusalem. — Couvent de Saint-Sauveur. — Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. — Les femmes en Orient. — Aspect de Jérusalem. — Des maisons et des terrasses. — Propriété foncière. — Des eaux. — L'abbé Richard. — Manière de faire le pain. — Des minarets et des cloches. — Des écoles. — De l'usage de se farder. — Du tatouage.

L'immense quartier des Musulmans, *Hâreth-el-Muslimin*, outre les dépendances du Haram, comprend le mont Acra et la partie centrale de la ville. Tout l'espace, presque inhabité, qui s'étend au nord-est de la ville, s'appelle *Hâreth-Bâb-el-Hotta*. C'est là que se trouvent les églises de Sainte-Anne, de Sainte-Madeleine et de la Flagellation.

L'église de Sainte-Anne, située en face de la Piscine probatique, vers le nord, est la plus rapprochée de la porte de Saint-Étienne. Selon les traditions locales, elle occupe l'emplacement de la maison que saint Joachim et sainte Anne habitaient lorsqu'ils venaient à Jérusalem, et c'est là que la très-sainte Vierge a été conçue et qu'elle

est née ; mais, selon les Bollandistes, c'était plutôt une hôtellerie qu'une maison appartenant aux parents de la sainte Vierge (*potius conductum diversorium fuisse credimus*), qui probablement n'étaient pas assez riches pour avoir une maison en Galilée et une autre à Jérusalem [1]. Nous verrons que plusieurs papes, notamment Pie IX, ont admis l'opinion que la sainte Vierge est née à Nazareth.

Sainte Anne, de tout temps, a été très-vénérée en Palestine : des églises célèbres portaient son nom, particulièrement à Séphoris, à Éleuthéropolis et à Jérusalem. Cependant aucun document antérieur au septième siècle ne constate l'existence à Jérusalem d'une église dédiée à sainte Anne.

Saint Antonin, qui a visité la Palestine l'an 600, parle d'une basilique de *Sainte-Marie*, bâtie dans un des cinq portiques de la Piscine natatoire, où il s'opérait un grand nombre de guérisons. Ce qu'il en dit semble se rapporter à l'église toujours désignée depuis sous le nom d'église de Sainte-Anne, et à la Piscine probatique plutôt qu'à la Piscine natatoire de Siloé [2].

Bien qu'on ait soulevé des difficultés touchant l'emplacement de la Piscine probatique, à côté de laquelle se trouvait l'église de Sainte-Anne, et qu'on ait quelquefois confondu cette dernière, située dans l'intérieur de la ville, avec l'église de Gethsémani, située hors des murs, il paraît certain que l'église qui nous occupe a déjà été saccagée dans la première moitié du septième siècle et changée en école musulmane ; transformation qu'elle a subie chaque fois que la ville a passé sous le joug du croissant.

Au huitième siècle, elle était de nouveau convertie en église et avait un couvent [3].

Pendant les croisades, l'église de Sainte-Anne fut agrandie ou entièrement rebâtie. Des peintures, qui avaient rapport à saint Joachim, à sainte Anne et à la sainte Vierge, ornaient l'intérieur de

1 S. Joachim, 20 Mart. Bollandi *Acta Sanctorum.*

2 XXIII. De Sion usque basilicam S. Mariæ, ubi est congregatio magna monachorum, ac mulierum mensæ innumerabiles, lecta languentium plus quinque millia, ad minus tria.

XXVII. Revertentes in civitatem, venimus ad piscinam Natatoriam, quæ quinque porticus habet, et in una earum est basilica S. Mariæ, ubi multæ fiunt virtutes. (*Acta Sanctor. Maii.*)

3 Joann. Damasc., oratio I. *De Natali Virginis.*

l'église. Ces peintures, couvertes d'une couche de chaux par les musulmans, se sont en partie conservées jusqu'au milieu du dix-septième siècle, où elles furent détruites par les Grecs et les Arméniens [1]. La fête de sainte Anne y était célébrée avec une pompe extraordinaire. Les religieuses qui gardaient ce sanctuaire étaient de l'ordre de Saint-Benoît ; elles étaient d'abord pauvres et peu nombreuses. Le roi Baudouin Ier enferma sa femme dans ce couvent en l'année 1104, et l'obligea à prendre le voile. Il voulait épouser la comtesse de Sicile, veuve de Roger, pour avoir ses richesses. La comtesse de Sicile, ignorant que le roi était marié, vint à Jérusalem ; ce ne fut qu'au bout de trois ans que Baudouin, étant tombé dans une maladie grave, se repentit du scandale qu'il avait donné et la renvoya. Arda, femme légitime de Baudouin, resta dans le couvent et le combla de ses dons. Quelques années plus tard, Judith, fille de Baudouin II, prit le voile et resta dans l'abbaye de Sainte-Anne jusqu'à ce qu'elle allât habiter le couvent de Béthanie, fondé pour elle par sa sœur, la reine Mélissende.

Tischendorf n'a pu passer devant l'église Sainte-Anne sans lancer contre elle un trait de sa façon. « Elle a derrière elle, dit-il, un passé riche, mais *en grande partie* peu édifiant [2], » sans citer le codex dans lequel il a puisé ses calomnies.

Guillaume de Tyr, parlant de Baudouin Ier, expose les différents avis de ceux qui voulaient expliquer sa conduite envers la reine : *Caussa autem cur ab uxore diverterit, apud diversos varia ferebatur* [3]. Parmi ces motifs, il y en a de très-défavorables à la conduite de la reine, même après son entrée au couvent : cela ne se ferait pas autrement de nos jours. Mais ce qui prouve évidemment que c'étaient d'indignes calomnies, c'est le repentir du roi, raconté par le même historien : *Læsam habens conscientiam, super eo quod legitima uxore* INJUSTE *abjecta, aliam superduxerat : corde compunctus et facti pœnitens, viris religiosis et Deum timentibus aperiens conscientiam, reatum confessus est, satisfactionem promittens* [4]. » La reine étant

[1] Zwinner, *Blumen-Buch des Heiligen Landes*, 167.
[2] Tischendorf, *Terre Sainte*, p. 158.
[3] *Historia Belli Sacri*, auctore Guil. Tyrio, lib. XI, c. I : « Rex uxorem legitimam absque causæ cognitione deserit. »
[4] *Loc. cit.*, lib. XI, c. XXIX.

innocente ne serait pas entrée dans une maison ayant la réputation que voudrait lui faire Tischendorf, qui a sans doute confondu l'époque où Sainte-Anne était un couvent avec celle où elle était un harem, et même quelque chose de pis [1].

D'après Guillaume de Tyr, lorsque la reine Mélissende fonda la communauté des Bénédictines de Béthanie, elle la plaça sous la direction d'*une vénérable matrone, chargée d'années et d'une vertu éprouvée* [2] ; or c'était une religieuse de *Sainte-Anne*.

Un auteur raconte que, lorsque les Sarrasins s'emparèrent de Jérusalem, les religieuses de l'abbaye de Sainte-Anne, comme les Clarisses de Saint-Jean-d'Acre, se coupèrent le nez les unes aux autres pour échapper aux outrages des musulmans [3].

Je ne sais si Tischendorf en eût fait autant pour sauver sa vertu.

Cette année-là (1187), toutes les églises de Jérusalem, excepté celle du Saint-Sépulcre, ayant été changées en mosquées, celle de Sainte-Anne subit le même sort ; le sultan, après avoir pris l'avis des docteurs, y joignit une école de faquirs de la secte de Schaféi ; dans la suite cet établissement fut richement doté, et il ne revint plus jamais aux mains des chrétiens. Cependant l'école ne subsista pas longtemps, tandis que la mosquée ne fut abandonnée que vers l'année 1761, sous le prétexte qu'on faisait trop de bruit dans les environs, et qu'on n'y pouvait prier tranquillement. Depuis, on la laissa tomber en ruines ; ce fut en 1842 que Tajar-pacha en fit déblayer une partie, et en jeta les décombres dans la Piscine probatique. C'est alors qu'on mit à découvert quelques portiques de l'ancien cloître. D'après leur style d'architecture, les ruines, telles qu'on les voit aujourd'hui, ne semblent pas remonter au delà des croisades. Les *Assises de Jérusalem* en font mention comme suit : « Pres de la porte de Josaphat, à main senestre, avoit une abeïe de nonnains, si avoit à non *Sainte-Anne*. Devant cele abeïe avoit une fontaine que en apeloit la *Fontaine dessous la pecine* [4]. »

[1] *Nos vidimus veteranum Mahumetistam cum sexaginta scortis mœchantem.* (Salignaco.)

[2] Guil. Tyr., *loc. cit.*

[3] Fabri, *Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem.* Editio Hassler, vol. II, 132.

[4] *Assises de Jérusalem*, vol. II, p. 531.

L'église, qui avait trois nefs, formait un parallélogramme allongé, allant du levant au couchant. Le chœur à l'est se terminait par une enceinte demi-circulaire. L'entrée principale, avec sa porte en ogive, était au couchant; une autre porte au sud conduisait dans le cloître. Une coupole supportée par quatre piliers couronnait l'édifice. On avait commencé à bâtir un clocher, mais il ne s'éleva jamais au-dessus de la première assise. Une cour plantée d'arbres entourait le couvent, qui était orné de colonnes et de deux galeries superposées, par lesquelles on entrait dans les cellules des religieuses : on a longtemps cru qu'un de ces arbres avait été planté par la sainte Vierge dans son enfance. Deux rues, qui formaient un angle droit, faisaient les limites du couvent au sud et à l'est : la première s'appelait la rue de la Porte-Saint-Étienne (*Sucket Bâb el Hotta*) et l'autre la rue Sainte-Anne (*Sucket Hattiseh Hanneh*).

Ces édifices se sont assez bien conservés jusqu'au dix-septième siècle, où l'on voyait encore les péristyles, les cellules et le réfectoire. Depuis la suppression de l'école, ils ont servi de demeure à différentes familles musulmanes, tantôt à un tisserand, à un chérif, à la fin à un santon ; des pèlerins prétendent y avoir vu un harem nombreux, bien qu'il existât une tradition qui disait qu'aucune femme musulmane ne pouvait y vivre. Cette tradition peut-être, et le dépérissement successif de ces beaux édifices, ont amené leur abandon, et enfin leur ruine à peu près complète [1] : l'église seule s'est assez bien conservée.

M. de Vogüé a donné une description très-détaillée de cet intéressant monument ; il en fait remonter la construction à la première moitié du douzième siècle, et il l'offre comme le type de tous les monuments religieux des croisés en Palestine. Il suppose que saint Bernard, qui était en relation avec la reine Mélissende, principale bienfaitrice du couvent de Sainte-Anne, n'a pas été étranger aux principes d'architecture adoptés pour la construction de cette église [2]. Les Arabes appellent le couvent de Sainte-Anne *Salahiéh*, école de Salah, du nom de Saladin, fondateur de cette école ou *médressé;* ils lui donnent aussi le nom de *Sandhanet*, corruption de *Santa-Anna*.

[1] Voir le plan de l'église de Sainte-Anne, pl. 5.

[2] *Les Églises de la Terre Sainte*, ch. IV.

C'est sur cet emplacement, depuis si longtemps vénéré par les catholiques, qu'on a voulu d'abord élever le temple anglican. Ibrahim-pacha, afin de l'empêcher, y fit construire un minaret ; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Les deux minarets qu'on voit aujourd'hui sont l'un au nord, l'autre au sud de la mosquée.

Pendant près de sept cents ans l'accès de l'église de Sainte-Anne fut interdit aux chrétiens, tant à cause de sa transformation en mosquée que de la vue étendue dont on y jouit sur la mosquée d'Omar. Cependant on permettait quelquefois, à prix d'argent, aux pèlerins, notamment aux quatorzième, quinzième et seizième siècles, de pénétrer dans la crypte de l'église, où ils vénéraient soit les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, soit le lieu de la nativité de la sainte Vierge [1]. On croyait que les parents de la sainte Vierge avaient été inhumés en ce lieu avant d'avoir été transportés dans la vallée de Josaphat, ce qui n'est pas admissible : on n'enterrait les morts ni dans leurs propres maisons ni dans l'intérieur de la ville.

L'igoumène russe Daniel, qui est venu à Jérusalem au commencement du douzième siècle, rapporte déjà cette tradition. Il dit qu'il se trouvait là « la maison de saint Joachim et de sainte Anne, qu'une grande église consacrée à leur mémoire est bâtie sur ce lieu ; qu'on y voit une petite caverne taillée dans le roc : elle se trouve sous l'autel ; c'est là aussi que se trouve le sépulcre de saint Joachim et de sainte Anne [2]. » Mais il ne dit rien de la tradition qui a rapport à la nativité de la sainte Vierge.

Le lieu plus spécialement désigné comme étant celui où est née la sainte Vierge est une grotte taillée dans le roc, qui se trouve sous une partie du chœur de l'église, à l'angle nord-est du couvent. Autrefois on y descendait par une petite porte de l'église et un escalier de douze marches ; mais, cette porte ayant été murée par les musulmans, les pèlerins, pour y parvenir, étaient obligés de passer par une fenêtre, et, s'aidant les uns les autres, ils arrivaient d'abord

1 Et primum igitur visitavi loca ubi fuit domus S. Joachim, ubi nata est beata Virgo Maria, et ibi vidi et tetigi sepulcrum in quo corpus est beatæ Annæ (matris) Mariæ ipsius. Pipinus, *Incipit tractatus alius de locis Terræ Sanctæ per me Franciscum Pipinum visitatis* (1320). — Jean de Monteville, *Voyages* (1340).

2 *Pèlerinage en Terre-Sainte*, traduit par Abraham de Noroff. Saint-Pétersbourg, 1864, p. 30.

dans le souterrain obscur où l'on disait qu'avaient été les tombeaux d'Anne et de Joachim, puis dans un autre plus grand, où l'on croyait qu'était née la sainte Vierge, et dont les murs conservaient quelques restes de peintures, de même que les parois de l'église supérieure.

Quoique les images soient prohibées par le Coran, il paraît que des femmes musulmanes interprétaient quelquefois ces peintures à leur manière et les appliquaient à la naissance et à la vie de Mahomet.

Deux fois par an, à la fête de Sainte-Anne et à la Nativité de la sainte Vierge, les Franciscains se rendaient de grand matin avec les catholiques de Jérusalem dans les chapelles souterraines pour y célébrer les saints offices : ils en obtenaient la permission du maître du lieu, moyennant rétribution.

Telles sont les ruines du couvent et de l'église de Sainte-Anne, pont le sultan a fait cession à l'empereur Napoléon, et qui ont été remises solennellement par le gouverneur de Jérusalem, Kiamil-pacha, au consul de France, M. de Barrère, le 1er novembre 1856. Ces édifices, dignement restaurés, deviendront bientôt, sans doute, un des ornements de la ville sainte et un lieu de prière et de grâce vénéré comme autrefois.

On ne saurait douter que les parents de la sainte Vierge n'y aient bhaité, ce qui suffit pour nous le rendre cher et sacré ; mais les preuves à l'appui de l'opinion qui prétend que la sainte Vierge y a été conçue et qu'elle y est née sont combattues par les autorités les plus respectables. Un voile mystérieux de modestie, d'humilité et de sainteté recouvre les premières années de celle dont le nom devait resplendir avec plus d'éclat que le soleil. Une pieuse curiosité serait tentée de s'en plaindre parfois ; mais, si cette connaissance nous eût été nécessaire, elle nous aurait été révélée comme les autres.

L'Écriture ne disant rien sur le lieu de la nativité de la sainte Vierge, trois opinions se sont élevées à cet égard.

D'après la première, la sainte Vierge serait née à Séphoris, ville de la Galilée, près de Nazareth, où l'on voit aussi les ruines d'une belle église, autrefois dédiée à sainte Anne [1].

[1] Sententia Abulensis in cap. II Matth., quæst. 91.

Suivant la seconde, et en général les traditions locales sont favorables à cette opinion, la sainte Vierge serait née à Jérusalem.

D'après la troisième, elle serait née à Nazareth, dans la maison qu'on vénère aujourd'hui à Lorette. Cette dernière opinion me paraît la plus probable, surtout parce qu'elle a en sa faveur les bulles de plusieurs papes.

Je ne connais antérieurement à saint Jean Damascène aucun auteur qui ait désigné la maison de sainte Anne à Jérusalem comme lieu de la nativité de la sainte Vierge. Le témoignage de ce Père a beaucoup de valeur sans doute, et il a été admis par un grand nombre d'écrivains du plus grand mérite. L'Église même n'a pas dédaigné de placer parmi les légendes du Bréviaire romain un passage de saint Jean Damascène où son opinion est clairement exprimée : « *In lucem autem editur (Maria) in domo probatica Joachim ;* Marie a vu le jour dans la maison probatique de Joachim [1]. » L'Église assurément n'est pas garante des faits historiques cités dans les auteurs dont elle approuve les doctrines : quelque pieux et savants que soient ces auteurs, ils ont pu, en de semblables matières, commettre des erreurs dont ils sont seuls responsables.

L'autorité de saint Jean Damascène, qui ne remonte qu'au huitième siècle, est une des plus anciennes et des plus grandes qui existe en faveur de cette tradition. La plupart des auteurs du moyen âge, quoique quelques-uns aient employé une forme dubitative, se sont rangés à l'opinion du grand solitaire [2].

1 In festo Præsentationis B. M. V., lect. IV, *ex libro S. Joannis Damasceni de Fide orthodoxa.*

« Salve sis, probatica, sanctum reginæ domicilium ! Salve sis, probatica, Joachimi ovium quondam caula, nunc autem rationalis Christi ovilis ecclesia cœlum imitans ; quæ olim quidem quotannis semel angelum Dei excipiebas turbantem aquam, unumque valetudini restituentem, » etc. (S. Joann. Damasc., *Orat. I de Natali Virginis.*)

2 « Abbatia sanctæ Annæ, matris B. Virginis, juxta Probaticam piscinam prope portam B. Stephani sita, in quo loco B. Virgo nata fuisse *perhibetur*... » (Guill. Tyr., lib. II, c. I.)

« In quo B. V. Maria nata fuisse *perhibetur.* » (Jac. de Vitriaco, c. LVIII.)

« Et in porta quæ in sanctum Gethsemane ducit, templum SS. Joachimi et Annæ conspicitur, in quo immaculatissima Deipara in vitam venit. » (Joan. Phocas.)

« Prope Probaticam piscinam est ecclesia B. Annæ, aviæ Christi, satis pulchra, ubi beata Virgo concepta et nata fuisse *dicitur.* » (Badensel, *in Hodœporico.*)

Adrichomius, après avoir apporté beaucoup de témoignages dans sa *Description de Jérusalem*, n° 37, pour prouver que la sainte Vierge est née dans cette ville, dit dans sa *Chronique* (an du monde 3945) qu'elle est née à Nazareth.

« Ecclesia sub titulo B. Annæ, matris sanctissimæ Deiparæ, dicata, pulchra et spa-

Il est de mon devoir pourtant d'ajouter un témoignage de plus en faveur de l'église de Sainte-Anne, témoignage que je ne connaissais pas et qui a été découvert par Mgr Valerga : il se trouve dans les vers anacréontiques de saint Sophronius, patriarche de Jérusalem durant la première moitié du septième siècle; en voici la traduction latine :

In probaticam sanctam ingrediar, ubi Anna præclara peperit Mariam [1].

Cette citation fait remonter à un siècle plus haut la tradition favorable à Sainte-Anne.

Dans une question d'une nature si délicate, des auteurs, pour défendre leur sentiment, ont fait différentes conjectures, plus ou moins solidement basées sur les coutumes domestiques des Juifs, sur la position sociale et les voyages des parents de la sainte Vierge. Ce sont des suppositions plus ou moins ingénieuses, que chacun peut varier selon sa fantaisie; mais elles ont peu de poids dans une argumentation sérieuse, comme elles offrent un aliment peu solide à la piété dès qu'on ne peut les appuyer sur la vérité.

Au reste, c'est une question fort difficile, qui n'aura probablement jamais, *au point de vue historique*, de solution certaine.

Quand nous arriverons à Nazareth, je rapporterai les témoignages qui militent en faveur de la sainte Maison de Lorette.

Le passage qu'on vient de lire me semblait écrit avec impartialité et ne devait blesser personne..... Mais je n'avais pas songé aux subtilités des diplomates.

Comme on l'a vu, le premier prétexte de la guerre de Crimée fut la *Question des Lieux Saints*, question qui fut complétement oubliée depuis, surtout au congrès de Paris, où elle aurait dû être définitivement réglée. Cependant, afin de faire quelque chose pour les Lieux Saints et consoler la France de la perte de cent mille hommes que cette guerre lui avait coûtés, M. Thouvenel, ambassa-

tiosa est. Subtus eam sacellum est ubi cubiculum fuisse dicitur in quo concepta et in lucem edita creditur B. Virgo Maria. » (Quaresmius, *Elucid.*, t. II, p. 104.)

« Certe ita credibilius fieret quod Hierosolymitanæ Ecclesiæ habet traditio de nata apud se ibidem B. Virgine in domo seu diversorio paterno. » (Bolland., *de S. Joachimo, XX martii*, p. 79.)

[1] *Patrologie grecque*, t. LXXXVII, part. III, p. 3822.

deur à Constantinople, fit comprendre au sultan qu'il devait bien quelque dédommagement. Probablement M. de Barrère, alors consul de France à Jérusalem, fut consulté sur le choix du sanctuaire; quoi qu'il en soit, on désigna l'antique abbaye de Sainte-Anne à la générosité d'Abdul-Medjid : je crois qu'à cette époque la France était à même d'obtenir plus que les ruines d'un couvent, depuis longtemps abandonnées par les musulmans eux-mêmes. Le sultan accéda à la demande de l'ambassadeur et fit donation de ces ruines à S. M. Napoléon III, empereur des Français. De ce moment il fut décidé, *officiellement du moins*, que l'église de Sainte-Anne était le sanctuaire de l'Immaculée Conception et de la Nativité de la sainte Vierge. J'avais osé dire que les bulles des papes (j'en connais dix) étaient contraires à cette décision, et que je me rangeais à l'avis des papes ; dès lors je fus perdu dans l'opinion de tous ceux qui avaient travaillé à cette donation. Celui qui y mit le plus de zèle et le moins de courtoisie, ce fut le consul de Jérusalem, M. de Barrère, qui se trouva blessé dans ses dépêches, sans doute. Ne voulant pas trop exposer sa position officielle, le consul s'abrita derrière un Franciscain, le P. Bassi, et à eux deux ils lancèrent contre moi une brochure que je crois aussi peu digne d'un religieux que d'un consul [1]. M. de Barrère fournit les documents et paya les frais d'impression ; le style évidemment est du P. Bassi : un Français ne connaît pas ce genre de bouffonnerie. Les Pères de Terre Sainte prêtèrent leurs presses, que je croyais destinées à un meilleur usage, et la brochure parut avec l'*imprimatur* du patriarcat : comment on obtint cet *imprimatur*, c'est ce que je ne saurais dire; mais Mgr Valerga m'a déclaré qu'il n'avait pas lu cette brochure. Elle fut traduite en français par le Commissaire général de Terre Sainte à Paris et insérée dans les *Annales* du commissariat, avec de notables adoucissements il est vrai : mais il en restait beaucoup d'autres à faire.

Cette brochure avait reçu trop de publicité et portait un cachet trop officiel pour rester sans réponse. Je publiai alors un opuscule intitulé : *La Très Sainte Vierge est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem* [2] *?*

[1] J'ai donné le titre complet de cette brochure, page 395 de ce volume.

[2] Paris, chez Lecoffre.

L'ayant envoyée au R. P. Fulgence Rigon, traducteur de l'*Étude* du P. Bassi, il me répondit : « Je viens de recevoir votre brochure si remarquable : *La Très-Sainte Vierge est-elle née à Nazareth ou à Jérusalem ?* et je m'empresse de vous en exprimer tous mes remercîments. Quant à la question qu'elle traite, ma persuasion personnelle était toujours la vôtre, celle qui transpire de votre grand ouvrage des *Saints Lieux* [1]... »

Le *Bulletin des pèlerinages de Terre Sainte* a annoncé que le P. Bassi s'est aussi rangé à cet avis, ce que je n'ai pas appris d'ailleurs et ce qui m'étonne d'autant plus, qu'un autre P. Franciscain, qui a publié depuis un *Guide indicateur des sanctuaires de la Terre Sainte*, dit en toutes lettres : « Le T. R. P. Bassi A PROUVÉ dans un de ses écrits, intitulé *Études historiques sur l'église de Sainte-Anne à Jérusalem*, que la sainte Vierge est née à Jérusalem [2], » et ne fait pas la moindre mention des bulles pontificales qui prouvent le contraire, quoiqu'il les connaisse parfaitement. J'avoue que ces procédés me surprennent autant qu'ils m'affligent. Que ces religieux n'aient pas de confiance dans les décisions du Saint-Siége, c'est leur affaire ; mais qu'ils mettent au moins les lecteurs de leurs ouvrages à même de connaître les pièces les plus importantes qui ont rapport à cette question.

Ce fut l'abbé Pierre, aumônier au lycée impérial de Metz, qui, après avoir accompagné madame de Thouvenel à Constantinople, fut chargé de porter à Jérusalem les lettres de l'ambassadeur de France et du ministère turc annonçant la donation du sultan. Cette mission fut estimée si grande par M. de Barrère, qu'il dit à l'abbé Pierre, lorsqu'il arriva à Jérusalem : « Jamais, depuis le Messie, personne n'a été attendu ici avec plus d'impatience [3]. »

Ainsi personne, pas même l'empereur Héraclius, lorsqu'il rapporta la vraie Croix ! L'abbé Pierre prit au sérieux ce discours, monta sur ses grands chevaux et se mit à frapper ceux qui croient que depuis le Messie il y a des hommes qui ont rempli des missions

1 Lettre du R. P. Fulgence. Paris, 21 décembre 1863.

2 *Guide indicateur des sanctuaires et lieux historiques de Terre Sainte*, par le Frère Liévin de Hamme. Jérusalem, imprimerie des PP. Franciscains, 1869. Voyez p. 139 et 486.

3 *Constantinople, Jérusalem et Rome*, par l'abbé Pierre, t. I, p. 373.

encore plus importantes que la sienne : il s'en prit surtout à Mgr Valerga et à moi, et il nous signala comme des ennemis de la France.

Pour ce qui concerne Mgr le patriarche, que l'abbé Pierre prétend « n'avoir pas trouvé aussi reconnaissant envers la France qu'on avait bien voulu le lui dire [1], » son langage n'a d'autre importance que celle de faire connaître les premiers auteurs de ces injustes accusations : aussi indiscret que le P. Bassi, l'abbé Pierre fait toujours parler les consuls [2]. Puis, enflammé par son zèle et dépassant toute mesure, il jette des doutes sur la nécessité qu'il y avait de rétablir le patriarcat de Jérusalem [3].

On est obligé de se souvenir malgré soi de la circonstance favorable qui se présenta, il y a quelques années, d'établir des rapports directs et permanents entre le Saint-Siége et la Turquie, et qui fut écartée par le gouvernement français. Lorsqu'en 1847 la Porte eut accrédité un envoyé à Rome, il y fut décidé d'envoyer Mgr Ferrieri à Constantinople, afin d'y obtenir l'admission d'un nonce. Mgr Valerga était désigné pour ce poste, qu'il aurait rempli en conservant le patriarcat. Mais le gouvernement de Louis-Philippe, regardant cette mesure comme préjudiciable à son prestige en Orient, y mit opposition, et la mission échoua.

Quant à moi, je fus plus maltraité encore par l'abbé Pierre que Mgr Valerga : ses griefs sont nombreux, mais il les résume tous dans celui-ci : Je suis ennemi de la France, et même de saint Louis, qu'il compare à Bonaparte [4]. Lorsque, après beaucoup de divagations, il arrive à vouloir fournir les preuves de l'opinion qu'il soutient touchant l'église de Sainte-Anne, il les fait remonter bien au delà de saint Jean Damascène et de saint Sophronius, elles vont jusqu'à Titus : elles sont trop absurdes pour être citées [5]. Il invoque ensuite successivement le Coran, la fontaine de la Vierge et une foule de saints, toujours sans donner les textes. Enfin il cite des auteurs sérieux, et ce sont exactement ceux que j'ai cités moi-même,

[1] *Constantinople, Jérusalem et Rome*, t. II, p. 9 et suiv.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, t. II, p. 130 et 131.
[4] *Ibid.*, t. II, p. 233.
[5] *Ibid.*, t. II, p. 14 et 15.

pages 560 et 561 ; seulement il se contente d'indiquer les passages sans donner les paroles *dubitatives* de ces auteurs, afin de pouvoir dire avec la plus grande assurance : » Ainsi le répètent et le *confirment* d'âge en âge Guillaume de Tyr, » etc.

Parmi mes citations, il y en avait une, celle de sainte Brigitte, qui s'était trouvée par mégarde dans l'édition dont l'abbé Pierre s'est probablement servi, et que j'ai corrigée dans l'édition allemande subséquente ; cette citation dit seulement que *celui qui se rendra au lieu où Marie est née et a été élevée, non-seulement sera purifié, mais sera un vase en l'honneur de Dieu* (voyez livre V des *Révélations de sainte Brigitte) ;* elle ne fait mention ni de Jérusalem ni de Nazareth : l'abbé Pierre l'a copiée de confiance sans comprendre et l'applique à l'église de Sainte-Anne. Mais ce qu'il n'a copié, ni à Jérusalem, ni à Nazareth, ce sont les bulles des papes contraires à son opinion : il feint de les ignorer complétement.

Ici nous avons entendu les avocats officieux, j'espère que nous entendrons la vérité à Nazareth.

Un mot encore sur les reliques de sainte Anne.

Le corps de sainte Anne a été enseveli dans la vallée de Josaphat, près de Gethsemani, ainsi que ceux de saint Joachim, de la sainte Vierge et de saint Joseph.

D'après une ancienne tradition, sainte Marie-Madeleine, sainte Marthe, les saintes Marie Jacobé et Salomé, saint Lazare et saint Maximin emportèrent plusieurs reliques lorsqu'ils s'éloignèrent de la Palestine, entre autres des parcelles du saint sépulcre, des pierres et de la terre teintes du sang du Sauveur pendant la Passion, des corps des saints Innocents, celui de sainte Anne, etc. Ces reliques furent transportées en France ; celles de sainte Anne furent déposées plus tard dans l'église d'*Apta Julia*, où elles se trouvent encore.

D'après quelques auteurs, saint Longin transporta des reliques notables de sainte Anne à l'Ile-Barbe, près de Lyon ; selon d'autres, ce fut Charlemagne qui les apporta [1]. Celles de saint Joachim sont à Venise.

Au nord-ouest de l'église de Sainte-Anne, près des remparts et

[1] Trithemius, *De Laudibus sanctæ Annæ*. — *France littéraire*, n°s 44 et 45, 1862. — L'ancien *Martyrologe d'Apt*.

de l'ancienne porte d'Hérode, se trouvent les ruines d'une autre église dédiée à sainte Marie-Madeleine. Au dire de plusieurs auteurs, elle avait été bâtie sur l'emplacement de la maison de Simon le Pharisien : c'est là que Marie-Madeleine vint essuyer les pieds du Sauveur pendant qu'il était à table, et obtint le pardon de ses péchés. (S. Luc, VII, 36 et suiv.) [1]. Quoique cette église soit d'une date un peu plus récente que celle de Sainte-Anne, elle est beaucoup moins bien conservée : il n'en reste que le porche, une partie du chœur et la base des piliers et des murs latéraux. Jean de Wirzburg est le premier auteur qui en fasse mention, vers l'an 1147 : elle était alors desservie par des moines jacobites et se trouvait dans le quartier habité en grande partie par les Juifs, appelé la Juiverie. Il en est aussi fait mention dans les *Assises de Jérusalem :* « La manoient, y est-il dit, li plus des Suriens de Jherusalem, et ces rues apeloit on la juerie. En cele juerie avoit I mostier de sainte Marie-Madelaine, et pres du mostier avoit une posterne [2]. » L'église, qui avait trois nefs, était surmontée d'une coupole. Les moines montraient, incrustée dans le pavé, une croix indiquant la place où Marie-Madeleine se tenait aux pieds de Jésus.

Elle éprouva les mêmes destinées que l'église de Sainte-Anne. A la prise de Jérusalem par Saladin, elle fut transformée en école, l'an 1197, et dotée par l'émir Maïmoun, d'où elle prit le nom de *Maïmounieh*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Elle fut longtemps la demeure solitaire de santons qui la laissèrent tomber en ruines, tout en en prohibant l'approche aux pèlerins : c'est un potier qui l'habite aujourd'hui.

De là on jouit d'une très-belle vue sur la ville sainte.

Une petite église dédiée à saint Pierre se trouve non loin de la précédente ; elle date aussi de la première partie du douzième

1 Les sentiments sont partagés sur le lieu où se fit la conversion de sainte Marie-Madeleine. Consultez Quaresm., t. II, p. 98; Adrichom., *Jérus.; Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine ;* Tillemont, t. II, note 2, sur sainte Marie-Madeleine ; Guillaume de Tyr, *De la Guerre sainte*, l. XVIII, c. V; Bonifacius, *De perenni Cultu T. S.*, lib. II.

2 *La citez de Jherusalem*, dans l'ouvrage du comte de Vogüé, *les Églises de Terre Sainte*, ch. VII, et l'appendice, note 1.

siècle : elle a été bien conservée par les musulmans, qui l'ont changée en mosquée.

Le palaïs d'Hélène, reine d'Adiabène, s'élevait sur le mont Acra, où l'on ne voit plus aujourd'hui que des décombres. Cette reine était venue à Jérusalem, attirée par la renommée de la cité de David, et elle avait embrassé la religion des Juifs. Elle avait érigé au nord de la ville un monument qui devait lui servir de sépulcre, et, après sa mort, elle y fut ensevelie par les soins de Monabaze, son fils [1].

A l'époque de la prise de Jérusalem par les Romains, le palais d'Hérode-Agrippa [2], l'hôtel des Archives, un des palais du sanhédrin, le théâtre d'Hérode l'Ascalonite, étaient aussi sur le mont Acra [3], qui présentait la forme d'un amphithéâtre. Cette partie de la ville n'était habitée que par des marchands de laine, des quincailliers, des chaudronniers et des fripiers.

Excepté dans le voisinage du bazar et de quelques établissements publics, le quartier des musulmans, à raison de son étendue, est peu habité. Je me suis souvent engagé seul dans ces rues sombres sans qu'il me soit arrivé le moindre accident. Lorsque je faisais des visites officielles, j'étais précédé par un cavas musulman, qui croyait avoir le droit, pour me faire honneur, de rudoyer ceux qui nous obstruaient le passage ; quand je lui en faisais des reproches, il frappait plus fort les premiers malheureux qu'il rencontrait.

Il y a à Jérusalem trois races de musulmans : les Maugrabins, dont j'ai déjà parlé, les Arabes et les Osmanlis ; il y a aussi parmi eux différentes sectes religieuses, dont chacune a ses mosquées.

La *Voie douloureuse* traverse par le milieu tout le quartier des musulmans ; j'en ai parlé ailleurs à propos de la Passion de notre Sauveur ; j'ajouterai seulement encore les notices suivantes.

Nous avons vu que la tradition qui désigne le séraï actuel comme ayant remplacé le Prétoire de Pilate est digne de toute confiance ; les restes de la tour Antonia en sont une preuve permanente. Ainsi les lieux qui entourent le séraï, qui ont été les témoins des premières scènes de la Passion, méritent au plus haut degré la vénération des

1 Josèphe, *Antiq.*, l. XX, ch. II; *Guerre des Juifs*, l. VI, ch. V et VII.
2 Jos., *Antiq.*, l. XX, c. VIII.
3 Jos., *Guerre*, l. V, c. VI.

fidèles. Si, à la suite de tant de destructions qui ont passé sur cette ville coupable, il y a eu quelques variations inévitables dans la localisation des détails de ces douloureux événements, cela n'enlève rien à l'authenticité et à la sainteté de cet emplacement tout entier qui est un sanctuaire imprégné de la présence et des douleurs du Fils de Dieu. On éprouve un serrement de cœur bien légitime en voyant des écrivains protestants promener leur incrédulité et leurs sarcasmes autour de ces ruines saintes, en se moquant de l'ignorance des pèlerins qui se trompent peut-être de quelques mètres en faisant leur prière au lieu où ils croient que Jésus a été flagellé, tandis que ces fiers écrivains ne trouvent dans leur cœur desséché aucune aspiration vers Jésus souffrant. Les valets de Pilate devaient rire ainsi en frappant leur Victime.

Nous avons longuement parlé du prétoire au chapitre XXII. Au quatrième siècle, il n'en restait que des pans de murs inhabités : « Le prétoire de Pilate, dit saint Cyrille, est maintenant un désert [1]. » Plus tard on y éleva une basilique dont on retrouve encore les derniers débris dans la cour de la caserne actuelle. Les lieux plus particulièrement vénérés étaient ceux de la Flagellation et du Couronnement d'épines, sur lesquels on érigea des chapelles pendant les croisades : on le fit alors avec toute l'exactitude que les traditions permettaient; depuis ce moment elles ne pouvaient plus varier [2].

La petite chapelle du Couronnement d'épines, bâtie par les croisés, est bien conservée : elle se trouve dans la cour de la caserne.

J'ai parlé ailleurs de la chapelle de la Flagellation : elle est située à une vingtaine de pas du prétoire, de l'autre côté de la rue. Elle n'est en la possession des Franciscains que depuis l'année 1838 ; c'est à Ibrahim-pacha qu'ils le doivent, mais c'est le duc Maximilien de Bavière qui leur a donné les sommes nécessaires pour sa restauration.

L'arc de l'*Ecce-Homo* est à cinquante pas du prétoire. Les pèlerins voyaient avec douleur entre les mains des musulmans les restes

1 Cat. XIII.

2 *Intra urbem a fidelibus venerantur Flagellatio Jesu Christi atque Coronatio... sed non facile, ubi fuerunt, nunc dignosci possunt, cum præsertim civitas ipsa toties postea destructa atque deleta sit.* (Gesta Francorum, Expugnatio Hier. Bongars.)

d'un monument qui rappelle une des scènes les plus émouvantes de la Passion. De saintes femmes, les Filles de Sion, sont allées s'établir à Jérusalem pour travailler à la régénération de leur sexe dans un pays où tout tend à l'avilir; elles sont parvenues à arracher aux infidèles l'arc de l'*Ecce-Homo*, et elles se sont abritées sous son ombre protectrice.

La première colonie des religieuses de Notre-Dame de Sion, dont la maison mère est à Paris sous la direction d'un pieux et zélé missionnaire, le P. Marie-Théodore Ratisbonne, est arrivée à Jérusalem en mai 1856, sous la conduite du P. Marie-Alphonse Ratisbonne, frère du précédent, dont tout le monde connaît la conversion miraculeuse. Ces dames se mirent immédiatement à l'œuvre en ouvrant un orphelinat pour les jeunes filles de la Terre Sainte. Leur institut ne se propose pas seulement un but de charité en coopérant à réhabiliter la femme; il concourt aussi puissamment à la propagation de la foi en Orient par l'éducation chrétienne offerte aux enfants nées dans l'erreur et l'infidélité. Malgré les difficultés et les épreuves de tous genres qu'une telle entreprise devait rencontrer, les Filles de Sion ont pu dès le commencement recueillir des orphelines du pays, et elles ont en même temps organisé une division spéciale pour les enfants des familles européennes.

L'œuvre des Dames de Sion est aussi une œuvre d'expiation : en souvenir des paroles adressées par notre Sauveur aux femmes de Jérusalem : *Filles de Sion, pleurez sur vous et sur vos enfants*, elles ont eu la pensée d'expier, autant qu'il est en elles, la part que les femmes de Jérusalem ont eue à la douloureuse Passion du Sauveur, et, afin de pouvoir pleurer et prier au lieu même où un peuple insensé s'écriait dans son aveuglement : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*, elles ont fait l'acquisition des ruines de l'arc de l'*Ecce-Homo* à un prix inouï.

Les travaux de déblayement et de construction ordonnés par le P. Ratisbonne ont commencé au mois de mai 1859. Dans les fouilles qu'on a dû faire pour asseoir les fondements des nouvelles constructions, on a découvert : 1° plusieurs citernes de grandes dimensions; 2° une partie d'un vaste tunnel hébraïque se dirigeant du palais d'Hérode au Temple : c'était peut-être la voûte souterraine qu'Hérode avait fait construire et qui allait de la tour Antonia jus-

qu'à la porte orientale du Temple [1] ; 3° le pavé de l'ancienne Voie Douloureuse, dont les dalles sont à une grande profondeur au-dessous du sol actuel ; 4° le pilier principal de l'arc de l'*Ecce-Homo ;* 5° un autre arc entièrement conservé, qui est une continuation de la galerie dont le grand arc faisait partie ; 6° quelques pièces de monnaie dont les unes sont du temps des Machabées et quelques autres du temps de l'empereur Valérien. Sans doute les parties supérieures et les constructions d'alentour sont modernes, mais les pieds-droits et le commencement de l'archivolte sont antiques, comme l'a démontré M. de Saulcy [2], et toutes les parties du pavé enfoui sous les décombres qu'on a pu découvrir indiquent qu'il y avait là une place publique. Le comte de Vogüé, après avoir donné le texte de la *Citez de Jherusalem* qui fait mention de cet arc, ajoute : « Il est donc très-probable que la Porte Douloureuse, située au *chef*, c'est-à-dire au commencement de la ruelle, n'est autre que l'arc antique restauré au moyen âge [3]. »

Cependant, dans un autre de ses ouvrages, le même auteur n'admet pas que cet arc soit antérieur à la mort du Christ.

« Le seul monument antique, dit-il, que renferme Bezetha est l'arc connu sous le nom de l'Arc de l'*Ecce-Homo*. C'est un arc de triomphe romain à trois arcades.

« La tradition qui se rattache à ces ruines est vraie en ce sens que la tour Antonia était la demeure du procurateur romain : les scènes de la Flagellation et de l'*Ecce-Homo* ont dû se passer à proximité de la tour et probablement aux endroits désignés par la tradition. Mais l'arc en lui-même est bien postérieur à la mort du Christ [4]. »

L'opinion qui voudrait faire passer l'arc de l'*Ecce-Homo* pour un arc de triomphe romain a été soutenue, dans ces derniers temps surtout, par un écrivain allemand connu par ses théories hasardées. Cet auteur, qui a voulu aussi transporter le prétoire sur le mont Sion et bouleverser toute la Voie Douloureuse, a été dignement réfuté par

1 Josèphe, *Antiquités*, liv. XV.

2 Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*, t. II, p. 371. Voyez aussi l'*Arc de l'Ecce-Homo*, par le même auteur.

3 Comte de Vogüé, *les Églises de la Terre Sainte*, p. 302.

4 Comte de Vogüé, *le Temple de Jérusalem*, p. 125.

le P. Gaspar Hornung dans l'excellente revue de Cologne : *Das heilige Land* [1].

En effet, comment est-il possible d'affirmer, ainsi que le docteur Sepp le fait avec tant d'assurance, que c'est là un arc de triomphe élevé par Titus [2]?... Titus, qui refusait les couronnes d'or qu'on lui offrait de toutes parts, n'avait nulle envie d'ériger un arc de triomphe sur les ruines fumantes de Jérusalem : il avouait n'avoir été que l'instrument des vengeances du ciel. D'ailleurs, Flavius Josèphe, que l'on sait si minutieux dans ses descriptions, et qui a raconté chacune des actions, rapporté chacune des paroles de Titus, n'a fait mention nulle part de cet arc de triomphe. De plus, lorsque les Juifs redevinrent momentanément maîtres de Jérusalem pendant l'insurrection de Bar-Cocheba, n'auraient-ils pas célébré leur rentrée dans leur patrie par la destruction d'un monument qui leur rappelait tous leurs malheurs ?

A quelle autre époque les Romains auraient-ils élevé un arc de triomphe ? Adrien, il est vrai, bâtit une nouvelle ville sur les ruines de l'ancienne : il éleva des statues, des palais et des temples ; mais ni les historiens de l'époque, comme Dion Cassius, qui énumère chacun de ces monuments, ni ceux des époques suivantes, n'ont parlé d'un arc de triomphe élevé par lui à *Ælia Capitolina*. Le docteur Sepp, qui a écrit hardiment : *Arc de triomphe de Titus* sous le dessin qu'il donne de l'arc de l'*Ecce-Homo*, commence à hésiter dans le texte, où il fait cette remarque : « Cet arc de triomphe ne peut venir que de Titus, ou, puisque Josèphe n'en dit rien, de l'empereur Adrien [3] ; » il aurait pu ajouter : *Ou de tout autre, puisque personne n'en fait mention.*

Voilà donc un arc de triomphe dont on ne connaît ni la date, ni l'objet, ni le héros, élevé dans une ville décrite plus qu'aucune autre du monde !

On le voit, les traditions qui se rattachent à l'arc de l'*Ecce-Homo* n'ont rien à craindre des études faites dans ces derniers temps.

1 XIII Iahrgang, 3. 4 Heft. Köln, 1869.
2 *Pilgerbuch*, I[ter] Band, p. 88.
3 *Ibid.*, p. 89.

J'ajouterai encore, sans y attribuer plus de valeur qu'il ne convient, que ces traditions sont confirmées par les Musulmans et par les Juifs : par les Musulmans, qui vénèrent cet arc depuis des siècles, et par les Juifs, qui ont voulu le détruire. Les inscriptions en lettres hébraïques, grecques et latines, qu'on découvrit à différentes époques sur les pierres de ce monument, et qui rappelaient trop aux Juifs les cris de mort que leurs ancêtres avaient proférés en ce lieu, leur inspirèrent la pensée de se débarrasser d'un souvenir incommode : ils offrirent une forte somme à un pacha ennemi des chrétiens pour qu'il leur cédât ce monument accusateur ; mais ils ne purent réussir dans leur tentative [1].

C'est là qu'ils devraient venir pleurer le vendredi et tous les jours de leur vie !

Une âme touchée de la grâce s'en acquitte pour eux. Après dix années de courses, de prières et de patience, le P. Marie-Alphonse Ratisbonne fit l'acquisition du dernier arc qui soutenait la terrasse du haut de laquelle Ponce Pilate, faiblissant sous les menaces des Juifs, porta son inique sentence contre le Messie.

Ce fut le 3 avril de l'année 1868 qu'eut lieu l'inauguration du sanctuaire de l'*Ecce-Homo*, et ce fut une journée de consolation pour tous les habitants de Jérusalem, excepté pour les Juifs qui persévèrent dans leur aveuglement.

De grand matin, on vit déboucher dans la Voie Douloureuse les pèlerins de toutes les nations qui se trouvaient dans la ville sainte, les élèves du séminaire, les orphelines de *Saint-Jean du Désert* et celles de l'*Ecce-Homo*, accompagnées des religieuses de Sion, mêlées aux religieuses de Saint-Joseph, les jeunes lévites, les prêtres des caravanes d'Europe et d'Amérique, ceux de l'hospice autrichien, les Pères Franciscains, les consuls catholiques, tous en grande tenue, et les représentants de l'autorité civile et militaire du gouvernement. En l'absence du patriarche, Mgr Bracco, évêque auxiliaire, entouré des chanoines du Saint-Sépulcre et des prêtres missionnaires de Terre Sainte, présidait la cérémonie. Une foule immense de Grecs, d'Arméniens, de Coptes et d'Arabes remplissait les abords de la Voie Douloureuse et contemplait ce cortége aussi

[1] Titus Tabler, *Zwei Bücher Topographie von Jerusalem*, Buch I, p. 248.

nouveau qu'imposant. Par une coïncidence inattendue, les Turcs, qui célébraient alors le Baïran et faisaient retentir les airs de décharges de canon du haut de la citadelle de Sion, semblaient répondre aux frémissements de joie des cloches de l'*Ecce-Homo* et rendre hommage à une fête chrétienne.

Cela s'est passé dans les rues de Jérusalem, et ne pourrait avoir lieu dans bien des villes catholiques de l'Europe.

Le sanctuaire de l'*Ecce-Homo* est achevé ; une belle église, un vaste couvent, s'élèvent sur une partie du palais de Pilate ; près du chœur de l'église, le pèlerin peut s'agenouiller sur les dalles mêmes du *litostrothos*, merveilleusement conservées sous le sol antique, et au-dessus de l'autel se dresse une admirable statue en marbre blanc de l'*Ecce-Homo* [1].

Ces dalles, découvertes à plus de quatre pieds au-dessous du sol, ont quatre pieds de longueur, sur deux et demi de largeur, et formaient en cet endroit un beau et vaste pavé qui est une grande preuve en faveur de la tradition. En effet, il est dit dans l'Évangile que Pilate mena Jésus dehors et s'assit dans le tribunal au lieu appelé le *Pavé*, et en hébreu *Gabbatha*. (Saint Jean, XIX, 13.) Or il fallait que ce pavé fût assez remarquable pour qu'il eût donné son nom à cette partie du prétoire ; c'est précisément ce que les dernières fouilles viennent de démontrer d'une manière si frappante. Ce pavé s'étend à trente-six pieds au nord du chemin : il n'a pu être entièrement déblayé des autres côtés ; mais ce qu'on en connaît fait assez voir qu'il était fort considérable et devait servir plutôt à une place qu'à un arc de triomphe seulement.

Les deux PP. Ratisbonne n'ont ni fait la guerre de Crimée ni répandu une goutte de sang ; cependant ce serait faire d'eux un trop mince éloge en disant qu'à eux seuls, avec leur petite armée de religieuses, ils ont plus fait pour la cause des Lieux Saints que tous les ministres de l'empire et tous les congrès de Paris.

Rendons aussi mille actions de grâce à leurs généreux bienfaiteurs.

[1] Elle est l'œuvre de l'un des artistes les plus distingués de Rome, le comte Sosnowski.

Un prêtre du patriarcat, encouragé par Mgr Valerga, a commencé, en 1863, un établissement du même genre pour les garçons.

Le sanctuaire de l'*Ecce-Homo* a fait une vive impression sur l'empereur François-Joseph : il a voulu le revoir et y entendre la sainte messe le jour de son départ.

La reine Mélisende avait fondé sur le carrefour de la rue Josaphat, près de l'arc de l'*Ecce-Homo*, une maison de refuge pour les religieuses de Béthanie, où elles pouvaient s'établir en cas d'invasion ; elle portait le nom de couvent de Saint-Jean-l'Évangéliste [1].

En suivant la Voie Douloureuse, on arrive bientôt à l'angle formé par cette voie et la rue qui conduit directement vers la porte de Damas ; on voit alors s'élever à droite l'*Hospice autrichien*, qui est un ornement de la ville de Jérusalem et une preuve éclatante du réveil des sympathies de l'Autriche pour la Terre Sainte. La part glorieuse prise aux croisades et à tous les événements qui intéressent les lieux de notre rédemption par les princes et les peuples de l'Autriche et de la Hongrie comme guerriers, comme pèlerins, comme fondateurs d'établissements de charité et de piété, est connue de tout le monde. Mais il est venu une époque où ce zèle s'est éteint : c'est l'époque dite *des lumières;* les pèlerinages furent alors interdits comme choses nuisibles et surannées, les aumônes pour les gardiens du Saint-Sépulcre furent défendues, le Commissariat général de Terre Sainte fut supprimé, et les intérêts des catholiques, en Palestine, ainsi que la dignité de consul, furent confiés à un Juif. Joseph II régnait alors à Vienne ; son règne fut de courte durée, mais ses suites funestes se firent sentir longtemps. En 1842, par ordre de l'empereur, une quête fut faite dans tout l'empire le vendredi saint en faveur des saints Lieux, le Commissariat général fut rétabli et bientôt de pieuses caravanes de pèlerins partirent de Vienne pour la ville sainte. Sous la direction de l'archevêque de Vienne, il fut résolu de fonder à Jérusalem un hospice pour la réception des pèlerins : il ne fut achevé qu'en 1858 et confié aux soins de deux prêtres séculiers [2]. D'après les premiers plans du cardinal Rauscher,

[1] *Citez de Jherusalem.*

[2] Voici un incident de la délicate question de protectorat que je crois devoir citer ici :

Le cardinal archevêque de Vienne avait eu l'intention de confier l'administration

il devait être plus grandiose, mais les travaux de déblayement qu'il fallut faire à quarante-cinq pieds de profondeur absorbèrent une grande partie des sommes destinées à sa construction ; tel qu'il est, néanmoins, il est digne du but qu'on s'est proposé et de la nation qui a rendu ce nouvel hommage au souvenir de notre Rédempteur : il y a de la place pour cinquante pèlerins. Plusieurs princes de la famille impériale y ont déjà été reçus, et l'empereur François-Joseph lui-même y est descendu lors de son pèlerinage.

Le *Quartier des chrétiens* est enfermé dans la partie des murailles qui s'étend de la porte de Damas à celle de Jaffa, puis à la rue de David et à la longue rue droite autrefois appelée rue de Saint-Étienne qui se termine à la porte de Damas.

Si, en suivant la Voie Douloureuse, on pénètre dans ce quartier par la porte Judiciaire, on se trouve bientôt au lieu désigné par le nom de *Prison de saint Pierre.*

Hérode-Agrippa, voyant qu'il avait fait plaisir aux Juifs en mettant à mort saint Jacques, fit aussi arrêter saint Pierre, et le jeta dans une prison, voulant le faire mourir publiquement après la pâque. Pendant que saint Pierre était gardé dans la prison, les prières de l'Église s'élevaient sans cesse à Dieu pour lui. Mais, la nuit avant le jour où Hérode devait le faire mourir, un ange du Seigneur vint le délivrer.

L'ange conduisit saint Pierre jusqu'à l'extrémité de la rue, et s'éloigna. Alors Pierre, ayant réfléchi, vint à la maison de Marie, où plusieurs étaient en prière. « Il frappa à la porte, et une jeune fille, nommée Rhode, vint pour écouter. Dès qu'elle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit pas, mais elle courut annoncer que Pierre était à la porte. On lui dit : Vous avez perdu l'esprit. Mais elle persistait, assurant que c'était lui. Alors on dit : C'est son

de cet hospice aux PP. Franciscains. Je fus chargé, de la part de Mgr Valerga, de lui dire qu'il verrait avec plaisir ce nouvel établissement confié aux RR. PP. Franciscains sous la juridiction de l'Ordinaire, mais qu'il croyait devoir faire observer que par là même il tomberait sous le protectorat de la France, comme tous les autres couvents des Pères de Terre Sainte, et que ce serait alors le drapeau français qu'on verrait arboré sur cet établissement. L'archevêque de Vienne y envoya deux prêtres séculiers, qui, pour le spirituel, relèvent du patriarche, et, pour le reste, sont placés sous le protectorat de l'Autriche.

Cette affaire ne pouvait pas avoir d'autre solution.

ange. Cependant Pierre continuait à frapper ; et, lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Mais lui, de la main, leur faisant signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison, et dit : Annoncez cela à Jacques (l'évêque de Jérusalem) et aux frères. Et, sortant, il alla dans un autre lieu. »

Tel est le récit de saint Luc (Actes des Apôtres, XII).

L'heure de la mort de saint Pierre n'était pas venue.

Mais que devint Agrippa? Quand il fit jour, ayant fait chercher saint Pierre et ne l'ayant pas trouvé, il fit conduire les gardes au supplice et descendit à Césarée. Là il reçut les envoyés de Tyr et de Sidon : assis sur son trône, revêtu de ses ornements royaux, il les haranguait, tandis qu'un peuple de flatteurs s'écriait : « C'est le discours d'un dieu, et non d'un homme. » Soudain un ange du Seigneur le frappa, et, mangé des vers, il expira.

Pendant que je transcris ces paroles de l'Écriture, le deux cent soixante-septième successeur de saint Pierre est enfermé au Vatican, non loin de la prison de saint Pierre à Rome, tandis qu'un autre Hérode-Agrippa, couvert de ses ornements royaux, reçoit les hommages de tous les Tyriens et Sidoniens du monde, aux grands applaudissements des Juifs et des impies qui en ont fait leur idole.

L'Église tout entière est en prière. Le Seigneur a encore des anges auxquels il confie les missions qu'il lui plaît et quand il lui plaît.

La prison de saint Pierre à Jérusalem est loin d'être connue comme celle de Rome; l'emplacement qu'on désigne aujourd'hui est un des lieux les plus immondes de Jérusalem. Au commencement du quatorzième siècle, il était encore marqué par deux colonnes de marbre [1].

Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, pendant son séjour à Jérusalem, reçut en don la chaîne de saint Pierre ; dans la suite elle l'envoya à Rome, où elle se trouve encore [2].

[1] Item fui in Jherusalem in loco, ubi duæ marmoreæ sunt erectæ columnæ, super quas longo tempore antiquitus fidelium servatæ fuerunt beati Petri apostoli catenæ, quibus in carcere fuerát alligatus, ad quas quidem catenas multa illo tempore fiebant miracula, quæ postea Romam sunt delatæ. (*Pépin.*)

[2] Voyez note F, à la fin du volume.

L'immense quadrilatère qui est en face de l'église du Saint-Sépulcre a été longtemps consacré à la prière, au soin des malades et des pèlerins ; depuis des siècles il ne l'est plus qu'à l'oubli et à la destruction.

Le moine Bernard le Sage raconte qu'à son arrivée à Jérusalem, l'année 865, il fut reçu à l'hospice du très-glorieux empereur Charles, dans lequel sont recueillis tous ceux qui par dévotion viennent en ce lieu, et qui parlent la langue romane [1].

C'était l'hospice fondé et richement doté par Charlemagne, desservi par des moines francs de l'ordre de Saint-Benoît, qui s'étaient d'abord installés sur la montagne des Oliviers, et vinrent ensuite près de l'église du Saint-Sépulcre.

On ne peut assez rendre grâce à Charlemagne de ce que, le premier parmi les souverains de l'Occident, il se soit intéressé aux malheurs des chrétiens de la Palestine et leur ait procuré de grands avantages par suite de ses bonnes relations avec le khalife Haroun-al-Raschild; mais aujourd'hui faire dériver de là un droit positif de la France à la protection de tous les chrétiens de l'Orient, comme on le fait chaque jour, c'est tout simplement absurde. Autant vaudrait attribuer au Grand Turc le protectorat de la ville de Marseille, parce qu'il a hérité des droits des anciens Phocéens.

Nous parlerons ailleurs du différend qui s'éleva entre les Bénédictins et les religieux grecs de Saint-Saba, au sujet de l'introduction du *Filioque* dans le Symbole, et qui fut le premier prétexte du grand schisme d'Orient.

Détruite par le khalife Hakem, la maison d'hospitalité fondée par Charlemagne fut rétablie par des marchands italiens, qui avaient seuls alors le trafic de ces contrées. Le khalife d'Égypte ordonna au gouverneur de Jérusalem de céder aux marchands d'Amalfi un vaste local, dans le quartier des chrétiens, afin qu'ils pussent y élever toutes les constructions dont ils auraient besoin. A l'aide de cotisations volontaires, ces marchands bâtirent, à un jet de pierre de l'église de l'Invention de la Croix, un monastère, une église et tous les édifices nécessaires pour offrir un asile aux voyageurs et aux malades. L'église fut dédiée à la sainte Vierge sous le nom de

[1] Publications de la société de géog. Paris, Bourgogne, 1839.

Sainte-Marie-Latine [1] et confiée, ainsi que tout l'établissement, à des religieux qu'on était allé chercher à Amalfi [2]. Cela se passait entre les années 1014 et 1023. L'église était en grande vénération ; on croyait que la sainte Vierge et les saintes femmes s'étaient tenues sur son emplacement pendant que Notre-Seigneur était mis sur la croix. On y conservait des cheveux de la sainte Vierge et la tête de l'apôtre saint Philippe [3].

Le nombre des pèlerins augmentant de jour en jour, et les moines trouvant qu'il serait plus convenable de faire donner l'hospitalité aux femmes par des religieuses, fondèrent en dehors de leur enceinte un couvent de femmes en l'honneur de sainte Marie-Madeleine : l'église fut appelée *Sainte-Marie-la-Petite*, pour la distinguer de la précédente à laquelle on donnait aussi le nom de *Sainte-Marie-la-Grande.*

Tout cela devint insuffisant, de sorte que les moines furent obligés de bâtir un troisième couvent à la suite de celui des femmes : ce fut l'hôpital de *Saint-Jean-l'Aumônier.*

Ces établissements étaient si considérables, qu'on pouvait y loger jusqu'à trois mille et quelquefois jusqu'à cinq mille personnes [4].

Les choses en étaient là lorsque les croisés se présentèrent devant Jérusalem. Pendant le siége, les musulmans détruisirent toutes les églises, excepté celles de la Résurrection et de Sainte-Marie.

A la tête de l'hôpital latin se trouvait alors un saint homme nommé Gérard ; lorsque les chrétiens se furent rendus maîtres de la ville, il s'adjoignit quelques compagnons, prit l'habit religieux, sur lequel il mit une croix blanche, et fit solennellement le vœu de se consacrer au service des pauvres, des infirmes, des pèlerins, et d'enterrer les morts. Ce fut là l'origine de l'Ordre des Frères de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui devinrent si célèbres sous les noms

1 Ecclesia S. Mariæ, quæ Latina vocatur, eo quod latine ibi Domino semper ministrabatur. (*Sæwulf*, 30.)

2 D'où le couvent porta aussi le nom de *Monasterium Amalfitanorum.* (Guill. de Tyr, I, 10.)

3 ... Est ecclesia S. Mariæ ad Latinam, antiquitate temporis et reliquiarum honore celebris. Ibi est caput S. Philippi, apostoli, et de crinibus S. Mariæ. (Fetell., 22.)

4 S. Anton. Plac., XIII.

d'Hospitaliers, de chevaliers de Rhodes et de Malte. Ils prirent alors saint Jean-Baptiste pour leur patron [1].

En même temps une dame romaine, nommée Agnès, qui était sous-abbesse dans le couvent de Sainte-Marie, fonda un ordre de religieuses qui prit la même règle et fut adjoint aux Hospitaliers pour le service des femmes.

L'ordre des Hospitaliers prit de grands développements et devint une puissance ; il se sépara alors du couvent de Sainte-Marie et fut reconnu indépendant en 1113. Les chevaliers bâtirent une église et de vastes édifices au bord de la place qui précède l'entrée du Saint-Sépulcre, à côté de Sainte-Marie-Latine ; ces édifices s'étendaient jusqu'à la rue du Patriarche et à celle de David. La cour intérieure était ornée de cent vingt-quatre colonnes en marbre et de cinquante-quatre piliers en pierre. Le nombre des malades qui étaient admis dans l'hôpital était si grand, qu'il en mourait quelquefois cinquante dans une seule journée : on les enterrait à Hakeldama [2].

Lorsque Saladin s'empara de Jérusalem, il logea dans l'hôpital des Chevaliers et il permit à dix frères servants d'y demeurer encore un an pour le soin des malades. Les autres se retirèrent à Saint-Jean-d'Acre, où ils purent se maintenir pendant un siècle, jusqu'à l'extinction du royaume chrétien en Palestine.

Depuis cette époque, leur magnifique établissement de Jérusalem, profané, transformé en caravansérail, en mosquée, en auberge, en écuries, en école, fut abandonné peu à peu et n'offre plus aujourd'hui, comme les couvents et les églises de Sainte-Marie, qu'un vaste amas de décombres, qui couvrent un espace de deux cent mille toises carrées, à plus de vingt pieds de hauteur.

C'était là, pour les puissances catholiques, une belle position à conquérir, presque au centre de la ville et près du plus vénéré de nos sanctuaires. Personne n'y a pensé sérieusement. La congrégation particulière de l'ordre de Saint-Jean, tenue à Rome le 2 juin 1858, avait proposé au Saint-Père le rétablissement de l'ordre en Terre Sainte, et Pie IX l'avait approuvé. A cette occasion, le consul

[1] Comte de Vogüé, *les Églises de Terre Sainte*, c. v. — Vitriar., 64. — Pauli, I. — Quaresmius, t. I, p. 656.
[2] J. Wirzburg, 526.

d'Autriche fit quelques démarches pour obtenir la cession d'une partie du terrain qui avait appartenu à l'ordre. La Russie, qui projette d'étendre jusqu'ici son empire, a fait également quelques tentatives. Tout cela n'a pas abouti. Les chevaliers de Saint-Jean ont bâti depuis un petit hospice près de Bethléem, et la Russie s'est magnifiquement installée à la porte de Jaffa. C'est au prince royal de Prusse qu'il était réservé d'emporter cette importante position : en allant en Égypte pour l'ouverture du canal de Suez, il passa par Constantinople et obtint du sultan un firman qui cédait à un prince protestant ces ruines dont chaque pierre atteste les droits des catholiques qui les avaient édifiées et qui les ont illustrées par les actes du plus noble dévouement. Le prince Guillaume de Prusse en a pris solennellement possession pendant le court séjour qu'il fit à Jérusalem du 4 au 7 novembre 1869.

Le lendemain, 8 novembre, l'empereur François-Joseph faisait son entrée à Jérusalem. Le sultan ne lui a pas fait un pareil don, et pourtant, en 1854, l'Autriche n'a pas peu contribué à sauver la Turquie, en échelonnant une armée de cent mille hommes sur les derrières de l'armée russe, qui venait de passer le Pruth, et qui par là fut arrêtée dans sa marche sur Constantinople, bien avant que les Français et les Anglais eussent pu s'organiser sur le Bosphore et la mer Noire.

Chose étrange ! c'est la Russie et la Prusse qui ont seules bénéficié à Jérusalem d'une guerre entreprise dans l'intérêt de nos sanctuaires.

La rue qui va du nord au sud, en coupant celle qui vient de la porte de Jaffa ou rue de *David*, était nommée, pendant le royaume chrétien, *rue au Patriarche*, « pour ce que li patriarches manoient au chief de cele rue[1], » et aussi *rue des Bains du Patriarche*[2], à cause de la grande piscine qui s'y trouve : c'est la piscine d'Ézéchias, autrefois appelée *stagnum Amygdalon* [3] (étang des Amandes ou des

1 *Assises de Jérusalem*, t. II.

2 Ruha Balneorum Patriarchæ. Seb. Pauli, *Codice diplomatico*, p. I, p. 243, n° cc.

3 Pendant le siége de Jérusalem, Titus plaça la dixième légion près de cette piscine : il n'avait pas encore emporté la seconde muraille; donc cette piscine et par conséquent le Calvaire, étaient en dehors de la seconde enceinte. (Voir *Guerre des Juifs*, l. VI, c. XII.)

Amandiers), *Birket Hammâm el-Batrak* (étang des Bains du Patriarche).

Cette piscine d'Ézéchias mérite une attention particulière. Rapprochée comme elle est de l'église du Saint-Sépulcre, on voudrait prouver qu'elle était autrefois dans l'intérieur de la ville comme aujourd'hui ; ce qui n'est dit nulle part. Prévoyant l'arrivée des Assyriens, Ézéchias fit couler sous terre les eaux de la piscine supérieure de Gihon *à l'occident de la ville de David* (II Paral., XXXII, 30), dans la piscine qu'il avait creusée. La piscine supérieure était trop loin des murs ; par là même ses eaux eussent été à l'usage des ennemis : Ézéchias en fit une autre près de la ville, dont l'approche pouvait être facilement défendue. Toutes les piscines étaient à l'extérieur de la ville, mais sous les murs. Le passage suivant d'Isaïe est loin d'être contraire à cette opinion : « Vous avez fait un réservoir entre deux murs pour les eaux de l'ancienne piscine. » (Is., XXII.) Il est évident, ainsi que le docteur Schultz en fait la remarque, que cette piscine, enfermée dans cet angle, était tout aussi bien entre deux murs que la porte de la ville par laquelle Sédécias s'enfuït vers la porte de Jéricho. (IV Rois, XXV, 4.)

Le patriarche grec schismatique n'est venu résider à Jérusalem qu'en 1845 ; jusque-là il était établi à Constantinople. Il habite le couvent grec situé au couchant de l'église du Saint-Sépulcre, avec laquelle il communique par un pont couvert. Les Arabes l'appellent : *le grand couvent grec* (Dêr er-Rûm el-kebir), et les Grecs : *Patriarcheion.* C'est un groupe de vastes bâtiments irréguliers qui renferment cinq églises et de nombreuses habitations ; outre le patriarche, cinq évêques y demeurent, ainsi qu'un grand nombre de prêtres, de diacres et de serviteurs. C'est là que le grand-duc Constantin de Russie a logé avec la grande-duchesse sa femme pendant son séjour à Jérusalem. Le patriarche grec, ayant de nouveau fixé sa résidence habituelle à Constantinople, est accouru alors dans la ville sainte pour y saluer Leurs Altesses Impériales. Les Grecs ont à Jérusalem treize ou quatorze couvents d'hommes et de femmes.

La résidence des anciens patriarches latins occupait, au nord de l'église du Saint-Sépulcre, l'espace qui s'étend jusqu'à la rue du Sépulcre, aujourd'hui *Hâret el-Khankeh.* Tous les bâtiments qui s'y trouvent appartiennent à des musulmans, qui y ont aussi une mos-

quée. Le cheik chargé du soin de la mosquée y a sa demeure ; elle s'étend par une terrasse jusqu'à l'église du Saint-Sépulcre ; cette terrasse en partie sert d'écurie à ses chevaux. Le couvent des Franciscains, gardiens du Saint-Sépulcre, est au-dessous de cette terrasse, de sorte que l'habitation de ces religieux est une prison obscure, humide et infecte : ils y sont restés pendant six cents ans. La Chapelle de l'Apparition, qui leur sert d'église, est attenante et n'a guère plus d'air et de lumière.

Lorsque l'empereur François-Joseph y entra, il dit dans l'amertume de son âme : « Je loge dans des palais, et le lieu du triomphe de mon Dieu est dans un tel état ! » Il voulut ensuite pénétrer dans les cellules souterraines des Franciscains, et il s'écria en les voyant : « Mes gardes ont des demeures grandes et saines, et les gardes du tombeau du Roi des rois n'ont qu'une obscure prison ! » Après avoir partagé le frugal repas des religieux, il se retira avec la pensée d'améliorer cet état de choses. Il s'adressa au sultan, et le 5 octobre 1870 la terrasse du cheik fut remise aux Franciscains, qui s'empressèrent de faire tous les travaux d'assainissement nécessaires.

Plusieurs négociants européens, notamment des Italiens, se sont établis dans la partie méridionale de la *rue au Patriarche*, aujourd'hui *Hâret en Nassârâ*, rue des Chrétiens ; ils y ont une *locanda* et plusieurs cafés.

Entrons près de là dans la petite rue qui mène à droite vers l'église du Saint-Sépulcre. Autrefois il était défendu aux Juifs de passer par cette rue et d'entrer dans l'église du Saint-Sépulcre ; le jour même de mon arrivée à Jérusalem, on a publié un ordre qui lève cette interdiction. La partie de cette rue qui est au delà du parvis et qui longe les ruines de l'hôpital de Saint-Jean s'appelait pendant les croisades *rue des Paumes* (Ruha Palmariorum). C'est là qu'on vendait les palmes que les pèlerins rapportaient en Occident comme marque de leur pèlerinage [1]. Ils laissaient leur bourdon à Jérusalem, et prenaient pour le retour un bâton de palmier.

A l'extrémité de la rue vers le bazar actuel, se trouvaient déjà alors comme aujourd'hui le *marché*, le *change* et les *échoppes* de

1 Qui de Hierosolymis veniunt, palmam in manibus ferunt in signum quod illi Regi militarunt qui Hierosolymis cum palmis receptus est. (Durando, lib. 1 *Ration.*, c. III, num. 14.)

tous genres ; à l'est de l'hôpital étaient la *rue aux Herbes* et *de Malcuisinat :* c'est dans cette dernière rue qu'on faisait la cuisine pour les pèlerins : le nom que ceux-ci lui ont donné porte à croire qu'ils en étaient peu contents.

L'exemple des Hospitaliers inspira à d'autres nations la pensée de fonder aussi des établissements pareils. A la fin du onzième siècle, beaucoup d'Allemands se rendaient à Jérusalem comme pèlerins et comme négociants : un Allemand établi dans la ville sainte voulut consacrer sa fortune à la fondation d'un hospice pour les malades et les pauvres de sa nation ; avec la permission du patriarche, il y joignit une église en l'honneur de *Sainte-Marie Mère de Dieu*. Ce nouvel établissement était situé dans la prolongation de la rue de David vers le temple et dans une rue transversale qui prit de là le nom de *rue aux Allemands;* ce fut là la première origine de l'*Ordre Teutonique* [1], qui ne prit son organisation définitive qu'en 1187 à Saint-Jean-d'Acre : il adopta la même règle que celui de Saint-Jean. Il existe encore aujourd'hui ; c'est un archiduc d'Autriche qui en est le grand-maître. L'habit des chevaliers est blanc avec une croix noire.

Avant les Allemands, le roi de Hongrie saint Étienne avait déjà fondé un couvent à Jérusalem en 1020 [2]. Un siècle plus tard (1135), une pieuse femme du nom de Pétronille fonda un hôpital pour les malades de la nation hongroise : il paraît avoir été situé au nord de l'église du Saint-Sépulcre.

Dans cet angle nord-ouest de la ville, il y avait des couvents et des églises de plusieurs autres nations : quelques-unes ont été converties en mosquées ; d'autres n'existent plus [3].

Les dignitaires ecclésiastiques des différentes communions chrétiennes qui se trouvent en ce moment à Jérusalem sont :

Le patriarche latin, depuis 1848.

Le patriarche melchite (grec uni), depuis 1848, avec un évêque.

Le R^me custode de Terre Sainte.

[1] *Fratres hospitalis S. Mariæ Teutonicorum*. Vitry.

[2] Bollandi, *Acta Sanctorum*, 2 sept.

[3] *Assises de Jérusalem*, t. II. Voyez aussi Guil. de Tyr, l. XIX, c. IV, et Jacques de Vitry, p. 1078.

Le patriarche grec non uni, avec cinq évêques.
Un évêque russe, depuis 1858.
Le patriarche arménien non uni, avec deux évêques.
Un évêque syrien.
Un évêque protestant, depuis 1840.

Si nous revenons vers la porte de Jaffa, nous trouvons en face de la citadelle la maison de l'évêque anglican ; à l'angle occidental de la même rue, la première habitation de Mgr Valerga à son arrivée à Jérusalem, et au nord de celle-ci, dans une petite rue adjacente, celle du patriarche melchite.

Lorsque Mgr Valerga arriva à Jérusalem, il n'avait ni cathédrale, ni habitation, ni séminaire, ni clergé, ni revenus.

Aujourd'hui, le regard du pèlerin catholique qui entre dans la ville sainte se porte avec un vif sentiment de satisfaction sur la nouvelle cathédrale élevée pour ce siége patriarcal, après tant de siècles de veuvage et d'humiliations. Elle est située au nord-ouest de la porte de Jaffa, près des remparts, dont elle n'est séparée que par un étroit jardin : elle est tout entière l'œuvre de Mgr Valerga, aidé des secours des catholiques de toute l'Europe. Après dix années de travaux, elle fut consacrée au *Saint Nom de Jésus*, le 11 février 1872. Elle est à trois nefs et dans le style gothique ; deux rangées de colonnes séparent les nefs. Les proportions ne sont pas régulières, parce que les propriétaires du terrain attenant, qui sont grecs, n'ont voulu le céder à aucun prix pour une église catholique : elle a trente-neuf mètres et demi de longueur sur vingt-sept de largeur et quinze et demi de hauteur. La voûte a été peinte par un Romain, Vincent Parcelli, jeune homme plein de foi et de talent.

Le maître-autel est un don de l'empereur François-Joseph, en souvenir de sa visite aux Lieux Saints ; il est digne du donateur. Il est en bronze doré et dans le style de tout l'édifice. Les panneaux du devant d'autel représentent la *Visitation*, le *Mariage* et l'*Annonciation* de la sainte Vierge. Au-dessus de l'autel, on voit les apôtres, six de chaque côté. L'Agneau pascal est sur la porte du tabernacle, entouré des emblèmes des quatre évangélistes.

Les autels latéraux sont dédiés :

1. A l'agonie de Jésus dans le jardin des Oliviers ;

2. A saint Joseph ;

Tous les deux aux frais de Mgr Valerga.

3. A saint Pierre et à saint Jean guérissant le Paralytique à la *Porta Speciosa :* c'est un don du comte d'Alcantara ;

4. A l'Immaculée Conception ; offert par le baron B. Haussmann.

Qu'on daigne me permettre de m'arrêter avec un profond sentiment de respect et de douleur au pied de l'autel de Saint-Joseph. C'est là que repose en paix Mgr Joseph Valerga, premier patriarche de Jérusalem, mort dans cette ville le 2 décembre 1872, la vingt-sixième année de son épiscopat.

Missionnaire zélé et intrépide, évêque actif au travail, apôtre dans toute l'étendue du mot, aimé de Pie IX, qui lui confia les plus délicates missions, un des Pères les plus éminents du Concile du Vatican, plein de distinction et de mansuétude, tout en Dieu et à son Église, il est mort martyr de son dévouement à ses devoirs.

J'ai été honoré de son amitié et de sa confiance pendant vingt-cinq ans ; si aujourd'hui je répands des larmes abondantes sur sa tombe, j'ai la consolation de savoir que ses œuvres vivront à jamais et la douce espérance qu'il en reçoit la récompense dans le sein de Dieu.

Mgr Valerga avait eu le bonheur d'administrer pour la première fois dans sa nouvelle cathédrale le sacrement de confirmation, à la Pentecôte de la même année.

Mais ce qui est beaucoup plus étonnant, c'est que pour la première fois aussi la procession de la Fête-Dieu a pu avoir lieu d'une manière solennelle dans les rues de Jérusalem ; je dis pour la première fois, puisque du temps des croisades la Fête-Dieu n'existait pas. Le jour de la fête, la procession avait eu lieu, selon l'usage, dans l'église du Saint-Sépulcre ; mais, le dimanche de l'octave, on vit sortir de la cathédrale, à l'issue des vêpres, les orphelines de l'*Ecce-Homo* et les petites filles des Sœurs de Saint-Joseph, toutes vêtues de blanc, couronnées de fleurs et accompagnées des religieuses. Puis venaient les PP. Franciscains et une quarantaine de prêtres, revêtus de dalmatiques, de chasubles et de chapes, et enfin Mgr Valerga portant le très-saint Sacrement. La procession se dirigea vers l'église de Saint-Sauveur, où fut donnée la bénédiction

solennelle, et elle retourna, dans le même ordre, à la cathédrale, devant laquelle une foule de peuple l'attendait, et où tout avait été préparé d'une manière splendide. Aux sons harmonieux de l'orgue et des cantiques se mêlaient le chant des cloches et le bruit des détonations qui retentissaient de toutes parts. Le long du parcours, les rues étant trop étroites, les curieux de tous les cultes s'étaient groupés sur les terrasses et contemplaient ce nouveau spectacle, sinon avec dévotion, du moins avec assez de convenance ; néanmoins, l'année suivante, la procession ne se fit que dans l'intérieur de l'église.

Les bâtiments qui servent d'habitation au patriarche, à son clergé et à son séminaire sont réunis à la cathédrale.

Dans l'angle nord-ouest de la ville, il y a plusieurs couvents appartenant à différents cultes ; c'est là, comme nous l'avons vu, que se trouve celui de Saint-Sauveur. Depuis leur établissement en Terre Sainte, les Franciscains ont eu cent-soixante-douze custodes et près de deux mille religieux dont le quart est mort en Orient, un grand nombre de la peste et de mort violente ; la dernière peste de 1834 a fait vingt-trois victimes dans le seul couvent de Saint-Sauveur. C'est dans ce couvent que les Pères ont reçu les pèlerins pendant longtemps ; depuis peu d'années ils les logent dans une maison séparée, à *Casa Nuova*, où il y a seize pièces à leur disposition.

Leur petite église a été longtemps la seule qui leur ait appartenu en propre. La piété des princes et des fidèles l'avait enrichie de vases et d'ornements précieux qui ont été souvent la proie des Turcs et des Grecs ; s'ils ont pu en sauver une partie, ce fut en les rachetant maintes fois par les sommes énormes que les pachas leur imposaient chaque fois qu'ils avaient besoin d'argent, c'est-à-dire presque journellement. Dans les archives du couvent, il y a des milliers de documents qui prouvent les concussions inouïes commises envers eux par les musulmans et par les schismatiques. Les Pères de Terre Sainte ont été ainsi pendant des siècles, tour à tour, et souvent tout à la fois, missionnaires, hôteliers, médecins, maîtres d'école, balayeurs des rues de Jérusalem et victimes de la peste, des Grecs et des pachas.

Leur bibliothèque, sans être fort considérable, renferme des ou-

vrages précieux sur la Terre Sainte, Elle possède aussi neuf cents firmans, payés fort cher, qui constatent les droits des catholiques sur les sanctuaires et qui valent en Orient ce que valent en Europe les traités que les gouvernements font entre eux aujourd'hui. Si je ne me trompe, cette bibliothèque doit contenir un des rares exemplaires de l'ouvrage du P. Boniface, ouvrage dont j'ai parlé précédemment (page 413) et que j'ai vainement cherché en Europe. (Voyez la note R à la fin du volume.)

Mgr Valerga a aussi fondé une bibliothèque pour le patriarcat. Un des premiers bienfaiteurs a été le comte Charles Seilern, de la Moravie, qui a fait des envois de livres considérables.

La maison des *Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition* se trouve vis-à-vis du couvent de Saint-Sauveur. Outre cette maison, ces religieuses en ont encore deux autres : à Bethléem et à Jaffa. Deux de ces établissements ont été fondés en 1848 par le custode de Terre Sainte, alors que le patriarche n'avait aucune ressource pour le faire. Depuis, ils se soutiennent par les subsides du patriarche, des Franciscains, et par le travail des religieuses ; celles-ci sont au nombre de seize à Jérusalem seulement, où elles ont près de trois cents élèves. Outre leur école et leur orphelinat, elles se sont chargées de l'hôpital catholique et du soin des malades à domicile.

Depuis les croisades, il n'y a plus eu de religieuses en Palestine, et cependant les missionnaires ne peuvent avoir de plus utiles auxiliaires : ce n'est que par les femmes qu'on peut atteindre la famille en Orient ; le mur de jalousie, élevé par les Orientaux à l'entrée du sanctuaire de la famille, ne saurait être franchi par les hommes ; ç'a donc été une heureuse pensée, celle qui a donné des successeurs à sainte Mélanie et à sainte Paule : puisse le ciel bénir leur grande entreprise ! Depuis qu'une femme a été choisie pour être *mère de Dieu*, la femme, dans tous les pays chrétiens, a été tirée de son état d'abjection ; il est pénible de voir, sur les lieux où s'est opéré ce grand mystère de la maternité divine, les femmes considérées encore comme des êtres impurs, et dont on ne parle que d'une manière offensante pour la dignité humaine. Une locution usitée dans tout le Levant est celle-ci : « *Adschallah Marah* : c'est une femme, en parlant par respect. » Au reste, les femmes peuvent se consoler de cette expression barbare ; car le même peuple dit aussi : « *Adschal-*

lah Nusrâni : c'est un chrétien, en parlant par respect. » Un proverbe oriental dit encore qu'il y a trois sortes d'êtres au milieu desquels il ne faut jamais se trouver en public : les *chameaux*, les *ânes* et les *femmes*. Le Talmud interdit aux Juifs de parler même à leurs propres femmes dans un lieu public.

Pendant leur courte domination, les Francs avaient tellement adopté sous ce rapport les mœurs des Orientaux, qu'ils traitaient leurs femmes avec la même sévérité. « Méfiants et poussés par la jalousie, dit Jacques de Vitry, les maris soumettent leurs épouses à la réclusion la plus sévère, et veillent sur elles avec tant de soin et d'inquiétude, qu'à peine les laissent-ils voir par leurs frères et par leurs parents les plus proches. Ils leur interdisent si sévèrement la fréquentation des églises, les processions, les bienfaisantes prédications de la parole divine, et les autres exercices qui ont pour but le salut des âmes, que c'est tout au plus s'ils leur accordent de visiter les églises une fois par an [1]. »

Les Sœurs de Saint-Joseph, dont la maison-mère est à Marseille, ont aujourd'hui des établissements dans le monde entier, même en Afrique et jusqu'en Australie : elles en ont deux en Syrie : l'un à Sidon, l'autre à Alep.

Voilà quels sont les principaux établissements religieux de la ville.

Que dire maintenant de la physionomie de Jérusalem ? J'ai parcouru les rues de cette malheureuse ville à toutes les heures du jour et de la nuit, et toujours elle m'a inspiré le même malaise, la même tristesse.

Les rues sont étroites, souvent voûtées et obscures, toujours sales, et en grande partie désertes ; dans les quartiers fréquentés, de misérables échoppes, où l'on trouve à peine les objets les plus nécessaires à la vie, s'ouvrent sous des arcades ou des bazars. Quel commerce pourrait-il y avoir dans un pays où il n'y a ni agriculture, ni industrie, ni chemins, ni canaux, ni sécurité, ni stabilité, où tout dépend de l'arbitraire ? Les poids mêmes, les mesures et les monnaies changent d'une ville à l'autre, et souvent d'un jour à l'autre. De petites pièces d'or que j'avais payées 13 piastres à Smyrne n'en

1 *Hist. Hierosolymitana*, IX.

valaient plus que 11 3[4 à Beyrouth et 10 1[2 à Jérusalem. Les relations sont rares, les transports coûteux. Tout se charge à dos de chameaux et de mulets, et, pour peu que la cargaison ait de valeur, il faut attendre le départ d'une caravane : on n'ose se hasarder seul dans une contrée dont la rapine est la seule industrie. Il n'y a aucun luxe, ni dans les maisons, ni dans l'ameublement, ni dans le costume, ni dans la table. La parure des femmes, loin de servir le commerce, y met des entraves en retirant de la circulation les nombreuses pièces d'or dont elles se chargent en croyant se parer ; lorsque toutes ces pièces, qui ont été percées, rentrent dans la circulation, il faut les estimer au trébuchet : autant vaudrait avoir l'or ou l'argent brut, puisqu'il faut le peser quand on veut s'en servir. — C'est ce que faisait Abraham (Gen., xxiii,16), et c'est encore l'usage de plusieurs peuples orientaux [1]. Au reste, les noms que portaient les monnaies chez les anciens font croire qu'elles servaient aussi à peser ; telles sont : la *mine* des Athéniens, le *stater* des Grecs, le *sicle* des Juifs, la *livre* des Romains, etc.

Les relations sont bien entravées par la diversité des religions, puisqu'il n'y a que quatre jours d'affaires à Jérusalem, le vendredi, le samedi et le dimanche étant chômés successivement par les mahométans, les juifs et les chrétiens.

Il est vrai que chez les musulmans il n'y a que le monde officiel qui célèbre le vendredi par la cessation du travail : les bureaux du gouvernement sont fermés ce jour-là ; quant au peuple, il va à la mosquée, mais il travaille comme les autres jours.

En Orient, les maisons ne sont guère habitées que pendant la nuit : comme on couche la plus grande partie de l'année dans la cour ou sur le toit, et sans lit, il s'ensuit qu'aux jours des grands rassemblements de population Jérusalem pouvait héberger un bon nombre de ceux qui venaient de toutes les parties de la Judée ; les autres campaient hors de la ville.

Les lits ne consistent d'ordinaire que dans quelques coussins plus ou moins grands qu'on étend pour la nuit dans le premier coin venu.

[1] Voyez Tavernier, *Description du royaume de Tonquin*. — Macartney, *Voyage en Chine*.

Les maisons sont basses, carrées, presque sans ouvertures sur le devant, et, s'il y en a, elles sont couvertes de treillis comme dans les temps anciens. (Jug., v, 28.) Les toits sont en terrasse; ils ne sont pas entièrement plats comme dans le nord de la Syrie, mais un peu élevés au milieu, de sorte que chaque maison est surmontée d'une petite voûte de quatre à cinq pieds d'élévation : c'est sur les terrasses qu'on va prendre le frais, qu'on se retire quand on veut être seul, que l'on couche dans la belle saison, que les musulmans vont souvent faire leur prière, que les Juifs dressent les *tabernacles* à la fête de ce nom. C'est là que leurs anciens offraient des sacrifices à tous les dieux du paganisme. (Jérém., xi, 13.) Josias détruisit les autels des idoles qui étaient sur la terrasse de la chambre d'Achaz. (IV Rois, xx, 12.) En temps de guerres et de séditions, on monte sur les toits pour accabler ses ennemis sous des traits et des pierres[1]. On monte sur ces terrasses pour observer ce qui se passe quand il y a quelque événement ou un concours de monde. « D'où vient, s'écrie le prophète Isaïe, que tu montes tout entière sur les toits, ville pleine de tumulte ? » (xxii, 1.) C'est là encore que, d'après le conseil de Salomon, il vaut mieux demeurer que d'habiter avec une femme querelleuse. *Melius est sedere in angulo domatis quam cum muliere litigiosa.* (Prov., xxi, 9.) Moïse avait ordonné de bâtir un petit mur autour de cette terrasse. (Deut., xxii, 8.) Notre Sauveur recommande à ses disciples de prêcher sur les toits ce qu'il leur a dit à l'oreille. (Matth., x, 27.) Dans les *Actes des Apôtres*, nous voyons saint Pierre monter à midi sur le haut de la maison pour prier. (x, 9.) Comme l'escalier qui conduit à ces terrasses est en dehors de la maison, ordinairement dans la cour; comme aussi ces terrasses communiquent souvent avec celles des maisons voisines, dans un moment de danger, si l'on s'y trouvait, on pourrait se sauver par la cour ou par les toits sans passer par l'intérieur de la maison. Il est donc facile de comprendre ce verset de l'Évangile : « Que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison » (Matth., xxiv, 17); et cet autre où il est dit que « des hommes, portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient le moyen de l'introduire dans la maison et de le

1 Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. II, c. xv.

présenter devant Jésus ; mais que, ne trouvant point par où le faire entrer, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, d'où ils le descendirent par les tuiles avec le lit, et le mirent au milieu devant Jésus. » (Luc, v, 18, 19.) Jésus enseignait ou au milieu de la maison (τό μέσον dans saint Luc), c'est-à-dire dans la cour, ou dans une chambre : dans le premier cas, ceux qui portaient le paralytique, et qui étaient sans doute arrivés là par les terrasses des maisons, n'avaient qu'à renverser le mur construit selon les prescriptions de Moïse pour pouvoir facilement descendre le paralytique dans la cour ; dans le second cas, il leur suffisait d'enlever les tuiles qui forment la petite voûte dont j'ai parlé, et qui donne juste sur le milieu de la principale pièce de la maison.

On voit sur les toits des rouleaux en pierre qui servent à tasser et à aplanir la surface de la terrasse quand elle a été endommagée par la pluie ou la chaleur.

Le pavé des rues est extrêmement glissant, et il est dangereux de les parcourir à cheval. Des chiens vagabonds errent dans la ville. Beaucoup de mendiants, surtout aux abords de l'église du Saint-Sépulcre, sollicitent la charité des passants en disant : *Mesquine*, *mesquine*, mot arabe qui signifie pauvre ou malheureux, et d'où vient évidemment le mot français *mesquin*.

Dans les places publiques, on ne voit que des tas de décombres ; rarement on y vient traiter d'affaires ; des chiens vagabonds s'y disputent leur proie ; des chameaux, couchés au soleil, y attendent leurs misérables fardeaux. C'est là qu'autrefois les enfants amassaient le bois, que les pères allumaient le feu, que les femmes mêlaient de la graisse pour faire des gâteaux à la Reine du ciel (la Vénus des Babyloniens), afin de sacrifier à des dieux étrangers, et qu'ils attiraient la colère du Seigneur. (Jérém., viii, 18.) Leur propension à l'idolâtrie était si forte, qu'il fallut que le roi Ézéchias mît en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce qu'ils lui avaient brûlé de l'encens jusqu'alors. (IV Rois, xviii, 4.)

Ces débris de tant de peuples différents de race et de religion, qui forment la population de Jérusalem, vivent séparés les uns des autres, hostiles, défiants, jaloux. Il y a des sectes parmi les Juifs, comme parmi les musulmans et les chrétiens ; le sentiment par lequel un certain ordre est maintenu, ce n'est assurément pas

l'amour, mais la crainte. Il n'y a pas d'autre lien possible entre une population nomade sans cesse renouvelée par les pèlerinages, par la peste, par les oppressions ; au bout de quelques années, l'Européen meurt ou retourne en Europe, les pachas et leurs gardes vont à Damas ou à Constantinople, et l'Arabe au désert. Jérusalem n'est qu'un lieu où chacun vient poser sa tente ; mais la ville de David n'a plus de peuple.

Le terrain sur lequel la ville est bâtie appartient en grande partie à des mosquées et à des églises, et pour cela est appelé *wakf :* il y a donc le *wakf el-Hâram*, propriété de la grande mosquée ; le *wakf el-Tekijjeh*, propriété de l'hôpital d'Hélène ; le *wakf frandji*, propriété du couvent latin ; le *wakf rûmi*, propriété du couvent grec, etc. Une autre partie du sol ne doit revenir à ces établissements publics que dans le cas d'extinction des familles qui la possèdent, ou à défaut d'héritiers mâles, et s'appelle *mulk maukûf* (mainmorte). La plus petite partie du sol est propriété privée (*mulk*). La moindre parcelle de terrain a un grand nombre de propriétaires, de sorte que rien n'est plus difficile que de faire une acquisition quelconque à Jérusalem [1].

On ne conçoit pas comment une ville qui a été si populeuse a pu subsister avec une telle pénurie d'eau. Pour une cité assise sur un plateau élevé, au milieu d'une contrée où l'eau est d'une rareté extrême, il a fallu des travaux gigantesques pour alimenter les fontaines et les bassins qu'on y voyait dans les temps les plus anciens, et qui étaient si nécessaires pour les fréquentes ablutions prescrites par la loi juive et les approvisionnements pour les époques des grands concours de peuple qui se faisaient chaque année à Jérusalem. Le Talmud nous apprend qu'il y avait des fonctionnaires nombreux chargés de l'approvisionnement et de la surveillance des eaux [2]. Outre les piscines dont nous avons parlé, on en avait creusé plusieurs autres tout autour de la ville ; mais elles ne pouvaient être remplies que par les pluies de l'hiver, car il ne pleut pas pendant tout l'été. A trois lieues de Jérusalem, il y a une petite source dans les montagnes (*fons signatus*) ; son eau fut amenée par un aqueduc

[1] Voyez Schultz, *Jérusalem*, p. 32.

[2] Mischna, *Tract. Middoth*.

pour le service du temple, et au même lieu Salomon creusa ces trois immenses réservoirs connus sous le nom d'*Étangs de Salomon* [1], dont les eaux furent aussi conduites dans la ville de la même manière. Mais, en cas de siége, ces aqueducs devenaient inutiles ; on fut donc obligé de creuser des citernes dans la plupart des maisons. « Le temple, dit Tacite, avait une source qui ne tarissait pas, des souterrains sous la montagne, des citernes pour conserver l'eau des pluies [2]. » Il n'y a jamais eu de source sur le mont Moriah. Quant à la fontaine de Siloé, qui est au pied de la colline d'Ophel, il n'est pas probable qu'on ait jamais eu d'autre moyen de la faire arriver au niveau du temple qu'en allant la puiser au fond des souterrains, ou en la faisant monter par des chapelets hydrauliques ou autres moyens analogues, comme cela se fait encore aujourd'hui en Orient. Nous savons qu'il y avait une tour à la fontaine de Siloé (Luc, XIII, 4) ; mais il est peu probable qu'elle ait servi à cet usage.

Il faut lire dans les auteurs du temps les récits des horribles souffrances de l'armée chrétienne pendant le siége de Jérusalem : les croisés étaient obligés d'aller chercher à plusieurs lieues de la ville, à la fontaine Scellée, à El-Bire, à la fontaine des Apôtres, une eau bourbeuse et fétide, pleine de vers et de sangsues. Mourants de soif, ils se précipitaient contre les pierres insensibles des remparts qu'ils couvraient de leurs baisers, en s'écriant : *O Jérusalem ! reçois nos derniers soupirs ; que tes murailles tombent sur nous, et que la sainte poussière qui t'environne recouvre nos ossements* [3] ! Dion nous apprend que les Romains ont été exposés aux mêmes privations : *Ut plurimum vero laborabant aquæ inopia Romani, quam et putidam, et longo ex intervallo petere cogebantur ; Judæi autem per cuniculos subterraneos multum poterant* [4].

Depuis peu il a été fait une étude spéciale des sources de Jérusalem et des environs par l'homme le plus capable qui se soit jamais occupé de cette importante question, par l'hydrogéologue abbé

[1] Voyez ci-après chapitre XXXIII.

[2] Fons perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. (*Hist.*, V, XII.)

[3] Albert d'Aix dans la *Bibliothèque des croisades* ; — Michaud, *Hist. des crois.*, t. I, l. IV.

[4] Dion., lib. LXVI, § 4, *in Vespas.*

Richard. Cette étude a eu pour résultat non-seulement de faire mieux connaître le parti qu'on peut tirer des sources déjà connues, mais encore la découverte de plusieurs sources nouvelles. Comme cette étude a été publiée, je me contenterai d'en extraire la notice suivante [1] :

Tableau des sources les plus importantes indiquées par l'abbé Richard et qui se trouvent près de Jérusalem.

Aïn Kâmel-Pacha, située en face de la porte de Damas.

Aïn-Hindy; derrière l'église de Sainte-Anne.

Aïn Sidna-Issa (source de Notre-Seigneur Jésus) ; dans la vallée de Josaphat, près du tombeau de la sainte Vierge : c'est la plus importante de toutes.

Aïn-Yousef; sous un olivier, dans la vallée de Gihon.

La cinquième se trouve sous l'extrémité supérieure de la grande vasque dite Birket-es-Sultan.

Les fontaines plus éloignées qui ont servi dans l'antiquité à l'approvisionnement de Jérusalem sont celles de *Ras-el-aïn* ou *Source Scellée*, dont il est fait mention au Cantique des cantiques, et celle d'*Arroub*. Nous en parlerons plus tard.

Parmi les Proverbes de Salomon, il en est un qui nous apprend qu'alors déjà on connaissait en Palestine la manière de conserver la neige pour rafraîchir les boissons en été : « Comme la fraîcheur de la neige au temps de la moisson, ainsi est l'ambassadeur fidèle pour celui qui l'a envoyé. » (Prov., xxi, 13.) Les anciens Égyptiens allaient faire leur provision de glace à Tergestum (Trieste) ; aujourd'hui les vaisseaux d'Alexandrie vont la chercher en Amérique : comme l'exportation des marchandises avec l'Amérique est plus forte que l'importation, les bateaux qui devraient revenir vides prennent de la glace comme lest, et la fournissent à bas prix [2].

Nous avons vu que des souterrains d'une construction étonnante

1 *Rapport à Kâmel-pacha sur des études hydrogéologiques, etc.*, par l'abbé Richard. Jérusalem, 15 mai 1870. Imprimerie des PP. Franciscains de Terre Sainte.

2 Un exemple plus frappant encore est celui-ci : aujourd'hui les fournisseurs de glace de Lisbonne, qui la font venir de montagnes à peine éloignées de vingt lieues de la capitale, ne peuvent pas soutenir la concurrence avec ceux qui la tirent d'Amérique.

furent pratiqués dans les profondeurs du mont Moriah : les auteurs anciens et modernes en parlent avec admiration [1].

Une émeute ayant éclaté sous le dernier procurateur de la Judée, Gessius Florus, quelque temps avant l'insurrection générale, l'ex-pontife Ananias et plusieurs personnages de distinction, qui étaient du parti des Romains, furent obligés de se cacher dans des aqueducs qui étaient sous le temple ; mais les insurgés, ayant pratiqué une mine pour incendier le palais royal, où des soldats romains s'étaient retirés, découvrirent Ananias et ses amis, et leur firent trancher la tête : cette exécution fut commandée par Éléazar, le propre fils d'Ananias [2]. C'est ce grand prêtre Ananias qui avait fait frapper saint Paul au visage, et à qui l'apôtre avait dit : « Dieu vous frappera ! » (Act., xxiii, 3.) C'est aussi dans un de ces souterrains que s'étaient cachés un grand nombre de Juifs avec leurs trésors pendant le siége de Titus. Les Juifs s'étaient souvent servis de ces allées souterraines pour faire des sorties contre les Romains. Dans les derniers soulèvements contre Ibrahim-pacha, les Arabes se sont souvenus de leur existence pour pénétrer dans la ville.

A une petite distance du mur occidental du temple, se trouve l'ouverture d'un puits appelé *Aïn esch-Schéfah*. On peut y descendre par le moyen d'une corde, et on trouve, à une profondeur d'environ soixante pieds, une source dont l'eau, légèrement salée, a une vertu curative et ne sert que pour les bains voisins. Selon le Talmud, ce puits a été creusé par les fils de la captivité ; les prêtres en tiraient l'eau par le moyen d'une roue [3]. Ce n'est que depuis une trentaine d'années qu'on a appris à mieux connaître les galeries de ce puits, et sans doute on a encore bien des découvertes à faire. On en a fait une tout récemment dans les anciennes carrières souterraines qui sont près de la porte de Damas, et on y a trouvé une source d'eau coulante : c'est Aïn Kâmel-Pacha.

[1] Tantus est eductarum aquarum assiduus fluxus ut perennem fontem inundare putes. Sed mirabilius est et fere inenarrabile subterraneorum conceptaculorum magnitudo, quæ ad quinque stadia per circuitum templi cuncta penetrat. (*Aristæas*. — Strabo, XVI, ii, 40; Dio Cass., LXVI, 4; Josèphe, VI, viii, 5 : VII, ii, 1 ; *Itinerar. Hierosol.*, 590; Quaresm., t. II, p. 285, 713 ; Monro, *Summer Ramble in Syria*, II, 181; Raumer, p. 332; Schubert, t. II, p. 573.)

[2] Josèphe, *Guerre*, l. II, c. xvii.

[3] Gloss. in Mishnajoth in octav. in Midd. Perek. 5.

Le Dr Schultz raconte, entre autres, ce qu'il en coûte à Jérusalem pour avoir du pain ; on pourrait en dire autant de toutes les choses les plus nécessaires, puisqu'il faut les faire chez soi de toutes pièces, et qu'on en est souvent réduit, comme il le remarque, aux ingénieuses ressources de Robinson, qui ont fait le bonheur de notre enfance. Personne ne sait en Europe l'immense distance qu'il y a entre une poignée de blé et une brioche ; il faut aller l'apprendre dans un pays où il n'y a ni courant d'eau, ni moulin à vent pour moudre le blé, ni boulanger, ni instrument quelconque : c'est l'antiquité la plus reculée prise sur le fait ; on mange par terre, avec les doigts, des mets apprêtés comme au temps de Jacob. Pourtant à Jérusalem on a des moulins à ânes et des fours, choses rares qui ne se trouvent que dans les villes. J'ai vu faire du pain à des Bédouins dans la plaine d'Esdrelon : c'était une scène de la Genèse. Deux femmes, en chantant, avaient écrasé de l'orge entre deux pierres : elles avaient fait tourner la meule de dessus avec un morceau de bois. La farine ainsi obtenue fut pétrie avec un peu d'eau qu'une fille était allée chercher fort loin dans une outre. En attendant, on avait chauffé le four avec du fumier de chameau : ce four n'était qu'un vaisseau de terre plat, sur lequel on étendait les galettes ; on mit par-dessus une plaque en fer qui fut recouverte de cendres chaudes, et en peu d'instants nous mangeâmes un pain pareil à celui que Sara avait préparé pour les anges.

Ces pains ont la forme de gâteaux, et peuvent être roulés comme un linge, dont, pour l'ordinaire, ils ont l'épaisseur et la souplesse. Comme on mange sans serviette, ce pain en tient lieu souvent pour nettoyer ses doigts ; on jette ensuite ces morceaux à terre, et ils deviennent la portion des chiens. C'est sans doute ce qu'il faut entendre par la réponse de la Chananéenne à notre Sauveur, qui lui disait : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Elle répliqua : « Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » (Matth., xv, 27.) Il en est de même de cet autre passage où il est dit du pauvre Lazare « qu'il eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. » (Luc, xvi, 21.)

Mais revenons à Jérusalem. Quand je passais mes soirées hors du

couvent, un des PP. Franciscains venait me chercher. Un soir je fus oublié ; je m'en retournai seul. La nuit était fort sombre : j'eus le malheur de marcher sur un chien qui était couché au milieu de la rue. Il aboya très-fort, et se mit à ma poursuite; en un moment dix ou douze autres se joignirent à lui, et m'accompagnèrent jusqu'au couvent. C'est encore là une image qu'on trouve dans l'Écriture : *Circumdederunt me canes multi.* (Ps. XXI, 17.) L'esprit de corps est souvent une fort belle chose ; mais il est quelquefois très-injuste, témoin ma mésaventure. J'aime les chiens, mais ils faillirent me faire un mauvais parti. Pendant que je frappais à la porte du couvent de manière à faire comprendre que j'étais pressé d'y entrer, j'entendis les pas précipités de plusieurs chevaux qui montaient la rue. Ce devait être une patrouille. J'étais en double contravention : je n'avais pas de lanterne, et j'avais maltraité les chiens; car ils déposaient contre moi, et sans aucun doute leur témoignage eût prévalu sur le mien ; mais ils eurent peur de la patrouille et se sauvèrent. Je sais qu'on avance peu ses affaires par la fuite : je restai. Les soldats passèrent sans m'apercevoir, ou sans vouloir faire attention à moi. Il y avait de l'infanterie et quelques cavaliers; ils étaient précédés par quatre ou cinq Bédouins, et paraissaient très-pressés. Ce ne fut que le lendemain que j'eus l'explication de cette expédition nocturne.

Le fils d'un cheik de Bethléem, enrôlé dans un des bataillons stationnés à Jérusalem, venait de déserter, et s'était enfui dans le désert. Le pacha voulait en tirer une vengeance éclatante ; il envoyait ses soldats pour s'emparer des membres de sa famille et de leurs troupeaux : les Bédouins, qui étaient des environs de Bethléem, devaient les leur faire connaître. Il paraît que l'expédition réussit, au moins en partie, car, le lendemain matin, on vit rentrer ces soldats à Jérusalem avec des troupeaux de moutons.

Voilà comment s'exerce la justice dans ce pays : quand le fils est coupable, c'est le père qu'on punit, et réciproquement.

Je ne sais si le portier du couvent avait eu peur, mais il me fit encore attendre longtemps avant de descendre ; ce qui me plaisait d'autant moins que j'avais vu, à la lueur de quelques falots que portaient les soldats, deux Arabes qui étaient couchés dans la rue.

Les chiens errent ainsi dans les rues solitaires de Jérusalem

depuis des milliers d'années : ce sont les seuls habitants qui aient pu se maintenir à travers les fléaux qui ont désolé cette malheureuse ville. Le Psalmiste, parlant des ennemis de Dieu, s'écrie : « Ils reviendront le soir, ils hurleront comme le chien, et ils parcourront la ville. Ils se disperseront pour chercher à manger. » (LVIII, 14, 15.)

Si les chiens depuis longtemps errent la nuit dans les rues de Jérusalem, l'usage d'y faire circuler des patrouilles est aussi fort ancien, comme on peut en juger par ces paroles de l'Épouse dans le *Cantique des cantiques :* « Les sentinelles qui gardent la ville m'ont rencontrée. » (III, 3.) On raconte qu'en Perse Schah-Abbas se faisait arrêter dans les rues pour s'assurer que les gardes remplissaient leur devoir.

On voit un grand nombre de minarets s'élever au-dessus des ruines de Jérusalem ; mais on ne voit plus de clochers : la belle tour de l'église du Saint-Sépulcre a été rasée aux deux tiers, et ses cloches fondues. C'est la voix du muezzin que l'on entend maintenant retentir dans les solitudes de la ville sainte, convoquant les disciples de Mahomet. Je ne saurais rendre ce que cette voix, qui proclame l'humiliation du christianisme dans le lieu même où il a pris naissance, a de douloureux pour une âme chrétienne. J'étais un jour agenouillé au sommet du Calvaire, lorsque d'un minaret voisin cette voix vint troubler ma prière. Je voyais le lieu où avait été plantée la croix qui a sauvé, régénéré, civilisé le monde, et j'entendais les chants de triomphe de l'islamisme et de la barbarie. Mais une pensée consolante vint fortifier mon âme : qu'importent ces chants, si le Christ est vainqueur ! Le mensonge est nécessaire comme châtiment de ceux qui méprisent la vérité ; l'homme qui est sciemment dans l'erreur s'en glorifie, il se complaît dans son aveuglement. Ce qui m'arrivait d'une manière si frappante sur le Calvaire, n'est-ce pas ce qui arrive tous les jours au chrétien partout où il se trouve ? Il n'entend que les chants des barbares qui s'applaudissent d'avoir vaincu la vérité : ce sont encore les cris des Juifs qui se réjouissent de l'ignominie du Christ. Mais le disciple de Jésus sait qu'il y en a qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte (Phil., III, 19), et lui ne fonde sa gloire et son espérance que dans la croix de Jésus-Christ, et cette espérance ne sera pas déçue.

C'est à Jérusalem que M. de Lamartine a osé écrire ces lignes : « C'était l'heure de midi, l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures ; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales [1]. »

Hélas ! il y a bien des *voix vivantes* qui sont sans conscience, et qui ne savent ni ce qu'elles disent ni ce qu'elles chantent, puisqu'un jour elles disent le contraire de ce qu'elles avaient chanté la veille [2].

[1] *Voyage en Orient*, t. II, p. 481.

[2] En parlant des cloches du Liban, M. de Lamartine a dit qu'il aime le son de ces cloches comme *une voix de liberté et d'indépendance;* malgré sa nouvelle affection pour les Turcs, il pourrait difficilement se résoudre à en dire autant de la voix du muezzin. Voici d'autres passages qui feraient croire qu'il a été un temps où l'illustre poète comprenait mieux ce que disent les cloches :

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour *chante et pleure*,
Pour célébrer l'hymen, la naissance et la mort.
LAMARTINE, Ve *Harmonie*.

La voix de leur cloche sonore
Qui dit aux vains enfants du bruit :
Que le Seigneur est dans l'aurore !
Que le Seigneur est dans la nuit !
LAMARTINE, *Réponse à un curé de campagne*.

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche! tu pleuras *comme je pleure* encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant...
Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa *pour mieux crier ses peines*,
Chante ! . . . .
Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie,
Dans ma mémoire en deuil, à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur *n'eurent qu'un même son*,
Oui, ton bronze sonore et trempé dans la flamme,
Me semble, quand il pleure, *un morceau de mon âme*,
Qu'un ange frappe à l'unisson !
. . . .
Ton glas *est un ami* qu'attendent mes oreilles.
. . . .
Je me dis : Ce soupir mélancolique et vague,
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah ! *c'est moi!* pour moi seul, là-haut retentissant.
JE SAIS CE QU'IL ME DIT, IL SAIT CE QUE JE PENSE...
LAMARTINE, la *Cloche du village*.

Ces *saints porte-voix de nos tristesses*, qui *tour à tour chantent et pleurent* si à propos, *qui disent aux vains enfants du bruit* des choses si belles, *qui ont le même son que le cœur de M. de Lamartine, leur ami*, qui sont *un morceau de son âme*

La voix des cloches est chère au chrétien, parce qu'elle lui rappelle les solennités de son culte et les plus touchants mystères de sa foi. Nos ennemis savent aussi bien que nous ce qu'elle chante, puisqu'ils commencent toujours par l'étouffer quand ils veulent faire une guerre impie au christianisme. Combien il y a de vérité dans ces éloquentes paroles d'un illustre prince de l'Église : « La cloche, *voix pleine de force et de vertu*, qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi, en dépit de leurs efforts pour échapper aux poursuites des remords ; qui brise *l'impie pareil au cèdre altier ;* qui porte les terreurs de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans la solitude des consciences vides de Dieu, *véritable désert* qu'un vent brûlant dessèche et que nulle rosée ne fertilise ; et qui *éclaire*, comme d'un rayon sinistre, les replis ténébreux où elles s'enveloppent et le noir abîme où elles vont se précipiter [1]. »

Deux anges, comme nous l'avons vu, ont veillé sur la vie de M. de Lamartine, sa mère et sa femme, et ont rappelé la foi dans cette conscience qui peut-être n'avait jamais été entièrement *vide de Dieu*, mais que les passions, l'orgueil, les mauvaises influences, les revers, avaient si profondément troublée.

La sainte harmonie des cloches s'est fait entendre à la cérémonie funèbre qui a réuni pour la dernière fois les parents et les amis de M. de Lamartine autour de lui, et leur a annoncé que l'auteur de *Jocelyn* était sincèrement revenu à Dieu.

Il y a nécessairement un grand nombre d'écoles dans une ville si divisée de croyances, et où le principe des écoles mixtes, c'est-à-dire d'indifférence, n'a pas encore pénétré. La population de Jérusalem ignore bien des choses utiles et nécessaires ; mais je la félicite de ce qu'elle n'a pas encore appris que c'est en fondant dans le cœur des enfants le Coran, l'Évangile et le Talmud, qu'on les amènera à la connaissance et à l'amour de la vérité.

Les écoles sont toutes dépendantes des églises, des couvents, des missions, des mosquées : ce sont des établissements de bienfaisance,

frappé par un ange, qui *pleurent comme lui*, qui *savent ce qu'il pense* (c'est lui qui nous l'assure), qui *sont M. de Lamartine lui-même...* quoi ! ils sont bien inférieurs à cette voix qui chante sur la plus haute galerie d'un minaret que *Mahomet est le prophète de Dieu !*

1 *Œuvres* du cardinal Giraud.

où il faut exercer toutes les œuvres de miséricorde : ils prospèrent selon les ressources qui viennent d'Europe : les maîtres étant presque toujours obligés de loger, de nourrir et d'habiller leurs élèves.

Il existe parmi les femmes de la Palestine un usage qui remonte à la plus haute antiquité : c'est celui de se peindre en noir les sourcils et les cils. Nous lisons dans l'Écriture que Jézabel, voyant arriver Jéhu, « *mit ses yeux dans le fard* et orna sa tête [1]. » (IV Rois, IX, 30.) Depuis, combien d'empires ont été détruits de fond en comble! et trois mille ans sont venus se briser contre l'usage le plus bizarre de la toilette des femmes. Il m'est arrivé souvent d'entrer dans une maison et de surprendre les femmes ayant leurs yeux tels que la nature les leur a donnés. Après les premières politesses, elles saisissaient le moindre prétexte pour se retirer ; quand elles rentraient, elles étaient méconnaissables, tant elles avaient mis, dans l'intervalle, de choses étranges sur leur figure. Le collyre noir que l'on met autour des yeux semble les agrandir et leur donner plus d'éclat. On peut juger de l'importance que l'on attachait dans l'antiquité à ce mode de parure par le nom que portait la troisième fille de Job : elle s'appelait *Kéren-Appouch* (*cornu stibii*), c'est-à-dire le vase dans lequel les femmes conservaient cette espèce de fard : les trois filles de Job étaient les plus belles qu'il y eût alors au monde (Job, XLII, 14, 15), et on leur avait donné des noms qui exprimaient leur genre de beauté. Ce fard, que les anciens appelaient *stibium* et qu'en Orient on nomme *alcohol*, est une poudre qu'on tire communément du royaume de Fez, et qui est faite avec de la mine de plomb. En Égypte, on a trouvé de ce fard jusque dans des sarcophages, parmi d'autres objets de toilette, avec des aiguilles en bois et des pinceaux en roseaux pour l'appliquer [2]. Si les femmes de ce temps-là avaient la prétention de se farder dans l'autre monde, il faut convenir qu'elles portaient la coquetterie encore plus loin que les femmes d'aujourd'hui. Au reste, les femmes ne sont pas les seules qui aient eu recours à ce moyen : Josèphe [3], Juvénal [4], et un grand nombre

[1] Voyez aussi Jérémie, IV, 30; Ézéchiel, XXIII, 40.

[2] Shaw, *Voyages*, p. 294.

[3] *Guerre*, liv. V, c. IX.

[4] Ille supercilium madida fuligine tinctum
Obliqua producit acu, pinxitque trementes
Attollens oculos. (*Satire II.*)

d'auteurs anciens nous apprennent que les hommes avaient la même faiblesse. Hérode le Grand se faisait teindre les cheveux et la barbe et composer le visage [1]. Saint Cyprien, adressant ce reproche aux fidèles, s'écrie : « *Inunge oculos tuos, non stibio diaboli, sed collyrio Christi* [2] ; Oignez vos yeux, non avec le fard du démon, mais avec le collyre de Jésus-Christ. »

Il est une autre coutume à laquelle se soumettent un assez grand nombre de pèlerins : c'est celle de se faire tatouer avant de quitter Jérusalem. Cette opération consiste à imprimer d'abord sur le bras les cinq croix de Jérusalem, ou différentes autres figures au moyen de formes en bois noircies avec du charbon pulvérisé ; puis, en suivant les contours de ces figures, on enfonce dans la peau de fines aiguilles qu'on trempe fréquemment dans une encre faite d'ordinaire avec de la poudre et du fiel de bœuf [3]. Ensuite on lave le tout avec du vin. Cette opération ne dure qu'un moment et est peu douloureuse. Les figures ainsi marquées sont ineffaçables et deviennent une espèce de diplôme de pèlerin. Autrefois les marins de toutes les nations européennes qui naviguaient en Orient se faisaient ainsi graver une croix sur le bras, afin que, dans un cas de naufrage, ils fussent reconnus et inhumés comme chrétiens [4]. L'usage de se tatouer remonte à la plus haute antiquité, et il était pratiqué par les païens. Les Syriens qui se rendaient au temple d'Hiérapolis se faisaient graver sur les mains ou sur la nuque, en l'honneur de la déesse, une figure qui la représentait, ou des emblèmes symboliques. Le nombre de ceux qui allaient à Hiérapolis était si grand, qu'on trouvait peu de Syriens qui ne fussent marqués de la sorte [5]. Cette pratique superstitieuse était interdite aux Israélites. (Lévit., XIX, 28.)

1 Ut qui... senectutis annorum operimentum faceret, capillos denigrando, occultandoque quidquid ætatem proderet. (Josèphe, *Antiquit.*, l. XVI, c. VIII)

2 *De opere et eleem.* — Voyez D. Calmet sur le IX[e] ch. du IV[e] livre des Rois.

3 Quand les Arabes veulent mettre quelque objet en couleur, ils emploient : l'indigo (nile) pour peindre en bleu, la garance (phana) pour peindre en rouge, les feuilles de laurier rose (el gar) pour peindre en jaune, et ils font une couleur verte en mêlant de l'alun à l'indigo.

4 Stolberg, *Geschichte der Religion*, *III Th*

5 Lucien, *De la Déesse syrienne*.

CHAPITRE XXIX

PROMENADE AUTOUR DES MURS

Piscine supérieure (*Birket el-Mamilla*). — Charnier du Lion. — Camp des Assyriens. — Lieu où Isaïe fit sa plus célèbre prophétie. — Canal du roi Ézéchias. — Tombeau des Hérodiens. — Établissements russes ; — le grand-duc Constantin ; — M. Tischendorf et les projets de la Russie. — Kasr Djaloud ou Tour Psephina. — Attaque de Titus. — Tombeau du grand prêtre Jean. — Tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. — Église de Saint-Étienne, bâtie par l'impératrice Eudoxie. — Porte de Damas (*Bab-el-Aamoud*), tour des Femmes. — Grottes royales. — Grotte de Jérémie; prophéties et le roi Sédécias. — Tombeau d'Alexandre Jeannée. — Amphithéâtre d'Hérode. — L'Asnerie. — Maladrerie. — Porte d'Hérode (*Bab-es-Saheri*). — Amas de cendres. — Tombeaux des Juges (*Qobour el-Qodha*). — Tombeaux des Rois (*Qobour el-Molouk*). — Découvertes de M. de Saulcy. — L'abbé de Saint-Aignan et le tombeau de David. — Sentiments du comte de Vogüé et du docteur Sepp. — Tombeau de Simon le Juste. — Le Scopus ; rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Jaddus. — Les *Chaldéens* modernes. — Torrent du Cédron. — Vallée de Josaphat. — Porte de Saint-Étienne (*Bab Sitti-Marjam*). — Du lieu où saint Étienne a été lapidé. — Lapidation du protomartyr. — Des persécuteurs et de leurs lois. — Jugement de zèle. — Saul de Tarse. — Reliques de saint Étienne. — L'abbé Michon et ses Erreurs populaires. — Tombeau de la sainte Vierge. — Tombeaux de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Joseph ; reliques de ces saints. — Tombeau de la reine Mélissende. — A qui appartient l'église du tombeau de la sainte Vierge? — Du droit de propriété chez les Turcs et quelques autres. — Encore des firmans. — Grotte de Gethsémani. — Montagne des Oliviers. — Basilique de l'Ascension. — Bénédictins envoyés par Charlemagne. — Commencement du grand-schisme d'Orient. — Empreintes des pieds du Sauveur. — L'Ascension a-t elle eu lieu sur la montagne des Oliviers ou à Béthanie ? — Grotte de sainte Pélagie. — Sépulcre de la prophétesse Chulda. — Lieu où Jésus enseigna le *Pater* à ses disciples. — Nouveau sanctuaire du *Pater noster*. — Lieu où les apôtres ont composé le *Credo*. — Les apôtres et leurs successeurs en face des législateurs païens de tous les temps. — Panorama de la montagne des Oliviers. — Corneilles du mont Moriah. — La pâque des Juifs. — Les trois sommets de la montagne des Oliviers. — Les croisés. — Jésus pleure sur Jérusalem. — Tombeaux des prophètes. — Moines et ermites.

Il nous reste une longue et intéressante course à faire autour des murs de Jérusalem.

Sortons encore par la porte de Jaffa. A quelques centaines de pas de la ville, nous trouvons, près d'un cimetière turc, une grande pis-

cine appelée la *piscine Supérieure, piscine de Gihon*, *piscine du Foulon*, *étang des Serpents*, et par les Arabes *Birket el-Mamillah*. Il y a cependant de la divergence dans les auteurs touchant l'application de ces différents noms. Au moyen âge, on l'appelait le *loy du Patriarche*. Voici les curieux renseignements qui ont été publiés dans les *Assises de Jérusalem :* « Dehors la porte avoit I lai (lac) par devers soleil couchant, que en apeloit le *loy du Patriarche*, là où on recueilloit les iaues d'iluec entour pour abreuver les chevos. Près de cele lai avoit un charnier que on apeloit *charnier du Lyon*. Il avint ja, si com en disoit, à 1 jour qui passez etoit, qu'il avoit entre Chrestiens et Sarrasins une bataille entre celle charnier et Jherusalem, où il avoit mout de Crestiens ocis, et que li Sarrasins de la bataille les devoient tous faire lendemain ardoir pour la puor. Tant que il avint que uns lyons vint par nuit, les porta touz en cele fosse ; si con en disoit : pour ce l'apeloit on le charnier du Lyon. Et dessus ce charnier avoit 1 moustier où en chantoit chascun jour pres d'ileques[1]. » On voit encore les ruines de cette église, sur les grottes sépulcrales situées près de cette piscine.

Le combat auquel il est fait allusion dans ce passage est le massacre des chrétiens par les Perses et les Juifs, massacre qui eut lieu en l'année 614. La légende des croisades dit qu'en une seule nuit un lion emporta les corps de 11,000 chrétiens dans une grotte voisine. Le lion figure ici comme le gardien de ces martyrs, dont on retrouve encore les ossements dans une grotte éloignée de cent cinquante pas au couchant de la piscine désignée sous le nom de *Charnier du Lion*.

On a cru que cette église était celle de Saint-Babyla, d'où serait venu le nom de Mamilla ; mais il y avait une autre église dédiée à ce saint : elle était située sur le penchant de la montagne de Saint-Georges. Bernard le Sage appelle l'église dont il est ici question *Église de Sainte-Mamilla*, du nom de la sainte femme qui a enseveli les corps des chrétiens massacrés par Chosroès.

L'espace qui sépare cette piscine de la ville s'appelait *Champ du Foulon :* c'est la partie supérieure de la vallée de Gihon, et c'est là que les foulons avaient coutume de laver et d'étendre le drap. Un

1 *Fonds de Sorbonne*, n° 387.

aqueduc conduisait les eaux de cette piscine dans la piscine *Amygdalon* ou *Bain du Patriarche*, dans l'intérieur de la ville. Aucune source ne l'alimente aujourd'hui : elle ne recueille que les eaux de l'hiver.

Quant au monument appelé *Tombeau du Foulon*, on le place communément dans la partie supérieure de la vallée du Cédron.

C'est près de là, et jusqu'au couvent de Saint-Sauveur, que les Assyriens placèrent leur camp lorsqu'ils vinrent assiéger Jérusalem : « Étant arrivés, ils s'arrêtèrent près de l'aqueduc de la Piscine supérieure, qui est sur la voie du champ du Foulon. » (IV Rois, XVIII, 17.) Rabsacès, un de leurs chefs, s'approcha de la muraille, et parla aux envoyés d'Ézéchias et au peuple qui était sur les murs, en proférant des blasphèmes contre Dieu. Mais Ézéchias invoqua le Seigneur, et Isaïe vint lui annoncer que sa prière avait été entendue. Pendant la nuit, l'ange du Seigneur tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens [1] (IV Rois, XIX, 33).

Ce fut au même lieu qu'Isaïe prédit que le Messie naîtrait d'une vierge. « Jéhovah dit à Isaïe : Sors à la rencontre d'Achaz, toi et Sear-Jasub, ton fils, à l'*extrémité de la Piscine supérieure, sur le chemin du champ du Foulon*..... Et le prophète dit :..... Le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et elle l'appellera Emmanuel. » (Isaïe, VII, 3, 14.) C'est là aussi que Salomon avait été sacré roi par ordre de David et aux acclamations du peuple [2] (III Rois, I, 34). Josèphe dit « que Salomon fut couronné près de la *source* de Gihon ; » la source a totalement disparu.

La piscine a 293 pieds de longueur sur 195 de largeur et environ 20 de profondeur ; comme elle n'est pas taillée dans le roc, elle a un revêtement en pierres de taille ; on pouvait y descendre par des

[1] Selon M. Munck, cet ange du Seigneur, *c'est la peste!* (Page 336.) Plusieurs saints Pères disent aussi que ce fut la peste, mais *une peste miraculeuse.* C'est une peste miraculeuse, en effet, que celle qui tue si à propos et en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes! Josèphe se sert de la même expression ; mais il fait voir en même temps ce qu'il y a là de providentiel : « Sennachérib, dit-il, trouva en une seule nuit son armée diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes par une peste envoyée de Dieu. » (*Antiquités*, liv. X, ch. II.)

[2] Cet amphithéâtre naturel, si bien adapté pour des fêtes populaires, sert encore aujourd'hui aux fêtes des habitants de Jérusalem, notamment pour célébrer le commencement du Ramazan et du Baïram, et le retour des pèlerins de la Mecque. (Schultz, *Jérusalem*, p. 79.)

marches, dont on voit encore quelques restes. Elle a servi de bain quelquefois ; mais, quand les pluies de l'hiver ont été peu abondantes, elle renferme peu d'eau et souvent en été elle est à sec. Le canal que le roi Ézéchias a fait creuser à l'approche des Assyriens existe encore : il part du côté oriental de la piscine et se rend au *Birket Hammân el-Batrak*, en passant sous la porte de Jaffa. Selon que le raconte Fabri, ce canal a été complétement restauré vers la fin du quinzième siècle par le sultan d'alors, et, afin d'amener une plus grande quantité d'eau dans la ville, le sultan fit creuser des rigoles dans les montagnes environnantes jusqu'à la piscine.

Elle est tout entourée de tombeaux ; on les nomme *Qobour el-Moudschâhedin*, ce qui signifie : tombeaux de ceux qui ont combattu contre les infidèles.

Dans l'antiquité, il y avait là les tombeaux des Hérodiens. Josèphe dit que Titus fit aplanir le terrain situé entre le Scopus et les monuments des Hérodiens qui étaient près de l'étang des Serpents[1]. Le roi Hérode, qui est mort à Jéricho, fut enterré à Hérodium ; les monuments dont il s'agit ici ne peuvent être que les tombeaux de quelques membres de sa famille. Ses fils Alexandre et Aristobule, et plusieurs de leurs ancêtres ont été ensevelis à Alexandrion, près de Silo ; Antipas est mort dans les Gaules ; il ne peut donc être question que des autres, notamment d'Hérode Agrippa, qui est mort à Césarée, au moment où ses adulateurs venaient de le proclamer dieu.

Ce fut toujours par ce côté que la ville de Jérusalem fut assiégée : Sennachérib et Nabuchodonosor, les Romains, les croisés et les Sarrasins, tous vinrent camper sur ce plateau élevé qui domine la ville et qui n'en est pas séparé par un ravin profond, comme les autres.

C'est l'emplacement que la Russie a depuis longtemps choisi pour venir camper aux portes de Jérusalem. On se souvient de l'article 5 du projet de traité que le prince Menschikoff voulait faire signer au gouvernement ottoman avant la guerre de Crimée : cet article se rapportait à la cession de terrains que les Russes exigeaient de la Porte, afin qu'ils pussent élever, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la ville sainte, les importantes constructions qu'ils avaient en vue. Le gouver-

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VI, ch. IV.

nement turc refusa sa signature, et la guerre s'ensuivit. La Russie fut vaincue, mais elle obtint, après ses défaites, plus qu'elle n'avait osé prétendre avant la guerre : ses diplomates ont été plus habiles que ses généraux ; la Turquie a cédé sur tous les points. Sur le plateau où les armées romaines avaient assis leur camp, s'élève aujourd'hui une forteresse moscovite : douze millions ont été consacrés d'abord à ces immenses constructions ; « et le sultan, dit M. Tischendorf, ajouta en présent au terrain acheté un morceau de la place d'armes de la garnison. On a, dès lors, appris en Europe qu'il se construit, là devant les portes de Jérusalem, *une nouvelle ville, également protégée par des murs*. La première pierre de l'église d'Alexandre fut posée, en 1860, à l'anniversaire de l'empereur Alexandre II ; un palais épiscopal, de vastes habitations pour les pèlerins et d'autres constructions utiles s'élèvent à côté [1]. »

On a appris, dès lors, en effet, que les plus grands ennemis des catholiques et de leurs sanctuaires en Palestine assiégent maintenant Jérusalem. Le frère du czar, le grand-duc Constantin, y avait fait son entrée solennelle le 12 mai 1859, et l'écrivain courtisan que je citais tout à l'heure n'a pas manqué d'ajouter que cette entrée « a éveillé dans plus d'un cœur ce souhait : *Puisse-t-elle présager une autre entrée, d'importance plus durable* [2] ! »

Voilà des tendances naïvement exprimées ; d'autant plus que Tischendorf ne manque pas de mettre en note que « le grand-duc descend d'Ivan Vasiljévitch, qui épousa, avec le concours du pape Sixte IV, la princesse Sophie, unique rejeton de la maison de Constantin Paléologue, *le dernier empereur byzantin* [3]. » Afin d'apposer un sceau religieux à ces ambitieuses prétentions, le patriarche grec, renchérissant sur les adulations de M. Tischendorf, salua, sous le portail même de l'église du Saint-Sépulcre, le grand-duc, la grande-duchesse et leurs fils en leur disant que ces trois membres de la famille impériale, protectrice de la sainte Église, caractérisent la foi à la divine Trinité [4]. Ce compliment impie valut au patriarche une croix magnifique, ornée de pierres précieuses de grand prix, et une

[1] *Terre Sainte*, par C. Tischendorf, p. 183.
[2] *Ibid.*, p. 150.
[3] *Ibid.*, p. 153.
[4] *Ibid.*, p. 149.

gracieuseté de la grande-duchesse, à ce qu'assure toujours M. Tischendorf.

Comme tout cela caractérise bien cette église impériale orthodoxe !

La générosité du sultan n'a pas été grande envers les puissances qui ont sauvé son empire en 1855, tandis qu'elle s'est étendue largement sur celles qui l'ont mis à deux doigts de sa perte et qui n'attendent que l'occasion de le renverser définitivement pour le remplacer.

Tel a été le but et tel est le résultat du voyage du grand-duc Constantin à Jérusalem : au point de vue politique, comme au point de vue religieux, c'est là un événement profondément regrettable ; car il sera le point de départ de complications diplomatiques et de dissensions religieuses interminables. Les écrivains subventionnés par la Russie ne parlent que de paix, de fusion de croyances, de patriotisme évangélique inspiré par un *évangile nouveau*, etc.; tout cela doit fleurir dans un seul bercail, où l'on verra accourir des troupeaux jusque-là désunis, qui vivront heureux sous la houlette de la *Sainte Russie* [1]. Alors on pourra dire en toute vérité : *La paix règne à Jérusalem*, dans le même sens qu'on disait à une époque peu éloignée : *L'ordre règne à Varsovie.*

Cet accord unanime, cette joie universelle a été un peu troublée, selon M. Tischendorf, le jour de l'entrée du grand-duc dans la ville sainte, par l'absence du patriarche latin à la réception publique. Mgr Valerga avait mieux à faire que de se mêler à cette foule d'évêques de tous pays et de toutes croyances qui, chevauchant aussi bien que mal au milieu des ulémas, des rabbins et des bachi-bozouks, se culbutaient dans les sentiers raboteux des montagnes de la Judée et chantaient d'un ton nasillard et servile ces paroles qu'une autre foule mieux inspirée adressait au Sauveur du monde lors de son entrée à Jérusalem : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur* [2].

Le patriarche catholique reçoit les princes qui s'agenouillent se-

1 Personne n'a prôné plus hautement cette confusion d'idées et de principes que M. Saint-René Taillandier, dans la *Revue des Deux Mondes*, où par un article intitulé : *Une Mission russe en Palestine*, il a rendu compte de l'ouvrage de M. Constantin Tischendorf.

2 *Terre Sainte*, p. 147.

lon l'antique coutume à l'entrée de la ville sainte, en baisant l'image de Celui qui est venu, au nom du Seigneur et au prix de son sang, racheter les hommes de leur esclavage ; puis il les conduit à son tombeau, où il ne les compare pas à la très-sainte Trinité, mais où il leur inspire des sentiments d'humilité et de repentir.

Plus tard cependant M. Tischendorf mentionne la visite de politesse que Mgr Valerga fit au grand-duc ; mais il ne peut s'abstenir de faire la remarque que le haut dignitaire n'avait nullement oublié que six millions de ses coreligionnaires vivent sous le sceptre de la Russie [1].

Hélas ! la Russie prend toutes les mesures possibles pour qu'aucun catholique ne l'oublie... et ne le déplore amèrement. Combien y en a-t-il encore, de ces six millions de catholiques ? En 1839, deux millions de grecs unis ont été contraints d'embrasser le schisme orthodoxe, et depuis on n'a jamais cessé de travailler avec une perfidie inouïe au plan diabolique rédigé par un évêque apostat, ayant pour but l'abolition totale de la religion catholique en Russie [2]. Ce plan se résume tout entier dans ces paroles adressées par l'empereur Nicolas à Benkendorf, après l'apostasie forcée des grecs catholiques : *Voilà qui est bien quant aux uniates ; maintenant procédons aux latins* [3].

Cette violente persécution n'a pas cessé avec le règne de l'empereur Nicolas : naguère toute l'Europe retentissait encore de ce cri de douleur. Dans le village de Drelow, province de Siédlece, en Pologne, une centaine de cosaques et deux compagnies d'infanterie, commandés par le major Kotow, ont fait feu sur la population de ce village, parce qu'elle n'avait pas voulu assister à la messe d'un curé schismatique ; 5 personnes furent tuées, 28 blessées grièvement,

1 *Terre Sainte*, p. 180.

2 *Rapport* présenté à l'empereur Nicolas, en 1827, signé par le ministre Chichkov mais rédigé par Siemachko, évêque grec uni apostat, et publié par le prêtre russe Morochkine. Voyez *Messager de l'Europe*, livraisons d'avril, juin, juillet, août et septembre 1872. Voyez aussi *le Plan d'abolition de l'Église grecque unie*, document historique par le P. J. Martinov. Paris, chez Albanel, 1873.

Je pense que M. Tischendorf n'appellera pas ces pièces *des invectives prodiguées aux autres confessions*, puisque ce sont des documents authentiques publiés par des Russes *orthodoxes*.

3 Voyez *Vicissitudes de l'Église catholique des deux rites en Pologne et en Russie*, par le comte de Montalembert.

150 vieillards, femmes et enfants, furent passés par les verges, et 60 autres furent arrêtés. Cela s'est passé le 1er janvier 1874 [1].

Il y a quelque chose de plus cruel, s'il se peut, que ces horribles massacres : c'est le cynisme de langage avec lequel le gouvernement russe a rendu compte de cet événement. On a pu lire à ce sujet, dans le *Messager du gouvernement russe*, des assertions comme celles-ci :

« Il ne s'est agi que d'exécuter les bulles réitérées des papes en ramenant le culte grec uni à sa situation légale et originelle (c'est-à-dire au schisme).

« L'autorité ecclésiastique (lisez schismatique) étant placée sur un terrain strictement légal, force devait rester à la loi [2]. »

Les proconsuls de Julien l'Apostat ne parlaient pas autrement ; seulement ils ne portaient pas la dérision jusqu'à invoquer les bulles des papes afin de massacrer les chrétiens.

M. Tischendorf pense que l'entrée du grand-duc a été si joyeuse et si grandiose, qu'aucun prince européen depuis les croisades n'en a probablement eu de semblable [3].

Ainsi qu'on en a fait judicieusement la remarque : « Ce souvenir des croisades, évoqué par un protestant au profit du schisme grec, produit un singulier effet. On s'étonne d'une pareille maladresse, et, ne pouvant croire à tant d'audace, l'on croit à une inadvertance. Du tout, c'est un calcul. La *Sainte Russie* se pose en héritière des croisades. Si elle ne prétend pas les avoir faites, elle prétend au moins les avoir continuées et ne doute pas de les terminer [4]. »

Au reste, cette prétention de M. Tischendorf est inexacte sous un autre rapport. Quelques années avant l'entrée du grand-duc Constantin, des honneurs au moins égaux ont été rendus, sous mes yeux, à un couple royal qui le méritait d'autant plus qu'il venait d'un pays

1 Dans le temps où l'on martyrisait ces paysans catholiques en Pologne, le gouverneur général de ce pays, le comte Berg, mourait dans les bras de l'empereur à Petersbourg. Frappé au cœur par tant d'horreurs commises dans son gouvernement, il proférait ces dernières paroles : « *Sire, c'est une injustice ! c'est une injustice !* — *Calmez-vous,* lui dit l'empereur. — *Comment voulez-vous que je me calme, quand j'ai le doigt sur la plaie !* » Il avait la main sur le cœur, et il expira.

Voilà la paix que la Russie donne aux catholiques !

2 *Le Nord*, 17 mars 1874.

3 *Terre Sainte*, p. 149.

4 M. Eugène Veuillot, *Revue du monde catholique*, t. XIII, n° 107.

qui s'est illustré entre tous pendant les croisades et qui a donné le premier roi chrétien à Jérusalem.

A l'angle nord-ouest de la ville, on rencontre les vastes débris d'une tour antique, la tour Psephina, que les Turcs appellent Kasr-Djaloud, château de Goliath. Les croisés avaient donné à cette tour le nom de Tancrède, parce que c'est par là qu'il avait pénétré dans la ville, ou parce qu'il l'avait habitée. Un voyageur du douzième siècle, l'hégoumène russe Daniel, dit qu'à l'orient de la tour de David, à la distance d'un tir d'arc, se trouve le lieu où David tua Goliath [1]; c'est cette tradition erronée, déjà admise alors, qui a fait donner le nom de Goliath à cette tour. D'après Josèphe, la muraille d'Agrippa allait directement de la tour Hippicus à la tour Psephina, située à l'angle nord-ouest de la troisième enceinte, ce qui convient à la position de cette tour; on a découvert dans son voisinage les restes incontestables de la troisième muraille d'Agrippa.

Pendant que l'armée romaine était encore à Gabaa, Titus fit une reconnaissance jusque dans le voisinage de la tour Psephina ; il fut entouré par les Juifs et faillit perdre la vie.

La tour Psephina, *faite de cailloux*, comme son nom l'indique, était de forme octogone ; elle avait soixante et dix coudées de hauteur, de sorte que du sommet on pouvait voir l'Arabie et les limites de la Judée jusqu'à la mer. (Josèphe, V, IV, 3.)

Titus, après avoir placé son second camp vis-à-vis de cette tour, choisit son point d'attaque dans le voisinage, près du monument du grand prêtre Jean : on voit encore la terrasse que la quinzième légion construisit de ce point jusqu'à la porte de Damas. Les béliers des Romains disjoignirent bientôt l'angle de la tour, puis ébréchèrent la muraille que les Juifs furent contraints d'abandonner. Les Romains s'emparèrent du premier mur le quinzième jour du siége et du second quatre jours après : Titus les fit raser tous les deux et plaça sa tente sur leurs ruines. Ce fut alors qu'il fit faire ce mur de circonvallation que le Sauveur avait annoncé à ses disciples sur la montagne des Oliviers.

Le grand prêtre Jean était le cinquième depuis le retour de la

[1] *Pèlerinage de l'hégoumène Daniel*, traduit par Noroff, p. 130.

captivité ; il avait tué son frère dans le temple et fut cause que les Perses profanèrent le lieu saint.

A partir du château de Goliath, la muraille actuelle se dirige d'abord vers le nord-est, puis vers l'est jusqu'à la vallée du Cédron, et enferme ainsi tout le côté septentrional, n'ayant qu'une seule porte vers le milieu, la porte de Damas, et plus loin la porte d'Hérode, qui est murée aujourd'hui.

Depuis qu'on a découvert la véritable situation des *Grottes royales* mentionnées par Josèphe, tous les doutes ont été levés au sujet du tracé de la troisième enceinte de l'ancienne ville que l'on étendait jusqu'aux Tombeaux des Rois, *Qobour el-Molouk*, tandis qu'on l'identifie aujourd'hui avec la muraille actuelle.

Dans le vaste espace qui s'étend au nord de la ville jusqu'aux *Tombeaux des Rois*, on a retrouvé les traces de plusieurs monuments antiques ; les opinions ont beaucoup varié sur leur identification. Un des plus célèbres est celui de la reine d'Adiabène. Bien que l'indication donnée par Josèphe soit assez précise, on a placé ce monument *un peu partout*, comme M. de Saulcy en fait la remarque. La troisième enceinte, d'après l'historien juif, passait de la tour Psephin a devant le monument d'Hélène, reine des Adiabéniens et mère du roi Isate, et se dirigeait, à travers les grottes royales, vers la vallée du Cédron. Dans un autre passage, Josèphe dit que les tours des Femmes sont en face du tombeau d'Hélène (*Guerre*, V, II, 2). Il suit de là qu'il faut chercher ce tombeau non loin de l'emplacement de l'ancienne église de Saint-Étienne, bâtie par l'impératrice Eudoxie, devant la porte actuelle de Damas, où l'on trouve encore des grottes sépulcrales.

La reine d'Adiabène était venue à Jérusalem en l'année 45 de notre ère ; c'était l'année de la grande famine annoncée par Agabus, pendant laquelle saint Barnabé et saint Paul furent envoyés par les disciples d'Antioche, avec des aumônes, aux frères de la Judée. (Actes, XI, 29.) La reine Hélène fit faire de grands achats de blé en Égypte et dans l'île de Chypre pour venir au secours des habitants de Jérusalem et elle retourna dans son pays. A sa mort, Monobaze, son fils aîné, envoya ses os et ceux d'Isate à Jérusalem pour y être mis dans trois pyramides que cette princesse avait fait bâtir à trois stades de la ville. (Josèphe, *Antiq.*, XX, II.)

La reine, déjà dans sa patrie, avait adopté la religion des Juifs, de même que son fils Isate. En ce temps-là, les religions païennes étaient tombées dans un tel état de dissolution et de mépris, que ceux qui avaient la moindre aspiration vers le sentiment religieux, surtout les femmes de distinction, cherchaient à se soustraire à leurs honteuses influences. Nous voyons dans les Actes des Apôtres (XIII, 50), que saint Barnabé et saint Paul furent chassés d'Antioche par les païens, parce que les Juifs avaient excité contre les deux apôtres les femmes les plus considérables de la ville, *qui étaient prosélytes*. La reine Hélène elle-même, qui avait épousé son propre frère, était un triste exemple de l'état dans lequel était tombé le paganisme.

A l'occasion du martyre de saint Étienne, il est dit dans les Actes des Apôtres (VII, 57) que les Juifs l'entraînèrent *hors de la ville* et le lapidèrent : le lieu n'est pas désigné, mais la tradition le place dans la vallée de Josaphat, comme nous le dirons ci-après.

L'impératrice Eudoxie bâtit une magnifique église en l'honneur de saint Étienne, à une stade au nord de la ville, sur un emplacement très-favorable : la place traditionnelle du martyre dans la vallée de Josaphat, sous les murs de la ville, ne se serait nullement prêtée à une construction de ce genre. Cette église fut consacrée en 460 et l'impératrice y fut enterrée la même année. Il y fut tenu un synode en 518. On a dit souvent que cette église a été démolie par les croisés pour les besoins de la défense de la ville ; mais on ne peut admettre qu'elle ait échappé jusque-là à la destruction : elle a été rebâtie plusieurs fois, sinon à la même place, toujours cependant en dehors de la porte de Damas ; c'est pourquoi les croisés, à l'approche de Saladin, firent abattre celle qui existait alors et qu'ils avaient probablement construite eux-mêmes.

Les anciens pèlerins font mention d'autres églises élevées en l'honneur de saint Étienne, et situées soit sur le mont Sion, soit au couchant de la ville. On conçoit la vénération que portaient les chrétiens au disciple plein de vertus et de courage qui a ouvert le chemin à cette armée innombrable de martyrs morts en témoignage de la vérité. Combien il est consolant de voir nos ancêtres dans la foi honorer la mémoire de cet homme de bien qui savait confondre les

mécréants de la synagogue, tandis que les Juifs d'alors, comme les libres penseurs d'aujourd'hui, se plaisaient à ériger des monuments à la gloire des *grands hommes* qui sont la honte de l'humanité !

La porte qui est en face, appelée aujourd'hui porte de Damas, a été longtemps appelée porte de Saint-Étienne : c'est la porte d'Éphraïm de la Bible. Les Arabes la nomment Bab-el-Aamoud, porte de la Colonne : déjà, au sixième siècle, saint Antonin parle d'une colonne en marbre, surmontée d'une croix en fer, qui se trouvait devant cette porte ; c'est de là sans doute que lui est venu ce nom. On l'a appelée aussi, comme nous l'avons dit ailleurs, *Porte des Pèlerins*. Elle est flanquée de tours et de hautes murailles dont les bases sont antiques et d'un aspect très-imposant. C'est là qu'étaient les tours appelées *Tours des Femmes* dont Josèphe fait mention en parlant de la sortie que firent les Juifs contre Titus. Le général romain, venant du mont Scopus, s'était avancé contre la tour Psephina : aussitôt d'innombrables combattants s'élancèrent des tours des Femmes, en sortant par la porte qui est en face du tombeau d'Hélène, coupèrent la colonne de la cavalerie romaine (*Guerre*, V, II, 2) et lui tuèrent beaucoup de monde.

Jérémie, voulant sortir par cette porte pour aller au pays de Benjamin, fut arrêté par le capitaine de garde, condamné à être battu de verges et jeté en prison (Jérém., XXXVII, 12). Sédécias était assis sur son siége à la même porte lorsque l'Éthiopien Abdémélech vint demander qu'on lui permît de tirer Jérémie de la basse-fosse où on l'avait mis pour le faire mourir (XXXVIII, 7).

Près de cette porte se trouvait une place destinée aux assemblées du peuple (Néhém., VIII, 16 ; Paral., XXXII, 6).

La partie des murs qui allait de la porte d'Éphraïm à la porte de l'Angle, sur une étendue de quatre cents coudées, fut rasée jusqu'au sol par Joas, roi d'Israël (IV Rois, XIV, 13).

Ce fut à l'est de la porte de Damas que Godefroi de Bouillon, s'élançant le premier du haut d'une tour mouvante sur les remparts, renversa les musulmans et pénétra dans la ville. Le camp des croisés s'étendait au delà de la grotte de Jérémie ; Tancrède était plus au couchant, et le comte Raymond avait planté sa bannière sur le mont Sion.

Les *Grottes royales*, qui avant leur découverte toute récente avaient donné lieu à tant de fausses interprétations, ont leur entrée en dehors de la porte de Damas, vers l'est, en face de la grotte de Jérémie; cette entrée n'est qu'un trou percé assez bas dans le roc même qui sert de base à la muraille de la ville : il faut se munir de torches pour y pénétrer. Après quelques pas on se trouve dans des excavations gigantesques et tortueuses : ce sont là évidemment les carrières qui ont fourni les blocs énormes, appelés salomoniens, que l'on voit encore dans les soubassements des murailles, et une partie des matériaux qui ont servi à la construction de la ville, sous laquelle elles s'étendent comme les catacombes de Londres, de Rome, de Paris. Partout, dans ces vastes souterrains, apparaissent les traces de l'antique exploitation : c'est la caverne que Medschir-ed-Din a désignée sous le nom de *Grotte de Coton* et qui se trouvait vis-à-vis des *Tombeaux de Sahera.*

Au dehors, le chemin, taillé dans le roc, qui longe la muraille, sépare, du massif de rochers qui est en face, l'entrée de ces cavernes : ce qui s'accorde à merveille avec le tracé de l'enceinte d'Agrippa donné par Josèphe :

« La troisième enceinte, comme nous l'avons vu, commençait à la tour Hippicus; de là, allant vers le nord jusqu'à la tour Psephina, passant ensuite devant les monuments d'Hélène, puis s'étendant *à travers les grottes royales*, elle se courbait à la tour angulaire dans le voisinage du monument du Foulon et se terminait contre la vallée du Cédron. » (*Guerre*, v, 4.)

La *Grotte de Jérémie* a son entrée tournée vers la ville : c'est une voûte élevée et spacieuse par laquelle on pénètre dans les anciennes carrières creusées sous le mont Bezetha, comme celles dont nous venons de parler. On croit que c'est là que le prophète d'Anathot a composé ses *Lamentations*, par lesquelles il a annoncé la première destruction de Jérusalem.

C'est à Jérusalem qu'il faut lire ces chants de douleur : il semble qu'on entend cette voix, tour à tour plaintive, suppliante et terrible, gémir au milieu de ces ruines et raconter d'avance tous les malheurs de Sion.

« Le Seigneur a assouvi sa fureur; il a répandu l'ardeur de sa colère; il a allumé dans Sion un feu qui en a dévoré les fonde-

ments... L'enfant et le vieillard sont étendus par terre, sur les places ; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive... Les mains des femmes, si tendres à la pitié, ont fait bouillir leurs enfants ; ils sont devenus leur nourriture dans la ruine de la fille de mon peuple... A quoi te comparer, fille de Jérusalem ? à quoi t'égaler, et comment te consoler, vierge, fille de Sion ? Ta brisure est grande comme la mer ; qui te guérira ?... Est-ce là cette ville d'une beauté éclatante, la joie de toute la terre ? O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur, parce que Jéhovah m'a affligée au jour de sa fureur ! » (Jérém., *Lament.*)

Jérémie, inspiré de Dieu, prédit les malheurs de Jérusalem ; mais comme ses paroles ne plaisaient pas aux Juifs, ils demandèrent au roi de le faire mourir, et le roi Sédécias, pour ne pas perdre sa popularité, leur dit : *Il n'est pas juste que le roi vous refuse quelque chose.* Voilà un roi qui a devancé son siècle ! Sédécias était fait pour régner de notre temps et servir de modèle aux souverains constitutionnels.

Les Juifs prirent donc Jérémie et ils le jetèrent dans une fosse où il était dans la boue jusqu'au cou. Comme le roi était alors assis à la porte de Benjamin (Jérém., XXXVIII, 7), voisine de la grotte dont nous parlons et où se trouve encore une antique citerne, on a toujours cru avec beaucoup de probabilité que Jérémie avait près de là sa demeure et que les lieux désignés par la tradition sont bien ceux qui ont été illustrés par le prophète.

Jérémie, délivré par un nègre plus compatissant que ses compatriotes, fut bien traité par les Chaldéens ; mais la ville fut prise et saccagée : le roi Sédécias, arrêté dans sa fuite près de Jéricho, vit périr ses deux fils, puis eut les yeux crevés et mourut en exil.

En avant de la grotte de Jérémie, il y a une piscine voûtée et un petit jardin cultivé par un derviche qui habite ce lieu et qui est le dernier demeurant d'un couvent qui existait autrefois : il permet l'entrée de la grotte aux visiteurs et leur offre un verre d'eau fraîche, moyennant un bakchis.

Des fouilles, faites récemment par les Grecs au nord de la grotte, ont amené la découverte d'une autre grande piscine qui remonte évidemment à une haute antiquité ; M. de Noroff assure qu'on a éga-

lement retrouvé les fondements de l'église de Saint-Étienne en déblayant le terrain qui touche aux constructions russes[1] ; dès lors ce serait non au nord, mais au couchant de la ville, qu'il placerait cette église.

La grotte de Jérémie est vénérée par les musulmans qui y ont enterré quelques santons. Le mamelon qui la domine leur sert encore de cimetière ; ils le nomment *Sahera.* Au quinzième siècle, il y avait un castel sur le sommet.

Le tombeau du roi Alexandre avait été élevé dans le voisinage : c'est cet Alexandre Jeannée qu'on avait surnommé le *Tueur* (Trucidator), ou plutôt le *Thracide* (cruel comme un Thrace). Il était devenu si odieux aux Juifs, que, lorsqu'il leur demanda un jour ce qu'il devait faire pour les contenter, ils lui répondirent : « Mourir ! » Quelque temps après, ils lui firent de magnifiques funérailles. Une fête fut instituée pour se réjouir de sa mort.

C'est de lui qu'on raconte le trait suivant. Étant tombé malade, il fit saisir soixante et dix anciens d'Israël et les fit jeter en prison, en donnant en même temps l'ordre au geôlier de les faire périr aussitôt après sa mort, « heureux de mourir, dit-il, si à cette occasion les Israélites versent des larmes. » Mais ce monstre avait une femme compatissante : dès que son mari eut expiré, elle lui prit l'anneau royal et l'envoya au gardien de la prison en lui faisant savoir que le roi lui ordonnait de mettre les anciens en liberté. Elle ne fit connaître la mort de Jeannée que lorsqu'elle apprit que cet ordre avait été exécuté.

Josèphe applique ce fait à Herode *le Grand,* comme nous le dirons plus tard en parlant de Jéricho : il est digne de l'un et de l'autre.

Cet Hérode avait fait construire un amphithéâtre avec une grande magnificence, par servilisme envers César, mais contrairement aux lois des Juifs. M. de Saulcy croit en avoir retrouvé les ruines, de même que celles d'un édifice important de l'époque des croisades, appelé l'*Asnerie*, qui était situé dans le voisinage de l'église de Saint-Étienne, à deux ou trois cents mètres en dehors de la porte de Damas[2]. On ne comprend pas pourquoi les croisés, à l'approche

[1] *Pèlerinage de l'hégoumène Daniel*, p. 16.

[2] *Voyage en Terre Sainte*, par M. de Saulcy, t. II, p. 18 et suiv. — Voyez aussi : *Recueil des historiens des croisades*, par le comte Beugnot.

de Saladin, ont démoli l'église et ont laissé subsister ces vastes étables : ce n'est l'usage que des barbares et des libéraux de notre temps d'abattre les églises et de respecter les âneries.

Sous les Sarrasins, l'Asnerie servit longtemps à héberger les pèlerins, qui alors ne pouvaient loger dans la ville ; les ruines qu'on voit aujourd'hui s'appellent encore *Khan el-Frandji*, l'auberge des Francs [1]. C'est là un irrécusable témoin de l'hospitalité que les Turcs accordaient à nos pères.

La maladrerie, construite par l'impératrice Eudoxie pour les lépreux, était située à égale distance entre la tour de Goliath et la porte de Damas, où il y avait la poterne de Saint-Ladre.

En reprenant le chemin d'enceinte, on arrive bientôt en face de la porte d'Hérode, construite par Hérode-Agrippa ; elle s'appelle aujourd'hui *Bab es-Saheri* (porte des Fleurs); elle avait été pratiquée dans une grande tour antique afin de faciliter les communications avec Bezetha : Ibrahim-pacha l'a fait murer. Tout près on rencontre le petit réservoir appelé *Piscine de la Pèlerine*, et au delà, vers l'est, les ruines de la *Tour de l'Angle*, au point où la muraille se dirige vers le sud.

Vis-à-vis de la porte d'Hérode se trouve un des chemins qui conduisent aux célèbres monuments appelés les Tombeaux des Rois, et un peu plus au nord les Tombeaux des Juges : ce chemin se réunit à celui de Naplouse.

Avant d'arriver aux Tombeaux des Juges, on traverse des monticules appelés *Amas de cendres*. Ce sont d'énormes amas de cendres dont on ne connaît pas encore avec certitude l'origine. L'analyse chimique faite par Liebig lui a fourni pour résultat des substances animales; ce qui donnerait à penser que ces cendres proviennent des holocaustes dont il est parlé dans plusieurs endroits de l'Ancien Testament [2]; tandis que les analyses faites à Paris, au laboratoire de l'École des mines et au Muséum d'histoire naturelle, n'y ont trouvé que des substances végétales et s'adapteraient mieux à l'opinion que ces cendres ne proviennent que d'anciennes fabriques de savonneries [3]. Cette divergence laisserait supposer que les échan-

1 De Saulcy, t. II, p. 22.
2 Jérémie, XXXVIII, — Lévitique, I, — Nombres, V et XIX, — II Machabées, XIII.
3 Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, t. II, Appendice.

tillons qui ont été soumis à l'analyse n'avaient pas la même provenance.

Les chambres sépulcrales extrêmement remarquables qui sont à environ une demi-lieue de la ville, et qu'on appelle *Tombeaux des Juges* (Qobour el-Qodha), n'ont probablement jamais renfermé leurs cendres, puisque nous trouvons dans l'Écriture que, sur les quinze juges d'Israël, huit ont été ensevelis dans leurs tribus [1]. Nous ne connaissons pas les tombeaux des autres ; mais il est vraisemblable qu'on a suivi à leur égard la coutume établie. Toutefois il est évident que le monument qui nous occupe est d'une haute antiquité et qu'il n'a pu servir qu'à de grands personnages. Quelques auteurs pensent que ces tombeaux étaient destinés aux membres du sanhédrin, qui composaient la haute cour de justice [2]. On les a aussi appelés *Tombeaux des Prophètes*, comme ceux que nous trouverons dans la vallée de Josaphat.

La porte d'entrée est surmontée d'un fronton ; le vestibule est très-bien conservé, et dans l'intérieur il y a une soixantaine de niches taillées dans le roc : elles ne sont pas toutes au même niveau ; on descend dans les chambres inférieures par des escaliers également taillés dans le roc vif.

L'hypogée célèbre, appelé communément *Tombeaux des Rois* (Qobour el-Molouk) et par les Arabes Qobour es-Selathin, *Tombeaux des Sultans*, autrefois aussi *Tombeaux des Sénateurs* [3], est plus rapproché de la ville et n'est qu'à dix minutes de la porte de Damas. Ce somptueux monument est précédé d'une cour carrée enfermée dans une muraille de rochers, à l'orient de laquelle se trouve une citerne de vingt-cinq pieds de profondeur. Un puits, creusé dans le vestibule et n'ayant qu'une profondeur de trois pieds, servait à faciliter le jeu d'un gros disque en pierre qui fermait l'entrée du monument. Au-dessus de la porte du vestibule, on remarque la belle frise, décrite par tous les voyageurs, dont les ornements taillés dans le roc représentent des feuillages et des fruits, notamment des grappes de raisin d'une grande délicatesse de travail : le fronton a été fendu

[1] Voyez le Livre des Juges, — les Paralipomènes, — le Ier Livre des Rois. — Quaresmius, t. II, p. 728.

[2] Schwarz, 255.

[3] Niebuhr, 3, 63.

par un tremblement de terre, et les colonnes qui soutenaient le vestibule ont disparu. Les décombres amoncelés rendent difficile l'accès d'une antichambre d'où l'on peut pénétrer, par trois portes, dans l'intérieur de la nécropole ; cette métropole est composée de sept chambres, dans lesquelles ont éte taillées les niches sépulcrales au nombre de près de quarante.

Ces chambres renfermaient des sarcophages en pierre ornés de ciselures remarquables [1] ; leurs couvercles brisés gisent alentour. Les anciens voyageurs y ont encore vu des ossements. On passe d'une chambre à l'autre par des ouvertures autrefois fermées de portes en pierre. Une de ces portes est encore en place : elle a environ six pouces d'épaisseur et se meut sur deux pivots également en pierre. Tous les visiteurs ont admiré l'art avec lequel ces portes ont été construites et la justesse de leur jointure, qui ne permettait pas qu'elles fussent aperçues de l'extérieur et empêchait qu'elles pussent être ouvertes intérieurement.

La description de ce magnifique monument a été faite par une foule d'écrivains; mais jusqu'ici personne n'a pu dire avec quelque certitude quels sont les rois qui ont été ensevelis dans ces tombeaux. L'Écriture nous fait connaître les lieux de sépulture de tous les rois de Juda jusqu'à la captivité de Babylone ; nous connaissons aussi par Josèphe et les livres des Machabées les tombeaux de plusieurs autres rois : de sorte qu'il est à peu près certain que ces chambres funèbres n'ont pu servir à aucun d'eux. L'Écriture nous apprend aussi, il est vrai, que quelques rois, notamment

1 C'est là que M. de Saulcy a enlevé le sarcophage qui est au Louvre. Depuis, un Américain du nom de Jones s'est donné la mission de mutiler tous les monuments qu'il ne peut emporter. Il exerce en grand ce genre d'industrie et de dévastation, dont il a choisi pour centre les deux villes de Beyrouth et de Jaffa, afin de pouvoir démolir à la fois le peu qui reste sur place des anciens monuments de la Phénicie et de la Palestine. Ayant aussi peu dans l'âme le sentiment artistique que le sentiment religieux, c'est avec le marteau dans les mains qu'il visite les sanctuaires, sans en excepter l'église du Saint-Sépulcre. C'est pour de l'argent qu'il fait ce métier : il vend chèrement aux voyageurs les morceaux qu'il peut arracher aux inscriptions de Sésostris, aux colonnes de Balbek ou aux tombeaux de Jérusalem. Le tombeau des Rois a plus souffert de sa visite que d'une invasion de barbares.

Les Anglais, les Français, les Allemands, se donnent réciproquement et à bon droit les noms de vandales et de dévastateurs ; hélas ! la question n'est plus aujourd'hui que de savoir si les débris des plus beaux monuments de l'Orient font meilleure figure dans les musées de Berlin que dans ceux de Londres ou de Paris.

Achaz (II Paral., xxviii, 27), n'ont pas été jugés dignes d'être ensevelis dans les tombeaux de leurs pères ; mais il est dit spécialement qu'ils furent ensevelis dans la ville. Cependant, à l'occasion de la mort du roi lépreux Osias, nous voyons qu'il y avait un champ qui servait quelquefois aux sépultures royales. *Et sepelierunt eum in agro regalium sepulcrorum, eo quod erat leprosus.* (II Paral., xxvi, 23.) Il me semble néanmoins que, pour les cas exceptionnels, où des rois pouvaient être frappés de la lèpre, on n'a pas dû construire un monument si somptueux. Quant à la famille d'Hérode, nous savons en quels lieux la plupart de ses membres ent été enterrés : le champ des suppositions ne reste donc ouvert que pour les autres, à moins cependant que ce tombeau fût destiné aux femmes des rois et aux autres membres de leur famille. M. Schultz cite Aristobule empoisonné par les partisans de Pompée, dont le corps, plongé dans du miel, a été envoyé à Jérusalem par Antoine. L'architecture du monument, qui est d'ordre dorique, ne permet pas de lui attribuer une origine plus ancienne. Si la grappe de raisin qui se trouve au milieu de la frise est le symbole de la famille d'Hérode, elle est aussi, comme le palmier, l'emblème de la Palestine.

Les Juifs de Jérusalem ont encore aujourd'hui une espèce de vénération pour ce monument, et viennent ici terminer chaque année un pèlerinage culinaire, qu'ils font en honneur d'un personnage qui a rassasié leurs ancêtres et qu'ils appellent *Kelbah Cheboua*, la Chienne qui rassasie. Ce nom est-il une allusion à la reine d'Adiabène et à sa conduite au commencement si déplorable, ou à un riche juif de ce nom dont il est fait mention dans le Talmud et qui, pendant le siége de Jérusalem, a fourni des vivres à tout le peuple ? C'est ce que ces Juifs ne savent pas eux-mêmes [1].

M. de Saulcy est sans contredit l'écrivain qui a soulevé la plus vive discussion à ce sujet en soutenant que ce monument a renfermé la sépulture de David et de ses successeurs. Bien qu'il ait donné plus d'un exemple, dans ses nombreux et savants ouvrages, qu'il sait noblement se rétracter quand il croit s'être trompé, il n'est pas revenu de son premier sentiment, même après la découverte des véritables grottes royales, qui lui a enlevé son prin-

[1] *Talmud Gittin*, fol. 56, 1.

cipal argument. J'ai partagé avec lui l'erreur concernant l'extension de l'enceinte d'Agrippa jusqu'aux Tombeaux des Rois ; mais je n'ai jamais été de l'avis que David ait été enseveli dans ces Tombeaux. L'apparition au musée du Louvre du *sarcophage de David*, que M. de Saulcy avait enlevé des Qobour el-Molouk, a tout d'abord excité une surprise générale et a provoqué ensuite une discussion ardente. « Jamais tempête de dénégations, dit M. de Saulcy lui-même, ne s'est élevée pareille à celle que j'attirai sur ma tête d'antiquaire, lorsqu'il y a treize ans j'osai énoncer ce fait que les Qobour el-Molouk de Jérusalem étaient la cave sépulcrale qui avait reçu les dépouilles mortelles des rois de Juda [1]. » Il entreprit un second voyage en Terre Sainte, muni de tout ce qu'il fallait pour donner à ses nouvelles études la plus grande autorité désirable. Il fit aux Tombeaux des Rois des fouilles riches en précieux résultats : en cherchant à établir que dans la cour des Qobour el-Molouk se cachaient les débris du monument expiatoire d'Hérode, il la fit déblayer et trouva dans les remblais un escalier descendant sur une plate-forme jusque-là inconnue, puis des tronçons de colonne, des fragments de corniche, des monnaies juives, des médailles romaines, un grand nombre d'urnes remplies d'ossements incinérés, des fioles lacrymatoires, etc. ; objets précieux pour l'histoire du monument et par lesquels il établit que le vestibule de ce tombeau a servi de charnier de guerre, dans lequel Titus a fait jeter les soldats juifs et romains tués de ce côté de la ville au début du siége.

Dans le déblayement des chambres intérieures M. de Saulcy a été plus heureux encore : outre plusieurs restes précieux d'antiquité, il a trouvé les fragments de petites caisses en calcaire peintes en rouge, qu'il appelle *caisses à trésor*, destinées à contenir les objets de prix qu'on enfermait avec les morts, puis les parties considérables des sarcophages qui ornent aujourd'hui le musée du Louvre. Mais « le plus beau fleuron de sa couronne » est sans contredit le sarcophage intact, avec une inscription, qu'il a découvert pendant son second voyage et qu'il a envoyé en France en surmontant les plus grandes difficultés. Le squelette enfermé dans le sarcophage

[1] De Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, t. I : *Fouilles du tombeau des rois*.

s'était affaissé au contact de l'air : il n'en était resté que quelques ossements. Quant à l'inscription en amaréen, M. de Saulcy a cru pouvoir la traduire ainsi : *Sarah Reine*, et prétend plus que jamais que ce splendide monument funéraire est celui des rois de Juda. Son opinion a trouvé peu d'adhérents ; au chapitre XXVI ci-dessus [1], j'ai exposé les principaux motifs qui s'opposent à son adoption ; comme ils s'appuient principalement sur la Bible, je les croyais suffisants pour dissiper tous les doutes. Je n'ai pas été peu étonné de voir reprendre en seconde main cette thèse par un auteur de mérite, M. l'abbé Laurent de Saint-Aignan, qui semble me considérer comme le principal adversaire de M. de Saulcy, ce qui n'est assurément pas, tout en me reprochant « de m'être contenté d'écrire une ou deux pages pour réfuter la dissertation de soixante pages dans laquelle le savant membre de l'Institut développe sa thèse [2]. » Soixante pages ! Je ne prendrai pas à la lettre cette singulière prescription de la loi du talion à laquelle on voudrait me soumettre : *œil pour œil ; page pour page ;* j'ajouterai seulement quelques courtes observations à ce que j'ai dit précédemment.

Suivant M. de Saint Aignan, « il est regrettable que j'accrédite l'opinion *erronée* que le tombeau de David se trouve *certainement* au mont Sion, « et sa conclusion est que « M. de Saulcy a évidemment raison lorsqu'il affirme qu'on ne peut prouver ni par l'Écriture sainte, ni par la tradition, ni par un monument que le mont Sion renferme la sépulture de David [3]. » J'avais cependant cité ces deux versets du IIe livre d'Esdras, où il est dit, à l'occasion du dénombrement de ceux qui travaillèrent à rebâtir les murs de Jérusalem après la captivité, « que Sellum bâtit la porte de la fontaine, ainsi que les murs de la piscine de Siloé, jusqu'au jardin du roi et jusqu'aux degrés qui descendent de la cité de David. Après lui bâtit Néhémias... jusqu'en face du SÉPULCRE DE DAVID, jusqu'à la piscine qui a été construite avec un grand travail et jusqu'à la maison des forts [4]. »

C'est pourtant bien là un texte de l'Écriture sainte ! M. de Saint-

1 Pages 474 et suiv. de ce volume.
2 *La Terre Sainte*, par M. l'abbé Laurent de Saint-Aignan, p. 248 et suiv.
3 *Ibid.*, p. 252 et 253.
4 II *Livre d'Esdras*, III, 15 et 16.

Aignan le cite aussi, et ajoute : « Ce texte paraît à M. Mislin une des preuves les plus évidentes que la sépulture de David est au mont Sion. » Cette preuve me paraît effectivement très-évidente et au-dessus de toute discussion. Pourquoi M. l'abbé de Saint-Aignan n'est-il pas du même avis ? Laissons-le répondre : « Mais ce texte, dit-il, e t très-obscur en lui-même et vient d'un livre où les plus savants auteurs, tels que Robinson, avouent ne pouvoir trouver aucun renseignement précis pour la description des lieux, à cause de ses inextricables difficultés. M. de Saulcy le repousse par cette fin de non-recevoir [1]. » J'avoue que ce langage m'afflige profondément : repousser un livre de l'Écriture parce qu'il offre des difficultés ne doit pas être le fait d'un membre de l'Institut et encore moins d'un prêtre; et invoquer à l'encontre l'autorité si suspecte d'un ministre protestant incrédule et ennemi le plus acharné de tous nos sanctuaires, y compris le Saint-Sépulcre, me paraît être un argument faible et bien peu convenable. Les protestants rejettent tous les livres de la Bible qui les gênent : les catholiques ont mieux à faire. Puis est-il bien vrai que le texte cité plus haut soit *très-obscur ?* Il me semble au contraire que, si l'écrivain sacré se fût proposé expressément pour but de désigner l'endroit où se trouve le sépulcre de David, il n'aurait pu s'y prendre autrement; il nomme par ordre, en remontant la vallée, et avec une admirable précision, chacun des lieux qui entourent le mont Sion : *la fontaine et la piscine de Siloé, le jardin du roi, les degrés qui descendent de la cité de David, le sépulcre de David, la piscine construite avec un grand travail, la maison des forts*, c'est-à-dire la citadelle actuelle; tout cela, excepté le sépulcre de David, se voit encore aujourd'hui sur le mont Sion et aux alentours immédiats, et rien de cela ne se trouve aux Qobour el-Molouk ; ne pas admettre que le sépulcre de David se trouvait, comme la fontaine de Siloé, la grande piscine, la citadelle, etc., à la place si clairement désignée par l'écrivain sacré, c'est plus que repousser l'évidence.

Afin d'échapper à la force de cet argument, M. de Saint-Aignan fait une concession, et voici comment : « Il faut admettre, dit-il, que Salomon plaça d'abord le corps de son père dans un sépulcre sur

[1] *La Terre Sainte*, p. 250.

le mont Sion, et qu'il le transporta ensuite dans le noble monument qu'il éleva à sa dynastie aux Qobour el-Molouk [1]. » Cette sépulture *provisoire* est de son invention : après trois mille ans on n'invente pas des choses pareilles ; si le corps de David avait été transporté quelque part par Salomon, il en serait fait mention dans l'Écriture. De plus, Esdras, si précis, n'aurait pas dit que Néhémias bâtit les murs jusqu'en face du sépulcre de David, si ce sépulcre n'avait pas alors existé sur le mont Sion, et Salomon n'a pas pu le transférer plus tard, puisqu'il reposait déjà près de son père David depuis plus de cinq cents ans.

Ainsi l'on peut prouver par l'Écriture sainte que le mont Sion est le lieu de sépulture du roi David : c'est là ce que je tenais à établir.

Je ne discuterai pas de nouveau ce que j'ai dit de la tradition : en général elle est conforme à cette opinion. Cependant elle a varié à certaines époques, ce qu'il faut attribuer surtout au double sens qu'offre le verset du IIIe Livre des Rois, chap. II, 10, où il est dit que David s'endormit avec ses pères et qu'il fut enseveli *dans la Cité de David*. Or la ville de Bethléem se nommait aussi Cité de David, parce que le saint roi y était né : de l'année 300 à l'année 600 on a montré un mausolée de David dans les environs de Bethléem [2]. L'unanimité de sentiments des écrivains n'a donc pas plus existé sur cette question que sur toute autre, et ce n'est pas sur cette *unanimité* que j'ai basé mon opinion, comme M. de Saint-Aignan me le reproche. Il m'oppose le sentiment d'Eusèbe de Césarée et de saint Jérôme ; mais si, dans cette occasion, il accepte le sentiment de ces deux grands docteurs, c'est à Bethléem qu'il doit placer le tombeau de David et non aux Qobour el-Molouk; s'il ne l'accepte pas, pourquoi me reproche-t-il de faire comme lui ? Au sujet de l'opinion de saint Jérôme, il y a sans doute quelque malentendu dont nous n'avons pas la solution. Mais ce qui me paraît le plus étrange, c'est que M. de Saint-Aignan range M. de Vogüé parmi les écrivains d'un sentiment contraire au mien; c'est une distraction apparemment, comme le prouve la citation suivante qui résume en tout point mon opinion et par laquelle je clos cette discussion qu'on

1 *La Terre Sainte*, p. 250.

2 Voyez l'*Onomasticon d'Eusèbe;* l'*Itinéraire d'Antonin de Plaisance ;* l'*Itinéraire du Pèlerin de Bordeaux*.

m'a obligé de reprendre malgré moi. J'y joins encore cette seule observation :

Depuis la découverte récente des *Grottes royales*, il est prouvé que le monument appelé Tombeaux des Rois a toujours été à une distance de dix minutes hors de Jérusalem ; or, à l'époque du royaume de Juda, les Juifs avaient la coutume d'enterrer leurs rois dans l'intérieur de la ville, coutume qui a été observée même pour Achaz; mais, pour le punir de son impiété, *il fut enseveli dans la cité de Jérusalem et on ne le mit pas dans les sépulcres des rois d'Israël.* (II Paralip., XVIII, 27.) Donc il est impossible d'admettre que David et Salomon aient été ensevelis hors de la ville. De plus, l'expression de *Cité de Jérusalem*, employée ici au lieu de *Cité de David*, prouve que ce n'est pas à Bethléem qu'il faut aller chercher leurs tombeaux.

Voici maintenant ce que dit M. de Vogüé à propos des Qobour el-Molouk. « On ignore pour qui furent creusés ces vastes hypogées ; les efforts de M. de Saulcy pour les attribuer aux rois de Juda, malgré un grand talent de discussion, ne m'ont pas convaincu : la seule base sérieuse de son argumentation était l'identification de ces hypogées avec les grottes royales de Josèphe, base qui fait complétement défaut depuis qu'il est démontré que la troisième enceinte, ou mur d'Agrippa, ne s'étendait pas aussi loin, que les grottes royales sont les immenses carrières situées sous Bezetha [1]. »

On demande encore la production du monument ! Ce n'est pas sérieux. Avant de croire que l'arche de Noé ait été sur le mont Ararat, exige-t-on de la voir en place ? On a découvert depuis peu d'années les grottes royales, qui sont si considérables et si près de Jérusalem ; on a découvert aussi le tombeau de Josué, ceux des Machabées et celui de Samson, comme on a retrouvé en Égypte les tombeaux des rois cachés depuis trois mille ans ; il est possible même qu'on retrouve un jour ceux des rois de Juda ; mais il n'est nullement besoin de les faire toucher du doigt pour faire connaître le lieu où ils furent élevés.

Le docteur Sepp persiste dans l'opinion que le tombeau des Rois

1 *Haram esch Schérif*, par le comte M. de Vogüé, p. 43.

est le monument de la reine d'Adiabène, opinion qui n'est pas plus admissible que celle de mon savant contradicteur [1].

Bien d'autres monuments funéraires, qui ont renfermé les dépouilles de personnages inconnus, sont épars dans les environs et tout autour de Jérusalem : partout où un rocher pouvait s'approprier à cet usage, on y creusait des niches sépulcrales; il est vrai que ce sont les monuments les plus durables.

Un de ceux auxquels la tradition juive a conservé un nom est celui de *Simon le Juste :* il est situé dans la partie supérieure de la vallée du Cédron, non loin du tombeau des Rois. On y arrive en suivant, vers le nord, le chemin de Naplouse, et en passant près du wely d'un cheik, compagnon du calife Omar. Ce Simon ou Siméon ne paraît pas être le saint vieillard qui a reçu l'enfant Jésus dans ses bras, mais celui qui était grand prêtre à la fin du troisième siècle et au commencement du second, et auquel la postérité a donné le surnom de *Saddik le Juste*, parce qu'au milieu d'une génération pervertie il était resté un pontife selon la volonté de Dieu. Sa mémoire est encore très en honneur chez les Juifs, qui se rassemblent souvent près de son tombeau, surtout à la nouvelle lune : ils y prient, se lavent, jouent du tambourin et coupent les cheveux à leurs enfants.

De là on se rend en peu de temps sur la hauteur appelée *Scopus*, observatoire, éloigné de sept stades de la ville, d'où on commence à l'apercevoir quand on vient du nord. Ce monticule est célèbre par la rencontre d'Alexandre le Grand et du grand prêtre Jaddus. Pendant qu'Alexandre assiégeait la ville de Tyr, il avait écrit à Jaddus pour le détourner de l'alliance qu'il avait contractée avec Darius ; le grand prêtre répondit qu'il avait fait serment de ne pas prendre les armes contre Darius, et qu'il n'y pouvait manquer aussi longtemps que ce prince serait vivant. Alexandre, irrité de cette réponse, marcha contre Jérusalem. Jaddus alla à sa rencontre avec les autres sacrificateurs, vêtus de blanc, et tout le peuple. « Les Phéniciens et les Chaldéens, qui étaient dans l'armée d'Alexandre, raconte Josèphe, ne doutaient point que, dans la colère où il était contre les Juifs, il ne leur permît de saccager la ville, et qu'il ne fît une punition exemplaire du grand sacrificateur. Mais il arriva tout le

[1] *Jerusalem und das heilige Land*, 1er Band., S. 251.

contraire ; car ce prince n'eut pas plutôt aperçu cette grande multitude d'hommes et le grand sacrificateur avec le nom de Dieu, qui écrit en lettres d'or brillait sur sa tiare, qu'il s'approcha seul de lui, adora ce nom si auguste, embrassa le grand prêtre, et se rendit au temple offrir des sacrifices à Dieu[1]. »

Ces choses-là se passaient plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Alexandre était païen, et le temple de Jérusalem n'était que la figure de ceux où devait résider, sous la loi de grâce, le Fils de Dieu. Cependant nous avons vu, dix-huit cent soixante et dix ans après Jésus-Christ, un roi, marqué au front, le jour de son baptême, du signe de la rédemption, envoyer ses Chaldéens, c'est-à-dire ses Italiens, saccager la ville sainte des chrétiens. Ni les prières du peuple et des prêtres, ni l'inviolabilité des cloîtres, ni le respect dû aux champs des martyrs, ni les droits de la justice et de la propriété, ni la majesté du pontife suprême, ni la sainteté des églises et la présence du Très-Haut, n'ont pu retenir cette horde de barbares : ils ont tout bombardé, tout pris, tout profané ; tant il est vrai que ceux qui ont renié la foi sont pires que les infidèles (I Tim., v, 8).

Le roi de Macédoine, ayant rassemblé les Juifs, leur demanda quelles grâces ils espéraient obtenir de lui ; le grand sacrificateur lui répondit qu'ils le suppliaient de leur permettre de vivre selon les lois de leurs pères et d'exercer librement leur religion. Alexandre le leur accorda.

Quelle tache indélébile pour le protestantisme et le libéralisme moderne ! Les catholiques aujourd'hui ne peuvent exercer librement leur religion ni en Prusse, ni en Suisse, ni en plusieurs autres contrées de l'Europe, et seraient heureux d'avoir la liberté dont jouirent les Juifs il y a plus de deux mille ans.

Lorsque Cestius venant de Gibea, et Titus débouchant de Gophna, pour assiéger Jérusalem, assirent leur premier campement, ils choisirent la position de Scopus, d'où ils pouvaient apercevoir la ville et le temple.

C'est au pied du Scopus que commence le vallon au fond duquel, aux grands jours de pluie, coule le torrent de Cédron ; il se termine

[1] *Antiquités*, xi, 8. Plusieurs auteurs grecs et latins confirment les mêmes faits : voyez Herzfeld, I, 405 et suiv.

à la mer Morte. Le fond de ce vallon, près du tombeau des Juges, a une altitude de près de 2,500 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Sa pente totale jusqu'à la mer Morte est d'environ 3,840 pieds. Il n'y a pas d'exemple qu'un voyageur l'ait parcouru dans toute sa longueur. La partie supérieure, comprise entre la montagne des Oliviers et les murs de la ville, a une étendue d'environ trois quarts d'heure jusqu'à la fontaine de Rogel, et porte surtout le nom de vallée de Josaphat ; au delà, près du couvent de Saint-Saba, on l'appelle *Wadi er Râhib*, c'est-à-dire vallée des Moines ; plus loin *Wadi en Nâr*, vallée de feu[1].

Nous voilà donc dans la *vallée de Josaphat !*

Aucun lieu sur la terre n'évoque de plus solennelles pensées : c'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Rien d'animé ne distrait celui qui vient méditer dans cette triste solitude : une ville ensevelie sous ses malheurs, un torrent sans eau, partout des monuments funèbres, des roches nues, quelques arbres sans verdure, des montagnes arides, des tombes brisées, le souvenir des martyrs et des prophètes, l'agonie du Fils de Dieu et sa venue à la fin des siècles pour juger tous les hommes : voilà ce qui saisit l'âme et la remplit d'émotion et d'effroi.

La vallée de Josaphat, allant du nord au sud, le long de la montagne des Oliviers, est très-peu large ; elle se rétrécit au-dessous de Gethsémani, et finit par n'avoir plus que la largeur du lit du Cédron. Elle a été considérablement comblée par les décombres de toutes natures qui s'y sont accumulés.

Le Cédron, c'est-à-dire *le Noir*, est presque toujours desséché ; aucune source ne coule dans son lit pierreux ; en hiver, il recueille les eaux de pluie des trois petites vallées fourchues qui forment son origine, puis des profondes vallées qui suivent, et les roule vers la mer Morte à travers les plus affreuses vallées que l'imagination puisse concevoir. Son nom, comme on l'a prétendu, ne vient pas des

1 Bien que la partie supérieure se nomme plus communément *vallée de Josaphat* et la partie basse *vallée* ou *torrent du Cédron* ou bien *vallée de Siloé*, cette vallée a porté à diverses époques et dans diverses de ses parties les dénominations suivantes : *Vallée de larmes* (vallis fletus) ; *vallée de Gethsémani ; vallée de Tophet ; vallée de Bénédiction* (convallis benedictionis) ; *vallée des Cèdres ; vallée Sombre* ou *vallée de l'Ombre* (vallis umbrosa) ; *vallée de Hinnom* et *de Gehenne ; vallée des Jardins* (wadi el-Bestân) ; *vallée de la Fontaine de Job* (wadi Bîr Ejûb).

cèdres, mais d'un mot hébreu qui signifie *obscurité*[1]. Ce qui est dit dans l'Écriture (II Paral., I, 15), que Salomon a rendu les cèdres aussi communs que les sycomores, doit s'entendre de ceux qu'il a fait couper dans le Liban. Quelques interprètes croient que le Cédron portait aussi le nom de *Pila* (*mortier*, à cause de sa profondeur), et appliquent à cette vallée ces paroles de Sophonie : « Jetez des cris de douleur, habitants de Pila. » (Soph., I, 11 [2].)

David, obligé de fuir devant la rébellion d'un fils dénaturé, traversa le Cédron en pleurant, les pieds nus et la tête voilée, pour aller se cacher au désert avec un petit nombre de serviteurs fidèles (II Rois, XV). Et, depuis trois mille ans, tous les hommes qui passent dans cette vallée prennent une pierre dans le torrent et la jettent contre le tombeau d'Absalon en maudissant sa mémoire. Les Juifs lapidaient, sans autre jugement que celui qu'ils appelaient *jugement de zèle*, les blasphémateurs et les fils de rébellion : c'est sans doute de là qu'est venue la coutume de *lapider* le tombeau d'Absalon. Les Juifs avaient aussi deux espèces d'excommunication ; ceux qui mouraient sous le poids de l'excommunication la plus sévère, appelée *chérem*, étaient condamnés à avoir une pierre sur leur litière ou sur leur tombeau, afin de faire voir qu'ils avaient mérité d'être lapidés.

Asa, au commencement de son règne, fit brûler au bord du Cédron les statues d'Astarté (Vénus), et de la divinité plus honteuse encore des Moabites, Beel-phégor (Priape), dont le culte était favorisé par sa grand'mère Maacha[3]. Ézéchias détruisit également les temples des faux dieux, brûla leurs idoles, et en jeta les cendres dans le torrent. Josias fit emporter de la maison du Seigneur hors de Jérusalem, en la vallée du Cédron, l'idole du bois sacré, la brûla, et en jeta la poussière sur les sépulcres du peuple (IV Rois, XXIII, 6).

Notre Sauveur a traversé un grand nombre de fois le Cédron

1 Il est appelé Cédron parce qu'il a son cours dans des lieux profonds et obscurs. du mot hébreu *côdar*, qui signifie *tenebrosus fuit*. Les personnes qui ont vu le torrent de Cédron, près de Saint-Saba entre autres, savent que jamais dénomination n'a été plus justement appliquée. D'après saint Jérôme, Cédron signifie *triste* ou *douleur*.

2 Hieron., *in Sophon.* — Quaresm., t. II, p. 156. — D. Calmet, *Dictionn. de la Bible*.

3 D. Hieron, ad Oseæ cap. IV,

pour aller au Jourdain, à Jéricho ou à Béthanie, et pour aller prier sur la montagne des Oliviers ; il l'a traversé entre autres le jour où il a fait son entrée triomphante à Jérusalem, et pour la dernière fois, comme nous l'avons vu, quand il a été arrêté à Gethsémani.

Quand on sort de la ville pour venir dans la vallée, on passe par la *porte de Saint-Étienne.* C'est en ce lieu que les Juifs traînèrent le saint martyr qui leur reprochait la dureté de leurs cœurs, et le lapidèrent. (Act., VII.) On montre le rocher sur lequel Étienne tomba en priant pour ses persécuteurs, et le lieu où ceux-ci mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul.

Nous avons vu que la porte de Damas s'est appelée porte de Saint-Étienne, à l'époque où existait l'église de ce nom, bâtie par l'impératrice Eudoxie, au nord de la ville ; ce qui a fait croire à plusieurs que saint Étienne a été lapidé en ce même lieu. Saint Luc, d'ailleurs si explicite lorsqu'il parle de saint Étienne, ne désigne pas autrement la place de son martyre qu'en disant qu'elle était *hors de la ville.* (Actes, VII, 65.) Les suppositions avaient donc un libre champ ; aussi a-t-on placé cet événement à tous les points cardinaux.

J'accepte l'opinion commune d'autant plus volontiers que le lieu qu'elle désigne est le plus rapproché du temple. Saint Luc dit que les Juifs, ne pouvant résister à saint Étienne, *l'entraînèrent et l'amenèrent au conseil.* (Actes, VII, 12.) Or, à cette époque, c'est-à-dire environ neuf mois après la mort du Sauveur, le lieu où se réunissait le sanhédrin n'était plus à la vérité la *salle en pierres taillées* du temple, mais les échoppes ou bazars dans lesquels il s'était exilé, et qui étaient dans les environs du temple [1]. Il est donc probable que les Juifs, pressés d'en finir, entraînèrent le disciple de Jésus, après sa condamnation, hors de la porte la plus rapprochée.

La lapidation de saint Étienne n'a pas eu lieu d'après une sentence légale ; sa mort n'a été qu'un assassinat comme les Juifs en ont tant commis contre les disciples de Jésus. Les crimes de saint Étienne

[1] Ces échoppes étaient connues à Jérusalem sous le nom de *hanouïot*, des fils du grand prêtre Hanan, ou Anne, qui a figuré pendant la passion du Sauveur ; on y vendait les objets légalement purs, notamment des colombes employées pour les sacrifices ; elles étaient situées dans le voisinage du Temple, sur le mont Moriah ; il y en avait aussi sur la montagne des Oliviers, considérée comme faisant partie de l'aire du sanctuaire. Ces boutiques étaient tenues pour le compte des prêtres.

étaient les mêmes que ceux de son divin Maître : « Plein de grâce et de force, il faisait des prodiges et des conversions. Mais quelques-uns de la synagogue qui est appelée des Affranchis, de celles des Cyrénéens et des Alexandrins, etc., se levèrent, disputant contre Étienne ; et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit-Saint qui parlait. Alors ils subornèrent des hommes pour dire qu'ils l'avaient entendu proférer des paroles de blasphème contre Moïse et contre Dieu. Ils soulevèrent ainsi le peuple, les anciens et les scribes : et ceux-ci accoururent ensemble, l'entraînèrent et l'amenèrent au conseil. Et ils produisirent de faux témoins pour dire : Cet homme ne cesse de parler contre le lieu saint et contre la loi. » (Actes, VI.)

On croirait assister à une scène de la Passion du Sauveur.

Tout est mensonge dans cette accusation : ils font appel à la loi et ils en sont les seuls violateurs. On le voit, ce sont les mêmes hommes qui criaient à Pilate : « Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir. » (Jean, XIX, 7.)

Il est bien digne de remarque que cette fausse accusation a servi de modèle à tous les persécuteurs des chrétiens et a fait trembler les Pilates de tous les temps. Mais ce qui est plus à déplorer encore, c'est que les Juifs pouvaient dire en toute vérité : « Nous avons une loi. *Habemus legem.* » Ils l'interprétaient faussement, ils l'appliquaient contre toute justice ; mais la loi, ils l'avaient et elle datait de Moïse ; tandis que les modernes persécuteurs n'ont pas de lois, mais ils en font *ad hoc* contre les disciples de Jésus-Christ. Lorsque ceux-ci font des prodiges de dévouement sur les champs de bataille, dans les prisons et les hôpitaux, lorsque la foule court les entendre et que ceux de la synagogue, que les affranchis de mœurs et de croyances, que les scribes et tous les savants des universités ne peuvent plus résister à l'Esprit-Saint, ils font des lois contre le Saint-Esprit et ils persécutent les fidèles.

Ai-je besoin d'ajouter que c'est là ce qui se passe aujourd'hui en Allemagne et ailleurs, où l'on proscrit les religieux et les religieuses qui ont offert leur vie pendant les guerres et les épidémies pour ceux qui les chassent maintenant de leur patrie ; où l'on lapide les prêtres et les évêques avec des ordonnances arbitraires, des lois iniques, des serments impies, avec des amendes, des confiscations, des pri-

sons, martyre à petit feu, lapidation à longue échéance plus cruelle que la lapidation sommaire des Juifs ; c'est le dernier mot du protestantisme, celui de tout schisme et de toute hérésie : *Étouffer l'Église de Jésus-Christ, afin que le césaro-papisme règne légalement en paix dans tout l'univers.*

Mais vos lois ne sont pas des lois, elles ne sont que de révoltantes injustices : *Lex injusta non est lex.* Le Christ doit être le but de toute loi pour ceux qui croient en lui, et vos lois sont antichrétiennes : *Finis legis, Christus, ad justitiam omni credenti.* (Rom., x, 4.)

Ainsi votre cri : *Legem habemus*, doit se traduire ainsi : Nous avons un marteau.

Au surplus, ces lois si modernes sont calquées sur des lois fort anciennes, sur le vieux code babylonien. Un roi de ce pays a eu déjà les mêmes velléités que les parlements de notre temps. Un jour il se fit faire une statue très-haute et très-large ; puis il convoqua les satrapes, les magistrats, les juges, les officiers de l'armée, les intendants, les seigneurs établis dans les premières charges et tous les gouverneurs des provinces. Tous se tenaient debout devant la statue de ce roi, qui s'appelait Nabuchodonosor. Puis un héraut cria à haute voix : « Peuples, tribus et gens de toutes langues, on vous ordonne qu'au moment où vous entendrez le son de la trompette, de la flûte, de la harpe, du hautbois, de la lyre et des concerts de toute sorte de musiciens, vous vous prosterniez en terre et que vous adoriez la statue d'or que le roi Nabuchodonosor a dressée. Si quelqu'un ne se prosterne et n'adore pas cette statue, il sera jeté sur l'heure au milieu des flammes de la fournaise… »

Puis commença le concert de tous ces musiciens (c'est-à-dire des journalistes de ce temps-là), et aussitôt les satrapes, les magistrats, les juges, les officiers de l'armée, les grands seigneurs, les gouverneurs des provinces se jetèrent tous à terre comme un seul homme et adorèrent la statue de Nabuchodonosor. Seuls, quelques jeunes Hébreux déclarèrent au roi qu'ils avaient un autre Dieu et qu'ils n'adoreraient point sa statue. Ils furent jetés dans la fournaise. (Dan., III.)

Pour des hommes de progrès, ce roi de Babylone est un beau modèle à imiter vingt-quatre siècles plus tard. Seulement ils parais-

sent avoir oublié la fin de l'histoire : Nabuchodonosor fut changé en bête et alla brouter l'herbe dans les forêts.

Nous voyons les Juifs entraîner saint Étienne directement, du conseil hors de la ville, sans passer par le prétoire pour solliciter l'autorisation du procurateur romain, bien qu'ils n'eussent pas le droit de faire mourir personne. C'était alors Marcellus, plus débonnaire encore envers les Juifs que Ponce Pilate, qui laissa agir les bourreaux de saint Étienne ; ils le firent mourir sommairement, selon leur usage, sans réclamer l'exécution plus cruelle de la loi romaine, le crucifiement, comme ils l'avaient fait pour Jésus.

« Les témoins déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul... qui était consentant de sa mort. » (Actes, VII, 57, 59.)

Ce jeune homme venu de Tarse plein de feu, d'intelligence et de savoir, qui débute par être un des plus violents persécuteurs des chrétiens, courant de maison en maison pour les saisir et les jeter en prison, non content de ravager l'Église à Jérusalem, ne respirant que les menaces et le meurtre, sollicitant des lettres du prince des prêtres pour aller à Damas découvrir les fidèles et les amener enchaînés, afin qu'ils fussent traités comme Étienne ; ce jeune homme, touché de la grâce, devait être un vase d'élection, l'apôtre des Gentils, le docteur des nations, qui, après avoir confondu les Juifs, porté la parole de vie dans l'Asie Mineure et dans toute la Grèce, alla porter sa tête à Rome à ces empereurs tout-puissants qui croyaient pouvoir noyer la vérité dans le sang des martyrs et qui l'ont propagée et affermie dans tout le monde alors connu ; mais les noms de Néron, de Domitien, de Valérien, sont restés comme un éternel opprobre du genre humain.

Des hommes craignant Dieu ensevelirent Étienne et firent ses funérailles avec un grand deuil. (Actes, VIII, 2.)

Plusieurs auteurs ont raconté que son corps a d'abord été enterré dans une grotte ou dans un jardin situés sur la gauche du chemin, près du lieu de sa mort [1]. Ce qui est certain, c'est que, sous le règne d'Honorius, les corps de saint Étienne, de Gamaliel, de Nicodème et d'Abibas ont été retrouvés à Kaphar-Gamala, près de Jé-

1 Surius, — Maundreil, — Thompson, etc.

rusalem, par un prêtre nommé Lucien, et furent transportés en grande pompe par le patriarche de Jérusalem et une multitude de peuple sur le mont Sion, où ils furent déposés non loin des tombeaux de David et de Salomon. Des malades en grand nombre y sont allés trouver leur guérison, jusqu'à l'époque où les reliques du protomartyr furent transportées d'abord dans l'église bâtie au nord de la ville par l'impératrice Eudoxie, puis à Constantinople, et plus tard à Rome [1].

J'ai dit plus haut qu' « on montre le rocher sur lequel Étienne tomba en priant pour ses persécuteurs » : ces paroles si inoffensives ont eu le malheur de fortement déplaire à l'abbé Michon, qui a pris de là occasion de faire, au nom de la *science* et d'une *sage critique* (comme il qualifie la sienne), une sortie passablement hautaine contre les écrivains religieux qui ont puisé quelques renseignements dans cet ouvrage. « Toutes les vieilles erreurs topographiques, dit-il, que personne ne s'est donné la peine de vérifier, sont encore là. On signale entre autres le rocher où tomba saint Étienne au versant oriental du temple de Jérusalem, lorsqu'on descend au Kédron, pendant qu'il est prouvé par des documents incontestables que l'église bâtie sur le lieu du martyre de saint Étienne était construite au nord de Jérusalem. Des travaux récents que j'ai vus près de la porte de Damas ont mis à nu les substructions de cette église [2]. »

Ces substructions prouvent qu'il y avait là une église, mais elles ne prouvent pas qu'elle avait été bâtie *sur le lieu du martyre de saint Étienne*. Il est vrai que plusieurs auteurs l'ont affirmé ; mais, à différentes époques, on a montré des ruines analogues provenant d'édifices qu'on disait avoir été élevés sur l'emplacement du martyre de saint Étienne. En l'année 1483 on a montré des ruines pareilles à F. Fabri, ici même, dans la vallée de Josaphat [3]. La même chose se renouvela en 1575, et l'on faisait précisément mention d'un édifice religieux qui avait été construit dans la même vallée sur un rocher où avait eu lieu la lapidation [4]. Ainsi que nous l'avons vu, l'église de

1 Voir le *Bréviaire romain*, fête de l'Invention de saint Étienne, le 3 août.
2 *Vie de Jésus*, par l'abbé J. H. Michon, t. II, *Erreurs populaires*.
3 F. Fabri : *Ad sinistram enim adhuc remanserunt aliqui muri*, I, 370.
4 Leonh. Rauwolf, 160.

l'impératrice Eudoxie, au nord de la ville, a été achevée en 460. Mais bien des années auparavant, sous le premier patriarche Jean, qui gouverna l'Église de Jérusalem dès l'année 389, il avait été construit sur le mont Sion, en honneur du protomartyr, une église dans laquelle son corps fut déposé [1]. Dans la dernière moitié du septième siècle, on montrait sur le mont Sion le rocher sur lequel saint Étienne avait été lapidé [2]. Vers le milieu du douzième siècle, la place de l'église bâtie sur le lieu où saint Étienne avait été lapidé se montrait au couchant de la ville [3], où l'on a aussi retrouvé tout récemment des ruines, comme nous l'a appris M. de Noroff [4].

M. de Noroff, en disant dans une note que l'église de Saint-Étienne, dont l'hégoumène Daniel fait mention, se trouvait sur le terrain même dont il est question dans le prophète Isaïe (VII, 3) (située par conséquent au couchant de la ville), ajoute : « Le lieu où saint Étienne fut lapidé, attesté par toutes les traditions, est celui que l'on montre à tous les pèlerins, vis-à-vis du sépulcre de la très-sainte Vierge, sur le chemin qui descend de la porte dite actuellement de Saint-Étienne ou de Gethsémani [5]. »

Cette divergence d'opinions, dans des auteurs sérieux, écrivant à des époques si éloignées les unes des autres, est bien capable d'inspirer un peu de prudence et de modestie à tout autre qu'à l'abbé Michon.

Du lieu de la lapidation de saint Étienne, en descendant au fond de la vallée, on arrive bientôt à un pont en pierre, d'une seule arche, jeté sur le Cédron, puis on se trouve au pied de la montagne des Oliviers. A quelques pas vers la gauche est l'entrée de l'église souterraine, qui renferme le *tombeau de la sainte Vierge*. C'est en ce lieu que la mère de Jésus avait été ensevelie ; mais Dieu n'a pas voulu que cette demeure de la mort gardât le corps qui avait été la

1 *Epistola Anastasii ad Landuleum.* — *Epistola Luciani in sancta Sion.*

2 *Hic petra monstrabatur super quam Stephanus lapidatus extra civitatem fuit.* Arculf., I, 19.

3 *Ante portam Hierusalem quæ respicit occasum.* Fretellus, 118. — De même Jean Wirzburg : *Ante portam Jerusalem, quæ respicit ad occasum qua parte liberata fuit urbs sub secundo Israel, saxis obrutus beatus Stephanus protomartyr occubuit.* Johan. Wirzburgensis descriptio Terræ Sanctæ.

4 *Pèlerinage de l'hégoumène Daniel*, p. 16.

5 *Loc. cit.*

demeure de la Vie ; exempt de toute souillure, le corps de Marie devait échapper à la contagion du tombeau. C'est là qu'eut lieu l'Assomption.

Selon le récit des saints Pères, tous les apôtres, excepté saint Thomas, avaient transporté eux-mêmes le corps de la très-sainte Vierge dans le tombeau préparé à Gethsémani. Saint Thomas n'arriva que trois jours après ; dans sa douleur, il supplia saint Pierre de permettre qu'on ouvrît le tombeau, afin qu'il pût contempler une dernière fois le visage vénérable de Marie. Saint Pierre ayant donné son assentiment, le tombeau fut ouvert ; mais, au grand étonnement de tout le monde, on le trouva vide : il ne s'en exhala que le plus doux des parfums.

L'entrée de l'église est tournée vers le sud. Tout ce qu'on en voit à l'extérieur est un porche de forme cubique dont la façade principale est percée d'une porte surmontée de moulures en ogive. De chaque côté de la porte, deux petites colonnes en marbre blanc soutiennent les archivoltes. Cette porte franchie, on descend alors un grand et magnifique escalier en marbre dans la direction du sud au nord : il a quarante-sept marches, qui n'ont pas toutes la même largeur ; dix à douze personnes peuvent s'y tenir de front. Il y a d'abord, à droite, une porte fermée, qui conduisait dans la grotte de l'Agonie de Notre-Seigneur ; puis un peu plus bas, du même côté, une niche ou chapelle qui renferme les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, et, de l'autre côté, mais un peu plus bas, une autre chapelle plus petite dédiée à saint Joseph.

Quand on est arrivé au fond de l'escalier, on est dans une église qui a la forme d'une croix fort irrégulière ; sa longueur de l'est à l'ouest est de 30 mètres, sa largeur de 8 mètres seulement. Elle est solidement murée de tous les côtés ; sa partie orientale est taillée dans le roc. Elle ne reçoit de lumière que par une ouverture pratiquée dans la voûte du côté de la montagne [1] et par l'escalier ; les autres ont été murées. Elle était déjà ainsi il y a cinq cents ans [2].

1 Non habet lumen, nisi in ejus orientali parte est apertura facta versus cœlum, et per hoc foramen parum de lumine intrat, et solum unum ecclesiæ angulum illustrat. Hoc foramen est superius muro et margine circumdatum, ac si esset cisterna. (Fabri, I, 375.)

2 Marin Sanudo, *Liber secretorum fidelium Crucis de Terræ Sanctæ recuperatione* (1306-1321).

Le tombeau de la sainte Vierge est placé au milieu de la grande nef, mais aux deux tiers de la longueur de l'église, vers le côté oriental. Toutes les anciennes descriptions s'accordent à dire que ce tombeau était taillé dans le roc, comme celui de notre Sauveur[1].

Il a été détaché du rocher, isolé comme le saint sépulcre, et entouré d'un petit monument ou chapelle qui a deux entrées : l'une au couchant, l'autre au nord[2].

Saint Jérôme, dans son épître xxxe *de Assumptione*, fait mention du sépulcre de la sainte Vierge, situé au pied de la montagne des Oliviers ; mais l'église ne paraît avoir été bâtie que sous Théodose le Grand, vers la fin du quatrième siècle.

On a attribué la première fondation de cette église à sainte Hélène ou à Constantin[3], ce qui n'est pas admissible. Au reste, elle a été bâtie peu de temps après, puisque l'impératrice Pulchérie en parle à Juvénal, devenu évêque de Jérusalem en l'année 429 [4]. Pulchérie croyait que le corps de la sainte Vierge se trouvait encore dans son tombeau ; pourtant cette église portait le nom d'*église de l'Assomption*[5]. Juvénal envoya à l'impératrice les habits qui furent trouvés dans le sépulcre, et ce fut alors qu'elle fit construire l'église des Blaquernes à Constantinople. L'an 600, saint Antonin parle de la *maison* de la sainte Vierge, *d'où l'on dit qu'elle a été enlevée au ciel* [6]. Peu de temps après (en 614), elle fut saccagée par les troupes de Chosroès II[7]. Le calife Omar, après s'être em-

1 Consultez Quaresmius, II, 238. — Perdiccas, 73. — Della Valle, 1, 143.

2 Voyez le plan de cette église à la fin du volume, planche V.

3 Excitavit (Helena) quoque mirificum aliud templum Gethsemani prædio Genitrici Dei, atque in sacrario ejus vivificum ejus sepulcrum firmiter inclusit. Quum vero inclivis sit locus, gradus marmoreos fieri curavit, viatores ex s. urbe orientalem plagam versus ferentes (Nicephor. Callist., *Eccles. Hist.*, VIII, 30).

4 Voici les paroles de la sainte impératrice :

« Ierosolymis principem et eximiam Dei Genitricis ac perpetuæ Virginis Mariæ ecclesiam esse audimus in eo loco qui Gethsemani vocatur, ubi corpus ipsius, quod vitam tulit, in loculo conditum est. » (Joan. Damasc., *Orat. 2 de B. M. V. assumptione, ex Euthymiaca historia*, l. III, c. XL.)

5 In valle venerabilis templi ad orientem, quod nominatum fuerat S. Assumptionis (*Cyrilli vita Euthym.* Bolland., *20 jan.*).

6 In ipsa (valle Gethsemane) est domus S. Mariæ, de qua eam dicunt ad cœlos fuisse sublatam (Antonin. Plac., XVII).

7 Montemque Sion reverendissimum sine reverentia profanantes, templum Domini ecclesiam vallis Josaphat, ubi Virginis est sepulcrum, ecclesiam Bethleem et locum

paré de Jérusalem (en 636), trouva une église dans la vallée de Josaphat ; mais, loin de tout détruire comme les Perses, il y alla deux fois faire sa prière [1]. Vers la fin du même siècle (670), il y avait une église supérieure au-dessus de l'église souterraine, qui était alors une rotonde [2]. Les deux églises étaient déjà en ruines dans la première moitié du dixième siècle (939) [3], et ce fut dans cet état que les croisés les trouvèrent [4].

Godefroi de Bouillon remit en honneur ce sanctuaire, qui, du reste, n'avait jamais été abandonné par les fidèles, et y fonda une abbaye à laquelle appartenait toute la vallée de Josaphat [5]. Voici ce que nous lisons dans les *Assises de Jérusalem :* « De la porte de Josaphat si avaloit en val de Josaphat. Si avoit une abeïe de noirs moigne. En cele abeïe avoit un moustier de madame sainte Marie; en cel moustier estoit li sepulcres où ele fut enfouie. » Ces religieux étaient des Bénédictins ; leur abbé a assisté à plusieurs conciles convoqués par le patriarche de Jérusalem ; il signait : *Abbas sanctæ Mariæ de valle Josaphat.* Lorsque les chrétiens perdirent la ville sainte, le couvent fut détruit, mais l'église souterraine fut respectée. On employa les pierres de l'abbaye pour fortifier la ville. « Li Sarrasins, quand ils orent prise la cité, abatirent cele abeïe, et porterent les pierres à la cité fermer, mais le moustier n'abatirent-il mie [6]. » C'est pour cela que les descriptions que nous avons de cette église, pendant le treizième et le quatorzième siècle, nous parlent encore de la magnificence et des ornements en marbre du tombeau

nativitatis Domini indignis relatu enormitatibus polluerunt, omnium Saracenorum nequitiam excedentes. (Mathæus Paris, p. 632. — Seb. Pauli, *Codice diplomatico del S. Mil. ord. Gerosol.* — Said Iben Batrik, II, 212.)

1 *Medschireddin*, 132.

2 Cujus (ecclesiæ Sanctæ Mariæ) dupliciter fabricatæ inferior pars sub lapideo tabulato mirabili rotunda est structura fabricata, in cujus orientale parte altarium habetur, ad dexteram vero ejus partem sanctæ Mariæ saxeum inest cavum sepulcrum, in quo aliquando sepulta pausavit (Adamnanus, *De locis sanctis*, l. I, c. IX).

3 Said Iben Batrik.

4 Cujus ruinæ adhuc parent. (*Gesta Franc. expugnat. Hierus.*)

5 Adduxerat etiam prædictus vir de claustris bene disciplinatis monachos, viros religiosos et sancta conversatione insignes, qui toto itinere, horis diurnis et nocturnis, ecclesiastico more divina illi ministrabant officia. Quos, postquam regnum adeptus est, juxta eorum postulationem in valle Josaphat locavit, amplissimumque loco, eorum gratia, contulit patrocinium. (Guil. Tyr., IX, 9.)

6 *Assises de Jérusalem.*

de la sainte Vierge[1]. L'église elle-même était ornée avec assez de simplicité. Les murs étaient couverts de peintures représentant le triomphe de Marie et de pièces de vers en son honneur.

Quant aux chapelles qu'on rencontre en descendant le grand escalier, on ne saurait dire si elles renfermaient réellement les tombeaux des parents de la sainte Vierge et celui de saint Joseph. Saint Joachim et sainte Anne sont morts à Jérusalem dans leur maison, l'église de Sainte-Anne actuelle. On a dit qu'ils y ont été enterrés, ce qui n'est pas probable, parce que les Juifs n'enterraient pas leurs morts dans l'intérieur de la ville. Ainsi on doit admettre avec d'autant plus de raison qu'ils ont été ensevelis dans la vallée de Josaphat, que, dans la suite, la sainte Vierge y a été enterrée elle-même, sans doute selon son désir. Pour ce qui concerne le tombeau de saint Joseph, les difficultés sont plus grandes, parce que, d'après quelques auteurs, il serait mort à Nazareth. Ni l'Écriture ni l'Église ne nous donnent de solution certaine touchant les dernières années de la vie de saint Joseph ; mais nous avons des autorités suffisantes pour nous faire admettre qu'il est mort à Jérusalem entre les bras de Jésus et de Marie, à l'âge de soixante et dix ans, vers l'époque du baptême du Sauveur. Ainsi, il est plus que probable qu'ils ont été enterrés tous les quatre non loin les uns des autres[2]. Mais la disposition des lieux, la différence des niveaux, les diverses constructions qui ont été faites, laissent subsister encore bien des incertitudes touchant ces tombeaux[3].

Quoi qu'il en soit, les corps de ces saints n'y sont pas restés longtemps. Nous savons qu'au moment de la dispersion des apôtres et des disciples, la sainte colonie destinée par saint Pierre à la conversion de l'Occident, à la tête de laquelle se trouvaient saint Lazare et saint Maximin, s'occupa spécialement du soin d'emporter de saintes reliques avant de quitter pour toujours la Terre Sainte. Les auteurs de la vie de sainte Marie-Madeleine et des saintes

1 Vidimus ecclesiam optime ornatam, et in medio sui monumentum, undique albo et nimirum virgineo marmore contectum (Willebrand, 149).

2 D. Hieronymus, *lib. contra Helvidium.* — D. Bernardinus Senensis, *Serm. de S. Josepho.* — S. Bonaventura, *De Vita Christi.* — S. Vincentius, *Serm. de S. Josepho. Libri Quinque Petri Morales*, de Christo Domino, S^mâ Virgine et ejus sponso Josepho, t. II, tract. x.

3 Consultez *les Églises de Terre Sainte*, par le comte de Vogüé, c. VIII.

femmes, nous les montrent emportant une pierre sur laquelle le corps du Sauveur avait été déposé, du gravier teint de son sang, des corps des saints Innocents, etc. ; on ne peut douter qu'ils ne prirent aussi dans les tombeaux de Gethsémani tout ce qui pouvait y rester. Mais le corps de la sainte Vierge n'y était demeuré que trois jours ; en fait de reliques de la sainte Vierge, on n'a que des cheveux et des vêtements. En général, les reliques venues de Jérusalem ont été transportées à Constantinople, où l'on fit bâtir une église spéciale pour les recevoir, puis envoyées en divers lieux. Il y a des cheveux à Aix-la-Chapelle ; des parties de la ceinture à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Compiègne, à Soissons, à Loches, diocèse de Tours ; des vêtements inférieurs à Chartres ; le voile est à Rome, on m'en a montré une partie à l'Escurial et un corps des saints Innocents, etc. Le corps de saint Joseph, d'après plusieurs auteurs, a été un de ceux qui ressuscitèrent à la mort du Sauveur, selon qu'il est dit dans l'Évangile : *Les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints, qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent.* (Matth., XXVII, 52.) On ne peut supposer que celui de saint Joseph n'ait pas été le premier à jouir de cette faveur [1].

Le jour de Saint-Joseph on expose à la vénération des fidèles, dans l'église de Saint-Pierre à Rome, le manteau et la ceinture de saint Joseph.

Nous avons dit que le corps de sainte Anne repose dans l'ancienne cathédrale d'Apt (Vaucluse) ; consultez les Bollandistes à ce sujet et au sujet des reliques de saint Joachim qui sont à Venise.

Ainsi les monuments placés sur l'escalier de cette église doivent être considérés aujourd'hui comme des chapelles consacrées à la mémoire de ces saints.

[1] Inter hos autem, qui cum Christo Domino resurgente surrexerunt, primum præcipuum et primarium locum obtinuisse sanctissimum nostrum Josephum censeri, credique pie admodum debet. Ita tenet et absolute tutatur, et probat Isidorus de Isolanis, IV p., cap. III, fol. 92, p. 1 et 2.

« Pie quidem credendum est quod piissimus Filius Dei Jesus pari privilegio decoravit suum putativum patrem, sicut suam sanctissimam matrem ; ut sicut illam assumpsit in cœlum in corpore et anima gloriosam, sic etiam in die resurrectionis suæ sanctissimum Josephum in gloria resurrectionis secum : scriptum est enim, Matth. XXVII : *Multa corporum sanctorum surrexerunt*, etc., inter quos suscitatos pie credendum est quod fuerit sanctissimus iste vir Joseph. » *D. Bernardinus Ord. Min.*, t. III, *Serm. de S. Josepho.* Vide : *Libri Quinque Petri Morale*. in caput primum Matthæi, t. II, p. 177.

M. de Vogüé cite un passage de Guillaume de Tyr qui prouve clairement que la reine Mélissende, femme de Foulques d'Anjou, troisième roi de Jérusalem, qui mourut le 17 septembre 1161, fut enterrée dans une crypte de maçonnerie fermée par une grille de fer et située à droite en descendant au sépulcre de la Vierge. Guillaume ajoute qu'auprès du tombeau se trouvait un autel sur lequel on disait journellement la messe pour le repos de l'âme de la reine et pour tous les morts [1] : c'est la reine Mélissende qui avait fait rebâtir cette église.

Le comte de Vogüé parle, en outre, de plusieurs croisés de distinction qui ont été enterrés dans les environs du tombeau de la sainte Vierge.

Depuis cette époque, rien n'a changé dans les principales dispositions de cette église : elle est aujourd'hui telle qu'elle était alors; seulement les catholiques, qui l'avaient reconquise, rebâtie, et qui l'ont protégée pendant tant de siècles, en ont été totalement dépossédés.

Nous avons vu qu'elle a été entièrement reconstruite par les croisés. Lorsque les musulmans devinrent maîtres de la Palestine, ils laissèrent subsister l'église et reconnurent les droits des catholiques; mais, selon le caractère des souverains et des gouverneurs, selon leur cupidité et leur intolérance, nos religieux et nos pèlerins devaient payer le droit d'y aller faire leurs prières.

Les musulmans ont toujours eu beaucoup de dévotion pour le tombeau de la sainte Vierge; ils y ont toujours eu une niche de prière, un *mihrab*, et pendant le seizième siècle ils avaient même converti toute l'église en mosquée. La clef en a été confiée tantôt à un santon, tantôt à un cheik ; c'était une branche de revenus, comme l'est encore aujourd'hui la clef de l'église du Saint-Sépulcre; en 1646, le cheik de l'église de la Vierge exigeait un médin de chaque pèlerin; les musulmans eux-mêmes n'en étaient pas exempts [2].

Par l'intervention de la reine Jeanne de Naples auprès du sultan d'Égypte, cette église fut remise aux Franciscains, et il leur fut même concédé la faculté d'y bâtir un couvent [3]. Conformément à

1 Vogüé, c. VIII; et Guillaume de Tyr, l. XVIII et XXXII.
2 Voyez Surius.
3 Mariti, *Viagg*. 48.

un acte du 30 mars 1392, la clef de l'église fut remise au gardien du mont Sion, qui était alors le P. Géraud Calveti; cet acte se trouvait dans les archives du couvent sous la lettre C[1]. Pendant les trois siècles qui suivirent, des luttes et des intrigues continuelles arrachèrent à la possession des Latins tantôt une partie de l'église, tantôt une autre. Chaque fois qu'on voyait poindre quelque lueur d'équité, nos religieux rentraient en possession du tombeau et de l'église de Marie[2]. Pendant le dix-septième siècle, les Grecs, qui voulaient à tout prix s'emparer de cette église, imaginèrent l'histoire la plus absurde et portèrent plainte contre les moines catholiques, parce qu'*ils avaient enlevé le corps de la sainte Vierge et l'avaient vendu au pape*. Cette accusation devint une grosse affaire diplomatique, et ce ne fut qu'avec peine que l'ambassadeur de France, M. de la Haye, obtint un firman qui mit fin à cette ridicule accusation, et reconnut la légitime possession des catholiques. Je serais peu étonné si le même jour les Grecs avaient obtenu un firman en tous points contraire à celui-là. Ce qui est certain, c'est que depuis lors les catholiques ont journellement perdu quelque sanctuaire. Cependant, en l'année 1698, ils rentrèrent dans toutes leurs anciennes possessions[3]. Pendant le dix-huitième siècle, ils en perdirent une grande partie, et, vers l'an 1740, les Grecs arrachèrent aux Franciscains la chapelle du tombeau de la sainte Vierge, chapelle qui fut restituée par le sultan peu de temps après. C'est au comte de Vergennes, ambassadeur de France auprès de la Porte, qu'on doit le dernier firman qui stipule d'une manière complète les droits des catholiques sur les principaux sanctuaires de Jérusalem. Ce firman, qui s'appuie sur les chartes et les anciennes capitulations, devrait nécessairement servir de base aux négociations qui s'ouvriront tôt ou tard pour régler la question des Lieux Saints, en attendant le jour où Dieu se chargera lui-même de la régler, et probablement d'une manière peu conforme aux prévisions et aux combinaisons humaines.

Le firman obtenu par M. de Vergennes, en 1757, se trouve en original entre les mains du commissaire de Terre Sainte à Péra; il

1 Quaresm., I, 181. « Acta sunt hæc Jerusalem ante portam et introitum dictæ ecclesiæ B. V. Mariæ de valle Josaphat. »

2 Voyez Radzivil, 160. — *Geog.*, 550. — Quaresm., II, 241.

3 Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, VI.

reconnaît entre autres, comme propriété des catholiques, les deux coupoles surmontant le saint sépulcre, les sept arceaux de la sainte Vierge, la pierre de l'Onction, l'église supérieure de Bethléem et la grotte de la Nativité. Une lettre vizirielle, obtenue par le même ambassadeur, permet aux Franciscains de réparer la chapelle souterraine de la sainte Vierge, son tombeau, les voûtes et les portes, *parce que les capitulations attestent que ce lieu de pèlerinage est la propriété des Francs* [1]. En conséquence de cette décision, les Franciscains firent réparer cette église à grands frais avec les aumônes de la chrétienté ; ce qui n'empêcha pas bientôt après Ragib-pacha, devenu grand vizir, de donner aux Grecs cette église avec plusieurs autres qui nous appartenaient de même. A toutes les réclamations, il se contenta de répondre : « Ces lieux appartiennent au sultan, mon maître ; il les concède à qui il lui plaît : il se peut qu'ils aient été toujours aux mains des Francs, mais aujourd'hui Sa Majesté veut qu'ils soient aux Grecs. » A ce trait reconnaissez les Turcs.

Mais reconnaissez aussi la plupart des gouvernements modernes : quand il s'agit des propriétés de l'Église, le septième précepte du décalogue n'existe plus ; on peut les prendre et les retenir à son escient et à son plaisir : on les distribue aux Grecs ou aux Juifs, ou les vizirs se les partagent. Mais, ce précédent une fois posé, les choses n'en restent pas là, chacun en tire les conséquences et la fortune publique est livrée aux voleurs. Tous les États qui ont dépouillé l'Église, bientôt dépouillés eux-mêmes, étalent aux yeux du monde leur vaste misère, sous la forme de déficits irréparables.

Telle sera toujours la valeur des traités avec la Porte quand elle sera puissante soit par elle-même, soit par ses protecteurs, soit par nos dissensions. Si je fais quelquefois dans cet ouvrage un appel aux firmans, aux traités, aux capitulations, c'est uniquement pour faire connaître l'état des choses, et raisonner d'après les notions communes du droit des gens ; mais, depuis que je connais le gouvernement ottoman, je n'attache pas la moindre valeur à toutes ces pièces officielles ; et, quant à l'utilité qu'ils en retireront jamais,

[1] Cette lettre vizirielle se trouve dans les archives du couvent de Terre Sainte, à Péra, sous la date de 1170 de l'Hégire, et donne le plus complet démenti aux firmans de 1852 et 1853. Voyez note H.

les Pères de Terre Sainte pourraient jeter au feu tous leurs firmans.

Celui de 1852, accordé aux catholiques comme une faveur, leur permet d'officier dans ce sanctuaire après les Grecs et les Arméniens, en leur enjoignant d'enlever chaque fois tous les objets du culte. Cette faveur humiliante avait été acceptée par l'ambassadeur de France.

Ce firman, parmi tant d'allégations fausses et absurdes, renferme pourtant l'aveu suivant, qui mérite d'être remarqué : *Il est de toute justice*, y est-il dit, *de confirmer l'autorisation octroyée de tout temps aux chrétiens du rit catholique d'exercer leur culte en ce lieu.* Malgré cette autorisation octroyée de tout temps, les catholiques ont été totalement expulsés de cette église par les Grecs !

Un des chemins qui conduisent sur la montagne des Oliviers passe entre l'église de la Sainte-Vierge et le jardin de Gethsémani. Près de là, et au-dessus de la grotte où Jésus pria et sua le sang la veille de sa Passion, il y avait une église qui portait le nom d'*église du Sauveur*[1]. Elle existait déjà au quatrième siècle[2].

Pendant les croisades, la grotte elle-même servait d'église ; il n'y en a pas de plus sainte au monde. Un reste d'inscription que Quaresmius put lire encore sur le rocher indique que Jésus est venu s'y réfugier souvent avec les apôtres dans le cours de ses prédications. Au septième siècle, Arculphe dit qu'on y montrait les pierres qui lui ont quelquefois servi de table[3]. « Aussi, de tous les sanctuaires, dit M. de Vogüé, est-ce peut-être celui dont la vue excite le plus l'émotion. Il est impossible de se défendre d'une vive impression, en touchant, sans intermédiaire, la roche nue qui entendit les plaintes

1 Locus vero ubi Dominus oravit circumdatus est nova ecclesia, quæ dicitur ecclesia Salvatoris (Johan. Wirzburg, 512).

Est ecclesia in honore Salvatoris (ubi Dominus oravit et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis) (Fetellus, 23).

Nunc oratorium quoddam in honore Salvatoris dedicatum (*Gesta Francorum*).

Un moustier que on appeloit S. Sauveur (La *Citez de Jerusalem*, 1187).

2 Hieronym. *Onomasticon*, art. *Gethsemani.*

3 In latere montis Oliveti, quædam inest spelunca, haud procul ab ecclesia S. Mariæ, in qua quatuor insunt lapideæ mensæ : quarum una est juxta introitum speluncæ ab intus sita, Domini Jesu. Cui, procul dubio, mensulæ sedes ipsius adhæret, ubi cum apostolis simul ad alias ibidem habitas mensas sedentibus, et ipse conviva aliquando recumbere solitus erat.

de l'Homme-Dieu, triste jusqu'à la mort, en s'agenouillant sur la pierre même qui but la sueur de sang arrachée du front divin par l'excès de la souffrance [1]. »

La montagne des Oliviers, si souvent fréquentée par Jésus, offre plusieurs points qui attirent au plus haut degré l'attention du pieux pèlerin : les principaux sont l'église de l'Ascension, le lieu où Jésus pleura sur la cité rebelle, celui où il enseigna le *Pater* à ses disciples, celui où les apôtres composèrent le *Credo*, et plus loin Bethphagé et Béthanie.

Eusèbe, dans la *Vie de Constantin*, énumère les principaux temples élevés par les ordres de l'empereur, en Palestine, pour perpétuer le souvenir des lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ. Constantin avait choisi particulièrement trois localités illustrées entre toutes : la grotte de la Nativité, le saint sépulcre et le lieu où le Seigneur fit son ascension aux cieux du sommet de la montagne. Les splendides édifices construits par sainte Hélène sont décrits par les historiens [2]. Celui qui fut élevé sur le lieu où Jésus, après avoir accompli sa divine mission, monta au ciel en présence de sa mère et de cent vingt disciples, porta le nom de *basilique de l'Ascension*. C'était une rotonde composée de trois enceintes : la première était une colonnade extérieure, la seconde un bas-côté entouré d'un mur, la troisième une rotonde soutenue par des colonnes et à ciel ouvert. Saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous apprennent qu'on n'a pu fermer la coupole au lieu où notre Sauveur s'est élevé à travers les airs, et que le sol sur lequel se trouvaient les vestiges de ses pieds n'a pu être couvert de marbre [3]. Une clôture de bronze de la hauteur d'un homme entourait la pierre qui portait les empreintes des pieds du Sauveur. Trois portes s'ouvraient vers le sud ; il n'y avait qu'un seul autel, et il était situé du côté de l'orient. Saint Arculphe, qui l'a visité au septième siècle, nous en a laissé une description fort détaillée ; il dit qu'au couchant il y avait huit fenêtres, éclairées par huit lampes, d'où jaillissait pendant la nuit une

[1] *Les Églises de Terre Sainte. Grotte de l'Agonie.*

[2] Eusebii *Vita Const.*, III, 50 ; IV, 45. — Ciampini, *De Sacris Ædificiis Constantini* ; — Sozom., *Hist. eccl.*

[3] Summum cacumen (Ecclesiæ), ut perhibent, propter Dominici corporis meatum, nullo modo contegi nec concamerari potuit. (*De locis Hebr.*)

si vive lumière, qu'elle se répandait sur la vallée du Cédron, et même jusque sur la ville de Jérusalem[1]. Au commencement du septième siècle, le patriarche Modestus rebâtit cette église de fond en comble[2]. Il est difficile de dire le sort qu'elle éprouva jusqu'à l'année 1099, où les croisés s'emparèrent de la ville sainte. Nous savons seulement que dans la première moitié du douzième siècle il y avait une grande église sur le lieu où Jésus est monté au ciel : elle était desservie par un abbé et des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin[3].

Mais déjà, plusieurs siècles auparavant, des religieux et des solitaires en grand nombre étaient allés occuper la montagne des Oliviers. C'est là, comme nous l'avons vu, que s'établirent d'abord les Bénédictins envoyés par Charlemagne pour donner leurs soins aux pèlerins. Leur supérieur, Ehgelbald, était Allemand, et ce fut lui que les moines grecs de Saint-Saba accusèrent d'hérésie à cause de l'introduction du *Filioque* dans le Symbole, ce qui fut le premier prétexte du grand schisme de l'Orient.

A la fin du douzième siècle, l'église de l'Ascension fut en partie détruite par les Sarrasins ; mais la chapelle intérieure, qui entourait les vestiges des pieds du Sauveur, demeura intacte : l'église alors était *octogone*[4]. Dans chaque angle il y avait une colonne, et huit autres colonnes libres entouraient la chapelle du milieu. La porte d'entrée était au couchant ; une autre porte murée se voyait dans la paroi opposée ; au midi il y avait une citerne. Depuis lors, toutes les

1 Arculf., I, 23.

2 Baron., *Annal. eccles.*, 616.

3 Le supérieur du couvent des Augustins, qui était sur la montagne des Oliviers, prenait le titre de *Prior montis Oliveti*, tandis que celui des Bénédictins, qui était au pied de la montagne, portait celui de *Abbas ecclesiæ S. Mariæ vallis Josaphat*. Voyez Eugène de Rozière, *Cartulaire de l'église du Saint Sépulcre de Jérusalem*, Paris, 1829. — Seb. Pauli, *Codice diplomatico del Sacro Militare Ordine Gerosolimitano*, Lucca, 1733. — Quaresm., II, 318. — Fabri, I, 388. — Joann. Wirzburg, 523. — Vitriac, c. LVIII, *Epistom. bell.*

4 Voir le plan de cette église, planche VI. — La circonférence d'une croix à branches égales produit un octogone. De célèbres églises à Antioche, à Ravenne, à Aix-la-Chapelle, ont cette forme, comme le chœur de plusieurs églises gothiques, une quantité de colonnes, de tours, de baptistères et de monuments byzantins. C'est de là que cette forme a été adoptée par les mahométans, et ils l'emploient souvent ; la mosquée d'Omar en est une des plus belles preuves. Le nombre *huit* a été admis dans la symbolique de l'Église, quoiqu'il fût un nombre sacré des païens. Il était surtout en honneur chez les gnostiques. — Voyez Wolf Menzel, *Christliche Symbolik.* — Von der Hager, *Reise*, II, 211.

relations des pèlerins parlent des ruines de cette église, qui ne fut plus jamais rebâtie. Il n'en reste aujourd'hui que le pavé, quelques pans de murs, et les traces du double rang de colonnes qui l'ornait à l'intérieur.

Tous les voyageurs ont parlé de la trace des pieds du Sauveur qui se trouve encore imprimée dans le rocher. Les fidèles qui viennent ici adorer Jésus-Christ *in loco ubi steterunt pedes ejus* (Ps. CXXXI, 7) ne manquent pas de baiser les derniers vestiges qu'il a laissés sur la terre en attendant qu'il vienne au même lieu pour y juger tous les hommes. Je les ai vus et vénérés après tant d'autres, et mon faible sentiment ne pourrait être d'aucun poids après celui des saints et des docteurs qui les ont regardés comme étant ceux des pieds de Jésus-Christ. Je m'en rapporte à leur témoignage bien plus qu'à celui de mes yeux, qui n'ont plus trouvé, après tant de siècles, qu'une empreinte reconnaissable encore, mais déformée par la piété des fidèles. Personne ne nous impose cette croyance ; mais il est difficile de rejeter les plus anciennes et les plus respectables autorités [1].

L'empreinte (car il n'y en a qu'une) que l'on voit aujourd'hui est assez profondément enfoncée dans un rocher fort dur et de couleur blanche jaunâtre. La forme d'un pied est assez distincte ; cependant l'empreinte paraît comme usée par tous les objets qui l'ont touchée depuis tant de siècles [2] ; mais rien ne peut faire supposer qu'elle ait été faite de main d'homme. Cette pierre est enfermée dans un petit édifice dont les Turcs ont la clef; ils l'ouvrent d'assez bonne grâce, comptant sur un bakchis.

Des auteurs, peu disposés à croire des faits de cette nature, se sont donné beaucoup de peine pour recueillir les témoignages con-

1 Hieronym., *In Zachar.*, III, 14, et ipse mons Olivarum, in quo stant pedes Domini contra Jerusalem et ad Orientem, unde oritur sol justitiæ. *De Locis Hebr.* Cum ecclesia in cujus medio (vestigia) sunt, rotundo schemate et pulcherrimo opere conderetur. — August., *Tract.* 47, *in cap.* X *Johan.*, *n.* 4. — Sulp. Severus, *Hist. sacr.*, lib. II, cap. XLVIII. — Beda, *De Nominibus locorum in Actis apost.*, cap. VII. — Paulinus Nol., lib. V, *De Vita S. Martini.* — Cornel. a Lapide, *Comment. in Act. apost.*, cap. I.

2 Les anciens pèlerins avaient coutume de faire toucher aux sanctuaires des chapelets et autres objets qui leur étaient chers. On lit dans la lettre de Foucher à Louis le Jeune : « Hunc annulum quem vobis mitto, per sacra loca circumferens et singulis applicans, in memoriam vestri singulis imposui, pro cujus reverentia precor ut annulum custodiatis et habeatis cariorem. » (*Gesta Dei per Francos*, I, 1183.)

tradictoires des anciens pèlerins, et ils ont prouvé, en effet, que les uns ont vu l'empreinte du pied gauche, d'autres du pied droit, tandis que d'autres ont vu celles des deux pieds, tournés tantôt vers le nord, tantôt vers le sud ou le couchant ; que, selon les uns, elles étaient marquées dans le sable, selon d'autres, dans le roc, et que le rocher avait tantôt une couleur, tantôt une autre. Consultez des milliers de personnes sur la grandeur du soleil ou sur les figures qui se voient dans la lune, vous êtes sûr d'avoir presque autant d'opinions différentes, mais elles ne prouveront nullement que le soleil et la lune n'existent pas. Il me semble d'ailleurs que, parce que cette empreinte est en partie effacée, on doit être plus disposé à croire qu'elle est ancienne : on serait plus méfiant si elle était plus distincte. On dit encore que Mahomet, le démon, et que sais-je encore ? ont laissé l'empreinte de leurs pieds dans différentes contrées de la terre ; mais il n'y a aucune vérité qui n'ait été défigurée et qui n'ait son pendant dans quelque grossière erreur : qu'est-ce que cela prouve? En résumé, la croyance que l'empreinte de la montagne des Oliviers est celle des pieds du Sauveur n'est ni un dogme de foi ni même un dogme historique : on est libre de l'admettre ou de la rejeter. Je dirai donc avec Mariti, bien que peut-être dans un autre sens que lui : *Lo creda chi lo vuol credere*[1]. Mais le pieux fidèle, qui suit si avidement les pas du Rédempteur sur le théâtre de la rédemption, se prosterne volontiers la face contre terre pour l'adorer et le bénir en tous lieux, mais particulièrement dans ceux qu'une aussi longue et si respectable tradition lui désigne comme ayant été plus spécialement témoins de la présence de l'Homme-Dieu. Du reste, les pas du Sauveur se sont empreints des milliers de fois sur tous les sentiers de la montagne des Oliviers pendant qu'il y venait prier, enseigner et souffrir pour nous; il importe assez peu que ces empreintes soient restées plus ou moins marquées dans la pierre ou dans le sable, pourvu que le souvenir de ses bienfaits soit resté profondément gravé dans nos cœurs. Saint François de Sales raconte[2] qu'un gentilhomme de Provence traversa les mers et vint sur la montagne des Oliviers, où il baisa mille et mille fois les saints vestiges, prononça

1 *Le croie qui voudra le croire.*
2 Voir aussi S. Bernardin, cité par Nau, 272.

quelques paroles et rendit l'âme à Dieu. Son corps ayant été ouvert, on trouva ces mots gravés sur son cœur : *O Jésus, mon amour !* On conviendra que cet amour y était plus profondément gravé que des paroles ne peuvent l'être sur le marbre et l'airain, et que, se fût-il trompé sur quelques traces matérielles, il aura trouvé grâce devant Celui qui a tout pardonné, même à la femme pécheresse, *parce qu'elle a beaucoup aimé.* (Luc, VII, 47.) La mort de Lethbald d'Autun, qui rendit son âme à Dieu à l'hospice de Jérusalem, en descendant de la montagne des Oliviers, où il avait prononcé la belle prière citée dans la chronique de Glaber, offre des circonstances analogues[1].

Un auteur protestant cite par ironie ces paroles de Surius, qui dit en parlant de ce vestige : « En le baisant, on sent en son âme je ne sçay quelle douceur... » J'ai la conviction la plus intime que l'auteur protestant n'a rien senti de pareil.

Ni l'abbé Michon non plus. Les *traces des pieds de Jésus* figurent, bien entendu, parmi ses *Erreurs populaires* avec les *trois chutes de Jésus* dans la Voie douloureuse, la *Mater dolorosa*, l'*Inscription de la Croix,* etc.; il dit avoir vu ici les coups de l'instrument de fer avec lequel le musulman gardien du lieu avait rafraîchi le talon. Mais lorsque sainte Hélène élevait un somptueux édifice autour de ces vestiges, il y a quatorze siècles, les coups de marteau de ce derviche ne se voyaient pas encore ; et si des docteurs de la valeur de saint Jérôme, de saint Augustin et tant d'autres n'ont pas dédaigné de faire mention de ces traces sacrées, on peut ne pas tenir plus de compte des coups de plume de l'abbé Michon que des coups de marteau du derviche.

Malheureusement, les sanctuaires de la montagne des Oliviers, ainsi que tous les autres, ont été très-longtemps en la possession de nos ennemis, et en grande partie ils y sont encore ; qui peut répondre de l'usage qu'ils en ont fait? Du reste, les infidèles n'ont pas toujours été les plus grands dévastateurs ; j'en ai déjà cité plusieurs preuves, en voici une nouvelle relative à notre sujet. Le moine anglais Matthieu Pâris raconte qu'en l'année 1217 deux Frères Prêcheurs, revenant de la Palestine, apportèrent en Angleterre une pierre en marbre

1 Voir l'*Extrait du chroniqueur Glaber*, dans la *Bibliothèque des croisades*, t. I.

blanc sur laquelle était empreint le pied de Jésus-Christ, et que le roi d'Angleterre déposa cette pierre dans l'église de Westminster, comme il y avait auparavant déposé le sang de Jésus-Christ[1]. »

Si ce fait est vrai, le bon derviche peut marteler son rocher à plaisir, il ne le détériorera pas autant que ces deux Frères Prêcheurs. Mais tous ces démolisseurs ne nous empêcheront pas d'aller faire notre humble prière sur la montagne des Oliviers.

Au sujet des légendes, j'ajouterai encore quelques réflexions d'un historien allemand, qui a publié un intéressant recueil des légendes autrichiennes relatives à la sainte Vierge.

Il dit, entre autres, dans son avant-propos : « L'utilité incalculable des légendes pour les recherches historiques, dans le sens le plus strict, a été assez souvent démontrée ; mais, en faisant même abstraction de cet avantage, leur étude ouvre à l'observateur plus profond une source inépuisable de résultats d'une haute importance sous plusieurs rapports, et qu'on obtiendrait difficilement par une autre voie. Lorsque nous connaissons l'époque de leur origine, elles nous présentent une image vivante des tendances religieuses, morales et intellectuelles d'alors, et si nous sommes mis à même de suivre leurs différentes modifications, nous pouvons pour ainsi dire nous identifier avec le peuple et apprécier toutes les phases de son développement. Chaque siècle imprime son caractère dans ses légendes et ses traditions comme dans sa vie et ses œuvres ; si dans l'un on voit prédominer le sentiment religieux et profondément croyant, dans un autre ce sont les tendances morales ou politiques qu'on voit prévaloir ; mais, dans tous les cas, la tradition aussi bien que la légende est un monument sacré qu'il faut conserver avec respect et amour, et auquel, dans aucun cas, on ne doit porter atteinte. Tout au moins ce sont des fleurs qui ont réjoui et fortifié nos ancêtres, dont les derniers neveux peuvent penser ce que bon leur semble, mais qui doivent être conservées avec le même sentiment de piété et d'amour filial qui nous les a transmises[2]. »

S'il est bien de garder ainsi les traditions purement légendaires, à plus forte raison faut-il conserver des traditions beaucoup mieux établies et d'une toute autre importance.

[1] Michaud, *Bibliothèque des croisades; Chroniques d'Angleterre.*

[2] Kaltenbaeck, *Die Mariensagen in Oesterreich*, Wien, 1845.

Depuis qu'il n'y a plus ni couvent ni église sur la montagne des Oliviers, les Franciscains vont y célébrer un office, au moins le jour de l'Ascension, quand ils n'en sont pas empêchés par les Turcs ou par les Grecs. Dès la veille, ils se rendent sur la montagne sainte, dans les ruines de l'ancienne église, où ils chantent vêpres et complies; ensuite a lieu la procession, suivie par tous les catholiques de la contrée. Au milieu de la nuit, ils chantent matines et laudes.

On comprend l'effet que doivent produire ces chants en un tel lieu. Lorsque tout est enveloppé dans le sommeil sur les sombres collines de la ville, une poignée de fidèles, égale en nombre à celle qui a assisté, à la même place, au triomphe de l'Homme-Dieu, veille et prie sur la montagne. A minuit, le préchantre se lève et entonne d'une voix sonore ce sublime invitatoire du jour : *Alleluia, Christum Dominum ascendentem* HIC *in cœlum venite adoremus, alleluia!* L'assemblée tout entière répète ce chant d'allégresse, qui est redit cent fois par les échos d'alentour et monte directement vers les cieux.

Après les laudes, quelques Pères disent la sainte messe. A la pointe du jour se célèbre la messe pontificale, pendant laquelle un grand nombre de fidèles reçoivent la sainte communion ; après quoi tout le monde rentre à Jérusalem.

Jusqu'ici les Grecs célébraient leur office, le jour de l'Ascension, comme les catholiques, *mais hors du temple;* le firman de 1852 leur permet de célébrer dans l'intérieur : cette concession leur a été faite pour qu'ils ne fussent pas trop mécontents de la *faveur* accordée aux Latins d'officier au tombeau de la sainte Vierge : cette dernière faveur a été reprise aux Latins, mais les Grecs ont gardé la leur.

Les anglicans, venus les derniers, ont commencé en 1842 à tenir un service dans l'église de la montagne des Oliviers, non en commémoration de l'Ascension de notre Sauveur, mais de la naissance de la reine Victoria. Du reste, s'ils n'étaient venus en Palestine que pour y prier paisiblement dans les sanctuaires pour la reine d'Angleterre ou pour d'autres, nous serions les derniers à y trouver à redire.

Comme plusieurs auteurs protestants contestent que notre Sau-

veur soit monté au ciel de la montagne des Oliviers, j'ai cru devoir traiter ce sujet avec plus d'extension ailleurs.

La difficulté consiste dans le texte de saint Luc, où il est dit que *Jésus mena les disciples hors de la ville jusqu'à Béthanie, et qu'en les bénissant il fut enlevé au ciel* (Luc, XXIV, 50 et 51). Dans les *Actes des Apôtres*, le même saint Luc dit qu'après l'Ascension les disciples partirent de la montagne appelée des Oliviers, qui est éloignée de Jérusalem de l'espace du chemin qu'on peut faire le jour du sabbat et qu'ils s'en retournèrent à Jérusalem (Actes, I, 12). La longueur du chemin qu'on pouvait faire le sabbat était de cinq stades ; or le sommet de la montagne est précisément à cinq stades de la ville, tandis que Béthanie en est à quinze stades. Ainsi nulle incertitude, la distance est précise ; notre Sauveur est monté au ciel au sommet de la montagne des Oliviers.

Quant à l'expression *jusqu'à Béthanie*, il faut la remplacer par celle-ci : *vers Béthanie* (πρὸς Βηθανίαν), selon le texte du Sinaï, ce qui écarte toute difficulté, ou admettre avec Lightfoot qu'une partie de la montagne, ou un jardin ou une villa, portait aussi ce nom. (V. ci-après tome III, *Appendice* IV.)

L'abbaye des Augustins touchait à l'église du côté du sud et de l'orient.

Mais ce couvent et cette église n'étaient pas les seuls sur cette montagne : déjà du temps de Constantin plusieurs solitaires y construisirent des cellules et des églises, et en l'an 600 il y avait un grand nombre de monastères[1].

La grotte et l'église de Sainte-Pélagie, *tugurium et ecclesia sanctæ Pelagiæ*, étaient à l'angle sud-ouest des bâtiments qui entourent l'église de l'Ascension. Il en reste une crypte basse et obscure dans laquelle on descend par quinze marches. C'est là que vint expier ses fautes Pélagie, la célèbre comédienne d'Antioche, à laquelle ses admirateurs avaient donné le nom de Marguerite *la Perle*, à cause de la quantité de bijoux dont ses péchés l'avaient ornée, comme elle le dit elle-même à l'évêque Nonus lorsqu'elle alla lui demander le baptême. Après avoir donné aux pauvres tout ce qu'elle

[1] In monte unde Dominus ascendit ad Patrem, ubi et judicare veniet, vidimus monasteria copiosa. (Anton. Plac., XVI.)

possédait, elle quitta Antioche et vint s'enfermer dans cette cellule, où elle vécut pendant plusieurs années de la manière la plus austère, sous le nom de Pélage, et où elle mourut vers l'an 459.

Les Juifs appellent ce lieu le *sépulcre de la prophétesse Chulda*, en souvenir de la prophétesse Holda; sans doute la sibylle hébraïque dont il est fait mention au IVe livre des Rois, chap. XXII, vers laquelle le roi Josias envoya le grand prêtre Helcias, afin de la consulter touchant le livre de la loi trouvé dans le temple.

Tout près de là est le lieu où Jésus est venu prier souvent et où il a enseigné le *Pater* à ses disciples[1].

Dès le commencement du christianisme, des monuments avaient marqué les lieux consacrés par les principaux événements de la vie du Sauveur. Près de l'église de l'Ascension, on signalait les endroits où Jésus avait enseigné le *Pater* à ses disciples, où il avait pleuré sur Jérusalem, celui où les apôtres avaient composé le *Credo*.

Saint Matthieu nous apprend que Jésus a enseigné le *Pater* à ses disciples après le sermon sur la montagne (chap. VI), par conséquent en Galilée. Mais nous voyons dans saint Luc qu'il répéta le même enseignement en venant de Béthanie à Jérusalem (chap. XI) : ainsi sur la montagne des Oliviers. Plusieurs écrivains protestants, afin de tourner en ridicule la vénération que nous portons au sanctuaire du *Pater*, ne tiennent pas compte de cette dernière circonstance, et disent que l'Oraison dominicale a été enseignée sur la montagne des Béatitudes; d'où savent-ils, ces orgueilleux contempteurs, que Jésus n'a pas enseigné plusieurs fois à ses nombreux disciples la plus importante de toutes les prières, la prière par excellence, qu'il ne l'a pas répétée souvent dans ses prières de tous les jours avec eux? Du reste, le texte de saint Luc ne peut laisser aucun doute. La formule du *Pater* diffère même de celle de saint Matthieu, elle supprime deux demandes ; mais cette suppression n'altère pas cette prière divine : tout le *Pater* de saint Matthieu se trouve dans le *Pater* de saint Luc, comme les huit béatitudes de saint Matthieu sont contenues dans les quatre béatitudes de saint Marc : le Saint-Esprit, qui a inspiré les évangélistes, ne peut se contredire.

[1] *La Citez de Jerus.*, an 1187. — In quo loco (in monte Oliveti) solitus erat Dominus suos discipulos et omnes ad se de civitate confluentes docere. Ibique fertur orationem dominicam discipulis insinuasse (*Gesta Francorum, expug. Hieros.*, 25).

Les premiers oratoires construits sur la montagne des Oliviers avaient été détruits par les armées romaines. Au quatrième siècle, Eusèbe, dans sa *Vie de Constantin*, parle déjà d'une grotte dans laquelle les apôtres avaient été initiés par le Sauveur aux secrets de la prière. Vers la fin du neuvième siècle, le moine Bernard mentionne le lieu de prière du Seigneur sur la montagne des Oliviers : *locus orationis Domini ad Patrem.* Les chapelles qui y avaient été élevées étaient détruites à l'arrivée des croisés, et Sæwulf a décrit leurs ruines au commencement du douzième siècle. Les croisés réparèrent ces anciens monuments et en bâtirent de nouveaux; leurs débris se sont conservés jusqu'à nos jours. Depuis sept cents ans ils étaient dans les mains des musulmans, lorsqu'une pieuse dame, imitant ce que sainte Paule a fait à Bethléem, conçut la pensée de racheter des sanctuaires si chers et de les rendre à la vénération des fidèles. Cette héroïne chrétienne est Mme la princesse de la Tour-d'Auvergne, née comtesse Aurélia de Bossi; il lui a fallu dix années de courage, de labeur et de sacrifices de tous genres pour surmonter les obstacles qui s'opposaient à sa sainte entreprise. Aujourd'hui, le sanctuaire du *Pater noster*, sorti de ses ruines antiques et dignement renouvelé, s'élève glorieusement sur la *Montagne aux trois sommets :* ceux de la douleur, de la prière, et de la glorification du Fils de Dieu, comme un témoignage de gratitude envers Celui qui a daigné nous enseigner le meilleur chemin, celui de la prière, pour aller partager sa gloire dans les cieux.

C'est un édifice carré, qui renferme une chapelle surmontée d'un dôme et un couvent entouré d'une galerie ; contre le mur de cette galerie sont appliquées de grandes plaques de faïence, sur lesquelles on lit l'oraison dominicale en trente-deux langues différentes. L'intérieur est un cloître dans le genre du *Campo Santo* de Pise. La pieuse fondatrice s'y est fait préparer le tombeau dans lequel elle reposera saintement comme elle a vécu, et bénie par les générations futures. Lorsque tout fut achevé, elle fit venir de France des religieuses carmélites, afin qu'elle ne fût pas seule à louer Dieu sur la montagne sainte et aussi pour faciliter aux femmes le pèlerinage aux Saints Lieux, en leur offrant à leur arrivée à Jérusalem un sûr asile, plein de charité et d'édification.

La princesse a fait don de ce sanctuaire à la France ; sage pré-

caution, sans doute; nous désirons qu'elle le mette pour jamais à l'abri des profanations et des spoliations; mais une longue et douloureuse expérience ne nous a que trop appris que ces précautions ne sont efficaces que lorsqu'elles sont soutenues par une volonté chrétienne et une forte épée ; les sanctuaires du mont Sion et plusieurs autres ont été achetés par des souverains au poids de l'or, le tombeau de la sainte Vierge nous a appartenu aussi légitimement que l'église de Saint-Pierre appartient au Pape et la Sainte-Chapelle de saint Louis appartient à la France, et pourtant tout cela nous a été enlevé ; tous les sanctuaires arrachés par l'astuce et la violence à la garde des Pères de Terre Sainte étaient sous le protectorat de la France, et voyez dans quelles mains ils se trouvent aujourd'hui !

Mais, si la justice est bannie d'ici-bas, Celui qui a dit qu'*un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense*, tient compte de toutes les œuvres entreprises pour sa gloire. Courage donc, noble dame! malgré les défaillances du présent et les sombres prévisions de l'avenir. Un vieux derviche près de vous occupe les ruines de la splendide basilique de Sainte-Hélène; mais la généreuse fondatrice occupe dans le ciel la place qui sera son éternelle récompense.

La magnifique église qui ornait le sanctuaire de l'Oraison dominicale au milieu du douzième siècle avait été bâtie par les ordres de deux princes danois, parents du roi, qui y furent ensevelis. Les rois de Danemark étaient catholiques alors ; l'un d'eux, Éric III, mourut même pendant son pèlerinage de Terre Sainte ; depuis la Réformation, les rois de ce pays se sont peu occupés de Jérusalem.

A trente mètres de ce sanctuaire, se trouve le lieu où les apôtres ont composé le *Credo*. Une église dédiée aux douze apôtres, qui a aussi porté le nom d'église de Saint-Marc, avait été bâtie sur cet emplacement; ses ruines, fort distinctes, se sont assez bien conservées jusqu'à l'année 1842; douze arcades, six de chaque côté, semblaient être des niches où l'on disait qu'on avait placé les statues des douze apôtres. Récemment les Juifs, toujours et partout si avides de destruction quand il s'agit de monuments chrétiens, ont acheté des musulmans les pierres de cette antique église et ils en ont fait des pierres tumulaires ; de sorte qu'aujourd'hui, ainsi que M. de Vogüé en fait la remarque, « il est impossible, dans l'état de

délabrement où se trouvent ces monuments, de rien dire de précis sur leur disposition[1]. »

Voici la description qu'en a faite M. de Chateaubriand, en 1806 : « Un peu au-dessus de ces grottes, nous trouvâmes une espèce de citerne composée de douze arcades ; ce fut là que les apôtres composèrent le premier symbole de notre croyance. Tandis que le monde entier adorait à la face du soleil mille divinités honteuses, douze pêcheurs, cachés dans les entrailles de la terre, dressaient la profession de foi du genre humain, et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces astres à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste, passant auprès de ce souterrain, eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime, quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain, détruire la religion de ses pères, changer les lois, la politique, la morale, la raison, et jusqu'aux pensées des hommes[2]. »

Les uns pensent que les apôtres ont d'abord composé le symbole sur la montagne des Oliviers et l'ont ensuite présenté aux disciples réunis sur le mont Sion[3]. Quoi qu'il en soit, c'est là la première assemblée constitutive de l'Église ; le premier concile proprement dit ne fut tenu à Jérusalem que l'an 51, lorsque Paul et Barnabé vinrent soumettre à Pierre et aux apôtres les différends qui avaient été soulevés entre les fidèles à Antioche.

Oui, si quelque Romain de la cour des empereurs eût vu ces douze hommes, non lettrés et du commun du peuple, dresser dans un obscur souterrain une constitution qui devait changer les lois, la politique, la morale et la raison du genre humain, il les eût déclarés fous ou les eût fait condamner à mort comme conspirateurs. Ces douze pauvres pêcheurs, avant de se séparer, avant d'aller porter aux extrémités de la terre la vérité pour laquelle ils devaient tous donner leur vie, se recueillaient dans la solitude et la prière pour résumer la doctrine que Jésus leur avait enseignée.

Si un paragraphe des lois, faites dans la suite des temps par des

1 *Les Églises de Terre Sainte; Montagne des Oliviers.*
2 Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*
3 Voyez F. Fabri, — Adrichomius, — Quaresmius.

parlements réputés chrétiens, et portant que *les évêques peuvent régler les affaires religieuses de leurs diocèses, en tant que leurs dispositions ne sont pas contraires aux lois de l'État*, si ce paragraphe, mettant en suspicion l'autorité divine, avait pu atteindre les douze apôtres, le monde n'aurait pas de *Credo* et serait encore tout entier dans la barbarie et dans l'idolâtrie,

Ces douze conspirateurs contre le paganisme de tous les temps, ces douze ignorants des sciences humaines, étaient *infaillibles* dans les choses qu'ils avaient apprises du divin Maître. Presque tous les peuples l'ont reconnu en adoptant la profession de foi qu'ils leur ont proposée. Eux-mêmes se croyaient-ils infaillibles? Écoutez plutôt la sublime fierté de langage de ces douze ignorants décidant des choses divines : « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* » (Actes, xv, 28.) Ce langage audacieux n'est pourtant qu'un acte de foi et un acte d'humilité : ils reconnaissent que ce ne sont pas eux qui parlent, mais que c'est l'Esprit-Saint qui parle par leur bouche.

Dix-huit siècles plus tard, plus de sept cents évêques, successeurs de ces douze apôtres, étaient réunis près du tombeau de saint Pierre, sous les voûtes les plus grandioses qui existent en ce monde ; au milieu des tonnerres et des éclairs qui rappelaient ceux du mont Sinaï et présageaient les orages que leurs décrets allaient faire éclater dans un monde perverti, ils publiaient cette *constitution dogmatique*, admirable développement du symbole des apôtres, qui condamne comme de honteuses erreurs d'anciennes théories que des esprits superbes et arriérés proclamaient comme les dogmes de la société moderne. Les savants et les puissants du monde avaient frémi dans leur orgueil à la seule pensée que les Pères du concile du Vatican pourraient porter quelque atteinte à ces idoles du jour, et à l'envi les cabinets de l'Europe ont envoyé des dépêches à leurs représentants à Rome, afin de les conjurer de donner de bons conseils au Saint-Esprit. Ces conseils n'ayant pas été entendus, les persécutions ont commencé comme au temps de Tibère. Au moment où j'écris, plusieurs Pères du concile sont en prison et en exil ; le successeur de Pierre, dépouillé de tout et vivant d'aumônes, est sous les verrous du plus hideux des césars, la Révolution ; le sang a déjà coulé dans la capitale du monde civilisé : l'arène des martyrs est ouverte ; mais l'Église ne cessera de

répéter son éternel symbole : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.*

Ce symbole est invariable comme Dieu lui-même. Mais il s'est toujours trouvé des hommes inspirés par l'esprit de mensonge, le plus multiple des êtres, qui ont attaqué, faussé, nié chacune des vérités énoncées dans ce symbole ; alors les successeurs des apôtres, tantôt réunis, tantôt représentés par leur chef, ont précisé, expliqué, défini, selon les exigences, le sens de ces vérités et condamné les erreurs qui s'étaient élevées contre elles. Des formules nouvelles ont été jugées nécessaires : de là le symbole de Nicée, qu'on récite à la messe ; le symbole de saint Athanase, qui fait partie de l'office du dimanche ; de là les canons et les définitions de tous les conciles. Mais ces trois symboles sont le même symbole, ces canons ne changent rien à la foi, les définitions du concile du Vatican confirment celles du concile de Jérusalem, l'infaillibilité de Pie IX est la même que celle de saint Pierre, qui se levait au milieu du premier concile en disant : « Mes frères, vous savez qu'il y a longtemps que Dieu m'a choisi d'entre nous, afin que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile, et qu'ils crussent. » (Actes, xv, 7.) Beaucoup de Gentils n'ont pas voulu croire, beaucoup d'hérétiques ont rejeté la foi et persécuté les fidèles : l'Église, à travers les luttes et les épreuves, continue sa course bienfaisante, conduisant dans le port du salut ceux qui se réfugient dans son sein.

La princesse de la Tour-d'Auvergne a aussi fait l'acquisition des ruines du sanctuaire du *Credo*.

Jésus, avant de s'élever triomphant vers les cieux du haut de la montagne des Oliviers, avait commencé par suivre le chemin de douleur qui, au pied de la montagne, conduit dans la grotte de Gethsémani, afin de nous montrer, dit saint Ambroise, quelle route nous devons suivre pour monter au ciel avec lui[1].

A côté est un misérable village appelé village des Olives (*Kefr Zeitûn*) ou village de la Hauteur, de la Montagne (*Kefr et Tûr*) ; il n'est composé que d'une douzaine de petites masures cubiques, ressemblant plutôt à des étables qu'à des maisons ; elles sont groupées autour d'une petite mosquée.

[1] S. Ambr., lib. IV in Luc.

Si l'on avance à environ deux cents pas de là, jusqu'au bord du versant oriental de la montagne, on jouit d'un point de vue des plus intéressants du monde.

Vers l'orient, le regard, après avoir traversé des montagnes nues et désertes, plonge dans la vallée du Jourdain et dans le bassin profond de la mer Morte. Cette mer apparaît, entre les ondulations des montagnes et sous le reflet d'un soleil ardent, comme un lac d'un métal en fusion. Derrière, on voit les montagnes d'Arabie, murs immenses qui séparent les déserts de Moab du désert actuel de la Terre Promise. Le mont Nébo se détache des hauteurs qui l'environnent, hauteurs aplaties, sans sommets, sans végétation, coupées par des déchirures nombreuses au fond desquelles coulent de sombres torrents. La pureté de la lumière donne aux flancs de ces montagnes cette teinte indéfinissable que nous avons tant de fois admirée dans les paysages du Liban et au-dessus de la plaine de Balbek. Le Jourdain trace seul, par les arbres qui rafraîchissent ses rives, une ligne de verdure au milieu de cette contrée aride, où se sont passées les premières scènes de l'histoire du monde. Au nord, les montagnes d'Éphraïm, couronnées par les ruines et les mosquées de Saint-Samuel, vont rejoindre les monts Hébal et Garizim au centre de la Samarie. Au couchant, on a à ses pieds la vallée de Josaphat, dont on distingue chaque monument ; le plateau de la ville, dont on pourrait compter les maisons. Avec quelle avidité l'œil se promène du mont Sion au Golgotha, de l'esplanade du temple à la forteresse de David ! L'Ancien et le Nouveau Testament, l'histoire de cent peuples mêlée aux cendres de cette ville, se déroulaient devant moi : fasse le ciel que je n'oublie jamais cette page sublime, ni ses divins enseignements !

Une pensée bien pénible s'est présentée à mon esprit. Si un étranger demandait, au sommet de la montagne des Oliviers, à quel culte appartiennent les coupoles, les édifices religieux, qui seuls encore apparaissent avec quelque splendeur au milieu des décombres de Jérusalem, on pourrait lui montrer les mosquées de toutes les sectes musulmanes, les églises de toutes les sectes chrétiennes, jusqu'au nouveau temple protestant qui s'élève sur le plus haut point de Sion et jusqu'aux gigantesques constructions ds la Russie ; mais on ne voit aucune église qui appartienne entièrement aux ca-

tholiques : la chapelle de Saint-Sauveur se cache inaperçue au milieu des terrasses du couvent, et les dômes du Saint-Sépulcre sont bien plus aux autres qu'à nous, surtout depuis qu'on a appelé en aide pour les restaurer le schisme et l'islamisme.

Cependant, depuis peu, la belle cathédrale du patriarcat latin se détache comme un rayon de consolation du milieu de ce désolant tableau, et plus près le modeste sanctuaire de l'Oraison dominicale s'élève sur la montagne lumineuse comme un acte de foi et d'espérance.

Pour toute végétation, on ne voit que quelques buissons de nopals, quelques palmiers grêles et chétifs dans certains quartiers de Jérusalem, et, autour de la ville, de pâles oliviers. L'olivier, l'arbre le plus commun dans les campagnes désolées qui entourent la ville, est pour les Orientaux l'emblème de Jérusalem, comme le figuier celui de Damas, le myrte celui de Smyrne. On trouve encore, sur la montagne des Oliviers, des figuiers, peu de térébinthes, de caroubiers, d'aubépines et d'abricotiers. Les anciens pèlerins parlent des orangers qui s'y trouvaient de leur temps, des citronniers, des vignes, des amandiers, et même de quelques palmiers, dont les branches servaient à la fête des Rameaux. Du temps des Juifs, il y avait deux cèdres, sous lesquels on vendait tout ce qui était nécessaire aux purifications [1]. Aucun oiseau ne chante parmi ces ruines; les seules corneilles qui voltigeaient, il y a deux mille ans, autour du temple d'Hérode [2], sont demeurées sur les hauteurs de Moriah, et font entendre leurs cris lugubres au-dessus des cyprès et des coupoles de la mosquée d'Omar, assise, comme une dominatrice insultante, sur le sol sacré où fut adoré si longtemps le seul vrai Dieu. Au sud, l'aspect, s'il se peut, est plus triste encore ; car rien n'est plus désolé que les montagnes qui entourent Bethléem : c'est le désert dans son affreuse nudité. Le regard peut suivre le lit tortueux du Cédron vers les défilés sauvages de Saint-Saba, le couvent de Saint-Élie, la montagne des Francs, le désert de Thécua, la plaine

[1] Duæ cedri erant in monte Oliveti, sub una quarum erant quatuor tabernæ, ubi vendebantur omnia ad purificationes necessaria; ex altera produxerunt unoquoque mense quadraginta seas columbarum, unde suppetebat feminis omnibus purificandis (*Hierosol. Taanith*, fol. 69, 1.— Voyez Lightfoot, vol. II, p. 201).

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. VI, ch. VI.

de Raphaïm ; des ruines, puis d'autres ruines encore, c'est là tout ce qu'on voit de l'héritage de Juda. « La ville de votre Saint est devenue déserte, Sion est une solitude, Jérusalem est désolée. La maison de notre sainteté et de notre gloire, où nos pères vous ont chanté, n'est plus qu'un amas de cendres ; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines. » (Isaïe, LXIV, 10, 11.) Je ne sache pas qu'on ait jamais représenté le panorama de la montagne des Oliviers, et pourtant il n'y en a pas qui excite à un plus haut point l'intérêt et qui soit aussi plein d'instruction [1]. Un auteur dit avec beaucoup de justesse que, si le pinceau rendait fidèlement les effets de lumière qui colorent cet admirable tableau, on croirait, dans nos contrées du Nord, que ce n'est qu'un jeu de la fantaisie de l'artiste. La première fois que je suis venu sur cette montagne, j'y suis resté plusieurs heures ; quoique ce fût au mois d'octobre, j'y étais allé de grand matin pour éviter la chaleur ; mais la lumière était si vive, que j'en ai eu mal aux yeux pendant quatre jours.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire observer que ces corneilles qui voltigent depuis tant de siècles autour des cyprès funèbres du mont Moriah, où fut à la fois le sanctuaire de la religion et de la nationalité juives, sont dans la symbolique religieuse l'emblème du judaïsme. Le corbeau, qui le premier sortit de l'arche et n'y rentra plus, parce qu'il s'abattit sur les cadavres dont il fit sa pâture, est comparé au judaïsme, qui s'attache à une loi morte et charnelle, tandis que la colombe, qui porte dans son bec la branche verte de l'olivier, est le symbole du christianisme [2].

La nouvelle lune qui précédait la pâque était notifiée aux Israélites dans toute la Palestine, et même aux frères qui habitaient les bords de l'Euphrate, par des feux allumés sur la montagne des Oliviers, auxquels correspondaient des signaux qui allaient de montagne à montagne annoncer partout en un instant le commencement de l'année ecclésiastique.

La pâque des Juifs (*pésach*, c'est-à-dire passage) commençait le jour de la première pleine lune du mois de *nisan* (mars ou avril), et durait sept jours. Ils étaient obligés de la célébrer sous peine de mort.

1 Depuis que ceci est écrit, on a fait plusieurs panoramas de la montagne des Oliviers ; le meilleur que je connaisse est celui de Halbreiter.

2 Rupertus Tuitensis. 44.

Dans la suite, les Cuthéens, afin d'induire les Juifs en erreur, allumèrent des feux semblables quand il ne le fallait pas ; ce qui obligea les Juifs à envoyer des messagers [1].

Le 7 mai 351, un prodige éclatant manifesta la gloire de Dieu aux yeux des habitants de Jérusalem. Une croix lumineuse, égale en splendeur à l'astre du jour, fut aperçue au-dessus de la vallée de Josaphat ; elle s'étendait du Golgotha au sommet de la montagne des Oliviers. Elle dura plusieurs heures, et tout le peuple, après l'avoir contemplée, courut dans l'église pour chanter les louanges de Celui qui rendait témoignage à la foi des chrétiens. Saint Cyrille, qui était alors évêque de Jérusalem, écrivit à ce sujet une lettre à l'empereur Constance, afin de rendre gloire à Dieu et témoignage à la vérité [2].

La montagne des Oliviers a trois sommets, dont le plus élevé est celui du milieu[3]. Celui du nord s'appelle *Viri Galilæi*, autrefois *Galilæa ;* les Arabes le nomment *Karem es-Sei' âd :* on suppose que les habitants de la Galilée s'établissaient en ce lieu quand ils venaient à Jérusalem [4]. On y trouve quelques restes de constructions : elles sont à cinq cents pas du village de *Kefr et-Tür*. On croit que du temps des Machabées il y avait là un castel, et que dans la suite on y bâtit une église. On y voit aujourd'hui un espace muré long de plus de trente pas, de l'est à l'ouest, et de seize de large, avec une grande citerne dans laquelle sont gravées deux croix et des colombes. Il est pro-

1 D'après le Talmud, voici comment ces signaux se donnaient, et les points des stations jusqu'aux lieux de la captivité :

Quomodo extulerunt flammas? Acceperunt bacillulos longos e cedro, et cannas, et ligna pinguia, et stupam lini, atque hæc filo colligarunt. Et quidam in montem ascendens ignem admovet, atque hinc illinc susque deque flammam agitat, usque dum alium ita facientem videat in monte secundo, et sic in monte tertio. Unde autem flammas has primo elevarunt ? A monte Oliveti ad Sartabam ; a Sartaba ad Gryphenam ; a Gryphena ad Hauran ; ab Hauran ad Beth Baltin. Atque ille qui in Beth Baltin flammam extulit non inde recessit, sed hinc illinc susque deque flammam suam agitavit, donec videret totam captivitatem flammis abundantem. (*Rosh hashanah*, cap. II, al. 2, 3.) — Cuthæi etiam aliquando flammas extulerunt tempore non justo, et sic deceperunt Israelem. (*Glossa*.)

2 S. Cyrilli Hierosol. archiepiscopi Catecheses. Epistola ad Constantium Imp. — Socrat., l. 11, c. XXVIII. — Sozom., l. IV, c. V.

3 Son altitude est de 2,556 pieds ; celle de l'église de l'Ascension, de 2,530 ; celle du couvent de Saint-Sauveur, de 2,475 ; celle du Cénacle, de 2,581 ; celle de mont Moriah, de 2,280 ; celle du Cédron, de 2,140. (Schubert, t. 11, p. 251.) — Les chiffres de MM. Schultz et Russeger diffèrent peu de ceux de M. Schubert.

4 Quaresmius, t. II, p. 320.

bable que c'est là qu'était le couvent des Syriens pendant les croisades [1]. Les musulmans s'y sont logés dans la suite ; ils y avaient construit une tour et un poste d'observation [2].

Le sommet qui est au midi s'appelle mont de l'*Offense* ou du *Scandale*, parce que ce fut là, en face du temple du vrai Dieu, que Salomon, à la fin de sa vie, fit bâtir des temples aux idoles de ses femmes : ce lieu est encore couvert de ruines. On ne saurait douter que ce ne soit de cette montagne qu'il est question dans l'Écriture, où il est dit : « Le roi (Josias) souilla aussi les hauts lieux qui étaient en face de Jérusalem, à droite de la montagne du Scandale, que Salomon, roi d'Israël, avait bâtis à Astaroth, idole des Sidoniens, à Chamos, idole de Moab, et à Melchom, abomination des enfants d'Ammon. » (IV Rois, xxiii, 13. — V. encore III Rois, xi, 4.) Les Arabes lui donnent différents noms, entre autres ceux de *Montagne du Vent* et *Montagne du Moulin à vent*.

A l'arrivée des croisés devant Jérusalem, Tancrède vint seul sur le mont des Oliviers contempler la ville sainte. Cinq musulmans, l'ayant aperçu, s'avancèrent contre lui. Le héros chrétien ne refusa point un combat si inégal ; il tua trois de ses ennemis, et les deux autres prirent la fuite.

Après un grand nombre d'assauts meurtriers et infructueux, les croisés, comme autrefois les Israélites autour de Jéricho, firent le tour des murailles de la sainte cité, les pieds nus, et chantant des psaumes et des cantiques. Ils vinrent sur la hauteur de l'Ascension, où ils admirèrent la ville promise à leurs armes. Ensuite, excités par les paroles d'Arnould de Rohes et de Pierre l'Ermite, ils s'humilièrent devant Dieu, oublièrent leurs discordes, et jurèrent d'être fidèles aux préceptes de l'Évangile.

Sous Baudouin III, les habitants de Jérusalem défirent sur la montagne des Oliviers plusieurs princes turcs qui étaient venus

[1] Juxta montem Oliveti a sinistris est monasterium Surianorum. (Fetell., *De Situ Jherusalem*, 23 b.)

[2] Si veggono ivi le rovine di una torre, et di altre fabbriche. Altre volte fu qui un convento di santoni maomettani, ma adesso è abbandonato. Più anticamente sembra che vi fosse stato eretto qualche fortilizio con un' altra torre per scoprire le circonvicine, ed anche le lontane adiacenze (*Mariti*). — Est locus aptus pro castro, et videntur ibi fuisse structuræ. Est etiam ibi supra cacumen una cisterna, et locus totus est delectabilis (Fabri, I, 387).

menacer la ville, et qui furent presque tous tués dans leur fuite à travers les montagnes ; le reste tomba dans les mains d'une troupe de guerriers de Naplouse, qui, selon Guillaume de Tyr, réalisa ce proverbe de l'Écriture : *La chenille a dévoré ce que la sauterelle avait laissé.*

A une petite distance de la grotte de Sainte-Pélagie, où le chemin de Béthanie à Jérusalem commence à descendre vers la ville, on montre le lieu où Jésus pleura sur Jérusalem le jour où il y fit son entrée triomphante. « Et, comme il approchait déjà de la descente de la montagne des Oliviers, toute la foule des disciples, dans sa joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les prodiges qu'ils avaient vus disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Et, quand Jésus fut près de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura sur elle, disant : Ah ! si tu savais en ce jour ce qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant c'est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'une circonvallation, et ils t'enfermeront, et ils te presseront de toutes parts ; et ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc, XIX, 37 et suiv.)

Ce fut dans ce même lieu que Titus fit camper sa dixième légion [1] quand il vint, quarante ans après, enfermer d'une circonvallation [2] cette ville aveugle, et renverser par terre Jérusalem et ses enfants.

Surius raconte qu'il y avait aussi une église en ce lieu. « Sur ce s. lieu, dit-il, arrousé des larmes du Fils de Dieu, les chrestiens de la primitive Église y bastirent une église à l'honneur des larmes de Nostre-Seigneur, appelée *Dominus flevit;* mais les Turcs l'ont terrassée. »

C'est du même côté de la montagne, un peu plus vers le sud, que se trouvent ces tombeaux remarquables, aussi taillés dans le roc, connus sous le nom de *tombeau des Prophètes* (*Qobour el-ambia*). Josèphe les appelle *Péristéréon*, c'est-à-dire colombier, à

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. VI, c. III.

[2] Titus, pour affamer les Juifs, construisit une muraille tout autour de la ville : cette muraille passait par l'endroit même où se trouvait Jésus quand il fit cette prophétie. (Voyez Josèphe, liv. VI, c. XIII.) — Cette ligne est tracée sur le Plan.

cause de la grande quantité de niches qu'ils renferment. Pour les anciens, les cellules funéraires ou labyrinthes étaient comme des nids d'où les âmes, après avoir laissé leur enveloppe corporelle, s'envolaient dans leur patrie sous la forme d'oiseaux. Si les âmes de ceux qui ont été ensevelis ici ne s'étaient pas envolées depuis longtemps, on croirait qu'elles ont été condamnées à rester éternellement dans ce Tartare ténébreux sous la forme de chauves-souris, tant on y rencontre de vespertilions, contre les froides et dégoûtantes atteintes desquels les visiteurs feront bien de se précautionner. Je doute qu'il y ait beaucoup de prophètes enterrés en ce lieu. On sait quelle est la destinée de ceux qui sont chargés d'annoncer la vérité aux hommes; en lisant l'histoire des prophètes, on voit que la plupart ont été lapidés, jetés dans les prisons et les fournaises, sciés en deux, précipités des rochers : ce sont là les honneurs qu'on leur a rendus sur la terre : il n'est donc guère probable que ces sépulcres leur aient été destinés.

Il est vrai que, lorsque les Juifs les avaient fait mourir, ils leur élevaient quelquefois des monuments; c'est de là qu'il est dit dans l'Évangile : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes. » (Matth., XXIII, 29.) « Malheur à vous, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes ; et ce sont vos pères qui les ont tués. » (Luc, XI, 47.)

La tradition selon laquelle ce seraient là les tombeaux des douze petits prophètes ne repose sur aucune base sérieuse.

Les niches nombreuses de ce labyrinthe ont longtemps servi de demeures aux anachorètes. C'était probablement là, ainsi que dans les grottes du village de Siloan, qu'habitaient les solitaires du mont des Oliviers qui, déjà au quatrième siècle, copiaient les Dialogues de Cicéron pour saint Jérôme[1] : ce qui prouve que depuis longtemps les moines sont *ennemis* des lettres.

« Au Val de Josaphat avoit hermites et veveles, » est-il dit dans notre relation du treizième siècle. Nous avons la vie d'un grand nombre d'entre eux. Rufin y avait une cellule, et ce fut

1 Hieron., *in Eph.*, VI.

à la prière de ces ermites qu'il écrivit son livre des *Vies des Pères* [1].

Lorsque saint Antonin visita la montagne des Oliviers, vers l'année 600, on y montrait les tombeaux de saint Jacques, de saint Cléophas et de plusieurs autres sur cette montagne [2].

[1] Voyez *Vies des Pères des déserts*, t. V : Monastères de Jérusalem et des environs.

[2] Antonin. Placent., XVI.

CHAPITRE XXX

PROMENADE AUTOUR DES MURS (SUITE)

Bethphagé. — Procession des Rameaux. — Béthanie. — Résurrection de Lazare. — Explication qu'en donne M. Renan. — Maison et tombeau de Lazare. — Maison de Marthe et de Marie-Madeleine — Pierre du Colloque.— Maison de Simon le Lépreux.— Charles Ritter et les moines. — Lazare et ses sœurs en Provence ; leurs reliques. — Figuier frappé de stérilité. — Jésus prédit la fin des temps. — Signes qui précéderont le second avénement du Fils de Dieu. — Le jugement dernier doit-il avoir lieu dans la vallée de Josaphat ? — Session de la sainte Vierge. — Tombes modernes. — Monuments funéraires de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie. — Lieu où la reine Athalie fut mise à mort. — Lieu où Judas se pendit ; idée de M. Renan.— Village de Siloan.— Anciennes grottes sépulcrales. — Colline d'Ophel. — Fontaine de la sainte Vierge. — Canal souterrain. — Piscine de Siloé. — Dernier jour de la fête des Tabernacles. — L'aveugle-né ; M. Renan. — Birket-el-Hamra. — Lieu du martyre d'Isaïe. — Le jardin du roi. — Fontaine de Rogel (Bir Ayoub). — Rocher de Zoheleth. — Adonias se fait proclamer roi. — Feu sacré. — Noms de la vallée de Josaphat. — Vallée d'Hennon. — Topheth. — Sacrifices à Moloch. — Idolâtrie et châtiments des Juifs. — Vaste nécropole. — Haceldama. — Anachorètes. — Mont du Mauvais-Conseil. — Camp de Pompée et de Titus. — Antique escalier des Jébuséens. — Birket el-Sultân (lai Germain). — Aqueduc de Ponce-Pilate. — Entrevue d'Abraham et de Melchisédec. — Nouvel hospice des Juifs. — Église de Saint-Georges. — Bethsour. — Vallée de Gihon. — Les solidaires.

Un des chemins qui conduisent à Béthanie passe à côté du tombeau des Prophètes. Il se dirige d'abord vers l'église de l'Ascension, puis tourne à droite vers l'orient. Béthanie est à trois quarts de lieue environ de Jérusalem, de l'autre côté de la montagne des Oliviers, et à un quart de lieue de son sommet.

C'est près de ce sommet que devait être Bethphagé, *Maison des Figues*. Sous la domination juive, ce village appartenait aux prêtres qui desservaient le temple et auxquels revenaient les mâchoires des

animaux offerts en sacrifice ; d'où lui est aussi appliqué le nom de *Villa des mâchoires* (*villa sacerdotalium maxillarum*).

Jésus, qui s'était retiré dans la Pérée, au delà du Jourdain, puis à Éphrem, pour échapper à la haine des Juifs, lorsque son heure n'était pas encore arrivée, revint à Béthanie six jours avant la pâque et prit son repas du soir chez Simon le Lépreux : ce fut pendant ce repas que Marie-Madeleine répandit un parfum précieux sur sa tête. Le lendemain, il se rendit à Jérusalem avec ses apôtres. En approchant du sommet de la montagne, Jésus envoya à Bethphagé deux des douze chercher l'ânesse qu'il devait monter pour faire son entrée triomphante dans la ville.

Quaresmius raconte comment, de son temps, on faisait en ce lieu la procession des Rameaux, au milieu d'un grand concours de chrétiens. Lorsque le Père gardien y était arrivé avec les autres religieux du couvent de Saint-Sauveur, tout le monde baisait la terre, et le Père gardien adressait un discours au peuple. Ensuite le diacre chantait l'évangile du jour. Lorsqu'il était à ces mots : *Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant*... deux religieux s'agenouillaient devant le célébrant, qui ajoutait : *Allez à la maison qui est devant vous : vous y trouverez une ânesse attachée : déliez-la et me l'amenez.* Ils s'y rendaient et ramenaient une ânesse : le célébrant la montait, tandis que les assistants couvraient le chemin de vêtements et de branches d'arbre ; puis la procession se dirigeait vers Jérusalem en chantant : *Les fils des Hébreux portaient des branches d'olivier*, etc. On s'arrêtait à l'endroit où Jésus, apercevant la ville, pleura sur elle, et on chantait l'évangile qui renferme les prophéties de Jésus contre Jérusalem. (Luc, XIX, 42.) La procession parcourait ainsi tout le chemin qu'avait suivi notre Sauveur.

Mais, depuis longtemps, il n'existe plus rien de Bethphagé ; son emplacement même est fort incertain. Saint Jérôme ne le désigne que sous le nom d'une petite ville sur la montagne des Oliviers (*villula in Monte Oliveti*). Pendant les croisades, il y avait sur la montagne des Oliviers une église appelée Bethphagé : elle était située non loin de celle du *Pater noster*.

Descendons maintenant la côte roide et pierreuse qui nous conduira en peu d'instants à Béthanie.

Le nom de Béthanie, selon ses diverses dérivations, signifie

Maison d'affliction ou *d'obéissance*, *Maison des dattes mal mûres*, *Maison des pauvres*. Les habitants actuels de ce village, qui sont tous musulmans, le nomment *El-Azarieh*, forme arabe du nom de Lazare; autrefois les chrétiens l'ont aussi appelé *Lazarium*, patrie de Lazare. Il ne consiste aujourd'hui qu'en une vingtaine de maisons situées derrière une colline au pied de laquelle est un profond ravin ; des rangées d'oliviers et de mûriers serpentent le long du torrent : ces mêmes arbres, ainsi que des figuiers, des amandiers et de beaux caroubiers, garnissent les coteaux. Les tentes d'une tribu de Bédouins se mêlent quelquefois aux masures du village, qui ne sont que de petits cubes en mauvaise maçonnerie et dans les murs desquelles se trouvent des pierres taillées ayant appartenu à d'anciens édifices.

Cette bourgade, du temps du Sauveur, était habitée par Lazare et ses deux sœurs, Marthe et Marie-Madeleine. C'est là que Jésus aimait à se retirer, avec sa mère et ses disciples, après ses courses dans les environs de Jérusalem et après avoir enseigné pendant le jour dans le temple : le voisinage de la ville, la sécurité et la solitude qu'il y trouvait, le saint dévouement de la famille de Lazare, rendaient cher à Jésus le séjour de Béthanie; dans la ville incrédule Jésus n'était qu'un étranger. « Les renards, comme il le disait, ont leurs tanières et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » C'est à Béthanie que Jésus fit celui de ses miracles qui a eu le plus de retentissement, parce qu'il a eu lieu en présence de ses amis et de ses ennemis, aux portes de Jérusalem, et qu'il implique la preuve la plus incontestable de son pouvoir divin.

Pendant que Jésus était dans la Pérée, Lazare tomba malade. On lit à ce sujet dans l'évangile de saint Jean :

« Cependant il y avait un homme malade, nommé Lazare, qui était du bourg de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe, sa sœur.

« (Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfums, et qui essuya ses pieds avec ses cheveux : et Lazare, qui était alors malade, était son frère.)

« Ses sœurs donc envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade.

« Ce que Jésus ayant entendu, il dit : Cette maladie ne va point à la mort; mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » (Jean, XI, 1, 4.)

Il resta encore deux jours au delà du Jourdain, puis il vint en Judée avec ses disciples. Quand il y fut arrivé, il trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau. Et comme Béthanie n'était éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, il y avait là quantité de Juifs qui étaient venus voir Marthe et Marie pour les consoler de la mort de leur frère.

Marthe, ayant appris que Jésus venait, alla au-devant de lui et lui dit : Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Jésus lui répondit : Votre frère ressuscitera...

Puis il vint au sépulcre avec Marthe et Marie et les Juifs qui les accompagnaient : c'était une grotte; et on avait mis une pierre par-dessus. Jésus leur dit : Otez la pierre. Marthe lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais, car il y a quatre jours qu'il est là. Jésus, levant les yeux en haut, dit : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Puis il cria d'une voix forte : Lazare, sortez dehors ! A l'heure même le mort sortit, ayant les pieds et les mains liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et le laissez aller. Plusieurs d'entre les Juifs, qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. Mais quelques-uns d'entre eux allèrent le dénoncer aux princes des prêtres et des pharisiens, qui prirent la résolution de le faire mourir. Ils délibérèrent de faire aussi mourir Lazare ; parce que plusieurs Juifs se retiraient d'avec eux, à cause de lui, et croyaient en Jésus. (Jean, X.) « O pensée folle et cruauté aveugle! s'écrie saint Augustin. Le Christ, Notre-Seigneur, qui a pu le ressusciter mort, ne pourrait le ressusciter tué? Vous ôteriez la vie à Lazare : enlèveriez-vous par là à Dieu sa puissance? Si le miracle de ressusciter un homme tué vous paraît plus grand que celui de ressusciter un homme mort, Jésus a fait l'un et l'autre : il a ressuscité Lazare mort, et il s'est ressuscité lui-même que vous aviez tué [1]. »

Comme ces Juifs-là ressemblent aux libres penseurs de notre époque ! Ceux-ci demandent à grands cris des miracles, ils en fixent

[1] August., *Tract. 50 in Joan.*

les dimensions; et, quand il convient à la divine Providence d'en faire qui surpassent de beaucoup leurs exigences, ils étoufferaient volontiers, si cela dépendait d'eux, les prophéties et les prophètes, les miracles et ceux qui les font.

Le plus audacieux des incrédules de notre temps s'est emparé du sublime récit de saint Jean pour dresser contre la divinité du Sauveur un monument d'orgueil, de déraison et de ridicule, comme il en existe peu dans les annales des aberrations humaines. Sans preuves aucunes, n'invoquant que le doute, entassant les contradictions, M. Renan a inventé du grand événement de Béthanie une explication qui a provoqué un rire unanime, même chez les incrédules allemands, qui ont si peu l'habitude de rire.

Selon lui, la résurrection de Lazare n'est qu'un tour de jonglerie combiné entre Lazare et ses sœurs. Si M. Renan n'a pas voulu se moquer de ses lecteurs, c'est le comble de la démence.

« Jésus, dit-il, revint à son séjour chéri de Béthanie, où se passa un fait singulier qui semble avoir eu sur la fin de sa vie des conséquences décisives. Fatigués du mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans la capitale, les amis de Jésus désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant... Jésus n'était plus lui-même... Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus... La famille de Béthanie put être amenée presque sans s'en douter à l'acte important qu'on désirait. Jésus y était adoré. Il semble que Lazare était malade et que ce fut même sur un message des sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée. La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie. Peut-être l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées au delà de toutes les bornes. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille... Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus, et, sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami, qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnaient les miracles. Jésus désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et,

la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection... Intimement persuadés que Jésus était thaumaturge, Lazare et ses deux sœurs purent aider un des miracles à s'exécuter... L'état de leur conscience était celui des stigmatisées, des convulsionnaires, des possédées de couvent, entraînées par l'influence du monde où elles vivent et par leur propre croyance à des actes feints. Quant à Jésus, il n'était plus maître de modérer l'avidité de la foule et de ses propres disciples pour le merveilleux. La mort, d'ailleurs, allait dans quelques jours l'arracher aux fatales nécessités d'un rôle qui chaque jour devenait plus exigeant, plus difficile à soutenir [1]. »

Ainsi, selon M. Renan, la famille de Béthanie avait besoin d'un grand miracle pour frapper l'incrédulité des habitants de Jérusalem. Sachant que Jésus n'était pas capable de le faire, bien qu'elle l'adorât et qu'elle fût intimement persuadée qu'il était thaumaturge, elle se chargea, presque sans s'en douter, d'arranger la chose et de faire accroire à Jésus lui-même qu'il était thaumaturge. (A-t-on jamais entendu un langage plus incohérent et plus contradictoire ?) Puisque le grand miracle qu'on allait mettre en scène devait être fait à l'insu de Jésus, qui devait en être la première dupe, et aussi presque à l'insu des arrangeurs du complot, on se demande quel était donc le véritable faiseur du miracle ?

« Il semble, ajoute M. Renan, que Lazare était malade ; » précieuse circonstance pour Marthe et Marie, qui allaient tirer parti de la pâleur de leur frère et qui s'empressent de l'entourer de bandelettes comme une momie, d'enfermer sa tête dans un suaire, de façon qu'il ne pût ni voir, ni manger, ni respirer ; elles le couchent dans le tombeau de famille et mettent une grosse pierre pardessus, « *une dalle* énorme, » dit M. Renan. (Elles ne prévoyaient guère que cette plaisanterie allait durer quatre jours.) Comment tout cela a pu se faire « presque sans que Marthe et Marie s'en soient doutées, » c'est ce qu'il est difficile de comprendre.

Quant à Lazare, « qui semblait être malade, » il est évident qu'il y mettait une grande complaisance : le stratagème inventé par ses

1 Ernest Renan, *Vie de Jésus*, ch. XXII.

sœurs n'était guère propre à le guérir. Mais enfin le voilà qui fait le mort dans sa tombe. Pendant ce temps, Marthe et Marie, qui avaient fait savoir la mort de leur frère aux habitants de Jérusalem « et semblaient avoir envoyé un message à Jésus, » qui était fort loin, acceptaient hypocritement les condoléances de leurs amis de Jérusalem. Comment elles firent pour aller de temps en temps soulever l'énorme dalle, délier les bandelettes, afin de donner un peu d'air et de nourriture à leur frère, qui devait trouver le temps passablement long dans la position incommode où il était, M. Renan ne le dit pas. Mais, comme il nous a avertis qu'elles étaient « *à l'état de convulsionnaires et de possédées de couvent*, » elles devaient avoir à leur disposition des moyens diaboliques. Celui qu'il s'agissait de tromper pouvait arriver d'un moment à l'autre, et le mort simulé, les bandelettes et la grosse pierre, devaient être en place.

Enfin, après quatre jours d'attente, voilà Jésus qui arrive. C'est le moment décisif. M. Renan le comprend si bien, qu'il en est visiblement embarrassé ; faute d'une bonne raison, il en donne plusieurs plus mauvaises les unes que les autres. Marthe vole à la rencontre du Sauveur, puis Marie, puis les Juifs de Jérusalem. Selon l'évangéliste, le colloque est assez long ; Lazare avait toutes les chances d'étouffer. M. Renan conduit tout le cortége à la grotte. « Jésus, dit-il, désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé. » D'après saint Jean, Marthe cherche à l'en empêcher, disant : « Seigneur, il sent déjà mauvais. » M. Renan à plaisir intervertit les rôles : pour la réussite du tour de jonglerie préparé par Lazare et ses sœurs, celles-ci auraient dû presser le Sauveur de s'approcher du tombeau de leur frère. Quoi qu'il en soit, tout le monde est à son poste. Que se passe-t-il? Écoutons M. Renan; voici sa solution : « *La joie de l'arrivée de Jésus put ramener Lazare à la vie.* » Mais, excepté les trois complices, tout le monde croit que Lazare est mort. Si, au su de tout le monde, Lazare n'eût été que malade, il se fût trouvé dans son lit et on pourrait admettre que la présence de Jésus ait pu opérer une heureuse réaction. Mais il fait si bien le mort au fond de son tombeau, que tous les assistants durent croire qu'il était réellement mort. Alors comment s'y est-on pris pour lui faire savoir que Jésus était présent? M. Renan néglige de nous l'apprendre; seulement il pense qu'*il se passa quelque chose qui fut regardé comme une résurrection...*

Ainsi la grande solution de M. Renan consiste à dire qu'*il se passa quelque chose qui fut regardé comme une résurrection :* c'est là une solution scientifique comme on n'en a jamais donné : *il s'est passé quelque chose*, et le tour est fait, et si bien joué que tout le monde en a été dans l'admiration. Plusieurs d'entre les Juifs crurent sur-le-champ en Jésus, tandis que les autres retournèrent à Jérusalem pour rapporter aux pharisiens ce que Jésus avait fait. Sur quoi les princes des prêtres se dirent : Que faisons-nous ? *Cet homme fait beaucoup de miracles.*

Comme ces Juifs sont crédules ! Il faut convenir que, s'ils n'ont vu que ce qu'il a plu à M. Renan de nous raconter, et s'ils ont pris cela pour des miracles, c'est bien à tort que le savant académicien a parlé de l'incrédulité hiérosolymite.

Mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que Lazare lui-même, qui a fait le tour, a aussi cru au miracle, puisque plus tard il a souffert le martyre en témoignage de la divinité de Jésus-Christ.

Combien il est plus raisonnable de croire à la toute-puissance de Dieu qu'à la folie des hommes !

Nous venons de voir quel est l'esprit qui règne dans les œuvres de M. Renan. C'est pour avoir de tels commentaires sur l'Écriture sainte que le gouvernement impérial a donné des missions scientifiques à l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, et c'est avec de tels titres qu'on se fait ouvrir les portes de l'Institut ! *Sic itur ad astra !*

On voit encore aujourd'hui les ruines du *Château* de Lazare ; son *Tombeau* n'en est éloigné que de vingt pas.

Raban Maur, archevêque de Mayence, qui possédait les *Actes de Lazare*, dit qu'après la descente du Saint-Esprit, « les apôtres résolurent de changer en maison de prière la maison des amis de Jésus-Christ. Quant à Lazare, les apôtres, voyant croître le nombre des fidèles, l'ordonnèrent évêque de son propre bourg dans sa maison changée en basilique [1]. » Elle fut détruite, avec tout ce qui tenait au christianisme dans le bourg de Béthanie, par les Juifs, lors de leur grand soulèvement, cent trente-six ans après Jésus-Christ : ce fait est confirmé par le Talmud [2].

Plus tard, on vit de nouveau s'élever plusieurs églises dans le

[1] Raban Maur, *Vit. S. Magd.*, cap. XXXV.
[2] H. Taanith, f. 69, 1.

bourg de Béthanie : l'une sur le tombeau de Lazare ; une autre sur la maison de Marthe et de Marie, et, une autre encore sur celle de Simon le Lépreux ; de même aussi plusieurs couvents et hospices. Déjà le pèlerin de Bordeaux, en 333, parle de la crypte dans laquelle avait été mis Lazare ; puis saint Jérôme fait mention de l'église élevée sur le tombeau de Lazare, qui fut visitée par sainte Paule. En l'an 600, saint Antonin fait la description d'une basilique bâtie par sainte Hélène, de la crypte située sous le chœur et du couvent attenant. Bien que tout cela ait encore été détruit par les Perses, saint Arculf vit, en l'année 670, la basilique et le couvent bien restaurés : le moine Bernard les vit encore deux cents ans après. La tradition la plus authentique se conserva ainsi jusqu'au douzième siècle. Les croisés reconstruisirent tout ce que les Sarrasins avaient détruit et donnèrent au monument de Lazare la forme qu'il a encore aujourd'hui. En l'année 1114, le patriarche Arnulf fit don de l'église de Saint-Lazare aux chanoines réguliers du Saint-Sépulcre, et ils le gardèrent jusqu'à l'année 1138. Ce fut alors que la reine Mélissende fit l'acquisition de l'église et du village de Béthanie, en donnant en échange aux chanoines du Saint-Sépulcre le village de Técoa, et fonda le couvent des Bénédictines dont sa sœur Yvette, jusque-là simple religieuse dans le couvent de Sainte-Anne à Jérusalem, devint abbesse après la mort de la vénérable Mathilde. La reine Mélissende fit construire près du couvent une grosse tour en pierres équarries provenant d'anciennes constructions, afin que les religieuses pussent s'y réfugier en cas de danger. Elle donna au couvent Jéricho et ses dépendances, et, de plus, une quantité d'ornements d'or et d'argent. Ces religieuses avaient en outre une maison de refuge à Jérusalem, dans les environs de l'arc de l'*Ecce-Homo*. Cet état de choses ne dura que jusqu'en 1187 : le couvent de Béthanie fut détruit par Saladin lors de la prise de Jérusalem, et les religieuses, qui déjà à son approche s'étaient réfugiées dans leur maison de la ville, se sauvèrent à Saint-Jean d'Acre avec les autres débris de cette malheureuse chrétienté[1].

Les restes de la tour construite par la reine Mélissende existent encore aujourd'hui et s'élèvent dans la partie haute du village, au milieu des décombres de l'église et du couvent.

[1] Guillaume de Tyr, l. XV, c. XVI ; — Jacques de Vitri, *Hist. occid.*, c. XXXVIII ; — *Assises de Jérusalem.*

Le *Tombeau de Lazare* n'en est éloigné que de vingt pas. Il était autrefois hors du village, comme l'indique le récit de saint Jean, où il en est fait mention. Il consiste en deux chambres dont la première est le vestibule, selon l'ancien usage hébraïque ; on y descend aujourd'hui par un mauvais escalier de vingt et quelques marches, pratiqué dans le rocher ; il aboutit au dehors sur la route de Jérusalem. Les Franciscains ont été obligés de le faire construire, en 1572, lorsque l'ancienne entrée du tombeau leur fut entièrement interdite par les Turcs, qui bâtirent une mosquée sur l'emplacement de l'église. Le vestibule a trois mètres dans un sens et deux mètres dans l'autre. Pendant les croisades, il a été converti en chapelle ; on voit encore les trois niches qu'on a taillées dans la partie orientale, qui devait servir de chœur. C'est là que les PP. Franciscains vont dire la messe deux fois par an. La seconde chambre est le tombeau proprement dit : on y descend par un étroit escalier taillé dans le roc ; elle mesure deux mètres en tous sens. Des modifications ont dû être apportées à la forme primitive pour des motifs de réparation et pour approprier ces chambres aux besoins du culte. Le tombeau était couvert par une pierre qui, placée horizontalement, en fermait l'entrée, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile : « C'était une grotte, et une pierre était placée dessus. » (Jean, XI, 38.) Lorsque les Franciscains viennent célébrer le saint office, un des religieux dit la messe dans la grotte, tandis qu'un autre au dehors chante au peuple du haut du toit, en latin et en arabe, l'évangile de la résurrection de Lazare. Parmi les assistants, il y a toujours plusieurs musulmans qui écoutent ce récit avec beaucoup d'attention et de respect ; ils tiennent aussi en haute vénération le *prophète Lazare.*

On montrait autrefois, au vestibule du tombeau de Lazare, une chapelle bâtie en mémoire de la réclusion volontaire à laquelle Marie-Madeleine s'était condamnée pour vaquer plus librement à la contemplation. Cette réclusion était si stricte, que sa sœur devait lui faire passer par une petite ouverture le pain et l'eau nécessaires pour la nourrir ; ainsi préludait-elle à la vie qu'elle mena si longtemps à la Sainte-Baume [1].

[1] P. Valuy, *Sainte Marie-Madeleine,* d'après Raban Maur, ch. XLIII.

A quarante mètres du tombeau de Lazare, vers le sud, on montre l'emplacement de la maison de Marthe et de Marie-Madeleine.

Jésus, après avoir raconté la parabole du Samaritain, vint en un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison ; elle avait une sœur nommée Marie, qui, s'asseyant aux pieds de Jésus, écoutait sa parole, tandis que Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait. Ce fut à cette occasion que Jésus prononça cette divine parole que nous oublions trop souvent : *Une seule chose est nécessaire.* (Luc, x, 42.)

Madame de Nicolaï avait fait l'acquisition de ce terrain peu de temps avant sa mort.

Les pèlerins visitent, sur une hauteur voisine, vers l'est, une pierre sur laquelle on croit que notre Sauveur était assis lorsque Marthe, venant à sa rencontre, lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » (Jean, xi, 21.) On l'appelle *Pierre du colloque* (*Lapis dialogi*), *Pierre du repos* et *Pierre de sainte Marthe.* Elle a un mètre de longueur et un peu moins de hauteur. Tout près de là se trouve citerne aussi nommée *Citerne de sainte Marthe.*

De ce point élevé, le regard plonge dans les crevasses affreuses qui descendent vers la vallée du Jourdain, puis s'étend sur une partie de cette plaine et de la mer Morte et s'élève de là sur le mont Nébo et les terres de Moab.

L'emplacement de la *Maison de Simon le Lépreux* est à une distance de cent quatre-vingts mètres du tombeau de Lazare.

Simon le Lépreux habitait aussi Béthanie, comme nous l'apprend l'Évangile. « Or, comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux, une femme vint à lui, ayant un vase d'albâtre plein d'un parfum très-précieux, et elle le répandit sur sa tête lorsqu'il était à table. » (Matth., xxvi, 6.) Plusieurs des personnes présentes, et surtout Judas, en furent indignées, disant qu'il eût mieux valu donner aux pauvres la valeur de ce parfum. Jésus les reprit ; et pour nous montrer l'effet que les réprimandes, même les plus douces, produisent sur les cœurs mauvais, l'Évangéliste nous montre Iscariote allant de là trouver les prêtres et leur disant : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* (Matth., xxvi, 15.) Était-ce pour le donner aux pauvres que Judas sollicitait le prix de sa trahison?

L'impiété a toujours tenu le même langage : tout ce qu'on offre à Dieu est de l'argent perdu. *Pourquoi bâtir de belles églises et parer les autels ? avec cet argent on pourrait nourrir tant de pauvres !* N'est-ce pas ce que nous entendons chaque jour de tous les Judas, qui sont prêts à vendre Jésus-Christ, non pour nourrir les pauvres, mais pour se faire une bourse d'iniquité ? Les pauvres, assurément, ne perdent rien à tout ce qui peut développer le sentiment religieux dans les cœurs, et ce n'est pas où il y a de belles églises que les pauvres sont le plus malheureux.

Dans l'église élevée autrefois sur la maison de Simon le Lépreux on avait conservé la chambre où le souper avait eu lieu et on y avait érigé un autel; mais tout cela a été totalement détruit, et aujourd'hui l'emplacement de l'église est un champ cultivé.

A propos de Béthanie et du sanctuaire de l'Ascension, le géographe le plus renommé de l'Allemagne, Charles Ritter, attaque d'un ton hautain et haineux *les falsifications ignorantes et innombrables des moines* [1], et il s'appuie sur le texte de saint Luc où il est dit que Jésus, le jour de son Ascension, conduisit ses disciples hors de la ville *jusqu'à Béthanie :* « Et levant les mains il les bénit... et fut enlevé au ciel. » (Luc, XXIV, 50, 51.) Donc, d'après M. Ritter, Jésus est monté au ciel à Béthanie, et non sur la montagne des Oliviers, comme l'enseigne la tradition constante des catholiques. Je traiterai cette question plus spécialement ailleurs. (Voyez l'*Appendice à la fin du IIIe vol.*) Je dirai seulement ici que, selon le texte sinaïtique, il faut traduire ainsi : Jésus mena les disciples *vers Béthanie*. Mais ce qui est péremptoire, c'est la distance de cinq stades, donnée par le même saint Luc dans les *Actes des apôtres* (I, 12), marquant le lieu d'où Jésus est monté au ciel, tandis que Béthanie est à quinze stades de la ville. Quelques grands commentateurs [2] admettent que Jésus mena ses disciples *jusqu'à Béthanie*, et voient dans cet itinéraire un complément de délicatesse et d'amitié pour sa mère et pour ses hôtes de Béthanie. Voulant qu'ils fussent témoins de son triomphe et désirant leur épargner un long chemin, il leur avait indiqué cette station qui leur était si chère à tous; il alla chercher ces saintes fem-

1 C. Ritter, *Die Erdkunde*, *West-Asien*, p. 320.

2 Cornelius a Lapide, *In Joan.*, XXIV; Suarez, *De Incarnat.*, t. II; Sylveria, t. V, lib. IX.

mes : sa divine Mère, Marthe et Marie, Marie Cléophas, Salomé, Jeanne, Suzanne et les autres, se rendit avec elles et les disciples sur la montagne des Oliviers et s'éleva de là vers les cieux [1].

Quels que soient les dédains du célèbre professeur de Berlin, je m'en tiens aux traditions des moines.

Des questions importantes ont été agitées dans l'Église à l'occasion de Lazare et de ses sœurs ; les principales sont : — si Marie-Madeleine est la même personne que Marie, sœur de Marthe, et la pécheresse dont parle saint Luc ; — si Lazare a été évêque de Béthanie ; — si Marie-Madeleine est morte à Éphèse, ou si l'arrivée de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Madeleine en Provence peut être prouvée par des documents authentiques. Des travaux aussi savants que consciencieux, faits ces dernières années, ont établi de la manière la plus évidente l'authenticité des anciennes traditions de l'Église, que de téméraires écrivains s'étaient efforcés de détruire. Il ne saurait plus y avoir de doute sur l'unité des trois Marie et l'apostolat de Provence accompli par cette famille amie du Sauveur. Les traditions et les monuments qu'on trouve en Palestine et en Provence sont tous favorables à cette opinion. Il est certain que Lazare d'abord, puis Marthe et Madeleine, leur servante Marcelle, les saintes femmes Salomé et Marie, mère de Jacques, Maximin, Parmenas et plusieurs autres chrétiens persécutés par les Juifs, furent jetés dans une barque sans gouvernail et sans rames et abandonnés à la merci des flots ; mais, conduits par un divin pilote, ils abordèrent heureusement sur les côtes de la Provence dont ils devinrent les apôtres. Lazare, premier évêque de Marseille, fut martyrisé par les ordres de Domitien. Sa prison se montre encore dans les caves de l'ancienne abbaye de Saint-Sauveur, sur la place de Linche, à Marseille.

Sainte Marthe, suivie de sainte Marcelle, accompagna saint Parmenas à Avignon ; elle gagna toute la contrée à Jésus-Christ par ses paroles, par ses vertus et par ses miracles : elle mourut peu de temps avant sa sœur.

Marie-Madeleine suivit d'abord saint Maximin, qui devint le premier évêque d'Aix, puis elle se retira dans une caverne qui fut ap-

[1] Voyez le P. Valuy, *Sainte Marie-Madeleine*.

pelée depuis la Sainte-Baume, située sur une haute montagne, à cinq lieues au sud de Saint-Maximin, et y fit pénitence pendant trente-trois ans[1]. Plusieurs souverains pontifes, la plupart des rois de France, une foule d'évêques et de pieux fidèles, se sont rendus en pèlerinage dans cette sainte caverne, qui est aujourd'hui confiée à la garde des enfants de saint Dominique.

Le corps de saint Lazare, d'abord conservé à Marseille, fut transporté par les Bourguignons, à l'époque de l'invasion des Sarrasins, dans la ville d'Autun, où il se trouve encore en partie ; le chef et quelques ossements sont à Marseille.

Le corps de sainte Marthe est à Tarascon. Les reliques de sainte Marie-Madeleine, c'est-à-dire sa tête, un os de ses bras, un lambeau de chair et quelques cheveux, sont à Saint-Maximin, dans le diocèse de Fréjus, et à Toulon. Il y a aussi de ses os à Vezelai en Bourgogne.

Les reliques de Marie, Salomé et Marie, mère de Jacques, sont dans l'église de Notre-Dame de la Barque, sur les bords du Rhône, au lieu même où ces saintes femmes ont abordé avec la famille de Lazare.

Je ne veux pas quitter Béthanie sans dire que l'ordre de Saint-Lazare y a pris, sinon son origine, au moins le nom de son protecteur. Il paraît que c'est à Saint-Jean d'Acre qu'il a été fondé ; il était à la fois militaire et religieux. Dans la suite il se divisa en trois classes : une partie des chevaliers étaient chargés de repousser les infidèles avec les armes, une autre soignait les léproseries, et la troisième, composée de prêtres, était consacrée aux autels et donnait le saint viatique et tous les secours spirituels aux malades. Les noms de *Lazaret*, *Maison de Béthanie*, *Sœurs de Sainte-Marthe*, se rapportent encore à cette localité et rappellent des institutions consacrées au soin des lépreux et des malades.

Je retournai à Jérusalem par le chemin du sud ; il passe par le col qui sépare du mont de l'Offense le sommet de l'Ascension : il est plus facile, mais plus long, que celui que j'ai suivi en allant.

Le jour de son entrée triomphante, Jésus était venu passer la nuit

[1] Consultez le *Bréviaire romain* et les *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Madeleine en Provence*, par M. l'abbé Faillon, publiés par Migne. 2 vol. — Raban Maur, *Vita S. Magd.*

à Béthanie ; le lendemain il retourna de bonne heure à Jérusalem. Lorsqu'il sortait de Béthanie, il eut faim. Apercevant de loin un figuier, et s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles et le maudit : aussitôt l'arbre se dessécha.

Effrayante punition, qui, tout en montrant la puissance de Jésus sur les objets de la nature, se rapportait à la stérilité de l'âme, comme il est dit ailleurs que tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est abattu et jeté dans le feu. Ce figuier est le symbole du peuple juif, qui devait être aussi frappé de malédiction.

. Quant à l'interprétation du texte de saint Marc (xi, 12, etc.), que ce n'était pas alors la saison des figues, chacun sait qu'en Palestine il y a des figues qui mûrissent au printemps et que, par conséquent, il faut traduire ainsi ce passage de l'Évangéliste : « Jésus, voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, y alla pour voir s'il pourrait y trouver quelque chose, car c'était en ce temps la saison des figues ; mais, s'en étant approché, il n'y trouva que des feuilles. »

Ce fut aussi sur la montagne des Oliviers que Jésus prédit la fin du monde et fit connaître à ses disciples les signes qui précéderaient son dernier avénement.

Il sortait du temple et il venait de leur dire : « Les voyez-vous tous, ces grands bâtiments? Ils seront tellement détruits, qu'il n'y demeurera pas pierre sur pierre. »

« *Ensuite, comme il était assis sur la montagne des Oliviers, vis-à-vis du temple, Pierre, Jacques, Jean et André lui demandèrent en particulier : Dites-nous quand ceci arrivera, et par quel signe on connaîtra que toutes ces choses seront sur le point de s'accomplir.* » (Marc, xiii.)

Ainsi Jésus était sur la montagne des Oliviers, en face du temple. Le point qu'on désigne le plus communément se trouve sur le penchant de la montagne, à peu près à égale distance de l'église de l'Ascension et du Cédron. Vers la fin du septième siècle, Arculf fait mention d'une église célèbre, qui avait été élevée sur le lieu où le Seigneur tint ce discours à ses disciples. Plus tard, il ne fut plus indiqué que par un fragment de colonne et un grand olivier.

Jésus prit occasion de la question qui lui était faite par les apôtres, question qui portait sur la destruction de Jérusalem et sur la fin du monde, pour parler de l'une et de l'autre. Pour ce qui concerne

Jérusalem, il annonça qu'avant qu'une génération fût éteinte, la ville et le temple devaient être détruits, la population en grande partie égorgée, soumise à l'esclavage, dispersée parmi les nations. Nous savons tous que cette menace était réalisée de point en point trente-sept ans plus tard. Il annonça en outre que ses disciples devaient être traduits devant les juges, les gouverneurs et les rois, fouettés dans les synagogues, haïs de tout le monde à cause de son nom, traités comme des séditieux et des impies, et mis à mort. Nous savons tous également comment cette prédiction-là s'est accomplie à l'égard des apôtres et continue à s'accomplir tous les jours à l'égard de leurs successeurs.

Quant à la fin du monde, les signes qui annonceront son approche sont l'esprit de séduction et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu, les guerres par tout l'univers et une commotion universelle dans les empires, la perturbation des éléments et des créatures inanimées, la cessation du saint sacrifice. Et alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel : et à cette vue tous les peuples de la terre s'abandonneront aux pleurs et aux gémissements ; et ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. (Matth., XXIV.)

Nous avons parlé ailleurs du grand séducteur, de l'Antechrist, qui doit venir avant la fin des temps et être mis à mort sur la montagne des Oliviers [1]. Nous avons vu quelle analogie il y a entre les temps actuels et ceux qui précéderont sa venue, dont le caractère le plus saillant est la haine au Christ, haine qui n'a jamais été si audacieusement, si universellement prêchée qu'aujourd'hui.

Ici je mentionnerai deux autres signes qui s'appliquent d'une manière non moins frappante à notre époque : la destruction de l'empire romain et l'absorption ou l'unification des empires.

Saint Paul, dans sa deuxième épître aux Thessaloniciens, parle d'une manière voilée de l'époque où sera formé le mystère d'iniquité par l'impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan (II Thess., II, 7) : il semble dire qu'il viendra après la chute de l'empire romain. C'est ainsi que plusieurs Pères, notamment saint Jérôme, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome, saint Irénée, etc.,

[1] Voyez ci-dessus, ch. XIX, p. 171.

ont interprété ce passage. L'empire romain proprement dit fut détruit dans la personne d'Augustule. Si par cette dénomination on comprend l'empire restauré par Charlemagne, on doit admettre alors qu'il a cessé d'exister par la renonciation de François II à l'empire d'Allemagne, aussi appelé empire romain. De même, si on veut l'étendre à la souveraineté temporelle des papes, nous l'avons vu renverser (momentanément, comme j'en ai la certitude) par l'envahissement des Piémontais, criminels exécuteurs des ordres de tous les antechrists de l'Europe. Ainsi, à tous ces points de vue, l'empire romain, à l'heure actuelle, est complétement détruit. D'après l'Écriture, il doit être remplacé par l'empire de l'Antechrist. On a compté avec précision les dix rois, représentés par les dix cornes de la quatrième bête de la vision de Daniel (Dan., VII, 7), qui se sont partagé, au commencement du septième siècle, le premier empire romain [1]. Au-dessus de ces rois, il doit s'en élever un onzième, qui d'abord abaissera trois de ces rois, et les sept autres, par peur, se soumettront volontairement ; c'est ainsi qu'il n'y aura qu'un seul empire, celui du mal ou de l'Antechrist, lequel sera l'adversaire acharné de l'empire du bien, c'est-à-dire de l'Église.

Nous nous trouvons évidemment dans la période de l'abaissement des rois : à aucune époque de l'histoire on n'a vu autant de trônes s'écrouler, et on peut dire qu'en face de l'empire spirituel du Christ il n'y a déjà plus qu'un seul empire, auquel tous les rois restants se sont soumis ; cet empire, dont le chef se nomme *État*, chef qui s'est substitué à Dieu, qui absorbe l'individu et la famille, qui abolit la conscience et ne permet à personne d'adorer un autre Dieu que lui ; cet empire, produit nécessaire du paganisme moderne, n'est autre que le césarisme ; c'est l'empire maçonnique dans lequel les royaumes ne sont que des provinces déjà subjuguées, et qui n'attend plus que son souverain définitif, qui sera l'Antechrist [2]. En attendant pour faire de nombreux adeptes, cette société diabolique se cache sous les noms de *progrès*, d'*esprit du siècle* et de *monde moderne*.

Le prophète Daniel désigne de la manière suivante le lieu où s'établira l'Antechrist :

1 Les rois des Goths, des Vandales, des Suèves, des Francs, des Bourguignons, des Huns, des Anglais, des Saxons, des Allemands et des Lombards.

2 Voyez la note S à la fin de ce volume, *Du nom de l'Antechrist*.

« *Il dressera les tentes de son palais entre les mers, sur la montagne célèbre et sainte : et il montera jusqu'au haut de cette montagne, et il ne se trouvera personne pour le secourir.* » (Dan., XI, 45.)

Dans le texte, le nom de cette montagne est *Apadno ;* mais, selon saint Jérôme, ce mot est plutôt un nom générique qu'un nom propre et doit s'appliquer à la montagne des Oliviers : c'est la montagne sainte située entre la Méditerranée et la mer Morte. C'est là que l'Antechrist doit périr.

Alors le Fils de l'homme enverra ses anges, qui feront entendre la voix éclatante de leurs trompettes et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre.

Le jugement dernier doit-il avoir lieu sur cette montagne?

Le Seigneur a dit par la bouche du prophète Joël : « J'assemblerai toutes les nations et je les ferai descendre à la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec elles. » (Joël, III, 2.) Et plus loin : « Que les nations se lèvent et montent vers la vallée de Josaphat, parce que j'y serai assis pour juger les nations. » (*Ibid.*, v, 12.) Les anges qui apparurent aux disciples après l'Ascension de notre Sauveur leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là les yeux tournés vers le ciel ? Ce Jésus, qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (Act., I, 11.) Tout cela a fait croire que c'est ici qu'auront lieu le second avénement du Fils de Dieu et le jugement dernier. Je sais qu'on peut beaucoup discuter sur la valeur des mots : puisque *vallée de Josaphat* signifie *vallée du Jugement*, en quelque endroit que le Fils de Dieu rassemble les hommes, ce sera partout la vallée de Josaphat. Cependant, puisque ce jugement se fera quelque part, on conviendra qu'il n'y a pas un autre lieu au monde qui offre autant de probabilités. Chacun est libre d'adopter le sentiment qui lui paraît le plus raisonnable : ce qui est de foi, c'est qu'il y aura un jugement, l'endroit importe assez peu, l'essentiel est d'être mis du bon côté. Le P. Nau dit « qu'il est raisonnable que l'honneur de Jésus-Christ soit réparé publiquement dans le lieu où il lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes là où ils l'ont jugé si injustement. »

J'ajouterai encore la prophétie de Zacharie ; bien qu'elle se rapporte spécialement au temps d'Antiochus, on ne peut s'empêcher d'y voir des allusions qui s'appliquent à l'Église et aux derniers événements du monde.

« Le Seigneur paraîtra ensuite, et il combattra contre les nations, comme il a fait quand il a combattu. En ce jour-là, il posera ses pieds sur la montagne des Oliviers, qui est vis-à-vis de Jérusalem, vers l'Orient : et la montagne des Oliviers, se divisant en deux par le milieu, du côté de l'Orient et du côté de l'Occident, laissera une fort grande ouverture, et une partie de la montagne se jettera vers le septentrion, et l'autre vers le midi. Alors vous fuirez à la vallée qui sera entre ces montagnes, parce qu'elle sera proche ; vous fuirez comme vous avez fait au tremblement de terre aux jours d'Ozias, roi de Juda : et alors le Seigneur mon Dieu viendra, et tous ses saints avec lui. » (Zach., XIV.)

Il serait puéril de demander si la vallée de Josaphat est assez grande pour contenir tous les hommes? Laissons à ceux qui n'ont sur un tel sujet que cette préoccupation-là le soin de chercher une vallée plus vaste et plus commode.

Le P. Boniface, en décrivant la montagne des Oliviers, fait mention d'une station qu'il nomme *Session de la Vierge Marie*, où, selon la croyance des Orientaux, la Mère du Sauveur avait coutume de se reposer lorsqu'elle venait contempler les lieux illustrés par son divin Fils et en particulier celui d'où il était monté au ciel [1].

Le même auteur fait aussi mention des vestiges des pieds du Sauveur ; mais il assure qu'une des empreintes a été transportée dans la mosquée d'Omar, où elle est vénérée par les Turcs [2].

Avant d'arriver au fond de la vallée, on rencontre, sur le penchant de la montagne, une quantité innombrable de tombes modernes recouvertes d'une seule pierre ou des débris de la montagne : c'est là le cimetière des Juifs ; ils le nomment *Beth Haïm*, maison des vivants. C'est pour avoir ce petit coin de terre de la vallée de Josa-

1 *Liber de perenni cultu Terræ Sanctæ : Descriptio S. montis Olivarum.*

2 In hoc sacello conclusa sunt vestigia pedum Christi, lapidi impressa. Dei dono, et gratia unum servatur ad pietatem christianorum in eodem sacello. Alterum ad templum Salomonis delatum est, et ibi ab infidelibus veneratur. (*Loc. cit.*, lib. I, p. 64.)

phat que des centaines de Juifs quittent chaque année les pays lointains où le souffle de la colère de Dieu les a jetés, afin de reposer dans la terre de leurs pères : ils sont persuadés que celui qui est enterré à Jérusalem sera sauvé, parce que le Messie apparaîtra au sommet de la montagne des Oliviers au jour du jugement et appellera à lui tous les siens. Les mahométans occupent le côté opposé, tout près du lieu où Mahomet doit venir pour juger les hommes, c'est-à-dire au sud de la porte Dorée : c'est là que le prophète tuera l'Antechrist d'un coup de lance. Ils mettent sur leur tombe une pierre ayant la forme d'un sarcophage ; aux deux bouts s'élèvent de petites colonnes en pierres surmontées de turbans.

A la prise de Jérusalem par les croisés, en 1099, on enterra près de la porte Dorée ceux qui périrent dans le combat.

C'est sur la rive gauche du Cédron que se trouvent les quatre monuments funéraires de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie.

Le roi Josaphat a été enseveli avec ses pères dans la cité de David (III Rois, XXII, 51) ; c'est donc ici non le tombeau, mais un monument consacré à la mémoire d'un des meilleurs rois de Juda. Les rois lépreux ou jugés indignes de la sépulture royale, comme Amon, Ozias, ont été enterrés dans le jardin de leur palais, dans l'intérieur de la ville de David. Le monument de Josaphat, simplement orné, est entièrement taillé dans le roc. Lorsque, à travers les décombres qui en obstruent l'entrée, on pénètre dans le vestibule, on découvre des ouvertures qui conduisent dans cinq autres chambres, dont trois sont du côté du sud. Des restes de peintures, qu'on remarque sur les murs, ont fait supposer que ces chambres ont servi de chapelles. Bien qu'on y ait trouvé des ossements humains, il n'y a pas de niches sépulcrales : ces ossements proviennent des morts que les Juifs y déposent par respect, ainsi que leurs courroies de la prière.

Absalon, ayant été tué au delà du Jourdain, fut jeté en une grande fosse dans la forêt. (II Rois, XVIII, 17.) Mais, de son vivant même, il s'était fait ériger un monument dans la vallée de Josaphat. « Or Absalon avait dressé pour lui, quand il vivait, un cippe en la vallée du Roi ; car il avait dit : Je n'ai point de fils ; ce sera pour conserver le souvenir de mon nom. Il donna donc son nom à cette colonne, et

on l'appelle encore aujourd'hui la Main d'Absalon. » (II Rois, XVIII, 18.) Josèphe indique la distance qui séparait ce monument de la ville. « Absalon, dit-il, s'était érigé dans la vallée du Roi une colonne de marbre avec une inscription : elle était à deux stades de Jérusalem, et il voulut qu'on l'appelât *Main d'Absalon* [1]. » Cette distance n'est exacte que si le point de départ est la ville de Sion, et non la porte actuelle de Saint-Étienne, qui n'est qu'à un stade environ.

Ce qu'on appelle aujourd'hui *Tombeau* ou *Pilier d'Absalon* n'est point une colonne : c'est un bloc de rocher taillé, dont les côtés ont de huit à neuf pieds de largeur ; il est surmonté d'une maçonnerie ronde et bizarre, qui se termine par une pointe cylindrique au haut de laquelle est une espèce de couronne de fleurs ; cette partie supérieure a la forme d'une cloche. La hauteur totale du monument est de plus de quarante pieds.

C'est contre ce tombeau que les passants jettent des pierres de mépris ; ce qui se fait depuis longtemps, puisque Surius disait déjà : « Les Chrestiens, Juifs, Turcs et Mores conduisans leurs enfans par la vallée de Josaphat s'y arrestent, et eslançans des cailloux et pierres contre ce sépulcre, commandent à leurs enfans de faire de mesme, crians hautement : *Voylà, voylà le meschant, le bourreau, le cruel, qui a fait la guerre contre son père* [2]. »

Quelques auteurs ont supposé que ce tombeau a été construit par Salomon pour sa femme éthiopienne, fille de Pharaon, et que c'est de là que les habitants du pays l'appellent encore *Tantûr Faraûn*, la Corne ou le Bonnet de Pharaon, ce qui convient mieux à un autre monument dont nous parlerons bientôt.

A l'extérieur, chaque côté du monument est orné de deux pilastres. Excepté du côté du couchant, on a pratiqué une ouverture sur chaque face, par laquelle on peut entrer dans le monolithe, où l'on trouve une chambre de huit pieds carrés, dans laquelle il n'y a aucune trace de niches sépulcrales ou de sarcophages.

Les styles disparates qu'on remarque dans l'ornementation de ce monument font supposer qu'il ne se trouve plus dans son état primitif et qu'on y a retouché à des époques différentes, bien que, dans son ensemble, il porte un caractère d'antiquité incontestable.

[1] Josèphe, *Antiquités*, l. VII, ch. IX.
[2] Surius, 404.

Le deuxième pont du Cédron est près de ces deux monuments.

Le *Tombeau de saint Jacques* est une crypte taillée dans le roc, dont l'entrée, ornée de deux colonnes, se trouve à plus de cinq mètres au dessus du chemin. Elle est composée d'un vestibule et de plusieurs chambres sépulcrales avec leurs niches : on ignore la destination de ces tombeaux, qui sont évidemment antiques. On croit que les apôtres s'y tinrent cachés après l'arrestation de notre Sauveur dans le jardin des Oliviers. La tradition rapporte que saint Jacques le Mineur y demeura durant les trois jours de la Passion, sans vouloir prendre aucun aliment, jusqu'à ce que Jésus fût ressuscité ; que ce fut là que notre Sauveur lui apparut, et que ce saint apôtre y fut enseveli après avoir été précipité du temple [1]. Hégésippe dit que saint Jacques fut enterré auprès du temple et qu'on lui érigea un monument qui fut célèbre jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus et Adrien. Selon Grégoire de Tours, saint Jacques fut enterré au pied de la montagne des Oliviers dans un monument qu'il avait fait faire et dans lequel il avait enseveli Zacharie et Siméon [2]. Au moyen âge, cette caverne était convertie en église et les chambres sépulcrales servaient d'habitation à des ermites : *Ibi etiam ubi reclusi habitant est capella in honore sancti Jacobi* [3]. Il y a aussi une petite entrée du côté du sud.

Le quatrième monument a beaucoup de ressemblance avec celui d'Absalon : c'est un monolithe composé d'un bloc de rocher carré, que l'on a détaché de la montagne en creusant tout alentour une galerie dans le roc, et surmonté d'une pyramide. Il est orné de pilastres et n'a pas d'ouverture. Il porte le nom de *tombeau de Zacharie :* on croit que c'est ce fils de Barachie que les Juifs ont tué entre le temple et l'autel, et dont notre Sauveur leur a reproché la mort. (Matth., XXIII.)

Ici nous nous trouvons vis-à-vis de la partie sud-est de l'esplanade du temple, où était la *porte des Chevaux*. C'est par là que fut

1 Comparez I *Corinth.*, XV, 7 ; saint Jérôme sur le ch. II de l'évangile des Nazar. : Mar. Sanut, I, 3, part. XIV, c. IX ; Grégoire de Tours, l. I Mirac., c. XXVII ; Quaresm., t. II, p. 258.

2 *De Gloria mart.*, I, 27.

3 Fetell , *De situ Iherusalem*, 23. — Voyez ce que nous avons dit plus haut, ch. XXVII.

entraînée Athalie hors de l'enceinte de la maison du Seigneur, et tuée par le glaive dans la vallée du Cédron [1].

Avant d'arriver au village de Siloan, on montre, sur la gauche de la vallée, le lieu où Judas se pendit [2].

M. Renan lui fait mener « une vie douce et obscure dans son champ de Hakeldama pendant que ses anciens amis (les apôtres) conquéraient le monde et y semaient le bruit de son infamie. Peut-être aussi, ajoute-t-il, l'épouvantable haine qui pesait sur sa tête aboutit-elle à des actes violents [3]. » Ici M. Renan, avec un artifice de langage qui peut servir de modèle au plus fourbe, laisse supposer que ce furent les chrétiens qui se portèrent à ces actes violents pour déranger Judas en la douce vie qu'il menait dans la retraite. En cet endroit du livre de ses impies paradoxes, M. Renan soutient la thèse qu'on peut fort bien avoir contribué à la mort de Jésus, *et avoir fini sa vie au comble des honneurs et de la considération en passant pour être un des hommes les plus heureux de son siècle ;* c'est ainsi qu'il encourage les ennemis actuels du Christ qui ne croient pas à une autre vie et qu'il tâche sans doute de se rassurer lui-même.

Le village de Siloan (Kefr-Silwân), peuplé d'Arabes aussi redoutables que ceux du désert, est attaché aux rochers, et on ne sait, en voyant les tas de pierres dans lesquels habite cette tribu de Bédouins, si ce sont des tombeaux ou des repaires de voleurs. Le village est composé d'environ soixante maisons et d'un grand nombre de grottes sépulcrales. Les habitants, au nombre de plus de douze cents, forment deux corporations, le village supérieur et le village inférieur, et vivent en assez mauvaise intelligence entre eux, sous deux cheiks différents. Ils transportent dans la ville l'eau qu'ils puisent à la fontaine de la Sainte-Vierge et à la fontaine de Siloé, et ils s'occupent de culture et de brigandage.

1 Comparez IV *Rois*, XI, 15 ; II *Paral.*, XXIII, 15 ; et Josèphe, *Antiquités*, l. IX, VII, 3. — Voici la traduction latine du texte de l'historien juif, qui était plus à même que nous de connaître les localités indiquées dans l'Ecriture : « Joadus contra accitis centurionibus, jubet mulierem arripi ducique in torrentem Cedronis, atque illic pœnas luere ; neque enim fas esset templum veneficæ supplicio pollui. »

2 Quaresm., II, p. 282.

3 *Vie de Jésus*, ch. XXVII.

Les grottes qu'ils habitent servaient autrefois de demeures à des religieux et à des ermites [1].

Au sixième siècle, on voyait, dans le voisinage de la fontaine de la Sainte-Vierge, un cimetière dans lequel étaient enterrés les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. Parmi les tombeaux des fidèles habitaient les serviteurs de Dieu. Ce lieu, dit la relation de saint Antonin, couvert d'arbres fruitiers, parsemé de sépulcres et d'humbles cellules, réunissait les vivants et les morts et présentait à la fois un tableau riant et lugubre [2].

Les grottes sépulcrales de Siloan remontent évidemment à la plus haute antiquité, peut-être à l'époque des Jébusites dont elles étaient la nécropole. Le style de la façade de quelques-unes rappelle celui des temples et des tombeaux de la haute Égypte, ce qui a fait croire à plusieurs qu'elles datent de l'époque où Salomon bâtit sur la montagne des Oliviers des temples aux dieux de ses femmes étrangères ; peut-être un de ces tombeaux est-il celui de la fille de Pharaon qu'il avait aimée éperdument et qui ne pouvait être ensevelie dans les tombeaux des rois. Les grottes de Siloan se trouvent au pied du mont du Scandale et l'une d'elles porte encore aujourd'hui, comme la *Main d'Absalon*, le nom de Tombeau de la fille de Pharaon.

La colline qui se prolonge au sud de Moriah, entre les deux vallées de Josaphat et de Tyropœon, s'appelait Ophel, *lieu élevé*. Elle était autrefois comprise dans la ville dont les murailles avaient été bâties par Joatham (II Paral., XXVII, 3), et surtout par Manassès (II Paral., XXIII, 14). L'hôtel des monnaies, à l'époque de Salomon, se trouvait sur cette colline. C'est là aussi qu'habitaient les Nathinéens (Néhém., III, 26). Les princes de l'Adiabène y avaient un palais, qui fut quelque temps habité par Jean de Giscala. Au treizième siècle, il y avait un village et des ruines considérables [3]. Aujourd'hui la colline d'Ophel appartient aux habitants du village de Siloan, qui la cultivent.

Nous trouvons au pied de cette colline, dans la vallée de Tyropœon, l'entrée d'un souterrain qui débouche dans la partie occidentale de

[1] Eadem vallis ex omni parte plures habet caveas, in quibus religiosæ personæ vitam ducunt eremiticam. (Wirzburg, 509.)

[2] Michaud, *Hist. des crois.*, I, l. I.

[3] Schultz, *Jérusalem*, p. 59.

l'esplanade du temple : c'est par là que, dans les dernières guerres, les Bédouins avaient pénétré dans la ville [1].

Les aqueducs et les égouts dans lesquels s'étaient réfugiés Jean de Giscala et Simon Gioras débouchaient probablement de ce côté. Un autre chef, quoique moins important, Judas, fils de Jaïre, fut plus heureux : il parvint à se sauver par ces égouts après le siége et alla se jeter au delà de la mer Morte dans la forte place de Machéronte, où il ne put cependant se maintenir que peu de temps.

Un peu au-dessous est la fontaine de la Vierge, *Fons Beatæ Virginis*, appelée par les Arabes *Ain Si'tti Mariam* (Fontaine de Notre-Dame-Marie), et encore *Ain Um-el-Deradsch* (Fontaine de notre Mère près de l'escalier) : on la trouve aussi sous le nom de fontaine du Soleil et de Bain de Samuel. Selon toute probabilité, c'est la *Source du Dragon* dont parle Néhémie (II, 3) [2]. Cette fontaine est vénérée même par les Turcs, qui ont près de l'entrée un lieu de prière ; au seizième et au dix-septième siècle, ils y avaient une mosquée. Plusieurs auges, dont quelques-unes sont taillées dans le roc, se voient en face de l'escalier, de l'autre côté du chemin. La source est sous terre, et on y descend par deux rampes, dont la première, qui est assez large, a dix-huit marches, tandis que la seconde, beaucoup plus étroite, n'en a que quatorze, mais très-hautes. Quand on arrive près de l'eau, il fait si sombre, qu'on peut à peine distinguer les objets. Au fond est un bassin long d'environ quinze pieds, et large de six. Quand j'y descendis, il n'y avait que quelques pouces d'eau ; d'ordinaire il y en a près d'un pied dans la partie orientale, et plus du double à l'autre extrémité ; elle est continuellement remuée et salie par les femmes de Siloan, qui viennent remplir leurs outres et qui marchent dans l'eau pour aller jusqu'à la source, qui coule tranquillement au fond. Le moucre qui m'accompagnait et qui portait le flacon en fer-blanc que j'avais l'intention de remplir, voulant avoir de l'eau de la source sans se mouiller les pieds, arrache l'outre d'une de ces femmes pour lui prendre son eau ; elle résiste et appelle au secours. Avant que j'eusse le temps d'intervenir, six ou

[1] Schultz, *Jérusalem*, p. 41.
[2] P. Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. II.

huit autres femmes que le moucre n'avait pas vues au fond du bassin obscur étaient accourues, et un combat s'était engagé. Le moucre était robuste, les femmes tenaces et l'escalier glissant; le lieu, l'eau, l'obscurité, rendaient cette scène assez étrange. Je me trouvais au milieu de cette lutte, entre ces femmes et leurs outres mouillées, sans pouvoir me faire comprendre de personne. Il ne me restait qu'un seul langage : je me servis, contre mon moucre, de la cravache que j'avais oublié de laisser à l'autre muletier, qui tenait mon cheval à la porte de la fontaine. Chacun comprit l'équité de mon jugement : le moucre fut honni et le combat cessa. Ensuite j'allai chercher de l'eau moi-même. On appelle cette source *fontaine de la Vierge Marie*, soit parce que la sainte Vierge y a puisé de l'eau en venant de la maison de ses parents, située près de la porte de Saint-Étienne, soit parce qu'elle y a lavé les langes de l'enfant Jésus, pendant les quelques jours qu'elle a passés chez le saint vieillard Siméon, lors de la présentation de Jésus au temple ; on croit que l'habitation de saint Siméon était située à l'angle sud-est de l'esplanade du temple, au lieu désigné sous le nom de *Berceau de Jésus* et par les Turcs *Mogharrat-Aïssa*, la grotte de Jésus. Dans la description de Jérusalem publiée par le comte de Vogüé dans son *appendice* des *Églises de Terre Sainte*, extraite d'un manuscrit de la bibliothèque nationale (Fonds latin, nº 5129), il est dit qu'il y avait en ce lieu le *Berceau du Sauveur, son bain* et le *grabat de sa mère*.

On peut dire avec plus de probabilité que notre Sauveur, qui a passé si souvent dans la vallée de Josaphat, a bu de l'eau de la fontaine de Siloé.

On a construit un canal souterrain qui conduit l'eau de cette source jusqu'à la jonction de la vallée de Tyropœon avec celle du Cédron où elle forme la *piscine de Siloé*. Ce canal est long de dix-sept cent cinquante pieds ; il serpente dans le roc au lieu d'aller directement du nord au sud ; souvent il n'a qu'un pied et demi ou deux pieds de hauteur et de largeur, et quelquefois il dépasse de beaucoup la hauteur d'un homme; il est d'un travail très-imparfait et accuse une origine fort ancienne. Le deuxième livre d'Esdras en fait mention sous le nom d'*aqueduc du Roi* (II Esdras, II, 14). Il a été creusé dans le but d'amener l'eau de la fontaine de Marie à fleur de terre, dans un lieu plus accessible aux habitants de

la ville, où l'on pouvait aussi l'amasser dans de grands réservoirs et la faire écouler dans les jardins voisins. Bien que la construction de ce canal remonte à une époque probablement antérieure à Salomon, on n'a commencé à en soupçonner l'existence que vers le douzième ou le treizième siècle. Au dix-septième siècle, un frère Jules fut le premier qui explora le canal dans toute sa longueur : après lui l'abbé Desmazures, puis l'Anglais Hyde, et MM. Robinson, Smith et Tobler, sont les seuls qui, à ma connaissance, se soient aventurés avec succès dans ce tortueux, obscur et humide passage : tous l'ont descendu du nord au sud.

La fontaine de la Vierge, qui sort de la colline du temple comme le fleuve de la vision d'Ézéchiel (XLVII), a probablement accrédité la croyance qu'une source se trouve sous les principaux temples de la terre.

Les légendes locales parlent des sept fontaines de Jérusalem et des sept rivières de Constantinople ; tout cela est de la poésie orientale. Il n'y a que deux fontaines permanentes à Jérusalem et dans ses environs immédiats : celle que nous venons de décrire et la fontaine de Rogel. Les torrents qui remplissent les grands réservoirs autour de la ville sont toujours à sec, excepté pendant les temps de pluies, et ne peuvent être appelés des fontaines. La source de Ain esch-Schéfah, dont j'ai parlé ailleurs et dont l'eau a beaucoup de ressemblance avec celle de Siloé, est considérée par plusieurs comme la véritable source de cette dernière fontaine; je crois pourtant que l'eau en est moins potable. La température des deux sources est aussi un peu différente : celle de la première est en moyenne de 15° R, celle de la fontaine de la Vierge de 13° à 14°.

En descendant la vallée, on est bientôt vis-à-vis de l'ancienne porte de la ville dite *Porte des Ordures* ou *Sterquiline;* puis, au bas de la vallée de Tyropœon ou des Fromagers, on trouve la piscine de Siloé.

On lit au second livre des Paralipomènes : « Lorsque Ézéchias vit que Sennachérib s'avançait et marchait droit contre Jérusalem, il tint un conseil des princes et des grands de son royaume pour boucher les fontaines qui étaient hors de la ville; et ils l'aidèrent dans ce projet. Une grande multitude fut donc rassemblée et détourna toutes les sources et le torrent qui coulait au milieu de la

terre, disant : « Pourquoi, si les rois d'Assyrie viennent, leur laisse- « rions-nous de l'eau en abondance ? » (II Par., xxxii, 2 et suiv.) Nous avons déjà parlé ailleurs des travaux que fit Ézéchias pour détourner et cacher les eaux qui étaient au couchant de la ville ; de ce côté on prit les mêmes précautions. On pourrait supposer que le canal souterrain a été creusé à cette occasion, si dans l'intérieur il y avait quelque cavité où l'eau pût être conduite et se perdre ; mais ce canal n'a pas été suffisamment exploré pour qu'on puisse l'affirmer. Toutes les fois que la ville fut menacée d'un siége, on prit également la précaution de détourner les eaux, notamment l'an 1099, lorsque les croisés s'approchèrent pour la première fois de Jérusalem. Ce fut aussi en détournant la source de Siloé que Saladin, un siècle plus tard, obligea Richard Cœur-de-Lion à lever le siége de la ville [1].

Autrefois il y avait une tour près de la source de Siloé ; elle écrasa dix-huit personnes dans sa chute. (Luc, xiii, 4.)

La fontaine de Siloé est une fontaine intermittente très-remarquable ; ce qu'il est facile d'établir par le témoignage des auteurs les plus dignes de foi [2].

Josèphe, dans un de ses discours aux Juifs pour leur prouver que Dieu les a abandonnés, leur rappelle que la fontaine de Siloé, qui ne coulait plus pour eux avant le siége, donnait abondamment ses eaux aux Romains [3]. On trouve dans le même auteur que pareille chose arriva pendant le siége de Nabuchodonosor.

« Siloé, dit saint Jérôme, est une source située au pied du mont Sion, qui ne coule pas toujours, mais seulement certains jours et à certaines heures, et qui sort avec un grand bruit à travers des cavités souterraines et des grottes formées par les rochers les plus durs. Nous ne pouvons en douter, nous surtout qui habitons ce pays [4]. »

On a observé le même phénomène pendant les croisades. En par-

[1] Guil. de Tyr, l. VIII, ch. iv.

[2] Josèphe raconte qu'au nord de la Palestine il y avait une fontaine qu'on appelait *Sabbatique*, parce qu'elle ne coulait que le jour du Sabbat. (*Guerre*, l. VII, c. v.) — On a dit, au contraire, de la fontaine de Siloé : « Hic fons sex diebus atque noctibus currit ; septima vero die, est Sabath : in totum nec nocte, nec die currit. » (*Itin. Burdig. Hieros.*, 152)

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VI, ch. xi.

[4] Hieron., *in Isaiam*, viii, 6.

lant des souffrances des pèlerins devant Jérusalem, M. Michaud ajoute : « Le torrent du Cédron était desséché, toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait *par intervalles*, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins [1]. »

Enfin, M. Robinson raconte que, lorsqu'il faisait ses préparatifs pour mesurer le bassin de la souce supérieure, c'est-à-dire de la Sainte-Vierge, son compagnon, qui avait un pied sur le dernier degré tout près de l'eau, et l'autre sur une pierre au milieu du bassin, s'aperçut que le soulier qu'il avait à celui-ci se remplissait d'eau. Dans la persuasion que la pierre avait bougé, il retira son pied sur le degré ; mais il se couvrit également d'eau. Leur curiosité ayant été excitée par là, ils virent sourdre l'eau de dessous les pierres, et en cinq minutes elle monta d'un pied; dix minutes après, l'eau s'écoula et reprit son ancien niveau [2].

On croit communément à Jérusalem qu'elle a un flux et reflux comme la mer, et c'est ainsi qu'on m'a expliqué sa périodicité. Les Arabes disent que son intermittence est due à un dragon caché dans ces cavités; c'est peut-être cette croyance qui anciennement la fit appeler *fontaine du Dragon* [3]. Le dernier jour de la fête des Tabernacles, sous l'ancienne loi, on venait chercher avec beaucoup de solennité de l'eau à la fontaine de Siloé et on la portait sur l'autel, où elle était mêlée au vin du sacrifice, en souvenir de l'eau que Dieu avait fait couler du rocher dans le désert et afin de demander des pluies pour le temps des semailles. Jésus assistant à cette fête en prit occasion de dire : « Si quelqu'un a soif, qu'il

[1] *Histoire des croisades*, t. I, l. IV.— Lorsque la source de Siloé venait à couler, dit aussi Raymond d'Agiles, les chrétiens s'y précipitaient les uns sur les autres et souvent ils y périssaient avec leur bétail. La source était ainsi remplie, et de ceux qui s'y laissaient tomber, et de cadavres d'animaux. (*Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem.*)

L'eau était si rare pendant le siége de la ville sainte, que les pèlerins allaient à six milles de distance chercher des eaux fétides dans de petits vases qu'ils avaient faits avec des peaux de bœufs et d'autres animaux. Ces eaux, quoique puantes, se vendaient à un prix si exorbitant, qu'un homme, avec un écu, ne pouvait en avoir assez pour étancher sa soif. (Bibl. des croisades, *Hist. du voyage à Jérusalem*, par P. Tudebode.)

[2] Robinson, *Palestine*, II, 175.

[3] Des croyances semblables existaient pour les rivières d'*Ophis* et de *Ladon*, qui ont aussi la même signification : ces croyances sont d'origine païenne. (Ératosthène, *Cat.*, 41.)

vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, il sortira de ses entrailles des fleuves d'eau vive. » (Jean, VII, 37, 38.)

Il est dit dans le Talmud que « celui qui n'a pas vu la joie qu'on témoignait ce jour-là n'a jamais vu de joie [1]. » Le soir, ceux qui passaient pour les plus sages de la nation, les anciens et les chefs du sanhédrin, de la synagogue et des écoles, se rendaient dans le vestibule du temple et dansaient devant tout le peuple au son des instruments. Ils sautaient, ils dansaient, ils frappaient des mains ; plus les mouvements de ces hommes graves étaient désordonnés, plus ils recueillaient d'applaudissements. Ils passaient ainsi la plus grande partie de la nuit. Cela se faisait en souvenir de la danse de David [2].

Cette fontaine coule dans la *piscine de Siloé* (*Natatoria*), qui est surtout connue par un miracle de notre Sauveur. Les Juifs lui ayant jeté des pierres, il sortit du temple. En passant, il vit un homme aveugle de naissance; il fit de la boue avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle et lui dit : « Va, et te lave dans la piscine de Siloé (mot qui signifie *envoyé*). Il y alla donc, se lava et revint ayant recouvré la vue. » (Jean, IX, 1.)

M. Renan ne dit pas si cet aveugle-né était aussi, comme Lazare, un compère, qui feignait d'être aveugle : son rôle eût été non moins difficile et eût exigé une longue préparation; car depuis longtemps il mendiait comme tel à la porte du temple et tout le monde le connaissait. Mais, pour ces cas embarrassants, M. Renan a une explication générale. « La médecine scientifique, dit-il, était, à l'époque de Jésus, inconnue des Juifs de Palestine. Dans un tel état de connaissance, la présence d'un homme supérieur, traitant le malade avec douceur et lui donnant par quelques signes sensibles l'assurance de son rétablissement, est souvent un remède décisif. Qui oserait dire que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? *Le plaisir de la voir guérit.* Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain [3]. » Au moins dans le cas actuel ce n'a pas été le plaisir de voir

1 Succah, 51.
2 Jennings's, *Jud. Alterth.*, II, B.
3 Renan, *Vie de Jésus ; — Des miracles.*

Jésus qui a guéri l'aveugle ! M. Renan a grandement manqué sa vocation : s'il croit ce qu'il dit, il devait à l'humanité de se faire empirique. Il l'est devenu dans un autre sens : hélas ! ce n'est pas pour guérir des aveugles, c'est pour en faire.

Comme les Grecs et les Romains, les Juifs, par esprit de superstition, attribuaient une vertu secrète à la salive : c'est pourquoi il leur était interdit de frotter les yeux d'un aveugle un jour de sabbat, pour ne pas opérer une guérison ce jour-là. Jésus, pour condamner ces pratiques et ces ordonnances pharisaïques, fit plusieurs guérisons le jour du sabbat. Dans cette occasion, il voulut faire précisément ce qui était interdit aux Juifs, c'est-à-dire frotter les yeux d'un aveugle avec de la salive le jour du sabbat, et, de plus, montrer sa puissance divine en guérissant un aveugle-né par un moyen si peu capable d'opérer même une guérison ordinaire. Notre Sauveur se servit du même moyen pour guérir le sourd-muet de la Décapole. C'est en souvenir de ces miracles que l'Église, au jour de notre baptême, emploie aussi de la salive pour ouvrir nos sens à la grâce.

On avait autrefois construit une église au-dessus de la piscine ; elle était dédiée au Sauveur *Illuminateur* [1]. L'an 600, les pèlerins, par dévotion ou pour récupérer la santé, se baignaient sous l'église dans ce réservoir [2]; de là son nom de *Natatoria*. Au commencement du douzième siècle, on faisait mention d'un édifice carré et muré comme un cloître, dans lequel on recueillait l'eau pendant la nuit [3]. Plus tard, on ne parlait plus que des ruines autour desquelles des chrétiens craignant Dieu se bâtissaient des demeures et vivaient comme dans un couvent [4].

L'eau en s'écoulant de la piscine remplissait un bassin creusé devant l'église et dans lequel venait se baigner à de certaines heures le commun du peuple. (Antonin. Plac., XXIV.) Ce bassin est en

1 P. Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. II.

2 Est ibi basilica sub qua surgit clausura cancellorum, in quibus pro benedictione in uno lavantur viri, in altero mulieres. (Antonin. Plac., XXIV.) — On voit encore au milieu de la piscine un reste de colonne qui probablement servait à établir la ligne de démarcation.

3 Ad eum locum quo ædificium in modum claustri muratum et quadratum habetur ; cujus in medium per noctem rivulus congregatus adunatur. (Albert. Aq., 6, 6.)

4 Facile esset ruinas relevare sacri fontis ; sed nemo tangit, nec manum apponit, et ita locus de die in diem ruit, sicut ædificia aliorum locorum sanctorum. (Fabri, I, 420.)

partie comblé aujourd'hui ; il y a quelques arbres, et on y plante des légumes. Les Arabes l'appellent *Birket-el-Hamra*.

Les Juifs et les musulmans tiennent aussi en vénération la piscine de Siloé ; Saladin la comparait au fleuve du paradis. Les mahométans avaient bâti une mosquée près de la piscine ; ils y ont eu aussi une place pavée pour y faire leur prière.

La source de Siloé est d'ordinaire peu abondante ; il paraît cependant qu'en hiver elle coule quelquefois avec impétuosité. L'eau est claire, un peu salée, et contient de la chaux, de la magnésie et du gaz acide sulfurique ; des voyageurs, très-altérés sans doute, lui ont trouvé la saveur du lait. Sa pesanteur spécifique égale 1003,5 ; sa température ne s'écarte guère de 13 à 15° Réaumur. Horriblement salie par les tanneurs et les laveuses dans la piscine supérieure, elle finit par se perdre dans les jardins de la vallée, qu'elle fertilise d'une manière étonnante.

Au sud de la piscine se trouve un petit tertre qui sert de lieu de prière aux musulmans. Un arbre fourchu, qui est au milieu, marque aux fidèles l'endroit où le plus éloquent des prophètes, Isaïe, a été martyrisé. Il avait dit aux rois et au peuple : « Vos mains sont souillées de sang et vos doigts d'iniquités ; vos lèvres profèrent le mensonge, et votre langue médite l'iniquité. Personne n'appelle en jugement avec justice, personne n'appuie la défense de sa cause sur la vérité ; chacun se confie dans la vanité et a recours au mensonge. (LIX, 3.) Malheur à l'homme qui dispute avec celui qui l'a formé : lui, vase d'argile, semblable aux autres vases de terre ! L'argile dit-elle au potier : Que faites-vous ? Votre ouvrage dit-il : Celui qui m'a fait n'a pas de mains ? (XLV, 9.) Les impies sont comme une mer agitée qui ne peut s'apaiser, et dont les flots ne rejettent que la boue et la fange. Nulle paix pour les impies, dit mon Dieu. » (LVIII, 20.)

Il reçut le prix de son courage et fut scié en deux dans la vallée du Cédron. Selon la tradition des Juifs et des chrétiens, Isaïe a été mis à mort vers l'an 694 avant Jésus-Christ, par les ordres de l'impie Manassès, qui n'avait alors que douze ans, et son corps fut enterré sous un chêne près de la fontaine de Rogel[1].

[1] Origen., *in cap.* XXIII *Matth., et Epist. ad Jul. African., et Homil. in Isa.* ; Tertull., *De patientia*, c. XIV ; Hieron., l. XV *in Is.*

Le *jardin du Roi* était au fond de la vallée où sont aujourd'hui les seuls jardins de Jérusalem hors des murs; ils sont arrosés par les eaux fécondantes de Siloé.

Une partie a été détruite par l'éboulement arrivé sous le règne d'Ozias.

La fontaine de Rogel est un peu plus bas, au point de jonction des vallées de Josaphat et de Hennom; plus loin, jusqu'à la mer Morte, ces deux vallées réunies portent le nom de Wadi en Nahr, *vallée de Feu.*

Déjà, du temps de Josué, la fontaine de Rogel est mentionnée comme formant la limite entre les tribus de Juda et de Benjamin (Josué, xv, 7). Elle est encore appelée *fontaine de Néhémie*, aussi *puits du Feu*, et Bir-Ayoub (fontaine de Job), ou peut-être de Joab, qui fit proclamer roi Adonias en ce lieu.

Jonathas et Achimaas étaient près de cette fontaine quand une servante vint leur dire les projets qu'Absalon avait formés contre son père. Ces deux serviteurs fidèles portèrent ce message à David, qui passa le Jourdain et échappa aux mauvais desseins d'Absalon. (II Rois, xvii, 17.)

David étant vieux, son fils Adonias donna un festin à ses partisans, près du rocher de Zoheleth [1], voisin de la fontaine de Rogel, et se fit proclamer roi; mais il entendit bientôt après les cris de joie du peuple, lorsque le grand prêtre Sadoc et le prophète Nathan eurent sacré Salomon dans la partie supérieure de la vallée. (III Rois, i.) Lors de la captivité, les prêtres chargés du service divin prirent le feu qui était sur l'autel et le cachèrent dans une vallée où il y avait un puits profond et desséché. Après plusieurs années, Néhémie ordonna aux petits-fils de ces prêtres de chercher ce feu sacré; ils ne le trouvèrent point, mais seulement une eau épaisse. Il leur ordonna de puiser cette eau et d'en faire des aspersions sur le bois et les sacrifices; alors le soleil resplendit, un grand feu s'alluma, et tous furent dans l'admiration. Lorsque cet événement fut connu du roi de Perse, il en fit rechercher avec soin la vérité, puis il fit bâtir au même lieu un temple et une enceinte sacrée. Néhémie appela ce

[1] Le docteur Schultz a cru pouvoir indiquer sur son plan le rocher Zoheleth près d'un lieu de la vallée qui sert encore aujourd'hui à des parties de plaisir. Zoheleth signifie *qui glisse* ou *qui roule*.

lieu Nephthar, c'est-à-dire purification ; mais le vulgaire l'appela Néphi (d'après le texte grec, Nephthaï). (II Mach., I.)

Le petit édifice qui recouvre cette fontaine ressemble de loin à un *wéli* des musulmans ; il est surmonté d'une voûte ; près du puits se trouvent un bassin, quelques ruines et un lieu de prière pour les Turcs.

En temps ordinaire, le puits ne renferme que peu d'eau ; mais après les pluies de l'hiver il est alimenté encore par deux sources qui sortent de terre dans les environs. Il a plus de cent pieds de profondeur et porte les caractères d'une construction très-ancienne. Pococke, qui l'a mesuré avec la sonde, a trouvé sa profondeur de cent vingt-deux pieds ; il y avait alors quatre-vingts pieds d'eau.

A la moitié de la profondeur se trouve une grotte voûtée où l'eau sort d'un rocher ; une autre source est amenée par un petit canal. La partie inférieure du puits est entièrement creusée dans le roc; la partie supérieure est en maçonnerie grossière, qui menace de s'ébouler.

A l'approche des croisés, les Sarrasins l'avaient comblé, ce qui fut une des causes de leur terrible souffrance par la soif; il ne fut retrouvé qu'en 1184 par un Allemand.

La pierre de Zoheleth dont il est fait mention au IIIe Livre des Rois, I, 9, est un grand rocher qui s'était détaché du mont du Mauvais-Conseil lors du tremblement de terre arrivé sous le règne d'Ozias. Alors cette montagne se fendit, la moitié fut précipitée contre la montagne placée à l'Orient, ce qui ferma le chemin et couvrit de terre les jardins du roi[1]. Plus de seize cents ans après cet événement, M. de Saulcy a pu ainsi en constater les traces : « Là, dit-il, des crevasses énormes produites par un tremblement de terre se montrent partout. Les roches se sont éboulées, et avec elles parfois d'énormes fragments taillés, qui offrent encore les traces des excavations sépulcrales auxquelles ils ont été reliés jadis[2]. »

C'est ici que finit la vallée de Josaphat.

Maintenant que nous l'avons parcourue, nous comprendrons mieux le sens des différents noms qui lui ont été donnés. On l'ap-

1 *Antiquités jud.*, IX, x, 4.

2 Saulcy, *Voyage en Terre Sainte ; — Vallée de Hinnom.*

pelle *vallée du Cédron*, *vallée des Montagnes* et *vallée de Siloé;* mais elle est plus communément appelée *vallée de Josaphat*, soit à cause du *tombeau de Josaphat*, soit à cause de sa destination future : *vallée de Josaphat* ou *vallée du Jugement*.

Remontons maintenant la *vallée d'Hennon*[1] ou du fils d'Hinnon, qu'on appele aussi *Gehenna* et que les Arabes nomment *Wadi el-Rubâb*. Le fond de cette vallée s'appelait Topheth[2].

C'est là, selon l'expression de saint Jérôme, que périt le peuple juif par le culte honteux qu'il rendit à Moloch. Salomon avait élevé des temples et des statues aux dieux étrangers sur la colline voisine ; les autres rois et le peuple idolâtre sacrifièrent à Moloch dans ce même lieu, ainsi que dans les jardins et les bois de Topheth, leurs fils et leurs filles[3].

Le rabbin Siméon, dans son Commentaire sur Jérémie, VIII, donne la description suivante de cette idole : « Toutes les maisons des idoles étaient dans l'intérieur de Jérusalem, excepté le temple de Moloch, qui était dans un lieu séparé hors de la ville. C'était une statue d'airain ayant une tête de bœuf, et les mains étendues comme celles d'un homme qui veut recevoir quelque chose d'un autre ; elle était vide intérieurement. Devant elle il y avait sept chapelles : celui qui voulait offrir une jeune colombe ou une autre pièce de volaille entrait dans la première ; on entrait dans la seconde pour offrir un agneau ou une brebis ; dans la troisième pour un bélier ; dans la quatrième pour un veau ; dans la cinquième pour un taureau ; dans la sixième pour un bœuf ; mais celui qui venait sacrifier son propre fils entrait dans la septième chapelle et embrassait l'idole de Moloch,

1 Ce nom vient des mots hébreux *Gé*, vallée, et *Hinnom*, qui est peut-être le nom de celui à qui cette vallée a appartenu. Quelques-uns l'appellent *Gé beni Hinnom*, et traduisent par *Vallée des enfants gémissants*.

2 Voyez IV Rois, XXIII, 10; Jérém., VII, 31; XIX, 5; XXXII, 25.

3 Les Juifs avaient pris le culte de cette divinité aux Chananéens, qu'ils avaient vaincus. Moloch et Saturne paraissent avoir été le même dieu ; leur culte était le même : les Carthaginois, descendants des Chananéens, sacrifiaient des victimes humaines à Saturne. « Il y avait chez eux, dit Diodore de Sicile (liv. XX, ch. XIV), une statue de bronze représentant Chronos (Saturne) ; elle avait les mains tendues et inclinées vers la terre, de sorte que l'enfant que l'on y mettait tombait en roulant dans un gouffre plein de feu. » Ces sacrifices impies ont duré en Afrique jusqu'au temps de Tibère. (Tertul., *Apolog.*, ch. IX.) De la Syrie, ils ont aussi passé en Europe. Agathocle, roi de Sicile, a, lui seul, immolé deux cents enfants des plus nobles familles à son Dieu qu'il croyait irrité. (Pescennius Festus, apud Lactant., *Divin. Inst.*, I, cap. XXI.)

comme il est dit dans Osée, xiii, 2 : « Il faut sacrifier des hommes pour pouvoir baiser des veaux. » L'enfant était placé devant l'idole, sous laquelle on faisait du feu jusqu'à ce qu'elle fût chauffée au rouge. Alors le prêtre prenait l'enfant et le plaçait sur les mains brûlantes de Moloch; et, afin que les parents [1] ne pussent entendre les cris de l'enfant, on battait du tambour. C'est de là que ce lieu reçut le nom de *Topheth*, car *topheth* signifie tambour ou timbales [2]. Il s'appelait aussi *Hinnon*, à cause du cri des enfants, du mot hébreu *naham*, *hurler;* ou peut-être parce que le prêtre avait coutume de dire aux parents : *Jehenelach*, *Cela te sera utile*. »

Ce fut Josias qui brisa ces statues. « Le roi profana Topheth, qui est dans la vallée du fils d'Hinnon, afin que personne ne fît plus passer son fils ou sa fille par le feu en l'honneur de Moloch. » (IV Rois, xxiii, 10.)

Les lieux de Jérusalem particulièrement souillés par les crimes des Juifs sont le temple, dans lequel ils avaient placé des idoles et qui était devenu un lieu de prostitution (*loc. cit.*, 7), et la vallée d'Hennon; ce fut dans ces mêmes lieux que s'exerça plus spécialement la colère de Jéhova. Nous savons ce qui est arrivé dans le temple à la prise de Jérusalem par Titus ; voici maintenant ce qui concerne Topheth :

Le Seigneur envoya Jérémie en ce lieu et lui dit :

« Allez et prenez, en présence des plus anciens d'entre le peuple et des plus anciens d'entre les prêtres, un vase de terre fait par un potier. Et allez à la vallée des fils d'Hennom, qui est devant la porte d'Argile ; et vous leur annoncerez les paroles que je vous dirai. Vous leur direz : Parce qu'ils m'ont abandonné et qu'ils ont rendu ce lieu profane en y sacrifiant à des dieux étrangers, parce qu'ils ont rempli ce lieu du sang des innocents, et qu'ils ont bâti un temple à Baal, pour brûler leurs enfants dans le feu, et pour les offrir à Baal en holocauste. C'est pourquoi le temps vient, dit le Seigneur, que ce lieu ne sera plus appelé Topheth, ni la vallée des fils d'Hennom, mais la vallée du Carnage. Car je renverserai en ce lieu tous les desseins des habitants de Juda et de Jérusalem; je les

1 Qui devaient assister à ces barbares sacrifices et rester impassibles.

2 Ce nom vient aussi sans doute de ce que les habitants de Jérusalem venaient, les jours de fête, se réjouir au son des tambours et des instruments dans les jardins et les bois de cette vallée.

perdrai par l'épée à la vue de leurs ennemis et par la main de ceux qui cherchent à leur ôter la vie; et je donnerai leurs corps morts en proie aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. Je rendrai cette ville l'objet de l'étonnement et de la raillerie des hommes; quiconque y passera sera épouvanté, et il insultera à ses châtiments. » (Jérémie, XIX.)

Après avoir lu ces paroles, je levai les yeux, et, ne voyant autour de moi que des sépulcres entr'ouverts et des collines couvertes encore des tombes brisées de tout un peuple brisé lui-même, je frissonnai de terreur, comme si les accents du prophète eussent retenti sur ma tête au milieu de cette vallée de mort.

Lorsque la ville fut prise et détruite par les Chaldéens et par les Romains, un grand nombre de Juifs furent tués en ce lieu, et on lui donna le nom de *Polyandrion*, comme étant le tombeau d'une multitude d'hommes [1].

Le nom de cette vallée était si plein de terreurs, que dans la suite les Juifs et les évangélistes eux-mêmes s'en servirent pour désigner l'enfer; de là notre mot de *gehenna* [2]. (Matth., V, 22; XVIII, 9; Marc, IX, 43; Luc, XII, 5.)

Toute la colline au sud de Topheth n'est qu'une vaste nécropole. Parmi ces tombeaux taillés dans les rochers, on voit celui du grand prêtre Anne ou Ananus, auprès duquel Titus fit passer sa ligne de circonvallation [3]. Anne était ce grand prêtre qui a si indignement figuré à la passion du Sauveur. Ce tombeau corrobore la tradition qui rapporte que son beau-père Caïphe avait une maison de campagne sur le mont voisin du Mauvais-Conseil. Il y a là des tombeaux de toutes les époques; quelques-uns portent des inscriptions qu'il serait d'un grand intérêt d'étudier [4]. Plusieurs sont devenues illisibles; il y en a en caractères hébraïques, grecs et phéniciens; quelques-unes sont en caractères cunéiformes; d'autres sont écrites avec des lettres jusqu'ici inconnues. Parmi celles qu'on peut lire, il

[1] Hieronymus *in* II *Par.*, XXXIII; *in locis heb., lit. G et T, et in Matth.*, c. X; *in Jon.*, c. II.

[2] Il est probable aussi qu'on a donné cette acception à ce mot, non-seulement parce que c'était un lieu plein d'horreur, mais encore parce qu'on y allumait souvent de grands feux, tant pour les sacrifices de Moloch que pour purifier l'air et détruire l'infection provenant des cadavres qu'on y jetait.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VI, ch. XIII.

[4] Voyez de Saulcy, *Voyage autour de la mer Morte*.

en est de tout à fait insignifiantes ; plusieurs en grec portent simplement ces mots précédés d'une croix : *Sainte Sion*. Tous ces tombeaux ont été profanés, les cendres qu'ils renfermaient jetées aux quatre vents, et on trouve des ossements épars mêlés à la poussière et aux débris des collines environnantes : « Ils jetteront hors de leurs sépulcres les os des rois de Juda, et les os de ses princes, et les os des prêtres, et les os des prophètes, et les os de ceux qui ont habité Jérusalem ; on ne les rassemblera point, on ne les ensevelira point, mais on les laissera comme de la boue sur la face de la terre. » (Jérém., VIII, 1, 2.)

Clarke, qui a visité ces sépulcres avec soin, donne un singulier exemple de la légèreté avec laquelle ceux qui rejettent l'authenticité la mieux établie de nos sanctuaires sont disposés à leur substituer, sans la moindre preuve, les premiers objets qui répondent à leur fantaisie. Parmi ces tombeaux, il en a remarqué un qu'il aurait volontiers voulu faire passer pour celui de notre Sauveur. On sait avec quelle facilité le savant voyageur a transporté d'un lieu à l'autre les montagnes et les vallées et renversé toute la topographie de Jérusalem : le déplacement d'un tombeau est pour lui une minime entreprise.

C'est au-dessus de ces tombeaux qu'est *Haceldama*, le champ du sang. On y trouve de l'argile blanchâtre propre à la poterie, dont on se sert encore aujourd'hui[1] ; c'est le seul lieu autour de Jérusalem où il y en ait, excepté le village d'Abu-Waïr. On voit jusqu'à quel point cela s'accorde avec ce passage de l'Écriture, où il est dit en parlant des princes des prêtres : « Après avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. » (Matth., XXVII, 7.) Cette circonstance, ainsi que celle des trente pièces d'argent, avait été annoncée par les prophètes[2].

Les Juifs, *qui prétendaient attendre le Messie* et qui en cela étaient aussi sincères que ceux qui l'attendent encore, avaient entre leurs mains les livres des prophètes pour le reconnaître quand il viendrait.

1 Voyez *Jérusalem*, p. 39, par le docteur Schultz.

2 Ils pesèrent alors trente pièces d'argent pour ma récompense ; et le Seigneur me dit : Allez jeter à l'ouvrier en argile cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais, lorsqu'ils m'ont mis à prix. Et j'allai en la maison du Seigneur les porter à l'ouvrier en argile. (Zach., XI, 12 et 13.)

Or le prophète Zacharie avait prédit *que les enfants d'Israël achèteraient le champ d'argile d'un potier pour trente pièces d'argent, prix de celui qui serait mis à prix par eux.* C'est précisément ce qu'ils ont fait, Dieu se servant de leur perversité même pour l'exécution de ses desseins : et cette prophétie, qui ne s'est accomplie en nul autre qu'en Jésus, ne leur ouvre pas les yeux !

« Une chose digne d'attention, dit le R. P. de Géramb, et que mon drogman me fit remarquer, c'est que l'on trouve dans ce champ une grande quantité de têts ou morceaux de vases de terre cassés, qui indiquent la profession du propriétaire auquel il appartenait d'abord. J'en ramassai plusieurs en qui on reconnaît l'empreinte d'une haute antiquité [1]. » Ce fait est parfaitement exact, et j'en ai aussi trouvé un grand nombre. Au reste, quand on y regarde de près, on voit que toute la Palestine est couverte de pareils fragments, et souvent ils sont les seules traces de ses villes les plus puissantes. « Le Seigneur la brisera, a dit le prophète, comme le vase fragile du potier, et il ne se trouvera pas parmi ses débris de quoi puiser de l'eau dans une citerne, ou porter le plus petit charbon enflammé. » (Is., xxx, 14.)

Nous avons dit que c'est là la *douce* retraite que M. Renan a assignée à Judas l'Iscariote. Il prétend que c'était sa propriété et qu'elle portait déjà le nom de Hakeldama avant le drame de la Passion. Selon son habitude il n'apporte aucune preuve ; il oppose ses tardives suppositions aux assertions des contemporains. Il faut avouer que la coïncidence par laquelle le traître se serait rendu propriétaire du *champ du sang* avant sa trahison est tout au moins singulière.

On voit, sur cette colline, une quantité d'excavations taillées dans le roc, qui primitivement étaient sans doute des carrières, et qui plus tard ont servi de tombeaux. Le champ spécialement appelé Haceldama fut entouré d'un mur par les ordres de sainte Hélène, qui le fit également couvrir d'une voûte : on en voit encore les restes. Elle fit aussi charger plusieurs vaisseaux avec de la terre prise au même lieu ; cette terre fut transportée au *Campo Santo* de Rome. Dans la suite plusieurs villes imitèrent cet exemple, entre autres la ville de Pise. La chambre sépulcrale fermée a longtemps

[1] *Pèlerinage à Jérusalem*, lettre xxv.

servi de fosse commune, dans laquelle on jetait, par une ouverture pratiquée dans la voûte, les corps de ceux qui mouraient à Jérusalem ; un grand nombre de pèlerins n'ont pas reçu d'autres sépultures : cet usage s'est conservé même pendant les croisades ; une église avait été bâtie à côté de cette chambre sépulcrale.

« D'autre part la vallée avoit I carnier que en appeloit Chaudemar[1]. Là getoit on les pelerins qui mouroient à l'ospital de Jherusalem. Cele valée où li charniers estoit fu acheté des deniers dont Judas vendi le cher Jhesu Crist, si comme l'Evangile tesmoigne[2]. »

Le patriarche de Jérusalem, qui avait acquis cette propriété des Syriens, l'avait cédée aux chevaliers de Saint-Jean, en l'année 1143. Deux siècles plus tard, les Franciscains y établirent un hospice ; mais, continuellement inquiétés par les infidèles, ils se virent obligés de l'abandonner, et il fut complétement détruit. Les Arméniens s'en emparèrent ensuite et le conservèrent jusque dans ces derniers temps.

Une grotte voisine, belle et grande, appelée *Latibulum Apostolorum*, retraite des apôtres, que les Grecs nomment chapelle de Saint-Onuphre, est un ancien tombeau orné d'une frise. C'est un de ceux qui a le plus souffert du vandalisme de M. Montefiore dont nous parlerons bientôt. Tous ces anciens tombeaux de la vallée d'Hennon ont servi de retraites à une foule de serviteurs de Dieu, qui s'y exerçaient dans la vertu[3]. Ces grottes, comme celles de la montagne des Oliviers, formaient une véritable laure[4].

[1] On sait avec quelle facilité les croisés défiguraient les noms propres ; on en trouve ici une nouvelle preuve.

[2] Voyez *Assises de Jérusalem*, t. II. — Quant à l'église, nous avons un autre document qui en parle. On lit dans les *Archives des Hospitaliers*, année 1143 : « Ego Willelmus, D. G. Sanctæ Jherusalem patriarcha..., notum facio quod ego ecclesiam quamdam quæ in agro qui *Achel demach* dicitur sita est, ubi peregrinorum sepeliuntur corpora, cum tota ejusdem agri terra, ab antiquis Surianis nobis præsentibus divisa, hospitali quod est in Jherusalem habendam in perpetuum concessi. »

[3] Intra ipsa sepulchra sunt cellulæ servitorum Dei, ubi fiunt multæ virtutes. (Antonin. Plac., XXV.)

[4] On appelle *laure* un grand nombre de cellules éparses ou réunies, qui formaient une espèce de village peuplé par des anachorètes. Les plus célèbres étaient celles de la Thébaïde, du mont Sinaï et des environs de la mer Morte ; il y en avait qui renfermaient plusieurs milliers de solitaires. D'après sa racine, ce mot vient de *laurus*, laurier. Plusieurs villes anciennes portaient le nom de *Laurentum* et de *Larissa*, nom qui rappelle les bois de lauriers, les lieux ombragés, les cavernes et les labyrintes consacrés aux dieux lares, aux morts et aux bienheureux, *laureati*.

Sur le sommet de cette montagne, qu'on appelle encore *montagne du Mauvais Conseil*, à cause du conseil tenu dans la maison de campagne de Caïphe, se trouvent les ruines du village *Deïr Kaddis Modistus*. Ce fut là aussi que Pompée, en venant par Jéricho pour attaquer la ville, plaça son camp [1]. Ce fut alors que, pour la première fois, les aigles romaines se trouvèrent en présence de la cité coupable qu'elles avaient la mission de châtier. Pompée, moyennant les intelligences qu'il avait dans la ville et les efforts d'Antipater, père d'Hérode, qui bâtissait sur la trahison et la bassesse la grandeur de sa maison, n'eut pas à attaquer la ville, dont les portes lui furent ouvertes; il attendit dans cette position avantageuse les machines de guerre qui lui avaient été envoyées de Tyr en grand nombre, puis il attaqua le temple et le prit après une résistance opiniâtre, qui coûta la vie à douze mille de ses défenseurs. Titus y a fait passer également sa ligne de contrevallation.

On a pu voir jusqu'ici combien de montagnes entourent Jérusalem, et combien est juste cette expression du Psalmiste : *Montes in circuitu ejus : des montagnes sont autour d'elle* (CXXIV).

Dans la prophétie de Zacharie que nous avons citée à propos du jugement dernier, nous avons vu qu'il est fait mention du grand tremblement de terre arrivé sous le règne d'Ozias (Zach., XIV, 5) et dont nous avons parlé plus haut ; c'est probablement alors que s'est formé, par le rapprochement des deux montagnes, l'étroit défilé qui termine la vallée de Hinnom.

Lorsqu'on l'a franchi, on rencontre à une petite distance le chemin qui monte presqu'à pic sur le mont Sion, passe sur l'aqueduc du temple et le tracé de l'ancienne muraille, longe le Cénacle, pour entrer en ville par la porte de Sion.

Au-dessous de cet aqueduc on voit les restes d'un des plus anciens escaliers qui existent au monde ; il n'a plus qu'une dizaine de marches taillées dans le roc vif par les premiers habitants du mont Sion, les Jébuséens. Nous avons cité ailleurs le passage du

Virgile appelle le labyrinthe d'Italie *laurentia arva ;* ce nom s'appliquait également soit à des demeures souterraines pour les vivants, soit à des sépulcres. En Russie, plusieurs couvents portent le nom de *laures*. En grec byzantin ce mot signifie *creux*.

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VI, ch. XIII.

second *livre d'Esdras*, où il en est question (Voyez plus haut, page 623). Maintenant que nous connaissons plus en détail chacune des localités mentionnées dans ce passage qu'on nous a cité comme étant *très-obscur*, je le demande à tout homme de bonne foi, était-il possible de les désigner avec plus de clarté, et la localisation de la ville de David, du sépulcre de David, comme celle de la piscine de Siloé et du jardin du roi, etc., peut-elle être établie avec plus d'authenticité et de certitude ?

En reprenant, au fond de la vallée, le chemin qui monte vers la porte de Jaffa, on rencontre bientôt le plus grand des douze réservoirs d'eau de Jérusalem : il a été fait en barrant la vallée par une forte digue et en élevant des murs sur les autres côtés ; sa longueur est de 180 mètres, sa largeur de 80, et sa profondeur, dans la partie la plus basse, d'environ 10 mètres. L'aqueduc d'Etham passe sur la digue, ainsi qu'un des chemins de Bethléem. Nous avons vu que la piscine Mamillah porte aussi le nom de piscine supérieure ; on a donné à celle-ci, qui est plus bas et moins ancienne, les noms de piscine inférieure et piscine nouvelle ; mais rien ne prouve que ce soit d'elle qu'il est fait mention dans la Bible. Le nom de piscine inférieure peut s'appliquer au *Birket Hammam el-Batrak* et même à la *piscine de Siloé*. La première dénomination certaine que nous ayons date des croisades : elle s'appelait alors le *Lai Germain*, parce qu'elle avait été construite ou restaurée par Germain ou par un Allemand.

La vallée d'Hennon faisait la limite entre la tribu de Juda et la terre des Jébusites. (Jos., xv, 8.) Elle tourne autour du mont Sion jusqu'au delà de la piscine appelée aujourd'hui *Birket el Sultân*. La plupart des auteurs, adoptant la tradition de Josèphe [1], placent ici, ou dans la vallée de Josaphat, l'entrevue qui eut lieu, il y a 4,000 ans, entre Abraham et Melchisédech (roi de justice). Melchisédech était roi de Salem (Jérusalem) et prêtre du Très-Haut. Il offrit à Dieu du pain et du vin et bénit Abraham. (Genes., xiv, 18.)

« Quant on avoit avalé le mont, est-il dit dans notre relation du treizième siècle, si trouvoit en I lai en la vallée, qu'on appeloit le *lai Germain*, que Germains le fist faire pour recueillir les iaues qui

[1] Josèphe, *Antiquités*, l. I, ch. xi.

descendoient des montagnes quand il plovoit ; et là abuvroit on les chevaus de la cité [1]. » Ce Germain est le même que celui qui retrouva et fit nettoyer la fontaine de Rogel.

Outre les eaux de la montagne qui remplissaient quelque peu cette piscine, on y fit couler une partie de l'eau amenée par l'aqueduc ; mais depuis que l'aqueduc est détérioré, la piscine est à sec et en partie cultivée. Cet aqueduc avait été réparé à la fin du treizième siècle par le sultan Mohammed-ibn-Kelavûn, comme l'indique une inscription que l'on voit encore aujourd'hui [2]. La piscine le fut aussi vers le milieu du seizième siècle, sous le règne du sultan Soliman-ibn-Sélim ; c'est pourquoi on l'appelle *Birket el-Sultân*. On lui a souvent donné le nom de *piscine de Bersabée*, parce qu'on a supposé très-improprement que c'est là que se baignait la femme d'Urie, quand elle fut aperçue par David [3].

Immédiatement au-dessus, on voit l'aqueduc construit par Ponce-Pilate. Cet aqueduc amenait l'eau des Étangs de Salomon, qui sont à trois lieues de Jérusalem, jusque dans le temple. Nous le retrouverons au delà de Bethléem, à côté d'un aqueduc plus ancien ; ici, il est facile de le suivre autour de la montagne du Mauvais-Conseil, puis de l'autre côté de la vallée autour de Sion, jusqu'à l'angle sud-ouest de l'esplanade du temple. Pour le construire, Ponce-Pilate enleva l'argent du trésor sacré ; il s'ensuivit une émeute, que le gouverneur comprima en mêlant dans la foule des soldats romains déguisés qui portaient des bâtons sous leurs vêtements, et qui, selon Josèphe, outre-passant de beaucoup ses ordres, tuèrent un grand nombre de Juifs [4].

Depuis peu d'années, on voit au sud de la piscine un grand établissement construit aux frais de M. Montefiore, en faveur de ses coreligionnaires : c'est l'*hospice des Juifs*. Si ce riche banquier se fût contenté d'exercer sa charité envers les siens, sans nuire à

[1] *Assises de Jérusalem*, II, p. 531, n° 48. Il en est fait mention dans le *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, de l'année 1177.

[2] *De perenni cultu T. S.*, lib. II.

[3] Schultz, *Jérusalem*, p. 94; — Adamnanus, *De situ sanctorum locorum*, lib. I, c. XII ; — Robinson, *Palestina*, t. II, p. 168.

[4] Cum armatos milites plebeio habitu multitudini immiscuisset, eisque præcepisset ut vociferantes non gladiis sed fustibus ferirent, signum illis e suggesto dedit... Illi vero longe atrocius ac jusserat Pilatus quietos æque ac seditiosos castigarunt. (Josèphe, *Bell. Judaic.*, l. II, c. IX ; *Ant. jud.*, XVIII, c. III.)

d'autres, personne assurément ne l'eût trouvé mauvais ; mais, afin d'avoir des pierres toutes taillées pour ces pieuses constructions, on a profané et détruit plus de tombeaux que ne l'eussent fait plusieurs tremblements de terre ; il semble qu'on y a mis d'autant plus d'acharnement que tous ces monuments étaient des tombeaux chrétiens.

Sur la colline opposée à la ville, on voit la petite église grecque de Saint-Georges, les ruines d'un village arabe, *Abu Wair*, détruit depuis un siècle, et celles de *Kasr el-Asfur* ou *Kasr el-Ghazal*, c'est-à-dire château des oiseaux ou des gazelles [1]. Pendant le siége de Titus, on voyait déjà en ce même lieu un village [2], que Josèphe appelle *Erebinthôn Oikos* (maison des pois chiches).

Nous avons dit plus haut qu'il y avait, en face du mont Sion, un lieu fortifié nommé Bethsour ; évidemment le sommet du mont du Mauvais-Conseil est un lieu très-propre à être fortifié et il se trouve à la distance de cinq stades indiquée dans ce verset du IIe livre des Machabées (XI, 5) : Lysias « étant entré en Judée et s'étant approché de Bethsura, située dans un lieu étroit, à cinq stades de Jérusalem, attaqua cette place. » Il ne peut être question dans ce passage de la forteresse de Bethsour au Bethar dans laquelle se réfugia Bar-Cocheba et qui fut prise par les Romains : nous en parlerons plus tard. Il faut donc admettre qu'il y avait deux Bethsour, ou qu'il faut lire 150 stades, au lieu de 5, comme le veulent plusieurs auteurs. Quelques-uns ont prétendu que la maison du grand prêtre Caïphe sur le mont du Mauvais-Conseil avait appartenu à David et que du temps d'Hérode elle était un hospice dans lequel s'arrêtèrent les trois Rois [3].

Toute la partie des murailles qui domine cette vallée, depuis la citadelle jusqu'à l'angle du sud-ouest, s'appelle les Tours de Gaza (*Abrâdsch Ghazzeh*), et la vallée elle-même, jusqu'au-dessus de l'étang supérieur, s'appelle *vallée de Gihon* (vallée de la Grâce).

Nous venons d'achever le pourtour extérieur de la ville, et nous

1 Schultz, *Jérusalem*, p. 39.

2 Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. VI, ch. XIII.

3 Tempore David regis erat in illo monte castrum forte, ad regiam pertinens possessionem. (Fabri, I, 427.) Et ibi dicunt fuisse hospitium, in quo tres reges diverterunt. (*Ibid.*, 429.)

avons vu que tout cet espace, qui enlace comme une couronne de cyprès cette lugubre cité, n'est qu'une vaste nécropole dont les monuments funéraires remontent en grand nombre aux premiers âges du monde, attestent ainsi le respect que tous les peuples ont toujours porté à leurs morts, et sont autant de preuves de leur croyance à l'existence et à l'immortalité de l'âme ! On n'honore pas une chair pareille à celle des animaux uniquement destinée à la pourriture et vouée à un oubli éternel.

Parmi nous il s'est élevé de nos jours une secte qui trouve des adhérents en Europe, et qui n'en trouverait pas parmi les sauvages : celle des solidaires ; son dernier cri de ralliement est celui-ci : *Guerre aux cimetières !* Après avoir attaqué la société chrétienne dans sa base, dans le mariage, dans le baptême, dans tous les sacrements, qui sont la force et la consolation des vivants, elle l'attaque aujourd'hui en faisant la guerre aux morts, à ces chers défunts qui ont été les temples vivants du Saint-Esprit, les membres de Jésus-Christ et les cohéritiers de sa gloire. (Rom., VIII, 17.) Cette secte abrutie, qui dénie à l'homme son origine divine, préfère descendre de la bête et pourrir comme elle. O mon Dieu ! comment la raison humaine, qui est une émanation de la vôtre, peut-elle tomber dans un tel état de dégradation et de désespoir ?

CHAPITRE XXXI

MISSION PROTESTANTE A JÉRUSALEM

M. Gobat, évêque anglican. — But ou prétexte de la fondation de l'évêché anglican de Jérusalem. — C'est après trois siècles d'oubli que le protestantisme va s'établir en Terre-Sainte. — Aveux du *Times*. — Travaux *évangéliques* de M. Gobat en Abyssinie. — Ses attaques contre la sainte Vierge. — Proclamations et manifestations impies et odieuses en Angleterre. — Pour M. Gobat les catholiques sont des idolâtres. — Analogie des attaques des protestants contre les catholiques et celles des païens des premiers siècles de l'Église. — M. Gobat passe pour être supérieur à l'archange Michel. — Il explique en amharique ce que Jésus n'a pu expliquer dans le langage humain. — Sa manière d'interpréter la Bible. — Il condamne et admet l'appellation de *Mère de Dieu*. — M. Gobat est en opposition avec les plus célèbres théologiens anglicans, avec les *Canons* d'Élisabeth et de Jacques I[er], avec le *Livre des prières communes* et avec lui-même. — Sa douceur *évangélique* quand il reprend les prêtres et les moines. — De la table et du pain de la communion. — Condamnation du jeûne, du célibat, etc. — M. Gobat, après avoir blâmé ceux qui vont *adorer le Père à Jérusalem*, bâtit un temple sur le mont Sion. — Ses attaques contre la vie monastique. — Comment il interprète saint Paul. — Plus un prêtre se marie, plus il devient protestant. — Les deux uniques choses nécessaires à un missionnaire protestant. — M. Gobat accuse saint Éphrem d'avoir enfanté le Coran. — La plupart des ministres anglicans se prononcent contre la nécessité du baptême. — Évêques anglicans et évêques catholiques. — Réduction des *Livres canoniques* par les auteurs protestants. — État moral de Londres. — Union de toutes les sectes dans le temple protestant de Jérusalem. — Comment les Églises orientales sont des condamnations vivantes des hérésies du seizième siècle. — La mission protestante n'obtient aucun succès parmi les Juifs. — Elle tourne ses attaques contre les chrétiens des autres confessions, surtout contre l'Église catholique. — Missions catholiques et missions protestantes. — Massacre des chrétiens au Ton-king. — Liberté religieuse dans le Dahomé, en Suisse et ailleurs. — L'archevêque de Cantorbéry, après avoir donné pour instruction à l'évêque de Jérusalem de ne pas faire de prosélytes parmi les chrétiens d'Orient, agit contre les promesses faites aux patriarches orientaux ; cette conduite lui attire le blâme de plusieurs évêques anglicans, mais elle est approuvée par tous les métropolitains. — Les chefs de la *Société biblique* confessent publiquement que, depuis deux siècles et demi, ils n'ont fait que répandre dans le monde *de graves erreurs*. — Modification et extension de la mission protestante de Jérusalem. — Jugement d'une *Revue* protestante sur le présent chapitre.

Pendant mon séjour à Jérusalem, j'ai fait plusieurs visites à l'évêque anglican, M. Gobat. J'avais été chez la plupart des digni-

taires ecclésiastiques des autres cultes, je voulus aussi me rendre chez lui.

M. Gobat est de Cremine, près de Moutier-Grandval, dans l'ancien évêché de Bâle. Sa langue maternelle est la langue française; mais il connaît à fond plusieurs autres langues et en particulier les langues de l'Orient, où il a été longtemps missionnaire. C'est un homme instruit, affable, sans affectation, un peu froid et gêné peut-être au premier abord, mais qui devient plus liant, plus expansif dans le cours de la conversation. Il a remplacé l'évêque Alexandre, qui a été le premier évêque protestant de Jérusalem. L'évêque Alexandre était un Juif converti à l'anglicanisme ; M. Gobat appartenait à la religion réformée ; il a été *agrégé* à l'Église anglicane à Malte et choisi par le roi de Prusse comme successeur de l'évêque Alexandre, qui était mort dans le désert, lorsqu'il revenait en Europe pour y marier une de ses filles. (C'est là un cas qui ne s'est pas présenté aux apôtres.) M. Gobat me reçut avec cordialité, et il vint me rendre ma visite au couvent, où il n'avait jamais entré. Je regrette de devoir entrer en lice avec lui ; mais je croirais trahir mes convictions religieuses si, pour le bon accueil que m'a fait M. Gobat, je me taisais sur les travaux hostiles au catholicisme entrepris par la mission protestante. M. Gobat a attaqué injustement la religion catholique, j'ai le droit et le devoir de la défendre. Les tendances des missionnaires anglicans de Jérusalem ne m'ont été dévoilées que plus tard, et ce sont des protestants qui me les ont fait connaître. Mais, dans ce que j'ai à dire, je ne m'appuierai que sur des documents rendus publics.

« *Chose extraordinaire !* » s'écriait, il y a peu d'années, un pieux pèlerin de Terre Sainte, « *les catholiques*, *les Grecs*, *les Arméniens qui habitent le Liban, etc.*, *en un mot tous les peuples chrétiens ont à Jérusalem des représentants*, *dont la voix s'élève sans cesse avec l'encens vers Dieu*, *qui sacrifia son Fils unique pour sauver le monde : une seule voix n'y murmure pas le nom de Jésus-Christ !..... c'est celle du protestant*[1]..... »

Depuis cette époque, et après trois siècles d'oubli, le protestantisme a enfin songé..... à quoi ? au Sépulcre de notre Sauveur, à la

[1] *Pèlerinage à Jérusalem*, par le R. P. Marie-Joseph de Géramb, t. I, ch. XVI.

Voie Douloureuse, à Gethsémani? Non, toutes ces choses ne sont pour lui que des pierres apocryphes, aujourd'hui comme hier, comme aux premiers jours de la Réformation... Il a songé à la conversion des Juifs! Mais la dispersion du peuple d'Israël a eu lieu depuis longtemps; il y a mille fois plus de Juifs en Europe qu'en Palestine, plus à Londres qu'à Jérusalem : pourquoi donc traverser les mers avec tant de bruit pour aller combattre le Talmud sur le mont Sion, tandis que la Société biblique trouverait, à moins de frais, des Juifs à convertir en Angleterre ?

La mission protestante de Jérusalem a été fondée en 1840; elle a pour but avoué, ou plutôt pour prétexte, la conversion des Juifs : mais son véritable but est l'extirpation du catholicisme en Orient.

Cependant l'évêque actuel, pour écarter, comme l'a dit un auteur protestant, *les charbons ardents de la responsabilité qui pèse sur lui*, annonce le Christ aux pèlerins de toutes les nations, en leur vendant des Bibles à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et aux Bédouins du désert, en leur envoyant un évangéliste arabe, monté sur un cheval chargé de livres.

C'est madame de Gasparin[1] qui nous donne ces curieux renseignements.

« J'ai appris avec joie, dit-elle, qu'on avait quelquefois vendu les Écritures aux pèlerins sur le parvis extérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Vendu, et non *donné*, parce qu'on voit revenir, page après page, et sous forme de cornets ou d'enveloppes, les Saints Livres qu'on remet sans exiger une petite rétribution en retour[2].

« *La lumière du monde*, continue le même auteur, doit luire pour *tout le monde;* elle n'est placée sur la montagne que pour cela. Notre respectable ami, M. Gobat, le sent si bien, qu'il vient d'entreprendre d'évangéliser les Bédouins. *Le commencement est petit.* Dieu les aime tels. — Un Arabe de Jérusalem lui sert d'évangéliste; il part avec un cheval chargé de livres, et va lire la Bible aux habi-

[1] *Journal d'un Voyage au Levant*, t. III, p. 257.

[2] L'usage qu'on fait de ces Bibles n'a rien de bien étonnant si, à Jérusalem, comme en Abyssinie, M. Gobat en distribue à des gens qui ne savent pas lire.

Parce qu'un chef, nommé Cantiba, avait fait mettre aux fers un prêtre, M. Gobat lui fit cadeau d'un exemplaire de l'Évangile : « Je n'ai encore vu personne, dit-il, qui témoignât un si grand plaisir à recevoir l'Évangile; *cependant il ne savait pas lire.* » (*Journal d'un séjour en Abyssinie*, p. 193.)

tants des villes et des villages situés au delà du Jourdain. On se rassemble en foule autour de lui, on l'écoute avec avidité, on lui adresse ce reproche, qui nous couvre de honte : *Vous saviez ces choses, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt*[1] ? »

Il faut convenir que ce n'est pas mal raisonner pour des Bédouins.

Partout les missionnaires protestants se trouvent en face de cette logique impitoyable. Dans la Nouvelle-Angleterre ce ne fut que vingt-cinq ans après la fondation du premier établissement colonial que l'on fit des tentatives pour évangéliser les indigènes. Ces délais qui, là aussi, *les couvrent de honte*, valurent au missionnaire puritain Elliot une réponse qui était une condamnation bien méritée : « Si le christianisme est si nécessaire, disait un Indien, pourquoi, depuis tant d'années, n'avez-vous rien fait pour nous le procurer[2] ? »

Oui, *ces choses*, qu'aux erreurs près les protestants tiennent des catholiques, ils les savaient depuis longtemps, c'est-à-dire depuis trois siècles, et *ils ne sont venus qu'hier*. C'est madame de Gasparin qui le dit : *cela les couvre de honte.*

Pour regagner le temps perdu, voici avec quelle violence elle conseille à M. Gobat de poursuivre son œuvre.

« Il est impossible, dit-elle, que la mission anglicane à Jérusalem *n'élargisse* pas les limites de son œuvre, n'entame pas, coûte que coûte, *l'évangélisation des pèlerins.*

— Que diront les Patriarches ?

— Ce qu'ils voudront.

— Que deviendra la bonne intelligence des communions ?

— Ce qu'elle pourra. Les âmes se perdent, il faut les sauver ; les pèlerins viennent chercher Christ à Jérusalem, il faut qu'ils y trouvent Christ, non le diable[3]. »

Ce ton, s'il n'était d'une femme, est bien plus conforme au despotisme sanglant du Coran qu'à la douceur de l'Évangile. Heureusement que madame de Gasparin n'a pas la main armée d'un sabre, sans quoi les malheureux pèlerins qui refuseraient ses livres sous

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, t. III, p. 257.
[2] *Histoire du peuple américain*, par M. Carlier.
[3] *Journal*, p. 257.

les parvis de l'église du Saint-Sépulcre seraient contraints plus d'une fois d'implorer la protection des Turcs.

Ainsi tous ces pieux fidèles qui, sans interruption, depuis dix-huit cents ans, sont venus pleurer sur le Calvaire et adorer le Sauveur du monde aux lieux qu'il a fécondés de son sang; ces pèlerins de toutes les nations, qui sont venus à Jérusalem avant l'établissement de l'évêché anglican pour y chercher Jésus-Christ, *n'y ont trouvé que le diable!*

Mais les pèlerins dont il s'agit ne sont pas des Juifs ! Ainsi le but de la mission anglicane est d'*évangéliser* les chrétiens coûte que coûte !

On pourrait pardonner ce fanatisme de langage à une femme enthousiaste; malheureusement nous allons voir que le chef actuel de la mission protestante partage les mêmes préjugés et parle avec tout autant de passion et d'aveuglement.

C'est par son *Journal d'un séjour en Abyssinie* que nous allons connaître comment M. Gobat, alors missionnaire de l'Évangile au service de la Société épiscopale d'Angleterre, s'exprime relativement aux sociétés chrétiennes qui diffèrent de l'Église anglicane. La publication de cet ouvrage ayant beaucoup contribué à la réputation de M. Gobat, et la tendance de ses travaux en Abyssinie, qu'on a voulu récompenser ou développer en le nommant évêque de Jérusalem, étant celle qu'il donne à ses travaux actuels, on pourra juger dans quel esprit a été faite l'érection de cet évêché protestant et les moyens qu'on emploie pour opérer *des conversions*.

L'Abyssinie [1] avait été convertie au christianisme dès les premiers siècles de l'Église. Son premier apôtre paraît avoir été Frumentius, qui fit naufrage avec son père sur les bords de la mer Rouge vers l'an 330. Frumentius, emmené en esclavage chez le roi d'Aksum, le convertit à la foi chrétienne. Il retourna à Alexandrie, où il fut consacré évêque d'Aksum par saint Athanase, et il mourut en Abyssinie, où il est vénéré sous le nom d'Abb-Salama. Les disputes et les erreurs de l'école d'Alexandrie exercèrent une fâcheuse influence sur les chrétiens d'Abyssinie; plus tard le mahométisme opprima.

[1] Ce nom vient du mot arabe *habes*, et désigne une agglomération de gens qui ignorent leur origine.

sans l'étouffer, cette Église chrétienne ; elle se releva, à différentes reprises, aux prédications des missionnaires catholiques, notamment des Jésuites. Aujourd'hui encore la plus grande partie de l'Abyssinie est chrétienne, mais divisée en plusieurs sectes. Le reste est habité par des Juifs et des mahométans.

Il y a peu d'années, on comptait encore cinquante mille catholiques en Abyssinie, soixante prêtres et huit églises. Ce fut alors, le 23 février 1859, que le prince Ghiorgis, âgé de vingt ans, alla déposer à Rome, aux pieds de S. S. Pie IX, l'abjuration de Négoussié son oncle, roi de Tigré, acte spontané et solennel qui promettait des temps meilleurs pour l'Abyssinie, et qui, je le crains, ont été loin de se réaliser.

J'ai vu le patriarche actuel de l'Abyssinie au Caire, où il fait sa résidence. On le dit tout dévoué à l'Angleterre, qu'il a habitée pendant plusieurs années et où il doit même avoir fait ses études. Il a une grande influence sur les évêques d'Abyssinie, et même sur le gouvernement. Nous avons vu naguère de violentes persécutions contre l'évêque et les missionnaires catholiques, et même le changement d'une dynastie qui leur était favorable : nous apprenons ces déplorables événements, mais nous en ignorons les causes, et nous ne doutons pas que les fils de toutes ces intrigues soient tenus par les mêmes hommes qui soufflent l'esprit de mécontentement et de révolte sur tous les points du globe.

Ce ne sont pas toujours des questions religieuses qui sont en jeu ; le plus souvent elles ne servent que de prétexte : ce sont des questions de quincaillerie et de manufacture, c'est l'importation du tabac, de l'eau-de-vie et de l'opium. Si des missionnaires catholiques, ou des chefs dirigés par eux, s'opposent à un trafic interlope de substances dangereuses ou malsaines, on suscite contre eux des émeutes et des persécutions. L'Angleterre a fait la guerre aux Chinois pour les obliger à se laisser empoisonner par l'opium fourni par elle.

Les Grecs n'ont pas de missionnaires, les protestants en ont beaucoup : les résultats sont les mêmes ; jamais ni les uns ni les autres n'ont converti une seule nation au christianisme. La religion grecque et la religion anglicane sont des religions politiques ; elles n'auront jamais d'autres moyens d'action que ceux de Henri VIII et de

Pierre Ier. Les Anglais, dans leurs colonies, selon que le commandent les intérêts politiques et mercantiles, expulsent les missionnaires catholiques, comme aux îles Sandwich en 1830, et donnent des subventions pour l'entretien du culte des idoles au nom de la reine, chef d'une religion chrétienne, comme cela se pratique aux Indes. Dans le même temps que le gouvernement fait une subvention aux missionnaires, il en fait une aussi aux bonzes; ses vaisseaux transportent dans les colonies des bibles et des magots. Les missionnaires attirent à eux des milliers d'enfants, en disant aux indigènes que le plus court chemin à la richesse est une éducation anglaise; de ce nombre, malgré l'attrait des avantages matériels, rarement un enfant se convertit au protestantisme, et la plupart, lorsqu'ils ont atteint l'âge de discrétion, retournent à la religion de leurs pères en se soumettant à des peines d'expiation d'une incroyable sévérité. Les résultats des missions anglaises sont tels que, d'après les rapports des protestants eux-mêmes, dans l'île de Bombay, par exemple, où il y a une population indigène de cinq cent mille âmes et cinquante missionnaires protestants, après deux siècles de durée de la domination anglaise, *on ne peut trouver aujourd'hui une demi-douzaine d'indigènes convertis.* « Ce résultat, ajoute le correspondant du *Times*, est bien décourageant lorsque nous le comparons *au succès rapide, étendu et permanent*, obtenu par les missionnaires jésuites sous le gouvernement qui nous a précédés dans l'Indostan occidental[1]. »

Tels ont été les résultats des missions des Jésuites en Abyssinie, en Chine, en Amérique; tels sont partout aussi les résultats stériles des missionnaires protestants, qui ne peuvent remplir momentanément leurs temples qu'en donnant une prime quotidienne à leurs néophytes ou en les y menant à coups de bâton, selon que cela se pratique dans les îles Sandwich, au dire d'un témoin oculaire, le voyageur Kotzebue. *Nos missionnaires ont échoué partout*, dit un autre voyageur protestant, le docteur Madden, dans le livre qu'il a publié sur l'Orient; et il en donne des raisons que les *chevaliers errants du christianisme*, comme il appelle les missionnaires, devraient méditer attentivement s'ils avaient à cœur la propagation de la vérité et le salut des âmes.

[1] Voir le *Times* des derniers jours de juillet 1851.

Maintenant écoutons M. Gobat, afin de savoir comment les missionnaires anglicans prêchent l'Évangile. M. Gobat a fait deux fois le voyage de l'Abyssinie; voici quelques extraits de son *Journal*.

Dans un entretien qu'il eut avec un jeune Abyssin nommé Habeta-Selassé, il lui prouva d'une manière tout à fait curieuse que la sainte Vierge était pécheresse.

Habeta-Selassé. « Quelle est la cause de la mort ? »

M. Gobat. « — Le gage du péché, c'est la mort, dit saint Paul. »

Habeta-Selassé. « — Pourquoi donc la sainte Vierge Marie est-elle morte, puisqu'elle était sans péché ? »

M. Gobat. « — Vous pouvez voir ici à quelles erreurs on est entraîné quand on suit les doctrines humaines, comme vous le faites; car, outre les passages généraux de la Bible qui disent que tous les hommes sont pécheurs, menteurs, égarés, etc., je veux vous prouver par deux passages de l'Évangile que Marie était pécheresse, avant et après la naissance de Jésus-Christ, aussi bien que les autres enfants d'Adam. D'abord vous avouerez que tous ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, et que tous ceux qui ne sont pas pécheurs perdus n'ont pas besoin de sauveur; or Marie elle-même appelle le Seigneur son sauveur. (Luc, I, 47.)

Habeta-Selassé (et tous les autres se regardant les uns les autres). « — C'est incontestable. »

M. Gobat. « — Le second passage est en saint Luc : quand Marie et Joseph vinrent à Jérusalem avec Jésus âgé de douze ans, il est dit que l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans que Marie s'en aperçût. »

Habeta-Selassé (interrompant M. Gobat.) « — Oui, il faut avouer que c'était un péché que de se séparer de Jésus [1]. »

D'où M. Gobat conclut qu'il ne faut pas *adorer* Marie.

Voilà donc la sainte Vierge déclarée pécheresse par M. Gobat et Habeta-Selassé, et d'une manière fort étrange, on en conviendra. C'est dans le *Magnificat* que M. Gobat est allé chercher la preuve que Marie est aussi au nombre des *pécheurs perdus*. Après qu'un ange fut descendu du ciel pour venir saluer l'humble vierge de Nazareth par ces paroles : « Je vous salue, Marie, *pleine de grâce*, »

[1] *Journal d'un séjour en Abyssinie*, p. 165.

et non *pleine de péché*, comme le veut M. Gobat, elle alla visiter sa cousine Élisabeth, et, dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance pour les grandes choses que le Tout-Puissant avait opérées en elle, elle s'écria : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu *mon sauveur*. » (Luc, I, 46, 47.)

A quoi donc en est réduit le protestantisme, pour chercher si niaisement à souiller le nom de la plus pure des créatures? Voilà donc la preuve de sa culpabilité dans le seul aveu qu'elle fait que Dieu est son sauveur, comme il est le sauveur de tous les hommes! Ce qui m'étonne, c'est que M. Gobat n'ait pas aussi prouvé que Jésus-Christ lui-même n'a pas été sans péché, puisqu'il s'est mis au rang des pécheurs par sa circoncision et son baptême. Qui ne voit que Marie, préservée de tout péché par un privilége spécial, et uniquement en vertu des mérites de son divin Fils, a pu appeler Dieu son sauveur dans un sens très-vrai, puisqu'en la *préservant* il l'a *sauvée* d'une manière bien plus excellente que le reste des créatures?

Le second argument vaut le premier : *Marie s'est séparée de Jésus sur le chemin de Jérusalem ;* donc c'est une pécheresse. Jésus avait sa mission à remplir ; aussi il répondit à sa mère, qui lui adressait de tendres reproches après l'avoir retrouvé dans le temple : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? » (Luc, II, 49.)

Au reste, nous demanderons à M. Gobat comment il sait que cette courte séparation fut un péché, puisqu'elle n'est pas qualifiée ainsi dans l'Écriture. Heureusement que l'évêque anglican n'a aucun intérêt à incriminer l'enfant Jésus lui-même, sans quoi il le mettrait aussi au nombre des pécheurs perdus, attendu qu'un enfant qui se sépare *volontairement* de sa mère pourrait paraître aussi coupable qu'une mère qui se sépare *involontairement* de son enfant; car l'Écriture nous dit que c'est l'enfant Jésus qui *demeura* à Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Lorsqu'on voit, aujourd'hui encore, comment on voyage dans ces contrées quand on est en société nombreuse, comme c'était alors le cas au retour de la fête de Pâque, on comprend cette séparation momentanée, même quand on ne veut lire qu'avec des yeux charnels la vie du Fils de Dieu. On n'est pas réuni par familles, mais d'après le sexe et l'âge.

Tous les hommes marchent ensemble, les femmes de même, les petites filles avec leurs mères, les jeunes garçons indistinctement dans un groupe ou dans l'autre. La sainte Vierge pouvait croire que l'enfant Jésus était avec saint Joseph, comme celui-ci pouvait supposer qu'il était avec sa mère ou ses autres parentes. Ce ne fut qu'à la première station[1] que, remarquant tous les deux l'absence de leur fils, ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance.

Quand les apôtres allaient en un lieu, ils annonçaient Jésus-Christ, sa doctrine, ses vertus, sa vie, ses miracles, sa résurrection ; quand les missionnaires protestants parcourent le monde, c'est toujours encore pour prêcher que le pape est l'Antechrist, que Rome est la prostituée de Babylone, et pour souiller la mémoire de la plus pure des créatures, la mère de notre Dieu. Prêcher la pénitence, expliquer correctement l'Évangile selon la tradition des Pères des premiers siècles, faire ressortir les vertus du Sauveur, exposer ses divins préceptes, gagner les cœurs à sa doctrine, est pour eux bien moins méritoire que de déployer leur haine contre tout l'enseignement de l'Église catholique ou celui qu'ils lui imputent.

Citons ici, quoique ce soit avec une répugnance extrême, le scandale sauvage, honteux pour le christianisme et l'humanité, qu'a donné le peuple anglais, excité par ses évêques et ceux qui osent prendre le titre de pasteurs.

On trouve le passage suivant dans une proclamation adressée aux habitants de Bristol pour la célébration de la fête du 5 novembre (année 1851) :

« La manifestation, y est-il dit, sera digne, simple et significative. On n'y promènera que trois personnages : le Pape, le cardinal (Wiseman) et la VIERGE MARIE. Afin d'inspirer au peuple le *mépris* que méritent *ces trois infâmes*, ils seront revêtus des costumes les plus grotesques et *fustigés* à diverses reprises durant la procession. Enfin *ils seront brûlés comme hérétiques* sur la place publique, et la foule devra applaudir avec enthousiasme. »

La mère de Jésus-Christ déclarée infâme, fustigée en effigie sur les places publiques et condamnée à être brûlée comme hérétique

[1] Voyez ci-après, ch. XXXVIII, *El-Bir*.

au milieu d'une foule en délire qui applaudit, et tout cela se faisant par ordre de pasteurs et d'évêques se disant chrétiens : c'est un spectacle auquel on ne saurait penser sans horreur. Aucun siècle, aucun peuple n'a fourni l'exemple de telles infamies et n'a provoqué aussi audacieusement la colère de Dieu. On voit par là jusqu'à quel paroxysme d'impiété s'élève la haine des ministres anglicans, lorsque la masse impure de fiel hérétique qui bouillonne dans leur cœur peut librement se faire jour.

Ajoutons cependant que ce programme n'a pas été exactement suivi ce jour-là, sans doute parce que le gouvernement eut connaissance de l'indignation profonde que cette annonce produisit dans tout le monde catholique; néanmoins personne ne put empêcher que, quelques semaines plus tard, une procession sacrilége ne parcourût les rues de Greenwich, où l'on voyait porter des mannequins représentant le Pape, saint Pierre et la sainte Vierge, qui furent ensuite livrés aux flammes [1].

Revenons à M. Gobat. Pour lui, les catholiques ne sont jamais que des papistes et des idolâtres : passe pour les injures, voyons la doctrine.

Un homme qui a embrassé une conviction religieuse a sans doute le droit de la défendre, et je ne prétends pas que M. Gobat, calviniste ou anglican, aille prêcher le catholicisme en Abyssinie ou ailleurs. C'est une affaire qu'il aura à régler avec Dieu ; mais il me semble que, même à son point de vue, un missionnaire aurait mieux à faire que d'aller porter en Asie ou en Afrique des calomnies discréditées depuis longtemps en Europe.

Quand le duc d'York demanda à l'archevêque Sheldon si c'était la doctrine de l'Église anglicane de tenir pour idolâtres les catholiques romains, il répondit que non; mais « que les jeunes gens de ce parti voulaient être populaires, et qu'une pareille accusation était le moyen d'y parvenir [2]. » Il est fâcheux de voir un homme comme M. Gobat se mêler aux jeunes gens pour se rendre populaire.

On comprendra qu'en faisant ces nombreux extraits je les aie accompagnés de quelques réflexions, sans avoir voulu toutefois

[1] Voyez sur ce sujet la *Circulaire* de l'évêque de Mende du 27 décembre 1851.
[2] Burnet, *Histoire de mon temps*, année 1673.

entamer une controverse sérieuse, qui serait ici déplacée. Je me serais abstenu si M. Gobat avait mis plus de modération dans son enseignement et n'avait pas, lui, nouveau venu, constamment attaqué une religion qui a au moins le mérite, aux yeux du monde, d'avoir converti à la foi chrétienne toutes les nations qui ont rejeté le paganisme, sans en excepter la nation anglaise, convertie par les papes.

Du reste, il s'agit moins de M. Gobat que du protestantisme. Les ennemis des catholiques de Londres et de Berlin l'ont envoyé à Jérusalem pour y continuer leur œuvre. Il s'acquitte de sa tâche avec zèle et maladresse, mais il ne s'écarte pas de ses instructions, qui ont pour unique but l'extirpation du catholicisme. Voyons, maintenant, comment il les remplit :

« Toute la matinée, dit le missionnaire, j'ai eu ma maison pleine de monde, entre autres plusieurs prêtres qui m'ont fait diverses questions, en particulier celle-ci, qui est toujours une des premières questions des prêtres : « Duquel des quatre principaux siéges apos-« toliques dépendons-nous ? » J'ai répondu, comme à l'ordinaire, que saint Paul reproche aux Corinthiens de dire : « Moi, je suis de « Paul, et moi, d'Apollos. » (I Cor., I, 12.)

La question de ces prêtres était tout au moins aussi indiscrète que si l'on demandait au premier rabbin s'il est de la tribu de Lévi ou de la tribu de Benjamin. Aussi M. Gobat, qui appartient aussi peu à l'un des quatre principaux siéges apostoliques qu'à l'une des douze tribus d'Israël, condamne les siéges et les tribus, tandis que saint Paul ne condamne que les schismes et les divisions ; et c'est ici qu'il aurait pu ajouter, comme il le fait ailleurs : Je leur ai donné une réponse *équivoque*.

« Ils (les prêtres) m'ont ensuite demandé si nos églises portaient le nom d'un saint, comme saint George, etc. J'ai répondu qu'autrefois (c'est M. Gobat qui parle), quand nos pères étaient dans l'ignorance, ils consacraient, comme eux, les églises aux saints ; mais que nous avons reconnu, par la parole de Dieu, que tous les saints et les anges sont des serviteurs de Dieu comme nous, et que le moindre hommage religieux qu'on rend à tout autre qu'à Dieu n'est qu'une idolâtrie, un péché : c'est pourquoi nos églises sont consacrées à Dieu, ainsi que le sont tous les jours de l'année. »

M. Gobat calomnie ses pères ; car ils n'ont jamais consacré d'église qu'à Dieu, comme le font encore aujourd'hui les catholiques. *Les protestants*, dit-il, *ont reconnu que les anges et les saints sont des serviteurs de Dieu.* Leurs pères avaient découvert cette vérité quinze cents ans auparavant, ou plutôt ils l'avaient reçue des apôtres, et ils l'ont toujours conservée, comme les catholiques la conservent et la professent encore aujourd'hui : comment se fait-il que M. Gobat l'ignore ?

Mais les protestants ont reconnu en outre par la parole de Dieu que le moindre hommage religieux qu'on rend à tout autre qu'à Dieu est une idolâtrie. M. Gobat calomnie maintenant la parole de Dieu, car elle ne dit pas cela. Voici un théologien protestant, plus connu et aussi estimé que l'évêque actuel de Jérusalem, qui est d'un autre avis :

« Que ceux-là (qui accusent les papistes d'idolâtrie), dit-il, ne mènent pas le peuple par le nez jusqu'à lui faire croire qu'ils peuvent prouver leurs suppositions, lorsque cela leur est impossible[1]. »

En attendant que ces deux messieurs soient d'accord, qu'on me permette de citer encore un témoignage anglican au sujet de l'ignorance des pères de M. Gobat.

« Le catholicisme, a dit Hutchinson à la Chambre des pairs[2], qui a donné lieu à beaucoup d'injures, a été la croyance des nations les plus puissantes et les plus *éclairées* de l'Europe et des personnages les plus illustres qui aient jamais honoré le nom d'homme. »

M. Gobat nous dit quelque part qu'il ajoute à ses leçons en Abyssinie « le peu qu'il sait de l'histoire des peuples[3]. » Si l'on ne connaissait de M. Gobat que la leçon d'histoire que nous venons de citer, on pourrait croire que, pour lui, immédiatement au delà de la Réforme commence l'obscurité des temps fabuleux.

Il continue son enseignement sur l'idolâtrie :

« Être idolâtre, c'est ravir à Dieu l'amour et le respect qu'on lui doit pour les donner aux créatures. Vos églises mêmes sont deve-

[1] Thorndike, *les Balances justes*, p. 11.
[2] 10 mai 1805.
[3] *Journal*, p. 348.

nues des temples d'idoles, dès que vous les avez remplies d'images que vous priez et devant lesquelles vous vous prosternez [1]. »

Si les pauvres Abyssins venaient en Angleterre et voyaient les magnifiques cathédrales peuplées d'un monde de figures et de statues d'anges et de saints, trop souvent, hélas ! les seuls habitants actuels de ces temples délaissés, que diraient-ils des sermons de M. Gobat ou de l'orthodoxie de l'Église établie ?

Il est vrai que ces cathédrales, encore aujourd'hui les plus beaux monuments de l'Angleterre, ont été bâties dans le temps où ce pays *était dans l'ignorance*, c'est-à-dire catholique.

Il est vrai encore qu'il y a trois siècles, des enfants de lumière sont venus, qui ont renversé bon nombre de ces statues, qui en ont mutilé des milliers d'autres, qui ont lacéré les peintures, brisé les vitraux, qui auraient détruit jusqu'aux chérubins de l'arche d'alliance s'ils les avaient rencontrés , et que ces hommes n'étaient plus catholiques.

Il est probable que les Abyssins demanderaient pourquoi ces iconoclastes se sont arrêtés, et pourquoi ils n'ont été vandales qu'à demi ; car une idole qui n'a qu'un bras ou une jambe n'en est pas moins une idole.

M. Gobat répondrait sans doute que les Anglais n'adorent pas les statues et les images. Les Abyssins ne les adorent pas non plus. Ils se prosternent devant elles. — Mais les Abyssins pourraient voir en Angleterre le peuple, dans les églises, se prosterner devant la table de la communion : serait-elle une nouvelle forme de divinité à ajouter aux idoles si variées de l'Égypte ou de l'Inde ? Les Anglais adoreraient-ils le marbre ou le bois, ou le pain et le vin qu'on leur présente ? Parce que les pairs d'Angleterre font au trône vide de leur souverain une révérence, comme ils doivent la faire au nom de Jésus, selon les canons de Jacques Ier, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, faut-il les ajouter à la liste des idolâtres dressée par M. Gobat ?

Il est bon de rappeler en passant que les grossières injures des protestants sont exactement celles que les païens adressaient aux premiers chrétiens. Que de fois, en parcourant les villes les plus

[1] *Journal* p. 275.

éclairées de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Angleterre, n'ai-je pas vu des estampes représentant un âne coiffé d'une tiare, couvert d'une chappe, portant dans des bâts des mitres, des crosses, des missels, des encensoirs, entouré d'une foule prosternée; au bas on lisait ces mots : « Voilà le dieu des papistes ! » Lisez l'Apologétique de Tertullien, chap. XVI ; vous verrez que ceux qui alors adoraient les plus sales divinités avaient peint un âne revêtu d'une toge et portant un livre avec cette inscription : « C'est là le dieu des chrétiens ! *Deus christianorum ononychitis !* »

Chose étrange ! c'est pourtant le même jour où, selon la pittoresque expression de M. Thorndike, M. Gobat menait par le nez tous ces braves Abyssins, qu'il passa à leurs yeux pour être l'archange Michel : c'est lui-même qui nous raconte modestement cette aventure.

« Pendant que je causais, dit l'humble missionnaire, avec mon voisin chez Cassaï, celui-ci a beaucoup parlé de moi avec ses gens ; il leur a dit tout doucement : « Que vous en semble ? Quand je vois « cet homme, je me demande toujours si c'est vraiment un homme, « ou si ce n'est pas un ange. J'ai vu plusieurs blancs, mais je n'en ai « jamais vu comme celui-ci. » Un autre a dit : « Si je le trouvais seul « à la campagne, je prendrais la fuite, ou je mourrais de crainte. » Un troisième : « Ces cheveux flottant sur les épaules, cette longue « barbe rouge et ce visage blanc le rendent vraiment supérieur à « l'archange Michel [1] ? »

M. Gobat ne dit pas qu'il les a détrompés.

Combien cette opinion n'a-t-elle pas dû augmenter chez ces pauvres Abyssins quand ils ont vu le révérend missionnaire *connaître jusqu'à leurs pensées*, et leur expliquer ce que Jésus n'a pu faire dans le langage humain. Je me hâte de laisser parler M. Gobat lui-même.

« Ensuite, me tournant vers toute la compagnie, je leur ai dit : Je vous vois tous très-stricts à observer le jeûne, tandis que je connais vos mauvaises pensées [2]. »

Cette prétention est bien autrement grande que celle de passer

[1] *Journal*, p. 232.
[2] *Ibid.*, p. 141.

simplement pour être un archange ; car dans la Bible ce n'est que de notre Sauveur qu'il est dit qu'il connaissait les pensées des hommes. (Matth., xii, 25 ; Luc, xi, 17.)

Ailleurs, dans un dialogue avec l'Etchégué, c'est-à-dire le chef des moines, nous trouvons le passage suivant : *L'Etchégué.* « Comment s'opère la régénération dans l'homme ? » *M. Gobat.* « Il paraît que Jésus ne pouvait pas l'expliquer dans le langage humain : combien moins le pourrais-je, moi qui suis encore si faible dans votre langue ! Mais, en rassemblant les passages de l'Écriture qui en parlent, voici comment je crois qu'on peut l'expliquer. » Alors M. Gobat donne les éclaircissements laissés imparfaits par l'impuissance où était Jésus-Christ de s'exprimer ou de rassembler les passages de l'Écriture ; puis il termine par ces paroles remarquables : « Voilà la faible description de la régénération que je puis vous donner. Mais comme Jésus-Christ dit du vent (Jean, iii) qu'on ne sait ni d'où il vient ni où il va, mais qu'on en entend simplement le son, de même celui qui est né de l'Esprit sait qu'il en est ainsi, comme nous savons qu'il y a du vent quand nous entendons le son [1]. »

Qu'aurait dit M. Gobat si l'Etchégué lui avait fait ce faible raisonnement :

Ma religion est véritable, et la vôtre est fausse ; moi, qui suis né de l'Esprit tout comme un autre, je sais qu'il en est ainsi, sans pouvoir dire d'où me vient cette science, ni où elle va, comme je sais qu'il y a du vent quand je l'entends mugir à travers les plaines de Gondar.

Mais continuons :

« Ensuite l'Etchégué m'a dit : Quand Jésus-Christ est mort pour nous sauver, est-ce son humanité seule qui est morte, ou bien sa divinité a-t-elle aussi souffert la mort ? »

M. Gobat. « C'est une question difficile à expliquer, et si la parole de Dieu ne me donnait pas une étincelle de lumière là-dessus, je me croirais incapable et indigne de vous répondre un seul mot ; mais saint Paul dit à Timothée que Dieu est *immortel*, et saint Pierre dit que Christ a souffert *en la chair :* d'où j'ose conclure que ce n'est que l'humanité qui a souffert [2]..... »

1 *Journal*, p. 211.
2 *Ibid.*, p. 212.

C'est fort heureux que cette étincelle soit venue si à propos, sans quoi nous demeurions dans le doute si la divinité est morte ou si elle vit encore.

L'Etchégué. « C'est aussi là notre opinion ; mais, si ce n'est que l'humanité de Jésus qui est morte, qui est-ce qui est né de la Vierge Marie ? »

M. Gobat. « Cette question est aussi très-difficile, parce que la Bible ne s'explique pas clairement à cet égard. Il y a eu beaucoup de troubles et de confusion dans l'Église à ce sujet, *parce que les hommes veulent toujours en savoir plus que ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler* (témoin M. Gobat, qui, en cent endroits de son livre, prétend suppléer à l'obscurité ou à l'insuffisance de la révélation de Jésus-Christ et de la Bible par des révélations et des *étincelles* particulières) ; toutefois écoutez mon opinion, et vous en jugerez. Il me semble qu'il n'y a rien de plus naturel que de croire que ce qui est né dans le temps, c'est ce qui est mort. D'ailleurs, la raison nous dit que la mère doit exister avant le fils ; mais Marie n'a point existé avant que Jésus-Christ fût Dieu : d'où je conclus que c'est une grande erreur que d'appeler Marie mère de Dieu, malgré tout le respect que j'ai pour la plus heureuse des femmes. Je crois que nous devons nous contenter d'appeler Marie *mère de Jésus*, comme les apôtres faisaient. »

Toutes les fois que M. Gobat croit avoir vaincu le catholicisme, il ne manque jamais de se faire applaudir par l'Etchégué ou quelque autre Abyssin qui s'écrie : « *Eounate nao, eounate nao*, c'est la vérité, c'est la vérité [1]. »

« Je crois, ajoute M. Gobat, qu'aucun des assistants ne s'attendait à une pareille réponse ; du moins ils paraissaient tous hors d'eux-mêmes..... L'Etchégué a paru très-content de notre conversation, et moi je ne me suis jamais exprimé aussi facilement en amharique [2]. »

M. Gobat se rend témoignage à lui-même ; il est très-satisfait d'avoir été plus clair en amharique que les auteurs sacrés ne l'ont été dans leur propre langue et sous l'inspiration de Dieu. Si les

1 *Journal*, p. 208 et *passim*.
2 *Ibid.*, p. 212.

Abyssins ne s'attendaient pas à une pareille réponse, j'avoue que je ne m'y attendais pas non plus, surtout après avoir lu un autre passage où M. Gobat admet expressément cette *grave erreur* : « Un prêtre, dit-il, me demanda subitement pourquoi je ne voulais pas qu'on appelât Marie *mère de Dieu ; je lui répondis simplement que, Jésus-Christ étant vrai Dieu et vrai homme, je ne m'opposais point à ce que, dans un sens, on appelât Marie mère de Dieu*, mais pourvu qu'on n'en tirât pas la conséquence qu'il faut l'invoquer et l'adorer, parce qu'une faible créature ne peut être placée à côté du seul vrai Dieu et sauveur du monde dans l'œuvre de notre rédemption [1]. »

Les Abyssins, pas plus que nous, n'appellent Marie *mère de Dieu* pour l'adorer, mais parce qu'elle est mère de Jésus-Christ, qui est vrai Dieu et vrai homme.

Que dirait l'Etchégué de cette contradiction du missionnaire?

Cette expression de *mère de Dieu* choque extrêmement le protestantisme, comme elle a choqué les hérésies de tous les temps [2] ; il voudrait la remplacer par celle-ci, *mère de Jésus*, que nous acceptons aussi de grand cœur. Mais les anglicans, dont M. Gobat a adopté la doctrine et les préjugés, qui nous accusent d'adorer la sainte Vierge et les saints parce que nous traitons avec respect leurs images, doivent, selon les injonctions de la reine Élisabeth et le dix-huitième canon de la seconde année de Jacques I[er], faire la révérence au nom de Jésus. Voici ce canon : *Il est ordonné que toute personne, jeune ou vieille, rende au nom de Jésus le respect qui lui est dû, en faisant une révérence profonde, et en se découvrant la tête, comme cela est nécessaire en pareil cas* [3].

Si ces marques de respect se rapportent à un *son* ou à l'humanité de Jésus, la reine Élisabeth et Jacques I[er] doivent encourir le reproche d'idolâtrie ; si, au contraire, elles se rapportent à *Jésus Dieu*, pourquoi cette pointilleuse distinction entre mère de Jésus et mère de Dieu ?

Au reste, mieux que dans les édits des rois d'Angleterre, il est dit

1 *Journal*, p. 433.

2 Julien l'Apostat, qui reprochait aux chrétiens d'adorer Jésus comme le fils de Dieu, leur faisait aussi un crime d'appeler Marie *theotocos*, mère de Dieu ; il est ainsi devenu un témoin irrécusable de la doctrine de la primitive Église. (Jul., *Opera*, t. II.)

3 Wilk, *Can.*, vol. IV, p. 188, 382.

dans l'Écriture qu'*au nom de Jésus tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers*. (Philip., II, 10.) Quels honneurs plus grands peut-on rendre au nom de Dieu ?

A quel misérable amas de subtilités et de contradictions il faut avoir recours quand on est loin de la vérité !

On a pu remarquer que M. Gobat, malgré la supériorité qu'on lui attribue sur l'archange Michel, est souvent obligé d'avouer, quelquefois mal à propos, il est vrai, que des passages de l'Écriture sont fort obscurs ; il est même fier de pouvoir dire de temps en temps : *Je ne sais pas*. D'autres fois il donne son interprétation sans la justifier autrement que par cette raison plausible : « Je sais qu'il en est ainsi, comme je sais qu'il y a du vent, sans savoir d'où il vient ni où il va. » Ce qui ne l'empêche pas de laisser dire à l'Etchégué, sans le reprendre : « Jamais il n'est venu en Abyssinie un homme comme Samuel (M. Gobat), qui prouve tout ce qu'il dit par la parole de Dieu et qui persiste à rejeter toute autorité en matière de foi. Les Anglais sont *sûrs* de toutes les parties de leur religion[1]... »

Voilà un témoignage qui doit flatter étonnamment l'*Église établie* à qui il est sans doute adressé par M. Gobat, ainsi que plusieurs autres compliments de la même espèce. Notre révérend missionnaire aurait pu dire aux Abyssins que les Anglais sont tellement sûrs de toutes les parties de leur religion, qu'ils ont eu une confirmation spéciale de l'Esprit-Saint pour chaque altération successive du même dogme, à mesure que les circonstances les obligeaient de modifier leur croyance.

Par exemple, le Saint-Esprit a dicté au Parlement et à Édouard VI, alors âgé de onze ans, une formule eucharistique qui renfermait le dogme de la présence réelle.

Deux ans après, on s'aperçut de cette bévue et on rédigea, sous l'inspiration du même Saint-Esprit, une formule qui rejetait la présence réelle ou corporelle du Christ dans la sainte Eucharistie.

Mais plusieurs personnes timorées se scandalisèrent de ce nouveau langage de l'Esprit-Saint, de sorte qu'on fut obligé, dans la troisième année du règne d'Élisabeth, de fondre, toujours avec le souffle du Saint-Esprit, ces deux formules opposées en une formule

[1] *Journal*, p. 387.

mixte, qui arrangea tout le monde, parce qu'elle est claire... comme les oracles de l'antiquité, et que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver [1].

Voilà donc *trois révélations divines contradictoires* sur la même vérité !

Ajoutez à cela que dans l'intervalle, c'est-à-dire après la mort d'Édouard, sa sœur Marie, qui était restée catholique, lui ayant succédé, les auteurs de l'Église anglicane, du livre des prières publiques et du dogme en question, excessivement alarmés, non de la destruction de leur Église, de leur livre et de leur dogme, dont ils étaient menacés, mais de la perte possible de l'immense masse de propriétés de l'Église et des pauvres, fruit et explication de leur apostasie, consentirent à abolir non-seulement ce dogme inspiré par le Saint-Esprit, mais tout l'édifice de leur Église, pourvu qu'on les laissât jouir en paix du tiers des biens du royaume, qu'ils avaient enlevé à l'Église et aux pauvres.

Ces faits incroyables sont constatés par des actes du Parlement [2]. L'auteur protestant auquel je les emprunte s'étonne avec raison qu'on n'ait pas inventé quelque moyen pour effacer du recueil de ces actes des choses si déshonorantes pour l'aristocratie anglaise et d'une infamie si flétrissante [3].

Que dire de la bonne foi des missionnaires anglicans, qui vont au loin faire accroire à des peuples abusés que leur Église est *sûre* de toutes les parties de son enseignement, tandis qu'en Europe l'Église anglicane, ébranlée jusque dans sa base, divisée même sur le point fondamental de la régénération baptismale, offre à tous les yeux le spectacle de sa dissolution et fait dire à un de ses évêques les plus éminents (l'évêque d'Exeter) « que des doutes très-sérieux se sont élevés dans l'esprit d'un grand nombre sur le point de savoir si l'Église anglicane ne perd pas ses droits à être regardée comme une portion de l'Église de Jésus-Christ ? »

Comme tous ses coreligionnaires, M. Gobat rejette toute autre autorité que la sienne, et dans les passages les plus inintelligibles,

1 Voir Gilbert, évêque de Sarum, *Sur les trente-neuf articles*, art. XXVIII.
2 Le premier et le second acte du règne de Marie, ch. III.
3 W. Cobbett, *Nouvelles Lettres*, Ire.

quand l'Écriture lui manque, il se prend à l'*esprit*, à l'*étincelle*, au *vent ;* mais, quand l'esprit de ses auditeurs dit blanc lorsque le sien dit noir, que leur étincelle ne vient pas à temps ou que leur vent souffle dans une autre direction, alors surgit la tempête. C'est ce qui lui est arrivé plusieurs fois avec les prêtres et les moines d'Abyssinie, qu'il traite *d'ignorants, de mondains, d'esprits obtus, infiniment inférieurs aux plus grossiers paysans, qui ont cependant assez de ruse pour cacher leur ignorance aux plus simples, et qui maintiennent, par une sagacité déhontée, leur réputation auprès d'un petit nombre d'idiots qui les entretiennent* [1].

M. Gobat fait à ce sujet cette observation : « Plus je reprends rudement les prêtres et les autres, et plus ceux qui m'entendent ont de respect pour moi... Il est vrai que je tâche toujours de m'exprimer *fortiter in re, leniter in modo*, fortement quant au fond, *avec douceur* dans la forme [2]. » Cette douceur n'est pas angélique, on en conviendra, et pourtant M. Gobat nous dit : « Je crois que, si je voulais maintenant me faire passer pour un ange, il y aurait à peine la dixième partie d'entre eux qui doutât de mon assertion [3]. » Tant il les avait bien disposés à n'admettre que la vérité ! Dans un autre endroit, il dit aux prêtres, en présence de tout le monde : « Vous êtes vous-mêmes pécheurs, et vous avez besoin d'un sauveur pour vous absoudre; *par conséquent toutes vos messes ne servent de rien, ni aux vivants, ni aux morts* [4]. »

Comment *Samuel, qui prouve tout ce qu'il dit par la parole de Dieu*, prouverait-il tout cela, notamment que les messes ne servent de rien ni aux vivants ni aux morts ?

Évidemment son zèle l'emporte trop loin ; car l'Église épiscopale, dont il est missionnaire, n'a jamais nié, que je sache, que les prières, même des pécheurs, ne puissent être utiles aux vivants. Est-ce que M. Gobat considérerait encore la messe comme une *horrible idolâtrie*, ainsi qu'il a été révélé à Luther par le diable [5].

1 *Journal*, p. 220.
2 *Ibid.*, p. 306.
3 *Ibid.*, p. 356.
4 *Ibid.*, p. 374.
5 Voir le récit de la conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même, 1681, in-12.

Quant aux morts, on sait comment le protestantisme s'est débarrassé de ce texte du second livre des Machabées : *C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* (XII, 46) : il a rejeté les Machabées. Nous verrons plus bas que des auteurs, tout en demeurant protestants, ont rejeté l'Évangile de saint Matthieu, l'Évangile de saint Marc, l'Évangile de saint Luc, l'Évangile de saint Jean, l'Épître aux Hébreux, les Épîtres de saint Jean, les Psaumes, etc., etc.

Demandez et vous recevrez, telle est la règle que le Sauveur a prescrite ; de cette règle découlent la nécessité et l'efficacité de la prière. M. Gobat, ayant déclaré que tous les hommes sont pécheurs, enseigne aux prêtres de l'Abyssinie que, parce qu'ils sont pécheurs, leurs prières ne servent de rien : à qui donc s'adresse le précepte du Sauveur ?

Au reste, voici bien d'autres choses que Samuel affirme, qu'il ne comprend guère et qu'il serait bien embarrassé de prouver par l'Écriture.

Un moine vivait dans la solitude, comme les Pères du désert ; pour ce seul fait il est convaincu de péché.

« Pour le convaincre de péché, dit M. Gobat, j'ai commencé par lui dire que sa vie est en opposition directe avec l'Évangile : car ou il n'a point de lumière, et dans ce cas il est un hypocrite de se faire passer pour un enfant de lumière devant les hommes ; ou il a de la lumière, et alors il pèche contre le précepte de Jésus-Christ, qui veut que ses disciples fassent luire leur lumière devant les hommes [1]. »

Par le même raisonnement, M. Gobat condamne trente années de la vie de notre Sauveur, qui n'a fait luire la lumière publiquement devant les hommes que les trois dernières années de sa vie. Il n'est guère possible d'abuser plus étrangement de la parole pour se tromper soi-même et pour tromper les autres.

D'abord M. Gobat dit lui-même, quelques lignes plus haut, que « c'est le genre de vie de ce moine qui lui donne une réputation de sainteté dans tous les environs ; » ce qui n'est pas du tout la même chose que de se faire passer *pour un enfant de lumière*. En outre,

1 *Journal*, p. 417.

ce moine ne mettait pas de lumière sous le boisseau : puisque M. Gobat nous assure que son genre de vie lui donnait une réputation de sainteté dans tous les environs, il paraît bien que son genre de vie *luisait.*

Si M. Gobat connaissait mieux la vie des solitaires, il ne dirigerait pas contre eux un si calomnieux raisonnement.

Cette vie d'anachorète n'est pas une invention des derniers temps. Saint Paul, en parlant des saints de l'ancienne loi, qui ont *opéré la justice et obtenu les promesses*, ne dit-il pas que ces hommes de foi « dont le monde n'était pas digne, erraient dans les déserts, dans les montagnes, et se retiraient dans les cavernes et dans les trous de la terre ? » (Héb., XI, 33 et suiv.) Saint Jean-Baptiste a passé sa vie dans le désert, et pourtant notre Sauveur n'a-t-il pas dit de lui : *Jean était une lampe ardente et luisante ?* (Jean, V, 35.)

Et qui a fait luire la lumière d'une manière plus éclatante que tous ces reclus volontaires qui, allégés de toutes les préoccupations humaines, allaient tremper leur génie dans la solitude et dans la contemplation de Dieu ? « Un seul monastère de Bénédictins, a dit Gibbon, a produit plus de bons ouvrages que toutes nos universités. » Et M. Gobat ignore-t-il donc si complétement l'histoire des premiers siècles de l'Église, qu'il n'ait jamais entendu parler de saint Athanase, qui écrivait dans les sables et parmi les sépulcres de l'Égypte ; de saint Grégoire de Nazianze, qui a fini sa glorieuse carrière dans sa retraite de Cappadoce ; de saint Basile, qui a donné des règles à la vie cénobitique ; de saint Chrysostome, qui a vécu plusieurs années sur les montagnes et dans les cavernes ; de saint Jérôme, de ses œuvres et de son désert ? Du fond de leur solitude, tous ces grands hommes ont-ils porté assez haut la lumière, ou l'ont-ils étouffée sous le boisseau ?

Et ces autres grandes figures de la Thébaïde, ces Paul, ces Antoine, ces Pacôme, ces Macaire, ces Hilarion et ces légions d'autres ascètes, qui ne sortaient de leurs grottes que pour venir siéger dans les conciles, dans les synodes et dans les conseils des empereurs, pour pacifier les peuples ou pour implorer le pardon des villes rebelles quand tous les autres tremblaient devant la colère des gouverneurs et des rois, ne resplendissent-elles pas autant dans le monde par l'éclat de leurs travaux et de leur courage que cet apôtre

du protestantisme qui ose se rire de leur pénitence sur le théâtre même de leurs vertus ?

Ne pas sentir, d'ailleurs, ce qu'il peut y avoir de consolant et de sublime dans une vie de retraite et de recueillement, c'est comprendre aussi peu le cœur de l'homme que l'esprit du christianisme.

Ailleurs M. Gobat, voulant sans doute condamner l'usage des autels, répond à l'Etchégué, qui lui demandait quelle était la forme de la table dans les églises protestantes :

« Elle n'a pas toujours la même forme ; mais elle ressemble à une table ordinaire de famille, parce que, quand Jésus-Christ institua la sainte cène, il le fit avec une table ordinaire, puisqu'il venait de souper avec les douze apôtres [1]. »

L'Écriture ne dit rien de précis sur la forme des tables chez les Hébreux [2]. Seulement elle nous donne les dimensions de la table des pains de proposition qui était dans le sanctuaire et qui avait un tout autre usage ; mais si, dans ces points peu essentiels, on voulait s'en tenir à une exactitude pharisaïque, il faudrait aller chercher la forme d'une table ordinaire, non à Londres, mais en Palestine ; et, depuis que M. Gobat est évêque de Jérusalem, il a pu se convaincre que les tables ordinaires de famille de ce pays-là ne ressemblent en rien à celles des temples protestants, puisque, comme au temps de notre Sauveur, on se couche encore pour manger : *Et ingressus* Jesus *recubuit.* (Luc, XI, 37.)

Josèphe, en faisant la description du palais qu'Hérode Ier construisit au lieu même où se trouve le temple anglican, nous apprend que dans les salles de festins il y avait une centaine de lits autour des tables [3].

Plusieurs passages de la Genèse nous font voir que du temps des

1 *Journal*, p. 337.

2 Sur la forme des autels de la primitive Église, consultez Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, lib. I, part. I, cap. III, art. VI ; — J.-B. Thiersus, *De Altaribus*. Le plus ancien monument de ce genre est sans doute l'autel que l'on conserve à Rome dans l'église de Sainte-Praxède, et sur lequel on croit que saint Pierre a dit la messe. Il a à peu près la forme de nos autels, et il est en bois. (*Bréviaire romain*, 9 nov.) Celui que sainte Marie-Madeleine et les autres saintes femmes élevèrent en abordant en Provence était en terre. Dans l'Église d'Orient, au lieu d'autel, on s'est servi longtemps d'un simple tapis consacré. Pendant les persécutions, on a même offert le saint sacrifice dans les prisons sur les mains des diacres ou sur la poitrine des martyrs. (Martène, art. V et VII.)

3 Josèphe, *Guerre*, l. V, ch. IV.

patriarches on prenait ses repas étant assis. Jacob dit à son père : « Levez-vous, asseyez-vous et mangez de ma chasse. » (Genèse, XXVII, 19.) Et ailleurs : Les frères de Joseph, « s'étant assis pour manger, virent des Ismaélites. » (Genèse, XXXVII, 25.)

L'usage de se coucher à table ne fut introduit à Rome et dans tout l'empire qu'environ deux cents ans avant Jésus-Christ. Mercurialis en donne pour motif l'usage fréquent des bains, après lesquels on se couchait et l'on mangeait autour de chaque table. Il n'y avait pas de chaises, mais un lit (*clinium*) sur lequel on était couché en s'appuyant sur le coude gauche ; on n'avait de libre que la main droite. D'après cette disposition, on comprend mieux ce passage de saint Luc : « Une femme de la ville, qui était pécheresse, ayant su que Jésus était à table chez le pharisien, vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum ; et, se tenant derrière à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les oignait de ce parfum. » (VII, 37, 38.) Si Jésus eût été assis, sainte Marie-Madeleine aurait dû se mettre *devant* lui, sous la table. Aussi saint Matthieu dit-il positivement que notre Sauveur était couché : « *Et effudit super caput ipsius* recumbentis. » (Matth., XXVI, 7.) Il en est de même de ce verset où il est dit : « Or un des disciples, que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus, » etc. (Jean, XIII, 23.) Comme deux ou trois personnes se plaçaient sur le même lit, le convive qui était le plus rapproché de celui qui occupait la première place pouvait facilement appuyer la tête sur son sein. De là aussi est venue cette expression : « Il fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham » (Luc, XVI, 22), pour dire : il alla au ciel ; parce que reposer sur le sein de l'ami de Dieu, du père du peuple juif, au banquet éternel, dans la demeure des bienheureux, c'était occuper une place d'honneur dans le royaume céleste [1].

Je fais la même observation pour le *pain ordinaire de la table*, dont parle M. Gobat. Le pain des Hébreux consistait en galettes fort minces, comme on les voit encore aujourd'hui dans tout le Levant, et ressemblant beaucoup plus à nos hosties qu'aux pains d'une hauteur démesurée qu'on mange en Angleterre.

1 Just. Lips., *Antiquarum lectionum* lib. III.

Toutes les fois que l'occasion se présente, M. Gobat condamne les pénitences qu'on impose pour les péchés, comme opposées à la Bible, le jeûne, non-seulement comme une chose inutile, mais *criminelle :* « Ce n'est pas, dit-il entre autres, par des jeûnes de quarante jours, ni par le célibat, que Jésus-Christ veut que ses disciples se fassent connaître au monde [1]. » Encore une condamnation du jeûne de Jésus-Christ et de son célibat !

Relativement aux pénitences, M. Gobat paraît être en désaccord avec tout ce qu'il y a de plus estimé dans l'Église anglicane.

On lit le passage suivant dans le *Livre des prières communes*, que les lords, les communes et le roi ont déclaré avoir été composé avec l'aide du Saint-Esprit. « Il y avait anciennement une discipline *sainte*, d'après laquelle, au commencement du carême, les personnes convaincues de péchés notoires étaient condamnées à une pénitence publique et punies ainsi afin que leurs âmes pussent être sauvées au jour du Seigneur ; et il serait très-désirable que ladite discipline pût être renouvelée. »

Ce n'est qu'un pieux désir, sans doute, de l'Église anglicane; mais ce langage est bien différent de celui de M. Gobat. Différents essais ont déjà été faits pour engager la couronne à modifier le *Prayerbook* et à en faire disparaître ce qui rappelle trop le *romanisme :* ces essais ont toujours échoué. Plusieurs des dispositions de l'Église catholique avaient été maintenues lors de la réformation, dans la crainte de trop effaroucher les consciences et pour faciliter le passage à l'hérésie.

M. Gobat dit encore : « La prétendue puissance de lier et de délier attribuée aux prêtres, l'invocation des saints et des anges, le jeûne, les pèlerinages, etc., sont autant de faux sauveurs et d'Antechrists que le diable a établis pour éloigner du vrai Sauveur les âmes travaillées et chargées [2]. »

M. Gobat, si sévère quand il s'agit des prescriptions de l'Église catholique relatives au jeûne, à l'abstinence, etc., l'est moins quand il s'agit des pratiques des Juifs. Afin d'attirer les Juifs dans l'hôpital anglais, on y fait préparer les aliments à leur usage par des femmes juives, selon les prescriptions du Talmud.

1 *Journal*, p. 191.
2 *Ibid.*, p. 358.

Le diable est toujours là pour tenir la place de l'Écriture. Quant au jeûne, si c'est une œuvre non-seulement inutile, mais criminelle, comment se fait-il que toutes les années un jour de jeûne est encore prescrit par le chef de l'Église anglicane ? Il est vrai qu'il ne ressemble guère à celui qui fut ordonné par le roi de Ninive lorsqu'il eut connaissance de la prédiction de Jonas. Il se leva de son trône, comme on sait, il quitta ses habits, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Ensuite il publia cet ordre : « Que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis ne mangent rien... » L'Écriture ajoute que Dieu considéra les œuvres des Ninivites, qu'il eut compassion d'eux et leur pardonna. (Jon., III, 6 et suiv.) Ce jeûne-là ne paraît donc pas avoir été inutile à ces âmes chargées. Il y a environ cent passages dans la Bible où le jeûne est loué, recommandé, prescrit, comme une chose sainte et salutaire : qu'il est affligeant de voir des hommes qui se disent ministres de l'Évangile attirer sciemment des peuples à l'erreur par l'appât de la sensualité et du relâchement !

Un Abyssin ayant consulté M. Gobat sur le projet qu'il avait formé de faire le pèlerinage de Jérusalem : « Comme je le fais dans de pareils cas, dit notre missionnaire, je lui ai donné une réponse *équivoque* [1] ; » ce qui était d'autant plus prudent, que M. Gobat lui-même a fait depuis le pèlerinage de Jérusalem.

Un jeune prêtre lui ayant demandé son avis sur le même objet : « Je le lui ai déconseillé, dit-il, en lui citant le passage de saint Jean, IV, 21, 23 [2]. » Or ce passage est celui-ci : « Jésus dit à la Samaritaine : *Femme, croyez-moi, le temps va venir où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem.* »

Si M. Gobat considère cette parole du Sauveur comme une défense d'adorer Dieu sur le mont Garizim et à Jérusalem, il est assez étonnant qu'il soit allé, quelques années plus tard, élever son église épiscopale sur le sommet du mont Sion et y soit resté.

Le protestantisme, qui a commencé par la violation du célibat dans la personne de Luther, en a toujours eu depuis une horreur étrange. Aussi notre missionnaire, à son endroit, est-il implacable,

[1] *Journal*, p. 203.
[2] *Ibid.*, p. 206.

et, pour le combattre plus avantageusement, il calomnie les intentions.

« Le vœu du célibat, dit-il, est par soi-même un péché, et par conséquent illicite. En effet, il est basé sur les propres forces de l'homme, et non sur la parole de Dieu [1]. »

Ici il est question du vœu du célibat et de la pensée présomptueuse de celui qui s'y engage. Le vœu, en lui-même, n'est pas un péché, puisque l'Écriture loue ceux qui en font [2]. Le célibat n'est pas un péché non plus, sans quoi notre Sauveur ne s'en serait pas rendu coupable. Quant à la pensée, M. Gobat ne la connaît pas.

M. Gobat dit ensuite aux Abyssins que « dans son pays il y a plusieurs personnes qui ne se marient pas; mais elles se contentent de dire : Aujourd'hui je ne suis pas marié; mais pour demain Dieu seul sait ce qui me convient. » J'ignore si les célibataires anglais font un vœu de chasteté à courte échéance; mais ce que je sais, c'est qu'il faut aussi la grâce de Dieu pour ne pas l'offenser, même pendant un jour.

L'évêque anglican de Jérusalem, qui n'a pas été élevé en Angleterre, oublie sans doute que les professeurs des universités d'Oxford et de Cambridge, c'est-à-dire les maîtres qui élèvent tous les hommes instruits du Royaume-Uni, sont tenus au célibat. A la vérité, les fondateurs de ces deux célèbres universités, qui ont imposé cette condition, étaient catholiques; mais, dans le courant du siècle dernier, cette disposition ayant été attaquée dans la Chambre des communes comme tenant à la superstition romaine, elle fut maintenue par la Chambre à l'unanimité. Voilà donc la Chambre des communes et les universités d'Oxford et de Cambridge censurées par M. Gobat.

Au reste, voici qui est plus sérieux. Quand M. Gobat écrivait ces lignes, il n'était pas évêque; il l'est devenu depuis, du moins il en a pris le titre [3]. Or, d'après saint Paul, il faut que l'évêque soit irré-

1 *Journal*, p. 287.

2 Voir, entre autres, *Gen.*, XXVIII, 20, 22; *Lev.*, XXVII, 1-25. — Il est singulier de voir un évêque qui admet l'Écriture condamner ce que Dieu approuve. On lit aux *Nombres*, ch. VI : « Jéhova parla à Moïse, disant : Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras : L'homme ou la femme qui aura fait le vœu de nazaréen, afin de se consacrer à Jéhova, s'abstiendra de vin, etc. Telle est la loi du nazaréen. » Saint Jean-Baptiste s'était ainsi consacré au Seigneur.

3 Voyez *Nullité des ordinations anglicanes*, par le P. Lequien.

préhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, grave et modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire, etc., etc. (I Tim.) Or n'y a-t-il pas là des choses au moins aussi difficiles à observer que le célibat? Comment donc M. Gobat et tous les évêques de l'Église anglicane ne tremblent-ils pas d'assumer cet immense fardeau, non-seulement pour un jour, mais pour la vie entière? Cette *présomption* est-elle basée sur les forces de l'homme ou sur la grâce de Dieu? Ici, au lieu de ces mots : « Il faut que l'évêque n'ait épousé qu'une femme, » M. Gobat fait dire à saint Paul que « l'évêque doit être mari d'une seule femme [1]. » Plaisant précepte que celui qui met la femme parmi les qualités d'un évêque! Or saint Paul, qui aurait donné ce précepte, n'avait pas de femme; il s'est donc condamné lui-même.

Un autre protestant, plus grand géographe que bon théologien, fait encore plus d'honneur aux femmes; il les met en quelque sorte parmi les dogmes. Charles Ritter, en parlant des Arméniens non unis, dit « qu'ils sont plus rapprochés du protestantisme que de l'Église catholique, *parce que* leurs prêtres peuvent se marier une fois et même deux fois [2]. » Ainsi, plus les prêtres se marient de fois, plus ils se rapprochent du protestantisme!

Sur les côtes occidentales de l'Afrique, la femme est une des deux uniques choses nécessaires aux missionnaires protestants; il est vrai que ce sont des nègres, parce que les missionnaires de race blanche n'exposent pas facilement leur vie dans ces contrées malsaines. « Le jour de leur apostolat venu, écrit le missionnaire qui le premier nous a si bien fait connaître ces contrées, jour qui arrive lorsqu'ils savent lire et écrire passablement, ils se munissent des deux objets indispensables pour commencer une mission protestante : une femme et un livre. La femme tendrement suspendue à leur bras gauche, le livre serré précieusement sous leur bras droit, ils se mettent en route pour leur destination. Arrivés là, tout leur travail se borne à lire quelques pages d'un livre qu'ils ne comprennent que peu à une foule stupide qui ne le comprend pas du tout [3]. »

Voici encore quelques points saillants du livre de M. Gobat, livre

1 *Journal*, p. 282.
2 Ritter, *Erdkunde*, Bd. XI, 3, S. 637.
3 *Le Dahomé*, par M. l'abbé Laffitte, ch. III

qu'il faudrait transcrire tout entier si l'on voulait rapporter toutes les fausses allégations qu'il renferme.

On voulait faire M. Gobat *aboun*, c'est-à-dire évêque ; il refuse, et il ajoute : « Quand rien ne s'opposerait à ce que je revêtisse cette charge, je ne pourrais pas supporter les *adorations* qu'on rend à un évêque en Abyssinie et dans tout le Levant. »

Demander la bénédiction à un évêque est une idolâtrie, lui baiser la main est un péché [1].

Il paraît que l'évêque anglican de Jérusalem est peu au courant de ce qui se passe à la cour d'Angleterre, où il aurait souvent la plus belle occasion du monde de convaincre d'idolâtrie les membres du Parlement, ces Pères du concile permanent de l'Angleterre, les conseillers de la reine, ces défenseurs de la vraie foi, et toutes les sommités de la nation, qui vont périodiquement *adorer* leur divinité, en baisant la main de la reine, ce chef visible de l'*Église établie par la loi*. Que dirait-il aussi en voyant à l'ouverture du Parlement le lord-chancelier présenter *à genoux* le discours du trône à la reine ?

Il y a à Rome, à la Bibliothèque du Vatican, un ouvrage que je recommande extrêmement, non-seulement à M. Gobat, mais à tous les évêques d'Angleterre : ils trouveront dans ce livre une foule de choses, *notamment sur les sept sacrements*, que l'anglicanisme a rejetées depuis longtemps, et qui y sont parfaitement exposées et défendues par un auteur bien remarquable, par Henri VIII [2]. L'exemplaire du Vatican, qui avait été offert au pape, porte la signature authentique de Henri VIII. Mais ce qui étonnera prodigieusement M. Gobat, c'est que le roi s'est fait peindre, sur le frontispice, *agenouillé aux pieds de Léon X*.

M. Gobat cependant oublia un jour ce qu'il avait dit tant de fois et baisa la main, non à un évêque, bien entendu, mais au chef Saba-Gadis : « Je voulus, dit-il, lui baiser la main ; mais il ne voulut me

[1] *Journal*, p. 362.

[2] Cet ouvrage est intitulé :

« Assertio septem Sacramentorum adversus Martin. Luther, ædita invictissimo Angliæ et Franciæ rege et do. Hyberniæ Henrico ejus nominis octavo. »

In fine :

« Apud inclytam urbem Londinum in ædibus Pynconianis an. M. D. XXI. quarto idus Julii. Cum privilegio a rege indulto. »

le permettre qu'après qu'il eut baisé la mienne [1]. » Les voilà pris tous les deux en flagrant délit d'idolâtrie.

M. Gobat dit en blâmant les écrits de saint Éphrem : « Qu'Éphrem soit saint ou non, je n'en sais rien. Ce sont peut-être ses écrits qui ont enfanté le Coran des musulmans ; du moins Mahomet n'en fait que trop usage pour séduire ses disciples [2]. »

Il faut donc aussi condamner la Bible tout entière ; car Mahomet en a fait un bien plus grand usage encore. Et tous les hérétiques ne se sont-ils pas servis des Écritures pour séduire leurs disciples ?

On demande à M. Gobat pourquoi il y a tant de croyances et de sectes parmi les chrétiens ? Il répond : « C'est parce qu'ils négligent la parole de Dieu pour suivre les doctrines des hommes, toujours sujettes à l'erreur [3]. » Cette fois il est dans le vrai ; mais quel terrible aveu contre le protestantisme !

Dans la célèbre question du R. George Gorham, nommé curé de Brampford-Speke en 1847, malgré son évêque qui lui refusa l'institution canonique parce qu'il niait l'efficacité du baptême, sur quinze mille ministres de l'Église anglicane, treize mille adhérèrent à la sentence laïque du conseiller privé de la reine dans une affaire purement dogmatique et déclarèrent ne pas croire au baptême. L'évêque Phillpots, tout en se résignant à une pareille sentence, écrivit aux paroissiens de M. Gorham que leur pasteur était hérétique, mais que lui, son évêque, était obligé de l'instituer, sans quoi il serait puni par les tribunaux. Ce qui prouve qu'un évêque anglican ne se croit pas tenu d'obéir à la parole de Dieu, mais à la loi de l'homme, ni de se soumettre à la révélation divine, mais à la sentence des magistrats.

Que l'on compare cette conduite à celle des évêques catholiques de la Prusse. Inébranlables dans leur foi et dans leurs devoirs, ceux-ci se laissent dépouiller, emprisonner, calomnier et mettre à mort, s'il le faut, plutôt que de trahir leur conscience ; ceux-là envoient à leurs diocésains *des curés hérétiques* par crainte d'être punis par les tribunaux !

[1] *Journal*, p. 282.
[2] *Ibid.*, p. 162.
[3] *Ibid.*, p. 163.

On demande encore à M. Gobat : « Combien comptez-vous de livres du Nouveau-Testament ? »

Il répond : « Vingt-sept.

« — Et de l'Ancien Testament ?

« — Trente-neuf [1]. »

M. Gobat, qui prouve tout ce qu'il dit par l'Écriture, comme on sait, *a oublié* de citer le passage de la Bible où il a trouvé ces deux chiffres importants. Plus loin, il reproche aux prêtres abyssins d'avoir reçu les livres apocryphes des papistes [2], sans leur dire de qui lui, M. Gobat, tient les livres qui ne sont pas apocryphes : s'il ne les tient pas des papistes, de qui les tient-il ?

On trouve dans l'*Histoire de Luther*, par M. Audin, un curieux rapprochement sur le chiffre auquel se réduiraient les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament si l'on voulait s'en rapporter au témoignage des auteurs protestants. L'un rejette le Nouveau Testament comme n'ayant pas conservé intacte la pure doctrine de Jésus-Christ ; un autre, l'Évangile de saint Matthieu, comme n'étant l'œuvre ni d'un apôtre, ni d'un témoin oculaire ; un autre encore, les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, comme extraits d'un manuscrit araméen ; un autre assure que l'Évangile de saint Jean est l'œuvre d'un philosophe d'Alexandrie ; Lucke assigne la même origine à l'Épître aux Hébreux ; Claudius attribue les Épîtres de saint Jean à un Juif inconnu ; Haffner nous apprend que le livre de Judith est un roman pieux, et le Cantique des Cantiques une idylle pastorale ; Bretschneider appelle les Psaumes le produit d'un cerveau exalté [3], etc. Faut-il s'étonner si les peuples du Levant, voyant à quoi se réduisent les dogmes et les pratiques religieuses des protestants, se demandent *si ces hommes ont une religion ?*

M. Gobat assure que le jour de Pâques, en Abyssinie, « est un jour de gourmandise, comme chez les autres sectes antibibliques, et que ce jour-là on ne doit pas faire de visites. » Il a aussi oublié la citation de l'Écriture. C'est dommage : lui qui n'admet pas le jeûne du carême, il nous aurait peut-être indiqué l'endroit où notre Sau-

1 *Journal*, p. 176.
2 *Ibid.*, p. 276.
3 T. II, ch. XXI.

veur a ordonné de jeûner le jour de Pâques. Quant aux visites défendues ce jour-là, ne serait-ce peut-être pas un précepte humain, attendu qu'il ne se trouve pas dans la Bible ?

Ensuite il ajoute : « J'ai passé quelques heures avec Habeta-Selassé, qui m'a dit que ses amis et lui s'étaient convaincus que les Anglais sont de vrais chrétiens, parce que je distribue l'Évangile gratis ; » et il a ajouté : *Nous ne sommes chrétiens que de nom : nous ne donnons rien gratis ; les meilleurs prêtres mêmes n'instruisent que pour de l'argent* [1].

Si Habeta-Selassé et ses amis savaient à combien s'élève annuellement l'enseignement *gratuit* des évêques et du clergé d'Angleterre, que diraient-ils de la bonne foi dans laquelle les a laissés M. Gobat au sujet de ce curieux argument de son orthodoxie [2] ?

« On a ensuite parlé de la confession des péchés aux prêtres et de l'absolution. Ce sont ces deux coutumes, lui ai-je dit, qui sont la cause de la corruption du pays [3]. »

D'où il suit que les peuples qui n'ont ni confession ni absolution doivent être innocents comme des enfants nouveau-nés.

Afin de pouvoir s'édifier sur l'état d'innocence dans lequel vivent par exemple les habitants de Londres, il faut lire ce qu'en disent les Anglais eux-mêmes. En 1857, M. Mayhen écrivait ce qui suit : « En dépit de nos écoles, des chapelains, des prisons et du système raffiné qui y règne, en dépit de l'innombrable armée de la police, notre population criminelle se multiplie comme les champignons dans une atmosphère fétide. » Tandis qu'à Rome (sous les papes) la prostitution était punie comme un crime, 80,000 prostituées exploitent tous les jours librement la capitale britannique. Voici ce qu'écrivait en 1853 le journal anglais *The Lancet :* « Dans aucune capitale du continent, nous n'avons vu le vice et la débauche dominer la société d'une manière aussi dégoûtante que dans notre métropole. Waterloo-Road, le Quadrand, Hay-Market, Waterloo-Place, pour ne pas parler des théâtres, offraient, dans ces derniers temps, des scènes

[1] *Journal*, p. 299.

[2] L'enseignement *gratuit* du clergé anglican se paye de cinq à huit millions de livres sterling, c'est-à-dire 200,000,000 de francs. (Wil. Cobbett, *Nouvelles Lettres*, Ire.)

[3] *Journal*, p. 301.

inconnues même dans les villes étrangères les plus dissolues [1]. » (*Suivent des détails que je ne puis donner.*)

Un des endroits les plus curieux du *Journal d'un séjour en Abyssinie* est celui-ci :

Un prêtre. « Il y a la foi des Grecs, celle des Francs, celle des Arméniens, etc. : de quelle foi êtes-vous ? »

M. Gobat. « Tous ces différents noms de croyance n'ont rien à faire avec la véritable foi. Ces divisions prouvent plutôt l'incrédulité et la désobéissance des hommes : c'est parce qu'ils ont abandonné la parole de Dieu pour suivre des doctrines humaines qu'ils se sont ainsi divisés. Saint Paul dit qu'il n'y a qu'une seule foi. »

Il paraît qu'à la suite de ce discours notre missionnaire a entendu les cent mille voix discordantes de l'*unité protestante*, et que ce concert varié l'a empêché de dire : Cette foi *une*, c'est le protestantisme.

Voici comment un auteur plus indiscret parle d'une cérémonie religieuse présidée par Sa Seigneurie l'évêque Gobat le jeudi saint de l'année 1848, à Jérusalem :

« Il y avait là des représentants *de plusieurs communions évangéliques* agenouillés à côté les uns des autres dans un *même esprit*, dans un même amour. On a lu les saintes Écritures, on a prié, on a chanté en anglais, en allemand, en français et en hébreu : en hébreu pour un Juif prosélyte qui recevra demain le baptême. Je ne comprenais pas l'hébreu, pas l'allemand, guère l'anglais, mais nous comprenions tous que le Seigneur était au milieu de nous, et que nous étions *un* en lui [2]. »

Ce que je comprends, moi, moins que l'allemand, moins que l'anglais, moins que l'hébreu, c'est cette *unité* de *plusieurs communions*, et comment un même esprit qui réunit tant de sectes opposées, tant de dogmes contradictoires et tant de symboles plus variés encore par le fond que par la langue, comme ceux des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anglicans, des méthodistes, des trembleurs, des sauteurs et de tant d'autres, ne réunirait pas encore les monophysites de l'Abyssinie : ce qui offrirait le double avantage

[1] Voyez *Rome et Londres*, par Margotti.
[2] *Journal d'un voyage au Levant*, t. III, p. 238.

d'accroître l'unité et d'épargner aux membres de la société épiscopale de pénibles missions, comme celle de M. Gobat, qui n'a eu d'ailleurs pour résultat que de lui faire dire après tant de fatigues : « *Perdidi annum !* J'ai perdu mon année [1]. »

« Un protestant de nos jours, écrivait M. de Maistre, est un homme qui dit, comme la Fontaine : J'ai lu votre Nouveau Testament : c'est un assez bon livre. Il lui reste cette idée vague, *qu'il y a dans le christianisme quelque chose de divin ;* mais, lorsqu'on en vient au détail, personne n'est d'accord, excepté *sur les grandes bases*, comme ils disent, c'est-à-dire : *Je crois en Dieu et en son Fils quelconque.* » Depuis le temps de M. de Maistre, les grandes bases se sont encore élargies, et elles ont fini par devenir une immense table rase sur laquelle tous les incroyants peuvent se rencontrer à l'aise dans la plus vaste unité, pourvu qu'ils n'aient rien conservé des vérités catholiques.

Aussi, depuis quelques années, les hommes fervents de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Russie travaillent à une fusion entre le protestantisme, l'anglicanisme et le moscovitisme : évidemment les difficultés ne peuvent plus être qu'une question de forme extérieure; elles seraient résolues le jour où ces trois grandes subdivisions du protestantisme se trouveraient sous la même couronne : religions politiques, elles sont destinées à varier selon le changement des empires.

Je terminerai ici cet examen, déjà trop long, de la manière dont l'évêque actuel de l'Église protestante de Jérusalem a exercé sa mission en Abyssinie.

Cependant je ne veux pas quitter ce sujet sans faire encore la réflexion suivante.

La communion religieuse qu'a voulu évangéliser le missionnaire anglican n'appartient point à l'Église catholique : elle s'en est séparée dès les premiers temps du christianisme ; elle a été ensevelie sous l'oubli des peuples, comme les antiques monuments de l'Éthiopie l'ont été sous les sables du désert. Au seizième siècle, quand ce monument vivant des institutions primitives apparaît tout à coup aux nations de l'Occident, qui, dans le cours des siècles, s'étaient

[1] *Journal*, p. 406.

entre-déchirées par des questions théologiques et des révoltes incessantes contre l'Église, il peut bien, dans son isolement, avoir subi quelque altération partielle, mais, dans son ensemble, il se montre tel qu'il était à son origine. C'est ainsi que, dans les colonies du Canada, du Mexique, de l'Islande, on retrouve la langue, les mœurs, le costume de la mère patrie, comme ils étaient à l'époque où ces colonies en ont été séparées. De même encore, dans les catacombes de Rome, on découvre, avec les premières églises du christianisme, les preuves matérielles de la foi des premiers chrétiens [1]. Or à quoi ressemble cet Herculanum religieux de l'Abyssinie, avec ses pèlerinages, ses couvents, ses jours de jeûne et d'abstinence, le dogme de la présence réelle, la messe, la confession, l'invocation de la sainte Vierge [2] et des saints, le célibat ecclésiastique, les bonnes œuvres, etc., c'est-à-dire tout ce que les novateurs des derniers temps ont renié et voulu flétrir? Autant vaudrait-il affirmer que la lune est la continuation de notre planète que de dire : Les doctrines négatives du seizième siècle sont les filles légitimes du christianisme

[1] Voir l'ouvrage publié par le P. Marchi intitulé : *Monumenti delle arti cristiane primitive nella metropoli del cristianesimo (architettura) per cura di G. M. d. C. d. G.*, et les admirables cartons de M. Perret publiés aux frais du gouvernement français : les *Catacombes de Rome*, par M. L. Perret.

[2] Il y a peu d'années qu'un ministre anglican (le jeune comte Talbot) se convertit au catholicisme après une visite aux catacombes, où il avait trouvé les preuves des dogmes contestés par l'hérésie ; devenu prêtre, il obtint la faveur de pouvoir célébrer la messe dans les catacombes de Sainte-Agnès, sur le tombeau au-dessus duquel est peinte la *Madone avec l'enfant Jésus*. Dans ces catacombes, où les chrétiens des premiers siècles sont comme pris sur le fait dans l'exercice de leur culte, on trouve la piscine du baptême, l'autel du sacrifice, la sainte table, et jusqu'au tribunal de la confession auriculaire. Dom Ruynart, dans les *Acta Martyrum*, cite un tableau qui représente une vierge invoquant la Mère de Dieu ; les protestants en sont donc réduits à taxer d'idolâtrie les premiers chrétiens, qui subissaient le martyre plutôt que de consentir au moindre acte idolâtrique.

Il est bon de rapporter ici ce qui s'est passé à Rome (le 6 février 1856). Les nombreux Anglais qui se trouvaient à Rome firent venir exprès d'Angleterre un prédicateur pour le carême. Le mercredi des Cendres, ils se rassemblèrent dans une salle devant la porte *Del Popolo*. Le prédicateur paraît, mais il demeure muet, et son embarras est visible. Au bout d'un moment, il dit d'une voix émue : Qu'il ne savait que faire ; que, depuis son arrivée à Rome, il avait visité assidûment les bibliothèques et les catacombes, assisté aux fonctions religieuses et étudié le gouvernement de l'Église; que depuis lors de nouvelles convictions s'étaient emparées de son âme ; que, si l'assemblée lui permettait de parler librement de ce qu'il avait vu et de l'impression qu'il en avait ressentie, il était disposé à le faire, mais qu'autrement il devrait se taire et se retirer. De toutes parts on lui cria de parler en toute liberté. Alors ce prédicateur anglican fit un sermon catholique à une assemblée protestante.

des premiers siècles. Dès le temps des apôtres, le fléau nécessaire des hérésies a ravagé l'Église ; mais elle les a continuellement rejetées de son sein par l'autorité infaillible de ses conciles. La plupart de ces rameaux desséchés ont disparu, plusieurs sont encore là ; ils ont été retranchés de l'Église à différentes époques ; mais, à part l'erreur particulière de chacune d'elles, toutes ces antiques communautés chrétiennes sont d'accord avec l'Église mère sur l'ensemble des traditions apostoliques et l'interprétation des Écritures. Seul, le protestantisme se détache de l'antique et unanime croyance ; il vient, après une période de quinze siècles, attaquer cet inébranlable édifice, mettre une orgueilleuse raison à la place de la raison universelle et admettre plutôt une révélation individuelle et controuvée que de se soumettre à l'autorité de l'Église, qui a pour elle la plus haute antiquité historique, comme elle a seule l'autorité divine.

Maintenant que nous connaissons sous quels auspices se trouve la mission protestante de Jérusalem, disons un mot des succès qu'elle a obtenus jusqu'ici et de ses projets pour l'avenir. A part le personnel des consulats de Prusse et d'Angleterre et celui de la mission, qui se compose d'un évêque, de quelques missionnaires, de médecins, de diaconesses et d'institutrices dilettantes, elle compte une cinquantaine de Juifs aventuriers, venus des quatre points cardinaux, et qui se convertissent pour le temps qu'ils sont à Jérusalem, moyennant un subside quand ils sont en santé et un lit à l'hôpital quand ils sont malades ; après quoi ils redeviennent plus Juifs que jamais dès qu'ils ont atteint Jaffa, Hébron ou Tibériade.

Quant aux Juifs qui sont domiciliés dans la ville sainte, ou qui viennent à Jérusalem pour être enterrés dans la vallée de Josaphat, on conçoit facilement qu'ils n'abandonneront pas, dans la cité de David, la loi donnée à leurs pères sur le mont Sinaï, pour adopter un culte qui ne remonte qu'au mariage adultère de Henri VIII. Voici comment un Juif parle de la propagande anglicane exercée au milieu de ses coreligionnaires : « Le prosélytisme protestant a profité des derniers événements pour essayer d'établir à Jérusalem un foyer de propagande ; pour la première fois, la ville sainte renferme dans ses murs un *siége épiscopal* protestant. Il est inutile de

dire que les tentatives de l'évêque Alexandre, ex-Juif, envoyé en Palestine sous les auspices de l'Angleterre et de la Prusse, n'ont eu jusqu'ici aucun succès parmi les anciens coreligionnaires du nouvel apôtre [1]. »

Les autres prosélytes sont des espèces de Juifs errants qui forment la partie flottante de la ville avec les pèlerins et quelques industriels de toutes les nations et de toutes les religions. Mais, comme me le disait un protestant de Jérusalem, très à même de connaître ces conversions, « elles font peu d'honneur à la mission. »

Voici un fait qui s'est passé depuis peu, et qui m'a été raconté par Méhémet-pacha. Un Juif qui s'était fait anglican afin d'avoir un schelling par jour tomba malade et fut transporté à l'hôpital de la mission. Voyant que la chose devenait sérieuse, il fit appeler un rabbin, confessa sa faute, rentra dans le sein du judaïsme et mourut. Il s'agissait de savoir à qui il appartenait et qui devait l'enterrer. Il y eut une lutte entre les protestants et les Juifs à qui ne l'aurait pas. Pendant la nuit, on attacha notre pauvre homme par un pied, on le hissa par-dessus le mur de la ville, et on le déposa au cimetière, qui, pour lui, ne fut pas un lieu de repos ; car il dut faire encore plusieurs fois le trajet de la vallée de Josaphat au cimetière protestant, et du cimetière protestant à la vallée de Josaphat : personne n'en voulait. Enfin, l'autorité musulmane trancha la question, et le fit mettre dans un terrain neutre, où maintenant il repose en paix.

C'est à de pareilles conversions que se borne tout le succès obtenu par la mission protestante parmi les Juifs.

J'ai été plusieurs fois témoin, pendant mon séjour à Jérusalem, des débats survenus entre les consuls au sujet d'individus qui avaient passé si souvent d'une religion à une autre, qu'à leur mort on ne pouvait constater à quelle croyance et à quelle nationalité ils appartenaient.

Un auteur protestant révèle des circonstances assez curieuses sur le succès des missions. « J'ai vu un Juif, raconte le docteur Madden dans son ouvrage sur l'Orient, j'ai vu un Juif que le révérend Joseph Wolff s'est vanté d'avoir laissé pénétré des vérités du christianisme.

[1] Munk, *Palestine*, p. 653.

Ce Juif me montra un riche exemplaire des Écritures qui lui avait été donné par le missionnaire, et, comme je m'étonnais que le Nouveau Testament eût été arraché du volume, ce prétendu converti m'avoua avoir déchiré les Évangiles après le départ de M. Wolff. J'ai accompagné à la synagogue un ministre qui, au milieu de la cérémonie, se mit à distribuer des brochures protestantes. Je vis les unes jetées à terre et les autres mises à l'écart sans qu'on daignât les regarder. »

Il est donc très-probable que le but avoué de la mission protestante à Jérusalem, qui est la conversion des Juifs, ne sera pas atteint. D'un autre côté, les pèlerins renvoient la Bible sous forme de cornets aux missionnaires dont ils l'avaient reçue ; les Arabes du désert font le plus accablant reproche à l'évangéliste qui a pensé si tard à leur salut ; les Turcs demeurent impassibles aux luttes religieuses qui se livrent autour d'eux ; les nombreuses communions chrétiennes de l'Orient, si expansives dans leur culte, se demandent encore si les nouveaux venus de l'Angleterre ont une religion ou s'ils n'en ont point : faut-il donc s'étonner si, depuis 1840, à peine une cinquantaine de protestants de toutes les communions et autant de juifs forment seuls l'évêché protestant de Jérusalem, qui est assurément le plus petit de l'univers ?

Quel champ reste donc ouvert au zèle bien connu de l'évêque et de ses missionnaires ?

C'est encore madame de Gasparin qui va nous l'apprendre. « Bientôt, dit-elle, les travaux rayonneront en tous sens. Notre excellent ami, M. Gobat, *songe* à faire évangéliser par un missionnaire itinérant les *populations chrétiennes* de la Judée ; il y a une grande lassitude de Rome chez les âmes qui lui sont encore assujetties : qu'on sache lire, qu'on possède la Bible, et la réforme se fera toute seule[1]. »

Voilà donc ce grand projet, caché soigneusement par ses auteurs sous un masque judaïque, qui nous est révélé tout à coup par l'indiscrétion d'une femme.

Chasser Rome de la Judée ! Nous voilà donc avertis ! Tout ce qui s'est passé en Palestine dans ces derniers temps vient à l'appui de cette révélation faite il y a bien des années. L'erreur et le mensonge

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, t. III, p. 274.

se ruent aujourd'hui sur la Terre Sainte. « Les schismatiques anciens et nouveaux, m'écrit un missionnaire, arrivent de partout avec de l'or pour acheter des adeptes. Les protestants surtout ont pris à tâche d'extirper le catholicisme de l'Orient : temples construits, écoles fondées, colporteurs salariés, journaux perfides, appâts apportés à toutes les convoitises, tout est mis en œuvre pour séduire les jeunes gens surtout. » Dans un pays où l'on obtient tout du gouvernement par l'argent, où les catholiques ont déjà à lutter contre les richesses des Grecs, l'influence de la Russie, l'avidité des pachas et l'indifférence des gouvernements catholiques de l'Europe, un nouvel ennemi, soutenu par la protection de l'Angleterre, dont il est le servile instrument, peut amener sur les populations chrétiennes de la Palestine des malheurs plus grands encore que ceux qui ont naguère si cruellement ensanglanté le Liban. Avec de l'or, on trouve partout des Druses prêts à égorger les moines, à piller les couvents à incendier les villages et à profaner les églises. Le protestantisme ne s'établira pas plus dans les montagnes de la Judée que chez les Maronites ; mais, si l'on parvient à exciter les haines de populations demi-sauvages contre les faibles établissements que nous avons en Palestine, les sanctuaires révérés de Jérusalem, de Bethléem, du Carmel, de Nazareth, que nous ne possédons déjà plus qu'à moitié, seront bientôt des ruines fumantes comme les églises catholiques du Liban. Mais là il y avait trois cent mille Maronites, sinon pour les défendre, du moins pour les reconstruire ; ici il y a quatre mille catholiques pauvres et dispersés, que le fanatisme et la barbarie peuvent faire disparaître en un jour.

Ce serait là un beau résultat évangélique, dont pourrait s'applaudir la société des missions anglaises, et un spectacle édifiant à donner aux populations non chrétiennes de la Palestine. Il n'y avait donc pas assez de rivalités autour du berceau du christianisme : il faut de nouvelles jalousies et de nouvelles guerres ! Si le protestantisme était venu à Jérusalem uniquement pour se prosterner au pied du Calvaire, et avoir un représentant en adoration devant le Sauveur du monde sur la terre qu'il a arrosée de son sang, on ne pourrait que louer un si pieux motif ; mais trois siècles d'oubli prouvent assez quel est son respect pour les Lieux Saints. Si donc, par l'influence d'un diplomate connu pour son animosité contre

l'Église catholique [1], la société des missions, sous la protection de deux puissances, l'une anglicane, l'autre luthérienne, envoie à Jérusalem un évêque mixte, d'abord hébraïque-anglican, puis anglican-évangélique, il est facile de prévoir que de ces éléments hostiles et hétérogènes il ne sortira que de la confusion et de la haine.

Les gouvernements des puissances catholiques, en voyant naître cet établissement, qui est antichrétien, puisqu'il ne doit amener que des dissensions, ont cru avoir tout fait en se moquant de cet évêché amphibie et du long cortége de progéniture épiscopale qui suivait l'évêque Alexandre quand il fit son entrée à Jérusalem.

Maintenant, ridicule ou non, cet établissement existe, il est à l'œuvre, on connaît sa tendance.. « L'évêque de Jérusalem, nous dit l'auteur cité plus haut, marche avec prudence, mais il marche avec fermeté ; ses pas ont de la sûreté, parce qu'il les mesure d'avance [2]. » On peut penser ce que l'on voudra des travaux *apostoliques* de M. Gobat ; pour moi, j'ai acquis la conviction que par la persuasion ils n'auront aucun résultat, mais que, s'il survient des troubles, comme ceux de 1846, par exemple (et au besoin on pourra les faire naître), l'existence de nos établissements religieux de Terre Sainte est fortement compromise. Ce n'est pas l'Église anglicane qui recueillera notre héritage, ce sera la barbarie ; mais peu importe au protestantisme, qui feint de croire qu'en détruisant nos églises il détruit des repaires d'idolâtrie. Cette mission a commencé par l'hypocrisie et le mensonge, elle finira par la corruption et la violence.

Un vaste champ serait ouvert au zèle de ces missionnaires parmi les nations païennes, s'ils avaient vraiment à cœur la propagation de l'Évangile. Sous le pontificat de Grégoire XVI, près de quarante évêchés catholiques ont été érigés dans les missions étrangères, la plupart en Amérique et dans l'Océanie; sous celui de Pie IX, glorieusement régnant, 123 siéges épiscopaux ont été créés, et, si l'on compte les délégations, les préfectures et les vicariats apostoliques,

[1] M. de Bunzen, qui, sous l'inspiration du duc de Sutherland, a été le fondateur des deux grandes sociétés de l'*Evangelic-Alliance* en Angleterre et du *Gustaw-Adolfs-Verein* en Allemagne, sociétés dont le but est de combattre à outrance la papauté et qui sont intiment unies à la franc-maçonnerie.

[2] Madame de Gasparin, t. III, p. 310.

ce nombre s'élève jusqu'à 188. Ce sont là des pasteurs qui se laissent massacrer par les infidèles pour la défense de la foi et de leurs troupeaux; c'est ce que les annales des missions nous apprennent tous les jours.

Au moment où j'écris arrive en Europe la nouvelle que 10000 chrétiens ont été massacrés au Tong-king, que les missionnaires ont été traqués comme des bêtes fauves, et que ceux qu'on a pu saisir ont été égorgés : ces horreurs ont été commises en mai 1874, tandis que leur auteur, le roi Tu-Duc, signait avec la France un traité *qui garantit aux chrétiens la liberté de leur culte !* Comme ce monarque connaît bien la diplomatie de notre temps et la situation actuelle de l'Europe !

Les idées modernes, qui sont en faveur en Europe, ont déjà pénétré plus avant que l'on ne croit chez les sauvages. Un puissant roi des nègres, nommé Gréré, a proclamé la *liberté religieuse* dans ses vastes États : dans la ville de Whydah, où réside ce prince *éclairé*, on peut exercer librement tous les cultes, comme en Prusse et en Suisse ; un seul culte est excepté, *le culte catholique* [1]. Le roi Gréré ne se doute pas qu'en faisant cause commune avec nos libres penseurs et tous les féticheurs de l'Afrique, il apporte lui aussi une preuve en faveur de la seule véritable religion.

Les missionnaires ou agents protestants s'établissent dans des lieux sûrs, où ils peuvent être protégés par les consuls et les vaisseaux britanniques, qui, soit dit à leur honneur, savent partout et toujours étendre leur protection sur leurs nationaux, comme il convient à une grande puissance. Leurs missionnaires peuvent tranquillement vaquer à leurs affaires ; puis, quand leur fortune est faite, ils ont l'habitude de jeter leur Bible dans un coin et s'en retournent dans leurs foyers [2].

Depuis quelques années, les lieux auxquels ils accordent la préférence sont la Terre Sainte, le Liban, Malte, l'Italie, Rome surtout, c'est là que se trouvent les peuples *idolâtres* qu'ils veulent évangéliser !

La conduite de nos missionnaires est quelque peu différente : on

[1] *Le Dahomé*, par M. l'abbé Lafitte, ch. VI.
[2] *Ibid.*, ch. III.

se souvient entre autres de cet évêque de la Cochinchine, Mgr Pellerin, qui, revenu momentanément dans sa patrie pour les besoins de son diocèse, vit Napoléon III, qui lui offrit un évêché en France : « Oh ! non, répondit-il, je suffis à mes sauvages, mais je ne réussirais peut-être guère auprès des Français ; puis, je suis condamné là-bas à être coupé en cinquante morceaux : si je restais ici, ces coquins de païens croiraient que j'ai peur de leurs couteaux. »

Il mourut de douleur en voyant brûler vifs sous ses yeux quelques centaines de chrétiens qu'il avait convertis.

Quand il s'agit de nations païennes, on pourrait comprendre sous ce nom une partie notable de la population de Londres, de Manchester, de Liverpool et de toutes les grandes villes de l'Angleterre : ce n'est pas moi qui le dis, c'est le journal anglais et protestant par excellence. « Dans toutes ces villes, dit le *Times*, il y a des milliers de personnes qui ne sont jamais entrées dans une église, qui ne sont pas baptisées et qui n'ont pas plus de titre au nom de chrétien que les naturels de la Nouvelle-Guinée [1]. » Il faut lire sur ce sujet les révélations faites à la Chambre des lords (séance du 23 avril 1858) par l'évêque d'Exeter, révélations qui n'ont pas trouvé un seul contradicteur; et on ne s'étonnera pas de ce cri d'indignation proféré à cette occasion par un journal de Dublin [2] : « Quel prestige peut accompagner ces missionnaires à leur entrée dans les villes étrangères où ils vont prêcher le christianisme, quand on sait qu'ils ont laissé chez eux 90 personnes sur 100 professant ouvertement le paganisme? L'Europe sait maintenant, et elle n'avait pas besoin pour cela du témoignage d'un évêque, que Londres est une Babylone d'infidélité et de toutes sortes de crimes ; elle sait que les Anglais qui vont répandre la Bible au dehors ne sont que des émissaires secrets et des hypocrites à gages : leur profession de missionnaires n'est qu'un masque pour exciter des révolutions, leur caractère n'est qu'un système de basse perfidie, leurs traités et leurs bibles ne sont qu'une ruse maladroite pour détourner l'attention publique des vices accumulés et des crimes horribles qui ont fait

[1] Le *Times* du 26 avril 1858.
[2] Le *Catholic Telegraph*.

depuis longtemps de la religion de l'Angleterre un modèle de licencieuse apostasie et de cruelle intolérance. »

On peut objecter que les grandes villes des pays catholiques ne valent pas mieux.

Pour la ville qui importe le plus dans cette question, la réponse est faite depuis longtemps et elle est sans réplique ; on n'a qu'à lire l'ouvrage de Margotti, *Rome et Londres.* Il s'agit, bien entendu, de la Rome des papes. Quant aux autres grandes villes, Paris, par exemple, personne ne peut nier qu'une partie de sa population soit pire aussi que celle de la Nouvelle-Guinée ; la *Commune* l'a prouvé de reste ; mais les secours religieux ne manquent pas à ces païens-là ; il y a peu de villes au monde où il y en ait tant qu'à Paris. Mais notre Sauveur lui-même n'a pu convertir tous les Juifs et les païens de son temps ; il a donné sa vie pour eux... C'est ce que les archevêques, les prêtres et les religieux ont fait à Paris ; c'est ce que les missionnaires catholiques font partout comme les apôtres. Dans un discours prononcé à Mill-Hill, séminaire anglais pour les missions, Mgr Manning a fait admirablement ressortir la différence qui existe entre les colonies fondées par les Français, les Portugais, les Espagnols, et celles qui ont subi le joug des Anglais. Les trois premiers peuples ont partout laissé des germes de catholicisme, tandis que lorsque les Anglais se retirent d'une colonie, il ne reste après eux que des ruines et la nuit de l'erreur.

« Plutôt musulman que papiste ! » était la devise d'une des ligues protestantes. C'est là forcément que doit en venir le protestant animé par l'instinct qui lui fait connaître où est la vérité qu'il ne veut pas embrasser, et qui s'irrite contre elle comme contre un remords : c'est là le secret de la ligue de toutes les hérésies contre l'Église catholique. Déjà, dans le second siècle, saint Justin martyr, disciple de saint Jean l'Évangéliste, dans sa première *Apologie* pour les chrétiens à Antonin le Pieux, fait observer que les païens persécutaient les seuls chrétiens, tandis que les méchants étaient tolérés ou comblés d'honneurs, comme Simon de Samarie, qui du temps de l'empereur Claude se livrait à la magie avec l'aide des démons dont il était possédé, et qui reçut à Rome les *honneurs divins.* Cela est dans la nature des choses ; il en sera toujours de même.

Dans le Dahomé, où la religion catholique est la seule qui soit

proscrite, le premier dieu est un énorme boa que l'on promène solennellement chaque année dans les rues de Whydah pour le faire adorer par le peuple.

En Europe, de nos jours, les idoles qui reçoivent les honneurs divins sont les *éternels* principes de la Révolution et les lois dites religieuses que l'on fait partout pour persécuter l'Église. « *Fecerunt vitulum in Horeb et adoraverunt sculptile.* » (Ps. CV.) Mais il n'est pas dit dans l'Exode que les Hébreux aient voulu contraindre Moïse, qui descendait du Sinaï, à danser avec eux autour du veau d'or ; ce genre de persécution était réservé aux Césars romains de la pire époque. Sous Dioclétien, de nobles soldats, ayant refusé de plier le genou devant les idoles de l'empereur, furent d'abord jetés en prison pour y être tourmentés par des scorpions. Après sept jours de ce cruel supplice, appelés devant le tyran, ils persistèrent dans la dérision de ses vaines divinités et confessèrent plus hautement le Seigneur Jésus, notre Sauveur. L'empereur courroucé leur fit trancher la tête [1].

Les évêques emprisonnés aujourd'hui en Allemagne en sont à la phase des scorpions : espions, gens d'arme et de robe, juges d'instruction, commissaires priseurs et commissaires impériaux, geôliers et gouverneurs de province, poignent à l'envi les confesseurs de la foi qui, demain peut-être, seront des martyrs. Peines inutiles ! ils auront toujours en dérision les boas, les veaux d'or et vos lois antichrétiennes.

C'est avec la plus profonde douleur que l'on songe à l'effet que toutes ces luttes doivent produire ici sur les infidèles. C'est pour chasser les chrétiens qui, depuis plus de dix-huit cents ans, sont continuellement en prières auprès du tombeau du Christ, c'est pour détruire leurs établissements maintenus à travers les siècles au prix du martyre, que le protestantisme envoie à grands frais jusqu'au pied du Calvaire ce qu'il appelle des apôtres et des ministres du pur Évangile ! Et l'on s'étonne que le christianisme fasse si peu de progrès en Orient ! C'est là, parmi tant d'autres, une des plus déplorables conséquences de la grande insurrection qui s'est élevée contre l'Église il y a trois siècles : elle a entravé le développement

[1] Voyez les *Actes des saints martyrs Basilide, Cyrinus*, etc.

de la religion chrétienne dans le monde entier. « Figurez-vous, dit le plus profond écrivain que l'Espagne ait produit de nos jours, figurez-vous que tous les ports, depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique, envoient leurs missionnaires à l'orient et à l'occident, comme le faisaient la France, le Portugal, l'Espagne et l'Italie ; figurez-vous que toutes les grandes cités de l'Europe soient autant de cités où se réunissent les hommes, où s'accumulent les moyens matériels destinés à ce grand objet ; figurez-vous que tous les missionnaires soient dirigés par les mêmes vues, dominés par une même pensée et brûlant d'un même zèle pour la propagation d'une même foi : en quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se reconnaissent pour collaborateurs dans une œuvre commune ; tous sont soumis à une même autorité : ne vous semble-t-il pas voir la religion chrétienne obtenir partout les triomphes les plus signalés [1] ? »

La religion catholique craint peu les luttes engagées sur le terrain de la discussion et de la science ; aussi nous donnerions volontiers le conseil aux savants missionnaires qui se contentent de distribuer clandestinement des Bibles à la porte des églises de Jérusalem, ou de déclamer contre les doctrines du papisme devant quelques pauvres Abyssins, d'employer plus utilement leurs talents pour retenir dans le sein de leur Église tous ces docteurs des universités anglaises qui l'abandonnent journellement : ce que nous craignons pour les chrétiens de la Palestine, c'est le vandalisme qui menace leurs églises, c'est la ruse et la séduction, c'est l'appel aux passions, ce sont les piéges que l'on tend à des hommes sans défiance en leur offrant quelques mots d'un faux savoir en échange de leur foi, et plus souvent en achetant leurs consciences et leurs enfants avec de l'or ; en un mot, nous craignons l'action incessante de l'intrigue, de la richesse et du despotisme, c'est-à-dire de la Russie, de l'Angleterre et de la Porte, et c'est ce triple ennemi que nous signalons aux catholiques.

Depuis peu il en est survenu un quatrième : c'est la Prusse.

C'est ici que se terminait ce que j'avais à dire de la mission protestante à Jérusalem en publiant les premières éditions de cet ouvrage. Je me permettrai d'ajouter les faits suivants survenus depuis.

1 Balmès, *le Protestantisme comparé au Catholicisme.*

Le jeudi saint de l'année 1853, pendant que les Juifs célébraient la fête du *Purim*, trois ministres protestants se rendirent dans leur quartier en face de la synagogue, et se mirent en devoir de convertir ces derniers rejetons d'Israël. Les ministres furent d'abord accueillis par des huées ; mais peu à peu, les femmes et les enfants se mettant de la partie, on poussa l'irrévérence à leur égard jusqu'à les couvrir de boue et d'immondices. La scène finit par une véritable émeute. Le kakhem fit prévenir le pacha, et informa en même temps les consuls qu'il ne pourrait répondre de sa nation si les ministres protestants venaïent encore les provoquer. Cet accueil et les supplications de leurs femmes tempérèrent le zèle des ministres envers cette portion obstinée de enfants de Juda.

Tout cela était prévu, et on peut prédire en toute assurance qu'en fait de *conversions*, M. Gobat pourra répéter en quittant Jérusalem ce qu'il a si ingénument avoué en quittant l'Abyssinie : *J'ai perdu mon temps !* Il le comprend à merveille : c'est pourquoi il dirige ses efforts ailleurs, et il commence à mettre à exécution les projets qu'il avait confiés à madame de Gasparin. Je ne citerai que des témoignages irrécusables.

Lorsque les scandales donnés à Jérusalem par les missionnaires anglicans furent connus en Europe, et que l'on sut les nouvelles tendances de M. Gobat, on s'en émut même en Angleterre, et dès le mois de mai le *Morning-Chronicle*, entre autres, publia l'article suivant :

« Désespérant de convertir les Juifs, l'évêque Gobat a récemment appliqué ses efforts à faire du prosélytisme au sein des autres Églises. Dans une récente communication, publiée par la *Gazette ecclésiastique;* ce prélat raconte avec complaisance les succès qu'il a obtenus dans l'entreprise de former des congrégations protestantes avec des Grecs, des Arméniens et des Latins. Cependant rien ne saurait être plus précis et plus solennel que l'engagement par lequel l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres déclaraient, que la fondation du siége épiscopal n'avait pas pour but de chercher à faire des prosélytes au sein des Églises indigènes. La preuve fournie par l'évêque Gobat de ses menées schismatiques en cherchant à attirer à lui les membres des diverses communions orientales n'en est pas moins positive. »

En voulant se vanter des succès obtenus parmi les autres confessions chrétiennes, M. Gobat a soulevé contre lui tout ce qu'il y avait d'honnête en Angleterre, et qui se souvenait que l'évêque Alexandre, en partant pour Jérusalem, portait une lettre de l'archevêque de Cantorbéry aux évêques de l'Orient où il était dit : « *Nous croyons juste de vous faire savoir que ledit évêque, notre frère, a reçu la recommandation de ne se mêler en rien dans la juridiction des prélats ou autres dignitaires ecclésiastiques qui ont autorité dans les Églises d'Orient.* » En conséquence, un mémoire fut rédigé pour être envoyé aux patriarches d'Orient, dans lequel on proteste contre la conduite de M. Gobat. Ce mémoire a été signé par plusieurs évêques et un grand nombre d'ecclésiastiques. Mais les chefs de l'Église anglicane, parmi lesquels figure en première ligne le successeur de ce même archevêque de Cantorbéry qui avait voulu rassurer les Églises d'Orient lors de l'envoi de l'évêque anglo-prussien, voyant le péril qui menaçait M. Gobat, prirent sur eux de le soutenir publiquement en violant tous les engagements antérieurs. Voici cette pièce, qui mérite d'être citée en entier :

« Attendu que certains ecclésiastiques ont adressé aux patriarches d'Orient un mémoire dans lequel l'évêque anglican de Jérusalem est accusé d'avoir outre-passé l'objet de sa mission et introduit le schisme dans les Églises d'Orient ;

« Attendu que quelques-uns des noms apposés sur ce document sont ceux de personnes occupant des positions officielles dans l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande, et que l'on pourrait supposer, du moins à l'étranger, qu'une censure dudit évêque, pour avoir agi sans autorité de la part de son Église, n'aurait pas été faite par des personnes qui elles-mêmes n'étaient revêtues d'aucune autorité ;

« En conséquence, nous, les métropolitains de l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande, jugeons opportun de rendre publique cette déclaration, afin que l'on sache que ledit mémoire n'émane en aucune manière de ladite Église ni de personnes autorisées par cette Église à prononcer ces décisions.

« Nous sommes déterminés à faire cette démarche, d'abord afin de prémunir contre le danger qui pourrait naître pour notre propre Église de l'exemple du procédé irrégulier et sans autorité des signa-

taires du mémoire en question, et ensuite parce que nous sympathisons avec notre frère l'évêque anglican de Jérusalem dans sa position difficile, et que nous sommes assurés que sa conduite, dans les circonstances où il est placé, sera toujours réglée par la sagesse de son jugement et sa discrétion.

1er novembre 1853.

« J.-B. CANTUAR. (Cantorbéry);
« T. EBOR. (York);
« JOHN G. (Armagh);
« RICHARD. (Dublin). »

Ainsi les tentatives de schisme avouées par M. Gobat lui-même, et faites contre les autres communions en violation des assurances données par le primat d'Angleterre, sont approuvées par les quatre métropolitains de Cantorbéry, d'York, d'Armagh et de Dublin, qui lui témoignent leurs sympathies, qui voient un danger pour leur Église dans la protestation si légitime arrachée par un sentiment de pudeur à plusieurs ecclésiastiques et évêques anglicans contre la conduite de M. Gobat, et non dans la violation de ses engagements et dans les calomnies et ignorances sur lesquelles il a fondé son œuvre !

Comme on le voit, cette question a grandi outre mesure ; mais, fatalement unie aux éléments qui ont présidé à sa naissance, elle conserve dans chacune de ses phases l'empreinte du scandale et du mensonge.

Ce n'est pas par des moyens si peu évangéliques que les apôtres ont propagé l'Évangile.

Je n'ajouterai plus qu'un seul fait, assez récent, qui achèvera de montrer le cas qu'on doit faire de la vérité répandue par ces missionnaires.

Au mois de mai 1856, on a présenté à la Chambre des communes en Angleterre une pétition adressée à la reine, et signée par M. R. Wilson, président de la Société biblique de Londres. Dans cette pétition on demandait une révision totale de la traduction anglaise de la Bible, et l'on donnait pour motif que la traduction actuelle, datant du règne de Jacques Ier et remontant par conséquent à une époque où la philologie se trouvait encore dans son enfance, *contient de graves erreurs*.

Ainsi tous ceux qui, depuis deux siècles et demi, ont répandu dans le monde un nombre infini de ces Bibles, n'ont fait que répandre partout l'erreur et le mensonge.

Ce sont eux-mêmes qui le disent : je n'ai pas voulu dire autre chose [1].

TABLEAU DES ÉTABLISSEMENTS PROTESTANTS FONDÉS A JÉRUSALEM DEPUIS 1842

I. — Création par la Prusse et l'Angleterre et entretien à frais communs d'un évêché protestant à Jérusalem pour inspecter les Anglais résidants en Palestine et travailler à la conversion des Juifs. Appointements de l'évêque, 30,000 fr.

II. — Temple protestant bâti en face de la citadelle de David, aux frais de miss Cook : il a coûté 1,200,000 fr. Plus la maison du ministre, dont le traitement est de 7,500 fr.

III. — Église provisoire pour les protestants prussiens, établie dans l'ancien monastère de Sainte-Marie-la-Grande.

IV. — Église pour les indigènes chrétiens devenus protestants, dans la rue du Patriarche : elle est desservie par un ministre spécial payé par la société de l'Église d'Angleterre.

V. — Hôpital anglais pour les Juifs. Le service alimentaire est fait par des femmes juives, selon les prescriptions du Talmud. Le médecin a 10,000 fr. d'appointements.

VI. — Hôpital pour les chrétiens indigènes, desservi par cinq diaconesses.

VII. — Hôpital des lépreux, bâti sur le chemin qui mène de Jérusalem à Saint-Jean-du-Désert. Les diaconesses n'y vont jamais.

VIII. — Maison d'asile pour les Juifs qui arrivent à Jérusalem et expriment le désir de devenir protestants.

IX. — Orphelinat de garçons sur le penchant ouest du mont Sion : 70 enfants.

X. — Autre orphelinat de garçons aux frais de la Prusse; c'est un établissement agricole : 60 enfants.

XI. — Orphelinat de jeunes filles sur la route de Jaffa : 7 diaconesses prussiennes, 120 jeunes filles.

XII. — Maison des néophytes à la porte de Damas, ou école des arts et métiers pour les jeunes gens.

XIII. — École des jeunes filles en ville.

XIV. — Orphelinat et école près de la colonne Judiciaire, pour les enfants des Juifs devenus protestants.

XV. — Hospice de l'ordre des Joannites pour la réception des pèlerins. Cet

[1] Voyez l'ouvrage de Samuel Sharpe intitulé : *Critical Notes on the English translation of the New Testament.*

hospice est entretenu par les chevaliers protestants de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem qui sont en Prusse.

XVI. — Bibliothèque protestante entretenue par la société biblique de Londres, qui a un revenu de dix millions de francs : sa mission est de répandre par tous les moyens des Bibles *remplies de graves erreurs* et des traités soi-disant religieux dans toutes les langues et à tous venants.

XVII. — Magasin et banque Spitter et C[ie], dont tous les bénéfices sont consacrés aux missions protestantes. Le gérant et les commis sont tenus au célibat.

XVIII. — L'ancien couvent et l'église de Sainte-Marie-la-Grande, près du saint sépulcre ayant été cédés avec toutes leurs dépendances au prince de Prusse par le sultan, en 1869, sont destinés à devenir le centre de la propagande prussienne en Palestine.

Si à tous ces établissements, fondés à Jérusalem dans l'espace d'une trentaine d'années, on ajoute l'hôpital et la colonie agricole de Jaffa, la colonie agricole de Caïffa au pied du mont Carmel; un orphelinat de garçons et de filles à Bethléem et à Nazareth, où il n'y avait jamais eu un seul protestant, et des écoles de filles et de garçons dans plusieurs autres villages chrétiens, et plus de quarante écoles et hospices fondés à Beyrouth seulement, on pourra se faire une idée de l'incroyable activité développée par le protestantisme pour établir en Palestine l'indifférence religieuse et chasser de partout la religion catholique. C'est surtout par le trafic des enfants, trafic mille fois plus odieux que celui des nègres, qu'il espère arriver à cet odieux résultat. Il offre l'instruction gratuite aux familles généralement pauvres, à la condition que les parents laisseront leurs enfants dans ces écoles pendant cinq ans. Si, pressés par leur conscience, les parents veulent retirer leurs enfants avant ce temps, on les oblige à payer un franc pour chaque jour passé dans ces établissements, ce qui leur serait impossible. Cinq ans! c'est le temps calculé pour pervertir des centaines d'enfants qui auraient vécu dans la pauvreté, mais qui auraient conservé la foi. C'est la mission dite de l'Église d'Angleterre, *Church of England missionary society*, qui est la plus active ; c'est elle surtout qui se donne la tâche de pervertir les chrétiens orientaux. Ses véritables directeurs sont les souscripteurs qui l'entretiennent, c'est-à-dire pour la plupart des femmes dévotes d'Angleterre, dont le zèle va si loin qu'il leur est arrivé de voler leurs maris pour soutenir les missions. L'évêque anglican, en vertu de la subvention qu'il reçoit des diffé-

rentes sociétés, est obligé d'assumer sur lui la responsabilité de leurs opérations, qu'il est loin de pouvoir toujours contrôler.

Une *Revue* protestante, en rendant compte du chapitre qu'on vient de lire, s'exprime ainsi :

« Nous pensons que la réputation de tolérance de Mgr Mislin aurait gagné, et que sa cause, sous d'autres rapports, n'aurait pas souffert, s'il avait supprimé l'assaut féroce « *the ferocious assault* » contre la mission protestante de Jérusalem, dans le dernier chapitre du second volume : le docteur Gobat ne valait pas tant de poudre [1]. »

Je laisse à d'autres le soin d'apprécier la douceur d'expression de la *Revue* qui dans plusieurs endroits m'accuse *d'idolâtrer la tradition, d'ignorer l'évidence*, etc., etc. Je veux seulement faire observer qu'il se trompe en croyant que ce chapitre est écrit à l'adresse de M. Gobat seulement. J'ai tenu à mettre le lecteur à même de juger la mission protestante de Jérusalem ; M. Gobat en est le principal personnage, il a une grande part de responsabilité ; c'est pourquoi j'ai fait connaître sa manière d'*évangéliser* les peuples par ses propres récits. Le but *véritable* qu'il s'est proposé en venant à Jérusalem, malgré toutes les promesses contraires, nous a été révélé par des auteurs protestants ; comme ces révélations sont authentiques, je les ai reproduites. Cet *assaut féroce* n'est pas une attaque, c'est une défense. Nos missionnaires étaient à Jérusalem depuis des siècles, luttant contre tous les envahissements du mahométisme, de nouveaux missionnaires se disant chrétiens viennent s'établir près d'eux, autour du tombeau du Christ ; mais, de leur propre aveu, ce n'est pas pour combattre les infidèles, c'est pour chasser les missionnaires catholiques : c'est une indignité qui doit être réprouvée par toute âme chrétienne et honnête.

Lá *Revue* fait bon marché de M. Gobat, soit ; mais son œuvre est approuvée par les premiers dignitaires ecclésiastiques des Trois-Royaumes ; ainsi c'est beaucoup moins M. Gobat que l'anglicanisme qui est en cause.

[1] *The Saturday Review*, March 6, 1858, n° 123, vol. 5.

FIN DU TOME DEUXIEME

NOTES

Note A (page 39).

SUR L'INVENTION DU VERRE

Voici dans son entier le passage de Pline :

« Il est dans la Syrie une contrée nommée Phénicie, confinant à la Judée, et renfermant, entre les racines du mont Carmel, un marais qui porte le nom de Cendevia. On croit qu'il donne naissance au fleuve Bélus, qui, après un trajet de cinq mille pas, se jette dans la mer auprès de Ptolémaïs, colonie. Le cours en est lent, l'eau malsaine à boire, mais consacrée aux cérémonies religieuses. Ce fleuve limoneux et profond ne montre qu'au reflux de la mer le sable qu'il charrie. Alors, en effet, ce sable, agité par les flots, se sépare des impuretés et se nettoie. On pense que dans ce contact les eaux de la mer agissent sur lui, et que sans cela il ne vaudrait rien. Le littoral sur lequel on le recueille n'a pas plus de cinq cents pas, et pendant plusieurs siècles ce fut la seule localité qui produisît le verre. On raconte que des marchands de nitre, y ayant relâché, préparaient, dispersés sur le rivage, leur repas ; ne trouvant pas de pierres pour exhausser leurs marmites, ils employèrent à cet effet des pains de nitre de leur cargaison ; ce nitre soumis à l'action du feu avec le sable répandu sur le sol, ils virent couler des ruisseaux transparents d'une liqueur inconnue ; et telle fut l'origine du verre. » (Plin., *Hist. nat.*, liv. XXXVI, c. LXV, trad. de M. E. Littré.)

Cette version, souvent reproduite d'une manière absolue, bien que les termes en soient assez dubitatifs, perd toute vraisemblance dès qu'elle est soumise à l'examen. Le nitre, dont les marchands avaient formé les supports de leurs vases culinaires, étant fusible à 350° centigrades, et très-rapidement décomposable par le charbon embrasé, à la première impression du feu se serait donc décomposé, liquéfié et soustrait à son office ; le liquide contenu dans les vases brusquement privés de leurs supports se serait répandu, et tout aussi brusque-

ment aurait mis fin à l'expérience. On sait d'ailleurs que la température convenable à l'ébullition des liquides et à la préparation des aliments est très-loin de suffire, non-seulement à la fusion du verre le plus fusible, qui a lieu à 50° pyrométriques, mais surtout à sa formation, qui exige un feu violent et soutenu pendant plusieurs heures.

Je ferai cependant observer que Berzélius admet sans commentaire l'explication de Pline [1].

Au lieu d'attribuer entièrement au hasard la découverte si importante de la préparation du verre, ne serait-il pas plus juste de l'attribuer à l'esprit observateur que l'on ne saurait contester aux anciens? Certaines opérations industrielles, telles que la fabrication des poteries et l'extraction des métaux, ne leur étaient-elles pas très-familières? Exigeant l'emploi d'une température élevée et soutenue, et des matériaux d'une nature déterminée, ces opérations ne pouvaient livrer alors que ce qu'elles nous livrent aujourd'hui dans les poteries et les scories des fourneaux de réduction : des silicates plus ou moins vitrifiés, plus ou moins colorés, plus ou moins translucides ou diaphanes, dont le verre n'est qu'une espèce plus parfaite.

Tout fait croire cependant que les Phéniciens furent les inventeurs du verre, et que cette invention se fit avec le sable du Bélus. Josèphe dit que ce sable servait principalement à faire le verre. (*Bell. Jud.*, l. II, c. XVII.) Strabon assure que tout le sable de cette côte était propre à sa fabrication (liv. XVI). Moïse semble avoir voulu désigner le verre et la pourpre en parlant des trésors cachés dans le sable. (Deut., XXXIII, 19.) Job nous prouve aussi l'antiquité du verre et le prix qu'il avait de son temps : *L'or et le verre*, dit-il, *ne sont pas comparables à la sagesse.* (Job, XXVIII, 17 [2].) S'il est quelquefois question de vitres et de miroirs dans les auteurs anciens, on sait qu'ils n'étaient pas en verre [3]. Les vitres étaient faites avec une pierre transparente, qui ne permettait de voir les objets extérieurs que d'une manière confuse. (Plin., *Hist. nat.*, l. XXXIV, c. XVIII.) Quant aux miroirs, dont les femmes ont trouvé depuis si longtemps l'usage, ils étaient en métal : ce que nous prouve un passage de l'Exode (XXXVIII, 8). Ce texte nous fait voir aussi qu'elles savent en faire quelquefois généreusement le sacrifice. Ce ne fut qu'aux troisième et quatrième siècles qu'on commença à avoir des carreaux de vitre, quoique les Romains eussent connu la fabrication du verre, et même du verre coloré, ce que prouvent les objets trouvés à Herculanum ; cet art s'était perdu, et il ne fut rapporté en Europe que pendant le douzième ou le treizième siècle par les croisés. Cette industrie fut d'abord établie à Venise ; ensuite elle fut introduite en France par Colbert.

En 1857, le docteur Roth, de Munich, a fait à Tyr la découverte de quelques restes de fours à verre des anciens et de pierres qui avaient été calcinées par

[1] Voyez *Chimie minérale : Des sels de sodium.* L'édition de Berzélius de 1829 est une traduction de Jourdan sur des documents inédits de l'auteur et sur la dernière édition allemande. Cet ouvrage est donc antérieur à celui de Dumas, qui n'admet point la version de Pline (p. 553), et la place « au rang de ces vaines suppositions par lesquelles les anciens commentateurs ont souvent essayé de suppléer au silence de l'histoire, et qui se sont transformés en articles de foi par quelque méprise de copiste ou quelque erreur d'un nouveau commentateur. »

[2] En traduisant ainsi ce texte de Job, on reporterait l'invention du verre à la plus haute antiquité, puisque Job est né 1719 ans avant Jésus-Christ. Plusieurs commentateurs pensent qu'il faut rendre le mot hébreu par *diamant* au lieu de *verre*.

[3] Voyez Ménard, *Recherches sur les miroirs des anciens ;* Eberhardus de Weihe, *De Speculi origine, usu et abusu.*

une chaleur intense : quelques morceaux de verre impur et de couleur verte, rouge et bleue, se trouvaient non loin de ces fours. Cette découverte est d'autant plus intéressante qu'on ignore jusqu'ici de quel oxyde se servaient les anciens pour la coloration du verre [1].

Note B (p. 151).

DU PROTECTORAT DE LA FRANCE

SÉNAT

(Extrait de la séance du mardi 7 mai 1861.)

PRÉSIDENCE DE SON EXCELLENCE LE PREMIER PRÉSIDENT TROPLONG

M. LE PRÉSIDENT. — La parole est à M. de Royer, rapporteur des pétitions en faveur des chrétiens de Syrie. (Mouvement général d'attention.)

M. DE ROYER, rapporteur. — Messieurs les sénateurs, je viens, au nom de la troisième commission, vous présenter un rapport sur les pétitions adressées au Sénat en faveur des chrétiens de Syrie.

La première de ces pétitions, enregistrée au secrétariat, à la date du 4 avril, sous le n° 221, émane d'un comité récemment fondé à Paris dans des vues de bienfaisance et d'humanité que personne n'entend méconnaître. Elle est signée en original par MM. Saint-Marc Girardin, membre de l'Institut, président du comité, Augustin Cochin, Ad. Crémieux, le P. Gratry, de l'Oratoire ; le P. Pététot, supérieur de l'Oratoire ; et de Pressensé, ministre du Saint-Évangile, vice-présidents.

Elle est conçue en ces termes :

(Suit la pétition.)

M. DE ROYER, après avoir exposé les faits, continue :

Ces faits exposés, quels étaient, dans ces conjonctures, les droits et les devoirs de la France ?

Les pétitionnaires semblent supposer, et c'est une opinion peut-être trop acceptée, que d'anciens traités, d'anciennes capitulations, attribueraient à la France un droit de protection exclusif et direct sur les populations chrétiennes du Levant, et plus spécialement sur les Maronites du Liban.

Ce droit absolu n'existe pas.

Les capitulations successivement obtenues des sultans qui régnaient alors sur la Porte, par François Ier, par Henri IV et par Louis XIV, ont été renouvelées, complétées et remplacées par un firman du sultan Mahmoud, rendu en 1740, sous le règne de Louis XV.

Plusieurs dispositions de ce firman, rappelant les relations amicales qui existent entre l'empereur de France et la Sublime Porte, renouvellent les garanties de sécurité que le gouvernement ottoman entend continuer dans ses États aux *ambassadeurs, consuls, interprètes, négociants et autres sujets de la France.*

[1] Petermann, *Mittheilungen, etc.*, 1858, t. III, p. 112.

Vient ensuite l'article 82, qui porte : « *Les évêques et les religieux dependants de l'empereur de France, qui se trouvent dans mon empire, seront protégés tant qu'ils se tiendront dans les bornes de leur état, et personne ne pourra les empêcher d'exercer leur rite suivant leur usage, dans les églises qui sont entre leurs mains, de même que dans les autres lieux où ils habitent ;* et lorsque nos sujets tributaires et les Français iront et viendront, les uns chez les autres, pour ventes, achats et autres affaires, on ne pourra les molester contre les lois sacrées, pour cause de cette fréquentation, et comme il est porté par les articles précédemment stipulés [1]. »

On le voit, le sultan promet de protéger les évêques, les religieux, etc.; mais il ne concède pas au souverain de France un droit de protection direct à exercer par lui-même dans ses États.

Si l'on se reporte aux lettres plusieurs fois invoquées de Louis XIV et de Louis XV à leurs ambassadeurs, on y voit, en ce qui concerne spécialement les Maronites, qu'il y est uniquement prescrit de seconder le patriarche *pour obtenir de la Porte ce qui paraîtra juste et raisonnable,* « en sorte, dit le roi, que la religion catholique puisse, *autant qu'il se pourra*, ressentir les effets de ma protection [2]. »

Il en est de même ici. La sollicitude du roi de France veille et s'exerce; mais la souveraineté de la Porte sur ses sujets est attentivement ménagée. Aussi M. de Saint-Priest, qui fut successivement ambassadeur de Louis XV et de Louis XVI en Turquie, n'hésitait-il pas à écrire, en 1785 : « Le premier point de mes instructions me prescrivait d'éviter tout ce qui pourrait porter de l'ombrage à la Porte, en donnant trop d'extension aux capitulations en matière de religion. »

C'était avec non moins de raison que M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères, disait, en 1843, à la Chambre des députés :

« Il ne faut pas croire que nos capitulations nous aient donné, dans l'empire ottoman, les droits de la souveraineté ; il ne faut pas croire qu'elles nous aient donné le droit de régler l'administration de ces provinces. Rien de semblable n'a jamais été ni écrit, ni réclamé, ni pratiqué. La Porte est restée et reste encore aujourd'hui souveraine des populations, même catholiques, que nous protégeons ; la Porte n'a pas cessé un instant d'exercer sur elles les droits de la souveraineté.

« D'après les événements de 1840, la Porte, à tort, selon nous, et par une fausse vue sur ses propres intérêts, a voulu changer le mode d'administration de la Syrie, et particulièrement du Liban..... Qu'y avait-il à réclamer en faveur des populations chrétiennes du Liban? nos droits? nos priviléges? nos capitulations? Non, rien de semblable. Comme j'avais l'honneur de le dire à la Chambre, tout cela n'a pas été un instant abandonné. Il y avait à réclamer, par voie d'influence, contre l'exercice malentendu d'un droit de souveraineté et d'administration intérieure de la Porte. Il y avait à obtenir de la Porte qu'elle retirât le nouveau mode d'administration qu'elle avait voulu introduire, et qu'elle rétablît l'ancien. Mais nous ne pouvons réclamer cela en vertu de nos

[1] *Capitulations ou traités anciens ou nouveaux entre la cour de Franc et la Porte ottomane* traduits par Deval. Paris, 1770.

[2] 1701. — Lettre de Louis XIV à son ambassadeur en Turquie

capitulations et de nos priviléges ; c'était, je le répète, par voie d'influence qu'il fallait l'obtenir de la Porte [1]. »

Résulte-t-il de ce qui précède que la France doive demeurer indifférente ou impuissante à l'égard des populations chrétiennes de la Syrie, dont la Porte s'est plus d'une fois engagée à protéger la sécurité ? Non ; mais il en résulte que le secours et l'assistance que des traditions séculaires nous autorisent à prêter à cette partie des sujets de l'empire ottoman s'exercent, non pas en vertu d'un droit de protection spécial et direct, mais par voie d'influence et en quelque sorte de recommandation. Il en résulte encore qu'en présence des diversités de rites qui existent entre les chrétiens du Liban, qui ne sont pas tous catholiques, et des rivalités d'influence qui, par ce motif, pourraient s'élever entre plusieurs puissances, l'action de la France ne doit pas s'exercer isolément.

C'est ainsi que, dès 1842, après la rentrée de la France dans le concert européen, il fut convenu que les mesures relatives à la réorganisation du Liban seraient désormais communiquées par la Porte aux cinq puissances signataires du traité du 13 juillet 1841 [2].

Cette limite imposée aux droits de la France par le respect dû à la souveraineté de la Porte, et cette nécessité pour elle de concerter son action avec celle des autres puissances, ont reçu de l'article 9 du traité de Paris du 30 mars 1856 un caractère plus précis et mieux déterminé.

Dans cet article, en effet, les puissances contractantes, tout en constatant la haute valeur de la communication qui leur est donnée, au nom du sultan, d'un firman destiné à améliorer le sort des populations chrétiennes de l'empire ottoman, n'hésitent pas à déclarer que « cette communication ne saurait, en aucun cas, leur donner le droit de s'immiscer, soit collectivement, soit séparément, dans les rapports de S. M. le sultan avec ses sujets, ni dans l'administration intérieure de son empire. »

Tel est le droit.

Note C (p. 223).

TABLEAU HYPSOMÉTRIQUE DE LA PALESTINE

	PIEDS
Ain es-Sultan (Fontaine d'Élisée).	540
Ainette, village du Liban. . . .	4,800
Balbek.	3,580
Barrada (source.).	3,610
Bekfaïa	2,650
Belfort (ruines près du Léontès.). .	2,070
Bethléem.	2,450
Bloudan (sommet de la montagne).	6,800
Carmel (couvent).	517
Cèdres (sur le Makmel.).	5,820
Cédron (fond du torrent près de Saint-Saba.).	50
Damas.	2,250
Djebbel el-Drus	5,000
Djebbel Haroun (montagne de Hor, près du tombeau d'Aaron).	4,270
Djennin (village)	390
Dumas (village près de Damas). .	3,550

[1] *Moniteur* du 31 janvier 1843, p. 181 : Discussion de l'adresse.
[2] Conférence tenue à Constantinople, le 27 mai 1842.

	PIEDS
Ebal (mont)	2,350
El-Sath (entre la mer Morte et la mer Rouge)	300
Fontaine d'Elisée (Ain es-Sultan)	— 540
Garizim (mont)	2,350
Gelboë (montagne)	1,200
Hasbeya (village)	2,200
Hasroun (village près des Cèdres)	5,250
Hébron	2,740
Hermon (Grand), Djebbel el-Scheik	9,500
Hermon (Petit)	1,747
Hittin (Montagne des Béatitudes)	1,030
Houleh (lac)	40
Jébrud (fontaine)	2,300
Jéricho	— 630
Jérusalem (mont Sion)	2,450
Jesréel	440
Jourdain (bains des Pèlerins)	— 1,190
Jourdain (source)	1,200
Jourdain (source Tel el-Kadi)	400
Jourdain (embouchure)	— 1,235
Kamma (Kefr, entre le mont Tabor et Tibériade)	240
Kenisseh (montagne)	6,800
Khan el-Achmar (entre Jérusalem et Jéricho)	840
Latroun (village entre Jaffa et Jérusalem)	620
Léontès (source près de Balbek)	4,000
Loubban	1,480
Loubieh (fontaine dans la plaine d'Esdrelon). — Point de partage des eaux entre la Méditerranée et le Jourdain	100
Makmel	9,030
Merg (village au passage du Léontès, près de Sahleh)	2,880
Mer Morte	— 1,235
Montagnes au-dessus de Tibériade	700
Montagne des Oliviers	2,550
Nahr el-Kelb (à sa source)	4,800
Nahr-Ibrahim (Adonis) à sa source	5,800
Naplouse	1,690
Nazareth	1,030
Pétra des Nabathéens	2,760
Point de partage des eaux entre le Jourdain et le Léontès, près d'Hasbeya	2,300
Passage du Liban entre Tripoli et Balbek	7,100
Passage du Liban entre Beyrouth et Zahleh	4,220
Ramleh (tour des 40 martyrs)	350
Safed	2,600
Saint-Saba (couvent)	700
Sébaste	1,410
Semoua	2,300
Samuel (Nebi)	2,850
Sannin	8,770
Sanour (plaine)	1,210
Souk (village)	3,120
Tabor (mont)	1,760
Tibériade	— 700
Usdum (Sodome)	1,200
Wadi el-Araba	— 91
Zahleh	3,150
Zebedani	3,800

Note D (p. 245).

SAINTS LIEUX AUXQUELS L'ÉGLISE A ATTACHÉ DES INDULGENCES ET INDULGENCES ATTACHÉES AUX ROSAIRES DE TERRE-SAINTE D'APRÈS L'OUVRAGE *MEL DE PETRA*, DU P. PATRICE DE SAINTE-MARIE

Les indulgences plénières sont indiquées par une croix †; les autres sont de sept ans et de sept quarantaines. On les gagne en récitant une fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

1° DE JAFFA A JÉRUSALEM

† La ville de Jaffa ou tout autre port où l'on aborde en Palestine.

La ville de Ramleh et dans cette ville, { l'église de Saint-Jean-Baptiste, devenue mosquée. / l'église des Quarante-Martyrs.

Lydda, et, dans cette ville, l'église Saint-Georges.

Le bourg du Bon-Larron.

L'église des Saints-Machabées.

L'église du saint prophète Jérémie.
La vallée de Térébinthe.
† La ville sainte de Jérusalem.

2° DANS L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

† Le très-glorieux Sépulcre de Notre-Seigneur.
Le lieu où Jésus apparut à sainte Marie-Madeleine.
† L'église des Frères-Mineurs, où est l'autel de l'Apparition de Jésus-Christ ressuscité à la Vierge Marie.
L'autel de la Sainte-Croix.
L'autel où se conserve la sainte colonne de la Flagellation.
L'endroit où une femme malade fut guérie au contact de la sainte Croix.
La prison du Christ.
La chapelle de Saint-Longin.
Le lieu de la division des vêtements.
† La chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix.
† La chapelle de Sainte-Hélène.
La colonne des Impropères.
† Le lieu du crucifiement } sur le mont sacré du Calvaire.
† Le trou de la sainte Croix } sur le mont sacré du Calvaire.
La chapelle d'Adam.
† La pierre de l'Onction.
Le lieu où étaient les disciples de Notre-Seigneur.
Le lieu où s'étaient assises les saintes femmes, vis-à-vis du sépulcre.
Le tombeau de Joseph d'Arimathie.

3° SUR LE PARVIS DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

La chapelle de Sainte-Marie du Calvaire.
La chapelle de Saint-Michel-Archange ou des Anges.
L'oratoire de Saint-Jean-Baptiste.
Le lieu du sacrifice d'Abraham.
Le lieu où un bélier eut les cornes embarrassées dans des buissons.
La chapelle de Sainte-Marie-Madeleine.

4° DANS LA VILLE SAINTE

† L'autel du Saint-Esprit, } dans l'église du couvent de Saint-Sauveur.
† L'autel de l'Institution du Très-Saint-Sacrement, } dans l'église du couvent de Saint-Sauveur.
† L'autel de l'Apparition de Jésus-Christ à saint Thomas, } dans l'église du couvent de Saint-Sauveur.
La prison de l'apôtre saint Pierre.
La porte de Fer.
† La maison de Marie, mère de Jean, qui fut surnommé Marc.
La maison de Zébédée et de ses fils.
† La maison des trois Maries.
† La maison de l'apôtre saint Thomas.
† L'église de Saint-Jacques le Majeur.
† La maison de Simon le Pharisien.
† La maison de sainte Anne, mère de la Vierge Marie
La piscine Probatique.
† Le temple du Seigneur ou de Salomon
† Le temple ou la maison de Salomon, appelé maintenant *Temple de la Présentation de la Vierge Marie.*
† La porte Dorée.
† La Belle-Porte.

5° VOIE DE LA CAPTIVITÉ

† Le lieu où Notre-Seigneur fut trahi par Judas.
† Les saints vestiges du Rédempteur au torrent de Cédron.
† Le pont sur le torrent de Cédron.
La porte Sterquiline.
† La maison du grand prêtre Anne.
L'olivier de la maison d'Anne.
La maison de Caïphe.
† La prison dans la même maison.
Le lieu où une servante dit à Pierre : « Celui-ci était avec lui. »
Le lieu du triple reniement de saint Pierre.
Le lieu dit *Gallicante*.
La prison dans la maison d'Hérode.

6° CHEMIN DE LA CROIX OU VOIE DOULOUREUSE

† Le lieu de la flagellation du Seigneur.
Le prétoire, dans la maison de Pilate.
Le lieu du couronnement d'épines.
Le carrefour où Jésus tomba une première fois.
† L'arc de Pilate où il dit au peuple : « Voilà l'homme. »
L'église de *Sainte-Marie du Spasme*.
Le carrefour où Simon le Cyrénéen fut contraint de porter la Croix derrière Jésus.
La maison de sainte Véronique.
† La porte Judiciaire, où Jésus tomba pour la seconde fois.
Le lieu où Notre-Seigneur dit aux saintes femmes éplorées : « Ne pleurez pas sur moi, » etc.
Le lieu où l'on croit que Jésus se reposa quelque peu.

7° SUR LE MONT SION

Le lieu où Notre-Seigneur lava les pieds de ses disciples.
Le lieu de l'élection de saint Matthias
Le lieu où saint Jacques le Mineur fut nommé évêque de Jérusalem.
Le lieu où fut rôti l'agneau pascal pour la dernière cène.
Le tombeau du saint roi David.
Le lieu où fut transféré le corps de saint Étienne, premier martyr.
Le lieu (indiqué par une citerne) où Jésus donna mission à ses disciples d'aller prêcher dans tout l'univers.
† La maison où vécut et mourut la bienheureuse Vierge Marie.
L'oratoire de l'auguste Vierge.
La chapelle de saint Jean l'Évangéliste, où, en présence de la Vierge Marie, il célébrait chaque jour les saints mystères.
Le lieu où les Juifs voulurent enlever le corps de la bienheureuse Vierge Marie, alors qu'on le portait au tombeau.
L'antre où saint Pierre, après ses reniements, versa des larmes amères.

8° AUX ENVIRONS DE LA SAINTE CITÉ, EN DEHORS DES MURS

Le lieu du martyre de saint Étienne.
La citerne où il fut jeté avant d'être honorablement enseveli.
L'église de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, où est son tombeau.
Le tombeau de saint Joseph, époux de la Mère de Dieu.
Le tombeau de sainte Anne, mère de la Vierge Marie.

Le tombeau de saint Joachim, père de l'auguste Vierge.
† Le lieu où Jésus pria et sua du sang.
Le lieu où Jésus laissa huit de ses apôtres.
Le lieu où Notre-Seigneur laissa ses trois autres apôtres.
Le lieu où la sainte Vierge priait quelquefois.
L'endroit où l'apôtre saint Thomas reçut la ceinture de la sainte Vierge, alors que Marie, portée au ciel par les anges, la laissa tomber.
Le tombeau de Josaphat, roi de Juda.
L'antre où se cacha saint Jacques le Mineur.
Le sépulcre de saint Zacharie, prophète et martyr.
La fontaine de Siloé, dite la *Fontaine de la bienheureuse Vierge Marie.*
La natatoire de Siloé.
Le lieu du martyre du saint prophète Isaïe.
Le puits de Néhémie.
La retraite des Apôtres.
Haceldama, maintenant le *Champ saint.*
† L'antre du saint prophète Jérémie.
La prison dans laquelle il fut jeté.
Les sépulcres des rois d'Israël.
Les tombeaux des juges d'Israël.

9° SUR LE TRÈS-SAINT MONT DES OLIVIERS

† Le lieu ou Jésus pleura sur Jérusalem.
Le lieu où les apôtres, après la descente du Saint-Esprit, composèrent le Symbole.
Le lieu où Notre-Seigneur pria et enseigna le *Pater.*
Les sépulcres des prophètes.
Le lieu où Jésus prédit la ruine de Jérusalem et la fin des temps.
La grotte de la sainte pénitente Pélagie.
Le lieu où un ange annonça à la Vierge Marie le temps de son glorieux trépas en lui remettant une palme.
† L'endroit d'où Notre-Seigneur s'éleva visiblement en triomphateur vers les cieux.
† Le lieu dit *Viri Galilæi.*

10° DE JÉRUSALEM A BÉTHANIE ET A BETHPHAGÉ

Le lieu où Notre-Seigneur maudit le figuier qui se dessécha sur-le-champ.
La maison de Simon le Lépreux.
† Le château des deux sœurs Marie et Marthe.
† Le tombeau de Lazare.
La maison de sainte Marie-Madeleine.
La maison de sainte Marthe.
La citerne située entre l'une et l'autre maison.
† La pierre sur laquelle s'assit Jésus.
Le château de Bethphagé.

11° DE JÉRUSALEM A LA SAINTE CITÉ DE BETHLÉEM

La maison ou tour du saint vieillard Siméon.
L'arbre dit *Térébinthe.*
La citerne des trois Rois Mages.
Le lieu d'où le prophète Habacuc fut enlevé à Babylone.
Le lieu où se reposa le saint prophète Élie.
La tour ou maison du saint patriarche Jacob.
Le tombeau de Rachel, épouse du même saint patriarche.

12° A L'INTÉRIEUR DE LA SAINTE CITÉ DE BETHLÉEM

† La très-sainte crypte de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
† Le lieu où Notre-Seigneur fut couché, adoré et circoncis.
† Le lieu de l'adoration des trois Rois Mages.
La chapelle de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.
Le tombeau et l'autel des saints Innocents.
Le tombeau et l'autel de saint Eusèbe, abbé.
Le tombeau et l'autel des saintes Paule et Eustochie.
Le tombeau et l'autel de saint Jérôme, docteur de l'Église.
La chapelle du même.
† L'église de sainte Catherine, vierge et martyre.
L'école de saint Jérôme.

13° AUX ENVIRONS DE BETHLÉEM

L'église de saint Nicolas.
La grotte où se prend ce qu'on appelle *la terre du lait de la Vierge Marie.*
Le monastère bâti par sainte Paule.
La maison de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.
Le village des trois saints pasteurs qui adorèrent Notre-Seigneur à sa naissance.
† L'église des Saints-Anges.
La ville de Thécué.
Les vignes d'Engaddi.
La grotte du désert d'Engaddi, où David se cacha pour échapper aux poursuites de Saül.
Le très-célèbre couvent de Saint-Saba, abbé.

14° DE JÉRUSALEM AUX MONTAGNES DE JUDÉE

Le monastère de la Sainte-Croix.
† La sainte crypte de la Nativité de saint Jean-Baptiste.
La maison de Zacharie, lieu de la Visitation.
Le désert de saint Jean-Baptiste.
La fontaine de Saint-Philippe.

15° DE JÉRUSALEM AU BOURG D'EMMAÜS

Le lieu où Notre-Seigneur se joignit aux deux disciples.
† Le bourg d'Emmaüs.
La maison et le tombeau du saint prophète Samuel.
La fontaine du même saint prophète.

16° DE JÉRUSALEM A HÉBRON

La villa de la bienheureuse Vierge Marie.
La vallée de Mambré.
Le lieu où Abraham donna l'hospitalité aux Anges.
La caverne double.
Le champ Damascène.
L'antre dans lequel Adam et Ève firent pénitence.
Le tombeau d'Adam, notre premier père.
L'église des Quarante-Martyrs.

17° DE JÉRUSALEM AU JOURDAIN

La fontaine des Saints-Apôtres.
† Le saint mont de la Quarantaine.

La ville de Jéricho.
La maison de Zachée.
La fontaine du saint prophète Elisée.
Le monastère de Saint-Jérôme.
L'église de Saint-Jean-Baptiste.
† Le saint fleuve du Jourdain.

18° DE JUDÉE EN GALILÉE

Machmas ou Elbir.
† Le puits de la Samaritaine.
La ville de Sébaste ou *Samarie*.
Jemni ou *Ginin*.
† La ville de Naïm.
Le glorieux mont Thabor.
† La très-sainte crypte de l'incarnation de Notre-Seigneur.
L'autel de Saint-Joseph, } dans l'église de Saint-Gabriel.
L'autel des saints Joachim et Anne, } dans l'église de Saint-Gabriel.
La maison de saint Joseph.
La fontaine de Jésus et de Marie.
La table du Christ.
Le mont dit *Sainte-Marie de la Crainte*.
Le mont appelé le *Précipice du Seigneur*.
Saffa, hameau de Nazareth, patrie de Zébédée et de ses fils.
La ville de Diocésarée, dite Séphoris, lieu natal des saints Joachim et Anne.

19° DE NAZARETH A TIBÉRIADE ET AU JOURDAIN

† La ville de Cana.
Le lieu où Notre-Seigneur rassasia quatre mille hommes avec sept pains et quelques poissons.
Le mont où Notre-Seigneur enseigna les huit béatitudes.
La ville de Tibériade.
Le château de sainte Marie-Madeleine.
La ville de Bethsaïde.
La ville de Capharnaüm.
La mer de Galilée.
Le lieu où Jésus nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons.
La citerne où Joseph fut jeté par ses frères.
Le gué de Jacob et le pont du Jourdain.

20° DANS LA VILLE DE DAMAS

Le lieu de la conversion de l'apôtre saint Paul.
La maison de Jude.
La maison de saint Ananie.
La fontaine où Ananie baptisa saint Paul.
La fenêtre par laquelle saint Paul fut descendu dans une corbeille.

21° DE JAFFA EN SYRIE ET AU MONT LIBAN

Césarée de Palestine.
Le saint mont Carmel.
La ville de Tyr, appelée *Sour*.
Canam.
La ville de Sarepta.

La ville de Bérythe, vulgairement *Baruth*.
Le mont Liban.
La ville d'Antioche.

22° DE JAFFA A ALEXANDRIE D'ÉGYPTE

L'église et le lieu du martyre de l'évangéliste saint Marc
L'église de sainte Catherine, lieu de son martyre.

23° DANS L'ÉGYPTE INFÉRIEURE

L'église de Sainte-Marie de la Colonne, au Caire.
L'église des Cophtes.
Le village dit *Matharée*.

24° DANS LE DÉSERT D'ÉGYPTE

Le couvent de Saint-Macaire.
Le monastère de Saint-Antoine, abbé.
Le monastère de Saint-Paul, premier ermite.
Le couvent de Sainte-Marie.
Le monastère de Saint-Georges.

25° AU MONT SINAÏ EN ARABIE

Le mont Horeb.
La grotte du saint prophète Élie.
La chapelle de Sainte-Marie-l'Égyptienne.
Le lieu où la Vierge Marie apparut à quelques moines.
Le rocher d'Horeb.
† Le mont Sinaï.
La chapelle qui est le lieu où les anges portèrent le corps de sainte Catherine d'Alexandrie d'Égypte.
L'église des saints Quarante-Martyrs.
Le couvent de Saint-Sauveur.
La chapelle de Sainte-Marie du Buisson.

INDULGENCES ATTACHÉES AUX ROSAIRES, CROIX ET CHAPELETS QUI ONT TOUCHÉ LES LIEUX SAINTS ET LES RELIQUES QUI S'Y TROUVENT

Toutes ces indulgences ont été accordées à perpétuité par le Souverain Pontife Innocent XI, dans sa bulle *Unigeniti Filii Dei*, en date du 28 janvier 1688, à la demande du T. R. P. Pierre-Martin Sormano, ministre général de tout l'ordre des Frères Mineurs Observantins, et confirmées par Notre Saint-Père le Pape Pie VII, le 22 juin 1819. Toutes sont applicables aux âmes du Purgatoire. D'aprés la déclaration de la sainte Congrégation, approuvée par Innocent XIII, le 4 juin 1721, les Croix et Couronnes perdent les indulgences qui y sont attachées, si on les a acquises à prix d'argent ou par échange. Il est encore bon de savoir que les lieux saints dont le contact procure les indulgences accordées par le Saint-Siége sont surtout le saint Sépulcre, le mont Calvaire et le lieu de la Nativité de Notre-Seigneur à Bethléem. Quoiqu'il suffise du contact de ces saints lieux pour que les pieux objets en question soient indulgenciés, ils sont ordinairement bénits. Ainsi en est-il de ceux distribués par le T. R. P. Commissaire de la Terre-Sainte ou les Vice-Commissaires chargés de le seconder. Tous ont été bénits dans l'église du Saint-Sépulcre et sur le tombeau même de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pour gagner les indulgences, il faut porter pieusement sur soi un des objets auxquels elles sont attachées et remplir les conditions indiquées dans l'énumération qui suit :

1° Celui qui récitera, au moins une fois dans la semaine, la Couronne du Seigneur ou de la très-sainte Vierge ou le Rosaire, ou le tiers du Rosaire, ou l'Office des Morts, ou les sept psaumes graduels, ou qui enseignera aux autres la doctrine chrétienne, ou visitera, soit les malades soit les prisonniers, ou fera des aumônes aux pauvres, ou offrira avec piété le saint sacrifice de la messe, ou y assistera ; celui-là, si, vraiment repentant de ses fautes, s'étant confessé et ayant reçu la divine Eucharistie, il prie fervemment pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, et l'exaltation de notre mère la sainte Église, gagnera une indulgence plénière à chacune des fêtes désignées ci-après : La Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'Épiphanie, l'Ascension, la Pentecôte, la Très-Sainte Trinité, la Fête-Dieu, la Purification de la sainte Vierge, l'Annonciation, l'Assomption, la Nativité de la Bienheureuse Marie, la Nativité de saint Jean-Baptiste, la fête des saints apôtres Pierre et Paul, André, Jacques le Majeur, Jean l'Évangéliste, Thomas, Philippe et Jacques le Mineur, Barthélemy, Matthieu l'Évangéliste, Simon et Jude, Matthias, la Toussaint. (Il est fait mention plus récemment de la Conception de la sainte Vierge et de la fête de saint Joseph.)

2° Celui qui fera les mêmes actes aux fêtes secondaires du Seigneur ou de la sainte Vierge gagnera, à chacune de ces fêtes, une indulgence de sept ans et d'autant de quarantaines. Celui qui les fera un dimanche quelconque ou une autre fête de l'année gagnera une indulgence de cinq ans et d'autant de quarantaines. Celui qui les fera tout autre jour de l'année gagnera une indulgence de cent jours.

3° Celui qui, véritablement pénitent à l'article de la mort, s'étant confessé et ayant reçu la sainte Eucharistie, ou, s'il ne le peut, ayant la contrition, invoquera dévotement le très-saint-nom de JÉSUS, de bouche ou du moins de cœur, gagnera l'indulgence plénière.

4° Celui qui, étant prêtre, avant la célébration de la messe, ou, s'il est laïque, avant la réception de la sainte Eucharistie, fera, avec pureté de cœur, quelque oraison préparatoire, ou récitera, soit l'Office divin, soit le petit Office de la sainte Vierge, gagnera, chaque fois qu'il le fera, une indulgence de quarante jours. •

5° Celui qui au moins une fois par semaine, visitera les prisonniers ou les malades des hôpitaux en les secourant par une aumône ou par quelque autre œuvre pieuse, ou qui enseignera la doctrine chrétienne dans l'église, ou qui instruira dans sa maison ses enfants, parents, serviteurs ou autres, gagnera, chaque fois qu'il le fera, une indulgence de deux cents jours.

6° Celui qui récitera, au moins une fois la semaine, le Chapelet ou le Rosaire, ou l'Office de la sainte Vierge, ou l'Office des Morts, ou les Vêpres, ou au moins un Nocturne avec les Laudes, ou les sept Psaumes de la Pénitence avec les Litanies et prières qui suivent, gagnera, le jour où il le fera, une indulgence de cent jours, et autres accordées par saint Pie V.

7° Celui qui, au son de la cloche d'une église, le matin, à midi ou le soir, dira l'*Angelus*, ou, s'il ignore cette prière, dira un *Pater* et un *Ave* à chaque signal de la cloche, ou qui récitera le psaume *De profundis* pour un mort, ou, s'il ne le sait, récitera un *Pater* et un *Ave*, gagnera cent jours d'indulgence.

8° Celui qui, le vendredi, méditera dévotement sur la passion ou sur la mort de Notre-Seigneur, et récitera trois *Pater* et trois *Ave*, gagnera cent jours d'indulgence.

9° Celui qui, vraiment contrit de ses péchés et résolu de se corriger, examinera sa conscience avec récitation de trois *Pater* ou trois *Ave*, ou dira cinq fois le *Pater* et l'*Ave* en l'honneur des cinq plaies du Sauveur, gagnera cent jours d'indulgence.

10° Celui qui priera pour les fidèles étant à l'article de la mort ou qui récitera pour eux au moins un *Pater* et un *Ave* gagnera une indulgence de cent jours.

Note E (p. 252)

LONGÉVITÉ DE CERTAINS ARBRES

A Gigeau, près Montpellier, se trouvait un *lierre* dont le tronc avait 1 mètre 9 centimètres de circonférence : cet arbre avait 433 ans.

Dans le canton des Grisons se trouve un *érable* sous lequel furent jurées les Ligues-Grises en 1484. A cette époque il devait déjà avoir 100 ans.

Le *chêne* de Wallau, en Angleterre, a plus de 700 ans. Un bûcheron a trouvé des vases et des monnaies romaines dans un vieux *chêne* des Ardennes qui indiquaient un âge de 1,500 à 1,600 ans. Le *chêne* du parc de Clipson est réputé avoir au moins 1,500 ans. Celui qui est appelé la *Canne du duc* est plus vieux encore.

L'*oranger* qu'on voit au couvent de Sainte-Sabine, à Rome, y a été planté, dit-on, par saint Dominique, en 1200, et celui de Fondi, par saint Thomas d'Aquin, en 1278.

Le plus grand *olivier* cité en Italie par Picconi est à Pescio ; il a 7 mètres 70 centimètres de circonférence, et, d'après les lois communes de la croissance des oliviers, environ 700 ans d'existence.

En Angleterre, on trouve des *ifs* dans beaucoup d'anciens cimetières. Ces arbres, dont l'accroissement est fort lent, ont cependant un grand diamètre, et l'âge de plusieurs d'entre eux doit être de 1,000 à 3,000 ans. Ce sont les doyens de la végétation européenne.

La tradition attribue à un *figuier (ficus indica)*, près de Nerbudda, dans l'Inde, un âge de 2,500 ans.

Les *baobabs (adansonia digitata)*, mesurés par Adanson et comparés à de petits individus d'un âge connu, devaient avoir au delà de 5,000 ans. Dans son cours fait au Collége de France, Élie de Beaumont a cité des exemples de longévité plus grands encore, par exemple celui d'un *baobab*, en Amérique, qui doit avoir 5,150 ans, et d'un *plaxoria* de 6,000 ans.

L'arbre *drago (draco dracoena),* qu'on voyait naguère à Orotawa, dans l'île de Ténériffe, a été décrit par plusieurs naturalistes. Humbold calculait qu'il pouvait être âgé de 6,000 ans. Cet arbre géant, qui avait été découronné par une tempête en juillet 1819, a été complétement détruit par un ouragan durant l'automne de 1867.

Note F (p. 296)

NOTICES SUR LES PRINCIPALES RELIQUES DE LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR, DE LA SAINTE VIERGE DES APÔTRES, ETC.

On pourrait faire un ouvrage très-intéressant sur les saintes reliques qui ont rapport à la vie et à la mort de Jésus-Christ : il en existe un grand nombre qui offrent des notices partielles ; mais un ouvrage complet, accompagné de données historiques et de notes critiques, est encore à désirer. Ici j'ai dû me borner à quelques indications qui ont plus spécialement rapport au sujet traité dans ce volume.

Cet ouvrage, si longtemps attendu, a été fait depuis peu par M. Ch. Rohault de Fleury; il est intitulé : *Mémoires sur les instruments de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ;* in-4°. Paris, chez Lesort. Il réunit toutes les qualités désirable ; néanmoins je n'ai pas cru devoir supprimer les notices qui suivent, parce qu'elles contiennent plusieurs données historiques qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs.

La Véronique *(il Volto santo)* est à Rome. Consultez *Acta sanctorum*, Boll. 4 Feb., t. I, p. 449.

Sur les portraits de notre Sauveur, de la sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul, qui ont été peints ou sont censés l'avoir été par saint Luc, consultez Floss, *Geschichtliche Nachrichten über die Aachener heiligthümer*, § 11.

A Vienne, dans la chapelle de la cour, il y a *du sang de notre Sauveur ;* il a été apporté de Mantoue par saint Longin ; de là il est venu à Vienne par la femme de Ferdinand II, qui l'avait reçu de son frère Vincent, duc de Mantoue.

Il y a également du précieux sang de notre Sauveur à la cathédrale de Saint-Étienne.

Une partie considérable du *saint sang* est à Bruges.

Des pierres du Calvaire, teintes du sang de Jésus-Christ renfermé dans une fiole en cristal, sont conservées à Saint-Maximin, diocèse de Fréjus.

Sainte Hélène, après avoir trouvé la vraie Croix, en envoya une partie à Rome, une autre à Constantinople, et en laissa une à Jérusalem : c'est donc de ces trois villes que sont venues toutes les parcelles de la vraie Croix qui existent.

On lit dans les *Commentaires* de Banduri que Constantin mit plusieurs reliques de la Passion de Jésus-Christ, entre autres une parcelle de la vraie Croix et un des clous, dans la colonne de porphyre du forum de Constantinople, sur laquelle était la statue en bronze d'Apollon, travail de Phidias, et à laquelle Constantin donna son propre nom. (Ansel. Banduri, *Comment. in Antiq. Const.*, lib. II.)

Le morceau de la vraie Croix que l'empereur Constantin faisait porter devant lui à la guerre fut trouvé dans le palais de Bucoléon lors de la prise de Constantinople par les Croisés en 1204. Le général des Vénitiens Dandolo en fit don à sa patrie, et il se trouve aujourd'hui dans la basilique de Saint-Marc.

L'empereur Justin II envoya, en 569, un morceau de la vraie Croix à sainte Radegonde, femme du roi Clotaire I, qui la donna au monastère de Sainte-Croix, à Poitiers. Ce fut à cette occasion que fut composée l'hymne *Vexilla Regis* par Fortunat, qui devint évêque de Poitiers.

Un morceau de la vraie Croix d'un pied de long trouvé dans le palais de Bucoléon lors de la prise de Constantinople par les Croisés et envoyé à Philippe Auguste par Baudouin. Cette relique fut conservée dans la Sainte-Chapelle à Paris jusqu'en 1791. Alors elle fut déposée au trésor de Saint-Denis. En 1793 elle fut transportée au comité de la Convention; l'abbé Villars obtint d'en être le dépositaire, puis il la confia à l'abbé Sicard; enfin, à sa mort, elle fut rendue au trésor de l'église Saint-Denis.

Un fragment de la vraie Croix a été enlevé d'une manière assez curieuse par l'abbé Martin Litz, du monastère de Paris dans la Haute-Alsace, lors de la prise de Constantinople par les Croisés. A son retour à Bâle, l'abbé Martin fut reçu en triomphe. Dans la suite, ce fragment a été partagé entre plusieurs abbayes de l'Alsace. La cathédrale de Bâle était riche en reliques. A l'époque de la réformation, elles furent déposées dans le caveau de la cathédrale avec tous les vases sacrés; elles n'en sortirent qu'après la révolution de 1831, lorsqu'il fallut partager les biens du canton avec Bâle-Campagne. Les reliques furent données au couvent de Notre-Dame de la Pierre, situé dans le voisinage.

Consultez Gunther, *Histoire de la prise de Constantinople par les Latins*, t. IV. — *Monast. Pariens. Lucellen. Chron. Alsat. Caspar. Mercklin append. Alsat.; Ursprung dess Gotts-hauses Lützel durch Bernard. Buchinger, Bruntraut*, 1665.

Plusieurs morceaux de la vraie Croix sont venus en Europe après la prise de Constantinople par les Croisés. Voyez la relation de Guillaume le Breton. Bouquet. t. XIV.

Parmi les reliques de la basilique de Saint-Pierre à Rome se trouvent une partie notable de la sainte Croix, la sainte lance et un linge sur lequel est la face du Sauveur.

A Rome, dans l'église de Sainte-Croix en Jérusalem bâtie par ordre de Constantin, il y a la partie de la vraie Croix envoyée par sainte Hélène, une grande quantité de la terre du Calvaire, le titre de la Croix, un des vrais clous, deux épines de la sainte couronne, une grande partie de la sainte éponge, une partie de la corde avec laquelle Notre-Sauveur fut lié à la colonne, et sur le pavé, des pierres du Calvaire.

Tandis que Louis le Germanique était à Ratisbonne, en 872, une députation de l'empereur de Byzance lui apporta une parcelle considérable de la vraie Croix.

Les grandes reliques de Notre-Dame à Paris sont: Les trois croix provenant de l'ancienne *Croix d'Anseau*, un morceau considérable de la *Croix de la Sainte-Chapelle* et la *Croix de la princesse Palatine*. De plus la sainte Couronne et deux portions considérables des saints clous. Une relique de la vraie Croix a été placée dans le corps du coq qui est sur la flèche de Notre-Dame.

Un morceau *de la vraie Croix* envoyé en Bretagne par Riom de Loheac mort en Syrie l'année 1099.

Anseau, chantre de l'église du Saint-Sépulcre, dans sa lettre à l'évêque de Paris, datée de l'année 1109, raconte ce qui suit du morceau de la vraie Croix, qui avait été conservé à Jérusalem, et que les musulmans menaçaient de détruire; ces faits se rapportent à peu près à l'année 643. « Les chrétiens (de Jérusalem), ayant délibéré entre eux, divisèrent la sainte relique en plusieurs portions, qu'ils distribuèrent à différentes églises, afin que, si quelqu'une venait à être brûlée, on eût au moins la consolation de conserver les autres. C'est pour cela que l'on voit à Constantinople, outre la croix de l'empereur, trois autres croix faites du bois sacré, deux en Chypre, une en Crète, trois à Antioche, une à Édesse, une à Alexandrie, une à Ascalon, une à Damas, enfin quatre à Jérusalem. De ces quatre dernières, l'une appartient aux Syriens, l'autre aux Grecs du monastère de Saint-Saba, la troisième aux moines de la vallée de Josaphat. Nous autres Latins, nous possédons au Saint-Sépulcre la quatrième, qui a une palme et demie de long, sur un pouce de large et autant d'épaisseur. Le patriarche des Géorgiens en a aussi une et le roi des Géorgiens en avait une autre que je vous ai envoyée. » *(Gallia Christ.*, t. VII, Pièces justific.)

A l'hospice des Incurables de Beaugé, il existe un grand fragment de la vraie Croix

qui a été rapporté de Terre-Sainte et déposé à l'abbaye de Boissière. Pendant le XIV[e] siècle, il était renfermé au château d'Angers, puis il fut rendu aux religieux, qui l'ont gardé jusqu'à la Révolution : il a été sauvé alors par les fondateurs de l'hospice.

Un des deux morceaux de la vraie Croix qui sont à Aix-la-Chapelle a été trouvé dans la tombe de Charlemagne ; ce saint empereur l'avait porté au cou pendant sa vie et il avait voulu qu'on l'enterrât avec lui.

Dans les archives d'Aix-la-Chapelle, différents manuscrits portent que, parmi les reliques que Charlemagne a reçues de Constantinople, il y avait : une épine de la sainte couronne, une partie d'un clou de la Croix, une parcelle de la Croix, le suaire qui couvrit le visage du Sauveur dans le tombeau, une partie de la corde avec laquelle ses mains furent attachées, un vêtement de la sainte Vierge, des langes de l'enfant Jésus, un bras du saint vieillard Siméon.

Angilbert, gendre et ami de Charlemagne, déposa dans le couvent de Centulum, dont il devint abbé, de nombreuses reliques de notre Sauveur, de la sainte Vierge et des apôtres, qui avaient été envoyées en différentes fois à Charlemagne par le patriarche de Jérusalem. Ces reliques se trouvent à Aix-la-Chapelle.

A Vienne, dans le trésor de la chapelle de la cour, il y a plusieurs parcelles de la vraie Croix ; il y en a une, entre autres, que Charles-Quint a portée dans toutes ses batailles. Une autre se trouve dans la cathédrale de Saint-Étienne.

Sur les importantes reliques qui se trouvent dans le trésor de la cour de Vienne consultez : *Die K. K. geistliche Schatz kammer von F. Zenner, hofkaplan.*

Un morceau de la *sainte Croix*, donné à l'abbaye de Mölk en Autriche, par Albert le Victorieux, marquis d'Autriche, qui l'avait reçu de Popon, archevêque de Trèves, son parent, lorsque celui-ci revint de la Palestine, en l'année 1039.

Une des plus grandes parcelles de la sainte Croix qui existent est celle qui se trouve dans le couvent de *Heiligen Kreutz*, près de Vienne, en Autriche. Le duc d'Autriche Léopold VII la reçut du roi de Jérusalem, en Palestine, l'an 1182. Cinq ans plus tard, il la donna au couvent de Sattelbach, qui depuis lors fut appelé Sainte-Croix ; cette relique est encore aujourd'hui dans ce couvent. Elle a la forme d'une double croix, et, quoiqu'on en ait enlevé quelques parcelles, elle a encore neuf pouces de long, trois quarts de pouce de large et un quart de pouce d'épaisseur.

Pendant un séjour que j'ai fait à l'Escurial, je me suis fait donner la liste des reliques qui se trouvaient autrefois dans ce célèbre couvent ; voici un extrait qui a rapport au bois de la sainte Croix.

« Monastère royal de l'Escurial.

« Relation exacte des *Lignum sanctæ Crucis* qui disparurent du reliquaire de ce monastère pendant la guerre dite de l'Indépendance : invasion des Français.

« 1° Une croix *de Ligno sanctæ Crucis* en trois morceaux : les deux qui formaient le large de la croix avaient deux doigts de longueur avec un demi-doigt de largeur, et le troisième quatre doigts de longueur avec un demi-doigt de largeur.

« 2° Une croix *de Ligno sanctæ Crucis* en trois parties dont la plus grande avait trois doigts de longueur et le reste un doigt de longueur et un demi-doigt de largeur enchâssé dans une croix d'ébène en forme de boîte.

« 3° Un morceau *de Ligno sanctæ Crucis* qui avait la largeur d'un pouce et la grosseur de deux lignes. Ce morceau a fait partie de la seconde croix.

« 4° Une croix *de Ligno sanctæ Crucis* formée de trois morceaux : le plus grand a deux doigs et demi de longueur ; la partie qui traverse a un peu moins de deux doigts, et la troisième, qui forme le bout de la croix, un demi-doigt de longueur. Les trois morceaux n'ont qu'un demi-doigt de largeur. Cette croix est placée dans une croix en or, très-ancienne et d'une grande richesse ; elle avait quarante-quatre rubis, quatre gros diamants et soixante-six perles.

« 5° Une croix en bois sur son piédestal, qui a six pouces de hauteur. Sur le milieu de la

croix est un morceau *de Ligno sanctæ Crucis* de six doigts de longueur et un doigt de longueur carré, travaillé et poli.

« 6° Un *Lignum sanctæ Crucis* en deux morceaux, de deux doigts de longueur; unis par un fil d'argent et placés sur un *Agnus Dei.* »

N. B. On lira sans doute avec intérêt la notice donnée ci-après sur l'insigne relique de la sainte Croix de l'Escurial retrouvée à Paris par M. Chiais, chanoine de Saint-Denis.

Outre le titre de la Croix qui est à Rome, l'église de la Daurade à Toulouse croit posséder une partie de la même relique *(Gallia Christ.*, t. XIII).

A Oviedo, ancienne résidence des princes des Asturies, il y a une parcelle de la vraie Croix, une partie de la sainte couronne, du saint sépulcre, des langes et vêtements de Notre-Seigneur, du linge dans lequel notre Sauveur a été enveloppé dans le tombeau, du saint suaire, du roseau, des cheveux et habillements de la sainte Vierge, etc.

A Venise, dans le trésor de Saint-Marc, il y a une croix d'environ huit pouces de haut et un de large, et trois ou quatre autres croix plus petites, toutes faites avec des morceaux de la vraie Croix.

Des reliques considérables de la vraie Croix à Czenstochwo, royaume de Pologne. Elles étaient entourées de magnifiques pierres précieuses qui ont été volées par les armées françaises; elles sont remplacées par des cristaux.

En Pologne il y a plusieurs parcelles de la vraie Croix, notamment à Lublin, dans un couvent de Dominicains, et dans le monastère de Sainte-Croix *(in monte Calvo)*, diocèse de Sandomir : celle-ci fut donnée par l'empereur grec Basile II à saint Étienne, roi de Hongrie. Saint Émeric, fils de saint Étienne, qui était un pèlerin de Terre-Sainte, en fit don à ce couvent l'année 1023, à l'occasion d'une visite qu'il fit à Boleslas Ier; la longueur de cette parcelle est d'environ sept pouces.

Le morceau de la *vraie Croix* qui se trouve à Lublin, dans l'église de Saint-Stanislas, est tel, que, d'après les auteurs qui l'ont décrit, il n'y en a pas d'aussi grand à Rome, à Jérusalem, à Constantinople, à Paris, à Aix-la-Chapelle. Il a la forme d'une croix grecque, et il est d'une seule pièce; sa hauteur est de treize doigts, sa largeur de douze; les branches ont chacune une largeur de deux doigts et demi. Selon ces auteurs, c'est le morceau que sainte Hélène a emporté à Constantinople, et qu'elle conservait dans son oratoire, où il a été pendant sept cents ans; c'est-à-dire jusqu'à l'époque du mariage du duc Vladimir avec Anne, sœur des deux empereurs grecs Basile et Constantin, où il fut apporté dans cette métropole de la Russie. (Simon Oliolski, *Orbis Polonus*, Cracoviæ, 1641. — Paulus Russe, *Thesaurus gratiarum indeficiens Crux Dominica.* Lublini 1655, *idiomate polonico.*

Valdemar III, roi de Danemark, obtint un fragment de la *vraie Croix* du pape Urbain V, à la condition qu'il marcherait à la délivrance des Lieux Saints.

Un fragment considérable de la *vraie Croix* fut donné par le patriarche de Jérusalem au roi de Norvége Sigurd, qui l'avait sollicité pour prix du service qu'il avait rendu aux Croisés au siége de Sidon avec ses dix milles Norvégiens. A son retour dans sa patrie, il le déposa dans la ville de Konghell. (Voyez l'*Histoire de Norvége*, par Torfeus.)

Grand morceau de la *vraie Croix* à la Valette (île de Malte) ; un autre à Maëstricht.

L'impératrice Hélène d'Éthiopie envoya une parcelle considérable de la vraie Croix au roi Emmanuel de Portugal, l'année 1509 ; elle en avait reçu un morceau et elle le partagea avec le roi. *(Damiani a Goes Opuscul. Histor.* 460.)

On montrait sur le forum à Constantinople les croix des deux larrons. (Ans. Banduri, *Comment. in antiquitates Constantinop.*, lib. I, p. 489.)

Trois *épines* de la sainte couronne dont l'une a été donnée au duc Rodolphe IV par Charles, fils de Jean II, roi de France. Il y en a en outre à Munich, à Bologne, à Venise, à Bec, à Bari, à Trèves. L'empereur Othon Ier avait donné une partie de la sainte couronne et d'autres reliques au roi d'Angleterre Ethelstan vers l'an 960 ; celui-ci en céda

à l'église de Malmesburg. Il y en a encore à Cologne, à Citta di Castello, dans le duché d'Urbin, à Tarraga en Catalogne, à Saint-Étienne en Forez. Saint Louis en donna aussi aux chapitres de Valence et de Tolède, à l'évêque de Vicence, à une abbaye de Blois, à celle de Saint-Éloi, près d'Arras, et aux cordeliers de Séez.

A Vienne, dans le trésor de la chapelle de la cour, il y a *plusieurs épines* de la sainte couronne. Il y en a quatre à la cathédrale de Saint-Étienne et une dans le couvent de *Heiligen Kreuz*, à quelques lieues de Vienne.

Baudouin, empereur latin de Constantinople, s'étant trouvé dans de grands embarras financiers à la suite de ses guerres contre les Grecs et les Bulgares, avait été obligé d'engager la sainte couronne aux Génois et aux Vénitiens. Saint Louis, roi de France, fournit les sommes nécessaires et reçut en don la sainte relique qu'il fit apporter à Paris, en 1239, et placer dans la sainte chapelle, où elle resta jusqu'au 12 mars 1794. Elle fut déposée quelque temps à Saint-Denis, puis à la Bibliothèque impériale, et enfin, en 1806, transportée à Notre-Dame, où elle se trouve encore. La sainte couronne aujourd'hui n'a plus aucune épine; elles ont toutes été données à diverses églises.

Le roi de Hanovre, qui possède une précieuse collection de reliques, a aussi une épine de la sainte couronne.

Le nombre des clous qui ont traversé les membres sacrés du Sauveur ne peut être que de quatre au plus; mais le titre placé au-dessus de sa tête et probablement la pièce de bois placée sous ses pieds étaient aussi fixés à la croix par des clous, et ceux-ci ont été recueillis avec le même respect que tous les autres objets de la Passion. Sainte Hélène a jeté un des clous à la mer et elle a donné les autres à son fils. Constantin en plaça un sur son casque et un autre dans le frein de son cheval; un autre fut placé dans sa statue. L'année 1336, lorsque Guillaume de Baldensel vint à Constantinople, il n'y avait plus qu'un des vrais clous dans cette ville. Pendant toute la durée de l'empire grec un grand nombre de députations avaient été envoyées à Constantinople dans le seul but d'avoir des reliques.

La pointe d'un des vrais clous qui a été donnée à Charlemagne est à Aix-la-Chapelle. A Vienne, dans le trésor de la chapelle de la cour, il y a un saint clou. Un autre est à Rome. Deux autres presque entiers sont conservés à Paris dans l'église de Notre-Dame. Un de ces clous est celui que Charles le Chauve a donné à Saint-Denis. Ce clou est représenté sur la croix des chanoines de Saint-Denis, parce que c'est à eux que la garde en était confiée. A Madrid, dans le trésor de la chapelle royale, il y a un des vrais clous conservé dans un reliquaire tout enrichi de pierreries. L'année où j'ai obtenu la faveur de le vénérer (en 1857), il avait été volé; mais, à un appel fait par la reine, qui ne réclamait que la sainte relique, en abandonnant les diamants qui l'entouraient, le clou fut rendu, et la reine fit faire un reliquaire plus riche que l'ancien : c'est dans cet état que je l'ai vu. Pareille chose était arrivée au clou de Saint-Denis du temps de saint Louis, le 27 février 1232; il fut retrouvé sur le pavé de l'église. A Cracovie, il y a une partie d'un vrai clou : elle a été donnée au roi de Pologne Wladislas, en 1425, par le cardinal des Ursins. Le clou qui orne l'intérieur de la couronne de fer à Monza a été ajusté à cette couronne par le pape Grégoire le Grand qui l'avait donné à Théodelinde, reine des Lombards. Saint Grégoire le Grand, qui avait été légat à Constantinople, a rapporté de cette ville des reliques très-précieuses. On croit que c'est la pointe du clou qui est à Rome, qui avait été attachée au diadème ou au casque de Constantin, et qui forme aujourd'hui la lame intérieure de la couronne de fer. La cathédrale de Milan croit posséder le clou qui avait servi au frein du cheval de Constantin. Voici d'après Fontanini la liste des églises qui possédaient des vrais clous ou des imitations faites avec leurs parcelles : celles de Torno, sur le lac de Côme, de Venise, de Torcello, de Spolète, d'Ancône, de Sienne, de Colle en Toscane, de Catane, de Saint-Laurent du bourg de l'Escurial [1], de Carpentras,

1 C'est probablement celui que j'ai vu à Madrid.

de Paris, de Trèves, de Toul, d Aix-la-Chapelle, de Cologne, de Vienne, d'Andechsen (Bavière) et de Nuremberg [1].

La Sacra Sindon.

Le linceul dans lequel notre Sauveur a été enveloppé se trouve à Turin.

Voir son histoire, *Volksfreund*, du 7 mai 1868 : Feuilleton.

Un morceau du *linceul* de notre Sauveur donné par un évêque de Mayence au duc Rodolphe IV d'Autriche se trouve dans la cathédrale de Saint-Étienne à Vienne.

L'un des linges *(Sindon munda)* dans lesquels le corps de Jésus-Christ fut enveloppé par Joseph d'Arimathie et Nicodème est à Cornelimünster.

Lorsque Charles le Chauve eut élevé Compiègne au rang de ville, il lui fit don du *linceul* de Notre-Seigneur, d'un des clous (celui de Saint-Denis), d'une grande partie de la sainte couronne et d'une parcelle de la vraie Croix. *(Ex fragmentis historiæ Franciæ* dans Bouquet.)

Saint Pierre, en entrant dans le saint sépulcre après la résurrection de Jésus-Christ, « vit les *linceuls* qui y étaient et le *suaire* qu'on avait mis sur sa tête, lequel n'était « pas avec les linceuls, mais plié en un lieu à part. » (Jean, xx, 6, 7.) Ainsi il y a une distinction à faire entre le suaire *(sudarium)* qui a enveloppé la tête du Sauveur, et le *linceul* (sindon) qui a enveloppé le reste de son corps dans le tombeau.

Arculfe, étant à Jérusalem vers l'année 637, a vu comment ces saintes reliques sont venues en la possession des chrétiens et les a vénérées dans leur église : le saint suaire avait une longueur d'environ huit pieds. Elles furent ensuite transportées à Édesse, et de là à Constantinople au commencement du dixième siècle et placées dans l'église de Sainte-Sophie. Aujourd'hui il y en a des fragments et aussi des fac-simile dans un grand nombre d'églises, notamment à Rome, à Aix-la-Chapelle, à Paris, à Compiègne, à Besançon, à Chartres, à Turin, à Lisbonne, à Vienne en Autriche, à Mayence, etc.

Voyez Adamnanus, *De Locis sanctis.*— Chifflet, *De linteis sepulcralibus.*— Martene, Coll., t. I, *Linteamina post resurrectionem in sepulcro inventa.* — Mallonius, *Historia admiranda de Jesu Christi stigmatibus sacræ sindoni impressis.* Duaci, 1607. — Floss, *Geschichtliche Nachrichten über die Auchener heiligthümer.*

Saint Suaire.

Le mode d'ensevelissement chez les Juifs exigeait l'emploi de plusieurs linges. L'Écriture distingue trois de ces linges sacrés : le *sindon* ou grand linceul, le *suaire* et les *bandelettes.* Le *suaire* de la tête, *sudarium capitis*, après l'ascension de notre Sauveur, fut caché chez un Juif converti, et il resta dans sa famille jusqu'à la cinquième génération. Plus tard, après avoir été soumis à l'épreuve du feu, il fut transporté dans le trésor de l'église de Jérusalem. C'est celui qu'on vénère à Cardouim en Périgord. Voir son histoire dans l'intéressant ouvrage : *Le Saint Suaire* par le vicomte de Gourges. Périgueux, 1868.

Une partie du suaire *(sudarium Domini)* qui recouvrit la face du Seigneur dans le sépulcre est à Cornelimünster.

On a fait un grand nombre de copies des principales reliques du Sauveur, mais particulièrement du saint suaire. On les faisait toucher aux véritables reliques et on les envoyait en différents lieux. Saint Grégoire le Grand parle de cet usage dans sa lettre à Constantine, fille de l'empereur de Byzance, qui lui avait demandé des reliques de saint Paul. Cette sorte de copie s'appelait *Brandeum.*

Le linge *(Linteum Domini)* dont Notre-Seigneur se ceignit pour laver les pieds à ses disciples est dans la petite ville de Cornelimünster près d'Aix-la-Chapelle.

Saint Arculf a vénéré à Jérusalem, vers 637 et 638, le calice de la sainte cène, l'éponge,

[1] Fontanini, *Dissertatio de Corona ferrea*, Romæ, 1767.

la lance, le roseau, la couronne d'épines et la colonne de la flagellation. Guillaume de Tyr raconte que, l'année 1170, le roi Amaury s'étant rendu à Constantinople, on y exposa les saintes reliques, c'est-à-dire la vraie Croix, la lance, l'éponge, le roseau, la couronne, la tunique et les sandales de notre Sauveur.

Les sandales du Seigneur sont à Prüm dans le diocèse de Liége.

Dans le précieux reliquaire que Henri d'Ulmen donna, l'année 1205, au couvent de Saint-Nicolas près d'Edger, sur la Moselle, se trouvent plusieurs parcelles des vêtements de notre Sauveur et de la sainte Vierge. Ce reliquaire venait de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople. A l'époque de la Révolution française il fut transporté à Ehrenbreitstein, et c'est de là qu'il vint en la possession du duc de Nassau. (Floss, § 15.)

La ceinture en cuir *(cingulum)* de Notre-Seigneur est à Aix-la-Chapelle. Les deux extrémités sont unies et scellées du sceau de l'empereur Constantin.

Outre les langes de l'Enfant Jésus qui sont à Rome, il y en a encore à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Clermont, à Chartres, à Douai, à Augsbourg, à Sithin, à Oviédo. (Chifflet, *De linteis sepulcralibus Christi.* — Mabillon, *Acta SS. ord. S. Bened.*, t. III. — Floss, § 15.)

Le linge dans lequel fut enveloppé l'Enfant Jésus dans l'étable de Bethléem fut trouvé dans le palais de Bucoléon, lors de la prise de Constantinople par les Croisés et envoyé à Philippe Auguste par Baudouin.

Des *cheveux de Jésus* enfant, trouvés dans le palais de Bucoléon, lors de la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, et envoyés à Philippe Auguste, roi de France, par Baudouin.

Tresse des cheveux de notre Sauveur à Courtrai.

Un morceau *de la pierre du saint Sépulcre* envoyé en Bretagne par Rion de Lohcac mort en Syrie, l'année 1099.

Un *morceau du sépulcre* de Notre-Seigneur, rapporté en France par le comte d'Anjou, Foulques de Nerra, qui l'avait arraché avec ses dents. « Si mordit le comte dedans (le saint sépulcre) et en apporta une grande pièce à la bouche, sans que les infidèles s'en aperçussent [1]. »

L'empereur Lothaire fit don à l'abbaye de Prüm (diocèse de Liége), des reliques suivantes : un morceau du saint sépulcre, un morceau du Calvaire, de la crèche, de la table du Seigneur, de la pierre sur laquelle il pria sur la montagne des Oliviers, etc.

La crèche de l'enfant Jésus fut revêtue de lames d'argent par sainte Hélène. Elle a été apportée à Rome lors de l'invasion des musulmans, l'an 642, et déposée dans la basilique Libérienne avec le corps de saint Jérôme. La crèche n'a plus sa forme primitive : il n'y a que cinq petites planches réunies et noircies par le temps. (Bianchini, *De Translatione sacr. cunabul. ac præsep. Dom.)*

Une partie considérable de la *nappe* de la sainte Cène a été donnée au duc Rodolphe IV d'Autriche par le roi Louis de Hongrie : elle se trouve à la cathédrale de Saint-Étienne à Vienne.

Cheveux de la sainte Vierge à Aix-la-Chapelle.

Il y a des parties de la *ceinture* de la sainte Vierge à Aix-la-Chapelle, à Cologne, à Compiègne, à Soissons, à Loches, diocèse de Tours, etc.; il paraît qu'elles proviennent toutes de Constantinople. L'impératrice Eudoxie a envoyé de Jérusalem plusieurs reliques à sa fille Pulchérie, qui fit bâtir des églises spéciales pour les recevoir, entre autres celle qui fut appelée *Hagia Soros*, parce qu'elle renfermait la ceinture de la sainte Vierge.

[1] Gesta consulum Andeg., *Spicileg.*, t. X, p. 463.

Le voile de la sainte Vierge est à Rome; une partie est à l'Escurial. On m'a montré en outre à l'Escurial, en 1857, une des urnes de Cana et le corps d'un des saints Innocents.

En général sur les vêtements de la sainte Vierge trouvés à Jérusalem, puis transportés à Constantinople, voyez Nicéphore Callist., *Hist. eccles.*, II, 21. —Assemanni, *Kalendaria Ecclesiæ universæ*, t. VI. — *España sagrada*, *De vestimentis virginis Mariæ*. Sur le vêtement de la sainte Vierge qui est à Aix-la-Chapelle, voyez Floss, § 14. Sur le vêtement *(tunica inferior* vel *camisia)* conservé à Chartres, voyez *Mélanges d'archéologie, d'histoire*, etc., par Cahier et Martin, t. I, Paris, 1847.

Le corps de sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge, repose dans l'ancienne cathédrale d'Apt (Vaucluse) depuis le premier siècle de l'Église. Ces reliques, apportées d'Orient, furent confiées par saint Lazare et sainte Madeleine à saint Auspice, premier évêque d'Apt. Des parcelles de ces reliques ont été données à l'abbaye de l'Ile-Barbe, près de Lyon; à l'abbaye d'Orcamp, près de Noyon; aux villes d'Ancône, de Naples, de Florence, de Bologne, à l'église de Sainte-Anne d'Auray, etc.

Le corps de saint Lazare fut transporté, à l'époque de l'invasion des Sarrasins, de Marseille à Autun, où il se trouve encore.

Le corps de sainte Marthe est à Tarascon.

Les reliques de sainte Marie-Madeleine, c'est-à-dire sa tête, un os de son bras, une portion de chair et quelques cheveux sont à Saint-Maximin, diocèse de Fréjus, et à Toulon.

Des os de sainte Marie-Madeleine à Vezelai en Bourgogne. (Fleury, *Hist. ecclés.*, t. XIV, p. 616.)

Les reliques des saintes femmes Marie-Salomé et Marie, mère de Jacques, sont dans l'église de Notre-Dame de la Barque, sur les bords du Rhône, au lieu où elles ont abordé avec la famille de Lazare.

Reliques de saint Jean-Baptiste. Il est fait mention de ces reliques aux chapitres xv et xxxix de cet ouvrage; on peut en outre consulter Sozomène, *Hist. ecclés.*, vii, 21. — *Chronicon Paschale*, p. 305 et les notes de du Cange; — *Acta Sanct.*, Boll., 24 juin.

Un bras de saint Jean-Baptiste a été transporté d'Alexandrie à Antioche, puis à Constantinople sous le règne de Justinien. Le pape Grégoire le Grand a envoyé des reliques du saint précurseur à Théodelinde, reine des Lombards.

Le chef de saint Jean-Baptiste enlevé lors de la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, par un prêtre de la Picardie, qui l'offrit ensuite à la cathédrale d'Amiens.

Cheveux de saint Jean-Baptiste à Aix-la-Chapelle et à Rome. Grégoire le Grand en a envoyé à Rekkared, roi des Wisigoths.

Les ossements de saint Jean-Baptiste rapportés de Constantinople à Bâle par l'abbé Martin, du couvent de Paris, furent distribués à différentes églises d'Alsace. Il y a des reliques du saint précurseur à Tours.

Le *linceul* dans lequel fut enveloppé le corps de saint Jean-Baptiste, lorsqu'il fut enseveli par ses disciples, est à Aix-la-Chapelle.

Un vêtement de saint Jean-Baptiste a été donné par Constantin à la basilique de Saint-Jean de Latran.

Trois doigts de la main droite de saint Jean-Baptiste à la Valette (île de Malte).

Un bras de saint Jean-Baptiste, trouvé dans la basilique de Constantinople et envoyé par le sultan Bajazet II au grand maître des chevaliers de Rhodes, en 1483, comme prix du service qu'il lui rendait en gardant prisonnier son frère Gem, qui s'était réfugié à Rhodes. (Michaud, *Hist. des croisades*, t. V, p. 414.)

Des reliques des saints Innocents ont été données à l'abbaye de Prüm par l'empereur Lothaire.

Le *plateau* en agate *(il disco)* sur lequel la fille d'Hérodiade porta la tête de saint Jean-Baptiste se trouve à Gênes, et à Venise la *pierre* sur laquelle son sang a coulé.

La *chaîne de saint Pierre.*

L'impératrice Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, ayant reçu à Jérusalem une chaîne que l'on disait être celle que saint Pierre avait portée dans sa prison quand il a été délivré par un ange, l'envoya à Rome à sa fille, et celle-ci la donna au Souverain Pontife. Celui-ci lui montra une autre chaîne, à laquelle le même apôtre avait été lié à Rome sous le règne de Néron. Ces deux chaînes, ayant été mises à côté l'une de l'autre, s'unirent tellement, qu'elles n'en formèrent plus qu'une.

Elle se trouve à Rome dans l'église de Saint-Pierre aux Liens. Quelques parcelles, et même des anneaux entiers, en ont été détachés et envoyés par des souverains pontifes à Rekkared, à Childebert, à Charles Martel, à Charlemagne, à Bruno, archevêque de Cologne, à Deoderic, évêque de Metz, etc.

La main droite de saint Barthélemy, apôtre, apportée de la Palestine par André II, roi de Hongrie.

Un bras de saint Jacques, enlevé à Constantinople par Martin Litz, abbé de Paris, au diocèse de Bâle.

Le bras droit de saint Thomas apôtre, apporté de la Palestine par André II, roi de Hongrie.

Les reliques de saint Jacques le Mineur furent transportées à Constantinople où l'empereur Justin et sa sœur Sophie firent construire une église pour les recevoir. Une main et une partie du bras du saint apôtre furent données à l'abbaye de Prüm par l'empereur Lothaire. La tête est à Ancône; le reste du corps, avec celui de saint Philippe, a été retrouvé à Rome l'année 1873, dans l'église des Saints-Apôtres.

Après que les reliques de saint Étienne, premier martyr, eurent été trouvées à Caphar Gamala, et déposées d'abord sur le mont Sion, puis dans l'église bâtie à Jérusalem par l'impératrice Eudoxie, elles furent en majeure partie transportées à Constantinople l'année 439. On en envoya aussi à Braga, à Minorque, à Hippone, et dans plusieurs villes d'Afrique, en Portugal, à Tours, à Bordeaux, à Bourges; ensuite à Rome, à Aix-la-Chapelle, à Tournai, à Besançon, etc. On a conservé de la terre qui avait été humectée de son sang, et on la vénère dans plusieurs églises, ainsi que des pierres qui ont servi à son martyre. On cite entre autres celle qui avait roulé aux pieds d'un chrétien, qui était présent quand on lapidait saint Étienne. Cet homme était un marin, qui aborda peu de temps après à Ancône, où il laissa cette pierre, et où l'on bâtit une église dédiée à saint Étienne. Il y a une côte de saint Étienne à Aix-la-Chapelle.

Le *crâne* de saint Étienne, premier martyr, apporté de la Palestine par André II, roi de Hongrie, est à la cathédrale de Saint-Étienne à Vienne.

Une partie de la *croix de saint André*, à la cathédrale de saint Étienne à Vienne.

Un morceau de la verge d'Aaron, apporté de la Palestine par André II, roi de Hongrie.

Les reliques des trois rois sont à Cologne.

Un pied de saint Jérôme a été donné à l'abbaye de Prüm par l'empereur Lothaire.

Le chef de saint Georges, enlevé par un prêtre de la Picardie à une église de Constantinople lors de la prise de cette ville par les Croisés en 1204 et offert à la cathédrale d'Amiens.

Un bras de saint Georges a été donné à l'abbaye de Prüm par l'empereur Lothaire.

Les principaux ouvrages à consulter sur les Instruments de la Passion, outre ceux que nous avons déjà cités, sont les suivants :

Bollandi *Acta Sanctorum*. — Gretser, *De sancta Cruce*. — Gregorius Turon., *His-*

toria Franc. — Anastasius Bibliothecarius, *Vita Leonis*, P. III. — Willermus Tyrens., *Hist.* — Baronius, *Annal.* — Sozomenes, *Hist. eccles.* — *De Sessorianis præcipuis Passionis D. N. J. C. reliquiis Commentarius.* Romæ 1833. — Lucius Marinæus, *De rebus Hispanicis.* — Chifflet, *De linteis sepulcralibus.* Ant., 1624 — Mabillon, *Acta SS. Ord. S. Benedicti.* — Dr Floss, *Geschichtliche Nachrichten über die Aachener heiligthümer.* Bonn. 1855. — *Notice historique et critique sur la sainte couronne d'épines de N.-S. J.-C., et sur les autres instruments de sa passion qui se trouvent dans l'église métropolitaine de Paris.* Chez Adrien Le Clere. Paris, 1828.

NOTICE SUR LA RELIQUE INSIGNE DE LA VRAIE CROIX, POSSÉDÉE PAR M. CHIAIS, CHANOINE DE SAINT-DENIS

L'an 1835, M. Chiais acheta cette relique dans un magasin de curiosités, près du palais de l'Institut, d'un marchand nommé Hüe, qui, chargé des ventes publiques à Paris, l'avait reçue d'un ancien soldat de l'Empire, pour la vendre aux enchères dans la capitale. Au dire dudit Hüe, la relique, en arrivant dans ses mains, était munie de son authentique qui se trouvait fixé au bois sacré avec de la cire et portait clairement empreintes les armoiries d'un cardinal. Pendant l'exposition qui, selon les us, précède la vente, le sieur Hüe quitta la salle pour aller prendre son repas, et, à son retour, examinant de nouveau le magnifique reliquaire qui entourait cette relique, il eut la douleur de voir que l'authentique avait été enlevé, avec quelques fragments, dans le temps de son absence. Par le fait de cette regrettable soustraction, il consentit avec peine à remettre le bois sacré, sans le reliquaire, à des conditions plus modérées et plus religieuses à M. Chiais, qui désirait vivement en faire l'acquisition. Il lui remit aussi, par écrit, une attestation consciencieuse sur l'existence antérieure de l'authentique vu et revu par lui bien des fois, fixé au bois sacré depuis que le vieux soldat lui avait livré cet objet et encore immédiatement avant sa sortie de la salle de l'exposition. M. Chiais emporta avec bonheur à Saint-Denis le précieux trésor qu'il venait d'acquérir, et il l'y a gardé religieusement jusqu'en 1854. Voici, sur le témoignage de ce vénérable chanoine, l'état de la relique, pendant tout le temps qu'elle est restée dans ses mains.

Le morceau de bois était informe ; il avait la grosseur et la longueur de deux mains jointes par les bouts, mais renflées vers le milieu. Un gros boulon en fer plus fort que le pouce le traversait de part en part en diagonale. Il s'y trouvait une fente où le petit doigt d'une main ordinaire pouvait pénétrer, et cette fente conservait des traces d'une couche de colle qui avait été superposée. Enfin, autour du bois était encore collée une bande oblongue de papier indiquant, en caractères assez lisibles, que ce morceau de bois avait été envoyé par le pape lui-même à S. Ém. le cardinal archevêque de Tolède.

Depuis 1835 jusqu'en 1854, M. Chiais n'a cessé de provoquer toutes les occasions qui pouvaient le renseigner touchant la nature et les qualités de cette relique. Il s'est tour à tour adressé à des prêtres espagnols qu'il savait se trouver à Paris. Il a même obtenu que des démarches fussent faites, dans ce sens, à Madrid par le secrétaire de l'ambassade française. A la suite de ces perquisitions, M. Chiais reçut un jour une lettre assez significative du bibliothécaire de l'Escurial. Ce prêtre ou religieux, qui s'appelait don Joseph Guevedo, lui disait, entre autres choses, qu'en effet il y avait eu dans la chapelle de ce palais deux reliques insignes de la vraie Croix, dont l'une beaucoup plus grosse que l'autre avait pour elle une ancienne tradition qui la disait envoyée par le saint pape Pie V, après la victoire de Lépante, au cardinal archevêque de Tolède pour être offerte de la part de Sa Sainteté à Philippe II, roi d'Espagne, et enrichir le trésor de l'Escurial; mais que ces deux reliques avaient disparu depuis l'invasion des Français en Espagne, sous Napoléon Ier, sans avoir jamais pu être retrouvées. Ensuite il ajoutait que les détails qui lui avaient été communiqués sur la relique de M. Chiais s'harmonisaient avec les souvenirs qui se rattachent à la plus insigne des deux.

Plus tard, M. Chiais s'abouche avec un ancien chanoine de Tolède, qui se trouvait dans l'infirmerie de Marie-Thérèse, à Paris. Il lui demande s'il a connaissance d'une insigne

relique de la vraie Croix qui était dans l'Escurial, s'il l'a vue lui-même, et s'il garde le souvenir des divers signes qui la distinguaient. Ce vénérable vieillard, qui s'appelait *Rodriguez de Lorenzana* et qui se disait le neveu du cardinal archevêque de même nom, répond à M. Chiais, qui, à dessein, lui avait laissé ignorer l'existence de ladite relique dans ses mains, que, sans l'ombre du doute, il y a eu dans la chapelle de l'Escurial l'insigne relique dont il vient de lui parler, qu'il l'a vue et adorée bien des fois, sous l'administration du cardinal son oncle, et qu'il se souvient parfaitement de l'état où elle était et des particularités qui la caractérisaient. En preuve de son fidèle souvenir il lui indique la grosseur du bois, en la comparant à l'union de deux mains jointes à l'extrémité, mais renflées vers le milieu ; il lui parle du gros boulon en fer qui la traverse de part en part en diagonale, et, comme signe plus frappant, il lui décrit une fente où le petit doigt pouvait entrer, et la couche de colle superposée pour la consolider. Enfin, il lui ajoute que cette fente de date assez récente avait été faite par le sacristain de la chapelle de l'Escurial, à l'aide d'un instrument, dans le but d'en remettre un gros fragment à un haut dignitaire qui le lui avait demandé, mais que le supérieur de ces religieux l'ayant surpris sur le fait, l'avait empêché d'accomplir cette sacrilége soustraction, après l'avoir vivement gourmandé de sa conduite inqualifiable.

Satisfait de ces détails, M. Chiais révèle à M. Lorenzana qu'il avait chez lui un gros morceau de bois portant tous les signes qu'il vient d'indiquer. Il offre de le lui apporter et se hâte de revenir à Marie-Thérèse. Le jour où M. Lorenzana vit et examina la relique apportée par M. Chiais, il n'hésita pas à déclarer que c'était bien celle qu'il avait vue à l'Escurial, et qu'il l'affirmerait avec serment, s'il n'était retenu par la possibilité d'un *fac-simile* tiré sur l'original par quelque habile artiste. Aussi, sans balancer, se prosternant à terre, ce vénérable vieillard l'adora profondément.

A une autre époque, M. le chanoine Chiais trouva un prieur espagnol qui, ayant vu autrefois la relique de l'Escurial, manifesta la même conviction en voyant celle de M. Chiais et lui paya le même tribut d'adoration.

Plusieurs prélats français ont manifesté, en l'examinant, leur invincible propension à la croix véritable, malgré le défaut d'authentique.

Il est un fait arrivé à M. Chiais lui-même. Le feu avait pris chez son voisin, dans un hangar rempli de matières combustibles. La violence des flammes était extrême ; le courant les poussait vers l'appartement de M. Chiais. Alors, dans son effroi et dans sa conviction, il prend à la main sa relique, la présente aux flammes qui aussitôt abandonnent leur direction première et s'élancent vers le bord opposé.

Encouragé par ces antécédents, désireux d'être agréable à la reine Isabelle, M. Chiais a remis en 1854 sa relique à M...., qui de Paris devait se rendre d'abord à Madrid, avec l'humble prière de la remettre de sa part à la reine Isabelle, et à la condition rigoureuse d'obtenir de Sa Majesté deux fragments convenables à envoyer à M. Chiais, donateur de l'objet précieux. Ce voyageur devait écrire le résultat de cette mission agréable, une fois arrivé à Madrid. Il est douloureux de dire qu'aucun mot de sa part n'a été reçu. Il est plus triste encore d'avoir appris de Mgr Mislin, qui vient de conférer avec la reine Isabelle, et auquel Sa Majesté à montré ses reliques, que celle confiée par M. Chiais n'était pas encore arrivée dans ses mains royales.

N. B. — C'est en 1857, par conséquent trois ans après le départ de ce voyageur pour Madrid, que j'ai eu l'honneur de voir la reine Isabelle; il est donc probable que ce voyageur a emporté cette relique en Amérique où il est établi : en me confiant la notice ci-dessus, on m'a prié de taire son nom.

Note G (p. 302).

L'HISTORIEN NICÉPHORE ÉNUMÈRE AINSI LES TEMPLES FONDÉS PAR SAINTE HÉLÈNE [1]

(*Hist.*, l. VII, c. xxx)

Hélène, mère de l'empereur Constantin, bâtit sur le Calvaire et au lieu de la résurrection un temple qui ne le cédait à nul autre en grandeur et en magnificence, auquel elle donna le nom de *Nouvelle Jérusalem*. Elle construisit aussi à ses frais deux autres églises magnifiques : l'une à Bethléem, renfermant dans l'enceinte du sanctuaire la crèche et la grotte sacrée où est né Jésus-Christ ; l'autre, au sommet du mont des Oliviers, à l'endroit où il est monté au ciel. Elle éleva à Gethsémani un temple admirable à la Mère de Dieu, dont le sépulcre fut soigneusement renfermé dans le sanctuaire ; et, comme ce lieu est en pente, elle y fit faire un escalier en marbre du côté de l'orient. Elle bâtit, en outre, à l'endroit où l'ange annonça aux bergers l'heureuse nouvelle, une église dédiée aux anges, une autre à la Mère du Verbe, une autre à Joseph, époux de Marie. De là, passant à Béthanie, elle en construisit une très-remarquable en l'honneur de Lazare, l'ami de Jésus-Christ, à deux mille pas de Jérusalem. Ensuite, se dirigeant vers le fleuve sacré du Jourdain, au lieu où se trouve la grotte qui servit de demeure à Jean-Baptiste, elle éleva au saint Précurseur un temple superbe, et vers le penchant de la montagne, un autre à Elie de Thesbé. De là, ayant franchi une distance de quatre journées, elle vint près de Tibériade, et bâtit le temple des *Douze Trônes*, là où Jésus-Christ nourrit les cinq mille hommes. Dans cette contrée se trouve Capharnaüm, où arriva le miracle du centenier, celui du paralytique descendu par le toit et guéri sur-le-champ, et celui de la femme au flux de sang ; elle s'arrêta aussi dans un endroit appelé les *Sept Sources*, où le Seigneur fit ce grand miracle de la multiplication des sept pains et des quelques poissons. Elle vint ensuite à la pêche de Tibériade, et au lieu où Madeleine fut guérie. En divers endroits, elle bâtit des églises en l'honneur des apôtres. Dans la ville de Tibériade, trouvant la maison de la belle-mère de Pierre, elle y éleva un beau temple à ce saint. Elle en fit autant au mont Thabor, où l'on prétend que Melchisédech

[1] Il est difficile d'admettre que sainte Hélène, pendant le peu de temps qu'elle a été en Palestine, ait fait construire un si grand nombre d'églises. Elle a sans doute témoigné le désir que des temples fussent consacrés au Seigneur dans ces différents endroits, et contribué, ainsi que Constantin, à une partie des dépenses. Cette énumération de Nicéphore ne doit donc être regardée que comme une indication des premières églises qui ont été bâties en Palestine, après la conversion de Constantin. Il est certain qu'il y avait des églises dans tous les lieux cités par l'historien, et, pour la plupart, leurs ruines existent encore aujourd'hui. Sainte Hélène n'a été que deux ans en Palestine ; elle est morte vers l'an 328, âgée de quatre-vingts ans. Son corps fut transporté à Rome, et, vers le milieu du neuvième siècle, dans l'abbaye de Hautvilliers, diocèse de Reims. Pour le sauver de la profanation, deux religieux de cette abbaye l'enlevèrent l'année 1791, avec tous les documents renfermés dans sa châsse : il ne fut rendu à la vénération des fidèles qu'en 1820, et placé par les ordres de l'archevêque de Paris dans l'église paroissiale de Saint-Leu. D'après une autre version, les reliques de sainte Hélène ou peut-être une partie seulement, seraient encore à Rome dans l'église d'*Ara-Cœli*. On trouve aussi dans une chronique que, l'année 1212, Aicard, chanoine régulier de Venise, a enlevé le corps de la sainte de Constantinople, et l'a apporté à Venise, où il serait encore. Sur toutes ces difficultés, consultez Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. VII, *Vie de sainte Hélène*, et les Notes qui y ont rapport.

bénit Abraham. Au lieu même de la transfiguration, elle érigea une magnifique église aux trois apôtres témoins de la gloire du Sauveur, et elle y laissa une somme considérable en faveur de ceux qui voudraient y demeurer. De là, descendant vers l'occident, elle vint à Nazareth, et, ayant trouvé la maison où Marie fut saluée par l'ange, elle y éleva un très-beau temple en l'honneur de la Mère de Dieu. Elle en bâtit encore un autre à Cana en Galilée, où furent célébrées les noces de Simon le Cananéen, auxquelles on servit un vin d'une origine mystérieuse. Ensuite, retournant dans la ville sainte, elle construisit à Sion un temple immense, dans lequel se trouvait la maison où les apôtres s'étaient enfermés par la crainte des Juifs; où avaient eu lieu la sainte Cène, le lavement des pieds, la descente du Saint-Esprit; où Jacques avait été nommé premier évêque de Jérusalem. On y voyait aussi la colonne de marbre à laquelle le Sauveur fut attaché pendant la flagellation. Du côté gauche était placé, à une assez grande élévation au-dessus du sol, le sépulcre de David, dont on admirait la magnificence. Elle dédia aussi, dans le jardin de Caïphe, un autre temple au prince des apôtres. Elle fit décorer la fosse de Jérémie et la fontaine de Siloé d'ouvrages merveilleux. A l'instigation de son fils Constantin, elle bâtit sur les ruines de l'idolâtrie grecque une grande et magnifique église près du térébinthe de Mambré, à 15 stades au nord d'Hébron, et à environ 250 stades de Jérusalem. C'est là qu'on croit avec raison qu'Abraham donna l'hospitalité au Fils de Dieu en même temps qu'aux anges qui allaient vers Sodome; c'est là que lui fut annoncée la naissance d'Isaac. Enfin, cette sainte impératrice fit encore construire dans ces saints lieux diverses autres églises, en sorte que le nombre s'en éleva à plus de trente, après quoi elle alla rejoindre son fils en Occident.

Constantin, de son côté, fit bâtir un temple à Héliopolis en Phénicie, et plusieurs autres en différents endroits.

Note H (p. 309).

FIRMANS DES ANNÉES 1852 ET 1853 RELATIFS AUX SANCTUAIRES EN LITIGE ENTRE LES DIFFÉRENTES COMMUNIONS CHRÉTIENNES

Firman adressé à Hafiz-Ahmed-pacha, gouverneur de Jérusalem, ainsi qu'au cadi et aux membres du conseil municipal de ladite ville, en date de la deuxième décade del reblut-akhir 1268 (10 février 1852).

Les contestations qui s'élevaient de temps en temps entre la nation grecque et la communauté latine au sujet de certains lieux de visitation situés soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de Jérusalem, venant d'être renouvelées, une commission, composée de muschirs, de kaziaskers et autres fonctionnaires, a été formée pour examiner cette question dans tous ses détails. Cette commission, et les différents conseils des ministres tenus postérieurement pour le même sujet, ont déclaré comme résultat de leurs investigations :

1° Que les lieux en litige entre les deux parties sont la grande coupole de l'église de la Résurrection, la petite coupole au-dessus de l'endroit appelé

Tombeau de Jésus, sur qui soit la paix! et situé dans l'intérieur de cette même église; la pierre de l'Onction ; le Calvaire, qui se trouve également dans l'église de la Résurrection; les sept arceaux de Marie; la grande église située au village de Bethléem, y compris la grotte de la Nativité de Jésus, sur qui soit la paix! qui se trouve sous ladite église, et qui est l'endroit précis de la naissance ; enfin le tombeau de sainte Marie, en qui Dieu se complaise!

2° Que, parmi ces lieux, la grande coupole dont il est fait mention appartenant à l'église entière, les prétentions des Latins d'en avoir la jouissance exclusive, ainsi que de la petite coupole, de la pierre de l'Onction, du Calvaire, des sept arceaux de Marie et de la grande église et du lieu de la Nativité situés à Bethléem, ne sont pas fondés en droit, et que le *statu quo* de tous ces lieux doit être maintenu ;

3° Que, ainsi que les Grecs, les Latins et les Arméniens ayant autrefois reçu une clef des deux portes du nord et du sud-est de ladite grotte de la Nativité, ainsi que de l'une des portes de l'église où elle est située, cette disposition, sanctionnée par le firman impérial accordé à la nation grecque l'an de l'hégire 1170 (de l'ère chrétienne 1757), doit être maintenue sur le même pied; mais que, comme il n'a jamais été permis que cette disposition, ni l'état actuel de ladite église, fussent altérés, que la communauté latine y exerçât son culte, ni enfin qu'aucune des deux parties, en introduisant des innovations, soit pour le passage de l'église à la grotte, soit sous d'autres rapports, modifiât en rien ce qui existe aujourd'hui et a été de tous temps, l'on ne devra jamais admettre de prétentions à cet égard ;

4° Qu'aucun changement ne doit être fait à l'état actuel des portes de ladite église ;

5° Que les deux jardins attenant au couvent des Francs, à Bethléem, et réclamés par les Latins, étant placés, d'après les anciens et les nouveaux documents, sous la surveillance commune des deux parties, cet état de choses doit être confirmé ;

6° Que, bien que la communauté latine, se basant sur certains firmans qu'elle a en mains, prétende à la jouissance exclusive du tombeau de sainte Marie, cette prétention est également injuste ;

7° Que néanmoins, puisque aujourd'hui les Grecs, les Arméniens, les Syriens et les Coptes exercent tous leur culte dans ce tombeau, et que dès lors ce lieu n'est pas exclusivement réservé à une seule confession, il est de toute justice de confirmer l'autorisation octroyée de tout temps aux chrétiens du rit catholique d'exercer leur culte dans ce lieu, où plusieurs autres confessions exercent le leur, à condition toutefois qu'ils n'apporteront aucun changement à l'administration ou à l'état actuel de ce tombeau.

Cette décision a obtenu mon approbation souveraine, comme raffermissant et corroborant des droits acquis à mes sujets grecs par de gracieuses concessions de mes augustes ancêtres, droits que j'ai ratifiés et sanctionnés par des firmans impériaux revêtus de mon khatti-chérif impérial, et dont le maintien forme l'objet de mes vœux les plus chers.

En conséquence, j'ai daigné ordonner que personne ne contrevienne à ladite décision, et, comme la communauté latine exerce actuellement son culte, une fois par an, et cela le jour de l'Ascension de Jésus, sur qui soit la paix ! dans l'intérieur de la coupole de l'Ascension, située sur le mont des Oliviers, à Jérusalem, tandis que les Grecs ne prient qu'en dehors de la coupole, ma justice

souveraine ne saurait aucunement permettre que les sujets de ma Sublime Porte qui professent la religion grecque soient privés du droit d'exercer aussi leur culte dans l'intérieur de cette même coupole, qui, par le fait qu'elle contient un *mihrab* musulman, ne peut être de nulle manière affectée exclusivement à aucune des confessions chrétiennes, et il est conforme à ma volonté impériale que les Grecs soient aussi admis, pendant les jours destinés au culte chrétien, à exercer le leur, à l'instar des Latins, dans l'intérieur de la coupole de l'Ascension, à condition toutefois qu'aucun changement ne sera apporté à son état actuel, et que la porte en sera toujours gardée, ainsi que par le passé, par un portier musulman. Tels étant mes ordres catégoriques, qui devront être émargés sur la copie du firman impérial émané dans la deuxième décade du *cheval* 1254 (janvier 1839), le présent ordre souverain, revêtu de mon khatti-chériff impérial, a été expédié par les bureaux de mon divan impérial, et remis aux mains de la nation grecque, etc.

TRADUCTION D'UN FIRMAN RELATIF A LA RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE, ADRESSÉ AU PACHA ET AU CADI DE JÉRUSALEM, ET REMIS AUX AMBASSADES DE RUSSIE ET DE FRANCE A CONSTANTINOPLE, LE 5 MAI 1853.

Ceci est mon ordre impérial adressé à mon vizir Hafiz-Ahmed-pacha, gouverneur du Sandjàk *de Jérusalem et dépendances, et au cadi de cette ville.*

Un firman impérial délivré de ma part en 1257 (1841) prescrivait la réparation de quelques parties de l'église du Saint-Sépulcre qui avaient besoin d'être restaurées. Ce firman, d'après un nouveau rapport qui vient de m'être soumis, était resté jusqu'ici sans exécution; la restauration de cette coupole n'ayant donc pas eu lieu jusqu'à présent, elle menace ruine et a besoin de réparations, circonstances qui ont été constatées par l'ingénieur envoyé *ad hoc* à Jérusalem. Nous avons donc ordonné et ordonnons ce qui suit :

Cette coupole sera restaurée par ma Sublime Porte, dans sa forme actuelle *telle quelle*. S'il était apporté quelque altération à cette forme, le patriarche grec de Jérusalem est autorisé à faire ses observations pour que cette altération n'ait pas lieu.

En outre, comme les maisons attenantes à l'église du Saint-Sépulcre sont des lieux de retraite et de prière musulmans qui ne sauraient être démolis, on condamnera les fenêtres qui donnent sur cette église en les murant.

Un firman impérial, contenant les dispositions qui précèdent, a été délivré et vous est expédié.

Vous donc, qui êtes le gouverneur et le cadi sus-mentionné, aussitôt que vous connaîtrez ma résolution souveraine de faire réparer et restaurer cette coupole par un préposé *ad hoc* de la part de ma Sublime Porte et en la maintenant dans sa forme actuelle, vous aurez soin de publier cette résolution et d'aviser à son exécution, comme aussi de faire immédiatement clore les fenêtres dont il est question plus haut, afin d'en écarter les inconvénients.

Sachez-le ainsi, et prêtez foi à ce noble signe.

Écrit à Constantinople, dans les derniers jours du mois de redjeb 1269.

Ceci est mon ordre impérial adressé à mon vizir Hafiz-Ahmed-pacha, gouverneur du Sandjàk *de Jérusalem et de ses dépendances, au cadi, au mufti, au substitut du Nakibul Echraf, et autres membres du conseil de ladite ville.*

Dans le but d'aplanir et de régler les différends et les contestations qui s'étaient élevés entre les Grecs et les Latins au sujet de cértains sanctuaires

situés dans l'intérieur et hors de la ville de Jérusalem, un khatti-cheriff impérial, en date de la dernière décade de Gemaziul evrel 1268 (mars 1852), avait été adressé à toi, qui es le gouverneur sus-mentionné, et aux autres autorités compétentes. Il vient d'être porté à notre connaissance impériale que quelques-unes des dispositions de ce khatti-cheriff n'ont pas encore reçu leur exécution. Or, comme mon désir impérial est que cette exécution ait lieu, cette question a fait l'objet des délibérations de mes ministres réunis en conseil et, afin d'éclaircir et de *confirmer* la teneur dudit khatti-cheriff, et d'en compléter et d'en expliquer le sens, il a été présenté et soumis à ma sanction impériale un écrit contenant les six articles suivants :

Bien qu'une clef de la grande porte de l'église de Bethléem ait été donnée aux Latins, il leur a été seulement donné le droit de passer par cette église, à l'instar de *ce qui se pratiquait anciennement*, mais il ne leur a pas été *donné le droit d'officier dans cette église*, *ni de la posséder en commun avec les Grecs.*

De même, il n'a pas été donné aux Latins la permission d'altérer en quoi que ce soit l'état actuel de cette église ni d'y exercer leur culte, et, en un mot, il ne leur est pas permis de changer ce qui se pratique de tout temps et actuellement en ce qui concerne le passage par l'église à la grotte, aussi bien que sous tout autre rapport, ni d'apporter à quoi que ce soit, dans cette église, la moindre innovation.

Attendu que le portier de l'église de Bethléem se trouve être depuis longtemps un prêtre grec, sujet de ma Sublime Porte, et que ce portier n'a pas la faculté de refuser le passage aux nations qui ont, dès une époque reculée, le droit d'y passer, cela continuera à avoir ainsi lieu à l'avenir comme par le passé.

Par l'étoile qui vient d'être nouvellement posée dans la grotte de l'église de Bethléem, COMME UN SOUVENIR SOLENNEL A LA NATION CHRÉTIENNE DE NOTRE PART IMPÉRIALE, et pour mettre fin à toute dispute, d'après le modèle de l'étoile qui se trouvait à cette grotte et a disparu en 1847, il n'est donné à l'une ou à l'autre des nations chrétiennes aucun droit nouveau ou particulier. JAMAIS, ET EN AUCUN TEMPS, il ne sera apporté à ce point le moindre changement.

Les nations chrétiennes qui ont le droit de visiter le tombeau de la sainte Vierge et d'y célébrer leur culte, y officieront tous les jours.

Les Grecs y officieront LES PREMIERS, en commençant au lever du soleil, avec la condition de ne pas s'opposer à ce que les autres nations y accomplissent aussi les cérémonies de leur culte. Après eux LES ARMÉNIENS, et, après ces derniers, les Latins, et tous y officieront durant une heure et demie. Cet arrangement a été fait sur l'ordre et avec l'autorisation de ma Sublime Porte.

Note I (p. 319).

LETTRES DE L'ARCHIDUC FERDINAND-MAXIMILIEN D'AUTRICHE

A MONSEIGNEUR MISLIN, ABBÉ MITRÉ DE SAINTE-MARIE DE DEG, A VIENNE

Jérusalem, du couvent des Franciscains,
ce 2 juillet 1855.

« Cher abbé,

« Après avoir reçu au Vatican la communion des mains du Saint-Père, moment de douce paix que je n'oublierai de ma vie, et après y avoir prié de tout cœur pour vous, mon cher abbé, je viens de recevoir hier la sainte Eucharistie au Saint-Sépulcre, où j'ai renouvelé mes ferventes prières pour l'excellent auteur des *Saints Lieux*, ouvrage qui m'accompagne toujours pendant mon pèlerinage.

« Depuis que j'ai eu le bonheur de me trouver, dans le courant d'un mois, à Rome et à Jérusalem, je connais seulement l'immense bonheur d'être catholique.

« Que Dieu nous donne un heureux revoir !

« FERDINAND-MAXIMILIEN. »

Qu'on me permette de citer encore la lettre suivante, écrite par l'archiduc à l'auteur des *Saints Lieux*, plusieurs années avant qu'il eût fait lui-même le pèlerinage de Terre-Sainte. Je fais cette citation non à cause de l'appréciation de cet ouvrage, empreinte d'une juvénile et bienveillante exagération, mais afin qu'on connaisse les sentiments religieux qui animaient cet excellent prince. Il faisait alors un voyage d'instruction comme officier de quart sous les ordres du capitaine de vaisseau comte Karolyi : il avait dix-neuf ans !

Novara, frégate de S. M. A.,
ce 6 octobre 1851.

« Cher abbé,

« J'adore les *Saints Lieux*, je suis arrivé à Jérusalem, au Saint-Sépulcre, *les larmes aux yeux*, et, pendant que je côtoie un pays ravissant, l'Espagne, mon âme voyage avec un pèlerin chéri dans la terre promise, étudiant les paroles éclairées que profère un apôtre de la foi catholique avec le courage d'un véritable chrétien, ce qui est devenu malheureusement si rare dans nos temps. Je lis dans le second tome le chapitre XXII ; je vois frémir M. de Lamartine, cet homme sans foi, ce représentant de notre malheureux siècle ; je lis le chapitre XXXI, et j'entends mugir *l'ange* Gobat, *le prophète* du peuple de l'Abyssinie, je l'entends déclamer contre le serviteur de l'Antechrist ; mais ce seront justement les plus belles louanges, les preuves les plus éclatantes pour la vérité de vos paroles.

« C'est à Cadix que j'ai reçu une de vos aimables lettres, la seule nouvelle que j'y aie eue de ma patrie ; vous pouvez juger quel doux plaisir c'est pour un pauvre voyageur de parcourir des lignes qui proviennent de la main d'un ami chéri.

« Dans ce moment je suis à Malaga, ville florissante sous le rapport du commerce, entourée des plus belles chaînes de montagnes. Ces jours-ci, je faisais une charmante excursion à Grenade, qui est une des villes les mieux situées que l'on puisse voir, couronnée par le charmant Alhambra, ce lieu de délices des rois maures.

« A Séville, ville historique, j'ai eu le bonheur de me faire dire la sainte messe près du tombeau du vaillant saint dont je porte le nom; vous pouvez croire que je n'ai pas oublié dans mes prières l'ami qui par ses paroles zélées m'a rendu la véritable foi, et par elle la force qui est si nécessaire dans ce monde corrompu et misérable.

« En revanche je vous prierai de bénir

« Votre ami sincère,

« FERDINAND-MAXIMILIEN. »

Note J (p. 338).

LETTRE DU PÈRE BONIFACE, AUTREFOIS GARDIEN DU MONT SION ET PLUS TARD ÉVÊQUE DE STAGNO

Le Frère Boniface Stephani, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége, évêque de Stagno, à tous ceux qui verront les présentes lettres, salut dans Notre-Seigneur.

L'année de notre salut 1555, comme le petit monument si célèbre qui recouvre le saint sépulcre de Notre-Seigneur, et qui avait été construit par sainte Hélène, mère du grand Constantin, menaçait ruine, et s'était déjà même écroulé en grande partie, au grand détriment de la piété chrétienne, le pape Jules III, que Charles-Quint, empereur des Romains, et son illustre fils Philippe, engagèrent par leurs prières à entreprendre cette œuvre, déplorant la perte imminente de cet édifice, nous commanda expressément à nous qui, dans ce moment, étions revêtu de la charge de préfet apostolique et de gardien du couvent de Saint-François à Jérusalem, de faire réparer au plus tôt ce lieu saint tombant en ruines : ce dont nous pressait déjà l'illustre seigneur François Vargas, ambassadeur de Sa Majesté Impériale auprès de la République de Venise, en nous assignant, au nom de l'empereur, des sommes considérables pour la construction de cet ouvrage. C'est pourquoi, après en avoir obtenu l'autorisation de Soliman Othman, empereur des Turcs, autorisation que nous sollicitions depuis longtemps et que nous n'avons obtenue qu'à force de démarches, d'efforts et d'argent, nous nous sommes empressé de nous mettre à l'œuvre.

Comme il paraissait nécessaire de raser jusqu'au sol cette construction, afin de donner plus de solidité à celle qui devait la remplacer, quand on l'eut démolie, le sépulcre de Notre-Seigneur s'offrit à découvert à nos yeux tel qu'il avait été taillé dans le roc. On y voyait peints deux anges, dont l'un portait un écriteau avec ces mots : *Il est ressuscité, il n'est plus ici ;* et l'autre, montrant du doigt le sépulcre, cette inscription : *Voilà le lieu où ils l'ont placé.* Ces deux tableaux, du moment où ils furent en contact avec l'air, tombèrent en grande partie en poussière. La nécessité nous ayant forcé à soulever une des tables

d'albâtre que sainte Hélène y avait fait placer pour recouvrir le sépulcre afin de pouvoir y célébrer la sainte messe, nous vîmes à découvert ce lieu ineffable où Notre-Seigneur reposa pendant trois jours. Il nous semblait à tous voir les cieux pleinement ouverts devant nous. Ce lieu, où l'on distinguait encore, dans tous ses contours, des traces du sang de notre Sauveur, mêlé à cet onguent qui avait servi à l'embaumer, offrait à nos yeux comme l'image d'un soleil resplendissant. A cette vue, nous poussâmes de pieux gémissements, des larmes de joie s'échappèrent de nos yeux, nos lèvres baisèrent avec amour ces restes vénérés et divins. Tous ceux qui étaient présents, et le nombre en était grand, car il y avait une foule de chrétiens des nations de l'Orient et de l'Occident, ne pouvaient contenir les transports de leur tendresse à la vue de ce divin trésor; les uns versaient un torrent de larmes, les autres faillirent en perdre la vie, si grand était l'enthousiasme, l'espèce d'extase, de sainte stupeur qui régnait dans toute l'assemblée.

Au milieu même de ce lieu sacré, nous trouvâmes placé un bois enveloppé d'un linge précieux. Ayant pris respectueusement le suaire entre nos mains pour y déposer nos baisers, du moment où il se trouva exposé à l'air il s'en alla en rien, *inter manus nostras sudarium in nihilum abiit*, et il n'en resta entre nos mains que quelques fils d'or qui avaient servi à sa texture. Quant au bois contenu dans le suaire, il avait porté autrefois des inscriptions, mais qui maintenant étaient tellement endommagées par le temps qu'il fut impossible d'en recomposer une seule phrase entière, quoique en tête d'un parchemin on pût lire distinctement en lettres majuscules latines ces deux mots : HELENA MAGNI [1] ; ce qui nous amène à conjecturer, bien qu'on ne puisse l'affirmer d'une manière positive, que ce bois devait être une parcelle de la vraie Croix retrouvée par sainte Hélène, et placée par elle à Jérusalem, comme c'est d'ailleurs conforme à l'histoire. Une croix faite de ce bois a été laissée par nous à Jérusalem dans la chapelle de Sainte-Marie de l'Apparition, à côté du saint sépulcre, sur l'autel dédié à la sainte Croix. Nous en avons apporté une autre partie à Rome avec nous, et nous l'avons partagée en plusieurs petites croix, dont l'une a été offerte par nous au Souverain Pontife qui gouverne maintenant l'Église, Pie IV, et deux autres à deux illustres cardinaux, hommes d'une grande piété, du nom de *de Carpo* et de *Ara Cœli.* Nous avons gardé pour nous-même une petite croix faite de ce même bois, que nous portons avec respect chaque fois que nous sommes en fonctions [2], etc.

On voit par cette lettre que ce fut le pape qui ordonna au père custode de Terre Sainte de réparer le monument du Saint-Sépulcre, ce qu'il fit avec les secours que lui fournirent généreusement quelques souverains catholiques. Il ne fut nullement question alors des Grecs schismatiques, ni des Russes, ni des Turcs.

[1] Cette inscription était probablement ainsi conçue : *Helena Magni Constantini mater.*

[2] Cette lettre est rapportée tout entière par Quaresmius, t. II, p. 512.

Note relative à la p. 322.

TITRE DE LA CROIX

Le titre qui a été cloué au haut de la croix par les ordres de Pilate, et qui portait l'inscription *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, en hébreu, en grec et en latin, fut retrouvé au bas du Calvaire par sainte Hélène, et placé dans une caisse d'argent avec la partie de la vraie croix qu'elle destinait à la ville de Rome. Le titre, ainsi que nous l'apprend Sozomène, historien né en Palestine au commencement du cinquième siècle, était composé d'une tablette en bois de peu d'épaisseur, revêtue d'une couche de couleur blanche, pour mieux faire ressortir les lettres qui étaient en rouge. Au retour de sainte Hélène, les insignes reliques furent déposées dans son palais du Sessorium, en attendant que la basilique, qui devait les recevoir, bâtie à sa demande par Constantin, fût achevée; on donna à cette basilique le nom de Sainte-Croix-en-Jérusalem : elle existe encore. Sous Valentinien III, dans la première moitié du cinquième siècle, le titre avait été mis dans une caisse en plomb hermétiquement fermée et placée dans une petite niche au sommet de l'abisde de cette église ; ce fait ayant été oublié, on crut pendant longtemps que le titre était perdu. L'année 1492, à l'occasion de réparations faites dans cette basilique, les ouvriers découvrirent, derrière une plaque en terre cuite, une caisse en plomb sur laquelle on lisait ces mots : *Titulus Crucis*. Dans la caisse se trouvait effectivement la planche sur laquelle avait été écrite la cause de la condamnation du Sauveur, mais elle a été détériorée par le temps : le bois a noirci, la couleur rouge a rembruni et il ne reste plus de la légende hébraïque que le bas de quelques lettres; les deux autres sont incomplètes ; les lettres sont légèrement en creux [1]. La planchette a 235 millimètres de largeur et 130 millimètres de hauteur; évidemment elle n'est pas entière. De même que sainte Hélène a fait trois parts de la vraie Croix, il est possible qu'elle en ait fait trois aussi du titre pour Rome, Jérusalem et Constantinople; cette dernière est venue à Paris [2] ; d'autres villes en ont aussi des fragments.

M. Drach, rabbin converti, a rétabli le titre en caractères hébreux [3], qui était, comme nous l'avons dit, presque entièrement effacé; je l'ai reproduit dans les éditions précédentes. Depuis, des travaux plus complets ont été faits sur ce sujet intéressant; j'y renvoie le lecteur avec une satisfaction d'autant plus grande qu'ils ne laissent subsister aucun doute sur l'authenticité de cette importante relique et répondent victorieusement aux prétentieuses critiques de quelques philologues modernes [4].

L'abbé Michon place aussi l'*Inscription de la croix* parmi les *Erreurs populaires*. Il est convaincu que le titre qu'on vénère à Rome a été pris primitivement à un grand christ sculpté d'une église quelconque et qu'ensuite on a

[1] Consultez Onuph. Panvinii, *Liber Romanarum septem Ecclesiarum*.
[2] P. Durand, *Rationale divinorum officiorum*, lib. VI, c. LXXX.
[3] P.-L.-B. Drach, *l'Inscription hébraïque du titre de la sainte Croix restituée*.
[4] Voyez surtout : *Mémoire sur les instruments de la Passion de N.-S. Jésus-Christ*, par Ch. Rohault de Fleury, c. II ; *Auxiliaire catholique*, de 1845, art. de M. l'abbé Sionnet ; *In Titlographiam Crucis D. N. J. C.*, auctore Joan. Monroi. Bononiæ, 1795.

fini par croire qu'on possédait l'inscription véritable écrite de la main de Pilate [1].

D'abord personne ne croit que le *Titulus* de Rome est écrit de la main de Pilate. Pilate a répondu aux Juifs : *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit*, ce qui prouve qu'il a écrit lui-même la cause de la condamnation de Jésus. Il a dû l'écrire, comme le dit l'abbé Michon, soit sur une tablette de cire avec un style, soit sur une membrane avec de l'encre. Mais cet ordre officiel, ou cette *minute*, si on veut l'appeler ainsi, n'a pas été appliquée sur la Croix, sans cela les Juifs n'auraient pas pu la lire du haut des remparts. (S. Jean, XIX, 20.) Chez les Romains, l'écriteau destiné à faire connaître au peuple le motif de la mort du condamné était attaché à son cou ou porté devant lui, puis cloué sur l'instrument du supplice : tout cela indique qu'il devait être écrit sur un fond solide et en grands caractères, et s'accorde parfaitement avec le titre conservé à Rome. Après la condamnation de Jésus, on a eu un temps suffisant pour transcrire sur un morceau de bois l'inscription de Pilate ; mais son exécution grossière prouve aussi que ce travail a été fait à la hâte, et expliquerait au besoin la présence de quelques fautes grammaticales. Pilate était entouré, non de grammairiens, mais de Juifs et de soldats de différentes nations, dont aucun peut-être ne savait les trois langues de l'inscription.

L'abbé Michon me reproche d'avoir reproduit complaisamment une faute échappée à la sagacité de M. Drach, et assure avec un sang-froid imperturbable que le ω, employé en majuscule sur le *Titre* de Rome, n'est pas ancien ; tandis que depuis longtemps Montfaucon a fait voir que ce signe employé ainsi se trouve sur plusieurs médailles du troisième siècle [2].

La forme grossière de l'inscription en grec et en latin fait soupçonner avec raison que le titre entier dans les trois langues a été tracé par la même main, probablement par un Juif attaché au proconsulat. Considérant l'hébreu comme le texte, et le grec et le latin comme traductions, il a écrit ces deux dernières langues de droite à gauche, afin que sous chaque mot hébreu se trouvât sa double traduction. Au reste, les Grecs et les Romains étaient habitués à cette écriture renversée, qu'on remarque sur plusieurs médailles anciennes.

Les trois langues inscrites sur le titre de la Croix et qui sont précisément celles dont se sont servis notre Sauveur dans ses divins enseignements et le Saint-Esprit dans l'inspiration des saintes Écritures, sont considérées par les catholiques comme langues sacrées, et ont été pendant les trois premiers siècles exclusivement employées pour la liturgie de l'Église dans toutes les contrées où s'est établi le christianisme, et où elles n'étaient pas les langues vulgaires. Renvoyez donc au pied de la Croix ceux qui demandent pourquoi l'Église tient tant à l'hébreu, au grec et au latin. Ces langues, inscrites d'une manière providentielle par le gouverneur romain au-dessus de la tête du Fils de Dieu, et placées entre le ciel et le divin médiateur, ont été admises par l'Église comme intermédiaires entre le ciel et la terre. Dans plusieurs occasions, notamment à Gethsémani et sur le Thabor, notre Sauveur a choisi trois de ses disciples pour être les témoins les plus intimes de ses souffrances et de sa gloire, et ce furent ceux qui devaient annoncer son Évangile dans ces trois langues : saint Pierre, à Rome, en latin; saint Jean, à Éphèse, en grec, et saint Jacques, en hébreu, à Jérusalem.

[1] *Vie de Jésus*, par l'abbé J.-H. Michon, t. II : Éclaircissements.
[2] Consultez aussi Gretzer, *De Cruce*.

Note K (p. 332).

TÉMOIGNAGE DE FLAVIUS JOSÈPHE TOUCHANT JÉSUS-CHRIST

« Dans le même temps parut Jésus, homme sage, si toutefois on doit l'appeler un homme; car il fit une infinité de prodiges, et il enseigna la vérité à tous ceux qui voulurent l'entendre. Il eut plusieurs disciples qui embrassèrent sa doctrine, tant parmi les Gentils que parmi les Juifs. C'était le Christ; Pilate, poussé par l'envie des premiers de notre nation, l'ayant fait crucifier, cela n'empêcha pas ceux qui lui avaient été attachés dès le commencement de continuer à l'aimer, car il leur apparut vivant trois jours après sa mort, comme les prophètes l'avaient prédit de lui avec mille autres choses merveilleuses; et encore aujourd'hui subsiste la secte des chrétiens qui porte son nom. »

JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, ch. IV.

Cet aveu de la part d'un prêtre juif, pharisien, qui est né trois ou quatre ans après la mort de Jésus-Christ, avait trop de poids : on l'a considéré comme une interpolation. Quand les auteurs profanes attaquent le christianisme, ce sont des autorités irrécusables; quand ils lui sont favorables, ils deviennent suspects et ne méritent aucune créance.

Je cite entre autres l'abbé Michon et M. Renan.

« Flavius Josèphe, dit le premier, n'a que dix lignes sur Jésus; et encore nous sommes forcés de reconnaître que le passage a subi, de la part des copistes chrétiens, quelques interpolations [1]. »

« Je crois le passage sur Jésus authentique, écrit M. Renan. Il est parfaitement dans le goût de Josèphe, et si cet historien a fait mention de Jésus, c'est bien comme cela qu'il a dû en parler. *On sent* seulement qu'une main chrétienne a retouché le morceau, y a ajouté quelques mots sans lesquels il eût été presque blasphématoire [2]. »

Ainsi, selon ces deux écrivains, les chrétiens ont falsifié le texte de l'historien juif; sur quelle preuve appuient-ils cette grave accusation ? Sur aucune, l'abbé Michon *est forcé de reconnaître* et M. Renan *a senti*... Quelle absurdité ridicule! Les chrétiens de ce temps-là ont prié les Juifs et les païens de leur prêter pour un moment toutes les copies des *Œuvres* de Josèphe qu'ils possédaient, afin d'y faire une légère correction, et ces ennemis mortels des chrétiens, non-seulement les ont prêtées de bonne grâce, mais lorsqu'ils rentrèrent en possession de leurs copies falsifiées, ils crurent tous qu'elles étaient plus correctes qu'auparavant; pas un seul ne s'est récrié, pas une seule copie n'a échappé à la falsification!

Quelle dose de crédulité il faut avoir pour être sceptique!

[1] *Vie de Jésus*, par l'abbé Michon, t. I : Considérations préparatoires.
[2] *Vie de Jésus*, par Ernest Renan : Introduction.

Note M (p. 344).

LETTRE APOSTOLIQUE ACCORDANT DE NOUVEAUX INSIGNES A L'ORDRE DES CHEVALIERS DU SAINT-SÉPULCRE

PIE IX, PAPE
Ad perpetuam rei memoriam.

Parmi toutes les institutions en si grand nombre que dans leur sagesse les souverains Pontifes, Nos prédécesseurs, ont établies pour le bien de notre très-sainte religion, il faut assurément compter celles dont le but est de décerner des honneurs et des récompenses aux hommes qui ont bien mérité de la république chrétienne et d'animer de plus en plus les catholiques à la servir avec zèle.

Nous rappelant leurs illustres exemples, Nous avons jugé que tel devait être aussi l'un des soins de notre charge apostolique, en ce temps surtout également fécond en crimes et en grandes vertus dont l'éclat resplendit de toutes parts.

C'est pourquoi, Nous, qui, dès les premières années de Notre Pontificat, avons institué de Notre autorité apostolique l'Ordre Pie, Nous voulons maintenant accroître et entourer d'un nouvel éclat l'Ordre du Saint-Sépulcre, ayant la confiance qu'il en résultera un grand bien pour la religion catholique dans la Terre-Sainte de la Palestine. Cet Ordre, en effet, recommandable par l'antiquité de son origine, et ensuite développé par l'autorité et les soins de Nos prédécesseurs, a été principalement institué pour porter les hommes à se consacrer avec ardeur à défendre et à étendre la religion catholique en Terre Sainte, et pour récompenser leurs services par un signe d'honneur. Des monuments authentiques attestent que, dès le XV[e] siècle de l'ère chrétienne, on voit le Père custode, ou, comme on l'appelle, le Père gardien de la famille religieuse des frères mineurs de l'observance de Saint-François, établis à Jérusalem, admettre dans l'Ordre du Saint-Sépulcre, en vertu d'une concession apostolique, des hommes qui avaient bien mérité de la religion ; dès ce temps-là étaient en vigueur, pour ces chevaliers, des lois et certains statuts généraux, que Benoît XIV, Notre prédécesseur d'heureuse mémoire, par sa Lettre apostolique donnée sous le sceau de plomb en MDCCXLVI, et commençant par ces mots : *In supremo militantis Ecclesiæ*, a renouvelés et maintenus en y ajoutant des lois et des prescriptions nouvelles.

Nous aussi, ayant égard à la dignité de ce même ordre, par lettre émanée de Notre Congrégation de la Propagande sous la date du x décembre MDCCCXLVII et revêtue de Notre sanction, après avoir réglé ce qui avait rapport au gouvernement du siége patriarcal de Jérusalem du rit latin, et rendu la même année au patriarche latin l'exercice de sa juridiction, Nous lui avons par la même lettre transféré le droit exclusif d'instituer des chevaliers du Saint-Sépulcre, de telle sorte que désormais, administrateur et recteur légitime de cet Ordre par délégation et au nom du Siége apostolique, il eût le pouvoir de conférer ce titre de chevalier.

L'administration et le gouvernement de l'Ordre étant ainsi réglés par Notre autorité, Nous avons jugé opportun de prendre quelques autres mesures pour lui donner encore plus d'éclat. Notre vénérable frère Joseph Valerga, patriarche latin de l'Église de Jérusalem, Nous a fait exposer qu'un seul et unique

grade de chevaliers ayant été institué dès l'origine dans l'Ordre du Saint-Sépulcre, il arrive nécessairement que, dans la rémunération des services rendus, il ne peut y avoir aucune distinction d'honneur, comme le demanderaient souvent ou des services plus éclatants ou un rang plus élevé. Il en résulte qu'on se trouve réduit à l'alternative ou de ne conférer ce titre qu'à un très-petit nombre de personnes, ou si on l'accorde à tous ceux qui y ont quelque droit, d'en diminuer la valeur pour les hommes d'un mérite ou d'un rang supérieur. Afin de remédier à cet inconvénient, Notre vénérable frère Nous a demandé de diviser l'Ordre en trois grades distincts.

Voulant condescendre à sa prière et désirant pourvoir à la splendeur dudit Ordre, Nous avons chargé trois de Nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine d'instruire toute cette affaire et de Nous faire connaître leurs sentiments. Ils ont été d'avis que la demande de Notre vénérable frère le patriarche de Jérusalem devait être accueillie, et, sur leur rapport, après avoir mûrement pesé toutes choses, de Notre autorité apostolique, par la teneur des présentes, Nous statuons et décrétons que désormais l'Ordre du Saint-Sépulcre aura trois grades distincts, savoir : des chevaliers de première classe ou grand-croix; des chevaliers de deuxième classe ou commandeurs, et des chevaliers de troisième classe ; tous devront porter l insigne propre de l'Ordre, dans la forme établie pour chaque grade.

Or l'insigne de l'Ordre, conformément à l'ancien usage, sera cette croix à laquelle Godefroi de Bouillon, le grand chef de la célèbre expédition entreprise pour la délivrance de la Terre Sainte, a donné son nom, croix d'or peinte à l'encaustique couleur de sang, qui brille au milieu de quatre croix d'or de même couleur plus petites et attachées aux croisillons ; la plus grande croix, à l'exclusion des quatre plus petites, affectera la forme qu'on a coutume d'appeler *potencée*. Mais un motif de religion demande qu'on ne pose aucune couronne au haut de cette croix, en mémoire de ce très-pieux chef, qui ne voulut point porter le diadème royal là où Jésus-Christ fut ceint d'une couronne d'épines. Quant au ruban auquel est suspendue la croix, il sera de soie moirée et de couleur noire, tel qu'on a accoutumé de le porter dans cet Ordre.

Les chevaliers de la première classe porteront l'insigne propre de l'Ordre soutenu par un large et long ruban de soie de ladite couleur, de l'épaule droite au côté gauche Nous accordons toutefois à ceux qui auront été admis dans cette classe la faculté de porter au côté gauche de la poitrine une grande plaque d'argent reproduisant l'insigne de l'Ordre, comme le font les chevaliers de première classe des autres ordres. Les chevaliers de la seconde classe ou commandeurs porteront l'insigne de l'Ordre du grand module, suspendu au cou par un semblable ruban. Enfin, pour les chevaliers de la troisième classe, l'insigne sera du petit module, et ils le porteront attaché par le même ruban au côté gauche de la poitrine, suivant l'usage général des chevaliers des divers ordres. Mais, comme les chevaliers du Saint-Sépulcre, d'après les règles de leur institut, ont leur habit particulier de couleur blanche, nous voulons que les ornements de cet habit diffèrent selon les divers grades.

Nous avons la confiance que des hommes distingués seront excités à rendre d'éclatants services à la religion en Terre-Sainte, et que tous ceux qui auront été décorés de ces insignes honoreront l'Ordre par leur vertu.

Nous confirmons le droit d'élire et d'instituer les chevaliers à Notre vénérable frère le patriarche de Jérusalem du rit latin et à ses successeurs, tenant pour

certain que tout le monde aura toujours en grande estime la dignité et la grandeur d'un Ordre dont les insignes sont conférés par délégation spéciale du Siége apostolique et en son nom.

Nous voulons que le même patriarche de Jérusalem du rit latin et son successeur, en accordant lesdits insignes, suivent en tous points les règles et prescriptions sanctionnées par Notre autorité, et que Nous lui avons fait connaître par Notre secrétaire des brefs. Voilà ce que nous voulons et statuons, nonobstant, autant qu'il est besoin de le déclarer, la règle de notre chancellerie apostolique, *de jure quæsito non tollendo*, la confirmation apostolique dudit Ordre, même par serment, les statuts et coutumes corroborés de quelque manière que ce soit, et les autres constitutions et ordonnances apostoliques, même dignes d'une mention spéciale, et toutes autres dispositions contraires quelconques.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du pêcheur, le XXIV janvier de l'an MDCCCLXVIII, de notre pontificat le XXIIe.

† N. Card. PARACCIANI CLARELLI.

Note N (p. 359).

PROTESTATION FAITE AU CONGRÈS CATHOLIQUE DE MALINES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 AOUT 1863

Contre la convention signée à Constantinople le 5 septembre 1862, par les représentants de la France, de la Russie et de la Turquie ayant pour but la réédification en commun de la coupole de l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

L'assemblée générale des catholiques en Belgique, considérant :

I — Que l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem a été bâtie par sainte Hélène, l'an 326, époque bien antérieure au schisme de Photius et à l'invasion du mahométisme, que, par conséquent, son premier fondateur et propriétaire a été l'Église catholique ;

II — Que les édifices élevés par sainte Hélène ayant été détruits l'an 614, par Chosroès II, roi des Perses, furent reconstruits par le moine Modeste, avec les dons des fidèles de la Palestine, et surtout du patriarche d'Alexandrie, Jean l'Aumônier, tous alors en parfaite communion avec l'Église romaine ;

III — Que la ville sainte ayant été prise par les musulmans, l'année 637, malgré l'héroïque résistance du patriarche Sophronius, les chrétiens obtinrent de leur vainqueur une capitulation honorable par laquelle le khalife Omar leur garantissait la possession de leurs églises et la liberté de leur culte ; que ces garanties furent confirmées et augmentées, vers l'an 800, par le khalife Haroun-al-Raschid, qui envoya les clefs du Saint-Sépulcre à Charlemagne ; que ces garanties accordées à l'église de Jérusalem, qui était encore en communion avec Rome, et à l'empereur d'Occident, prouvent la continuité des droits de l'Église catholique romaine ;

IV — Que l'église du Saint-Sépulcre ayant de nouveau été entièrement démolie, l'année 1010, par le souverain fatimique de l'Égypte, Hakem, elle fut en partie restaurée la même année avec les dons d'une foule immense de pèlerins, qui apportèrent de l'argent de toutes les parties de l'univers, et achevée, l'année 1048, par l'empereur grec, Constantin Monomaque : il est vrai que cet empereur était schismatique ; mais si le schisme alors était consommé à Constantinople, il ne l'était pas à Jérusalem, où il y avait encore communauté de croyance sous la suprême juridiction du pape ;

V — Que les constructions faites au onzième siècle existaient intégralement lorsque les Croisés s'emparèrent de la Ville sainte, l'année 1099, et que les rois latins, aussitôt qu'ils eurent consolidé leur conquête, réunirent en un seul monument les édifices isolés renfermant les divers sanctuaires qui avoisinent le Saint-Sépulcre. Ce monument, connu généralement sous le nom d'église de la Résurrection ou d'église du Saint-Sépulcre, a subsisté dans son ensemble jusqu'à l'incendie de l'année 1808, de si déplorable mémoire. La dernière restauration partielle, qui avait eu lieu pendant cette période de près de sept siècles, fut faite en 1719 entièrement aux frais des PP. franciscains, après que la Sublime-Porte eut déclaré par un hatti-chériff, lu solennellement à Jérusalem le 1er juin de cette même année, « que la grande voûte de cette église (c'est-à-dire la grande coupole) et autres lieux appartenaient en propre aux religieux latins francs [1]. »

Ce hat impérial obtenu par le marquis de Bonnat, ambassadeur de France à Constantinople, mérite une attention particulière par l'esprit d'équité qui y domine ; il autorise chaque confession chrétienne à réparer les édifices qui lui appartiennent, et ne jette pas, comme les *Notes* échangées l'année 1862 entre des puissances chrétiennes, un blâme injurieux sur tous les religieux qui vouent leur existence à la défense des sanctuaires de la Palestine [2] ;

VI — Que les constructions faites par les grecs schismatiques à la suite de l'incendie de 1808, malgré les protestations du Saint-Siége et les réclamations, faibles et tardives, il est vrai, des représentants de la France et de l'Autriche à Constantinople, ne donnent aucun droit de propriété aux Grecs. Ce point, du reste, est formellement exprimé dans le hatti-chériff du 4 juin 1811, dans lequel il est dit que *l'état des choses à l'avenir doit rester comme il était par le passé ;* que les prétendus droits que les Grecs se sont arrogés à une époque où les Pères de Terre Sainte étaient abandonnés de tout le monde excepté du pape Pie VII, persécuté lui-même et vivant en exil, ne sont que des usurpations faites, par ruse et par violence, contraires aux Capitulations les plus anciennes et les plus solennelles conclues avec l'Autriche et la France, et sont une violation flagrante du hatti-chériff du 4 juin 1811, obtenu par les sollicitations de la France et de l'Autriche, pour que les Lieux saints, enlevés par les Grecs à l'occasion du funeste incendie, fussent restitués aux Latins [3].

[1] Voir ce hatti-chériff à la fin de l'ouvrage de F. Marcel Ladoire, qui a dirigé les travaux de cette restauration.

[2] Voir ces Notes dans le *Livre jaune* distribué aux Chambres françaises en 1862.

[3] Pour les faits énoncés dans ce §, voir les pièces suivantes, qui se trouvent tant à Rome dans les archives de la Propagande, qu'à Paris et à Vienne, dans celles du ministère des Affaires-Étrangères et de la Nonciature apostolique.

Note du Préfet de la Propagande, du 4 février 1809, adressée au Nonce de Vienne par laquelle il annonce l'incendie de l'église du Saint-Sépulcre, et insiste afin que le gouvernement autrichien s'em-

Prenant tous ces faits incontestables en sérieuse considération, l'assemblée générale

Déclare, en empruntant les propres paroles du pape Pie VII de sainte mémoire :

« Que les *Latins* ont possédé, sans aucune controverse, l'église du Saint-Sépulcre dans les temps les plus anciens » et qu'ils ne l'ont jamais aliénée ;

Que par le nom de *Latins* il faut entendre tous les catholiques de l'Église occidentale, et non une puissance isolée ; d'où il résulte qu'aucune puissance séparément ne peut faire aux autres communions ou aux infidèles des concessions au détriment des autres puissances et de toute la catholicité [1];

Que la réédification de la coupole du Saint-Sépulcre, telle qu'elle a été projetée par le protocole signé à Constantinople par les représentants de la France, de la Russie et de la Turquie, le 5 septembre 1862, à l'exclusion des autres puissances catholiques, et surtout du Saint-Siége, qui, malgré l'état de dénûment où il est réduit, s'est offert « de prendre exclusivement à sa charge les réparations nécessaires [2], » est un acte anticatholique, antichrétien, contraire aux traités et à des droits acquis et continuellement reconnus ; que les motifs qu'on afait valoir pour procéder ainsi à cette réédification sont dérisoires, calomnieux et de nulle valeur ;

Que la restauration de la coupole, qui protége le tombeau de Jésus-Christ, faite en commun, *et pour la première fois depuis que ce saint tombeau existe*, par une puissance catholique, une puissance mahométane [3], et une

presse de faire des démarches à Constantinople pour que les Latins soient maintenus dans leur droit de réédifier seuls cette église.

Note du Nonce à Vienne, Mgr Severoli, au comte de Stadion, du 4 avril 1809, qui communique le Bref de S. S. Pie VII, du 1er mars 1809, adressé à l'empereur François Ier pour réclamer sa protection, afin d'empêcher les Grecs de rebâtir l'église du Saint-Sépulcre, et d'obtenir un firman en vertu duquel les Latins soient seuls admis à cette réédification

Note du même au même, du 6 avril 1809, communiquant un Bref du Saint-Père aux évêques de la monarchie autrichienne demandant qu'ils fassent des quêtes pour la reconstruction de l'église du Saint-Sépulcre.

Lettre du comte de Stadion, du 13 avril 1809, qui manifeste l'intention de l'empereur d'Autriche de prendre part à la bâtisse de l'église du Saint-Sépulcre.

Note de Mgr Severoli au comte de Metternich, du 1er septembre 1810, lui faisant savoir que la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi a appris que la Porte a permis aux grecs schismatiques de reconstruire le saint temple de Jérusalem, et l'invite à réclamer l'exécution des traités.

Note du même à l'ambassadeur de France, datée du 13 novembre 1810, et au comte de Metternich, du 29 novembre, pour les remercier de ce qu'ils avaient obtenu de la Porte le hatti-chériff du 27 août 1810, qui devait restituer aux Latins l'église du Saint-Sépulcre enlevée par les Grecs.

Note du même, au chevalier de Latour-Maubourg, chargé d'affaires de France à Constantinople, datée du 4 juin 1811, pour le remercier des démarches qu'il a faites pour obtenir ce hatti-chériff Puis il lui exprime ses inquiétudes sur les intrigues suscitées par les Grecs contre son exécution.

N. B. — On sait que ces intrigues ont obtenu le succès le plus complet.

Note du même, au comte de Metternich, du 13 mai 1812, dans laquelle il dit que les dernières lettres de Jérusalem lui annoncent que, malgré le firman obtenu par l'Autriche et la France afin que les Lieux saints enlevés par les Grecs fussent restitués aux Latins, cette restitution n'a pas encore eu lieu. Il prie le gouvernement autrichien de faire des démarches pour que les Grecs soient obligés à faire cette restitution, et à redonner aux sanctuaires la forme qu'ils avaient auparavant au lieu de la forme grecque.

N. B. — Les guerres survenues à cette époque mirent fin à ces réclamations, et les Grecs purent jouir librement de leurs usurpations.

[1] La France n'a aucun droit exclusif de protection en Palestine que sur ses nationaux et sur les couvents des Franciscains. Tous les autres établissements, notamment le patriarcat, qui ne dépend que du Saint-Siége, l'hospice autrichien, et toutes les fondations faites ou à faire par d'autres nations catholiques, ne peuvent être protégés que par leurs gouvernements respectifs.

[2] Voir l'*Office* du cardinal Antonelli du 12 juillet 1862, à Aali-pacha, ministre des affaires étrangères du sultan, la réponse d'Aali-pacha, sous la date du 6 août suivant, la dépêche de M. de Thouvenel au duc de Gramont, ambassadeur de France à Vienne, datée du 22 août 1862. Paragraphe additionnel au protocole de Constantinople.

[3] Sous le règne de Louis-Philippe, qui a été si peu favorable aux catholiques, cette profanation a été empêchée par l'intervention de la reine Marie-Amélie.

puissance schismatique, qui n'y a jamais eu ni exercé aucun droit, et contre les prétentions de laquelle le patriarche grec schismatique de Constantinople lui-même a cru devoir protester [1]; qu'une telle reconstruction, entreprise en foulant aux pieds les droits du Vicaire de Jésus-Christ, est un affront fait au monde catholique, et la plus grande avanie qui ait jamais été faite au plus saint monument que possède la chrétienté [2], et contre laquelle les catholiques réunis à Malines, l'an de grâce 1863, protestent solennellement.

Cette protestation a été adoptée à l'unanimité par l'assemblée générale.

Note O (p. 410).

DIPLOMA CHRISTIANISSIMI FRANCORUM REGIS *LUDOVICI XV* QUO INNOVARE, ET CONFIRMARE, DIGNATUR DIPLOMA A SUIS PRAEDECESSORIBUS, *LUDOVICO* PRAESERTIM XIV, EJUS AVUNCULO IN FAVOREM MINORUM OBSERVANTIUM FAMILIAE TERRAE SANCTAE IN FORMA AUTHENTICA TRANSUMPTUM

LOUIS, per la grace de Dieu, roy de France et de Navarre.

A tous presens, et à venir, salut : Les Gardien et Religieux de l'Observance de S. François, de la Famille de Terre-Sainte, Nous ont tres humblement fait representer que le feu Roy, de glorieuse memoire, notre tres honoré Seigneur, et Bis-ayeul, pour marquer sa veneration pour les lieux Saints où le Mystère de notre Redemption s'est accompli, auroit par ses Lettres Patentes, du 8 Février 1689, et du mois d'Octobre de la même année, confirmées par autres Lettres Patentes du mois de Mai 1700, continué la protection qui avoit été accordée par les Rois ses Predecesseurs aux Religieux de l'Observance de S. François, de ladite Famille de Terre-Sainte, qui y sont etablis depuis plus de 480 annees, sous la conduite d'un Supérieur appellé Gardien du Mont de Sion, resident ordinairement en la ville de Jerusalem, auquel nos tres Saints Peres les Papes Caliste III, Clement V, Innocent IV, Jean XXII, et divers autres Pontifes, ont à l'instance, et priere des Rois nos Predecesseurs, accordé

[1] La lettre écrite à Aali-pacha, au mois d'avril 1862, par le patriarche schismatique de Constantinople, pour le prier de ne pas permettre que la Russie prenne part à cette réédification, est aussi remarquable en ce sens que le patriarche ne s'offre pas, comme le pape, de s'en charger lui-même, mais il supplie *qu'on laisse le sultan participer seul à cette bonne œuvre.*

[2] De très-grandes avanies ont été faites au Saint-Sépulcre par les infidèles ; mais la chrétienté, trop faible pour s'y opposer, n'en était pas responsable : aujourd'hui au contraire ce sont des chrétiens, qui permettent au sultan de mettre la main sur le tombeau de Jésus-Christ et qui en excluent le pape. Il importe peu que ce soit sous le prétexte d'une restauration ; si cette restauration est un acte de piété, comme on le dit, pourquoi cet hommage doit-il être rendu au saint tombeau par le successeur de Mahomet à l'exclusion du Vicaire de Jésus-Christ ? N'est-ce pas la plus insigne dérision ? Quant aux Russes qui commettent plus que tous les autres Grecs chaque année, le samedi saint, la profanation connue sous le nom de *Miracle du feu sacré*, profanation devenue officielle depuis qu'un évêque et un consul russes l'autorisent par leur présence, et qu'un prince de la famille impériale, le grand-duc Constantin, visitant Jérusalem au printemps de l'année 1859, n'a pas rougi de cette bacchanale commise en un tel lieu ou n'a pas eu le courage de protester à la face du ciel et de la terre contre cette abominable imposture ; n'est-ce pas les encourager à la continuer en leur accordant de nouveaux droits ? n'est-ce pas se rendre complices d'une avanie, qui est, sans contredit, mille fois plus criminelle que celles dont se sont jamais rendues coupables les hordes les plus barbares ?

plusieurs graces, et privileges qui ont été autorisez, et confirmez par lesd. Lettres Patentes. Mais comme la difference des tems a apporté beaucoup de changement dans un païs où notre S. Religion ne subside que par les soins que nous prenons de la soûtenir, lesdits Gardien, et Religieux nous ont tres humblement fait supplier de vouloir bien confirmer tout ce qui est contenu dans lesdites Lettres Patentes du feu Roy Notre Bis-ayeul ; et voulant de Notre part faire connoître à tous nos Sujets l'attention particulière que nous avons pour le bien, et l'avantage des Saints Lieux, aussi-bien que l'estime que nous faisons de la pieté, et de la devotion du Gardien, et des Religieux de la dite Famille de Terre-Sainte, et les obliger d'autant plus à redoubler les Prieres, et les Saints Sacrifices qu'ils offrent à Dieu pour la prospérité et les avantages de Notre Monarchie. Pour ces causes, et autres à ce Nous mouvans, de Notre grace speciale, pleine puissance et autorité Royale : Nous, *après avoir vu les dites Lettres Patentes, ci-attachés sous le contrescel de notre chancellerie,* avons dit, declaré, et ordonné ; et par ces Presentes, signées de Notre main, disons, declarons et ordonnons, voulons, et nous plaît, que lesdits Gardien et Religieux de la dite famille de Terre-Sainte, sejent, et demeurent à perpetuité, comme nous les prenons et mettons de nouveau en Notre protection, et sauvegarde particulière ; ensemble toutes les Paroisses, Chapelles, Couvens, Maisons, et Hospices qu'ils ont ou auront en Levant et en Terre-Sainte.

Voulons, et entendons que le dit Superieur ou Gardien de Jerusalem soit reconnu par tous ceux qui sont soûmis à Notre obeissance, pour Commissaire Apostolique du Saint Siége, dans le païs de Levant pour y tenir lieu d'Ordinaire et y exercer plusieurs fonctions Episcopales qui lui ont été concedées par lesd. Souverains Pontifes, et entr'autres la Juridiction spirituelle sur tous les chrétiens de l'Eglise Latine Nos Sujets Reguliers ou seculiers ; avec faculté non seulement d'absoudre par lui, et les Religieux de ladite Famille, de tous les cas reservez au Saint Siége, aux exceptions mentionnées dans lesdites concessions; mais même de conferer le Sacrement de Confirmation, Baptiser, et faire exercer par lesd. Religieux de la Famille de Terre-Sainte, toutes les fonctions Curiales, et Paroissiales, ainsi qu'ils ont fait depuis leur etablissement.

Permettons à cet effet ausdits Religieux de la Famille de Terre-Sainte d'exercer lesdites fonctions dans tous les endroits de leur residence, audit païs de Levant ; même dans les chapelles Consulaires, en cas de quelque necessité qui les empêche de les faire dans les lieux où ils les exercent à present.

Voulons qu'ils jouissent de tous les droits, honneurs et prerogatives dont ils ont joüi, et usé jusqu'à present, et à cet effet, en tant que besoin est ou seroit, nous avons de nouveau concedé, octroyé, validé, et approuvé; concedons, octroyons, validons et approuvons par cesdites présentes, la jouissance de ce qui est porté par lesdits Constitutions, et Decrets des nosdits *Saints Pères les Papes et notamment celle d'Urbain VIII dont copies sont cy-attachées dans le dit contre scel de Notre Chancellerie.*

Faisons tres expresses inhibitions, et defenses à tous Ecclesiastiques, tant Reguliers que Séculiers, et à toutes de personnes d'entreprendre sur Jurisdiction, et les droits de susdits Gardien, et Religieux de la Famille de Terre-Sainte, ni de faire aucune fonction Curiale, et Paroissiale, à l'exception des Paroisses qui sont actuellement deserviez par des Curez, qui ne sont pas de

la dite Famille de Terre-Sainte, soit que lesdites fonctions se fassent dans les Eglises où les Paroisses sont etablies, soit qu'elles se fassent dans les Chapelles Consulaires, ou dans tous les autres lieux dudit païs de Levant, où lesdits Religieux ont ou pourroiyent avoir cy-apres leurs Hospices, Maisons ou couvens etablis.

Voulons, et ordonnons que tous ceux qui seront envoyes en mission dans ledit païs de Levant, soit Ecclesiastiques Seculiers ou Reguliers, soient tenus de s'y conduire suivant les Constitutions, et Decrets du Saint Siège, à peine de desobeissance.

Voulons en outre que les aumônes, et notament les trois Piastres qui sont donnez par les Capitaines de Navires, pour le Mont de Sion, en considération des prières qui se font journellement dans les Saints Lieux, tant pour Notre prosperité, que pour l'heureux succès de leurs voyages, soient delivrez par les mêmes Chanceliers qui les reçoivent, entre les mains des Procureurs desdits lieux de Terre-Sainte, avec defense aux Consuls, et tous autres de les divertir, ni de les faire dèlivrer à d'autres personnes ; et si aucunes ont ete diverties ou detournées, Nous voulons qu'elles soient renduës et restituées aux sousdits Procureurs de Terre-Sainte ; à peine contre les entrevenans de désobéissance, et d'en répondre à leur propre, et privé nom ; à l'exception toutefois de celles d'Alep, qui seront remises par les Marguilliers au Procureur de Terre-Salnte, qui les distribuera sur les Billets du Gardien ; qu'il ne donnera cependant qu'aprés en être convenu avec le Consul que nous avons ou aurons audit lieu d'Alep.

Confirmons, et autorisons les Religieux de la Famille de Terre-Sainte dans la possession des Chapelles Consulaires de Jerusalem, du Caire, Rousset, Alexandrie, et Alexandrette, qu'ils desservent à present pour en jouir tant, et si longuement qu'il nous plaira, sans que les Consuls les puissent changer pour prendre d'autres Religieux que ceux de laditte Famille de Terre-Sainte, sans en avoir reçû nos Ordres ; à la Charge neanmoins que les fonctions Curiales, pour la Nation Françoise, se feront par eux dans les Chapelles qu'ils desservent à present, et qu'ils pourront desservir cy-aprés ; et que chacune desdites Chapelles sera la Paroisse nationale, tant qu'elle sera possédée par lesdits Religieux de la Famille de Terre-Sainte.

En cas que nous jugions à propos dans la suite de prendre d'autres Religieux ou Ecclesiastiques que lesdits Péres de la Famille de Terre-Sainte, pour desservir lesdites Chapelles consulaires ; ceux qui auront été choisis pour cet effet, n'y pourront faire aucunes fonctions curiales, et ils seront obligez de se conformer à *Lettres Patentes du* 4 *Fevrier* 1649 et du mois *d'Octobre de la même année* aussi bien qu'à *celles du mois de Mai* 1700 et à ce qui est prescrit par ces Presentes.

Dans les occasions où il sera ordonné de faire chanter le *Te Deum*, cette ceremonie sera faite premierement dans la Paroisse du lieu, où le Consul assistera avec la Nation, pourvu toutefois que les honneurs qui sont dûs à son caractère, soient gardez et observez, et ensuite dans la Chapelle.

Les religieux de la Famille de Terre-Sainte qui seront choisis pour desservir les Chapelles Consulaires ou Paroisses Nationales, seront François autant qu'il se pourra, par rapport au nombre de ceux de la Nation qui sont dans la Terre-Sainte, lesquels ne dependront que du Gardien de Jerusalem, pour les fonctions curiales qu'il leur donnera pouvoir de faire.

Voulons et entendons que les Capitaines de Navires, et autres Batiments

François ou Navigans sous notre Pavillon, soient tenus, et obligez de recevoir sur leurs Bords les Religieux, qui se presenteront, soit pour passer de France dans le Levant, ou pour repasser de Levant en France, et qu'ils ayent le transport franc des aumônes de la Terre-Sainte; le tout en payant dix piastres pour chacun d'eux, ainsi qu'il se pratiquoit cydevant; sans qu'à l'occasion des debris, ruptures ou domages des vaisseaux arrivez par tempêtes, Pirates, Armateurs ou autres malheurs imprevûs, les susdits Capitaines puissent toucher aux susdites aumônes, ni pretendre plus grosse somme que les dix piastres. Enjoignons à cet effet aux Intendans de Marine departis dans Nos Ports et aux susdits Consuls de tenir la main à l'execution de ce qui est contenu dans cet article.

Voulons pareillement que lesdits Consuls deffendent lesdits Religieux de la Famille de Terre-Sainte contre les insultes qui pourroient recevoir des Marchands qu'ils auroient charitablement avertis de leurs desordres, et pour telles autres causes, et pretextes que ce soit.

Et afin que lesdits Consuls, et lesdits Religieux de Terre-Sainte puissent conserver ensemble la paix, et l'union qui est necessaire tant pour l'avantage de la Religion, que pour le bien de Notre service, Nous voulons, et entendons qu'ils ayent les uns pour les autres tous les égards, et la veneration qu'ils doivent aux differents caracteres dont ils sont revêtus; et si par malheur quelques-uns desdits Religieux qui desservent les Chapelles Consulaires en manquoient, et qu'ils donnassent quelque sujet de mecontentement, lesdits Consuls pourront demander au Gardien de Jerusalem de les changer en lui expliquant les motifs qu'ils ont de lui faire cette demande.

Si donnons en mandement à nos Amez, et Feaux Conseillers, les Gens tenant Notre Cour de Parlement à Paris, et à tous autres Nos Officiers, et Justiciers qu'il appartiendra, que ces presentes ils ayent à faire lire, publier et registrer; et du contenu en icelles faire jouir, et user lesdits Gardiens et Religieux de laditte famille de Terre-Sainte, pleinement, paisiblement, et perpetuellement; cessant et faisant cesser tous troubles, et empêchemens, non obstant toutes Ordonnances, Uz, coutumes, et Lettres à ce contraires, ausquelles, et aux derogatoires y continuës, Nous avons derogé et derogeons par cesdites presentes: Mandons en outre à Notre cher, et bien amé le S. Vicomte d'Andrezel Notre Ambassadeur extraordinaire à la Porte Ottomane, et à ses successeurs: Ensemble à Nos bien-amez les Consuls qui sont ou seront cy-après etablis audit païs de Levant; et à tous autres qu'il appartiendra de s'employer efficacement chacun selon l'etenduë de son pouvoir, pour proteger lesdits Religieux de la Famille de Terre-Sainte, et autres Religieux qui dependent d'eux dans les lieux saints du Calvaire, et de Bethleem, et autres lieux, qu'en toutes leurs anciennes Jurisdictions, droits, fonctions Curiales et Paroissiales, et possession desdites aumônes. Car tel est Notre plaisir: Et d'autant qu'on pourra avoir besoin de ces Presentes en plusieurs, et divers lieux, Nous voulons qu'aux coppies d'icelles, duëment collationnées par un des Nos Amez, et Féaux Conseillers Secretaires, Maison, Couronne de France, et de Nos Finances, foy soit ajoûtée comme au present Original: Et afin que ce soit chose ferme, et stable à toûjours, Nous avons fait mettre Notre scel à ces dites presentes. Donné à Fontainebleau au mois de septembre l'an de grace 1725, et de Notre Regne le onzieme.

LOUIS.

Par le Roy, FLEURIAU.

Registrées, ouy le Procureur General du Roy, pour jouir par lesdits impetrans de leur effet, et contenu, etre executées selon leur forme, et teneur, suivant l'Arrest de ce jour.

A Paris en Parlement, le 5 Decembre 1725.

DU FRANC. *pro Deo.*

Visa Fleuriau. Pour confirmation des Privileges des Religieux de la Terre Sainte.

Signé FLEURIAU.

Collationé à l'Original, par Nous Conseiller, Secretaire du Roy, Maison, Couronne de France, et de ses Finances.

N. B. Cette pièce se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Bullarium Peculiare Terræ Sanctæ*, etc. *Romæ*, 1727.

Note P (p. 418).

GÉNÉROSITÉ DE M. DE LAMARTINE A NAZARETH

Les voyageurs sont généreux ou ils ne le sont pas, et dans un cas comme dans l'autre ils sont discrets, et les Pères Franciscains le sont aussi. Un seul voyageur a cru devoir faire parade de sa générosité : nous en sommes fâché pour lui, car il nous autorise à faire le calcul suivant.

M. de Lamartine, en partant de Beyrouth pour Jérusalem, écrit ces mots : « Monté à cheval avec *dix-huit chevaux* de suite ou de bagage formant la caravane. » (T. I, p. 271.) Ordinairement on prend plus d'hommes encore que de chevaux ; mais admettons un nombre égal : voilà donc dix-huit personnes et dix-huit bêtes de somme.

M. de Lamartine est arrivé à Nazareth le 12 octobre 1832, et il en est parti le 21, ce qui fait un intervalle de huit jours ; en déduisant les deux journées du 14 et du 15 employées à la course de Tibériade, il reste six journées entières passées au couvent. Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, quand même on est convenu avec ses moucres que leur entretien est à leur charge, il est d'usage que, lorsqu'on reçoit l'hospitalité dans des couvents, chez des évêques, ou chez les cheiks et les émirs, les gens sont aussi entretenus comme les hôtes, et ils trouvent toujours le moyen de vivre à leurs dépens. Voilà donc dix-huit personnes à la suite de M. de Lamartine, entretenues pendant six jours dans le couvent, ce qui égale l'entretien de cent huit personnes pendant un jour.

En partant, M. de Lamartine donna 500 piastres, qui valent 125 francs ; ce qui fait 1 franc 60 centimes par personne pour le logement et la nourriture. Les chevaux ne sont pas compris dans ce calcul, ni les provisions de voyage dont parle M. de Lamartine. « Tous les Pères espagnols et italiens du couvent, dit-il, réunis dans la cour (au moment du départ), se pressent autour de nos chevaux, et nous offrent les uns des vœux et des prières pour notre voyage, les autres des provisions fraîches, du pain excellent *cuit pendant la nuit*, des olives, et du chocolat d'Espagne. » (T. I, p. 321.)

Puis il ajoute immédiatement : « Je donne *cinq cents piastres* au supérieur pour *payer* son hospitalité. Cela n'empêcha pas quelques-uns des jeunes Pères espagnols de me glisser tout bas leur requête à l'oreille, et de recevoir furtivement quelques poignées de piastres pour s'acheter le tabac et les autres petites douceurs monacales qui distraient leur solitude. » (T. I, p. 322.)

Tout le monde conviendra que, malgré la munificence de 1 fr. 60 cent. par jour, les Pères auraient bien eu quelque droit à un peu de tabac, n'eût-ce été que pour le chocolat d'Espagne et le pain qu'ils avaient cuit tout exprès pendant la nuit ; et il est peu digne d'un homme qui passait pour le *prince des Francs* [1] de leur reprocher une poignée de piastres *(des pièces de 25 centimes)*, lui surtout qui avait jeté une poignée de *pièces d'or* à deux jeunes filles syriennes parce qu'elles s'habillaient en plein air. (T. I, p. 164.)

J'ai pris d'ailleurs des renseignements, et un pareil fait est inouï parmi les Pères de Terre Sainte, parmi les habitants, comme parmi les voyageurs ; aussi eût-il été bien étonnant que les jeunes Pères de Nazareth se fussent précisément adressés à M. de Lamartine pour commettre une pareille infraction à leur règle, eux qui savent si bien que la plupart des voyageurs écrivains qui leur demandent l'hospitalité ne la payent que par des relations aussi fausses qu'elles sont ingrates. Ce sont là les douceurs monacales, plus amères sans doute que les avanies des musulmans, qu'ils offrent au bon Dieu dans leur solitude.

Déjà Volney avait fait le calcul suivant : « L'on conçoit que le séjour de cette foule à Jérusalem pendant cinq à six mois y laisse des sommes considérables : à ne compter que quinze cents personnes, à cent piastres par tête, *c'est un million et demi* [2] *!* Et moins de *cent pèlerins*, dont la moitié ne donne rien, et dont les plus riches donnent 1 fr. 60 cent. par jour, combien cela fait-il ?

Si, à Saint-Jean dans le désert, la générosité de M. de Lamartine n'a pas été plus grande, son langage a été beaucoup plus convenable : « Nous remîmes, dit-il, à ces bons Pères une aumône à peine suffisante pour les indemniser des dépenses que nous leur avions occasionnées ; ils comptèrent pour rien le péril que nous leur avions fait courir. » (T. I, p. 496.) Ce péril n'était autre que de s'exposer à gagner la peste.

Comme pendant de celui de M. de Lamartine, je citerai le trait suivant rapporté par un voyageur très-véridique. Après la bataille du mont Thabor, Napoléon alla au couvent de Nazareth ; parmi les religieux, il trouva un homme qu'il avait connu dans son enfance. Il se jeta à son cou, et en le quittant, il voulut lui laisser une poignée d'or ; mais le moine lui répondit : « La Terre Sainte me suffit [3]. »

[1] « Je leur donne (à des Arabes) des présents d'étoffes d'Europe, quelques armes, une montre, de petits bijoux de peu de valeur, dont j'ai apporté une grande quantité ; ils retournent enchantés de notre accueil ; ils vont répandre au loin la réputation de l'émir Frangi, c'est ainsi qu'ils m'ont nommé, *le prince des Francs.* » (Tome I, p. 183.)

[2] *État politique de la Syrie*, c. VI.

[3] Comte J. d'Estournel, *Journal d'un voyage en Orient.*

Note Q (p. 516).

SUR LES GLOBES DE FEU QUI ONT EMPÊCHÉ LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE PAR JULIEN

On trouve la note suivante dans l'ouvrage intitulé : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* par Gibbon, traduite par M. Guizot, t. IV, p. 401. Paris, chez Ledentu, 1828. (La note est de M. Guizot.)

« Michaëlis a donné une explication ingénieuse et assez probable de ce fait singulier, que le témoignage positif d'Ammien, contemporain et païen, ne permet guère de révoquer en doute ; un passage de Tacite la lui a fournie : cet historien dit en décrivant Jérusalem : La place, dans une assiette très-forte, était encore défendue par une masse d'ouvrages, qui, même dans une position faible, l'eussent rendue respectable. Il y avait deux coteaux d'une hauteur immense (la montagne de Sion et la montagne du Temple, placées l'une à côté de l'autre dans la partie méridionale de Jérusalem), tout bordés de murs artistement construits, et pleins de saillies et d'enfoncements qui mettaient le flanc des assiégeants à découvert de tous côtés. Le temple lui-même était une espèce de citadelle qui avait aussi ses murs encore mieux construits et mieux fortifiés que le reste : les portiques mêmes qui régnaient autour du temple étaient une excellente fortification. Il y avait une fontaine qui ne tarissait point, de vastes souterrains, et des citernes pour conserver l'eau des pluies. (Tacite, *Hist.*, liv. V, ch. XI et XII.)

« Ces souterrains et ces citernes devaient être fort considérables ; celles-ci fournirent de l'eau pendant toute la durée du siége de Jérusalem à onze cent mille habitants, pour qui la fontaine de Siloa ne pouvait suffire, et qui n'avaient point d'eau de pluie, le siége ayant eu lieu du mois d'avril au mois d'août, époque de l'année pendant laquelle il pleut rarement à Jérusalem. Quant aux souterrains, ils servaient depuis et même avant le retour des Juifs de Babylone pour renfermer, non-seulement les provisions d'huile, de vin et de blé, mais encore les trésors que l'on avait à garder dans le temple. Josèphe a raconté plusieurs traits qui indiquent quelle était leur étendue. Lorsque Jérusalem fut sur le point d'être prise par Titus, les chefs des rebelles, mettant leur dernière espérance dans ces vastes cavités (ὑπόνομοι, ὑπόγαια, διώρυχες), formèrent le projet de s'y cacher et d'y rester pendant l'incendie de la ville, et jusqu'à ce que les Romains se fussent éloignés. La plupart n'eurent pas le temps de l'exécuter ; mais l'un d'eux, Simon, fils de Gioras, s'étant pourvu de vivres et d'outils pour creuser la terre, descendit dans cette retraite avec quelques compagnons ; il y resta jusqu'à ce que Titus fût parti pour Rome. La faim, la soif, le pressaient : il sortit tout à coup à l'endroit même où avait été le temple, et parut au milieu des gardes romaines. Il fut arrêté et conduit à Rome en triomphe. Son apparition fit supposer que d'autres Juifs pouvaient avoir choisi le même asile. On fit des recherches, et l'on en découvrit un grand nombre. (Josèphe, *de Bell. jud.*, liv. VII, ch. VII.)

« Il est probable que la plupart de ces souterrains étaient des restes du temps de Salomon, où l'on avait coutume de travailler beaucoup sous terre : on ne peut guère leur assigner une autre date. Les Juifs, en revenant de l'exil, étaient trop

pauvres pour entreprendre de pareils travaux, et quoique Hérode, en reconstruisant le temple, ait fait creuser quelques souterrains (Josèphe, *Ant. jud.*, XV, xi, 7), la précipitation avec laquelle cette construction fut achevée ne permet pas de croire qu'ils appartiennent tous à cette époque. Les uns étaient des cloaques et des égouts; les autres servaient à recéler les immenses trésors que Crassus avait pillés cent vingt ans avant la guerre des Juifs, et qui sans doute avaient été remplacés depuis. Le temple fut détruit l'an 70 de Jésus-Christ; les tentatives de Julien pour le rétablir, et le fait rapporté par Ammien, coïncident avec l'an 363; il s'était donc écoulé entre ces deux époques un intervalle d'environ trois cents ans, pendant lequel les souterrains, obstrués par les décombres, avaient dû se remplir d'air inflammable; les ouvriers employés par Julien arrivèrent, en creusant, dans les souterrains du temple; on dut prendre des torches pour les visiter; des flammes subites repoussèrent ceux qui approchaient, des détonations se firent entendre, et le phénomène se renouvela chaque fois que l'on pénétra dans de nouvelles cavités. Cette explication est confirmée par le récit que fait Josèphe d'un événement à peu près semblable [1].

« Le roi Hérode avait entendu dire que d'immenses trésors avaient été cachés dans le tombeau de David; il y descendit de nuit avec quelques hommes de confiance : il ne trouva dans un premier souterrain que des joyaux et des habits; mais, avant de pénétrer dans un second souterrain fermé depuis longtemps, il fut repoussé dès qu'il l'ouvrit par des flammes qui tuèrent deux de ceux qui l'accompagnaient. (*Antiq. jud.*, XVI, i.)

« Comme il n'y avait pas ici lieu à miracle, on peut regarder ce fait même comme une nouvelle preuve de la vérité de celui que rapportent Ammien et les écrivains contemporains. »

Telle est la note de M. Guizot, j'ai voulu la citer en entier, tant à cause de son intérêt historique et de l'importance de son auteur, que pour qu'on soit mieux à même d'en apprécier toute la portée.

Reprenons chaque allégation de cette note.

Le passage de Tacite n'a de rapport au fait qui nous occupe qu'autant qu'il confirme l'existence d'une fontaine sur le mont Moriah, et celle des citernes, des piscines et des souterrains. Tout cela se trouve confirmé par plusieurs passages soit de la Bible, soit de Josèphe, et existe encore en partie.

L'assertion déduite d'un passage de Josèphe sur la grandeur de ces citernes qui durent fournir de l'eau à onze cent mille habitants pendant toute la durée du siége est inexacte. Josèphe dit que onze cent mille habitants périrent pendant la durée du siége de Jérusalem; mais il ne dit nulle part qu'ils vécurent sur le mont Moriah; ils étaient répandus dans toute la ville, où ils enduraient tant de privations, qu'ils s'exposaient à être tués par les Romains en allant manger un peu d'herbe hors de la ville; il en périssait ainsi cinq cents par jour. A la fin du siége, ceux qui avaient échappé à la mort furent refoulés dans l'enceinte du temple, et chaque jour on jetait par-dessus les murs dans la vallée de Josaphat une infinité de cadavres de ceux qui avaient péri d'inani-

[1] « C'est un fait aujourd'hui populaire, que lorsque l'on ouvre des souterrains fermés depuis longtemps, il arrive de deux choses l'une : ou les flambeaux s'éteignent, et les hommes tombent d'abord évanouis et bientôt morts; ou, si l'air est inflammable, on voit voltiger autour de la lampe une petite flamme qui s'étend et se multiplie, jusqu'à ce que l'incendie devienne général, soit suivi d'une détonation, et tue ceux qui se trouvent là. »

tion. Quelle eau auraient-ils pu avoir? Les aqueducs étaient entre les mains des Romains, et on ne peut douter qu'ils ne les eussent coupés. La Piscine probatique, qui était au pied de la forteresse Antonia, tomba aussi en leur puissance quand ils se furent emparés de cette forteresse. Le puits *Ain esch-Schéfah*, en admettant même qu'il ait encore été en leur possession, était une faible ressource; il ne restait donc que les citernes, et Josèphe ne dit pas qu'elles fournirent suffisamment d'eau à cette multitude, qui fut réduite à de telles extrémités en tous genres, que des mères mangèrent leurs enfants.

Mais ce n'est pas de cette époque qu'il s'agit. Quand même il serait vrai que, pendant la prospérité de Jérusalem, les approvisionnements d'eau eussent été suffisants pour un million d'hommes sur l'esplanade du temple, comment peut-on admettre qu'après sa destruction on ait entretenu sur le mont Moriah, alors totalement abandonné, les aqueducs, les citernes et les piscines? car sur l'emplacement du temple *il n'y a pas une goutte d'eau que celle qui tombe du ciel ou qui était amenée par les aqueducs.*

Quant aux souterrains, à quelque époque qu'ils aient été construits, il est hors de doute qu'il y en avait de fort considérables; il est probable qu'ils remontent au temps de Salomon, et la plupart existent encore. Sous le temple, il n'y a que des citernes; nous en parlerons ailleurs. Plus au sud, près de la mosquée El-Aksa, on a découvert récemment un immense réservoir souterrain qui existait certainement avant le règne de Julien; mais il n'est pas croyable qu'on soit allé jusque-là creuser les fondements du temple à construire; ce qui d'ailleurs ne prouverait absolument rien; car ces feux rentreraient toujours dans les deux catégories dont nous parlons. On peut facilement admettre qu'un phénomène pareil à l'explosion qui a renversé les deux satellites d'Hérode puisse se reproduire même aujourd'hui, si l'on pénétrait dans ces souterrains un flambeau à la main. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'entreprise de Julien et celle d'Hérode? Vouloir trouver une similitude entre ces deux faits, c'est s'abuser soi-même. Hérode, après l'accident arrivé à ses satellites, a-t-il craint d'ériger un monument à l'entrée du souterrain du mont Sion pour expier son crime? Alypius s'est-il contenté de visiter clandestinement les souterrains du mont Moriah pour s'enfuir à une première explosion? Les Juifs ont été convoqués de toutes parts, et jamais ils ne montrèrent plus d'enthousiasme. Tout le monde travaillait avec ardeur, *en plein air*, lorsque de redoutables globes de feu sortirent du milieu des fondements; ils éclatèrent fréquemment, ils blessèrent les travailleurs, leur rendirent le terrain inaccessible; le feu s'élançait sur eux, les poursuivait, les dévorait, et leur fit abandonner l'entreprise.

A quelle cause naturelle pourrait-on attribuer ce phénomène unique dans les annales du monde? Cette cause ne pourrait résider que dans des substances gazeuses de deux espèces, les *phosphures* et les *carbures d'hydrogène*. La première offre seule un gaz spontanément inflammable; mais comme ce gaz (le sesqui-phosphure d'hydrogène) ne puise son origine que dans la décomposition de certaines matières animales, par cela même il ne peut se présenter sur un point en quantité suffisante pour donner lieu à une explosion violente. Aussi sa présence n'est-elle signalée que dans les cimetières et les lieux d'enfouissements humides, et pour le cas unique des feux follets. Ce gaz, altérable par une foule d'agents, l'est d'ailleurs spontanément, au point qu'abandonné à lui-même, il ne peut subsister *deux jours* entiers, et les matières animales

capables de le produire auraient été là depuis *deux siècles*, en admettant que les cadavres y fussent restés depuis les derniers massacres des Juifs par Jules Sévère. Le mont Moriah, comme nous l'avons vu, n'offre pas les conditions d'humidité hors desquelles ce gaz ne peut ni se produire ni exister. Il est ainsi exclu des causes du phénomène, et, avec lui, celle de l'inflammation spontanée.

Il ne reste plus que les gaz de la seconde espèce (les carbures d'hydrogène). Ils peuvent se dégager successivement des gisements carbonifères, traverser les failles des terrains supérieurs jurassiques ou crétacés, se répandre dans leurs cavités en s'y mêlant à l'air atmosphérique, ou, en le déplaçant dans des fissures longues et étroites, parvenir à sa suite à la surface du sol. Dans l'un comme dans l'autre cas, ces gaz veulent le contact d'un corps en ignition pour s'enflammer. Le premier donne lieu aux explosions violentes avec dégagement de lumière instantanée comme l'éclair ; l'autre ne produit qu'une lumière tranquille, durable et sans bruit.

Or, si la cause du phénomène avait été un carbure d'hydrogène mêlé d'air atmosphérique, dont les explosions se seraient répétées à plusieurs reprises, n'est-il pas surprenant que parmi ces témoins nombreux, ouvriers et directeurs des travaux, il ne se soit pas trouvé un esprit calme, un observateur, ayant reconnu que les travaux se poursuivaient sans trouble aussi longtemps que l'emploi du feu ou sa présence à la proximité des failles n'avait pas lieu ? Le creusage des fondements d'un édifice ne s'exécute-t-il pas d'ailleurs en plein jour, sans l'emploi d'une lumière artificielle quelconque ? Combien n'est-il pas arrivé d'accidents funestes au commencement de ce siècle, au fond des houillères, par l'explosion du feu grisou ? A-t-on pour cela abandonné une seule mine de houille ? Et l'on pourrait admettre que, là où il y avait de la part des Juifs un intérêt matériel, un intérêt de nationalité, un intérêt religieux ; de la part du gouverneur et d'Alypius, l'exécution d'un devoir et une satisfaction d'amour-propre, et de la part de Julien un intérêt d'impiété, on aurait reculé devant un danger que l'on provoquait soi-même, ou devant des feux-follets !

Dans ces observations si simples, personne ne verra la recherche des preuves d'un miracle : c'est l'exposé des *seules* causes naturelles qui peuvent produire un phénomène analogue. Je laisse aux personnes de bonne foi à juger si, avec ces causes, on peut expliquer la cessation des travaux entrepris par Julien.

Note R (p. 587)

RELATIVE A L'OUVRAGE DU P. BONIFACE : *DE PERENNI CULTU TERRÆ SANCTÆ*. VENETIIS, 1573

Nous avons parlé ailleurs (chapitre xxv, page 413) de la rareté de l'ouvrage du P. Boniface. Nous pouvons ajouter ici qu'un exemplaire se trouve aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Vienne et un autre à la bibliothèque ambrosienne de Milan.

Quant à l'exemplaire qui appartient à l'abbaye des PP. Prémontrés de Tepl,

en Bohême, j'avais promis au bibliothécaire de faire faire des démarches officielles afin que l'abbaye rentrât dans sa propriété. En effet, le général Langenau, ministre d'Autriche à Petersbourg, adressa une réclamation au gouvernement russe, le 30 décembre 1872, à laquelle il fut répondu par l'office suivant :

N° 57. BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE PUBLIQUE

Saint-Pétersbourg, 17 janvier 1873.

A Monsieur le chevalier de Mayr, chargé d'affaires de S. M. I. et R. apostolique.

Monsieur,

En conséquence de la lettre de M. le baron de Langenau du 18/30 décembre 1872, par rapport à la réclamation d'un ouvrage prêté dans le temps par le couvent de Tepl à feu le conseiller privé actuel Norow, je me suis empressé de me mettre en rapport à ce sujet avec le Directeur des Musées de Moscou, vu que toute la bibliothèque du défunt a été achetée et incorporée aux dits musées.

En vous restituant ci-près l'office du couvent de Tepl, j'ai l'honneur de vous informer que, d'après une communication du Directeur de ces musées, l'ouvrage en question ne s'y trouve pas, ainsi qu'il appert des catalogues et des inventaires dressés lors de la transmission de toute la collection des livres de M. Norow, *quoique, sur le désir exprimé par M. Norow, l'ouvrage dont il s'agit a été mentionné dans le compte rendu des Musées pour l'année* 1864, *et porté dans le catalogue des manuscrits et des livres rares qui avaient appartenu à M. Norow.* Il reste à présumer que le livre en question était du nombre de ceux qui, d'autorisation de Sa Majesté l'Empereur, avaient été retenus par le défunt jusqu'à sa mort, et n'ont pu être retrouvés depuis.

En portant ce qui précède à votre connaissance, je vous prie, Monsieur, de recevoir l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Signé : J. DELIANOFF.

Il résulte de cette pièce que, de son vivant, le général Norow a vendu toute sa bibliothèque à l'empereur de Russie, qui en a fait cadeau aux musées de Moscou, et que, l'année 1864, d'après le désir de M. Norow, l'ouvrage en question a été mentionné dans le compte rendu des musées et porté dans le catalogue des manuscrits et des livres rares qui avaient appartenu à M. Norow, et que depuis l'ouvrage a disparu.

Quand cet ouvrage reparaîtra, on saura au moins à qui il appartient.

J'apprends avec une grande satisfaction qu'une nouvelle édition de ce précieux ouvrage vient d'être publiée par les soins du Fr. Cyprien de Trévise, commissaire de Terre Sainte à Venise : *Venetiis, ex typ. D. Merlo, 1875.*

Note S (p. 685).

DU NOM DE L'ANTECHRIST

On lit dans l'Apocalypse : « C'est ici la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête ; car son nombre est le nombre d'un homme,

et son nombre est *six cent soixante-six.* » (Apoc., XIII, 18.) Il est facile de concevoir qu'on ait voulu connaître le nom de l'Antechrist en faisant le calcul indiqué par saint Jean. Mais la difficulté consiste à savoir de quelle langue il faut se servir : les lettres hébraïques et les lettres grecques ont une valeur numérique; le nom cherché variera selon qu'on emploiera l'une ou l'autre de ces langues. Bossuet, en employant la langue latine, a trouvé le nombre 666 dans le nom de Dioclétien : *Diocles Augustus*. D C L X V I. De la Chardie dans le nom de Julien, tel qu'il est inscrit sur les médailles : C. F. *Julianus Cæs. Aug*. En prenant de ces noms les lettres numérales I C. L V V. V I, ce qui donne 666. On l'a trouvé dans l'Antechrist, dont Julien était la figure, dans le nom de Mahomet écrit en grec Μαόμετις, le fondateur de l'empire antichrétien. Corneille marque qu'il y a une opposition mystérieuse entre le chiffre du nom de l'Antechrist, dont le nombre est 666, et le chiffre du nom de Jésus, dont le nombre en grec est 888. Six est le symbole du jour de l'homme ; huit est le symbole de l'éternité, qui est le jour de Dieu. (*La Sainte Bible*, par M. l'abbé Drioux.)

Un savant religieux, le P. Doussot, des Frères Prêcheurs, a cherché la solution de cette question, non dans un nom d'homme, mais dans celui de la secte qui a déclaré de nos jours la guerre à Dieu, et d'où sortira probablement l'homme de péché désigné par l'apôtre. Il a trouvé qu'en traduisant littéralement en grec le nom de cette secte

La franc-maçonnerie,
Ἡ ἀλήθο-λιθοτομία,

et en donnant à ces lettres leur valeur numérique, on obtient exactement le nombre 666.

De même, M. l'abbé Maret, chapelain de Saint-Louis des Français à Rome, et M. Jean-Étienne de Camille ont publié dans le *Journal de Florence*, en avril et mai 1874, des articles qui prouvent que les noms de plusieurs des précurseurs de l'Antechrist donnent aussi le même nombre de 666. Par exemple en grec celui de Genséric ; celui de Luther en le désignant par celui de Saxon ; celui de Calvin en l'appelant en latin *Lupus Picardus*, le loup picard. De même aussi le nom grec θήριον, *bestia*, rendu en hébreu, donne encore le nombre 666.

C'est là un thème sur lequel on s'exercera encore longtemps.

M. Renan a publié tout un livre sur l'Antechrist. Selon lui, l'Antechrist, c'est Néron ; mais M. Renan ne parle pas de Néron comme l'Apocalypse le fait de l'Antechrist : loin d'être un persécuteur de l'Église, le Néron de M. Renan est *un des fondateurs du christianisme :* il a fait mourir saint Pierre et saint Paul, il a fait cesser par là les partis dans l'Église et préparé la voie à une réconciliation universelle. Si la persécution de Néron avait été plus efficace encore et s'il avait étouffé tous les chrétiens dans le sang, il aurait non-seulement préparé la voie à une réconciliation universelle, mais il eût à tout jamais empêché les partis de se manifester. Cette manière de fonder une religion est tout entière de l'invention de M. Renan.

Note T

LÉGENDES DU PLAN DE JÉRUSALEM

Cette ville est bâtie sur un plateau ayant la forme d'une presqu'île, dont les bords abrupts sont circonscrits par les vallées étroites et profondes de Josaphat, de Gihon et de Gehenna. Ce plateau a plusieurs sommets de hauteur inégale (voir la coupe au bas du plan), formant entre eux des collines dont les principales sont : Sion, Acra, Moriah, sur lesquels la ville est assise.

QUARTIERS

La ville de Jérusalem est divisée par quartiers (hâreth).

QUARTIERS DES ARMÉNIENS

Il occupe les hauteurs de Sion, entre le quartier des Chrétiens au nord, la vallée de Gihon et la rue qui, partant de l'ancienne porte de Gennath, aboutit au sud à l'enceinte actuelle. Il renferme :

1. La citadelle.
2. Le temple protestant.
3. Le couvent syrien sur l'emplacement de la maison de saint Marc.
4. Le couvent arménien avec son église de Saint-Jacques (Mar Jakûb), comprenant dans son enceinte l'emplacement de la maison de saint Thomas.
5. Emplacement de la maison du grand prêtre Anne. C'est aujourd'hui un couvent de religieuses arméniennes.
6. Cimetières des chrétiens.
7. Bains.
8. Grotte où saint Pierre pleura amèrement.

QUARTIERS DES JUIFS ET DES MUSULMANS

Mont Moriah, colline nivelée par Salomon pour la construction du temple. Elle renferme quatre mosquées et plusieurs autres édifices consacrés au culte musulman.

9. Mosquée d'Omar, Kubbet el-Sachrah, sur l'emplacement du temple de Salomon.
10. Mosquée el-Akza, ancienne église de la Présentation.
11. Mosquée des Maugrebins.
12. Cour de justice.
13. Bazars couverts.
14. Couvent de derviches.
15. Autre couvent de derviches.
16. Piscine probatique.
17. L'emplacement du prétoire, et premières stations de la *Voie douloureuse*.
18. Église de Sainte-Anne.
19. Ruines du couvent de Sainte-Madeleine.
20. Arc de l'*Ecce Homo*, et couvent des Sœurs de Sion.

21. Emplacement du palais d'Hérode-Antipas, où fut traduit notre Sauveur.
22. Lieu où Jésus tomba pour la première fois et où il rencontra Simon le Cyrénéen.
23. Maison du mauvais riche.
24. Lieu où Jésus tomba pour la seconde fois.
25. Porte judiciaire.

QUARTIERS DES CHRÉTIENS

26. Le couvent latin des Minorites de Saint-Sauveur. Il est situé sur l'emplacement occupé successivement par le camp des Assyriens et le deuxième camp de Titus.
27. L'église du Saint-Sépulcre.
28. Réservoir d'Ézéchias, appelé Amygdalon ; bains du Patriarche.
29. Prison de saint Pierre, et près de là le palais aujourd'hui en ruines des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.
30. Église de Saint-Jean.
31. Maison du grand prêtre Zacharie.
32 et 33. Maison de l'évêque anglican.
34. Cathédrale du patriarcat latin.
35. *Casa Nuova,* dépendance du couvent de Saint-Sauveur pour le logement des pèlerins.

HORS DES MURS

Les points les plus remarquables situés hors des murs de Jérusalem sont, en sortant par la porte de Jaffa :

a Aqueduc d'Ézéchias.
b Réservoir supérieur ou des Serpents, Birket el-Mamilla, auquel touche vers le nord un cimetière musulman. C'est près de cette piscine que Salomon fut sacré roi et qu'Isaïe prédit que le Messie naîtrait d'une vierge.
c Tombeau d'Hérode-Agrippa.
d Le fort de Goliath, *Kasr Dshalûd.*
e Tour Psephina (de l'enceinte d'Agrippa).
f Tour des Femmes.
g Tombeaux des rois, *Kubûr el-Mulûk.*
h Tombeau de Simon le Juste.
i Tour de l'Angle.
k Tombeau du Foulon.
l Réservoir nommé *Birket el-Hidschah.*
m Autre réservoir nommé le Bain de la sainte Vierge, *Birket Hammâm sitti Marjam.*
n Lieu où Judas se pendit.
o Tombeau de Josaphat.
p Pilier d'Absalon.
q Crypte de saint Jacques.
r Tombeau de Zacharie.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME

CHAPITRE XVI

port de Tyr. — Fontaine. — Fête annuelle. — Aïn-Abrian. — Colline El-Ma'-schoûk. — Environs de Tyr. — Aqueduc. — Les puits de Salomon. — Palæ-Tyrus — Fort de Thoron. — Arbres de la côte. — Le cap Blanc. — Scanderium. — Sida. — Le solitaire Zosime. — Ras-el-Nakùra, ou Échelle de Tyr. — Limites de la Galilée. — Belad-Besharah. — Harfùr. — Premier aspect du mont Carmel. — Aïn-Mesherfi. — Les pastèques. — Wadi-Kerkera. — Zîb. — Souvenirs du moyen âge sur les hauteurs de Saron. — Nahr-Masshur. — El-Esmerièh. — Aïn-ed-Dîm. — Es-Semêrieh. — Encore le choléra. — Siége de Jotapat par Vespasien. — Flavius Josèphe. — Saint-Jean-d'Acre. — Les Sœurs de Nazareth. — Anecdotes relatives au siége de Saint-Jean-d'Acre par les croisés. — Richard Cœur-de-Lion et Léopold, duc d'Autriche. — Ordre Teutonique. — Prise de Ptolémaïs par le sultan d'Égypte. — Feu grégeois. — Les premiers fusils. — Premier essai et première réussite du pétrole. — Lettres de change. — Nouvelles machines de guerre. — Concile de Latran. — Poste de pigeons. — Population. — Guillaume de Clermont. — Mort du dernier patriarche de Jérusalem. — Liste des rois de Jérusalem. — Le château des Templiers. — Les religieuses de Sainte-Claire. — Action de la Providence sur les destinées politiques des peuples. — Les croisés du XIXe siècle. — Souffrances de l'armée de Bonaparte. — Bombardement de l'année 1840. — Première forêt de palmiers. — Le Belus. — Invention du verre. — Mort de Foulque d'Anjou. — Pêche au tir. — Baie de Caïpha. — Torrent du Cison. — Victoire de Débora. — Le prophète Élie et les prêtres de Baal. — La race d'Achab. — Palmes de Caïpha. — Caïpha et son vieux Carme. 1

CHAPITRE XVII

DU MONT CARMEL A TANTOURA

Le mont Carmel. — Des hauts lieux. — La gloire du Carmel. — Ses habitants. — Souvenirs sacrés et profanes. — Les prophètes Élie et Élisée. — Anciens ana-

chorètes. — Les Carmes. — La sainte Famille a-t-elle été sur le mont Carmel ? — Le kiosque d'Abdallah. — Le Frère Jean-Baptiste. — Le couvent actuel. — Le général Bonaparte. — L'école des prophètes. — La grotte d'Élie. — Croix taillées dans les rochers. — Hospitalité et reconnaissance. — « Ces moines, que font-ils là ? » — Khans ou caravansérails. — Hospices religieux. — Le sublime. — Naufrage de saint Louis — Fontaine du prophète Élie. — La vallée des Martyrs. — Couvent de saint Brocard. — Le champ des melons. — Deux naufragés. — Dernière soirée. — Des traditions chrétiennes en Palestine. — Légendes des moines. — Marche des croisés vers Jérusalem. — Les Chemins-Étroits. — Athlit, ou Castel-Pelegrino. — Aspect de la plaine et des montagnes. — Des sauterelles, des mouches et des scorpions. 49

CHAPITRE XVIII

DE TANTOURA A JAFFA

Tantoura. — Ruines de Dor. — Liberté religieuse proclamée par un proconsul romain. — Rivière de Koradje. — La Zerka ou rivière des Crocodiles. — Crocodeilonpolis. — Victoire des croisés sur Saladin. — Le plongeon. — Césarée ; sa fondation ; son état actuel. — Souvenirs bibliques et historiques. — Les Juifs et les Cuthéens. — Le Saint-Graal — Marais de Césarée. — Tortues. — La forêt d'Arsur. — Pays des Phérézéens et des Raphaïm. — Des géants. — Faune de cette contrée. — Galgal. — Aspect de la plaine de Saron. — Antipatris. — Les tentes des Bédouins. — Bataille d'Arsur. — Nahr-Falaik et Nahr-el-Hadhar. — Ruines d'Appolonia. — Siége et destruction d'Arsur. — Le village d'Ali-ebn-Harami, son école et sa mosquée. — Du flux et du reflux de la mer. — Des citernes et des puits. — Troupeaux de bœufs. — Des animaux domestiques. — Le Nahr-Ugeh, ou torrent de Gaas. — Vue de Jaffa. — Notre campement à la porte de la ville. . . 97

CHAPITRE XIX

DE JAFFA A RAMLEH

Joppé ; sa haute antiquité. — Indications historiques sur la ville de Jaffa. — Les croisés ; Bonaparte et les pestiférés. — Lamartine ; les hospices religieux ; les pèlerins et les touristes. — Du protectorat de la France. — Jardins de Jaffa. — La plaine de Saron. — Ramleh. — La famille Napoléon et les lieux saints. — Route des caravanes. — Lydda. — Séjour de saint Pierre. — Zéno. — Saint Georges. — L'Antechrist. — Grande persécution de l'Église. — Analogie avec les temps actuels. — La fin des temps. 139

CHAPITRE XX

COUP D'ŒIL SUR LE PAYS DES PHILISTINS — TRAJET DE RAMLEH AU PUITS DE JOB

Origine des Philistins. — Limites de leur pays. — Les cinq satrapies. — *Ekron* (Accaron). — Beelzebub. — Yabneh. — Le Nahr-Rûbîn. — *Asdoud* (Azot). — Dagon. — Des miracles. — *Dikrin* (Geth). — Goliath. — Beit-Djibrin. — Cavernes des géants. — Mâr Hanna. — Tombeaux des prophètes Michée et Habacuc. — Marésa. — *Gaza*. — Samson. — Maiumas. — Saint Hilarion. — *Ascalon*. — Dercéto

et Sémiramis. — Hérode l'Ascalonite. — Les croisés. — Richard Cœur-de-Lion et Léopold d'Autriche. — El-Medjel. — Le henné et l'oignon d'Ascalon. — Émotions religieuses. — Latroun. — Le bon larron. — Les brigands de la Judée. — A'mouas (Emmaüs, Nicopolis). — Défilé du Wadi A'li. — Les pèlerins de Volney. — Croisade des Pastoureaux. — Nivellement barométrique. — Distances. — Le puits de Job. — Les chacals. — Une attaque de voleurs. 177

CHAPITRE XXI

DU PUITS DE JOB A JÉRUSALEM

Souvenirs bibliques. — Yalo (Ajalon). — Beit-Nouba (Nob). — El-Medieh (Modin). Les Machabées. — Leur tombeau. — Tibneh (Thamna). — Beth-Chemech (Bethsamès). — Saraa. — Achouá (Esthaol). — Kesla (Cheselon). — Sôba. — Aspect des montagnes des tribus de Dan, d'Éphraïm, de Benjamin et de Juda. — Prophéties. — Dénominations de la Palestine. — Étendue. — Population. — Divisions. — Du nombre *douze*. — Du nombre *quatre*. — Des quatre emblèmes des évangélistes. — Saris. — Kiriath-el-Enab (Cariathiarim). — La famille Abou-Gosch. — Des pachas. — Les prophètes. — Sôba. — Koustoul. — Kolounieh. — Vallée de Beit-Hanina. — El-Koubeibeh (Emmaüs). — Apparition du Sauveur aux deux disciples. — Lifta (Nephtoa). — Jérusalem ; premières impressions. — Godefroi de Bouillon. — L'empereur François-Joseph. — L'archiduc Ferdinand-Maximilien. 209

CHAPITRE XXII

LA PASSION RACONTÉE SUR LES LIEUX

Gethsémani. — La Sainte Cène. — Le discours après la Cène. — Jésus dans le jardin des Oliviers. — Les Juifs s'assemblent chez Caïphe. — Mont du Mauvais Conseil. — Agents provocateurs. — Trahison de Judas. — Les trente deniers. — Voie de la Captivité. — Jésus chez Anne, puis chez Caïphe. — Saint Pierre renie notre Sauveur. — Caverne où il pleura sa faute. — Interrogatoire et condamnation de Jésus par le Sanhédrin. — Désespoir de Judas. — Haceldama. — Le Prétoire. — Jésus devant Pilate. — *Scala Sancta*. — Jésus envoyé à Hérode. — Il est reconnu innocent, mais condamné à être flagellé. — Colonnes de la flagellation. — Le *Flagellum*. — Le couronnement d'épines. — La Sainte Couronne. — *Ecce Homo*. — Le Manteau de pourpre. — Le Roseau. — Jésus livré aux bourreaux. — La Voie douloureuse. — Les Véroniques. 247

CHAPITRE XXIII

SANCTUAIRES DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE
LEUR AUTHENTICITÉ
DERNIERS MOMENTS DE LA PASSION DE NOTRE SAUVEUR

Série de quarante évêques depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à Constantin le Grand. — Eusèbe, témoin oculaire, raconte comment on a découvert et orné le Saint-Sépulcre et le Calvaire. — Lettre de Constantin à l'évêque Macaire. — Sainte Hélène à Jérusalem. — Invention de la vraie croix, du titre, des clous et de l'éponge. — Authenticité du Calvaire et du Saint-Sépulcre. — Coup d'œil historique sur l'église du Saint-Sépulcre. — Incendie de 1808. — Chapelle de l'Appa-

rition. — Fragment de la colonne de la flagellation. — Les sept arceaux de la Vierge. — Prison de Notre-Seigneur. — Pratiques superstitieuses. — Chapelle de Saint-Longin ; la sainte Lance. — Chapelle de la Division des vêtements. — Tuniques de Trèves et d'Argenteuil. — Chapelles de Sainte-Hélène et de l'Invention de la Sainte-Croix. — L'archiduc Ferdinand-Maximilien et l'empereur François-Joseph. — Chapelle de la Colonne d'Impropère. — Le Calvaire. — Chapelles du Crucifiement et de la Plantation de la Croix. — Dernières stations du Chemin de la Croix. — *Perizonium.* — Blasphèmes des Juifs. — Les deux Larrons. — Chapelle de Notre-Dame des Douleurs. — Mort de Jésus. — Miracles. — La fente du rocher. — Pierre de l'Onction. — Le saint Sang. — La chapelle de l'Ange. — Le saint Sépulcre. — La Résurrection. — Apparition de Jésus à sa Mère et à Marie-Madeleine. 285

CHAPITRE XXIV

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

Le couvent des Franciscains dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'épée de Godefroi de Bouillon. — Les chevaliers du Saint-Sépulcre. — Réorganisation de l'ordre du Saint-Sépulcre par Pie IX. — Nuit passée dans l'église du Saint-Sépulcre. — Pierre l'Ermite. — Le chœur des Grecs. — Le centre de la terre. — Dissensions entre les Grecs et les Latins. — Les diplomates ne sont pas plus habiles que les moines, mais ils les calomnient. — La grande coupole détériorée par les Grecs ; dans quel but. — Négociations à ce sujet. — Les droits du pape et des catholiques sacrifiés à la Russie par le gouvernement français. — Convention du 5 septembre 1862. — La coupole rebâtie par l'empereur Napoléon, par l'empereur de Russie et le sultan. — Les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de ses successeurs détruits par les Grecs. — Princes qui ont visité les Lieux Saints. — Couronnement des rois. — Frédéric II. — Assises de Jérusalem. — Le feu sacré ; son origine ; comment cette cérémonie se faisait au douzième siècle ; protestation des Franciscains ; les Turcs sont de connivence avec les Grecs et les Arméniens ; comment la cérémonie s'est faite en 1855. — Tombeau de Joseph d'Arimathie. — Tombeau d'Adam ; traditions à ce sujet. — Tombeau de Melchisédech. — Les gardiens musulmans à la porte de l'église du Saint-Sépulcre et M. de Lamartine. — Des pèlerinages. — Lueur d'espérance pour l'avenir. 341

CHAPITRE XXV

LE PATRIARCAT DE JÉRUSALEM ET LES PÈRES DE TERRE SAINTE

Constitution de l'Église sur le mont Sion. — Dispersion des apôtres. — Saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem. — Saint Siméon, son successeur, transporte l'église de Jérusalem au delà du Jourdain pendant le siége de la ville. — Les quinze premiers évêques sont des Juifs convertis. — La série des évêques d'origine païenne commence l'année 135. — Césarée métropole de la Palestine. — Priviléges de l'évêque de Jérusalem. — Création du Patriarcat. — Circonscription et évêchés des Trois Palestines. — Juridiction du patriarche. — Commencement de la domination des musulmans. — Interruption dans la série des patriarches. — Intrusion de Sergius, évêque de Joppé. — Administrateurs nommés par le Saint-Siége. — Jean V commence la série des patriarches grecs. — Origine du grand schisme d'Orient. — Siméon II, dernier patriarche grec orthodoxe. — Pierre l'Ermite à Jérusalem. — Arrivée des croisés. — Daimbert commence la série des pa-

triarches latins. — Nicolas, de Hanapis, dernier patriarche latin qui ait résidé en Palestine. — Les Grecs après le schisme continuent à nommer un patriarche de Jérusalem. — Athanase II,patriarche grec,entre à Jérusalem peu après le départ du patriarche latin. — Saint François d'Assise va en Palestine. — Les premiers Franciscains sont tous mis à mort par les musulmans. — La Terre Sainte érigée en province de l'ordre des Franciscains. — Robert de Sicile et la reine Sanche achètent le mont Sion. — Les persécutions continuent. — Les Franciscains, chassés du mont Sion, s'établissent dans le couvent de Saint-Sauveur. — Développement de leurs missions. — Capitulations de la Porte avec les puissances chrétiennes. — Projet de leur abolition. — Protection de la France. — Création des vicariats apostoliques d'Alep et de l'Égypte. — Organisation et statistique de l'ordre des Franciscains en Orient. — Hommes célèbres de la custodie de Terre Sainte. — De l'ouvrage du P. Boniface. — Population catholique de la Palestine. — Rétablissement du patriarcat latin par Pie IX. — Opposition intéressée, déraisonnable et incompétente. — Indifférence des catholiques pour les Lieux Saints. — Perte des sanctuaires. — Pénurie et pieuse industrie. — Inexactitudes et contradictions de Lamartine. — Œuvres de Mgr Valerga pendant les vingt-cinq premières années de son patriarcat 399

CHAPITRE XXVI

ENCEINTES DE JÉRUSALEM. — MONT SION

Situation de Jérusalem. — Ses différents noms. — Première muraille de David et de Salomon. — Seconde muraille des rois Joathan, Ézéchias et Manassès. — Troisième muraille d'Agrippa. — Authenticité du saint sépulcre et du Calvaire. — Enceinte actuelle d'Adrien et de Soliman. — Portes nouvelles. — Portes anciennes. — Trou de l'aiguille. — Quartiers de la ville. — Population actuelle. — Population ancienne. — Mont Sion. — Les Jébuséens. — La citadelle. — Souvenirs bibliques : David et Salomon. — *Turris Davidica.* — Les trois tours d'Hérode. — Souvenirs des croisés et des Sarrasins. — Le temple protestant et le palais d'Hérode. —Lieux de prédilection. — Autres établissements de la mission anglicane. — Le couvent des Syriens. — Hérode et les trois Mages. — Quartier des Arméniens; leurs établissements religieux. — Lieu du martyre de saint Jacques le Majeur. — Les Hérodes populaires. — Maison du grand prêtre Anne. — Maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc. — Maison de saint Thomas. — Maison du grand prêtre Caïphe. — Prison du Sauveur. — Pierre de l'ange. — Église de Saint-Pierre en *Gallicante*. — Cimetière des différentes communions chrétiennes. — Le Cénacle. — Invention des reliques de saint Étienne. — Les Franciscains, mis en possession du Cénacle l'année 1342, en sont expulsés l'année 1558. — *Neby-Daoud.* — Lieu de la mort de la sainte Vierge. — Le tombeau de David. — Escalier jébuséen.—*Bethso.* — Huttes des lépreux ; de la lèpre. — Quartier des Juifs. — État des Juifs et leur aveuglement. — D'un nouveau royaume d'Israël. — Des lieux appelés *Xystus* et *Mello* 437

CHAPITRE XXVII

MONT MORIAH

Lieu présumé du sacrifice d'Abraham. — L'aire d'Ornan. — Temple de Salomon. — Prophéties de Jérémie. — Destruction du Temple par les Chaldéens. — Édit de Cyrus. — Retour de la captivité. — Temple de Zorobabel. — Temple d'Hérode.— Il est sanctifié par la présence de Jésus. — Présentation de la sainte Vierge au

Temple. — Titus devant Jérusalem. — Prodiges rapportés par les Juifs et les païens. — Incendie du Temple. — Dépouilles conservées. — Jean de Giscala et Simon Gioras. — Statues d'Adrien et de Jupiter. — Julien essaye de rebâtir le Temple. — Prodiges qui l'en empêchent. — Proposition aux ennemis des miracles. —Église de la Présentation — Mosquée d'Omar. — La Roche sacrée (*Es Sakhrah*). — Reconstruction de la mosquée d'Omar. — Elle est convertie en église pendant les croisades. — Saladin la rend au culte de Mahomet. — Son état actuel. — *Haram-ech-Chérif.* — *Qoubb et es Sakhrah.* — Traditions relatives à la Roche. — La noble caverne. — Le puits des Ames. — Béthyles. — Pierre mystérieuse de Jacob. — La *Pierre noire.* — La grande coupole ; son ornementation. — Église de la Présentation, aujourd'hui mosquée *El-Aksa.* — *Oualys* de la grande esplanade. — Grand réservoir d'eau près de la mosquée El-Aksa. — Place des Pleurs. — *Il ne restera pas là pierre sur pierre.* — Traditions des rabbins. — Le Juif-Errant. — Lieu où le Sauveur fut tenté par le démon. — Portique de Salomon. — Tour de Baris (Antonia). — Piscine Bethesda, probatique, Birket Israël. — Marquis Tarifa. — Guérison du paralytique. — Porte Dorée. — Comment M. Tischendorf entend le dogme de l'Immaculée Conception. — Premier paratonnerre. — Les templiers. — Symboles des gnostiques et des templiers. — Encore du Saint-Gral. — Martyre de saint Jacques le Mineur 495

CHAPITRE XXVIII

QUARTIER DES MUSULMANS. — QUARTIER DES CHRÉTIENS

Église de Sainte-Anne ; son histoire et ses traditions. — Controverse au sujet de lieu de naissance de la sainte Vierge. — Donation d'Abdul-Medjid à Napoléon III. — Zèle outré des impérialistes. — Maison de Simon le Pharisien ; ruines de l'église de Sainte-Marie-Madeleine. — Église de Saint-Pierre changée en mosquée. — Voie Douloureuse. — Le Prétoire. — Chapelle du Couronnement d'épines. — Chapelle de la Flagellation. — L'arc de l'*Ecce-Homo.* — Les Filles de Sion. — L'hospice autrichien. — Prison de saint Pierre. — Hérode-Agrippa. — L'hôpital de Saint Jean. — Charlemagne et Haroun-al-Raschild. — Sainte-Marie Latine. — Sainte-Marie la Petite. — L'Ordre des Hospitaliers. — Piscine d'Ézéchias. — Le grand couvent grec. — L'ancienne résidence des patriarches latins. — Les gardiens du saint sépulcre et l'empereur François-Joseph. — Rues de Jérusalem. — Origine de l'ordre Teutonique. — Fondation de saint Étienne, roi de Hongrie. — Dignitaires ecclésiastiques. — Cathédrale du patriarche latin. — Tombeau de Mgr Valerga. — Première procession de la Fête-Dieu à Jérusalem. — Couvent de Saint-Sauveur. — Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. — Les femmes en Orient. — Aspect de Jérusalem. — Des maisons et des terrasses. — Propriété foncière. — Des eaux. — L'abbé Richard. — Manière de faire le pain. — Des minarets et des cloches. — Des écoles. — De l'usage de se farder. — Du tatouage. . 553

CHAPITRE XXIX

PROMENADE AUTOUR DES MURS

Piscine supérieure (*Birket el-Mamilla*). — Charnier du Lion. — Camp des Assyriens. — Lieu où Isaïe fit sa plus célèbre prophétie. — Canal du roi Ézéchias. — Tombeau des Hérodiens. — Établissements russes ; — le grand-duc Constantin ; — M. Tischendorf et les projets de la Russie. — Kasr Djaloud ou Tour Psephina. — Attaque de Titus. — Tombeau du grand prêtre Jean. — Tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. — Église de Saint-Étienne, bâtie par l'impératrice Eudoxie. —

Porte de Damas (*Bab-el-Aamoud*), tour des Femmes. — Grottes royales. — Grotte de Jérémie; prophéties et le roi Sédécias. — Tombeau d'Alexandre Jeannée. — Amphithéâtre d'Hérode. — L'Asnerie. — Maladrerie. — Porte d'Hérode (*Bab-es-Saheri*). — Amas de cendres. — Tombeaux des Juges (*Qobour el-Qodha*). — Tombeaux des Rois (*Qobour el-Molouk*). — Découvertes de M. de Saulcy. — L'abbé de Saint-Aignan et le tombeau de David. — Sentiments du comte de Vogüé et du docteur Sepp. — Tombeau de Simon le Juste. — Le Scopus; rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Jaddus. — Les *Chaldéens* modernes. — Torrent du Cédron. — Vallée de Josaphat. — Porte de Saint-Étienne (*Bab Sitti-Marjam*). — Du lieu où saint Étienne a été lapidé. — Lapidation du protomartyr. — Des persécuteurs et de leurs lois. — Jugement de zèle. — Saul de Tarse. — Reliques de saint Étienne. — L'abbé Michon et ses Erreurs populaires. — Tombeau de la sainte Vierge. — Tombeaux de saint Joachim, de sainte Anne, de saint Joseph; reliques de ces saints. — Tombeau de la reine Mélissende. — A qui appartient l'église du tombeau de la sainte Vierge? — Du droit de propriété chez les Turcs et quelques autres. — Encore des firmans. — Grotte de Gethsémani. — Montagne des Oliviers. — Basilique de l'Ascension. — Bénédictins envoyés par Charlemagne. — Commencement du grand schisme d'Orient. — Empreintes des pieds du Sauveur. — L'Ascension a-t-elle eu lieu sur la montagne des Oliviers ou à Béthanie? — Grotte de sainte Pélagie. — Sépulcre de la prophétesse Chulda. — Lieu où Jésus enseigna le *Pater* à ses disciples. — Nouveau sanctuaire du *Pater noster*. — Lieu où les apôtres ont composé le *Credo*. — Les apôtres et leurs successeurs en face des législateurs païens de tous les temps. — Panorama de la montagne des Oliviers. — Corneilles du mont Moriah. — La pâque des Juifs — Les trois sommets de la montagne des Oliviers. — Les croisés. — Jésus pleure sur Jérusalem. — Tombeaux des prophètes. — Moines et ermites. 603

CHAPITRE XXX

PROMENADE AUTOUR DES MURS (SUITE)

Bethphagé. — Procession des Rameaux. — Béthanie. — Résurrection de Lazare. — Explication qu'en donne M. Renan. — Maison et tombeau de Lazare. — Maison de Marthe et de Marie-Madeleine. — Pierre du Colloque. — Maison de Simon le Lépreux. — Charles Ritter et les moines. — Lazare et ses sœurs en Provence; leurs reliques. — Figuier frappé de stérilité. — Jésus prédit la fin des temps. — Signes qui précéderont le second avénement du Fils de Dieu. — Le jugement dernier doit-il avoir lieu dans la vallée de Josaphat? — Session de la sainte Vierge. — Tombes modernes. — Monuments funéraires de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie. — Lieu où la reine Athalie fut mise à mort. — Lieu où Judas se pendit; idée de M. Renan. — Village de Siloan. — Anciennes grottes sépulcrales. — Colline d'Ophel. — Fontaine de la sainte Vierge. — Canal souterrain. — Piscine de Siloé. — Dernier jour de la fête des Tabernacles. — L'aveugle-né; M. Renan. — Birket-el-Hamra. — Lieu du martyre d'Isaïe. — Le jardin du roi. — Fontaine de Rogel (Bir-Ayoub). — Rocher de Zoheleth. — Adonias se fait proclamer roi. — Feu sacré. — Noms de la vallée de Josaphat. — Vallée d'Hennon. — Topheth. — Sacrifices à Moloch. — Idolâtrie et châtiments des Juifs. — Vaste nécropole. — Haceldama. — Anachorètes. — Mont du Mauvais-Conseil. — Camp de Pompée et de Titus. — Antique escalier des Jébuséens. — Birket el-Sultân (lai Germain). — Aqueduc de Ponce-Pilate. — Entrevue d'Abraham et de Melchisédec. — Nouvel hospice des Juifs. — Église de Saint-Georges. — Bethsour. — Vallée de Gihon. — Les solidaires 669

CHAPITRE XXXI

MISSION PROTESTANTE A JÉRUSALEM

M. Gobat, évêque anglican. — But ou prétexte de la fondation de l'évêché anglican de Jérusalem. — C'est après trois siècles d'oubli que le protestantisme va s'établir en Terre Sainte. — Aveux du *Times*. — Travaux *évangéliques* de M. Gobat en Abyssinie. — Ses attaques contre la sainte Vierge. — Proclamations et manifestations impies et odieuses en Angleterre. — Pour M. Gobat les catholiques sont des idolâtres. — Analogie des attaques des protestants contre les catholiques et celles des païens des premiers siècles de l'Église. — M. Gobat passe pour être supérieur à l'archange Michel. — Il explique en amharique ce que Jésus n'a pu expliquer dans le langage humain. — Sa manière d'interpréter la Bible. — Il condamne et admet l'appellation de *Mère de Dieu*. — M. Gobat est en opposition avec les plus célèbres théologiens anglicans, avec les *Canons* d'Élisabeth et de Jacques Ier, avec le *Livre des prières communes* et avec lui-même. — Sa douceur *évangélique* quand il reprend les prêtres et les moines. — De la table et du pain de la communion. — Condamnation du jeûne, du célibat, etc. — M. Gobat, après avoir blâmé ceux qui vont *adorer le Père à Jérusalem*, bâtit un temple sur le mont Sion. — Ses attaques contre la vie monastique. — Comment il interprète saint Paul. — Plus un prêtre se marie, plus il devient protestant. — Les deux uniques choses nécessaires à un missionnaire protestant. — M. Gobat accuse saint Éphrem d'avoir enfanté le Coran. — La plupart des ministres anglicans se prononcent contre la nécessité du baptême. — Évêques anglicans et évêques catholiques. — Réduction des *Livres canoniques* par les auteurs protestants. — État moral de Londres. — Union de toutes les sectes dans le temple protestant de Jérusalem. — Comment les Églises orientales sont des condamnations vivantes des hérésies du seizième siècle. — La mission protestante n'obtient aucun succès parmi les Juifs. — Elle tourne ses attaques contre les chrétiens des autres confessions, surtout contre l'Église catholique. — Missions catholiques et missions protestantes. — Massacre des chrétiens au Ton-king. — Liberté religieuse dans le Dahomé, en Suisse et ailleurs. — L'archevêque de Cantorbéry, après avoir donné pour instruction à l'évêque de Jérusalem de ne pas faire de prosélytes parmi les chrétiens d'Orient, agit contre les promesses faites aux patriarches orientaux ; cette conduite lui attire le blâme de plusieurs évêques anglicans, mais elle est approuvée par tous les métropolitains. — Les chefs de la *Société biblique* confessent publiquement que, depuis deux siècles et demi, ils n'ont fait que répandre dans le monde *de graves erreurs*. — Modification et extension de la mission protestante de Jérusalem. — Jugement d'une *Revue* protestante sur le présent chapitre. . 715

NOTES DU DEUXIÈME VOLUME

NOTE A. — Sur l'invention du verre. 767

NOTE B. — Du Protectorat de la France. 769

NOTE C. — Tableau hypsométrique de la Palestine. 771

NOTE D. — Saints Lieux auxquels l'Église a attaché des indulgences, et indulgences attachées aux rosaires de Terre Sainte, d'après l'ouvrage *Mel de Petra* du P. Patrice de Sainte-Marie. 277

NOTE E. — Longévité de certains arbres. 780

NOTE F. — Notice sur les principales reliques de la Passion de Notre Sauveur, de la sainte Vierge, des apôtres, etc. 781

NOTE G. — L'historien Nicéphore énumère les temples fondés par sainte Hélène. 792
NOTE H. — Firmans des années 1852 et 1853 relatifs aux sanctuaires en litige entre les différentes communions chrétiennes. 793
NOTE I. — Lettres de l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche. 797
NOTE J. — Lettre du P. Boniface, autrefois gardien du mont Sion, et plus tard évêque de Stagno. 798
Note relative au titre de la Croix. 800
NOTE K. — Témoignage de Flavius Josèphe touchant Jésus-Christ. 801
NOTE M. — Lettre apostolique accordant de nouveaux insignes à l'ordre des chevaliers du Saint-Sépulcre. 802
NOTE N. — Protestation faite au congrès catholique de Malines dans l'assemblée générale du 22 août 1863. 805
NOTE O. — Diploma christianissimi Francorum regis Ludovici XV quo innovare, et confirmare dignatur diploma a suis prædecessoribus Ludovico præsertim XIV ejus avunculo in favorem Minorum Observantium familiæ terræ sanctæ in forma authentica transumptum. 808
NOTE P. — Générosité de M. de Lamartine à Nazareth. 812
NOTE Q. — Sur les globes de feu qui ont empêché la reconstruction du temple par Julien. 814
NOTE R. — Relative à l'ouvrage du P. Boniface, *De perenni cultu terræ sanctæ. Venetiis*, 1573. 817
NOTE S — Du nom de l'Antechrist. 818
NOTE T. — Légendes du plan de Jérusalem. 820

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, RUE GENTIL, 4.



Deuxième Volume Pl. 1.

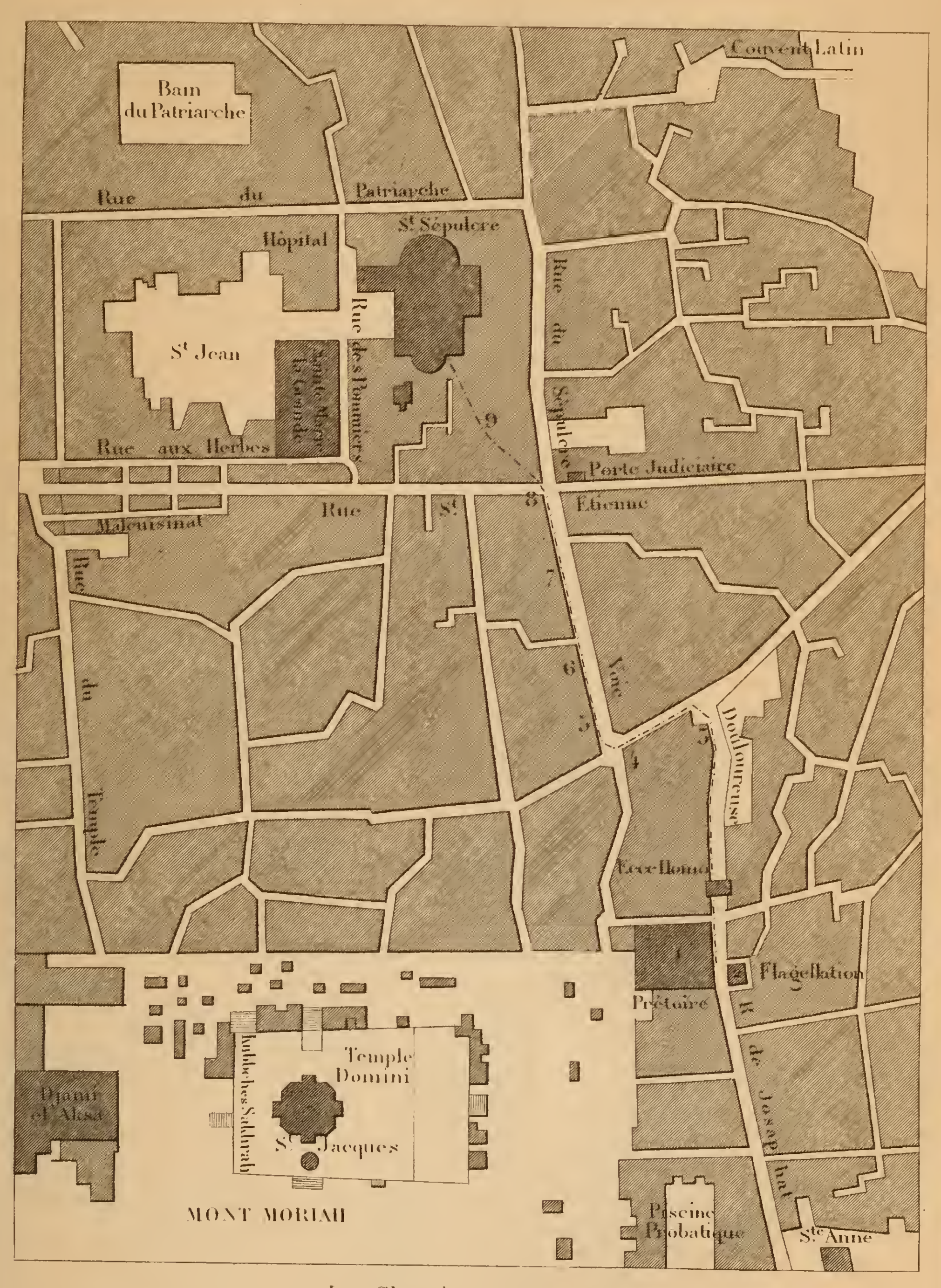
PLAN DE JÉRUSALEM.



Imp de Balle, r. Cassette, 8.

Marlier sculp.

Plan de la Voie Douloureuse.



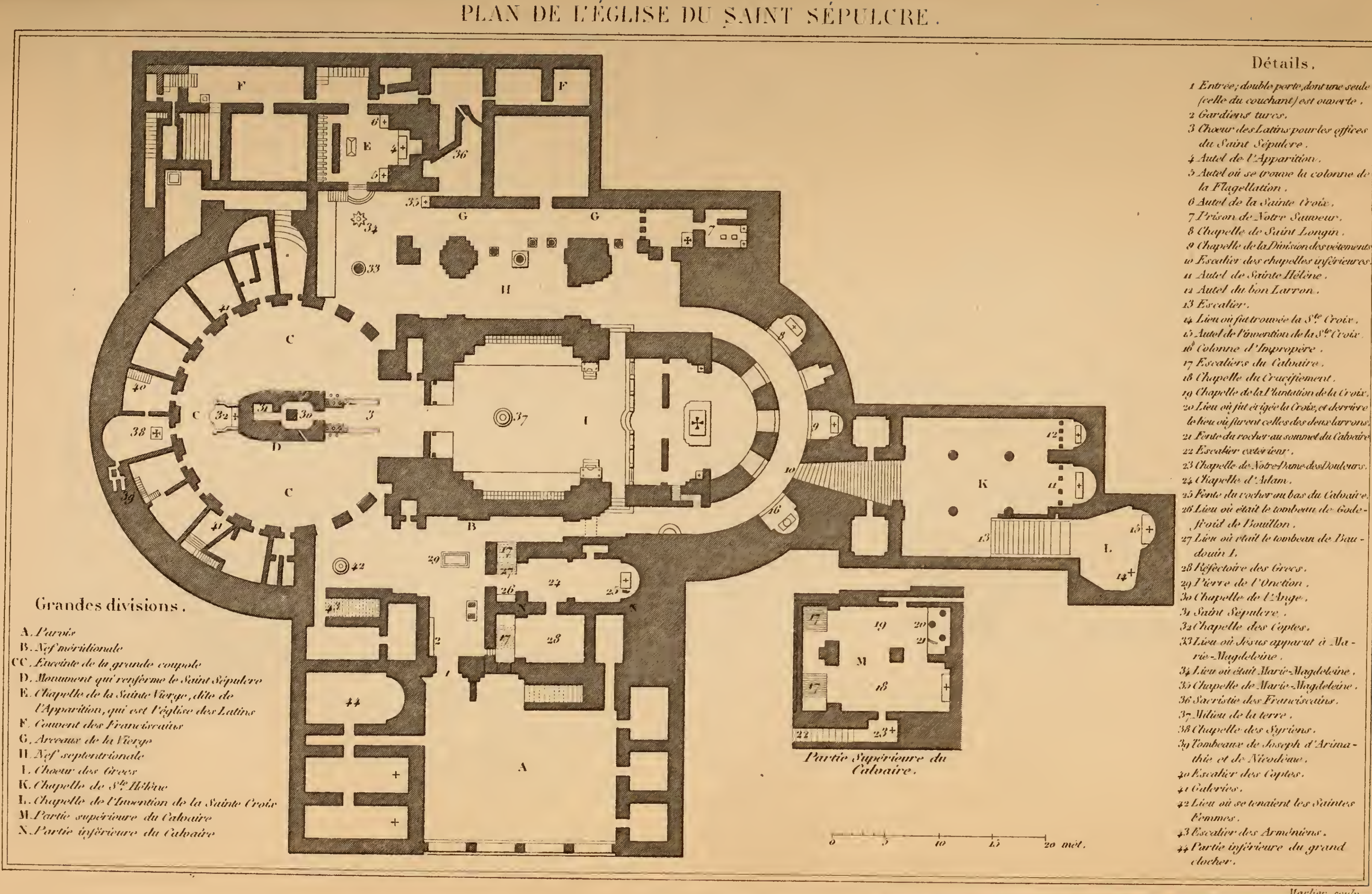
Le Chemin de la Croix

1. *Jésus est condamné à mort.*
2. *La Flagellation.*
3. *Jésus tombe sous le poids de sa croix.*
4. *Jésus rencontre sa très Sainte Mère.*
5. *Simon le Cyrénéen aide Jésus à porter sa croix.*
6. *Sᵗᵉ Véronique.*
7. *Jésus tombe pour la seconde fois.*
8. *Jésus console les femmes de Jérusalem.*
9. *Jésus tombe pour la troisième fois.*
10. *Jésus est dépouillé de ses vêtements.*
11. *Jésus est attaché à la croix.*
12. *Jésus meurt sur la croix.*
13. *Jésus est descendu de la croix.*
14. *Jésus est mis dans le sépulcre.*

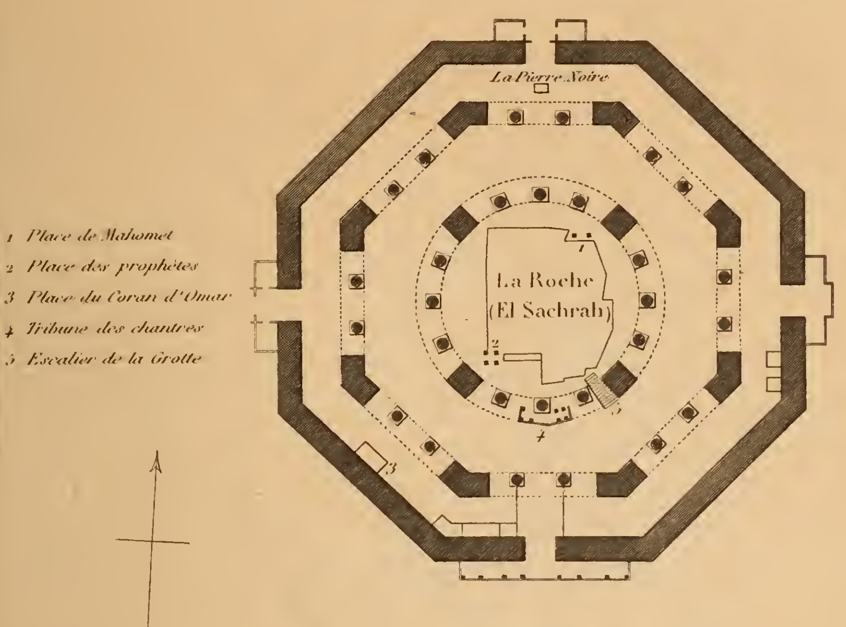
N-B —— *Les cinq dernières stations se trouvent comprises dans l'enceinte actuelle de l'Eglise du Sᵗ Sépulcre.*

E. Dumas Vorzet sculpᵗ

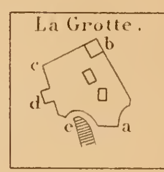
PLAN DE L'ÉGLISE DU SAINT SÉPULCRE.



Plan de la Mosquée d'Omar.



a *Place de Salomon*
b *Place d'Élie*
c *Place de Gabriel*
d *Place d'Abraham*
e *Place de David*



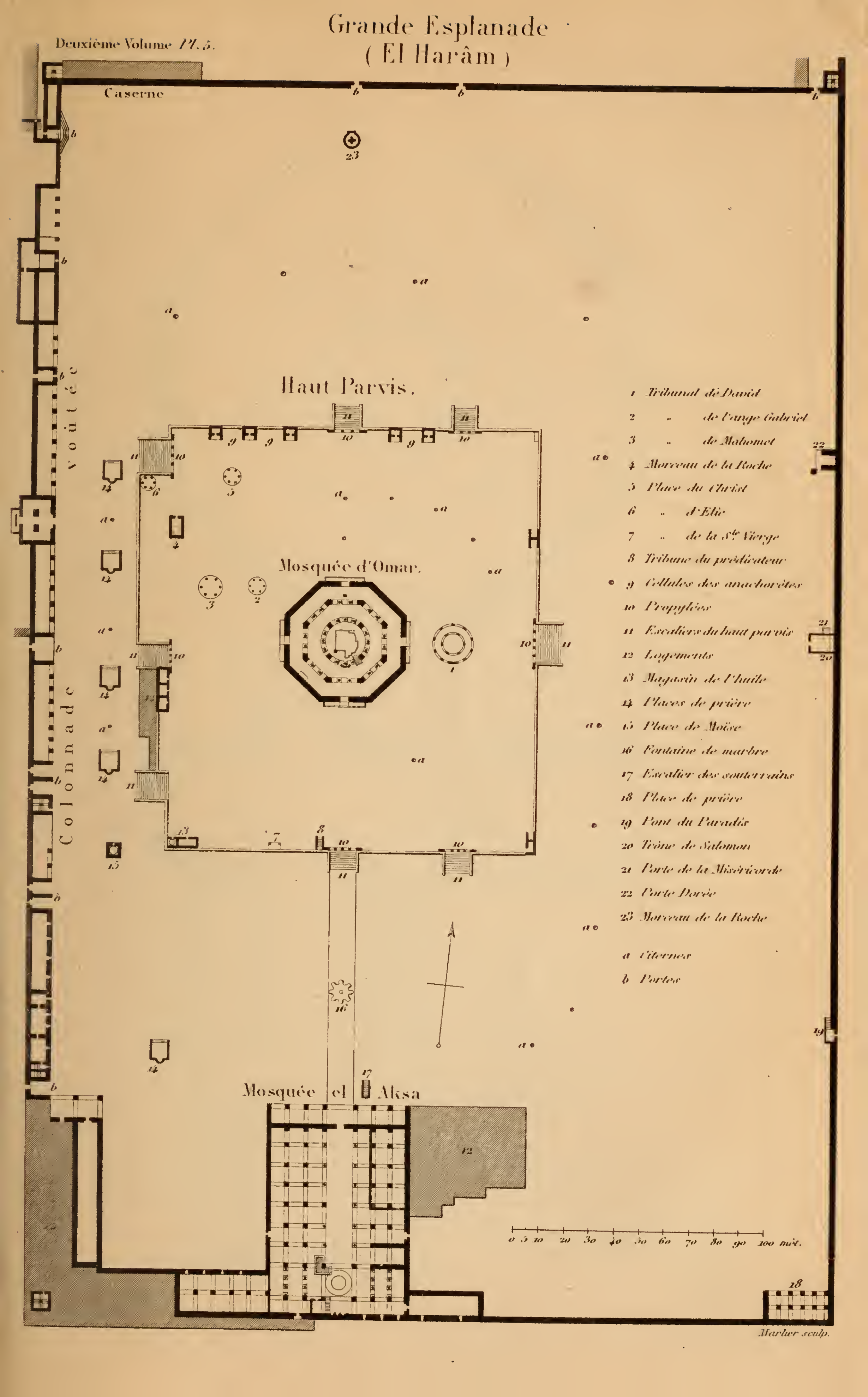
Plan de la Mosquée El Aksa.

1 *Tribune du prédicateur*
2 *Place du Christ*
3 *Tribune des chantres*
4 *Place de la Présentation*
5 *Porte de la grâce*
6 *Tribune des femmes*
7 *Portique*

Logement des personnes attachées au service de la mosquée.

Place du Calife.

Marlier sculp.



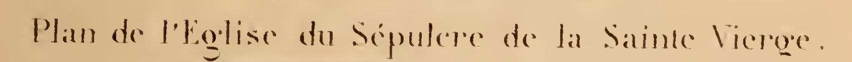
Deuxième Volume Pl. 5.
Grande Esplanade
(El Harâm)
Caserne
Haut Parvis.
Mosquée d'Omar.
Colonnade voûtée
Mosquée el Aksa
1 Tribunal de David
2 " de l'ange Gabriel
3 " de Mahomet
4 Morceau de la Roche
5 Place du Christ
6 " d'Elie
7 " de la Ste Vierge
8 Tribune du prédicateur
9 Cellules des anachorètes
10 Propylées
11 Escaliers du haut parvis
12 Logements
13 Magasin de l'huile
14 Places de prière
15 Place de Moïse
16 Fontaine de marbre
17 Escalier des souterrains
18 Place de prière
19 Pont du Paradis
20 Trône de Salomon
21 Porte de la Miséricorde
22 Porte Dorée
23 Morceau de la Roche
a Citernes
b Portes
0 5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 mèt.
Marlier sculp.



Plan de l'Eglise de l'ascension sur la montagne des Oliviers.

a Coupole de l'ascension
b Empreinte d'un pied de Notre Sauveur
c Niche où les musulmans font leur prière
d Porte orientale fermée
e Entrée de la coupole
f Bases des colonnes
g Citerne
h Porte orientale de l'église aujourd'hui fermée
i Entrée de l'église

0 5 10 mèt.



Plan de l'Eglise du Sépulcre de la Sainte Vierge.

1 Entrée dans l'église
2 Grand escalier
3 Porte murée qui conduisait dans la grotte de l'agonie
4 Tombeaux de Saint Joachim et de Sainte Anne
5 Tombeau de Saint Joseph
6 Lieu dont on ne connait pas la destination
7 Autel des Arméniens
8 Autel des Abyssins
9 Citerne
10 Voûte
11 Autel des Jacobites aujourd'hui aux Arméniens
12 Autel des Grecs
13 Niche où les musulmans font leur prière ou mihrab
14 Chapelle du tombeau de la Sainte Vierge
15 Tombeau de la Sainte Vierge
16 Autel où les prêtres s'habillent

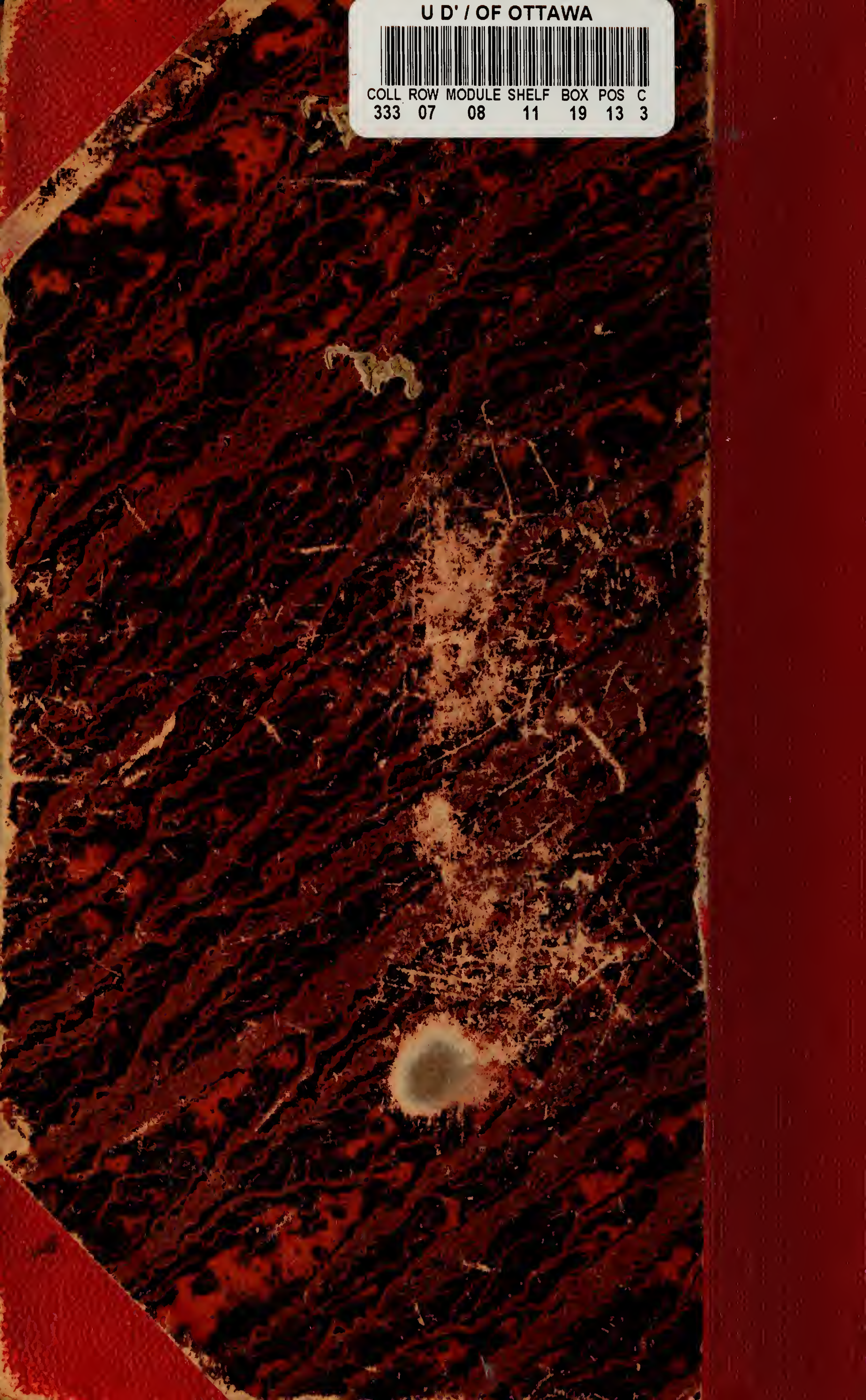
0 5 10 mèt.

Marlier sculp.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
12 AVR. 1996
12 MARS 1996


a39003 002127016b
CE DS C1C7
.M5S 1876 V002
COO MISLIN, JACG SAINTS LIEUX
ACC# 1C82208


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 08 11 19 13 3